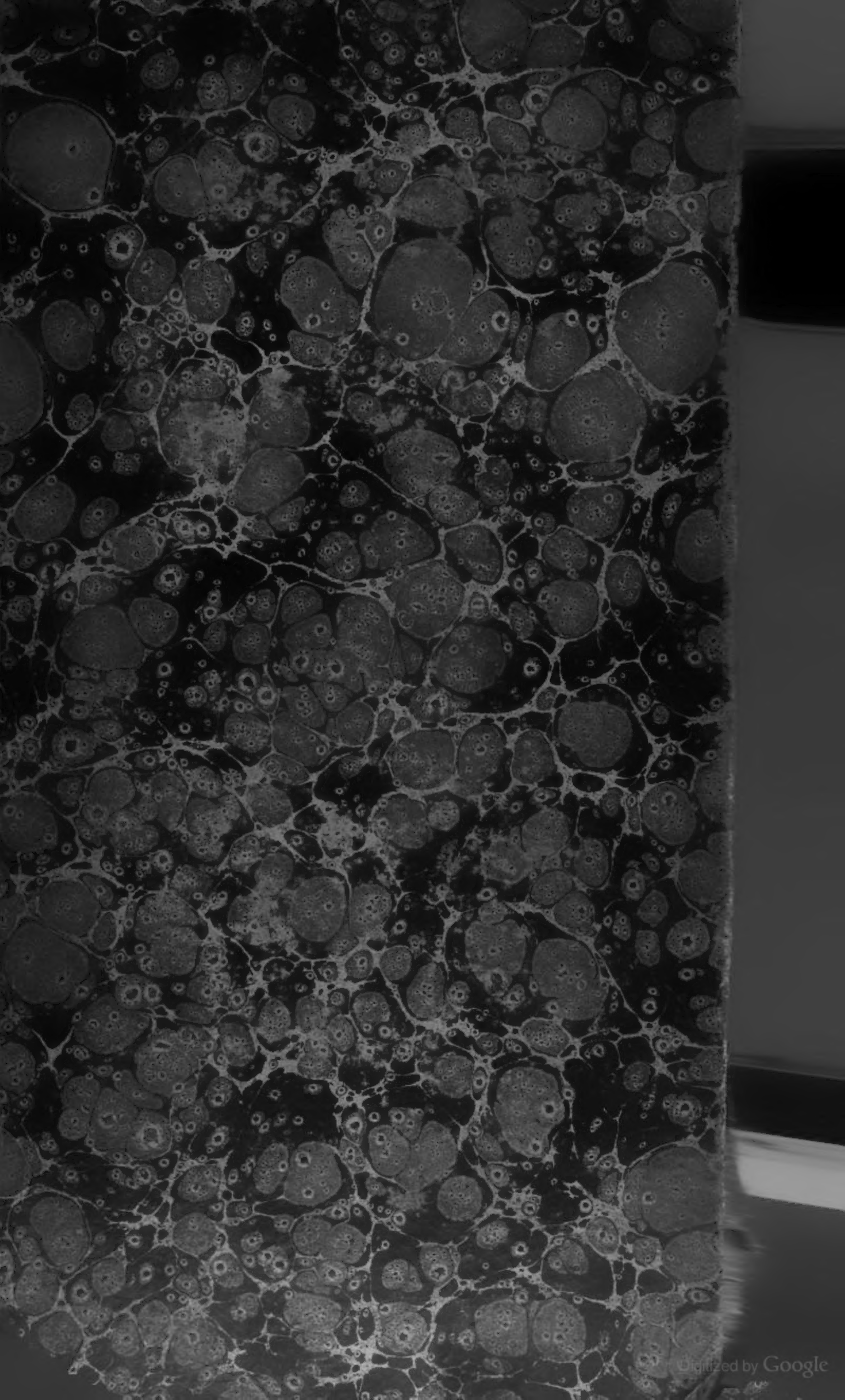
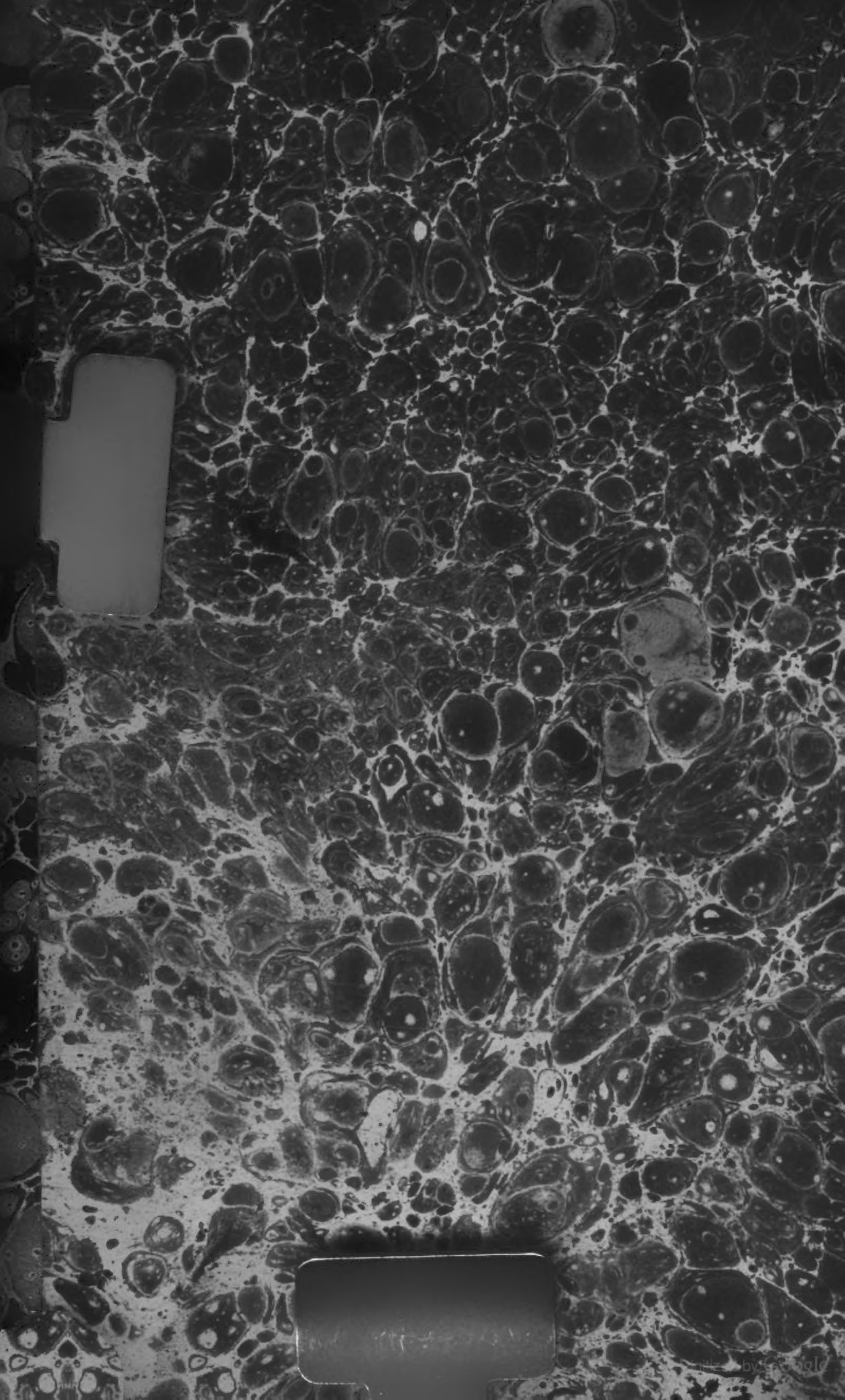
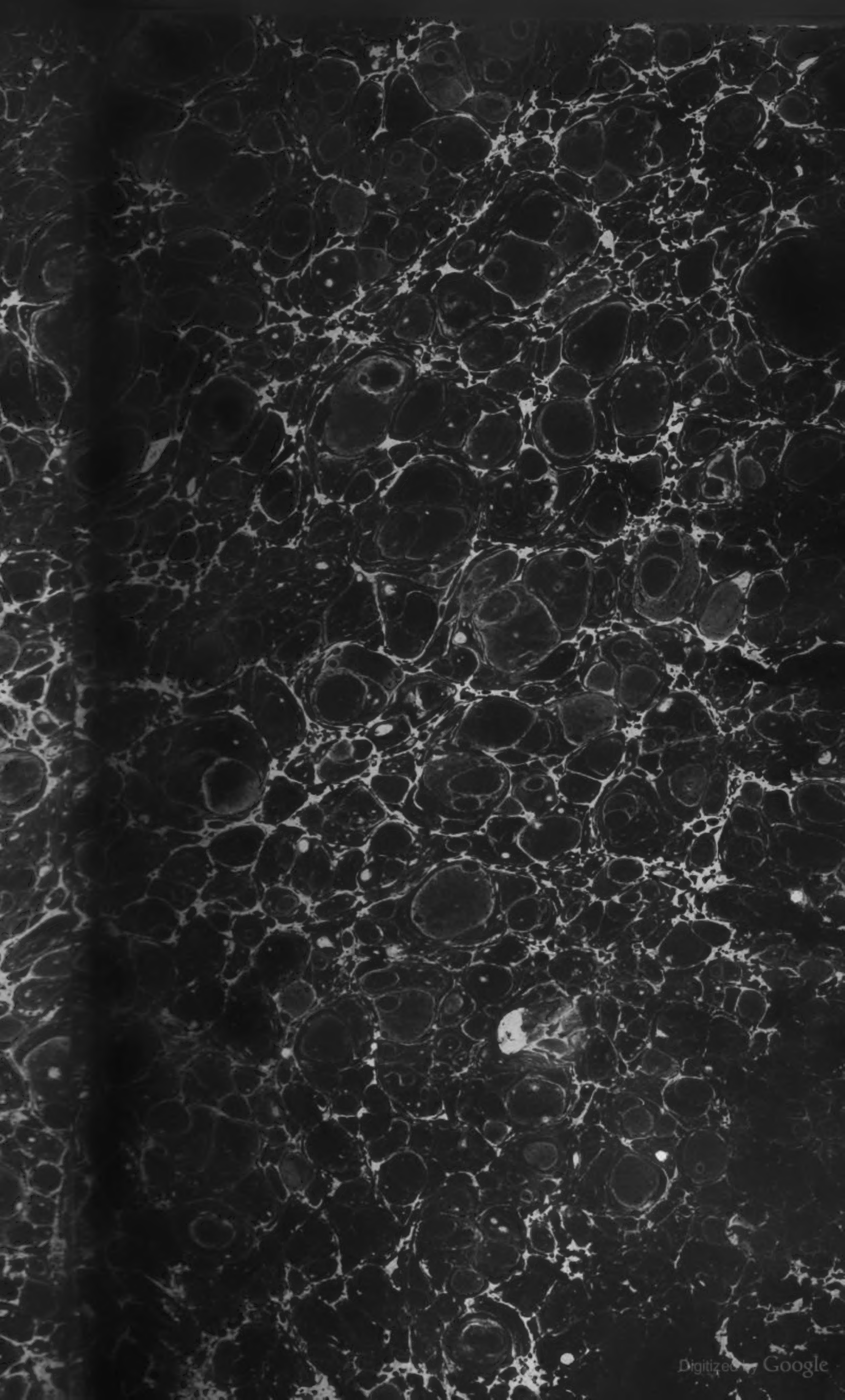






DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

PARIS. IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER;

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Edition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.



Convenientia cuique. *Hor. A. P.*

TOME SEPTIÈME.





PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.





DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.



DESBILLONS (François-Joseph Terrasse), né à Châteauneuf-sur-le-Cher, dans le diocèse de Bourges, le 26 janvier 1711, entra chez les jésuites en 1727. Il enseigna pendant cinq ans les basses classes, et pendant six ans la rhétorique à Caen, à Nevers, à la Flèche, à Bourges. Envoyé par ses supérieurs au collége de Louis-le-Grand, à Paris, pour faire imprimer ses *Fables*, il y passa environ quinze années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans sa société. Lorsque les jésuites furent obligés de quitter la France, le père Desbillons trouva un asile aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur palatin, protecteur éclairé des talents, qui lui donna une place dans le collége de Manheim, et y ajouta une pension d'environ 1000 écus, argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque était très-ample et très-bien choisie, non-seulement pour la rareté et l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son testament, qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de Saint-Lazare, qui ont remplacé les jésuites dans le Palatinat, et avec lesquels il a toujours vécu dans le collége de Manheim, à condition que le préfet de la bibliothèque électorale pût choisir les ouvrages qui lui conviendraient : c'est un hommage de gratitude qu'il rendait à S. A. E., qui avait eu pour lui des attentions toutes particulières. Un cri-

tique judicieux l'a appelé le " dernier des Romains, „ comme celui qui, dans ce temps d'une décadence totale de la langue latine, l'avait cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égalait son érudition. Parlant peu, et toujours avec justesse et circonspection, évitant le monde, et ne voyant que ceux qui venaient le voir, il nourrissait dans sa retraite cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté et toutes les richesses de la vertu (in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus qui est in conspectu Dei locuples, 1 Pet., 3). On a de lui : | *Fabulæ Æsopiæ, libri* xv. Elles ont été réimprimées à Glascow, à Oxford, à Augsbourg, à Manheim, à Paris, etc. Il existe une *Traduction* française de ces *Fables* faite par l'auteur même, et imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1769, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Desbillons. Les connaisseurs les jugent dignes de faire pendant à celles de Phèdre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de la fabulation, la pureté et l'élégance du style, tout leur assure cette espèce de concurrence. Un critique qui ignore le latin a dit qu'il était difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'était exactement le contraire. Les langues mortes étant seules immuables, ayant des règles et des modèles sur lesquels le caprice et a mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugements sûrs et permanents. Au lieu que dans les langues vivantes, celles surtout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un temps devient insupportable ou même inintelligible dans un autre. | *Nouveaux éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liége, 1773, in-8°; curieux et pleins de recherches (*voy.* POSTEL); | *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de madame de Saint-Balmont* (*voy.* BALMONT), Liége, 1773, in-8°; | *De Imitatione Christi libri quatuor*, 1780, in-8°. Outre le mérite de l'exactitude et de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante *Dissertation* qui est à la tête, et qui rend cet ouvrage à Thomas à Kempis, son véritable auteur. (*Voy.* les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS.) | *Phædri Fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis et emendationibus, Fr.-Jos. Desbillons, ex ejus commentario pleniore desumptis*, Manheim, 1786, in-8°; édition digne de figurer à côté de celle que le P. Brottier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées est encore en manuscrit. | *Ars bene valendi*, etc., Heidelberg, de l'imprimerie de Wiesen, 1788, 68 p. in-8°. Les grâces simples et faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème, qui est écrit en vers ïambiques. Le poète y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salutaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé et du chocolat, qu'il proscrit presqu'entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue avec raison à la philosophie du jour. Il croit cependant que, l'Église catholique

ayant adopté cet idiôme, et en ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, et qu'il durera autant que l'Église elle-même. Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avait composé une *Histoire* de la langue latine : et certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savait le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques *Pièces dramatiques* de cet auteur, écrites dans cette langue.

DESBOIS (François-Alexandre AUBERT DE LA CHESNAYE), né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1699, se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, et rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêchèrent pas de mourir à l'hôpital le 29 février 1784. [Tel est le sort de la plupart des prêtres qui cessent de l'être. Voici l'énumération de ses ouvrages :] *Le parfait cocher*, 1744, in-12. [Desbois n'a été que l'éditeur de cet ouvrage, qui est du duc de Nevers; il aurait dû les faire rougir tous deux.] *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol in-8°; | *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol.; | *Dictionnaire des animaux*, 1759, 4 vol. in-4°; | *Dictionnaire généalogique de la noblesse*, 1773, et années suivantes, 12 vol. in-4°; ouvrage très-incomplet, qui manque d'ailleurs de choix, et où l'étendue des articles n'est nullement mesurée sur leur intérêt. | *Dictionnaire historique des mœurs des Français*, 1767, 3 vol. in-8°; | *Dictionnaire domestique*, 1763, 3 vol. in-8°. Il a rédigé les deux derniers volumes. | *L'Astrologue dans le puits*, 1740, in-12; | *Lettres sur les romans*, 1741, in-12; | *Lettres hollandaises*, 1747, 2 vol. in-12; | *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1746, in-12; | *Système du règne animal*, 1754, 2 vol. in-8°. Quelques-uns lui attribuent en partie les "Journaux" des abbés Grenet et des Fontaines; mais à tort. Desbois n'avait ni le jugement, ni le style qui règnent dans les écrits de ces habiles littérateurs. Il a pu sans doute leur rendre quelques services : tous les savants sont dans le cas d'en recevoir; mais on les dépouillerait de leurs meilleurs ouvrages, si à ce titre on voulait en faire honneur à d'autres.

* DESBOIS DE ROCHEFORT (Éléonore-Marie), né à Paris en 1747, mort le 5 septembre 1807, fut docteur en Sorbonne, vicaire-général de La Rochelle, et ensuite curé de Saint-André-des-Arcs à Paris. Tant qu'il fut à la tête de cette paroisse, il se distingua par son zèle et sa charité. Il y établit une maison de charité, à laquelle il laissa par testament 300 fr. de rente. Durant l'hiver rigoureux de 1784 à 1785, il fit de son presbytère un vaste chauffoir, où l'on recevait nuit et jour les malheureux qui venaient s'y réfugier, et il poussa sa charité jusqu'à vendre les choses qui lui étaient le plus nécessaires pour le soulagement des pauvres. On conçoit difficilement après cela comment l'abbé Desbois embrassa les principes de la révolution, et fut nommé membre de l'assemblée législative en 1791, par le département de la Somme, dont il était évêque constitutionnel. Le sa-

crifice qu'il avait fait aux idées du temps ne put le sauver des persécutions; il fut arrêté, et, pour l'humilier davantage, on le plaça avec des prostituées. Rendu à la liberté après vingt-deux mois de détention, il se fit imprimeur, et c'est de ses presses que sortirent les différents écrits publiés en faveur du clergé constitutionnel. Desbois donna en 1801 sa démission du siége d'Amiens; il n'avait paru dans cette ville que rarement, quoiqu'il y eût tenu un synode. On a de lui: | *Mémoire sur les calamités de l'hiver de* 1788-89, *lu dans une assemblée tenue à l'hôtel-de-ville de Paris*, 1789, in-12; | *Lettre pastorale*, 1791, in-8°. Elle fut suivie de plusieurs autres; | *Lettre d'indication du second concile national*, 1800, in-8°, rédigée de cert avec Grégoire, Saurine et Wandelaincourt; | *Annales de la religion, ou Mémoires pour servir à l'histoire du* XVIIIe *siècle, par une société d'amis de la religion et de la paix;* 1795-1803, 18 vol. in-8°; ces amis de la religion et de la paix étaient Grégoire, Manvielle, Desbois, etc.; | *Actes du Synode d'Amiens*, 1800, in-8°. Desbois fournit plusieurs articles à l'"Encyclopédie par ordre de matières", notamment l'article *Cimetière*, dans lequel il blâme les inhumations dans les églises. C'est aussi sur ses matériaux que fut rédigé l'article "Hôpital". Il laissa encore en manuscrit un ouvrage intitulé: *Recherches sur les monuments de bienfaisance anciens et modernes, étrangers et nationaux*, 4 vol. in-4°. Il avait fait à ce sujet un voyage en Angleterre par ordre du gouvernement. Desbois avait quitté la charité pour la philanthropie, c'est-à-dire la religion pour la philosophie.]

* DESBORDEAUX (Pierre-François-Frédéric), médecin, né le 16 mars 1763, à Caen, où il reçut le bonnet de docteur, mort le 25 juillet 1821, âgé de 52 ans, fit un séjour de quelques mois à Paris, retourna dans sa patrie, et devint professeur agrégé de l'université, avec les membres de laquelle il signa une protestation contre les décrets de l'assemblée constituante. Devenu suspect sous le règne de la terreur, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre (le 9 thermidor). A l'organisation de l'université, Caen ne put obtenir qu'une école secondaire; cependant Desbordeaux y professa la thérapeutique, et suivit la méthode de Bichat, qui établit en principe « que tout moyen curatif n'a pour but que de ramener les propriétés vitales altérées au type qui leur est naturel. » Desbordeaux était médecin en chef des hôpitaux de Caen, membre de plusieurs sociétés médicales, et correspondant de la société de l'école de médecine de Paris. On a de lui: | *Nouvelle orthopédie*, ou *Précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger dans les enfants*, 1805, in-8°; | *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe, et sur les moyens de s'y soustraire*, 1815, in-12.

* DESBORS DES DOIRES (Olivier), oratorien de Rouen, né vers le milieu du XVIIe siècle, vint prêcher à Paris, où il mourut au commencement du XVIIIe

siècle. On a de lui, sous le voile de l'anonyme : | *Traité de la meilleure manière de prêcher*, Rouen, 1700, in-12; | *la Science du salut*, etc., Rouen, 1701, in-12, sous le nom supposé de Damelincourt.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien, connu sous le nom de) : c'est le nom que cet auteur préféra à celui de son père. Il entra dans les troupes légères, et, n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des *Romans*, donna ensuite quelques *Opéras comiques*, et compila, en 7 vol. in-12, l'*Histoire anecdotique et raisonnée du théâtre italien, depuis son rétablissement jusqu'à l'année* 1769, et celle de *la Foire*, la même année, en 2 vol.; recueil prolixe et immoral, écrit d'un style incorrect et néologique. Desboulmiers mourut d'une maladie de poitrine en 1771, âgé d'environ 40 ans.

* DESCAMP ou Deschamps (Bernard), était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes, ce qui le fit nommer procureur-syndic du district de Lectour et député du Gers à l'assemblée législative, où il siégea au côté gauche. En 1792 il passa à la convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis. Il s'attacha ensuite au parti des "Girondins", ce qui n'était pas déroger à ses principes, et s'éleva contre la proscription du 31 mai 1793. Décrété ensuite d'arrestation avec les 73 députés, il fit de nouveau partie de la convention vers la fin de 1794, et passa au conseil des cinq-cents en 1796. Il s'y éleva derechef contre les jacobins, s'opposa à l'admission de son compatriote Gauran, dont il blâmait alors les principes trop révolutionnaires, sortit de cette assemblée le 20 mai 1798, et ne reparut plus sur la scène politique jusqu'en 1816, où il fut compris dans la loi du 12 janvier.

DESCARTES (René), "Carthesius", né le 31 mars 1596 à la Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne, fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siége de La Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il était en garnison à Breda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Béecman, principal du collége de Dordrecht : il en donna la solution. Après s'être trouvé à à différents siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait le "grand livre du monde", et s'occupa entièrement à ramasser des expériences et des réflexions. Descartes avait fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y était guère fait connaître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avait tout ce qu'il fallait pour en changer la face : une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa manière de raisonner; des connaissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphait alors en France; il était dangereux

de l'attaquer. Descartes se retira près d'Egmont en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans, dans différents endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes et plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut "cartésienne" dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voetius, ayant été fait recteur de cette université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. Voetius attaqua surtout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une manière plus subtile que solide, mais qui ne prouvait point du tout, comme Voetius le prétendait, que le philosophe français rejetait celles qui étaient meilleures. Il est vrai cependant qu'il y avait une espèce d'imprudence à raffiner dans une matière si grave et si solidement prouvée; et que, si l'on jugeait de l'esprit de Descartes précisément par cette subtilité, on serait porté à croire qu'il cherchait moins la vérité que la nouveauté, qu'il avait plus de talents pour démolir que pour établir. Descartes ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. On lui assigna une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher; ce qui lui fit dire en riant, que jamais parchemin ne lui avait tant coûté. La reine Christine souhaitait le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il était, redoutait les frimas du Nord. « Un homme né dans les jardins de la Touraine (écrivait-il au négociateur), et retiré dans une terre où il y a moins de miel à la vérité, mais peut-être plus de lait que dans la terre promise aux Israélites, ne peut pas aisément se résoudre à la quitter, pour aller vivre au pays des ours, entre les rochers et les glaces. — Je mets, dit-il ailleurs, ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter. » Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, et se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, et le dispensa de tous les assujettissements des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeait à établir, avec une pension de 3,000 écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que, lorsqu'il mourut, le 11 février 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnait à la philosophie sur les langues, avaient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison était un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont, après un service solennel. Si Descartes eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les

principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compâtissant. « Quand on me fait une offense, disait-il, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. » L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disait comme Ovide : « Vivre caché, c'est vivre heureux. » On a discuté s'il avait été marié ou non ; mais on n'en peut douter après la publication d'un écrit inséré dans l'« Année littéraire », 1785, n° 26, page 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | ses *Principes de la philosophie*, in-12 ; | ses *Méditations métaphysiques*, 2 vol. in-12 ; | son *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison*, 2 vol. in-12 ; | le *Traité des Passions*, in-12; | celui *de la Géométrie*, in-12; | le *Traité de l'Homme*, in-12, | et un grand *Recueil de lettres*, en 6 vol. in-12 : en tout 13 vol. in-12. Descartes en avait composé quelques-uns en latin, et quelques autres en français; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 6 vol. in-4°. On trouve parmi ses *Lettres* un petit ouvrage latin, intitulé : *Censura quarumdam epistolarum Balzacii*; jugement sur quelques lettres de Balzac; où l'on voit que les belles-lettres n'étaient pas sans attraits pour lui. Il a contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avait fait subir à l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer, ce qui a fait dire à Voltaire :

Ma raison n'a plus de foi
Pour René le visionnaire :
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait brûler des étincelles ;
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

[Attachant beaucoup plus de prix aux spéculations métaphysiques qu'aux méthodes géométriques dont il était l'inventeur, il ne donna sa géométrie que comme le dernier chapitre de sa méthode. La postérité en a jugé autrement que lui, et elle a vu dans les travaux géométriques de Descartes la plus belle preuve de son talent. Avant lui, la notation que l'on employait dans la solution des diverses équations était affectée des rapports matériels par lesquels on liait l'algèbre à des idées de longueur, de superficie et de solidité; il la dégagea le premier des considérations étrangères qui la limitaient. Selon cette ancienne limitation de l'algèbre, les produits successifs d'une même quantité étaient représentés dans les trois premières dimensions de l'étendue par un carré et par un cube en perspective, quelquefois par la lettre initiale Q ou C, mise au haut de la quantité ; quelquefois enfin par la répétition même de la lettre au moyen de laquelle la quantité était désignée. A toutes ces notations embarrassantes, Descartes en substitua une claire, simple, générale, et surtout calculable; il mit un chiffre au-dessus de la quantité, et par les différentes valeurs de ce chiffre, il désigna ses diverses puissances.

C'est ainsi qu'en généralisant ses idées et en les simplifiant, en les dégageant de tous les rapports qui les compliquaient et les arrêtaient dans leur marche, il parvint à faire la grande découverte sur l'application de l'algèbre à la géométrie.] Sa philosophie essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise, intitulé: "Censura philosophiæ cartesianæ". Paris, 1694, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lami, de l'Oratoire, qui enseignait alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme; on l'exila à Saint-Martin de Miseré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'"Eloge" de Descartes, par Thomas, l'homme le moins en état de juger Descartes, remporta le prix à l'académie française en 1765. On peut voir aussi sa "Vie" par Baillet; mais l'historien est souvent admirateur et parfois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs. [On trouve un bel éloge de Descartes et un magnifique portrait de la révolution qu'il opéra dans le monde savant et littéraire, dans le fameux "Discours" du P. Guénard, jésuite.]

DESCARTES (Catherine), morte à Rennes en 1706, nièce au célèbre philosophe, soutint dignement la réputation de son oncle par son esprit et par son savoir. Un bel-esprit a dit d'elle, que "l'esprit du grand René était tombé en quenouille". Elle écrivait assez bien en vers en prose. On a d'elle: | l'*Ombre de Descartes*, | et *la Relation de la mort de Descartes*; deux pièces, dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate.

* DESCEMET (Jean), médecin, né en 1732 à Paris, fut doyen d'âge de l'ancienne faculté de Paris, médecin du lycée impérial, professeur de botanique, d'astronomie, et censeur royal. Il mourut à Paris, après une longue pratique, en 1820, membre de la société de médecine, de plusieurs corps savans et académies étrangères. Il s'était fait connaître par d'importantes découvertes, consignées dans le "Journal de Médecine", ainsi que dans plusieurs ouvrages de la même science. Il avait beaucoup contribué à la nouvelle édition du "Traité des Arbres et des arbustes" du médecin Duhamel-Dumonceau, dont il avait été l'élève. *

DESCHAMPS (Jacques), docteur de Sorbonne, curé de Dangu, né à Viruinmerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, eut les vertus et les connaissances de son état. On a de lui | une *Traduction nouvelle du prophète Isaïe*, [avec des *Dissertations* préliminaires et des *Remarques*,] qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Deschamps avait un zèle extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse; les jeunes plantes cultivées sous ses yeux portèrent des fruits précieux à la religion et à l'état. [Pour lui

être encore utile, même après sa mort, il légua à son église tout son mobilier, estimé 10,000 fr., à la charge par elle d'entretenir une maitresse d'école.]

*DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, naquit dans cette ville le 10 avril 1745. Ayant connu par hasard un élève muet de naissance en qui Pereira avait créé la faculté de la parole, ce miracle de l'art le frappa tellement, qu'il voulut se consacrer à l'éducation des sourds-muets. Il employa les procédés de Pereira, qui lui semblaient préférables à ceux que pratiquait l'abbé de l'Epée. C'est à la classe du peuple qu'il offrit ses leçons gratuites. Des ouvrages qu'il publia voici les plus remarquables : | *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, Paris, Debure, 1779; le "Journal des savants" en rendit un compte avantageux en avril 1779 ; | *De la manière de suppléer aux oreilles*, pour servir de suite au *Cours élémentaire*, Paris, Debure, 1783, in-12. L'abbé Deschamps, digne émule de l'abbé de l'Épée et de l'abbé Sicard, car ce sont des prêtres qu'on trouve à la tête de toutes les sciences, mourut en janvier 1791, presque ignoré, mais très-regretté de ses amis et de ses élèves.

*DESCHAMPS (Jean-Baptiste), peintre, né à Dunkerque en 1714, mort à Rouen le 30 juillet 1791, fut employé aux tableaux du sacre de Louis XV, établit ensuite à Rouen une école particulière de dessin, puis obtint la formation d'une école gratuite, dont il fut nommé directeur. Ses principaux écrits sont : | *Les vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, Paris, 1753, 4 vol. in-8°, avec des portraits ; | *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, 1769, in-8°, avec cinq planches et une carte faisant suite à l'ouvrage précédent.

* DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, membre de l'académie des Sciences (section de médecine), né à Chartres, le 14 mars 1740, mort à Paris, le 8 décembre 1824, fut admis en 1764 à l'école pratique, devint membre du collége et de l'académie de chirurgie, obtint la place de gagnant-maîtrise à l'hôpital de la Charité, et remplaça Desault, comme chirurgien en chef de cet hospice. Aussi désintéressé qu'habile, il ne refusa jamais sa visite aux pauvres. Lorsqu'il fut nommé médecin-consultant de Buonaparte, le traitement de cette place lui était nécessaire pour son existence. On a de lui : | *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-1799, 4 vol. in-8°, suivi de plusieurs *Observations sur la ligature des grosses artères des extrémités*, spécialement sur l'artère poplitée qu'il pratiqua le second en France ; | *Traité des maladies des fosses nasales et de leurs sinus* : | plusieurs *Mémoires* insérés dans le "Recueil de la société de médecine" de Paris, etc.

* DESCHAMPS (Jean-Marie), né à Paris vers 1750, mort en 1826, romancier et vaudevilliste, a traduit de l'anglais "Simple histoire", la "Suite de Simple histoire", les "Mystères d'Udolphe", "Camilla", etc. Il a travaillé aussi à la "Bibliothèque des Romans". Il a été enfin l'un des collaborateurs

du "Journal littéraire" de Clément de Dijon (1796 et 1797).

* DESCHIZAUX (Pierre), médecin et substitut du procureur-général du grand-conseil, né à Mâcon en 1687, voyagea en Russie et en Perse. Il publia à son retour : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie, et à l'établissement d'un jardin botanique à Saint-Pétersbourg*, Paris, 1727, réimprimé sous ce titre : *Description d'un voyage fait à Saint-Pétersbourg*, 1728, in-12. C'est la première relation d'un voyage en Russie.

* DESCOUSU (Celse-Hugues), licencié en droit, chanoine de la cathédrale de Châlons en 1522, se qualifiait professeur en grec et en hébreu à Paris. On lui doit | la première Édition de Théocrite, publiée en France, Paris, Gilles Gourmont, vers 1512, in-8°; | une autre des « Vies des PP. du désert», par saint Jérôme, Lyon, Vincent, 1512, in-folio.

* DESCROISILLES ou DESCROIZILLES (François-Antoine-Henri), chimiste, mort à Paris, le 14 avril 1825, dirigea d'abord une blanchisserie à l'Escure près Rouen, professa ensuite la chimie élémentaire dans cette ville, puis devint secrétaire du conseil général des manufactures à Paris. Il trouva, à peu près dans le même temps que Chaptal et Vauquelin, que la potasse est nécessaire à la composition de l'alun, inventa quelques instrumens, l'*Alcalimètre*, l'*Alambic d'essai*, etc., que M. Gay-Lussac perfectionna depuis, et publia : | *Description et usage du bertholimètre*, ou *instrument d'épreuve pour l'acide muriatique, oxygène liquide, pour l'indigo et l'oxide de manganèse*, avec des *Observations sur l'art de graver le verre par le gaz acide fluorique, Mémoire faisant suite à l'art du blanchiment de Berthollet*, 1802, in-8°; | *Notices sur l'alcalimètre et autres tubes chimico-métriques*, ou *sur le polymètre chimique et sur un petit alambic pour l'essai des vins*, 3e édition, 1824, in-8°; | *Méthode très-simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet*, Paris, 1819, in-8°, fig.; | *Estampillage enregistré, etc.*, 1819, in-8°; | *Notice sur la fermentation vineuse, et spécialement sur celle du cidre et du poiré.*

* DESEINE (François), libraire, né à Paris, voyagea en Italie, et mourut à Rome en 1715. On a de lui : | *Description de la ville de Rome*, Lyon, 1690, in-4°, et 4 vol. in-12; | *Nouveau voyage d'Italie*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12; | *Bibliotheca Slusiana*, ou *Catalogue de la bibliothèque du cardinal P.-L. Slusi*, Rome, 1690, in-4°; | *Rome ancienne et moderne*, Leyde, 1713, 10 vol. in-12; | *Tavole della geografia*, 1690, in-folio.

* DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur, né à Paris en 1750, mort le 13 octobre 1822, remporta le grand prix en 1780, et alla terminer ses études à Rome, en qualité de pensionnaire du roi. Revenu à Paris, il fut agrégé, en 1785, à l'ancienne académie de peinture et sculpture, à la suppression de laquelle il s'opposa vainement. Ses principaux ouvrages sont : | *Bacchus et Hébé*, en marbre, exécutés pour orner le château de Chantilly, et qui mé-

ritèrent à Deseine le titre de sculpteur du prince de Condé; | *Louis XVI*, buste; | *Louis XVII*, buste. C'est le seul portrait d'après nature que l'on ait de ce prince; | *Pie VII*, buste, qui valut à l'artiste la décoration de l'Éperon d'or; | *L'Hôpital et d'Aguesseau;* on voit ces statues sur les degrés de la facade du palais du corps législatif; | *Les Stations de la passion de Jésus-Christ et sa sépulture*, bas-relief placé dans la chapelle du Calvaire, derrière le chœur de l'église de Saint-Roch; | *Le Mausolée du cardinal de Belloy*, grande dimension, dans une chapelle près du chœur de l'église de Notre-Dame; | *Le Mausolée du duc d'Enghien*, pour la sainte chapelle de Vincennes. Deseine ne put achever cet ouvrage. Comme écrivain, Deseine a laissé : | *Réfutation d'un projet de réglement pour l'académie centrale de peinture, sculpture, gravure et architecture, presenté à l'assemblée nationale par la majorité des membres de l'académie royale de peinture*, etc., 1791, in-8°; | *Considérations sur les académies, et particulièrement sur celles de peinture, sculpture et architecture, presentées à l'assemblée nationale*, 1791, in-8°; | *Lettre sur la sculpture destinée à orner les temples catholiques, adressée au premier consul*, 1802; | *Notices historiques sur les anciennes académies de peinture, sculpture et architecture*, 1814; | *Mémoire sur la nécessité du rétablissement des maîtrises et corporations*, 1815, in-4°.

* DESENNE (Alexandre-Joseph), dessinateur de vignettes, né à Paris le 1er janvier 1785, mort en 1825, se fit connaître par plusieurs dessins faits d'après les tableaux des grands maîtres, pour les Musées de Robillard et de Filhol. A 25 ans il se livra à la composition, et fut, après la mort de Moreau jeune (1814), le premier dessinateur de France. On lui doit les *Vignettes* de tous les "Ermites" de M. de Jouy; les *Dessins* pour les "OEuvres" de Boileau, Molière, Cervantes, Bernardin-de-St-Pierre, Walter-Scott, Lamartine, etc. Le recueil de ses *Dessins* a été acquis pour la bibliothèque du roi. On a de lui plusieurs tableaux, entre autres, un *Trait de la vie de François Ier*.

DESÉRIZ (Joseph-Innocent), religieux de l'ordre des Écoles-Pies, né à Nevtra en 1702, d'une famille noble hongroise, enseigna avec distinction la théologie à Raab, fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre, et passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, surtout dans celle du Vatican, et à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il méditait. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzen, où, libre de tous soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765, laissant : | *Tractatus ad probandam piacularium flammarum existentiam*, Raab, 1738, in-8°; | *de initiis ac majoribus Hungarorum Commentaria*, Bude, 1748, 1760, 5 vol. in-fol.; | *Historia episcopatus diœcesis ac civitatis Vacien-*

sis, 1763; ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique, comme l'a démontré Georges Pray, jésuite, dans ses " Annales veteres Hunnorum."

*DESESSARTS (Jean-Baptiste), plus connu sous le nom de PONCET DESESSARTS, diacre, né à Paris en 1681, mort le 23 décembre 1762, fut zèle pour la cause du jansénisme, fit plusieurs voyages en Hollande pour voir le P. Quesnel, et sacrifia même sa fortune pour le soutien de la cause qu'il défendait. Il prit une part très-active à l'œuvre des "convulsions", et écrivit pour en faire l'apologie. Il laissa : | *Apologie de saint Paul, contre l'apologiste de Charlotte*, 1731; | *Lettres sur l'écrit intitulé:* " Vains efforts des mélangistes ", par Besoigne et d'Asfeld, 1738; | *Dix-neuf lettres sur l'œuvre des convulsions*, de 1734 à 1737; | *De la possibilité des mélanges dans les œuvres surnaturelles du genre merveilleux;* | *Illusion faite au public par la fausse description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires*, 1749; | *Autorité des miracles et usage qu'on doit en faire;* | *Traité du pouvoir du démon;* | *Recueil de plusieurs histoires très-autorisées, qui font voir l'étendue du pouvoir du démon dans l'ordre surnaturel;* | *Observations sur le bref de Benoît XIV, au grand inquisiteur d'Espagne*, etc. Ces derniers écrits sont de 1749. Malgré ce grand zèle, Poncet-Desessarts passait pour un enthousiaste et un visionnaire entêté, dans l'esprit même de plusieurs personnes de son parti. Comme auteur, ce n'est qu'un compilateur laborieux, et par conséquent utile pour les faits seulement.

*DESESSARTS (Alexis), ecclésiastique, frère du précédent, né à Paris en 1687, mort le 12 mai 1774, fut au nombre des appelants, et concourut aux écrits publiés contre la bulle, en 1713 et 1714. Il avait quatre frères, tous ecclésiastiques et tous de la même opinion. Leur maison était le lieu de conférence, et comme le bureau d'adresses. Alexis Desessarts prit part à toutes les questions de ce temps; il fut un des plus chauds partisans du figurisme, et écrivit contre l'abbé Débonnaire, qui attaquait ce système. (*Voyez* ÉTÉMARE.) On a de lui : | *Défense du sentiment des SS. PP, sur le retour futur d'Élie, et sur la véritable intelligence des Écritures*, 1737, in-12; | *Suite de la défense*, 1740, 2 vol. in-12; | *Examen du sentiment des PP. et des anciens Juifs sur la durée des siècles*, 1739, in-12; | *Dissertation où l'on prouve que saint Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu, lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne*, Paris, 1765, in-12; | *Difficultés proposées au sujet d'un éclaircissement sur les vertus théologales*, contre Petit-Pied, 1741; | *Doctrine de saint Thomas sur l'objet et la distinction des vertus théologales*, 1742; | *Défense de cet écrit*, 1743.

* DESESSARTS, connu sous le nom de Nicolas LEMOYNE, d'abord avocat, puis libraire, né à Coutances, en 1744, mort à Paris, le 5 octobre 1810, publia, comme éditeur un grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux de ceux dont Desessarts est auteur : | *Causes célèbres, curieuses et intéressantes, de toutes les cours sou-*

verdines du royaume, avec les jugements qui les ont décidées, 1773-89, 196 vol. in-12; recueil exact et complet. | *Les trois théâtres de Paris, ou Abrégé historique de l'établissement de la Comédie-Française, de la Comédie-Italienne et de l'Opéra*, 1787, in-8°; | *Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples, tant anciens que modernes, ou Dictionnaire historique et judiciaire, contenant les anecdotes piquantes et les jugements fameux des tribunaux de tous les temps et de toutes les nations*, 1778-84, 9 vol. in-8°. | *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12: c'est un extrait de l'*Histoire générale des tribunaux*. Desessarts ajouta, depuis la révolution, 10 autres vol. à ce recueil. | *Dictionnaire universel de police*, 1786-90, 8 vol. in-4°; | *la Vie et les crimes de Robespierre et de ses principaux complices*, 1798, 2 vol. in-12 ou 3 vol. in-18 : l'auteur y ajouta, en 1802, un 4e vol., contenant *Les Crimes du duc d'Orléans, et son procès*. | *Règles et exemples sur la prosodie française*, la *versification et le style figuré*, 1798, in-12. | *Abrégé des vies des Hommes illustres de Plutarque*, 1798, 3 vol. in-8°. | *Tableau de la police de Londres*, opuscule qui a fait partie du volume intitulé : *Mélanges historiques et politiques sur l'Angleterre*, 1802, in-8°, etc., etc.

* DESESSARTS (Jean-Charles), médecin, membre de l'institut, né en 1729 à Bragelogne en Champagne, étudia à Tonnerre chez les jésuites, et vint faire sa philosophie chez ceux de Paris. Orphelin et sans fortune, il accepta l'emploi de précepteur de mathématiques dans une grande maison, et, se livrant en même temps à l'étude de la médecine, il réussit au bout de quelques années à se faire recevoir médecin à Reims, puis passa à Villers-Cotterets avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Plusieurs ouvrages lui procurèrent successivement son admission à la faculté de Paris, la chaire de professeur de chimie et enfin le grade de doyen de cette faculté. Membre de l'Institut dès sa formation, il continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1811, à consacrer ses talents au soulagement de l'humanité. Son dernier ouvrage a pour titre : *Recueil de mémoires, de discours académiques*, Paris, 1811, in-8° : c'est la collection de ses mémoires les plus intéressants. Outre les ouvrages dont il est auteur, Desessarts publia une nouvelle édition des " Fundamenta materiæ medicæ " de Cartheuser, Paris, 1769, 4 vol. in12.

* DESÈZE (Romain ou Raymond), premier président de la cour de cassation, né à Bordeaux en 1750, mort à Paris le 2 mai 1828, plaida comme avocat dans sa ville natale avec une distinction telle que le ministre Vergennes le fit inviter à venir s'établir à Paris. Le talent qu'il avait montré à Bordeaux, dans la cause de la marquise d'Angure, brilla d'un nouvel éclat dans celle des filles d'Helvétius, du baron de Bezenval (1789), et de Monsieur (depuis Louis XVIII), contre les héritiers de la Bretignère : c'était le dernier procès que jugeait le parlement de Paris. Desèze, membre du conseil de la reine, obtint l'immense honneur d'assister, avec Tronchet et Malesherbes, son roi jugé par la convention. Jamais une cause plus belle ne s'était présentée;

mais le silence de Louis XVI eût été mille fois plus éloquent que la parole, d'ailleurs si noble et si courageuse, de son défenseur, car il eût embarrassé ses meurtriers. Du moins l'avocat, plus recommandable par une hardiesse qui exposait sa vie que par la force de sa défense, osa leur dire : « Je cherche parmi vous des juges, je ne trouve que des accusateurs. » Enfermé à la Force comme suspect, il recouvra sa liberté après le 9 thermidor. La restauration, qui le retrouva au barreau, l'éleva en 1815 à la première présidence de la cour de cassation. Le fidèle Desèze émigra aux "cent-jours", puis il finit dans les honneurs une vie marquée par un si grand acte de courage. Grand trésorier des ordres du roi, chevalier de Malte et du Saint-Esprit, comte et pair de France, membre de l'académie française, il réunissait plusieurs titres auxquels sa solide piété lui faisait, au reste, préférer celui de chrétien. Desèze ne fut pas dupe du faux système de gouvernement dans lequel Louis XVIII engagea si témérairement la France : ses *Discours* à la chambre des pairs comme à la cour de cassation prouvent qu'il voyait juste en politique. Ses *Discours*, ses *Plaidoyers* et ses *Mémoires* ont été imprimés.

* DESFAUCHERETS (Jean-Louis Brousse), poète dramatique, né en 1742, d'un procureur au parlement, débuta par l'*Avare cru bienfaisant*, comédie en cinq actes et en vers, représentée en 1784, et qui fut accueillie par des sifflets unanimes. Le succès qu'obtint une seconde comédie, en trois actes et en vers (*le Mariage secret*), jouée en 1786, lui fit oublier cette disgrâce. Il mit en outre au théâtre : | *Les Dangers de la présomption*, comédie en cinq actes et en vers, qui n'eut point de succès. | *Le Portrait, ou le danger de tout lire*, comédie en un acte et en vers, 1786. | *L'Astronome et la Punition* (imitée de Goldoni), opéra comique, 1799, etc. Il fut nommé en 1789, lieutenant du maire au bureau des établissements publics, et ensuite membre du directoire du département; mais, devenu suspect aux révolutionnaires, il perdit sa place, et émigra. Lorsqne les circonstances lui permirent de reparaître, il rentra au département, d'abord comme chef de bureau, puis comme administrateur des hospices civils. Il remplissait les fonctions de censeur au ministère de la police, lorsqu'il mourut le 18 février 1808. Ses pièces de théâtre pèchent presque toutes par la conception ; mais elles sont semées de traits d'une satire ingénieuse.

* DESFONTAINES (Guillaume-François-Foulques Deshayes, dit) vaudevilliste, fut secrétaire du duc de Deux-Ponts, et bibliothécaire de Monsieur (depuis, Louis XVIII). Associé à Radet, à Barré et à Piis, il publia avec eux, surtout à partir de 1792, des pièces chantantes qui eurent long-temps la vogue sur le théâtre de la rue de Chartres. Le génie complaisant de Desfontaines, pensionné par la convention, le fut aussi par Buonaparte et par les Bourbons : il chantait pour tout le monde, et cela dans une série de pièces qui ne valent pas la peine d'être nommées. Nous citerons pourtant *Gaspard l'Avisé*, *M. Guillaume*, *Lantara*, etc. Desfontaines mourut à Paris, le 21 décembre 1825, âgé de 92 ans.

* DESFONTAINES (Vivant-René), botaniste, né à Paris vers 1745, fut reçu membre de l'ancien institut, ensuite de l'académie des sciences, et chevalier de la légion-d'honneur. Il découvrit que, dans les plantes monocotylédones, le développement des nouvelles fibres ligneuses se fait par une interposition générale qui a lieu surtout vers le centre. Desfontaines démontra en outre le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille séminale. Il mourut en décembre 1826, âgé de près de quatre-vingt-un ans, et laissant les ouvrages suivants : | *Manuel de cristallographie, ou Abrégé de la cristallographie de Romé de Lille*, 1792, in-8°; | *Flora atlantica, sive Historia plantarum quæ in Atlantis agro tunetano et algeriensi crescunt*, 1798, in-4°; | *Tableau de l'école de botanique du Muséum d'histoire naturelle*, 1805-15, in-8°; | *Choix des plantes du corollaire des instituts de Tournefort*, publié d'après son Herbier, Paris, 1808, in-4° avec planches; | *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809, 2 vol. in-8°; | plusieurs *Mémoires* insérés dans le "Journal des savants". Desfontaines avait été un des collaborateurs de l'"Encyclopédie", des "Annales du Muséum d'histoire naturelle", ainsi que du "Journal des sciences médicales".

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne, en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différents journaux. N'ayant pu réussir sous son nom, il s'avisa, vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres* moitié prose et moitié vers, sous le nom de mademoiselle "Malcrais de La Vigne". Tous les poètes à l'envi célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même des déclarations très-galantes. [Voltaire lui adressa une épître en vers, qui commence par ces mots...

Toi dont la voix brillante, etc.

Enfin Desforges quitta le masque, et il fut sifflé de ses admirateurs et de ses amants. Bonne leçon pour l'amour-propre, et plus encore pour les lecteurs serviles et enthousiastes, qui sont le jouet des réputations factices. Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de la "Métromanie" de Piron. On a de lui : | *Poésies de mademoiselle Malcrais de La Vigne*; | *Poésies françaises et latines sur la prise de Berg-op-Zoom*; | *Les Arbres*, idylle; | *Œuvres en vers et en prose*, 1759, 2 vol. in-12. L'auteur est mort le 10 décembre 1772.

* DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste CHOUDARD), né à Paris le 15 septembre 1746, mort le 3 août 1806, commença ses études au collége Mazarin, et les continua à celui de Beauvais, où il eut pour maître l'abbé Delille, Lagrange et Thomas. A peine âgé de neuf ans, il eut l'idée de faire des tragédies, dont les sujets étaient *Tantale et Pélops*, et *la Mort de Jérémie*. Au sortir du collége, il étudia la médecine, et la quitta bientôt pour la peinture, qu'il abandonna à son tour. Son père, riche marchand de porcelaines, ayant tout à coup perdu sa fortune, Desforges se vit réduit à traduire des ariettes italiennes, à douze francs la pièce. Désespérant d'obtenir un emploi lucratif, il débuta à la comédie italienne le 25 janvier 1769; puis il

joua à Caen, Tours, Marseille et Bordeaux, où il donna *Richard et d'Erlet*, comédie en cinq actes et en vers, dont on ne permit pas la représentation à Paris, et la *Voix du cœur*, divertissement en un acte, à l'occasion du passage de Monsieur. Il avait épousé une actrice avec, laquelle il s'engagea pour Saint-Pétersbourg; à son retour de Russie, il renonça à la profession de comédien; mais sa femme fut reçue en 1775 à la Comédie Italienne, où elle se fit connaître depuis sous le nom de madame Philippe. Outre les ouvrages indiqués, il composa : | *Tom Jones à Londres*, comédie en cinq actes et en vers, 1782; | *les Marins*, ou *le Médiateur maladroit*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sans succès au Théâtre-Français, 1783; | *Tom Jones et Fellamar*, comédie en trois actes et en vers, 1787; | | *Le Sourd*, ou *l'Auberge pleine*, comédie en trois actes et en prose, 1790; | *La Perruque de laine*, comédie en trois actes, jouée sans succès. Desforges embrassa avec chaleur les idées de la révolution, à laquelle il prostitua son talent dans *Alisbelle*, ou *Les Crimes de la féodalité*, opéra en trois actes composé pour la république, 1794; | *Les Époux divorcés*, comédie en trois actes et en vers, 1799; | et quelques *Romans* d'un style extrêmement libre. Desforges laissa en manuscrit une *Traduction* en vers français de la "Jérusalem délivrée", et d'une grande partie du Théâtre de Métastase.

* DESFOURS DE GÉNETIÈRE (Claude-François), convulsionnaire, fils du dernier président de la cour des monnaies de Lyon, où il naquit en 1757, adopta les principes religieux de Port-Royal, qui se fortifièrent en lui auprès des oratoriens de Juilly, où il fit ses études. On sait qu'un certain diacre nommé Pâris étant mort, on prétendit que des miracles s'opéraient auprès de son tombeau, dans le cimetière de Saint-Médard. Ces miracles donnèrent lieu (en 1731) aux fameuses convulsions, à l'occasion desquelles se forma une espèce de secte, tirée du sein même des jansénistes. Les miracles supposés et les convulsions cessèrent dès que le gouvernement fit entourer d'un mur le cimetière de Saint-Médard; mais la secte convulsionnaire se propagea mystérieusement à Paris et à Lyon, depuis Mésenguy jusqu'à Montazet. Desfours, qui en fut un des plus chauds partisans, entreprit de longs voyages pour former de nouveaux convulsionnaires, et pour recueillir les faits relatifs aux anciens sectateurs. Ainsi que ses confrères, il fut un des ennemis les plus déclarés de la révolution, qu'il regardait comme un châtiment du ciel infligé à la France et aux Bourbons, « pour avoir persécuté la vérité dans les docteurs et les disciples de Port-Royal ». Le parti convulsionnaire, intimement uni jusqu'au concordat de 1802, se divisa alors. Desfours fut un de ceux qui réfusèrent de reconnaître la nouvelle organisation de l'église gallicane. Toujours à la recherche des convulsionnaires, il se rendit en Suisse; mais à son retour, ce voyage ayant éveillé les soupçons du gouvernement, il fut renfermé au Temple, où il resta six mois. Quelques-uns donnèrent pour principal motif de cet emprisonnement une brochure *sur le Ju-*

gement du duc d'Enghien, que Desfours avait distribuée en secret. Comme tous les convulsionnaires, il était préoccupé du but de leur "grand œuvre", c'est-à-dire de la future conversion des juifs au christianisme; cet espoir lui inspira un tel amour pour le peuple d'Israël, qu'il eût épousé une jeune juive, sans les remontrances de sa famille et de ses collègues. Vers les dernières années de sa vie, il tomba dans la plus profonde misère, ayant employé tout son patrimoine à des voyages sans fruit, à l'impression de ses livres, et à des secours donnés aux convulsionnaires. Pour comble de chagrin, il finit par être divisé d'opinion avec eux. Une demoiselle de Lyon, d'un âge avancé, qui regardait Desfours de Génetière comme l'homme le plus vertueux, le recueillit chez elle; il y mourut le 30 août 1819, à l'âge de 62 ans. Desfours n'ayant voulu recevoir les secours de la religion que d'un prêtre dissident, le clergé de sa paroisse refusa d'assister à ses funérailles. Ses partisans, de leur côté, se disputèrent ses vêtements, se partagèrent ses cheveux, le regardèrent et l'invoquèrent comme un saint. Voici la liste des ouvrages de Desfours-Génetière: | *Les trois états de l'homme*, 1788, in-8°, sans lieu d'impression. Ces trois états sont: *Avant la loi*, *sous la loi*, *sous la grâce*. | *Protestations contre les calomnies*, Lyon, 1788; pamphlet contre un écrit d'un dominicain, le père Crêpe, qui avait pour titre: "Notions de l'œuvre des convulsions et des secours, surtout par rapport à ce qu'elle est dans le Lyonnais, le Forez, le Mâconnais, et du Crucifiement public de Fareins, Lyon, 1788, in-12 de 304 pages; | *Recueil de prédictions intéressantes, faites depuis* 1737, *par diverses personnes sur plusieurs événements importants*, 1792, sans lieu d'impression, Lyon, 2 vol. in-12. Ces fragments, placés par ordre chronologique, depuis le 26 mars 1733, jusqu'au 30 mai 1792, appartiennent, en grande partie, au frère Pierre (l'avocat Pinault), au frère Thomas, à la sœur Marie, et à la sœur Holda (mademoiselle Fontau), qui est considérée par les convulsionnaires comme la prophétesse de la révolution. Grégoire s'est plu parfois à citer le livre de Desfours dans son "Histoire des Sectes religieuses". | *Avis aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons*, ou *de la Conversion des juifs, de l'avénement intermédiaire de Jésus-Christ, et de son règne visible sur la terre*, ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Lascar (M. de Noë), sans lieu d'impression, Lyon, 1795, 1 vol. in-12. Desfours a donné ensuite trois *Abrégés* (en 1799) du livre de Montgeron, intitulé: "La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris et autres appelants", 3 vol. in-4°, fig. Ce livre est fort en honneur parmi les convulsionnaires; mais, quoi qu'ils disent, les gens sensés ne regarderont jamais l'œuvre des convulsions que tout au plus comme un magnétisme spirituel. Voyez *Recueil des prières*, 1 vol. in-18; il est sans date ni titre, mais il n'est pas antérieur à l'année 1794, car on y trouve des allusions à la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et de madame Elisabeth: le reste renfer-

me des oraisons, soit pour demander le rappel du peuple juif, la venue du prophète Élie; soit en l'honneur du bienheureux François de P. (Pâris), qui est le thaumaturge de la secte. On doit savoir gré à Desfours de l'ouvrage suivant : *La véritable grandeur* ou *la Constance et la Magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*, poème, Lyon, Grasot, 1814, in-8°, avec une *Dédicace aux puissances alliées qui ont délivré la France*, etc. On regrette que ce poème n'ait pas été achevé.

DESGABETS (Robert), né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de Saint-Vannes, procureur-général de sa congrégation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris; mais, cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la première idée, et l'eût exécutée. (*Voy.* DENYS Jean-Baptiste.) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commerci, le 13 mars 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur l'Eucharistie. Il voulait trouver quelque manière d'expliquer ce mystère ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valait mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent expliqué leurs craintes qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Église.

DESGODETS (Antoine), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674, par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après 16 mois de captivité, supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome, et y demeura trois ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol., avec figures, imprimé à Paris en 1682. Cet ouvrage est recherché pour l'exactitude et la beauté des planches. Il mourut le 20 mai 1728, dans sa 75e année. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort, *les Lois de bâtiments*, 1776, in-8°: [ouvrage fort inutile à Paris, et auquel manque la science du droit;] et le *Traité du Toisé*, in-8°. On trouva parmi ses papiers un *Traité des Ordres d'architecture*; un *Traité de l'Ordre français*; un *des Dômes*; un autre sur la *Coupe des pierres*, etc.; mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

* DESGRANGES (Tiburce DU PEROUX), aumônier des galériens, naquit en 1678 d'une famille noble du Berry. Conduit par son ardente charité en Provence au moment où la peste y exerçait ses ravages, il échappa à la contagion, qu'il bravait tous les jours. De retour à Paris, il alla se cacher parmi les pauvres de Bicêtre, les édifiant par ses exemples et les instruisant par ses discours. Ayant ensuite obtenu la place gratuite d'aumônier des galériens, il les accompagnait dans leur route, dans tous leurs travaux, leur prodiguant des secours spirituels et temporels. Cet apôtre de l'humanité mourut en 1726 des suites de ses généreuses fatigues. Il avait fait cette même année plus de

800 lieues avec différentes chaînes de malheureux forçats.--*Desgranges (Daniel Le Masson)*, ecclésiastique français, mort en 1760, est auteur d'un ouvrage intitulé : *le Philosophe moderne*, ou *l'Incrédule condamné au tribunal de la raison*, Paris, 1759, in-12, nouvelle édition augmentée, 1769, même format.

* DESGRANGES (Michel, connu sous le nom de Père Archange), prêtre de l'ordre de Saint-François, né à Lyon en 1734, mort à l'hôpital de la Charité de cette ville, le 13 octobre 1822, émigra pendant la révolution; de retour en France, il se livra avec succés à la prédication. Desgranges laissa plusieurs brochures, parmi lesquelles on cite: | *Discours adressé aux juifs et utile aux chrétiens, pour les confirmer dans leur foi*, Lyon, 1788, in-8°; | *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, Lyon, 1814, in-8°; | *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avouées par l'église de France*, par un ancien professeur de théologie, Lyon, 1817, in-8°; | *Explication de la lettre encyclique du pape Benoît XIV sur les usures, suivie de quelques réflexions de l'auteur*, Lyon, 1822, in-8°. M. Jacquemont, ancien curé de Saint-Méard-en-Forez, a publié une réponse à cet ouvrage : je l'indique sans la recommander.

*DESGRAVIERS (Augustin-Claude Leconte, chevalier), légataire du prince de Conti, dont il avait été le serviteur et l'ami, mourut en 1822 du chagrin que lui causa la perte d'un procès qu'il soutint contre le roi pour l'exécution du testament de son illustre donateur. On peut consulter, pour plus de détails sur ce procès le recueil des pièces qui ont été publiées sous le titre d'"Affaires", etc., 1 vol. in-8°. Desgraviers avait coopéré à l'ouvrage de son frère, "l'Art du valet de limier", 1785, in-12, réimprimé en 1804 et 1810, in-8°, avec un léger changement au titre. Il avait aussi publié seul : | *Le parfait Chasseur, traité général de toutes les chasses*, Paris, 1810, in-8°, figures et musique; | *Bouquet de fête*, pièce en l'honneur de la fête du roi, 1816.

DESGROUAIS, professeur au collége royal de Toulouse, mort le 6 octobre 1766 à Paris, à l'âge de 63 ans, avait enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il était né à Thiais, près Choisy-le-Roi, de parents pauvres, en 1703. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, in-8°, imprimés pour la première fois en 1766, in-8°, et pour la dernière en 1812, in-12. C'est une satire contre les Gascons. Desgrouais avait eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures aujourd'hui oubliées.

* DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André Leroux), orientaliste, né à Conflans-Sainte-Honorine, près Pontoise, le 10 septembre 1724, mort le 9 février 1795, apprit de son oncle Etienne Fourmont les langues hébraïque, syriaque, arabe et chinoise. Après la mort de cet oncle (1745), il fut attaché comme interprète à la bibliothèque du roi. Il obtint en 1751 la chaire d'arabe, devenue vacante au collége de France par la mort de Petit de Lacroix. Après

32 ans consacrés à l'enseignement des langues orientales, il se retira à Rueil, près Paris, où il mourut. De 1777 à 1783 il avait dirigé l'"impression de l'"Histoire générale de la Chine", traduite du chinois, à Pékin même, par le P. Moyriac de Mailla; il l'avait accompagnée de *Notes* savantes. On lui doit aussi plusieurs *Opuscules* et *Dissertations*, parmi lesquels on cite : | un *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont*, et *Notice de ses ouvrages*, Paris, 1747; | une *Lettre à M. le chevalier Stuart sur la chronologie de Newton*, | et un *Mémoire* reproduit en 1767 sous le titre d'"Encyclopédie élémentaire", ou "Introduction à l'étude des lettres, des sciences et des arts".

* DESHAYES (Louis), baron de Courmenin, né vers la fin du XVIe siècle, fut chargé par le roi Louis XIII de plusieurs missions dans le Levant, en Danemarck, en Perse et en Moscovie. S'étant joint dans la suite aux ennemis du cardinal de Richelieu, qui avait refusé de lui confier une négociation en Suède, il fut arrêté en Allemagne, où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et conduit à Béziers, où il eut la tête tranchée en 1632. On a publié sous son nom : | *Voyage du Levant, par le commandement du roi en* 1621, *par le sieur D. C. de Courmenin*, Paris, 1624; 3e édition, 1643, in-4°. Les détails en sont curieux; | *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. On y trouve des particularités entéressantes sur Christian IV et sur sa cour.

DESHAYS (Jean-Baptiste-Henri), peintre, né à Rouen en 1729, mort le 10 février 1765, avait reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : | l'*Histoire de saint André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; | les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; | la *Mort de saint Benoît*, pour Orléans. [Ce tableau est son chef-d'œuvre; il y règne une expression et une vérité qui sont justement admirées des connaisseurs.] La *Délivrance de saint Pierre*, pour Versailles; | le *Mariage de la Vierge*; | la *Résurrection du Lazare*; | la *Chasteté de Joseph*; | le *Combat d'Achille contre le Xanthe et le Simoïs*, etc., ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis aux salons en 1761 et 1763. [Cochin fils a publié des "Lettres sur la vie de Deshays", 1765, in-12].

* DESIDERI (Hippolyte), jésuite, né à Pistoie en 1684, fut envoyé comme missionnaire dans les Indes, parcourut le royaume de Cachemir et le Thibet, apprit la langue persane, revint en Europe en 1727, et mourut à Rome en 1733. On connaît de lui une *Lettre* insérée dans le tome 12 des "Lettres édifiantes", et une autre dans la "Bibliotheca Pistoriensis" de Zaccaria.

DÉSIDÉRIUS, frère du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de césar vers l'an 351. Il seconda son frère dans sa bonne et sa mauvaise fortune, et le suivit à Lyon, où il s'était retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre

à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avait, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mère, et il est certain qu'il perça Désidérius de plusieurs coups. Celui-ci, étant guéri de ses blessures, alla se jetter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit lui conserva la vie.

*DÉSILLES, né à Saint-Malo en 1767, était officier au régiment du roi, infanterie, lors de l'insurrection de la garnison de Nanci, dont ce régiment faisait partie. Le marquis de Bouillé eut ordre de marcher contre les rebelles. Avant d'employer la force, il les engageait à rentrer dans l'ordre, lorsque la populace et plusieurs soldats de la garnison, poussés par les factieux, braquèrent sur les royalistes une grosse pièce chargée à mitraille. Désilles se précipite au-devant de ces furieux, et arrache plusieurs fois la mèche des mains des canonniers : ne pouvant les contenir, il se place devant la bouche du canon; on l'en arrache, il saute sur une autre pièce de 24 qu'on se préparait à tirer, s'assied sur la lumière, et on le massacre dans cette position. Le feu est mis au canon, et une soixantaine de soldats tombent morts ; le marquis de Bouillé pénétre alors dans la ville au milieu des coups de fusil, et parvient à réduire les rebelles. C'est de l'insurrection de Nanci que date la première scission entre les révolutionnaires. Les uns approuvèrent les rebelles, les autres couvrirent d'éloges le dévouement de Désilles, qui fut célébré par l'assemblée nationale, et devint le sujet de plusieurs pièces de théâtre, tandis qu'on voyait partout son portrait et son buste.

*DESING (Anselme), religieux bénédictin, né en 1699 à Amberg, mort en 1773, abbé d'Ensdorf, est auteur des ouvrages suivants : | *Methodus contracta historiæ*, Amberg, 1725, in-fol. ; | *Institutio styli historici Curtii et Livii*, etc., Augsbourg, 1772, in-8°, 5e édition ; | et 4 autres *Écrits historiques* en allemand, publiés de 1731 à 1768.

DÉSIRÉ (Artus), prêtre animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme, mais qui n'avait pas le talent de le combattre avec esprit, entra dans la Ligue, et fut arrêté en 1551, comme il était sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques ligueurs l'avaient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, que l'on croyait près de périr en France. Désiré fut condamné par le parlement à une amende honorable, et à 5 ans de prison chez les chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle, et les bonnes raisons qu'ils renferment ne sont pas exposées avec la gravité et la dignité convenables.

DESJARDINS (Martin VAN DEN BOGAERT, connu sous le nom de), célèbre sculpteur, [né à Breda en 1640], exerça ses talents en France. Le monument de la place des Victoires de Paris, qui représentait *Louis XIV couronné par la Victoire*, était de lui. Plusieurs églises de cette capitale étaient ornées de ses ouvrages. La *Statue pédestre de Louis XIV*, que l'on voyait avant la révolution sur la place de Bellecour à Lyon, passe pour être son chef-

d'œuvre. Il mourut le 2 mai 1694. [Les *Six évangélistes* et les *Pères de l'Église grecque et latine*, que l'on voyait sous le portail de l'église du collége de Mazarin, étaient aussi de Desjardins, ainsi que le *Soir*, désigné par Diane, qui est au petit parc de Versailles.]

DESLANDES (André-François BOUREAU), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757, à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme aurait été plus utile à la France, s'il avait pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. Il paraît certain cependant, d'après une relation manuscrite de ses derniers moments, écrite par le marquis de la Sône son gendre, et dont M. Villenave possède l'original, qu'il a rétracté à sa mort [comme la plupart des philosophes], les sentiments qu'il avait affichés pendant sa vie. Les principaux écrits sortis de sa plume, sont : | l'*Histoire critique de la philosophie*, en 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent à Amsterdam en 1737, in-12 ; ouvrage qui annonce un mince philosophe et un littérateur médiocre. « C'est, dit Voltaire, un vieux écolier précieux, un bel-esprit provincial. » Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude et des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogène Laërce et dans les notes de Ménage. (*Voyez* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, PLATON, ZÉNON, etc.) | *Essai sur la marine et le commerce*, in-8° ; ouvrage qui manque de dialectique, de justesse et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans les idées, et elles naissent rarement l'une et l'autre ; | *Recueil de différents traités de physique et d'histoire naturelle*, en 3 vol. in-12 ; ils renferment quelques morceaux assez intéressants, propres à perfectionner ces deux sciences ; | *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1655, in-12 ; roman calomnieux et dicté par la haine du christianisme ; | *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12 ; | des *Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : | *Pygmalion*, in-12 ; | *La Comtesse de Montferrat*, in-12 ; | *La Fortune*, in-12 ; | *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Les *Réflexions* de l'auteur sur la mort ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton des saillies. [On trouve dans les ouvrages de Deslandes un aveu précieux à la gloire de la religion contre la philosophie moderne, et qui pourrait trouver sa place dans un ouvrage bien intéressant, qui aurait pour titre : Histoire de la vie et des sentiments privés des philosophes du XVIIIe siècle. Deslandes avait eu le désir, dans sa jeunesse, d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire. « Des considérations de famille, dit-il, jointes à un voyage indispensable que je devais faire dans les pays étrangers, m'empêchèrent de prendre ce parti.

Combien ai-je eu lieu depuis de m'en repentir, lorsque surtout, livré aux hommes et engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie douce et tranquille de l'oratoire! » Aux divers ouvrages de Deslandes, il faut ajouter : | *Traité sur les différents degrés de la certitude morale, par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1750, in-12, livre tout-à-fait au-dessus des forces de l'auteur; | *Landaesi poemata*, Londres, 1716.]

* DESLANDES (Pierre DELAUNAY), d'abord professeur de rhétorique et de mathématiques au collége de l'Oratoire, à Soissons, puis directeur de la manufacture de glaces de Saint-Gobin, né à Avranches en 1722, mourut à Chauny en 1803. Il entra à la manufacture des glaces vers 1751, et devint sous-directeur, puis directeur en 1758. Il parvint, en perfectionnant le coulage des glaces, à leur donner une dimension bien plus étendue. Il substitua avec avantage le sel de soude au sel brut, qui seul avait été employé jusqu'alors. Le poli qu'avant lui les glaces ne recevaient qu'à Paris, leur fut donné avec succès dans la manufacture de Saint-Gobin, qui, par cela même, rivalisa avec celles de la capitale. En 1789, Deslandes obtint de l'administration sa retraite, et se retira dans la petite ville de Chauny, où il mourut. Ses services lui avaient mérité la décoration de l'ordre de Saint-Michel.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne [plus connu sous le nom de BRUSCAMBILLE, qu'il prit en entrant au théâtre,] vivait en 1634, et est auteur des *Fantaisies de Bruscambille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLYONS (Antoine), jésuite, né à Béthune, et mort à Mons, le 11 juillet 1648, a laissé des *Poésies*, imprimées à Anvers, 1640, et, postérieurement, à Rome et à Prague. Ces *Poésies*, au jugement des journalistes de Trévoux (janvier 1704, p. 63), ne sont point inférieures à celles du P. Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification, et imité la vivacité féconde d'Ovide.

DESLYONS (Jean), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, et mourut à Senlis en 1700, âgé de 85 ans. C'était un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce n'était pas par pompe, disait-il, mais pour s'élever contre l'abus presque universel d'ensevelir les morts les uns sur les autres, soit dans les églises, soit dans les cimetières; » ce qu'il croyait être contre le 15e canon du concile d'Auxerre, qui dit : " Non licet mortuum super mortuum mitti ". Il faut convenir qu'aujourd'hui, surtout, on a trop peu de respect pour ces pauvres restes de l'humanité chrétienne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style dur; mais l'érudition y est versée à pleines mains. Les principaux sont : | *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roi-Boit*, 1664, réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traités singuliers et nouveaux contre le paganisme du Roi-Boit*. Il s'élève fortement, mais non sans quelque ridicule, contre le gâteau des rois et la fève.

Barthélemi, avocat de Senlis, fit une longue *Apologie du banquet des rois*, 1664, in-12. La vérité est que ces usages populaires, quand même leur antique origine serait un peu suspecte, sont très-innocents et en eux-mêmes et dans l'esprit de ceux qui les pratiquent. Et c'est depuis que ces divertissements de famille ont fait place à des réjouissances de parade et de corruption, que les mœurs sont si étrangement changées. | *Lettre ecclésiastique, touchant la sépulture des prêtres*, L'auteur combat ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être la face et les pieds tournés vers l'autel. | Un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8°; | *Défense de la véritable dévotion envers la Sainte Vierge*, 1651, in-4°, [son meilleur ouvrage.] | Au reste, Deslyons, à ses singularités près, était un homme très-estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Église, ne désirant que de les voir rétablir, prêchant autant par son exemple que par ses discours, et pratiquant la vertu avant de l'enseigner.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard DE CORSEMBLEU), né à Sully-sur-Loire le 3 février 1722, mourut le 25 février 1761, dans la 38ᵉ année de son âge. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit. On a de lui des *OEuvres diverses*, recueillies en 1763 et 1775, in-12. Une poésie légère, une versification aisée, des éloges et des traits de satire assez bien tournés, voilà les caractères de ce recueil. On y trouve quelquefois aussi des moralités excellemment exprimées, d'une manière propre à en rendre l'impression agréable et profonde, telle que la suivante :

Le monde est un tyran dont je fais mon esclave;
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

Il a paru en 1777 une édition complète de ses *OEuvres* d'après ses manuscrits, avec son "Éloge historique", Paris, 2 volume in-12. [On y trouve des *Pièces fugitives*; | le *Billet perdu*, comédie en un acte, qui eut du succès, | et quatre *Comédies* non jouées. Il a fourni à l'"Encyclopédie" deux articles fort médiocres [dignes du siècle et de l'auteur,] *Fat* et *Femme*.

DESMAISEAUX (Pierre), de la société de Londres, était né en Auvergne d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre, et y mourut en 1745, à 79 ans. Il avait eu des liaisons étroites avec Saint-Evremond et Bayle. Il donna une édition des "OEuvres de Saint-Evremond", en 3 vol. in-4°, avec la *Vie* de l'auteur. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, et une édition de ses ouvrages. [Bayle et Saint-Evremond étaient dignes d'avoir un aussi mauvais apologiste.]

DESMARAIS, docteur en Sorbonne, religieux mathurin, a publié : | *Jérémie*, poème en quatre chants; avec sa *Prière* et sa *Lettre* aux captifs prêts à partir pour Babylone, 1771, in-8°; | *L'Incrédulité*, ode, 1771, in-8°.

DESMARES (Toussaint-Gui-Joseph), prêtre de l'Oratoire, célèbre par son fanatisme, naquit en 1599, à Vire, en Normandie. On le députa à Rome pour défendre les opinions de Jansénius. Il prononça à ce sujet, devant Inno-

cent X, un *Discours* qu'on trouve dans le "Journal de Saint-Amour". Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres lui attira des disgrâces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardents dévots du parti, au diocèse de Beauvais. Un jour que Louis XIV y était, ce seigneur présenta le P. Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque : « Sire, je vous demande une grâce. » — « Demandez, » répondit Louis XIV, « et je vous l'accorderai. » — « Sire, » reprit l'oratorien, « permettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je considère le visage de mon roi. » Ce compliment fit plaisir à Louis XIV, qui voyait dans un vieillard, égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidèle. Le P. Desmares mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé [de concert avec D. Rivet], le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4°. Il est fâcheux qu'il ne se soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS (Nicolas), neveu de Colbert, et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il laissa un *Mémoire* très-curieux de son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne saurait l'être trop souvent pour ceux qui veulent connaître le dédale des finances. La première édition est de 1716, in-8°.

* DESMARETS (Nicolas), né à Solilaine (Aube), le 16 septembre 1725, fut membre de l'académie des sciences, de la société royale d'agriculture du département de la Seine, de l'athénée des arts et de plusieurs sociétés savantes des provinces. En 1753, il remporta un prix proposé par l'académie d'Amiens sur le sujet suivant : *Examiner si le sol de l'Angleterre avait été autrefois réuni au sol français*. Il fut depuis cette époque un des collaborateurs de l'"Encyclopédie", à laquelle il fournit de nombreux articles sur les arts mécaniques et sur la géographie physique. Il s'attacha à plusieurs intendants de province, et parcourut une grande partie de la France pour étudier les procédés des arts et la situation des principaux établissements d'industrie manufacturière. En 1757 et 1758, il s'occupa surtout des fabriques, et c'est d'après les renseignements qu'il recueillit que Duhamel a fait l'"Art du drapier", pour la collection de l'académie des sciences. En 1761, il visita les montagnes de la Franche-Comté et de la Lorraine, pour y prendre connaissance des procédés de la fromagerie que le gouvernement voulait introduire en Auvergne; c'est à cette occasion qu'il fit l'*Art de fabriquer le fromage*, inséré dans l'"Encyclopédie méthodique". Le voyage qu'il entreprit dans l'intérêt des arts en 1762, dans le Limousin, lui donna les matériaux de la 1re "Statistique" qui ait été faite en France; il l'intitula *Ephémérides de Limoges*. En 1768 et 1777 il fut chargé d'aller visiter les papeteries de Hollande : nous devons à ses observations et à ses conseils de pouvoir rivaliser maintenant avec ce pays, pour cette branche si importante de l'industrie. En 1787, il engagea Tolozan à faire venir d'Angleterre des métiers à tri-

cot, et depuis cette époque la France a été enrichie de cette nouvelle source de prospérité. En 1781, il fut l'un des administrateurs de la manufacture de porcelaine de Sèvres, place qu'il occupa sept ans, et qu'il quitta pour remplir celle d'inspecteur-général directeur des manufactures de France. La révolution lui enleva ses fonctions, on l'incarcéra; il était dans les prisons de Paris, lorsqu'eurent lieu les massacres des 2 et 3 septembre 1793; il échappa à la mort par miracle, et décéda à Paris le 23 septembre 1815, après avoir rempli une carrière entièrement consacré aux intérêts des arts. Il est le premier qui ait avancé que les Puys-de-Dôme sont des volcans, et il en a tracé une *Carte* sur laquelle sont indiqués tous les centres d'éruption, et les coulées des laves. On lui doit: | des *Conjectures sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre*, 1756, in-12; | *Mémoire sur les principales manipulations dans les papeteries en Hollande, avec l'explication de leur résultat*, 1774, in-4°. | *Géographie physique* pour "l'Encyclopédie méthodique", 1798, 2 vol. in-4°. | *Mémoire sur les prismes qui se trouvent dans les couches horizontales de plâtre et de marne dans les environs de Paris, et sur leurs analogies avec les prismes de basalte;* | *Mémoire sur la déterminaison des trois époques de la nature par les produits des volcans, et sur l'usage que l'on peut faire de ces époques dans l'étude des matières volcaniques;* | *Histoire naturelle des tangaras, des manakins et des todiers*, 1805, in-fol., fig. coloriées; | *Mémoires sur plusieurs espèces de fossiles*, dans les "Mémoires de l'Institut", et autres.

DESMARQUETS (Charles), procureur au châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens, intitulé : *Style du châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

* DESMARS, médecin, pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-mer, mort en 1767, membre de l'académie d'Amiens, a laissé sur son art plusieurs *Mémoires* et *Discours* qui ne sont pas sans mérite, entre autres sur les "Épidémiques" d'Hippocrate, Berne et Paris, 1763, in-12; | *Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-mer*, Amiens, 1759, in-12; | et une *Traduction* du grec des "Epidémiques" d'Hippocrate, etc., 1767, in-12.

* DESMASURES (Louis), en latin "Mazurius", né à Tournai vers 1523, cultiva la poésie latine et française, sous les auspices du cardinal Jean de Lorraine. Après la mort de son bienfaiteur, Desmasures, ayant pris part à une dispute entre les catholiques et les calvinistes, fut obligé de se retirer à Deux-Ponts, où il fit profession ouverte de calvinisme. Quelques années après, il rentra en France, et fut successivement pasteur à Metz, à Sainte-Marie et à Strasbourg, où l'on croit qu'il mourut en 1580. On connaît de lui : | *Poésies latines*, Lyon, 1551, in-4°; Bâle, 1574, in-16; | *Borboniades, sive de Bello civili*, etc., poème en 14 chants, Bâle, 1579, in-8°; | *OEuvres poétiques*, en français, contenant des odes, sonnets, épigrammes et la traduction de vingt psaumes; Lyon, 1555, in-4°, rare; | *Les douze livres de l'Enéide de Virgile*, traduits en vers français, Lyon, 1560, in-4°. | *La guerre cruelle entre le roi Blanc*

et le roi Maure, traduite en latin de Jérôme Vida, Paris, Vincent Sestenas, 1556, in-4°. | *David combattant*, *David triomphant*, *David fugitif*, tragédies saintes, Paris, Robert Etienne, 1565, in-12 (1re édition); Genève, François Perrin, 1566, in-8°. On trouve de plus dans cette édition, *Bergerie spirituelle*, drame saint, et une *Églogue spirituelle*, 3e édition sans nom de ville (Genève), 1583, in-4°. Desmasures fut lié avec les plus beaux esprits de son temps, tels que Salignac, Ramus, Bèze, Rabelais, etc. Si la lecture de ses poésies françaises n'est pas supportable, on lit encore avec plaisir quelques-unes de ses poésies latines.

*DESMEUNIER, ou Démeunier (Jean-Nicolas), né à Noseroy, en Franche-Comté, le 15 mars 1751, vint se fixer à Paris, où il fut nommé censeur royal. Au commencement de la révolution, il était secrétaire ordinaire de Monsieur (depuis, Louis XVIII). Il fit paraître deux écrits intitulés, l'un, *Conditions à la légalité des états-généraux;* l'autre, *Avis aux députés qui doivent représenter la nation*. Nommé lui-même par le tiers-état un de ses représentants, il fut aussi membre de l'assemblée nationale, dite " constituante", où il émit des opinions sages. Desmeunier devint ensuite membre du directoire du département de Paris, et donna sa démission lorsque Pétion fut réinstallé maire. En l'an v (1797), il reparut sur la scène, comme candidat pour la place de membre du directoire, qu'on donna à Barthélemi. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé par le sénat conservateur membre du tribunat, et devint président de ce corps, qui le choisit pour candidat au sénat, où il entra en 1802, titulaire de la sénatorerie de Toulouse. Un homme qui avait suivi toutes les époques de la révolution devait se plier à toutes les volontés de Napoléon : aussi fut-il un des sénateurs les plus fidèles. Outre les *Opuscules* déjà cités, on a de lui : | *Esprit des usages et coutumes des différents peuples*, 1776, 1780, 3 vol. in-8°; | *Essais sur les États-Unis*, Paris, 1786, in-4°; | *Amérique indépendante*, ou *les différentes constitutions des treize provinces*, Gand, 1790, 4 vol. in-8°. On lui doit encore un grand nombre de *Traductions* de l'anglais, comme : *Essai sur le génie original d'Homère*, *avec l'état actuel de la Troade*, *comparé à son état ancien*, par Wood; | *Voyage aux îles boréales*, *fait en 1775*, *par Constantin-Jean Philippe*, etc.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, mort le 26 avril 1760, dans la 83e année de son âge, à Paris, sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et s'y fit un nom. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de littérature et d'histoire de Sallengre*, Paris, 1726-1732, 11 vol. in-12. L'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux. Il fut l'éditeur du traité " De tabernaculo fœderis " du P. Lami, et de divers autres livres. (*Voyez* Poujet.)

* DESMONCEAUX, oculiste, mort à Paris en 1806, a laissé : | *Lettres et observations à M. Janin sur son ouvrage sur l'œil*, 1772, in-8°; | *Réponse à M. Maury*, *oculiste*, *sur la vue des enfants naissants*, 1775, in-12; | *Traité*

des maladies des yeux et des oreilles, avec les remèdes curatifs, 1786, 2 vol. in-8°.

* DESMOND (Jeanne Fitzgerald), épouse de Jacques, 14e comte de Desmond, née vers 1464 dans le comté de Waterfort en Irlande, est un exemple mémorable de longévité. Elle vit régner successivement Édouard IV, Richard III et Jacques Ier, qui monta sur le trône en 1603. Elle avait vécu pendant long-temps à la cour; après la mort de son mari, arrivée en 1483, elle se retira à Inchiquin, domaine de son époux, dans le comté de Thosmond. A l'âge de 140 ans, se trouvant dans la détresse, par la ruine de la maison de Desmond, qui lui avait constamment payé son douaire, elle fit encore un voyage à Londres, pour y réclamer des secours du gouvernement. Elle mourut sous le règne de Jacques 1er, vers l'an 1608. Sir Walter Raleigh, qui avait connu cette femme extraordinaire, en fait mention dans son "Histoire universelle". Bacon rapporte dans son "Histoire de la vie et de la mort" que la comtesse de Desmond avait trois fois renouvelé ses dents. Son portrait est gravé dans le "Voyage en Écosse" de Pennaut, d'après un tableau qui se trouve dans le château de Dupplin.

* DESMONTS (Remi), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né en 1703 à Novi, mort à Provins en 1787, a publié : | *le Paganisme combattu par le témoignage des auteurs profanes*, Charleville, 1744-1747, 4 vol. in-12; | *Nouvelle méthode latine et chrétienne*, Metz, 1760, in-12.

*DESMOULINS, ou Desmolins (Guyard), doyen du chapitre d'Aire en Artois au XIIIe siècle, est auteur d'une *Traduction*, en français du temps, de l'"Abrégé de la Bible" du P. Comestor, dont la bibliothèque du roi possède plusieurs exemplaires manuscrits, et qui fut imprimée à Paris, 1490, 2 vol. in-fol., revus par Jéhan de Rély.

* DESMOULINS (Laurent), prêtre du diocèse de Chartres au XVe siècle, mort vers 1525, est auteur | d'une espèce de poème ou roman en rimes intitulé : *Catholicon des mal advisés*, ou *Cymetière des malheureux*, Paris, 1513; Lyon, 1512 et 1534, in-8°; | d'une *Épitaphe de la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII*, Paris, sans date, in-8°.

* DESMOULINS (Benjamin-Camille), né en 1762 à Guise en Picardie, d'un lieutenant au bailliage, qui eut recours à la bienveillance du chapitre de Laon pour fournir aux frais de l'éducation de son fils, obtint une bourse pour le collége de Louis-le-Grand à Paris, où il fut le condisciple de Robespierre. La lecture des philosophes du siècle le perdit. Le système d'Helvétius fut celui de Desmoulins, et la poursuite du plaisir la règle de toute sa conduite. Dès l'ouverture des états-généraux, le Palais-Royal étant devenu le rendez-vous des novateurs, Desmoulins en fut un des orateurs les plus enthousiastes. Quoiqu'il bégayât beaucoup, il captivait par ses discours hardis et ses motions exagérées une multitude ignorante. Le 12 juillet 1789, la nouvelle du départ de Necker s'étant répandue dans Paris, Camille Desmoulins, un pis-

tolet dans une main, et une épée dans l'autre, invite la foule à prendre les armes. Tous vont en tumulte chez le statuaire Curtius, et enlèvent les bustes du duc d'Orléans et de Necker, qu'ils promènent en triomphe. Sous l'assemblée constituante, Desmoulins continua d'être l'agent le plus utile des chefs de la révolution. Il prit dans ses pamphlets séditieux le titre de " Procureur-général de la lanterne ", et chercha à porter le peuple aux derniers excès, particulièrement dans son journal intitulé : *Révolutions de France et de Brabant*. Il dirigea aussi les écrits anonymes dans lesquels on menaçait le gouvernement d'une insurrection populaire. Malouet, indigné, obtint qu'il fût traduit au châtelet; mais la protection de Robespierre le sauva. Il fut encore poursuivi, mais aussi inutilement, comme un des principaux instigateurs de la révolte du Champ-de-Mars. Après la chute du ministre Delessart, il attaqua Brissot et les députés de la Gironde, qui jusque-là avaient marché sur la même ligne que les autres ennemis du roi. C'est à lui et au journaliste Morande qu'est due cette dénomination de " Brissotins " et de " Girondins ", qui prépara la ruine de ceux-ci. Il écrivit pour dévoiler leur projet de détruire ce qui restait de la monarchie, idée qui, à cette époque, n'existait que dans les têtes les plus ardentes. Cependant Camille Desmoulins n'en doit pas moins être regardé comme un des plus grands ennemis de Louis XVI. Il contribua de tout son pouvoir à la révolution du 10 août. Danton, pour le récompenser, le fit son secrétaire, et il paraît qu'il prit une grande part aux massacres de septembre (*voy.* DANTON), qu'il avait, pour ainsi dire, annoncés dans son journal, avec son indiscrétion accoutumée. Camille Desmoulins, député du département de Paris à la convention, vota la mort de Louis XVI. Après ce crime, il devint plus modéré, défendit, jusqu'au dernier moment, le général Arthur Dillon, qu'on voulait proscrire, et accusa la conduite des députés envoyés en mission dans la Vendée. Cependant, les proscriptions devenant tous les jours plus terribles, il crut les faire cesser en publiant un pamphlet périodique, intitulé *le Vieux Cordelier*. Desmoulins y avait ridiculisé les principaux chefs, à l'exception de Robespierre, qu'il croyait encore son ami. Il disait de Saint-Just qu'il portait sa tête comme un Saint-Sacrement. « Je la lui ferai porter comme un Saint-Denis, » dit Saint-Just, et il le dénonça comme un modéré. Robespierre, essayant de le défendre, dit dans une séance des Jacobins où se trouvait l'accusé, qu'il fallait se contenter de brûler le pamphlet : « Brûler n'est pas répondre, » repartit Desmoulins. Robespierre, fâché de cette sortie, l'abandonna à ses ennemis, qui le firent décréter d'arrestation, comme complice de Danton, et il fut conduit à la prison du Luxembourg. Ce qui l'affligeait le plus, c'était de voir sa femme, qu'il chérissait avec passion, venir se lamenter tous les jours sous les fenêtres de la prison. Elle avait exigé que leur mariage fût béni par un prêtre insermenté; mais c'était là une concession de pure forme, car il mourut comme un incrédule. Traduit de-

vant le tribunal révolutionnaire, lorsque le président lui demanda quel âge il avait, il répondit : « Trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus, âge funeste aux révolutionnaires. » Après sa condamnation, il résista de toutes ses forces aux recors chargés de sa garde; il écumait de rage; ses habits étaient en lambeaux, et il arriva au lieu du supplice à moitié nu. Il fut exécuté le 5 avril 1794, avec Danton, Lacroix et autres. Sa femme, qui subit quelques jours après le même sort, montra plus de fermeté que lui, et annonça à ses assassins qu'ils viendraient à leur tour porter leur tête sur cet échafaud. Desmoulins, qui avait osé accuser les députés en mission dans la Vendée, fut considéré, après le 9 thermidor, comme une des victimes de la tyrannie. Outre ce que nous avons déjà cité, on a de lui : | *Satires*, ou *Choix des meilleures pièces de vers qui ont précédé et suivi la révolution*, Paris, an 1er de la liberté (1792) : ce recueil est pitoyable; | *Opuscules de Camille Desmoulins*, Paris, 1790; | *Histoire des Brissotins*, ou *Histoire secrète de la révolution et des six premiers mois de la république*, 1793, in-8°. Là déjà les révolutionnaires se faisaient leurs propres bourreaux. Cette brochure fut traduite en anglais, et eut deux éditions, Londres, 1794.

* DESNITZKU (Michel), métropolitain de Saint-Pétersbourg, chevalier des ordres de Russie, président du saint synode, et membre de plusieurs sociétés savantes, né près Moscou en 1752, mort à Saint-Pétersbourg, le 21 mars 1821, parvint à la haute dignité de métropolitain de Nowogorod, de St-Pétersbourg, d'Esthonie et de Finlande. C'est un des prédicateurs les plus distingués de ce pays. La Collection de ses *Sermons* a été imprimée dans cette ville en 10 vol. in-8°, 1816-1820.

* DESNOS (Pierre-Joseph ODOLANT), médecin, membre de plusieurs sociétés savantes et secrétaire de la société d'agriculture d'Alençon, né dans cette ville le 21 novembre 1722, y mourut le 11 août 1801. D'abord destiné au barreau, il était venu à Paris pour y étudier la jurisprudence; mais bientôt il quitta cette étude pour se livrer à celle de la médecine, qu'il revint la pratiquer dans son pays natal. Desnos publia plusieurs ouvrages, entre autres : *Mémoires historiques sur les comtes d'Alençon*, accompagnés de notes précieuses, relatives à l'histoire de la province de Normandie.

* DESNOYERS (Étienne-Julien), jésuite, né en 1722, mort vers la fin du XVIIIe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *le Tableau de la nature*, Paris, 1760, in-8°.

* DESONNATZ (Jean), Genevois, mort en 1797, dut à la férocité de son éloquence la place de secrétaire-greffier du tribunal révolutionnaire créé à Genève en 1794. Correspondant du club des jacobins de Paris, il négocia par ce moyen la proscription de plusieurs généraux français, parmi lesquels ont compte Kellermann. Mis en jugement à la sollicitation du résident de France, il fut renvoyé absous. Le caractère que Desonnatz développa alors n'en devint que plus dangereux. Les personnes les plus notables se sau-

vèrent, ou n'obtinrent leur liberté qu'à force d'argent. Le repaire où il exerçait ses fureurs, était connu sous le nom de " club central de la grille". Lorsque des temps plus heureux permirent de le faire fermer, on y trouva cinq têtes et deux crânes de victimes récemment fusillées, qui servaient de tasses pour abreuver ces abominables antropophages.

* DÉSORGUES (Théodore), poète lyrique, né à Aix en Provence, vers 1750, embrassa les principes de la révolution avec une espèce de délire. Fâché de ne pas obtenir assez de récompenses sous le gouvernement de Buonaparte, il fit une chanson qui finissait par ces vers :

Oui, le grand Napoléon,
Est un grand caméléon.

La plaisanterie ne fut pas goûtée par l'autorité, et Désorgues, traité comme fou, fut envoyé à Charenton, où il mourut en 1808. Nous devons citer un trait à sa louange. Ponce-Denis Écouchard-Lebrun ayant célébré dans ses vers les monstres de la révolution, Désorgues lui décocha cette épigramme :

Oui, le fléau le plus funeste
D'une lyre banale obtiendrait les accords;
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Désorgues était, comme Ésope, contrefait et bossu par devant et par derrière. Pour faire taire les rieurs, il remplissait sa chambre de magots de la Chine, et couchait au milieu sur un hamac. Ses ouvrages sont : | l'*Hymne à l'Être suprême*, que l'auteur composa par ordre de Robespierre; | *Voltaire, ou le Pouvoir de la philosophie*, an VII (1799), in-8°; | *Mon conclave*, suivi des *Deux Italies* (la Toscane et la Provence). Parmi les pièces imprimées à la suite, on remarque | un *Chant funèbre pour les mânes de Pie VI*. Le *Conclave* n'est qu'une satire très-virulente, et le *Chant funèbre* ne contient que de plates injures contre le pontife; | *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, précédé d'autres essais lyriques, an VIII, in-8°; | *Hommage à la Paix*, an IX, in-8°. On trouve dans ce volume une comédie intitulée : *le Pape et le Mufti, ou la Réconciliation des cultes*, écrite dans le même esprit que le *Conclave*. On regarde comme son meilleur ouvrage, l'*Hymne à l'Être suprême* : " O testimonium animæ naturaliter christianæ! "

* DESORIA, l'un des vétérans de la peinture, avait étudié les principes de Jouvence, et les suivit au milieu de la nouvelle école de David. Il fut pendant longtemps professeur de dessin dans divers lycées, puis directeur des académies de Metz et de Cambrai, où il mourut le 21 octobre 1832.

* DÉSORMEAUX (Joseph-Louis Ripault), né à Orléans le 4 novembre 1724, fit ses études dans le collége des jésuites de cette ville, et se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Étant venu à Paris, il se fit connaître du prince de Condé, qui le nomma son bibliothécaire, puis prevôt-général de l'infanterie française et étrangère, et qui enfin lui obtint le brevet d'historiographe de la maison de Bourbon (1772). Il avait déjà été reçu en 1771 à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Désormeaux, fidèle à la maison qui l'avait comblé de bien-

faits, mourut le 21 mars 1793. Il laissa : | *Histoire des conjurations*, tom. 9. (Les huit premiers sont de Duport-du-Tertre.) Désormeaux ne continua pas cet ouvrage. | *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, 1758, 5 vol. in-12. Ce livre obtint un grand succès. | *Histoire du maréchal de Luxembourg, précédée de l'Histoire de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. C'est le meilleur de ses ouvrages. | *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12, traduite en allemand, Postdam, 1783; | *Histoire de la maison de Bourbon*, 1773-1788, 5 vol. in-4°. Le 5e vol. finit avec le règne de Henri III. On reproche à Désormeaux de manquer de critique, et d'être plus souvent panégyriste qu'historien.

* DÉSORMEAUX, professeur à la faculté de médecine de Paris, où il naquit le 5 mai 1778, était fils, petit-fils, arrière-petit-fils de médecins. Privé de son père au moment où il commençait ses études médicales, il fut presque aussitôt frappé par la conscription; ces obstacles ne firent que le retarder. Reçu docteur, il obtint au concours, et après les plus brillantes épreuves, la chaire d'accouchement vacante par la mort du célèbre Baudelocque. Successeur de Chaussier dans la place de médecin en chef de la Maternité, il avait commencé sur ce vaste hôpital de savantes recherches, que sa mort prématuré ne lui permit pas de publier ni même d'achever. L'enseignement de Désormeaux n'était pas brillant, mais solide. Ses paroles, prononcées peut-être avec quelque difficulté, n'en étaient pas moins l'expressions d'une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Désormeaux a peu écrit; on cite de lui | sa thèse inaugurale, qui a pour titre : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds;* | sa dissertation pour le concours de la chaire d'accouchement et qui a pour sujet : *De abortu;* c'est un traité complet, quoique très-court; | ses *Articles* du "Nouveau Dictionnaire de médecine", qu'il faut réunir pour les juger, et qui embrassent toute la science des accouchements; | la *Traduction* des "Recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies", par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8°. Il fit cette *Traduction* avec Destouet. Il travaillait depuis 1821 au "Nouveau Journal de médecine". Ce savant et habile accoucheur mourut le 28 avril 1830.

* DESPAULX (Dom Raymond), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Miélan (Gers), le 14 septembre 1726, fit ses études chez les jésuites. A la suppression de cette société, les bénédictins, chargés de plusieurs établissements d'instruction publique, formèrent un collége dans leur abbaye de Sorèze. Dom Despaulx en fut directeur, et contribua beaucoup, par le soin qu'il prit d'y faire fleurir les études, à la réputation de cet établissement. Après la formation de la nouvelle université, il fut nommé inspecteur général des études et conseiller ordinaire. En 1814, il adhéra à la déchéance de Buonaparte, et le roi lui conserva son emploi. A la rentrée de Napoléon en France, en 1815, Despaulx eut le malheur d'accepter la place d'inspecteur général. Il

mourut en septembre 1818, à l'âge de 92 ans.

* DESPARTS (Jacques), en latin "de Partibus", chanoine de la cathédrale de Paris, l'un des médecins du roi Charles VII et du duc de Bourgogne, mourut en 1457 à Paris, après y avoir joui de quelque considération comme professeur et comme praticien. Il a écrit en latin un *Commentaire* sur Avicenne, publié à Lyon en 1498, 4 vol. in-fol.; ouvrage fort médiocre. Desparts a rendu un service des plus importants à son art en faisant élever les bâtiments des écoles de médecine de Paris qui existaient encore avant la révolution rue de la Bûcherie; il avait dépensé pour cette fondation 300 écus d'or, deux masses d'argent, etc.

DESPAUTÈRE (Jean), grammairien flamand, naquit vers l'an 1460 à Ninove, petite ville du Brabant. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-Duc, à Berg-Saint-Vinox, et enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudiments*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des tropes*, imprimés en un vol. in-fol. sous le titre de *Commentarii grammatici*, Robert Etienne, en 1537. Ces ouvrages étaient autrefois dans tous les colléges; mais, depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savants. Ils sont excellents pour entendre le fond de la latinité. Le *Despautère* de Robert Etienne est bien différent des *Despautères* mutilés, tels qu'on les avait accommodés pour les écoliers.

* DESPAZE (Joseph), poète français, né à Bordeaux, mort à Cussac en Médoc, en 1814, à 45 ans, est connu par ses quatre *Satires*, ou *la Fin du* XVIIIe *siècle*, 1800, in-8°. Il a donné depuis une cinquième *Satire*. On a encore de lui : | *les Cinq hommes*, satire réimprimée à Londres, in-8°; ce sont les cinq premiers membres du Directoire exécutif de la république française (Letourneur, Rewbell, Réveillère-Lepaux, Barras et Carnot.) L'auteur a consacré à chacun d'eux une *Notice*. | *Essai sur l'état actuel de la France*, 1797, in-8°. Despaze a travaillé au journal "le Fanal", et inséré plusieurs pièces dans l'"Almanach des Muses."

DESPEISSES (Antoine), né en 1594, dans un château de son père au voisinage d'Alais, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il était à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Éthiopie. Un procureur qui était derrière lui se mit à dire: «Le voilà dans l'Éthiopie, il n'en sortira jamais.» Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut plus plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *OEuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. « Cet auteur, dit Bretonnier, jurisconsulte plus judicieux que lui, est très-louable par son grand travail, mais il l'est très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidèles ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire. » [Despeisses travailla

avec son ami Charles de Bourgues, de Montpellier, à l'excellent " Traité des successions testamentaires ab intestat ", 1623, in-fol.]

* DESPINASSY (A.-J.-M.), député à l'assemblée législative, à la convention et au conseil des cinq-cents, était capitaine d'artillerie à l'époque de la révolution. Dans le jugement de Louis XVI, il vota la mort sans appel. Cependant, lors de sa mission près l'armée des Alpes, l'espèce d'intimité qui s'établit entre le général Brunet et lui, rendit un moment son patriotisme suspect. Lorsque la révolution du 31 mai 1793 eut renversé le parti de la Gironde, il protesta, s'attirant par là l'animadversion des proscripteurs, qui le comprirent au nombre des 73, heureux d'échapper à la mort par la détention. Redevenu libre après le 9 thermidor, il reprit sa place à la convention. En septembre 1795, il entra au conseil des cinq-cents par la réélection des deux tiers, en sortit en mai 1797, et ne remplit aucune fonction depuis cette époque. Il avait choisi une petite retraite aux environs de Lyon, lorsque la loi du 12 janvier 1816 le força, comme votant, de quitter la France. Il s'enfuit en Angleterre.

* DESPONT (Philippe), docteur de la faculté de théologie de Paris dans le xviie siècle, passe pour avoir été l'éditeur de la vaste collection intitulée : " Maxima bibliotheca veterum patrum et ant. scriptor. eccles. ", Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.

DESPORTES (François), né en Champagne en 1661, manifesta ses talents pour la peinture durant une maladie. Il était au lit et s'ennuyait; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa, le récompensa, et l'académie de peinture le reçut dans son sein. Il mourut à Paris en 1743. Son caractère doux et aimable était relevé par des manières nobles et aisées. Il excellait à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, où il suivait souvent Louis XIV, par ordre de ce prince. Il réussissait aussi dans le portrait [et fit celui du roi Jean Sobieski.] Son pinceau, vrai, léger et facile, rendait la nature avec ses charmes. Il laissa un fils et un neveu qui soutinrent sa réputation. [Il s'occupa aussi de littérature, et fit jouer, en 1721, *la Veuve coquette*, comédie en un acte, qui eut du succès.]

DESPORTES (Jean-Baptiste-René POUPPÉE), docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne, le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de La Flèche en Anjou, avait déjà produit plusieurs médecins : Desportes était le cinquième de son nom. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île de Saint-Domingue; et en 1738, l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondants. Arrivé au cap Français, il vit qu'il n'existait aucune description des maladies qui désolent cette île. A son arrivée, il commença ses observations sur cette matière, et il les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui : | *Histoire des ma-*

ladies de Saint-Domingue, Paris, 1770, 3 vol. in-12; | un *Traité des plantes usuelles de l'Amérique, avec une Pharmacopée*, ou *Recueil de formules de tous les médicaments simples du pays*. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe; et un catalogue de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différents usages; | enfin des *Mémoires* ou *Dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles : le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 43 ans et 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits.

* DESPRADES (Joseph Grellet), abbé de Vernusse, vicaire-général de Die, poète, instituteur des ducs d'Angoulême et de Berri, naquit à Limoges en 1733, et mourut à Paris, en juin 1810. Les ouvrages qu'il a publiés sont : | *Poème sur l'Electricité*, imprimé dans "l'Année littéraire" du 18 novembre 1763; | *Les quatre parties du jour à la ville*, traduction libre de l'abbé Parini, 1776, in-12. Sabatier de Castres a parlé avantageusement de cette *Traduction*, qu'il trouve élégante. Une *Traduction* de l'"Aminte" du Tasse avait aussi été entreprise par l'abbé Desprades.

*DESPRÉS (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Auxerre, le 28 mai 1743, mort à Stockholm, en 1804, se rendit en Italie, et eut part au "Voyage pittoresque de Naples", publié par l'abbé de Saint-Non. Attaché à la cour du roi de Suède en qualité de peintre et architecte, il fit un voyage à Londres, et composa un grand nombre de dessins pour les cours de Saint-Pétersbourg et de Copenhague. Comme architecte, il se fit connaître par les décorations de l'opéra national de Gustave Wasa, et par les plans qu'il donna pour le magnifique palais que le roi voulait élever à Haga, près de la capitale. Comme peintre, il se fit une grande réputation par les nombreux *Tableaux de batailles* dont la guerre de 1788, entre la Suède et la Russie, lui fournit les sujets. On trouve encore à Paris quelques-uns des ouvrages que Després avait faits avant de quitter la France. Elie Martin a gravé d'après lui à Stockholm quelques caricatures et quelques costumes du Nord.

*DESPREZ (Charles Boissy), né à Paris vers 1730, embrassa la profession d'avocat; mais il paraît qu'il s'occupa plus du théâtre, à en juger par ses *Lettres sur les spectacles*, 1759; 3e édition, 1780, 2 vol. in-12. Le second volume est un *Catalogue raisonne* des ouvrages qui ont paru pour et contre les spectacles; il avait déjà été publié en 1771, 1772, 1773, sous le titre d'*Histoire des ouvrages pour et contre les théâtres*. Ce livre de Desprez le fit recevoir dans plusieurs académies tant françaises qu'étrangères. On lui doit des éloges plus mérités pour une œuvre bien plus utile à la société. Il dirigea, de concert avec son frère, un établissement charitable, créé pour le soulagement des pauvres

honteux; là du moins il concluait: et montra dans l'exercice de ces fonctions un zèle, un désintéressement, et même une bienfaisance qui le firent regretter des gens de bien, lorsqu'il mourut presque subitement le 29 mars 1787.

* DESPRUETS (Jean), en latin "de Pruetis", abbé général de Prémontré, né vers 1525, fit profession à l'abbaye de la Grâce-de-Dieu, ou Saint-Jean de la Castelle, diocèse d'Aire. L'abbaye de Prémontré ayant vaqué en cour de Rome, par la mort du cardinal de Ferrare, et la collation se trouvant par là dévolue au pape, Grégoire XIII y nomma Despruets. Il en prit possession le 11 juin 1573, convoqua aussitôt un chapitre général, et rétablit la réforme partout où la règle s'était relâchée. Le roi lui donna une mission à Rome, et il assista au concile de Reims, convoqué par l'archevêque Louis de Guise. Il mourut le 15 mai 1596, d'une maladie épidémique; il était alors âgé de 75 ans. On connaît de lui: | *des Livres de controverse*, imprimés à Paris vers 1672, où il réfute les calvinistes; | des *Sermons* et des *Discours*, un *Traité des Sacrements* et des *Brefs commentaires sur la Bible;* | *Anti-calvinus, seu calvinianæ pravitatis refutatio*. Ce dernier ouvrage n'était pas terminé quand il mourut.

* DESPUIG-Y-DANETO (Antoine, cardinal, né le 31 mai 1745, à Palma, dans l'île de Majorque, d'une famille illustre, alliée aux rois d'Aragon, fit ses études à l'université de son pays, et devint bientôt chanoine de la cathédrale. Il fit ensuite divers voyages en France, en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, avec une mission de sa cour pour connaître les villes et les lieux où s'étaient tenus les plus fameux conciles d'Occident; arrivé à Rome en 1788, il s'y fit admirer par ses talents et par cette grandeur d'âme qu'il déploya toujours dans toutes les actions de sa vie publique et privée, et fut nommé auditeur de rote pour le royaume d'Aragon. Nommé depuis, par Charles IV, roi d'Espagne, à l'évêché d'Origuèle, dans le royaume de Valence, il fut transféré, par Pie VI, à l'église métropolitaine de Valence, et, en 1796, à celle de Séville. Il se trouvait à Madrid lorsque le roi l'envoya à Rome, où il demeura jusqu'à l'expulsion de Pie VI, qu'il rejoignit bientôt à Sienne. Ayant renoncé, en 1799, à l'église de Séville, il fut transféré au patriarcat d'Antioche; assista peu après, comme ministre d'Espagne, au concile tenu à Venise pour l'élection de Pie VII, dont il précéda l'entrée dans Rome, en 1800; et fut enfin créé prêtre-cardinal de Saint-Calliste, archiprêtre-cardinal de Sainte-Marie-Majeure, et protecteur de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont il était grand'-croix en 1803. Il retourna ensuite à Madrid, et de là à Majorque, sa patrie; revint à Rome en 1807; aida le pontife de ses conseils et de ses actions, et fut élu par lui pro-vicaire de Rome et pro-préfet de la discipline des réguliers. Obligé de partir pour Paris, en 1810, il y resta jusqu'à la fin de 1812, époque à laquelle il lui fut permis d'aller aux bains de Lucques, où il mourut le 30 mai 1813.

* DESRENAUDES (Martial BORYE), né le 7 janvier 1775, en Limousin, embrassa l'état ecclé-

siastique. N'étant encore que sous-diacre, il publia l'*Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée dans l'église cathédrale de Tulles, le 2 septembre 1774 (Tulles, 1774, in-8°). Devenu grand-vicaire de l'évêque d'Autun, il l'assista en qualité de sous-diacre, à la messe de la fédération de 1790. Fidèle à son ancien protecteur, il se présenta à la barre de la convention, le 3 août 1795, pour demander sa rentrée en France, qui fut en effet décrétée. Sous le premier ministère de Talleyrand, Desrenaudes fut employé au département des relations extérieures; et, après le 18 brumaire, il entra au tribunat. Dans cette assemblée, il combattit les projets de loi présentés par le gouvernement, pour l'établissement de tribunaux spéciaux, sur la dette viagère et diverses dispositions du code civil. Aussi fut-il exclu lors de l'élimination du premier cinquième, en 1802. Après avoir obtenu l'emploi de garde des archives de la bibliothèque historique du conseil d'état, Desrenaudes fut nommé conseiller titulaire de l'université, puis censeur impérial. Il exerça l'un et l'autre emploi quelque temps encore, sous le gouvernement royal, et eut, en sa dernière qualité, la surveillance du "Journal des Arts" et de l'"Ami de la religion et du Roi". Dépositaire des traditions de censure de l'ancien régime, Desrenaudes suivait ses instructions, mais tout en se considérant comme l'avocat et le protecteur, auprès du gouvernement, des journalistes placés sous son inspection. Il ne conservait plus que des titres honorifiques, sans fonctions actives, lorsqu'il mourut après avoir reçu les sacrements de l'Église, le 8 juin 1825, dans sa soixante-quinzième année. Il était officier de la légion-d'honneur. On lui doit : | *Vie de Julius Agricola, par Tacite, traduction nouvelle, par Des..*, Paris an V (1797), in-12, avec le texte latin en regard. Il a revu l'ouvrage intitulé : "Campagne du duc de Brunswick contre les Français en 1792, traduit de l'allemand d'un officier prussien" (avec une préface par Feydel). Paris, Forget, an III (1795), in-8°. Enfin, il a rédigé l'article *Girondins*, dans les Mémoires de l'abbé Georgel.

* DESROBERT, jésuite, d'une famille noble de Champagne, se consacra de bonne heure aux missions de la Chine, où il arriva vers 1730. Il prêcha avec zèle dans la province de Hou-Kouang, l'une des plus fertiles et des plus commerçantes de tout l'empire, mais entrecoupée d'un nombre prodigieux de rivières et de canaux qui rendaient difficiles et pénibles les fonctions apostoliques des missionnaires. Il paraît que le P. Desrobert mourut au milieu du troupeau qui lui était confié, quoiqu'on ignore la date précise de sa mort. On trouve une lettre de ce P. dans le tome 26 des "Lettres édifiantes".

* DESROCHERS, (Etienne Jehandier), graveur du roi, né à Lyon, mort à Paris en 1741, membre de l'académie de peinture, s'est acquis une certaine réputation par une suite de 7 à 800 *Portraits d'hommes illustres*, format in-8°. Du reste ses ouvrages annoncent aussi peu de talent que de goût.

* DESSALINES, noir, premier empereur d'Haïti, né en Afrique à la Côte-d'Or, fut transporté à

St-Domingue; esclave d'un noir libre nommé Dessalines, il en prit le nom. Lorsque la colonie s'insurgea contre les blancs, son activité et ses talents lui valurent la place d'aide-de-camp du général noir Jean-François; mais, lors des divisions qui survinrent entre ce chef et Toussaint-Louverture, il s'attacha à ce dernier, se soumit avec lui au général Leclerc, qui s'empara de St-Domingue en 1802, et l'aida même à désarmer les noirs. Cependant, quand les Français, affaiblis par les maladies, ne se trouvèrent plus en force suffisante pour comprimer les vaincus, Dessalines embrassa de nouveau leur parti, et se fit proclamer empereur d'Haïti sous le nom de Jacques Ier. Mais il chercha vainement à étendre sa domination sur la partie espagnole. Le mulâtre Pétion, menacé de ses proscriptions, lui dressa une embuscade dans laquelle il se laissa prendre. On dit qu'il eut la lâcheté de demander la vie; elle lui fut refusée.

* DESSAURET (Isaac-Alexis) jésuite, né à St-Flour le 21 avril 1720, mort le 10 mars 1804, a prononcé devant la cour l'*Oraison funèbre* de Louis XV. Il a laissé un grand nombre de *Sermons, de Panégyriques, d'Oraisons funèbres*, qui ont paru sous ce titre : *Sermons, Panégyriques, Oraisons funèbres, Instructions chrétiennes*, par le *R. P. A. Dessauret, jésuite, publiés par les soins de P. Dessauret, son petit-neveu, avocat à St-Flour:* le 1er volume a paru en 1829, in-12; le 2e et le 3e en 1830, même format.

* DESSOLES (Jean-Joseph-Paul-Augustin, marquis), lieutenant-général, né à Auch le 3 juillet 1767, mourut à Paris en 1828. Son oncle, depuis évêque de Chambéry, présida à son éducation. Dessoles entra au service à 25 ans. Destitué en vertu de la loi qui frappait les nobles, il fut bientôt rappelé sous les drapeaux. C'est en qualité d'adjudant-général qu'il fit la première campagne d'Italie sous les ordres de Buonaparte, qui le choisit pour porter au Directoire la copie du préliminaire de la paix, signée à Leoben. Devenu général de brigade, il commanda en l'an VII un corps avec lequel il remporta, dans la Valteline, sur les Autrichiens, des avantages qui lui valurent le grade de général de division, puis la place de chef d'état-major de Schérer et ensuite de Moreau à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin. A Novi, où périt Joubert, il s'était précipité avec Gouvion-St-Cyr sur les colonnes autrichiennes, ce qui leur avait mérité à tous deux le surnom de "Décius français". Le traité de Lunéville permit à Dessoles de revenir à Paris, où il fut nommé conseiller d'état pour la section de la guerre. Chargé du commandement provisoire de l'armée du Hanôvre, il se rendit dans ce pays. C'était l'époque où Moreau succombait sous un procès de conspiration : fidèle à l'amitié, il présenta une adresse, dans des termes qui n'accusaient pas la victime du consul. Bernadotte ayant pris le commandement de l'armée du Hanôvre, Dessoles se rendit au camp de Boulogne, qu'il quitta bientôt pour se retirer dans une campagne près d'Auch. En 1808, Buonaparte lui donna l'ordre de l'accompagner en Espagne. Chargé d'une division de l'armée du centre, il se signala de nouveau à Tolède, à Occana, au

passage de la Sierra-Moréna, à Despena-Peros; et entra dans Cordoue le 29 janvier 1810. Revêtu du commandement de cette ville et du royaume de Jaën, il demanda bientôt son rappel. Sa retraite fut encore troublée par l'ordre qu'il reçut de faire partie de l'expédition de Russie comme chef d'état-major du prince Eugène. Arrivé à Smolensk, il quitta l'armée et cessa de prendre part aux affaires jusqu'en 1814. Alors le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la garde nationale de Paris et des troupes réunies dans la 1re division militaire. Dans le conseil tenu pendant la nuit du 6 avril par l'empereur de Russie, Dessoles se prononça fortement pour les Bourbons. Aussi le comte d'Artois, dès sa rentrée dans Paris, lui conféra les titres de ministre-d'état, de pair du royaume, de grand-cordon de la légion-d'honneur. Sa conduite ne se démentit pas aux "cent-jours", mais il donna bientôt la démission de ses emplois. Dans la chambre des pairs où il parla souvent, ses opinions le rapprochaient de l'opposition libérale. Le 28 décembre 1818 il remplaça le duc de Richelieu comme président du conseil des ministres, et eut en même temps le portefeuille des affaires extérieures. Plus tard il se retira avec le baron Louis et Gouvion-St-Cyr, et ne parut plus que sur les bancs de la chambre des pairs, où il vota toujours avec le côté gauche.

* DESTAINS, né à Coucy, en Bourgogne vint, jeune à Paris chercher fortune. Il avait fait de bonnes études classiques à Auxerre; il apprit même les langues orientales à Paris. Mais bientôt il se lança dans le journalisme, et s'y perdit. Successivement directeur de la "Gazette de France", et de "l'Universel", il s'accoutuma à changer d'opinion, suivant que les journaux changeaient de propriétaires. Il finit par n'en avoir aucune, et par ne croire à rien. La misère est bientôt la compagne de l'incrédulité. Lors de l'expédition d'Alger, il fut choisi comme interprète par M. de Bourmont. Mais, à peine arrivé à Toulon, ou le trouva un matin baigné dans son sang; un coup de pistolet avait terminé sa vie. Destains laissa des dettes, des orphelins, et une mauvaise *traduction* "des Mille et une Nuits". Il était à peine âgé de 45 ans.

DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du Chaos. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyait ses arrêts irrévocables, et son pouvoir si grand, que tous les autres dieux lui étaient subordonnés.

DESTOUCHES (André Cardinal), né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talents pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*, [dont les paroles étaient de La Motte]. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce n'était qu'en attendant, et que, depuis Lulli, aucune musique ne lui avait fait autant de plaisir que la sienne ».

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignorait la composition lorsqu'il fit cette pièce. Il en apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie, et ses autres ouvrages n'égalèrent point *Issé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur-général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4,000 livres.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICAULT), né à Tours en 1680, fut élevé au collége des Quatre-Nations, à Paris. Il entra comme volontaire dans un régiment d'infanterie, et quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique. Ses productions dramatiques le firent connaître au régent. Ce prince, sachant qu'il possédait la connaissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres, en 1717, avec l'abbé Du Bois, pour l'aider dans ses négociations. [Sous la régence il était permis de voir un poète diplomate.] Il y passa sept ans en servant la France avec zèle. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, si ce prince avait vécu. Fortoiseau, proche Melun, lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune et ses caprices. Il l'acheta, et y cultiva jusqu'à la fin de ses jours, l'agriculture et les muses. Il mourut le 4 juillet 1754. Son fils a dirigé l'édition des *OEuvres* de son père, faite au Louvre, en 4 vol. in-4°, 1757, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12, sous le titre de *Chefs-d'œuvres de Destouches*, *Le Philosophe marié*, *le Glorieux*, *le Dissipateur*, et *le Curieux impertinent*, qu'on est étonné de trouver là. Destouches disait lui-même, en parlant de cette pièce :

Pour la voir une fois on n'est que curieux,
Mais qui la verra deux en remplira le titre.

On ne trouve pas dans les pièces de Destouches, la force et la gaieté de Regnard; encore moins les peintures naïves du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique qui fait le mérite de Molière; mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation après eux. Il a du moins évité le genre de la comédie bourgeoise, qui n'est ni tragique ni comique : monstre né de l'impuissance des auteurs, et de la satiété du public, après les beaux jours du siècle de Louis XIV. Un éloge propre aux *Comédies* de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité et la corruption du siècle. (*Voyez* MOLIÈRE, REGNARD, etc.)

*DESTOURS (Nicolas), capitaine au corps royal du génie militaire, membre de la légion-d'honneur, mort en 1816, est auteur de plusieurs *Mappes* ou *Tableaux chronologiques et généalogiques*, estimés comme ouvrages élémentaires.

* DESVAULX (Jacques-Nicolas, baron d'Oinville), maréchal-de-camp, né à Pondichéry en 1743, fit les dernières campagnes de l'Inde en qualité de capitaine d'artillerie. Devenu major, il sauva l'armée française d'une surprise à la bataille de Gondelou. En 1792 il émigra, rentra en France en 1800, et y vécut ignoré jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris le 10 juillet 1817.

On a de lui : | *Discours prononcé à New-Yorck à l'occasion du rétablissement de la maison de Bourbon*, traduit de l'anglais, 1814, in-8° ; | *Vie du général Monck, duc d'Albemarle*, ibid., 1815, in-8° ; | *Nouvelle conspiration contre les jésuites, dévoilée et brièvement expliquée, par Robert-Charles Dallas, écuyer*, traduite de l'anglais, ib., 1817, in-8°.

* DESVAULX (N. A.), minéralogiste, mort à Paris en 1817, a publié : | *Tableau synoptique des minéraux par classe d'après la méthode d'Hauy*, 1805, in-4° ; | *Notice sur un nouveau genre de la famille des cypéracées*, 1808, in-8°.

* DETRE, jésuite français, né en 1668, alla prêcher la foi dans l'Amérique méridionale, y fut nommé supérieur général et visiteur de toutes les missions sur les rives du fleuve des Amazones. Il traduisit le catéchisme en 18 idiomes des diverses peuplades soumises à sa juridiction, et mourut dans un âge très-avancé. On trouve de lui, dans le tom. 28 des "Lettres édifiantes", une *Relation* intéressante de ses courses chez les peuples sauvages du Maragnon ou fleuve des Amazones.

DETRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le Panthéon, la basilique de Neptune, les bains d'Agrippine, etc. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre d'Adrien;* et le *Pont Elien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont Saint-Ange*.

* DETTEY (L'abbé), chanoine et archidiacre d'Auxerre, mort en 1775, est auteur de la *Vie de M. de Caylus, évêque d'Auxerre*, 2 vol. in12. Ceux qui se plaisent à voir le bien que les vertus d'un évêque peuvent faire dans un diocèse, ont de quoi se satisfaire dans cette *Vie*.

DEUCALION, roi de Thessalie, fils de Prométhée et de Pandore, épousa Pyrrha, fille d'Épiméthée, son oncle. Jupiter n'épargna que ces deux époux dans le déluge universel. Ils ressuscitèrent le genre humain, et repeuplèrent le monde, en jetant derrière eux des pierres, ainsi que l'oracle de Thémis le leur avait prédit. Les pierres de Deucalion furent changées en hommes et celles de Pyrrha en femmes. Cette fable de Deucalion est fondée, comme l'on voit, sur l'Histoire sainte ; mais un événement particulier à la Grèce l'a chargée de circonstances étrangères. On raconte que le cours du fleuve Pénée, sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer, et qu'il tomba cette année une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée ; mais un événement de cette nature, supposé qu'il soit vrai, n'a pu faire imaginer l'extinction du genre humain, telle qu'Ovide la rapporte au 1er liv. des Métamorphoses, où il nous trace l'histoire de Deucalion.

DEUSING (Antoine), né à Meurs, le 15 octobre 1612, fut professeur de mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique et de mathématiques à Harderwyck, puis professeur en médecine à Groningue. Il y mourut, le 30 janvier 1666. C'était un médecin vraiment savant ; il ne possédait pas seulement toutes les parties de cette science ; mais il

avait encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin, il avait appris les langues arabe, turque et persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique, et de s'être attiré par là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont: | *De vero systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic et de Ptolémée. | *De mundi opificio*, Groningue, 1647, in-4°; | *Exercitationes anatomicæ*, Groningue, 1651, in-4°; | *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de quinze, et ont pour objets des sujets tirés de l'Écriture sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle. | *OEconomia corporis animalis*, etc., Groningue, 1660-61, 3 vol. in-12. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la "Bibliothèque des écrivains médecins", par Manget, et dans le P. Nicéron, tome 22. Deusing, quoique protestant, joignait de vastes connaissances à un attachement décidé aux principes de religion et de morale. [Il publia aussi d'autres ouvrages *sur le Décalogue*, *les Évangiles*, *la Trinité*, *etc.*]

DEUSING (Herman), fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom | par son *Historia allegorica veteris et novi Testamenti*, *juncta revelatione mysterii sacro-sanctæ triados*, Groningue, 1690, in-4°, et Franeker, 1701; | et par son *Explicatio allegorico - prophetica Historiarum mosaïcarum*, Utrecht, 1719, in-4° : ouvrages pleins de rêveries cocceïennes (*voyez* Coccéius), qui lui attirèrent des désagréments; il fut exclu de la cène, et obligé de se retirer en pays étranger.

* DEUTSCH (Nicolas-Emmanuel), peintre et graveur, né à Berne en 1484, mort dans la même ville en 1530, a composé des tableaux devenus très-rares, et exécuté un assez grand nombre de gravures; les plus estimables sont *les Vierges sages* et *les Vierges folles*. Deutsch eut quatre fils peintres comme lui, dont un (Jean-Rodolphe-Emmanuel), grava les vues des principales villes de l'Europe pour la "Cosmographie" de Sebastian Munster, publiée en allemand et en latin, Bâle, 1550, 1572 et 1628, in-fol. Il y a aussi du même artiste dans cet ouvrage quelques *Cartes géographiques*, notamment celle de la Palestine.

DEVAUX (Jean), chirurgien, né à Paris le 27 janvier 1649, mort dans la même ville le 2 mai 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages écrits purement en français, et assez élégamment en latin : | *Le Médecin de soi-même*, ou *L'Art de conserver la santé par l'instinct*, in-12; peu commun, quoique souvent imprimé; | *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, en 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules, le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports; | Plusieurs *Traductions* du "Traité de la maladie vénérienne" de Musitan, de l'"Abrégé anatomique" de Heister, des "Aphorismes" d'Hippocrate, de la "Médecine" de Jean Alleine; | *Index funereus chirurgicorum parisiensium*, *ab anno* 1315 *ad annum* 1714, même année, à Trévoux, in-12. Devaux ne man-

quait ni d'esprit ni de connaissances ; mais il embrassa trop d'objets, et ne connut pas ses forces en traitant certaines matières.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-François Moisson), botaniste, né en 1742, à Caen, mort en 1802, fut lieutenant de cavalerie, se livra ensuite tout entier à son goût pour la botanique, forma, près Bayeux, un jardin devenu célèbre sous le nom de "Jardin Devaux", et plus tard, un autre à Colombelles près Caen. Cet homme modeste, qui sut concilier ses travaux botaniques avec les fonctions administratives, devint membre du corps legislatif sous l'empire, et fut l'un des premiers membres de l'académie ainsi que de la société d'agriculture de Caen, à l'époque du rétablissement de ces institutions. M. Lair a publié une *Notice historique sur Devaux*, Caen, 1803 : écrit dans lequel il est question d'un grand nombre d'ouvrages manuscrits de ce botaniste, qui ne voulut jamais consentir à leur publication.

DEVELLE (Claude-Jules), né à Autun en 1692, fit profession chez les théatins en 1725, et mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui : | *Traité de la simplicité de la foi*, [petit livre encore mieux nommé qu'exécuté ;] *Nouveau traité sur l'autorité de l'Eglise ;* | *Lettre à M. l'abbé de B*** sur l'immortalité de l'âme.* [L'abbé Papillon, dans sa " Bibliothèque de Bourgogne " donne à Develle le prénom de Jacques, et le fait naître vers 1687.]

*DÉVÉRITÉ (Louis-Alexandre), né en 1746 à Abbeville, y exerçait la profession d'imprimeur, lorsqu'en 1792, il fut député de la Somme à la convention, où il vota la déportation, l'appel au peuple et le sursis à l'exécution de Louis XVI. Une brochure de Condorcet, envoyée à Abbeville par Dévérité, le fit, sur la proposition d'André Dumont, décréter d'accusation après le 31 mai, puis mettre hors la loi. Cependant, par un de ces contrastes que l'esprit des révolutions peut seul expliquer, André Dumont, qui avait dénoncé Dévérité, devenant son défenseur après le 9 thermidor, obtint sa rentrée au sein de la convention. Il passa de cette assemblée au conseil des anciens, d'où il sortit en mai 1797, et devint, sous le gouvernement impérial, juge civil au tribunal d'Abbeville. Comme littérateur, Dévérité est connu par les ouvrages suivans : | *Histoire du comte de Ponthieu et de la ville d'Abbeville*, 1767 ; *Essai sur l'histoire générale de Picardie*, 1770 ; | *Recueil intéressant sur l'affaire de la mutilation de crucifix d'Abbeville*, 1772 ; | *Notice pour servir à l'histoire de S. N. H. Linguet*, 1780, in-8° ; nouvelle édition, corrigée et augmentée, Liége, 1782, in-8° ; | *Qu'est-ce que c'est que Linguet ?* | *Opinion sur le jugement de Louis XVI.*

*DEVERNAY (Nicolas), curé dans le Lyonnais en 1750, mort en 1777, se fit remarquer par toutes les vertus qui caractérisent un véritable pasteur. Il avait écrit | une très-bonne *Analyse* de l'"Histoire ecclésiastique" ; | un *Abrégé* du "Corps de droit canonique" ; | plusieurs vol. de *Sermons* et de *Méditations ;* mais à sa mort, il

ordonna par humilité de brûler tous ses manuscrits.

* DEVIENNE, compositeur français, mort à Charenton le 5 septembre 1803, dans un état de démence complète, mit en musique plusieurs *Opéras comiques*. Ses compositions, en général très-chantantes et plus agréables que savantes, sont pleines de réminiscences, ou plutôt de plagiats. Devienne avait un grand talent pour la flûte; la *Méthode* qu'il a publiée pour cet intrument est estimée.

* DEVILLE (Antoine), ingénieur né à Toulouse en 1596, mort vers 1656, étudia les mathématiques et la science des fortifications. Après avoir servi en Savoie, où ses talents lui méritèrent le titre de chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, il rentra en France lorsque les Espagnols pénétrèrent en Picardie avec une armée considérable : il contribua à la prise de Corbie en 1636, et à l'attaque des principales villes de l'Artois. A la paix, il fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Ses principaux ouvrages sont : | Les *Fortifications d'Antoine Deville*, Paris, 1629; | *Obsidio Corbeiensis*, Paris, 1637, in-folio, fig.; | *Le siége de Landrecie*, 1637, in-8°.; | *Le siége de Hesdin*, 1639, in-fol.; | *De la charge des gouverneurs des places*, Lyon, 1639, in-fol.; 1653, in-8°.

* DEVILLE (J.-B.-L.), député de la Marne à la convention en 1792, vota la mort de Louis XVI, et rejeta l'appel au peuple et le sursis. Après la chute de Robespierre, il prit la défense des anciens membres des comités de salut public et de sûreté générale. Il prononça à la tribune plusieurs *Discours* contre la réaction thermidorienne, et s'opposa à la réintégration des députés proscrits au 31 mai 1793. Compris dans la réélection des deux tiers, il passa de la convention au conseil des cinq-cents, où il demanda que tous ceux qui, revêtus de fonctions publiques, refuseraient de prêter le serment de "haine à la royauté", fussent déportés. Les assemblées coloniales l'avaient réélu en 1797; mais, cette nomination ayant été annulée, il cessa de faire partie du conseil. Sous le gouvernement impérial, Deville fut inspecteur des forêts dans le département de la Marne. Destitué en 1814, il recouvra sa place lorsque Napoléon revint en France, puis la perdit définitivement à la seconde restauration. Il se trouva compris parmi ceux que la loi du 12 janvier 1816 força de s'expatrier, en raison de leur vote. Deville avait publié en 1800, un vol. in-8°, intitulé : *Quelques fables*.

* DEVILLERS (Charles), né vers 1724, alla s'établir fort jeune à Lyon, où il donna des cours de physique. Il s'était formé un très-beau cabinet, qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2,000 francs. Il travailla à une nouvelle collection, obtint une salle dans l'hôtel de ville de Lyon, pour y donner des leçons de physique, et mourut en 1809. On ne connaît ni le lieu de sa naissance, ni les noms de ses père et mère. On a de lui : | *Journées physiques*, 1761, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est dans le même genre que "les Mondes" de Fontenelle et les "Lettres à une princesse d'Allemagne", par Euler. | *Le Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8°.

Le colosse n'est autre que le magnétisme animal, que Devillers combat. Il a eu aussi une très-grande part à la "Théorie des trois éléments"; mais son principal titre littéraire est l'Édition qu'il a donnée de l'"Entomologie" de Linné, sous ce titre : *Caroli Linnæi entomologia, faunæ Suecicæ descriptionibus aucta*, Lyon, etc., 1789, 4 vol. in-8°.

DEVONSHIRE (Georgina Cavendish, duchesse de), dame anglaise, aussi célèbre par ses talents poétiques que par les agréments de son esprit et la beauté de sa figure, mourut en mai 1806. On connaît d'elle plusieurs pièces de vers très-estimées; la principale est un poème intitulé le *Passage du Saint-Gothard*, devenue plus célèbre encore par la traduction qu'en a faite Delille, et qui fut imprimée avec l'original en 1802, Paris, in-8°.

* DEVONSHIRE (Élisabeth Harrey, duchesse de), fille du comte de Bristol, née vers 1754, épousa d'abord Forster, puis le duc de Devonshire (1812), cinq ans après que celui-ci eut perdu Georgina. Veuve une deuxième fois, elle s'établit à Rome en 1815; son palais y devint le rendez-vous des savants, des artistes, des antiquaires, et des voyageurs de toutes les contrées; elle ordonnait des recherches ou des fouilles, achetait des tableaux, publiait des éditions magnifiques, parmi lesquelles on distingue celle de la "Traduction italienne de Virgile", par Annibal Caro, avec gravures, tirée à 150 exemplaires seulement; elle fit orner de 18 gravures la "Traduction italienne" de la 5e satire d'Horace, revue par le cardinal Consalvi. Enfin elle ajouta des gravures magnifiques au "Passage du mont Saint-Gothard", de la première duchesse de Devonshire. C'est à elle que l'on doit les plâtres des statues du Parthénon, qui depuis quelque temps enrichissent les collections du Vatican. Elle allait publier avec le même luxe une édition du Dante, lorsqu'elle mourut le 30 mars 1824.

* DEVOSGES (François), dessinateur, né à Gray le 15 janvier 1732, d'un sculpteur qui lui apprit son art, fut envoyé à Lyon pour se perfectionner dans les ateliers de Perrache et de Guillaume Coustou. Devenu aveugle par suite d'une opération ophthalmique maladroitement faite, il recouvra la vue au bout de six ans, mais d'un œil seulement, et se livra exclusivement au dessin. L'ambassadeur de Russie voulait l'emmener à Saint-Pétersbourg. Devosges, sans ambition, préféra le séjour de Dijon chez le président de La Marche, qui le chargea de composer sous ses yeux un dessin de ses ouvrages. Bientôt il conçut le projet d'ouvrir une école gratuite de dessin, qu'il soutint de son modique patrimoine, et qui fut enfin placée sous les auspices des États de Bourgogne et du prince de Condé. Pendant la révolution, Devosges continua de donner ses leçons, et dirigea cette école, devenue célèbre par le grand nombre d'élèves qu'elle a formés, jusqu'en 1812, époque de sa mort.

* DEVOTI (Jean), canoniste italien, naquit à Rome le 11 juillet 1740. Après avoir étudié le droit civil et canonique, il fut reçu docteur et nommé avocat à la cour romaine. Devoti n'avait

exclusif. Il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, qui n'est cependant point sans erreurs, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il mourut à Paris le 29 novembre 1765.

* DEZEDE ou DEZAIDES, compositeur dramatique, né, soit à Lyon, soit en Allemagne, vers 1740, mort à Paris en 1792, ne connut pas lui-même sa famille, et reçut d'un abbé, auquel on l'avait confié dès sa plus tendre enfance, une éducation très-soignée. Il apprit à pincer de la harpe, vint à Paris, et s'y fit successivement connaître par des *Opéras* qui réussirent presque tous. Son style est original, et personne n'a mieux que lui traité le genre pastoral. On trouve aujourd'hui que les formes de sa musique ont vieilli; mais ses chants sont toujours gracieux et naïfs.

*DEZOTEUX (François), médecin, né en 1724 à Boulogne-sur-mer, mort à Versailles, en 1803, fut d'abord élève dans les hôpitaux de l'armée pendant la campagne de Westphalie et de Flandre; on le nomma, en 1760, chirurgien-major du régiment du roi, infanterie. A Besançon, où il prit ses degrés en médecine, il rendit à l'inoculation le crédit que lui avait fait perdre, dans toute la Franche-Comté, l'ignorance d'un empirique irlandais, père de Joseph Acton, et publia divers écrits, ou *Pièces justificatives*, à l'occasion du procès qu'il eut à soutenir contre ce charlatan. Après l'heureuse issue de cette affaire, Dezoteux alla étudier à Londres la nouvelle méthode d'inoculation, appelée sutonienne, puis s'empressa de la répandre en France. Ces services ne le préservèrent point de l'indigence : mis à la retraite en 1793, après avoir été chef de l'école de chirurgie militaire, fondée sur ses plans par Louis XVI, dans le régiment du roi, il fut long-temps réduit, ses émoluments ne lui étant point payés, à vivre des secours de ses amis. Ils lui obtinrent enfin l'emploi de médecin de la succursale des Invalides, récemment établie à Versailles. Dezoteux a publié, outre les écrits dont nous avons parlé, un *Traité historique sur l'inoculation*, Paris, an VIII, in-8°, en société avec le docteur Valentin, l'un de ses élèves.

DIACONO (Jean), savant napolitain, vivait vers le IXe siècle. On a de lui une *Chronique des évêques de Naples*, et d'autres opuscules. (*Voyez* MURATORI, "Rerum italicarum scriptores", tom. 2, part. 2, et les "Aeta sanctorum").—Il ne faut par le confondre avec Pierre DIACONO, de Naples, moine du mont Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons | une *Chronique* du monastère du mont Cassin, | une *Continuation* de la "Chronique" de Jean Diacono, | et une *Vie de saint Athanase*. Quelques-uns lui attribuèrent aussi un *Recueil des lois des Lombards*, et des *Capitulaires de Charlemagne, de Pépin*, etc.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie, vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la "Bibliothèque des Pères".

DIADUMÉNIEN (Marcus Opelius Macrinus Antonius Diadu-

menianus), fils de l'empereur Macrin et de Nonnia Celsa, naquit le 19 septembre de l'an 202 de notre ère. Il fut surnommé Diadumenianus, parce qu'il vint au monde avec une espèce de coiffe qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son père, en 217, après que celui-ci eut fait assassiner Caracalla, il fut fait césar, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeler Antonin, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assurerait l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles, car le père et le fils furent assassinés eux-mêmes par les soldats d'Héliogabale.

DIAGO (Francisco), dominicain, historiographe d'Aragon, né à Bibel ou Vivel, petite ville d'Espagne dans le royaume de Valence, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des comtes de Barcelonne, faite sur les titres originaux*, 1613, in-fol.; et celle du *royaume de Valence*, qu'il publia en 1603, in-fol. Il avait promis la suite de cette dernière; mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, athlète de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J.-C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle ode qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIAGORAS, surnommé "l'Athée", natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avait essuyé; car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poème lui appartenait, et en recueillit les fruits et la gloire. Outré du succès de ce mensonge, Diagoras s'en prit aux dieux mêmes, au nom desquels il avait été dépouillé en justice, et se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissait contre la divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tuerait, et deux à qui l'amènerait en vie. Car, dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, et comme le renversement de la société, qui repose tout entière sur la notion de Dieu. Quelques-uns pensent que ce Diagoras, qui fut la victime d'un parjure, était un autre que Diagoras de Mélos. Il paraît même que celui-ci ne fut point condamné pour athéisme, mais pour avoir manqué de respect envers les dieux de la Grèce, et tourné en ridicule les mystères d'Isis. Cet insensé vivait l'an 416 avant J.-C.

* DIANA (Jean-Nicolas), jésuite italien du XVIIe siècle, est auteur d'un *Discours* ou *Sermon* qu'il avait composé *sur saint Lucifer*. Condamné pour cet écrit par les inquisiteurs de Sardaigne, il appela de leur sentence au conseil suprême de l'inquisition, y obtint gain de cause en 1653, la 13e année du procès, et devint plus tard qualificateur général du conseil suprême de ce même tribunal.

DIANA (Antonin), casuiste fameux, clerc régulier de l'ordre des théatins de Palerme, [lié avec les Pères Coton, Caramuel,

etc.], mort le 22 juillet 1663, à l'âge de 68 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Le principal est : *Resolutionum moralium partes duodecim*, imprimé à Anvers, 1656, sous le titre de *Summa Diana*, en 8 vol. in-fol. Sa morale est fort indulgente, et peut-être trop.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, était sœur d'Apollon. La fable l'appelle Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, et Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations qu'on la dépeignait avec trois têtes et sous trois figures, et qu'on lui donnait le nom de la " triple Hécate". On la représentait ordinairement sur un char d'or traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre, retroussée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On la regardait comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avait changé en cerf Actéon, qui avait eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain, et cependant on lui donne 50 fils et 50 filles, qu'elle aurait eus du berger Endymion. Un auteur dit qu'on a feint que Diane était la lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, et Proserpine dans les enfers, parce que la chasteté brille entre les vertus, comme la lune entre les étoiles; que la chasse est un exercice qui éloigne l'amour; et enfin, que la chasteté fait triompher des enfers. Cette explication est plus sage que la fable qu'elle commente; mais elle est très-peu naturelle. Le plus célèbre de tous les temples érigés à Diane était à Ephèse. Cet édifice, qui passait pour une des sept merveilles du monde, mais qui, comparé aux grands temples des chrétiens, était très-peu de chose (*voyez* ICTINUS), fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre-le-Grand, par un fou nommé Erostrate, l'an 356 avant J.-C. (*Voyez* EROSTRATE.)

DIANE ou DIANA MANTUANA, de Volterre, fille de Jean-Baptiste Mantuan, s'acquit beaucoup de réputation dans le XVI[e] siècle par ses *Tailles-douces*.

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, était fille de Henri II, qui l'avait eue de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Elle avait une mémoire prodigieuse, et apprit l'italien, l'espagnol et le latin. Le roi son père la maria, en 1553, avec Horace Farnèse, duc de Castro; mais ce jeune prince, de grande espérance, fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Hesdin. Diane se remaria en 1557 avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, et ce fut elle qui réunit Henri III avec le parti calviniste. Elle fit apporter de Saint-Sauveur de Blois à Saint-Denis le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1609, dans la chapelle des Valois; et l'année suivante, celui de Henri III, qui était à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane mourut à Paris le 11 janvier 1619, à 80 ans, et fut enterrée dans l'église des Minimes de la Place Royale, où l'on voyait son tombea

dans la chapelle d'Angoulême.

* DIAS (Jean), né à Céa (Portugal), sous-chantre de la cathédrale de Coïmbre, musicien très-savant, surtout dans le plain-chant, laissa *Enchiridium missarum solemnium*, Coïmbre, 1580. — * Dias (Nicolas), dominicain et célèbre prédicateur, né à Lisbonne, entreprit un pélerinage à Jérusalem en 1541, et trouva à son retour le Portugal soumis au pouvoir de Philippe II, roi d'Espagne. Son attachement au parti de dom Antoine le fit bientôt incarcérer à Salamanque. Il y mourut en prison le 6 février 1596. Il avait composé | des *Traités* ascétiques, | et une *Histoire de la princesse Jeanne, fille d'Alphonse V*, Lisbonne, 1586. — * Dias Cardoso) Antoine), inquisiteur de Coïmbre, né à Santarem en Portugal, mort à Lisbonne en 1624, a laissé un livre intitulé *Règlement du saint-office de Portugal*, Lisbonne, 1613. — * Dias (Manuel), jésuite à Bahia en 1681, professa successivement la théologie dans cette ville, et la philosophie à Rio-Janeiro. Il a laissé *Promptuarium juris*, 2 vol. in-fol. — * Dias (Marcos), religieux cordelier, né à Elvas, mort à Rome en 1647, a laissé : *Ordo perpetuus officii divini*, Rome, 1638.

* DIAS (Balthazar), poète portugais, né à Madère au commencement du XVIIe siècle, mort en 1685, était aveugle de naissance. Cette infirmité ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres, et il réussit surtout dans la composition de ces pièces dramatiques que les Portugais et les Espagnols appellent "autos", "actes" ou "mystères". On connaît particulièrement | *L'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612 ; | *La Passion*, Lisbonne, 1613 ; | *Saint Alexis* ; | *Catherine* ; | *La Malice des femmes* ; | *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633 ; | *Histoire de l'impératrice Porcina, femme de l'empereur Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660 ; | *Tragédie du marquis de Mantoue et de l'empereur Charlemagne*, Lisbonne, 1605.

* DIAS (Pierre), né à Gouvea, dans le diocèse de Viseo, en 1621, se fit jésuite au Brésil, et mourut, professeur au collége de Bahia, le 25 janvier, 1700. Il est auteur d'une *Grammaire de la lange d'Angola*, etc. — Dias (Michel), jésuite, né à Lisbonne en 1636, mort en 1724, avait été confesseur de la reine Isabelle. On a de lui quelque livres ascétiques.

*DIAS Gomes (François), poète portugais, né à Lisbonne au mois de mars 1745, fit des études classiques, puis succéda à son père à la tête d'un petit commerce. Ses études développèrent son goût pour la littérature et la poésie, à laquelle il s'appliqua avec succès, au milieu des détails minutieux de sa profession. On a de lui trois *Discours* excellents : le premier, couronné en 1792 par l'académie des sciences, est une analyse raisonnée du style des principaux classiques portugais, et notamment du Camoëns ; le second est une comparaison de l'"Histoire de don Juan de Castro", par Freire de Andrada, et de la "Vie de don Paul de Lima", par Diégo de Couto ; le troisième traite du bon goût en poésie. Il est auteur de deux tragédies, *Electre* et *Iphigenie*. La collection de ses *OEuvres poétiques*, que l'académie des sciences de Lisbonne a fait imprimer en 1799, au bénéfice de

la veuve et des enfants de l'auteur, contient sept *Elégies*, douze *Odes* et trois *Cantiques*. Dias mourut le 30 mai 1795, sans avoir eu le temps d'achever un poème descriptif et didactique intitulé : *Les Saisons et la Henriqueida*, épopée, dont le sujet était la conquête de Ceuta.

DIAZ (Michel), Aragonais, compagnon de Christophe Colomb, dut, en 1495, la connaissance des mines d'or de Saint-Christophe, dans le Nouveau-Monde, à l'amour qu'avait pour lui une femme cacique d'une tribu indienne. Il contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée Saint-Domingue. Il fut, plusieurs années après, lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, et y essuya quelques disgrâces. Il encourut aussi celle de la cour pour avoir suivi le parti de Colomb contre le gouverneur Bovadillas, et fut même emprisonné en 1509, et rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DIAZ (Jean-Bernard), évêque de Calahorra, était fils illégitime d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin et en espagnol : | *Practica criminalis canonica*, Alcala, 1594, in-fol. ; | *Regula juris*, etc.

DIAZ (Philippe), célèbre prédicateur franciscain de Bragance, mourut en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses *Sermons* ont été imprimés en 8 vol.

* DIAZ (Emmanuel), né en Portugal, se fit jésuite en 1576, et partit comme missionnaire pour l'Inde en 1585. Il fit, durant la traversée, naufrage entre l'île de Madagascar et la côte de Sofala ; réduit à la condition d'esclave, il fut quelque temps après rendu à la liberté, alla exercer son ministère à Goa, et mourut à Macao en 1639. Il est auteur de *Litteræ annuæ*, écrites de la Chine pour les années 1618 et 1625. Ces *Lettres* ont été traduites en italien par Bartolomeo Zanetti, et publiées à Rome en 1629, in-8°. — * DIAZ (Emmanuel), neveu du précédent, jésuite et missionnaire comme lui, né à Alpalham en 1590, se livra aux travaux des missions sur la côte de Malabar et dans le royaume du Thibet, et mourut dans cette dernière contrée en 1630. Il a laissé : *Tractatus contra eos qui putant cometas esse sublunares et elementares*. — * DIAZ (Emmanuel), jésuite et missionnaire, né à Castelbranco en Portugal, d'une autre famille que les précédents, partit pour la Chine en 1601, et y mourut après un séjour de 58 ans. Il a écrit en chinois : | *Instruction sur tous les Evangiles de l'année*, dont 12 vol. étaient déjà publiés en 1654 ; | *Manière d'enseigner l'Evangile aux Gentils ;* | *Litanies des saints Anges ;* | et un *Traité de la sphère*. — * DIAZ (François), religieux dominicain, né en Castille, passa comme missionnaire aux îles Philippines en 1632, se rendit ensuite à la Chine, où il apprit les différents dialectes de la langue du pays, et mourut en 1646. Il laissa | un catéchisme intitulé : *Ky-mung*, c'est-à-dire, *Doctrine des commençants*, imprimé à la Chine en 1650, et souvent réimprimé ; | plusieurs autres ouvrages de piété ; | et un grand dictionnaire intitulé : *Vocabulario de letra china*, etc., conservé manuscrit à la bibliothèque publique de

Berlin. — * Diaz (Pierre) jésuite espagnol, né en 1546, fut un des premiers missionnaires envoyés au Mexique, et mourut à Mexico en 1683. On a de lui : | des *Lettres des missions de la compagnie de Jésus aux Indes occidentales*, dans les années 1590-1591; | et 2 autres *Lettres*, en latin, sur l'assassinat de 52 jésuites dans le Brésil, Anvers, 1605, in-8°. — * Dias-Seixas (Dominique), né à Santa-Marinha en Portugal, a publié en 1740, *Mémoire de la vie et des vertus de sœur Anne de saint Joachim*, religieuse, morte en odeur de sainteté, à Lisbonne, l'an 1737.

* DIBDIN (Charles), acteur, compositeur de musique, directeur d'un petit théâtre, né à Southampton en 1748, mort le 25 juillet 1814, fit quelques *Romans*, un *Poème didactique*, des *Pièces dramatiques*, des *Opéra-comiques* (paroles et musique). Vingt ans après avoir établi son théâtre, il se vit forcé, faute de fonds, de renoncer à cette direction; bientôt ses chants patriotiques, pendant la guerre contre la France, lui valurent une pension de 200 livres sterling, supprimée à la mort de Pitt, mais remplacée au moyen d'une souscription qui lui assura une somme à peu près égale.

DICASTILLO (Jean), jésuite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie et la théologie avec succès à Murcie, à Tolède, et mourut à Ingolstadt en 1653. On a de lui divers *Traités de théologie*.

DICÉARQUE, de Messine en Sicile, philosophe, historien et mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita beaucoup des leçons de ce grand maître, dans les excellents ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragments. Le plus estimé était sa *République de Sparte*, en 3 liv., qu'on lisait publiquement tous les ans à Lacédémone, pour l'instruction des jeunes Spartiates. On a de lui : | *Descriptio montis Pelii*, dans "Geographiæ veteris scriptores græci minores", Oxford, 1698, 4 vol. in-8°; | *De statu Græciæ*, Augsbourg, 1600, in-8°. Cet ouvrage est inséré aussi dans la " Collection " d'Oxford.

DICÉNÉE, philosophe égyptien, passa dans le pays des Scythes, plut à leur roi, et adoucit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étaient pas absolument stériles, produisaient toujours quelques effets extravagants, et leur sagesse ne pouvait se défendre de l'exagération. Dicénée vivait du temps d'Auguste.

DICKINSON, ou Dickenson (Edmond), célèbre médecin et chimiste anglais, naquit en 1624, d'un ministre d'Appleton dans le comté de Berk. Après s'être appliqué à des sciences utiles et agréables, il s'adonna à la chimie et à toutes les folies des adeptes alchimistes. Il mourut en 1707. On a de lui : | *Delphini phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8°. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'histoire de Josué et des

livres saints. | *De Noe adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8°; ouvrage dans lequel il y a autant de fables que d'érudition ; | *De origine druydum*; | *Physica vetus et vera, sive de naturali veritate hexametri mosaïci*, Rotterdam, 1703, in-4°. Tous ces ouvrages sont savants, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur. [On a encore de lui un *Traité sur les jeux grecs*, etc.]

* DICKSON (Adam), ecclésiastique et agronome écossais, pasteur dans le comté d'Est-Lothiam, mort en 1776, partagea son temps entre les devoirs de son ministère et les travaux agronomiques. Il laissa un excellent *Traité de l'agriculture des anciens*, traduit en français par M. Paris, 1802, 2 volumes in-8°.

* DICKSON (Jacques), botaniste, vice-président de la société d'horticulture de Londres, l'un des fondateurs de la société linnéenne de la même ville, né en Ecosse, mort en 1822 à Londres, publia, outre plusieurs Mémoires insérés dans les " Transactions philosophiques," | *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniæ*, Londres, 1785-93, in-4°; | *Collection of dried plants*, 1789-99, in-fol.; | *Botanical catalogue*, etc., 1797, in-8°.

* DICQUEMARE (Jacques-François), célèbre professeur de physique et d'histoire naturelle, né au Havre, le 7 mars 1733, embrassa l'état ecclésiastique, et fut conduit à Paris en 1770, par le goût des sciences et des arts. Lorsqu'il y eut acquis les connaissances dont son esprit était avide, il retourna les pratiquer dans sa patrie, où il s'occupa surtout de l'étude des animaux sans vertèbres. Ses efforts furent couronnés par d'utiles découvertes qui lui méritèrent le titre de " confident de la nature ", et lui ouvrirent les portes de plusieurs académies. Il ne se borna pas à l'étude de l'histoire naturelle; la géographie, l'astronomie, l'art nautique, la peinture, le dessin, furent aussi l'objet de son application. On voit de lui dans l'église de l'hôpital du Havre cinq grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté du dessin. L'assemblée du clergé de France rendit, en 1786, par l'organe de son président, un hommage à ses talents et à son mérite. L'abbé Dicquemare mourut le 26 mars 1789, après une longue et douloureuse maladie. Il laissa : | *Idée générale de l'astronomie*, Paris, 1769, in-8°, avec 24 planches. Cet ouvrage fut réimprimé en 1771, sous ce titre : *Connaissance de l'astronomie rendue aisée, et mise à la portée de tout le monde*. Cette édition est augmentée d'un Précis historique et chronologique des progrès de l'astronomie. | *Description du Cosmoplane*, inventé et construit par l'abbé Dicquemare, dédié à l'abbé Nollet, in-4°. Le cosmoplane est un instrument de géographie et de cosmographie. | Plus de soixante-dix *Mémoires* insérés dans le "Journal de physique" depuis 1772 jusqu'en 1789.

DICTYNNE, nymphe de l'île de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets des chasseurs. On croit que c'est la même que Britomartis, fille de Jupiter, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de Minos, et qui

fut mise au nombre des immortelles à la prière de Diane, qui avait aussi le surnom de Dictynne.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du XVIe siècle composa une " Histoire de la guerre de Troie", qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait en quelle année. Madame Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du dauphin, à Paris, 1680, in-4°, avec Darès Phrygius. Perizonius en mit au jour une autre en deux volumes in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs " cum notis variorum ".

DIDEROT (Denis), fils d'un coutelier de Langres, né dans cette ville en 1712, débuta à Paris par exercer les fonctions d'instituteur. Son esprit ne tarda pas à le faire connaître; l'usage qu'il en fit lui attira des désagréments; mais son association à d'Alembert pour l'entreprise de la lourde et massive " Encyclopédie ", compensa ses disgrâces par des éloges qui ne manquent jamais aux gens agrégés à quelque faction. Appelé à Saint-Pétersbourg, il reçut, après un très-court séjour, ordre de s'en retourner, la critique mordante qu'il exerçait sur toutes sortes d'objets n'étant pas du goût de la cour. On vit dans cette occasion ce qu'on ne voyait déjà que trop dans ses livres, combien il aimait à se distinguer et à être remarqué dans la foule. Il fit le voyage de Saint-Pétersbourg à Paris en robe de chambre et en bonnet de nuit, et se promenait dans cet équipage au milieu des villes les plus fréquentées : les curieux ne tardaient pas à demander quel était cet homme extraordinaire, et son domestique répondait : « C'est le célèbre M. Diderot. » Mais, s'il ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne paraît point avoir eu, comme la plupart de ses confrères, la soif des possessions terrestres : soit indifférence, soit mauvaise économie, il se trouva plus d'une fois à l'étroit, et fut obligé de se défaire de sa bibliothèque, dont l'impératrice de Russie fit l'acquisition, en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le regarde comme un des grands promoteurs du philosophisme, et qu'il mérite cette dénomination par son ardeur à en propager les erreurs, il n'avait pas la politique tortueuse et l'artificieuse dissimulation de son collègue : plus libre et plus audacieux, il fut moins utile à la secte. L'un avait une activité sourde qui, sans bruit, faisait beaucoup; l'autre un zèle éclatant qui, avec beaucoup de bruit, souvent ne faisait rien. On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des jésuites presque jusqu'à devenir la victime de son attachement. C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au P. Castel, à l'occasion d'une critique qu'avait faite le P. Berthier d'un de ses ouvrages. « A quoi pense, dit-il, le père Berthier, de persécuter un honnête homme, qui " n'a d'ennemis que ceux qu'il s'est faits par son attachement pour la compagnie de Jésus, et qui, tout mécontent qu'il en doit être, vient de repousser avec le dernier mépris les armes qu'on lui offrait contre elle. Vous le dirai-je, mon révérend père? Sans doute, je vous le dirai; car vous êtes un

homme vrai, et par conséquent disposé à prendre les autres pour tels. A peine mes deux lettres eurent-elles paru, que je reçus un billet conçu en ces termes : « Si M. Diderot veut se venger des jésuites, on a de l'argent et des Mémoires à son service; il est honnête homme, on le sait. Il n'a qu'à dire, on attend sa réponse. » Cette réponse attendue la voici : « Je saurai bien me tirer de ma querelle avec le père Berthier sans le secours de personne. Je n'ai point d'argent, mais je n'en ai que faire. Quant aux Mémoires que l'on m'offre, je n'en pourrais faire usage qu'après les avoir très-sérieusement examinés, et je n'en ai pas le temps. » Je suis, monsieur et révérend père, avec le respect le plus profond, et toute la vénération qu'on doit aux hommes d'un mérite supérieur, etc. » Dans une lettre adressée au même P. Castel, le 2 juillet 1751, Diderot s'exprime ainsi : « Je ne connais rien de si fin ni de si délié, ni qui marque tant de goût et tant de précision que vos observations; vous avez raison partout.... Vous avez si bien saisi ce qu'il peut y avoir de bon dans ces petits écrits, que, tout en marquant ce qu'il y a aussi de faible et même de mauvais, il se fût fait dans votre extrait une compensation de critique et d'éloge dont j'aurais été bien content; car j'aime surtout la vérité et la vertu, et quand ces qualités se réunissent dans un même homme, il va dans mon esprit de pair avec les dieux; jugez donc, monsieur, des sentiments de dévouement et de respect que je crois avoir pour vous. » Ce philosophe mourut à une maison de campagne près Paris, le 30 juillet 1784, âgé de 72 ans, après avoir bien dîné. [Il est remarquable qu'aucun des sophistes ne vint jusqu'à la révolution, qu'ils avaient faite, et dont ils ne profitèrent point.] Son enterrement, qui a souffert quelque difficulté, comme celui de d'Alembert, s'est fait à petit bruit, malgré le zèle de la secte, qui eût voulu donner de la pompe aux funérailles d'un de ses chefs. On a de lui : | *Prospectus* de l'« Encyclopédie », et divers articles insérés dans cet ouvrage devenu si fameux, et dont lui-même nous a donné l'idée la plus juste, en le nommant un « gouffre où des espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, incertaines, et toujours incohérentes et disparates », etc. « On y a employé, ajoute-t-il, une race détestable de travailleurs, qui, ne sachant rien, et qui se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, etc. (Voyez ALEMBERT, CHAMBERS.) La nouvelle édition qu'on en a donnée sous le titre d'« Encyclopédie méthodique » est plus défectueuse encore, et surtout plus défigurée gar les délires de la philosophie irréligieuse. L'abbé Bergier s'étant réservé la partie théologique, on s'est empressé de répandre les erreurs qui étaient destinées pour cette partie dans toutes les autres. L'histoire, la géographie, jusqu'à la grammaire et la géométrie, tout a été asservi au fanatisme de l'impiété. | *Histoire de la Grèce, traduite de Stanyan*, 1743, 3 vol. in-12; |

OEuvres de théâtre, avec un *Discours sur la poésie dramatique*, 2 vol. in-12, 1771; | *Mémoires sur différents sujets de mathematiques*, 1748, in-8°; | *Lettres sur les sourds et muets*, 2 vol. in-12, 1751; | *le Sixième sens*, in-12, 1751. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent et les deux suivants, des observations justes, des sentiments vifs et pleins de chaleur, contrastent avec des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations du matérialisme; | *Pensées philosophiques*, 1746, in-12, réimprimées sous le titre d'*Étrennes aux esprits forts*, 1757. Parmi des sophismes et des faussetés sans nombre, on y trouve des passages intéressants, tels que celui-ci : « Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou deux, se trouvait confondu chez un peuple d'aveugles, il faudrait qu'il prît le parti de se taire ou de passer pour un fou; il leur annoncerait tous les jours quelque nouveau mystère, qui n'en serait un que pour eux, et que les esprits forts se sauraient bon gré de ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne pourraient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même à certains égards, et cependant si peu fondée? » Boudier de Villemer a opposé à ces *Pensées philosophiques* quatre petits volumes, portant le même titre, réimprimés à Liége en 1789; recueil de réflexions solides, aussi claires et intelligibles que celles de Diderot sont obscures et intriguées. [Le protestant Formey les a aussi réfutées dans ses " Pensées raisonnables; "] *Les bijoux indiscrets*, 1748, 3 vol. in-12; production légère et verbiageuse, qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme; | quelques *Brochures* sur divers sujets, | et plusieurs *Manuscrits* laissés à sa nièce, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2,000 louis. On voit que, tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Diderot aimait beaucoup à soutenir la doctrine de l'athéisme dans la conversation; alors il se livrait à son enthousiasme, et parlait avec véhémence. Le fanatisme philosophique l'entraînait hors de son caractère. On ne se rappellera jamais sans frémir ces deux vers sortis de sa bouche, et consignés dans un de ses ouvrages,

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
Au défaut d'un cordon, pour étrangler les rois.

Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de Diderot ne sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas; pour les lire, il faudrait les entendre, et il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendait pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme et son imagination exaltée, n'ait été qu'un copiste. Bâcon revendique les pensées sur l'interprétation de la nature. Les *Principes de la Philosophie morale* appartiennent à mylord Shaftesbury, ainsi que les *Pensées philosophiques*. Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain était dans sa tête plutôt que dans son âme, et qu'il n'affectait dans ses livres,

comme dans son langage, ce ton d'énergumène, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimait que par des hurlements et des convulsions. Les gens du monde, accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'auraient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, et surtout pour un philosophe, que de jouer dans la société le rôle de charlatan; c'est par là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, et voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens de lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de Diderot, et l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connaître les hommes, et de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguer par de misérables farces, dont il n'y a que les sots qui puissent être dupes. Il avait aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains français, et pour qui les plus prônés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui, qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place, et oublié. *Le Père de Famille* est la seule production qui lui survive; et c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimatias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence.

DIDIER (Saint), "Desiderius", évêque de Langres. Les auteurs sont partagés sur l'époque de son existence : selon les uns, il fut martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules. [Selon d'autres, il mourut en 264. Quelques-uns aussi le placent au IVe siècle.] L'Église célèbre sa fête le 23 mai. Sa "Vie", écrite par Warnahaire, est imprimée dans le "Recueil des bollandistes", au 22 mai.

DIDIER (Saint), natif d'Autun, succéda à Vérus, en 596, dans l'archevêché de Vienne. Brunéhaut, irritée de ce qu'il lui avait reproché ses désordres, l'envoya en exil; elle le rappela, croyant le gagner; mais, le trouvant inflexible, elle le fit assassiner, l'an 608, sur les bords de la rivière de Chalarone, à 7 lieues de Lyon.

DIDIER, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarchat de Ravenne, en 772, sur le pape Adrien, et saccagea les environs de Rome. Charlemagne vola au secours du pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774, à Charlemagne, qui l'envoya au monastère de Corbie, avec la reine Ansa, sa femme : c'est là que le roi lombard termina sa vie dans les pratiques de dévotion qui lui acquirent une si grande réputation de sainteté. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille, et se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint, en Italie, le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER (Guillaume de SAINT-), poète provençal du XIIe siècle, né au château de Veillac, dans le diocèse du Puy, mit les "Fables" d'Ésope en rimes de son pays. Il se fit connaître par d'autres ouvrages, entre autres par un *Traité*

des Songes, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sobrement, et à ne point surcharger l'estomac d'aliments, pour qu'il ne porte point à la tête des vapeurs grossières et des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures et une conscience sans reproche, il est à croire qu'effectivement on n'aura point de songes trop effrayants. D'après Nostradamus, Didier serait mort l'an 1185.

DIDIER Lombard, docteur de Sorbonne, au XIIIe siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, et eut un emportement égal contre les ordres mendiants, qui furent défendus par saint Bonaventure et saint Thomas.

DIDIUS Julianus Severus, empereur romain, naquit le 29 janvier 133, à Milan, d'une famille illustre. Il était petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didius obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais, à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDON ou Élise, fille de Bélus, roi des Tyriens, et femme de Sichée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port, vis-à-vis de Drepano en Sicile, elle y jeta les fondements de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée par les armes de son amant et par les vœux de ses sujets à accepter cette alliance, elle fit élever un bûcher, et après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari, avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher, et se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.-C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Énée; car il paraît que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie; mais il aima mieux se la permettre que de priver son poème d'un épisode si agréable et si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome et de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvait s'en tenir à la "Chronologie" de Newton, Virgile serait pleinement justifié de cet anachronisme; car le philosophe anglais fait Didon et Énée contemporains; mais on sait que sa "Chronologie" est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du règne de Didon est plus qu'inutile, s'il est vrai qu'il n'y a jamais eu d'Énée ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. (*Voy.* Homère.)

* DIDOT (François-Ambroise), imprimeur, né à Paris en janvier 1730, mort le 10 juillet 1804, était fils d'un imprimeur, et fut destiné par son père à cette pro-

fession, qui fit peut-être plus de mal que de bien au monde. C'est dans son imprimerie que furent faits, en 1780, les premiers essais d'impression sur papier vélin en France. Ses éditions, aussi remarquables par leur beauté que par leur correction, sont très-recherchées. Louis XVI le chargea de réimprimer pour l'éducation du dauphin un choix de classiques français, dans les formats in-12, in-8°, et in-4°. Cette dernière collection a été continuée, et portée à 31 vol. par l'un de ses fils.

* DIDOT le Jeune (Pierre-François), héritier de la librairie de son père, se fit recevoir imprimeur en 1777, contribua à opérer une heureuse révolution dans la fonderie des caractères et dans les procédés employés pour la fabrication du papier, et donna une Edition de "l'Imitation de J.-C." 1788, 1 vol. in-fol. que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de l'art typographique. — Son fils, Henri DIDOT, inventeur d'une machine à refouler (dite Polyamatype), au moyen de laquelle on fond d'un seul jet 150 lettres, a partagé les travaux de Pierre-François.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé " Chalcentère ", ou "Entrailles d'airain", à cause de son amour pour l'étude, que rien ne pouvait altérer, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4000 *Traités*. On juge bien qu'ils ne pouvaient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. C'aurait été pour eux un grand travail, qui, d'ailleurs, n'eût pas été utile pour nous. Didyme lui-même était souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avait travaillé. [Quelques auteurs lui attribuent les *Scolies* sur l'"Iliade" et l'"Odyssée", que Schrevelius a publiées dans son édition d'Homère, Amsterdam, 1656, 2 vol. in-4°; mais, Didyme étant cité lui-même dans ces "Scolies", elles paraissent être d'un auteur plus récent.] Ce compilateur infatigable était un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique : mais Cicéron a subsisté; et qui connaît Didyme?

DIDYME d'Alexandrie, naquit dans cette ville, vers l'an 308 de J.-C.; quoique aveugle dès l'âge de 5 ans, il ne laissa pas d'acquérir de vastes connaissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathémathiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée comme au plus digne. Saint Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore, et plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. Saint Athanase et saint Antoine eurent pour lui la plus grande estime. Ce dernier l'étant allé voir, et Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentait d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit : « Je m'étonne qu'un homme judicieux comme vous regrette une chose qui est commune aux mouches, aux fourmis, et aux animaux les plus méprisables, aussi bien qu'aux hommes; et qu'il ne se réjouisse pas d'en posséder une qui ne se trouve que dans les apôtres, dans les saints, dans les anges, par laquelle nous voyons Dieu même, et qui allume dans nous le feu d'une science si lumineuse. » Malgré les éloges que

saint Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origène; et c'est ce qui l'a fait condamner, après sa mort, par le 5e concile général : mais, comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, n'ait altéré la simplicité de sa foi. [On ne sait pas précisément l'époque de la mort de Didyme; mais il avait atteint sa 85e année, lorsque saint Jérôme l'inscrivit sur son catalogue des écrivains ecclésiastiques. Plusieurs auteurs croient] qu'il mourut vers l'an 395. De tous ses ouvrages, il nous reste : | *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par saint Jérôme; | un Fragment considérable d'un *Traité contre les manichéens;* | *Discours sur les Épîtres canoniques ;* | des Fragments d'un *Commentaire sur les Paraboles de Salomon*.

DIÉ (Saint), "Deodatus", évêque de Nevers en 655, quitta son siége, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il mourut entre les bras de saint Hidulphe, son ami, le 19 juin 679, [selon les uns, et selon d'autres en 684.] C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine. En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de saint Dié, avec une partie de ses reliques. [L'abbé Riquet a publié des "Mémoires pour la vie de saint Dié", Nanci, 1701, in-4°.]

* DIÉBITSCH - SABALKANSKI, feld - maréchal au service de la Russie, né le 13 mai 1785, d'une famille noble de Silésie, mort le 29 mai 1831 à Kleczewo, près Pultusk, suivit son père au service de Russie, se distingu par le plus brillant courage à Austerlitz, Eylau, Friedland, Dresde, etc., et commanda en 1825 les colonies militaires de l'Asie. Appelé en 1827 à faire partie du cabinet russe, il devint l'année suivante adjudant-général dans l'armée destinée contre les Turcs. Nommé en 1829 commandant en chef de la deuxième armée, il réussit à lui faire franchir les montagnes du Balkan, ce qui lui valut le surnom de "Sabalkanski", et conduisit ses troupes jusqu'aux portes de Constantinople. Mais le vainqueur des Turcs, chargé, en décembre 1830, de réduire les Polonais rebelles, n'en put venir aussi heureusement à bout. Il avait promis au grand-duc Constantin de le conduire à son château du Belvédère : le choléra-morbus qui le surprit à son quartier-général, l'empêcha de terminer la campagne. Aussi bien allait-il être remplacé par le comte Paskewitsch, que l'empereur appelait à réparer les désastres de l'armée russe. Le nom de Diébitsch a été conservé à un régiment.

* DIÈCHE (L'abbé), professeur de droit canon et de morale à la faculté de théologie de Paris, dont il fut le dernier doyen en 1782, publia, en cette qualité, plusieurs excellents écrits contre la fameuse constitution du clergé en 1791, etc.; et en particulier une *Lettre* au département de Paris. Dièche, né à Rhodez, y mourut en 1810, après avoir traversé l'orage de la révolution.

* DIEDO (Jean), religieux augustin, né à Bassano en 1487,

mort à Bologne en 1553, composa : | *Catechismus de arte neapolitana*, Rome 1547 ; | *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul à Timothée ;* | et des *Éclaircissements sur celles de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jude.*

* DIEDO (Jean-Jacques), évêque de Como, a publié un *Recueil des Statuts synodaux* de son diocèse, Brescia, 1591, in-4°.

DIEGO DE YEPES, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut d'abord religieux de Saint-Jérôme, puis évêque d'Albarazin, [et enfin évêque de Tarragone.] Il mourut l'an 1614, à 83 ans, après avoir composé en espagnol | l'*Histoire des persécutions d'Angleterre*, la *Vie de sainte Thérèse*, | et une *Relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne.*

DIEMERBROECK (Isbrand), né à Montfort dans la province d'Utrecht, le 13 décembre 1609, mort à Utrecht le 17 novembre 1674, professa l'anatomie et la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont : | *Quatre livres sur la peste*, in-4°, Amsterdam, 1665, insérés aussi dans un "Recueil de Traités de médecine", Genève, 1721, in-4°. | L'*Anatomie du corps humain*, Leyde et Genève, 1679, in-4° ; | *Dissertations sur les maladies de poitrine et de la tête.* Tous ces ouvrages ont été recueillis à Utrecht en 1685, in-fol., et à Genève, 1687, 2 vol. in-4°, par Timann Diemerbroeck, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIÉPENBECKE (Abraham), peintre, né à Bois-le-Duc, l'an 1607, étudia son art sous Rubens, et s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. Diépenbecke est moins connu par ses *Tableaux* que par ses *Dessins*, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile ; ses compositions sont gracieuses. Il avait beaucoup d'intelligence du clair-obscur ; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on a publié d'après ce maître est le "Temple des Muses". Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avaient recours pour des vignettes, des thèses, et de petites images à l'usage des écoles et des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675. [Il avait été nommé, en 1641, directeur de l'académie de cette ville.]

*DIEREVILLE, voyageur français, né à Pont-Lévêque en Normandie, se fit connaître par quelques *Pièces fugitives*, insérées dans le "Mercure galant", et s'embarqua ensuite pour l'Amérique le 20 août 1699. A son retour en Europe, en 1700, il publia une *Relation de son voyage dans l'Acadie ou Nouvelle-France*, Rouen, in-12, Amsterdam, 1708, in-12. Dans cet ouvrage, il parle de la manière dont les Acadiens rendent la vie aux noyés avec de la fumée de tabac.

*DIESBACH, nom d'une famille originaire de Souabe, qui, ayant suivi l'empereur Barberousse à son passage en Suisse,

obtint des terres dans cette contrée, et fournit un grand nombre de personnages illustres depuis le XIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe.

*DIESBACH (Jean), jésuite, né à Prague en 1729, professa la philosophie à Olmütz, à Brunn, à Prague et à Vienne, enseigna les mathématiques à l'archiduc François, depuis empereur, et mourut en 1792. On a de lui plusieurs ouvrages d'enseignement; les plus remarquables sont : | *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8° ; | *Exegesis entomologica de ephemerarum apparitione*, ib., 1765, in-8°; | *Tabularium Boemo-genealogicum Bohuslai Balbini*, ibid., 1770, in-4° ; | *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, ibid., 1767, in-4°.

*DIETEMBERGER (Jean), théologien, religieux dominicain, chanoine et grand inquisiteur de Mayence et de Cologne, mort en 1534, n'est guère connu que pour avoir donné une *Traduction allemande de la Bible à l'usage des catholiques ;* l'édition la plus recherchée est celle d'Augsbourg, 1776, grand in-8°.

DIETRICH (Jean-Conrad), né à Butzbach en Wétéravie, le 19 janvier 1612, mort professeur de langues à Giessen, le 24 juin 1669, se fit connaître par plusieurs ouvrages, entre autres par | ses *Antiquités du vieux et du nouveau Testament*, 1671, in-fol., semées d'une érudition profonde ; | un *Lexicon etymologicum græcum*, estimé, | et *Historia imperatorum germanicorum familiæ saxonicæ*, Giessen ; 1666, in-4° ; morceau d'histoire estimé.

DIETRICH (Jean-Georges), savant d'Allemagne, a donné les *Explications*, dans la langue de son pays, et en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé : " Phytantoza iconographia ", Ratisbonne, 1737-1745, 4 vol. in-fol., contenant 1025 planches enluminées. Les exemplaires sur grand papier en sont fort recherchés.

*DIETRICH (Chrétien-Guillaume-Ernest), un des meilleurs peintres de l'école allemande, né le 30 octobre 1712 à Weimar, mort à Dresde en 1774, reçut de son père les premières leçons de dessin, et se perfectionna ensuite sous Alexandre Thièle. Il suivit dans les grandes compositions la manière de Both, de Wouwermans, et surtout de Rembrandt. Il fut le rival de Berghem dans les figures des paysages ; de Desjardins pour la couleur riante des gazons et des plantes ; de Poëlembourg pour les masures et les ruines. Il avait fait un voyage en Hollande en 1734 ; il alla aussi étudier les grands maîtres en Italie en 1735. Les tableaux les plus remarquables de cet artiste sont un *Christ* et une *Adoration des Mages*, qu'on a vus au Musée du Louvre à l'exposition de l'an IX. Dietrich avait aussi un grand talent pour la gravure à l'eau-forte. Son *OEuvre*, composé de 160 planches, se trouve rarement complet.

*DIETRICH (Philippe-Frédéric, baron DE), né à Strasbourg, en 1748, eut un goût particulier pour la minéralogie, parcourut une grande partie de l'Europe pour en étudier le sol, et publia à ce sujet plusieurs *Mémoires* qui le firent connaître en France et en Allemagne. Il fut membre de plusieurs académies, et remplit sous Louis XV et Louis XVI divers emplois, entre autres, ceux

de commissaire du roi pour les mines, bouches à feu et forêts du royaume, et de secrétaire général des Suisses et Grisons, etc. Premier maire constitutionnel de Strasbourg, il provoqua et rédigea l'adresse dans laquelle le conseil municipal de cette ville demanda en 1792 l'inviolabilité du roi. Mandé à la barre, il se réfugia en Suisse, et revint ensuite à Paris, où il se constitua prisonnier à l'abbaye. Il fut traduit devant le tribunal de Strasbourg, et ensuite de Besançon, où il fut acquitté, sur la déclaration du jury, le 7 mars 1793; mais, ses ennemis l'ayant fait porter sur la liste des émigrés, on le retint en prison, et il n'en sortit que pour paraître devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 28 décembre 1793. On a de lui : | *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, 1767, in-4°; | *Description des gîtes de minerais, des forges et des salines des Pyrénées, suivie d'Observations sur le fer mazé et sur les mines des sards en Poitou*. C'est le commencement d'un grand ouvrage qui devait embrasser toute la France. Les 3e et 4e parties, formant le 3e volume, parurent à Paris, 1789, in-4°. On lui doit encore plusieurs *Traductions* de l'allemand en français, sur des sujets relatifs à la minéralogie et à la chimie.

* DIETRICHSTEIN (François DE), cardinal, né à Madrid en 1570, termina ses études à Rome, fut successivement camérier du pape Clément VIII, évêque d'Olmütz, cardinal et employé dans plusieurs ambassades par la cour de Vienne. Très-zélé dans ses fonctions épiscopales, il passa pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et mourut en 1636. Sa " Vie" a été écrite, en allemand, par A. Voigt, Leipsick, 1792, in-8°. On y trouve l'indication de quelques ouvrages de ce cardinal.

DIEU (Louis DE), professeur protestant et principal du collége wallon de Leyde, né à Flessingue le 7 avril 1590, mort le 23 décembre 1642, était savant dans les langues orientales. Il laissa : | *Compendium grammaticæ hebraïcæ, et dictionariolum præcipuarum radicum*, Leyde, 1626, in-4°; | *Apocalypsis S. Joannis edita charactere syro et hebræo cum versione latina et notis*, Leyde, 1627, in-4°. Cette version syriaque se trouve dans les "Polyglottes" de Paris et de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa *Traduction* le tour et le génie de la langue syriaque; | *Animadversiones sive Commentarius in quatuor Evangelia, in quo, collatis syri, arabici, Evangelii hebræi, vulgati*, etc., *versionibus, difficiliora loca illustrantur*, Leyde, 1631, in-4°; | *Animadversiones in Acta apostolorum*, Leyde, 1634, in-4°; | *Historia Christi persice conscripta a P. Hieronimo Xavier, latine reddita et animadversionibus notata*, Leyde, 1639, in-4°. Il prouve dans ces notes que le P. Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes. | *Rudimenta linguæ persicæ*, Leyde, 1639, in-4°. Cette grammaire est estimée; mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, elle est de Jean Elichma, savant danois. | *Animadversiones in divi Pauli Epistolam ad Romanos*, etc., 1646, in-4°; | *In veteris Testamenti libros*, 1648, in-4°. Les fils de Louis de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but

de ces remarques de leur père était de montrer les fautes de la version de Dordrecht. | *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a fait sur l'Écriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des protestants, et qu'il rend à cette antique et respectable version la justice qu'elle mérite. (*Voy.* Amama, Bukentop, saint Jérôme, etc.) | *Grammatica linguarum orientalium, hebræorum, chaldæorum et syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4°.

DIEU - Donné Ier (Saint), (Deus dedit), pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété et par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. (*Voyez* Deo-Gratias.)

DIEU - Donné II (A Deo datus), pape vertueux et prudent, succéda au pape Vitalien en avril 673, et mourut en juin 677. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule : " Salutem et apostolicam benedictionem ".

* DIEULAFOI (Joseph-Marie-Arnault-Michel), auteur dramatique, né à Toulouse en 1762, y fut reçu avocat. Des parents qui possédaient de riches propriétés à Saint-Domingue l'ayant engagé à venir dans cette colonie, Dieulafoi s'y établit; mais la révolte des noirs détruisit ses espérances. Ses plantations furent dévastées, l'on incendia son habitation, et ce fut avec peine qu'il échappa au massacre du Cap, en 1793 : secouru et caché par le seul nègre fidèle qui lui restait, il parvint à se sauver à Philadelphie. De retour en France, ayant fixé sa demeure à Paris, dès 1798, il travailla pour les théâtres secondaires. Dieulafoi, toujours royaliste, se montra tel sous le gouvernement de Buonaparte, dans la jolie chanson intitulée *Réclamation des pièces de cinq liards*. Elle lui fut inspirée par le décret de 1808 qui démonétisa les pièces de billon où était empreint le chiffre de Louis XVI, par deux LL entrelacés. Malade depuis long-temps, il se prépara à la mort en véritable chrétien; peu d'instants avant d'expirer, et après avoir reçu les secours de l'Eglise, il dicta à un de ses amis les vers suivants :

Folles vanités de la vie,
Effacez-vous de mon esprit;
Mon âme n'a plus qu'une envie,
C'est d'embrasser son Dieu, c'est de voir Jésus-Christ.
Bien adorable ! ô seul bien qui me reste !
Hâte-toi de répondre à mes vœux, à ma foi.
Ouvre-moi, Dieu clément, la demeure céleste;
La véritable vie est de vivre avec toi.

Il mourut le 13 décembre 1823, âgé de 61 ans. On a de lui une trentaine de *Vaudevilles*, dont quelques-uns écrits de société avec d'autres auteurs. | *Epître à un athée*, dédiée à Madame, duchesse d'Angoulême; | *Ode sur le siècle de Louis XIV*, etc.

DIGBY (Kenelm, connu sous le nom de chevalier), un des hommes les plus remarquables de l'Angleterre, né en 1603, était fils d'Evrard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques Ier, et qui fut pendu à cette occasion. Le fils, instruit par les malheurs du père, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles Ier, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gen-

tilhomme de sa chambre, intendant général de ses armées navales et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux, près du port de Scanderone. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et surtout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellents remèdes, qu'il donnait gratuitement aux pauvres et à toutes les personnes qui en avaient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine veuve de Charles Ier l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit sous Cromwel ses biens confisqués et sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre le 11 juin 1665 à l'âge de 65 ans. On lui doit : | un *Traité sur l'immortalité de l'âme*, publié en anglais en 1661, in-4°, traduit en latin et imprimé en 1664 à Francfort, in-8°. L'auteur avait eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, et en avait profité; | *Dissertation sur la végétation des plantes ;* traduite de l'anglais en latin par Dappet, Amsterdam, 1663, in-12; en français, par Trehan, Paris, 1667, in-12; [l'habile métaphysicien devait être un ingénieux naturaliste;] *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius, imprimé à Paris en 1638, puis en 1661; enfin en 1730 avec la "Dissertation" de Charles de Dionis, sur le tænia ou ver plat.

* DIGEON (J.-M.), orientaliste, né en 1730, mort en 1812, entra dans le corps des jeunes élèves des langues, et remplit pendant 40 ans diverses fonctions diplomatiques aux échelles du Levant. Nommé secrétaire interprète du roi au ministère des affaires étrangères, il devint aussi membre de l'académie des inscriptions. On a de lui : | *Nouveaux Contes turcs et arabes*, précédés d'un *Abrégé chronologique de l'histoire de la maison ottomane et du gouvernement de l'Egypte,* et suivis de plusieurs "Morceaux de poésie et de prose", traduits de l'arabe et du turc, Paris, 1781, 2 vol. in-12. On y trouve aussi la *Traduction* du "Canounnameh" ou Edits du sultan Soliman pour la police de l'Egypte. Cet ouvrage contient l'*Histoire* des pachas d'Egypte jusqu'en 1793, et un grand nombre d'anecdotes très-curieuses sur le Levant. Le traducteur a mis beaucoup de négligence dans la citation des dates et dans la concordance de l'hégire avec l'ère chrétienne; | *Principes du droit maritime de l'Europe*, traduits de l'italien d'Azuni, 1798, 2 vol. in-8°.

* DIGEON (Alexandre-Elisabeth-Michel, vicomte), lieutenant-général, né à Paris le 26 juin 1771, mort le 2 août 1826, servit dans la cavalerie. L'Italie, la Prusse et la Pologne furent le théâtre où il conquit jusqu'au grade de général de brigade. Envoyé en Espagne, il y fit bénir autant que respecter le nom français, en qualité de gouverneur civil et militaire d'une

partie de l'Andalousie. On le nomma général de division en 1813, et il commanda sous ce titre la cavalerie de l'armée de Suchet, puis l'arrière-garde du maréchal Augereau à l'armée de Lyon. Digeon se rallia sans arrière-pensée aux Bourbons, qui l'employèrent comme inspecteur-général de cavalerie; le portefeuille de la guerre lui fut même confié par intérim pendant un voyage du duc de Bellune, alors ministre, à Bayonne.

DIGGES (Léonard), gentilhomme et mathématicien anglais, mort en 1574, a donné au public : | *Tectonicum, où l'on démontre en peu de mots la manière de mesurer exactement, et de supputer promptement les grandeurs de toutes sortes*, 1647, in-4°; | *Pronostication perpétuelle d'un usage certain*, ou *Règles choisies pour juger du temps par le soleil, la lune et les étoiles*, etc., [1555, 1556 et 1564, in-4°, réimprimée avec des corrections et des additions, par Th. Digges,] 1592, in-4°. On peut les mettre avec celles de Mathieu Laensberg.— Thomas Digges, son fils, mort en 1595, paraît s'être appliqué au même genre d'étude que son père. On a de lui | : *Scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°; | *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°. Il a encore donné: | *Motif d'association pour maintenir la religion établie*, 1601, in-8°. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule religion véritable.—Le fils de ce dernier, Dundley Digges, né en 1583, s'est distingué dans les sciences et les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles Ier, et envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques Ier. Il mourut le 8 mars 1639. On a de lui : | *Lettre sur le Commerce*, 1615, in-4°; | *Le parfait ambassadeur*, ou *Recueil des lettres de l'ambassade de François Valsingham, résident en France par les ordres de la reine Elisabeth*, Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire et les intrigues de cette princesse.

DIGNA, ou Dugna, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, et ruinée pas Attila, aima mieux se donner la mort que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J.-C. 452, le barbare voulait attenter à sa pudeur. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance; mais, aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit, qui donnait sur la mer, elle s'y jeta, en criant à ce barbare : « Suis-moi si tu veux me posséder.» On peut voir, dans les articles Razias et Apolline, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

*DILLENIUS (Jean-Jacques), natif de Darmstadt, en Allemagne, et professeur de botanique à Oxford, mourut le 2 avril 1747. On a de lui : | *Catalogus plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort, 1719, in-12; | *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de figures; | *Historia muscorum*, in-fol.

DILLON (Arthur, comte de), 3e fils de Théobald, lord Dillon, pair d'Irlande, né en 1670, passa au service de France lors de l'échange que fit Louis XIV de ses troupes françaises en Irlande con-

tre des troupes irlandaises. Brigadier à 32 ans, maréchal-de-camp à 34, lieutenant-général à 36, il combattit en Espagne sous les ordres de Noailles et de Vendôme, en Allemagne sous Villeroi, et en Italie sous le duc de Vendôme et le grand-prieur, se signala à la défense de Moscolino, contribua à la victoire de Castiglione en 1706, enleva Kaiserslautern et le château de Wolfstein en 1713, et montra la plus grande valeur aux siéges de Landau, de Fribourg et de Barcelonne. Il prit sa retraite en 1730, et mourut en 1733. — DILLON (Arthur, comte DE), petit-fils du précédent, né à Braywich en Angleterre, en 1750, passa au service de France, se distingua dans les colonies à la prise de Grenade, de Saint-Eustache, de Tabago, de Saint-Christophe, fut nommé, en 1789, député aux états-généraux, commanda un corps d'armée en 1792, et vainquit les Prussiens dans les plaines de Champagne; bientôt rappelé, cité devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 14 avril 1794, il cria d'une voix ferme au pied de l'échafaud, "Vive le roi!" On a de lui : *Compte rendu au ministre de la guerre des opérations de la campagne de* 1792, *suivi de pièces justificatives*, Paris, 1792, in-8°. — DILLON (Théobald), son parent, commandant un corps d'armée, ayant été battu par les Autrichiens, en allant attaquer Tournay, fut massacré par ses soldats qui l'accusèrent de trahison, malgré les efforts de quelques officiers qui attestaient son innocence.

* DILLON (L'abbé Henri), grand-vicaire de Dijon, abbé d'Oigny et doyen de la Sainte-Chapelle, avant la révolution, protesta contre les décrets de l'assemblée nationale relatifs au clergé, et contre le serment que les prêtres membres de cette assemblée prêtèrent le 27 décembre 1790. L'écrit de l'abbé Dillon fut brûlé; et l'auteur, pour éviter les persécutions, quitta la France, où il n'obtint de rentrer en 1804 qu'à condition de se tenir éloigné de Paris. Fixé à Dijon, il s'empressa, lors de la restauration, de revenir à Paris, où il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine; c'est alors qu'il fut à sa place; car il avait beaucoup de mémoire et peu de jugement. On a de l'abbé Dillon : | *Guide des études historiques*, 1812, in-8°. ; | *Mémoire sur l'esclavage colonial, la nécessité des colonies et l'abolition de la traite des nègres*, 1814, in-8°; | Une *Lettre*, signée Coquillard, adressée à Dumolard, en 1814, *sur la liberté de la presse*; | *Histoire universelle, contenant le synchronisme des histoires de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes*, 1816, 8 vol. in-8°, avec continuation, ouvrage inutile et médiocre.

* DIMAS DE LA CROIX (Le P.) carme déchaussé, né à Monteleone, en Toscane, s'appelait Jacques Tonelli. Il fut envoyé en 1615, dans les missions de la Perse, où sa douceur et sa charité le firent estimer des ennemis du nom chrétien. De pauvres Arméniens, débiteurs du gouvernement, étaient dans la cruelle alternative de souffrir la mort ou de renoncer à leur foi. Dimas et les carmes ses confrères trouvèrent le moyen de leur fournir une partie de la somme qu'ils devaient,

et de leur faire remettre le reste. Lorsque Chah-Abbas, aidé d'une flotte anglaise, prit Ormus sur les Portugais, Dimas, qui était vicaire à Ormus, se rendit à Ispahan, où il exerça les mêmes fonctions. Il fut ensuite nommé vicaire provincial de toutes les missions de Perse et des Indes. En 1634, le pape Urbain, pour récompenser les services qu'il avait rendus à la religion, le nomma évêque de Babylone, et lui envoya toutes les marques de sa nouvelle dignité. Mais l'humble religieux refusa cet honneur. Il mourut à Ispahan, le 23 décembre 1639, chéri et vénéré de tous les Européens que leur commerce attirait à Ispahan, de tout le peuple et du souverain lui-même, qui admirait dans cet humble religieux un modèle de piété, de charité et d'obligeance. Adam Oléarius, qui résida à Ispahan en qualité de secrétaire et de conseiller d'ambassade, se plaît à faire l'éloge de ses vertus. Dimas avait composé un *Vocabulaire persan-italien*, qu'il donna à Imhof, chef des gentilshommes de l'ambassade. Celui-ci le traduisit en latin, et promit de le faire imprimer; il ne paraît pas qu'il ait tenu sa parole.

* DIMITRONICIUS, (Basile), général d'armée du grand-duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entre eux prirent la fuite, et furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, et menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, et dirent à ce prince que Basile avait dessein de passer au service du roi de Pologne, et qu'il les avait envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général, et malgré les protestations qu'il faisait de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourments. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée sur un chariot, et qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix que, puisqu'il avait dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec cet équipage. Ainsi périt Dimitronicius, quoique innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, et qui traitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

DINA, fille de Jacob et de Lia, née vers l'an 1754 avant J.-C., fut violée par Sichem, fils d'Hémor, roi de Salem. Siméon et Lévi ses frères, pour venger cet outrage, profitèrent du temps auquels les Sichimites s'étaient fait circoncire, en exécution de l'accord passé entre leur prince et Jacob, les massacrèrent tous, et pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur grec, fis de Sostrate et disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, et se distingua par sa haine contre Démosthènes, qui lui était bien supérieur; le meilleur de ses *Discours* est celui où il acccuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé d'avoir reçu des présents des ennemis de la république, pour trahir ses intérêts, prit la fuite, et ne revint que quinze ans après, vers l'an 340 avant J.-C. De soixante-quatre *Harangues* qu'il avait composées, il n'en reste plus que trois, qui ont rapport aux richesses d'Harpalus;

l'une d'elles est dirigée contre Démosthènes. On les trouve dans la " Collection des orateurs anciens" d'Étienne, 1575, in-fol., ou dans celle de Venise, 1512, 3 tom. in-fol. (*Voy.* ANDOCIDE.)

*DINET (François), religieux récollet, né à La Rochelle au commencement du XVIIe siècle, est auteur des ouvrages suivants : | *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, in-8° ; | *le Théâtre de la noblesse française*, etc., La Rochelle, 1648, in-fol., ouvrage assez rare ; | *les Institutions de la vie monastique*, 1647, in-4°.— Trois autres DINET, Gaspard, évêque de Mâcon, Jacques et Pierre, ont publié quelques Opuscules dans le XVIIe siècle.

*DINI (Benoît), ecclésiastique de Messine au XVIIe siècle, mort vers 1680, a publié, sous le nom de "Théophilus Pius" : | *Oratorium fidelis animæ*, etc., Messine, 1670, in-8° ; | *Fasciculum myrrhæ piarum meditat.*, 1771, in-8°, et quelques autres écrits en italien, cités par Mongitore. — Un autre DINI (Benoît), chanoine de Messine, a laissé : | *Esemplare della fede*, etc., 1671, in-4°, | et quelques *Poésies* insérées dans le recueil intitulé "Duello delle muse degli academici della fucina", Messine, 1671, in-4°.

*DINIZ DA CRUZ (Antoine), célèbre lyrique portugais, né en 1730, à Castello de Vide, dans la province d'Alemtejo, fit ses humanités chez les jésuites, alla étudier le droit à l'université de Coïmbre, et se livra en même temps à la lecture des classiques. Pindare devint son auteur favori. Cherchant à ramener le bon goût dans la littérature portugaise, et aidé dans ce dessein par les pères oratoriens de Lisbonne, il fonda dans cette ville une association, sous le nom d'"Arcadie", dont les membres travaillèrent par leurs compositions, en prose et en vers, à répandre le bon goût et à en fixer les principes. Lors de l'attentat commis le 3 septembre 1759, sur la personne du roi Joseph, et que les malveillants osèrent attribuer à quelques membres d'un ordre aussi respectable par ses vertus que par ses lumières, Diniz composa une *Ode* fameuse, qui suffirait seule pour le ranger parmi les plus grands poëtes. On trouve dans ce chef-d'œuvre les formes, la majesté, la pompe et la verve du poëte thébain. Encouragé par un si beau succès, il fit pour la Conception de la Sainte-Vierge, une autre *Ode* digne du talent qu'il avait déployé à son début. Diniz entreprit ensuite de célébrer les grands capitaines et les hommes d'état de la patrie, et publia un recueil d'*Héroïdes*, qui fut bientôt suivi d'un autre recueil de poésies légères, sous le titre de *Métamorphoses*. On a encore de lui un poëme héroï-comique, intitulé *le Goupillon*. Ce poëme, malgré la frivolité et le choix du sujet, n'a cependant aucune ressemblance avec le "Lutrin" de Boileau. Diniz occupa plusieurs places dans la magistrature, entre autres celles de chancelier de la "relaçaõ" de Rio-Janeiro, et de membre au conseil suprême des colonies. Ce poëte mourut à Rio-Janeiro en 1798. Plusieurs de ses *Poésies* ont été imprimées à Paris en 1814.

DINOCRATES, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matière devait

être le mont Athos même. Le mont Athos, aujourd'hui Monte-Santo, est une presqu'île jointe à la Macédoine, qui avance dans l'Archipel, entre le golfe de Monte-Santo, autrefois le golfe Strimonique, et le golfe Singitique. Il offrit de tailler ce mont, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'en former une statue d'Alexandre-le-Grand, de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes, par la communication des deux golfes que cette presqu'île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'était encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Pline dit que « Dinocrates acheva de rétablir le temple de Diane à Éphèse, ruiné par l'incendie d'Érostrate, et qu'après avoir mis la dernière main à ce grand ouvrage, il passa à Alexandrie, où Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte, lui ordonna de bâtir un temple, pour être consacré à la mémoire de sa femme Arsinoé. Dans le dessein que cet architecte forma de ce bâtiment, il s'était proposé de mettre à la voûte de ce temple une grosse pierre d'aimant qui aurait suspendu en l'air la statue de cette princesse, laquelle aurait été toute de fer, afin d'obliger les peuples, par cette merveille, à avoir plus de vénération pour cette reine, et à l'adorer comme une déesse; mais, la mort du roi étant survenue, ce dessein ne fut point exécuté». Ce récit s'accorde peu avec la chronologie; car, à la mort d'Arsinoé, Dinocrates devait avoir près de 120 ans. On pense communément que Dinocrates, Sténocrate, Stésicrate, Dioclès de Macédoine, sont le même personnage; mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les distinguer, et en faire au moins deux personnages différents.

DINOSTRATE, géomètre ancien, contemporain de Platon, fréquentait l'école de ce philosophe, école célèbre par l'étude que l'on y faisait de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *Quadratrice*, ainsi nommée parce que, si on pouvait la décrire en entier, on aurait la quadrature du cercle.

DINOTH (Richard), historien protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé : *De bello civili gallico* [*libri* VI, Bâle, 1682, in-4°. Cette histoire s'étend depuis 1555, jusqu'en 1577. D'après son aveu, Dinoth ne s'est servi que des Histoires de Théodore de Bèze et de La Popelinière. On a de ce même auteur plusieurs autres ouvrages historiques.]

DINOUART (Antoine-Joseph-Toussaint), prêtre, né à Amiens le 1er novembre 1715, mort à Paris le 23 avril 1786, est connu par le *Journal ecclésiastique*, ouvrage utile, où l'on trouve souvent des articles intéressants et instructifs. L'ensemble en eût été mieux lié et plus conséquent si, captivé par les partisans de "la petite Eglise" l'auteur ne s'était laissé entraîner par les préventions d'une secte artificieuse, et n'avait répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui la démasquaient. L'Édition qu'il a donnée de l'"Abrégé de l'histoire ecclésiastique" de Macquer, la *Vie de Palafox* (*voyez* cet article),

rient l'empreinte de cette fâcheuse situation, qui, en faisant le tourment de l'écrivain, jette le trouble et la défiance dans l'esprit du lecteur. On a encore de lui : | *Manuel des pasteurs*, 3 vol. in-12; | la *Rhétorique du prédicateur*, [traduite du latin d'Augustin Valerio, évêque de Vérone et cardinal, Paris, 1750, in-12. En plusieurs endroits, le traducteur a substitué ses pensées à celles de l'original; on lui reproche aussi d'avoir supprimé des morceaux qui méritaient d'être conservés.] Le style n'en fait pas le principal mérite. En général, il écrivait d'une manière lâche, diffuse et incorrecte. | Une Édition de la "Sarcothée" de Masenius, avec la *Traduction;* | un *Abrégé* de l'"Embryologie sacrée" de Cangiamila (*Voyez* ce nom). On peut lui reprocher, comme à l'auteur abrégé, d'avoir été un peu trop leste en métaphysique et en physiologie, et d'avoir par là formé des conclusions embarrassantes et impraticables en morale. | Quelques *Hymnes latines;* | des Éditions de différents ouvrages, etc. On peut voir le catalogue de tout cela, fait par l'auteur lui-même, dans le "Journal ecclésiastique", novembre 1780, pag. 184.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte et professeur en droit à Bologne, florissait sur la fin du XIIIe siècle. Il passait pour le premier juriste de son temps, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, et la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du 6e livre des Décrétales, appelé le "Sexte". Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin, selon quelques-uns, de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil : | *Commentarium in regulas juris pontificii*, in-8°. Cynos, son disciple, assure qu'il contient les principes choisis de cette science; et, si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot; mais ceux qui savent que Charles Dumoulin, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. | *De glossis contrariis*, 2 vol. in-fol., dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, etc.

DIOCLÈS, héros révéré chez les Mégariens, qui célébraient en son honneur des jeux nommés "Dioclées" ou "Dioclëides".

DIOCLÈS, géomètre connu par la courbe appelée *Cyssoïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles, florissait vers le VIe siècle.

DIOCLÉTIEN (Caïus Valerius Aurelius Diocletianus), dont le nom avant son élévation à l'empire, était Dioclès, naquit à Dioclée, dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il était fils d'un greffier; d'autres, qu'il avait été esclave. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa famille était fort obscure. Il commença par être soldat, et parvint par degrés au grade de général. Il avait le commandement des officiers du palais lorsqu'il fut élevé à l'empire, l'an 284, après l'assassinat de Numérien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une druidesse lui avait faite, qu'il serait empereur sitôt qu'il aurait lui-même immolé

Aper. Comme ce mot signifie en latin " sanglier ", il tuait auparavant tous les sangliers qu'il rencontrait; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avait confié cette prophétie : « Voilà la prédiction de la druidesse accomplie. » Ce Maximien-Hercule était son ami. Ils avaient été simples soldats dans la même compagnie : il partagea avec lui l'empire, l'an 286. Fort unis avant de régner, ils le furent encore plus étroitement lorsqu'ils furent sur le trône ; et quoiqu'ils ne fussent pas parents, on les appelait frères. Il créa ensuite, en 292, deux nouveaux césars, Constance Chlore et Galère Maximien. Cette multiplication d'empereurs ruina l'état, parce que, chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien sa haine pour le christianisme. Il l'avait aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusèbe ; mais il changea tout à coup de sentiment. Ses collègues eurent ordre de condamner aux supplices, chacun dans leur département, tous ceux qui professaient la religion chrétienne, de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19e année du règne de Dioclétien (c'est-à-dire l'an 303 de J.-C. et 239 ans après la première sous Néron); elle dura 10 ans, tant sous cet empereur que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand que les ennemis du christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, et s'en vantèrent dans une inscription qui portait « qu'ils avaient aboli le nom et la superstition des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux ». Pour se vanter d'une pareille chose, il fallait qu'on eût fait périr bien des fidèles. Comment donc Dodwel, Voltaire et Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée ? Mais, loin que la persécution accélérât la ruine du christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la religion. (*Voy.* RUINART.) Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande faiblesse qu'on le crut mort. Il en revint; mais son esprit, totalement affaibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galère vint en diligence d'Antioche, et lui dit sans ménagement qu'il fallait quitter l'empire. Ce propos révolta le vieil empereur, dont l'orgueil ne pouvait se résoudre à abandonner le pouvoir ; mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication ; et les deux césars, Galère et Constance, furent créés augustes le même jour, qui était le 1er de mai de l'an 305. Dioclétien vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie, spectateur et une des principales causes des maux qui affligeaient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtiments du ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des

persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement et plus visiblement que jamais sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans et les tremblements de terre, les peuples barbares, contents auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, et perdant tout ensemble la crainte et le respect du nom romain, fondirent de toutes parts sur les plus nobles apanages. La dévastation fut telle que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses, là où il y avait eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilége, il y eut une sécheresse ruineuse, qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfants pour avoir de quoi prolonger leur vie. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parents ou enfants, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'il eût semblé voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivants. Tout-à-coup ils tombaient d'inanition dans les rues et dans les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière qui, affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfants, comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux. Nul de ces tyrans n'échappa aux coups de la céleste vengeance. Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste et méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer et de plus dur à supporter. Il se transportait de côté et d'autre, agité de perpétuelles inquiétudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins réels ou imaginaires, il n'avait pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la faiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit le succès de Constantin, et le commencement du triomphe du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir; il s'emportait, dans sa frénésie, jusqu'à se frapper lui-même. Il se roulait par terre, en poussant des cris qui ressemblaient aux hurlements: il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim. Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J.-C., à 68 ans. On ne peut nier que, sans les cruautés atroces exercées envers les chrétiens avec un sangfroid que la nature humaine ne semble pas comporter, et qui suppose un caractère exécrable, il eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier, ex-

cellent capitaine. Il fit quelques lois équitables; il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais sa magnificence tînt beaucoup du faste et de l'orgueil. Ses successeurs, Galère-Maximien, Maximin Daïa et Maxence, imitant sa vanité, voulurent, à son exemple, qu'on les traitât d'"Eternels", qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre, comme devant celles des dieux. Dioclétien et ses successeurs portèrent de superbes robes d'or et de soie, et l'on ne vit qu'avec indignation leurs souliers mêmes couverts de pierres précieuses. De nouvelles formes et de nouvelles cérémonies rendaient tous les jours l'accès de leurs personnes sacrées plus difficile. Les officiers domestiques, placés dans différents postes (appelés alors "écoles"), gardaient, avec la plus grande précaution, les avenues du palais. Les appartements intérieurs étaient confiés à la vigilance des eunuques, dont le nombre et l'influence, augmentant sans cesse, marquaient visiblement les progrès du despotisme. L'ère de Dioclétien ou des Martyrs, qui a été long-temps en usage dans l'Église, et qui l'est encore chez les Cophtes et les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. O a gravé, en 1558, les Bains qu'il fit bâtir. On les trouve aussi dans le "Trésor d'Antiquités" de du Boulai, in-fol. Bossuet, cherchant le nom du grand persécuteur, énigmatiquement désigné au 13e chapitre de l'Apocalypse, a cru le trouver dans "Dioclès Augustus".

DIOCRE (Raimond), nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté, l'an 1084. On a conté sur lui un miracle contredit par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la quatrième leçon de l'office des morts : « Responde mihi, » etc., et cria tout haut, par trois différentes fois : « Justo Dei judicio accusatus sum... Judicatus sum... condemnatus sum. » Suivant les mêmes auteurs, ce miracle aurait causé la retraite de saint Bruno, et la fondation, par ce saint, de l'ordre des chartreux. Launoy, dans sa Dissertation "De vera causa secessus sancti Brunonis in eremum", soutient qu'avant le temps de Gerson et de saint Antonin, qui vivaient après l'an 1400, aucun auteur n'avait parlé de ce prétendu miracle, et que cette tradition des chartreux est mal fondée. Divers savants ont répondu à cette Dissertation, entre autres le père Jean Colombi, jésuite, par sa "Dissertatio de Carthusianorum initiis, seu quod Bruno adactus fuerit in eremun vocibus hominis redivivi, Parisiis, qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat". Il y rapporte le témoignage de quelques historiens qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle avant l'an 1400; et il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une relation des commencements des chartreux; un religieux de cet ordre, de la chartreuse de Merya en Bugey, dans une charte de 1298; Guillaume d'Erbura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, "Lib. de origine et veritate perfectæ religionis"; l'auteur de la "Chronique des prieurs de

la Chartreuse", qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391; et enfin Henri de Kalkar, qui composa en 1398 un "Traité de l'origine des chartreux". Il paraît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa "Lettre" à Raoul, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire. Ajoutons que ce prodige, envisagé dans tout son ensemble, paraît s'éloigner de la nature de ceux dont la Providence a semé sa marche bienfaisante et lumineuse. J.-C. répondit à celui qui demanda un miracle de cette espèce: « Si Moisen et phrophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent. » Luc, 16.

DIODATI (Jean), ministre, professeur de théologie à Genève, natif de Lucques, mourut à Genève en 1649, à l'âge de 73 ans. On a de lui: | une *Traduction* de la Bible en italien, publiée pour la première fois en 1607 à Genève, avec des notes, et réimprimée en 1641, in-fol., dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses *Notes* approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. | Une *Traduction* de la Bible en français, in-fol., à Genève, en 1644, écrite d'un style barbare; | une *Version française* de "l'Histoire du concile de Trente", par Fra-Paolo, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé parce qu'il était d'Agyre (aujourd'hui San-Filippo d'Agirone), ville de Sicile, écrivait sous Jules-César et sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de trente ans de recherches. On assure qu'il avait été lui-même voir les lieux dont il avait à parler; mais le contraire ne paraît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage était divisé en 40 livres, dont il ne nous reste que 15, avec quelques fragments. Il comprenait l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, mais simple, clair, intelligible; et cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires importantes; mais, comme il avait beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux, et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auraient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Hérold, en latin par Pogge, en français par l'abbé Terrasson. (*Voyez* ce nom.) On prétend que celui-ci n'entreprit cette Traduction, qui forme sept vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien et écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paraît dans plusieurs endroits, en particulier dans sa *Description de l'île de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférants à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs, des oiseaux inconnus partout ail-

leurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre, de 4,000 pieds de longueur, etc., etc. Au reste, la Traduction de Terrasson est très-inexacte. Diodore est cependant en général moins rempli de contes et de fables que Ctésias et Hérodote. Ce qui a fait dire à Pline l'ancien : « Primus apud Græcos nugari desiit Diodorus. » La première édition latine de ses ouvrages est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont celle de Henri Étienne, en grec, 1559, parfaitement imprimée; et celle de Weisselinge, Amsterdam, en grec et en latin, avec des remarques de différents auteurs, les variantes, et tous les fragments de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rodeman, à Hanau, chez Wechel, in-fol. 2 vol., 1604. [L'édition de Weisselinge a été réimprimée par la société de Deux-Ponts, 1793-1801, 11 vol. in-8°.]

DIODORE, d'Antioche, prêtre de cette église, et évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, et maître de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile et de saint Athanase. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi, éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille, au contraire, l'appelle l'ennemi de la gloire de J.-C., et le regarde comme le précurseur de Nestorius; mais ce jugement ne paraît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Écriture, sans s'occuper du sens allégorique; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments, dans les "Chaînes des Pères grecs". C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral jusqu'à détruire les prophéties sur J.-C.

DIOGÈNE, d'Apollonie, dans l'île de Crète, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes. Il fut disciple et successeur d'Anaximènes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air était la première matière de tous les êtres; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre que l'air se condense et se raréfie. Il florissait vers l'an 500 avant J.-C.

DIOGÈNE "le Cynique", né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnaie, comme son père l'avait été pour le même crime. De faux monnayeur, il devint cynique. Son châtiment fit naître sa philosophie : elle était digne d'une si noble origine... En se retirant de Sinope, il emmena avec lui un esclave nommé Ménade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseillait de faire courir après lui, il répondit : « Ne serait-il pas ridicule que Ménade pût vivre sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans Ménade? » Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthènes, disciple de Socrate et chef des cyniques; mais ce philosophe, qui avait fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthènes prit un bâton pour le chasser; mais enfin, vaincu par sa persévérance,

il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogène joignit aux pratiques du cynisme de nouvelles singularités. Il prit un bâton, une besace, et n'avait pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un enfant qui buvait dans le creux de sa main, « Il m'apprend, dit-il, que je conserve du superflu, » et il cassa son écuelle. Un tonneau lui servait de demeure, et il promenait partout sa maison avec lui. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste ; il était aussi vain sur son fumier qu'un monarque persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux, étant entré un jour chez Platon, dont la philosophie était douce et commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : « Je foule aux pieds le faste de Platon. — Oui, répliqua celui-ci, mais par une autre sorte de faste...» Platon ayant défini l'homme "un animal à deux pieds sans plumes," Diogène pluma un coq, et, le jetant dans son école, « Voilà, dit-il, l'homme de Platon.» C'est apparemment alors que Platon dit, que « Diogène était un Socrate fou ».. Alexandre-le-Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier, et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui : Diogène le pria de se détourner seulement tant soit peu, et de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant, qui sans doute n'en démêlait pas le principe, qu'il dit: «Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène »... Un jour le cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchait : « Un homme », répondit-il... Une autre fois il vit les juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : « Voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit »..Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria qu'« il serait à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits. » Il fut quelque temps captif. Comme on allait le vendre, il cria : « Qui veut acheter un maître?» On lui demanda : «Que sais-tu faire?»— « Commander aux hommes, » répondit le vain cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : «Vous êtes mon maître, lui dit-il; mais préparez-vous à m'obéir comme les grands aux médecins.» Ses amis voulurent le racheter : «Vous êtes des imbéciles, leur dit-il; les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions»... Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xéniades (c'était son nom) lui confia ses fils et ses biens. On croit qu'il vieillit et mourut dans cette maison, l'an 323 avant J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand. Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. «Mais vous servirez de pâture aux bêtes,» lui dirent ses amis. — « Eh bien! répondit-il, qu'on me mette un bâton à la main, afin de chasser les bêtes.» — «Et comment pourrez-vous le faire, répliquèrent-ils, puisque vous ne sentirez rien? » —« Que m'importe donc, reprit Diogène, que les bêtes me déchirent? » On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs

funèbres. Ses amis lui firent des obsèques magnifiques à Corinthe. Les habitants de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne sur laquelle on mit un chien de marbre. C'était à cet animal qu'on comparait les cyniques, parce qu'ils en avaient la lubricité, et qu'ils aboyaient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très-simples et très-communes. « On se fortifie le corps par des exercices, et on néglige de se fortifier l'ame par la vertu... Les grammairiens s'amusent à gloser sur les fautes des autres, et ne pensent pas à corriger les leurs... Les musiciens ont soin de mettre leurs instruments d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions.... Les orateurs s'étudient à bien parler, et non pas à bien faire.... Les avares sont sans cesse occupés à amasser des richesses, et ne savent pas s'en servir. » Ces maximes sont bonnes; mais le cynique en avait aussi de très-pernicieuses. Il s'abandonnait avec impudence aux derniers excès de l'impureté, disant « qu'il voudrait pouvoir apaiser avec autant de facilité les désirs de son estomac. » Il se glorifiait de ces turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et, selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité que les prétendues vertus de Diogène n'étaient que des vices malhabilement fardés, et sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu ait voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, et qui, s'écartant de la manière ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes et dans ses mœurs. Ses leçons se ressentirent de ses premiers goûts : il altéra la philosophie comme les monnaies. La secte des cyniques lui plut par-dessus toutes les autres; il lui en coûtait peu de renoncer à tout, il n'avait rien; et, quand on n'a rien à risquer, on peut insulter impunément à l'univers. Une écuelle pour tout meuble, un tonneau pour maison, un manteau, une besace, formaient toutes ses possessions; mais cet attirail de la modestie ne pouvait pas cacher son orgueil, qui sortait par ses pores. Sa réponse à Alexandre, la folle recherche qu'il fit d'un homme avec sa lanterne en plein midi, décèlent son caractère; ses mœurs peu délicates ont fait dire qu'il ne fallait pas regarder au fond de son tonneau. Il mourut l'an 320 avant J.-C.

DIOGÈNE le Babylonien, philosophe stoïcien, ainsi nommé parce qu'il était de Séleucie, près de Babylone, fut disciple de Chrysippe; les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéades et Critolaüs, l'an 155 avant J.-C. Diogène mourut à quatre-vingt-huit ans, après avoir prêché la sagesse, à la manière ordinaire des philosophes, c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit.

DIOGÈNE-Laerce, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe épicurien, composa en grec la *Vie des philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode et même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce

qu'on peut y étudier le caractère et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Il n'avait pas assez de critique pour discerner le vrai du faux; il a donc tout rassemblé, et souvent il rapporte les traditions les plus contradictoires. Cet historien manquait d'esprit; il se mêlait cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des philosophes :* ils sont encore plus plats que sa prose. Il avait composé un livre d'*Épigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivait vers l'an 193 de J.-C. La 1re édition de ses *OEuvres* est de Venise, 1475, in-fol.; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, avec les observations de Ménage, 2 vol. in-4°. Un écrivain étranger les a traduites en français, en style allemand. Sa version est imprimée chez Schneider à Amsterdam, et à Rouen sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. On y a ajouté la "Vie" de l'auteur, celles d'Epictète, de Confucius, et un "Abrégé historique des femmes de l'antiquité". On a une édition de Diogène-Laërce, imprimée à Coire avec les notes de Longueil, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs "cum notis variorum". [Les deux *Lettres* d'Épicure qui contiennent toute la doctrine de Diogène-Laërce, ont été réimprimées à Leipsick, 1813.]

DIOGÉNIEN, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du IIe siècle, a laissé *Adagia, sive Proverbia græca, græcolatina, ab And. Schotto*, Anvers, 1612, in-4°.

DIOGNÈTE, philosophe sous Marc-Aurèle, donna des leçons de vertu à ce prince, et lui apprit à faire des dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la "Lettre à Diognète", qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin. Il paraît certain que cette Lettre n'a pas été écrite à un juif, comme quelques savants l'on cru, mais à un païen. La manière dont l'auteur parle des faux dieux à celui auquel il écrit ne laisse presque aucun lieu d'en douter. « Envisagez, dit il à Diognète, non-seulement des yeux du corps, mais encore de ceux de l'esprit, en quelle manière et sous quelle forme existent ceux que vous regardez comme des dieux. L'un est de pierre, l'autre d'airain, cependant vous les adorez, vous les servez.» Parlerait-on ainsi à un juif? Cette Lettre à Diognète est un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie, des mœurs des premiers chrétiens; et ce qu'il y dit des mystères de la religion est plein de force et de grandeur.

DIOMÈDE, fille de Phorbas, qu'Achille substitua à Briséis, lorsqu'Agamemnon lui eut enlevé celle-ci.

DIOMÈDE, fils de Tydée, petit-fils d'Oénée, était roi d'Étolie, rival d'Achille et d'Ajax. Il combattit au siége de Troie contre Énée et contre Hector. Il entra de nuit, avec le secours d'Ulysse, dans la citadelle de Troie, où il enleva le "Palladium".

DIOMÈDES, grammairien, plus ancien que Priscien, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui trois livres, *De oratione partibus oratoriis, et vario rhetorum genere libri tres*. Il y en a plusieurs éditions. Celle qu'Élie Putschius a donnée en 1605, in-4°,

dans sa "Collection des Grammatici veteres", passe pour la meilleure.

DION, capitaine, fils d'Hipparinus, gendre de Denys-l'Ancien, tyran de Syracuse, et beau-frère de Denys-le-Jeune, engagea ce dernier prince à appeler Platon à sa cour; mais, comme les leçons du philosophe ne changeaient rien à son gouvernement tyrannique, Dion lui en fit des reproches, et fut exilé à Athènes; il en reçut toutes sortes d'outrages, jusqu'à se voir enlever sa femme et son fils. Les Syracusains, de plus en plus opprimés par Denys, ayant appelé Dion à leur secours, il s'arma et chassa le tyran. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il fut assassiné par Callippe, un de ses amis, l'an 354 avant J.-C. Il est difficile de trouver réunies autant de bonnes qualités qu'on en voit dans Dion. Grandeur d'âme, noblesse de sentiments, générosité, valeur héroïque, étendue de vues, fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de la fortune les plus inopinés; un amour de la patrie et du bien public porté jusqu'à l'excès; voilà une partie de ses vertus. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il était capable. S'il est vrai que, averti du danger qui le menaçait, il a constamment refusé de prévenir son assassin, ce seul trait suffit pour combler son éloge.

DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différents empereurs, au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévère, à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par Macrin, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie, par Alexandre Sévère. Dion revint à Rome, où il fut consul pour la deuxième fois, en 229, et retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Dion-Cassius était honnête homme autant qu'on peut l'être quand on fait le métier de courtisan. Lorsqu'il était à la cour, il se retirait souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire romaine* en quatre-vingts livres. Elle commençait à l'arrivée d'Énée en Italie, et finissait au règne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les trente-quatre premiers livres sont perdus. Les vingt suivants, depuis la fin du trente-cinquième jusqu'au cinquante-quatrième, sont complets, les six suivants sont tronqués, et il ne nous reste que quelques fragments des vingt derniers. Nous avons un "Abrégé" assez bien fait de cette *Histoire* depuis le trente-cinquième livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le XIe siècle. Dion avait pris Thucydide pour son modèle; il l'imite beaucoup dans sa manière de narrer, et surtout dans ses harangues. Son style est clair; ses maximes sont solides, sensées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des

flatteurs contemporains et la postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avaient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol., en grec et en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-fol., 1606. Bois-Guilbert l'a traduite en français, Paris, 1674, 2 vol. in-12.

DION-CHRYSOSTÔME, ou "BOUCHE D'OR", ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse, en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de rétablir la république. Sous Domitien, ayant vu condamner à mort un de ses amis accusé de conspirer contre l'empereur, et craignant pour lui-même, il fut obligé d'abandonner Rome. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, et honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion était en habits de mendiant, dans un camp de l'armée romaine prête à se révolter. Il se fit connaître, et apaisa la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince ami des talents le faisait mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. La première édition de ses ouvrages est de Milan, 1676, in-fol. La meilleure, de Paris, 1704, in-fol. On y trouve 80 *Oraisons*, qui offrent des morceaux éloquents; et un traité en quatre livres *Des devoirs des rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes. [Le second vol. des "Vies des orateurs grecs", par Breguigny, est entièrement consacré à Dion-Chrysostôme; il renferme une "Vie" de ce rhéteur, et la "Traduction" de plusieurs de ses *Discours*.]

DIONIS (Pierre), conseiller et premier chirurgien de madame la dauphine et des enfants de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques, et des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV, dans le Jardin royal des plantes. Cette homme habile mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France et dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse, y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont: | un *Cours d'opérations de chirurgie*, imprimé en 1707, réimprimé pour la 3e fois en 1736, à Paris, in-8°, avec des notes du célèbre La Faye; | l'*Anatomie de l'homme*, ouvrage traduit en langue tartare, par le père Parennin, jésuite, et dont la meilleure édition est de 1728, par Devaux: | un *Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchements*, in-8°, estimé, etc.

* DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), de l'académie des sciences, de celles de Stockholm et de Gottingue, et de la société royale de Londres, né à Paris, le 11 janvier 1734, fit ses études dans un collége de jésuites, où il se lia avec le jeune Godin. Ils s'appliquèrent surtout aux mathématiques et à l'astronomie, sans négliger l'étude des lois. Dionis fut

reçu conseiller au parlement en 1758, d'abord à la haute chambre des enquêtes, puis, en 1786, à la grand'chambre. Il commença à se faire connaître par les deux ouvrages suivants, qu'il publia de concert avec son ami Godin : | *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, 1 vol. in-12; | *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes et les éclipses de soleil*, 1761, 1 vol. in-12. Les autres ouvrages de Dionis sont : | *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre*, 1775. Lalande donna lieu à la composition de cet ouvrage. Il avait, deux ans auparavant, composé un « Mémoire » sur le même sujet; il ne put le lire à la rentrée de l'académie; mais le sujet fut connu, le bruit se répandit qu'il avait annoncé le choc d'une comète contre la terre, et la consternation s'empara de tout le peuple. Dionis fut un de ceux qui travaillèrent le plus à rassurer les esprits faibles, en soumettant le prétendu danger à une analyse rigoureuse, et en signalant toutes les circonstances nécessaires pour que le choc de la terre contre une comète vienne à avoir lieu, et il ose affirmer que, d'après toutes les probabilités, cette terrible catastrophe ne saurait arriver qu'après un grand nombre de siècles. | *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8°; | *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 1786, 1789, 2 vol. in-4°. C'est un cours d'astronomie analytique. Il s'occupait de la résolution générale des équations, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre maligne; les malheurs de sa patrie aggravèrent son état. il mourut le 22 août 1794. L'astronomie doit beaucoup à ce savant laborieux. Les éclipses surtout n'avaient jamais été traitées avec autant de détail que par Dionis.

* DIONISI (Philippe-Laurent), bénéficier de la basilique du Vatican, né en 1711, à Rome, où il mourut le 11 mars 1789, fut très-versé dans les langues latine, grecque et hébraïque, et dans tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique. Ses ouvrages sont : | *Sacrarum vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, 1773, in-fol., avec 88 planches; | *Antiquissimi vesperarum paschalium ritus expositio ; de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi ante vesperas in vaticana basilica usitato conjectura*, sans nom d'auteur, Rome, 1780, in-fol. Il eut en outre la plus grande part, avec l'abbé Martinetti, à la formation du "Bullario vaticano"; et la *Préface* de ce grand ouvrage est tout entière de sa composition.

DIOPHANTE, mathématicien grec, dont il nous reste 6 livres de *Questions arithmétiques*, imprimées pour la première fois en 1575, puis à Paris, 1621, in-fol. C'est le premier et le seul des écrits grecs où nous trouvions des traces d'algèbre, ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la manière dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces 6 livres, reste d'un ouvrage en 13, ont d'abord été traduits et commentés par Xylander; ensuite, de nouveau, et avec plus d'intelligence, par Bachet de Méziriac ; et enfin

réimprimés avec les notes de Fermat, en 1670. [Il paraît certain que les Arabes, qui passent pour les premiers géomètres, avaient une version de Diophante. Il en existe une *Traduction* en allemand, Leipsick, 1810. Le temps où ce géomètre a vécu est très-incertain; les opinions varient depuis 200 ans avant J.-C. jusqu'à 400 ans après le commencement de l'ère chrétienne.]

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette église, exerçait cette dernière charge, lorsqu'il renouvela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, Théodoret, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, et il conçut dès lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 445, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrement ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé, avec tant de raison, "le brigandage d'Ephèse". Toutes les règles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès, et à la déposition de saint Flavien, qui ne survécut guère à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape saint Léon une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparaître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat et du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes, où l'on dévoilait tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458. Une dissimulation de système plus que de caractère, et une suite bien combinée d'artifices, avaient porté cet homme dangereux sur la chaire patriarcale d'Alexandrie: hypocrite tout différent d'Eutychès, et qui, sans s'astreindre, comme ce suborneur austère, aux observances extérieures et pénibles de la vertu, avec une mondanité et un faste tout séculier, des mœurs plus qu'équivoques, des injustices criantes et de vraies concussions, se donnait pour un saint, extorquait jusqu'aux témoignages de l'estime et de la vénération, par la terreur de son despotisme, et par les manœuvres d'une foule de tyrans subalternes, qu'attachait à son sort le goût des mêmes vices et l'assurance de l'impunité: génie entreprenant, d'une obstination indomptable, d'une audace que n'arrêtait pas la perspective des extrémités les plus funestes, tel enfin qu'il le fallait pour donner de la célébrité aux rêveries d'un enthousiaste obscur, et pour en couvrir le ridicule.

DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que Boniface, fut placé sur la chaire pontificale, et mourut environ 3 semaines après.

DIOSCORIDES (Pedanius, et non Pedacius), médecin, né à

Anazarbe en Cilicie, vers le commencement de l'ère chrétienne, a laissé un ouvrage très-célèbre sur *la Matière médicale générale*, tirée des trois règnes de la nature. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolfe Collenutius et Leonicus Thomæus, pour savoir si Pline avait suivi Dioscorides, comme le dernier le croyait, ou si Dioscorides avait tiré son ouvrage de celui de Pline, ce qui était le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit, Dioscorides suivit d'abord le métier des armes, et il s'adonna ensuite à la connaissance des simples. [Son livre fut imprimé pour la première fois à Venise en 1499, in-fol., avec Nicondre. Il le fut encore dans la même ville, en 1518, et à Bâle, en 1519. Les ouvrages de Dioscorides devinrent les fondements de la botanique moderne, et presque toute la nomenclature des plantes s'y retrouve.]

*DIOT, curé de Ligny-sur-Canche, député du clergé d'Artois aux états généraux de 1789, prêta le serment imposé par la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque constitutionnel du département de la Marne. Mais bientôt il montra le plus vif repentir de sa conduite, refusa d'exercer les fonctions d'évêque, retourna dans sa cure, et engagea ses paroissiens à ne point se soumettre aux decrets de l'assemblée. Arrêté comme suspect, en 1794, et traduit au tribunal révolutionnaire d'Arras, il déclara qu'il invoquait le martyre en expiation du serment qu'il avait prononcé : on le condamna à mort.

DIPPEL (Jean-Conrad), écrivain célèbre par des opinions extravagantes, se nommait dans ses ouvrages " Christianus Democritus". Il s'appliqua d'abord à des controverses contre les piétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le piétisme qu'il lui avait été contraire à Strasbourg. Il voulait une femme et une place de professeur ; ayant manqué l'une et l'autre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue réformée dans son " Papismus protestantium vapulans ". Ce livre ayant soulevé contre lui les protestants, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il était parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50,000 florins. Le faiseur d'or était alors réellement dans la misère ; il ne trouva de ressources contre les poursuites de ses créanciers qu'en se cachant. Après avoir parcouru différents pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir dans tous essuyé le châtiment de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérît le roi, mais fâché que cette guérison arrivât par un homme qui se moquait ouvertement de sa religion, obtint que le médecin alchimiste quitterait la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espèce de patente dans laquelle il annonçait qu'il ne mourrait pas

avant l'an 1808 : prophétie qui ne se vérifia pas; car on le trouva mort dans son lit au château de Wittgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. Dippel méritait une place dans l'histoire de la philosophie hermétique, ainsi que dans celle des délires du genre humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin ou bleu de Prusse. [Ses ouvrages sont au nombre de soixante-dix, tous en allemand. On en peut voir les titres dans l'"Histoire des savants hessois", par Striedes.]

DIRCÉ, reine de Thèbes. Lycus répudia Antiope pour l'épouser. Les enfants d'Antiope, irrités de cet affront, attachèrent sa rivale à la queue d'un taureau furieux. — Il y eut une autre DIRCÉ qui, ayant osé comparer sa beauté à celle de Pallas, fut changée en poisson.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève le lia avec les cénobites de ce monastère célèbre; mais son attachement aux décrets du saint-siége le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, où il vivait encore en 1691, fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui : | *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, Paris, 1683, in-4°; ouvrage assez bon; | l'"Histoire ecclésiastique de chaque siècle", qu'on trouve dans l'"Abrégé de l'histoire de France", de Mézerai, a été composée sur des *Mémoires* qu'il avait fournis; et, quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DISCORDE, déesse que Jupiter chassa du ciel, parce qu'elle brouillait continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, avec les autres dieux, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : "à la plus belle". Junon, Pallas et Vénus se disputèrent cette pomme. On représente la Discorde coiffée de serpents, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante, et les mains ensanglantées, Virgile exprime ainsi son funeste pouvoir :

Tu potés unanimos armare in prælia fratres,
Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
Funereasque inferre faces : tibi nomina mille,
Mille nocendi artes.

DITMAR, évêque de Mersbourg en 1005, mort en 1018 à l'âge de 40 ans, était fils de Sigefroi, comte de Saxe, et avait été bénédictin au monastère de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'histoire des empereurs Henri I*er*, Othon II et III, et Henri II,* sous lequel il vivait. Cette *Chronique*, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. Le savant Leibnitz l'a insérée dans ses "Écrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick", avec des variantes et des corrections, in-fol. [Cette édition a été la première qui n'offrît point de lacunes; mais celle qui a paru à Dresde en 1790, traduite en allemand par Ursines, lui est encore supérieure. L'éditeur, par le moyen du manuscrit

de Dresde, a corrigé plusieurs fautes qui se rencontrent dans l'édition de Leibnitz.]

DITMAR (Juste-Christophe), né à Rothembourg, dans la Hesse, le 15 mars 1677, membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, mort dans cette ville en 1737; nous a laissé : | *Scriptorum rerum germanicarum volumen*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol.; | *Dissertationes academicæ*, Leipsick, 1737, in-4°, relatives aux leçons qu'il donnait; | une Edition de Tacite "de moribus Germanorum", avec un savant *Commentaire*, Francfort-sur-l'Oder, 1725 : | *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol.; | *Histoire de l'ordre de Saint-Jean*, dans le Brandebourg, 1728, in-4°, en allemand; | une Edition des "Annales des duchés de Clèves, Juliers, etc.", de Teschenmacher (*voy.* ce nom), qu'il a enrichie de notes, de diplômes, etc., Francfort et Leipsick, 1721, in-fol. [On lui doit encore des *Dissertations* académiques relatives à son cours. On lui attribue aussi une *Vie du pape Grégoire VII*, en latin, Francfort, 1710, in-8°.]

*DITMAR (Théodore-Jacques), professeur d'histoire et de géographie, né à Berlin en 1734, mort en 1791, est auteur des ouvrages suivants : | *de Methodo qua historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4°; | *Description de l'ancienne Egypte* (en allemand), 1784, in-8°; | *sur l'État du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Égypte*, Berlin, 1786, in-8° (idem); | *Histoire des Israélites jusqu'à Cyrus*, etc., (idem, ibid., 1788, in-8°; | *Sur les peuples anciens du Caucase, patrie des Chaldéens et des Phéniciens*, (idem,) ibid., 2e édition, 1790, in-8°, etc.

* DITTERS DE DITTERSDORF (Charles), célèbre compositeur allemand, né à Vienne en 1739, mort en 1797, montra dès l'âge de 7 ans une passion extraordinaire pour la musique, et acquit à l'école des premiers maîtres de son temps un talent qui excita l'admiration générale. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Glück en Italie, résida plusieurs années à Berlin et à Vienne, et se lia avec le célèbre Haydn. Ses principaux ouvrages sont : | les *Métamorphoses d'Ovide*, composition de 15 symphonies, Vienne, 1705, | et des *Oratorio* d'Isaac, de David, de Job et d'Esther; ce dernier passe pour son chef-d'œuvre. L'*Histoire de sa vie*, par lui-même, a été publiée par son fils, Leipsick, 1801, in-8°, en allemaud.

DITTON (Humphrey), Anglais célèbre, ne à Salisbury en 1675, maître de l'école de mathématiques érigée dans l'hôpital de Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte était une chose plaisante. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueraient les degrès de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque temps, à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal : ils en furent pour la honte

et pour une grande dépense. [Les ouvrages de Ditton, comme mathématicien, sont : | *Des Tangentes des courbes ;* | *Traité de catoptrique sphérique.* (Ces deux ouvrages se trouvent dans les "Transactions philosophiques".) | *Lois générales de la nature et des mouvements,* in-8° ; | *Méthode des fluxions ;* | *Synopsis algebrica*, d'Alexandre, avec augmentations et corrections ; | *La nouvelle loi des fluides ;* | *Traité de Perspective*, etc.] Ditton s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il publia l'ouvrage suivant : *Démonstration de la religion chrétienne*, Londres, 1712, in-8°, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre : " La Religion chrétienne démontrée par la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°. ; réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec succès contre les déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIUS-Fidius, ancien dieu des Sabins, dont le culte passa à Rome. Ce Dius ou Deus-Fidius, et quelquefois simplement Fidius, était regardé comme le dieu de la bonne foi ; d'où était venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment était " me Dius-Fidius", qu'on doit entendre dans le même sens que " me Hercule ". On le croyait fils de Jupiter, et quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

* DIVÆUS, ou van Dieve (Pierre), né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571, il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé, l'an 1575, de rechercher les priviléges de cette ville. Il abandonna ses emplois l'an 1582, pour s'attacher au parti du prince d'Orange, ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglais et les états confédérés, Divæus fut créé conseiller-pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas long-temps de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savants, et surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connaissances de Divæus dans l'histoire belge et les antiquités. Nous avons de Divæus : | *De antiquitatibus Brabantiæ, et rerum brabanticarum libri* xix, qu'Aubert Lemire a fait imprimer à Anvers, 1610 : ouvrage d'une grande érudition ; | *de Galliæ belgicæ antiquitatibus liber, statum ejus, quem sub Romanorum imperio habuit, complectens*, Anvers, 1565 ; | *Rerum lovaniensium libri* iv, *et Annalium oppidi lovaniensis libri* viii. Paquot a donné une belle édition de tous ces ouvrages, en un vol. in-fol., avec des additions et des tables, Louvain, 1757. Divæus avait encore fait plusieurs ouvrages analogues aux précédents ; mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVICON, chef et général des Helvétiens (maintenant les Suisses), se rendit célèbre par la défaite de Cassius, et par la fierté avec laquelle il parla à Jules César. Il avait été député vers ce conquérant pour lui demander son alliance. César ayant exigé des ôtages, ce brave capitaine lui ré-

pondit « que sa nation n'était pas accoutumée de donner des ôtages, mais d'en recevoir » ; et se retira ensuite, vers l'an 58 avant J.-C. Les Suisses d'aujourd'hui tiennent encore quelque chose de la bravoure et de l'intégrité de Divicon.

DIVINI (Eustache), [artiste italien, qui excellait dans l'art de faire les télescopes, contesta à Huyghens la découverte de l'anneau de Saturne] par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre : *Brevis annotatio in systema saturnium.* Ses raisons étaient qu'il ne voyait pas cet anneau avec ses télescopes. Huyghens le réfuta dans une réponse, à laquelle Divini répliqua vainement. Cet auteur vivait encore en 1663.

DIVITIAC, druide et philosophe gaulois, estimé et aimé de Cicéron et de César, qui l'avaient connu, était l'un des chefs de la république d'Autun, habitée par les Éduens. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules, où il les appela pour s'en aider contre les Germains, et autres peuples qui l'avaient attaquée.

*DIXMERIE (Nicolas Bricaire de La), littérateur, né en Champagne vers l'année 1731, mort d'apoplexie en 1791, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Nous nous bornerons à indiquer les suivants : | *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol., 1769, 3 vol. in-12 ; | *les Deux âges du goût et du génie sous Louis XIV et sous Louis XV*, 1769 ; in-8° ; | *le Lutin*, 1770, in-12 ; | *l'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12 ; | *Eloge de Voltaire*, 1779, in-12 ; | *Eloge analytique de Michel de Montaigne*, etc., 1780, in-12 ; | *le géant Isoire, sire de Montsouris*, 1788, 2 vol. in-12. Les autres ouvrages de La Dixmerie sont des *Romans*, oubliés aujourd'hui, quelques *Brochures* polémiques, des *Dialogues des morts*, insérés dans le "Mercure", et quelques *Pièces de vers* dans l'"Almanach des Muses" et autres recueils. Il eut part à l'ouvrage de Goguet sur l'"Origine des lois".

* DJAAFAR-Khan, neveu du célèbre Kérym, souverain de la Perse, avait été nommé, en 1779, gouverneur de Beïboun et de Chester par Sâdik son père, successeur de Kérim. Lorsque Sâdik fut supplanté et exterminé par l'ambitieux Aly-Mourad Chah en 1781, Djaafar conserva sa place en se soumettant à cet usurpateur. Après la mort d'Aly-Mourad en 1784, il voulut monter sur le trône, et entra en concurrence avec l'eunuque Agha Moammed, oncle de Fath Aly, empereur actuel de la Perse. La lutte fut longue et terrible ; et la Perse se trouva pendant quelque temps partagée entre ces deux concurrents ambitieux. Enfin, après avoir perdu une partie de son armée, poursuivi avec acharnement par le redoutable eunuque, Djaafar se vit contraint de fuir ; mais il ne put échapper au poison et au fer de deux conspirateurs, qui le firent mourut à Chiraz, le 14 mai 1788. Son fils Louthf-Aly Khan mourut en combattant contre Agha-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zend fondée en Perse en 1750, par Vélyl-Kérym Khan.

* DJAMY (Abderrahman), regardé comme le Pétrarque des Persans, né en 1414 (817 de l'hé-

gire) dans le Khorâçân, fut appelé à la cour du sultan Abou-Saïd, jouit d'un égal crédit sous le successeur de ce prince, et mourut en 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds que Djamy. On compte de lui 40 ouvrages environ sur différents sujets. Les plus intéressants sont au nombre de sept, réunis par l'auteur lui-même sous le nom de *Heft aurenk*, c'est-à-dire *les Sept étoiles de l'Ourse*; en voici les titres : | *Selséleh alzéheb* (chaîne d'or); | *Solaman et Absal*, conte; | *Sobahat alabrar* (rosaire des justes) | et *Tohfat alahrar* (présent des gens de bien); deux traités de morale entremêlées de contes; | *Yousouf et Zuléikha*, | *Medjnoun et Leilâ*, poème traduit par de Chézy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; *Khird-naméh Iskendery*,) le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre). La bibliothèque du roi, à Paris, possède le *Koulliet* ou *Recueil des œuvres de Djamy*. Langlès a traduit en français les fables du *Béharistan* du même auteur, dans ses "Contes, et fables tirées d'auteurs arabes et persans", 1788.

* DJEZZAR (Ahmed) pacha d'Acre et de Saïde, était né en Bosnie. S'étant vendu lui-même à un marchand d'esclaves, il fut mené en Egypte, acheté par le célèbre Aly-Bey, et d'esclave mameluck il parvint à la dignité de gouverneur du Caire. Nommé au gouvernement de Bairout, ville de Syrie, par l'Emir Yousouf, il fut à peine entré en possession qu'il s'empara de cinquante mille piastres appartenant au prince Yousouf, et pour les retenir il déclara ne reconnaître d'autre maître que le sultan. Yousouf, aidé de la protection tacite du pacha de Damas, de Dhaher et des Russes, vint assiéger Bairout. Djezzar, forcé de se rendre, suivit Dhaher à Acre, d'où il s'échappa bientôt. Doué de valeur et d'intelligence, il fut nommé en 1775 pacha d'Acre et de Saïde, par Hassan, capitan-pacha, qui le chargea d'achever la ruine des rebelles. Cet ordre, exécuté avec fidélité, lui valut de nouvelles faveurs de la Porte, qui, en 1785, lui envoya les trois queues et le titre de visir. Il exerçait depuis plus de vingt ans d'horribles vexations contre les habitants de la Syrie, lorsque l'armée française débarqua en Égypte. Ne reconnaissant plus depuis long-temps l'autorité de la Porte, il n'attendit point ses ordres pour se déclarer contre les Français; il renvoya sans réponse l'officier qui lui fut adressé par Buonaparte, et fit mettre aux fers tous les Français qui se trouvaient dans Acre. La Porte l'ayant élevé dans ce moment à la dignité de pacha d'Égypte, il fit les préparatifs nécessaires pour résister aux Français. Battu et poursuivi sur tous les points, obligé de se renfermer dans Saint-Jean-d'Acre, il pensait même à abandonner cette place quand sir Sidney-Smith vint ranimer son courage. Phélippeaux, officier francais, émigré, s'étant chargé de la défense de la place, les Français furent obligés de lever le siége après 61 jours de tranchée ouverte, le 21 mai 1799. Lorsque les Français quittèrent l'Égypte, Djezzar parvint à se maintenir dans son gouvernement, et il mourut en mai 1804, laissant des trésors immenses. On ne peut refuser à

Djezzar de grandes qualités, du courage, et même un certain fonds de grandeur d'âme; mais tout cela se trouve bien effacé par la cruauté sans exemple, qu'il manifestait non-seulement dans l'exercice de la puissance extérieure, mais dans l'intérieur de la vie privée; cruauté qui lui valut à si juste titre le nom de Djezzar (boucher).

DLUGOSZ (Jean), Polonais, chanoine de Cracovie et de Sandomir, mort en 1480, à 65 ans. [Dlugosz fut exilé et enfermé pendant trois ans à cause de son dévouement à la cour de Rome, lors des discussions sur l'élection des évêques. Il obtint sa liberté sous le roi Casimir IV, qui lui confia l'éducation des princes ses fils, fut envoyé en Prusse, en Hongrie, en Bohême, avec des missions importantes, et fit ensuite un voyage en Palestine pour visiter les lieux saints.] Il est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-fol. en 12 livres. Le 13e fut imprimé à Leipsick, en 1712, in-fol. L'auteur, quoique exact et fidèle, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son histoire à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1444, année de sa mort.

* DMETRI ou Demétrius, archevêque métropolitain de Rostof, né en 1651, mort le 28 octobre 1709, canonisé par l'église russe en 1752, fut très-utile à Pierre-le-Grand dans le grand œuvre de la civilisation de la Russie. Ses principaux ouvrages sont : | La *Vie des saints honorés par l'église gréco-russe*, 4 parties, Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, réimprimée à plusieurs reprises à Kiew et à Moscou; | *Recherches sur l'hérésie des Rasholniki de Bruinsk*, 3 parties, Moscou, 1745, réimprimé souvent; | *Chronologie d'après la Bible*, ouvrage incomplet, qui ne va que jusqu'à l'an 3600 de la création, Moscou, 1784; | *Discours*, 1786, 1805, 1807; | *Homélies, cantiques*, etc., encore en usage dans les églises russes; | des *Drames* sur des sujets religieux qu'il faisait représenter dans son palais épiscopal de Rostof.

* DMOCHOWZKI (François), littérateur polonais, d'abord religieux de la congrégation des Écoles-Pies, né en 1762, quitta son ordre et se maria quelques années avant sa mort, arrivée en 1808. On lui attribue une part active dans l'insurrection polonaise de 1794; et il est certain qu'il fut membre du gouvernement qui s'établit à cette époque. On a de lui | une *Traduction* de l'"Iliade"; une *Imitation* de l'"Art poétique" d'Horace, du "Jugement dernier" d'Young, et d'une partie du "Paradis perdu" de Milton (en vers polonais). Il avait aussi entrepris une *Traduction* de l'"Énéide", qu'il ne put achever, et qui fut terminée par Jaknbowski, Varsovie, 1809, in-8°. Il avait enfin rédigé pendant quelques années un journal littéraire polonais intitulé "le Mémorial".

* DOBEILH (François). jésuite français, né à Moulins vers 1634, mort en 1716, professa les humanités dans divers colléges de son ordre. On a de lui des *Traductions* de plusieurs ouvrages espagnols du P. Nieremberg, son confrère, tels que : | *Avis consolant pour les personnes scrupuleuses*, Amiens, 1671; Lyon,

1702, in-12; | *L'aimable mère de Jésus*, Amiens, 1671; Amsterdam, 1672, in-12; | *Réflexions, sentences et maximes royales et politiques*, Amsterdam, 1671, in-12; | *Vie du roi Almanzor*, 1671, in-12; | *Vie de Sainte-Ulpire*, Amiens, 1672, in-12.

*DOBERT (Antoine), religieux minime, est auteur d'un ovrage intitulé : *Récréations littérales et mystérieuses*, etc., Lyon, 1650, in-8° : c'est une imitation et souvent une copie des "Bigarrures du sieur des Accords". (*Voy.* l'art. TABOUROT.) Le P. Dobert mourut pendant l'impression de ce livre.

*DOBNER (Gélase), religieux de la congrégation des Écoles-Pies, né à Prague en 1749, fut recteur de l'université de cette ville, et mourut en 1790. On a de lui, sur l'histoire de Bohème et de Moravie, beaucoup d'ouvrages remplis de recherches, et d'une critique judicieuse; les principaux sont : | *Venceslai Hagek annales Bohemorum*, etc., Prague, 1762, 1763, 1765, 1772, 1777 et 1782, 6 vol. in-4°; | *Epistola, qua gentis czechicæ origo a vet. Zechis... vindicatur*, etc., ibid., 1767, in-4°; | *Monumenta historica Bohemiæ*, etc., ib. 1764-86, 6 vol. in-4°; | *Examen criticum quo ostenditur nomen Czechorum repetendum esse*, etc., ibid, 1769, in-4°; | *Examen criticum... originem Czechorum à Zechis Asiæ petitam*, etc., ibid., 1770, in-4°. Les ouvrages suivants sont écrits en allemand : | *Discussion critique sur le temps auquel la Moravie est devenue un margraviat*, etc., Olmütz, 1781, in-8°; | *Limites de l'ancienne Moravie*, Prague, 1793, in-8°, | et plusieurs *Mémoires* insérés dans la "Collection" de la société des sciences de Prague.

*DOBRÉE (Thomas), négociant, né à Nantes le 6 avril 1781, mort le 15 décembre 1828, fut consul du Danemarck et des villes anséatiques, membre de la société académique de la Loire-Inférieure, Entré de bonne heure dans la carrière du commerce que son père avait parcourue avec honneur, il est le premier armateur qui, après la paix, ait renoué les anciens rapports de la France avec la Chine. C'est à lui, à ses essais long-temps infructueux, qu'on doit l'importation, et, pour ainsi dire, la découverte du mode employé par les Anglais, pour doubler les vaisseaux avec du feutre, procédé que le gouvernement français a adopté pour la marine royale. Dobrée eut le tort de propager avec ardeur la méthode lancastrienne. Mais sa probité et sa délicatesse étaient vivement appréciées, où sa bienfaisance le fera long-temps regretter.

*DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite allemand, fut envoyé comme missionnaire au Paraguay. Après y avoir passé 22 ans dans les travaux pénibles de l'apostolat, il revint en Europe, et publia *Historia de Abiponibus, equestri, bellicosaque Paraquariæ natione*, etc.; Vienne, 1783-1784, 3 vol, in-8°, avec des figures. A. Kreil, professeur à Pest, en publia en même temps une "Traduction" en allemand. Ce jésuite mourut en 1791. Son ouvrage renferme des documents intéressants; et tout ce qui concerne la géographie physique et civile, et l'histoire naturelle du pays, y est

traité dans le plus grand détail.

*DOBROWSKI (Joseph), jésuite, et l'un des plus savans hommes dont s'honore la compagnie, né à Jersnet, en Hongrie, en 1754, mort récemment, devint gouverneur des enfants du comte de Nostilz, résidant à Prague. Nommé sous-directeur du séminaire général d'Olmütz, il fut, en 1789, recteur de cet établissement. Dobrowski publia plusieurs ouvrages, en latin et en allemand, fruits de ses recherches laborieuses sur la littérature de la Moravie et de la Bohème. Tels sont : | *Littérature bohémienne et morave, pour les années* 1779-80, Prague, 2 vol. in-8° ; | *Magasin littéraire pour la Bohème et la Moravie*, Prague, 1786-87, 3 cahiers in-8° ; | *Histoire de la langue et de la littérature bohémiennes*, Prague, 1792, in-8° ; | *de la Formation de la langue esclavonne*, Prague, 1799, in-8° ; | *Slawin, message adressé de la Bohème à tous les peuples esclavons*, ou *Mémoire pour servir à la connaissance de la littérature esclavonne dans tous ses dialectes*, Prague, 1806, in-8° ; | *Glagolitica, sur la littérature glagolitique, l'âge de la Bukwitza, le modèle d'après lequel elle s'est formée, sur l'origine de la liturgie romano-esclavonne, et la traduction de cette liturgie en langue dalmatienne, qu'on a attribuée à saint Jérôme*, Prague, 1807, in-8°, avec 2 planches. Cet ouvrage est un supplément au *Slawin* ; | *Fragmentum pragense evangelii sancti Marci, vulgo autographi, edidit lectionesque variantes critice recensuit*, Prague, 1778, in-4° ; | *Corrigenda in Bohemia docta Balbini juxta editionem P. Raph. Ungar*, Prague, in-8° ; | *de Antiquis Hebræorum characteribus dissertatio, in quâ speciatim Origenis Hieronymique fides testimonio Josephi Flavii defenditar*, Prague, 1783, in-8° ; | *Przikrel grammatica linguæ Brahmanicæ*, Prague, 1799, in-8° ; | *de Sacerdotum in Bohemia celibatu narratio historica, cui constitutiones concilii moguntini Fritzlariæ 1244 celebrati, adnexæ sunt*, Prague, 1787, in-8°. Dobrowski publia encore d'autres écrits fort intéressants, et orna plusieurs ouvrages de Michaëlis de *Notes*, de *Variantes* et de *Dissertations* très-curieuses sur les usages, les mœurs et la langue des anciens Esclavons.

DOBSON (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1610, s'attacha à la manière de Vandick, et s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles I[er], qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour et à la ville, qu'il ne pouvait suffire à tout ce qu'on lui demandait. Sa manière était à la fois douce et forte ; ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégea ses jours. Il mourut à Londres en 1647, à 37 ans.

*DOCAMPO (Gonzalve), né à Madrid, mort archevêque de Lima au Pérou en 1617, est auteur | d'un *Traité du gouvernement du Pérou* (en espagnol), resté manuscrit ; | et d'une *Lettre pastorale* à tous les curés de son diocèse.

*DOCHE (Joseph-Denis), compositeur de musique, né à Paris le 22 août 1766, mort à Soissons en juillet 1825, fut nommé, à l'âge de 19 ans, maître de chapelle de l'église de Coutances. Forcé à la révolution de ré-

venir à Paris, il donna un grand nombre de *Pièces* dont plusieurs sont restées au théâtre. En 1810 il obtint la place de chef d'orchestre au Vaudeville ; il en remplit les fonctions pendant 15 ans, et se retira au mois d'avril 1825 à Soissons, où il mourut. Ce qui le fit connaître, ce sont les *Airs* et les *Morceaux détachés* qu'il composa : on en compte plus de 500, parmi lesquels on cite | *Fanchon la vielleuse*, | *la Belle au bois dormant*, | *O Fontenay!* etc. En 1823, Doche publia le recueil de ses productions sous ce titre : *La Musette du Vaudeville.* Il avait aussi composé plusieurs *Messes à grand orchestre ;* on estime celle qu'il fit exécuter le jour de la Sainte-Cécile, dans l'église de Saint-Eustache, en 1809.

DODART (Denis), conseiller, médecin du roi, et premier médecin du prince et de la princesse de Conti, et enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, et y mourut en 1707, universellement regretté. Il était né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle ; et l'attention chrétienne avec laquelle il veillait perpétuellement sur lui-même n'était pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissait assez à découvert cette joie sage et durable, fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satires, l'appelait "monstrum sine vitio", un prodige de sagesse et de sciences, sans aucun défaut. On a de lui : | *Mémoire pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-fol. ; ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface ; | *Statica medicina gallica*, dans un recueil sur cette matière, en 2 vol. in-12 ; | *Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diète des anciens, sur leur boisson. Il avait beaucoup travaillé aussi sur la digestion et la transpiration, pour suivre et vérifier les observations de Santorius ; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec précision. — Jean-Baptiste-Claude DODART, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes* sur l'"Histoire générale des drogues" de Pierre Pomey.

DODD (R....), ingénieur anglais, mort à Glocester en 1822, des suites de l'explosion d'un bateau à vapeur sur lequel il se trouvait, a laissé, en anglais, les ouvrages suivants : | *Tableau des principaux canaux qui existent dans le monde*, etc., 1795, in-8° ; | *Rapport sur le chemin creux proposé de Gravesend à Tilbury et sur le canal de Gravesend à Stroud*, 1798, in-4° ; | *Lettres sur l'amélioration du port de Londres*, etc., 1799, | et *Observations sur l'eau*, 1805, in-8°.

DODDRIDGE (Philippe), théologien anglais, né à Londres en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il était allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *Sermons*, in-8°, écrits avec simplicité. [Ils ont été traduits en français par Bertrand.]

DODECHIN, prêtre du XIV[e] siècle, natif de Longenstin dans l'électorat de Trèves, visita la Pa-

lestine, dont il donna une *Description*, et continua la "Chronique" de Marianus Scotus, depuis 1083 jusqu'en 1200.

DODERET, ancien administrateur du district de Langres, qui, pendant son administration, fit imprimer plusieurs ouvrages contre la religion, notamment *le Catéchisme de toutes les religions, en abrégé*, mourut à Rivières-les-Fosses, à l'âge de 73 ans, le 1er avril 1824. Ses enfants, le voyant dans un danger imminent, le supplièrent d'invoquer les secours de la religion, ce à quoi il se refusa pendant long-temps; mais, sentant la mort approcher, il fit, de son propre mouvement et au grand étonnement de sa famille, appeler un prêtre qui, après l'avoir confessé deux fois, lui administra les derniers sacrements.

DODOENS, ou DODONÉE (Rambert), né dans la Frise en 1518, médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 67 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art : | *Histoire des plantes*, en latin, avec figures, Anvers, 1644, in-fol. La description des plantes étrangères, surtout de celles des Indes, est empruntée principalement des ouvrages de Charles l'Ecluse; | une Édition de Paul Éginète, Bâle, 1546; | *Medicinalium observationum exempla rara*, Anvers, 1585, in-8°, etc.

* DODSLEY, libraire et littérateur anglais, avait un goût naturel pour la poésie. Une *Pièce de vers* adressée à Pope lui mérita l'amitié de ce poète, qui l'aida à élever une boutique de librairie, où il fit en peu de temps une fortune qui ne l'enorgueillit point. S'étant retiré des affaires, il mourut à Durham le 25 septembre 1764. C'est lui qui eut la première idée d'un ouvrage estimable, intitulé *Le Précepteur*. Ses principaux écrits sont : | *Le roi et le fermier de Mansfield*, comédie dans le genre de la "Partie de chasse de Henri IV"; | *Cléone*, tragédie; | *L'Economie de la vie humaine*, petit traité de morale, Londres, 1795, in-12, figures, qui eut beaucoup de succès, parce qu'il fut attribué au comte de Chesterfield. On a aussi traduit plusieurs de ses *Pièces* avec celles de Gay, en 2 vol. in-12, sous le titre "Choix de petites pièces du théâtre anglais".

* DODSON (Michel), savant avocat anglais, naquit en 1732, à Marlborough, dans le comté de Wiltshire. Il ne possédait pas toutes les qualités brillantes de l'orateur, mais il se distingua par la sagesse de ses conseils. Il faisait des Écritures saintes son étude favorite, et appartenait à une société instituée en 1783 pour propager malheureusement la connaissance de la Bible défigurée. Nommé en 1770, l'un des commissaires des banqueroutes, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1799. On a de lui: | une nouvelle *Traduction d'Isaïe avec des notes, pour faire suite à celles du docteur Lowth*, et des *observations sur quelques parties de la traduction et des notes de ce savant évêque par un laïque*, 1790, 1 vol. in-8°; | la *Vie de sir Michel Forster*, son oncle, réimprimée dans la nouvelle édition de la "Biographia britannica", in-fol.

DODSWORTH (Roger), né en 1585, à Saint-Oswald, dans le comté d'Yorck, a travaillé au *Monasticon anglicanum*, avec



Dugdale. (*Voyez* ce nom.) [Il mourut en 1654.]

DODWEL (Henri), né à Dublin, en 1641, de parents pauvres, ne put qu'avec beaucoup de peine faire ses premières études. Un de ses parents lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurèrent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume. Il mourut en 1711, âgé de 70 ans. C'était un homme versé dans l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique et les ouvrages des Pères; mais d'une humeur bizarre et chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : | un *Traité contre les non-conformistes*, plein d'idées singulières, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destitué de toutes règles de doctrine et de croyance, et abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'âme, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques; | des *Dissertations latines sur saint Cyprien*, 1684, in-8°. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand que le disent les écrivains ecclésiastiques. Dom Thierri Ruinard le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des "Actes sincères des martyrs". Un auteur qui a embrassé le sentiment de Dodwel prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs et les morts ordinaires, les persécutions pour cause de religion et les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, et il est d'autant moins recevable qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affaiblir toutes les preuves du christianisme. (*Voyez* DIOCLÉTIEN, RUINARD.) | un *Traité sur la manière d'étudier la théologie*, en anglais; | *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, Oxford, 1698 et 1712, 4 vol. in-8°, rare et estimé. L'auteur a orné cette édition de remarques et de dissertations; | *De veteribus Græcorum Romanorumque cyclis*, Oxford, 1702, in-4°; | *Annales Thucydidis et Xenophontis*, 1702, in-4°; ouvrage recherché; | plusieurs Editions d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des notes. Ceux qui voudront connaître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter "l'Abrégé des Œuvres de Henri Dodwel, avec une Notice sur sa Vie", publié par François Brokesby. Mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwell aimait extrêmement à se distinguer, et ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires et insoutenables qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvaient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire, que d'être exécuté comme les scélérats, rendu infâme aux yeux de tout l'empire romain, et honoré dans une secte méprisée et persécutée! Ces extravagantes opinions ont fait dire à Burnet, évêque anglican de Salisbury, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hob-

bes, un Spinosa, n'auraient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. «Cependant, ajoute-t-il, vous n'avez point reconnu vos fautes comme vous l'auriez dû faire publiquement.... Je puis vous assurer que j'aimerais mieux ne savoir ni lire ni écrire que d'étudier ou de faire des livres dans les vues que vous vous êtes proposées depuis plus de trente ans. Vous aimez les nouveautés et les paradoxes, et vous employez votre savoir pour les établir..... J'estime, comme je le dois, plusieurs bonnes et belles qualités que vous possédez; mais je déplore votre malheur dans tout ce que vous avez fait de répréhensible.» Chishull, bachelier en théologie, et membre de l'universitéd'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savants qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger et de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. «Je ne veux nullement, dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit de prétendre; mais je veux rabaisser cette autorité, à la faveur de laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le genre humain a plus de droit à la connaissance de la vérité que l'auteur n'en a à la réputation dont il jouit par un savoir faux et mal employé.» C'est par son *Discours sur un Sacerdoce et un Autel* (1683), par son *Traité du droit du Sacerdoce, des Laïcs*, et surtout par ses *Actes sincères des martyrs* que Dodwel avait commencé à développer les fausses doctrines si justement blâmées par Chishull.]

*DOEDERLEIN (Jean-Alexandre), historien et antiquaire, né en 1675 à Weissembourg (Franconie), fut recteur du collége de cette ville, membre de l'académée des curieux de la nature de Cassel, de la société royale de Londres, etc.; il mourut en 1645. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont: | *Schediasma historicum imperator. P. Æl. Adriani et M. Aurel., Probi vallum seu murum in variis Germaniæ tractibus conspiciendum*, Nuremberg, 1723, in-4°; | *Commentatio historiæ de nummis Germaniæ*, etc., etc., ibid., 1729, in-4°; | *Antiquitates gentilismi nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4° (le texte est en allemand); | *Matthæus à Pappenheim enucleatus emendatus; illustr. et continuatus*, Schwatzbach, 1739, in-8°; | *Traces d'antiquités sacrées russes sclavonnes qui existent au centre de l'Allemagne*, (en allemand); | *Inscriptiones sclavo-russicæ*, etc.; | *de* Θηριομαχία *Paulina*, dissertation écrite en grec; | *Programma de nummorum antiquorum... præstantia*, Weissembourg, 1741, in-4°, etc., etc.

* DOEDERLEIN (Jean-Christophe), ministre luthérien, et professeur en théologie, né le 20 janvier 1746, à Weindsheim, en Franconie, mort à Iéna le 2 décembre 1792, âgé de 47 ans, termina à l'université d'Altorf, ses études, qui s'étendirent aux mathématiques et aux langues orientales; il revint à Windsheim pour y exercer le ministère de diacre, consacra ses loisirs à la lecture des Pères et des théologiens, et fut appelé, en 1772, à l'université d'Altorf, pour y remplir une chaire de théologie. Il avait commencé sa réputation par son talent pour la prédication; il l'augmenta par les ouvrages qu'il publia à cette époque. En

1782, il passa à l'université d'Iéna pour y remplir la seconde chaire de théologie, dans laquelle il succéda à Griesbach, nommé à la première. Parmi les nombreux écrits qu'il a laissés, on distingue : | une *Traduction* latine des "Prophéties" d'Isaïe, faite d'après le texte hébreu, et accompagnée de notes critiques; | une *Traduction* allemande des "Proverbes" de Salomon, avec des notes, 1778, in-8°; | l'"Ecclésiaste" et le "Cantique des cantiques", traduits en allemand, avec des notes, 1784 et 1792, in-8°; | *Institutio theologi christiani*, souvent réimprimée; | *Summa institutionis theologi christiani*, 1782, in-8°; | *Opuscula theologica*, Leipsick, 1789, in-8°; | *Doctrine chrétienne, accommodée aux besoins de notre temps*, en allemand, Nuremberg, de 1785 à 1802; c'est une rédaction nouvelle de l'*Institutio theologi christiani*. Les six dernières parties ont été rédigées et publiées après la mort de Doederlein, par C.-C. Junge; | *Bibliothèque théologique*, en allemand, Leipsick, de 1780 à 1792, in-8°, 4 vol. | *Journal théologique*, en allemand; Iéna, 1792, in-8°, un vol. | *Biblia hebraïca... cum variis lectionibus*, Leipsick, 1793, in-8°. Il faut joindre à cela un grand nombre de *Sermons* et de *Dissertations*. Les écrits de Doederlein sont également remarquables par le style et par l'érudition. Mais cet auteur est un de ceux qui ont le plus contribué à introduire ce nouveau système théologique qui prévaut aujourd'hui dans presque toutes les universités luthériennes d'Allemagne, et qui, en détruisant les principes sur lesquels les premiers réformateurs avaient appuyé la croyance protestante, menace d'y renverser le christianisme.

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül. Ce fut lui qui rapporta à ce prince que David, passant par Nobé, avait conspiré contre lui avec le grand-prêtre Achimelech. Cette calomnie mit Saül dans une telle colère, qu'il désola la ville de Nobé, et fit donner la mort, par la main du lâche Doëg, au grand-pontife et à 85 prêtres, l'an 1061 avant J.-C. C'est à cette occasion que David composa les psaumes 51 et 118.

*DOGIEL (Matthieu), historien polonais, né dans le XVII[e] siècle, entra dans la congrégation des "Éoles - Pies" en Lithuanie, et établit à Wilda, où il était recteur, un atelier d'imprimerie, qui, pour les ouvrages latins, devint le meilleur des établissements de ce genre en Pologne. C'est à ces presses que Dogiel confia la publication d'un grand ouvrage intitulé : *Codex diplomaticus regni Poloniæ et magni ducatus Lithuaniæ, in quo pacta, fœdera, tractatus pacis, etc., exhibentur;* il devait être en 8 vol. in-4°, mais il n'en parut que trois : le premier publié en 1758, le 5[e] en 1759, et le 4[e] en 1764. Un incendie, arrivé en 1754, ayant consumé les matériaux qui avaient été rassemblés avec de grandes peines, Dogiel s'était remis au travail, et l'avait terminé une seconde fois. On suppose que sa mort, arrivée en 1764, a été la cause de l'interruption que son ouvrage a éprouvée.

* DOHM (Chrétien - Conrad-Guillaume DE) ministre du roi de Prusse, né à Lemgo, dans le comté de la Lippe, le 11 décembre 1751, mort dans sa terre près Magdebourg, en juin 1820, fut

nommé, en 1776, professeur des sciences statistiques à Castel; il devint, en 1794, ambassadeur de Prusse auprès des cercles du Haut et Bas-Rhin, puis ministre au congrès de Rastadt, où il resta jusqu'en 1799. Le roi de Prusse le nomma, en 1804, président de la chambre d'Heiligenstadt dans le pays d'Eichsfeld. Ce pays étant passé sous une autre domination, Jérome Buonaparte envoya Dohm près la cour de Saxe, en qualité de ministre plénipotentiaire. La faiblesse de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1811. Les principaux écrits de Dohm, publiés en allemand, sont : | *Relation du voyage d'Edouard Ives en Perse et dans les Indes*, traduite de l'anglais, avec des notes, 1773, 2 vol. in-8°. | *Notice concernant le manuscrit de la description du Japon par Koemfer*, 1775, in-8°; | *Histoire des Anglais et des Français dans les Indes orientales*, tome 1, 1776, in-8°; | l'" Histoire du Japon " de Koemfer, avec des notes et des planches, 1777, 2 vol. in-4°; | *Matériaux pour la statistique*, 1777-85, cinq livraisons, in-8°; | *Exposition succincte du système physiocratique*, 1778, in-4°; | *Histoire de la guerre de la succession de Bavière*. C'est cet ouvrage qui engagea le roi de Prusse à l'attirer à son service. | *De l'Amélioration de la condition civile des juifs*, Berlin, 1781, 2 vol. in-4°; | *Sur l'union des princes allemands*, 1785, in-8°; | *De la révolution de Liége en* 1789, *et de la conduite du roi de Prusse en cette occasion*, Berlin, 1790, in-8°; | *Evénements remarquables pendant ma vie, depuis* 1763, 1814 et 1815, 2 vol. Cet ouvrage fit quelque sensation en Prusse. Un grand nombre d'écrits politiques, qu'il publia dans le "Muséum" et dans le "Mercure" allemand.

DOISSIN (Louis), jésuite français, né en Amérique en 1721, est connu par deux poèmes latins, l'un sur la *Sculpture*, l'autre sur la *Gravure*. On y remarque un style pur et coulant; une élocution libre, aisée, pleine de feu et de noblesse; des exemples choisis avec goût et appliqués avec autant de grâce que de justesse. Son poème de la *Sculpture* surtout offre des descriptions et une force de coloris qui ressuscitent souvent la langue d'Auguste. L'un et l'autre parurent à Paris en 1757, 1 vol. in-12, avec la traduction. Doissin mourut dans cette ville, le 21 septembre 1753, à l'âge de 32 ans, de la petite-vérole. [Ses poèmes ont été insérés dans un volume qui fait suite aux "Poemata didascalica", Paris, 1813, in-12.]

DOISY (Pierre), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact, et qui a paru sous ce titre : *Le royaume de France et les états de la Lorraine, en forme de dictionnaire*, Paris, [1745, in-4°. Il y a des exemplaires avec la date de] 1753.

DOLABELLA (Publius Cornelius), gendre de Cicéron, et troisième mari de Tullia, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, et par son attachement au parti de Jules César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Élu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux

créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein que Dolabella n'avait formé que pour frustrer ceux à qui il devait, et pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros, étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. Marc-Antoine, son collègue, traversa cette élection; mais, César ayant été tué, Dolabella sut profiter de la confusion qui suivit sa mort pour se maintenir dans cette dignité; vendu peu après à Antoine, il obtint le gouvernement de Syrie. Comme il s'y rendait, il s'empara par trahison de la ville de Smyrne, où il fit mourir Trebonius, gouverneur de l'Asie-Mineure. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Il n'en voulut pas moins prendre possession de son gouvernement; mais il s'y trouva prévenu par Cassius; après quelques succès qui n'eurent pas de suites, enfermé par celui-ci dans Laodicée, il s'y donna la mort l'an 43 avant J.-C., pour ne pas tomber vivant entre les mains de son ennemi. Il n'avait alors que 26 ou 27 ans.

DOLCE (Louis), né à Venise en 1508, mort dans la même ville le 29 avril 1568, ou, selon Tiraboschi, 3 ans plus tôt, fut mis dans le même tombeau qui avait reçu Ruscelli, son zoïle, 3 ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques et par différentes *Traductions* des écrivains anciens que par ses actions. « C'était, dit Ballet, un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style a de la douceur, de la pureté et de l'élégance; mais la faim l'obligea souvent à allonger ses ouvrages, et ne lui permit pas d'y mettre toute la correction qu'ils auraient exigée. » On recherche les suivants : | *Dialogo della pittura, intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec le français à côté, Florence, 1735; | *Il primo libro di Sacripante, paladino, canti* x, Venise, 1536, in-4°, poème resté imparfait; | *L'Achille e l'Eneide di messer Lodovico Dolce, dove egli, tessendo la storia dell'Iliade d'Omero a quella dell'Eneide di Virgilio, ambedue l'ha maravigliosamente ridotte in ottava rima*, Venise, 1572, in-4°; | *Le prime imprese del conte Orlando*, 1572, in-4°; | des *Poésies* dans différents recueils, entre autres dans celui de Berni; | *Vie de Charles-Quint*, Venise, 1561, in-4°, en italien; mais peu commune; | *Vie de Ferdinand Ier, empereur*, Venise, 1566, in-8°. [La "Bibliothèque italienne" de Haym cite de lui plus de 70 ouvrages; nous n'avons indiqué que les principaux. « Il fut, dit Tiraboschi, historien, orateur, grammairien, rhéteur, philosophe, poète épique, tragique, comique et satirique... » Il laissa huit *Tragédies* et cinq *Comédies*.]

* DOLCI ou DOLCE (Charles), peintre florentin, élève de Jacques Vignali, né en 1616, mort en 1686, se distingua par un coloris suave et harmonieux, une touche douce et des teintes fondues. Ses *Portraits* sont regardés comme des chefs-d'œuvre. On a aussi de lui plusieurs tableaux très-estimés, entre autres : | *Jésus-Christ dans le Jardin des Oliviers*, qu'on voyait au musée du Louvre avant 1815; | *Hérodiade portant*

la tête de S. Jean Baptiste ; | une *Sainte Cecile ;* | *Jésus-Christ bénissant le pain ;* | *La Vierge allaitant Notre Seigneur.* Ce dernier a été gravé par François Bartolozzi. —Sa fille, Agnès, morte vers 1690, a exécuté avec succès de nombreuses copies des tableaux de son père. Le Musée royal possède d'elle un *Christ devant un calice.*

DOLERA (Clément), évêque de Foligni, cardinal, de l'ordre de saint François, dont il fut général, était de Moneglia ; il se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8°.

DOLET (Etienne), naquit à Orléans, en 1509 de parents aussi distingués par leur rang que par leur opulence. Il nous instruit lui-même du lieu de sa naissance dans une *Epître dédicatoire* au cardinal de Tournon, au livre II de ses *Poésies latines*. Quelques-uns ont prétendu qu'il était fils naturel de François Ier, quoiqu'il n'eût jamais été reconnu pour tel; mais, outre que ce fait n'est pas prouvé, il s'accorde d'ailleurs fort peu avec l'âge de François Ier, qui naquit en 1494. Quoi qu'il en soit, Dolet, à la fois imprimeur, poète, orateur et humaniste, était outré en tout; comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur, savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail : d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellan lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction le rendrait plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien; et il fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à l'âge de 37 ans. On ne voit pas, que nos philosophes se soient empressés de réclamer ou de justifier un pareil zélateur de la liberté. Son athéisme trop déclaré et trop pratique l'a peut-être exclu de l'association, et a retenu les plumes éloquentes qui auraient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grâce aux yeux des auteurs du " Système de la Nature ". Les principes de cet ouvrage monstrueux sont précisément les mêmes que ceux de Dolet. On dit qu'avant de rendre l'âme, il protesta que ses livres contenaient des choses qu'il n'avait jamais entendues; ce qui est sans doute très-facile à croire : quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu? On a de lui : | *Commentarii linguæ latinæ*, 2 vol. in-fol., à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devaient être suivis d'un 3e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connaissait bien les tours et les finesses, surtout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant il n'écrivait pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes : c'est un tissu de phrases mendiées. | *Carminum libri* IV, 1538, in-4° : ces *Poésies* sont pitoyables, surtout les lyriques ; | *Formulæ latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio. Cet ouvrage est un dictionnaire qui devait avoir deux

autres parties : | *Second Enfer de Dolet*, 1544, in-8° ; | *De officio legati*, Lyon, 1538, in-4° ; | *Francisci I Facta*, en vers, Lyon, 1529, in-4° ; | Les mêmes en français, 1540, en prose, sous le titre de *Gestes de François* Ier, in-4° ; | *De Re navali*, Lyon, 1537, in-4° ; | un *Recueil de Lettres en vers français*. [On a une "Vie d'Etienne Dolet", par Née de la Rochelle, Paris, 1779, in-8°. On trouve à la fin la liste de ses ouvrages.]

DOLGOROUKI (Iwan, prince), fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, tzar de Russie, sut prendre un tel ascendant sur ce prince, lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menzikof, qui s'était emparé de toute l'autorité, et qui gouvernait seul. Menzikof et toute sa famille furent exilés en Sibérie. Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avait une sœur qui fut fiancée au tzar ; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le tzar succomberait à la maladie dont il était atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sœur de Pierre, était instituée impératrice et héritière de l'empire. Iwan avait signé ce testament au nom du tzar, ayant été accoutumé de signer ainsi pendant la vie de ce monarque, et par son ordre. A peine Pierre II avait-il les yeux fermés que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant : « Vive l'impératrice Catherine ! » mais, personne n'ayant répondu, il se retira confus, et brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, le père d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout ; mais elle sut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, et les fils de Menzikof furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan et Vasili furent roués, deux autres écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée. [Les rejetons de cette famille, rétablis par Pierre III dans les dignités qui avaient été l'apanage de leurs ancêtres, occupèrent des postes éminents.]

DOLLIERES, jésuite lorrain, s'est distingué à la Chine par son zèle et ses travaux, depuis 1758 jusqu'en 1780, qu'il mourut à Pékin, après avoir publié un excellent *Catéchisme*, dont plus de 50,000 exemplaires circulent dans les provinces de ce vaste empire.

* DOLLOND (John), opticien anglais, membre de la société royale, né en 1706, mort en 1761, est inventeur du télescope achromatique. Il a fourni aux "Transactions philosophiques" divers *Mémoires* sur des sujets d'optique. — *Dollond (Pierre), son fils, aussi opticien, membre de la société philosophique américaine de Philadelphie, né en 1730, mort près de Londres en 1820, a laissé, outre plusieurs *Mémoires* insérés dans les "Transactions philosophiques" et d'autres lus à la société royale de Londres, un écrit intitulé : *Some account of the discovery made by the late John Dollond F.R.S.*, etc., 1789, in-4° ; il y défend, contre un journal étranger, la mémoire de son père.

DOLMANS (Pierre), jésuite, natif des environs de Maëstricht, mort le 29 septembre 1751, a travaillé aux "Acta sanctorum", depuis 1736 jusqu'à 1739.

* DOLOMIEU (Déodat-Guy-Sylvain-Tancrède GRATET, marquis DE), naquit le 24 juin 1750 à Dolomieu près la Tour du Pin en Dauphiné. Admis dès le berceau dans l'ordre de Malte, il entra à l'âge de 15 ans en qualité d'officier dans les carabiniers. Dans la première caravane, ayant eu une querelle avec un chevalier de la galère, il descendit à Gaëte pour se battre, et tua son adversaire. Les statuts étaient formels; il fut condamné à perdre l'habit; mais le grand-maître, touché de sa jeunesse, lui fit grâce. Dolomieu resta cependant neuf mois en prison: et c'est alors que, pour adoucir sa triste situation, il se livra au travail, et contracta le goût des études physiques, qui s'étendit et se confirma par les leçons qu'il reçut à Metz de l'habile physicien Thirion. Désirant alors se livrer tout entier à une science qui était devenue pour lui une passion, il quitta les carabiniers. S'étant rendu à Malte, il entreprit plusieurs voyages en Sicile et en Italie, et fit d'utiles découvertes pour la géologie et la minéralogie. De retour en France, il se laissa entraîner par le torrent de la révolution; et son ardeur pour les nouvelles découvertes dans l'histoire naturelle le détermina à faire partie de l'expédition d'Égypte. La flotte française s'étant arrêtée sur les côtes de Malte, Dolomieu eut l'ingratitude de se charger, auprès du grand-maître, d'une mission dont le but était de faire remettre l'île aux Français. S'étant embarqué le 7 mars 1799 à Alexandrie, pour repasser en France, une voie d'eau se déclara dans le mauvais bâtiment qui le portait, et il fut trop heureux d'aborder à Tarente; mais Naples était alors en guerre avec la France. On l'arrêta avec les autres Français, et la liberté ne lui fut rendue que par un article exprès du traité fait entre la France et Ferdinand IV, le 15 janvier 1801, après vingt et un mois de prison. En arrivant en France, il fut nommé à la chaire de professeur de minéralogie au Muséum, vacante par la mort du fameux Daubenton. Il remplit cette place avec distinction; mais, après un voyage en Suisse et en Savoie, il fut atteint d'une fièvre maligne qui l'enleva le 28 novembre 1801. Ses principaux ouvrages sont: | *Voyage aux îles de Lipari*, suivi d'un *Mémoire sur une espèce de volcan d'air*, et d'un autre *sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, un vol. in-8°; | *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*, brochure in-8°, Rome, 1784; | *Mémoire sur les îles Ponces, et Catalogue raisonné des produits de l'Etna*, 1 vol. in-8°, Paris, 1788; | *Mémoires sur les volcans éteints du Val di Noto* (en Sicile), précis d'un voyage fait à l'Etna en juin 1781; | et *Description des îles Cyclopes ou de la Trizza;* insérée dans l'édition italienne des œuvres de Bergmann, Florence, 1789. Il donna en outre plusieurs *Mémoires* et des *Dissertations* intéressantes sur des questions générales de géologie dans le "Journal de physique", et un grand nombre de descriptions particulières de certaines localités.

DOLON, Troyen, extrêmement léger à la course, ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris et tué par Diomède et Ulysse.

* DOMAIRON (Louis), jésuite, né à Béziers le 25 août 1745, mort à Paris le 16 janvier 1807, s'y rendit après la suppression de son ordre, et fut nommé professeur à l'école royale militaire, place qu'il remplit depuis 1778 jusqu'à la révolution. Lors de la réorganisation des écoles, il fut principal de Dieppe et professeur de belles-lettres, puis membre de la commission des livres classiques et inspecteur de l'instruction publique. On a de lui : | *Le libertin devenu vertueux*, 1777, 2 vol. in-12; | *Recueil historique et chronologique de faits mémorables pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*, 1777 et 1781, 2 vol. in-12; | *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol. in-12; 1801 et 1807, 3 vol. C'est de cet ouvrage que sont extraits la *Rhétorique* et la *Poétique*, 1805, in-12; | *Atlas portatif composé de* 28 *cartes avec des éléments de Géographie*, 1786 et 1802, in-8°; | Les *Rudiments de l'Histoire*, 1801, 4 vol. in-12; nouvelle édition retouchée avec soin, 1804, 3 vol. in-12. Il coopéra au "Journal des beaux-arts", et publia avec l'abbé de Fontenay, les tom. 23 à 42 du "Voyageur français" par l'abbé de La Porte.

DOMAT ou DAUMAT (Jean), [jurisconsulte fameux, naquit à Clermont en Auvergne, le 30 novembre 1625. Neveu du célèbre jésuite Sirmond, il fut, grâce à lui, élevé gratuitement au collége de Louis-le-Grand à Paris. Il fit son cours de droit à Bourges, où il fut plus de 30 ans avocat du roi. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il eut la faiblesse de se lier,] prenaient ses avis, même sur les matières de théologie. Domat était à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il reçut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnait dans les lois le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devait d'abord être que pour lui, et pour ceux de ses enfants qui prendraient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685. Louis XIV, sur le rapport que lui en fit Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, et lui accorda une pension de 2000 livres. Domat, fixé à Paris, montrait son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivait. D'Aguesseau, alors conseiller d'état, lui dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il était traité de l'usure : « Je savais que l'usure était défendue par l'Ecriture et par les lois; mais je ne la savais pas contraire au droit naturel » : convenant ainsi d'avoir appris ce point, et d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel* parurent enfin en 1689, in-4°; chez Coignard. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit non-seulement que l'auteur possédait l'esprit des lois, mais qu'il était

très-capable d'y faire entrer les jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Les 3 premiers vol., in-4°, traitent des lois civiles dans leur ordre naturel; les 4e et 5e, du droit public; et le 6e est un choix de lois. Ce savant jurisconsulte mourut à Paris, de la pierre, en 1695 à 70 ans. On fit après sa mort une édition de son ouvrage, in-fol., 1702, à Luxembourg; il a été depuis réimprimé plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de 1777, in-fol., avec un Supplément par de Jouy. [Poulain du Parc et Pothier sont les meilleurs disciples de ce grand homme, auquel tous les gens de loi qui suivirent, en dernier lieu Portalis père et aujourd'hui M. Toullier, doivent ce qu'il y a de juste dans leurs ouvrages. Aussi les *Lois civiles* de Domat seraient-elles encore le meilleur commentaire de nos sept Codes. Publiciste aussi bien que jurisconsulte, le secret de sa supériorité est dans sa piété, qui lui faisait voir toutes les lois en Dieu.]

* DOMBAY (François DE), orientaliste, né à Vienne en 1758, mort en 1810, fut employé en qualité d'interprète à Maroc, à Madrid et à Agram, en Croatie, depuis 1783 jusqu'en 1792, époque à laquelle il obtint à Vienne la place de conseiller en la chancellerie secrète de cour et d'état, et d'interprète de cour pour les langues orientales. On a de lui : | *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe (extraite de l'histoire arabe connue sous le nom de « Petit Kartas»), Agram, 1794 et 1795, 2 vol. in-8°, en allemand; | *Histoire des chérifs*, depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, ib., 1801, en allemand; | *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, Vienne, 1803, in-8°; | *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, ibid., 1800, in-4°; | *Grammatica linguæ persicæ*, ibid., 1804, in-4°; | *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs*, Agram, 1797, in-8°, en allemand.

*DOMBEY (Joseph), médecin, botaniste et naturaliste, né à Meaux en 1742, fut reçu docteur à Montpellier, et partit en 1778 pour se rendre en Amérique. Il visita le Pérou, le Chili, étudia avec soin la végétation de ces contrées, et revint en Europe en 1785. La révolution française l'ayant décidé à retourner en Amérique, il partit pour les États-Unis avec une mission du gouvernement, fut pris par des corsaires pendant la traversée, et mourut de misère en 1793, dans les prisons de Montserrat. Le Jardin des plantes de Paris lui doit un grand nombre d'objets curieux, et le Muséum d'histoire naturelle une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie. Son *Herbier* renferme 1500 planches, dans lesquelles se trouvent 60 genres nouveaux, et un texte qui présente la description des végétaux du Chili et du Pérou, avec l'indication de leurs usages.

*DOMBROWKA, la «Clotilde» des Polonais, était fille de Boleslas Ier, roi de Bohème. Miécislas, duc de Pologne, l'ayant demandée en mariage, elle lui fut accordée à condition que lui et son peuple embrasseraient la religion chrétienne. Dombrowka se rendit à Gnesne, accompagnée de prê-

tres qui devaient prêcher la foi aux Polonais. Miécislas tint parole : il fut baptisé et marié le même jour, 5 mars 965. Les seigneurs de son royaume suivirent son exemple, et il rendit un édit qui ordonnait à ses sujets de quitter les superstitions du paganisme. Dombrowka eut de son mariage, entre autres enfants, Boleslas dit l'"Intrépide", premier roi de Pologne. Cette princesse mourut à Gnesne en 976.

* DOMBROWSKI (Jean-Henri), général polonais, devint capitaine dans les gardes du corps de l'électeur de Saxe, lors de la diète de 1788. Rentré dans sa patrie, il prit part à la courte campagne de 1792 contre les Russes. En 1794, pendant la guerre d'insurrection, Kosciusko lui ayant confié l'aile droite du camp retranché devant Varsovie, Dombroswski contribua à faire lever le siége, et parcourut avec un corps volant quelques palatinats, dans le but d'y organiser les attroupements insurrectionnels : la prise de Bromberg, enlevé d'assaut, couronna son expédition. La défaite et la captivité de Kosciusko à Macie-Il-Vice rappelèrent Dombrowski à la défense de la capitale. Mais Suwarow força Varsovie à capituler. Dombrowski, qui alors combattait les Prussiens près de Rava, devint le centre autour duquel se rangèrent les derniers restes de l'armée polonaise; il ne mit bas les armes que lorsqu'il fut fait prisonnier avec les débris de sa troupe, vaincue par la misère plus que par l'ennemi. Suwarow lui accorda des passe-ports pour l'Allemagne. Pendant que les Autrichiens, les Russes et les Prussiens se partageaient la Pologne, Dombrowski se rendit en France, où il se proposait de réorganiser une armée polonaise. En effet, la création d'une légion qui fut attachée à l'armée d'Italie se signala surtout à la conquête de Naples : ce qui valut à Dombrowski le grade de général de division. Mais, à la paix de 1801, la légion fut divisée en deux parties dont l'une passa, malgré elle, au service du roi d'Étrurie, et l'autre alla s'engloutir à Saint-Domingue, où elle périt. En 1800, Dombrowski reparut dans la campagne contre les Prussiens, et arriva même sur le sol de sa patrie. Après quinze ans d'absence, il se retrouvait dans les palatinats qu'il avait naguère insurgés. Buonaparte ordonna qu'une armée de 30,000 Polonais obéirait à ses ordres; ils prirent part à toutes les victoires de l'armée française; mais n'obtinrent, par le traité de Tilsitt, qu'une partie de leur pays. Dans la guerre de 1809, les Autrichiens ayant forcé le prince Poniatowski à évacuer Varsovie, Dombrowski, reprenant la guerre de partisan, parvint à donner 10,000 soldats à ce général, qui poursuivit à son tour les Autrichiens sur Cracovie. En 1812, l'armée polonaise, commandée par Poniatowski, fut divisée en trois corps. Dombrowski en commanda un, avec lequel il fut détaché pour faire le siége de Bobroisk. Lorsque la grande armée battit en retraite, sa division contribua avec les débris du corps de Poniatowski à ouvrir le passage de la Bérézina. En 1813, il reforma sur le Rhin une nouvelle division de Polonais, avec laquelle il se battit dans le 7e corps d'armée; il se distingua aux affaires de Teltof et de Juterbok, qui furent

malheureuses, et surtout à Leipsick. Après l'abdication de Buonaparte, il se plaça sous les ordres du nouveau roi de Pologne. Nommé colonel-général de la cavalerie, sénateur-palatin à la diète de Pologne, il se retira du service militaire, et s'occupa de faire l'*Histoire de la légion polonaise en Italie*, qu'il dédia à l'académie des sciences de Varsovie. Dombrowski, mort le 6 juin 1818, à sa terre de Winna-Gora, dans le grand-duché de Posen, avait voulu être enterré avec l'uniforme qu'il portait à la tête de sa légion, et avec le sabre d'honneur que Kosciusko lui avait donné après la prise de Bromberg.

DOMENICHI (Louis), natif de Plaisance, mort vers 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de *Traductions* italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes : | *Le Duc Courtisan*, comédie, Florence, 1663, in-8°; | *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8°; | *Facezie, motti e burle di diverse persone*, Venise, 1568, in-8°, avec des additions de Thomas Porcacchi ; | *Storia de' detti e fatti notabili di diversi principi*, etc., 1565, in-8°; | *La nobiltà delle donne*, 1554, in-8° ; | *La donna di corte*, Lucques, 1564, in-4° ; | *Rime*, Venise, 1544, in-8°; | *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8°; | *des Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8°; | des *Morceaux d'histoire* en 14 livres, Venise, 1594; ouvrage curieux, qui contient, à la manière de Valère-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

* DOMERGUE (François-Urbain), grammairien, né en 1745 à Aubagne en Provence, mort le 20 mai 1822, entra chez les doctrinaires, où il professa pendant plusieurs années avec succès. Ayant quitté ce corps en 1784, il se retira à Lyon, où il rédigea un *Journal de la langue française*; mais, la politique occupant toutes les têtes, cette feuille ne put se soutenir. Domergue vint alors se fixer à Paris. Admis à l'Institut, dans la section de grammaire, il ne cessa de s'occuper des principes de la langue dont il faisait son étude particulière. A l'époque de l'organisation des écoles centrales, il obtint une chaire de grammaire générale à celle des Quatre-Nations, et ensuite une chaire d'humanités au lycée Charlemagne. On a de lui : | *Grammaire française simplifiée*, in-12, plusieurs éditions ; | *Mémorial du jeune orthographiste ;* | *La prononciation française déterminée par des signes invariables*, Strasbourg, 1796, in-8°; | *Exercices orthographiques*, in-12, où l'auteur a résolu un grand nombre de problèmes sur la langue écrite et parlée. | *Décisions révisées du Journal de la langue française depuis le 1er septembre 1784, époque de son établissement, jusqu'au 1er octobre 1791* ; | *Grammaire générale analytique*, 1798, in-8°; | *Manuel des étrangers amateurs de la langue française, contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8°; | *Solutions grammaticales, contenant les principaux articles du Journal de la langue française*, 1798, in-8°.

DOMINICA (Annia), fille du patrice Pétrone, et épouse de l'empereur Valens, était d'un caractère violent et d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta

cruellement les catholiques, et engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siége de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siége de Constantinople contre les Goths, et par les encouragements qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil, mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur Théodose la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, [entra au service d'un Indien, qui, étant venu à Rome, avait embrassé l'état ecclésiastique. Le pape l'ayant envoyé à Goa, pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit. De retour à Venise, celui-ci se vanta de connaître le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa. Il parcourut ensuite la Perse, et passa de là en Pologne, dont le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur, la république de Venise, et le pape, lui confièrent la même mission. Dominico, aussi avare que fripon, arriva en Perse avec un équipage si mesquin, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisait de son ambassadeur, dépouilla honteusement Dominico de cet emploi. Un ambassadeur de Russie qui l'avait reçu à sa suite, ne l'ayant mené que jusqu'à la mer Caspienne, le vénitien se vit contraint de retourner à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il arriva à Venise vers 1680; mais il y fut traité avec mépris, et mourut dans l'obscurité.]

DOMINIQUE (Saint), "Loricat" ou l'"Encuirassé", ainsi appelé parce qu'il portait une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtait que pour se donner la discipline. Ce n'était pas seulement pour lui que Dominique se flagellait, c'était pour expier les iniquités des autres; et les pécheurs commodes n'hésitaient point à recourir à la courageuse charité du bon ermite. Il mourut le 14 octobre 1060, dans un ermitage de l'Apennin. On aurait certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires; elles ont eu leur utilité, puisqu'en sanctifiant ceux qui les faisaient, elles avaient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. Les hommes ont peu de confiance en ceux qui vivent avec eux et comme eux; il faut de temps en temps des hommes singuliers qui les étonnent, qui excitent leur attention pour les rendre dociles, pour leur faire goûter une morale qui leur déplaît; Dieu en a suscité quand il lui a plu, et en dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup de bien. (*Voyez* PATRICE, SIMÉON-STYLITE, etc.) L'auteur du trop fameux "Dictionnaire philosophique" a confondu saint Dominique-l'Encuirassé avec le suivant; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour qui-

conque connaît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damiens a écrit sa "Vie", [qui a été publiée aussi par Tarchi, avec des dissertations, Rome, 1751.]

DOMINIQUE (Saint), instituteur de l'ordre des frères prêcheurs, naquit à Calahorra (anciennement Calagora) dans la vieille Castille, en 1170, de parents nobles et vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia, où était alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alphonse IX y avait assemblé des savants de France et d'Italie, et établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par Alphonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne: ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques vaudois et albigeois, dont le Languedoc était infecté. La mission prit dès lors une nouvelle face. Dominique, persuadé que l'esprit d'hérésie naît de l'oubli de Dieu, du relâchement dans son culte, et du mépris des œuvres chrétiennes, entreprit de faire revivre la piété, et réussit mieux par ce moyen que par la controverse. Il établit partout l'usage du rosaire, qui est un ensemble d'oraisons, composé de ce qu'il y a de plus autorisé et de plus solide en fait de prières; aisé à comprendre, à pratiquer; qui occupe saintement le peuple en l'instruisant, en le touchant par la méditation des vérités saintes; où le simple fidèle, sans connaissance des livres et même des caractères, suit long-temps un ordre de prières déterminées qui tiennent son âme élevée vers Dieu, sans contention et sans gêne; pratique qui a produit des biens incalculables, et en produit encore tous les jours dans les endroits où cet édifiant exercice s'est maintenu contre la dissipation et l'indifférence du siècle; pratique d'autant plus chère aux âmes humbles et modestement religieuses, qu'elle n'est pas du goût d'une dévotion recherchée et argumentante. Les premiers fruits du zèle de Dominique parurent à la conférence de Pamiers, en 1206. Le chef des Vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. Les incrédules, copistes des protestants (*Voyez* "Encyclopédie méthodique", art. Dominicains), ont déclamé contre saint Dominique de la manière la plus indécente. Ils l'ont peint comme un prédicateur fougueux et fanatique, qui préféra d'employer contre les hérétiques le bras séculier plutôt que la persuasion, qui fut l'auteur de la guerre que l'on fit aux Albigeois, et des cruautés dont elle fut accompagnée; qui, pour perpétuer dans l'Église le zèle persécuteur, suggéra le tribunal de l'inquisition. La vérité est que saint Dominique n'employa jamais contre les Albigeois que les sermons, les conférences, la charité et la patience. En arrivant dans cette mission, il représenta aux abbés de Cîteaux, qui y travaillaient, que le seul moyen d'y réussir était d'imiter la

douceur, le zèle et la pauvreté des apôtres; il leur persuada de renvoyer leurs équipages et leurs domestiques, et leur donna l'exemple de la charité apostolique. Il n'eut aucune part à la guerre que l'on fit aux Albigeois. Ces hérétiques l'avaient eux-mêmes provoquée, en prenant les armes sous la protection des comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges et de Béarn; en chassant les évêques, les prêtres et les moines; en pillant et en détruisant les monastères et les églises, et en répandant le sang des catholiques. (*Voyez* MONTFORT Simon.) Saint Dominique prêcha contre les excès que commirent les croisés, aussi bien que contre les cruautés des Albigeois. Les succès de Dominique lui méritèrent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il y jeta à Toulouse les fondements de son ordre, approuvé en 1216 par Honorius III. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avait embrassé la règle de saint Augustin, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les frères prêcheurs, dans leur première institution, n'étaient ni mendiants, ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'Honorius III, en 1217, ils obtinrent de l'université de Paris l'église de Saint-Jacques, d'où leur est venu le nom de "Jacobins". Dominique fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'elle était divisée en 45 provinces, dont il y en avait 11 en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter 12 congrégations ou réformes particulières gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours religieux de cet ordre. Ce fut saint Dominique qui persuada à Honorius III d'établir un lecteur du sacré palais; office peu considérable dans le commencement, mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de "maître du sacré palais", sont devenus des officiers de distinction. L'ordre de saint Dominique avait déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée en 1221. Il avait fait élire auparavant, au chapitre général tenu cette année, huit provinciaux, pour gouverner ses frères répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie et en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa 14 ans après sa mort, en 1234. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement ce fondateur célèbre peuvent consulter la "Vie de saint Dominique", publiée à Paris en 1739, in-4°, par le P. Touron, historien des hommes illustres de son ordre. On compte plus de dix "Vies" de saint Dominique, écrites soit en latin, soit en français, soit en espagnol; elle nous a été transmise par cinq historiens contemporains. L'ordre de saint Dominique s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie et son attachement à l'Eglise catholique; et dans ce siècle de perversité et de délire philosophique, c'est un de ceux qui ont eu dans leur sein le moins d'enfants dégénérés et corrompus.

DOMINIQUE, ou DOMINICI (Jean), né à Florence de parents pauvres, entra, après beaucoup d'instances, dans l'ordre de Saint-

Dominique, et s'y distingua par sa piété et sa science. Il passa par toutes les charges de son ordre, et fut grand zélateur de la discipline régulière. Le schisme qui désolait alors l'Eglise le touchait vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur et de fermeté à Grégoire XII, qui, bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, et l'envoya en qualité de légat au concile de Constance. Il abdiqua quelque temps après son archevêché, et fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohême et en Hongie, pour travailler à l'extinction des erreurs des Hussites. Il mourut l'an 1419. Saint Antonin, son disciple, a fait son éloge en peu de mots : "Ultra dignitatem eximiam scientiæ et sapientiæ, morum sanctitate effulsit in Ecclesia Dei." On a de Dominique un traité *de la Charité* en italien, et *Lucula noctis* en latin, que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les PP. dominicains.

DOMINIQUE de San-Geminiano, célèbre jurisconsulte du XV[e] siècle, composa | des *Commentaires sur le 6[e] livre des Décrétales*, 1471, in-fol., | et d'autres ouvrages, dans lesquels l'ordre et la critique ne brillent guère.

DOMINIQUE (Jacques DE ST-), religieux dominicain, professeur de philosophie et de théologie dans divers couvents de son ordre, né à Langres en 1617, mort à Rouen en 1704, est auteur de plusieurs écrits ascétiques, littéraires et théologiques, dont les principaux sont : | *Opusculum de singulari omnium à Deo creaturarum dependentia essentiali*, Rouen, 1695, in 12, 4[e] édition ; | *Dissertatio historica in appendic. Henschenii et Papebrochii actorum sanctorum*, etc., Paris, 1679, in-12 ; | un traité de rhétorique intitulé *Compendium totius artis benè dicendi*, Langres, 1668, in-12 ; | une *Vie de Pierre Girardel*, ibid., 1681, in-12, etc.

DOMINIQUIN (Domenico ZAMPIERI, dit LE), peintre né à Bologne en 1581, élève des Carrache, donnait beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisait. Ses rivaux disent que ses ouvrages étaient comme labourés à la charrue. Antoine Carrache même le comparait à un bœuf. Annibal Carrache, qui voyait sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talents, répondit que ce bœuf labourerait un champ si fertile sous ses mains, "qu'il nourrirait un jour la peinture". Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641, dans sa 60[e] année. Le Dominiquin était modeste, retiré, croyant par là désarmer l'envie. Le Poussin disait qu'il ne connaissait point d'autre peintre que lui pour les expressions. Le même artiste regardait la "Transfiguration" de Raphaël, la "Descente de croix" de Daniel de Volterre, et le *Saint Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chefs-d'œuvre de la peinture de Rome. [Le musée possède dix-sept tableaux du Dominiquin, y compris son *Saint Jérôme*, son *Martyre de sainte Agnès* et la *Vierge du rosaire*. On y admire sa *Sainte Cécile*, qui chante les louanges du Seigneur ; sa *Timoclée devant Alexandre* est d'une magnifi-

que couleur. Après Raphaël, Corrége et le Titien, on peut mettre sans crainte le Dominiquin au premier rang; les beautés qui caractérisent les productions de ce grand maître ne sont pas de nature à être senties par les personnes qui ont de fausses notions sur la peinture, ni par les artistes qui réduisent l'art en système. En effet, ceux qui ne cherchent dans les tableaux que le fracas de la composition, les effets factices et les expressions outrées, ne les trouveront pas dans les ouvrages du Dominiquin, dont les pensées sont judicieuses, le dessin correct, le coloris simple, les attitudes motivées et les expressions si naturelles, qu'il n'est pas sous ce rapport inférieur à Raphaël luimême. S'il offre quelquefois un peu de sécheresse et de pesanteur dans sa touche, des lumières éparses, des draperies négligées, ce n'est que dans quelques-uns de ses tableaux à l'huile : ses fresques sont pour la plupart exemptes de ce défaut. La touche en est franche et légère, et les carnations, par leur fraîcheur et leur vérité, sont dignes des plus grands coloristes.]

DOMINIS (Marc-Antoine DE), ex-jésuite, était de la famille du pape Grégoire X : il quitta la société pour être évêque de Segnia, en Dalmatie, et obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des protestants, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre, en 1616. Ce voyage était, à ce qu'il disait, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia, en 1619, l'"Histoire de concile de Trente", par Fra Paolo, sous le nom de Pierre Soavo Polano, anagramme de Paul Sarpi, de Venise. Ce prélat inquiet et entreprenant ne fut pas inutile au roi Jacques I[er], dont la passion dominante était celle de paraître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect et d'estime dont le roi et le clergé anglais le comblaient, il sentit des remords. Ils augmentèrent lorsque sa présomption, sa vanité et son avarice, qu'il avait cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami et son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvait revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avait dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques I[er], irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, et demanda pardon, dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des *Lettres* interceptées firent juger qu'il se repentait de sa conversion dès 1623, c'est-à-dire six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château Saint-Ange, où il mourut en 1624, à 64 ans. On a de lui : | un grand traité : *De re-*

publica ecclesiastica, en 3 vol. in-fol., Londres, 1617 et 1620; Francfort, 1658. Cet ouvrage, fait non-seulement pour détruire la monarchie de l'Église et la primauté du pape, mais encore la nécessité d'un chef visible, ne pouvait manquer de plaire aux puritains d'Angleterre; mais il est étonnant que Jacques I[er] l'ait souffert, et qu'il n'ait pas vu qu'un homme qui ne veut pas de chef dans l'Église n'en veut point dans l'état. L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris, réfuté savamment par Nicolas Coeffetau, et brûlé avec la représentation du corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans le XVIII[e] siècle, qui a suivi Dominis dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance et ses variations. | *De radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride, tractatus*, Venise, 1611, in-4°. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention était alors nouvelle, et raisonne sur la lumière et les couleurs, surtout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière que le P. Grimaldi avait traitée long-temps avant lui, que le P. des Chales, Descartes et Newton ont traitée depuis, sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confondre la formation même de l'arc-en-ciel avec la variété de ses couleurs. (*Voy.* NEWTON.) Cet évêque schismatique était à peu près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs du XVIII[e] siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage, qu'il soumet aux caprices et à la mobilité de la législation humaine. Launoy avait déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un temps où toutes les notions étaient ébranlées, et les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais, outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversait pas seulement la religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa "Monarchie Prussienne", ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7, p. 83) : « Voilà, sans doute, une réponse digne de l'autorité souveraine; mais est-ce la réponse d'un prince catholique, apostolique, romain; d'un adhérent aux canons du concile de Trente, qui forme la règle de foi du catholicisme même le moins ultramontain ! Le concile de Trente défend à la puissance séculière de se mêler des causes matrimoniales : " Si quis dixerit causas matrimoniales non spectare ad judices ecclesiasticos, anathema sit", dit le douzième canon de la session 24 de ce concile. S'il est vrai que, le mariage étant un sacrement, toutes les causes matrimoniales ressortent uniquement de la juridiction ecclésiastique, c'est à l'Église, dont la hiérarchie est également de droit divin, à régler la manière de juger ces causes, c'est en elle que réside la puissance d'ordonner sur

chacune; car, vouloir régler les divers droits de la hiérarchie chrétienne, établie par Dieu même, comme dit le concile de Trente, c'est assurément le plus grand attentat de la puissance politique contre la religieuse. » Presque dans le même temps, un orateur, dévoué d'ailleurs à l'esprit d'innovation, aux inquiétudes d'une politique réformatrice, aux systèmes qui ont bouleversé la France, et accrédité dans ce royaume jadis si chrétien tous les délires philosophiques, l'abbé Fauchet, dans un "Discours sur la Religion nationale", s'exprimait de la sorte : « On continue d'objecter: L'autorité des gouvernements sur les contrats, sur la justice distributive et commutative, sur les mariages, et sur tous les autres actes qui ont rapport à la morale ou aux sacrements, que deviendrait-elle? Ce qu'elle doit être : une autorité purement exécutrice. Les lois civiles ne peuvent jamais créer la morale; elles doivent toujours la suivre et l'enjoindre. Vous avez, par la première de vos lois, qui est la base de toutes les autres, une religion. Grâce au ciel, cette religion est la seule vraie, la seule parfaite, et, par la sanction de cette fraternité générale qu'elle a reçue du Père universel, doit être celle du genre humain : il faut que votre législation s'y conforme; sinon vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, et votre gouvernement reste dans le chaos, où il a toujours été par la contradiction entre la loi de Dieu et les lois des hommes. La doctrine sur l'usure, sur les contrats, sur tous les rapports de la morale, comme sur les dogmes et les sacrements, appartient à l'Église seule. Il faut le redire, l'opinion contraire, qui veut mêler dans cet enseignement l'autorité législative et contraire des princes, est une absurdité et une impiété. Celui qui n'écoute pas l'Église, et à plus forte raison, qui s'élève contre elle dans tout ce qu'elle enseigne, sans exception, sans restriction, est comme un païen et un publicain. Brûlez l'évangile, et adoptez une autre religion, ou croyez-y. Il faut donc laisser là tous les barbouillages que certains théologiens et jurisconsultes de France et d'Allemagne, pour flatter le despotisme des princes et des tribunaux, ont écrits sur le mariage, par exemple, considéré comme sacrement, et dans ses rapports moraux. Il n'appartient qu'à l'Église de décider cette doctrine. Ce qu'elle a fixé au concile de Trente est au-dessus de toutes les atteintes des trônes, et lie souverainement les consciences. Il y a sacrement, où l'Église catholique dit qu'il y a sacrement; il y a bonnes mœurs, où l'Eglise dit qu'il y a bonnes mœurs. Toutes les puissances temporelles ensemble ne pourraient pas changer un iota à la vérité de ces principes. Les évêques sont les sujets des princes, au temporel, oui; au spirituel, non. Ce sont les princes qui sont sous ce rapport, sujets de l'Église. On brouille tout, lorsqu'on ne fait pas ces distinctions. Mais il y a beaucoup d'objets dans l'enseignement qui intéressent le temporel. Assurément tout l'intéresse dans la morale; et la morale appartient à la religion. La religion ne pourra-t-elle donc prononcer rien que sous les bons princes? Mettront-ils sous le

sceptre les consciences avec tous les biens de l'empire, parce que tous ces objets se touchent, et qu'ils aiment à dominer sur tout? Comment a-t-on pu fomenter si long-temps, par une inconcevable lâcheté, un despotisme si stupide, et une impiété si brutale? Peuples et rois, vous dépendez également de Dieu, c'est-à-dire de la vérité, de la justice et de la morale, en un mot, de la religion, sans laquelle il n'existe ni vertu réelle, ni droits inviolables, ni société positive. » (*Voyez* GERBAIS, GIBERT, LAUNOY, POTHIER.)

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, général sous Néron, et femme de Domitien, se rendit fameuse par ses débauches, dont elle faisait gloire. Elle avait été mariée d'abord à Lucius Ælius Lamia, auquel Domitien l'enleva. Son commerce avec le comédien Pâris et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. Domitia, lasse de son époux, entra dans la conjuration de Parthénius et d'Étienne, dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle était tous les jours qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avait accusée d'inceste avec l'empereur Tite, son beau-frère; elle s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouait ses autres crimes la rendit croyable en cette occasion. Domitia mourut sous Trajan. Elle avait une beauté parfaite, des manières engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Elle eut de Domitien un fils qui mourut jeune, et qui fut mis au rang des dieux.

DOMITIEN (Titus Flavius Domitianus), frère de Tite, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, né l'an 51 de J.-C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que Tite fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avénement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencements heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. C'est sous son règne et par ses ordres que saint Jean l'évangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car ce monstre vécut long-temps avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infâme par ce vice contre nature qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, et que saint Paul peint avec de si terribles couleurs dans le 1er chapitre de l'"Épître aux Romains". Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'était son orgueil et sa cruauté. Il voulut qu'on lui donnât les

noms de "dieu" et de "seigneur" dans toutes les requêtes qu'on lui présenterait. [Après avoir été forcé par les Daces à leur payer un tribut annuel et avoir été battu par les Marcomans, il prit le titre d'"imperator", ce qu'il renouvelait chaque jour pour des victoires qu'il n'avait pas obtenues. Après la révolte de L. Antonius, qui commandait dans la Germanie, et qui fut vaincu et tué par Appius Proximus, sa cruauté n'eut plus de bornes. Il fit mourir un si grand nombre de personnes, qu'il défendit qu'on en tînt un registre.] Ce monstre, troublé par les remords de ses crimes, et par les différentes prédictions des astrologues, était dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenait ordinairement, de pierres qui renvoyaient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrît si personne ne le suivait. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J.-C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après avoir régné 15 ans et 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, et même de la sépulture. Il avait autrefois convoqué ce corps illustre pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiégea dans les formes, et le fit environner de soldats. Ayant invité à manger un autre jour les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servaient qu'à laisser voir différents cercueils, sur lesquels on lisait les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. Domitien mêlait à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant si l'empereur était seul ? « Si bien seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. » Il chassa les philosophes, dont il connaissait l'orgueil, les intrigues et les dangereuses spéculations. (*Voy.* VESPASIEN.) [Il haïssait ceux qui professaient les lettres et les sciences, et fit mourir Helvidius et Junius Rusticus. Epictecte et saint Chrysostôme furent alors contraints de s'éloigner de Rome pour éviter un pareil sort.] C'est le dernier des 12 empereurs qu'on appelle césars. Nerva lui succéda.

DOMITIEN (Domitius Domitianus), général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin : il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITILLE (Flavia Domitilla), fille de Flavius Liberalis,

greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J.-C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les histoires parlent d'elle avec éloge.—Il ne faut pas la confondre avec sainte Flavie DOMITILLE, épouse du consul Flavius Clémens, et nièce de Domitien. Celle-ci était chrétienne, aussi-bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de cette seconde Domitille; et ce qu'on ajoute de plus est tiré d'actes apocryphes. — Une autre sainte Flavie DOMITILLE, nièce de Flavius Clémens, reçut le voile sacré de saint Clément, fut reléguée dans l'île de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyait encore du temps de saint Jérôme ("Epist. 27 de Paula"), et brûlée à Terracine, avec Euphrosine et Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS AHÉNOBARBUS (Cneius), consul romain 96 ans avant J.-C., eut le commandement de la Gaule transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Bituitus, roi ou chef des Auvergnats ("Arvernienses"), qui étendaient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée pour secourir les Allobroges, alors en guerre contre les Romains, Domitius marcha contre lui; les troupes, s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20,000 hommes des troupes de Bituitus furent taillés en pièces, 3,000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphants contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avait remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paraissent des captifs enchaînés. Domitius était plein d'orgueil et d'ambition. On remarque qu'il se faisait porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la province romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie, ou le Languedoc.

DOMITIUS, grammairien qui florissait sous Adrien; c'était un homme vertueux, affligé surtout de la contagion de l'exemple et des maximes perverses. Il souhaitait « que les hommes perdissent le don de la parole afin que leurs vices ne puissent pas se communiquer : » vœu cruel d'un côté, mais de l'autre très-raisonnable dans des temps de corruption. On a remarqué que les peuples qui ont une langue particulière et qui n'en connaissent pas d'autres, restent long-temps intègres au milieu même des nations les plus dégradées.

*DOMNIZO ou DONIZO, moine du monastère de Canossa (territoire de Reggio), au XII[e] siècle, est connu comme auteur d'une *Vie de Mathilde*, comtesse de Toscane, en vers latins, insérée, avec une version en prose, dans les "Scriptores brunswicenses" de

Leibnitz, et dans les "Italici scriptores præcipui" de Muratori.

DOMNUS Ier, Romain, élu pape après la mort de Dieu-Donné, le 2 novembre 677, mourut le 11 avril 678. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendait exempte de la juridiction du saint-siége.

DOMNUS II, ou DONNUS, Romain, succéda à Benoît VI, en 974, durant la tyrannie de l'antipape Boniface, qui avait fait étrangler Benoît VI. Il paraît que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoît VII lui succéda.

*DONADIEU, l'un des trois prêtres séculiers qui dirigeaient le petit séminaire de Marseille, appelé le Père Donadieu, parce qu'il était l'un des chefs d'une congrégation du sacré cœur formée dans cette ville, l'édifiait depuis 30 ans, lorsqu'il se décida en 1790 à passer à Rome, où on le chargea de la direction des religieuses françaises réfugiées. Depuis la chûte de Robespierre, le 27 juillet 1794, la persécution paraissant apaisée en France, le P. Donadieu, avec d'autres confesseurs de la foi, alla se prosterner aux pieds de Pie VI, puis revint à Marseille. Mais la persécution, jetant le masque dans la crise du 18 fructidor (4 septembre 1797), surprit Donadieu dans l'exercice public du ministère. On l'enferma au fort Saint-Jean. Grâce aux filles de la Croix, société de demoiselles qui allaient, sous le costume d'Hospitalières, porter dans les prisons les consolations de la foi et les secours de la charité, le P. Donadieu reçut dans la sienne le pain eucharistique. Il lui dut le courage de ne pas vouloir sauver sa vie par un mensonge. Traduit devant la commission militaire, il lui eût suffi de ne pas contredire ceux qui eussent soutenu qu'il n'avait pas émigré; il préféra répondre avec candeur, au risque d'être fusillé comme émigré rentré. En marchant au supplice, une Fille de la croix implorait hautement le secours de ses prières, et, lorsque sa cervelle eut jailli de sa tête fracassée, la pieuse Fille s'empressa de la recueillir; elle trempa même un mouchoir dans le sang du P. Donadieu. Celui-ci avait 75 ans, quand il périt ainsi pour la cause de la religion.

*DONADO (Hernand-Adrien), peintre espagnol, et religieux des carmes déchaussés de Cordoue, mort en 1630, fut, suivant Pacheco, un des plus habiles artistes de son temps. Sa *Madeleine pénitente* lui a même mérité la gloire d'être comparé au Titien.

* DONADONI (Charles-Antoine), prélat italien, né à Venise en 1672, entra chez les religieux franciscains, professa la théologie et la philosophie dans plusieurs maisons de son ordre, en fut nommé provincial, et obtint ensuite l'évêché de Sebenico (Dalmatie), qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1756. On a de lui : | *la Morale di Aristotile spiegata*, Venise, 1709; | *Panegirici e discorsi sagri*, ibid., 1709; | *Ragionamenti morali*, ibid., 1722; | *la Crusca in esame*, ibid., 1742; | et quelques autres écrits peu remarquables.

* DONALD Ier, fut le premier roi d'Écosse qui embrassa le christianisme; mais il ne put, malgré ses efforts, déraciner entièrement le paganisme dans ses états. Il fit jouir ses sujets des douceurs d'une

longue paix, sans cependant négliger de les exercer aux armes. Il fit la guerre à Septime-Sévère, descendu en Bretagne avec de grandes forces, et conclut ensuite la paix avec cet empereur. Ce roi sage et vertueux mourut en 216, après avoir régné 21 ans.

DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les saintes Écritures aux païens, et fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, dont il fut le principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchiade.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, dont il devint même le chef, après la mort de Majorin, vers l'an 316, était un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs, mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettait tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte qui se disaient défenseurs de la justice, marchaient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeaient les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats qui en tuèrent plusieurs; mais le mal était trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différents conciles, par celui de Rome, en 313, par celui d'Arles, en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage, en 411, entre les évêques catholiques et les donatistes. Saint Augustin, chargé de parler pour les catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 280 évêques qui composaient cette assemblée offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs siéges en faveur des évêques donatistes qui se seraient réunis, si le peuple catholique paraissait souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siége. L'éloquence et la douceur de saint Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des "donatistes", était mort en exil l'an 355.

DONAT (Saint), évêque d'Arezzo en Toscane, fut, au rapport de saint Grégoire-le-Grand, illustre par ses vertus et ses miracles. Il fut arrêté, pour cause de religion, par Quadratien, préfet impérial de Toscane, sous le règne de Julien-l'Apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec un courage vraiment chrétien et héroïque. Son martyre fut terminé par le glaive, en 361. On conserve ses reliques dans la cathédrale d'Arezzo.

DONAT (Ælius), grammairien de Rome, au IVe siècle, et un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires* sur Térence et sur Virgile, qui sont perdus; ceux qui portent le nom de cet auteur sont supposés. On a de lui un Traité *De barbarismo et octo partibus orationis*, qui se trouve avec "Diomède", Venise, in-fol., sans date; et séparément, 1522,

in-fol. On attribue le "Commentaire sur Térence" à Évanthius.

DONAT (Saint), fils de Wandalène, duc de la Bourgogne transjurane, fut baptisé par saint Colomban, abbé de Luxeuil. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siége de Besançon, vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Reims, et à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. C'est lui qui fonda dans sa ville épiscopale le monastère de Saint-Paul, sous la règle de saint Colomban, dans lequel il vécut avec les moines. Saint Donat mourut en 660. Il est auteur d'une Instruction intitulée : *Commonitorium*, adressée aux moines de Saint-Paul et de Saint-Étienne.

DONATI (Alexandre), jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, à l'âge de 56 ans, fit paraître dans cette ville, en 1639, in-4°, une Description de Rome ancienne et nouvelle, *Roma vetus et recens, utriusque ædificiis ad eruditam cognitionem expositis*, in-4°. Elle est beaucoup plus exacte et mieux travaillée que toutes celles qui avaient paru avant lui. On lui reproche cependant d'avoir suppléé d'imagination aux colonnes et aux autres ornements d'architecture que la vétusté a endommagés. Grévius lui a donné place dans le troisième volume de ses "Antiquités romaines". On a encore de lui des *Poésies*, Cologne, 1630, in-8°, et d'autres ouvrages. [Il faut compter parmi ces ouvrages du P. Donati : | *Ars poetica libri tres*, poème très-estimé; | *Suevia*, tragédie en latin; | *Constantinus, Romæ liberator*, poème, 1640; Francfort, 1654; | une *Vie de Paul V*, etc.]

*DONATO (Louis), cardinal, né à Venise, fut, au XIVe siècle, l'un des fondateurs des écoles de théologie de l'université de Bologne. Envoyé par le pape avec deux autres cardinaux, pour déterminer le roi Charles à remplir les promesses qu'il avait faites à ce pontife, et n'ayant pas réussi dans cette mission, Donato tomba en disgrâce. Quelque temps après, accusé avec cinq de ses collègues, d'avoir ourdi une conspiration contre Urbain, il périt à Gènes, en 1386.

*DONATO (Pierre), évêque, né à Venise vers l'an 1380, mort près de Padoue en 1447, fut un des plus célèbres orateurs de son temps. Il a laissé : plusieurs | *Discours* sur divers sujets; | un *Eloge du pape Martin V*, prononcé au concile de Bâle; | des *Lettres*, etc.

DONATO, plus connu sous le nom de Donatello, architecte, sculpteur, natif de Florence, fut choisi par la république de Venise pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamellata, général des armées vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importants. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant ta tête d'Holopherne*, qu'il ragardait comme son chef-d'œuvre. Donato mourut en 1466, âgé de quatre-vingt-trois ans.

DONATO (Jérôme), natif de Venise, était habile dans les belles-lettres et dans les langues; il commandait dans Brescia en 1496, et dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510, auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de

Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il était bon politique. On a de lui : | *Cinq Lettres* remplies d'esprit et imprimées avec celles de Politien et de Pic de La Mirandole, 1682; | la *Traduction* latine d'un Traité d'Alexandre Aphrodisée, en grec; | une *Apologie pour la primauté de l'Eglise romaine*, 1525.

DONATO (Marcel), comte de Pouzane et chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du XVIe siècle. On a de lui des *Scolies sur les écrivains latins de l'histoire romaine*, Francfort, 1607, in-8°; ouvrage où l'on trouve de l'érudition.

*DONATO (Hector), de l'ordre de Saint-Etienne, né à Correggio en 1595, a composé : | *Licurgo del signor cavaliere e commendatore Ettore Donati, dell' ordine di S. Stefano, parte* 1, Firenze, 1645; | *Informazione di fatto sopra l'eredità degli illustri già conti Giulio, Alfonso e Adriano sessi al serenissimo Cesare d'Este*, Modena, 1649. On ignore l'époque de sa mort.

* DONCOURT (Henri-François-Simon DE), prêtre habitué de la communauté de Saint-Sulpice, né en 1741 à Bourmont en Lorraine, mort à Paris en 1783, fut chargé pendant long-temps des catéchismes de sa paroisse, et fit de grandes recherches pour éclaircir tout ce qui est relatif à son église. On a de lui : | *Cantiques sur les points principaux de religion et de morale chrétienne*, 1769, in-8°, réimprimé sous ce titre : *Opuscules sacrés et lyriques*, 1772, 4 volumes in-8° : on trouve en tête du 3e volume une *Notice raisonnée des Cantiques qui ont paru depuis* 1586 *jusqu'en* 1772; | *Instructions et Prières*, 1783, 3 volumes petit in-12 : on trouve dans cet ouvrage les *Remarques historiques sur l'église et la paroisse de Saint-Sulpice*; | *Exercices ordinaires des chrétiens*, in-24; | *Calendrier historique des usages et offices de la paroisse de Saint-Sulpice*, in-12 et in-24. L'abbé de Doncourt a été l'éditeur du "Culte de l'amour de Dieu", ou la "Dévotion au sacré cœur de Jésus", par de Fumel, 1774, in-12, et de "Mémoires sur la vie de M. Olier, curé de Saint-Sulpice", par Bretonvilliers, sans date, in-12.

DONDI (Jacques), en latin "Dondus" ou "de Dondis", célèbre médecin de Padoue, surnommé "Aggregator", à cause du grand amas de remèdes qu'il avait faits, n'était pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une *Horloge* d'une construction nouvelle. On y voyait non-seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil et de la lune. Le succès de cette invention, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis, le fit appeler "Jacques de l'Horloge", nom qui s'est toujours conservé dans sa famille. Ce fut encore Dondi qui trouva le premier le secret de faire du sel avec de l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, [selon quelques-uns; en 1345 selon d'autres; il y en a qui le font vivre jusqu'en 1385.] Il a laissé quelques ouvrages de physique et de médecine. On a de lui seul : | *Promptuarium me-*

dicinæ, Venise, 1481, in-fol.; et en société avec Jean de Dondi, son fils : | *De fontibus callidis Patavini agri*, dans un Traité " De balneis ", Venise, 1553, in-fol.

*DONDINI (Guillaume), jésuite italien, né en 1606, professa l'éloquence à Rome, et fut chargé d'expliquer l'Ecriture-Sainte au collége romain. Il laissa | quelques *Pièces de vers latins*, | plusieurs *Panégyriques*, | et une histoire de *Rebus in Galliâ gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ duce III, supremo Belgii præfecto*, Rome, 1673, in-fol., ouvrage assez estimé dans lequel on trouve une histoire impartiale de la naissance et des progrès de la guerre civile en France de 1585 à 1595.

DONEAU (Hugues), " Donellus ", né en 1523, et selon quelques-uns en 1527, à Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges et à Orléans, passa en Allemagne pour y professer librement le calvinisme. Il fut professeur en droit et recteur de l'université de Heidelberg; il eut ensuite le même emploi à Leyde : mais, soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration (car l'inquiétude de secte n'est pas la seule qui poursuive les apostats), il eut ordre de sortir du pays. Doneau se retira à Altorf, près Nuremberg, y enseigna le droit, et y mourut en 1591. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Commentaria de jure civili*, publiés par J.-A. Konig, 4 vol. in-8°, Nuremberg, Raspe, 1801 à 1808 ; *Opera posthuma*, in-8°. Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matières *des Testaments et des dernières volontés*. Ce qui prévient plus contre son caractère que contre ses lumières, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parla jamais qu'avec mépris.

DONI (Antoine-François), Florentin, fut d'abord servite et ensuite prêtre séculier : il mourut en 1574, à 60 ans. Il était de l'académie des "Peregrini", et y prit le nom académique de "Bizarro", parfaitement convenable à son caractère, qui était satirique et mordant. On a de lui : | des *Lettres italiennes*, in-8° ; | *La Libraria*, 1557, in-8°; | *La Zucca*, 1555, 4 parties in-8°, figures ; | *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, etc., in-4°; il y en a une ancienne traduction française. Ce sont des discours dans lesquels il fait intervenir les personnes et les professions qu'il veut critiquer. | *I Marmi, cioè Raggionamenti fatti ai Marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°. [*I Marmi*, c'est le nom qu'on donnait alors à une place qui est devant la cathédrale de Florence, où l'on se promenait le soir. L'auteur rapporte plusieurs conversations qu'il suppose avoir été tenues dans cette place.]

DONI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, né à Florence en 1593, mort en 1646, fut secrétaire du sacré collége à Rome, professeur d'éloquence à Florence et membre de l'académie de cette ville et de l'académie de la Crusca. Il cultiva avec succès l'étude des langues hébraïque, grecque, latine, française et espagnole, celle de la rhétorique, de la poétique, de la philosophie, de la géométrie, de l'histoire, de la chronologie, des sciences physiques et de la musique; mais il s'occupa surtout de l'étude des antiquités, et forma une collection immense

d'inscriptions, de vases, d'autels, de cippes et d'autres objets les plus curieux et les plus rares. On a de lui des *Dissertations* savantes sur la musique théâtrale et sur la déclamation chez les anciens, publiées sous les titres suivants : | *De præstantia musicæ veteris libri tres*, etc., Florence, 1647, in-4°; | *Lyra Barberina... ; accedunt ejusdem opera, pleraque nondùm edita, ad veterem musicam illustrandam pertinentia*, etc., ibid., 1763, in-fol.; le 2e vol., écrit presque tout entier en italien, est intitulé *De' trattati di musica di Gio.-Batt. Doni...., ne' quali si esamina e dimostra la forza e l'ordine della musica antica*, etc.; | un *Traité abrégé* en italien, *sur les genres et les modes de la musique*, etc., Rome, 1635, in-4°; | *Des notes sur ce Traité*, et des *Discours sur les questions de musique les plus importantes et sur les principaux instruments*, ibid., 1640, in-4°; | un Mémoire *de Restituendâ salubritate agri romani*, Florence, 1647, in-4°; | des *Lettres* italiennes et latines, précédées de "Commentaires sur la vie et les ouvrages de J.-B. Doni", et de la liste des ouvrages de cet écrivain, publiée par le chanoine Ange-Marie Bandini.

DONI D'ATTICHI (Louis), originaire de Florence, se fit minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avait connu pendant sa retraite à Avignon, avait été touché de sa modestie et de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa du siége de Riez à celui d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : | Une *Histoire générale de l'ordre des Minimes*, Paris, 1624, in-4°, peu estimée; | la *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des annonciades, Paris, 1625, in-12; | celle *du cardinal de Bérulle*, en latin, Paris, 1649, in-8°; | l'*Histoire des cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol., etc. Ses ouvrages latins sont d'un meilleur style que les français, dont la diction a vieilli, et n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

* DONIS (Nicolas), religieux allemand, théologien, astronome et géographe au XVIe siècle, est principalement connu comme auteur de *Cartes géographiques* estimées, qu'il a jointes à la "Géographie" de Ptolémée : il paraît que ce sont les premières sur lesquelles on trouve indiqués les degrés de longitude et de latitude. L'édition de Ptolémée publiée par Donis en 1482, et réimprimée à Ulm en 1485, renferme 32 cartes gravées sur bois par Jean Schnitzer d'Arenkheim, et un "Traité sur les merveilles et les lieux célèbres du monde", par le même auteur. Donis ajouta aux cartes anciennes les *Cartes modernes* de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de la Scanie, de la Norwége, de la Dacie et des îles adjacentes.

* DONNAT (Jacques), architecte, mort à Montpellier, au mois de juillet 1824, dans la 83e année de son âge, était déjà entré dans la carrière des beaux-arts, quand l'auteur justement estimé du bel amphithéâtre de Saint-Côme, à Montpellier, Giral, attira son émulation du côté de l'architecture, et, après se l'être attaché d'abord en qualité de disciple, se l'attacha plus particulièrement ensuite, en qualité de gendre et d'associé. C'est au concours de ces deux artistes réunis que Mont-

pellier est redevable de la magnifique place du Peyrou, sans parler d'une foule de constructions utiles et remarquables dont Donnat embellit encore cette cité. Parmi les travaux qu'il exécuta sur divers autres points du Languedoc, on cite les restaurations du palais archiépiscopal de Narbonne; l'édification de la cathédrale d'Alais, et les belles routes qu'il traça dans les contrées montueuses et difficiles du Vivarais. Donnat dessina aussi, avec succès, les décorations éphémères des fêtes ou cérémonies publiques, célébrées à diverses époques dans les villes du Bas-Languedoc; et il remplit pendant près de cinquante ans les fonctions d'architecte de la ville de Montpellier.

* DONNAUD (Pierre DE), évêque de Mirepoix, né en 1553, fut un prélat digne des premiers siècles de l'église. Il avait d'abord éte bénédictin, et fut sacré à Rome, en 1587. Ses charités étaient immenses; il prêchait souvent, visitait son troupeau, tenait des synodes. Il ramena plusieurs protestants autant par l'attrait de ses vertus que par la force de ses instructions. Il mourut le 3 juillet 1630. (*Voy.* la "Gallia Christiana").

DONNE (Jean), né à Londres en 1573, fut élevé dans la religion catholique, qu'il abandonna ensuite; il voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit connaître dans sa patrie par des *Poésies galantes* et des *Satires*. Il mourut l'an 1631. Ce poète était aussi controversiste, prédicateur et écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé : *Pseudo-martyr*, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de Jacques I[er], pour servir de réponse aux arguments de l'Eglise catholique, contre le serment de suprématie et de fidélité; il en fut récompensé par la place de chapelain du roi et de doyen de Saint-Paul. On lui attribue encore une *Apologiè du suicide*, où il cite, pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques saints de l'Ancien-Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitents, etc.; N. S. J.-C. est même amené en preuve de son absurde système. (*Voyez* sa "Vie", publiée par Jean Watton, en anglais, Londres, 1658.)

DOPPEL-MAIER (Jean-Gabriel) né à Nuremberg en 1677, [et selon d'autres en 1671], quitta l'étude du droit, auquel ses parents l'avaient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avait donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande et en Angleterre. Les académies de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Berlin se l'associèrent. Il mourut en 1750. Outre des *Traductions* allemandes de divers livres français et anglais, d'astronomie et de mécanique, on lui doit des ouvrages de géographie et de physique, écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin : | *Physica experimentis illustrata*, in-4°; | *Atlas cœlestis, in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, in-fol., 1742.

*DOPPET (François-Amédée), né à Chambéry en mars 1753, servit dans les gardes-françaises, puis

étudia la médecine, et fut reçu docteur à l'université de Turin. Après avoir voyagé quelque temps en Suisse, il se rendit à Paris, où il publia des ouvrages de médecine, des romans et des vers qui donnèrent une triste idée de ses talents. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution. Etabli à Grenoble au commencement des troubles, il se fit remarquer parmi les démocrates de cette ville, par ses discours incendiaires. Conduit à Paris par Aubert-Dubayet, il fut membre des sociétés populaires, fonda le "Club des Étrangers", et "la Légion des Allobroges", et travailla avec Carra et Mercier à la rédaction des "Annales politiques", depuis 1792 jusqu'à la funeste journée du 10 août, à laquelle il prit une part très-active. Lorsqu'après l'invasion de la Savoie, les Savoisiens formèrent une assemblée nationale, Doppet en fut membre; il opina pour la réunion de cette province à la France, et fut un des quatre députés envoyés en 1792 à la convention pour cet objet. Dans la guerre du fédéralisme, il servait sous Carteaux en qualité de général de brigade. Nommé général en chef de l'armée des Alpes, il fit le siége de Lyon, et entra dans cette ville le 9 octobre 1793. Il paraît qu'il s'opposa de toutes ses forces au pillage et à l'effusion du sang. Doppet, chargé de reprendre Toulon, en commença le siége, et fut envoyé commander l'armée des Pyrénées orientales. Il repoussa d'abord les Espagnols; mais une maladie grave arrêta ses succès, et il fut remplacé dans le commandement par le général Dugommier. Lorsqu'il fut rétabli, on le chargea de commander les troupes stationnées dans les deux Cerdagnes, que la mort de Dagobert, avait laissées sans chef. Après avoir pénétré en Catalogne, il battit les Espagnols; mais, battu à son tour, il en jeta toute la faute sur les généraux Delâtre et Davoust dans une lettre à la convention, signée le "Sans-culotte Doppet". Sa mauvaise santé le força de nouveau à quitter le commandement le 28 septembre 1794. Il resta quelque temps sans emploi, et fut ensuite nommé commandant de Metz; il ne conserva pas ce poste long-temps. Après le 11 fructidor, il fut nommé membre du conseil des cinq-cents; mais son élection fut annulée par la loi du 22 floréal. Depuis cette époque, Doppet vécut dans l'oubli jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1800, à Aix en Savoie. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, nous citerons : | *Traité théorique et pratique du magnétisme animal*, Turin, 1784, 6 vol. in-8°; | *le Médecin philosophe*, 1786 : c'est une déclamation contre les vendeurs et distributeurs de remèdes secrets : | *le Médecin d'amour*, Paphos et Paris, 1787, in-8°; ouvrage médico-romancier, pour nous servir de l'expression de l'auteur; | *Des moyens de rappeler à la vie les personnes qui ont toutes les apparences de la mort*, Chambéry, 1787, in-8°; | *Etat moral, civil et politique de la maison de Savoie*, Paris, 1791, in-8°, traduit en allemand, 1795, in-8°; | *Mémoires politiques et littéraires du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8° : c'est le meilleur ouvrage de l'auteur. Il contient des faits curieux dont l'historien pourra profiter; mais le style en est très-mauvais.

DORAT (Jean), ou Daurat, en latin, "Auratus", poète grec, latin, français, né à Limoges, avec un extérieur désagréable, avait un esprit délicat et une âme noble. Son vrai nom était "Dinemandi" ou "Disnematin", et il sortait d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poëtes ses contemporains lui donnèrent le nom de "Pindare français", surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de "Poëte royal". Scaliger dit qu'il composa plus de 50 mille vers grecs ou latins. On ne publiait aucun livre qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers; il ne mourait presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut le 1er novembre 1588, à plus de 80 ans. Sur la fin de ses jours, il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 19 ans, donnant pour excuse à ses amis, qui le plaisantaient, que c'était une "licence poétique". Ses *Poésies* furent imprimées à Paris, 2 vol. in-8°, en 1586. Elles sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer et polir ses vers lyriques, et surtout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace et de Pindare, il aurait pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poëtes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les "anagrammes", jeux de collége, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logogriphes. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avait apprise sous d'excellents maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur royal en cette langue, dont il fut pourvu en 1560, et la remplit avec beaucoup de réputation. [Il s'en démit ensuite pour ne plus s'occuper que de littérature.]

DORAT (Claude-Joseph), mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758 dans la littérature, auteur d'un poëme sur la *Déclamation*, de *Régulus*, tragédie, etc., naquit à Paris, le 31 décembre 1734. Issu d'une famille de robe, il avait d'abord suivi le barreau; il le quitta pour se rendre agréable à une dame; une pareille complaisance le fit ensuite renoncer à l'état militaire, et il s'adonna alors tout entier à la poésie. Son premier essai fut une ode sur le *Malheur*, et quelques *Héroïdes*. A vingt ans, il fit jouer sa *Zulica*, dont le cinquième acte était de Crébillon, mais qui n'eut pas de succès. On l'a nommé le "Poëte des Grâces"; mais il était en même temps le poëte de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies légères; il a fait en ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse et la vertu; ceux où il a porté plus de circonspection, sont lus avec plaisir par les gens de bien; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connaît ce morceau de l'*Epître aux comètes*, qui a tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui devait détruire la terre en 1773:

En traçant votre itinéraire,
Tous les radoteurs calculans,
Et tous les aveugles lorgnans,
Épars sur notre fourmilière,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cette erreur, quoique très-légère,

Rend un peu de calme à nos sens ;
Elle rassure nos enfans,
Nos esprits forts, nos femmelettes ;
Fait qu'on ne croit plus aux lorgnettes,
A l'astrolable des savants,
Que l'on rit au nez des prophètes ;
Que l'on danse au son des volcans,
Et qu'on se bat l'œil des comètes.

[Il passa toute sa vie en dispute avec les comédiens, dont il restait toujours débiteur, à cause de la mauvaise réussite de ses pièces, ainsi qu'avec les libraires, à cause du luxe typographique qu'il exigeait dans ses moindres compositions. Sentant sa fin approcher, il se fit habiller élégamment, et mourut le 29 avril 1780, assis dans un fauteuil, sans avoir voulu recevoir les secours ecclésiastiques de son curé. Ses *OEuvres* formaient d'abord vingt volumes in-8°, contenant six *Tragédies*, sept *Comédies*, cinq *Poèmes*, onze *Héroïdes*, cent *Fables*, un grand nombre d'*Odes*, *Epîtres*, *Contes*, etc.; cinq *Romans*, etc., etc.] En 1786, on a publié ses *OEuvres choisies*, 3 vol. in-12.

DORBAY (François), architecte français, élève du célèbre Louis Leveau, donna le dessin de l'église du collége des Quatre-Nations, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. Il mourut en 1697, à Paris, sa patrie.

DORÉ (Pierre Jacob), dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, né à Orléans vers la fin du xve siècle, et non à Saint-Pol, en Artois, comme le dit le P. Le Long, mort en 1569, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de "notre maître Doribus". Il n'est connu que par des ouvrages qui nous semblent aujourd'hui écrits bizarrement, et intitulés de même : c'était le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : | *la Tourterelle de viduité*, 1574, in-16; | *le Passereau solitaire* ; | *les Neuf Médicaments du chrétien malade* ; | *les Allumettes du feu divin* ; | *le Cerf spirituel* ; | *la Conserve de grâce*, prise du psaume, "Conserva me"; | *l'Anatomie des membres de N. S. J. C.*, etc. On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

*DORÉ (Jacob), jésuite, né à Longwi en 1733, mort à Nanci le 22 mai 1816, est connu pour avoir traduit et publié en France des livres de piété très-répandus en Italie, entre autres les "Visites au Saint-Sacrement", de Liguori, et le "Mois de Marie", de Lalomia : ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés. On doit aussi au Père Doré un *Recueil de cantiques*.

*DORFLING, célèbre officier prussien, parvint de l'état de tailleur au grade de feld-maréchal, sous l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. Il se signala surtout contre les Suédois en 1665. L'histoire de ce général est singulière. En sortant d'apprentissage à Tangermunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il fallait passer l'Elbe dans un bac, et qu'il n'avait pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve, et se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, et enfin de l'électeur son maître. Ce prince, qui aimait la guerre, qui la savait, et qui était forcé de la faire, avança rapidement un homme qui joignait les vertus du citoyen à tous les ta-

lents du militaire. Dorfling fut fait feld-maréchal, et remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de l'état de soldat, parvient au généralat. Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que Dorfling, pour être devenu grand seigneur, n'avait pas perdu l'air de son premier état. « Oui » ! dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, « j'ai été tailleur, j'ai coupé du drap; mais maintenant », continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée, « voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi. »

DORIA (André), noble génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gênes, dont Ceva Doria son père était coseigneur. Il commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service du pape Innocent III, et de plusieurs princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, et fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence que Doria s'était acquise le fit nommer vers 1513 capitaine-général des galères de Gênes; et il est à remarquer qu'il avait plus de 42 ans lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates africains qui infestaient alors la Méditerranée lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint aux secours de ses amis, le mit en état d'acheter 4 galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gênes déterminèrent dans la suite Doria à entrer au service de François Ier. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife, qui le fit son amiral. Mais, Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. François Ier le reçut à bras ouverts, et le nomma général de ses galères, avec 36 mille écus d'appointements, et y ajouta depuis le titre d'"Amiral des mers du Levant". Doria était alors propriétaire de 8 galères bien armées. C'est à lui que les Français furent principalement redevables de la réduction de Gênes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu et son lieutenant, qu'il avait envoyé avec 8 galères sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée française commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégée par Lautrec ne pouvait plus être secourue par mer; elle était près de succomber, et la prise de la capitale allait entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout à coup Doria abandonna la France pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière des affaires de François Ier en

Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paraît que les ministres de François Ier, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitait d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avaient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avaient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendait qu'un prétexte pour faire éclater son dépit : ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savone, appartenant aux Génois, d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république : non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées, et on le peignit au roi comme un homme qui s'opposait ouvertement à ses volontés. On fit plus, on lui persuada de le faire arrêter, et 12 galères, sous la conduite de Barbezieux, eurent ordre d'aller d'abord à Gênes pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avait prévenu le coup en se retirant à Lerice, dans le golfe de la Spezia, d'où il dépêcha un brigantin à Philippin pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyait d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venait d'expirer. Dès ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchait depuis long-temps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour Doria, François Ier chercher à le regagner par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit, en cette occasion, de la souveraineté de Gênes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gènes resterait libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vînt à secouer le joug de la domination française. Il ne manquait plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit, cette même année (1528) à tenter l'entreprise; et s'étant présenté devant Gènes avec 13 galères et environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de "Père et Libérateur de la patrie", qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui serait érigé une statue, et qu'on lui acheterait un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Gènes par ses conseils, et ce gouvernement est le même qui subsista jusqu'à la révolution française; de sorte qu'il fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Doria trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvait désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avait alors en propriété 12 galères qui, par son traité, devaient être entretenues au service

de l'empereur, et ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur et à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui et contre son avis que l'empereur fit, en 1541, la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Prevèze, en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens et aux galères du pape, en présence de l'armée turque, commandée par Barberousse, et beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, et laissa échapper une victoire qui paraissait assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre; mais ce conte, adopté par Brantôme, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On sait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très-graves, là où la multitude des combattants ne voit qu'un chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenants. Le fameux Dragut, entre autres, fut pris par Jeannetin Doria, son neveu, avec neuf de ses bâtiments. Le zèle de ce grand homme, et les services qu'il rendit à Charles-Quint, lui méritèrent l'ordre de la Toison d'Or, l'investiture de la principauté de Melfe et du marquisat de Tursi, au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. Il termina sa longue et glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourrait le présumer, après les occasions qu'il avait eues de s'enrichir; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avaient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scène du monde un aussi grand rôle que Doria : dans Gênes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de la patrie; au dehors, tenant, pour ainsi dire, avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée, l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution : l'autre, peu de temps

après, par celle de Jules Cibo, qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet que d'accroître encore à Gênes et dans toute l'Italie le crédit et la réputation de ce grand homme. [Quelques auteurs ont accusé Doria de cruauté, et en ont cité quelques exemples; mais ils n'ont peut-être pas bien distingué entre la cruauté et cette sévérité nécessaire à un marin, pour maintenir la discipline et prévenir l'insubordination. Cappellani a écrit la "Vie" de ce célèbre amiral, Venise, 1565, in-4°.]

DORIA (Antoine), célèbre capitaine génois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Nous avons de lui une *Histoire abrégée des événements arrivés dans le monde sous Charles V*, Gênes, 1571, in-4°.

* DORIA (Paul-Mathieu), l'un des ennemis les plus acharnés de la philosophie de Descartes, qu'il croyait destinée à ébranler le platonisme, dont il était un ardent sectateur, naquit à Naples en 1675. Né à une époque où le royaume de Naples était placée sous l'autorité des vice-rois autrichiens, il imagina le plan d'un gouvernement populaire, quoiqu'il fût le frère cadet du prince d'Angri, l'un des plus grands seigneurs du pays. L'autorité empêcha la publication de cet ouvrage, et en fit brûler tous les exemplaires. L'auteur ne fut pas témoin de cette exécution, étant mort peu avant, en 1733. On a de lui : | *Trattato della vita civile*, Naples, 1729, in-4°; | *Esercitazioni geometriche*, Paris, 1729, in4°; | *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia*, etc., Naples, 1733, in-4°; | *Idea d'una perfetta republica*, ibid. (sans date), in-8°, très-rare; | *Ragionamenti e poesie varie*, Venise, 1737, in-4°; | *Lettere e ragionamenti varj*, Pérouse, 1741, 2 vol. in-8°, etc.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, né à Saint-Quentin, en 1617, disciple et gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa manière. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture, à Paris, en 1663, à 48 ans. Il laissa deux fils, Louis et Nicolas, qui se sont distingués aussi dans la peinture et la gravure. L'aîné mourut à Vérone, en 1742, et le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie.

DORINCK, ou DORING (Matthieu), franciscain allemand, professeur de théologie dans son ordre, [naquit en Thuringe dans le XIVe siècle], et mourut à Kiritz, [sans que l'on sache l'époque précise de sa mort; mais de fortes raisons font croire qu'il ne vivait plus en 1465.] Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la "Chronique de Nuremberg", parce que la 1re édition en fut faite dans cette ville, in-4°, en 1472. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette "Chronique" à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cède en rien à celui de cet hérésiasque.

*DORIOT (L'abbé), né en Franche-Comté vers 1720, fut d'abord maître de chapelle à Besançon, et

vint à Paris en 1558 pour diriger la musique de la sainte chapelle. On a de lui un *Traité d'harmonie* selon les principes de Rameau.

DORLAND (Pierre), chartreux, né en 1449, à Diest, près Liége, mort en 1507, est auteur des ouvrages suivants : | *Chronicon chartusianum*, Cologne, 1608, in-8°, trad. en franç. par A. Driscart, Tournay, 1644, in-8°; | *Viola animæ dialogis septem*, Cologne, 1500, in-4°; Anvers, 1533, in-12, et 1543, in-16; | *Dialogus de vitio proprietatis monachorum*, Louvain, 1512, in-4°; | *Explicatio mystica habitus chartusiensis*, ibid., 1513, in-8°; | *B. Annæ vita*, impr. à la suite de la "Vita Christi" de Ludolphe, Anvers, 1517, in-fol., | et plusieurs autres ouvrages manuscrits, dont la liste se trouve dans la "Biblioth. chartusiana" de Petreius, et dans la "Biblioth. belgica" de Foppens.

DORMANS (Jean DE), cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort le 7 novembre 1373, avait fondé à Paris, en 1370, le collége de Dormans, dit de Saint-Jean-de-Beauvais. Sa réputation d'homme habile et équitable fut cause de sa fortune. Son père n'était qu'un procureur, qui se fit appeler "de Dormans", parce qu'il était de ce bourg. Ses fils achetèrent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal fut nommé légat, par le pape Grégoire XI, pour négocier la paix entre Charles V, roi de France, et le roi d'Angleterre. —[Milon DE DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux et de Beauvais, et chancelier en 1380, était neveu du précédent.]

DORMANTS (Les sept), sept frères qui confessèrent la foi à Éphèse, en 250, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne où ils s'étaient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, et "ils s'y endormirent dans le Seigneur". Quelques modernes, prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étaient endormis d'un sommeil véritable et miraculeux, et qu'on les retrouva en 479, sous le règne de Théodose le Jeune. La vérité est que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de Saint-Victor. La mémoire de ces saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, et tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés devint célèbre par la dévotion des fidèles. Suivant Spon (dans son "Voyage d'Italie et du Levant"), on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

* DORMAY (Claude), chanoine de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons, né au commencement du XVIIe siècle, mort en 1674, est auteur des ouvrages suivants : | *De cora Franciæ, ubi de regia inauguratione et unctione.... discurritur*, Paris, 1655, in-8°; | *Animadversiones in libros præadamitarum*, 1657, in-8°; | *Histoire de la ville de Soissons et de ses rois, comtes et gouverneurs*, Soissons, 1663-1664, 2 vol. in-4°.

DORNAU (Gaspard), en latin "Dornavius", médecin, orateur et poète, né à Ziegenrueck dans le Voigtland, mourut le 28 septembre 1632, à l'âge de cinquante-cinq ans, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignit

On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : | *Amphitheatrum sapientiæ socraticæ*, etc., in-fol., 2 vol., Hanovre, 1619; | *Homo diabolus, sive sylloge scriptorum de calumnia; Parallela morum seculi; Encomium scarabæi; Invidiæ encomium, Calumniæ repræsentatio, Encomium cæcitatis, neminis, frigillæ, pellicani, autoribus incertis*, Francfort, 1618, in-4°; | *De incremento dominationis turcicæ*, etc.

DORNEVAL, ou D'ORNEVAL, Parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la Foire, seul ou en société. Ses meilleures *Pièces* se trouvent dans le "Théâtre de la Foire", qu'il a rédigé avec Le Sage, 10 vol. in-12. [Il avait composé plus de soixante *Pièces*, ce qui ne l'empêcha pas de mourir pauvre. Dans sa vieillesse il s'occupa de la pierre philosophale.]

*DORNIER (C.-P.), maître de forges et négociant à Dampierre, fut nommé administrateur du département de la Haute-Saône, passa de là à l'assemblée législative, et fut ensuite envoyé à la convention, où il vota, sans appel ni sursis, la mort de Louis XVI. Il était du nombre des commissaires qui, en 1795, signèrent l'armistice avec l'armée royale de la Vendée. Il devint ensuite membre du conseil des cinq-cents, en sortit au mois de mai 1797, et y rentra au mois de mars 1798. Là s'est bornée sa carrière législative.

DORNKRELL (Jacques), théologien et ministre luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, laissa un ouvrage estimé des savants, sous le titre de *Biblia historico-harmonica*, etc.

* DORONATZY (Paul), né en 1043, entra dans un couvent arménien, appelé Arakialk-Mecho, où il professa, et mourut en 1754. On a de lui : | *Livre contre Théopiste*, savant grec de son siècle, imprimé à Constantinople en 1752, 1 vol. in-fol. : | *Abrégé historique des conciles de Nicée et d'Éphèse*, manuscrit; | *Commentaire sur la prophétie de Daniel*; | *Livre des sermons à l'usage des prédicateurs*.

DOROTHÉE (Sainte), vierge et martyre, est célèbre par le refus constant qu'elle fit de se marier et d'adorer les idoles, malgré les plus horribles tourments que Fabricius, gouverneur de Césarée, lui faisait souffrir. Elle convertit deux femmes apostates, qu'on avait chargées de la séduire. Rien n'étant capable d'ébranler sa constance, le juge la condamna à perdre la tête. Comme on la menait au supplice, un jeune homme nommé Théophile, qui lui entendait dire qu'elle allait trouver son divin époux, lui demanda, en raillant, des fruits et des fleurs du jardin de son époux. La sainte, par un effet de la toute-puissance divine, lui en envoya réellement. Ce prodige frappa tellement Théophile, qu'il se convertit. On croit que le martyre de cette sainte arriva sous Dioclétien. Son corps est dans la célèbre église qui porte son nom à Rome, et qui est au delà du Tibre. Elle est nommée dans l'ancien "Martyrologe", attribué à saint Jérôme. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte du même nom, et d'une des plus illustres maisons d'Alexandrie, qui, ayant constamment refusé de satisfaire la passion brutale de Maximin, fut dépouillée de tous ses

biens par cet empereur, et condamnée à l'exil en 308.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé "le Prophète", fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *Sermons* ou *Instructions pour les moines*, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8°; et des *Lettres* en grec et en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'"Auctuarium" de la "Bibliothèque des Pères", de l'an 1623, tom 1, page 743. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *Sermons* et ces *Lettres* à un Dorothée natif du Pont, surnommé "le Jeune", archimandrite d'un monastère célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, était appelé "Chiliocomus". Il Il vivait vers l'an 1020. Jean Mauropus, son disciple a écrit sa "Vie".

*DOROTHÉE, archevêque de Malvoisie, est auteur d'une *Histoire* en grec vulgaire (Venise, 1631) qui s'étend depuis la fondation jusqu'à la prise de Constantinople.

DORSANNE (Antoine), natif d'Issoudun en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand-vicaire et official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il mourut en 1728, de la douleur que lui causa l'acceptation pure et simple que le cardinal de Noailles avait faite de la bulle "Unigenitus". Nous avons de lui un *Journal* contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome et et en France, dans l'affaire de la constitution "Unigenitus", 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. en y comprenant le *Supplément*. Villefore, auteur des "Anecdotes de la constitution Unigenitus", s'était beaucoup servi de ces *Mémoires*, dans la composition de son ouvrage; aussi retrouve-t-on dans le *Journal* une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les "Anecdotes". L'auteur des "Anecdotes" ne conduit son histoire que jusqu'en 1718; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive et coulante; celle du second est simple et fort négligée. Toutes les deux décèlent l'esprit de parti.

DORSET (Thomas SACKEVILLE, comte DE), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536, à Withiam, voyagea en France et en Italie. Il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues et dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son père, mort en 1566, lui avait laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst, dans le comté de Dorset, il fut envoyé ambassadeur en France, vers Charles IX, l'an 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, chancelier de l'université d'Oxford en 1591, et enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre. Il remplit cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 19 août 1608, presque subitement, au milieu de ses collègues. [Dorset fut l'un des juges de l'infortunée Marie Stuart, et on le chargea de lui porter son arrêt de mort. Il suivit aussi le procès du comte d'Essex; qui eut la même fin tragique.] On a de lui: quelques *Lettres*, imprimées dans différents ouvrages, qui prouvent que c'était un homme

instruit.] Il était poète, et en 1557, étant membre des communes, il publia une pièce intitulée: *Introduction au Miroir des Magistrats*, avec *la Vie de l'infortuné duc de Buckingham*. Ce *Miroir* est une suite de poèmes de divers auteurs, dans lesquels de grands personnages racontent leurs malheurs. Dorset donna aussi une tragédie, *Gordobue*, la première pièce régulière en vers qui parut en Angleterre avant celles de Shakespeare. Elle fut représentée devant la reine Elisabeth. Dorset fut un des premiers qui, après la mort de cette princesse, proclamèrent Jacques 1er Stuart.]

*DORSET (Charles SACKEVILLE, comte DE), né en 1637, se distingua sous les ordres du duc d'Yorck dans sa première guerre contre la Hollande en 1665, et s'occupa ensuite de belles-lettres. Il n'accepta que des ambassades où il ne s'agissait que de compliments. Il fut du nombre des mécontents qui chassèrent Jacques II, pour mettre Guillaume sur le trône; quatre fois on le nomma l'un des régents du royaume pendant l'absence du roi, et il le servit si bien qu'il devint membre du conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath, le 19 janvier 1706. On a de lui des *Poésies* estimées, qu'on trouve avec celles de Rochester et de Roscommon, Londres, 1731, in-12, dans la "Collection des poètes anglais" de Johnson. Dorset passait pour le Mécène de son temps.

DOSA (Georges), paysan de la Ciculie (contrée de la Transylvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé et la noblesse. Jean, vayvode de Transylvanie, défit les rebelles l'année d'après et prit leur roi. Pour le punir de son usurpation et de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre du même métal et aussi ardent. Neuf de ses complices, qui avaient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avaient été condamnés à ce supplice, 31 y étaient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, et ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda fut qu'on épargnât son frère. Les autres prisonniers furent empalés ou écorchés vifs, ou attachés à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé et la noblesse, on souhaiterait, dit le sage et judicieux Isthuanfi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice.

DOSCHES (François), disciple insensé de l'insensé Simon Morin. Les écrits où il a consigné ses rêves extravagants sont de la plus extrême rareté, et ne méritent d'être recherchés que par les philosophes qui veulent savoir dans quels égarements l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront dans un écrit très-rare de Dosches, imprimé en 4 pages in-4° seulement, sous ce titre: *Abrégé de l'Arsenal de la foi*, jusqu'où ce sectaire avait porté ses délires.

DOSITHÉE, officier juif, fils de Bacénor, défit l'armée de Ti-

mothée, battit Gorgias, et le fit prisonnier; mais, comme il l'emmenait, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J.-C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage, auquel il joignait une grande prudence.

DOSMA, ou plutôt DE OSMA DELGADO (Roderic), chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, était savant dans les langues orientales; on a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte, entre autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, in-fol. Il mourut en 1607, à l'âge de 74 ans.

* DOTTEVILLE (Jean-Henri), né le 22 décembre 1716, à Palaiseau près Versailles, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et mourut le 25 octobre 1807. Il est connu par les ouvrages suivants : | *Traduction de Salluste, avec la vie de cet historien et des notes critiques*. Il en a été publié plusieurs éditions; la 5e a paru en 1806, in-12. Cette *Traduction* est regardée comme son meilleur ouvrage; | *Histoire de Tacite, en latin et en français, avec des notes sur le texte*, 1772, 2 vol. in-12; | *Annales de Tacite, règnes de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12; *règnes de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12. Il donna, à la prière de ses amis, une *Traduction* entière de Tacite, mais il y fit entrer les *Traductions* de la "Vie d'Agricola", des "Mœurs des Germains", et la "Vie de Tacite" de l'abbé de La Bletterie, 4e édition, 1779, 7 vol. in-8°. Le P. Dotteville a lié par un *Supplément* ou *Abrégé* les événements décrits dans les "Annales" avec le commencement des "Histoires"; | *Traduction* de la comédie de Plaute intitulée "Mostellaria", avec le texte, revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions (an XI), 1803, in-8°. Toutes ces *Traductions*, en général estimées, sont surtout remarquables par les notes savantes qui les accompagnent.

* DOU Y DE BASOLS (Don Raymond Lazare), issu d'une famille respectable de Barcelone, fit d'excellentes études à l'université de Cervera, dans laquelle, en 1776, il remplissait déjà quelques fonctions subalternes. Au commencement de ce siècle, il obtint un canonicat dépendant de cette université; et un peu plus tard, il publia son ouvrage : | *Derecho publico general de España*. (Droit public général de l'Espagne), qui lui assura la place de chancelier dans l'université. Membre des cortès de Cadix en 1810, le premier il présida ce corps. En 1817, il publia sa *Richesse des nations*, et en 1829, à l'âge de 89 ans, son *Projet sur les lods et ventes*. Il contribua beaucoup en 1827, comme membre de la junte consultative de Tarragone, à calmer l'effervescence qui régnait alors. Dou y de Basols est mort récemment.

* DOUBLET (Jacques), religieux bénédictin, né en 1560, mort à l'abbaye de Saint-Denis, doyen de son ordre, en 1648, est auteur de : | *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys, contenant les antiquités d'icelle*, Paris, 1625, 2 vol. in-4°; | *Histoire chronologique pour la verité de Saint-Denis-l'Aréopagite*, ibid., 1646, in-4°; | *Histoire de la très-ancienne église de Saint-Étienne-*

des-Grés, ibidem, 1648, in-8°.

*DOUBLET DE PERSAN, née LEGENDRE, femme célèbre au XVIIIe siècle par son goût pour les nouvelles politiques et littéraires, et par ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, se retira, après la mort de son mari, dans le couvent des filles Saint-Thomas, où elle réunissait habituellement une société composée de littérateurs et de savants. Les nouvelles du jour y étaient commentées et consignées jour pour jour dans des registres qui ont été publiés depuis, et qui sont connus sous la dénomination de « Mémoires de Bachaumont. » Mme Doublet était une femme d'un esprit ordinaire, mais d'un caractère aimable. Elle eut la douleur de survivre à tous les amis qui composaient son cercle, et mourut en 1771, âgée de plus de 94 ans.

*DOUBLET (François), docteur-régent de l'ancienne faculté de médecine de Paris, professeur de la société royale de médecine, sous-inspecteur-général des hôpitaux civils du royaume, naquit à Chartres le 30 juillet 1751. Son père était procureur au bailliage et siége présidial de cette ville. Le jeune Doublet commença ses études dans sa ville natale. Des récits, des histoires de voyages l'avaient séduit; il crut devoir trouver le bonheur et la fortune au-delà des mers, et sa tête se remplit d'idées peut-être aussi ambitieuses qu'extravagantes. Il s'était lié d'une étroite amitié avec un de ses camarades de collége, beaucoup plus expérimenté que lui; ses conseils perfides l'entraînèrent; Doublet quitta la maison paternelle. Le jour de son départ il alla de grand matin trouver son frère encore au lit, lui annonça avec attendrissement une absence de quelques jours; son hésitation, son embarras, ses yeux humides, pouvaient receler ses desseins; il se jeta dans les bras de son père, et s'enfuit sans proférer un mot; on peut juger du désespoir d'un père! Il n'aspira bientôt qu'au plaisir de lui pardonner. Par un hasard heureux, Doublet parcourut la Hollande, où il eut à courir mille dangers. La visite qu'il fit de ce pays ne contribua pas peu à sa vocation pour la médecine; en cela, comme nous l'avons dit, le hasard le servit bien. Doublet ne tarda pas à abjurer ses erreurs; il revint dans sa patrie consoler son père. Il reprit le cours de ses études à Chartres, où il fit sa philosophie sous l'abbé Journais, de 1767 à 1768. Il partit cette dernière année le 7 du mois d'octobre pour se perfectionner au collége de Louis-le-Grand. Docile aux volontés de son père, qui le destinait au barreau, Doublet fit son droit à Paris, et fut reçu licencié en la faculté de cette ville, le 13 juillet 1772; c'est ainsi que commença Corvisard. Entraîné par sa vocation, Doublet prit ses inscriptions à la faculté de médecine de Paris; alors il fit preuve d'une aptitude toute particulière pour ce nouveau genre de travail. Laborieux par goût et par ambition, il ne se contentait pas de suivre assiduement les leçons de ses professeurs; il ne les regardait, pour ainsi dire, que comme l'esquisse d'un tableau qu'il fallait revêtir de formes et de couleurs. Il ajoutait aux idées qu'il avait retenues, les approfondissait en les développant; la clarté

de son style, la précision sans stérilité de ses pensées, firent remarquer en lui le tact profond du praticien; ses *Cahiers* furent regardés comme de véritables *Traités*. Doublet se fit la réputation d'un praticien habile, et au bout de trois ans d'exercice, il fut choisi et nommé médecin de l'hôpital de Charité de Saint-Sulpice, connu aujourd'hui sous le nom d'hospice de madame Necker. Doublet sentit les obligations que sa place lui imposait. Il ne travailla qu'à justifier le choix qu'on avait fait de lui. En 1780 il perdit son père; peu de temps après il fut nommé médecin de l'hospice de Vaugirard. Cet établissement dut sa naissance à ses conseils; on sait qu'il avait pour objet le traitement des enfants atteints de la syphilis. Par le procédé le plus ingénieux, on s'occupait dans cet hospice, unique en son genre en Europe, de guérir les enfants attaqués au moment de leur naissance, au moyen du traitement que l'on administrait aux mères et aux femmes chargées de les allaiter. Doublet obtint encore la place de médecin des vénériens. En 1781, il fit paraître un *Mémoire* sur le traitement de ce genre de maladie chez les enfants nouveau-nés, et le 16 septembre 1782 il lut dans une des assemblées de la faculté, dite "prima mensis", un *Mémoire* sur la fièvre puerpérale. Il en fut fait une mention honorable dans le rapport publié par ordre du gouvernement, sur cette maladie. L'année suivante, il publia de nouvelles *Recherches* sur le même objet, lesquelles furent insérées dans le cahier du "Journal de médecine" du mois de décembre 1783 et dans celui de janvier 1784. Au dire des médecins célèbres de notre époque, cet ouvrage a fait beaucoup d'honneur à Doublet, qui, le premier, a posé les bases du traitement de cette maladie dangereuse. En 1786, Doublet fut nommé associé-ordinaire de la société royale de médecine. Au mois de mai de l'année suivante, la société royale de médecine ayant été requise d'envoyer deux de ses membres à Lorient pour prendre connaissance d'une maladie épidémique qui régnait dans les prisons de cette ville, Doublet fut choisi avec un de ses collègues, Delaporte, pour remplir cette mission; ils s'en acquittèrent avec honneur. Doublet a rendu un compte abrégé de son travail dans son *Mémoire sur les prisons*, page 22 et suivantes. Ce fut en 1791 que parurent ses nouvelles *Recherches sur la fièvre puerpérale*; elles furent, ainsi que l'annonce le titre, publiées par ordre du roi. Nommé sous-inspecteur des hôpitaux civils du royaume, il justifia ce choix par la publication de *Mémoires* importants composés sur cette partie de l'administration; il rédigeait aussi des *Feuilles d'observations* pour le département des hôpitaux civils auxquels il était attaché depuis 1785; elles étaient insérées au "Journal de médecine", et distribuées à la fin de l'année, séparément, par ordre du gouvernement, et c'est vers ce temps qu'il se lia particulièrement avec Colombier, qui déjà était médecin en chef de l'hospice de Vaugirard, et inspecteur-général des hôpitaux civils du royaume; leurs travaux devinrent communs. A l'époque de 1790, l'assemblée constituante s'occupant d'une loi

sur le régime sanitaire des prisons, Doublet rédigea un *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer.* Il adressa ce *Mémoire* au mois d'avril 1791 au président du comité de l'assemblée nationale, et il fut lu peu de temps après dans les séances de la société de médecine. Il éclaira l'assemblée constituante dans son travail, et fit sensation sur le public. Le 30 août 1791, en sa qualité de rapporteur, Doublet présenta à la société de médecine un état de la situation des prisons de Paris, et indiqua les moyens de les rendre salubres. Ce *Mémoire* est écrit sous l'inspiration d'Howard; il donnait une idée bien vraie, mais réellement affligeante, des maisons de force en France. En 1794, Doublet fut appelé à faire partie des professeurs élus pour former l'école de médecine de Paris; il fut chargé d'y enseigner la pathologie interne. Il se fit remarquer par de savantes leçons que suivait un concours nombreux d'élèves et de médecins déjà formés; les deux dernières ont été remarquées; elles traitaient *De la mort.* Doublet, comme en présence de son ombre, s'y éleva aux plus hautes considérations; la philosophie rehaussa l'éclat de ses paroles; elles attirèrent une foule empressée de l'entendre, mais, hélas! comme l'a dit un de ses biographes, "c'était le chant du cygne", et l'homme qui, naguère n'envisageait la mort qu'avec dédain, devait en être l'une des premières victimes, et ne plus reparaître dans sa chaire doctorale. Doublet portait en lui le germe d'un principe destructeur; en quittant ses élèves, il se mit dans son lit de mort. Au bout du onzième jour de sa maladie, il succomba. Une fièvre ataxique cérébrale l'enleva aux sciences et à l'humanité, le 5 juin 1795, à une heure du soir. Il était à peine âgé de 44 ans; il mourut moissonné dans la force de l'âge; son portrait a été dessiné par le célèbre Cochin. Doublet est l'auteur des ouvrages suivants: | *Mémoires sur les symptômes et les traitements de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés*, Paris, in-12, 1791; | *Observations faites dans les départements, sur les hôpitaux civils*, 4 vol. in-8°, Paris, 1785, 86, 87 et 88. Elles sont extraites du "Journal de médecine", depuis 1785; on y remarque la topographie des hospices de Saint-Sulpice et de Vaugirard, des dissertations curieuses et intéressantes. | *Remarques sur la fièvre puerpérale*, in-12, 1783; | *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, publiées par ordre du roi, in-12, 1791; | *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*, suivi de la *Conclusion d'un rapport sur l'état des prisons de Paris*, lue à la séance publique de la société royale de médecine, le 28 août 1791, in-8°. Ce *Mémoire* est suivi d'un projet de décret, sur l'ordre et la salubrité des maisons de justice ou prisons criminelles. En commun avec Colombier: | deux *Recueils de Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris et une bonne Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés.* Doublet a fourni différents articles à l'"Encyclopédie méthodique". Outre ceux qu'il a pu faire

en commun avec Colombier, nous citerons ceux-ci : | *Air météorologique;* | *Maladies des armées;* | *Caractère des médecins;* | *Clinique;* | *Conseil;* | *Consultation;* | *Maladie des enfants;* | *Expériences.* Doublet est l'un des hommes dont s'honorait le plus le pays chartrain ; les historiens l'ont cité avec éloges ; Leroux-Royer, de la faculté de médecine de Paris, en parla avec admiration et reconnaissance dans le discours qu'il prononça le 25 juin 1810, sur la tombe de Thauret, médecin distingué. En 1826 une "Notice historique" a été publiée sur la vie et sur les ouvrages de Doublet, par M. Doublet de Boisthibault, son neveu, avocat et homme de lettres. Elle nous a servi dans la rédaction de cet article. Doublet s'était occupé d'une *Histoire de la médecine depuis Hippocrate jusqu'à nos jours.* Cet ouvrage était presque terminé quand il mourut. Les recherches de M. Mongenot, son beau-fils, furent infructueuses; une main infidèle s'en était emparée.

*DOUBLET (Pierre-Nicolas), frère du précédent, naquit à Chartres en 1755. Se destinant au barreau, il fit son droit à Reims, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1779. De retour dans sa ville natale, avocat au bailliage de cette ville, il fut appelé par les suffrages des électeurs du district de Mondoubleau (Loir-et-Cher) aux fonctions de juge près le tribunal de ce district, dans lesquelles le roi le confirma le 15 novembre 1790. Son caractère et ses connaissances furent bientôt appréciés, et il fut nommé accusateur public près le tribunal criminel de Blois, où sa modération autant que sa justice lui valurent d'unanimes éloges. On conservera long-temps dans le département de Loir-et-Cher le souvenir d'une action qui fait autant d'honneur au courage civil de Doublet qu'à son caractère ferme et indépendant. En 1793 une sédition avait éclaté à Mondoubleau ; le tribunal criminel de Blois se transporta aussitôt dans cette ville pour juger les coupables. Les frères Joisneau avaient été signalés comme les auteurs de ce mouvement; le plus jeune était reconnu par les témoins; quant à l'autre, confronté dans l'instruction à un témoin, celui-ci l'avait également reconnu, mais avec hésitation. Doublet se promit d'arracher ce malheureux, plutôt égaré que coupable, à une mort certaine. L'audience fut indiquée pour le soir. Lorsque le témoin fut produit à l'accusé, on lui demanda s'il reconnaissait Joisneau : « Je le crois », dit-il. « Il ne s'agit pas d'un doute, reprit l'accusateur public, il faut être certain de ce que vous avancez. » A ces mots il s'empare d'un flambeau, descend de son siége, va droit au témoin, le mène vivement auprès de l'accusé, et, approchant la lumière plus près de lui : « Le reconnaissez-vous bien », lui dit-il d'une voix ferme et sévère. Le témoin s'intimide et déclare ne pas le reconnaître. Joisneau fut acquitté, et toute la ville de Mondoubleau en témoigna sa reconnaissance à Doublet. Après l'époque de la terreur, il vint à Chartres. En l'an VIII il fut nommé avoué et juge suppléant près la cour de justice criminelle d'Eure-et-Loir. Au décès de Guillard, procureur impérial près cette cour, Doublet fut dési-

gné par Brocheton, qui en était le président, pour lui succéder. Il en remplit les fonctions pendant six mois avec une grande distinction. Sa modestie seule l'empêcha de solliciter une place qui convenait si bien à sa sagacité et à son expérience. Rappelé à son cabinet, il trouvait encore assez de temps pour se livrer aux nombreuses fonctions gratuites qu'il exerçait dans des commissions administratives. Retiré des affaires, il accepta la place de maire de la commune de Luisant, où était sa maison de campagne; c'est là qu'il vécut en aidant les malheureux. Parvenu à un âge avancé, épuisé par ses travaux, il s'éteignit avec le calme de l'homme de bien, le 16 mai 1831, entouré d'une grande considération. Doublet a laissé un fils qui suit la carrière du barreau, et qui appartient à un grand nombre de sociétés savantes.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème ecclésiastique*, où il censurait la conduite de M. de Noailles à l'égard des "Réflexions morales" du P. Quesnel. (*Voy.* Noailles, Louis-Antoine.) Il fut envoyé à Rome, et se distingua par son zèle pour la constitution " Unigenitus ". On a de lui : | *Histoire du nestorianisme*, in-4°, Paris, 1698; curieuse et assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie y est exactement discuté; [à la tête du volume se trouve, pour servir de préface, une dissertation qui a pour titre : *De la divinité de J.-C., combattue par Nestorius, et prouvée par saint Cyrille ;*] | *Histoire de l'origénisme ;* pleine de recherches et d'une bonne critique; | *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697, à la suite du comte de Créci, au congrès de Riswick ; | plusieurs *Ecrits* sur les affaires du temps.

* DOUDEORTY (Grégoire), supérieur de l'abbaye d'Haghpad, né à Sanahïn, dans la Grande-Arménie, vers l'an 1134, s'opposa à la réunion du concile tenu à Romgla en 1179, fut aimé des grands et du peuple d'Arménie, et mourut vers 1217, laissant des manuscrits sur des matières théologiques.

DOUFFET, ou Duffet, habile peintre, naquit à Liége le 16 août 1594. Jean Taulier, Liégeois, et un nommé Perpète de Dinant, furent ses premiers maîtres. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves. Douffet y fit de grands progrès. En 1614 il se rendit à Rome, et y demeura sept ans, joignant à l'étude des grands modèles celle de la poésie et de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avait précédé; on l'employa à l'envi : les églises, et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son talent. Si l'on veut se faire une juste idée de ceux qu'il avait pour la composition, il faut lire la description très-détaillée que Pigage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électorale de Dusseldorff, et qui existaient autrefois à Liége, dont l'une,

n° 39, représente l'*Invention de la sainte croix*; l'autre, n° 65, a pour sujet *le pape Nicolas V visitant le caveau de saint François d'Assise*. Il excellait également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable; son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

* DOUGADOS (Vénance), plus connu sous le nom du père Vénance, né dans un village près Carcassonne en 1764, fut d'abord capucin, et cultiva la poésie légère avec succès parmi les austérités du cloître. Sécularisé, il devint secrétaire d'une princesse polonaise à Gênes. Rentré en France, il professa l'éloquence à Perpignan; puis, s'enrôlant dans un bataillon de volontaires, il parvint au grade d'adjudant-général. Son attachement au parti de la Gironde le fit condamner à mort par le tribunal révolutionnaire le 13 janvier 1794. Ses *Poésies légères* ont été publiées par M. La-Bouisse, Paris, 1810, in-8° : on y trouve de la facilité et de l'originalité. Dougados, dans le cloître, avait le surnom de Père Tibulle.

DOUGLAS (Guillaume DE), seigneur écossais dans le XIVe siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Écosse, ayant fait vœu de se croiser contre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au Saint-Sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS (Jacques), anatomiste anglais, qui excella dans la pratique des accouchements, professait la médecine à Londres, au commencement du XVIIIe siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivants : | *Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive catalogus*, etc., imprimé pour la première fois à Londres, et dans la suite, avec des augmentations, à Leyde, 1734, in-8°; | *Myographiæ comparatæ specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme et dans le chien. On l'a traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1729; | *Description du péritoine*, en anglais, Londres, 1730. [Douglas est mort à Londres en 1742, laissant une réputation que le temps a consacrée. Il avait de vastes connaissances dans toutes les parties de l'art de guérir, sur lesquels il publia plusieurs ouvrages, outre ceux que nous venons d'indiquer.]

* DOUGLAS (Jean), évêque anglican, né à Pittenween en Écosse en 1721, mourut en 1806, âgé de 86 ans. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il fut attaché, en 1774, en qualité de chapelain, au 3e régiment des gardes à pied, qui faisait alors partie de l'armée des alliés en Flandre; et il se trouva à la bataille de Fontenoi. Revenu en Angleterre, il accompagna ensuite le fils de lord Bath dans ses voyages. Il obtint plusieurs bénéfices, et fut nommé, en 1762, chanoine de Windsor, par la protection de lord Bath, qui en mourant lui légua sa bibliothèque. En 1737, il fut élevé à l'évêché de Carlisle,

et transféré ensuite à celui de Salisbury. Il était membre de la société rurale de Londres, de celle des antiquaires de la même ville, et l'un des gardiens du musée britannique. On connaît de lui : | *Criterium miraculorum*, 1753, in-8° ; ouvrage dans lequel Douglas défend avec talent l'autorité des miracles, que Hume venait d'attaquer dans ses "Essais philosophiques"; | *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, 1750.

DOUJAT (Jean), né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris le 27 octobre 1688, à 79 ans, était doyen des docteurs-régents de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe du roi, et membre de l'académie française. Il fut nommé par Perigni premier précepteur du grand dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savants, et des pensions du trône. L'école de droit n'a point eu d'hommes supérieurs à lui. Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité et son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : | *Abrégé de l'histoire grecque et romaine, traduite de Velleius Paterculus*, in-12, Paris, 1679 et 1708. Cette *Version* est très-faiblement écrite : le traducteur l'orna de *Suppléments* tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une *Chronologie*. L'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8°, et in-12. | Une bonne Edition de Tite-Live; ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du dauphin, et enrichi de notes savantes, 6 volumes in-4°; | *Prænotiones canonicæ et civiles*, Paris, 1687, in-4° : c'est son meilleur ouvrage; | l'*Histoire du droit canonique*, 1685, in-12; | celle *du droit civil*, Paris, 1678, in-12, en latin; | une Edition latine des "Institutions du droit canonique" de Lancelot, Paris, 1682, 2 vol. in-12, avec beaucoup de notes. [Aux ouvrages déjà cités, il faut ajouter : | *Synopsis conciliorum et chronologia patrum, pontificum, imperatorum*, etc., 1674; | *De Eucharistiæ pace spirituali*, etc., 1655; | des *Eloges des personnes illustres de l'Ancien-Testament*, 1688; | *Poésies latines et françaises*, etc., etc. Ce savant possédait le grec, le latin, l'hébreu, le turc, l'anglais, l'italien et l'espagnol.]

DOUSA (Janus), appelé vulgairement "Jean van der Does", seigneur de Norwick, sa patrie, né le 6 décembre 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols, l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général espagnol sollicitant les bourgeois par lettres à se rendre, Dousa ne répondit que par ce vers, qu'il mit au bas d'une de ses lettres :

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps :

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siége. Le poète guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venait d'être fondée. Il était digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de "Varron de Hol-

lande ". Il mourut à Norwick en 1604. A beaucoup de courage et de savoir il joignait une douceur extrême. On a de lui : | les *Annales de Hollande*, en vers élégiaques et en prose, in-4°, Leyde, 1601, commencées par Janus Dousa fils, et continuées jusqu'à l'an 1520, par Dousa père; réimprimée, en prose seulement, en 1617, avec un commentaire du savant Hugues Grotius; | des *Notes* sur Salluste, sur Pétrone, sur Catulle, Tibulle et Properce; sur Horace, Plaute.... ; | *Echo, sive lusus imaginis jocosæ*, La Haye, 1603, in-4°; | *Poemata*, Leyde, 1609, etc. Une latinité pure et élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées, sont les qualités qui distinguent les ouvrages de Dousa; mais les honnêtes gens lui reprocheront toujours d'y avoir violé les règles de la bienséance et de la pudeur. Dousa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur père. Les plus connus furent :—Janus, poète, philosophe et mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans. On a de lui des *Poésies latines*, 1607, in-8°. — Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia : | une *Relation de son voyage*, Anvers, 1599, in-8°; | *Georgii Codini selecta de originibus constantinopolitanis*, en grec et en latin, avec des remarques de Meursius, Genève, 1607, in-8°. Georges Dousa mourut en 1599, dans l'île de Saint-Thomas, en faisant route pour les Indes.

*DOUSSIN - Dubreuil (Jacques-Louis), médecin, né à Saintes (Charente-Inférieure), mort à Paris en 1831, fit ses études médicales sous son père, qui était lui-même médecin. Il est le premier qui ait reconnu dans la matière de la transpiration un acide qui se coagule lorsqu'elle reflue sur les viscères, acide dont l'existence avait été soupçonnée par Lavoisier. Membre, depuis sa fondation, de la société centrale de vaccine, et du comité établi près du gouvernement, il est l'un des deux premiers médecins français qui aient inoculé la vaccine à leurs propres enfants. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin qui sont établis dans toutes les villes de France, afin d'arrêter promptement les progrès des épidémies varioliques. Il fonda ou concourut à fonder plusieurs sociétés savantes ou d'utilité publique, telles que la " société royale académique des Sciences de Paris", la " société galvanique " et la " société d'encouragement pour l'industrie nationale "; il était lui-même membre de plusieurs sociétés de médecine. On a de lui les ouvrages suivants: | des *Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, 1 vol. in-8°, très-souvent réimprimé; | *De l'épilepsie en général, et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, 1 vol. in-8°; | *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, 1 vol. in-8°; | et plusieurs autres ouvrages. On doit remarquer surtout celui qu'il composa pour prévenir les jeunes gens contre les habitudes solitaires.

DOUVRE (Thomas de), trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville vers l'an 1027, d'une

ancienne famille, est le premier Normand que Guillaume-le-Conquérant plaça sur le siége d'Yorck en Angleterre. Il en était digne par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques livres sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE (Thomas DE), neveu du précédent, clerc de Henri I[er], roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108. Son père Samson de Douvre, avant de devenir chanoine de Bayeux, et ensuite évêque de Worcester en Angleterre, avait été engagé dans le mariage, et eut encore au moins un autre fils (Richard II), qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte que, dans une grave maladie, les médecins lui ayant indiqué un remède opposé à la pureté, il déclara qu'il aimait mieux s'exposer à mourir que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance et sa foi. Il lui rendit sa première santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

DOUVRE (Isabelle DE), de la même famille que les précédents, fut maîtresse de Robert, comte de Glocester, bâtard de Henri I[er], roi d'Angleterre, et en eut un fils nommé (Richard), que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux en 1133. Se voyant dans l'arrière-saison de l'âge, et dégoûtée du monde, qui s'était dégoûté d'elle, Isabelle se retira à Bayeux pour y finir ses jours, et y mourut vers l'an 1166 dans une grande vieillesse.

DOVIA (Paul-Mathias), de l'illustre famille de ce nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort en 1745, âgé de 84 ans, est auteur | de divers ouvrages de mathématiques; | de plusieurs *Discours critiques et philosophiques;* | d'un *Cours de philosophie;* | et d'un livre qui a pour titre : *La Vita civile di Paolo Mattia Dovia, con un Trattato dell' educazione de' principi*, Francfort et Naples, 3 vol. in-12. La 3[e] édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur, en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé dans cet ouvrage les principes sur lesquels la société civile est fondée, et il a donné aux princes et aux sujets des règles de conduite aussi sages que solides.

*DOVNETZY (Etienne), savant arménien, aumônier du patriarche de cette contrée, le remplaça après sa mort sur la demande du peuple et des Sarrasins, qui gouvernaient alors une partie de la Grande-Arménie. Au bout de deux ans, c'est-à-dire vers l'an 790 de J.-C., Dovnetzy mourut, laissant manuscrits des ouvrages sur la *Grammaire*, la *Philosophie* et la *Biographie*.

DOW (Gérard), né à Leyde en 1613, fut élève du célèbre Rembrandt, et fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisait payer à proportion du temps qu'il y mettait. Sa coutume était de régler son prix sur le taux de 20 sous du

pays par heure : il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-finies, ont un mouvement et une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraîcheur et de force. Dow n'épargnait pas le temps à ce qu'il faisait. Il fut trois jours à représenter le manche d'un balai; et cinq à peindre la main de madame Spierenger, femme d'un résident de Suède en Hollande, qui voulait avoir son portrait. [On le regarde comme l'inventeur de la méthode ingénieuse de réduire un grand tableau en petit, en posant entre lui et son modèle un grand châssis divisé par des carreaux de fils de soie, et en plaçant les mêmes parties dans autant de petits carreaux tracés sur la toile. Pour donner plus d'éclat à ses couleurs, il les broyait sur un cristal, et faisait lui-même ses pinceaux. On ne connaît de lui qu'un seul tableau en grand : c'est une *Décollation de saint Jean*. Le musée de Paris possède treize tableaux de ce maître, savoir : | *Gérard peint par lui-même ;* | *La famille de Gérard ;* *La jeune ménagère ;* | *L'Épicière de village ;* | *Une Cuisinière hollandaise*, etc.] Nous ignorons l'année de sa mort.

* DOW (Alexandre), né en Écosse en 1720, d'un négociant qui le destinait au commerce, mort dans l'Inde en 1779, fut obligé de s'expatrier par suite d'un duel. Il s'engagea comme simple matelot sur les vaisseaux de la compagnie des Indes, et parvint par ses talents à se faire nommer secrétaire du gouverneur de Bencoulen. Il était colonel lorsque lord Clève jetait dans l'Inde les fondements de la puissance anglaise. Dow, révolté des vexations dont on accablait les habitants de cette contrée, fut un des officiers qui refusèrent de prendre part aux actions arbitraires que la politique demandait peut-être, mais que réprouvaient la justice et l'humanité. Revenu en Angleterre, il publia un ouvrage intitulé : *History of Hindoostan*, traduit du persan, 1768-1770. Il publia, deux ans après la dernière édition, le troisième volume. Dow eut le mérite d'avoir donné en langue européenne la première histoire authentique des principales dynasties musulmanes dans l'Inde. Il mit, à la tête de l'ouvrage, une *Dissertation* sur la langue, le caractère, les livres sacrés et la religion des Indous. Cette *Dissertation* fut traduite en français par Bergier, Paris, 1769, in-12. Dow publia encore une traduction des contes persans, sous le titre de : *Tales of Inet Ullah of Dehly*, 1768, 2 vol. in-12, traduite en français, 1769, 2 vol. in-12. Dow cultiva la poésie dramatique, mais avec moins de succès que la littérature orientale.

* DOWDALL (Georges), archevêque d'Armagh, et primat d'Irlande, fut privé de ses titres par ordre d'Édouard VI, pour avoir refusé son assentiment à la nouvelle liturgie proposée à l'assemblée de Dublin; réinstallé sur son siége par la reine Marie, en 1553, il présida à Drogheda un concile dont les canons, rendus pour le rétablissement de la discipline et l'extinction du schisme, subsistent encore. Il fut chargé de plusieurs missions tendantes à

la réformation des abus qui s'étaient introduits dans l'Église, et mourut à Londres en 1558.

DOYAC (Jean DE), homme de néant, vassal du duc de Bourbon, gagna la confiance de Louis XI par le vil métier d'espion et de délateur. Il voulut se signaler en attaquant les officiers et la personne même du duc de Bourbon; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne, et il se rendit le tyran de ceux qui auraient dû être ses maîtres. Louis XI le recommanda en mourant à Charles VIII. Son crédit l'aveugla : il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens et sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484, il eut la langue percée au pilori de Paris, et une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau. De là il fut conduit à Montferrand en Auvergne, sa patrie, où il fut de nouveau fustigé et eut l'autre oreille coupée.

* DOYEN (Gabriel-François), peintre, naquit à Paris en 1726. avec un goût décidé pour le dessin. Il entra, à peine âgé de 12 ans, dans l'école de Vanloo, et concourut à 20 ans pour le grand prix de peinture, qu'il remporta. Il alla en 1748, à Rome se perfectionner où les chefs-d'œuvre de Carrache, Cortonne, Jules-Romain et surtout Michel-Ange, furent tour-à-tour l'objet de ses études. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il revint à Paris en 1755. Les ouvrages qu'il exécuta dans cette ville sont : | *la Mort de Virgine*, qui lui coûta deux années d'un travail assidu, et qui le fit agréer en 1768 à l'académie de peinture; | *la Peste des Ardents*, pour l'église de Saint-Roch. Ce tableau passe pour le chef-d'œuvre de Doyen : | *Le Triomphe de Thétys sur les eaux*, entrepris par l'ordre de la cour. | *La Mort de saint Louis*, pour la chapelle de l'école militaire. Lorsque les troubles de la révolution forcèrent les arts à aller chercher le calme sur une terre étrangère, Doyen se rendit en Russie, où la tzarine le nomma professeur de l'académie de peinture de Saint-Pétersbourg. Après la mort de cette princesse, Paul Ier lui donna les mêmes marques d'affection. Doyen exécuta pour le palais du tzar divers ouvrages, soit à l'huile, soit à fresque, dignes de sa réputation. Cet habile artiste mourut à Saint-Pétersbourg, le 5 juin 1806, après un séjour de 16 ans en Russie.

* DOZENNE (Pierre), jésuite, né à Alençon, mort le 19 janvier 1728, âgé de 70 ans, était assistant de France. On a de lui, dans les "Selectæ orationes panegyricæ societ. Jesu", recueillies par le P. Verjus, Lugduni, 1667, 2 vol. in-12 : | un *Panégyrique* sur le mariage de Louis XIV; | un autre *Panégyrique* pour féliciter ce prince de gouverner par lui-même. Il a publié en français; | *la Divinité de Jésus-Christ, par ses œuvres*, Paris, Michallet, 1688, in-12; | *la Morale de Jésus-Christ*, Paris, Michallet, 1686, in-4°; | *Vérités nécessaires pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu*, Paris, Anisson, 1705, in-12; Paris, Guérin et de La Tour vers 1750, in-12.

DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, né l'an 1597 à

Strasnits en Moravie, fut chassé de son pays, et se retira en Hongrie l'an 1627. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avaient pour but que d'exciter la guerre contre la maison d'Autriche, ennemie des calvinistes. Les impériaux se vengèrent de ses écrits séditieux en le faisant périr. D'autres prétendent qu'il mourut en Turquie, où il s'était réfugié. Son principal ouvrage est intitulé : *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657; titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Commenius en a publié un Abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus et de Christine Poniatowski, sous le titre de " Revelationes seculi nostri, ab anno 1616 ad 1664, cum notis et figuris", 1665, in-4°. Le prince Ragotski se servit de ces visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutait pas la moindre foi.

DRACHENBERG (Chrétien-Jacob), centenaire du Nord, dont on a parlé souvent dans les papiers publics, mourut à Aarrhus en 1770, dans sa 146e année. Né à Stavanger, en Norwége, en 1624, il était resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, et avait épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiraient son bon sens, sa présence d'esprit et sa vigoureuse santé. (*Voyez* Rowin.)

DRACK, ou plutôt Drake (François), l'un des plus grands hommes de mer de son temps, naquit en 1545, près de Tavistock dans le comté de Devon en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaisseau anglais, le remit à un pilote de sa connaissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur: mais, ayant appris qu'on équipait des vaisseaux à Plymouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, et vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire, avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drack partit encore avec cinq bâtiments, fit en trois ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition, en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les îles du Cap-Vert, dans celle de Saint-Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elisabeth, qui l'avait déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1587 et 1588. La première année, il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, et la suivante, il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie et déjà défaite par les vents et les tempêtes. En 1595, François Drack se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, et il soutint l'honneur que

lui avaient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Sainte-Marthe en Amérique, de Rio-de-la-Hacha, et de plusieurs autres villes. Enfin, en revenant à Porto-Bello, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons ses *Voyages*, Londres, 1628, en anglais, traduits en français, Paris, 1641.

DRACK, ou DRAKE (Jacques), né à Cambridge en 1667, s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, et mourut à Westminster le 2 mars 1707. On lui doit : | *Mémorial pour l'Eglise d'Angleterre*, 1711, in-8°; | *Historia anglo-scotica*, 1703, in-8° : quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec François DRACK, qui a donné l'*Histoire et les antiquités de la ville d'Yorck*, Londres, 1737, in-fol., en anglais.

DRACON, législateur d'Athènes, l'an 624 avant J.-C. Déclaré archonte, il fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui respiraient partout une sévérité cruelle. L'assassin et le citoyen convaincu d'oisiveté étaient également punis de mort. Lorsqu'on lui demandait les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondait, « que les plus petites transgressions lui avaient paru mériter la mort, et qu'il n'avait pu trouver d'autre punition pour les plus grandes. » Ses lois, écrites avec du sang, suivant l'expression de l'orateur Démades, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Solon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardaient les meurtres. [On a recueilli ce qui nous reste des lois de Dracon dans un ouvrage imprimé à Lyon en 1358 sous ce titre : *Jurisprudentia vetus Draconis, Pradulpho Prateio collectore interprete*.] La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations réitérées, et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous le poids des marques d'estime qu'il reçut. Il était, pour ainsi dire, de la destinée des sages du paganisme de vivre et de mourir avec des ridicules : peine attachée à leur orgueil et à leur fastueuse suffisance.

DRACONITES (Jean), ministre protestant de Carlostadt en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui | des *Commentaires sur les évangiles des dimanches*, en latin, in-fol.; | et d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poète chrétien espagnol, vers le milieu du VIIe siècle, a laissé : | un *Poème sur l'ouvrage des six jours de la création*; | une *Elégie* adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsick, 1653, in-8°.

*DRAGONETTI (Hyacinthe), avocat, né à Aquila dans l'Abruzze supérieure en 1738, mort en 1818, se fit une réputation comme jurisconsulte et comme professeur du droit des gens. Il fut successivement consulteur de la monarchie en Sicile, président de la cour royale, du tribunal de commerce

et de la commission féodale à Naples. Il laissa trois ouvrages estimés : | un *Traité des fiefs dans le royaume de Sicile*, in-4° ; | un *Traité des vertus et des récompenses ;* ce dernier traduit en français par Pingeron, Paris, 1768, in-12; | une *Critique* du "Traité des délits et des peines" de Beccaria.

DRAGUT-REÏS, c'est-à-dire capitaine, né de parents obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberousse, et enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur et de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples et de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, et fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par Jeannetin Doria, neveu et lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de quelques années, et moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560 il vint relâcher dans le havre de l'île de Gerbes. André Doria alla l'y bloquer avec ses galères qui jetèrent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire, se voyant enfermé, imagina, pour se tirer de là, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avait résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisait aplanir dans le même temps un chemin qui commençait à l'endroit où ses galères étaient mouillées, et sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pièces de bois, qu'il fit recouvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudrait faire glisser dessus. On éleva ensuite, par la force des cabestans, ses galères sur ces planchers, et avec des rouleaux de bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrain était beaucoup plus bas. Il avait fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'était celui où se trouvaient les Espagnols), par lequel ses galères passèrent d'une mer à l'autre. Doria n'apprit cette nouvelle extraordinaire que par la perte de la capitale de Sicile, que Dragut enleva presque à sa vue. C'est ainsi que le corsaire se tira du danger. Il s'était rendu maître de l'île de Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en était seigneur, il le fit pendre, et la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte, qu'il venait assiéger ; le pirate y vint avec 15 galères. Un jour qu'il reconnaissait la brèche, un coup de canon qui donna contre une muraille en fit sauter un éclat de pierre dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque temps après.

DRAHOMIRE, femme d'Uratislas, duc de Bohême. Irritée de ce que son mari avait laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mère, elle la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui était idolâtre et très-cruel, à tuer dans un festin son frère Wenceslas, dont la vie sainte et inno-

cente était insupportable à cette mère dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurèrent pas longtemps impunis : elle périt dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il semblait que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir. Quelques écrivains ont pris la chose à la lettre, et dit tout uniment que la terre l'avait engloutie; genre de punition qui n'était pas au-dessus de ses crimes, et qui tenait de plus près à l'éclat de la divine vengeance.

DRAKENBORCH (Arnaud), professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, mort en 1748, s'est fait connaître par quelques ouvrages, et surtout par sa belle Edition de Tite-Live en 7 vol. in-4°, Leyde, 1738. Les *Notes* dont il l'a accompagnée font beaucoup d'honneur à son savoir, mais elles en font moins à son goût; la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une Edition de Silius Italicus, en un vol. in-4°. Elle est dans le même genre que la précédente, et assez estimée.

*DRAPARNAUD (Jacques-Philippe-Raymond), médecin, professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine de Montpellier, où il naquit en 1772, et mourut en 1805, donna trente *Mémoires* sur les connaissances naturelles, et laissa en manuscrit les deux ouvrages suivants, qui seuls suffiraient pour justifier les regrets donnés à sa mémoire : | *Monographie des conserves,* que Bory de Saint-Vincent s'est chargé de publier, | et une *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, publiée par Cloz, Paris, 1805, in-4°.

DRAPIER (Roch), avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, a laissé : | *Recueil de décisions sur les matières bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, de 1732; | *Recueil de décisions sur les dîmes*, réimprimé en 1738, in-12, augmenté par Brunet d'un "Traité du champart".

DRAPPIER (Gui), curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, mourut en 1716, à plus de 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : | un *Traité des oblations*, in-12, Paris, 1685; | *Tradition de l'Eglise touchant l'extrême-onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires, Lyon, 1699, in-12; | *Gouvernement des diocèses en commun*, Bâle, 1707, 2 vol. in-12; | *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns et les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drappier, et elle s'exhale dans son ouvrage. | Plusieurs *Écrits* en faveur du P. Quesnel, son ami.

DRAUDIUS ou DRAUT (Georges), philologue allemand, a publié, en 3 gros vol. in-4°, une *Bibliothèque classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en

assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données, et cette *Bibliothèque*, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, surtout pour la connaissance des productions germaniques. [On cite encore de Draudius : | *Historia nativitatis Christi, philologicis quibusdam observationibus illustrata;* | *Commentatio de clepsoris veterum*, etc.

DRAYTON (Michel), célèbre poète anglais, né dans le comté de Warwick en 1563, mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. On a donné une édition complète de ses *OEuvres* en 1748, in-fol.; ce sont des élégies, des pastorales, des chansons, etc. [Ses principaux ouvrages sont des poèmes historiques, tels que | *La guerre des Barons; Chute de Robert de Normandie; Mathilde et Gaveston; Poly-Albion*, en vers alexandrins : ce dernier est une description historique et topographique de l'Angleterre; *la Bataille d'Azincourt; les Infortunes de la reine Marguerite* (d'Anjou); *la Cour des Fées;* | trois poèmes religieux, savoir : *Noé*, *Moïse*, *David et Goliath;* | plusieurs *Héroïdes*, etc.]

DREBBEL, ou DREBBEL (Corneille), mécanicien et alchimiste, né l'an 1572, à Alcmaër en Hollande, passa en Angleterre en 1604, et y fut très-bien accueilli par Jacques Ier. Quelque temps après, l'empereur Rodolphe l'appela à sa cour; Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna enfin en Angleterre, et mourut à Londres en 1634, à 62 ans. Il faisait, dit-on, certaines machines pour imiter la pluie, la grêle et les éclairs. Il produisait par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster, et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avait construit un verre qui attirait la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnait assez de clarté pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudrait en savoir les détails et le résultat d'une manière exacte et authentique. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la "Chronique d'Alcmaër" : cependant le dernier trait que nous venons de rapporter ne paraît pas s'écarter des règles de la catoptrique et de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage en flamand, distribué en deux traités; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, et en français sous ce titre : "Deux traités physiques : le premier de la nature des éléments, et le deuxième de la quintessence", Paris, 1673. Quelques-uns lui ont fait l'honneur de l'invention du télescope. (*Voy.* METIUS.) On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du *Microscope* et du *Thermomètre*, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, et parut pour la première fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebbel, s'attribua cette invention environ trente ans après. Le thermomètre de Drebbel a fait place à celui d'Amontons, à celui de La Hire, et surtout à celui de Réaumur. Drebbel passe aussi pour avoir trouvé le premier l'art de teindre en écarlate.

Il confia ce secret à sa fille; Cuffler, qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT (Charles), ministre de l'église prétendue réformée à Charenton, né à Sedan en 1695, mort à Paris en 1769, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les catholiques. Les principaux sont: | un *Catéchisme*, 1 vol. in-8°; | un *Abrégé de controverses:* pleins l'un et l'autre des préjugés de sa secte; | *Consultations contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8°; | *la Préparation à la sainte cène*; | trois vol. in-8° de *Sermons;* | *le Hibou des Jésuites,* etc. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société; toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction et de parti, dès qu'elles servent leurs préventions et leurs haines. — Charles Drelincourt, son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, 1727, in-4°, mourut à Leyde, en 1697. — Laurent Drelincourt, son autre fils, mort à 56 ans en 1680, à Niort, où il était ministre, laissa des *Sermons,* et un recueil de *Sonnets chrétiens,* Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER (Matthieu), théologien luthérien, né à Erfürth, le 24 août 1536, étudia à Wittemberg, sous Luther et Mélanchton. Après avoir enseigné le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut le 5 octobre 1607. C'était un luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il était à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Augsbourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie : | *Rhetoricæ inventionis, dispositionis et elocutionis libri* IV, Leipsick, 1585, in-8°; | *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, Leipsick, 1585, in-8°; | *Isagoge historica*, en allemand, in-fol. : cet écrit n'est point estimé; | *De Festis et præcipuis anni partibus, liber;* | *De festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum liber*, in-8° : il y discute savamment plusieurs sujets curieux. [Dresser fit bannir des écoles la doctrine du fameux Ramus, qui penchait pour le calvinisme, et ce fut alors qu'il enseigna publiquement la confession d'Augsbourg.]

* DREUX du Radier (Jean-François), avocat, né à Châteauneuf en Thymerais, en 1714, mort en 1780 dans la même ville, était lieutenant-criminel, lorsqu'il renonça à la magistrature pour se livrer aux lettres. Il publia de 1749 à 1778 un grand nombre d'ouvrages : | *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Il y relève les fautes des bibliographes qui l'avaient précédé; | *l'Europe illustre,* 6 vol. in-8° ou in-4°, 1755, avec un grand nombre de portraits. La réimpression de 1777 est moins estimée à cause des figures; | *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12, réimprimé en 1781, même format; | *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12 : assez mauvais ouvrage, etc.

DREVET (Pierre), nom de deux graveurs célèbres, père et fils; le père était de Lyon, où il naquit en 1664; le fils était né à Paris en 1697. Ils ont gravé, d'après le célèbre Rigaud, des portraits qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. La délicatesse, l'agrément et la précision caractérisent leur burin. Pierre Drevet le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; et le père en la même année à 75 ans. —Claude Drevet, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite d'Augsbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de détails instructifs, imprimés à Anvers en 1643, en 2 vol. in-fol. et en plusieurs vol. in-24. Le plus connu de ces ouvrages est : *L'Eternité malheureuse*, ou *les Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le père Colombe, barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, 1 vol. in-12: terrible ouvrage pour la délicatesse et l'incrédulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propres à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. Il se peut, sans doute, que dans ce vaste et effrayant tableau des vengeances divines, il y ait des traits qui ne sont pas également constatés, et en général nous sommes aussi peu instruits de la manière dont s'exécute l'arrêt prononcé contre les méchants, que nous sommes assurés de son existence et de son exécution; arrêt qui, selon la philosophie, même profane, tient aussi étroitement à la divine justice, et dès lors à l'essence de Dieu, qu'à la solidité de la morale et à la sécurité de la société humaine. (*Voyez* de "Catéch. philos.", n°s 474, 475.) Mais l'incertitude où nous sommes des détails de la punition qui attend le crime au-delà du tombeau, ne doit pas faire mépriser ce que les saints et les ascétiques ont écrit là-dessus, quoique souvent d'après des notions purement conjecturales; parce que ces sortes de descriptions, plus ou moins authentiques, sont toujours très-propres à approfondir l'impression des grandes vérités, à les rendre plus intelligibles et plus utiles à la multitude.

DRIEDO, ou Dridoens (Jean), de Turnhout en Brabant, docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques, dans la même ville, mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des *Traités* de théologie en 4 vol. in-fol. et in-4°, 1533. Les plus importans sont : | *De Scripturis et dogmatibus* ; | *De libertate christiana* ; | *De captivitate et redemptione generis humani* ; | *De concordia liberi arbitrii et prædestinationis* ; | *De gratia et libero arbitrio*, etc.

DRIESSEN (Antoine), théologien hollandais, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse, où il y a plus d'érudition que de goût et de modération.

* DRIPETINE, fille de Mithridate-le-Grand et de Laodice, avait un double rang de dents. Elle sui-

vit son père après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J.-C.; mais, étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action, qu'il n'avait faite que malgré lui.

DRIVÈRE (Jérémie), connu sous le nom de "Driverius" ou de "Thriverius", né à Brakel en Flandre, l'an 1504, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages: | *De missione sanguinis in pleuritide*, etc., in-4°, Louvain, 1532; | *Medicinæ methodus*, in-8°, Leyde, 1592; | des *Commentaires* sur Celse et sur Hippocrate, in-fol.; | *Paradoxa de vento, aere, aqua et igne*, in-8°, Anvers, 1542. [Il donna de nombreux *Commentaires* sur Hippocrate, sur Celse, sur Galien, etc.]

DROCTOVÉE (Saint), anciennement appelé "saint Trotteins", "saint Drotté", naquit au diocèse d'Autun, en Bourgogne, vers l'an 535, et fut élevé dans l'abbaye de de Saint-Symphorien, sous la conduite de saint Germain, qu'on mit depuis sur le siége épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du monastère que le roi Childebert avait fondé à Paris, sous l'invocation de saint Vincent, depuis Saint-Germain-des-Prés, et mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, et donné à ses frères l'exemple de toutes les vertus. On gardait ses reliques à Saint-Germain-des-Prés. La "Vie" originale de ce saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastère, nommé Gislemar, qui vivait dans le IXe siècle, recueillit avec soin tout ce que la tradition et quelques Mémoires épars en avaient conservé. On trouve ces pièces dans Bollandus et dans Mabillon.

*DROGON, évêque de Metz, mort en 855 ou 857, fils naturel de Charlemagne (suivant quelques auteurs), fut un prélat pieux et ami de la paix. Les lettres lui doivent beaucoup pour les encouragements qu'il donna à ceux qui les cultivaient de son temps, et pour les écoles qu'il fonda et dota de ses propres deniers dans son diocèse. — DROGON, abbé de Saint-Jean de Laon en 1128, puis cardinal évêque d'Ostie, composa un grand nombre de livres ascétiques, et de liturgie dont une partie se trouve au tome 2 de la "Biblioth. des Pères".—DROGON, évêque de Beauvais, qui occupa ce siége de 1030 à 1047, était un prélat très-savant pour l'époque à laquelle il vivait, il fonda plusieurs monastères, et établit des écoles d'où sortirent par la suite des hommes très-distingués.

DROLLINGER (Charles-Frédéric), conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, naquit à Dourlach le 29 décembre 1688, et mourut à Bâle le 1er juin 1742. [Il cultiva avec grand soin la langue allemande et la poésie.] Ses *OEuvres poétiques* furent imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort. Ses *Poésies* se distinguent par un coloris pur, par beaucoup d'élévation, et surtout par une mélodie pleine de grâces. [Ses trois odes: | *Louange de la Divinité*; | *l'Immortalité de l'âme*; | *la Providence divine*, établirent sa réputation.]

DROMÉUS, fameux athlète, était de Symphale, ancienne ville du Péloponèse. Pausanias, qui en parle dans la "Description de la

Grèce" (liv. VI), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe, et cinq fois à Némée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlète qui commença à se nourrir de viande. «Avant lui, dit-il, les athlètes ne mangeaient que des fromages que l'on faisait égoutter dans des paniers.» Pausanias parle encore d'une statue qu'on avait érigée à Droméus, et qui était un ouvrage de Pythagore le statuaire.

DROUAIS (Hubert), peintre, né à La Roque, en Normandie, l'an 1699, mort à Paris, le 9 février 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'était pas riche, et fut l'artisan de sa fortune. Il vint à Paris, et paya son voyage de l'argent qu'il avait gagné peu à peu. A mesure qu'il faisait des progrès, il allait à Rouen; l'approbation paternelle et les encouragements de ses compatriotes étaient plus doux à son cœur que tous les éloges qu'il a obtenus depuis. Il semble que le ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissements que toute la France a accordés à Henri Drouais, son fils, et il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeraient ensemble à la postérité. Ce fils, qui avait hérité des talents de son père, est mort en 1775.—* DROUAIS (Jean-Germain) fils de Henri, et petit-fils d'Hubert, les a surpassés, et s'est placé au premier rang dans l'école française. Ses principaux tableaux sont: | *La Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ;* | *Marius à Minturne;* | *Philoctète.* Le premier tableau est au Musée de Paris. Épuisé par un travail trop assidu, il mourut à l'âge de vingt-cinq ans, en 1788.

*DROUAS DE BOUSSEY (Claude), évêque de Toul, mort en 1773, établit dans son diocèse la fête du Sacré-Cœur, et fonda, pour l'éducation des jeunes ecclésiastiques, le collége de Saint-Claude. Il avait adopté pour son diocèse des "Instructions sur les fonctions du ministère pastoral", en 5 vol. in-12, où l'on trouve des avis pleins de sagesse pour le bon gouvernement d'une paroisse, des plans et des modèles de prônes, et des règles de conduite pour toutes les parties du ministère ecclésiastique. La première partie de l'ouvrage appartient à Druchard, supérieur du séminaire de Besançon. Les modèles de prônes sont dus à Grisot, aussi supérieur du séminaire de Besançon. Publiés d'abord sous le titre de "Sujets d'instruction", ils le furent récemment, sous celui de "Projets de prônes", 4 vol. in-12. Pochard, du même séminaire, réimprima les deux premiers volumes des "Instructions de Toul", avec des améliorations considérables, sous le titre de "Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le bon gouvernement des paroisses", 2 vol. in-12. Cet ouvrage, et les "Projets de Prônes", remplacent les "Instructions de Toul".

DROUET (Étienne-François), bibliothécaire des avocats de Paris, et avocat lui-même, né dans cette capitale de la France en 1725, a donné des Editions augmentées de différents ouvrages, entre autres: | "Dictionnaire de Moréri", Paris, 1759, en 10 vol.

in-fol. Plusieurs de ses additions sont estimées, et supposent des recherches; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la "petite église", dont il épouse les sentiments et plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus, mais la plupart n'y ont rien gagné. (*Voy.* Moréri.) | "Méthode pour étudier l'histoire", de Lenglet du Fresnoy, qu'il a portée jusqu'à 15 vol. in-12, Paris, 1772. Dans le catalogue des principaux historiens, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. « L'habileté, dit l'abbé Bérault, dépend du parti qu'on embrasse : éloges ou invectives, réputation factice de capacité ou d'ignorance, de vice ou de vertu, tout porte sur ce pivot. » Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

* DROUET de Maupertuy (Jean-Baptiste), religieux, né à Paris en 1650, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1730, a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Histoire de la réforme de l'abbaye de Sept-Fonts*, Paris, 1702, in-12; | *Histoire générale des Goths*, traduite de Jornandès, ibid., 1703, in-12; | *Sentiments d'un chrétien touché du véritable amour de Dieu*, Avignon, 1716, in-12.

* DROUET (Jean-Baptiste), conventionnel, né en 1763, mort à Mâcon le 11 avril 1824, était maître de poste à Sainte-Menehould, lorsque le 21 juin 1791, il reconnut Louis XVI, qui traversait cette ville pour se rendre à Montmédy. Drouet prit un chemin de traverse, devança le roi, le fit arrêter, le ramena prisonnier à Paris, et refusa une gratification de 30,000 fr., dont l'assemblée nationale voulait payer sa trahison. Député de la Marne en 1792, il siégea au milieu des membres les plus exagérés de la convention, et vota, dans le procès du roi, pour la mort sans sursis. Après avoir accusé Dumouriez, il tourna sa rage contre les girondins, et se fit rappeler à l'ordre pour cette horrible phrase : «S'il faut être brigand pour le bonheur du peuple, soyons brigands.» Envoyé peu de temps après à l'armée du Nord, Drouet fut pris par les Autrichiens et enfermé dans la citadelle de Spielberg, en Moravie. Il essaya de s'échapper le 6 juillet 1794 en sautant par une fenêtre de sa prison d'une hauteur de 200 pieds, ne se cassa qu'une jambe, et fut repris. Échangé en 1795 avec quelques-uns de ses collègues contre Madame la dauphine, Drouet dut à sa captivité l'entrée au conseil des cinq-cents. Il s'y lia avec le reste du parti démagogique, et tenta de soulever le camp de Grenelle contre le directoire. Cette tentative ayant échoué, Drouet se réfugia en Suisse. Il avait quitté cette contrée pour passer dans les Indes, lorsqu'il apprit qu'il avait été jugé et acquitté en son absence. A son retour en France, les consuls le nommèrent sous-préfet à Sainte-Menehould, place qu'il occupa jusqu'à la première restauration. En 1815 il fut député de la Marne à la chambre des représentants. Excepté de la loi d'amnistie du 6 janvier 1816 et condamné à l'exil, il se retira, à Mâcon sous le faux nom de Merger, y passa la dernière année de sa vie dans l'obscurité, et,

à ce qu'il paraît, dans l'exercice des pratiques religieuses. On fut étonné d'apprendre, lorsqu'il eut expiré dans les sentiments d'une vive contrition, que le prétendu Merger n'était autre que Drouet de Sainte-Menehould.

DROUIN (René), neveu du fameux P. Serry, jacobin, entra comme lui dans l'ordre de Saint-Dominique. Les affaires du temps, dans lesquelles il s'engagea, l'obligèrent de sortir de France. Il professa la théologie à Chambéry et à Verceil, et mourut en 1742 à Yvrée, en Piémont, dans la 60e année de son âge. On a de lui : un *Traité dogmatique et moral des sacrements*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage décèle une profonde érudition, et une grande connaissance du dogme et de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, avec des notes du P. Patuzzi et du P. Richard, 9 vol. in-12.

* DROZ (Pierre Jacquet), habile mécanicien, né le 28 juillet 1721, à La Chaux-de-Fond, dans le comté de Neufchâtel, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais la vue d'une de ses sœurs occupée à l'horlogerie développa en lui un goût très-vif pour la mécanique. Ayant formé le projet de résoudre le problème chimérique du mouvement perpétuel, il conçut, tout en y travaillant, l'idée d'une pendule qui, au moyen de deux métaux inégalement dilatables, pouvait marcher sans être remontée, tant que les pièces n'en étaient pas détériorées par le frottement. Droz alla à Madrid présenter cette pendule au roi d'Espagne, qui, après l'avoir fait examiner par une commission d'artistes, rendit hommage à l'ingénieux inventeur, en lui accordant une pension. A son retour d'Espagne, il exécuta le plus extraordinaire de ses ouvrages; je veux parler de l'automate écrivain. Les mouvements de l'articulation de la main et des doigts dans cette figure étonnante étaient sensibles à l'œil, et assez réguliers pour former des caractères agréables. Le mécanisme qui la faisait agir était intérieur. Maillardet exécuta à Londres un automate à peu près semblable, mais dont le mécanisme est placé dans le tronçon de colonne qui sert de table. Droz travaillait à une pendule astronomique lorsqu'il mourut, le 28 novembre 1790.—[Son fils (Henri-Louis Jacquet), né en 1752, mort en 1791, suivit la même carrière que son père, et ne s'y rendit pas moins célèbre.]

* DROZ (François-Nicolas-Eugène), conseiller au parlement de Besançon, membre des académies de Dijon, d'Arras et secrétaire-perpétuel de celle de Besançon, né à Pontarlier (Doubs), le 4 février 1783, mort à Saint-Claude le 13 octobre 1801, se livrait à la fois à l'étude du droit et à des recherches historiques. Il laissa plusieurs ouvrages : | *Mémoire pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760; | *Essai sur l'histoire des bourgeoisies du roi, des seigneurs et des villes*, Besançon, 1760, in-8°; | *Éloge de l'abbé Bullet*, lu à l'académie de Besançon et imprimé dans la nouvelle édition de l'"Histoire du rétablissement du christianisme", 1814, in-8°; | *Mémoire pour servir à l'histoire du droit public de Franche-Comté*, 1787, in-8°; | *Mémoire sur l'avantage*

du rétablissement des académies, Besançon, 1804, in-8°. Il publia un grand nombre de *Mémoires historiques*. En 1789 il avait déjà envoyé à Paris, au dépôt des chartres, 80 vol. de titres et de monuments historiques tirés des archives du comté de Bourgogne, de la Suisse et des Pays-Bas, et qui tous concernent la Franche-Comté. Il lut à l'académie de Besançon d'autres *Mémoires* sur plusieurs questions d'histoire générale et particulière. Il s'occupa de la continuation de la "Gallia christiana", et de la "Nouvelle bibliothèque historique". Il fit paraître les *Édits et ordonnances de la Franche-Comté, depuis la conquête de cette province jusqu'en* 1771, 5 vol. in-fol. Sa famille possède un grand nombre de *Manuscrits*.

* DROZ (Jean-Pierre), autre mécanicien, d'un mérite distingué, né à La Chaux-de-Fond en 1746, mort à Paris en 1822, après avoir été 14 ans conservateur de la monnaie des médailles, s'associa avec Boulton de Birmingham pour la fabrication des monnaies de cuivre en Angleterre; c'est dans ses ateliers que furent frappés les "Monnerons." L'hôtel des monnaies de Paris lui doit le balancier le plus ingénieux et le plus parfait qui ait encore été inventé. On a publié : "Notice sur les diverses inventions de feu M. Droz", par M. C.-P. Molard, Versailles, 1823, in-4°.

DRUMMOND (Guillaume), Écossais, né en 1585, étudia le droit en France, y prit le goût des belles-lettres, et, de retour dans sa patrie, écrivit en prose et en vers d'une manière distinguée. Il mourut en 1549. [Drummond était très-attaché à la cause de Charles Ier, et la mort de ce prince abrégea ses jours. Il était surnommé le "Pétrarque écossais".] Ses *OEuvres* en vers ont été imprimées à Édimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis* 1423 *jusqu'en* 1643, Londres, 1682, in-8°, en anglais; on en a donné une continuation en 1670.

* DRUMMOND (Alexandre), consul d'Angleterre à Alep, mort à Londres en 1769, a publié en anglais : *Voyages en différentes villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce, et dans quelques parties de l'Asie*, etc., Londres, 1754, in-fol., avec cartes et figures. On trouve un abrégé de cet ouvrage dans le recueil intitulé "les Voyageurs modernes", traduit de l'anglais par Puisieux, Paris, 1760-64.

* DRUMMOND DE MELFORT (Louis-Hector comte DE), général au service de France, né en 1726, mort dans le Berri l'an 1788, s'était formé à l'école de Maurice de Saxe, qu'il accompagna à la bataille de Fontenoi, en qualité d'aide-de-camp; il alla ensuite à Berlin pour y étudier la nouvelle tactique que Frédéric II avait introduite dans l'armée prussienne. Drummond consigna le fruit de ses observations dans les deux ouvrages suivants: | *Essai sur la cavalerie légère*, Paris, 1748; | *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1776.

*DRUNOEUS ou DRUNÉE (Gérard), chanoine régulier de l'abbaye de Tongrelo, ordre de Prémontré, et savant mathématicien, a laissé: | *Tabulæ sinuum*; | *Tabulæ ascensionum rectarum*; | *Altitudo solis ad singulas horas ad*

latitudinem 51 *graduum et* 29 *minutorum;* | *Liber de usu quadrantis astrolabii*, etc. Il mourut le 25 janvier 1601.

* DRURY (Robert), voyageur anglais, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, y resta 15 ans en captivité, et s'y maria chez ses maîtres. Il écrivit, avec une ennuyeuse prolixité, la relation de ses aventures sous ce titre : | *Madagascar, ou Journal de Robert Drury, pendant une captivité de* 15 *ans dans cette île, écrit par lui-même, mis en ordre et publié à la demande de ses amis*, Londres, 1729, in-8°, en anglais. On y trouve des documents sur les mœurs des Madegashes, mais peu de détails sur l'histoire naturelle et la géographie de leur pays. — Un autre DRURY a publié : *Illustrations of natural history*, en anglais et en français, Londres, 1770, 3 vol. in-4°, figures coloriées. Ce livre est recherché par les auteurs d'histoire naturelle.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le Vieux, et sœur d'Agrippa le Jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son père à Épiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le Jeune la maria à Azize, roi des Éméséniens, qui embrassa le judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux ; elle l'abandonna pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portait à sa sœur Bérénice la jeta dans ce travers, et lui fit même abjurer sa religion. C'est devant Drusille et Félix que saint Paul comparut, comme on peut le voir dans les « Actes des Apôtres », ch. 24.

DRUSILLE (Julia Drusilla), fille de Germanicus et d'Agrippine, et arrière-petite-fille d'Auguste, née à Trèves l'an 15e de J.-C., épousa Lucius Cassius, et en secondes noces le frère de celui-ci, Marcus-Lépidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula, son frère, eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritière de l'empire et de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J.-C., il la fit mettre au rang des déesses. [L'avilissement où était tombé le sénat était tel, qu'un de ses membres osa jurer qu'il avait vu l'âme de Drusille monter au ciel. Cette honteuse flatterie fut applaudie par le sénat, et l'on vit sur des médailles multipliées de Drusille, le titre de « Diva », joint à celui d'« Augusta ». Caligula, qui était tombé malade du chagrin que lui donnait cette perte, institua des jeux et des fêtes pour cette nouvelle déesse.] Les Romains, jusqu'alors, n'avaient point connu de pareilles divinités; aussi ne fut-elle pas moins odieuse aux gens de bien, dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avait été sur la terre; mais en général, ces scènes infames dérivaient de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, et pour avoir des empereurs qui eussent le courage déhonté de les produire.

DRUSIUS, ou DRIESCHES (Jean), né à Oudenarde le 28 juin 1550, fut un des plus modérés protestants du XVIe siècle. Il respectait la

Vulgate, et avait beaucoup de vénération pour tous les saints Pères. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Église catholique, particulièrement dans le *Liber prœteritorum*, où il dit, p. 454, « Provoco ad judicium Ecclesiæ catholicæ, cui me meaque omnia subjicio. » Il avait été élevé dans la religion catholique; mais, son père ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde; et de là, professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états-généraux le chargèrent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'Ancien-Testament; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir eu la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui | d'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-fol. qu'in-4°; | un *Recueil des fragments des Hexaples*; | une *Grammaire hébraïque*, in-4°; | un *Traité des trois sectes des juifs*, dans un recueil intitulé: *Trium scriptorum, de tribus Judæorum sectis, syntagma*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°; | des *Notes* sur Sulpice-Sévère, qui ont passé dans l'édition "cum notis variorum". Driesches était très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque; Richard Simon parle de lui comme d'un interprète habile. Il avait consulté les anciens, et les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Ses ouvrages sur l'Ecriture étaient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des critiques sacrés, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker, le 12 février 1616. Abel Curiander, gendre de Drusius, a publié sa "Vie"; [on la trouve dans les "Critici sacri".]

DRUSIUS (Jean), fils du précédent, naquit à Leyde, le 26 juin 1588, et se distingua par ses connaissances précoces. A 5 ans, il avait quelque teinture de la langue latine; à 7 ans, il expliquait le Psautier hébreu; à 9, il lisait l'hébreu sans points, et ajoutait les points qu'il fallait, selon les règles; à 12, il écrivait en vers et en prose à la manière des Hébreux; à 17, il fit à Jacques 1er, roi d'Angleterre, une *Harangue latine* qui surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1609, après avoir commencé à mettre d'hébreu en latin l'"Itinéraire" de Benjamin de Tudelle, et la "Chronique du second Temple", qui sont restés manuscrits.

DRUSUS (Marcus Livius), était fils de ce Drusus qui fut collègue de Caïus Gracchus dans le tribunat du peuple. Il naquit comme son père avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisaient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigants, tâcha de s'attacher la multitude, et se déclara pour les nouveaux prétendants contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquaient, par autant de chevaliers; et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avaient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il

voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres au peuple, et celle d'accorder au peuple latin les priviléges des citoyens de Rome. Drusus, n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avait inconsidérément donnée aux Italiens et aux Latins alliés de Rome, de leur faire accorder le droit de cité, ce qui aurait livré la république à des troubles destructeurs. Mais comme il retournait chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étaient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J.-C.; digne fin de ses intrigues et de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, et avant-coureur certain de leur ruine. (*V.* Gracchus.) [Drusus fut le premier qui altéra les espèces monnayées, en y faisant introduire un huitième de cuivre.]

DRUSUS (Nero-Claudius), fils de Tibère-Néron, et de Livie qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, naquit l'an 38 avant J.-C., quelques mois après le mariage de sa mère avec Auguste, ce qui fit dire qu'il était fils de ce prince, qui le nomma dans la suite son successeur. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé pro-consul. Dès qu'il eut cessé d'être préteur, les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'"Imperator"; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparait à continuer ses conquêtes; il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais, ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées, pour faire connaître qu'il avait pénétré jusque-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque, qui lui dit: « Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point de bornes? Les destins ne te permettent pas d'aller plus loin; tu touches au terme de tes exploits et de ta vie. » Quoi qu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9e année avant J.-C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté et de vertus, et qui, s'il avait remplacé Auguste, aurait préservé l'empire d'un monstre tel que Tibère. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfants, Germanicus, Livie et Claude. [Ses victoires sur les Germains lui avaient fait donner le surnom de "Germanicus", et Auguste voulut qu'il le transmît à son fils.]

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, première femme de cet empereur, eut plusieurs défauts de son père, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 10e de J.-C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour apaiser les légions ré-

voltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse et la fermeté qu'il fit paraître en cette occasion, lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiraient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son père. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités semblaient assurer l'empire à ce prince; mais Séjan, fourbe audacieux, à qui il avait donné un soufflet, corrompit la jeune Livie, femme de Drusus, et, de concert avec elle, le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui était aussi un de ses amants, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent, mais il n'emporta pas moins Drusus, l'an 23 de J.-C.

DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importants; mais l'artificieux Séjan chercha à le perdre auprès de Tibère, et y réussit. Cet empereur le fit enfermer, et défendit à tous ceux qui le gardaient dans sa prison de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J.-C. Tibère eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR (Christian), natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le IXe siècle, enseigna au monastère de Malmedy, dans la principauté de Stavelo. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le XVIe siècle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol., avec quelques additions, et y semèrent habilement des propositions erronées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé : ce qui l'a rendu rare. En 1530, on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi comme étant conforme à la précédente.

DRYADES, nymphes qui présidaient aux bois et aux forêts, mais qui n'étaient point attachées à certains arbres comme les Hamadryades.

DRYANDER (Jean), [dont le véritable nom était EÏCHMANN,] médecin et mathématicien de Wetteren, dans le pays de Hesse, enseigna à Marpurg, et y mourut protestant en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine et de mathématiques, qui étaient consultés avant les bons livres du dernier siècle et de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instruments de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étaient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marpurg, 1537, in-4°, avec fig., a été estimée. [Ses ouvrages d'astronomie sont : | de *Annulo astronomico;* | de *Cylindro;* | de *Globulo terrestri*.]

*DRYANDER (Jonas), naturaliste suédois, disciple de Linnée, né en 1748, mort en 1810, se fit recevoir maître-ès-arts à Lund, et se rendit ensuite en Angleterre, où il s'attacha, en qualité de bibliothécaire, à sir Joseph Bancks. Il était membre de la société lin-

néenne de Londres. On a de lui, outre plusieurs *Dissertations* ou *Mémoires* insérés dans les "Transactions" de cette société et dans celles de la société royale, un catalogue de la bibliothèque de son patron, sous ce titre : *Catalogus bibliothecæ historiæ naturalis Josephi Bancks*, Londres, 1800, 5 vol. in-8°.

DRYAS, fille de Faune, qu'on révérait comme la déesse de la pudeur et de la modestie. Il n'était pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offrait.

DRYDEN (Jean), né à Aldwincle dans le comté de Northampton en 1631, montra jeune encore un génie fécond et facile, et des talents supérieurs pour la poésie. Il se fit catholique en 1688, sous le règne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très-bien accueilli. Les ennemis que ses talents, son caractère ou son changement de religion lui avaient suscités firent des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions, et ce poète, qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misère en 1707. Oublié et négligé par tout le monde jusqu'à cette époque, dès qu'il s'agit de son enterrement, les choses changèrent de face, et l'empressement des concurrents produisit des scènes assez plaisantes. L'évêque de Rochester et lord Halifax se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque, comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église. Halifax, comme l'ami des muses, demanda la préférence, et promit de dépenser 500 livres sterling pour son mausolée. Les Anglais ont toujours eu un goût particulier pour les honneurs posthumes. On sait combien de monuments ils ont dressés, combien de services solennels ils ont fondés pour des gens dont ils avaient juridiquement coupé les têtes. Et pour ceux qui ont fini leur carrière d'une manière plus douce, c'est toujours, pour peu qu'ils aient fait du bruit dans le monde ou dans les coulisses, c'est toujours à leur enterrement ou à leurs obsèques que leur gloire se déploie. Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation serait sans altération, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages, et surtout s'il avait mieux respecté la décence et les mœurs. Il avait une grande facilité, mais il en abusait. De là des inégalités étonnantes, et ce mélange de bas et de noble, de puérilité et de raison. Ses principales productions sont : | des *Tragédies*, qui offrent de grandes beautés semées çà et là, mais qui, dans le total, ne sont que des farces sublimes; | des *Comédies*, d'une licence dont il y a peu d'exemples, même en ce genre d'ouvrage; | des *Opéras*, et plusieurs autres *Pièces de Poésie*, recueillis dans ses *OEuvres dramatiques*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1721. On trouve à la tête une longue *Dissertation*, en forme de dialogue, sur la poésie dramatique; | des *Fables*, in-8° ; | une *Traduction* de Virgile en vers anglais, qui lui a fait beaucoup d'honneur; | une autre des Satires de Juvénal et de Perse ; | une *Version* en prose du poème

latin de "l'Art de la peinture", du célèbre Alphonse du Fresnoy. Elle est enrichie des remarques de de Piles sur cet ouvrage, et d'une belle *Préface*, dans laquelle il compare la poésie à la peinture. [Ses "OEuvres complètes" ont été publiées, avec une "Vie" de l'auteur, par le célèbre Walter Scott, 1808, 18 vol. petit in-8°, et réimprimées en 1812.]

DRYOPE, nymphe d'Arcadie, aimée de Mercure. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha une branche de lotos pour l'amuser. Bacchus, à qui cette plante était consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le temps d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui aurait été enfermé avec elle dans l'écorce.

DUAREN (François), natif de Saint-Brieux, en Bretagne, célèbre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'était, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son temps après Alciat, son maître. [Il lisait ses leçons, qu'il préparait par conséquent avec plus de soin; Cujas l'admirait. Il fut l'un des plus grands adversaires des calvinistes, bien que gallican.] Il joignait à la jurisprudence les belles-lettres et une exacte connaissance de l'antiquité. [Duaren vécut célibataire.] On a de lui : | *De sacris ecclesiæ ministeriis ac beneficiis libri* VIII, *pro libertate ecclesiæ gallicæ adversus romanam*; | des *Commentaires sur le Code et le Digeste*; | un *Traité des plagiaires*. On a deux éditions des ouvrages de Duaren : la 1re de Lyon, 1578, 2 vol. in-fol., est peu commune; la 2e à Genève, 1603, in-f°., est moins recherchée.

*DUBARRAN (Barbeau), député du Gers à la convention, devint, en octobre 1793, membre du comité de sûreté générale et président de la société des jacobins. Il fut l'un de ceux qui, dans le procès de Louis XVI, votèrent pour la mort. Il se prononça, le 9 thermidor, contre Robespierre et ses complices, en proposant de hâter leur exécution; puis il employa tous ses moyens pour justifier la conduite des anciens membres du comité de salut public, et s'opposa avec force à leur mise en jugement. Prévenu d'être l'un des auteurs de l'insurrection du 1er prairial an III, il fut assez heureux cependant pour ne point partager le sort de ses collègues Bourbotte, Romme, Soubrany, etc. La liberté lui fut rendue par l'amnistie du 4 brumaire an IV.

DUBOIS (Jérôme), peintre de Bois-le-Duc, florissait au commencement du XVIe siècle. Il excellait dans les grotesques, les figures bouffones et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il était dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

* DUBOIS (Jean), conseiller au bailliage de Saint-Lo, né dans cette ville en 1554, magistrat d'une grande vertu et d'un beau caractère, mourut en 1639. (*Voy*. l'ouvrage intitulé "le Bon et libéral officier en la vie et en la mort de M. Dubois", par l'abbé de St-Martin, 1655.

* DUBOIS (Jean), habile sculpteur, né à Dijon, en 1626, y mou-

rut le 29 novembre 1694. C'est dans cette ville que se trouve la plus grande partie de ses ouvrages. Les principaux sont : | les *Statues de saint Etienne et de saint Médard*, qu'on voyait au portail de la cathédrale ; | le *Tombeau* (en marbre) *de Pierre Robert,* dans la même église ; | les *Statues de saint André et de saint Yves*, à la Sainte Chapelle ; | le *Mausolée de Claude Boucher,* aux Carmes ; | le *Tombeau de Marguerite Mucie*, aux Minimes ; | le *Maître autel* de la Visitation, etc.

* DUBOIS, voyageur français, partit du Port-Louis le 13 avril 1669, et arriva le 2 octobre de la même année, à Madagascar. Le gouvernement français de Madagascar voulut lui donner le commandement d'une petite troupe destinée à aller habiter une province de l'île; mais il refusa. Il revint en France, en 1673, et y publia : *Voyages faits par le sieur D. B. aux îles Dauphine ou Madagascar, et Bourbon ou Mascareigne, les années* 1669, 70, 71, 72, *où il est traité du Cap-Vert, de la ville de Surate, des îles de Sainte-Hélène ou de l'Ascension ; ensemble, les mœurs, religions, forces, gouvernements, et costumesdes habitantsdesdites îles, avec l'histoire naturelle du pays*, Paris, 1674, in-12. Ce titre seul offre l'analyse de l'ouvrage entier.

*DUBOIS (Jean-Baptiste), littérateur et agronome, né à Jaucigny en Bourgogne l'an 1753, mort à Moulins en 1808, directeur des droits réunis du département de l'Allier, fut appelé en 1772 à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets. Durant son séjour en Pologne, il publia : | *la Myséide,* poème héroï-comique, traduit du polonais ; | *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8° ; | *Mémoire sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, inséré dans ceux de l'académie de Berlin, 1778, etc. Forcé par l'état de sa santé de revenir en France, il fut accueilli en passant par Frédéric II, qui s'efforça de le retenir près de lui, et le fit entrer à l'académie de Berlin. De retour à Paris, il fut chargé de l'éducation de Lepelletier de Rosambo, petit-fils de Malesherbes, dont il eût partagé le sort, si sa nomination au comité d'agriculture ne l'eût soustrait au décret d'accusation que le comité de sûreté générale avait lancé contre lui. Nommé agent de la commission d'agriculture, chef d'une division du ministère de l'intérieur, qui renfermait dans ses attributions l'agriculture, le commerce et les arts, il fut envoyé en 1797 à la foire de Beaucaire avec le titre de commissaire spécial du directoire. Il recueillit dans cette mission les matériaux de son *Essai sur le commerce du midi de la France*, imprimé en 1804, in-8°. Lors de l'établissement des préfectures, il fut appelé à celle du Gard, et administra ce département avec intégrité. Outre les ouvrages cités, on doit à Dubois plusieurs *Mémoires* et *Discours* insérés dans le « Recueil » de la société d'agriculture du département de la Seine, et une *Notice historique sur la vie et les travaux de Malesherbes,* in-8°.

* DUBOIS (François-Noël-Alexandre), chanoine et théologal de l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans, né dans cette ville le 9 septembre 1752, mort le 2 septembre 1824, professa

dans le petit séminaire la physique et les mathématiques, et devint ensuite chanoine. Pendant la révolution il fut démonstrateur du Jardin des plantes d'Orléans, ouvrit un pensionnat qui eut de la vogue, et se livra enfin à la prédication. Il publia : | *Méthode éprouvée avec laquelle on peut parvenir facilement et sans maître à connaître les plantes de l'intérieur de la France, et en particulier celles des environs d'Orléans*, 1803, in-8°, et avec de nouveaux titres, Paris, 1825. Cette Flore, loin de contenir la description des plantes de l'intérieur de la France, ne renferme pas même toutes celles des environs d'Orléans; | *Mémoires en faveur des Sœurs de la Croix d'Orléans*, 1815, in-8° ; | une *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Orléans ;* | une *Notice sur Jeanne d'Arc et les monuments érigés à son honneur;* | *Question importante : Les frères des écoles chrétiennes peuvent-ils adopter la méthode d'enseigner connue sous le nom de méthode de Lancaster, ou d'enseignement mutuel? et s'ils pouvaient l'adopter, serait-il avantageux pour le public qu'ils le fissent?* brochure in-8°. L'auteur résout négativement ces deux questions. Dubois laissa plusieurs manuscrits, qui furent donnés les uns à la bibliothèque de la ville, les autres au séminaire.

* DUBOIS DE CRANCÉ (Edmond-Louis-Alexis), né à Charleville, en 1747, mort à Rhetel le 29 juin 1814, fut un des plus chauds partisans de la révolution, par haine pour la noblesse, dont il croyait avoir à se plaindre, parce qu'étant entré dans les mousquetaires, à l'aide de titres jugés insuffisants, il avait été contraint de quitter ce corps. Il était lieutenant des maréchaux de France, lorsque les états-généraux furent convoqués en 1789. Député à cette assemblée, par le tiers-état du bailliage de Vitry, il se rangea aussitôt parmi cette troupe de factieux qu'on appelait le parti du Palais-Royal, à cause de la place qu'ils occupaient dans la salle, à la gauche du président. Dubois, qui ne partagea pas toujours l'avis de ses fougueux confrères, demanda que le roi fût déclaré chef suprême de l'armée, et opina pour qu'il conservât le titre de " roi de France". Ces motions l'ont fait placer parmi les hommes qui voulaient traverser la république pour revenir à la monarchie après avoir changé l'ordre de la dynastie royale. Créé maréchal de camp après la session, il refusa de servir sous Lafayette, et entra en qualité d'officier dans la garde nationale parisienne. Député des Ardennes à la convention, il embrassa le parti de Danton, au moment où ce démagogue venait d'achever la funeste journée du 10 août et le massacre du 2 septembre. Nommé commissaire de l'assemblée dans les départemens, et chargé d'examiner la conduite du général Montesquiou, qui commandait l'armée française sur les frontières de la Savoie, il demanda la destitution de ce général, qui quitta la France au moment où Dubois venait de faire porter contre lui un décret d'accusation. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. Ce fut lui qui provoqua la formation de l'armée républicaine, en amalgamant les trou-

pes de ligne avec les bataillons des gardes nationales, et qui fit décréter le mode d'avancement qui, tout en faveur de l'ancienneté, porta une foule d'hommes ignorants aux premiers grades de l'armée; il fit pareillement décréter la première levée de 300,000 hommes. Nommé bientôt après président de l'assemblée, et membre du comité de salut public, il fut ensuite envoyé à Lyon pour réprimer l'insurrection de cette ville. Après avoir fait tirer sur la place, il proposa aux habitants une amnistie entière s'ils voulaient lui livrer leurs administrateurs. Ceux-ci lurent eux-mêmes cette proposition au peuple assemblé, et la réponse, datée du 17 août 1793, fut un arrêté, couvert à l'instant de 20,000 signatures, dans lequel il était déclaré, au nom de la ville de Lyon, que ses administrateurs n'avaient jamais cessé d'avoir toute sa confiance. Cependant la convention, effrayée de la révolte des Lyonnais, se plaignit vivement à Dubois des lenteurs du siége. Rappelé, et même arrêté, il recouvra aussitôt la liberté, rentra à la convention et à la société des jacobins. Le club, ayant résolu de l'épurer en examinant les titres de chaque sociétaire, il fallut pour cela faire à chaque jacobin quelques questions, et Dubois de Crancé proposa celle-ci : « Qu'as-tu fait pour être pendu si la contre-révolution arrive ? » Robespierre, les Couthon, et autres terroristes, piqués de ce sarcasme, s'empressèrent d'épurer Dubois, qui cependant fut assez heureux pour ne pas partager la chute de Danton. Dubois de Crancé ne se montra pas moins acharné, même après le 9 thermidor, contre les républicains et les fédéralistes, qu'il l'avait été contre Louis XVI. Le directoire, dont il avait défendu la cause avec chaleur, le nomma inspecteur-général, et ensuite ministre de la guerre. Peu de temps avant le 18 brumaire, il se déclara contre Buonaparte. Mais Buonaparte triompha, et Dubois se soumit. Croyant que ses manœuvres n'étaient pas connues, il se présenta à lui pour prendre ses ordres; mais le nouveau consul lui répondit froidement : « Je croyais que vous m'apportiez votre portefeuille, » et il le renvoya. Dubois se retira en Champagne. Parmi les brochures qu'il publia sur les affaires du temps, nous citerons : | *Observations sur la constitution militaire*, ou *Bases de travail proposées au comité militaire*, 1789, in-8°; | *Lettre ou compte rendu des travaux, des dangers et des obstacles, à l'assemblée nationale*, 1790, in-8°; | *Tableau des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois de Crancé pendant* 15 *mois*, 1795, in-8°; | *Réplique de Dubois de Crancé à Barrère*, 1795, in-8°. On lui attribue aussi le *Véritable portrait de nos législateurs*, ou *Galerie des tableaux exposés à la vue du public du* 5 *mai* 1789 *jusqu'au* 1er *octobre* 1791, Paris, 1792, in-8°, livre curieux où la révolution se stygmatise de ses propres mains. Dubois fut aussi un des rédacteurs de " l'Ami des lois. "

DUBOIS DE LAUNAY (L'abbé), jésuite, né à Nanci, mort vers la fin du XVIIIe siècle, dans un âge avancé, honora son ordre par ses vertus, et par ses vastes connaissances. Il débuta en 1775,

dans le monde littéraire, par de belles *Remarques sur la langue*, dénaturée sous la plume des sophistes, et publia en 1782 l'*Analyse de Bayle* en 2 vol. in-12. C'est à la fois une réfutation décisive de " l'Analyse de Bayle " de l'apostat de Marsy, et une véritable apologie de la religion catholique, extraite littéralement des œuvres du plus fameux sceptique moderne. L'abbé Dubois de Launay laissa en outre un excellent *Discours contre le suicide*, et, sous le titre de *Coup-d'œil sur le gouvernement anglais*, in-12, 1786, une réfutation indirecte des apologies qu'en avaient faites Montesquieu et Delolme. L'abbé Dubois de Launay voulait épargner à sa patrie un essai qui devait lui coûter sicher.

* DUBOIS-Dubais (Louis-Thibault), garde-du-corps et garde de la manche, pendant 30 ans, renonça, en 1789, à la noblesse, et fut élu juge-de-paix de Cambremer, administrateur du Calvados, puis député de ce département à la convention, où il vota la mort du roi, avec sursis. En 1793, envoyé en mission à l'armée du Nord, lorsque le prince de Cobourg assiégeait Condé, il fit à la sommation de ce prince une réponse si violente, qu'elle déplut même à la convention, qui le rappela. En 1795, il passa au conseil des cinq-cents. Le 20 mai 1798, il en sortit, et fut élu au conseil des anciens. Après la révolution de Saint-Cloud, on le pourvut de la sénatorerie de Nîmes. Dubois-Dubais, qui avait renoncé à la noblesse sous le gouvernement de ses souverains légitimes, l'accepta de Buonaparte. — * Dubois (Julien), avocat et député de l'Orne à la convention, accusa, à la séance du 26 décembre 1792, Defermont, président de l'assemblée, de s'entendre avec les défenseurs de Louis XVI pour le sauver. Il vota la mort sans appel et sans sursis. Commissaire du directoire après la session, il resta depuis inaperçu. — * Dubois (François-Louis-Esprit), député du Haut-Rhin à la convention, vota la détention de Louis XVI pendant la guerre et son bannissement à la paix. C'était encore un légiste. Après être entré au conseil des cinq-cents, il fut commissaire du gouvernement au tribunal de cassation, remplit une mission aux îles Ioniennes, et finit par être avoué à la cour d'appel de Colmar.

* DUBOS (Charles-François), naquit au Château-Dubos, diocèse de Saint-Flour en Auvergne. Après avoir pris ses degrés, à Paris, en Sorbonne, il déféra aux sollicitations de Barillon, évêque de Luçon, qui, pour se l'attacher, le fit grand-archidiacre et son grand-vicaire. Après la mort de Barillon, le chapitre de Luçon l'élut pour son doyen, et eut lieu de se louer de son habileté à manier les affaires. Il mourut à Luçon, le 3 octobre 1724, regretté de toutes les classes de citoyens qui avaient recours à lui pour la décision de leurs affaires, et surtout des pauvres, à qui il avait fait de grands biens pendant sa vie, et à qui il en fit encore de plus grands par son testament. On a de lui : | une *Vie de M. de Barillon*, qui parut en 1700, in-12, sans son aveu, | et la *Continuation* des " Conférences de Luçon ", dont Louis avait donné cinq volumes en 1685, savoir : les Commande-

mens, 2 vol.; la Confirmation et le Baptême, 1 vol.; et l'Eucharistie, 2 vol. Dix ans après, Dubos les continua, et donna la *Pénitence*, 2 vol.; l'*Extrême-Onction*, l'*Ordre et le Mariage*, 2 vol.; le *Symbole*, 2 vol.; la *Prière*, 2 vol.; les *Évangiles*, 2 vol.; *Saint Paul aux Romains*, 2 vol.; *aux Corinthiens*, première épître, 2 vol.; seconde épître, 2 vol.; *aux Galates*, 1 vol.; *aux Hébreux*, 1 vol.; *à Tite et à Timothée*, 1 vol.; sur le *Sacrifice de la Messe*, 1 vol.; et le *Catéchisme de Luçon*, 1 vol.: en tout 26 vol. in-12.

DUBOS (Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères, sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut et employa celui de l'abbé Dubos. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, et il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. Il eut une grande part aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices et des pensions, et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Ressons, près de sa patrie. Il mourut subitement à Paris, en 1742, secrétaire perpétuel de l'académie française. On sait à quelle anecdote philosophique sa mort a donné occasion. (*Voy.* FONTENELLE.) Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connaissances. Les principaux sont : | *Réflexions critiques sur la Poésie, la Peinture, la Musique, etc.*, 1719, in-12, 2 vol.; et réimprimées en 1740, in-12, 3 vol. C'est un des livres les plus spirituels qu'on ait écrits sur ces matières, chez aucune des nations de l'Europe. « Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, dit l'auteur du "Siècle de Louis XIV", c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes.» Il manque cependant d'ordre, et surtout de précision. Dubos ne savait pas la musique, il n'avait jamais pu faire de vers; mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. La littérature ancienne lui était aussi connue que la moderne, et les langues savantes et étrangères autant que la sienne propre; | l'*Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois : l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition [mais assez inutilement] qu'il y en a eu quatre; | *Histoire critique de l'etablissement de la monarchie francaise dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°; réimprimée en 1743, avec des augmentations et des corrections, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. [Montesquieu répète cette opinion, qui n'est pas probable, dans le 30e livre de l'"Esprit des Lois". Dubos fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant, [contre l'opinion généralement reçue;] il faut avouer cependant, avec le président Hénault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissements satisfaisants sur plusieurs

points obscurs touchant l'origine de la nation française; | *Histoire de la ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, dont les meilleures éditions sont de 1728 et de 1785, 2 vol. in-12; ouvrage profond et d'une politique intéressante. Elle fait connaître les usages et les mœurs du temps, et est un modèle en ce genre; | *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1704, in-12, livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais.

*DUBOST (Antoine), peintre, né à Lyon le 16 juillet 1769, mort à Paris le 6 septembre 1825, quitta de bonne heure le service pour se livrer au goût des arts. Il voyagea en Suisse, en Italie, puis en Angleterre, où un tableau de *la Belle et la Béte*, dans lequel on croyait voir une outrageante allusion au banquier Hope, lui attira des désagréments. La violence du caractère de Dubost l'entraîna à sa perte : ce malheureux expira à la suite d'un duel. On cite de lui : | *le Départ de Brutus et de Porcie*; | *Damoclès*; | *Vénus et Diane*; | *Vues de Hyde-Park, de Windsor*; | *Ulysse et Pénélope*; | *le Joueur dépouillé*; | douze *Lithographies*, dont les sujets sont tirés des courses de Newmarket, auxquelles il avait assisté lui-même. Les figures de ce peintre manquent d'expression; ses compositions n'ont pas de vie; mais sa couleur est vive, sa touche ferme, son trait hardi et pur.

* DUBOUCHET (Pierre), médecin à Montbrison, député de Saône-et-Loire à la convention, voulut motiver son vote dans le jugement de Louis XVI, et dit : « La loi déclare Louis coupable; l'intérêt de la patrie exige qu'il soit condamné : je vote pour la mort du tyran. » Dubouchet, retiré des fonctions publiques à la fin de la session conventionnelle, avait repris l'exercice de son état de médecin; mais la loi du 12 janvier 1816 le força de quitter la France.

* DUBOURNIAL (H.-B.), professeur de mathématiques à l'école des ponts et chaussées, présida à la construction du beau pont de Hempte dans la Haute-Loire. Le gouvernement espagnol ayant demandé en 1783 un ingénieur qui fût en même temps capable d'enseigner son art, Dubournial, choisi pour remplir cette mission, professa les mathématiques, la fortification et le dessin à l'école militaire établie par Charles III, à Sainte-Marie; en même temps, il dirigea les travaux que l'on élevait autour de Cadix. Pendant son séjour en Espagne, il apprit la langue du pays, et forma bientôt le projet de traduire en français les "Œuvres de Cervantes" : sa *Traduction* est la meilleure qui ait été faite. A son retour, il reçut une pension de Louis XVIII; mais la mort ne lui permit pas d'en jouir long-temps.

DUBRAW, "Duvravius Scala" (Jean), évêque d'Olmütz en Moravie, dans le XVI[e] siècle, naquit à Pilsen en Bohême, et mourut en 1553, avec la réputation d'un prélat pieux et éclairé. [Dubraw avait fait ses études en Italie; il s'attacha ensuite à Stanislas Theusón, évêque d'Olmütz, son prédécesseur, dont il administra les états. Il conduisit les troupes de l'évêque

au secours de Vienne, assiégée par les Turcs, et donna des preuves d'un grand courage.] Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohème, et président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avaient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de Dubraw divers ouvrages, entre autres une *Histoire de Bohème,* en 33 livres, fidèle et exacte. Les meilleures éditions sont celle de 1515, avec des Tables chronologiques; et celle de 1688, à Francfort, augmentée de l'"Histoire de Bohème" d'Æneas Sylvius.

DUBREUIL (Pierre), bachelier de Sorbonne, a publié : | *Histoire ample des peuples habitants des trois bourgs de Ricey* (en Bourgogne), Paris, 1654, in-12.

* DUBREUIL (Joseph), avocat, né à Aix, le 22 juillet 1747, maire de cette ville durant les "cent-jours", y mourut le 6 juin 1824. Il est auteur des ouvrages suivants, en tête desquels il prend aussi les titres d'ancien assesseur d'Aix, et procureur du pays de Provence : | *Observations sur quelques coutumes et usages de Provence*, etc.; | *Essai sur la simulation, sur la séparation*, Aix, 1815, in-4° de trente-sept feuilles et demie; | *Analyse raisonnée de la législation sur les eaux*, 1817, in-4° de trente-trois feuilles; | *Observations sur le rapport des dons faits par le père à ses enfants, sur le cumul de la quotité disponible ordinaire, déterminée par l'article 913 du Code civil; sur la double retenue de la quotité disponible et de la réserve légale, par l'enfant donataire qui renonce à la succession*. Aix, Pontier, 1822, in-8°.

*DUBREUIL-CHAMBARDEL, député du département des Deux-Sèvres à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Après la session, il fut nommé commissaire du directoire.

DUBRICE (Saint), né dans l'île de Misorbalil, près la rivière de Guy, se fit d'abord connaître dans la province appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Écritures à Hentlan-sur-l'Avon, et ouvrit ensuite une école à Mochres, sur la rivière de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Grande-Bretagne. Les soins qu'il leur donnait ne l'empêchaient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par saint Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, et transféré à l'archevêché de Caërleon en 495, il s'en démit en faveur de saint David, et se retira dans l'île de Bardsey ou Douly, sur la côte de la province de Gaërnarvon, où il mourut peu de temps après. On lit dans Campden et dans d'autres auteurs, que 20,000 ermites ou religieux furent enterrés dans la même île. Au milieu de la corruption qui régnait parmi les anciens Bretons, avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints pasteurs qui, par leurs discours et leurs exemples, exhortaient leurs compatriotes à la pénitence.

* DUBRUEL (Pierre-François-Joseph), né à Rignac, dans le diocèse de Rodez, mort le 27 mars 1828, était juge à l'époque de la révolution, et fut depuis juge de paix, accusateur public et juge d'instruction. Nommé au

conseil des cinq-cents (1796), il proposa de révoquer les lois révolutionnaires dirigées contre les prêtres, et demanda qu'on mît en liberté ceux d'entre eux qui étaient sexagénaires. Le 30 pluviose de l'année suivante, il proposa de faire sortir des prisons tous les prêtres qui y étaient renfermés, en les astreignant à une simple soumission aux lois : le 8 messidor de la même année, il fit un nouveau rapport dans lequel il conclut à l'abrogation de la loi contre les prêtres réfractaires. Malgré l'opposition du directoire, une partie de ces propositions fut adoptée. Dubruel échappa à la proscription du 18 fructidor ; son élection fut cassée; mais il retourna tranquillement dans sa patrie. Plus tard il devint proviseur des colléges de Marseille et de Versailles. En 1816, député de l'Aveyron, il fut ensuite élu questeur de la chambre. Sa place y était marquée au côté droit. Dubruel reçut de l'université le titre d'inspecteur-général des études, et de Louis XVIII des lettres de noblesse.

* DUBUISSON (Paul-Ulric), né à Laval en 1753, vint de bonne heure à Paris. Il embrassa la cause de la révolution avec enthousiasme; mais, désespérant de pouvoir jouer un rôle en France, il passa dans la Belgique, alors en fermentation, s'y prononça contre le parti de Vandernoot, fut incarcéré et mis en liberté en 1790. De retour à Paris, il s'affilia au club des jacobins, et fut envoyé vers la fin de 1792 à l'armée du Nord, comme commissaire du pouvoir exécutif. Il suivit Dumouriez dans la conquête des Pays-Bas, et lors de sa défection, il eut avec lui une conférence dont il transmit le résultat à la convention. Inculpé à ce sujet, il provoqua lui-même sa mise en jugement, et un décret du 6 avril 1793 approuva sa conduite. Il continua de figurer dans le parti révolutionnaire, parut tenir aux intrigues de Gusman et de Proly, et fut dénoncé par Robespierre comme ayant voulu semer la discorde parmi les jacobins, qui l'exclurent de leur société. Traduit au tribunal révolutionnaire comme complice d'Hébert, il fut condamné à mort le 24 mars 1794, et conduit à l'échafaud le même jour avec Hébert, Cloots, Pereyra, etc. Il avait cultivé les lettres, et laissa beaucoup de *Pièces de théâtre*, et des *Satires;* ce qui prouve que la poésie dramatique est naturellement révolutionnaire ; | *Abrégé de la révolution des États d'Amérique*, 1779, in-8° ; | *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des villes maritimes de France*, adressées à G.-T. Raynal, 1785, in-8°.

DUC (Fronton du), "Fronto Ducaeus", jésuite, né à Bordeaux, en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville, le 25 septembre 1624, de la pierre : celle qu'il portait dans la vessie était du poids de 5 onces. Le P. du Duc était versé dans tous les genres d'érudition ; mais sa partie principale était la connaissance de la langue grecque, et la critique des auteurs. On lui est redevable : | d'une Edition des Œuvres de saint Jean Chrysostôme, en 6 vol. in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il serait

à souhaiter, selon lui, que nous eussions un "Saint Chrysostôme" entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que saint Chrysostôme a fait sur le Nouveau-Testament de l'édition de Morel ou de Commelin, 4 ou 2 vol. in-folio. Fronton du Duc a donné | une Édition toute latine de saint Chrysostôme, 1673, 6 vol. in-fol.; celle-ci est complète; une édition des œuvres de saint Grégoire de Nysse, grec et latin, Paris, 1615, 2 volumes in-fol. Il ajouta un 3e volume in-fol., en 1618, par forme d'appendice. On la préfère à celle de Claude Morel; 1638; | plusieurs autres Éditions d'anciens auteurs, surtout des Pères, dont quelques-unes sont accompagnées de *Notes*, et dont la meilleure est celle de Nicéphore Caliste; | Trois vol. in-8° de *Controverses contre Duplessis-Mornai*; | l'*Histoire tragique de la Pucelle de Domremi, autrement d'Orléans*, Nanci, 1581, in-4°. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble et mortifié, en avait une qui sentait un peu trop la pauvreté évangélique. C'était un homme détaché de toutes les douceurs de la vie; il aimait encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas, et il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC (Nicolas Le), prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paraître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de Saint-Paul à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans, et fut interdit par de Vintimille, archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, en 1731. Il avait présenté dès l'an 1728, au clergé, une lettre d'adhésion à la cause de l'évêque de Senez, cherchant, par l'enthousiasme de secte, à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, et mourut en 1744. L'auteur de sa "Vie", engagé dans le même parti, lui attribue : | l'*Année ecclésiastique*, en 15 vol. in-12; | une *Traduction* de l'"Imitation de J.-C." avec des réflexions et des pratiques; | une partie de la *Traduction* de l'"Histoire" du président de Thou, 16 vol. in-4°. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe ne lui en a pas fait gratuitement honneur : dans tous les cas il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la "petite église".

* DUCAMP (Théodore), chirurgien militaire, né à Bordeaux en 1792, mort le 1er avril 1823 d'une affection pulmonaire, termina ses cours au Val-de-Grâce, à Paris. Il est l'inventeur d'un instrument ingénieux destiné à remplacer le cordon ombilical prématurément sorti; mais sa réputation est fondée principalement sur son perfectionnement de la méthode anglaise pour remédier au rétrécissement du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent. Il publia, sur le traitement des maladies urétrales, l'ouvrage intitulé : *Traité des rétentions d'urine occasionées par le*

rétrécissement du canal de l'urètre, etc., 1822, in-8°, réimprimé en 1825, avec une "Notice" sur l'auteur. Ducamp, très-versé dans la littérature médicale anglaise, traduisit les "Recherches" de Robert Brée sur les désordres de la respiration, et inséra plusieurs articles dans les journaux de médecine français. On cite encore parmi ses opuscules : *Réflexions sur un écrit de M. Chomel, ayant pour titre :* "De l'Existence des fièvres", 1820, in-8°. Son "Eloge historique", par Vassal, a été publié à Paris, 1823, in-8°.

*DUCART (Isaac), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1630, mort dans la même ville en 1694, se fit une grande réputation pour la légèreté de sa touche et le fini de ses ouvrages. Il est du petit nombre des peintres de fleurs dont les succès de Jean van Huysum n'ont pas fait oublier la gloire; et ses *Tableaux*, la plupart exécutés sur satin, sont encore aujourd'hui fort recherchés des amateurs.

DUCAS (Michel), historien grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il fut employé en différentes négociations. [était issu d'une famille qui avait donné plusieurs empereurs à Constantinople.] On a de lui une *Histoire de l'empire grec ;* elle commence au règne de Jean Cantacuzène, et se termine à la chute de l'empire grec, événement dont l'auteur avait été témoin. [Elle est précédée d'un *Précis chronologique*, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Andronic le Jeune, en 1341.] On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son *Histoire* fut imprimée au Louvre en 1649, in-fol., par les soins d'Ismaël Boulliau, qui l'accompagna d'une version latine et de savantes notes. [Elle fait partie de la belle collection connue sous le nom d'"Histoire Bizantyne".] Le président Cousin la traduisit ensuite en français, et elle termine le 8e vol. de son "Histoire de Constantinople", imprimée à Paris, in-4°, 1672 en 1674, et réimprimée en Hollande, in-12, en 1685.

DUCASSE (François), célèbre canoniste, né à Lectoure, fut d'abord grand-vicaire et official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre et official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui deux traités estimés des jurisconsultes : l'un de la *Juridiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8°, 1695; et l'autre, de la *Juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-4°, 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse, sous le titre de *Pratique de la juridiction ecclésiastique volontaire, gracieuse et contentieuse*, 1 vol. in-4°, 6e édition, 1762. L'auteur était profondément versé dans l'Ecriture, les saints Pères et les canonistes anciens et modernes. Ses mœurs étaient dignes d'un homme de son état.

* DUCASTEL (J.-B.-L), avocat au conseil-supérieur de Bayeux, fut, en 1791, député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative. Fils d'un charpentier, il avait appris le métier de son père : un jour il quitte sa hache pour aller entendre plaider; il trouve qu'un des deux avocats n'a pas bien

fait valoir les moyens de sa cause; il veut être avocat, à son tour, et il le devient. Il plaidait ordinairement contre Thouret, et ces deux avocats passaient pour les plus habiles : Thouret l'emportait pour le fond, et Ducastel pour la réplique. Ayant éprouvé quelque désagrément au parlement de Rouen, Ducastel vint, en 1777 ou 1778, se fixer à Paris, pour y exercer sa profession. Il débuta avec une telle supériorité, que les premiers avocats de Paris en conçurent de la jalousie; ils le firent rayer du tableau, sous prétexte qu'il avait plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou. Il fut obligé de retourner à Rouen. Pendant la législature, sa conduite répondit à sa réputation de probité. Il parla le 3 novembre, en faveur de la masse des émigrés. Il s'opposa ensuite à l'adoption du décret proposé par François de Neufchâteau, pour la vente des églises et des presbytères, et défendit le ministre de la marine Bertrand de Moleville. Après la journée du 10 août, Ducastel quitta l'assemblée, et se retira à Rouen, où il mourut vers 1800. Il avait publié, avant la révolution, un *Mémoire sur les dîmes, pour le clergé de la Normandie, contre les cultivateurs de cette province*, 1773, in-8°.

DUCHANGE (Gaspard), graveur, né à Paris en 1662, mort en 1756, se fit connaître par les estampes d'*Io, Léda et Danaé*, qu'il grava d'après le Corrége. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du pharisien*, et les *Vendeurs chassés du temple*, gravés d'après deux tableaux de Saint-Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil et cette finesse de touche, qui font passer sur le cuivre le moelleux, le caractère et l'esprit de Jouvenet. Duchance a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Médicis* et l'*Apothéose de Henri IV* d'après Rubens. [Il grava sa dernière planche à l'âge de 91 ans.]

* DUCHANOY (C.-F.), médecin et administrateur des hospices civils de Paris, membre des académies de Lyon et de Dijon, né en mai 1742, mort en décembre 1827, prit pour modèle son maître, Antoine Petit. Pendant quatre ans il fut président du comité de vaccine. Nommé en 1799 administrateur des hospices de Paris, il s'occupa d'améliorer le sort des pauvres malades. On lui doit plusieurs institutions utiles, des *Mémoires* sur les hospices et quelques ouvrages de médecine, notamment : | *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales*, Paris, 1780, in-12; | *Du mal vertébral*, ou *de l'impotence des extrémités inférieures*, traduit de l'anglais de Pott, 1785.

DUCHAT (Jacob Le), naquit à Metz, le 23 février 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille était originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avait fui en 1572 avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François Le Duchat, avait cultivé dans le XVIe siècle la poésie française et latine; mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Jacob Le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révo-

cation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice supérieure française de cette ville, et y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des éditions d'ouvrages également frivoles ou mauvais, tels que : | celle de la "Confession de Sancy", à la suite du "Journal de Henri III", par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8°; | celle de la "Satire Ménippée", en 3 vol. in-8°, 1714, augmentée de nouvelles remarques, où l'on n'a point de peine à reconnaître l'esprit de la secte qu'il professait. L'auteur ne songeait pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifiait pas celle des protestans, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la religion de l'état; | *Des Aventures du baron de Feneste*, par T.-A. d'Aubigné, augmentées de plusieurs remarques, de la *Vie* de l'auteur, et de la *Bibliothèque de maître Guillaume*, 1729, 2 vol. in-12; | une édition des OEuvres de Rabelais, avec un *Commentaire*, en 6 vol. in 8°, et en 3 vol. in-4°, ornée de figures gravées par le fameux Bernard Picart; | une édition des "Quinze joies du mariage"; ouvrage ancien, qu'il publia in-12, 1734, et qu'il accompagna de remarques et de diverses leçons; | l'"Apologie pour Hérodote", ouvrage de Henri-Etienne, plein d'obscénités et d'indécences, 3 vol. in-8°, avec des *Notes*. Formey a publié après la mort de Le Duchat un "Ducatiana", en 2 vol. in-8°, 1744; compilation assortie au génie de l'auteur.

*DUCHATEL (Gaspard), cultivateur de Thouars (Deux-Sèvres), naquit en 1766. Député à la convention en 1792, il fut un des membres qui firent de généreux, mais vains efforts pour sauver l'infortuné Louis XVI. Lorsqu'il vit un parti puissant se déclarer contre ce prince, persuadé qu'il était inutile de heurter de front cette cohorte de révolutionnaires, il demanda d'abord l'abdication du monarque, et ensuite son bannissement, ce qui était alors un des moyens les moins coupables qu'on pût employer pour sauver la vie à ce roi malheureux. Après avoir émis cette opinion, Duchâtel fut atteint d'une grave maladie; mais, ayant appris dans son lit que les votes pour et contre le roi se balançaient, il oublia ses douleurs, se fit conduire à l'assemblée, et y arriva au moment où le dernier appel était terminé. Chaque député était tenu d'énoncer son opinion à haute voix. Les galeries publiques et toutes les parties de la salle étaient encombrées d'une foule de brigands qui brandissaient leurs sabres, découvraient leurs pistolets, menaçant d'immoler ceux qui auraient le courage de s'opposer au parricide qu'ils voulaient consommer; mais leurs atroces vociférations n'intimidèrent pas Duchâtel, qui, étant monté à la tribune, la tête enveloppée, opina pour le bannissement. Quoique le scrutin fût fermé, l'assemblée ne s'opposa pas à ce que ce vote fût compté : particularité remarquable, si on fait attention qu'il ne s'agissait pas d'un acte de justice, mais bien d'une proscription. Duchâtel fut nommé quelque temps après commissaire près l'armée du Nord. Collot-d'Herbois voulut s'opposer à cette nomination, en disant que ceux qui avaient cher-

ché à sauver le "tyran" ne pouvaient avoir la confiance de la nation. Duchâtel, n'ayant pas nié que telle avait été son intention, augmenta la fureur de ses ennemis, qui le dénoncèrent bientôt comme étant d'intelligence avec les insurgés de la Vendée. Décrété d'accusation après la révolution du 31 mai 1793, il s'enfuit à Bordeaux; mais il y fut bientôt arrêté, de là conduit à Paris, et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Le président lui demanda si ce n'était pas lui qui était venu en bonnet de nuit à l'assemblée, voter en faveur de Louis Capet. Duchâtel lui répondit avec fermeté : « Comme je n'ai à rougir d'aucune de mes actions, je déclare que c'est moi. » Les autres accusations qu'on dirigea contre lui n'étaient pas moins ridicules. Il fut condamné à mort le 31 octobre 1794, avec vingt de ses collègues.

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), naquit à Paris le 29 octobre 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon, ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des *Poésies sacrées* à ses élèves de Saint-Cyr. Elle le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le minstre (à ce que dit Voltaire), prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on allait le conduire à la Bastille; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritait. Il avait autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satirique; mérite bien rare pour un poète! Rousseau et lui faisaient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvaient; mais l'impression que produisait Duché, quoique moins vive d'abord, était plus durable. Il plaisait encore par le talent de la déclamation, qu'il possédait à un degré peu commun. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son corps; elle le perdit en 1704, vers la 27e année de son âge. Duché a donné des *Tragédies*, parmi lesquelles on distingue : *Jonathas*, *Absalom* et *Débora*, et des *Opéras*, qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lit avec autant d'édification que de plaisir; Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les "Histoires de piété et de morale" de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but, celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé; mais il ne lui est point inférieur, par l'élévation des sentiments, par la vérité des caractères, et même par la douceur du style. On chantait à Saint-Cyr ses *Hymnes* et *Cantiques sacrés*.

*DUCHESNE (Vincent), religieux bénédictin, né à Besançon dans le XVIIe siècle, avait de grandes connaissances en architecture; il donna les plans et dessins d'après lesquels furent construits l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons, et le monastère de son ordre à Morey en Franche-Comté. Les arts mécaniques lui doivent plu-

sieurs procédés ingénieux, un entre autres pour scier le marbre. Il laissa des *Mémoires sur la Franche-Comté*, dont Boulainvilliers inséra un long extrait dans le 4e vol. de son "État de la France", édition de 1752. On dit que ce religieux apprit à Louis XV à écrire en trois heures de temps, en lui faisant voir que toutes les lettres de notre alphabet consistent dans un C et un I. Il y a une estampe qui représente ce fait.

*DUCHESNE (Henri-Gabriel), né à Paris en 1739, mort le 21 décembre 1822, cultiva avec succès les sciences ecclésiastiques, les sciences naturelles et les belles-lettres. D'abord chef de bureau de l'agence générale, et garde des archives du clergé de France, il devint ensuite conseiller référendaire à la cour des comptes. Après avoir obtenu sa retraite, il fit une *Analyse* complète de tous les ouvrages du P. Kircher, célèbre par sa profonde érudition et ses vastes connaissances. On peut se former une idée de la difficulté de ce travail, si l'on considère que le P. Kircher a laissé 22 volumes in-folio, 11 volumes in-4°, et 3 in-8°, qui traitent de la physique, de la géographie, de l'archéologie, et de presque toutes les sciences. L'*Extrait* ou *Analyse* de Duchesne ne contient que deux volumes in-folio manuscrits. On a de lui : | *la Physique ;* | *l'Histoire naturelle;* | *Manuel du naturaliste*, par les sieurs *D.* et *M.* (Duchesne et Macquer), Paris, 1770, 1 vol. in-8°; 1797, 4 vol. in-8°; | *la France ecclésiastique*, ib., 1774, 1789, in-12; | *Dictionnaire de l'industrie*, ou *Collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et les arts*, ibid, 1776, trois vol. in-8°; 3e édition, corrigée et augmentée, 1801, 6 vol. in-8°; | *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta, gentilhomme napolitain*, ib., 1801, in-8°; | *Comédies de Térence*, en vers français, ib., 1806, 2 vol. in-8°. Il n'y a, dans cette Collection, que trois comédies traduites par Duchesne; la traduction des trois autres est de La Fontaine et de Barin.

*DUCHESNE, l'un des jurisconsultes les plus judicieux et des plus sages administrateurs du XVIIIe siècle, naquit en Champagne, et vint faire son cours de droit à Paris. Il fut nommé lieutenant-général de Vitry dans sa province, charge qui conférait le titre de conseiller du roi. Joignant la théorie de l'économie politique à la pratique de l'administration, il publia en 1757, sous le voile de l'anonyme, et sous le titre de *Code de police*, un volume sur la législation, dont la méthode et la clarté rappellent les "Lois civiles" de Domat. Ce petit ouvrage eut plusieurs éditions du vivant même de l'auteur. Duchesne, aussi bon jurisconsulte qu'habile administrateur, publia deux ouvrages de droit : | *Analyse historique du droit français*, 1757; | *Coutumes de Ponthieu, avec des notes*, 1766.

*DUCHESNE (Antoine-Nicolas), né à Versailles, le 7 octobre 1747, d'un prévôt des bâtiments du roi, lui fut adjoint jusqu'à l'époque de la révolution. Poursuivi comme "suspect" en 1792, il parvint à se soustraire aux recherches, entra à l'école normale, fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Oise, et devint ensuite censeur du lycée de Versailles. Du-

chesne ne cessa de s'occuper de ses études favorites, et surtout de la botanique. A dix-sept ans il avait publié | le *Manuel de botanique*, *contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris*, 1764, in-12; plus tard, il publia | l'*Histoire des fraisiers*, 1766, in-12; avec un *Supplément*, 1771; | le *Jardinier prévoyant*, 1771, in-12, brochure à laquelle il joignit des *Observations météorologiques*, des *Maximes sur la végétation*, *des Proverbes*, *des Morceaux de littérature*, et qu'il renouvela tous les ans jusqu'en 1785; | *Le Portefeuille des enfans*, avec Leblond, 1784 et années suivantes, 24 cahiers in-4°, dont il a presque exécuté tous les dessins, et un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations*. Il a encore laissé de nombreux manuscrits.

*DUCHILLEAU (Jean-Baptiste), archevêque de Tours, né vers 1734, d'une des plus anciennes familles du Poitou, mourut en décembre 1824. Vicaire-général du diocèse de Metz, puis aumônier de la reine Marie Leckzinska et de Marie-Antoinette, qui le fit nommer évêque de Châlons-sur-Saône, il fut élu membre de l'assemblée des notables. De retour dans son diocèse, il se vit en butte aux insultes des incrédules de Châlons. Mais le courageux évêque, au lieu d'aller en voiture, comme il en avait d'abord le projet, se rendit à pied avec quelques ecclésiastiques, dans le lieu où il devait se trouver pour une cérémonie, et sa présence déconcerta la foule. A la révolution, Duchilleau se retira en Suisse, puis en Bavière, et en Autriche; il ne rentra en France qu'avec les Bourbons (1814), et fut alors nommé archevêque de Tours et pair de France.

* DUCIS (Jean-François), poète dramatique, né à Versailles en 1733, de parents originaires de la Savoie et peu riches, mort dans cette ville, le 30 mai 1816, puisa dans une éducation forte et religieuse les principes auxquels nous devons un des plus beaux caractères dont s'honore la littérature. M. Campenon, dans plusieurs "Lettres" imprimées en 1823, avait commencé à nous le faire connaître; M. Onésime Leroy, à l'aide de documents nouveaux et dans un cadre différent, vient de publier des "Etudes sur Ducis", auxquelles nous empruntons les principaux traits de cet article. Ducis, dont l'esprit n'eut rien de précoce, ne donna qu'à 35 ans sa première tragédie, *Amélise*, qui ne réussit pas. Mais son *Hamlet*, imité de Shakespeare, et, bientôt après, *OEdipe chez Admète*, attirèrent sur lui l'attention publique, les faveurs de "Monsieur" comte de Provence, et le firent nommer successeur de Voltaire à l'académie française. Ainsi l'écrivain qui si souvent avait fait de son talent un déplorable usage, fut remplacé par le plus moral de nos poètes. C'est ce caractère de moralité qui distingue Ducis, dont les ouvrages ont toujours un but utile. Dans aucune tragédie, peut être, le saint amour de la vertu et l'horreur du vice n'ont été plus profondément empreints que dans *Hamlet*, *OEdipe chez Admète*, *le Roi Léar*, *Macbeth*, *Othello*, *Abufar* et même *Roméo*. La plupart de ces ouvrages, imités quelquefois avec génie du tragique anglais, ne sont pas sans doute à l'abri de la critique; mais des

beautés neuves et hardies y dominent, et ces beautés, presque toujours Ducis ne les doit qu'à lui-même. Voici ce qu'en dit M. Onésime Leroy dans son Résumé sur les tragédies de Ducis : « Thomas nommait Ducis le "Bridayne" de la tragédie. Si la qualification est méritée, on ne s'étonnera pas que, préoccupé des grandes pensées, des figures énergiques et de l'onction persuasive du "poète-missionnaire", j'aie fait moins d'attention à sa parure, quelque peu négligée, je veux dire au style, qui n'est, en quelque sorte, que l'habit et que l'ornement de la pensée. Comme "l'habit n'est pas tout l'homme", quoi qu'en jugent certaines gens, et que d'ailleurs le style de Ducis a du moins l'avantage de la force et de la dignité, ne l'en estimons pas moins, pour quelques fautes d'élégance ou de goût. Il hait plus que tout la recherche et la gêne, et quand il ravit notre admiration par l'éclat de ses traits, par ses beautés sévères et terribles, ce n'est point à l'art qu'il le doit. Il avoue quelque part qu'il est "indisciplinable", disposition d'esprit qui ne le jeta que dans des écarts poétiques, grâce à ses principes et à la rectitude de son jugement. Renfermé dans les règles étroites de notre scène, il y est par moments contraint et froid; mais qu'une situation extraordinaire, que des sentiments sublimes ou touchants viennent échauffer sa verve; qu'à l'aspect du vice ou des crimes, le volcan qu'il porte dans son âme et s'allume et bouillonne, alors une chaleur pénétrante, un pathétique immense et désordonnément profond se répand dans ses vers, et le place au rang des modèles, car il en est un alors, non-seulement d'éloquence et de force, mais encore d'élégance et de goût. » On a dit que Ducis était de l'école de Crébillon et de Voltaire. Non; dans ses inspirations, et quand il s'abandonne à son génie, il ne ressemble à aucun de ses devanciers; pas plus à Shakespeare qu'à Voltaire ou à Crébillon; il conserve son cachet propre, même quand il imite, et s'il appartient alors à une école, on peut dire qu'il en a secoué la poussière. « Une émotion puissante, écrit-il dans une de ses *Lettres*, me transporte sur les hauteurs de mon sujet; j'aime à traverser des abimes, à franchir des précipices, à découvrir des lieux où le pied de l'homme n'ait point imprimé sa trace. » On sent qu'en examinant les ouvrages d'un semblable écrivain, vouloir s'arrêter à des vétilles, tandis qu'il s'élance à travers les abîmes, c'eût été s'exposer à le perdre entièrement de vue. ("Étude sur Ducis", p. 190, Paris, Crapelet, 1832.) Mais ce qui doit nous intéresser le plus, c'est le caractère de Ducis, qui se développe tout entier dans quelques circonstances de sa vie, dans ses *Épîtres*, dans ses dernières *Poésies* surtout, dans ses saillies, dans ses *Lettres* déjà publiées ou encore inédites. De ces éléments divers, l'auteur des "Études" que nous venons de citer a extrait, suivant son expression, un "Traité vivant des devoirs". Il nous montre successivement Ducis en famille, dans le monde, avec ses amis, les malheureux, les puissants. Rien de plus intéressant que les relations de l'auteur du

Roi Léar avec le pauvre curé de Roquencourt et avec le philosophe Thomas, dont les derniers moments scandalisèrent si fort le parti philosophique, dit Laharpe, que l'on convint de n'en point parler. Ducis, quoique lié anciennement avec plusieurs esprits forts, ne garde point ces ménagements, et raconte de la manière la plus touchante la mort chrétienne de l'ami dont il partageait l'indépendance et le désintéressement. Quoiqu'il eût tout à perdre à la révolution, il en accueillit, avec trop de bonne foi, les promesses; mais il ne tarda point à en abhorrer les excès. Dès 92, on le voit défendre, avec énergie, contre les fureurs révolutionnaires, la tombe de Thomas et la vie de son bon curé de Roquencourt; il applaudit ensuite aux premiers succès de Buonaparte, vainqueur de l'anarchie, flétrit bientôt après, dans des vers excellents, l'assassin du duc d'Enghien, le conquérant injuste, et refuse de ses mains le manteau sénatorial. Retiré dans sa solitude de Versailles, il n'en sort plus guère que pour saluer le retour de Louis XVIII, son ancien protecteur. L'accueil du prince et ses derniers entretiens avec le poète sont d'un haut intérêt. Ce qui n'en a pas moins, c'est le *Testament* de Ducis, qui était encore inédit ainsi que des *Lettres* que M. Leroy a fait entrer dans ses "Etudes". Aussi cet ouvrage, qui n'a qu'un volume, nous donne-t-il de Ducis une idée plus entière que ses *OEuvres complètes* mêmes. Elles avaient été recueillies en 4 et 6 vol., et souvent réimprimées.

*DUCKWORTH (John-Thomas), amiral anglais, fils d'un pauvre ministre du comté de Devon, entra fort jeune dans la marine royale, où son courage et son habileté lui procurèrent un avancement rapide. Lieutenant à bord de "la Princesse royale" en 1789, il se distingua dans le combat livré devant la Grenade, par l'amiral Byron, à la flotte française, commandée par d'Estaing. Capitaine du navire "la Reine" en 1794, il contribua à la victoire que la flotte anglaise remporta sur Villaret-Joyeuse, à la hauteur du cap Lézard. En 1798 il partagea avec sir Charles Steward la gloire de la prise de l'île Minorque, fut créé chevalier du bain, gouverneur en chef de la Jamaïque, et vice-amiral de l'escadre bleue, à la tête de laquelle il se trouvait devant St-Domingue, lorsque le général Rochambeau, réduit à la dure nécessité de capituler, aima mieux se rendre à lui qu'aux noirs révoltés. Duckworth s'empara en 1805, de concert avec lord Cochrane, d'une division de l'armée navale française, envoyée sous les ordres du contre-amiral Leisseignes pour reprendre St-Domingue. Il quitta le service cette même année, et mourut en 1817.

DUCLOS (Charles PINEAU), né en 1704, à Dinant en Bretagne, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, et l'académie française en 1747. Elu, après la mort de Mirabeau, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimait la littérature, et qui savait la faire respecter. Quoique domi-

cilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinant; et en 1755 il fut anobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avaient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris, le 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation était aussi agréable qu'instructive et gaie. Les vérités intéressantes lui échappaient comme des saillies. Naturellement vif et impétueux, il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avait des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont: | des *Romans* plus libres qu'ingénieux: comme *Les Confessions du comte de ***; Mémoires de la baronne de Luz; Memoires sur les mœurs du* XVIIIe siècle; chacun en un vol. in-12; | l'*Histoire de Louis XI*, en 3 vol. in-12, 1745; et *Supplément*, 1746, un vol., dont les recherches sont curieuses, et dont le style est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique; | *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, livre plein de pensées neuves et de caractères bien saisis; | *Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal* (*Voyez* Antoine ARNAULT); | plusieurs *Dissertations* dans les "Mémoires" de l'académie des belles-lettres. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agréments de l'esprit, et ornée d'une diction claire, aisée, correcte, et toujours proportionnée à la matière; | il eut plus de part que personne à l'édition de 1762, du *Dictionnaire de l'académie française*. [Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Desessarts en 10 vol. in-8°, Paris, 1806. Outre les ouvrages connus jusque là, cette édition renferme quelques morceaux inédits, entre autres un "Commentaires" de *Memoires sur la vie de Duclos*, écrits par lui-même. Un autre ouvrage, très-prôné, de Duclos, est intitulé: *Mémoires des règnes de Louis XIV et Louis XV*, imprimés depuis la révolution.]

* DUCLOS DUFRESNOY (Charles-Nicolas), né à Montcornet en 1734, embrassa fort jeune l'état de notaire. Nommé syndic régent de sa compagnie, il sut mériter aussi la confiance de tous les contrôleurs-généraux des finances; l'abbé Terray, de Calonne et Necker se servirent de ses talents dans leur administration financière. Duclos-Dufresnoy, voyant l'embarras des finances, fit prêter au roi six millions par la compagnie des notaires. Dans le *Discours* qu'il prononça à cette occasion (imprimé in-4°, 1788, chez Clousier), il rappelait tous les titres du monarque à la confiance et à l'amour de son peuple. Peu après, il discuta la question de la représentation nationale, dans un écrit intitulé: *Jugement impartial sur les questions qui intéressent le tiers-état.* Il proposait de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état se former en assemblées séparées, et de compter leurs votes par ordre, mais d'établir qu'il serait nommé dans les trois ordres des commissaires en nombre égal, pour accorder ou refuser les subsides. Voyant l'existence de la caisse d'escompte menacée, il soutint son crédit par ses

écrits et par des opérations, et fit paraître à ce sujet plusieurs brochures, parmi lesquelles on distingue : *Origine de la caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions* ; ouvrage important pour l'histoire des banques en général. Dès qu'on parla de créer le papier monnaie, Duclos-Dufresnoy, prévoyant tous les maux qui résulteraient de cette mesure, s'y opposa fortement dans un écrit intitulé : *Observations sur l'état des finances*, 1790. Il chercha, lorsque la faute eut été commise, à ranimer la confiance publique par deux écrits où il montrait toute l'étendue des ressources de la France, intitulés : | *Réflexions sur l'état de nos finances à l'époque des premier mai et 18 novembre* 1789, in-4°, | et *Calcul du capital de la dette publique*, in-4°, 1er août 1790. Ce dernier ouvrage fut considéré comme le plus exact de tous ceux qu'on publiait à cette époque sur la même matière. Mais déjà tous les calculs de la science et de la raison étaient devenus inutiles. Les partis se heurtaient avec fureur sans s'occuper du bien de l'état. Duclos Dufresnoy périt sur l'échafaud le 2 février 1794.

* DUCLOT (Joseph-François), célèbre ecclésiastique, naquit en 1745, à Vins, en Savoie, dans le diocèse de Genève. Il était déjà avantageusement connu par son savoir, lorsque l'Angleterre demanda (en 1783) au roi de Sardaigne des missionnaires pour le Canada, cédé aux Anglais par suite de la guerre de 1748. Comme la France avait autrefois peuplé cette colonie, l'Angleterre ne voulait pas y laisser introduire des prêtres catholiques français. Duclot fut choisi pour diriger la mission ; mais la paix entre ces deux puissances, signée à Versailles dans la même année, empêcha l'exécution de ce projet. Peu de temps après, Duclot devint chanoine de Lautrec, dans le diocèse de Castres, et successivement curé de Colong, près Genève, puis de Vins, en Savoie, où il mourut en 1821, âgé de soixante-quatorze ans. Duclot fut un des derniers et des plus habiles apologistes de la religion chrétienne, dans les ouvrages suivants : | *Explication historique, dogmatique et morale de toute la doctrine catholique contenue dans l'ancien catéchisme du diocèse*, Genève, 1796, 7 vol. in-8° ; Paris, Rusand, 1822, 7 vol. in-8° ; | *La sainte Bible vengée des attaques de l'incrédulité, et justifiée de toute supercherie, contradiction avec la raison, avec tous les monuments historiques des sciences et des arts, avec la physique, la géologie, la chronologie*, etc., Lyon, 1816 et années suivantes, 6 vol. in-8° ; 1821, id.

* DUCOS (Jean-François), conventionnel, né à Bordeaux en 1765, fils d'un riche négociant de cette ville, puisa dans la lecture des auteurs grecs et latins une haine irréfléchie contre les rois, et un amour ardent pour le gouvernement républicain. Porté aux assemblées législatives de 1791 et de 1792, Ducos vota l'abolition de la monarchie et la mort de Louis XVI, sans l'appel au peuple ; il se trouva par là séparé de ses collègues de déportation, dont il ne partagea pas d'abord le sort. Toutefois, comme il ne cessait de parler en leur faveur, arrêté lui-même et condamné à mort, il marcha à l'échafaud

(31 octobre 1793) en faisant encore des vœux pour la durée du gouvernement dont il était victime.

* DUCOS (Roger), exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut député, en 1792 par le département des Landes, à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Il se fit du reste très-peu remarquer dans cette assemblée, ainsi qu'au conseil des anciens, dont il fit partie dans la suite. Appelé aux fonctions de directeur en juin 1799, il se réunit, en novembre de la même année, au général Buonaparte et à Sieyès, et fut proclamé troisième consul provisoire. Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, grand officier de la légion-d'honneur et comte de l'empire, Roger Ducos vota, dix ans après, la déchéance de celui auquel il devait tout. Ayant fait partie de la chambre des pairs pendant les "cent-jours", il fut condamné à l'exil par l'ordonnance du 12 janvier 1816, et périt près d'Ulm, cette même année, en cherchant à s'élancer hors de sa voiture au moment où elle allait verser.

* DUCOS (Angélique Caze de Labove, marquise de Blanville, puis épouse de B....), morte à Paris le 24 janvier 1821, est auteur de : | *Marie de Saint-Clair*, an vi (1798), Paris, Maradan, in-12, trad. en allemand, par Lh.-F. Huber, Leipsick, 1799, in-8°; | *Clémence de Villefort*, Paris, Dentu, an vii, 2 vol. in-12; | *Lettres de Louise et de Valentine*, Paris, Mongie jeune et Ferra aîné, 1811, 2 vol. in-12.

*DUCOUDRAY (Hilaire Rouillé, marquis), lieutenant-général des armées en France, mort à Paris le 1er janvier 1805, à l'âge de 88 ans, fit à 17 ans ses premières armes au siége de Philisbourg. Il commandait, à la bataille de Fontenoy, une compagnie de gendarmerie, et il partagea avec ce corps la gloire d'arracher au maréchal de Saxe, qui croyait la bataille perdue, cette exclamation : « Comment de telles troupes ne sont-elles pas victorieuses! » Il fut blessé et prisonnier à la bataille de Minden. Sa fermeté naturelle, jointe à un grand fonds de religion, lui fit voir sans frayeur les approches de la mort, qu'il avait appris à ne pas craindre, pendant une longue vie sans tache. Il avait épousé, le 2 avril 1753, Marie d'Abbadie, fille de Bertrand d'Abbadie, conseiller au parlement de Pau.

* DUCRAY - Duminil (François - Guillaume), un de nos plus féconds romanciers, membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1761, mort à Ville-d'Avray le 29 octobre 1819, succéda, en 1790, à l'abbé Aubert, dans la rédaction des "Petites-Affiches" de Paris. Quatre ans après, il fut arrêté pour avoir annoncé dans son Journal une vente à faire en assignats "démonétisés"; mais il recouvra la liberté. Ducray-Duminil composa quelques pièces de théâtre, et un grand nombre de romans, à l'usage des oisifs ou des enfants: | *Lolotte et Fanfan*, 1787, 4 vol. in-12; | *Alexis* ou *La Maisonnette dans les bois*, 1790, 4 vol. in-12; | *Le Petit Jacques et Georgette*, 1791, 4 vol. in-12; | *Les Soirées de la Chaumière*, 1794, 4 vol. in-18; | *L'Enfant de la forêt*, 1796, 4 vol. in-12; | *L'Ermitage de Saint-Jacques*, ou *Dieu, le roi et la patrie*, 1814, 4 vol. in-12., etc.

* DUCREST (Charles-Louis, marquis), frère de Mme de Genlis, né près d'Autun en 1747, mort en 1824 près d'Orléans, entra fort jeune dans la marine royale, qu'il quitta pour le service de terre, et parvint jusqu'au grade de colonel-commandant des grenadiers royaux en 1779. En 1787 Ducrest présenta à Louis XVI un *Mémoire* où il s'annonçait comme l'homme le plus propre à rétablir les finances de la la France. Cette prétention ridicule lui attira les sarcasmes des plaisants de l'époque, et en particulier de Grimm, qui s'égaya encore dans sa "Correspondance" (tome v) au sujet d'un opéra, *la Réduction de Paris par Henri IV*, que Ducrest fit jouer sur le théâtre de Mme de Montesson. En 1798, Ducrest imagina de construire à Copenhague un bâtiment de 500 tonneaux uniquement formé de planches de sapin d'un pouce d'épaisseur; il est presque inutile d'ajouter que ce malheureux navire fut mis en pièces au premier gros temps. Sorti de France en 1787, Ducrest y revint en 1790, pour y réclamer devant les tribunaux une rente de 13,000 livres dont le duc d'Orléans, alors au comble de sa popularité, lui refusait le paiement. Les plus célèbres avocats de Paris n'ayant point osé se charger de sa cause, il la plaida lui-même, et la gagna. Ducrest quitta de nouveau la France, passa 10 ans dans le Holstein, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800. Depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, il publia plusieurs ouvrages de finances et d'hydrographie peu remarquables, et un *Traité de la monarchie absolue*, etc., Paris, 1817, in-12, où l'auteur propose, entre autres innovations bizarres, de supprimer le ministère de la marine, d'enseigner aux troupes l'exercice d'après la méthode de Lancaster, et de les payer avec des billets de loterie.

* DUCREUX (Gabriel-Marin), prêtre, né le 27 juin 1743, à Orléans, où il fit ses études dans un collége des jésuites, se voua à la prédication. Les succès qu'il obtint dans cette carrière le firent remarquer par de Brienne, archevêque de Toulouse, qui se servit de lui pour rédiger dans les chapitres nationaux des grands-carmes et des carmes-déchaussés, les nouvelles constitutions de ces ordres. En 1770, l'abbé Ducreux passa en Corse à la suite de Guesnes, évêque d'Aléria, qui l'avait nommé son grand-vicaire, et il se chargea de fournir au duc de Choiseul tous les renseignements que ce ministre demanderait sur l'île de Corse. Mais ce travail, joint à la nature du climat, altéra sa santé, et il fut forcé de solliciter son retour en France; le cardinal de la Roche-Aymon, alors ministre de la feuille, récompensa ses services par une pension de 1200 livres. L'abbé Ducreux reprit alors ses travaux littéraires, qui lui méritèrent la protection du cardinal de Bernis. Monsieur, (depuis Louis XVIII) le mit au nombre de ses chapelains dans son palais du Luxembourg. Il était depuis long-temps chanoine d'Auxerre; mais son attachement pour sa famille l'engagea, vers les dernières années de sa vie, à quitter sa prébende, et à se retirer à Orléans, où il obtint un canonicat de Sainte-Croix. Il mourut dans cette ville le 24 août

1790, constituant pour ses héritiers les pauvres de sa ville natale. Les troubles révolutionnaires empêchèrent l'exécution de ses volontés. On a de l'abbé Ducreux : | *Les Siècles chrétiens*, ou *Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès, depuis J.-C. jusqu'à nos jours*, Paris, 1775-1777, 10 vol. in-12. L'auteur se proposait, en 1786, de donner une nouvelle édition de cet ouvrage, auquel il devait ajouter l'Histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle; mais Miromesnil, alors garde-des-sceaux, prévint l'abbé Ducreux que l'intention du roi était qu'on gardât le silence sur les matières alors agitées. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, Madrid, 1788; | *Poésies anciennes et modernes, recueillies par l'abbé Ducreux*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. L'éditeur y inséra plusieurs pièces de vers de sa composition; | *OEuvres complètes de messire Esprit Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8°. Cette édition, revue sur les manuscrits de l'auteur, est augmentée de plusieurs pièces qui n'avaient jamais été imprimées, et enrichie de préfaces et de notes; | *Pensées et réflexions extraites de Pascal, sur la religion et la morale*, 2 vol. in-16, 1785. L'abbé Ducreux avait fait en outre de nombreuses recherches sur les mœurs des anciens Romains. La mort ne lui permit pas de terminer cet ouvrage.

* DUCROISY (Olivier SAUVAGEOT, dit), littérateur, ami de Chénier, né près d'Évri en Champagne, l'an 1752, mort à Paris en 1808, après avoir été secrétaire-rédacteur du tribunat, a publié : | *le Triomphe de la raison*, opéra-comique, Paris, 1772; | *la Partie trahie par son conseil*, comédie, ibid., 1773; | *Aurore et Azur*, comédie, ibid., 1774; | *l'Homme qui ne s'étonne de rien*, comédie, ibid., 1776; | *Épître au citoyen de Neufchâteau sur sa renonciation au ministère de la justice*, ibid., 1792, in-8°; | *Épître à M. Chénier sur la tragédie de Caïus Gracchus*, ibid., 1792, in-8°.

* DUCROS (Pierre), peintre et graveur, né en Suisse, l'an 1745, mort à Lausanne en 1810, vint s'établir à Rome, donna, en société avec le célèbre Volpato, 24 *Vues* de cette ville et des environs, et publia ensuite en société avec Paul de Montagnani, 24 autres *Vues* de la Sicile et de l'île de Malte. Ces deux ouvrages lui assurent un rang distingué parmi les meilleurs peintres de paysages historiques.

* DUCRUE (Bennon-François), jésuite, né à Munich en 1721, mort dans la même ville en 1779, après avoir été pendant plus de 20 ans employé aux missions du Mexique, a laissé en allemand, *Relation de la compagnie de Jésus de la province du Mexique, et surtout de la Californie en 1767.*

* DUDINCK (Josse), chanoine de Ressen dans le duché de Gueldre au XVIIe siècle, passe pour l'auteur de deux ouvrages bibliographiques, si rares que personne n'a encore pu les voir, même manuscrits, et que les titres n'en sont donnés que conditionnellement dans les catalogues de Groschuff et de Vogt. Valère André, qui prétend que le premier de ces ouvrages a été imprimé à Cologne en 1643, in-8°, en attribue encore

à Dudinck deux autres du même genre, dont l'existence n'est pas mieux prouvée.

DUDITH (André), né à Bude, en Hongrie, l'an 1533, montra, dès sa jeunesse, de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. Cicéron était son auteur favori; son style lui plaisait tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente, deux ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On dit que de protestant il devint socinien, et qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion : sort commun à tous ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Église. (*Voyez* SERVET.) [La nuit même qu'il mourut, il laissa à sa femme les vers suivants :

O cœcas animi latebras, et nescia corda
Crastina ventura quid ferat illa dies!
Quis noctem me illam convivia et illa putasset
Ultima tam caro ducere cum capite?

On a de Dudith des *Traductions* en latin de Longin et de Denys d'Halicarnasse; de la "Vie" du cardinal Polus, par Beccatelli, Venise, 1563, in-4°, et un grand nombre d'ouvrages de controverse, de physique et de poésie. On trouve ceux-ci dans le second volume des "Délices des poètes allemands".

* DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Leicester, né en 1531, emprisonné lors de la sentence prononcée contre son père, Jean Dudley, recouvra sa liberté en 1554, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Loin de perdre rien de son crédit à l'avénement d'Élisabeth, il devint son favori, fut créé successivement grand-écuyer, chevalier de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'université d'Oxford. Peu satisfait de tant d'honneurs, Leicester osa aspirer à la main de sa souveraine, qui paraît avoir eu pour lui un penchant aveugle. Les projets de l'ambitieux favori, et les crimes qui devaient lui en faciliter la réussite, ont fourni à Walter Scott le sujet d'un de ses romans les plus intéressants, "le Château de Kenilworth." Leicester, manquant d'habileté autant que de courage, n'employa jamais contre ses ennemis d'autres armes que la perfidie et le poison, et il conseilla à Élisabeth cet affreux moyen de se défaire de l'infortunée Marie Stuart; il paraît certain qu'il s'en servit lui-même contre le comte d'Essex, dont le crédit lui faisait ombrage, et dont il épousa bientôt la veuve, pour laquelle il nourrissait une criminelle passion du vivant de sa victime. Quoique la reine l'eût nommé son lieutenant-général, il n'était point homme de guerre, et il n'essuya que des défaites lorsqu'il fut envoyé dans les Pays-Bas à la tête d'une brillante armée en 1585

et 1587. Leicester conserva sa faveur tout entière jusqu'à sa mort, arrivée en 1588. On avait publié de son vivant un pamphlet dirigé contre lui : " la République de Leicester ", attribué au Père Parsons, qui eut grand nombre d'éditions, entre autres, 1631, in-8°, 1641, in-4°, et qui fut réimprimé en 1706, in-8°, sous ce titre : " Mémoires secrets de Robert Dudley ".

DUDON, doyen de Saint-Quentin au XIe siècle, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard Ier, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnaissance que Dudon écrivit l'*Histoire des premiers ducs de Normandie* en trois livres, dans la " Collection des historiens d'Angleterre " par Thomas Gale; mais les savants conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la " Théogonie " d'Hésiode, ou l'"Iliade" d'Homère. On ignore l'époque de la mort de Dudon; mais il ne vivait plus en 1026.

* DUDON (Pierre-Jules), procureur-général au parlement de Bordeaux, né dans cette ville en 1717, mort en 1800, a publié *Compte rendu des constitutions des jésuites*, ouvrage souvent mis en parallèle avec celui de La Chalotais, triste calomniateur d'un ordre illustre. Dudon a laissé manuscrites des *Conférences* sur la Coutume de Bordeaux.

* DUEILLI (Raimond), chanoine régulier de Saint-Augustin, demeura long-temps à Vienne, et publia, sur la littérature ecclésiastique, différents ouvrages qui lui ont fait beaucoup d'honneur; entre autres : | un recueil de divers monuments anciens, sous ce titre : *Miscellanea ex codicibus manuscriptis collecta*, Augsbourg, 1723, in-4°; | *Historia ordinis equitum teutonicorum*, en 4 parties, Vienne, 1727, in-fol.; ouvrage plein de recherches, qui contient un grand nombre de chartres, de diplômes, de bulles et de généalogies; | *Excerpta genealogico-historica*, Leipsick, 1725, in-fol., avec fig.; curieux et peu commun. Il mourut vers 1740.

DUEZ (Nathanaël), grammairien du XVIIe siècle, avait acquis une assez grande connaissance des langues latine, française, italienne, allemande et espagnole : il les enseigna en Hollande pendant plus de 30 ans, et publia divers ouvrages analogues à sa profession; les principaux sont : | *Dictionarium germanico-gallico-latinum et gallico-germanico-latinum*, Amsterdam, Elzevir, 1664, 2 vol. in-4°; | *Dictionnaire français-allemand-latin, et allemand-français-latin*, Cologne, 1693, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire italien et français* Genève, 1678; | *Dictionnaire français et italien*, 1678, in-8°.

DUFAIL (Noël), gentilhomme breton, mort au commencement du XVIIe siècle, ayant changé son nom en celui de " Léon Ladufi ", qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont : | *Les Baliverneries d'Eutrapel*, etc., Paris et Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare; | *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation, ruses et finesses de*

Ragot, capitaine des gueux, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, d'érudition et même de la bonne morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement de ce siècle. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins estimées, et méritent peu de l'être. [Il publia *Mémoires, Recueils ou Extraits des plus notables et solennels arrêts au parlement de Bretagne*, 1529, in-fol., revus et augmentés par Sauvageot, 1715, 5 vol, in-4°.]

DUFAU (Fortuné), peintre, né à Saint-Domingue, mort en France le 18 mai 1821, entra à l'école de David, et alla se perfectionner en Italie. La réquisition militaire l'ayant forcé de servir, il fut fait prisonnier. La peinture adoucit sa captivité de Hongrie De retour à Paris, il la cultiva avec ardeur. Ses tableaux d'*Ugolin dans sa prison* et de *S. Vincent de Paul*, lui valurent la place de professeur de dessin à l'école de cavalerie de Saint-Germain, d'où il passa à l'école de Saint-Cyr. Il renonça bientôt à cette place pour venir habiter la capitale. Dufau y vécut pauvre, tourmenté d'ailleurs par un anévrysme au cœur, qui l'emporta. On connaît de lui : | *Le général en chef* (Buonaparte), *restituant les effets appartenant à une caravane pillée par ses soldats;* | *Gustave Wasa haranguant les Dalécarliens ;* | un *Philosophe en méditation.*

* DUFEU (Jacques-Louis), commandant de la garde nationale de Nantes, à l'époque de la guerre de la Vendée, sauva beaucoup de proscrits; mais, proscrit à son tour, il faillit être victime de Carrier. Depuis cette époque, il remplit successivement les fonctions de secrétaire-général du ministère de l'intérieur sous le directoire, d'administrateur de la Loire-Inférieure, de conseiller de préfecture, de sous-préfet à Nantes, et deux fois il fut appelé par ses concitoyens à l'honneur de les représenter aux assemblées législatives. En 1815, pendant les "cent-jours", Dufeu, alors préfet de Nantes, donna au prince de Condé et à un de ses aides-de-camp des passeports pour l'étranger, sous de faux noms, et parvint ainsi, au moment où ils allaient être arrêtés, à leur fournir des moyens de se soustraire aux poursuites de la populace. Carnot, alors ministre de l'intérieur, ne désapprouva point sa conduite. Dufeu, retiré des fonctions publiques, mourut à Paris à l'âge de 72 ans, en mai 1832.

DUFFAUT, savant doctrinaire, enseigna longtemps dans les colléges de sa congrégation, et mourut à Paris en 1810. Quelques morceaux, qu'il a insérés dans les journaux, annoncent une plume exercée. Il a publié un *Essai d'un nouveau calendrier liturgique*, Paris, 1803, in-8°.

* DUFOUR (Antoine), religieux domicain, mort en 1509, évêque de Marseille, a laissé manuscrits plusieurs ouvrages ; les deux suivants ont été imprimés dans la suite : | *Paraphrase sur les Psaumes pénitentiaux*. Paris, 1551 ; | *la Diette du*

salut, contenant 50 *Méditations sur la passion de notre Seigneur*, ibid., 1574.

*DUFOUR (Pierre-Joseph), dominicain, né à Caudiez en Languedoc, dans les premières années du XVIIIe siècle, professa longtemps la théologie à Toulouse, et mourut dans cette ville après 1789. On lui doit la *Traduction* de l'italien d'un ouvrage du P. Concina sous le titre d'*Explication de quatre paradoxes*, 1751, in-8°. Le traducteur, sous le nom du chevalier Philalethi, a augmenté cet ouvrage d'une relation des disputes sur la morale qui se sont élevées depuis 1739. On lui attribue trois des écrits anonymes qui ont paru en 1761 et années suivantes, touchant les opinions de saint Thomas d'Aquin sur l'indépendance absolue des souverains et sur le régicide : ce sont deux *Lettres* d'un théologien et un *Mémoire* pour saint Thomas contre un anonyme. En 1764, il fit soutenir à Toulouse, en faveur des libertés de l'église gallicane, une *Thèse* imprimée dans le format in-4°. On a encore de cet auteur, outre plusieurs *Dissertations* latines sur quelques questions de théologie, | *l'Autorité de saint Augustin et de saint Thomas, établie par la tradition*, Toulouse, 1773, 2 vol. in-12; | *Doctrina VII Præsulum vindicata*, 1774, in-8°. | Son meilleur ouvrage est intitulé : *Exposition des droits des souverains sur les empêchements diriments de mariage et sur leurs dispenses*, Paris, 1787, in-12.

* DUFOUR (Georges-Joseph), lieutenant-général, né l'an 1758 à Sainte-Seine en Bourgogne, mort à Bordeaux le 10 mars 1820, entra au service dans le régiment de Nivernais. Il fit depuis partie du bataillon volontaire de la Charente, refusa de signer, en 1792, la capitulation de Verdun, concourut à la prise de Namur, fut blessé à la bataille de Nerwinde, et fit la guerre de la Vendée en qualité de général de brigade. Dufour continua de se distinguer par ses talents et son courage pendant toute la durée du gouvernement républicain, dont il fut toujours un zélé partisan. Il concourut, dans la guerre de Hollande, à repousser les Anglais et les Russes, qui y avaient effectué une descente. Ses principes démagogiques, et quelques sarcasmes lancés contre Buonaparte, le firent mettre à la solde de retraite. Remis en activité en 1815, il eut encore du service après la restauration. Accusé d'avoir favorisé le retour de Buonaparte, il fut arrêté et détenu à l'Abbaye jusqu'au commencement de 1817.

* DUFRESNE (Bertrand), né en 1736, à Navarreins, en Béarn, de parents pauvres et obscurs, mort le 22 février 1801, ne dut qu'à lui-même sa fortune. Après avoir été commis de différents négociants de Bordeaux, il vint à Versailles, où il fut employé successivement dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, à la banque de la cour, chez La Borde ; il parvint ainsi, de place en place, à celle de commis des finances sous Necker. Il fut ensuite nommé intendant général de la marine et des colonies, puis directeur du trésor public, receveur général des finances de Rouen, et enfin conseiller d'état par brevet, avant la révolution. La direction du trésor public, en lui fournissant l'occasion de

travailler avec Louis XVI, lui fit connaître toutes les vertus de ce prince. Dénoncé par un misérable nommé Héron, il fut incarcéré, et dut sa liberté à la recommandation de Chénard, acteur de l'Opéra-Comique. Dufresne était au nombre des victimes portées sur les listes de Robespierre, et il devait être décapité 8 jours après celui qui vit tomber la tête de ce monstre sanguinaire, le 9 thermidor (27 juillet 1794.) Membre du corps législatif, il fut chargé de l'examen des finances; mais, ses rapports lumineux et sévères ayant déplu au directoire, on le comprit dans la proscription du 18 fructidor (septembre 1797). Il fut encore assez heureux pour recouvrer la liberté, et se retira à sa campagne du Plessis-Piquet. Après le 18 brumaire, le consul Lebrun vint le solliciter de rentrer dans l'administration des finances. Dufresne, persuadé comme tant d'autres, que Buonaparte travaillait dans les intérêts des Bourbons, accepta la place de conseiller et la direction du trésor public.

*DUFRESNOY (Madame), religieuse de la congrégation des filles de la Croix à Paris, vivait à la fin du XVIIe siècle. On trouve dans différents recueils, entre autres dans celui de l'académie française pour l'année 1691, des *Pièces de vers* de sa composition, qui ne sont pas sans mérite.

* DUFRESNOY (Adélaïde-Gillette Billet, plus connue sous le nom de Madame), née à Paris vers 1760, se maria avec un procureur au châtelet. Devenue veuve, son amabilité et ses talents littéraires la mirent en relation avec les hommes les plus marquants de son époque, dont sa maison était comme le rendez-vous. De Fontanes la visitait souvent. Il ne paraît pas que madame Dufresnoy ait pris part à la démagogie révolutionnaire, ni personnellement, ni par ses écrits. Elle a laissé plusieurs ouvrages : | *Armand ;* | *Santa-Maria ;* | *Le jeune Héritier.* On a de cette dame, outre ces trois romans, publiés en 1799 et 1800 : | des *Opuscules poétiques*, avec des notes, Paris, 1806, in-12. Ces *Opuscules* méritèrent les éloges de La Harpe. On y trouve du naturel, de la verve, de l'harmonie; mais dans ses *Elégies* érotiques madame Dufresnoy s'est un peu trop abandonnée au sentiment qui l'animait. Il faut cependant lui savoir quelque gré de la crainte qu'elle témoigna que cet abandon ne donnât une mauvaise idée de ses mœurs. Madame Dufresnoy avait accompagné cet ouvrage d'une *Relation historique* sur les journées de septembre, relation qu'elle attribua à l'abbé Sicard; mais celui-ci la désavoua, sans pourtant réfuter l'historique du récit. Madame Dufresnoy paya le tribut de sa lyre à l'idole du jour, en publiant les hymnes suivants : | *La naissance du roi de Rome*, Paris, 1811; | *Anniversaire du roi de Rome*, ibid., 1812, in-8°; ces poésies sont inférieures à ses autres productions : | *Élégies et poésies diverses*, 3e édit., 1813, in-12; | *Tableau du Monde*, ou *Tableau géographique et historique de tous les peuples de la terre*, Paris, 1813, 6 vol. in-18. Cet ouvrage, soigneusement rédigé, peut devenir très-utile à la jeunesse. | *La petite ménagère*, ou *L'Éducation maternelle*, ibid.,

1815, 4 vol. in-18; | « Les contes des Fées », de Ch. Perrault, avec une *Notice sur la vie de l'auteur*, 1816, in-18; | *Étrennes à ma fille*, 2e édit., 1816, 2 vol. in-12; | *Biographie des jeunes demoiselles*, ou *Vies des femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, 1817, 2 vol. in-12, fig. Dans ses ouvrages d'éducation, madame Dufresnoy est du petit nombre de celles qui ont su trouver le moyen le plus facile et le plus efficace d'instruire les jeunes demoiselles, en gravant dans leur âme, par des préceptes et par des exemples, les principes d'une saine morale. Cependant l'ouvrage qui a le mieux établi la réputation de madame Dufresnoy est son poème intitulé: | *Les derniers moments de Bayard*, couronné par l'Institut en 1815. Ce poème est rempli de beaux vers, et ces vers inspirent presque toujours des sentiments nobles et religieux. Madame Dufresnoy n'a pas, heureusement, suivi l'exemple d'autres femmes célèbres ses contemporaines, et la critique à toujours respecté ses mœurs. Elle est morte en chrétienne, le 8 mars 1825, âgée de près de 70 ans; ce qui rachète ses légèretés et ses erreurs.

*DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (Jean-Louis-Marie), chevalier de St-Louis, membre de l'académie de Lyon, né dans cette ville en 1743, mort à Lorette, près Lyon, le 23 mai 1820, fit, comme officier des gardes-françaises, les dernières campagnes de la guerre de sept ans; ayant ensuite quitté le service, il fut employé par Louis XVI dans plusieurs missions auprès de diverses cours. Il jouissait d'une grande fortune, et possédait une belle terre au Plessis-Piquet, près Paris, où il s'était formé une société composée de personnages distingués de la cour de Louis XV et de Louis XVI, de la bouche desquels il entendait raconter les anecdotes qu'il confiait au papier, pour les publier ensuite. Au commencement de nos troubles, il quitta la France. Quand il revit le sol natal, il avait perdu toute sa fortune, par suite de son émigration. Nommé maire de Saint-Genis-Laval, (Rhône), il se fit aimer de ses administrés et surtout des gens de la campagne, pour l'instruction desquels il publia de petits écrits de morale. Il laissa: | *Paris, Versailles et les provinces, au* XVIIIe *siècle*. Cet ouvrage, aussi curieux que bien écrit, eut 5 éditions: la première est de 1809, 2 vol. in-8°, et la 5e est de 1819, 3 vol. in-8°; | *Les sires de Beaujeu*, ou *Mémoires historiques sur le monastère de l'île Barbe, et la Cour de la belle Allemande*, 1811, 1 vol. in-8°; | *Le véritable Chemin de la fortune*, Lyon, 1812, in-8°; | *Catéchisme politique à l'usage des sujets fidèles*.

*DUGAZON (J.-B.-Henri GOURGAULT, dit), comédien, né vers 1741, mort près d'Orléans en 1809, débuta en 1772 au Théâtre-Français, dans l'emploi des valets. S'il n'effaça pas la réputation de Préville, auquel il succéda, il s'en créa du moins une presque égale, quoique par des moyens différents. Dugazon avait du masque, du mordant et de la chaleur; mais il se laissait souvent emporter par l'envie d'exciter le rire. Pendant le régime révolutionnaire, Dugazon, se croyant appelé à jouer un rôle sur la scène politique, se fit

l'aide-de-camp de Santerre ; il voulait aussi être auteur, et donna à la même époque deux pièces de circonstance très-médiocres, *l'Emigrante* et *le Modéré*, dont la seconde seulement fut imprimée. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes "les Originaux", comédie de Fagan, qu'il publia, Paris, an X (1802), in-8°.

* DUGAZON (Louise-Rosalie LEFEBVRE), actrice, femme du précédent, née à Berlin, en 1755, morte à Paris le 22 septembre 1821, vint en France à l'âge de huit ans, et entra comme danseuse à la Comédie-Italienne, appelée aujourd'hui Opéra-Comique; mais Grétry, ayant remarqué qu'elle avait beaucoup de dispositions pour le chant, la fit débuter, en 1769, dans son opéra de " Lucile". Elle brilla dans *Sylvain*, *La Colonie*, *Pierre-le-Grand*, etc. Lors de la révolution, madame Dugazon, attachée à la famille royale, refusa les rôles des pièces destinées à célébrer les folies révolutionnaires. Dans celle intitulée *les Evénements imprévus*, jouée peu avant la funeste journée du 10 août, elle avait pour spectatrice la reine Marie-Antoinette. A ces vers,

J'aime mon maître tendrement,
Ah! combien j'aime ma maitresse!

madame Dugazon se tourna vers la loge de la reine, en plaçant avec intention la main sur son cœur. Le public saisit l'allusion, ce qui donna lieu à de vifs applaudissements d'un côté, et à de violents murmures de l'autre. Au retour des Bourbons, elle alla au-devant de Louis XVIII à Saint-Ouen. Cette célèbre actrice s'était retirée du théâtre. Lorsqu'elle sentit que son dernier moment était près d'arriver, elle demanda un prêtre, fit à haute voix sa profession de foi, et reçut les sacrements de l'Église. Ses restes furent portés à l'église de Saint-Vincent-de-Paul, sa paroisse, et puis déposés au cimetière du Père Lachaise, auprès de ceux de Grétry, de mesdemoiselles Raucourt et Contat.

DUGDALE (Guillaume), né à Shustoch, dans le comté de Warwick, en 1605, mort le 10 février 1686, passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monuments, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avait épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de héraut d'armes, et une pension de 20 liv. sterling, avec un logement dans le palais des hérauts d'armes. Dugdale était un homme laborieux et sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agitèrent de son temps sa turbulente patrie; et, à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : | *Monasticon anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante préface de Marsham. Il composa les deux premiers volumes conjointement avec Roger Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété et de la sainte magnificence des anciens catholiques d'Angleterre. Stevens donna un "Supplément" à ce livre, Londres, 1722 et 1723, 2 vol. in-fol., en anglais. | *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, et enrichies de cartes, en anglais, Londres, 1656, in-fol.; | *Histoire*

de l'église de Saint-Paul de Londres, tirée des manuscrits, etc., en anglais, Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de Saint-Paul, gothique, immense et superbe, dont il voyait la ruine prochaine ("temporis injuria et sacrilega sequioris seculi incuria"). Il voulut en conserver le souvenir et en transmettre à la postérité la hardie et magnifique architecture. | *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis* 1638 *jusqu'en* 1659, en anglais, Oxford, 1681, in-fol.; | *Histoire de la noblesse d'Angleterre*, en anglais, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in-fol.; | *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre, les cours de justice*, etc., en anglais, Londres, 1672, in-fol. [A ces ouvrages, il en faut ajouter un autre, que les antiquaires consultent encore, et qui a pour titre : | *Ancien usage des armoiries*, Oxford, 1681, in-8°.]

* DUGNANI (Antoine), cardinal, né à Milan d'une famille noble, le 8 juin 1748, mort le 19 octobre 1818, entra dans la carrière ecclésiastique, et se fit bientôt remarquer par ses talents et sa piété. Il s'était particulièrement consacré à l'étude des lois civiles et canoniques. S'étant rendu à Rome, Clément XIV le nomma successivement son conseiller secret, prélat de sa maison, et avocat consistorial. Après avoir occupé avec distinction la place d'auditeur du "camerlinguat", il fut nommé par Pie VI, le 11 avril 1785, archevêque de Rhodes "in partibus infidelium", et nonce à Paris, où, la révolution ayant éclaté peu d'années après, Dugnani eut le malheur d'être le témoin des premiers excès qui s'y commirent. L'archevêque de Vienne (depuis archevêque de Bordeaux), l'évêque de La Rochelle (plus tard archevêque de Reims), et l'évêque de Boulogne, furent sacrés par le prélat Dugnani le 3 janvier 1790. La révolution ayant pris un aspect formidable, il sortit de France, non sans difficulté, et se retira à Rome. Le 21 février 1794, Pie VI le nomma cardinal, et lui donna ensuite la légation de Ravenne. L'invasion des Français dans les états du saint-siége obligea Dugnani de quitter Ravenne. Il assista, en 1800, au conclave de Venise; de là il retourna à Rome avec le nouveau pape Pie VII. Le cardinal d'Yorck étant mort, en 1807, Dugnani quitta le titre presbytérial de Sainte-Praxède, et entra dans l'ordre des évêques. Il eut, par décision du consistoire du 3 août, le siége épiscopal d'Albano; mais l'année suivante (1808), on le força de sortir de Rome, ainsi que les autres cardinaux qui n'étaient pas nés dans les états de l'Église. De Milan, sa patrie, demeure qu'on lui avait assignée, on le fit venir, en 1809, à Paris, où il n'assista pas au mariage de Buonaparte, qui eut lieu l'année suivante, alléguant pour excuse une indisposition subite; il évita, en agissant ainsi, le sort de ses collègues, qui furent ou exilés ou emprisonnés. L'Europe entière s'étant déclarée contre Buonaparte, le pape et plusieurs cardinaux captifs furent relâchés. Pie VII partit de Fontainebleau au commencement de 1814, tandis qu'on assigna aux derniers, pour domicile, quelques villes du midi de la France. Le cardinal Dugnani eut pour séjour la ville de Brignole, en Provence, d'où il partit, peu de mois après,

pour l'Italie, où le pontife l'avait précédé de quelques jours. Le consistoire tenu le 8 mars 1816 nomma le cardinal Dugnani à l'évêché réuni de Porto et Sainte-Ruffine, qui est attaché au sous-diaconat du sacré collége. Il eut en même temps la place de préfet de la signature. Dans les deux diocèses qu'il a gouvernés, il a laissé des souvenirs de sa piété, de sa douceur et de sa bienfaisance. En même temps qu'il encourageait les pratiques de dévotion, et qu'il décorait les églises, il volait au secours des indigents, et faisait en général tout le bien que ses moyens lui permettaient. Il affectionnait beaucoup les pères de Saint-Philippe-de-Neri, dont il était voisin, et les visitait souvent. Il a été enterré chez ces pères, ainsi qu'il l'avait demandé.

* DUGOMMIER (Jean-François Coquille), général, né en 1736, à la Basse-Terre, dans l'île de la Guadeloupe, entra au service à 13 ans, et mérita la croix de Saint-Louis. Ayant été réformé, mesure qu'il regardait comme une injustice, il se retira à la Martinique, où il avait des possessions considérables, puis embrassa avec chaleur le parti de la révolution. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la Martinique, il défendit pendant sept mois le fort Saint-Pierre contre de Béhague; contraint de céder à la force, il se réfugia à Paris, en 1792, et fit paraître un écrit intitulé : *Ma profession de foi.* L'île de la Martinique le nomma député; mais il fut employé à l'armée d'Italie comme général de brigade. En 1793, Dugommier dirigea avec succès le siége de Toulon; bientôt il obtint le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales. Ricardos, qui commandait l'armée d'Espagne, s'était déjà avancé aux portes de Perpignan; Dugommier l'attaqua au mois d'avril 1794, enleva d'assaut la redoute de Montesquiou et le fort Saint-Elme; il s'empara aussi de Collioure, d'où la garnison espagnole fut renvoyée sur parole. La convention, accusant le ministère espagnol d'avoir manqué à la capitulation, décréta qu'on ne ferait plus de prisonniers; mais Dugommier sut empêcher l'exécution de cette loi barbare. Il obligea le fort de Bellegarde à capituler, et, dans un combat livré pour fixer le sort de cette guerre, il avait déjà mis en déroute l'aile gauche des Espagnols près Saint-Sébastien, lorsqu'il fut tué par un éclat d'obus, le 17 novembre 1794. La convention décréta que le nom de Dugommier serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon.

DUGUET (Jacques-Joseph), né à Montbrison en 1649, commença ses études chez les pères de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devait son éducation, il professa la philosophie à Troyes, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'était en 1677 : au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes, 1678 et 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenaient et charmaient les personnes qui venaient

l'entendre, et le nombre en était considérable. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir long-temps le travail qu'exigeaient ces conférences. Il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, et il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnauld, son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président de Ménars, désirant avoir chez lui un homme d'un tel mérite, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta, et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la constitution "Unigenitus", et son attachement à la doctrine de Quesnel, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut en cette dernière ville le 25 octobre 1733, dans sa 84e année. De sa plume, aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il serait parfait s'il était moins coupé, plus varié, plus précis. On lui reproche un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis et les plus recherchés sont: | *La Conduite d'une dame chrétienne*, in-12, composée pour madame d'Aguesseau, vers l'an 1680, et imprimée en 1725; | *Traités de la prière publique et des saints mystères;* deux Traités séparés, et imprimés en un volume in-12. Le style est diffus. L'auteur se rapproche des principes défendus si opiniâtrément par MM. de Port-Royal. | *Traités dogmatiques sur l'Eucharistie, sur les exorcismes et sur l'usure*, imprimés ensemble en 1727, in-12; | *Commentaires sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse*, composés à la prière du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1er volume, imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six jours*, est estimé; l'utile y est mêlé à l'agréable: c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse lire sur l'histoire de la création. | *Explication du livre de Job*, 4 vol. in-12; | *Explication de 75 psaumes*, 6 vol. in-12; | *Explication du prophète Isaïe, de Jonas et d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différents *Commentaires*, qu'à faire connaître la liaison de l'Ancien-Testament avec le Nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentaient les mystères de J.-C. et de son Église. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre; et s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets. | *Explication des Rois, d'Esdras et de Néhémias*, 7 vol. in-12; | *Explication du Cantique des cantiques et de la Sagesse*, 2 vol. in-12; | *Règles pour l'intelligence de l'Écriture sainte*, dont la pré-

face seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12; | *Explication du mystère de la passion de N. S. J.-C. suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12; | *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12; | *Traité des scrupules*, in-12, estimé et estimable; | *Les caractères de la charité*, in-12; | *Traité des principes de la foi chrétienne*, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour avec autant d'élégance que de force. | *De l'éducation d'un prince*, in-4°, et en 4 vol. in-12; réimprimé avec un "Abrégé de la Vie" de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'historien de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, je ne sais sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, surtout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avait été lié. | *Conférences ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent 67 dissertations sur les écrivains, les conciles, et la discipline des premiers siècles de l'Église; | deux *Écrits* où il s'élève contre les convulsions qui ont fait tant de tort au jansénisme, et qui ont tant déshonoré la raison; et contre la feuille hebdomadaire intitulée "Nouvelles ecclésiastiques". L'abbé Duguet n'avait point le fanatisme et l'emportement ordinaires aux gens de parti; il condamnait hautement ces "Nouvelles" et les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Église. Ce ne sont point là les armes des chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui produisait ces scandales. (*Voyez* ROCHE Jacques.) | Un *Recueil de lettres de piété et de morale*, en 9 vol. in-12, etc., etc. On trouve dans le 3e volume de ce *Recueil* une *Lettre de controverse*, imprimée d'abord séparément, sous le nom d'une carmélite, qui l'adressait à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit, en la lisant : « Il y a bien de la théologie sous la robe de cette religieuse. » [André, ancien bibliothécaire de d'Aguesseau, a publié l'"Esprit de M. Duguet, ou Précis de la morale chrétienne, tirée de ses ouvrages".]

* DUGUET (Joseph), prêtre, né au Gros-Dizy, dans le diocèse de Laon, en décembre 1743, mourut à Soissons le 22 décembre 1807. Après avoir fait ses études avec distinction au séminaire du Saint-Esprit à Paris, il fut appelé par le cardinal de Rochechouart, évêque de Laon, à gouverner la cure de Parfondeval, poste important à cause du grand nombre de protestants qui l'habitaient. Duguet parvint, malgré sa jeunesse, à se faire respecter des protestants par sa fermeté, par sa sagesse, par sa charité pastorale, et à inspirer aux catholiques une piété, une ferveur, une simplicité de mœurs qui se soutiennent encore après cinquante ans d'épreuve. Lorsque la révolution vint à éclater, il refusa de prêter le serment, et de reconnaître l'évêque intrus, et, quoique les lois n'eussent encore

rien statué contre les prêtres non assermentés, il fut dès ce moment exposé aux plus cruelles violences. On le poursuivit, on tira sur lui ; il se vit plusieurs fois au moment d'être immolé. Un dimanche, comme il célébrait l'office divin avec quelques catholiques, une troupe de quatre à cinq cents révolutionnaires, armés de fusils, de haches, de piques, investirent la maison, en enfoncèrent les portes, se saisirent de sa personne et de plusieurs autres ecclésiastiques qui l'étaient venus voir; puis, après les avoir liés comme des criminels, ils les conduisirent à Rozoy, gros bourg voisin, en leur faisant toute espèce d'insultes, en les frappant, en les blessant de leurs piques; tout le chemin fut marqué de leur sang. Ne pouvant plus trouver de sûreté dans sa patrie, il passa en Belgique, et pendant cette absence tout son bien fut vendu. Vers 1795, il rentra en France, investi par l'évêque de Laon, des pouvoirs les plus étendus pour diriger dans tout le diocèse les travaux des missionnaires. Pendant sept années entières que dura cette mission, il se distingua constamment par son courage, sa ferveur, son extrême sobriété. Peu content d'endurer les privations que nécessitait son apostolat, et qui plus d'une fois altérèrent sa santé, il se refusait aux adoucissements qu'on cherchait à lui procurer. En sa qualité de chef de la mission, il ne pouvait manquer d'être spécialement l'objet des recherches et des poursuites; il fut arrêté par 20 gendarmes et une compagnie nombreuse d'ardents républicains qui avaient juré sa perte. Amené dans les prisons de Laon, il échappa à l'échafaud, grâce aux efforts presque incroyables de quelques zélés catholiques; on réussit même à lui procurer la liberté après plusieurs mois de captivité. La crainte de la mort, qu'il avait vue de si près, n'avait point ralenti son zèle; il continua ses fonctions avec la même ardeur, mais aussi avec une rare prudence qu'admirèrent plus d'une fois ceux qui ne partageaient pas ses principes, et qui lui concilia des protections très-utiles. Lorsque le concordat reçut son exécution, en 1802, il fut nommé à la cure de Vailly, et trois ans après, il devint supérieur du séminaire de Soissons. On ne pouvait choisir un homme plus propre à gagner l'affection des élèves par une bonté toute paternelle, et à les former par l'exemple de toutes les vertus apostoliques; mais déjà tant de travaux avaient épuisé ses forces et avancé pour lui les infirmités de la vieillesse. Il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, au moment où il confessait un de ses élèves. Il nous reste un *Catéchisme* qu'il composa d'une manière précise et claire, pour réfuter les erreurs de l'église constitutionnelle.

DUHAN (Laurent), licencié de Sorbonne, professa plus de 30 ans avec succès la philosophie au collége du Plessis. Il était originaire de Chartres, et il mourut chanoine de Verdun, en 1726, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scolastiques. Il est intitulé : *Philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour et le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, 1 vol. in-8°; ouvrage propre à exercer l'esprit,

et à lui acquérir l'usage d'une logique exacte. (*Voyez* DUNS, OCCAM.)

*DUHEM (Pierre-Joseph), conventionnel, né à Lille en 1760, signala sa haine inflexible contre les prêtres à l'assemblée législative; et, lors du procès de l'infortuné Louis XVI, vota la mort sans sursis. Avant de se trouver sur le théâtre politique, Duhem avait exercé à Douai la profession de médecin, qu'il reprit après l'amnistie du 26 octobre 1795. Il mourut en 1807, attaché à l'hôpital militaire de Mayence.

* DUHESME (Guillaume-Philibert comte), lieutenant-général, né en Bourgogne en 1760, mort dans la campagne de Waterloo le 18 juin 1815, entra au service comme soldat en 1794, et ne dut son avancement qu'aux talents qu'il déploya dans les diverses campagnes qui se succédèrent depuis cette époque.

DUILLIUS, ou DUELLIUS (Caïus), surnommé "Nepos", consul romain, fut le premier de tous les capitaines de la république qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, et leur prit 50 vaisseaux. Duillius, après cette victoire, fit lever le siége de Ségeste, et prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J.-C., et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. C'était par ces légères récompenses que les Romains payaient la véritable gloire; la fausse se vend plus chèrement aujourd'hui. On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, et l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujourd'hui. [Il avait imaginé une machine appelée "Corbeau", dont elle avait la forme, qu'on pouvait mouvoir à volonté, et qui accrochait et retenait les vaisseaux ennemis. Par ce moyen, on pouvait les attaquer à l'abordage, et s'en rendre maître facilement.]

DUISBOURG ou DUSBURG (Pierre DE), natif de Duisbourg, dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le XIVe siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Harcknochius, savant allemand, publia cette *Chronique* à Francfort, in-4°, avec la "Continuation" d'un anonyme jusqu'en 1426, et 19 "Dissertations", où l'on trouve beaucoup d'érudition.

* DUJARDIN (Carle), peintre hollandais, né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1678, excellait dans les bambochades. Il fut élève de Berghem. On reconnaît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie et le ton de couleur de son maître. On a de lui des *Marchés*, des *Scènes* de charlatans et de voleurs, des *Paysages* animés, et peints d'une manière ingénieuse et vraie. Il y a encore de lui un petit *OEuvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir. [On voit dans le Musée du Louvre dix tableaux de ce maître, considérés comme des chefs-d'œuvre. De ce nombre sont le *Charlatan* et le *Calvaire*.]

*DUJARDIN (Charles-Antoine), président de chambre à la cour

royale de Dijon, chevalier de la légion-d'honneur, né à Châlons-sur-Saône, mort à Dijon, le 25 décembre 1825, mit au jour, depuis son élévation à la présidence, les deux ouvrages suivants, à la composition desquels il paraît avoir consacré vingt années de sa vie : | *Poésie sacrée pour la célébration de l'office divin et des saints mystères*, ou *Heures nouvelles selon le rit parisien*, par C.-A D***, de Dijon, Douiller, 1823, in-12; | *Poésie sacrée pour la célébration des Saints Mystères et des Fêtes de la Vierge*; | *Heures nouvelles selon le rit parisien*; par C.-A. D***, avec figures, Dijon, Douiller, 1824, 1 vol. in-12.

* DULAGUE (Vincent-François-Jean-Noël), professeur d'hydrographie et membre de l'académie de Rouen, né à Dieppe en 1729, mort en 1805, à Rouen, a publié : | *Leçons de Navigation*, Rouen, 1758, in-8°, souvent réimprimées; | *Principes de Navigation*, ou *Abrégé de la théorie et de la pratique du Pilotage*, ibid., 1787, in-8°. Dulague a aussi inséré plusieurs *Observations* sur des sujets d'astronomie dans les vol. IV et V des " Mémoires " de l'académie des sciences.

DULARD (Paul-Alexandre), secrétaire de l'académie de Marseille, sa patrie, succéda à La Visclède dans cette place; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort le 7 décembre 1760, à 64 ans. C'était un homme sérieux et froid, qui ne connaissait point les grâces qui donnent du brillant dans la société; mais il avait les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Nous avons de lui : | un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Quoique l'auteur y manque d'imagination, de vivacité et de chaleur, les *Notes* qui accompagnent ce poème sont instructives et curieuses. | *OEuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses, mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poètes.

* DULAU (Jean-Marie), archevêque d'Arles, naquit vers 1734. Modèle de toutes les vertus, il était déjà d'un âge avancé lorsque la révolution éclata. Député à l'assemblée constituante, il s'opposa à tous les décrets qu'elle lança contre l'Église et la monarchie. La constitution du clergé, à laquelle il n'adhéra pas, le dépouilla de son archevêché : il resta à Paris, afin de mieux défendre la religion. Depuis long-temps il avait mérité la haine des anarchistes, et son écrit intitulé *Adresse au Roi* lui attira leurs persécutions. Cette *Adresse*, relative au décret du 26 mai 1792, qui prononçait la déportation des prêtres non assermentés, empêcha beaucoup d'entre eux de se soumettre à la nouvelle constitution. Ainsi que d'autres prêtres innocents, il fut incarcéré, en août de la même année, dans l'église des Carmes de la rue Vaugirard. Il ne voulut jamais consentir, malgré les infirmités de son grand âge, à prendre un lit, qu'après s'être assuré que tous les autres prêtres en avaient; il avait jusqu'alors passé les jours et les nuits dans un fauteuil de bois. Quelques amis zélés et compatissants lui ayant fait offrir plusieurs moyens de recouvrer sa liberté, il préféra suivre le sort de ses compagnons

d'infortune, auxquels, disait-il, il devait donner l'exemple de la résignation dans le malheur. On sait les outrages qu'eurent à souffrir les prêtres détenus. Le respectable Dulau n'en fut pas exempt. Le 1er septembre, un gendarme de service alla s'asseoir auprès de l'archevêque; et, tout en lui lâchant à plusieurs reprises la fumée de sa pipe, il lui dit d'un ton de raillerie : « Monseigneur, c'est donc demain qu'on tue votre grandeur? » L'archevêque ne répondit à ce propos cruel que par une patience et une douceur vraiment chrétiennes. Mais l'arrêt de mort était prononcé contre tous ces martyrs de la foi. Le 2 septembre, l'archevêque d'Arles était avec les évêques de Beauvais, de Saintes, et les autres prêtres, à genoux, et en prière dans un oratoire à l'une des extrémités du jardin, lorsque dix assassins, le sabre à la main, fondirent sur eux, et demandèrent à grands cris l'archevêque d'Arles. L'abbé de La Pannonie, espérant sauver ce prélat, baissa les yeux comme s'il eût été la victime que l'on demandait. Cependant Dulau est reconnu; il tombe alors aux genoux du plus âgé des prêtres, en lui demandant de l'absoudre. Il se lève ensuite; et, les mains croisées et et les yeux levés au ciel, s'avance vers ses bourreaux : « Je suis celui que vous cherchez, leur dit-il; je m'offre volontairement en sacrifice; mais épargnez ces dignes ecclésiastiques qui prient pour vous sur la terre, comme je vais le faire devant l'éternelle majesté. » L'air, le ton, la douceur angélique, les cheveux blancs du vieillard, je ne sais quoi de surnaturel répandu dans toute sa personne, frappèrent d'étonnement ses assassins, qui, pendant six minutes, restèrent interdits, et n'osèrent le toucher. Un d'entre eux, le plus farouche, comme honteux de son irrésolution, lui reprocha grossièrement d'avoir fait assassiner les patriotes d'Arles; le prélat répondit avec calme : « Je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit... » Il eut à peine achevé ce peu de mots, qu'on le frappe d'un coup de sabre sur la tête, tandis que par derrière un second coup lui fend le crâne; il couvrait ses yeux de sa main droite, d'un autre coup elle est abattue; un quatrième le renverse, et enfin un cinquième le laisse sans forme humaine, tout couvert de son sang, qui rejaillit sur ses assassins. Ces barbares terminent son martyre en lui enfonçant une pique dans la poitrine, et foulent aux pieds son corps mutilé. Les autres prêtres sont agenouillés, en prière sur les marches de l'autel. Leurs larmes, leur piété, irritant les barbares, ceux-ci dirigent contre eux des coups de fusil : la plupart périssent; d'autres sont dangereusement blessés; mais, les croyant morts, les assassins se retirent. Telle fut la fin tragique du vertueux archevêque d'Arles et de ses compagnons d'infortune. C'est cette triste époque d'assassinats et d'impiété qui est connue dans l'histoire de nos troubles civils par l'expression des "massacres de septembre", dont les chefs portèrent le nom de "Septembriseurs". Les mêmes crimes se renouvelèrent dans les prisons, sur des ecclésiastiques et sur d'autres individus fidèles à leur roi et à leur croyance. Dulau a laissé : | *Recueil de Mandements et Lettres pastora-*

les, Arles, 1795, in-4°; | divers *Opuscules*; | *Adresse au Roi sur le décret du 26 mai*, Paris, 1792, in-8°. L'abbé Constant a publié les *OEuvres* de Jean-Marie Dulau, archevêque d'Arles, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages se distinguent par une force, une érudition et une éloquence chrétiennes qu'on ne ne saurait trop admirer; le dernier surtout, que Dulau écrivit lorsqu'il était dans un âge très-avancé.

*DULAURENS (Henri-Joseph), écrivain immoral, né à Douai, en 1719, entra chez les chanoines de la Trinité en 1726, et fut admis à la profession, étant à peine âgé de 18 ans. Son caractère satirique indisposa ses confrères; il demanda à passer dans un autre couvent, ne put l'obtenir, quitta le sien, et vint à Paris se mettre aux gages des libraires. Ennemi des jésuites, il profita du fameux arrêt lancé contre eux par le parlement de Paris, en 1761, pour publier une *Satire* qui eut un très-grand débit. Toutefois, appréhendant les poursuites de la police, il se sauva en Hollande le lendemain de la publication, et se rendit à Liége et à Francfort, où il continua de végéter misérablement, jusqu'à ce qu'ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence, comme auteur de livres irréligieux, il fut condamné, en 1767, à une prison perpétuelle, et renfermé dans le couvent de Mariabom, où il mourut en 1797. Les ouvrages de Dulaurens en vers et en prose décèlent une imagination dépravée, une prodigieuse facilité, et un abus très-répréhensible de ses connaissances. Nous nous bornerons à signaler: | *la Chandelle d'Arras*, poëme héroïque en 18 chants, Berne, 1765, in-8°; Paris, 1807, in-12; | *l'Arétin moderne*, Rome, 1776, 2 vol. in-12; | *Imirce*, ou *la Fille de la nature*, La Haye, 1774, 2 vol. in-12; | *le Compère Mathieu*, livre infâme, trop souvent réimprimé.

*DULIN (Pierre), peintre, membre de l'académie de peinture, né à Paris, en 1670, mort dans la même ville en 1748, se forma sur les ouvrages de Lebrun. Il avait plus de 70 ans quand il peignit son vaste tableau de *Saint Claude ressuscitant un enfant mort que sa mère lui apporte*. On estime beaucoup, parmi les autres, ceux où il a représenté les *Miracles de Notre Seigneur*.

DULLAART (Jean), poète du XVIIe siècle, s'est fait une réputation en Hollande par ses *Tragédies*, *Comédies*, et autres *Poésies* en langue du pays.

DULLAERT (Jean), né à Gand, vers 1470, enseigna la philosophie à Paris, et y mourut l'an 1512. Josse Badius, Sandérius et Valère André, font l'éloge de sa science; cependant Jean-Louis Vivès, qui avait été son disciple, regrette le temps qu'il avait perdu à suivre ses leçons, qui, selon la coutume du temps, roulaient beaucoup sur des questions, inutiles peut-être en elles-mêmes, mais qui servaient excellemment à exercer l'esprit, à le former aux conclusions d'une logique sûre, et à lui faire démêler les subtilités des sophismes. (*Voy.* DUNS, OCCAM.) On a de Dullaert: | *Quæstiones in libros physicorum Aristotelis*, Paris, in-fol.; | *In libros de cœlo et mundo*, in-fol.; | *In librum prædicabilium Porphyrii*, Paris, 1521, in-fol.

*DULLAERT (Heyman), pein-

tre et poète, né à Rotterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il était d'une complexion très-délicate, ses parents lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrandt, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de tableaux. Il avait joint, dès sa première jeunesse, à l'étude de la peinture celle des langues et des sciences; et il se délassait par les exercices de la musique et de la poésie. Il avait une belle voix, et faisait assez bien des vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut le 6 mai 1684. [On cite parmi ses tableaux | un *Ermite à genoux*, | et *Mars armé d'une cuirasse*. Il a laissé, comme poète, | un *Recueil* de vers, Amsterdam, 1719; | une *Traduction* de la " Jérusalem " du Tasse, | et des *Dialogues*.]

DULONG-DE-ROSNAY (Louis-Étienne, baron), né à Rosnay le 12 octobre 1780, mort à Paris, en 1828, fit sa première campagne en Italie. On citait autant sa générosité que sa valeur, et on le vit, malgré les lois contre les émigrés, sauver un Français proscrit. Après la bataille de Marengo, il fut nommé commandant de Pezaro, où il se défendit avec une poignée de braves, pendant un mois, contre six mille Autrichiens, dont rangés pour rendre les honneurs à la garnison qui avait capitulé, ils la surprise fut grande, lorsque, virent défiler 14 Français commandés par Dulong. A Austerlitz, à Eylau, à Friedland, il signala encore son courage. En Portugal, il sauva deux fois l'armée à Ponte-Nuevo et à Misarella (1807). Cependant il ne devint général de brigade qu'en avril 1813, et il obtint un commandement dans la garde impériale. Officier de la légion-d'honneur, baron, il fut confirmé dans ces honneurs par Louis XVIII, qui lui conféra même le titre de lieutenant-général avant son départ pour Gand. Lieutenant-commandant d'une des compagnies des gardes-du-corps, après les " cent-jours ", il eut en 1823 le commandement de la 17e division militaire (Bastia), et reçut en 1825 la grande croix de l'ordre de Saint-Louis.

* DUMANIANT (J.-André BOURLAIN, connu sous le nom de), romancier et auteur dramatique, né à Clermont en 1754, mort le 24 septembre 1828, publia une foule de *Romans* et de *Pièces de théâtre*, qui firent la fortune de son libraire, et du théâtre sur l'emplacement duquel a été élevée la salle actuelle du Théâtre-Français. Parmi ses comédies on remarque | *la Guerre ouverte*, | *les Intrigants*, *la Nuit aux aventures*, etc.

* DUMAREST (Rambert), graveur en médailles et membre de l'Institut, né à Saint-Etienne en Forez, en 1750, mort le 4 avril 1806, commença par ciseler, dans sa ville natale, des gardes d'épées et des platines d'armes à feu. De Paris, où il assista aux le-

çons de l'académie, il passa en Angleterre, comme graveur de la belle manufacture établie à Soho, près Birmingham, et rentra en France au commencement de la révolution. Une loi venait d'appeler tous les arts à un concours, dans le but, sans doute, d'attacher les artistes à un sol que le crime rendait inhabitable. Il présenta à ce concours deux empreintes de médailles, l'une représentant la *Tête de J.-J. Rousseau*, et l'autre le *Buste du premier des Brutus*. La première obtint un premier prix, et sur l'empreinte de Brutus, on décerna à Dumarest l'exécution d'une médaille de 6,000 fr., avec le choix du sujet. Les autres ouvrages qui ont contribué à la réputation de Dumarest sont les médailles suivantes : | *Le Poussin;* | une Figure en pied d'*Apollon;* | *Esculape*; | *La Paix d'Amiens*, etc.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connaître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, bien écrite et avec vérité. On l'attribua au P. Le Tellier; mais le style du jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *Traduction* de "l'Imitation de J.-C., et d'autres écrits moins connus" que son *Histoire*. Il mourut en 1742.

* DUMAS (Ch.-Guill.-Fréd.), écrivain fécond, né en 1725, mort vers la fin du XVIIIe siècle, est auteur des ouvrages suivants : | *Voyages et découvertes faites par les Russes*, traduits de l'allemand de M.-G.-P. Muller, Amsterdam, 1766, 2 vol. petit in-8°; | | *Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764, commandée par le chevalier Henri Bouquet, etc., traduite de l'anglais, Amsterdam, 1769, in-8°; | *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, etc., traduit de l'allemand de J.-G.-Aug. Eberhard, Amsterdam, 1773, in-8°; | *Examen de la traduction des livres* 34, 35 *et* 36 *de Pline l'Ancien*, avec des notes par Falconet, inséré dans le "Journal encyclopédique" de juillet à septembre 1775, et dans le tome 6 des "Œuvres de Falconet", Lausanne, 1781, in-8°. C.-G.-F. Dumas a fourni des articles à la "Bibliothèque des sciences et des beaux-arts", journal qui s'imprimait à La Haye, et qui a fini au 48e vol. en 1778.

* DUMAS (R.-F.), né en Franche-Comté, en 1757, exécuté le 27 juillet 1794, était avocat. Lors de la formation des administrations départementales, il fut nommé à celle du Jura. Appelé à Paris après le 10 août, Dumas fut admis au club des jacobins, et mérita d'être nommé vice-président, puis président en titre d'une des sections du tribunal révolutionnaire. Le trait suivant donnera une idée de sa férocité. La maréchale de Noailles, âgée de 80 ans, et complètement sourde, répondait à toutes les questions de Dumas par ces mots : « Qu'est-ce que vous dites? — Tu ne vois donc pas qu'elle est sourde, lui dit un de ses voisins? — Eh bien! répondit ce monstre, elle a conspiré sourdement; » et cette atroce plaisanterie fut un arrêt de mort pour la victime. Après les condamnations, Dumas ne manquait pas de se rendre au club des jacobins, où, après avoir fait l'éloge de son tribunal, il nommait les personnages

qu'il avait envoyés à l'échafaud, et ceux qu'il se proposait de frapper encore. Il fut un des sicaires les plus fidèles de Robespierre, et défendit ce révolutionnaire avec opiniâtreté la veille et le lendemain de son arrestation. Heureusement ses efforts furent vains, et il fut exécuté avec lui, le 9 thermidor.

* DUMAS (Charles-Louis), né à Lyon, en 1765, mourut le 3 avril 1813, âgé de 47 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages relatifs à son art. Les plus remarquables sont : | *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4°; | *Principes de physiologie*, Montpellier, 1800, 1806, 4 vol. in-8°; | *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8°; | *Essai sur la Vie*, thèse, Montpellier, 1785, in-4°.

DUMBAR (Gérard), né à Deventer en 1681, mort dans sa patrie le 6 avril 1744, est connu par son *Histoire de Deventer*, en latin, Deventer, 3 vol. in-8°, enrichie d'un grand nombre de pièces très-utiles pour l'histoire belgique.

DUMÉE (Jeanne), Parisienne, fut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune; mais à peine avait-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandait. Elle profita de la liberté du veuvage pour se livrer à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, et donna, en 1680, un vol. in-4°, à Paris, sous ce titre : *Entretiens de Copernic touchant la mobilité de la terre, par mademoiselle Jeanne Dumée, de Paris.* Elle y explique les trois mouvements qu'on donne à la terre. [Tous les Dictionnaires, d'après un article du "Journal des savants", année 1680, parlent de ce livre, qu'on n'a jamais pu trouver. On présume donc qu'il n'a été connu qu'en manuscrit; d'autant plus que ce même Journal n'en cite ni l'année de l'impression, ni le format, ni le libraire.]

DUMÉES (Antoine-François-Joseph), jurisconsulte, né à Elsclaibes près Valenciennes, le 22 juillet 1722, fut procureur du roi et avocat au parlement de Douai. Il mourut à Avesnes le 27 février 1765. Nous avons de lui quelques ouvrages de jurisprudence, appropriés aux provinces du ressort du parlement de Flandre, qui sont estimés; le principal est : | *La Jurisprudence du Hainaut français*, Douai, 1753, in-4°. Il a donné aussi : | *Annales belgiques, depuis* 1477 *jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, Douai, 1761 : ouvrage superficiel et rempli de prévention nationale.

*DUMESNIL (Marie-Françoise), fameuse actrice, née à Paris en 1713, joua sur les théâtres de Strasbourg et de Compiègne, et débuta à la Comédie-Française, le 6 août 1737, par le rôle de Clytemnestre d'Iphigénie en Aulide. Elle se distingua surtout dans celui de Mérope. En 1775, dans un âge très-avancé, elle se retira du théâtre avec 2,500 francs de pension, et alla passer les dernières années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, où elle mourut repentante le 20 février 1803, âgée de 90 ans. Elle a laissé publier sous son nom un ouvrage assez volumineux, intitulé : *Mémoires de M.-F. Dumesnil, en réponse aux Mémoires*

d'Hippolyte Clairon, an 8 (1808), in-8°. Cette réfutation diffuse d'un livre où elle avait été traitée avec trop de rigueur, a été rédigée par Coste.

* DUMINY, ci-devant curé de Crevant en Bourgogne, est auteur de : | *La Solitude chrétienne,* Paris, 1769, in-12 ; | *Discours sur l'heureux accouchement de la reine, et sur les devoirs des sujets envers leurs souverains,* 1779, in-8°.

* DUMOLARD (Joseph-Vincent), né à Lafrey, en Dauphiné, le 25 novembre 1766, avocat-général au parlement de Grenoble à l'âge de dix-neuf ans, en avait à peine vingt-cinq lorsqu'il fut nommé (en 1791), par son département, à l'assemblée législative. La précocité est un signe de faiblesse : Dumolard lui dut sa loquacité et sa nullité. En septembre 1795, il fut élu au conseil des cinq-cents. Pendant la lutte qui s'était établie entre le directoire, qui voulait tout envahir, et le conseil des cinq-cents, qui avait des opinions plus modérées, Dumolard, s'étant constamment opposé à la plupart des mesures du premier, fut compris dans la proscription du 18 fructidor. Condamné à être déporté à Cayenne, il parvint à s'échapper. S'étant remis, en 1798, à la discrétion du directoire, celui-ci commua la peine des déportés en un exil à Oléron. Quand le directoire fut renversé par Buonaparte, Dumolard fut nommé sous-préfet à Cambrai. Le département du Nord l'élut, en 1805, membre du corps législatif; et, le 9 novembre 1809, il fit partie de la commission des finances. Dumolard prodigua ses éloges à Napoléon, qui n'y parut pas très-sensible : il se rappelait que Dumolard avait désapprouvé le renversement des républiques de Gènes et de Venise. Élu en 1811 candidat au corps législatif par le collége électoral de l'Yonne, le sénat le réélut le 4 mai membre du corps législatif pour le même département. Il y resta jusqu'à la chute de Napoléon, en 1814. A cette époque, il passa à la chambre des députés formée par Louis XVIII, qui le décora de la croix de la légion-d'honneur. Au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, nommé à la préfecture des Basses-Alpes, il ne s'y rendit point ; mais il dut partir pour la Franche-Comté, en qualité de commissaire du gouvernement. Une nouvelle chambre de représentants ayant été convoquée en vertu de l'"Acte constitutionel" donné par Buonaparte, il y soutint les principes dont il s'était vanté, de " haine pour le pouvoir absolu, comme pour l'anarchie ". Sur ces entrefaites, Napoléon perdait la bataille de Waterloo. La chambre continuant encore ses fonctions, Dumolard s'unit à ses autres collègues pour proclamer Napoléon II. Le 5 juillet il signa, en qualité de secrétaire, la fameuse " déclaration " de la chambre des représentants, où il était parlé des droits des Français, de la seconde abdication de Buonaparte, etc. On ne saurait indiquer toutes les motions que Dumolard, doué d'une éloquence verbeuse et prolixe, fit dans cette courte session. Il faut néanmoins convenir qu'au milieu de l'exaltation du jacobinisme, il dut passer pour modéré. Quelquefois il défendit les bons principes ; sa conduite et ses discours montrè-

rent qu'il était ennemi des excès de la révolution. A la seconde restauration, il se retira à Villevallier (Yonne), où il mourut en 1816.

*DUMONCEAU (Jean-Baptiste), comte de Bergendaël, général belge au service de la France, né à Bruxelles en 1760, d'un tailleur de pierres, mort le 29 décembre 1825, étudia l'architecture; mais des circonstances imprévues lui firent embrasser la carrière des armes. Lors des premiers troubles qui agitèrent la Belgique, en 1787, par un effet des innovations que voulait y introduire Joseph II, il se réunit aux insurgés. Le général Koehler lui donna le commandement d'un corps de hussards, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur à Anseremme et à Talmagne. Le Brabant ayant été soumis par l'Autriche, Dumonceau se rendit en Hollande où il obtint le grade de major. Lorsque la France eut déclaré la guerre à l'Autriche, Dumonceau offrit ses services à la république en 1792, organisa plusieurs bataillons belges, et eut part à la victoire de Jemmapes, etc. Ayant battu un corps d'émigrés commandés par le jeune comte de Bouillé, il facilita leur évasion. Quelques années après, il protégea auprès des autorités bataves plusieurs Français réfugiés à Delft et à La Haye, et en recueillit même chez lui un grand nombre, parmi lesquels se trouvait l'évêque de Clermont. Les services qu'avait rendus Dumonceau lui firent obtenir le grade de général de brigade. Pichegru lui donna le commandement supérieur de La Haye, et le gouvernement hollandais le nomma lieutenant-général de la république batave. Il repoussa, en 1799, près de Bergen, un corps de 15,000 hommes de troupes, et fut blessé dans cette affaire: Brune fit déposer aux pieds du lit du malade les drapeaux conquis dans cette journée. Il réorganisa, en 1805, l'armée hollandaise par ordre de Buonaparte, alors empereur. Quand la république batave fut érigée en royaume en faveur de Louis, le nouveau roi le nomma ministre plénipotentiaire à Paris. En 1807, il fut créé maréchal de Hollande, et l'année suivante, conseiller d'état. En 1810, il reçut le titre de comte de Bergandaël. Lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, le général Dumonceau refusa d'assister à l'entrée des troupes à Amsterdam. Napoléon, l'ayant appelé à Paris, le nomma comte de l'empire. Dans la guerre de 1813, il battit les Russes devant Dresde. Quand il rentra en France, Napoléon avait fait sa première abdication. Le roi le maintint dans son grade de commandant de la 2e division militaire; mais, au second retour de Louis XVIII, il se retira à Bruxelles, et fut député du Brabant à la seconde chambre des états-généraux.

*DUMONCHAU, musicien, né à Strasbourg vers 1775, mort en 1820 à Lyon, où il professait son art avec une grande distinction, a laissé des compositions de clavecin, et plusieurs œuvres de *Sonates* et de *Fugues*, qui ont obtenu les éloges des plus grands maîtres de l'Allemagne et de l'Italie.

DUMONT (Henri), maître de musique de la chapelle du roi,

touchait supérieurement de l'orgue. Il était né dans la principauté de Liége en 1610, et il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684. L'abbé Dumont est le premier musicien qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *Motets* estimés, et cinq *Grand's-Messes* dans un très-beau plain-chant, appelées *Messes royales*, qu'on chantait naguères dans quelques couvents de Paris, et dans plusieurs églises de province.

DUMONT (Jean-François), baron de Carlscroon, historiographe de sa majesté impériale et catholique, réfugié en Hollande, après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant et incorrect, mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont : | des *Mémoires politiques pour servir à l'intelligence de la paix de Riswick*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12, dont les Actes ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster jusqu'à la fin de l'an 1676 ; | des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, 1699, quatre volumes in-12, recueil assez curieux, quoique peu exact; | *Corps universel diplomatique du droit des gens, comprenant les traités d'alliance, de paix et de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en* 1709, Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes; mais il a son utilité. En y ajoutant les traités faits avant J.-C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster et d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. | *Lettres historiques, depuis janvier* 1652, *jusqu'en* 1710. Une autre main, moins habile que celle de Dumont, les a continuées ; | *Batailles gagnées par le prince Eugène, gravées, avec des explications historiques*, La Haye, 1725, in-fol. Il mourut vers 1726.

* DUMONT (Georges-Louis-Marie), baron de Courset, agronome, né en 1746 à Boulogne-sur-Mer, mort en juin 1824 dans sa terre de Courset, à 5 lieues de cette ville, avait quitté le service militaire en 1777, pour se vouer uniquement aux études et aux expériences agronomiques ; il devint membre de la société royale d'agriculture et correspondant de l'institut. On lui doit les ouvrages suivants : | *Observations sur l'agriculture du Boulonnais*, 1784, in-8° ; | *La Météorologie des cultivateurs*, 1793, in-12; | *Le Botaniste cultivateur*, 1798, 1802, 1805, 5 vol. in-8°; 2e édition, 1811, 6 vol. in-8°; tome 7 supplémentaire, 1814, in-8°; traduit en allemand par C.-G. Berger, Leipsick, 1804 et années suivantes, in-8°.

* DUMONT (Étienne), publiciste, né à Genève, en juillet 1759, mort à Milan le 29 septembre 1828, fut ordonné ministre protestant en 1781, et le souvenir de ses premiers *Sermons* n'est pas encore perdu chez ses compatriotes. En 1782, quand la médiation armée de la France, de la Savoie et d'un canton suisse fit triompher l'aristocratie de Genève, il se retira à Saint-Pétersbourg, où il devint pasteur

de l'église protestante française. Dumont habitait depuis dix-huit mois la Russie, lorsque lord Lansdown l'appela en Angleterre, et le chargea de l'éducation de ses fils. En 1789, il vint en France, et, de concert avec Mirabeau, il rédigea le *Courrier de Provence* dans le sens des idées nouvelles. Cependant Dumont retourna en Angleterre, et sa liaison avec Jérémie Bentham lui donna du goût pour l'étude de la jurisprudence. Chargé de mettre en ordre et de publier les ouvrages de ce légiste, il donna : | "Traité de la législation civile et pénale", Paris, 1802, 3 vol.; 2e édition, Paris, 1820; | "Théorie des Peines et des récompenses", Londres, 1811, 2 vol., plusieurs fois réimprimée; | | "Tactique des assemblées législatives", suivie d'un "Traité des sophismes politiques", Genève, 1816, 2 vol.; | "Traité des preuves judiciaires", Paris, 1823, 2 vol.; | "De l'organisation judiciaire et de la codification", Paris, 1828. On sait que le système de Bentham se réduit à l'égoïste "philosophie de l'utilité". En 1814, Dumont revint à Genève. Nommé membre du conseil représentatif et souverain, il présenta à cette assemblée un *Réglement* qui fut adopté, et qui se trouve à la suite de sa *Tactique parlementaire ;* il provoqua la publication d'un nouveau Code pénal dont le plan est dans Bentham, et dont l'acceptation fut prorogée ; il travailla à la réforme des prisons et à l'établissement de la prison ou du régime pénitentiaire de Genève. Dupont a publié, en société avec plusieurs de ses compatriotes, des *Annales de législation et d'économie politique*, novembre 1822. Il a aussi rédigé, de concert avec Duroveray, la *Suite* du Journal de Mirabeau.

* DUMONT (André), député à la Convention, né le 24 mai 1764, près d'Abbeville, vota la mort du roi sans appel ni sursis. par une monstruosité, dont il a peut-être seul offert l'exemple, il osa, étant en mission dans le département même qui l'avait nommé, écrire à la Convention que trois choses faisaient trembler ce département : « Le tribunal révolutionnaire, la guillotine, et le maratiste André Dumont. » Il était la trompette de toutes les proscriptions. Cependant au conseil des cinq-cents, où il passa par suite de la réélection des deux tiers conventionnels, il parla, le 16 janvier 1796, en faveur des parents des émigrés. Nommé, après la révolution du 18 brumaire an VIII, sous-préfet à Abbeville, il conserva cette place jusqu'à la première restauration. Pendant les "cent-jours" il passa à la préfecture du Pas-de-Calais. La loi du 12 janvier 1816 lui ayant été appliquée, il fut obligé de quitter la France. M. J. Chénier, dans son "Epître sur la calomnie", composée à l'occasion de la mort de son frère André, qu'il attribue principalement à André Dumont, attaque ce conventionnel avec les armes les plus redoutables.

* DUMOUCHEL (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né vers 1750, près Rouen, d'un agriculteur, mort à Paris le 17 décembre 1820, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, prit ensuite les ordres, et devint maître de quartier au collége de Louis-le-Grand. Il était professeur de rhé-

torique à Rhodez, quand il fut appelé à Paris, où l'on venait de lui donner une chaire au collége de la Marche : il l'occupa d'une manière si distinguée, que peu de temps après on le nomma recteur de l'université de Paris. Le 2 décembre 1786, il publia un *Avis* en latin, qui annonçait un concours ayant pour objet la composition de nouveaux hymnes pour le Bréviaire de Paris. L'assemblée électorale du clergé de ce diocèse, réunie en 1788 pour nommer aux états-généraux, l'élut pour son secrétaire; et, en cette qualité, il signa, avec l'archevêque de Juigné, président, l'arrêté de cette même assemblée, qui portait « que le clergé de la capitale renonçait à ses exemptions pécuniaires, et offrait de concourir, dans la proportion de ses revenus, à l'acquittement des charges publiques ». Dumouchel, élu député de son ordre aux états-généraux, se réunit, le 25 juin, au tiers-état, qui s'était constitué en assemblée nationale, et vota avec le côté gauche pendant tout le cours de la session. En sa qualité de recteur de l'université, il vint, le 29 juillet, et au nom de ce corps, complimenter l'assemblée. Lors de la discussion sur la constitution civile du clergé, le 1er juin 1790, il conclut à ce que le roi suivît les voies canoniques pour les articles relatifs aux objets uniquement de dogme, et le 27 décembre de la même année, il prêta, un des premiers, du haut de la tribune, avec plusieurs de ses confrères, le serment constitutionnel. Il vint encore, le 8 janvier 1791, présenter l'adhésion de l'université à tous les décrets de l'assemblée. Tant de déférence le fit nommer évêque du Gard. Après avoir été sacré à Paris, le 3 avril, il se rendit à son diocèse. On vit alors pleuvoir sur lui une foule de pamphlets, dont le nombre augmenta encore après sa *Lettre pastorale* de prise de possession. Loin de repousser ces attaques, il les justifia par sa conduite, donna sa démission, se maria, et obtint un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Lucien, frère de Buonaparte, le renvoya; mais le ministre Chaptal le fit rentrer chef de bureau au département de l'instruction publique. Lors de la réorganisation de l'université, il y fut admis avec le même emploi. Au retour des Bourbons, il perdit sa place, on le mit à la retraite. De concert avec Goffaux, il publia la sixième *Édition* d'un choix de morceaux latins, extraits des meilleurs auteurs, et qui a pour titre *Narrationes excerptæ*, Paris, Duponcet, 1818, in-12.

*DUMOURIEZ (Charles-François Duperrier), né à Cambray, le 25 janvier 1739, mort à Turville, en Angleterre, le 14 mars 1823, fut d'abord élevé au collége de Louis-le-Grand; mais comme il était de mauvaise santé, son père (auteur du joli poème de "Richardet") le retira de cette maison, acheva lui-même son éducation, et l'emmena, en 1757, à l'armée de d'Estrées, où il venait d'être nommé commissaire des guerres. Dumouriez, placé l'année suivante, en qualité de cornette au régiment d'Escars, reçut une blessure, en 1757, au combat d'Emstetten. Blessé de nouveau la veille de la bataille de Klosterkamp, il fut fait prisonnier, obtint, en 1761, le grade de

14.

capitaine, fut réformé, en 1763, et reçut alors la croix de Saint-Louis. Son esprit turbulent ne lui permettant pas de vivre en repos, il passa en Italie, pour offrir succesisivement ses services aux Génois et à Paoli, qui se disputaient à cette époque la domination de la Corse. Refusé par les partis, il passa dans cette île pour son propre compte, se joignit à un des ennemis du général Paoli, et alla se faire battre devant Bonifacio. Après avoir encore intrigué quelque temps en Corse, il revint en France, proposa des plans pour s'emparer de cette île, et fut traité par le gouvernement comme un aventurier. Il se rendit alors en Espagne, visita les frontières du Portugal, publia sur cet État un ouvrage intitulé *Essai sur le Portugal*, et lorsque la conquête de la Corse fut résolue, vint à bout de se faire employer, en qualité d'aide-major général des logis, dans la petite armée qu'on y envoya. Devenu colonel à cette époque, il se brouilla plusieurs fois avec ses généraux, et notamment avec Marbœuf, à raison de sa manie de tout diriger. Envoyé en Pologne, en 1790, il se battit contre les Russes l'année suivante, et obtint ensuite plusieurs missions diplomatiques. Fait brigadier des armées du roi, en 1788, il commandait à Cherbourg à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause, obtint le gouvernement de la Basse-Normandie, se fit recevoir aux jacobins, et écrivit plusieurs *Pamphlets* politiques. Il flatta plus que jamais les jacobins, et fut nommé sous Luckner au commandement de l'Alsace; mais il abandonna cette place pour celle de ministre des affaires étrangères, qu'il vint à bout d'obtenir le 15 avril 1792. Pendant le peu de temps qu'il la remplit, il s'attacha à inculper la maison d'Autriche, et parvint à lui faire déclarer la guerre. Il échangea bientôt ce ministère contre celui de la guerre, où il entra le 13 juin, et donna sa démission au moment où Lafayette venait, au nom de son armée, se plaindre de tous les ministres. Il alla servir alors en qualité de lieutenant-général dans l'armée aux ordres de Luckner. Passé ensuite au commandement de l'armée du Nord, après le 10 août 1792, il eut à s'opposer aux Prussiens, Autrichiens et émigrés réunis, qui venaient de se rendre maîtres de Longwy, de Verdun, et qui s'avançaient vers la Champagne; il prit poste à Grand-Pré; les arrêta à Valmy, et négocia ensuite avec le roi de Prusse: la retraite des Prussiens en fut le résultat. Il se rendit peu après dans la capitale, assista à la séance des jacobins, reçut le bonnet rouge et l'accolade fraternelle, et fut recherché par tous les partis. De retour à l'armée, il attaqua, le 6 novembre 1792, les Autrichiens retranchés dans leur camp de Jemmapes, et, malgré l'inégalité du nombre, et la résistance des impériaux, il remporta une victoire éclatante long-temps disputée. Dès ce moment, il s'empara de la Belgique, poussa ses opérations jusqu'en Hollande, perdit ensuite la bataille de Nerwinde, se brouilla enfin avec les jacobins, dont il voulait détruire le pouvoir pour rétablir la constitution de 1791, en élevant au trône la maison d'Orléans. Le duc de Chartres, que la révolution de 1830 fit depuis roi des Français, était un de

ses aides-de-camp. La Convention, instruite que Dumouriez avait ouvert des négociations avec l'ennemi, le manda à sa barre pour y rendre compte de sa conduite. Mais le général fit arrêter les commissaires de la convention et le ministre de la guerre Bournonville, qu'il livra au prince Cobourg, en mars 1793. Il tenta vainement ensuite de marcher sur Paris avec son armée, fut abandonné par elle, et obligé de fuir avec une escorte de soldats étrangers. Le duc de Chartres l'accompagna dans sa fuite. Mis hors la loi par la Convention, Dumouriez se retira d'abord à Bruxelles, puis à Cologne, où l'électeur lui refusa assez durement la permission de séjourner. Il se rendit alors en Suisse, passa de là en Angleterre, et se vit obligé de quitter presque aussitôt ce pays, d'après l'injonction de lord Grenville; il erra quelque temps incognito en Suisse, en Allemagne, et se fixa enfin sur les terres danoises, près Hambourg. Ne pouvant plus occuper le monde de lui par ses exploits, il reprit la plume, et donna l'histoire de sa vie. La dernière année du règne de Paul Ier, il fit, avec l'autorisation de Louis XVIII, un voyage à Saint-Pétersbourg pour communiquer à l'empereur un plan d'invasion que les intrigues du ministre Rastopchin empêchèrent d'être adopté. Il repassa alors en Angleterre, où dans ses écrits il se montra l'ennemi déclaré de Buonaparte. On dit qu'à l'époque de la guerre d'Espagne, il adressa même à la junte insurrectionnelle de Séville un plan de défense pour ce pays. Dumouriez resta en Angleterre, malgré la restauration de 1814. Fidèle aux faux principes de 1789, il y soutint de ses vœux les efforts des libéraux français, et fit passer aux révolutionnaires de Naples, comme il l'avait fait pour les légitimes défenseurs de Cadix, un plan de défense accommodé à leur position. Dumouriez, mort à 84 ans, fut enterré dans l'église de Sainte-Marie d'Henley. Véritable protée politique, royaliste et républicain à la fois, il n'est pas de faction, excepté la "montagne", pour laquelle il ne se soit tour-à-tour déclaré; publiciste ou littérateur, il n'est pas une seule ligne de ses écrits qu'on ne puisse réfuter par une autre. Nous nous bornerons à citer les ouvrages suivants : | *Cahiers d'un bailliage qui n'enverra point de députés aux états-généraux*, 1789; | *Galerie des aristocrates militaires, et Mémoires secrets de la guerre de* 1757, Paris, 1798, in-8°; | *Correspondance du général Dumouriez avez Pache, ministre de la guerre pendant la campagne de la Belgique en* 1792, Paris, 1793, in-8°; traduit en anglais, 1794, in-8°; | *A la convention nationale et à la nation française*, Francfort, 1793, in-8°; | *Mémoires du général Dumouriez, ecrits par lui-même*, Hambourg et Leipsick, 1794, 2 vol. in-8°; traduits en allemand, en 1794; en anglais, 1794, in-8°; puis les mêmes, augmentés d'un volume; sous ce titre : *La vie et les Mémoires du général Dumouriez*, Hambourg, 1795; | *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France*; mars 1795, traduit en allemand et en anglais, Hambourg et Londres, 1795, in-8°; | *Lettre du général Dumouriez au traducteur de l'histoire de sa vie, pour*

faire suite au Coup d'œil politique, etc., Hambourg et Londres, 1795, in-8°; | *Examen impartial d'un écrit intitulé :* "Déclaration de Louis XVIII", septembre, 1795, in-8°; | *De la république*, ou *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France*, décembre 1796, in-8°; | *Tableau spéculatif de l'Europe*, 1798, in-8°, traduit en allemand et en anglais, 1799, in-8°; | *Campagnes du maréchal Schomberg en Portugal*, de 1662 à 1668, Londres, 1807, in-18; | *Jugement sur Buonaparte, adressé par un militaire à la nation française et à l'Europe*, extrait de l'"Ambigu", journal français publié à Londres par Peltier, 10 avril 1807, réimprimé à Paris, 1814, etc., etc.

*DUMOUSTIER (Pierre), lieutenant-général, né à Saint-Quentin le 17 mars 1771, mort à Nantes le 14 juin 1832, s'engagea comme simple soldat en 1792 dans le 6ᵉ de hussards, passa successivement par tous les grades, et fut nommé en 1804 colonel du 43ᵉ régiment de ligne, avec lequel il parut à Ulm, Austerlitz, Iena, Pultusk, Ostrolenka. Après cette sanglante campagne, il passa en Espagne, revint en 1809 en Allemagne, où Buonaparte lui confia le commandement des chasseurs à pied de la garde, qu'il guida à Wagram. Il retourna en Espagne en 1810, à la tête de 4 régimens de la jeune garde, et en 1811 fut fait général de division. En 1812 il combattit à Lutzen et à Dresde. Rentré dans ses foyers après la restauration, on le mit en surveillance. La révolution de 1830 vit reparaître ce général à la tête des gardes nationales de la 12ᵉ division, dont le gouvernement nouveau lui confia le commandement.

*DUMUSTIER (Arthur), de l'ordre de St-François, vivait vers l'an 1630. Parmi ses ouvrages, on distingue son *Martyrologe de l'ordre de Saint-François*.

*DUN (David Erskine, plus connu sous le nom de lord), né à Dun dans le comté d'Angus en 1679, fut d'abord avocat à la cour de session, ensuite juge à la même cour, et l'un des commissaires de la cour dite de justice ("of justiciary"); il mourut en 1755. On a de lui un ouvrage estimé ayant pour titre *Lord Dun's advice* (Conseils de lord Dun), Edimbourg, 1752, in-12.

DUNAAN, Juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie Heureuse, vivait au commencement du VIᵉ siècle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les chrétiens qui habitaient dans ses terres. Il y avait une ville nommée Nagran, qui en était remplie : il y exerça des cruautés incroyables contre les fidèles qui ne voulurent pas renier J.-C. Le martyre d'Arétas, et d'un enfant de 5 ans, est des plus remarquables pour la barbarie : le "Martyrologe" romain en fait mention le 24 octobre. Elesbaan, roi d'Éthiopie, à la prière du patriarche d'Alexandrie, vint venger les chrétiens, et fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

*DUNAND (Joseph), capucin, plus connu sous le nom de "P. Joseph-Marie" né à Russey, et mort à Besançon en 1790, fut nommé aumônier de l'état-major, généalogiste et juge d'armes de la confrérie de Saint-Georges, et associé de l'académie des sciences de cette ville. On a de lui : | *Lettre*

historique et critique qui prouve que Henri, roi de Portugal, n'est pas de la maison de Bourgogne-Duché, mais de celle des comtes de Bourgogne, mars 1758, insérée au "Mercure de France" d'avril 1738, etc.; | *Bibliothèque des auteurs de Franche-Comté*; | et beaucoup de manuscrits.

DUNCAN (Martin), né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zèle à convertir les protestants; il en ramena un grand nombre dans le sein de l'Église, et mourut à Amersfort, l'an 1590. Il a laissé des *Traités de l'Eglise*, du *Sacrifice de la Messe*, du *Culte des Images*, etc., etc. Tous ces ouvrages, dont quelques-uns sont en latin et les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la religion catholique.

DUNCAN (Marc), gentilhomme écossais, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, et principal du collége des calvinistes. Il exerçait en même temps la médecine, et avec tant de réputation, que Jacques Ier, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, et un *Livre contre la possession des religieuses ursulines de Loudun*, où il s'attache moins à l'examen des faits qu'aux moyens de les réfuter. (*Voyez* MESNARDIÈRE.) Cet écrit fit tant de bruit, que Laubardemont, commissaire pour l'examen de la possession de ces filles, lui en aurait fait une affaire, sans le crédit de la maréchale de Brézé, dont il était médecin. (*Voyez* CERISANTES.)

DUNCAN (Daniel), autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, né à Montauban en 1649, se retira en 1690 à Genève. Il en fut chassé, et passa à Berne, ensuite à La Haye, et enfin à Londres, où il mourut le 30 avril 1735, à quatre-vingt-six ans. On a de lui: | *Explication nouvelle et méthodique des fonctions animales*; | *Chimie naturelle*, qu'il traduisit en latin et qu'il augmenta considérablement, sous ce titre: *Chimiæ naturalis specimen*; | *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1685, in-8°; ouvrage traduit en anglais et rare. Tous ces écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

* **DUNCAN** (L'abbé François), né à Rome le 13 avril 1752, de Jacques Duncan, attaché au prétendant d'Angleterre, et qui embrassa la religion catholique, en 1737, suivit d'abord la carrière du barreau, prit ensuite les ordres ecclésiastiques, et devint, en 1800, un des premiers membres de l'académie de la "religion catholique". Juste appréciateur de ses talents, le cardinal de Piétro l'avait choisi pour auditeur et secrétaire lors de son voyage à Paris; mais une maladie força l'abbé Duncan de rester à Florence. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, que les événements politiques avaient forcé de quitter l'Italie, et qui régnait alors à Wurtzbourg, le nomma précepteur de son fils Léopold, depuis grand-duc de Toscane. Arrivé dans cette ville, en 1806, il inspira à son élève l'amour de la

religion et le goût des lettres. Il donnait aussi aux archiduchesses, filles du grand-duc Ferdinand, des leçons de littérature italienne. L'abbé Duncan, attaqué d'une maladie à la vessie, mourut le 4 octobre 1811, âgé de cinquante-neuf ans. Son intime ami, Zamboni, prononça, en 1820, son "Éloge" dans la séance de l'académie de la "religion catholique"; il fit imprimer, dans la même année, un ouvrage de Duncan qu'il dédia à l'archiduc Léopold, avec le portrait de ce prince et celui de l'auteur; l'ouvrage est intitulé : *Discorsi apologetici*, etc., ou *Discours apologétiques posthumes* de l'abbé F. Duncan, accompagnés de "Notes" et de son "Éloge historique", par M. G.-F. Zamboni, Florence, 1820, in-4° de 223 pages. Ces *Discours*, au nombre de quatre, avaient été lus successivement à l'académie, de 1801 à 1804. Le premier traite de Dieu, considéré comme créateur de l'univers; le second a pour objet de démontrer que c'est en vain que les incrédules ont essayé de donner au monde une antiquité supérieure à celle que lui assigne la sainte Ecriture; le troisième développe les rapports des prophéties sur la passion et la mort du Messie, avec la passion et la mort du Sauveur; le dernier sert à prouver que les progrès des sciences mathématiques et physiques, loin d'être en opposition avec les vérités du christianisme, servent au contraire à les mieux établir.

* DUNDAS (David), général anglais, né à Édimbourg vers 1735, mort en 1820, membre du conseil privé, commandant du premier régiment des dragons de la garde, etc., remplissait les fonctions d'adjudant-général avec le rang de colonel, et s'était déjà acquis beaucoup de réputation comme tacticien, lorsqu'après la paix de 1783, il sollicita la permission de se rendre à Postdam pour assister à la revue générale que devait y passer le grand Frédéric. De retour en Angleterre, Dundas publia, en le dédiant au roi, son ouvrage intitulé: *Principles of military movements, chiefly applied to infantry*, 1788, in-8°; l'usage exclusif en fut ordonné pour toute l'armée, et on l'a plusieurs fois réimprimé sous le titre (en anglais) de *Modèles et réglements pour la formation, l'exercice en campagne et les mouvements de troupes de S. M.* Peu de temps après parurent les *Réglements pour la cavalerie*, du même auteur, qui sont également devenus classiques dans l'armée anglaise. Sir David Dundas obtint successivement, en récompense de ses brillants services, plusieurs distinctions éminentes: ce fut lui qui, en 1809, succéda au duc d'Yorck dans le commandement en chef de l'armée, place qu'il conserva pendant deux ans.

DUNGAL, écrivain du IXe siècle, mort vers 829 était vraisemblablement hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de St-Denis, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une *Lettre* assez longue, qui se trouve dans le tome 10 in-4° du "Spicilége" de dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la "Bibliothèque des Pères" un *Traité* de Dungal *pour la défense du Culte des Images*, imprimé séparément, 1608, in-8°.

[Le *Traité* de Dungal est une réponse à celui de Claude, intitulé : "Apologeticus de cultu imaginum, et sanctorum", où ce prélat attaque le culte des images. On cite aussi de Dungal un *Recueil* de vers, parmi lesquels on trouve un *Poème* sur Charlemagne, que dom Martène a publié dans le 17e volume de son "Amplissima collectio".]

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), né à Saint-Claude le 30 octobre 1679, professeur en droit à Besançon, mort dans cette ville en 1752, y jouit d'une estime générale par ses lumières et sa probité. [Sa piété surpassait encore ses connaissances.] On a de lui : | *Histoire des Séquanois*, ou *Mémoires du comté de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°; | *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4°; | *Traité des Prescriptions*, 1730, in-4°; | *De la Main-morte et des retraits*, 1733, in-4°. Il justifie par d'assez mauvaises raisons l'usage des seigneurs qui ont le droit de main-morte sur leurs vassaux.—Son fils, François-Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'observations manuscrites sur les ouvrages de son père.—Pierre DUNOD, savant jésuite, de la même famille, donna, en 1697, un livre curieux, intitulé : *La découverte de la ville d'Antré en Franche-Comté, avec des questions sur l'histoire de cette province.*

DUNS (Jean), ainsi nommé parce qu'il était natif de Donston en Écosse, mais plus connu sous le nom de SCOT, entra dans l'ordre de Saint-François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de "Docteur subtil", quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée conception de la sainte Vierge. Jean Scot, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentiments opposés à ceux de saint Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des thomistes et des scotistes. Duns, qui était à la tête de ce dernier, le soutint par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne, où il était allé, en 1308, âgé de 30, 33 ou 35 ans : regardé comme un grand homme par tous ceux qui tenaient pour l'universel "a parte rei", et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenaient pour l'universel "a parte mentis". C'était le sentiment d'Occam, disciple de Scot, et son rival dans ces sottises célèbres; car tous les siècles ont les leurs : nous avons nos romans, nos vers galants, nos drames, nos encyclopédies, remplis de licence et d'irréligion. Les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étaient plus innocents : et, à force d'inutiles subtilités, ils formaient l'esprit à une logique exacte, dont les savants modernes paraissent oublier les premières règles. A propos d'une sottise, l'esprit s'exerce et se porte à de bonnes études. Ces sortes de disputes ressemblent à ces parties acides et volatiles qui existent dans les corps propres à la fermentation. Elles mettent en action toute la masse; dans le mouvement elles se dissipent et se pré-

cipitent : le moment de la dépuration arrive; et il surnage un fluide doux, agréable et vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. (*Voyez* Occam.) Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 grands volumes in-fol. On y trouve la "Vie" de l'auteur, écrite par Wadding, et les témoignages des auteurs qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jean Duns comme l'auteur de l'opinion de "la Conception immaculée de la sainte Vierge"; mais il est sûr qu'elle était connue dès le milieu du XIIe siècle, comme l'on voit par la lettre de saint Bernard au chapitre de Lyon, qui combat cette opinion. Il paraît même que dès le XIe siècle elle était générale parmi les chrétiens d'Orient. (*Voyez* Mahomet.) Quoique Scot soutînt ce sentiment avec éclat, il ne le donnait point comme un dogme certain. (*Voyez* Sixte IV.)

DUNSTAN (Saint), né en 924, sous le règne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il était parent, parut d'abord à la cour; les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, et se consola, dans les exercices de la religion, des injustices du monde. Edmond, successeur d'Aldestan, tira le saint homme de sa retraite, et se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. Dunstan avait rassemblé depuis quelque temps un grand nombre de moines dans un monastère qu'il avait fait bâtir à Glaston. Les vertus et les lumières qui y brillèrent sous ce saint abbé firent de cette maison le séminaire des abbés et des évêques. Les sujets qui en sortirent contribuèrent beaucoup, par leur piété et leur doctrine, au rétablissement de la religion en Angleterre. Dunstan recueillit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worcester, ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le "pallium" du pape, et fut légat du saint-siége dans toute l'Angleterre. Edwy étant monté sur le trône, et scandalisant ses sujets par ses déréglements, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre où le roi s'était enfermé avec une de ses concubines, et le tira par la force d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée : rappelé peu après par Edyaid, qui avait succédé à son frère Edwy, il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques écrits. [Sa "Vie" a été écrite par Eadmer en 1121, et par Osbren, précenteur de l'église de Cantorbéry, dans le XIe siècle].

* DUPARC (Jacques Lenoir), jésuite, professeur de rhétorique au collége Louis-le-Grand, né à Pont-Audemer le 15 novembre 1702, mort à Paris vers 1789, publia : | *Observations sur les trois siècles de la littérature française adressées à M. P.*, Paris, 1774, in-12, avec deux *Pièces* de prose latine étrangères au sujet, qui avaient été imprimées séparément; | *Examen impartial de plusieurs ouvrages sur la littérature*, 1779, in-8°. Il a aussi donné une nouvelle Edition des "Plaidoyers et Discours oratoires" du P. Geoffroy,

1785, 2 vol. in-12, et une Édition des « Œuvres spirituelles » du P. Judde, 1781-82, 7 vol. in-12. La « France littéraire » de 1763 lui attribue un *Eloge de Louis XIV*.

DUPATY (Charles-Marguerite-Jean-Baptiste MERCIER), [président à mortier au parlement de Bordeaux, né à La Rochelle en 1744, mort en 1788, s'est fait un nom par l'ardeur avec laquelle il prit, en 1786, le parti de trois assassins condamnés justement à mort par le bailliage de Chaumont. Un *Mémoire* violent qu'il publia à ce sujet fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur décrété d'ajournement personnel. « Défions-nous, a dit à cette occasion l'avocat-général Séguier, qui en fit justice par le plus logique de ses réquisitoires, de ces citoyens sensibles qui regardent avec indifférence l'assassinat de l'honnête homme, et remplissent de leurs clameurs les tribunaux, pour arracher au supplice le scélérat qui l'a commis; qui exaltent le prix de la vie d'un homme, et renversent la base sur laquelle reposent la sûreté et le bonheur de tous les hommes. » Dupaty publia, depuis son *Mémoire*, et dans le même sens, un *Écrit sur la nécessité de réformer la jurisprudence criminelle*; c'était alors la mode. En dédommagement d'un voyage, pendant lequel il rédigeait les éléments d'une nouvelle constitution ou législation, chez les divers peuples du monde, il demanda 25,000 liv. de rente, que le gouvernement crut pouvoir mieux employer à autre chose. Peu de temps avant sa mort, il publia des *Lettres sur l'Italie*, pleines d'impostures, de mensonges atroces, et d'un fanatisme d'irréligion, qui ne permet pas de croire que sa tête fût bien saine. Un anonyme a publié son « Eloge » en 1789; et cet anonyme est Robespierre.]

*DUPATY (Charles MERCIER), statuaire, membre de l'Institut, officier de la légion-d'honneur, professeur à l'école royale des beaux-arts, conservateur-adjoint de la galerie du Luxembourg, né à Bordeaux, le 29 septembre 1775, était fils du président Dupaty. Reçu avocat, au mois d'août 1790, il se sentit entraîné vers une autre direction. Il commença par étudier le paysage chez Valenciennes; et, quoique depuis il se soit entièrement adonné à l'art statuaire, il conserva toujours un goût très-vif pour la peinture. Dupaty, enlevé par la réquisition, servit dans un régiment de dragons, fut employé comme dessinateur-géographe, puis, rappelé à Paris, près l'école nationale, il étudia la peinture historique chez Vincent, qu'il quitta pour suivre, sous la direction de Lemot, la carrière à laquelle il consacra le reste de sa vie. Il remporta le grand prix de sculpture à la fin de l'an VII; le sujet tait: *Periclès visitant Anaxagore*. Cependant il nourrissait un vif désir d'aller visiter l'Italie. Arrivé dans la métropole des arts, Dupaty composa un grand nombre d'ouvrages: | *Philoctète blessé*; | *Venus genitrix*; | *Cadmus terrassant le serpent de Castalie*; | une petite figure de *Pomone*; | *Biblis mourante*. De retour à Paris, son principal ouvrage fut un *Ajax poursuivi par la fureur de Neptune*. C'est alors qu'il composa *les Remords d'Oreste*, qui n'a pas été exécuté en marbre; puis, l'*Ajax foudroyé*, dont il n'existe égale-

ment que le modèle. Nommé membre de l'Institut en 1816, il fut dès lors chargé de travaux importants, qu'il laissa inachevés : | la *Statue équestre de Louis XIII*, destinée à la place Royale; | et, conjointement avec Cartellier, le *Monument à la mémoire du duc de Berry*. Ces grandes entreprises ne l'avaient pas empêché de composer une figure : *Vénus se découvrant aux yeux de Pâris*. Il existe aussi à Saint-Germain-des-Près une *Vierge* qui lui avait été commandée par la ville de Paris. Son dernier ouvrage est une *Tête d'étude colossale* qu'il n'a pas même coulée en plâtre; et sa main défaillante n'a pu qu'ébaucher un *Jeune berger jouant avec un chevreau*. Dupaty, qui avait beaucoup étudié l'antique, ne s'est pas assez abandonné à ses propres inspirations. Mais l'on trouve dans ses productions un sentiment de noblesse qu'il devait à l'étude même à laquelle il s'était livré avec tant d'ardeur, et au caractère particulier de son talent. A l'âge de cinquante-deux ans, Charles Dupaty avait épousé sa cousine, la fille du médecin Cabanis; il en eut un enfant. Cette union, dans laquelle il avait trouvé le bonheur ne fut pas de longue durée; il mourut le 12 septembre 1825, et M. Cortot, son ami, termina les ouvrages qu'il laissait inachevés.

*DUPATY (Adrien), conseiller à la cour de cassation, frère du précédent, fut d'abord substitut près le tribunal de la Seine ; puis il alla siéger, comme conseiller et comme président à la cour royale de Paris, à côté du fils de ce Séguier qui avait traité si cavalièrement son père. Devenu conseiller à la cour de cassation, il était habituellement chargé, à la chambre criminelle, du rapport des affaires forestières, et il contribua à fixer la jurisprudence sur l'application de notre sixième Code. Dupaty, l'un des magistrats les plus aimables, sinon l'un des plus graves et des plus profonds de cette époque, mourut avant le temps au milieu du choléra. —Un autre fils du président Dupaty est encore l'un des plus féconds fournisseurs des petits théâtres de Paris.

*DUPÉRAT (Isaac-Daniel-Jean DANIAUD), maréchal-de-camp, né à Cognac, d'un homme de loi, mort le 12 octobre 1826, prit part à l'insurrection de la Vendée. Il fit ses premières armes à la prise de Thouars; aide-de-camp de Lescure à l'affaire de La Châtaigneraie, où il fut blessé, il se signala encore dans les déroutes du Mans et de Savenay. Puisaye et Sapinaud lui conférèrent des commandements. Compris dans la pacification de La Jaunais, il se réunit aux chefs qui n'avaient pas posé les armes, tomba au pouvoir des républicains, fut condamné à être détenu jusqu'à la paix, et s'échappa pour se réfugier à Lyon, où il entra dans l'"association des fils légitimes". L'amnistie des consuls lui permit de rentrer à Cognac. Cependant il renouait ses intelligences avec les Vendéens, et achetait du plomb. Arrêté à Saintes, condamné à une détention qu'il subit au Temple, à Vincennes et à Saumur, il ne recouvra la liberté qu'à la chute de Buonaparte. Nommé alors maréchal-de-camp, il réorganisa en 1815 l'armée de la Vendée, succéda à Laroche-Jacquelein dans le comman-

dement du 4[e] corps, et traita enfin avec Lamarque. Au retour des Bourbons, Dupérat devint prévôt à Niort; on lui confia ensuite le commandement du département de la Vendée, où il mourut. Le courage et le désintéressement formaient son caractère.

* DUPERRET (Claude-Romain-Louis), député des Bouches-du-Rhône à l'assemblée législative, puis à la Convention, s'attacha au parti de la Gironde. Dans la cause du roi, il vota l'appel au peuple, et le simple bannissement. Hostile aux jacobins, moins par ses discours que par son audace personnelle, il ne montait jamais à la tribune; mais, un membre de la "Montagne" l'ayant menacé d'un pistolet, le 10 août 1793, Duperret mit l'épée à la main, et brava, dans cette attitude, ceux qui voulaient le faire conduire à l'abbaye. Duperret conduisit Charlotte Corday chez le ministre de l'intérieur, et le capucin Chabot profita de ce fait pour l'accuser de complicité dans l'assassinat de Marat. Duperret parvint cependant à se laver de cette accusation; mais, comme il avait rédigé la protestation de 73 de ses collègues, contre les violences des 31 mai et 21 juin, cette circonstance fut rappelée, ainsi que son entrevue avec Charlotte Corday, et on le traduisit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort; il fut exécuté avec deux de ses collègues, le 31 octobre 1793.

* DUPETIT-Thouars (Aristide), capitaine de vaisseau, né en 1760 près Saumur, fit ses premières armes dans la campagne navale de 1778, contre l'Angleterre. A la paix, plusieurs croisières lui fournirent les moyens de perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises. Plus tard, il forma le projet d'aller à la recherche de La Pérouse que l'on disait avoir échoué sur une île déserte. Son frère, botaniste distingué, s'unit à lui, et tous deux vendirent leurs biens pour subvenir aux frais de cette expédition, à laquelle des souscriptions proposées n'avaient pu fournir des fonds suffisants. Après beaucoup de traverses, Dupetit-Thouars mit à la voile le 2 août 1792; mais, son bâtiment ayant été saisi par les Portugais sur les côtes du Brésil, il fut conduit à Lisbonne, où il subit une détention assez longue. Rendu à la liberté, il partit pour l'Amérique septentrionale, avec l'intention de se fixer aux États-Unis; mais, la tourmente révolutionnaire paraissant apaisée en France, à l'époque de l'établissement du gouvernement directorial, il prit le parti d'y revenir. Dès son arrivée le directoire lui proposa de rentrer au service: il accepta, reçut le commandement du "Tonnant", vaisseau de 80 canons, dans la flotte destinée à l'expédition d'Égypte, et termina sa carrière au combat d'Aboukir (1[er] août 1798). Dupetit-Thouars laissa quelques manuscrits, presque tous incomplets.

* DUPETIT-Thouars (Aubert-Aubert), membre de l'académie des sciences, des sociétés d'agriculture, d'horticulture, etc., chevalier de St-Louis, né au château de Boumois en Anjou, en 1756, mort à Paris le 12 mai 1832, dans sa 75[e] année, embrassa très-jeune encore la profession des armes. En 1792 il forma, de concert avec son frère, capitaine de vais-

seau, le projet d'un voyage de découvertes. Le capitaine s'embarqua d'abord à Brest, et lorsque Aubert-Aubert arriva dans cette ville, son frère en était parti. Il tenta inutilement de le rejoindre à l'île de France, où, faute de ressources, il s'arrêta. Ce fut dans cette colonie, où il resta dix ans, qu'il put se livrer entièrement à la botanique, science pour laquelle il éprouvait une véritable passion. Il passa quelques mois à Madagascar; et, riche en collections, en science et en travaux de toute espèce, il revint en France en 1802. Nommé directeur de la pépinière du Roule, en 1806, il la dirigea pendant vingt années avec zèle et habileté. La suppression de cet établissement lui causa un vif chagrin, qui altéra sensiblement sa santé. Il publia un grand nombre d'ouvrages remplis de vues neuves et originales sur toutes les parties de la botanique et de l'agriculture; c'était, en effet, l'homme le plus versé dans la connaissance des auteurs et des livres relatifs à ces sciences. Il laissa en manuscrit une foule de *Mémoires* et de *Notes*.

* DUPIN (Claude-François-Étienne, baron), secrétaire-général, administrateur du département de la Seine, commissaire du gouvernement près cette administration, ancien préfet des Deux-Sèvres, depuis l'origine de cette institution jusqu'en 1813, conseiller-maître à la cour des comptes, officier de la légion-d'honneur, né à Metz, le 30 novembre 1767, mort à Paris, le 11 novembre 1828, était connu dans le monde politique par : | *l'Almanach du républicain* pour 1793; | *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793 (avec Jacquin), | et un grand nombre d'ouvrages d'administration et de statistique. Dans le monde littéraire il se recommandait par des *Traductions* de l'allemand et d'autres langues. Membre de l'académie celtique, qui est devenue la "Société royale des antiquaires", il lui donna plusieurs *Mémoires*, notamment sur le patois poitevin et sa littérature. Dupin laissa en manuscrit : | un ouvrage sur l'*Origine et les Droits des communes;* | un *Abrégé de l'Histoire de France, par provinces;* | une *Traduction* des Comédies de l'Arioste, | et une *Légende austrasienne intitulée* "Valdrée".

* DUPIN (Antoine), membre de la Convention, était employé dans les fermes lorsque le département de l'Aisne le députa à cette assemblée, où, dans le procès du roi, il se prononça comme son collègue de députation, Condorcet, pour la peine la plus forte après la mort, c'est-à-dire pour la déportation. N'ayant point voté la mort dans le procès du roi, ni signé l'acte additionnel, il ne dut pas quitter la France par suite de la loi du 12 janvier 1816.

* DUPLAN, (Jean-Maurice DE SUEBE) prêtre licencié en droit, membre de l'académie des sciences de Rieux, sa patrie, a fait imprimer un *Essai d'office en français*. Il y a mis une *Préface* qui est pleine de citation des Pères de l'Église favorables à son projet. En 1786, il a donné un *Psautier grec;* et pour familiariser les jeunes gens avec cette langue, il leur a fait chanter des psaumes en grec. Il a joint à ce *Psautier* des Hymnes, des Cantiques et une Messe en grec. Ce qu'il y a de re-

marquable, c'est que l'auteur a fait imprimer à ses frais et distribuer gratis ces différens ouvrages. Encouragé par les succès que sa manière d'enseigner le grec avait eus, il a publié, en 1787, deux vol. de *Discours grecs*, qu'il a encore distribués gratuitement. En 1788, il a fait paraître une Edition de "Sophocle", 2 vol. in-12, et en 1789, un vol. in-12, sur les *Racines de la langue latine*. Le but bien louable de l'auteur a été de venir au secours des écoliers indigents, et de de leur inspirer l'amour de l'étude. Les sacrifices que ce vieillard a faits méritent la reconnaissance de ceux qui s'intéressent aux progrès de l'étude des langues anciennes.

* DUPLANTIER (Fronton), député suppléant de la Gironde à l'assemblée législative, puis député à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans appel ni sursis, donna sa démission en juin 1793, et resta ignoré pendant le règne de Robespierre. Nommé président de l'administration du département de la Gironde, après l'établissement du directoire, il entra au conseil des cinq-cents dans le mois de germinal an VI. L'énergie avec laquelle il se prononça contre la révolution du 18 brumaire, le fit exclure du corps-législatif. Depuis cette époque il n'a point reparu sur la scène politique.

DUPLEIX (Scipion), naquit à Condom en 1569, d'une famille noble, originaire du Languedoc. Il vint à Paris, en 1605, avec la reine Marguerite de France, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite conseiller et historiographe de France, et travailla long-temps à l'histoire de ce royaume. Comme ultramontain, il composa un savant *Traité sur* (ou plutôt *contre*) *les libertés de l'église gallicane*; mais, le chancelier Séguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit, pour lequel il demandait un privilége, il en mourut de chagrin, peu de temps après, à Condom, en 1661, à 92 ans. On a [de cet homme supérieur, qui faisait marcher toutes les sciences de front,] plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | *Mémoires des Gaules, depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son *Histoire de France*. Ils sont très-estimés. On voit que l'auteur avait été aux sources. | *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-fol. La narration de Dupleix [est simple et même entraînante : elle joint à la naïveté de Montaigne la force de Bossuet.] Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu déplurent à Mathieu de Morgues et au maréchal de Bassompierre. Ils l'accusèrent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. Dupleix leur répondit avec avantage. | *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol.; | un *Cours de Philosophie*, en français, 3 vol. in-12. [On trouve à la suite du *Cours de Philosophie* deux ouvrages, que Dupleix avait d'abord fait imprimer séparément, et intitulés : | *Les causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*; | *La curiosité naturelle, redigée en questions*. C'est le modèle des "Récréations mathématiques", etc., d'Ozanam, de Montucla, de l'abbé Guyot.] *La liberté de la Langue française*, contre Vaugelas.

*DUPLEIX (Joseph-François), gouverneur général des établissements français dans l'Inde, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, entra en 1719 au service de la compagnie, dont son père, fermier général, était directeur, et fut nommé en 1720 premier conseiller au conseil supérieur de Pondichéry et commissaire des guerres; son zèle et sa capacité le firent bientôt remarquer par Lenoir, gouverneur de la colonie. Nommé en 1731 directeur général au Bengale et commandant à Chandernagor, il trouva nos établissements réduits à l'état le plus triste; pendant dix ans il travailla à les rétablir; ses succès furent tels que Chandernagor devint pour les Anglais un sujet de jalousie. Pendant son administration il s'y construisit 2000 maisons en briques, le commerce maritime prit un accroissement immense, et Dupleix parvint à former un nouvel établissement à Patno. En même temps qu'il enrichissait l'état, ses spéculations particulières furent tellement heureuses, qu'il se trouva à même d'avancer plusieurs millions, pour soutenir, en Asie, la gloire du roi et l'honneur de la France. La récompense d'une conduite si noble et de travaux si utiles fut le gouvernement de Pondichéry, auquel il fut appelé en 1742. Sa première pensée fut le rétablissement des fortifications; mais il reçut l'ordre de suspendre les travaux. Dupleix, craignant la guerre, désobéit; ses prévisions furent justifiées; la guerre éclata entre la France et l'Angleterre. La prise de Madras par Labourdonnaye fut un des plus beaux faits d'armes de l'époque; mais Labourdonnaye avait consenti à rendre Madras moyennant une rançon : Dupleix, gouverneur-général de toute l'Inde, cassa la capitulation, et conserva la place. On taxa sa conduite de jalousie; mais il n'avait agi qu'en vertu des ordres secrets du ministre, et on regarda comme un service éclatant la conservation de Madras, dont le ministère tira un grand parti dans le traité d'Aix-la-Chapelle. Peu de temps après, les Anglais voulurent prendre une revanche éclatante, et s'emparer de Pondichéry, qu'ils attaquèrent par terre et par mer. Après 45 jours de tranchée ouverte, l'amiral Boscawen fut obligé de lever le siége. Dupleix avait peu de troupes, son génie suppléa à tout; il fut à la fois général, artilleur, ingénieur. Le cordon rouge fut le prix de ce fait d'armes mémorable. Convaincu par l'expérience que, sans possessions dans l'Inde, le commerce était ruineux pour la compagnie, il conçut le plan que l'Angleterre suivit depuis avec tant de succès. Des alliances adroitement ménagées avec des princes indiens, un secours utile accordé à l'un d'eux, eurent pour résultat la concession de plusieurs provinces et le titre de nabab que lui conféra le grand Mogol; cette dignité mettait sous sa protection immédiate les établissements français dans l'Inde, et rendait les gouverneurs français égaux à ceux de la nation mogole, établis par l'empereur lui-même. Des succès aussi brillants portèrent ombrage à la compagnie anglaise, qui demanda le rappel de Dupleix. On craignait la guerre, le ministère céda, et le fit rem placer. Cette faute ruina notr

crédit dans l'Inde, et prépara la puissance actuelle des Anglais, qui exécutèrent à la lettre, depuis cette époque jusqu'à la ruine de l'empire de Misore, le plan tracé par Dupleix. Revenu en France, on lui disputa sa fortune entière, versée dans la caisse de la compagnie pour le service de l'état, et il mourut en 1763 avant d'avoir pu obtenir justice, dans une position voisine de la pauvreté.

* DUPONT de Bigorre, avocat, député des Hautes-Pyrénées à la convention, y vota pour la mort de Louis XVI, « avec sursis jusqu'à ce que le territoire de la république eût été purgé des Bourbons ». Il mourut pendant la session.

* DUPONT (Jacob-Louis), membre de l'assemblée législative en 1792, passa ensuite à la convention; après s'être prononcé dans le procès du roi pour la peine de mort, sans appel ni sursis, il alla jusqu'à se déclarer athée en pleine séance. J.-L. Dupont mourut à Paris en 1813, dans un état d'aliénation mentale qui s'accrut périodiquement jusqu'à son dernier jour.

*DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), économiste et philosophe, né à Paris en 1739, suivit l'état de son père, qui était horloger, et se mit à voyager. Ennuyé d'une vie errante, il revint à Paris, où il fit la connaissance de plusieurs économistes, tels que Quesnoy, l'abbé Beaudeau, Turgot, etc. Deux petits écrits sur le commerce des grains, qu'il publia en 1764, le firent choisir pour continuer les "Éphémérides du citoyen", ou "Chronique de l'esprit national", rédigées par Mirabeau et Beaudeau, depuis 1765, et qui traitaient d'administration, de commerce, d'agriculture, etc. Ce recueil, qui parut jusqu'en 1772, contient 63 vol. in-12. Quand Turgot quitta la place d'intendant de Limoges, pour venir à Paris occuper celle de contrôleur-général des finances, il donna à Dupont un emploi dans ses bureaux, et l'associa à ses projets de réforme. Sa disgrâce n'influa point sur le sort de Dupont, qui, nommé conseiller, avait le titre de commissaire auprès du ministre des finances, et qui devint un des principaux agents dans le traité de commerce fait avec l'Angleterre en 1786. Dnpout, après avoir amassé quelque fortune, avait acheté une terre près de Nemours, ce qui lui fit ajouter ce nom au sien propre. Député aux États-généraux par ce bailliage, il déclama contre le despotisme et principalement contre le clergé. A l'assemblée constituante, il se prononça pour la suppression de toutes les dîmes et des ordres religieux, et combattit le projet de déclarer la religion catholique religion de l'état; s'étant uni au parti appelé "monarchien", il se déclara pour les deux chambres et le pouvoir limité du roi. Dans l'intervalle il s'était fait imprimeur. Parfois son enthousiasme révolutionnaire faisait place à des intervalles de raison : ainsi il combattit la création des assignats, et montra du courage, le 10 août 1792, en défendant Louis XVI. Cette conduite lui attira la haine des jacobins, qui voulurent le noyer au sortir d'une séance. Caché pendant la terreur, il reparut en 1795, fut député du Loiret au conseil des anciens, et prononça des *Discours* assez sages, qui prouvaient que

les excès de la révolution avaient un peu affaibli son enthousiasme démagogique. Après le 18 fructidor, il donna sa démission, passa à New-Yorck, où il s'établit comme négociant, revint en France sous le gouvernement consulaire, et, en 1805, fut nommé membre de la chambre de commerce. En 1814, il devint secrétaire du gouvernement provisoire; Louis XVIII le nomma conseiller-d'état, puis chevalier de la légion-d'honneur, mais, au retour de Buonaparte, il partit pour l'Amérique, où il mourut dans l'état de New-Yorck, à Elanklérion, près Wilmington, le 8 août 1817, à l'âge de 78 ans. Il nous reste à parler de ses ouvrages, dont la plupart renferment des idées aussi extravagantes qu'anti-chrétiennes. Nous citerons comme preuves de sa folie plusieurs *Mémoires*, lus à l'Institut, dont il était membre, et où il prétend qu'il existe un langage entre les oiseaux, leur attribuant la faculté de se comprendre mutuellement à l'égal des hommes. Affilié aux soi-disant philanthropes, il fut un des premiers membres de leur " comité de direction civile et religieuse "; mais il paraît qu'il n'embrassa pas entièrement leur opinion, parce que, dit-on, " il avait aussi un système particulier de théologie". Il le publia, notamment dans la *Philosophie de l'univers*, qui eut trois éditions, Paris, 1796, 1797, 1799, in-8°. Il y tourne en ridicule le paradis, les préceptes du christianisme, avec des expressions si insolentes, que nous nous abstenons de les répéter. Pour trouver matière à des reproches absurdes et à des triviales plaisanteries, il confond notre religion avec les ridicules pratiques des Indiens. C'est dans ce même ouvrage qu'il essaie de poser les bases d'une nouvelle religion. Avec un système d'antithèses dicté par une imagination en délire, il nous peint le créateur de toutes choses, le Dieu des chrétiens, comme les païens pouvaient peindre leur Jupiter, soumis aux lois d'une "nature" et d'un " destin" plus puissants que lui. L'homme, à l'entendre, n'est plus cet être par excellence que la main de Dieu s'est plu à former à son image en lui accordant le privilége exclusif de l'intelligence; Dupont lui fait partager cet avantage avec les animaux les plus vils, et le cynique Diogène semble vaincu par ce nouveau champion de tous les systèmes qui avaient déjà longtemps avant lui fait la honte du philosophisme. Telle est la doctrine consignée dans les *Mémoires* qu'il eut l'impudence de lire à l'Institut, et que l'Institut eut le courage d'entendre dans les années 1804-5-6-7; le recueil fut imprimé sous le titre de *Mémoires sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle*, etc., Paris, 1807, 1 vol. in-8°; 2e édition, 1813. Voici les autres ouvrages de Dupont : ils ne sont guère plus lisibles que les précédens, car, quelque genre qu'il traitât, littérature ou économie politique, il ne s'élevait jamais au-dessus du médiocre. | *Éphémérides du citoyen*; | *Tableau comparatif des demandes contenues dans les cahiers des trois ordres réunis, à messieurs les députés aux états-généraux*, 1789, in-8°; | *Le Pacte de famille et les Conventions subséquentes entre la France et l'Espagne, avec des ob-*

servations sur chaque article, 1790, in-8° ; | *Plaidoyer de Cysias*, (contre les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale) ; | *Trenée*, ou *Le bon Fils*, 1808, in-8°; | *Essai de traduction en vers de Roland Furieux*, de l'Arioste, 1813, in-8°. Dupont fut éditeur des *OEuvres de Turgot*, sa triste idole, Paris, 1811, 9 vol. in-8°. Il donna d'ailleurs beaucoup d'articles aux journaux, tels que les "Archives littéraires", le "Mercure", "le Publiciste", etc., etc.

* DUPORT (Gilles), docteur en droit civil et canon, et protonotaire apostolique, né à Arles en 1625, entra dans la congrégation de l'Oratoire, enseigna les humanités au Mans, quitta les oratoriens en 1660, et mourut en 1690. Il est auteur des ouvrages suivants: | *Histoire de l'église d'Arles, de ses évéques et de ses monastères*, 1690, 1691, in-12; c'est un abrégé de l'ouvrage latin du chanoine Saxi; | *La Rhétorique française, contenant les principes et les règles de la chaire*, 1673, in-12, réimprimée en 1684, sous le titre suivant : *L'Art de prêcher, contenant diverses méthodes pour faire des sermons*, etc.; | *Les Excellences, les Utilités et la Nécessité de la Prière*, Paris, 1667.

* DUPORT (Adrien), conseiller au parlement, était un des plus jeunes magistrats de sa compagnie, et dans la lutte qui s'établit en 1787 et 1788, entre ce corps et le gouvernement de Louis XVI, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à paralyser l'autorité royale. C'est dans sa maison que se rassemblaient, avant la réunion des états, les plus fougueux adversaires du pouvoir monarchique. Député aux états-généraux par la noblesse de la ville de Paris, il protesta contre les délibérations de son ordre, et se réunit au tiers-état avec quarante-six de ses collègues. En arrivant à l'assemblée nationale, Duport se plaça parmi les plus ardents révolutionnaires, qui occupaient, au nombre de trente ou quarante, l'extrémité de la salle, à gauche du président. Il se lia, avec Barnave, dont les talents servaient ses projets; avec La Borde-Mérinville, le plus riche propriétaire de France; avec le duc d'Aiguillon, se faisant ainsi un parti capable de combattre la cour. Les choses en étaient arrivées au point que l'assemblée devait être dissoute par la force, ou asservir l'autorité royale. Les révolutionnaires ne virent d'autre moyen d'échapper au danger qui les menaçait, qu'une insurrection générale. Pour y parvenir et donner le change au gouvernement, il fallait paraître, aux yeux du peuple, prendre les intérêts du monarque, et Duport imagina de faire courir la nouvelle que des brigands, ennemis du roi, arrivaient de tous les points pour dévaster la France. Les brigands ne parurent pas; mais on s'arma de tous côtés pour les repousser ; et dans plusieurs provinces ces nouveaux soldats, qui avaient pris les armes pour combattre les brigands imaginaires, devinrent eux-mêmes des brigands trop réels. La tribune retentissait tous les jours des plaintes portées contre ces bandes armées. Duport proposa de former un comité de quatre membres seulement, qui serait chargé de rendre compte de tou-

tes ces affaires, espérant qu'il pourrait diriger ce comité à son gré, et qu'ainsi il maîtriserait les délibérations de l'assemblée. Mais le député Dandré, conseiller au parlement d'Aix, sut déjouer ses projets. Duport, sans être déconcerté par cet échec, parut au premier rang dans la nuit du 4 août, où il se montra favorable aux curés de campagne. Lors des funestes événements des 5 et 6 octobre 1789, il déploya la même ardeur. On préparait à Paris une nouvelle insurrection, et la cour de son côté organisait à Versailles les moyens de la déjouer. Les gardes-du-corps, pour fraterniser avec le régiment de Flandre, qu'on avait fait venir à Versailles, lui donnèrent un repas. Duport dénonça ce banquet, la populace se souleva avec fureur, et l'on vit Duport, qui avait organisé l'insurrection, parcourir les rangs du régiment de Flandre, et haranguer les soldats, qui ne tardèrent pas à se réunir aux factieux. Il était tellement enthousiaste de l'égalité politique, qu'il demanda que le bourreau même pût jouir de tous les droits de citoyen. Il vota contre la sanction royale, " même suspensive ", et fut au nombre des députés chargés de recevoir les déclarations du roi après son retour de Varennes. Mais la bonté de ce prince et sa triste situation firent sur lui une telle impression, qu'il changea tout à coup de système avec ses amis. Il n'était déjà plus en son pouvoir de fermer l'abîme qu'il avait aidé à creuser. Président du tribunal criminel de Paris, il occupa cet emploi jusqu'au 10 août. Sous l'assemblée législative, Duport fut appelé chez le roi avec Barnave, pour l'aider de ses conseils; mais le prince écoutait en même temps d'autres avis, et ces discours, inspirés par des intérêts opposés, firent prendre au roi de fausses mesures. On prétend que Duport donna au roi, avant la révolution du 10 août, des conseils qui l'eussent peut-être sauvé, et que ce monarque rejeta, effrayé de leur violence, aimant mieux être la victime de ses sujets que de faire verser le sang de quelques-uns d'entre-eux. Après la journée du 10 août, Duport prit la fuite, et fut arrêté à Melun. Danton, qui lui avait des obligations, organisa une émeute contre les prisonniers, pour favoriser son évasion, et il parvint à s'échapper. De retour à Paris, Duport fut encore obligé de prendre la fuite. Après la journée du 18 fructidor, les événements le forcèrent de se retirer chez l'étranger, et il mourut sous un nom supposé à Appenzell, en Suisse, au mois d'août 1798. Il avait fait une *Traduction* de Tacite qui ne s'est pas retrouvée.

* DUPORT-Lavilette, habile avocat de Grenoble, où il mourut en 1827, dans un âge avancé, acquit dans sa province un crédit qui le fit nommer à la chambre des "cent-jours"; il y fut aussi nul que Laromiguière, fameux avocat de Toulouse. Duport-Lavilette laissa, dit-on, sous le nom de *Questions de droit*", de volumineux factum à la Merlin, qu'on n'a point publiés.

* DUPORTAIL, ministre de la guerre sous Louis XVI en 1790, avait servi dans l'arme du génie, et y avait acquis la réputation d'un habile officier. Il était maréchal-de-camp lorsque le roi

l'appela au ministère, sur la recommandation du marquis de La Fayette, avec lequel il avait fait les campagnes d'Amérique, dans la guerre de l'indépendance des colonies anglaises; mais il dut partager la disgrâce de son protecteur quand celui-ci perdit sa popularité. Mandé à la barre de l'assemblée législative en 1791 pour répondre à une dénonciation des administrateurs du district de Château-Thierry, qui lui reprochaient des mesures prises inconstitutionnellement, Duportail, après avoir essayé une justification maladroite, se vit forcé de donner sa démission. Plus tard, pour se soustraire à la hache révolutionnaire, il alla chercher un asile en Amérique. Buonaparte, 1er consul, le fit rayer de la liste des émigrés; et il revenait en France lorsque la mort le frappa pendant la traversée, en 1802.

* DUPOUGET-Duclaux (Antoine), supérieur général du séminaire de Saint-Sulpice, docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Paris, né le 8 novembre 1749, à Cieurac, près Souillac, dans le diocèse de Cahors, mourut le 5 décembre 1827. Après avoir étudié à Cahors, il vint à Paris. Maître de conférences au séminaire de Saint-Sulpice, il fut le quatrième de sa licence, et devint docteur en 1778. Chargé de professer la théologie à Nantes, puis à "la Solitude", il fut nommé directeur du séminaire d'Angers, d'où il revint à "la Solitude". A l'époque de la révolution, il resta presque continuellement dans la maison d'Issy; arrêté en 1793 et enfermé dans la prison de Saint-Lazare, il ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. Il reprit aussitôt l'exercice de son ministère, et se joignit à l'abbé Émery pour diriger le nouveau séminaire. Elu pour lui succéder (1814), il gouverna cet établissement avec sagesse, et c'est à ses soins que le clergé français doit ses membres les plus distingués.

* DUPUGET (Edme-Jean-Antoine), inspecteur général des colonies pour la partie militaire, correspondant de l'Institut, et membre de la société d'agriculture de Paris, né à Joinville en 1743, mort en 1801, avait long-temps servi dans le corps royal d'artillerie. On lui doit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Bon minéralogiste, il a enrichi le muséum d'histoire naturelle de plusieurs morceaux curieux, et a fourni des *Mémoires* intéressants au "Journal des mines".

* DUPRAT jeune (J.), d'Avignon, député des Bouches-du-Rhône à la Convention, parla en ces termes, lors du jugement de Louis XVI : « Je condamne à » mort Louis le traître. » S'étant jeté dans le parti de la Gironde, il fut décrété d'accusation le 3 octobre 1793, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 29 du même mois.

* DUPRÉ (Adrien), attaché dès sa jeunesse aux emplois consulaires, mort à Smyrne en 1831, visita les diverses contrées de l'Orient, et publia : | *Voyages aux ruines de Nicopolis et de l'Épire*; | *Essai historique et commercial sur les bouches du Cattaro*; | *Voyage en Perse*.

DUPUI (Germain), prêtre de l'Oratoire, curé de Chartres, chanoine de l'hôpital St-Jacques de Paris, archidiacre et théologal de la cathédrale de Luçon, se re-

tira chez les PP. de l'Oratoire de Niort, où il mourut en 1715, âgé de 70 ans. Il a traduit en vers français quelques " Poésies latines " de Santeuil, et laissé quelques écrits contre les jansénistes.

* DUPUIS (Mathias), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né au XVIIe siècle, envoyé en 1644 comme missionnaire à la Guadeloupe et dans les autres possessions françaises aux Antilles, et mort à Orléans vers 1660, est auteur d'une *Relation* de l'établissement d'une colonie française dans l'île de la Guadeloupe, et des mœurs des sauvages, Caen, 1652, in-8°.

*DUPUIS (Charles), graveur, né à Paris en 1685, mort en 1742, membre de l'académie de peinture, a gravé, pour le cabinet de Crozat, beaucoup de tableaux des galeries de Versailles et du Palais-Royal. On estime ses estampes de | *La Terre et l'Air*, d'après L. de Boulongne; | *Saint Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte; | et *Le Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo.

*DUPUIS (Alexis-Nicolas), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Paris, est auteur des ouvrages suivants : | *Historia abbatiæ saviniacensis*, dans le nouveau "Gallia Christiana"; | *Arrêt du conseil de Momus qui supprime l'écrit anonyme intitulé :* " l'Année merveilleuse", 1748; | *Nouvel almanach de Paris*, ou *Calendrier des Parisiens illustres*, 1757, in-4°; | *Lettre critique sur l'histoire du pontificat d'Eugène III*; | *Pensées de l'abbé Prévost*, avec l'abrégé de sa *Vie*, 1762, in-12; | *L'Esprit de J.-J. Rousseau*, avec une *Préface*, 1764, in-12; | *L'Esprit des monarques philosophes, Marc-Aurèle, Julien, Stanislas, Frédéric*; avec des *Préfaces*, 1764, in-12.

* DUPUIS (Charles-François), membre de l'Institut, et l'un des impies les plus décriés de ces derniers temps, né le 26 octobre 1742 à Trie-le-Château, entre Gisors et Chaumont, mourut à Is-sur-Till le 29 septembre 1809. Son père, qui était instituteur, lui apprit les mathématiques et l'arpentage. Il avait déjà fait dans cette partie des progrès rapides, lorsque le duc de la Rochefoucault lui fit obtenir une bourse au collége d'Harcourt. Car c'est une chose remarquable, que la plupart des sophistes et des Jacobins aient été les protégés des grands seigneurs, leurs ennemis nés. Les succès qu'il obtint dans ses nouvelles études lui méritèrent d'être nommé, à 24 ans, professeur de rhétorique au collége de Lizieux. Il employait le temps que n'exigeaient pas ses fonctions à l'étude du droit, et il se fit recevoir avocat au parlement le 11 août 1770. Chargé par l'université de faire l'*Éloge funèbre* de Marie-Thérèse d'Autriche, c'est là que commença sa réputation littéraire. Il s'appliqua de nouveau aux mathématiques, et suivit pendant quelques années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia étroitement. Quelques *Mémoires* qu'il publia sur l'astronomie le firent remarquer plus particulièrement, et Condorcet le proposa à Frédéric II pour remplir la chaire de littérature au collége de Berlin. Dupuis allait s'y rendre lorsque ce monarque vint à mourir. Mais il obtint bientôt après la chaire d'éloquence latine au collége de France, restée vacante par la

mort de Béjot. Il fut admis en 1788 à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et nommé ensuite un des quatre commissaires de l'instruction publique chargés de faire l'inventaire des contrats, bourses et bâtiments des colléges de la capitale. Lorsque les orages de la révolution commencèrent, Dupuis alla chercher un asile à Évreux. En 1792, le département de Seine-et-Oise le députa à la Convention. Par une belle inconséquence à ses principes, lors du procès de Louis XVI, il vota pour la détention comme mesure de sûreté, ensuite pour le sursis, et, en refusant aux députés la qualité de juges, il eut le courage de dire à l'assemblée : « Je souhaite que l'opinion qui obtiendra la majorité des suffrages fasse le bonheur de tous mes concitoyens ; et elle le fera si elle peut soutenir l'examen sévère de l'Europe et de la postérité, qui jugeront le roi et ses juges. » Il fut élu membre du conseil des cinq-cents en l'an IV ; et envoyé par le département de Seine-et-Oise au corps législatif, dont il devint président. Enfin le tribunat et le corps législatif le nommèrent candidat au sénat. Ici se termine sa carrière politique. Ses ouvrages sont : | *Mémoires sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie*, Paris, 1781, in-4° ; où Dupuis essaie de s'approprier un système que l'on retrouve dans les ouvrages de plusieurs auteurs de l'antiquité, et particulièrement dans les "Saturnales" de Macrobe ; | *Origine de tous les cultes*, ou *la religion universelle*, Paris, 1794, 3 vol. in-4° et un Atlas, ou 12 vol. in-8°. Le Père Brunet fait bien connaître l'absurdité et l'insolence de cette production dans son "Parallèle des Religions". On la trouve aussi solidement réfutée dans un écrit intitulé : "La vérité et la sainteté du christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs du livre de "l'Origine de tous les cultes". L'ouvrage de Dupuis produisit des effets très-différents : d'un côté, les hommes religieux lui reprochèrent avec justice de saper les fondements de la religion chrétienne, et les amis de l'érudition se joignirent à eux pour le réfuter ; de l'autre, les incrédules le défendirent avec ardeur, croyant trouver dans ses absurdités des arguments irréfragables en faveur de leur incrédulité. De cette manière, ce livre devint un livre de parti, qui, réfuté et défendu de deux côtés, finit par tomber dans l'oubli. Dupuis chercha à le relever en publiant un *Abrégé de l'histoire des cultes*, 1798, 1 vol. in-8°. Mais cet *Abrégé* lui-même est fait sans discernement, sans méthode et sans goût. L'ouvrage que Dulaure a publié sous ce titre : "Des cultes qui ont précédé l'idolâtrie", peut être considéré comme le second volume de Dupuis. Ce dernier aimait à traiter les sujets nouveaux, quelque extravagants qu'ils fussent. C'est d'après ce principe qu'il lut à la troisième classe de l'Institut un long *Mémoire sur le phénix*. Il avait cru voir dans cet oiseau imaginaire le symbole de la grande année, composée de 1460 années vagues, et appelée période solthiaque ou caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. Nous avons encore de lui : | *Mémoire sur le zodiaque de Denderah*.

DUPUY, secrétaire au congrès

de Ryswick, a publié, de 1693 à 1731, plusieurs ouvrages de littérature et de morale, parmi lesquels nous citerons seulement : | *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions et sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; | *Instructions d'un père à sa fille*, tirées de l'Écriture sainte, 1707, in-12, 3e édition; | *Instructions d'un père à son fils*, 1731, in-12. Les "Réflexions sur l'amitié", 1728, in-12, qui lui ont été souvent attribuées, sont de l'abbé de Varennes.

DUPUY (Louis), archéologue et savant français, né dans le Bugey en 1709, mort à Paris en 1795, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a publié en cette qualité 6 vol. des "Mémoires de l'académie" (de 36 à 41). Il a donné pour le "Théâtre des Grecs" du P. Brumoy, la *Traduction* de quatre tragédies de Sophocle : "Ajax", "les Trachiniennes", "Œdipe à Colonne" et "Antigone", Paris, 1762, in-4°, ou 2 vol. in-12. Dupuy unissait la connaissance des mathématiques à celle des langues et des usages anciens; on lui doit | des *Observations sur les infiniment petits*, etc., | et une Édition du "Fragment d'Anthemius sur des paradoxes de mécanique"; texte grec, et traduction française en regard, Paris, 1777, in-4°.

DUPUY (André-Julien, comte), pair de France, né à Brioude en 1753, mort à Paris le 7 janvier 1832, était, en 1775, conseiller au châtelet de Paris, fonctions qu'il remplit avec intégrité. Nommé en 1789 intendant de justice, police, finances, guerre et marine, des îles de France et de Bourbon, avec des pouvoirs fort étendus, il contribua, par son administration, à conserver ces colonies à la France; mais l'altération de sa santé le rappela sur le continent. En octobre 1801, Buonaparte, premier consul, lui confia les fonctions de la légation française au congrès d'Amiens, l'appela ensuite au conseil d'état, puis au sénat en 1806. Dupuy repartit pour l'Inde, en qualité de gouverneur civil des établissements français; il justifia à Pondichéry la confiance qu'on avait en lui. De retour en France, il siégeait à la chambre des pairs, lorsqu'au sortir d'une séance pénible, il expira à 78 ans.

DUPUY (J.-B.-C.-H.), homme de loi et juge-de-paix à Montbrison, député de Rhône-et-Loire à l'assemblée législative, et ensuite à la convention, y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. La convention l'envoya à Lyon en 1793; mais sa mission dans cette ville, que les Couthon, les Collot-d'Herbois, les Fouché inondèrent du sang de ses meilleurs citoyens, ne fut point marquée par de semblables forfaits. Après la session conventionnelle, Dupuy n'occupa plus de fonctions publiques. Frappé par la loi du 24 juillet, il fut obligé de sortir de France.

* DUPUY DES ISLETS (Le chev.), ancien chevau-léger de la garde du roi, auteur de *Poésies fugitives*, qu'on trouve dans l'"Almanach des Muses", mort en 1831, émigra en 1791, fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit en Angleterre, et rentra en France après le 18 brumaire. Parent de l'impératrice Joséphine, il célébra les victoires de Buonaparte, la naissance du roi de Rome, etc. Nommé, à la rentrée des Bourbons, major de cavalerie et chevalier de

Saint-Louis, il chanta ses nouveaux bienfaiteurs. Indépendamment de ses *Poésies fugitives*, Dupuy des Islets, publia les "Œuvres poétiques de Boileau" avec des "Notes de Lebrun", et celles de "J.-B. Rousseau" avec les "Notes" du même critique.

* DUQUESNE (Arnaud-Bernard D'ICARD), docteur de Sorbonne, et vicaire-général de Soissons, naquit à Paris vers 1732. S'étant engagé dans l'état ecclésiastique, il se concilia bientôt l'estime générale par la pureté de ses mœurs, son assiduité au travail, sa piété, son zèle pour la religion; et il sut gagner la confiance de Beaumont, archevêque de Paris, qui le consulta plusieurs fois sur les affaires qui concernaient la religion. Nommé aumônier de la Bastille, il trouva dans cet emploi l'occasion d'exercer envers les prisonniers sa charité et son zèle. Il se lia d'une étroite amitié avec le chevalier de Launay, qui en était gouverneur, et qui périt ensuite à la prise de cette forteresse. L'abbé Duquesne a plusieurs fois attesté que les prisonniers renfermés dans ce lieu y étaient traités avec une humanité qui allait souvent jusqu'à des égards. Cet excellent ecclésiastique mourut le 20 mars 1791, âgé de 59 ans, laissant plusieurs bons ouvrages; il y en a dont il n'est que l'éditeur: | *L'Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, 1773, 13 vol. in-12; 1778, 8 vol. in-12. Il y a eu encore plusieurs autres éditions depuis cette dernière. Le P. Giraudeau avait rassemblé les principaux matériaux de cet ouvrage; mais, sa santé ne lui ayant pas permis de les rédiger, de Beaumont confia ce soin à l'abbé Duquesne. Ce livre jouit d'une réputation bien méritée; il est également utile aux simples fidèles et aux pasteurs chargés de les instruire. | L'"Ame unie à Jésus-Christ dans le saint-sacrement de l'autel"; ouvrage posthume de madame Poncet de La Rivière, veuve Carcado; il y joignit un *Éloge* de la vie de l'auteur. | *L'année apostolique*, ou *Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes et des Épîtres des apôtres, et de l'Apocalypse de saint Jean, pour servir de suite à* "l'Evangile médité", Paris, 1791, 12 vol. in-12; Liége, 1804: cette édition est la plus correcte. Le succès qu'avait obtenu l'"Evangile médité" fit désirer à des personnes pieuses qu'on fît sur les Épîtres et les Actes des Apôtres le même travail qu'on avait fait sur les Evangiles: Duquesne se détermina à cette longue et pénible entreprise. Ce second ouvrage est, comme le premier, rempli de solidité et de sentiments affectueux; mais le style y est en général peu soigné. On a traduit en italien ces deux ouvrages. | *Les grandeurs de Marie*, 2 vol. in-12. L'abbé Duquesne, qui sentait tous les jours sa santé s'affaiblir, désirait beaucoup de pouvoir terminer ce travail: il en demanda la grâce à Dieu, et il fut exaucé. Le second volume et la préface furent achevés la veille de sa mort.

*DUQUESNOY (E.-D.-E.-J.), député à l'assemblée législative et à la convention, né à Bouvigny-Boveffles en 1748, mort le 16 juin 1795, avait embrassé l'état monastique; mais sa vie scandaleuse avait forcé son supérieur à le renvoyer. Il contint son audace jusqu'au 10 août; dès que le trône fut

renversé, on le vit provoquer l'odieuse loi des suspects, que Merlin son compatriote fit rendre treize mois après pour la désolation de la France. En octobre 1792, Duquesnoy fut envoyé dans le Nord pour y élever les esprits à la "hauteur de la nouvelle révolution". Lors du procès de Louis XVI, sa rage fut telle contre ce prince, que la majorité de la convention crut devoir lui imposer silence, pour avoir osé insulter quelques-uns des membres qui voulaient qu'on accordât du moins au roi la faculté de préparer sa défense. Il demanda que les votes sur les trois questions posées dans cet infâme procès fussent prononcés à haute voix, afin, disait-il, qu'on pût connaître les amis du "tyran". Il vota la mort sans appel et sans sursis. Envoyé à l'armée du Nord, il marqua son passage par les plus horribles massacres; Lebon lui-même, dont le nom seul effraie encore les villes de l'Artois et de la Picardie, passait pour être moins cruel que lui. Il dénonça aux jacobins, après le 9 thermidor, ceux qui avaient fait tomber Robespierre, les accusant de ne l'avoir renversé que pour le remplacer. Cependant, voyant qu'il était sur le point d'être dénoncé lui-même comme complice de ce monstre, il sembla tout à coup vouloir se ranger du parti de ceux qui l'avaient abattu; mais il eut la maladresse de figurer à l'insurrection du premier prairial (20 mai 1795), fut arrêté avec les principaux chefs de cette émeute, livré à une commission militaire, et condamné à mort le 16 juin 1795. Dès qu'il entendit son arrêt, il dit avec sang-froid: « Je désire que le sang que je vais répandre soit le dernier sang innocent qui sera versé. » Aussitôt, tirant un poignard, il s'en frappa à plusieurs reprises, en criant « Vive la république! » On le transporta à la prison, où il expira peu de temps après. —Duquesnoy eut un frère, général pendant la révolution, qui rivalisa avec lui de cruauté. Il servit d'abord à l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut envoyé dans la Vendée, où il faisait massacrer les femmes et les enfants. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut destitué, puis admis, par suite de ses nombreuses blessures, à l'hôtel des Invalides, où il mourut en 1796.

*DUQUESNOY (Adrien), député aux états-généraux de 1789 par le tiers-état du bailliage de Bar-le-Duc, fit d'abord partie de ce que l'on appelait le Palais-Royal, et parut y suivre les impressions données par Mirabeau à plusieurs de ses collègues. Après s'être opposé à la division de l'assemblée législative en deux chambres, Duquesnoy contribua puissamment à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil, et fut d'avis qu'on exigeât du roi de sanctionner la loi sur la constitution civile du clergé. Son nom ayant été cependant trouvé dans l'armoire de fer, parmi ceux des deux cents députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour, et que l'on crut pensionnés par elle, Duquesnoy fut mis en jugement et acquitté. Arrêté une seconde fois pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nanci, il ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre. Il se fit peu remarquer depuis cette époque jusqu'au 10 brumaire, qu'il remplit une place de confiance près de Lucien, alors ministre de l'intérieur; il fut depuis maire d'un des arrondisse-

ments de Paris, et mourut à Rouen, en janvier 1808. On a de lui : | *Recueil de mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité*, trad. de plusieurs langues étrangères, Paris, 1799, 1804, 39 numéros formant 15 vol. in-8° ; | *Aperçu statistique des états de l'Allemagne*, trad. de l'allemand de Hoeck, ibid., an IX (1801), in-fol. ; | *Histoire des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, trad. de l'anglais de Th. Ruggles, ibid., an X (1802), 2 vol. in-8°.

*DURAMEAU (Louis), professeur à l'académie de peinture, peintre de la chambre et du cabinet du roi, et garde des tableaux de la couronne, né à Paris en 1733, mort à Versailles, le 4 juin 1796, cultiva la peinture historique ; ses tableaux, quoiqu'on y retrouve le mauvais goût qui semblait alors égarer nos meilleurs artistes, méritent d'être encore cités de nos jours. Les meilleurs sont : | *la Continence de Bayard ;* | un *Passage de l'Histoire de saint Louis ;* | *Herminie sous les armes de Clorinde ;* | *le Retour de Bélisaire dans sa famille.*

DURAND, né au Neubourg, dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, et abbé de Troarne, au XIe siècle, est auteur d'une savante *Épître sur l'Eucharistie*, contre Bérenger, qui est à la suite des « Œuvres » de Lanfranc, Paris, 1648, in-fol. Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, faisait grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND (Guillaume), surnommé « Speculator », né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, vers 1232, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa de là à Modène pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain, et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1287. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne, que Nicolas IV lui offrit, et mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le nom de « Père de la pratique », à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différents ouvrages : | *Speculum juris*, Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de « Speculator » ; | *Repertorium juris*, Venise, 1496, in-fol., moins connu que le précédent ; | *Rationale divinorum officiorum*, qui parut pour la première fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare et fort recherchée des connaisseurs. Ce livre a été ensuite réimprimé en divers endroits. | *Commentaria in canones concilii lugdunensis.*

DURAND (Guillaume), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la manière de célébrer le concile général*, divisé en 3 parties et imprimé à Paris en 1671, dans un Recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1554, in-8°. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été très-utile dans les temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des chrétiens, particulière-

ment celles des ecclésiastiques et des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN, (connu dans les écoles sous le nom de DURANDUS), né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, fut dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siècle lui donna le nom de "docteur très-résolutif", parce qu'il décidait les questions d'une manière tranchante et souvent neuve; sans s'assujettir à suivre un écrivain en tout, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des | *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, Paris, 1550, 2 vol. in-fol.; | un *Traité sur l'origine des juridictions*, in-4°; et d'autres *Traités* où il montre plus de sagacité que n'en avaient la plupart des écrivains de son temps. Il est fameux dans les disputes de théologie et de philosophie, pour avoir nié le "concours immédiat"; mais il paraît que c'était une affaire de mots, puisque Durand ne niait pas la "conservation", qui est une espèce de "création continuelle", de la créature et de toutes ses facultés, et qui, dès lors, est le concours le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

* DURAND (Laurent), aumônier des religieuses bernardines de La Ciotat et du Bon-Pasteur de Toulon, né à Ollioules près Toulon, en 1629, mort à La Ciotat en 1708, est connu par ses *Cantiques de l'âme dévote, divisés en douze livres*, Marseille, 1693, in-12, très-souvent réimprimés. Il laissa en manuscrit *Maximes chrétiennes, avec des réflexions morales sur la passion de J.-C.*

DURAND BEDACIER (Madame Catherine), vivait au commencement du XVIII siècle, et mourut en 1736. Elle avait de l'esprit et le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages de ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature. Les principaux sont : | *La Comtesse de Mortagne*. Les événements en sont singuliers, quoique naturels; les caractères sont bien soutenus et bien marqués; mais le style est lâche et diffus. | *Les Mémoires de la cour de Charles VII*; | *Le Comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*; | *Les belles Grecques*, ou *Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*, Toutes ces productions sont faibles, et aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit des *Comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; et des *Vers* français inférieurs aux uns et aux autres. [En 1701, l'académie ayant proposé, pour une ode, le sujet suivant : "Le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme, que par celles qui font les grands rois", madame Durand remporta le prix, quoique son *Ode* fût bien médiocre. Elle osa, outre les ouvrages déjà cités, publier une *Histoire* (galante) *sur Grégoire VII, le cardinal de Richelieu, la princesse de Condé et la marquise d'Urfé*, qui a été réfutée par Bayle lui-même, dans son "Dictionnaire historique", à l'article de Grégoire VII.]

*DURAND (Léopold), religieux bénédictin, né l'an 1666, à Saint-Mihiel en Lorraine, mort à St-Avold en 1749, a laissé un *Traité des bains et des eaux de Plombières*, que dom Calmet fit imprimer

avec des additions, Nanci, 1749, in-8°.

* DURAND (David), ministre protestant, né vers 1680, à Saint-Pargoive, en Languedoc, fut reçu ministre à Bâle, et appelé ensuite en Hollande pour être chapelain d'un régiment de Languedociens réfugiés dans ce pays. En Espagne, quelques paysans, ayant découvert qu'il était hérétique, le dénoncèrent, et il fut mis en prison. On ignore les relations qu'il avait eues auparavant avec le duc de Berwick, établi en Espagne après les guerres de la succession; mais ce seigneur s'intéressa au sort de Durand, qui lui dut sa liberté. Comme il courait encore des dangers, il sortit, non sans peine, de l'Espagne, arriva à Montpellier, d'où il passa à Genève, puis à Rotterdam, où il fit la connaissance du trop fameux Bayle. En 1714, s'étant rendu à Londres, il fut nommé ministre de l'église française de Savoie, publia plusieurs écrits qui le firent admettre comme membre de la société royale de Londres, et mourut dans cette ville, le 16 janvier 1763, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Durand a écrit sur plusieurs matières. Nous indiquerons ses principaux ouvrages : | *Histoire de la peinture ancienne, extraite du 35e livre de l'Histoire naturelle de Pline, avec le texte latin, corrigé et éclairci par des remarques nouvelles*, Londres, Bowyer, 1715. Falconet a travaillé ensuite à ce même ouvrage. | *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite du 33e livre de Pline, etc., avec des remarques nouvelles, etc.*, Londres, Bowyer, 1729. Ce livre est suivi d'un *Poème sur la chute de l'homme, et sur les ravages de l'or et de l'argent.* | *C. Plinii Historiæ naturalis ad Titum imperatorem Præfatio ex manuscriptis et veteri editione recensita, et notis illustrata,* Londres, Robert, 1728, in-8°. Durand en publia, en 1734, une *Traduction* française. | *La religion des mahométans*, tirée du latin d'André Roland, *avec une profession de foi mahométane,* La Haye, 1721, in-12; | *Sermons choisis sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Rotterdam, 1711; Londres, 1728, in-8°; | *Histoire du seizième siècle, avec la vie de de Thou*, Londres, 1725, 1732, 7 vol. in-8°; | *Onzième et douzième livres de l'histoire de l'Angleterre, par Rapin Thoyras,* La Haye, 1734; Paris, 1749, in-4°; | "Académiques" de Cicéron, traduites en français avec le texte latin, Londres, 1740, in-8°; | un *Eloge de Perizonius;* | une *Notice sur Pierre de Valentin ;* | une édition des "Aventures de Télémaque", avec la "*Vie de Fénelon*", et les "Imitations des poètes latins et grecs"; Fabricius fournit ces dernières, Hambourg, 1731, 2 vol. in-12. Durand a joui d'une certaine réputation de savoir; mais elle est de beaucoup diminuée. — * DURAND (David-Henri), neveu du précédent, né en 1731 à Neuchâtel en Suisse, mort en 1808, à Londres, fit ses études théologiques à Genève, vint à Londres en 1756, y exerça les fonctions de pasteur, d'abord dans les trois églises françaises alors réunies, puis dans celle de Savoie. Ses *Sermons* ont été publiés et recueillis sous le titre de *Choix des sermons de Durand*, Londres, 1815, in-8°.

DURAND (Ursin), né à Tours, religieux de la congrégation de

Saint-Maur, en 1701, a donné avec D. Martenne : | *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol.; | *Collectio veterum scriptorum*, 1724-1733, 9 vol. in-fol.; | *Voyage littéraire*, publié avec D. Martenne, 1724-1727, 2 vol. in-4°; | *L'Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, et 1769, in-fol. (*Voyez* ANTINE et CLÉMENCET.) Nous ignorons l'année de sa mort; il vivait encore en 1770, et il était à cette époque à la 88e année de son âge.

DURAND, prêtre, a publié : | *Sermons nouveaux pour les principales solennités chrétiennes*, Paris, 1776, 3 vol. in-8°; | *Année évangélique*, ou *Sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, Lausanne, 1780, 7 vol. in-8°; | *Le Francklinisme réfuté*, ou *Remarques sur la théorie de l'électricité*, à l'occasion du système de plusieurs physiciens modernes sur ce sujet, 1789, in-8°.

*DURAND (Antoine-Joseph), religieux de la Trinité, docteur de Sorbonne, nommé en 1745 prieur-curé de la paroisse de Saint-Remi à Meaux, mourut en 1798, privé de cette place par suite de son opposition au décret qui imposait le serment civique à tous les fonctionnaires civils et ecclésiastiques. L'abbé Durand a publié, sous ce titre : *Je veux être heureux*, etc., Paris, 1782, deux vol. in-12, ouvrage aujourd'hui complétement oublié.

*DURAND (Jean-Baptiste-Léonard), administrateur français, né à Limoges, mort en Espagne vers la fin de 1812, fut d'abord consul de France à Cagliari, et la compagnie du Sénégal le chargea en 1785, de gérer ses affaires en Afrique. Il publia : *Voyage au Sénégal dans les années* 1785 *et* 1786, Paris, 1807, in-4°, et 2 vol. in-8°, avec un *Atlas* dont les cartes sont peu estimées, mais qui contient les traités conclus entre Durand et les Maures, en français et en arabe : cette dernière partie a été revue et enrichie de notes par le baron Sylvestre de Sacy.

DURAND (Jacques-François), ministre protestant, né de parents pauvres dans un village de la Normandie, en 1737, apprit d'abord avec succès les lettres et l'Ecriture sainte à Paris, où il eut quelque temps pour maître le célèbre abbé Poulle, et se rendit en 1755 à Lausanne, pour y embrasser la prétendue réforme. J.-F. Durand se fit bientôt connaître par la publication de différents ouvrages; et, sa réputation s'étant rapidement accrue, il fut appelé à Berne (1768) comme directeur d'un nouveau séminaire. Après avoir exercé le ministère évangélique dans cette ville, pendant dix-sept ans, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à Lausanne, y remplit successivement diverses chaires académiques, et mourut en 1813, professeur de morale chrétienne. Ses principaux ouvrages sont : | *Abrégé des sciences et des arts*, 1762 : livre qu'on a souvent réimprimé avec des changements pour le faire servir à l'instruction de la jeunesse dans quelques pays catholiques; | *L'Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, ouvrage que l'abbé Pichon reproduisit l'année suivante avec des additions et des suppressions sous ce titre : "Principes de la religion et de la morale", etc.; | *Année évangélique*, etc., Berne, 1780, 7 vol. in-8°, trad. en anglais et en allemand : l'auteur publia en 1792 deux vol. de *Supplément* à cet ou-

vrage; | *Statistique élémentaire de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8°. Durand est encore auteur d'un roman ingénieux intitulé : *le Bon fils*, ou *la Piété filiale*, qui parut en 1803. M. Armand-Delille, pasteur de l'église réformée de Valence, a publié les *Sermons nouveaux* de Durand, avec une "Notice sur sa vie", Valence, 1809, 2 vol. in-8°.

* DURAND - MAILLANE, casuiste, etc., naquit à Saint-Remi, vers 1760, et suivit la carrière du barreau. Le tiers-état de la sénéchaussée d'Arles le nomma député aux états-généraux, qui s'ouvrirent le 5 octobre 1789. Il s'y montra modéré. En 1792, il fut élu par le département des Bouches-du-Rhône, membre de la convention, où il se déclara contre les jacobins. Aussi dans le jugement inique de Louis XVI, fut-il, avec Duperret, (qui périt ensuite sur l'échafaud,) le seul de son département qui ne vota pas la mort de Louis XVI, opinant pour l'appel au peuple, et le bannissement à la paix : il se trouvait malade lors du vote du sursis. Les jacobins tâchèrent de l'envelopper dans la proscription des députés de la Gironde. Malgré leurs efforts, il resta à la convention, et proposa des mesures justes et sévères. Mais le parti démagogique ayant pris encore le dessus dans l'assemblée, Durand-Maillane fut rappelé du midi pour n'avoir pas empêché le massacre des terroristes. Réélu au conseil des anciens, il parla contre le serment républicain de "haine à la royauté". Par suite de la journée du 18 fructidor, on le mit au Temple comme complice des royalistes, et comme ayant favorisé la rentrée des émigrés. Le tribunal criminel de la Seine lui rendit la liberté par jugement du 25 février 1798. Après la révolution du 18 brumaire, il devint membre de la cour d'appel d'Aix, où il était juge honoraire en 1811. Il mourut à Saint-Remi, en novembre 1814, âgé de près de soixante ans. Il laissa : | *Dictionnaire du droit canonique*, Lyon, 1761, 2 vol. in-4°; 1770, 4 vol. in-4°; 1776, 5 vol.; | *Les Libertés de l'Église gallicane*, ibid., 1770, 1776, 5 vol. in-4°; | *Du droit canonique*, ibid., 1770, 10 vol. in-12; | *Le parfait Notaire apostolique*, 1795, 2 vol. in-4°; | *Histoire du comité du clergé aux états-généraux*, Paris, 1791, in-8°. Cette *Histoire* est intéressante. Durand-Maillane était un casuiste savant ; mais, en exaltant les libertés de l'Église gallicane, il attaque les droits du saint-siége.

*DURAND (Jean-Baptiste-Vincent, baron), lieutenant-général, né à Besançon, mort à Serre près cette ville, le 21 octobre 1829, servit dans l'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre d'Amérique, il servit comme volontaire dans l'armée française que le gouvernement envoyait au secours des insurgés, se signala aux siéges d'Yorcktown et de St-Christophe, s'embarqua sur le vaisseau amiral "la Ville de Paris", prit sa part de sept combats, reçut une blessure, et fut fait prisonnier. Rentré en France, il émigra, et fit les campagnes de 1792 et 1793. Au combat de Berstheim (2 décembre 1793), il disposait une batterie, lorsqu'un boulet de canon lui emporta la main gauche et deux doigts de la main droite; il resta jusqu'à la fin de l'affaire, et alors seulement il se fit panser. Nommé colonel du régiment qui porta son nom, il ne cessa de com-

battre pour la cause royale; mais le licenciement de l'armée de Condé le ramena dans ses foyers. A la restauration, il commanda un moment la ville de Besançon, et prit sa retraite peu d'années avant de mourir.

* DURANDE (Jean-François), médecin, professeur de chimie et de botanique à Dijon, où il naquit, et où il mourut le 23 janvier 1794, laissa, outre de savants *Mémoires* insérés dans le "Recueil" de son académie : | *Notions élémentaires de Botanique*, 1781, in-8°; | *Flore de Bourgogne*, 1783, 2 vol. in-8°; | *Moyen de multiplier les arbres étrangers;* | *Eléments de chimie*, 1778, in-8°. Son fils, médecin comme lui, fut long-temps maire de Dijon.

DURANT (Gilles), sieur de La Bergerie, avocat au parlement de Paris, né à Clermont vers 1550, fut, à ce qu'on croit, un des neuf avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le temps que lui laissait la jurisprudence, il le donnait à la poésie. Il faisait des vers plaisants au milieu des guerres de la Ligue. Les gens qui peuvent encore lire du gaulois connaissent ses *Vers à sa commère sur le trépas de l'âne ligueur, qui mourut de mort violente durant le siége de Paris, en* 1590. Cette pièce se trouve dans le premier volume de la "Satire Ménippée", de l'édition de 1714, in-8°. On a de ce poète d'autres productions, dont quelques-unes sont d'une licence qui en interdit la lecture aux personnes sages. — Il y eut un DURANT rompu vif, le 16 juillet 1618, avec deux frères florentins, de la maison des patrices, pour un libelle qu'il avait fait contre le roi. [L'abbé d'Artigny l'a confondu avec Gilles Durant, mais à tort.] Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitatations, tirées du latin de Jean Bonnefons*, etc., 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

*DURANT (Dom Marc), religieux de l'ordre des chartreux, né à Aix dans le XVIe siècle, est auteur d'un poème en cinq chants, dont le but est d'exciter les pécheurs à la pénitence; il est intitulé : *La Magdaliade....*, Tours, 1622, in-12.

*DURANTE (François), compositeur italien, né à Naples en 1693, mort en 1755, fut élève du fameux Alexandre Scarlatti au conservatoire de Saint-Onuphre. Après avoir habité Rome pendant quelque temps pour se perfectionner, il retourna dans sa patrie, qu'il ne quitta plus. On le regarde comme le fondateur de cette école moderne qui a produit les Pergolèse, les Traetta, les Paesiello, etc. Il se livra presque uniquement à la musique d'église. Son style est sévère, son harmonie pure, et ses modulations savantes et naturelles.

DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin, nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'était dans le temps de la Ligue, Duranti y était fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet le 10 février 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, et on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avait fait des établissements utiles, et com-

posé un savant traité *De ritibus Ecclesiæ*, faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, et imprimé à Rome, in-fol., en 1591.

* **DURANTI** (Le comte DURANTE), orateur et poète italien, né en 1718, à Brescia, mort en Savoie l'an 1780, a publié plusieurs *Oraisons funèbres* et *Eloges* qui sont admirés des amateurs de la belle prose italienne. Ses *Poésies lyriques*, qui avaient eu un grand succès, ont été réunies sous le titre de *Rime del conte Durante Duranti, patrizio bresciano*, etc., Brescia, 1755, in-4°. Il s'était essayé avec moins de bonheur dans la littérature dramatique.

* **DURANTON** (A.-B.), né à Massidon en 1736, fut avocat à Bordeaux avant la révolution, et procureur-syndic du département de la Gironde, lors de la première formation des nouvelles administrations. Les députés de ce département le firent nommer ministre de la justice sous Louis XVI, à la place de Duport-Dutertre. Pendant le peu de temps qu'il fut chargé de ce portefeuille, il montra plus de modération que ses collègues. Contraint bientôt de quitter le ministère, il se retira à Bordeaux. Les terroristes, après avoir renversé les girondins, n'oublièrent pas Duranton. Il fut arrêté chez lui, et livré à la commission militaire de Bordeaux, qui le condamna à mort le 20 décembre 1793, « comme convaincu d'avoir, pendant son ministère, partagé les principes contre-révolutionnaires de Louis XVI ». Cette accusation faisait honneur à sa mémoire. On a de lui une *Lettre circulaire sur le serment à prêter par les ecclésiastiques*, Bordeaux, 1792. Elle est empreinte des passions du temps.

DURAS (Jacques-Henri DE DURFORT, duc DE), naquit le 9 octobre 1626, d'une famille illustre originaire des provinces de Guienne et de Foix, [C'était la plus illustre de la Guienne. Un de ses membres épousa la nièce du pape Clément V, qui lui apporta la terre de Duras. Plusieurs seigneurs de ce nom se distinguèrent sous les rois d'Angleterre, devenus maîtres de la Guienne. Un Durfort fut le digne compagnon d'armes du brave Bayard, et mourut à la bataille de Pavie; deux autres guerriers du même nom périrent aussi dans la même journée. Le duc de Duras, qui fait le sujet de cet article, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, et se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, dont il était un des meilleurs élèves. Ses services et son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne sous le dauphin, en 1688 et 1689. Il mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avait été érigée en duché en 1689. (*Voyez* LORGES.)

* **DURAS** (La duchesse DE), fille de l'amiral comte de Kersaint, député à l'assemblée législative et à la convention, où il vota contre la mort du roi, passa le temps de nos troubles à l'étranger, ne rentra en France que pour vivre dans la retraite, et émit sous la

restauration les opinions qu'elle avait puisées dans la société de Mme de Staël. Passionnée pour la méthode de Lancaster, elle fonda même une école d'enseignement mutuel à Paris. Mme de Duras publia plusieurs romans : | *Ourika*, Paris, 1814, in-12, traduit deux fois en espagnol; | et *Edouard*, 1825, 21 vol. in-12. On est fâché qu'avec son talent elle se soit adonnée au genre de littérature le plus inutile, quand il n'est pas le plus méprisable. Elle mourut à Nice le 16 janvier 1828.

*DURAZZO (François), jésuite génois, vivait au commencement du XVIIIe siècle. Il a publié : | *Della passione del figliuol di Dio*, in-4°; | *Grandezze della SS. Eucaristia*, in-4°.

* DURDENT (R.-J.), né en 1775 à Paris, où il mourut le 2 juin 1819, se consacra d'abord à la peinture, qu'il abandonna ensuite entièrement, pour ne plus s'occuper que de littérature. On a de lui plusieurs romans, et des livres d'histoire; les principaux sont : | *Austerlitz*, ou *l'Europe préservée des barbares*, poème historique en deux chants, 1806, in-8°; | *Sésostris époux et père*, poème pour la naissance du fils de Buonaparte, 1811, in-4°; | *Beautés de l'histoire grecque*, 1812, in-12; | *Galerie des peintres français, et salon de 1812*, in-8°; | *Campagne de Moscou en 1812*, 1814, in-8°; | *Époques et faits mémorables de l'histoire de France*, 1814, in-12; | *Beautés de l'histoire des Espagnes*, 1814, in-12; | *Époques et faits mémorables de l'histoire d'Angleterre depuis Alfred-le-Grand jusqu'à nos jours*, 1815, in-12; | *Époques mémorables de l'histoire de Russie*, 1815, in-12; | *Beautés de l'histoire du Portugal*, 1816, in-12; | *Beautés de l'histoire de Turquie*, 1816, in-12; | *Beautés de l'histoire des trois royaumes du Nord*, (Suède, Danemarck et Norwége, 1816, in-12; | *L'Histoire de Louis XVI, suivie d'un Appendice contenant la liste des régicides, avec de courtes notices sur la plupart d'entre eux*, 1817, in-8°. Durdent a composé quelques *Notices* pour la "Biographie universelle", et a été un des rédacteurs de la "Gazette de France". Ce n'était qu'un compilateur.

*DUREAU DE LAMALLE (Jean-Baptiste-Joseph-René), né le 21 novembre 1742, à Saint-Domingue, dont son grand-père avait été nommé gouverneur, mort dans sa terre du Perche, le 19 septembre 1807, fut conduit en France, à 5 ans, et entra au collége du Plessis. Il s'appliqua à l'étude des principales langues de l'Europe, et, en les comparant les unes avec les autres, il acheva de développer en lui le goût et la connaissance des langues savantes. Il se lia avec tout ce que Paris comptait alors d'hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres; Delille surtout fut l'un des premiers et des plus honorables amis de Dureau de Lamalle. On a de celui-ci: | *Traité des bienfaits de Sénèque*, 1 vol. in-12, 1776; | *Traduction* de Tacite, 1790, 1808, 5 vol. in-8°, avec le texte latin : elle jouit d'une estime méritée; | une *Traduction* de Tite-Live, 15 vol. in-8°. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage; mais il trouva un continuateur dans Noël. La première décade, les trois premiers livres de la troisième et la

quatrième sont de Dureau; le reste appartient à Noël. Dureau de Lamalle quitta quelquefois ses travaux littéraires pour des fonctions civiles. Il fut placé à la tête du conseil général de son département, et nommé membre du corps législatif en 1802, et de l'institut en 1804.

DURER, ou DURE (Albert), naquit à Nuremberg le 20 mai 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit en lumière ses premières estampes. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son temps, aux Italiens mêmes. L'empereur Maximilien I[er] le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture, trois écussons, deux en chef et un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : « Je puis bien d'un paysan faire un noble ; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile homme qu'Albert Durer. » Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin à 57 ans, en 1528. Durer ne lui ressemblait en rien; il était plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'*Estampes* et de *Tableaux* dans lesquels on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme, et beaucoup de correction. On souhaiterait qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentait la nature, que ses expressions fussent plus nobles, que son goût de dessin fût moins raide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observait guère le costume; il habillait tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques *Écrits* sur la géométrie, la perspective, les fortifications, les proportions des figures humaines, etc. Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre. Ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, Husgen a donné en allemand un " Catalogue raisonné de toutes les estampes gravées sur le cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer ", Francfort et Leipsick, 1 vol. in-8°. Il en a omis plusieurs.

DURET (François), jurisconsulte, qui vivait sur la fin du XVI[e] siècle, est auteur d'un ouvrage publié à Lyon en 1574, sous le titre de *Harmonie et Conférence des magistrats romains avec les officiers français*. Il y compare les emplois et usages de la magistrature de Rome avec ceux de la magistrature de France. Ces comparaisons sont assez souvent vicieuses; cependant l'idée de l'ouvrage était bonne.

DURET (Louis), né en 1527, d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenait alors au duc de Savoie, était un des plus célèbres médecins de son temps, et exerça son art à Paris avec une grande réputation, sous les règnes de Charles IX et de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, et non premier médecin, comme l'a dit Teissier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimait et l'estimait singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, reversible sur la tête des cinq fils qu'il avait; ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présents considérables. Duret mourut en 1586, à 59 ans. Il était

fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, et traitait la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés, le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris, 1521, in-fol., grec et latin.

* DURET (Jean), carme déchaussé, dont le nom de religion était "Michel-Ange de Ste-Françoise", né à Lyon en 1641, mort dans cette même ville en 1725, a publié : | *Vie de sœur Françoise de St-Joseph, carmélite*, Lyon, 1688, in-4°. — * Duret (Pierre-Claude), petit-neveu du précédent, mort en 1729, est auteur de : | la *Vie de Ste Thérèse*, Lyon, 1718, in-12 ; | la *Vie de St Jean de la Croix*, ibid., 1727, in-12. On lui attribue : *Voyage de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes occidentales*, par le sieur D***, Paris, 1720, in-8°, ouvrage pillé dans la "Relation de Marseille au Pérou", par le P. Feuillée. — * Duret (Noël), de la même famille, religieux cordelier et professeur de théologie à Paris, est auteur de : *Admiranda opera ordinum religiosorum in universâ ecclesiâ Dei militantium*, Le Puy, 1647, in-fol.

DURET (Edme-Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 25 mars 1758. Il traduisit | le deuxième volume des "Entretiens d'une âme avec Dieu", par Hamon ; | et la "Dissertation théologique" d'Arnauld, sur une proposition de saint Augustin.

DUREUS, ou Duræus (Jean), jésuite, écrivit, au XVI[e] siècle, contre la "Réponse" de Witaker aux vingt raisons de Campien, Paris, 1582, in-8°.

DUREUS (Jean), théologien protestant du XVII[e] siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des luthériens avec les calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° et in-4°, et mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui joignait à un esprit éclairé un caractère conciliant.

*DURICA (Fortunat), religieux barnabite, né l'an 1730, à Turnau en Bohème, mort dans la même ville en 1802, fut un des principaux collabora eurs de la dernière édition de la "Bible bohémienne", donnée à Prague par les moines de son ordre. Il publia en outre plusieurs ouvrages sur la philologie sacrée ; entre autres : | *Dissertatio de slavo-bohemicâ sacri codicis versione*, Prague, 1777, grand in-8° ; | *Bibliotheca slavica antiquissimi dialecti communis et eccles. Slavorum gentis*, Vienne, 1795, grand in-8°.

DURING (Le comte), [gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vivait au commencement du IX[e] siècle. Néclam, prince de Bohème, ayant vaincu et dépouillé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève, et la porta au vainqueur. Néclam, loin de le récompenser comme il s'y attendait, le fit pendre à un arbre.]

DURINGER (Melchior), professeur d'histoire ecclésiastique à Berne, passa toute sa vie dans la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1[er] janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76[e] année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la "Physica sacra", avait

profité des lumières de Duringer.

* DURIVAL (Nicolas Luton), membre de l'académie de Nanci, né à Commerci le 12 novembre 1723, mort le 21 septembre 1795, à Heillecourt, près Nanci, fut secrétaire de l'intendance de Lorraine, greffier du conseil d'état du roi Stanislas, et enfin lieutenant de police à Nanci. Lorsqu'il fut placé dans les bureaux de l'intendance, frappé de l'imperfection des ouvrages qui existaient sur la topographie de Lorraine, et du peu d'exactitude des notices qu'on avait sur cette belle province, il publia : | *Mémoires sur la Lorraine et le Barrois, suivis de la table alphabétique des villes, bourgs*, etc., Nanci, 1753, in-4°; | *Introduction à la description de la Lorraine et du Barrois*, Nanci, 1774, in-8°; | *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nanci, 1778-79-83, 4 vol. in-4°. C'est son meilleur ouvrage. Sa place de lieutenant de police ayant été supprimée en 1790, il fut nommé administrateur municipal.

* DUROC (Michel), duc de Frioul, grand-maréchal du palais de Buonaparte, né à Pont-à-Mousson en 1772, entra au service en 1792 comme lieutenant en second dans un régiment d'artillerie. Son nom fut cité avec distinction dans les bulletins de l'armée d'Italie. Choisi pendant cette campagne par Buonaparte, pour être un de ses aides-de-camp, il le suivit dans l'expédition d'Egypte en qualité de chef de bataillon : le succès de la bataille de Salahieh fut dû en partie à sa bravoure. Il ne se signala pas moins au siége de Jaffa, à celui de St-Jean-d'Acre, à la bataille d'Aboukir, fut promu au grade de chef de brigade, et revint en France avec son maître. Créé grand-maréchal du palais, lors de la formation de la cour impériale en 1805, Duroc fut chargé d'une mission diplomatique en Prusse. Il en avait déjà rempli plusieurs avant cette époque près des cours de St-Pétersbourg, de Stockholm et de Copenhague. Il commanda une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, fut chargé de réorganiser la garde impériale en 1812, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtchen en Allemagne le 23 mai 1813. Napoléon donna une preuve non équivoque de l'attachement qu'il conservait pour la mémoire de ce fidèle serviteur lorsqu'en 1815, au moment de s'embarquer à bord du "Bellérophon" il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc.

DUROCHIER (Agnès), fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit recluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte-Opportune, le 5 octobre 1402. La cérémonie de la réclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle s'enferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, et y mourut en odeur de sainteté.

*DUROSOY (Barnabé Farmain de Rosoy, connu sous le nom de), né à Paris en 1745, exerça tour-à-tour sa plume sur la morale, la métaphysique, l'histoire, la tragédie ; mais « il traita tous ces genres, dit l'abbé Sabatier de Castres, avec les derniers excès du mauvais goût. » Ce jugement,

quelque sévère qu'il soit, est juste. Le 12 mai 1770, il fut mis à la Bastille pour deux ouvrages qui étaient, dit-on, " les Jours" et *le Nouvel ami des hommes* (le premier est de l'abbé Remy); il en sortit le 21 juillet de la même année. S'il n'a pu obtenir la réputation d'homme savant, il prouva que la médiocrité d'esprit n'était pas incompatible avec la noblesse du caractère. Il rédigeait la " Gazette de Paris " (qu'il ne faut pas confondre avec le " Journal de Paris"), et qui était entièrement opposée à celle que dirigeaient Carra, Camille-Desmoulins, etc. Lorsque Louis XVI, ramené de Varennes, eut été constitué prisonnier dans son propre palais, Durosoy eut l'idée d'engager les sujets fidèles au roi à s'offrir pour ses otages. Il s'en présenta un grand nombre qui offraient de se constituer prisonniers et cautions solidaires de Louis XVI, à condition que ce prince obtiendrait la liberté. Mais les révolutionnaires n'oublièrent pas leurs noms ; après le 10 août, plusieurs d'entre eux furent arrêtés, et Durosoy, lui-même, fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, le 25 août 1792, et exécuté le même jour aux flambeaux. Il mourut en priant le ciel que sa mort fût utile à son roi et à sa patrie. Ceux de ses ouvrages qui méritent quelque attention, sont : | *Annales de la ville de Toulouse*, 1771 et suivantes, 4 vol. in-4° : écrites avec exactitude ; | *Le Génie, le Goût et l'Esprit*, poème en 4 chants, 1766, in-8° ; | *Le joyeux Avénement*, poème, 1764, in-8° ; | *OEuvres mêlées* (en vers et en prose), 1769, 2 vol. in-8° ; | plusieurs *Tragédies*, | plusieurs *Opéras*, comme les *Mariages samnites*, en 3 actes, musique de Grétry, 1776, joué avec succès, etc. L'abbé Sabatier attribue encore à Durosoy la *Dissertation sur Corneille et Racine, suivie d'une épître en vers*, 1773, in-8°. Barbier lui attribue pareillement les *Vrais amis des hommes*, Amsterdam, 1772, in-12, réimprimé à Riom, 1796, in-8°, comme ouvrage posthume de Thomas.

* DUROSOY (Jean-Baptiste), jésuite, docteur et professeur de théologie au collége royal de Colmar, né à Belfort en 1726, mourut le 22 avril 1804, dans le canton de Soleure en Suisse, où il s'était retiré lors de la persécution dirigée contre les prêtres insermentés. Ses vertus et sa science l'avaient fait appeler aux fonctions de conseiller de l'évêque de Bâle. Durosoy publia, sous le titre de *Philosophie sociale*, ou *Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1785, in-12, une réfutation remarquable de la philosophie, qu'on peut appeler "anti-sociale", et qui devenait de plus en plus menaçante à cette époque. Il se proposait de faire paraître plusieurs autres ouvrages ; mais ils furent détruits pendant la révolution. Il aida beaucoup le président de Bourg dans le «Recueil des édits, déclarations, lettres-patentes, arrêts du conseil d'état et du conseil souverain d'Alsace», Colmar, 1775. C'est par ses soins et d'après ses corrections qu'on a donné l'"Histoire généalogique de la maison de Vigier " in-fol., et la " Vie de madame Marguerite-Gertrude de Sury, épouse de M. de Bézenval", capitaine au régiment des gardes

suisses du roi de France, puis banneret de l'état de Soleure.

*DUROURE (Louis-Henri-Scipion-Grimoard BEAUVOIR), né à Marseilie en 1763, mort à Londres en 1822, figura successivement parmi les membres les plus enthousiastes du club de 1789, de celui des cordeliers, où domina plus tard le fameux Danton; enfin de celui du " Manége " (1799). Après avoir été chargé par la commune d'examiner la conduite ministérielle de Roland (novembre 1792), puis d'écrire l'histoire des événemens du 31 mai 1793, auxquels il avait pris part comme officier municipal, Duroure fut assez heureux pour échapper aux diverses proscriptions qui frappèrent tour à tour tant de victimes. Fidèle à ses principes, il végéta dans la retraite depuis le 18 brumaire, s'occupant de la législation et de la langue anglaises, dans lesquelles il était très-versé. Outre divers articles insérés dans le "Journal des hommes libres" (notamment ceux intitulés: *Aux hommes libres*), on lui doit une 3e édition, revue, corrigée et augmentée du "Maître anglais, ou Grammaire raisonnée, etc. ", de W. Cobett, 1805, in-8°, qui fut deux fois réimprimée; il traduisit aussi divers actes du parlement anglais, et fournit des *Notes* dans la Traduction française donnée par M. Comte (Paris, 1819, in-8°) du "Traité des pouvoirs et des obligations des jurys", de sir Richard Philips.

*DUROY, avocat, né en Normandie vers 1760, devint juge au tribunal du district de Bernay lors de la nouvelle formation de l'ordre judiciaire d'après la constitution de 1791. Il fut ensuite nommé député à la convention. Ayant voté la mort du roi sans délai, il resta fidèle au parti de Robespierre après le 9 thermidor, et fut un de ceux qui se mirent à la tête de l'insurrection du 1er prairial an III (mai 1795). Arrêté avec plusieurs de ses collègues, et traduit à une commission militaire qui le condamna à mort, il se poignarda lorsqu'on lui lut son arrêt, mais ne put se tuer. On le conduisit tout sanglant à l'échafaud, et il y montra le plus grand calme en recevant le coup fatal.

*DURPAIN, ou DURPIN (Jehan), moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame de Vaucelles, né dans le Bourbonnais en 1302, et mort en 1372, a laissé: | *L'Évangile des femmes*, écrit en vers alexandrins, imprimé dans la nouvelle édition de Barbazan, Paris, 1808, in-8°; | *Le Vertueux champ de bonne vie, appelé Mandevie*, Chambéry, 1485, in-fol., et Paris, in-4° sans date, espèce de satire dans laquelle il passe en revue tous les états, même les rois et les papes.

DURRIUS (Jean-Conrad), né à Nuremberg, en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1677. On a de lui: | une *Lettre* dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étaient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius; il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord élever le soupçon de magie;

mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que, dans ce conte, il fait l'éloge du travail, du savoir et de l'utilité des moines, qui étudiaient et instruisaient, tandis que le reste du monde croupissait dans l'ignorance. | *Compendium theologiæ moralis*; [*De recondita veterum frequentia in poetis*, réimprimé avec *Institutiones Ethicæ*, 1665; | *Ethica paradogmatica*, Iena, 1670, in-8°. Les ouvrages de Durrius ont été imprimés plusieurs fois.]

DURSTUS, 2e roi d'Écosse, selon Buchanan, quoique fils d'un père très-vertueux, s'abandonna au vin et aux femmes, et chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, et promit qu'à l'avenir il ne ferait rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à souper, et, les ayant tous rassemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étaient pas trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, lui livrèrent bataille, et le tuèrent vers l'an 95 avant J.-C.

* DUSCH (Jean-Jacques), né à Zell, dans le pays de Lunebourg, en 1725, mort le 18 décembre 1785, professa successivement, au collége d'Altona, les belles-lettres, les langues anglaise et allemande, la philosophie et les mathématiques. Il s'exerça avec succès sur plusieurs genres de poésie, excella surtout dans le genre didactique, par la pureté de sa diction, et l'art par d'égayer la sécheresse des sujets tirés de la physique, de la morale, etc. Tous ses ouvrages sont en allemand. Voici les principaux : | *Mélanges dans les différents genres de poésie*, Iéna, 1754, in-8°. On y remarque surtout *les Sciences*, poème didactique en huit chants; | *Lettres pour former le cœur*, Leipsick, 1758, 2 vol. in-8°, réimprimées, ibid., 1772. Cet ouvrage a été traduit en français, hollandais, danois, hongrois et suédois; | *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, Leipsick et Breslau, 1764-1773, 6 vol. in-8°; | *OEuvres complètes en vers*, 1er et 3e vol. in-8°, 1765 et 1767. Les 2e, 4e et 5e vol. n'ont point paru.

DUSMES (Mustapha), autrement "Mustapha Zelebis", était fils de Bajazet Ier, empereur des Turcs, ou, selon d'autres, un imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425, sous le règne d'Amurat II. Les Turcs soutenaient que Mustapha Zelebis avait été tué dans une bataille contre Tamerlan; les Grecs assuraient, au contraire, que Dusmes était véritablement fils de Bajazet. Ce prince, vrai ou prétendu, s'étant formé un parti, marchait déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire ottoman. Le sultan Amurat envoya contre lui le bacha Bajazet, à la tête d'une puissante armée; mais ce traître se rangea du côté de Mustapha, qui le fit son visir ou premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit

abandonné tout à coup, et obligé de prendre la fuite. Amurat le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, et le fit pendre aux créneaux des murailles de la ville.

*DUSSAULT (Jean-Joseph), homme de lettres, né à Paris en 1769, y mourut en juillet 1824. Il était attaché à la rédaction de quelques journaux, lorsque la révolution éclata. La feuille intitulée l'"Orateur du peuple", qu'il rédigea sous la direction de Fréron, après le 9 thermidor, révéla suffisamment sa politique. Plus tard, il travailla au "Véridique", ce qui le fit condamner à la déportation après le 18 fructidor. Employé depuis à la rédaction du "Journal des Débats", il coopéra d'une manière remarquable au succès de cette feuille, dans laquelle on distinguait ses articles signés par la lettre Y. Dussault publia sous le titre d'*Annales littéraires*, en 4 forts vol. in-8°, le recueil de ses articles. M. de Châteaubriand avoua plusieurs fois devoir sa renommée à leur auteur. Dussault, à la fin de sa vie, désabusé des célébrités qu'il avait faites, donna une bonne édition des "Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme", avec un *Eloge* de l'abbé Barruel, et une belle édition des "Oraisons funèbres" de Bossuet et de Fléchier. Borderies, qui mourut évêque de Versailles, lui apporta au lit de mort les consolations de la religion.

*DUSSAULX (Jean), littérateur, né à Chartres, le 28 décembre 1728, d'une famille de robe, mort le 6 avril 1799, fit, en qualité de commissaire de gendarmerie, plusieurs campagnes sous le maréchal de Richelieu, dans la guerre de sept ans. De retour à Paris, il se consacra entièrement aux lettres. Il avait déjà comparé une *Traduction* des "Satires" de Juvénal, dont le manuscrit lui avait ouvert, à l'âge de 21 ans, les portes de l'académie de Nanci; il retoucha ce travail, et le publia en 1770. Dussaulx, nommé secrétaire ordinaire des commandements du duc d'Orléans, fut encore appelé à Versailles par le P. Menou, qui voulait lui faire confier l'éducation de jeunes princes destinés à régner; mais il montra une telle simplicité de mœurs, que ce jésuite, qui s'aperçut qu'il ne pourrait sa façonner aux manières empruntées d'une cour, le renvoya, en l'exhortant à ne pas perdre cette belle simplicité pour des honneurs dangereux. Avec un tel caractère, Dussaulx était peu propre à figurer dans les troubles de la révolution; cependant il en embrassa le parti. Il fut, en 1792, nommé député suppléant de Paris, à l'assemblée législative, et ensuite membre de la convention. Dans la séance du 5 janvier 1793, il vota en ces termes: « Du fond de ma conscience je vote l'appel au peuple..... Je demande que le ci-devant roi soit détenu pendant la guerre et banni à la paix. » Il opina pour le sursis; Après le 31 mai, Dussaulx, qui s'était opposé à la proscription des girondins, fut accusé par Billaud-Varennes et arrêté le 3 octobre; mais cette accusation n'eut pas de suite, et il rentra à la convention avec soixante-treize deputés proscrits. Quelque temps après, le comité de salut public voulut l'envoyer à la mort, et il est assez re-

marquable que ce fut Marat qui le sauva. Dussaulx eut, en 1796, la présidence du conseil des anciens, et en sortit au mois de mai 1798, On a de ce littérateur : | " Satires de Juvénal", traduites en français, Paris, 1799; 4e édition, 1803, 2 vol. in-8°, avec le texte latin. C'est la meilleure *Traduction* que nous ayons de ce poète. | *De la passion du jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, 1779, in-8°, traduit en hollandais, 1791, in-8°. Cet ouvrage renferme d'utiles réflexions; mais le style y est peu soigné, et le plan manque entièrement d'ordre et de méthode. Il a composé encore : | un *Discours* et des *Lettres* sur la même matière. | *Voyage à Barège et dans les Hautes-Pyrénées, fait en* 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8°; | *De mes rapports avec J.-J. Rousseau, et de notre correspondance, suivie d'une Notice très-essentielle*, Paris, an VII (1798), in-8°. On y trouve des anecdotes assez piquantes, et Dussaulx juge quelquefois le citoyen de Genève avec impartialité. On a des " Mémoires sur la vie de Dussaulx " publiés par sa veuve, Paris, Didot, 1821, in-8°.

* DUSSERRE-FIGON (Joseph-Bernard), jésuite, connu sous le nom de DU SERRE, ou sous celui de FIGON, naquit à Avignon, en 1728, et mourut à Florence, en Toscane, le 22 mai 1800, âgé de plus de 72 ans. Il était attaché à la paroisse Saint-Roch, de Paris, avant la révolution. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont joui, dans le temps, d'une certaine célébrité. En voici les titres: | *Panégyrique de madame de Chantal*, prononcé dans l'église de la Visitation, à Paris, à St-Denis et à Meaux, pour la cérémonie de la canonisation, l'an 1772, Paris, Berton, 1780, in-8°, avec des notes. | *Panégyrique de sainte Thérèse*, prononcé dans l'église des carmelites de Saint-Denis, Paris, Lesclapart, 1785, in-8°, avec des notes; | *Discours pour la fête séculaire de la maison de Saint-Cyr*, prononcé le 27 juillet 1786, avec des notes; Paris, Berton, 1786, in-8°; | *Oraison funèbre de Louise-Marie de France*, Paris, Onfroy, 1788, in-8°, avec des notes; | *Discours pour la fête de la Rosière*, prononcé dans l'église de Surêne, le 30 août 1789, Paris, Onfroy, 1789, in-8°. On remarque dans tous ces *Discours* un écrivain correct et élégant. L'abbé Dusserre-Figon a composé, en Italie, avant sa mort, des *Discours* qui obtinrent des succès mérités, et qui ne se ressentaient nullement de l'âge de l'auteur. — Son frère, aussi jésuite, demeurait à Avignon en 1808.

*DUSAUSSOY (André-Claude), chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, né le 30 novembre 1755, mourut le 12 décembre 1820. Il est auteur des deux ouvrages suivants: | *Dissertation sur la Gangrène des hôpitaux, avec les moyens de la prévenir et de la combattre*, Genève et Lyon, 1787, in-8°; | *Cure radicale de l'Hydrocèle par le caustique*, 1787, in-8°; traduit en allemand, Leipsick, 1790, in-8°.

*DUSSEK (Jean-Louis), compositeur et pianiste, né à Czaslau, dans la Bohème, en 1760, mort à à Paris en 1812, avait annoncé de bonne heure ses heureuses dispositions, en composant, dès l'âge de 13 ans, une *Messe solennelle* Accueilli en Hollande par le sta-

thouder, il y resta quelques années, parcourut ensuite le nord de l'Europe, vint à Paris, fut forcé de quitter cette ville à l'époque de la révolution, y revint en 1800, et s'y fixa tout-à-fait. Dussek publia 60 *Œuvres pour le piano* et une *Méthode pour le même instrument*, écrite d'abord en allemand, puis traduite et augmentée par l'auteur. On a de lui plusieurs *Oratorio* en allemand. Il prouva dans quelques concerts donnés à l'Odéon, peu de temps avant sa mort, qu'il était aussi habile pour l'exécution que pour la composition.

* DUSSIEUX (Louis), né à Angoulème en 1744, d'une famille noble, fut un des fondateurs du « Journal de Paris ». Bien que lié avec les coryphées du parti philosophique, il se prononça avec tant de chaleur, à l'époque de la révolution, contre toute innovation, que Champfort l'appelait « Dussieux le féodal ». En 1797, député d'Eure-et-Loir au conseil des anciens, il vota constamment avec le parti accusé de vouloir rétablir la royauté. Cependant il échappa à la proscription du 18 fructidor, se retira dans le Perche après la session, et mourut le 21 août 1805. Ses principaux ouvrages sont : | *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, 1770, in-12; | *Le Décaméron français*, ou *Anecdotes historiques et amusantes*, 1772 et 1784, 5 vol. in-8°, fig.; | *Nouvelles espagnoles*, 1772, 2 vol. in-12; | *Roland furieux*, traduction nouvelle, 4 vol. in-8°.

*DUSSOSOY (Jean-François), né à Paris le 30 janvier 1737, se consacra à la poésie, avec assez de succès. On a fait la remarque que ses meilleurs vers sont précisément ceux qu'il a composés vers la fin de sa carrière, c'est-à-dire lorsqu'il avait déjà dépassé sa quatre-vingtième année, étant mort à quatre-vingt-six ans, le 21 décembre 1822. Il était membre de l'ancienne société libre des lettres, sciences et arts de Paris. Dussosoy a laissé : | *Les deux Circassiennes*, poème, 1771; | *Le Sultan indécis*, anecdote suivie de *Contes en vers ;* | *Epître aux détracteurs des femmes*, suivie du *Portrait de l'homme*, 1799, 1817; | *Réponse à la satire intitulée* « La fin du XVIIIe siècle », 1799, in-12; | *Le Bois de Boulogne*, poème, 1800, in-8°; | *Le Sérail de Zadir*, poème, 1814; | *Le Luxe*, poème, 1817; | *Epître à la mémoire de mon père*, 1817; | *Epître aux aristarques modernes*, 1818; | *Epître aux petits savants de société*, 1818; | *Mongeron*, poème, 1819. Outre ces ouvrages, Dussosoy a fourni des *Vers*, des *Romances*, des *Chansons*, à divers almanachs, journaux, chansonniers ou recueils poétiques.

* DUTEMS (Jean-François, Hugues, plus connu sous le nom de), né à Reugney, en Franche-Comté, le 6 août 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et vint faire ses cours de théologie en Sorbonne. Après sa licence, il fut admis dans cette maison en qualité de membre de la société qui la composait, et bientôt après il fut reçu docteur. Le prince Ferdinand de Rohan, archevêque de Bordeaux, et ensuite de Cambrai, le nomma son grand-vicaire, et lui donna un canonicat dans son église; il obtint ensuite au collége royal

une chaire dont il prit possession en 1782. Il était à Paris lors des massacres de septembre, et les dangers qu'il courut alors le déterminèrent à quitter la France. Arrêté à Dôle comme ecclésiastique insermenté, et quelques jours après déporté en Suisse, il se retira en Italie. Il revint à Paris à la fin de 1801 ; et, quoiqu'il fût entièrement dénué de ressources, il ne voulut demander ni accepter aucune place. Tout entier à son travail, il ne voyait qu'un petit nombre de personnes, et on le rencontrait quelquefois seul à la promenade, vêtu plus que modestement. Il mourut le 19 juillet 1811, après avoir supporté avec la plus touchante résignation une maladie aussi longue que douloureuse. On lui doit : | *Éloge de Pierre du Terrail, appelé le chevalier sans peur et sans reproche*, Paris, 1770, in-8° ; | *Panégyrique de saint Louis, prononcé devant les membres de l'académie française*, Paris, 1781, in-8° ; | *Le Clergé de France*, ou *Tableau historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-75, 4 vol. in-8°. Ce n'est pas simplement un abrégé du " Gallia christiana " ; Dutems a corrigé plusieurs erreurs échappées aux auteurs de ce grand ouvrage, et l'a continué jusqu'à 1774, en ajoutant sur quelques métropoles des pièces encore inédites. Il est à regretter qu'il n'ait pas eu le temps de terminer ce beau travail. | *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough*, Paris, imprimerie impériale, 1808, 3 vol. in-8°, avec figures, plans et cartes; ouvrage remarquable par la pureté du style, la facilité du récit et surtout par l'impartialité de l'auteur; | *Histoire de Henri VIII*, restée manuscrite. Dutems a fait en outre un grand nombre d'articles pour le "Journal des Débats" et le "Répertoire de jurisprudence".

* DUTENS (Louis), diplomate et littérateur français, né à Tours en 1730, mort en 1812, à Londres, membre de la société royale de cette ville, historiographe de la Grande-Bretagne, associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, est l'éditeur ou l'auteur de 18 ouvrages de philologie, d'histoire, d'archéologie, etc., publiés de 1769 à 1798. Les plus importants sont : | *G.-H. Leibnitzii opera omnia, nunc primum collecta*, etc., Genève, 1769, 6 vol. in-4° ; | *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766, 1776 et 1812, 2 vol. in-8° ; | *Poésies*, 1767, in-12 ; 1777, in-8° ; | *Explications de quelques médailles grecques et phéniciennes*, 1773, in-4° ; | *Itinéraire des routes les plus fréquentées....*, 1775 et 1777, in-8° ; | *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, Paris, 1806, 3 vol. in-8°.

* DUTREMBLAY (Antoine-Pierre, baron), administrateur, né à Paris le 27 avril 1745, mort à Rubelles près Melun, obtint une place d'auditeur à la chambre des comptes, et devint ensuite maître des comptes. En 1791 il fut nommé membre du directoire de Paris, et peu de temps après commissaire de la trésorerie. De simple commis devenu l'un des administrateurs de la loterie, il le fut ensuite de la caisse d'amortissement, dont on le créa directeur-général. Le roi lui accorda

le titre de baron en 1817, au moment où il prenait sa retraite. Allié à la famille de La Fontaine, Dutremblay voulut marcher sur ses traces, et composa un grand nombre de *Fables*, recueillies pour la première fois en 1801, sous le voile de l'anonyme, puis réimprimées en 1822 avec des additions, des suppressions et une "Notice sur l'auteur". Dutremblay, en fait d'œuvres légères, donna encore des *Comédies-vaudevilles*, et laissa en manuscrit un *Recueil de contes en vers*. Il avait composé pour son usage un *Code des règles de l'administration domaniale*, etc., en 9 vol., qu'il déposa en 1781 au comité des domaines de l'assemblée nationale; il avait même commencé un *Dictionnaire analytique par ordre de matières, des actes les plus importants de la législation française depuis les établissements de saint Louis :* ce travail, fort avancé quand la révolution vint suspendre Dutremblay, se continue maintenant au ministère des finances, où il a été déposé.

* DUVAL (Pierre), précepteur du dauphin, fils de François Ier, puis évêque de Seez, né à Paris au commencement du XVIe siècle, assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes en 1564. On a de ce prélat, l'un des plus savants hommes de son temps : | *Le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis les maux commis sous la tyrannie de l'Antéchrist*, tiré de Mapheus Vegeus, et mis en vers, Paris, 1552, in-12; | *De la Grandeur de Dieu*, etc., Paris, 1553 et 1555, in-8°; | *De la Puissance, sapience et bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8° ; 1559, in-4°.

* DUVAL (Robert), prêtre, né à Rugles en Normandie, vers la fin du XVe siècle, mort dans cette même ville en 1567, est auteur d'un ouvrage d'alchimie intitulé *De Veritate et antiquitate artis chemicæ*, Paris, 1561, in-4°. Il a donné en outre un *Abrégé* de Pline, Chartres, 1520, in-4°, et publié le livre de Morien Romain "de Transfiguratione metallorum", Paris, 1559, in-4°.

DUVAL (André), né à Pontoise en 1564, docteur de la maison et société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1598. Il méritait cette place par ses lumières et son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer et du richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquences du démocratique système de ce novateur syndic, et combien il tendait à une destruction totale de l'Église. (*Voy.* RICHER.) On le choisit pour être un des trois visiteurs généraux des carmélites en France. Il était sénieur de Sorbonne, et doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638, à 74 ans. On a de lui : | un *Commentaire* sur la "Somme" de saint Thomas, en 2 vol. in-fol. ; | des *Écrits* contre Richer ; | un ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Élie pour tarir les eaux de Siloé;* | les *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, pour servir de suite à celles de Ribadénéira. Il s'était occupé à traduire en français les ouvrages de ce jésuite espagnol. | *De suprema romani pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4°.

DUVAL (Pierre), géographe du roi, né à Abbeville en 1618, de Pierre Duval et de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la même science que son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1638, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs *Traités* et *Cartes* de géographie, qui ne sont presque plus d'aucun usage. Le plus connu est celui qui porte ce titre : *La Géographie française, contenant les descriptions, les cartes et les blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV*. Elle manque d'exactitude.

DUVAL (Guillaume), né à Pontoise, docteur en médecine, doyen de la faculté, et professeur de philosophie grecque et latine, était cousin d'André. Il étudia le latin, le grec, la philosophie, la médecine, les belles-lettres, et publia des *Poèmes*, des *Odes* et des *Discours* en vers et en prose. Ce fut lui qui commença à enseigner au collége royal l'économie politique et la science des plantes : celle-ci en 1610, et celle-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes litanies des saints et des saintes qui ont exercé la médecine. Il est mort à Paris le 22 septembre 1646. [Ses principaux ouvrages sont : | une *Histoire du Collége royal*, in-4°, 1644. Il y a quelques faits curieux, mais le style est au-dessous du médiocre. | *Aurea catena sapientiæ*; | *Schediasma intrologium de voce*; | *Phytologia sive philosophia plantarum*, etc.] Il a donné une édition grecque et latine de toutes les Œuvres d'Aristote, 2 vol. in-fol., 1619, accompagnée d'un *Synopsis analytica*, sur tous les traités de cet auteur. Cette édition est estimée.

* DUVAL (Jean), évêque de Babylone et savant orientaliste français, né à Clamecy en Nivernais, l'an 1597, mort à Paris en 1669, a laissé manuscrits | un *Dictionnaire* des langues grecque, arabe, turque, persane, etc., | et 30 vol. de *Sermons*, conservés dans la bibliothèque du séminaire des Missions Étrangères, dont il fut l'un des principaux fondateurs.

* DUVAL (Jean), ecclésiastique, né à Paris au commencement du XVIIe siècle, mort dans cette ville en 1680, s'est attiré une grande réputation par ses prédications, ses ouvrages de théologie et par quelques pièces de vers dirigées contre le cardinal Mazarin. Nous citerons seulement : | *Soupirs français sur la paix italienne*, Paris, 1649, in-4°; | *Le Parlement burlesque de Pontoise*, Paris, 1652, in-4°; | *Le Calvaire profané*, ou *Le mont Valérien usurpé par les jacobins réformés de la rue Saint-Honoré, adressé à eux-mêmes*, Paris, 1664, in-4°; Cologne, 1670, in-12.

DUVAL (Valentin JAMERAI), né de parents pauvres, au village d'Arthenai en Champagne, fit le métier de pâtre, et, suivant son génie pour l'astronomie et la géographie, il acheta de ses petites épargnes des cartes et des instruments. C'est de ce genre d'étude, auquel il se livrait au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold et François, le trouvèrent occupé, le 13 mai 1717, en chassant près de Lunéville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se

chargèrent de son éducation, et l'envoyèrent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de temps de grands progrès. En 1737, il fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui, devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775, âgé de 81 ans. Duval était modeste et circonspect, rien moins que décisif; il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait: « Je n'en sais rien »; sur quoi on raconte l'anecdote suivante. Un ignorant lui dit un jour, « L'empereur vous paie pour le savoir. —« L'empereur, répliqua Duval, me paie pour ce que je sais; s'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiraient pas. » Mais, comme une pareille réponse a été donnée par Abou-Joseph, on peut tenir l'anecdote pour suspecte, à moins de supposer que Duval ait voulu répéter le bon mot du docteur mahométan. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1784, par Koch, ami intime de Duval, 2 vol. in-8°. Elles contiennent des *Mémoires* sur sa vie, un grand nombre de *Lettres*, dont l'éditenr eût dû certainement faire un triage plus sévère: il y a bien des petitesses dont la suppression n'eût point affaibli la réputation du célèbre médailliste. Les *Mémoires* devaient être également élagués et dépouillés de détails inutiles, ennuyeux, et quelquefois même peu convenables.

* DUVAL (L'abbé Pierre), professeur de philosophie, administrateur du collége d'Harcourt, ancien recteur de l'université de Paris, né en Normandie l'an 1730, mort dans un village de la même province en 1797, a laissé un *Essai sur différents sujets de philosophie*, Paris, 1767, in-12; | *Réflexions sur le système de la nature*, 1770; | *La Nouvelle philosophie à vau-l'eau*, 1774.

* DUVAL (C.-F.-M.), avocat à La Guerche, ensuite juge au tribunal du district de ce nom, député d'Ille-et-Vilaine à la convention, y vota la mort de Louis XVI. C'est sous son nom que parut le "Journal des Hommes libres", consacré à la propagation des principes jacobins, appelé depuis le "Journal des Tigres". Duval obtint depuis une place dans les droits réunis.

* DUVAL-PYRAU, ecclésiastique, né vers 1730, dans le pays de Liége, mort dans les dernières années du XVIIIe siècle, conseiller de la cour du landgrave et prince de Hesse-Hombourg, membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, n'est connu que comme auteur de différents ouvrages au moyens desquels il prétendait propager l'esprit de tolérance et les principes d'humanité chez les nations voisines. Nous citerons entre autres: | *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8°; | *Catéchisme de l'homme social*, Francfort-sur-le-Mein, 1776, in-8°, traduit en allemand la même année; | *Aristide et Agiatis*, Yverdun, 1777 et 1778: ces deux ouvrages, qui forment chacun 1 vol. in-8°, sont écrits en prose; ils ont été comparés à "Bélisaire", auquel ils sont inférieurs sous le rapport du style, mais qu'ils surpassent par rapport à la solidité des raisonnemens. L'abbé

Duval-Pyrau a aussi publié les *Éloges historiques* de Nicolas Sahlgren, Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-4°, et de Jonas Alstromer, Berlin, 1784, in-8°.

* DUVAU (Auguste), botaniste, né à Tours le 14 janvier 1771, mort le 8 janvier 1831, à sa terre de La Farinière, émigra et parcourut l'Allemagne jusqu'en 1802. C'est alors qu'il pnblia la *Traduction* des "Nouveaux dialogues des dieux" de Wicland, 1796, et de "la Macrobiotique ou l'Art de prolonger la vie" d'Hufeland, 2 vol. in-8°, 1798. Précepteur du jeune Perregaux, il le guida dans ses voyages en Suisse, passa l'année 1804 à Genève, rentra définitivement dans sa patrie l'année suivante, et vint s'établir près de Tours, d'où M. Mounier, qui avait été son disciple à Weimar, l'appela en 1810 pour être attaché au cabinet de Buonaparte. Duvau fut depuis secrétaire-général de l'intendance des bâtiments, jusqu'en 1830. On doit à cet écrivain un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire naturelle, sur la botanique en particulier, la plupart des *Notices* sur les savants allemands, et plusieurs *Articles* concernant les botanistes dans la "Biographie universelle" de Michaud.

* DUVAUCEL (Charles), astronome, né à Paris le 5 avril 1734, mort à Evreux en 1820, âgé de 86 ans, fut l'ami de Lalande, avec lequel il travailla long-temps. Louis XV ayant témoigné le désir de savoir l'époque où l'on aurait à Paris une éclipse totale de soleil, Duvaucel, sur l'invitation de Lalande, entreprit ce travail; mais, de 1767 à 1900, il ne trouva pas une éclipse totale de soleil à Paris. On a inséré la dernière partie de ces calculs dans l'"Art de vérifier les dates" (édition de 1783). Pendant plusieurs années, Duvaucel a composé les cartes des éclipses pour la "Connaissance des temps". En 1790, il fut élu maire d'Evreux; mais deux ans après, il se démit de cette place. Le 24 mai 1796, il devint correspondant de l'académie des sciences, et le 27 novembre il fut admis avec le même titre à l'Institut, section d'astronomie. Il présenta à la première de ces sociétés savantes des *Mémoires de mathématiques et de physique*, qu'on trouve dans les "Mémoires présentés" (de l'académie, t. 5, Paris, 1798, in-4°).

* DUVAUCEL (Alfred), voyageur-naturaliste, gendre et élève du célèbre Cuvier, mort à Madras vers la fin d'août 1824, servit d'abord dans l'armée française, et partit en 1818, comme naturaliste du roi, pour Calcutta, contrée qu'il explora de concert avec Diard. De précieuses collections, fruit de ses recherches dans différentes parties de l'Inde, enrichirent le Museum pendant les années 1820 et 1821. Duvaucel avait résolu de visiter le Naupaul; mais les événements politiques le contraignirent à borner ses excursions, durant les années suivantes, au territoire de Benarès et de Katmendos. Il poursuivait ses infatigables recherches au milieu de périls inouïs, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre des bois au Sylhet, dont il avait franchi les frontières pour visiter la caverne de Bhunava, où nul Européen n'avait encore pénétré. Victime de son zèle, il termina sa carrière à l'âge de 31 ans. On trouve dans la "Re-

vue encyclopédique", tome 10, page 473, et tome 21, page 257, sa savante *Description de la caverne de Cossya*, et des extraits de ses *Lettres*. Une Notice a été consacrée à Duvaucel dans le "Journal asiatique", mai 1825, et il en a été publié un Extrait séparé, Paris, 1824, in-8° de 24 pages.

* DUVERGIER de Hauranne, membre de la chambre des députés et de la commission supérieure de l'établissement des invalides de la marine, mourut à Paris le 20 août 1831. Pendant quinze années que Duvergier représenta dans nos assemblées législatives le département de la Seine-Inférieure, il se fit remarquer par l'empressement avec lequel il intervint dans les discussions sur les finances, l'administration et l'économie politique. On lui doit | quelques *Réflexions sur l'organisation municipale;* | *de l'Ordre légal en France et des abus d'autorité*, 2 vol. in-8°, etc. Il a laissé un fils qui représente à la chambre des députés les opinions libérales de son père.

* DUVERNET (T.-J.), ecclésiastique français, mort à la maison des Carmes à Paris, vers 1796, publia un écrit anonyme dans lequel il poursuivait de sarcasmes Linguet, d'Espréménil, l'abbé Sabatier et autres. Cette brochure, qui parut en 1781, sous le titre de *Dispute de M. Guillaume*, et dans laquelle le gouvernement n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Loin de renoncer à son humeur mordante, Duvernet se fit mettre de nouveau à la Bastille pour avoir critiqué le ministère de Maurepas : cette fois il y fit un plus long séjour, pendant lequel il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvrage, dont le lieutenant de police Lenoir avait cru devoir empêcher la publication, en gardant le manuscrit, parut pour la première fois en 1786, in-12, et fut contrefait sous différents formats. Sa grande vogue ayant donné l'éveil aux évêques, le clergé de France porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. « Je ne veux point me mêler de cela, répondit Louis VXI; si Duvernet a tort, on doit le réfuter : c'est l'office des évêques. » Louis XVI ne songeait pas apparemment que le roi est l'évêque du dehors. La *Vie de Voltaire* a été refondue par l'auteur; mais la mort le surprit avant qu'il eût livré son livre à l'impression : il ne parut qu'en 1797, in-8°. On doit encore à Duvernet une très-mauvaise *Histoire de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°.

* DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres le 16 octobre 1744, mort à Nantes, le 9 juillet 1813, fit avec succès ses premières études dans le collége des jésuites de sa ville natale. Montmorin, frappé du talent que le jeune Duvoisin fit paraître dans une thèse qu'il soutint à 14 ans, le plaça à ses frais à la petite communauté de Saint-Sulpice à Paris, pour y faire ses cours de philosophie et de théologie. Lorsqu'il les eut achevés, il fut jugé capable d'enseigner ces deux sciences au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Après avoir soutenu sa thèse, il fut agrégé à la maison et société de Sorbonne. En 1768, à peine âgé de 23 ans, il commença son cours de licence. Il le fit avec tant de succès, qu'il fut

nommé « premier de licence », honneur disputé par des rivaux du plus grand mérite. Avec une telle réputation, l'abbé Duvoisin ne pouvait manquer d'être bientôt employé. On lui donna une chaire de Sorbonne, et il fut nommé successivement promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre et grand-vicaire de Laon. Il était dans cette dernière ville lorsque les troubles de la révolution commencèrent. Il passa en Angleterre en 1792, et de là il vint rejoindre l'évêque de Laon à Bruxelles. Obligé de quitter cette ville lors de l'invasion de la Belgique par les troupes françaises, il se retira à Brunswick, où il trouva dans ses talents les moyens de subsister d'une manière honorable. Rentré en France en 1801, au moment où le concordat venait d'être conclu, l'abbé Duvoisin fut nommé à l'évêché de Nantes, où ses vertus et la sagesse de sa conduite éteignirent bientôt les divisions. Napoléon, qui ne tarda pas à connaître son mérite, eut en lui la plus grande confiance; il le nomma conseiller d'état en 1812. Duvoisin fut un des quatre évêques nommés pour résider près du pape pendant sa captivité à Savone et à Fontainebleau; il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leurs avis sur des questions relatives à la discipline ecclésiastique. Mais il n'est pas vrai qu'il ait trahi, dans cette assemblée, ainsi que dans le concile, les intérêts de la religion, et qu'il ait approuvé la persécution du chef de l'Église. Ce prélat a laissé : | *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, Paris, 1774, in-12; | *L'autorité des livres du Nouveau-Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12; | *L'autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12; | *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris, 1780, in-12. Le but de cet ouvrage est de démontrer l'insuffisance de la raison et la nécessité d'une révélation; | *De vera religione, ad usum theologiæ candidatorum*, Paris, 1785, 2 vol. in-8°. Ce sont les leçons qu'il avait dictées lorsqu'il professait en Sorbonne. | *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8°; | *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8°. Ce livre a été réimprimé en France depuis la restauration. C'est l'ouvrage où l'abbé Duvoisin montre le mieux son talent et sa logique pressante. Les principes qui ont servi d'éléments à la révolution y sont discutés avec autant de sagacité que d'impartialité. | *Démonstration évangélique*, in-12, imprimée deux fois à Brunswick en 1800, réimprimée à Paris en 1802 et 1805. On trouve à la suite de cette dernière édition un *Traité sur la tolérance*. On remarque dans tous les ouvrages de l'évêque de Nantes un écrivain exercé, un habile logicien et un théologien profond. Son style, quoique simple, est cependant aussi élégant que le comporte le sujet, et ne manque pas de chaleur. Il avait été chargé, avant la révolution, par le clergé de France, de compulser tous les conciles et synodes tenus dans les Gaules, pour en extraire ce qui concernait la discipline de l'Église gallicane. On ignore jusqu'où ce

travail a été poussé; du moins il n'en a rien paru.

*DUVOISIN-CALAS (Alexandre), petit-fils par sa mère du fameux Calas, mort subitement, à Chartres, le 20 février 1832, était arrivé dans cette ville le 17 pour faire représenter une pièce de sa composition, intitulée : *La Veuve Calas chez Voltaire*, ou *un Déjeuner à Ferney en* 1765. Il avait même joué le principal rôle de cette pièce, froidement accueillie par le public. Le chagrin qu'il en ressentit paraît avoir hâté sa mort.

DYNTER (Edmond), ainsi nommé du village de ce nom, dans la mairie de Bois-le-Duc, fut successivement secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe Ier et de Philippe-le-Bon, ducs de Bourgogne et de Brabant. Dégoûté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de Saint-Pierre à Louvain, se retira ensuite chez les chanoines réguliers de Corsendonck, près Turnhout, et mourut à Bruxelles le 17 février 1448. Il a laissé : | une *Chronique* des ducs de Lorraine et de Brabant, depuis 1281 jusqu'en 1442, en latin. On en conserve l'original à Corsendonck, et plusieurs copies dans différentes maisons des Pays-Bas, entre autres une avec des notes de Le Mire. Cette *Chronique* mérite de voir le jour, à cause du grand nombre de pièces originales qu'elle renferme, et des particularités que l'auteur rapporte, et dont il a été témoin; | *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ*, etc., Francfort, 1529, et dans les "Rerum germanicarum scriptores" de Fréhérus, tom. III, et dans ceux de Struvius, tome III. Cette généalogie est peu exacte.

*DYZÈS (Comte D'ARÈNE), procureur-syndic du département des Landes, dès le commencement de la révolution, fut député par ce même département, en 1791, à l'assemblée législative. Peu remarqué dans cette assemblée, il fut néanmoins nommé à la convention, au mois de septembre 1792. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort, sans appel ni sursis. Entré au sénat après la révolution du 18 brumaire an VIII, il ne cessa d'en faire partie que lorsqu'en 1814 ce corps cessa d'exister.

*DZÉHÉBY (Mohamed-Ben-Ahmed), turcoman d'origine, né à Damas le 6 octobre 1274, (3 de rebi 2e, 673), a été l'un des écrivains les plus célèbres de l'islamisme. Après avoir fait ses études à Damas, et voyagé dans l'Orient, il dirigea l'école des traditions, fondée par Thaheo. Dzéhéby mourut à Damas en 1347. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on remarque particulièrement une *Chronique de l'islamisme;* c'est un Dictionnaire historique des écrivains musulmans, divisé par siècles : il commence à l'an 1er de l'hégire, et finit en 744 de la même ère. Deux volumes de cet ouvrage sont conservés à la Bibliothèque royale parmi les manuscrits arabes; et celle de l'Escurial, en Espagne, possède une copie de l'ouvrage avec le Supplément fait par le cadhi Khohbah.

E.

*EACHARD (Jean), théologien anglais, né vers 1636, mort en 1697, était principal du collége de Sainte-Catherine-Hall à Cambridge. Auteur médiocre, mais original et plein de gaieté, il a publié : | en 1670, des *Recherches sur les causes du mépris pour le clergé et la religion ;* | en 1671, un *Examen de l'état de nature de Hobbes et des Considérations sur quelques opinions de ce philosophe.* Les *OEuvres* d'Eachard ont paru en 1774, 3 vol. in-12, avec une "Notice" sur sa vie.

ÉACIDE, roi d'Epire, fils d'Arymbas, fut long-temps privé de son royaume par les intrigues de Philippe, roi de Macédoine, et ne le recouvra qu'après la mort de ce prince. Dans la guerre de la Macédoine, il donna asile à Aridée, ce qui lui attira avec Cassandre une guerre pendant laquelle il mourut, l'an 313 avant J.-C.

EADMER, ou EDMER, Anglais de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat ; car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. On a de lui : | une *Vie de saint Anselme,* divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des OEuvres de saint Anselme, ainsi que dans Surius et Bollandus. | *L'Histoire des nouveautés,* c'est-à-dire de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'église britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122 : elle est divisée en 6 livres. Le père Gerberon a publié cette *Histoire* avec les notes de Jean Selden ; | le *Livre de l'excellence de la sainte Vierge ;* | le *Traité des quatre Vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance) *qui ont été dans Marie ;* | le *Traité de la Béatitude,* composé d'après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel ; | le *Traité des Similitudes.* Le fond en est aussi de saint Anselme ; | les *Vies de plusieurs saints d'Angleterre.* Il y a encore d'autres ouvrages, d'Eadmer qui n'ont point été imprimés. (*Voy.* Wharton, "præf. in tom 2 Angl. sacr.") Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude ; le style en est facile et naturel. (*Voy.* Ceillier, tom. 21, pag. 349.) — Il ne faut pas le confondre avec EADMER ou EALMER, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *Lettres,* des *Homélies,* et 5 livres d'*Exercices spirituels.* (*Voy.* FABRICIUS, "Biblioth. latin.", tom. 2, pag. 214.)

* EANDI (Joseph-Antoine-François-Jérôme), prédicateur, né à Saluces, en 1735, mort en 1799, se forma à l'étude des sciences physiques et mathématiques, sous le célèbre Beccaria, professa la physique expérimentale à Tu

rin, devint membre de l'académie des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et de plusieurs corps savants d'Italie. Outre les *Sermons* qu'il prononça, il composa plusieurs ouvrages scientifiques et religieux : | *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos,* qu'il fit en société avec Vassali, Turin, 1793, in-8°; il en existe une contrefaçon faite en 1800; | *Ragione e religioni;* | des *Discussions de principes politiques;* | des *Notices historiques* sur les études du Père Beccaria; | des *Mémoires historiques,* adressés à Babbe, légataire des manuscrits de ce Père. "Les Mémoires de l'académie de Turin" contiennent de lui plusieurs *Mémoires* intéressants. Vassali, son neveu et son élève, publia dans le tome VI de ces "Mémoires", une "Notice sur sa vie et ses ouvrages", Turin, 1801, in-4°.

ÉAQUE (Eacus), fils de Jupiter et d'Egine, régna dans l'île d'OEnone, à laquelle il donna le nom de sa mère. La peste ayant dépeuplé son pays, il obtint de son père que les fourmis seraient changées en habitants, qu'on nomma Myrmidons. Son intégrité et sa prudence le rendirent si recommandable, que Pluton l'associa à Minos et à Rhadamante pour juger les morts.

*EARLE (John), prélat anglais, né à Yorck en 1601, mort en 1665, fut d'abord chapelain et précepteur du prince de Galles, depuis Charles II; puis, à l'époque de la restauration, évêque de Worcester, d'où il passa, en 1663, au siége de Salisbury. On a de lui: | une *Traduction* latine de l'Εἰκὼν βασιλική sous le titre d'*Imago regis Caroli in illis suis ærumnis et solitudine,* La Haye, 1649, in-12; | et un ouvrage anglais intitulé *Microcosmographia,* etc., Londres, 1628, in-8° : Philip Bliss en a publié une 6e édition, Oxford, 1811, in-8°.—*Earle (Jabez), ministre anglais non conformiste, né en 1676, mort en 1768, est auteur | d'un *Traité des sacrements,* 1707, in-8°; | de plusieurs *Sermons,* | et d'un *Recueil de poésies* anglaises et latines. — Earle (William-Benson), philantrope anglais, né en 1740, mort en 1796, laissa des legs considérables au bourg de Shaftesbury, comté de Dorset, sa patrie, pour la dotation de plusieurs établissements de charité et pour l'encouragement de l'agriculture et des arts. Il publia aussi une nouvelle édition d'un ouvrage fort rare, intitulé "Relation exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna arrivés en 1699", avec une *Lettre* de lui à lord Lyttleton, renfermant une *Description* de la dernière éruption du même volcan en 1766.

*EARLOM (Richard), dessinateur et graveur anglais, né dans le comté de Sommerset, vers 1718, mort à la fin du XVIIIe siècle, gravait à la manière noire. Son *OEuvre,* très-considérable, est recherchée des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. Ses principales gravures sont : | *La Vierge au lapin*; | *Le Sacrifice d'Abraham*; | *La Madeleine chez le pharisien* | *une Sainte famille,* | *La Vierge dite la Zingarina.*

*EBBA, abbesse de Coddingham, vivait sur la fin du IXe siècle. Voyant le couvent prêt à tomber entre les mains des Danois, elle prit un couteau, se fendit le nez, se coupa les lèvres, et en-

gagea les autres religieuses à en faire autant. Dans cet état elles attendirent les vainqueurs, qui, surpris d'un tel spectacle, et pour se venger, mirent le feu au couvent, et firent périr dans les flammes toutes ces vertueuses filles.

*EBBESEN (Niels ou Nicolas), surnommé le "Brutus danois", vivait au XIVe siècle, et était seigneur de Tœrreriis dans le Jutland. A cette époque, le royaume de Danemarck, presque tout démembré, avait perdu son existence politique. Il semblait que l'excommunication, lancée par le pape Jean XXII à l'occasion de l'emprisonnement d'un évêque par le roi, avait excité contre ce royaume la colère divine. Quelques-unes des provinces danoises étaient hypothéquées : le comte Gérard de Holstein avait en gage le Jutland et la Fionie, où il régnait comme souverain, et tenait prisonnier le fils aîné de Christophe II, qui avait en vain essayé de reprendre le pouvoir suprême. Au milieu de cette anarchie, Niels Ebbesen, attaché à la dynastie de ses maîtres légitimes, mit le siége devant les châteaux du comte Gérard. Celui-ci, ayant réuni une armée de dix mille combattants, mande Ebbesen, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présente, et Gérard lui ordonne de lui prêter foi et hommage. « Je ne vous crains pas, lui répond Ebbesen ; je vous déclare la guerre, et je vous jure que je vous combattrai personnellement partout où je vous trouverai. » Le comte, étonné de ce courage, laissa partir libre Ebbesen. Peu de temps après celui-ci revient pendant la nuit, à la tête de soixante hommes, et s'introduit seul dans l'appartement du comte, qui, éveillé en sursaut, reconnaît son ennemi. Il appelle au secours ; au même instant Ebbesen lui plonge son épée dans le cœur. Les gardes se jettent sur le meurtrier ; mais le peuple, ayant appris la mort du comte Gérard, immole tous les satellites de l'usurpateur. Ebbesen court assiéger Skanderberg, un des plus forts châteaux de Gérard : les fils de celui-ci viennent le défendre avec une puissante armée. Ils sont tués par Ebbesen ; mais lui-même périt dans le combat. Cependant il avait frayé à Waldemar, fils de Christophe II, le chemin au pouvoir suprême. Il ne fut pas difficile à ce prince d'expulser les autres tyrans, et il régna sous le nom de Waldémar IV, dit le "Restaurateur". Sans doute l'action d'Ebbesen eut pour résultat de mettre fin à la guerre civile, et de rendre à un prince légitime le domaine de ses aïeux : mais la religion ne doit-elle pas gémir d'un meurtre, quelque excusables que semblent ses motifs, alors surtout que la mort est donnée, non dans un combat où les périls sont égaux, à un ennemi sans défense? Plusieurs poètes danois ont célébré l'action d'Ebbesen ; elle a fourni le sujet d'une tragédie à Sander, et Malte-Brun lui a consacré une *Ode*, en 1812.

EBBON, né d'une famille obscure, devint frère de lait et condisciple de Louis-le-Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, et le plaça sur le siége de Reims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Danemarck, et fit approuver sa résolution au pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en Fran-

ce, et se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis-le-Débonnaire. Il prononça lui-même la sentence qui déclarait la déchéance de ce malheureux prince, et lui arracha les marques de la dignité royale. Ce monarque étant remonté sur le trône, Ebbon fut enfermé dans le monastère de Fulde. Conduit, en 835, au synode de Thionville, il eut la noble franchise de se déclarer coupable envers son roi légitime, et indigne de continuer ses fonctions dans l'épiscopat. Après la mort de Louis, il fut rétabli sur son siége par le crédit de Lothaire : mais, ayant été cité au concile de Paris, l'an 847, et ayant refusé d'y comparaître, il encourut l'indignation de ce prince, et fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut en 851. C'était un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, et enfin chef de parti.

EBED-Jesu, patriarche de Muzal en Assyrie, vint à Rome en 1562 abjurer la doctrine de Nestorius, et le pape Pie IV l'honora du "pallium", après l'avoir engagé à faire observer les décisions du concile de Trente dans les pays de sa juridiction.

*ÉBELING (Jean-Thierri-Philippe-Christophe), médecin, né à Lunebourg en 1753, mort en 1795, a traduit en allemand | les "Voyages de Sonnerat en Guinée", Leipsick, 1777, in-4°; | les "Voyages de Béniouwki", | et un grand nombre d'autres ouvrages.—*Ebeling (Jean-Juste), son frère, mort en 1783, surintendant à Lunebourg, a laissé quelques écrits théologiques.—On cite encore Ebeling (Christian), professeur à Rinteln, mort en 1716, ainsi qu'un autre Ebeling (Frid.), pasteur à Halberstadt, mort en 1785, comme auteurs d'écrits théologiques peu importants. —* Ebeling (Jean-Georges), maître de chapelle à Berlin, a composé plusieurs *Pièces de musique*, imprimées à Berlin et à Stettin de 1662 à 1669.

*ÉBELING, littérateur allemand, né à Carmissen en 1741, mort à Hambourg en 1817, est auteur | d'une *Histoire de la poésie allemande*; | d'une *Histoire et géographie de l'Amérique*; | d'une *Description du royaume de Majorque*; | de plusieurs *Essais de poésie*, insérés dans différents écrits périodiques, | et de plusieurs *Traductions* de Voyages.

* EBER (Paul), théologien protestant, pasteur de l'église de Wittemberg, né à Ritzingen en Franconie, l'an 1511, fut le secrétaire intime de Melanchton, assista en 1541 au colloque de Worms, et mourut en 1569. On a de lui : | *Expositio Evangeliorum dominicalium*; | *Calendarium historic*, Wittemberg, 1551, in-4°; | un ouvrage latin qui a été traduit en français sous ce titre : *Etat de la religion et république du peuple judaïque depuis son retour de Babylone à Jérusalem*, Genève, 1561, 1563, in-8°; | et des *Hymnes* en allemand.

*EBERHARD ou Évrard, surnommé "Græcista", du titre d'un de ses ouvrages, né à Béthune en Artois vers 1124, est auteur de plusieurs ouvrages de grammaire et de controverse, dont deux seulement ont été imprimés, savoir : | *Græcismus de*

figuris et octo partibus orationis, sive grammaticæ regulæ versibus latinis explicatæ, Lyon, 1483 ou 1493 et 1490, in-4°, Paris, 1487, in-fol.; | *Anti-hæresis*, inséré dans le "Recueil" de J. Gretser, "Trias scriptorum adversus valdensium sectam", Ingolstadt, 1614, in-4°, dans le tome 12 des "J. Gresterii opera omnia", et dans la "Bibliotheca Patrum", édition de Lyon et de Cologne. — Plusieurs autres écrivains du nom d'EBERHARD ou EBERHARDUS sont mentionnés dans l'ouvrage de J.-A. Fabricius sur les auteurs du moyen âge.

*EBERHARD DE FRESINGEN, écrivain du XIIe au XIIIe siècle, est auteur d'un traité *de Mensura fistularum*, que Gerbert a inséré dans le 2e vol. de sa "Collection" des écrivains ecclésiastiques sur la musique. Ce traité est suivi d'un fragment intitulé *Regula ad fundendas notas, id est organica tintinnabula*. C'est ce qu'on connaît de plus ancien sur la construction des carillons.

*EBERHARD (Christophe), aumônier-général des armées russes en 1711, mort en 1730, présenta au tzar Pierre une méthode nouvelle pour la détermination des longitudes. Il consigna cette méthode dans un ouvrage intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipsick, 1720, in-4°, figures. On a encore de cet auteur un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le tzar Pierre d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique; mais la mort de ce prince arrêta l'exécution de cette entreprise. — *EBERHARD (Jean-Paul), fils du précédent, habile architecte, né en 1723 à Altona, mort en 1795, professa les mathématiques à Gottingue, et laissa : | *Description d'une nouvelle planchette*, en allemand, Halle, 1753, in-8°, avec 4 planches; | *de Transportatore novoque ejusdem usu*, Gottingue, 1754, in-4°; | *Description des environs de Gottingue*, 1760, in-8°, avec deux cartes; | et une *Traduction* en allemand d'un ouvrage français intitulé "Essais sur l'art de la guerre, et Recherches sur les causes de la supériorité de l'attaque sur la défense", Gottingue, 1757, grand in-8°, avec 8 planches.

*EBERHARD (Jean-Henri), professeur de droit public et féodal à Herborn et à Cothen, bibliothécaire au gymnase de Cobourg, né en 1743, mort en 1772, publia en allemand; | un *Dictionnaire critique de jurisprudence*, Francfort, 1769, 1771, in-8°; | *Des notices hebdomadaires de Cothen*, du 1er juillet 1769 au 12 mai 1771, in-4°; | et divers *Opuscules* de circonstance. Trois *Dissertations*, qu'il avait écrites pour l'éclaircissement du droit germanique, furent imprimées après sa mort, Francfort, 1775, in-8°.

*EBERHARD (Jean-Pierre), professeur de mathématiques, de physique et de médecine à l'université de Halle, né en 1727, mort en 1779, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages en allemand; les principaux sont : | *Traité sur l'origine des perles*, Halle, 1750, in-8°; | *Principes élémentaires de Physique*, ibid., 1753, in-8°; | *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, ibid., 1769, 3 vol. in-8°, | et divers *Traités de Mathématiques*, appliqués à l'optique, à la gnomonique, à la construction des moulins et des machines né-

cessaires à l'exploitation des mines, ibid., 1786, in-8°.

*EBERHARD (Jean-Auguste), théologien et philosophe allemand, né à Halberstadt, le 31 avril 1736, mort le 10 janvier 1809, fit ses études à l'université de Halle. Il vivait des modiques revenus de deux petites cures qu'il desservait, quand Frédéric II le fit nommer prédicateur à Charlottenberg. Enfin il obtint la classe de philosophie de l'université de Hesse, restée vacante par la mort de F.-G. Mayer, et en remplit les fonctions avec honneur. Ses écrits didactiques contribuèrent beaucoup à former le goût de ses compatriotes, à enrichir et à former la langue allemande. Il eut à combattre le système de l'idéologue Kant, qui ébranlait la philosophie de Leibnitz; mais il se laissa malheureusement subjuguer par le goût des idées abstraites qui ont tant de partisans en Allemagne, et qui, loin d'éclaircir les sciences, ne servent qu'à y jeter la confusion, dans celles surtout qui se rattachent à la religion chrétienne. Nicolaï, auteur de la "Bibliothèque universelle allemande", a publié une "Notice" sur Eberhard, dont nous allons citer les ouvrages, tous écrits en allemand : | *Nouvelle apologie de Socrate*, ou *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, Berlin, 1772, in-8°; traduit en français par Dumas, Amsterdam, 1773; le 2e vol. parut en 1778; | *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, Mémoire couronné en 1776; | *Morale de la raison*, ibid., 1781, in-8°; | *Préparation à la théologie naturelle*, Halle, 1781, in-8°; | *Amyntor*, histoire en forme de lettres, Berlin, 1772, in-8°. C'est un roman où l'auteur développe plusieurs sages réflexions sur l'excellence de la morale de l'Evangile. Il l'écrivit pour tâcher d'effacer l'impression qu'avait faite son *Apologie* de Socrate, qui l'empêcha d'avancer dans la carrière ecclésiastique. | *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8°; | *Mélanges*, 1 vol. in-8°, ibid., 1784; 2 vol., 1788; | *Histoire générale de la philosophie*, ibid., 1787; 2e édit. augmentée, 1796; | *Magasin philosophique*, 4 vol., de 1788 à 1791; | *Archives de la philosophie*, Berlin, 2 vol., de 1792 à 1795. Ces deux derniers ouvrages périodiques étaient en partie destinés à reproduire les écrits polémiques des adversaires de Kant; | *Sur la forme des gouvernements et leur amélioration*, Berlin, 1793, 1794, deux parties in-8°; | *Esquisse de Métaphysique*, Halle, 1794, in-8°; | *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1795-1802, 6 vol. in-8°; | *Sur le Dieu de M. le professeur Fitche et sur l'École de ses adversaires*, Halle, 1799, in-8°; | *Essai d'un éclaircissement sur l'état de la question dans la dispute entre M. Fitche et ses antagonistes*, ibid., 1800, in-8°. Quoique Eberhard ne fût point partisan de la doctrine de Fitche, il le défend dans ces deux écrits contre l'accusation d'athéisme, etc. | *Manuel d'esthétique, pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*, de 1803 à 1805, 4 vol. in-8°; | L'*Esprit du christianisme primitif*, Halle, 1807, 1808, 3 vol. in-8°. Eberhard travailla, en outre, à presque tous les journaux scientifiques de l'Allemagne, et notamment à la "Bibliothèque alle-

mande" de son ami Nicolaï.

*EBERLE (Adam), peintre, né à Aix-la-Chapelle, en 1805, mort le 18 avril 1832, fut d'abord apprenti coutelier; mais, dominé par le sentiment des beaux-arts, il obtint de son père d'être envoyé à l'académie de Dusseldorf. Ce fut là qu'il attira l'attention de Cornélius, directeur de cet établissement. Sa première production fut un *Christ au tombeau*, composition pleine de profondeur. Lorsque Cornélius fut nommé directeur de l'académie de Munich, en 1825, son élève le suivit, s'appliqua avec succès à la peinture à fresque, et peignit le *Plafond* du nouvel "Odeum" de cette ville. Il exécuta aussi une des grandes fresques qui décorent les arcades des jardins du palais, et dont le sujet est *Maximilien investi de la dignité d'électeur*. Mécontent lui-même de ce dernier ouvrage, Eberle devint triste, soucieux, et entreprit, en 1829, pour dissiper sa mélancolie, un voyage à Rome, où il continua ses études, mais avec si peu de satisfaction pour lui-même, qu'il détruisit ses ouvrages. Cornélius le pressait vivement de revenir dans sa patrie, pour décorer le salon du nouveau palais de cette ville, lorsque la mort l'enleva.

EBERMANN (Vite), jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg, fut recteur du séminaire de Fulde, et mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4°. Il y montre que la manière des hérétiques, en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, et d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellents ouvrages de controverse contre Georges Caliste, Hermann Coringius, Jean Musæus, professeur d'Iéna, etc.

EBERT (Théodore), professeur à Francfort-sur-l'Oder, dans le XVIIe siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : | *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum*; | *Elogia jurisconsultorum et politicorum centum illustrium, qui hebræam linguam et reliquas orientales excoluerunt*, Leipsick, 1628, in-8°; | *Poetica hebraïca*, ibid., 1628, in-8°. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes, et peu agréables, excepté pour les hébraïsants.

* EBERT (Jean-Arnoldt), professeur à l'institut carolin à Brunswick, né à Hambourg en 1723, mort le 19 mars 1795, est auteur de plusieurs *Traductions allemandes* : | *Traduction* des "Nuits d'Young", estimée, avec des *Notes*, Leipsick, 1790, 1795, 5 vol. in-8°; | *Traduction* de la tragédie anglaise de "Léonidas" de Glover, Hambourg, 1778, in-8°; | Il a aussi donné des *Morceaux de poésie lyrique*, et quelques *Epîtres*, parmi lesquelles on distingue celle à Conrad Arnold Schmidt, imprimée séparément, Brunswick, 1772, in-8°.

* EBERT (Jean-Jacques), professeur de philosophie et de mathématiques à Wittemberg, né à Breslau en 1737, mort le 18 mars 1805, a publié les ouvrages suivants : | *Leçons de Philosophie et de mathématiques pour les hautes clas-*

es, Francfort, 1775, in-8°, 4e édition, 1790; | *Abrégé des principes de Logique*, 5e édition, 1790; | *Abrégé des principes de Physique*, 4e édition, 1803; | *Leçons de Physique pour la jeunesse*, Leipsick, 1793, 2e édition, 3 vol. in-8°; | *Éléments des principales parties de la Philosophie pratique*, Leipsick, 1784, in-8°; | *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1er vol., Leipsick, 1784, in-8°; | *Loisirs d'un père, consacrés à l'instruction de sa fille*, Leipsick, 1795, in-8°; | *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, 1794, à 1801. Son enseignement et ses ouvrages, tous consacrés à la jeunesse, eurent une grande influence en Allemagne.

EBEYS, soudan d'Egypte, tua, en 1156, le calife son maître, qui se reposait sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser les peuples pendant qu'il se sauvait l'épée à la main. Les hospitaliers et les templiers, l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, et l'ayant mis à mort, partagèrent entre eux ses trésors et les prisonniers.

ÉBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des "ébionites", commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J.-C. Il soutenait que le Sauveur était un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutait que Dieu avait donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. [Ebion prêcha sa doctrine en Asie, dans l'île de Chypre, et même à Rome. C'est contre cet hérétique et contre son premier maître Cérinthe, que saint Jean composa son évangile.] Les disciples d'Ebion mêlaient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observaient également le samedi et le dimanche. Ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignaient tous les jours comme les Juifs, et révéraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connaissaient point d'autre évangile que celui de saint Mathieu, qu'ils avaient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetaient le reste du Nouveau-Testament, et surtout les Epîtres de saint Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches; mais ils méprisaient les prophètes. La vie des premiers ébionites fut, dit-on, assez sage, celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettaient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes. Les ébionites reconnaissaient J.-C. pour le messie : ils voyaient donc en lui les principaux caractères sous lesquels il avait été annoncé par les prophètes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de J.-C., ni sa mort, ni sa résurrection. Saint Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettaient tous ces faits essentiels. Ils étaient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jérusalem : plusieurs avaient été sur le lieu où ces faits s'étaient passés; ils avaient eu la facilité de les vérifier.

* EBIPAN, savant prélat arménien au VIIe siècle, est auteur | d'une *Histoire d'Ephèse*; | de *Commentaires* sur les Psaumes de David et les Proverbes de Salomon; | d'une *Histoire du monastère de Clag*; | de deux *Homélies* sur la

naissance et le baptême de J.-C., et d'un *Discours sur la divinité de J.-C.*, ouvrages conservés en manuscrit partie dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, partie dans celle du Vatican.

ÉBROIN, maire du palais de Clotaire III et de Thierri Ier, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avaient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Bathilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissait les biens, il ôtait les charges, il chassait les grands qui étaient à la cour, et défendait aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire, en 670, il mit Thierri sur le trône; mais la haine que les seigneurs avaient pour le ministre rejaillit sur le roi. Ils donnèrent la couronne à Childéric II, firent tondre Thierri et Ebroin, et les enfermèrent dans des monastères. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de saint Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié qu'il s'était attirée de la part de ce méchant homme en blâmant ses injustices. Childéric étant mort en 673, Thierri fut replacé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin, s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disait être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avait sauvé la vie, et fut mis dans un monastère. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierri à le recevoir pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie et de Bourgogne, et renvoya son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes; tous les gens de bien en furent les victimes. Les Neustriens, accablés de son joug affreux, désertaient leur pays; l'Aquitaine se détacha de la France; l'Austrasie refusa de le reconnaître, et se nomma deux maires du palais, qu'Ebroin eut le bonheur de vaincre à la bataille de Leucofas. Enfin un seigneur, nommé Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort, après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. C'est sous ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner à titre de précaire les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD, [ou plutôt ECKHARD] (Jean-Georges D'), né le 7 septembre 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne. [Le pape Innocent XIII ressentit une si vive joie pour la conversion de ce savant, qu'il donna ordre à son légat auprès de l'empereur de lui procurer une place. On lui donna le choix de Vienne,

Passeau ou Wurtzbourg; et Eccard préféra cette dernière ville.] Il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, à 56 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eccard : | *Corpus historicum medii ævi, a temporibus Caroli magni imperatoris ad finem seculi* xv, Leipsick, 1723, 1 vol. in-fol. « Cette collection, qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des plus habiles et des plus honnêtes hommes qu'il y ait dans l'empire, est très-curieuse et bien dirigée, chose rare dans les écrivains allemands; et ce qui est encore plus rare, il ne répète point ce qui est dans les autres. » | *Leges Francorum, salicæ et Ripuariorum, cum additionibus regum et imperatorum variis*, Francfort, 1720, in-fol.; recueil non moins estimé que le précédent : | *De origine Germanorum eorumque vetustissimis migrationibus ac rebus gestis*, publié à Gœttingen en 1750, in-4°, par les soins de Sheridius; | *Historia studii etymologici linguæ germanicæ*, etc., in-8°, estimé; | *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche: il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine et d'Autriche viennent de la même souche. | *Commentarii de rebus Franciæ orientalis et episcopatus Wiceburgensis, in quibus regum et imperatorum Franciæ Germaniæque gesta exponuntur*, Wurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol.; | *Animadversiones historicæ et criticæ in Scannati diœcesim et hierarchiam fuldensem*, 1727, in-fol.; | *Historia genealogica principum Saxoniæ superioris*, Leipsick, 1722, in-fol., etc.

ECCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, professeur des langues syriaque et arabe au collége royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avait appelé, était né à Eckel. Le Jay lui donnait par an six cents écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation "de propaganda fide" l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Ecchellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant était profondément versé dans la connaissance des livres écrits en syriaque et en arabe; et, quoique d'autres lui aient été supérieurs dans la connaissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédait très-bien. On a de lui : | la *Traduction* d'arabe en latin des 5e, 6e et 7e livres des "Coniques" d'Apollonius. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alphonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette *Version* fut imprimée à Florence, avec le livre d'Archimède "De assumptis", en 1661, in-fol.; | *Linguæ syriacæ sive chaldaicæ perbrevis institutio*, Rome, 1628, in-12; | *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4°; | *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et grammarum*, Paris 1647, in-8°; c'est la traduction de l'extrait d'un ouvrage de Sogouby; | des *Ouvrages* de controverse contre les protestants, imprimés à Rome; | *Eutychius vindicatus*,

contre Selden, et contre Hottinger, auteur d'une Histoire orientale, 1661, in-4°; | des *Remarques* sur le "Catalogue des écrivains chaldéens", composé par Ebed-Jesu, et publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. | Une Edition des OEuvres de saint Antoine, abbé; | *Concordia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ dogmatibus*, Mayence, 1665. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'Eglise romaine, et il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Ecchellensis à ce même ouvrage.

*ECCKARTAUSEN, né à Munich, où il mourut en 1803 à 55 ans, exerça d'abord la profession de jurisconsulte, ce qui ne le conduisit ni à la fortune ni à la renommée. Pour y parvenir, Ecckartausen se fit chimiste, physicien, philosophe hermétique, moraliste, illuminé, journaliste et même dramatiste. Il avait l'art stérile d'enfanter chaque mois un volume : aussi ses écrits se montent-ils à près de 100. On ne connaît en France que *Dieu l'amour le plus pur*, et la *Nuée sur le sanctuaire*, le premier naturalisé par M. de Stassart, le second traduit par M. Coëssin. Les traductions valent encore moins que les originaux. Les autres ouvrages d'Ecckartausen sont : | *Discours sur l'influence de la religion sur les sciences, et des sciences sur la religion*, lu à l'académie en présence de Pie VI, en 1782. C'est le moins imparfait des écrits de l'auteur, précisément parce qu'il est le premier. | *Découvertes sur la lumière, l'air, le feu*, 1798-1802. | *Nouvelle chimie*, 1800. Ces découvertes et cette chimie sont aussi vieilles que le monde; | un grand nombre d'écrits équivoques sur la *Magie*, 1788-1791; | beaucoup de *Comédies* à la façon allemande.

ÉCÉBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constantin, il se signala par ses invectives contre les dieux des païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut sans reconnaître d'autre religion que l'intérêt présent : digne maître du prince hypocrite et apostat qui, sous les mêmes rapports, fut son très-digne disciple.

ECHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen le 22 septembre 1644, mourut à Paris le 15 mars 1724. Il contribua à illustrer son ordre par la *Bibliothèque des écrivains* qu'il a produits, 2 vol. in-fol., à Paris, le 1er en 1719, le 2e, en 1721. Le P. Quetif avait travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avait à peine fait un quart. Cette *Bibliothèque* est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrits. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnes très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le P. Échard avait toutes les qualités d'un savant vertueux. [A la suite de la *Bibliothèque des écrivains* de son ordre, le père

Echard a placé un autre ouvrage, intitulé : *Sacrum Gynæceum dominicanarum, seu sorores ordinis prædicatorum, quæ scriptis claruerunt.*]

ÉCHARD (Laurent), historien anglais, né en 1671 à Bassam, dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé était très-faible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour le rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin, à Lincoln, en 1730. Il était membre de la société des antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : | *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules César jusqu'à la mort de Jacques* Ier, Londres, 1707, 1718, 3 vol. in-fol., très-estimée en Angleterre; | *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*, traduite en français par Daniel de La Roque; revue pour le style, corrigée et publiée par l'abbé des Fontaines, Paris, 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet *Abrégé* n'est pas sans défaut; mais la disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'histoire romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une continuation de cette *Histoire*, en 10 vol. in-12, qui ont paru en 1736. Les faits y sont arrangés avec ordre, la narration est simple et naturelle, le style assez pur. Cette *Histoire* a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'Echard fit connaître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires. | *Histoire générale ecclésiastique, depuis la naissance du Christ jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, publiée en 1702, in-fol., et imprimée pour la sixième fois en 1712, en 2 vol. in-fol. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet *Abrégé* que les gens du monde en font de son *Histoire romaine*. | *L'Interprète des nouvellistes et des liseurs de gazettes*; ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son "Dictionnaire géographique" portatif. Echard composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné. | *Traduction anglaise* des comédies de Plaute et de Térence, etc.

ÉCHÉMON, fils de Priam, et Chromius son frère, furent précipités de dessus leur char par Diomède, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes, et prit leurs chevaux.

ÉCHIDNA, monstre moitié femme, moitié serpent, fut mère du chien Cerbère, de l'hydre de Lerne, de la Chimère, du Lion de Némée et du Sphinx.

ÉCHIDNE, reine des Scythes, qu'Hercule épousa, et de laquelle il eut trois enfants, Agathyrse, Gélon et Scythe, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ÉCHINADES : c'étaient des nymphes qui furent métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé Achéloüs à un sacrifice de 10 taureaux, auquel elles avaient invité tous les dieux des bois et des fleuves. Ces îles, situées près du golfe de Lépante, sont devenues fameuses dans ces derniers siècles,

par la grande victoire navale remportée sur les Turcs par Juan d'Autriche.

ÉCHION, roi de Thèbes. Ses deux filles se laissèrent immoler pour apaiser les dieux, qui affligeaient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrèrent la mort généreuse de ces princesses. — Il y a eu un autre ÉCHION, qui fut un de ceux qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes; et c'est de son nom que les Thébains ont été appelés "Echionides".

ECHIUS, ou ECKIUS (Jean), né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Mélanchton, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Augsbourg, et en 1541, à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avait de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise et vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui : | deux *Traités sur le sacrifice de la Messe;* | un *Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8°; | des *Homélies*, 4 vol. in-8°, | et des *Ouvrages* de controverse. On conserve avec une sorte de respect, dans le muséum du collége d'Ingolstadt, la chaire où il était assis en donnant ses leçons. — Il ne faut point le confondre avec Léonard Échius, jurisconsulte célèbre, mort vers l'an 1550: ce dernier jouissait d'une si grande réputation, et était si aimé de Charles-Quint, que ce prince disait que « ce qui était conclu sans l'avis d'Eckius était conclu en vain».

ÉCHO, fille de l'Air et de la Terre. Cette nymphe habitait les bords du fleuve Céphise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeaient, parce qu'elle avait parlé d'elle imprudemment, et qu'elle l'avait amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter était avec ses nymphes. Écho voulut se faire aimer de Narcisse; mais, s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes, dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée en rocher.

* ECKART, abbé d'Urangen, diocèse de Wurtzbourg, vers l'an 1160, est cité pour la régularité de sa conduite et l'étendue de son savoir. On lui attribue : | un livre sur l'*Expédition sacrée de Jérusalem*, inséré dans l'"Amplissima collectio veterum scriptorum", tom. V; | un traité intitulé *Laterna monacorum*, cité par Thrithème; | une *Chronique*, imprimée par Browar; | des *Homélies*, | des *Sermons*, | et des *Lettres* adressées à des personnages célèbres du temps. — Plusieurs moines de Saint-Gall ont porté le nom d'ECKART. L'un d'eux, qui vivait en 1040, est auteur d'un poème héroïque intitulé : *Gesta Waltharii*, et d'un ouvrage *de Casibus monasterii sancti Galli*. — Un autre, qui vivait du temps d'Innocent III et de Frédéric II, a écrit la *Vie* de Notkèr-le-Bègue. — Deux autres ECKART étaient de l'ordre de Saint-Dominique. — Un troisième, chanoine régulier de Saint-Victor, a écrit plusieurs

ouvrages de spiritualité que le P. Gourdan a traduits.

* ÉCKART (Jean-Godefroy), né à Augsbourg en 1734, mort à Paris en 1809, avait acquis par son talent sur le clavecin une grande célébrité en Allemagne, lorsqu'il vint à Paris en 1758. Les succès qu'il obtint dans cette ville le déterminèrent à y fixer sa résidence. Il s'appliqua vers le même temps à l'étude de la miniature.

* ECKEBERT ou ECHEBERT (Ekbertus Sconaugiensis), abbé du couvent des bénédictins de Schonau, diocèse de Trèves, au XIIe siècle, mort en 1145, a écrit quelques *Opuscules*, dont 2 se trouvent dans le tom. 7 de la "Bibliothèque ascétique" de dom Bernard Pez, bénédictin.

* ECKHARD (Tobie), philologue et littérateur saxon, né en 1662, mort en 1737, fut recteur du gymnase de Quedlimbourg. Il composa un grand nombre d'ouvrages dont nous ne citerons que les principaux : | *de Disputationibus academicis*, Wittemberg, 1691, in-4° ; | *Notices des bibliothèques publiques de Quedlimbourg*, en allemand, 1715, in-4°; | *Non christianorum de Christo testimonia*, Quedlimbourg, 1725, in-4°; | *Observationes philologicæ ex Aristophani Pluto*, ib., 1725, in-4°.

* ECKHARD (Christian-Henri), né en 1716, professeur d'éloquence, de poésie et de jurisprudence à Iéna, où il mourut en 1751, a publié : | *Vita Tobiæ Eckhardi*, Iéna, 1739, in-4° ; | *Introductio in rem diplomat., præcipuè germanicam*, ib., 1742 et 1750, in-4° : | *Commentatio de C. Asinio Pollione iniquo optimorum latinitatis auctorum censore*, ibid., 1743, in-4° ; etc.

* ECKHARD (Paul-Jacques), ministre protestant, né à Juterbock, en 1693, mort en 1753, a laissé | une *Description* de quelques armes antiques et de médailles sclavones en argent, trouvées dans sa ville natale en 1728 et en 1732 ; | des Recherches historiques sous le titre de *Duo perantiqua ex agro Jutrebocensi eruta monumenta*, Wittemberg, 1754, in-4°; | une *Histoire ecclésiastique des Wendes* (ou Sclavons de Lusace), ibid., 1739, etc.

* ECKHARD (Georges-Louis), peintre de portraits, né à Hambourg en 1769, mort en 1794, a publié, en allemand, une *Notice des artistes de Hambourg*, comme Supplément au "Dictionnaire de Fuessli", Hambourg, 1794, in-8°.

* ECKHARD (Jean-Frédéric), philologue saxon, né en 1723, mort en 1794, fut recteur du collége de Frankehausen en 1748, directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach depuis 1758 jusqu'en 1793. Le Dictionnaire de Meusel cite de cet auteur 92 ouvrages ou programmes académiques, et dissertations philologiques et littéraires; les principaux sont : | *de Edificatione et ornatione sepulchrorum a scribis et pharisæis instituta*, Iena, 1746, in-4°; | *de Elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4°; | *Notice d'un livre rare intitulé :* "Summa Magistrutia" *ou* "Pisanella", ibid., 1771, in-4°; | *Notices sur des livres rares du XVe siècle, de la Bibliothèque d'Eisenach*, en allemand, ibid., 1775, in-8°; | *sur les Batteries flottantes employées par César dans la*

guerre civile, ibid., 1783, in-4°, en allemand; et 1784, avec un Supplément; | *sur J.-P. Erick*, savant littér. d'Eisenach, ib., 1789, in-4°, en allemand; | *des Bibliothèques chez les Romains*, ibid., 1790, in-4°, en allemand; | *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ibid., 1777, in-4°; | *Flavius Josephus de Joanne Baptista testatus*, ibid., 1785, in-4°; | la *Vie* de cet historien traduite du grec en allemand, Leipsick, 1780, in-8°., Eckhard a fourni des articles à quelques journaux littéraires allemands.

*ECKHELL (Joseph-Hilaire), célèbre numismate, né le 13 janvier 1737, à Entzesfeld, dans l'Autriche supérieure, fit ses études dans un collége de jésuites, et entra dans cette société. Il cultiva avec succès les langues savantes, et, après avoir enseigné pendant quelque temps le latin et la rhétorique, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Vienne. Un goût décidé l'entraîna vers les études de l'antiquité, et particulièrement vers la numismatique. Le cabinet des médailles des jésuites, dont il eut la garde après la mort du P. Khell, l'un de ses confrères, et surtout la riche collection de la bibliothèque impériale, lui offrirent les moyens de faire des recherches. A la fin du XVIIIe siècle, on n'avait pas encore osé réduire l'étude de la numismatique à un seul système, et la renfermer dans un seul corps de doctrine. Le grand nombre des monuments numismatiqnes qui nous sont parvenus, la diversité des siècles et des nations auxquels ils appartiennent, rendaient cette entreprise presque insurmontable. Ajoutons à cela la difficulté qu'offrait ce mélange des monuments apocryphes avec les monuments authentiques; car, outre que les peuples anciens eurent aussi leurs faux monnayeurs, l'appât du gain porta plusieurs habiles graveurs de l'Europe à contrefaire les monuments numismatiques, lorsque le goût de l'antiquité commença à revivre chez les peuples modernes. Le P. Eckhell ne fut pas découragé par ces obstacles; nourri de la lecture de Jobert, du P. Zaccaria, de Spanheim et des trois célèbres antiquaires français Vaillant, Pellerin et l'abbé Barthélemy, il entreprit de former une collection complète de monuments numismatiques, et de la réduire à un seul corps de doctrine. Pour acquérir sur cette matière des connaissances plus vastes que celles que lui avaient fournies son pays, il obtint de ses supérieurs la permission de faire, en 1772, un voyage en Italie, où il visita les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars. Le grand-duc Léopold, à Florence, lui fit ouvrir le cabinet des Médicis, où le docteur Cocchi, directeur de la galerie de cette ville, s'empressa de faciliter au savant jésuite les moyens de faire l'essai de son nouveau classement sur une des plus belles et des plns riches collections de l'Europe. Pendant son séjour à Florence, le grand-duc Léopold avait écrit à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, pour lui recommander le père Eckhell. A son retour à Vienne, en 1774, il fut nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités. Son ordre ayant été supprimé dans les états de l'impératrice, le P. Eckhell se

fixa à Vienne, où il se consacra tout entier à son étude favorite. On a de lui : | *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, 2[e] partie in-4°. Dans cet excellent recueil, il fait connaître plus de quatre cents médailles inédites, la plupartautonomes, accompagnées d'explications savantes, moins abondantes et moins détaillées, à la vérité, que celles inscrites dans les médaillons de Ph. Buonarotti ; mais le P. Eckhell y fait preuve d'une critique plus sûre et d'une connaissance plus profonde des langues anciennes que le numismate florentin. | *Doctrina nummorum*, Vienne, 1792 à 1798, 8 vol. Cet ouvrage, où l'auteur présente la numismatique tout entière disposée dans le meilleur ordre, et soumise à une critique sûre et ingénieuse, mit le comble à sa gloire; mais la mort, qui l'enleva peu de temps après la publication du 1[er] volume, le 16 mai 1798, l'empêcha d'en jouir. Le P. Eckhell a en outre publié différents opuscules, parmi lesquels on distingue : | *Sylloge prima nummorum anecdotorum thesauri cæsarei*, Vienne, 1786, grand in-4°. Cet ouvrage n'est qu'un appendice du *Nummi veteres anecdoti* : | *Traité élémentaire de Numismatique allemande, à l'usage des écoles*, écrit en allemand, 1786, in-8° ; | *Odæ duæ cum Josephus II et Josepha Bavariæ princeps nuptiis jungerentur*, Vienne, 1765, in-4° ; | un *Poème* en allemand sur le départ de la princesse Marie-Charlotte, | et un *Discours* dans la même langue, sur le voyage de Joseph II en Italie.

ÉCLUSE (Charles DE L'), "Clusius", né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'était fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse règne dans ses descriptions et dans ses figures. Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. Las des assujettissements de la vie de courtisan, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-fol., à Anvers, 1601, 1605 et 1611, avec figures. Ils roulent sur la science qu'il avait cultivée. (*Voyez* BELON.)

* ÉCLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin DE L'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, mort à Paris vers l'an 1783, est connu par son édition des "Mémoires de Sully", Londres, 1745, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, réimprimée à Londres, 1778, 10 vol. in-12, et à Paris, 1814, 6 vol. in-8°. On reprochait à ces "Mémoires" de manquer d'ordre ; le style en avait d'ailleurs vieilli. L'abbé de L'Écluse les mit en meilleur français et en meilleur ordre.

* EDDY, géographe, américain, né à New-Yorck en 1784, mort le 22 décembre 1817, publia plusieurs *Cartes* estimées, entre autres celle de l'état de New-Yorck. Il s'occupa d'un *Atlas* complet de toute l'Amérique. On a encore de lui un grand nombre d'*Essais* sur la géographie, la botanique et sur d'autres branches d'histoire naturelle.

* ÉDELCRANZ (Abraham-Nicolas, baron), poète lyrique et dramatique, né à Abo en Suède,

l'an 1754, mourut à Stockholm le 15 mars 1821. Après avoir fait des *Odes* et des *Pièces de théâtre,* il devint en 1781, secrétaire et caissier particulier du roi de Suède, et directeur des spectacles. En 1790 et 1791 il voyagea en Angleterre pour le compte de son gouvernement, et fut appelé ensuite à la chancellerie. Le roi lui fit faire un nouveau voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre pour examiner plusieurs procédés mécaniques industriels. A son retour, il fut appelé à l'intendance des musées royaux, et aux comités pour les améliorations des objets d'industrie et d'agriculture. La Suède lui est redevable de plusieurs machines importantes, entre autres des "Télégraphes", sur lesquels il publia un *Traité* en 1796: il fit aussi une *Machine Pneumatique* que sa construction rend propre à divers usages. Le roi, en récompense de ses services, le nomma baron.

EDELINCK (Gérard), né à Anvers en 1649, y apprit les premiers éléments du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talents. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la "Sainte Famille" de Raphaël, et celui d'"Alexandre visitant la famille de Darius", de Lebrun. Edelinck se surpassa dans les "*Estampes*" qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre; les copies furent aussi applaudies que les originaux. [Ses autres estampes, non moins appréciées de nos jours, sont une *Madeleine*, *le Christ aux Anges*, *Saint Charles-Borromée*, *Moïse*, *le Combat de quatre cavaliers*. Il n'a été égalé, sinon surpassé, que par Morghen, dans sa " Transfiguration " de Raphaël.] On admire dans les ouvrages d'Edelinck un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct. Chez lui la pureté et la régularité des hachures ne nuisent point à leur souplesse, et ses *Estampes* ont une suavité et un accord si parfait, qu'elles semblent des tableaux. Il a réussi également dans les *Portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut le 2 avril 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avait un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller dans l'académie royale de peinture.

*EDELMANN (Jean-Christian), écrivain athée, né en Saxe l'an 1698, s'abstint long-temps de manger de la chair, disant que l'âme des animaux, ainsi que celle des hommes, est une portion de la divinité. Il développa sa doctrine dans plusieurs ouvrages; dont les principaux sont: | *Moïse démasqué*, 1740, in-4°; | *Christ et Bélial*, 1741, in-8°; | *La Divinité de la raison*, 1742, tous écrits en allemand. Il mourut en 1767 à Berlin, où on lui avait permis de se retirer et de vivre tranquille à condition qu'il n'écrirait plus. J.-Henri Praktje a donné une " Notice sur la vie, la doctrine et les ouvrages d'Edelmann ", Hambourg, 1753, in-8°, en allemand.

*EDELMANN (Jean-Frédéric), compositeur de musique, né en 1749 à Strasbourg, se fit connaître de bonne heure comme pianiste, et publia un grand nombre de *So-*

nates et de *Concertos* pour le clavecin. En 1782 on joua à l'Opéra l'acte du *Feu* dans le ballet des "*Eléments*, et *Ariane abandonnée dans l'île de Naxos*, qui avaient été composés l'un et l'autre par Edelmann. On a de lui 14 *OEuvres* pour le clavecin. Il laissa en manuscrit l'*Oratorio d'Esther*, les *Opéras d'Alcione* et de *Mérope*. A la révolution, il porta la démence jusqu'à devenir dénonciateur public; ses délations, qui envoyèrent à la mort une foule de victimes, atteignirent son bienfaiteur, le baron Dietrich. Par un juste retour, il périt sur l'échafaud avec son frère, en 1794, après la mort de Robespierre.

*EDENIUS (Jordan), docteur en théologie et professeur à Upsal, né en 1624, mort en 1666, voyagea en Angleterre, et se lia avec les littérateurs les plus distingués de ce pays. On a de lui : | *Dissertationes theologicæ de veritate christianæ religionis*, Abo, 1664; | et un *Epitome historiæ ecclesiasticæ*, ibid., 1681.

EDER (Georges), né à Freisinger en 1524, se fit un nom vers la fin du XVIe siècle par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *OEconomia Bibliorum*, *seu Partitionum biblicarum libri quatuor*, Cologne, 1568, in-fol., plusieurs fois réimprimé. Eder mourut le 19 mai 1586.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit " le Pacifique ", fils d'Edmond, succéda à son frère Eduin en 959; il vainquit les Écossais, et imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Il subjugua une partie de l'Irlande, poliça ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, et mourut en 975 [à l'âge de 33 ans], après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent " l'amour et les délices des Anglais ". Sa modération lui mérita le surnom de " Pacifique ", et son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de faiblesse; mais la pénitence qu'il en fit répara bien le scandale qu'il avait donné. « Ce prince, dit Fleury, étant allé à un monastère de filles, situé à Vilton, fut épris de la beauté d'une personne noble qui y était élevée parmi les religieuses, sans avoir reçu le voile, et l'enleva... L'archevêque de Cantorbéry, saint Dunstan, vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main pour le faire asseoir sur le trône. L'archevêque retira sa main, et lui dit : « Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge, avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée... Je ne veux pas être ami d'un ennemi de J.-C.» Le roi se jeta aux pieds du prélat, qui, l'ayant disposé à toute satisfaction, lui imposa une pénitence de 7 ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux jours de la semaine, et ferait de grandes aumônes. Le roi accomplit exactement sa pénitence; après les 7 ans, il assembla les seigneurs, les évêques et les abbés de ses états, et, en leur présence, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête.

avec une allégresse publique. C'était l'an 975. » On trouve dans la " Collection des conciles " plusieurs lois qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. — Il ne faut pas le confondre avec EDGAR, roi d'Écosse, fils de sainte Marguerite et neveu d'Édouard-le-Confesseur; dont il est parlé dans l'article suivant.

EDGAR, ATHELING [c'est-à-dire " vraiment noble "], légitime héritier du royaume des Anglais, [fut traité avec tendresse par Guillaume-le-Conquérant; néanmoins il se sauva en Ecosse] avec sa mère Agathe et ses sœurs Marguerite et Christine. Marguerite fut mariée au roi Malcolm, dont elle eut six fils et deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre et David, furent rois. (*Voyez* MARGUERITE.) [Edgar, qui s'était réfugié en Écosse à l'instigation de quelques seigneurs ennemis de Guillaume-le-Conquérant, étant de retour en Angleterre, ce monarque combla de richesses et de titres le fugitif repentant, et l'employa dans plusieurs missions. Edgar était neveu d'Édouard-le-Confesseur, qui avait nommé Guillaume pour son successeur. Dans Edgar finit la ligne masculine des rois anglo-saxons. Henri Ier, fils de Guillaume, se maria avec Mathilde, fille de Marguerite, reine d'Écosse, et sœur d'Edgar.]

*EDGEWORTH DE FIRMONT (Henri ESSEN), dernier confesseur de Louis XVI, né en Irlande, l'an 1745, d'un ministre protestant qui passa en France avec sa famille, vers 1650, après avoir abjuré la réforme, vivait retiré aux Missions Étrangères lorsque, vers 1777, il fut agréé pour confesseur par Madame Élizabeth de France. Cette qualité lui procura le douloureux honneur d'assister dans ses derniers moments l'infortuné roi auquel il adressa sur l'échafaud cette mémorable exhortation : « Fils de saint Louis, montez au ciel. » Quoique exposé aux plus grands dangers, le vénérable confesseur resta en France tant que vécut Madame Elizabeth, avec laquelle il correspondait secrètement, et qu'il soutint jusqu'au dernier jour par ses pieux conseils. Il se rendit ensuite auprès des princes, et mourut à Mittau en 1807, victime de son dévouement pour des Français blessés que Louis XVIII avait recommandés à ses soins, et auprès desquels il gagna une maladie épidémique. Le roi, qui l'honorait du titre d'ami, se chargea de composer l'épitaphe qui devait orner la tombe de ce vertueux ecclésiastique. " Son Oraison funèbre ", prononcée à Londres par l'abbé de Bouvens, fut imprimée à Paris, en 1814, in-8°. On a publié : | *Mémoire de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI, rectifié par C. Sneyd Edgeworth; et traduit de l'anglais* (par M. Dupont), Paris, 1816, in-8°; | *Lettre de l'abbé Edgeworth*, etc., avec des Mémoires sur sa vie, par le révérend Thomas R***, traduits de l'Anglais, par Madame Elizabeth de Bon, Paris, 1818, in-8°.

*EDGEWORTH (Richard LOWELL), membre du parlement d'Irlande, proche parent de l'abbé Edgeworth, né en 1743, mort le 13 juin 1817, s'adonna aux sciences exactes; il publia plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue les *Essais sur l'éducation relativement aux diverses professions*.

Il s'était occupé des moyens de détourner le cours du Rhône, et avait publié à ce sujet quelques ouvrages qui lui avaient mérité le titre de citoyen de la ville de Lyon.

* EDGEWORTH (William), ingénieur, fils du célèbre Richard Lowell Edgeworth, et frère de miss Edgeworth, mourut en 1829 à Edgeworth'S Town en Irlande. On lui doit entre autres les projets d'une ligne de route de Belfast à Antrim, qui sera l'une des plus belles voies de communication de l'Irlande.

EDMOND, ou Edme (Saint), naquit au bourg d'Albington, près de la Tamise, à environ 2 lieues d'Oxfort, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire, voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour remplir le siége de Cantorbéry, vacant depuis long-temps. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, et l'élection fut confirmée par le souverain pontife; on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat; mais, l'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques, qui n'étaient pas animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. Sa principale occupation était de connaître les besoins spirituels et corporels de son troupeau, afin de pourvoir aux uns et aux autres. Il avait un soin particulier des jeunes filles qui n'avaient point de ressources; et, pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger, il leur procurait un établissement. Il faisait une guerre déclarée aux vices; il maintenait la discipline avec une vigueur vraiment apostolique; il veillait sur ses officiers de justice, pour qu'ils remplissent avec intégrité les fonctions de leurs charges, et qu'ils n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer les faibles. Le zèle qu'il employa à la reforme de son clergé lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Éprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paraître consentir à des abus qu'il ne pouvait réprimer, passa secrètement en France, et mourut à Soisy, le 16 novembre 1242, ayant été 8 ans archevêque de Cantorbéry. Le pape Innocent IV le canonisa en 1247. Il nous reste de lui | un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesiæ*, dans la "Bibliothèque des Pères"; | un livre de *Constitutions*, divisées en 36 canons, dont la meilleure édition est celle que Wilkins a donnée dans sa "Collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande", | et plusieurs manuscrits contenant des *Prières*, des *Dissertations* sur les sept péchés, sur le décalogue, sur les sept sacrements. On a une "Vie" de saint Edme tirée des manuscrits de l'abbaye de Pontigni, Auxerre, 1793, in-12, par Edme Ch., curé de G.

EDMOND (Saint), roi des Anglais orientaux, fut illustre par

sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des saints. Ce prince, ayant, en 870, voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais, ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui était à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre et percer de flèches, après quoi il lui fit couper la tête le 20 novembre 870. Le tête d'Edmond ayant été trouvée quelque temps après, fut enterrée avec le corps à Saint-Edmondsbury, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du temps en font l'éloge le plus complet. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales. Son nom, malgré la réforme, se trouve dans la liturgie anglicane.

EDMOND Ier, neuvième roi d'Angleterre, fils d'Édouard le Vieux, monta sur le trône l'an 941. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, et donna de grands priviléges aux églises. Afin d'empêcher que les rebelles du Northumberland n'introduisissent les étrangers dans le cœur du royaume, il transféra dans d'autres contrées une colonie de Danois établis dans cinq villes de Mercie. Par le même motif, il ôta le Cumberland aux Bretons, et le donna à Malcolm, roi d'Écosse, à condition de lui en faire hommage, et de protéger le Nord contre les incursions des Danois. Au moment où ses sujets et lui-même allaient jouir de la paix qu'il avait procurée à l'état, un événement aussi affreux qu'inattendu vint terminer ses jours. Un jour qu'il célébrait une fête à Glocester, il aperçut assis à une table un scélerat, nommé Leot, banni pour ses crimes : il lui donna l'ordre de sortir; Leot s'y étant refusé, Edmond se jeta sur lui, et en reçut un coup de poignard qui le tua à l'instant même, l'an 946.

EDMOND II, dit "Côte de fer", quinzième roi des Anglais, après son père Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume était alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres, qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles. Mais, ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres et fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de fidèles sujets le toucha. Pour les épargner, il défia Canut, qui accepta. Ces rois se battirent avec chaleur et à forces égales. Ils terminèrent leurs différends en partageant le royaume en l'an 1017. Un mois après, Edric, surnommé "Stréon", duc de Mercie, beau-frère d'Édouard et son ancien ennemi, corrompit deux valets de chambre d'Edmond, qui l'assasinèrent, et portèrent sa tête à Canut, qui resta seul alors maître de l'Angleterre.

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, était

fils cadet du roi d'Angleterre, Édouard Ier. Le roi Édouard II, son frère aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenaient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposèrent Édouard II son frère, pour mettre son fils Édouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissait que le titre. Il travailla dès lors à faire remonter son frère sur le trône. Cette tentative ne lui ayant pas réussi, la reine fit si bien que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin, vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince, à l'âge de 28 ans.

EDMONDES (Sir Thomas), Anglais, né à Plimouth en 1563, joua un rôle dans les affaires politiques sous les règnes d'Élizabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas, et mourut en 1639. On a publié ses *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 3 vol. in-8°. Le recueil que le docteur Bach a publié en 1749, in-8°, sous le titre de "Vue historique des négociations entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles, de 1592 à 1617", est une suite d'extraits de 12 vol. in-fol., de sir Thomas Edmondes.

ÉDOUARD LE VIEUX, septième roi d'Angleterre, succéda à son père Alfred, l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Écosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savants, et mourut en 925.

ÉDOUARD LE JEUNE (Saint), né en 962, fils d'Edgar, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans, en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin, Elfride, sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il était âgé de 15 ans. L'Église romaine l'honore comme martyr, et célèbre sa fête le jour de sa mort, le 18 mars.

ÉDOUARD (Saint), dit "le Confesseur", ou "le Débonnaire", fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Edouard était alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avaient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1041. Le comte Godwin, qui était allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa faiblesse; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété, et une douceur qui lui faisait dire qu'il eût mieux aimé

passer ses jours dans une condition obscure et privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain; mais, dès qu'il fut instruit des vexations et des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état, et gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir; dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un *Recueil* des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception, ce qui leur fit donner le nom de *Lois communes;* elles furent constamment respectées par les Anglais, même dans les grandes révolutions. On vit alors ce que peut un roi qui est véritablement le père de ses sujets. Tous ceux qui approchaient de sa personne essayaient de régler leur conduite sur la sienne. On ne connaissait à sa cour, ni l'ambition, ni l'amour des richesses, ni aucune de ces passions qui malheureusement sont si communes parmi les courtisans, et qui préparent peu à peu la ruine des états. Edouard paraissait uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux; il diminua le fardeau des impôts, et chercha tous les moyens de ne laisser personne dans la souffrance. Comme il n'avait point de passions à satisfaire, tous ses revenus étaient employés à récompenser ceux qui le servaient avec fidélité, à soulager les pauvres, à doter les églises et les monastères. Il fit un grand nombre de fondations, dont le but était de faire chanter à perpétuité les louanges de Dieu. Mais les divers établissements qu'il fit ne furent jamais à charge au peuple. Les revenus de son domaine lui suffisaient pour toutes les bonnes œuvres qu'il entreprenait. On ne connaissait point alors les taxes, ou l'on n'y avait recours qu'en temps de guerre, et dans des nécessités très-pressantes. Les grands du royaume, s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vassaux, sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien des troupes, et pour les autres frais occasionés par les dépenses publiques. Edouard, ayant appris ce qui s'était passé, remercia ses sujets de leur bonne volonté, et voulut que l'on rendît l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme. Il laissa par testament sa couronne à Guillaume-le-Conquérant, quoiqu'il ne fût pas son plus proche parent : le prince Edgar, qui devait naturellement lui succéder, prit la fuite, et se sauva en Ecosse par la crainte de ce terrible concurrent. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 25 ans. Il fut canonisé par le pape Alexandre III.

ÉDOUARD I[er] du nom [dans la dynastie normande (car la ligne saxonne des monarques anglais offrait déjà trois Edouards),] roi d'Angleterre, naquit à Winchester en 1240, du roi Henri III et d'Éléonore de Provence. N'étant encore que prince royal, il se distingua par le courage avec lequel il soutint les droits de son père contre les intrigues et les attaques du séditieux comte de

Leycester. Après une longue alternative de bons et de mauvais succès, celui-ci fut enfin défait et pris avec deux de ses fils, à la bataille d'Evesham, le 4 août 1625. Ces troubles pacifiés, Édouard se croisa avec le roi saint Louis contre les infidèles. Il partageait les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi son père le rappela en Europe, l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile, et vint en France, où il fit hommage au roi Philippe III, des terres que les Anglais possédaient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglais, et animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce autant qu'on le pouvait alors. Il s'empara du pays de Galles sur Léolin, après l'avoir tué, les armes à la main, en 1285. Il fit un traité l'an 1286, avec le roi Philippe IV, dit "le Bel", successeur de Philippe III, par lequel il régla les différends qu'ils avaient pour la Saintonge, le Limousin, le Querci et le Périgord. L'année suivante, il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédait en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Écosse, arrivée en 1286, ayant laissé sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. [Cette circonstance fit naître en lui l'ambition de s'emparer de ce royaume.] Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul, qu'il fit son vassal. [Alors, pour assurer un prétexte à l'envahissement qu'il méditait, il accabla tellement d'humiliations le nouveau roi, qu'il le força à se révolter. C'était ce que désirait l'artificieux Edouard, et il allait entrer dans son royaume, les armes à la main, pour le conquérir, lorsque] une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un Français, l'autre Anglais, ayant allumé la guerre en 1293, entre les deux nations, le força de suspendre ses projets; il entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de La Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Édouard et Marguerite de France, et entre son fils Édouard et Isabelle, l'une sœur et l'autre fille de Philippe-le-Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Écosse. Berwick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y était déterminé par la crainte des secours qu'attendaient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau écossais, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyait ses libérateurs. Elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres, et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avait sur la couronne. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais et les Écossais, qui

dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. [Le fameux Vallace, chef écossais, à la tête d'une poignée de braves, lui ravit le fruit de cette conquête; par des prodiges de valeur, il rendit la liberté à son pays, et fit proclamer roi Robert Bruce, celui des prétendants au trône d'Écosse dont les droits paraissaient le plus légitimes.] Édouard mourut le 7 juillet 1307, âgé de 68 ans, après un règne de 34. « Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'"Histoire du parlement d'Angleterre", qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satires sont venues des Écossais, et les éloges des Anglais.» [L'abbé Velly l'a trop noirci, et le P. d'Orléans l'a trop flatté.] On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance et de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que 18 deniers par semaine, et affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, et saisir leurs fonds et ceux des évêchés. De plus, il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvait les insulter impunément, car ils n'étaient plus sous la sauvegarde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant anglais, dans son "Traité de la fatalité des sacriléges", attribue la perte de l'Écosse et les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement deux chevaliers, chaque cité deux citoyens, chaque bourg deux bourgeois. La chambre des communes commença par là à entrer dans ce qui regardait les subsides. Édouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie, mais qui, ayant aussi les divers inconvénients de tous les trois, peut difficilement subsister même sous un roi sage.

EDOUARD II, fils et successeur d'Edouard I[er], couronné à l'âge de 23 ans, naquit à Caernavan le 25 avril 1284. Il abandonna les projets de son père sur l'Écosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux était un nommé Gaveston-Pierce, gentilhomme gascon, qui joignait aux caprices d'un favori la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Édouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France, Charles-le-Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard

de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte de Hainaut, repassa la mer avec environ 3,000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermait dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avait commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer rouge dans le fondement, par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie, le 21 septembre 1327, après un règne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, et d'Isabelle de France, naquit le 15 novembre 1313, à Windsor, Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après 28 ans de prison. Edouard, maître, et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse, dont le roi Robert Bruce était mort. Edouard III voulut ensuite retirer les places de la Guienne, dont le roi Philippe de Valois était en possession. Les Flamands, l'empereur, et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. Les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, sans contrevenir au sens littéral des traités qu'ils avaient faits avec les Français, ils ne feraient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la Ligue. Voilà l'origine de la jonction des fleurs de lis et des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste, roi de France, d'Angleterre et d'Irlande. Il commença la guerre par le siége de Cambrai, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de "Bataille de l'Ecluse". Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent 30,000 hommes de pied, 1,200 cavaliers et 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à six pièces de canon, dont les Anglais se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais 210 années. [Ce fut à l'occasion de la reddition de cette place, que six de ses habitants, et à leur tête Eustache de Saint-Pierre, s'immortalisèrent par un acte de dévouement dont l'histoire et la poésie ont à l'envi exalté l'héroïsme.] La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean, son

fils, et gagna sur lui, en 1357, la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandait les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédaient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; et le monarque anglais mourut [dans le château de Sheen, le 21 juin] 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. [Il avait eu de plus le chagrin de voir périr d'une maladie de langueur le prince de Galles, son fils, surnommé "le Prince-Noir", auquel il avait dû la plus grande partie de ses conquêtes en France.] Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et surtout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacrements de l'Eglise dans sa dernière maladie. Son règne aurait eu un éclat infini sans ces taches. L'Angleterre n'avait point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce: elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la "Jarretière", vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi lui dit: "Honni soit qui mal y pense", pour montrer qu'il n'avait point eu de mauvais dessein; et jura que tel qui s'était moqué de cette jarretière, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la jarretière n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise, "Honni soit qui mal y pense", ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, ajoute-t-il, qu'elle ne fut employée par le fondateur que pour marquer la bonne intention qu'il avait dans l'établissement d'un ordre qui obligeait ceux qui le recevaient à se tenir inséparablement unis, et qui demandait d'eux un attachement inviolable à la vertu. » Le P. Papebrock, dans une Dissertation sur l'ordre de la Jarretière, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretière, que sous celui de Saint-Georges; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avait pourtant été projeté avant lui par Richard Ier, dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivait sous Henri VIII; au reste, il ne sait point sur quoi se fonde cet auteur en avançant cela; il ajoute que quelques auteurs placent l'é-

poque de cette institution par Édouard III, à l'an 1350; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la 18e du règne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince, qui parle d'une grande assemblée de chevaliers qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, né en 1441, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendait qu'elle lui était due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendait de Lionel de Clarence, deuxième fils d'Edouard III, par sa mère Anne de Mortimer, femme de Richard, au lieu que Henri descendait du troisième fils d'Edouard III, qui était Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, dont la première avait pour devise la rose blanche, et la dernière la rose rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés; les échafauds étaient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissait aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermit sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick; mais, dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négociait en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard vit Elizabeth Wodvill, fille du baron de Rivers, en devint amoureux, et n'en put jamais obtenir que ces paroles: « Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, et j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse. » Ne pouvant se guérir de sa passion, il épousa et fit couronner Elizabeth, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé chercha à se venger. Il arma l'Angleterre; il séduisit le duc de Clarence, frère du roi; et enfin renversa celui-ci du trône sur lequel il l'avait fait monter. Édouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison, et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Édouard, fils de ce Henri qui lui disputait encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; et bientôt après Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Édouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs; ils ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui obtint de lui, à force d'argent, une trève de neuf ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère le duc de Clarence, sur lequel il avait conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paraîtrait le plus doux; et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il l'avait désiré. Édouard le suivit de près. Il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne. Ce monarque avait commencé son règne en

héros, il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs, mais la volupté corrompit le sein. Il attaquait toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachait pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captivèrent plus long-temps que les autres. « Il était charmé, disait-il, de la gaieté de l'une, de l'esprit de l'autre, et de la piété de la troisième, qui ne sortait guère de l'église que lorsqu'il la faisait appeler. »

*ÉDOUARD V, roi d'Angleterre, fils du précédent, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avait que 11 ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Glocester, tuteur d'Édouard et de Richard son frère, et jaloux de la couronne du premier et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Depuis, sous le règne d'Élisabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis long-temps. On y trouva sur un lit deux petits squelettes avec deux cordes au cou : c'étaient ceux d'Édouard V et de Richard son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte, et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne de Seymour, naquit le 12 octobre 1538, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, et ne vécut que jusqu'à l'âge de 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbéry, Crammer, fut un de ceux qui y contribuèrent le plus. Cé fut par ses insinuations que la messe fut abolie, les images brisées, la religion romaine proscrite, et le sang des catholiques largement répandu. « On pilla et saccagea les églises, dit le prosestant Heylin, sans que le roi en profitât en aucune manière. Car, quoiqu'il en eût tiré des richesses inexprimables, ainsi que de la vente des terres, non-seulement il fut accablé de dettes, mais encore les revenus de la couronne diminuèrent considérablement sous son règne. » On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zuingle, de Luther et de Calvin, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane; composition monstrueuse, édifice du caprice et du scepticisme, digne fruit et effet tout naturel de la séparation d'avec la véritable Église. Le règne d'Édouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent : il écarta du trône Marie et Élizabeth, ses deux sœurs, en les faisant déclarer illégitimes, et y appela Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1553.

ÉDOUARD, prince de Galles, surnommé "le Prince Noir", fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, remporta la victoire de Poitiers sur les Français, et mourut avant son père en 1376, à l'âge de 46 ans. (*Voyez* Édouard III.)

ÉDOUARD Plantagenet, le

dernier de la race qui porta ce nom, comte de Warwick, naquit en 1445. Il eut pour père Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII, étant monté sur le trône, et le regardant comme un homme dangereux qui pouvait lui disputer la couronne, le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck, qui s'était fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, était alors dans la prison. Il concerta avec Warwick, en 1490, les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert, et on crut que le roi le leur avait fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que, dans le même temps, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine augustin, se donna pour le comte de Warwick. Henri VII voulait faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grâce) que le comte de Warwick donnait occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il était le seul mâle de la maison d'Yorck : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simnel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick, sous le nom « d'Édouard Plantagenet ». Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487 ; mais, ayant été battu quelques jours après, et fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; toute la vengeance qu'il en tira fut de lui donner l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

ÉDOUARD (Charles), petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, et succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par les efforts qu'il fit pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745 le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Écosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, et promet un gouvernement sage et modéré. Un morceau de taffetas, lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 montagnards écossais. Avec cette petite troupe, il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglais sous les murs de cette ville, le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, et pénètre jusque dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland est envoyé contre lui; le prétendant se retire, et son arrière-garde est défaite à Clifton. La bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances, mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif, et errant de forêt en forêt, d'île en île, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se vit exposé aux plus cruels revers de la fortune; il les supporta avec une égalité d'âme qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Écosse le 17 septembre 1746, et aborda en France, sur un vaisseau de Saint-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre anglaise, à la faveur d'un brouillard épais. Si, dans la suite, son âme, aigrie par de longs

malheurs, éprouvés chez des amis et des ennemis, a paru éprouver quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connaissait point assez, trop long-temps éloigné des exemples et des leçons de son vertueux père, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance et à ses prétentions royales. Il mourut à Rome le 31 janvier 1788. Il avait épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Gedern; ils n'ont point eu d'enfants; de sorte que la ligne masculine de la famille royale des Stuart fut réduite au seul cardinal d'Yorck, après avoir donné des rois à l'Écosse pendant 3 à 400 ans, et, par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Édouard a laissé une fille née hors du mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue. [Le cardinal d'Yorck, frère du prince Édouard, est mort à Rome en 1787.]

EDRIC, duc de Mercie, surnommé "Stréon" (c'est-à-dire acquisiteur), homme d'une naissance fort obscure, sut, par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgithe en mariage. Par cette alliance, il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer une occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edric, se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred pour prendre celui de Canut. Quelque temps après, il rentra dans le parti d'Edmond, qui avait succédé à Ethelred, et qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'Asseldun tout ce dont il était capable. Pendant que les deux armées étaient aux mains, il quitta tout à coup son poste, et alla se joindre aux Danois qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edric craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edric le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour longtems: ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement, « qu'il n'avait pas récompensé ses services, et particulièrement celui qu'il lui avait rendu, en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'était Edmond. » Canut lui répondit tout en colère, « que puisqu'il avait la hardiesse d'avouer publiquement un crime si noir, dont jusqu'alors il n'avait été que soupçonné, il devait en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélerat qui introduisit le tribut que les Anglais furent obligés de payer aux Danois sous le nom de "Danegelt".

EDUSA, Educa, Edulia, ou

Edulica, divinité qui présidait à ce qu'on donnait à manger aux enfants, comme Potina ou Potica, à ce qu'on leur donnait à boire.

*EDWARDS (Bryan, ou Brian), écrivain anglais, né à Westburg, dans le Wiltshire, en 1743, mort le 16 juillet 1800, fut d'abord placé dans une école de Bristol; mais ses études furent peu étendues. Etant ensuite passé à la Jamaïque, Bryan y trouva un oncle qui lui fit recommencer son éducation. Il resta pendant quelque temps dans cette colonie, où il possédait une plantation de sucre; revenu en Angleterre, il devint membre du parlement, et publia : *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, Londres, 2 vol. in-4°, dédiée au roi d'Angleterre. Le style de cette *Histoire* est élégant et animé, et l'auteur s'y montre tour à tour naturaliste, politique, commerçant et philosophe. Il y a aussi introduit quelques morceaux de poésie. Cette *Histoire* a été réimprimée en 1801, et on a ajouté dans cette édition : *Description de Saint-Domingue, ou Voyage dans les diverses îles des Barbades, Saint-Vincent, Antigos, Tabago et la Grenade, dans les années* 1791 *et* 1792, *par sir William Young;* et les trois premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales*, depuis son origine, en février 1793. La mort, qui surprit Edwards, l'empêcha de continuer cet ouvrage, où il traite avec la plus grande sévérité la nation française. La "Description de St-Domingue" a été traduite en français, Paris, Planchard, 1813, in-8°; elle présente le tableau des calamités qui ont désolé ce malheureux pays depuis 1789.

EDWARTS (Georges), né à Stratfort, dans le comté de Sussex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des oiseaux animaux et insectes*, en 210 planches coloriées, avec la description en français, Londres, 1745-48-50 et 51, 4 parties in-4°; ouvrage magnifique et intéressant. On a encore de lui : *Glanures d'Histoire naturelle*, 1758, 1760 et 64, 3 parties in-4°. Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglais et en français. Edwarts mourut le 23 juillet 1773.

EDZARDI (Sébastien), professeur en philosophie à Hambourg, où il était né en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *De Verbo substantiali*, Hambourg, 1700, contre les unitaires. [On trouve le catalogue de ses ouvrages dans le "Dictionnaire des savants" de Thiessen, à Hambourg, tom. 1er, page 148. Cinq de ses productions ont été brûlées à Berlin, par la main du bourreau.]

EFFIAT (Antoine Coiffier Ruzé, dit le maréchal d'), petit-fils de Gilbert II, chevalier de l'ordre du roi, qui s'était distingué à la bataille de Cerisoles, en 1544, et fut tué à celle de Mastcourt, fils de Gilbert III, lieutenant du roi dans la Basse-Auvergne, tué à la bataille d'Isoire, en 1589, naquit en 1581, fut surintendant des finances, en 1626, général d'armée en Piémont, l'an 1630, enfin maréchal de France, le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'était retiré à sa terre de Chilli, à quatre lieues de Paris;

mais le cardinal de Richelieu le rappela, et lui donna le bâton de maréchal ; il n'en jouit pas longtemps, et mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de cinq à six ans, il avait acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il était père du marquis de Cinq-Mars. (*Voyez* ce nom.) Il mourut fort riche. Ses biens passèrent dans la maison Mazarin, par La Meilleraye, son gendre. Ils lui venaient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui avait laissés à condition qu'il porterait le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours, était un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état, sous Henri III et Henri IV. [Il nous reste du marquis d'Effiat divers ouvrages écrits pour l'histoire, tant militaire, que financière et politique, du règne de Louis XIII. | *L'état des affaires des finances, présenté en l'assemblée des notables, par le marquis d'Effiat, surintendant d'icelles*, 1626, tom. 12 du " Mercure français "; | *Lettres du marquis d'Effiat sur les finances;* | *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont, depuis juillet* 1630, dans le "Recueil de diverses révolutions", Bourg-en-Bresse, 1632; | *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie, depuis* 1625 *jusqu'en* 1632, 1 vol. in-12; 1669, 1682, 2 vol. in-12, etc.]

* EFIMIEF (Dmitri-Vladimirovitz), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, s'est fait connaître par trois Comédies représentées à St-Pétersbourg, avec succès : | *Le Joueur criminel*, ou *la Sœur vendue par son frère;* | *Suite de la Sœur vendue par son frère; Le voyageur*, ou *L'Education sans succès*. La 1re de ces pièces seule a été imprimée, St-Pétersbourg, 1788.

EGBERT, frère d'Eadbert, prince de Northumberland, fut élevé, dès son enfance, dans un monastère, devint archevêque d'Yorck en 732, et mourut l'an 765. Nous avons de lui : | *Dialogus ecclesiasticæ institutionis*, publié à Dublin, l'an 1664, in-8°, par Jacques Waræus ; | *Tractatus de jure sacerdotali, et excerpta* 144 *ex dictis et canonibus Patrum*, dans les " Conciles " du P. Labbé, tom. 6; | *Pœnitentiale, libris 4 distinctum;* manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

EGBERT, roi de Westsex et premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome, à la cour de Charlemagne, [auprès duquel il s'était retiré pour se soustraire aux embûches de Brithvic, qui avait usurpé le trône de Westsex,] quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne, le voyant prêt à partir, tira son épée, et, la lui présentant, «Prince, dit-il, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne.» Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, dont les royaumes formaient ce qu'on appelait la heptarchie, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir

le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

* ÉGÈDE (Jean), fondateur des missions danoises, au Groënland, né en Danemarck, en 1686, mort le 5 novembre 1758, était pasteur de Voyen, en Norwége, lorsqu'ayant appris que le Groënland, qui, autrefois, avait été peuplé par des colonies norwégiennes, n'était plus habité que par des sauvages, il conçut le projet d'aller porter la foi dans ce pays. Il dressa un plan d'instruction et de conversion, et envoya son *Mémoire* aux évêques de Drontheim et de Bergen. S'étant embarqué, en 1721, il resta quelque temps au Groënland, où il fit des prosélytes; il revint à Copenhague, en 1736, laissant, pour son successeur, au Groënland, son fils Paul, non moins zélé que son père. Il fut nommé, en 1740, surintendant des missions du Groënland, et chargé de proposer au collége de la propagation de la foi les sujets convenables pour cette mission. Vers la fin de sa vie, il se retira à l'île de Falster, et laissa en danois : | *Nouvelle recherche de l'ancien Groënland*, ou *Histoire naturelle, etc., de l'ancien Groënland,* Copenhague, 1729, in-4°. Il en parut une nouvelle édition, augmentée des observations de Paul Égède, fils de l'auteur, Copenhague, 1741, in-4°, fig. Cet ouvrage a été traduit en différentes langues et en français, par Parthenay des Roches, sous ce titre : "Description et histoire naturelle du Groënland", Copenhague et Genève, 1763, in-12; | *Journal tenu durant la mission au Groënland*, Copenhague, 1738, in-8°; traduit en allemand, Hambourg, 1740, in-4°.

ÉGÉE, roi de l'Attique, et mari d'Éthra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crète, pour être la proie du Minotaure. Il avait ordonné aux matelots que quand ils reviendraient ils déployassent les voiles blanches si Thésée sortait du labyrinthe; mais, comme ils étaient transportés de joie à la vue de leur patrie, ils oublièrent d'exécuter les ordres d'Égée, qui, pénétré de douleur, et croyant son fils mort, se précipita dans la mer, qu'on appela depuis la mer "Égée".

* EGENOD (Henri-François), doyen de l'ordre des avocats de Besançon, né en 1697, mort en 1783, est auteur de plusieurs *Mémoires* sur la coutume de Franche-Comté, tels que : | *Dissertation sur cette question : si la coutume du comté de Bourgogne est souchère en successions*, Besançon, 1725, in-12. Dans cet écrit il combat quelques principes émis par Dunod dans un "Commentaire" sur cette matière; | *Mémoire où l'on examine quel a été le gouvernement politique de Besançon sous l'empire d'Allemagne*, etc. : ce *Mémoire* fut couronné en 1761 par l'académie de Besançon; | *Dans quel temps les abbayes de Saint-Claude, de Luxeuil et de Lure, ont-elles joui des droits réguliers, et jusqu'où s'étendaient ces droits ?* | *Recherches sur l'Histoire de Besançon*, en manuscrit.

* EGENOLF (Chrétien), libraire à Francfort dans le XVIe siècle, publia en 1556 une collection de 380 figures de plantes de l'Allemagne dessinées d'après nature et gravées sur bois, sous le titre de *Herbarum imagines vivæ*,

petit in-4°; il y ajouta successivement les planches de Fuchs, de Tragus et Mathiole. Cette collection servit aux éditions de Dorsten, en 1540; de Lonicer, en 1551, 1560, et à la Version latine de Dioscoride, par Ruel, en 1549. Egenolf est auteur d'un opuscule intitulé: *Adversus illiberales Fuschii calumnias responsio*, Francfort, 1544, in-4°.

ÉGÉON, ou BRIARÉE, fils de Titan et de la Terre. C'était un géant d'une force extraordinaire, qui avait cinquante têtes et cent bras. Il vomissait des torrents de flammes, et lançait contre le ciel des rochers entiers qu'il avait déracinés. Junon, Pallas et Neptune, ayant résolu d'enchaîner Jupiter dans la guerre des dieux, Thétis gagna Égéon pour Jupiter, qui lui rendit son amitié, et lui pardonna sa révolte avec les géants.

ÉGÉRIE, nymphe d'une beauté singulière, que Diane changea en fontaine. Les Romains l'adoraient comme une divinité, et les dames lui faisaient des sacrifices, pour obtenir des accouchements heureux. Numa feignit d'avoir des entretiens secrets avec cette nymphe, afin de donner plus d'autorité à ses lois, justement persuadé que le ciel seul pouvait sanctionner la législation humaine, mais inexcusable d'avoir employé l'imposture pour accréditer la sienne.

ÉGERTON (Thomas), garde-des-sceaux d'Angleterre, sous la reine Élizabeth, et chancelier sous Jacques Ier, fut surnommé le « Défenseur incorruptible des droits de la couronne ». [Il fut employé à diverses missions, et plus particulièrement à conclure le traité avec la Hollande, en 1598. Ami du comte d'Essex, il chercha en vain à lui faire abandonner une rébellion qui le conduisit au supplice. Il refusa d'apposer le grand sceau au pardon que le roi Jacques Ier était disposé à accorder au comte de Sommerset, convaincu d'avoir fait empoisonner sir Thomas Overbury.] Il mourut le 15 mars 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

*EGERTON (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmire, né en 1726, mort le 8 mars 1803, fut le premier de sa famille qui prit le nom de Bridgewater. Égerton possédait, dans ses terres de Worsley, de riches mines de houille; mais, l'exploitation en devenant fort désavantageuse à cause de la difficulté des transports, il demanda au parlement l'autorisation d'ouvrir un canal navigable de Salford près Manchester jusqu'à Worsley. Le projet de construire un aquéduc qui, partant de Bartonbridge, serait prolongé jusqu'à l'Irwenel et s'éleverait à 40 pieds au-dessus du niveau de cette rivière, fut généralement regardé comme chimérique; mais la résolution d'Égerton était inébranlable, et il fit construire le canal qui porte son nom. La fortune d'Égerton devint considérable: il suffit de dire qu'il payait à l'état pour sa taxe de contributions annuelles 110,000 livres sterling. Sa carrière politique n'offre rien de remarquable; il siégeait à la chambre des pairs. En 1800, la Société d'encouragement des arts et du commerce de Londres lui décerna une médaille d'or en reconnaissance des services qu'il avait ren-

dus à son pays; la même année il lui fut voté des remercicmens pour un ouvrage intitulé *Description du plan incliné des souterrains de Bridgewater*, dont il parut une Traduction française, à Paris, en 1812, in-8°, avec figures : on peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas rendu à Brindley, dans cet ouvrage, toute la justice qu'il méritait.

* ÉGERTON (François-Henri, sir), comte de Bridgewater, membre de la Société royale de Londres, prébendaire de Durham, et recteur de Witchurch dans le comté de Salop, était le dernier fils de Jean Égerton, évêque de Durham, et d'Anne-Sophie, fille de Henri Grey, duc de Kent; frère du riche duc de Bridgewater, il en fut l'héritier, et mourut à Paris le 12 février 1829. Il avait publié différents ouvrages, notamment : | une *Description des travaux souterrains exécutés à Walkdenmoor*, dans le comté de Lancastre par le dernier duc de Bridgewater; | une magnifique édition de l'"Hippolyte" d'Euripide, grec-latin, avec *Notes*, Oxford, 1776, in-4° : un exemplaire de cet ouvrage a été vendu 149 francs; | "Fragments et Odes de Sapho", grec-latin, avec des *Notes*, Paris, 1815, in-8°; | "Comus, masque de Milton", traduction littérale française et italienne, Paris, 1812, in-4°; | une édition de la "Traduction" du même ouvrage pour Caetano Palidori-da-Bientina, Paris, 1812, in-4°. On lui doit d'autres écrits relatifs à l'illustration de sa famille. Egerton aimait à encourager les publications utiles; ainsi il donna le montant de 20 souscriptions, en se faisant placer sur la liste des abonnés à l'"Hermes romanus" de Barbier-Vémars. Il s'occupa enfin de faire reproduire avec profusion son portrait et celui des membres illustres de sa famille, dont la lithographie répandit à ses frais une foule d'exemplaires.

* EGG (Jean-Gaspard), agronome suisse, né en 1738, mort en 1794, greffier du district d'Ellikon (canton de Zurich), est connu par plusieurs institutions qui avaient pour objet et l'avantage de sa commune, dont il fit dresser un plan géométrique, et les progrès de l'agriculture et de l'industrie. Nous citerons la culture des biens-fonds communaux négligés jusqu'alors, l'assurance contre l'épizootie, et enfin, l'*Instruction pour la culture de la vigne*, à laquelle la société économique de Zurich décerna le premier prix. Sa "Vie" fut écrite en allemand par son fils, et publiée par la Société de physique de Zurich, 1795, in-8°.

EGGELING (Jean-Henri), né à Brême, le 23 mai 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques et romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république; emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 15 février 1713, à 74 ans. On a de lui des *Explications* de plusieurs médailles et de quelques monuments antiques; | *Mysteria Cereris et Bacchi*, dans les "Antiquités grecques" de Gronovius; | et *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus*, Bremæ, 1694, 1700, cinq parties in-4°; ouvrage plein de recherches.

* EGGERS (Jacques, baron D'),

général suédois, commandeur de l'ordre de l'Épée, né en 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande, et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il mourut en 1773, dans le commandement de la ville de Dantzick. On a de lui : | *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterdam et Leipsick, 1750, in-12; | un *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. gr. in-8°; | et un *Catalogue* raisonné d'une grande quantité de livres sur l'art militaire, qui composaient sa bibliothèque. On lui doit aussi une Édition, corrigée et augmentée, du "Dictionnaire militaire" d'Aubert de La Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8°. L'"Éloge" d'Eggers a été publié en Allemagne, Dantzick, 1773, in-4°.

*EGGERS (Henri-Frédéric D'), né à Meldorf en 1721, mort en 1798, professa la philosophie au gymnase de Brunswick, et remplit diverses charges dans la magistrature et l'administration des états de Holstein et de Danemarck. Il laissa quelques ouvrages, dont les principaux sont : | *Epistola gratulatoria... de rebus consulendi*, Jéna, 1742, in-4°; | *Dissertatio inauguralis logico-mathematica*, ib., 1745, in-4°; | *Commentatio philosophica de sapienti justitiam administrandi ratione Sinensibus usitata*, ibid., in-4°.

*EGGESTEYN (Henri), imprimeur à Strasbourg au XVe siècle, a publié diverses éditions recherchées comme monuments chronologiques de la typographie; les principales sont : | "Gratiani decretum cum apparatu Barth. Brixiensis", 1471, in-fol.; | "Clementis V constitutiones cum apparatu J. Andræ", 1471, in-fol.; | "Justiniam instituta juris cum glossa, accedunt consuetudines feudorum", 1472, in-folio.

* EGGS (Richard), jésuite, né à Rhinfeld en 1621, d'une famille noble, fit ses études sous les jésuites, et entra dans cette société lorsqu'elles furent terminées. Dès sa première jeunesse il montra du talent pour la poésie; à peine âgé de 14 ans, il avait fait sur le martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche, un *Poème* en vers latins, qui mérita les éloges des PP. Balde et Biderman, ses professeurs. Ses supérieurs l'employèrent à l'enseignement, et il professa les belles lettres avec distinction à Munich et à Ingolstadt. A l'époque des concours, il faisait représenter par ses élèves de petits *Drames* qu'il composait, et dans lesquels il jouait lui-même le principal rôle avec un talent merveilleux. Quand on considère sa profession, cela peut paraître surprenant; mais cette coutume était admise il y a un demi-siècle en Allemagne et en Flandre. Parmi les petites pièces qu'il composa à cette occasion, les biographes allemands regardent comme un chef-d'œuvre la tragédie de *Léonide, père d'Origène*. Son ardeur pour l'étude lui causa une phthisie dont il mourut en 1659, âgé de 36 ans. On remarque parmi ses manuscrits : | *Poemata sacra*; | *Epistolæ morales*; | *Comica varii generis*.

* EGGS (Jean-Ignace), capucin, connu sous le nom de

"Père Ignace de Rhinfeld", né dans cette ville, en 1618, mort à Lauffenbourg, le 1er février 1702, fut choisi par ses supérieurs pour travailler aux missions de l'Orient. Aumônier d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne qui prit sur les Turcs les îles Métélin et de Stalimène, il travailla avec tant de zèle à instruire les mahométans qui avaient été faits prisonniers, qu'il eut le bonheur d'en convertir un grand nombre. Le P. Eggs se rendit ensuite dans l'Asie mineure, d'où il partit pour la Terre-Sainte. A son retour à Jérusalem, il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre. Il notait dans ses voyages tout ce qu'il trouvait de curieux et de remarquable, et il emportait même des échantillons de tous les monuments qui pouvaient intéresser. Ainsi il revint en Europe avec de bons mémoires, des médailles et des reliques, dont il enrichit les bibliothèques et les églises de son ordre. Il consacra le reste de sa vie à l'étude et à la conversion des protestants. On a de lui en allemand : *Relation du voyage de Jérusalem, et Description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des capucins*, Constance, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage intéressant eut un débit si considérable, qu'il fut réimprimé à Fribourg, en Brisgaw, en 1666, et à Augsbourg, 1699.

* EGGS (Léon ou Léonce), parent de Richard, et jésuite comme lui, né à Rhinfeld le 19 août 1666, cultiva avec succès la poésie, et composa des *Pièces de théâtre* en allemand, en latin et en français, qui furent jouées dans différentes villes d'Allemagne. Il était très-versé dans la langue grecque, et il avait professé pendant quelque temps la poésie et la rhétorique dans les colléges de la société. Il accompagna au siége de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut, le 16 août 1717, au camp devant cette ville. Il a laissé : | *Compositiones morales et asceticæ;* ce sont des morceaux choisis, tirés d'ouvrages français et latins. Il en a été fait plusieurs éditions. | *Opera moralia ;* | *OEstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712. Cet ouvrage, publié sous le nom de "Genesius Gold", qui est l'anagramme du sien, est formé d'autant d'élégies qu'il y a de jours dans l'année, et le sujet en est pris des psaumes de David. | *Epigrammata, Elogia, Inscriptiones, Exercitationes scolasticæ theatrales.* Ces opuscules sont restés manuscrits. Il a aussi composé la *Vie du P. Richard Eggs.*

* EGGS (Georges-Joseph), né à Rhinfeld vers 1670, appartenait à la même famille que les deux précédents. Il fut docteur en théologie, et chanoine doyen de l'église collégiale de Saint-Martin de Thinfeld. Il est connu par les ouvrages suivants : | *Pontificium doctum et purpura docta*, Munich, 1714, 4 vol. in-fol. C'est la vie des évêques et cardinaux célèbres par leurs écrits. | *Tractatus de quatuor novissimis ;* | *Tractatus de morte sancta obeunda;* | *Elogia præclarorum virorum ;* | *Rhythmi de passione Christi ;* | les *Vies*, en latin, *des PP. Ignace et Léonce Eggs.* Il mourut vers 1750.

* EGHIVARTETZY (Moyse), évêque et puis patriarche d'Arménie, né l'an 498, un concile dès la 1re année de son catholicat,

rassembla à Thovin, ville de la Grande-Arménie, et établit la nouvelle ère arménienne, adoptée depuis l'an 552 de J. C. Il mourut en 593, laissant un *Discours sur le devoir des évêques*, manuscrit.

*EGHIVARTETZY (Machdotz), savant arménien, né en 837, fut élu grand-patriarche d'Arménie, et mourut 8 mois après. Il laissa : | un *Recueil de lettres ;* | *Etudes de la jeunesse ;* | *Commentaire des Proverbes et de la sagesse de Salomon.* Tous ces ouvrages sont inédits.

*EGHPAR, savant évêque arménien, né l'an 403 de J.C., mort vers l'an 467, a laissé manuscrits : | *Les lieux oratoriques ;* | *Eloges sur les actions et les vertus du roi Tiridate;* | *Commentaires des quatre Evangiles*, etc.

ÉGIALÉE, sœur de Phaéton, à force de verser des larmes sur le malheur de son frère, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

*EGIDIO de Viterbe, devint patriarche de Constantinople, évêque de Viterbe, et ensuite cardinal. Ce fut lui qui fit l'ouverture du concile de Latran, convoqué en 1512. Ce prélat mourut à Rome en 1532. Ses ouvrages sont: | *Alcune osservazioni sopra i tre primi capitoli della Genesi ;* | *Dei commentari-sopra alcuni salmi;* | des *Dialogues*, des *Lettres* et des *Poésies*.

* EGILL, nom d'un guerrier scandinave au VIIe ou VIIIe siècle, à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell, lorsque celui-ci abattit une pomme placée sur la tête de son fils. Malte-Brun, qui a remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain danois, antérieurement à l'époque où vivait Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez trois peuples différents, pourrait bien se rattacher à leur histoire primitive et à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

EGINARD, ou EGINHARD, historien célèbre du IXe siècle, élevé à la cour de Charlemagne, fut disciple du savant Alcuin, et fit des progrès si rapides dans les lettres, que Charlemagne le nomma son secrétaire. Il lui donna, dit-on, sa fille Imma en mariage. [Cependant, dom Bouquet a réuni les raisons les plus fortes pour prouver qu'Imma ou Emma n'était point fille de Charlemagne; et ce qu'il dit est assez vraisemblable.] A ces bienfaits, le prince joignit encore la charge de surintendant de ses bâtiments. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis-le-Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstadt, monastère qu'il avait fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre : | une *Vie de Charlemagne*, très-détaillée ; | et des *Annales des rois de France Pépin, Charlemagne et Louis-le-Pieux*, depuis 741 jusqu'en 829. Dom Bouquet a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande "Collection des historiens de France". On a encore de lui LXII *Lettres*, Francfort, 1714, in-fol., importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve aussi dans le "Recueil des historiens

de France", de Duchesne ; Eginard était l'écrivain le plus poli de son temps. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Dans l'édition de Bossuet, connue sous le nom de Dom Deforis, on lit dans une note sur la "Défense de la déclaration du clergé de France", qu'il est difficile de croire qu'Eginard ait vécu du temps de Charlemagne. | L'auteur de cette note s'appuie sur ce qu'Eginard, dans la "Vie" de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance ; « parce qu'il n'y a plus, dit-il, d'homme vivant qui en ait connaissance. » Cela veut dire, tout au plus, à ce qu'il paraît (et c'est le sentiment des auteurs de l'"Histoire littéraire de France"), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

ÉGINE, fille d'Asope, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce Dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque et Rhadamanthe.

*ÉGINTON (François), peintre anglais sur verre, mort le 26 mars 1805, a beaucoup contribué à perfectionner son art; cependant, les productions modernes de ce genre sont loin d'égaler, soit par la beauté, soit par la vivacité des couleurs, les anciens morceaux qu'on remarque encore dans les Eglises. On sait quels ouvrages des premiers artistes, composés de verres de différentes couleurs rassemblés, formaient une espèce de mosaïque : la méthode suivie maintenant, et qui consiste à appliquer sur le verre des couleurs métalliques qui sont ensuite incorporées par l'action du feu, a été inventée par les peintres français. Parmi les ouvrages d'Eginton, on remarque: | *Le Banquet donné à la reine de Saba*, d'après un tableau d'Hamilton : | deux *Résurrections* sur le dessin de sir Jos. Reynolds, que l'on voit à Eichfield et à la cathédrale de Salisbury ; | *Le Christ portant sa croix*, d'après Moralès : | *Saint Paul converti et recouvrant la vue;* | *l'Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*, d'après un tableau de Péters. On compte à peu près 50 ouvrages de cet artiste.

ÉGISTHE, fils de Thyeste et de Péloppée, a été célébré par les poètes, qui en rapportent beaucoup de choses, que les savants croient moins appartenir à l'histoire qu'à la fable.

*EGIZIO (Mathieu), antiquaire napolitain, né en 1674, mort en 1745, fut agent des fiefs du prince Borghèse, auditeur général, secrétaire de la ville et du duché de Matalona, enfin bibliothécaire de la bibliothèque royale à Naples. En 1735 il était venu en France en qualité de secrétaire d'ambassade, avec le prince della Lorella, et avait reçu de la munificence de Louis XV une médaille et une chaîne d'or. On a de lui : | *Lettera in difesa dell' inscrizione per la statua equestre di Filippo V*, Naples, 1706, in-4° ; | *Memoriale cronologico della storia ecclesiastica*, traduit du français de G. Marcel, Naples, 1713; | *Opere varie di Sertorio Quattromani, con Annotazioni*, ibid., 1714, in-8° ; | *Serie degl' imperadori romani*, 1736; | *Lettre... à M. l'abbé Lenglet du Fresnoy*, Paris, 1738, in-8°; traduite en

italien, Naples, 1750, in-8°; | des *Opuscules,* Naples, 1751, 1 vol. in-4°, | et un savant *Commentaire* sous le titre de *Senatus-consulti de Bacchanalibus sive æneæ vetustæ tabulæ Musæi Cæsarei vindobonensis Explicatio*, Naples, 1729, grand in-4°. L'"Éloge" d'Egizio se trouve dans l'"Histoire littéraire d'Italie", par Tiraboschi.

*ÉGLIN (Tobie), en latin "Iconius", ministre du saint Evangile dans le canton de Zurich, mort en 1574, a composé des *Poésies* qui ont été publiées par son fils, dont l'article suit. — *EGLIN (Raphaël), appelé aussi "Iconius", professeur de théologie protestante, naquit en 1559 à Frauenfeld en Turgovie. Il organisa les écoles de Sonders, fit établir à Zurich l'usage des disputes ecclésiastiques et du chant de l'église. En 1605 des dettes contractées pour faire des recherches dans l'alchimie le forcèrent à quitter sa patrie ; il mourut à Marpurg en 1622. Ses écrits consistent en poésies, dissertations théologiques sur la prédestination, brochures, livres de grammaire et de logique ; le plus curieux est celui où, sous le titre de *Conjectura halieutica*, Zurich, 1598, in-4°, Hanau, 1611, in-4°, il cherche à expliquer de prétendus caractères mystérieux qu'on avait cru voir sur deux harengs pêchés en Norwége, et sur un troisième pêché en Poméranie.

*ÉGLINGER (Samuel), médecin suisse et professeur de mathématiques à Bâle, né dans cette ville en 1638, mort en 1673, a laissé quelques *Dissertations* médicales. — Un autre EGLINGER (Nicolas), probablement de la même famille, médecin suisse, né à Bâle en 1645, mort en 1711, a laissé également plusieurs *Dissertations* médicales, ainsi que son fils Christophe, mort en 1733, professeur de médecine et de rhétorique à Bâle.

EGMONT (LAMORAL, comte D'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de Saint-Quentin eu 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais, après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et se ligua avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe, qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi-bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salinas demanda à d'Egmont son épée, le comte répondit d'abord fièrement : "Eh quoi! capitaine Salinas, m'ôter cette épée qui a si bien servi le roi! » Puis, se radoucissant tout d'un coup, et la donnant : « Puisque telle est la volonté du roi, dit-il, prenez-la. » Ce malheureux comte avait 46 ans; il mourut avec résignation et dans la communion de l'Eglise catholique. L'ambassadeur de France écrivit à sa cour qu' « il avait vu tomber cette tête qui avait deux fois fait trembler la France ».

EGNAZIO (Jean-Baptiste), naquit vers 1478 à Venise, fut disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, et élevé avec ce pontife sous les yeux de cet homme habile.

S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnazio les professa à Venise sa patrie avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointements qu'il avait eus lorsqu'il enseignait, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnazio mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, le 4 juillet 1553, à l'âge de 75 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il était extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnazio sont : | un *Abrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien* Ier, en latin, Francfort, 1588, in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles, dans son "Addition à l'Histoire romaine", 1664, 2 vol. in-12; | *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X; il se trouve dans le 2e tome des "Gesta Dei per Francos"; | un *Panégyrique* latin *de François* Ier, en vers héroïques Venise, 1540. Comme il y avait plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France; ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. | De savantes *Remarques sur Ovide*; | des *Notes sur les Épîtres familières de Cicéron, et sur Suétone*; | *De exemplis illustrium virorum venetæ civitatis et aliarum gentium lib.* IX, Venise, 1554, in-4°.

* EGUIARA Y EGUREN (Juan-José D'), chanoine, professeur de théologie et recteur de l'université de Mexico au XVIIIe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Bibliotheca Mexicana*, imprimé à Mexico en 1775, in-fol. : c'est un dictionnaire historique, où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des anciens Mexicains, la biographie des auteurs et l'indication de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiastique.

EGYPTUS, fils de Neptune et de Libye, et frère de Danaüs, avait 50 fils qui épousèrent les 50 filles de son frère, appelées "Danaïdes". (*Voyez* DANAÏDES.) Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice et sa bonté, que le pays dont il était souverain prît de lui le nom d'Egypte. Il régnait environ 320 ans avant la guerre de Troie.

* EHINGER (Elias), religieux, a donné un catalogue fort rare de la bibliothèque d'Augsbourg. Il a pour titre : *Catalogus bibliothecæ amplissimæ augustanæ*, etc., Augustæ-Vindelicorum, 1633, in-folio, de 944 colonnes. On croit que cet ouvrage n'a été imprimé qu'à 100 exemplaires. Il est recherché. La bibliothèque publique d'Augsbourg avait commencé à se former en 1537 par les soins de Xystus Betuleius.

* EHLERS (Martin), né à Nortorf dans le Holstein, fut recteur dans différentes villes d'Allemagne, et ensuite professeur de philosophie à Kiell, en 1760. Il mou-

rut dans cette ville le 9 janvier 1800. Il avait publié plusieurs ouvrages dans le but de perfectionner l'éducation et l'enseignement dans les universités d'Allemagne. Nous citerons : | *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Strasbourg, 1776, in-8°; | *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfants des rois*, Kiell et Hambourg, 1786, 2 vol. in-8°; | *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, Ileusbourg, 1790, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand. Son style est facile et agréable, on y reconnaît partout un écrivain qui n'est guidé que par le désir de faire connaître la vérité.

* EHRARD, ou ERHARD (Dom Thomas-d'Aquin), savant bénédictin allemand de la congrégation des Saints-Anges, qui vivait au commencement du XVe siècle, jouissait d'une grande réputation d'érudition, et prit part à la dispute qui eut lieu entre les bénédictins et les chanoines réguliers au sujet du livre de l'"Imitation". On connaît de lui : | une Édition latine de l'"Imitation", accompagnée d'une préface apologétique pour Gersen, Augsbourg, 1724; | une Défense de la même opinion, intitulée : *Polycrates gersennensis, in qua quatuor libri de Imitatione vindicantur*; c'est la réfutation du "Scutum kempense" d'Amort, Augsbourg, 1729; | *Ars memoriæ*, etc., Augsbourg, 1715, 2 vol. in-8°; | *Gloria sanctissimi protoparentis Benedicti, in terris adumbrata*, etc., Augsbourg, 1719, 6 vol. in-4°; | *Isagoge et commentarius in universam sacram Bibliam vulgatæ editionis*, etc., Augsbourg, 1729, 1735, 3 vol. in-8°, | et plusieurs autres ouvrages sur la Bible.—*ERHARD (Dom Gaspard), bénédictin de la même congrégation, en Bavière, a publié : *Dulcis memoria in sancta evangelia*, etc., Augsbourg, 1719, 1 vol. in-8°.

* EHRENHEIM (Le baron D'), ancien président de la chancellerie de Suède, mort en 1828, se retira des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Il put alors s'occuper exclusivement d'études scientifiques ; on cite de lui un ouvrage estimé, qui traite de la *Physique générale* et de la *Météorologie*. Ce qui vaut encore mieux pour sa réputation, c'est un trait de bienfaisance qui mérite d'être connu. Un traité venait d'être conclu entre l'Angleterre et la Suède; comme il avait coopéré à sa conclusion, il devait recevoir, suivant l'usage, un riche cadeau de l'Angleterre. Il apprit qu'une somme de mille livres sterling allait être employée à l'achat de la boîte qu'on lui destinait, et, quoique aboslument sans fortune, il fit prier Canning, par le ministre de Suède à Londres, de lui envoyer ce présent en argent, afin de l'employer au soulagement de la province de Bohus, dont les habitans étaient en proie à une grande disette de blés. Le ministre anglais joignit au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que le gouvernement suédois lui offrit à lui-même.

*EHRENSTRAL (David-CLOCKER D'), peintre de Charles XI, roi de Suède, né à Hambourg, en 1629, mort en 1698, fut envoyé en Italie par la reine Marie-

Eléonore, veuve de Gustave-Adolphe, pour étudier la peinture sous Pierre de Cortone. Indépendamment d'un grand nombre de *Portraits, Dessins, Figures d'animaux*, cet artiste publia, en suédois, une *Description* de ses tableaux. Les principaux sont : | *Le Couronnement de Charles XI*, | et un *Jugement dernier* qui décore l'église de Saint-Nicolas à Stockholm.

* EHRET (Georges-Denis), né dans le margraviat de Bade vers 1710, mort en Angleterre vers 1770, s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes. On lui doit une suite de papillons et de plantes mêlés ensemble, gravés par lui-même, imprimés sous ce titre : | *Plantæ et papiliones rariores depictæ*, *etc.*, 1748, in-fol. Il a peint aussi les *Plantes les plus rares de l'Angleterre*, que Trew fit graver et paraître par décuries, grand in-folio, 1750 à 1773. On doit encore à Ehret les *Figures* de la "Flore de la Jamaïque", de l'"Hortus cliffortianus", et de plusieurs Mémoires, qui parurent dans les "Transactions de la société royale".

*EHRHARDT (Sigismond-Just), théologien protestant, né à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg en 1733, mort pasteur de Beschina en Silésie en 1793, a écrit, tant en allemand qu'en latin, un assez grand nombre d'ouvrages, dont il suffira de citer les principaux : | *Histoire abrégée et apologie de l'ordre des francs-maçons*, Cobourg, 1752, in-8°; | *Dissertation sur l'origine et les antiquités de la ville de Smalkalde*, Schleusing, 1756, in-4°; | *Relation historique de la persécution exercée par le prince-évêque de Wurtzbourg contre les luthériens*, Halle, 1763, in-4°; | *Le vieux et le nouveau Custrin*, fragment historique, Glogau, 1769, in-4°; | *Nouveaux mémoires diplomatiques pour éclaircir l'histoire et l'ancien droit de la Basse-Saxe*, Breslau, 1772, 1774, in-4°, en 5 numéros; | *Presbytérologie de la Silésie évangélique*, Liegnitz, 1780, 1790, 4 parties in-4°. Il a laissé en manuscrit des matériaux pour servir à l'Histoire du luthéranisme." La "Gazette littéraire universelle" de Iéna, plusieurs autres journaux et ouvrages périodiques renferment un grand nombre d'articles qu'il leur a fournis.

* EHRHART (Balthasar), médecin et botaniste allemand, n'est connu que par le commerce d'herbiers qu'il vendait à un prix très-bas, et par différents ouvrages relatifs à la science qu'il cultivait. Il publia le *Catalogue* de ses herbiers avec l'indication des procédés qu'il employait pour dessécher et conserver les plantes; ce qui donna lieu à l'ouvrage intitulé : "Mantissa botanologiæ juvenilis", Ulm, 1732, in-8°; augmenté et publié sous le titre de "Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur", Memmingen, 1746, in-fol., où l'on trouve 36 plantes alpines assez rares. Parmi ses autres ouvrages, on remarque sa | Thèse inaugurale intitulée *De Belemnitis suevicis*, Leyde, 1724, in-4°, et Augsbourg, 1727, avec figures; | un *Mémoire* inséré dans les "Transactions de la société royale de Londres", an 1739, contenant les plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol; | une *Instruction sur l'histoire des plantes usuelles*, 1752, in-4°.; | *Histoire économi-*

que des plantes, classées suivant l'ordre des mois de leur apparition, et leurs lieux de naissance. Cet ouvrage, dont il publia seulement les 4 premiers vol., fut continué par Gmelin, et forme 12 vol., 1653 à 1761. | Un *Mémoire* sur la manière d'agir du gui, dans les "Ephémérides des curieux de la nature" ; | un autre *Mémoire* dans l'"OEconomische Nachricht", contenant des éclaircissements sur 78 plantes données par Orthius comme nuisibles. | Une Edition de l'"Hortus sanitatis" avec de nombreuses additions. Ce savant botaniste est mort en 1756.

* EHRHART (Frédéric), botaniste, né en 1747, à Holdarbane (canton de Berne), où son père était curé, mourut en 1795. Elève de Linné, il publia | dfférents *Herbiers* recherchés pour leur netteté et leur précision ; | 7 vol. de *Fragmens sur l'Histoire naturelle, etc.*, in-8°, en allemand, qui contiennent une grande quantité d'excellentes notices et d'observations, surtout pour la partie de la botanique, | et des *Catalogues* annuels des plantes cultivées dans les jardins de Herrenhauser, dont la direction lui avait été confiée par le gouvernement de Hanovre. On lui doit encore l'Edition du supplément du "Système végétal" de Linné. Les "Annales de botanique" d'Usteri, tome 19, renferment des "notices" sur sa vie. Thumberg donna son nom à un genre de la famille des graminées que l'on connaît sous la dénomination d'"Ehrarta".

*EHRMANN (Frédéric-Louis), professeur de physique, né en Alsace vers 1730, inventa les *Lampes à air inflammable*, et laissa les ouvrages suivants : | *La Description et l'usage des lampes* (de son invention), 1782, in-8°. Il traduisit cet ouvrage en allemand. | *Des Ballons et de l'art de les faire*, 1764, in-8°; | *Mémoires de Lavoisier* (traduits en allemand), 1797; | *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air et du feu*, en allemand (traduit en français par Dollard), 1787, in-8°, fig. L'auteur y décrit le procédé par lequel, et au moyen d'une lampe d'émailleur excitée par le gaz oxygène, on fond les métaux les plus durs, et on brûle le diamant. | *Éléments de physique;* ce livre est très-utile, et contient une *Notice* sur les principaux ouvrages relatifs à cette science. Ehrmann est mort à Strasbourg, en mai 1800, à l'âge d'environ 70 ans. — Un autre EHRMANN (Jean-Chrétien), médecin à Strasbourg, publia l'"Histoire des plantes de l'Alsace", par Mappi, 1742. Cet ouvrage posthume, dont l'auteur était mort en 1702, était resté inédit depuis 40 ans.

* EICHHOF (Cyprien), connu par la publication d'Itinéraires ou Guides des voyageurs, qu'il fit paraître sous le titre de *Délices*, vivait à la fin du XVIIe sièle et au commencement du XVIIIe. Ses ouvrages sont accompagnés de petites cartes dont la suite forme un Atlas complet; les principaux sont : | *Deliciæ Italiæ, seu index viatorius ab urbe Roma ad omnes Italiæ civitates*, Ursel, 1604, in-4°; | *Deliciarum Germaniæ tam superioris quam inferioris index*, etc., in-4°, oblong; | *Deliciæ Hispaniæ et index viatorius, indicans itinera ab urbe Toleto ad omnes in Hispania civitates*, etc., 1604, in-4°, oblong. | *Liber insignium aliquot itinerum, cum ex Augusta-Vindelicorum, tum ex aliis Euro-*

pæ, *Asiæ et Africæ civitatibus*, 1606, in-4°. Le seul mérite de ces itinéraires est l'exactitude.

* EICHNER (Ernest), musicien allemand, et l'un des meilleurs bassons qui aient paru, est mort à Postdam en 1776. On a de lui un grand nombre de *Symphonies*, *Concerto*, *Quatuor*, *Trio* et *Solo*, goûtés pour leur simplicité et la facilité qu'ils offrent aux commençants; ils sont pour divers instrumens : ses *OEuvres* sont particulièrement répandues en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.

* EICHHORN (Jean-Conrad), entonomologiste prussien, pasteur évangelique à Dantzick, né en 1718, mourut en 1790. Toute sa vie fut consacrée à l'étude des insectes que l'on ne peut apercevoir à la simple vue; il fit un grand nombre d'observations microscopiques. La plupart sont consignées dans l'ouvrage allemand intitulé: "Des Animaux aquatiques de Dantzick et des environs, etc., 1775 et 1785, in-4°, avec figures, et un Supplément fait pour répondre aux critiques de Fuessli.

EICK, ou HUBERT VAN EYCK, peintre, né en 1366, à Maseick, dans la principauté de Liége, eut pour disciple son frère Jean Eick, plus connu sous le nom de "Jean de Bruges". Il fit divers tableaux pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. (*Voyez* BRUGES).

* EIDOUS (Marc-Antoine), littérateur, né à Marseille, publia des *Traductions* au-dessous du médiocre, à l'exception du "Dictionnaire universel de médecine", de James, qu'il fit paraître avec Diderot et Toussaint, 1746, 6 vol. in-folio. Ses ouvrages portent tous l'empreinte d'une rapidité funeste pour le bon goût. Nous citerons : | L'"Histoire naturelle de l'Orénoque" de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12; | la "Théorie des sentiments moraux" de Smith, 1774, 2 vol, in-12; | l'"Agriculture complète" de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12; | "les Voyages en Asie" de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12; | l'"Histoire de la Californie", de Venegas, 1767, 3 vol. in-12. *L'Histoire des principales découvertes faites dans les arts*, Lyon, 1767, in-12, désignée sur le titre comme traduite de l'anglais, est indiquée dans le privilége comme étant de la composition d'Eidous. Cet auteur travailla aussi à l'"Encyclopédie".

EIMMART (Georges-Christophe), peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne le 22 août 1638, s'établit à Nuremberg; ses talents lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut le 5 janvier 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, et l'astronomie l'invention de quelques instruments utiles. [On a d'Eimmart une suite de *Portraits* d'hommes et de peintres célèbres, des *Tableaux* d'histoire, des *Arcs de triomphe*, peints avec une grande connaissance de l'architecture. Il a laissé en manuscrit plus de 57 vol. in-fol., sur l'astronomie, on a imprimé *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta* (dediée à Louis XIV), Nuremberg, 1701, in-fol. On cite de lui, entre autres instruments qu'il inven-

ta, une *Sphère armillaire* suivant le sytème de Copernic, et dont il donna la *Description* en latin.]

* EINARI (Martin), évêque de Skalholt, est auteur d'une *Collection* d'Hymmes publiée à Copenhague en 1555. — * EINARI (Gissur), premier évêque luthérien de Skalholt, en Islande, contribua à y introduire la réforme, et traduisit en norvégien les "Proverbes" de Salomon, Hola, 1580, in-8°. * — EINARI (Othon), évêque de Skalholt, né en 1559, mort en 1639, était fils d'Einar Sigurdson, poète islandais. Il composa un grand nombre d'ouvrages ascétiques et historiques; la plupart furent brûlés dans l'incendie de son palais épiscopal, en 1630. Il ne reste de ses écrits que | une *Traduction* norvégienne des Ordonnances de Christian IV pour les églises de Danemarck et de Norwége, Hola, 1635; | des *Sermons sur la Passion*, ibid., 1670; | et une *Traduction* en islandais du "Recueil des prières" de Jean Habermann ou Avenarius, ibid., 1576.—Un cinquième EINARI (Jean), recteur de l'école de Skalholt et de Hola, mort en 1707, a traduit en prose et en vers islandais les "Primitiva græca" de G. Pasor, l'"Argenis" de Barclay, et quelques autres ouvrages. — * EINARI, ou plutôt EINARSON (Halfdan), littérateur islandais, mort en 1787, se livra à des recherches savantes sur les poésies nationales de son pays, et en traduisit un grand nombre. On a de lui un ouvrage utile pour l'histoire littéraire de l'Islande; il a pour titre : *Sciagraphia hist. litter. islandicæ*, Copenhague, 1777, in-8°. Einari écrivit en outre un *Abrégé d'histoire ecclésiastique* en islandais, et un *Catalogue chronologique* de tous les anciens poètes scandinaves jusqu'à la fin du XIVe siècle.

EISEN (Charles), habile dessinateur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles le 4 juillet 1777, eût pu mieux employer ses talents qu'à dessiner des sujets licencieux, tels que les figures qui ornent les "Contes de La Fontaine", 1762, 2 vol. in-8°, et ceux des "Métamorphoses" d'Ovide, 1767, 4 vol. in-4°. Il a aussi fait les dessins des figures de la "Henriade", 2 vol. in-8°.

* EISEN (Jean-Georges), pasteur en Livonie, aumônier d'un régiment russe de dragons, professeur de sciences économiques à Mittau, mort en 1779, est principalement connu par la découverte d'une méthode économique de sécher les légumes pour les transporter au loin, publiée à Riga en 1772, sous le titre de l'*Art de sécher les légumes*. Ce livre, écrit en allemand, fut traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Eisen composa aussi quelques ouvrages théologiques; le plus connu a pour titre : *Le christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in-8°, en allemand. — * EISEN (Jean-Godefroi), frère du précédent, fut aussi aumônier d'un régiment de dragons russes, et mourut en 1795. Il avait écrit en allemand plusieurs ouvrages de théologie et de morale, parmi lesquels on distingue le *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes*, Nuremberg, 1778, in-8°.

EISENGREIN (Guillaume),

chanoine de Spire, sa patrie, s'acquit beaucoup de réputation au XVIe siècle, par sa science et par sa piété. Son principal ouvrage est intitulé : le Catalogue des témoins de la Vérité, *Catalogus testium veritatis*, qu'il faut bien se garder de confondre avec un ouvrage de Flaccius Illyricus, qui porte le même titre; car Flaccius entend, par les « Témoins de la Vérité », ceux qu'il prétend avoir soutenu la doctrine des protestants, au lieu qu'Eisengrein entend, par ce terme, les catholiques attachés à la foi de l'Eglise romaine. Cet écrivain est mort vers 1570.

EISENHART (Jean), jurisconsulte, né à Erxleben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit et en morale à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié : | *Institutio juris naturalis et moralis*; | *Commentatio de regali metalli fodinarum jure*, etc.; | *De fide historica*, Helmstadt, 1702; ouvrage qui prouve qu'il avait plus de connaissance du droit que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), docteur en médecine, naquit à Strasbourg le 15 novembre 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savants, et particulièrement avec Duverney et Tournefort. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société, et mourut le 4 décembre 1712, à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. On a de lui : | un *Traité des poids, des mesures de plusieurs nations, et de la valeur des monnaies des anciens*, Strasbourg, 1737, en latin; | un *Traité sur la figure de la terre, elliptico-sphéroïde*. [«C'est, dit Lalande, cet ouvrage qui occasiona la dispute sur le prétendu allongement de la terre, laquelle n'a cessé qu'en 1736. »] Eisenschmid cultivait les mathématiques, la géographie, sans négliger la médecine. On a encore de lui : | *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre grandes feuilles, d'une parfaite exactitude.

* EKAMA (Cornelius), professeur d'astronomie, mort le 24 février 1826, laissa quelques recherches historiques sur les géomètres frisons, et particulièrement sur l'astronome Gemma Frisius.

*EKKEHARD, dit "l'ancien", doyen de Saint-Gall, mort en 677, était, dit-on, de la maison des nobles de Jonschweil. On a de lui quelques écrits, | des *Hymnes* | et des *Epigrammes*. On lui attribue encore *le Lydien Carloman*, où il censure la conduite de Carloman, fils de Charles-le-Chauve.—On connaît deux autres moines de Saint-Gall, du même nom : l'un dit le "jeune", mort en 1071, continua l'*Histoire* de son monastère, commencée par Ratpert; l'autre, dit « minimus », écrivit vers 1220, la *Vie de Notker-le-bègue*, religieux de Saint-Gall.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père, l'an 930 avant J.-C., et, la 2e année de son règne, il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince iduméen, successeur d'Olibama; un autre, père de l'insolent Séméi; et quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frère, pour la surprendre, fut découvert par les habitants, qui les égorgèrent.

* ELAGUINE (Ivan-Perfilievilsch), conseillé privé, grand-maître de la cour de Catherine II, et directeur de la musique du théâtre de la cour, né en 1728, mort en 1796, est auteur de *Traductions* qui sont oubliées maintenant. On cite | l'"Impie", tragédie allemande de Brave, St-Pétersbourg, 1771 ; | "Aventures du marquis de G....., ibid", 1776, | et le "Misantrope", Moscou, 1788. Il avait aussi composé une *Histoire de Russie*, qui ne fut pas publiée de son vivant : on en imprima le commencement après sa mort, Moscou, 1805, mais l'on ne fut pas tenté d'achever cette publication.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui était à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'Elamites ou Elaméens. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, était souverain de ces peuples. La capitale était Elymaïde, où l'on voyait le temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

* ELBÉE (GIGOT D') général vendéen, né en 1752 à Dresde, où son père s'était fixé après son mariage avec une Saxonne, vint en France, entra dans un régiment de cavalerie, se maria, se retira ensuite avec le grade de lieutenant, dans une campagne près Beaupréau, en Anjou, et émigra en 1791. La loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer en France ramena d'Elbée dans son paisible asile; mais, l'insurrection de Saint-Florent, dont les habitants avaient refusé d'être enrôlés dans l'armée, s'étant propagée jusqu'à Beaupréau, les paysans vinrent le 13 mars 1794 prier d'Elbée de se mettre à leur tête. A sa troupe se réunirent bientôt celles de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet, qui chassèrent du pays les soldats républicains. Une colonne ennemie sortie d'Angers, ayant battu à son tour les royalistes, les força à reculer. Cependant La Roche-Jacquelin, victorieux aux Aubiers, s'étant réuni à eux, ils marchèrent sur Bressuire, où ils délivrèrent Lescure, qui était prisonnier. Tout le pays s'étant soulevé, l'armée vendéenne compta plus de 40,000 combattants ; mais elle n'avait pas de commandant qui pût combiner ses opérations. Quant à d'Elbée, s'il manquait des talents nécessaires à un général, il avait une valeur à toute épreuve, et une extrême confiance en Dieu. Dans les moments de repos, il entretenait ses troupes de l'observance des préceptes de la religion ; lorsqu'il livrait un combat, il allait toujours en avant, et disait à ses soldats : « Mes enfants, la Providence vous donnera la victoire. » Quand de Bressuire l'on marcha sur Thouars, cette ville se rendit à la colonne de d'Elbée. A l'attaque de Fontenay, qui ne réussit point, ce chef, blessé à la cuisse, fut contraint de se séparer de l'armée pendant quelques semaines. La seconde attaque sur Fontenay eut un plein

succès, et de triomphe en triomphe les royalistes arrivèrent jusqu'à Saumur, dont ils s'emparèrent. On s'aperçut alors qu'on avait besoin d'un chef suprême : mais il était déjà trop tard ; les républicains avaient eu le temps d'augmenter leurs forces. Cathelineau ayant été nommé généralissime, d'Elbée, qui rejoignit l'armée deux jours après cette nomination, y donna son assentiment. Après la prise de Saumur, l'armée se dirigea par Angers sur Nantes. Elle reçut un échec terrible à l'attaque de cette ville, et Cathelineau mourut des blessures qu'il reçut dans cette action. Il fut remplacé par d'Elbée, à qui son nouveau titre ne donna pas une grande influence sur les autres chefs ; mais, depuis ce moment, l'armée royaliste n'éprouva plus que des défaites. On marcha, à la fin de juillet, vers le Bas-Poitou, et l'on perdit la bataille de Luçon. Toutes les armées vendéennes, se réunissant alors, allèrent, le 12 avril, attaquer de nouveau Luçon; elles furent obligées de se retirer après avoir souffert une grande perte. Le mois de septembre leur fut encore plus funeste; l'armée royale, après une défense héroïque, essuya une entière défaite à Chollet, où d'Elbée, qui s'était battu en héros, fut blessé à mort, ainsi que Bonchamp et Lescure. Ces deux chefs, couchés dans des charriots, suivirent l'armée : d'Elbée, vu son état de souffrance, fut transporté à Beaupréau, où il resta caché quelques jours. Poursuivis par les troupes républicaines, les Vendéens repassèrent la Loire. Un frère de Cathelineau ayant rassemblé quinze cents hommes, put avec cette escorte, conduire à l'armée de Charrette, d'Elbée, sa femme, et les officiers blessés. Charrette venait de s'emparer de l'île de Noirmoutier, où il envoya les malades, qui restèrent trois mois dans ce tranquille refuge. Au bout de ce temps les républicains prirent Noirmoutier, où parmi d'autres blessés ils trouvèrent d'Elbée, qui était encore entre la vie et la mort... « Oui, dit-il aux soldats ennemis qui entrèrent dans sa chambre, oui, voilà d'Elbée, votre assez grand ennemi ; si j'avais eu plus de force pour me battre, vous n'auriez pas pris Noirmoutier, ou vous l'auriez du moins chèrement acheté. » Les républicains l'accablèrent d'outrages, et le gardèrent cinq jours. Dans un long interrogatoire que d'Elbée eut à subir, ses réponses furent pleines de modération. « Je jure sur mon honneur, dit-il, que, quoique je désirasse un gouvernement monarchique, je n'avais aucun projet particulier, et j'eusse vécu en citoyen paisible sous tout gouvernement qui eût assuré ma tranquillité, et le libre exercice de la religion que je professe. » Il affirma même qu'à cette condition il s'efforcerait de pacifier le pays. Trop faible pour se tenir debout, « Messieurs, dit-il à ses juges, il est temps que cela finisse.... faites-moi mourir... » L'ayant placé sur un fauteuil, on le transporta sur la place publique, où il fut fusillé. Sa femme, qui l'aimait tendrement, et qui avait pu se sauver, ne voulut point le quitter; elle s'évanouit quand elle vit qu'on le conduisait au supplice. Un officier républicain, moins farouche que les autres, étant accouru à son secours, ses chefs le menacèrent de faire tirer sur lui s'il ne l'abandon-

nait à son sort : elle fut aussi fusillée. D'Hauterive et de Boissy, l'un frère et l'autre beau-père de madame d'Elbée, périrent également. Les exécutions ne finirent pas avec eux. On arrêta environ quinze cents autres fugitifs et habitants de l'île, dont on remplit une rue ; tous furent massacrés impitoyablement, et leurs bourreaux marchèrent dans leur sang et sur leurs membres mutilés. Cet horrible massacre eut lieu au commencement de janvier 1794. D'Elbée a laissé un petit-fils.

ELBÈNE, ou plutôt Delbène (Alphonse d'), évêque d'Albi, né à Lyon, vers 1538, de Barthélemi d'Elbène, patrice de Florence, que les troubles qui agitaient cette ville avaient forcé d'en sortir, mort le 8 février 1608, embrassa l'état ecclésiastique. Il était docteur en droit, et avait étudié sous Cujas. Aux connaissances acquises sous ce maître habile, et à celles qui convenaient à son état, il avait joint une profonde étude de l'histoire. Le duc de Savoie le fit son historiographe, et lui donna l'abbaye d'Haute-Combe, située dans ses états. Il attacha même en sa faveur au titre d'abbé d'Haute-Combe, celui de sénateur-né du sénat de Savoie, et voulut que ce titre passât aux abbés ses successeurs. Par la suite, d'Elbène permuta avec Sylvestre de Saluces l'abbaye d'Haute - Combe pour celle de Mézières, diocèse de Châlons-sur-Saône. Henri III le nomma à l'évêché d'Albi. D'Elbène aimait la poésie, qu'il avait cultivée dans sa jeunesse ; il était en correspondance avec les beaux-esprits de son temps. Ronsard, alors le prince de la poésie, lui avait dédié son "Art poétique", et Juste-Lipse son "Auctuarium veterum inscriptionum". Il était de l'académie florimontane d'Annecy. On a de lui : | *De principatu Sabaudiæ et vera ducum origine, a Saxoniæ principibus simulque regum Galliæ e stirpe Hugonis Capeti deducta, liber primus*, Haute-Combe, 1581, in-4°, rare, et cité par Lenglet du Fresnoy, t. 3, page 316 de sa "Méthode pour étudier l'histoire"; | *De gente et familiæ Hugonis Capeti origine, justoque progressu ad dignitatem regiam*, Lyon, 1595, et 1605, cité par le même auteur, ibid., tom. 4, page 48 et 340; | *De regno Burgundiæ transjuranæ et Arelatis libri tres*, Lyon, 1602, in-4°; | *Tractatus de gente et familia marchionum Gothiæ, qui postea comites sancti Ægidii et Tolosates dicti sunt*, Lyon, 1592, 1607, in-8°. C'est la généalogie des comtes de Toulouse. | *De familiæ cistercianæ nec non Altæ-Combæ sancti Sulpitii ac Stamedii cœnobiorum origine ;* | l'*Amédéide*, poème historique. On trouve quelques *Vers* du même, imprimés avec le "Tombeau d'Adrien Turnèbe", 1565, in-4°. On lui attribue des "Lettres à d'Épernon"; mais elles ne sont pas de lui.

*ELBÈNE (Alphonse d'), neveu du précédent et son successeur sur le siége d'Albi, accusé d'avoir eu part aux troubles du Languedoc, en 1632, et d'être entré dans la révolte du duc de Montmorency, fut obligé de sortir de France. Il revint après la mort du cardinal de Richelieu, fut rétabli sur son siége en 1645, et fait conseiller d'état. Il mourut à Paris le 9 janvier 1651, à 71 ans, et fut enterré dans l'église du Temple.

* ELBÈNE (Alphonse d'), évê-

que d'Orléans, et neveu du précédent, était le cinquième évêque de sa famille ; il y en avait eu un de Nîmes, deux d'Albi et un d'Agen. Alphonse d'Elbène, nommé au siége d'Orléans en 1646, sacré en 1647, fit en 1648 son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, et signala cette entrée par la délivrance de 368 prisonniers. En 1651, il assista à l'assemblée générale du clergé. Dans un de ses synodes, il défendit la lecture de l'"Apologie des casuistes"; et, dans celui de 1664, il publia pour son diocèse des *Statuts synodaux*, qui sont regardés comme un modèle en ce genre. Il acheva à ses frais la construction du palais épiscopal, et mourut le 20 mai 1665.

ELBOEUF (René de Lorraine, marquis d'), 7[e] fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France, fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, et mourut en 1566. Charles II, son petit-fils, mort en 1657, avait épousé Catherine-Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de la cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit en leur petit-fils, Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et finit sa longue carrière en 1763, dans sa 86[e] année, sans postérité. Ce titre est passé à la branche d'Harcourt et d'Armagnac, qui descendait d'un frère de Charles II.

ÉLÉAZAR, fils d'Aaron, son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J.-C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après douze ans de pontificat.

ÉLÉAZAR, fils d'Aod, frère d'Isaïe, est un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui était proche de la porte de Bethléem. Une autre fois les Israélites, saisis d'une frayeur subite à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et abandonnèrent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage, que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J.-C.

ELÉAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon-le-Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savants de la nation à Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte, pour traduire les livres saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J.-C. (*Voy.* Aristée.) C'est la version qu'on nomme "des Septante", et qui, suivant la remarque des Pères, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction et de préparation à la doctrine de l'Évangile (quoiqu'il y eût une version antérieure, mais moins accréditée et moins répandue, dont Eusèbe parle dans sa "Préparation".) J.-C. et les apôtres citent cette version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle était d'un plus grand usage et plus généralement connue, parmi les Juifs mêmes, au moins ceux que l'on appelait "hellénistes"; soit parce que le moment approchait où les nations qui ne savaient pas l'hébreu allaient recueillir avec avidité l'instruction et les lumières de ces livres divins. Un autre

avantage inappréciable de la version des "Septante", c'est la détermination des véritables leçons et du vrai sens, faite dans un temps où l'hébreu était une langue vivante et bien connue, où la tradition était dans toute sa force, où le respect que l'on portait à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisait, les interprétations réfléchies et traditionnelles des docteurs de la loi, mettaient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté et de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui, la version des "Septante" est la terreur des herméneutes hétérodoxes, qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne et sans autorité (*Voy.* Cappel et Masclef), et d'autres subtilités grammaticales, dénaturent les livres saints, les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel et de divin, et en font le jouet de l'imagination et du caprice.

ÉLÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, fut un des principaux docteurs de la loi, sous le règne d'Antiochus-Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi. Quelques gentils ou Juifs apostats, de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et par ce moyen le sauver de la mort; mais Éléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne de l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; elle serait cause que plusieurs jeunes gens, s'imaginant qu'Éléazar, à l'âge de 90 ans, aurait passé de la vie des Juifs à celle des païens, seraient eux-mêmes trompés par cette feinte, dont j'aurais usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible. Par là j'attirerais une tache honteuse sur moi, et l'exécration des hommes sur ma vieillesse. Car, encore que j'échappasse présentement aux supplices des hommes, je ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort. En mourant courageusement, je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour le culte sacré de nos lois très-saintes. »

ÉLÉAZAR, le dernier des cinq fils de Mathathias, et frère des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas-Machabée livra contre l'armée d'Antiochus-Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids, et reçut la mort en la lui donnant.

ÉLÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivrait les possédés en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandait au démon de renverser une cruche pleine d'eau, et le démon obéissait. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ces particularités;

mais on sait quelle est la crédulité de cet historien à l'égard de faits ou faux ou très-incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des livres saints. Du reste, si Éléazar était réellement un magicien, les jeux qu'il exerçait de concert avec le démon n'ont rien d'incroyable. (*Voy.* LE BRUN, DELRIO, etc.)

ÉLÉAZAR, capitaine juif, se jeta dans le château de Macheron, et le défendit très-vigoureusement après le siége de Jérusalem. Cette place n'aurait pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Éléazar. Il s'était arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avaient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre, par son courage et son zèle patriotique. (Flavius Josèphe, *Hist.*, liv. 7, chap. 25.)

ÉLÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'était jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, et s'égorgèrent les uns les autres. (Flavius Josèphe, *Hist.*, liv. 7, chap. 35.)

ÉLECTRE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, et sœur d'Oreste, porta son frère à venger la mort de leur père, tué par Égisthe. — Il y eut aussi une nymphe de ce nom, fille d'Atlas. Elle fut aimée de Jupiter, dont elle eut Dardanus, qui fonda le royaume de Troie.

ÉLECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à J.-C. C'est celle à qui l'apôtre saint Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide et Cérinthe.

ÉLÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume IX, en 1138, à l'âge de quinze ans, dans ce beau duché qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge, le comté de Poitou, [le pays des Basques, et qui était connu alors sous le nom d'*Aquitaine*.] Elle épousa, la même année, Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux, et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après saint Paul, qu'il n'était pas séant qu'un homme s'amusât à nourrir avec soin une longue chevelure. Éléonore, princesse vive, légère et badine, railla le roi sur ses cheveux courts, et son menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule ne tarde guère à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causait ce long voyage avec le prince d'Antioche et un jeune Turc, nommé Saladin. Le roi aurait dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquants. Éléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer une séparation. Leurs querelles s'aigrirent de plus en plus; et enfin ils

firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Éléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds, six semaines après, avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans. Elle eut à souffrir de la part de son nouvel époux, plus jeune qu'elle, les mêmes infidélités dont elle s'était rendue coupable envers Louis VII. Pour s'en venger, elle fit assassiner, dans le château de Wodelstork, la belle Rosemonde, maîtresse de Henri II, divisa la famille royale, et mit en feu l'Angleterre et l'Aquitaine. Voulant se soustraire à la vengeance de son époux, elle allait partir pour la France, déguisée en homme; mais elle fut arrêtée et enfermée dans une prison. Son fils, Richard-Cœur-de-Lion, lui rendit la liberté quand il monta sur le trône, et la nomma régente du royaume, quand il partit pour la Terre-Sainte. Emprisonné à son retour, par le perfide archiduc d'Autriche, il dut, en grande partie, sa liberté aux instances réitérées de sa mère. Quelques années après, Eléonore se retira à l'abbaye de Fontevrauld, où elle mourut en 1205, âgée de plus de 80 ans. Elle avait eu de Henri II quatre fils et une fille. Larrey publia une "Histoire" romanesque de cette princesse, à Rotterdam, en 1692, in-12.

ÉLÉONORE de Castille, reine de Navarre, fille de Henri II, dit "le Magnifique", roi de Castille, fut mariée en 1375, à Charles III, dit "le Noble", roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III, son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi Charles son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité; elle en eut huit enfants, et mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal et de France, était fille de Philippe Ier et de Jeanne de Castille, et fut sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier. Elle naquit à Louvain, en 1498, et épousa, en 1519, Emmanuel, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530, François Ier, qui avait perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses grâces, lui gagnèrent, pendant quelque temps, le cœur de son époux, et elle ménagea une entrevue entre lui et Charles-Quint, pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François donnèrent bientôt à ce prince d'autres conseillères. Éléonore vécut dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, et ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavera, le 18 février 1558, sans avoir donné d'enfants à François Ier. [On trouve des détails curieux sur les premières années de cette princesse, dans Hubert Thomas, "Annales de vita Frederici II, palatini".]

ÉLEUTHÈRE (Saint), natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape Anicet, fut ordonné prêtre,

et ensuite élu pape, après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit, avec beaucoup de zèle, les erreurs des Valentiniens, pendant son pontificat, que rendent célèbre la mort glorieuse des martyrs de Lyon, et l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Éleuthère mourut en 192, après avoir gouverné l'Église pendant quatorze ans environ.

ÉLEUTHÈRE (Saint), célèbre évêque de Tournai, naquit en cette ville de parents chrétiens. Sa famille avait été convertie par saint Paul, 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint apôtre, les chrétiens de Tournai avaient beaucoup dégénéré, et leur foi s'éteignait de jour en jour par le commerce des païens, et les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisaient alors leur résidence. Tel était l'état de l'église de cette ville, lorsque saint Éleuthère en fut fait évêque. Il fut sacré, en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de Français aux superstitions du paganisme, et défendit victorieusement le mystère de l'incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui portèrent à la tête un coup dont il mourut le 1er juillet 532. On trouve dans la "Bibliothèque des Pères" plusieurs *Sermons* attribués à ce saint évêque; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui, si on n'en excepte trois: l'un sur l'incarnation, l'autre sur la naissance de J.-C., et le troisième sur l'annonciation. Sa "Vie" a été écrite dans le IXe siècle, par conséquent long-temps après sa mort. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de saint Médard, et en plaçant sa naissance sous le règne de Dioclétien. Un auteur, postérieur de quelques années, donna plus d'étendue à cette "Vie", et y ajouta l'"Histoire de la translation des reliques" du saint, faite en 897. Enfin un troisième auteur y a inséré depuis, l'histoire de ses miracles, et de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournai en 1164.

ÉLEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plus tôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean, son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où, ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avait fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, et le fit mourir. Mais Éleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire était agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances pour se rendre maître de ce qui appartenait à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieu-Donné, en 617, il crut que le saint-siége serait vacant long-temps, et que, tandis que le peuple serait occupé à élire un nouveau pontife, il lui serait aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avait fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages; mais les soldats et les officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent, et lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à Héra-

clius, vers la fin de décembre 617.

ÉLEUTHÈRE (Augustin), luthérien allemand, dont on a un petit traité singulier, et devenu rare : *De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1560, in-8°.

*ELFRIC, archevêque de Cantorbéry, acquit dans le x[e] siècle, une grande réputation parmi les Anglo-Saxons. Il traduisit en leur langue | les premiers livres de l'*Ecriture-Sainte;* | une *Histoire ecclésiastique ;* | 180 *Sermons ;* une *Grammaire,*| et un *Dictionnaire.*

* ELGER (Ottomar), peintre, né à Gottembourg en 1632, excellait à peindre les *Fleurs* et les *Fruits*. Appelé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric-Guillaume, et fut comblé de ses bienfaits. Ses *Tableaux* sont recherchés en Allemagne.

*ÉLIA de Cortone, fut le compagnon, puis le successeur de saint François. Un Traité d'Alchimie, inséré dans les "Commentaires" de Crescimbeni sur la poésie vulgaire, lui a été attribué; mais il paraît qu'on a confondu Élia de Cortone avec un philosophe de ce nom, auteur d'un traité semblable dont le manuscrit, intitulé "Opusculum acutissimi celeberrimique philosophi Æliæ Canossæ messinensis in arte alchymicâ", 1434, se trouvait dans la bibliothèque de Ch. P. Affo.

ÉLIAB, le troisième de ces vaillants hommes qui se joignirent à David, quand il fuyait la persécution de Saül, rendit à ce prince des services très-considérables dans toutes ses guerres.

ÉLIACIM, grand-prêtre des Juifs, sous le roi Manassès. Ce prince, étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquait qu'à réparer les maux qu'il avait faits à la religion et à l'état; et pour cela, il avait mis toute sa confiance dans Éliacim, et ne faisait rien sans son conseil. Celui-ci se trouvait ainsi chef de la religion, et ministre d'état. Il est quelquefois nommé "Joakim"; plusieurs savants croient qu'il est auteur du livre de "Judith"... — Il y avait encore de ce nom un sacrificateur qui revint de Babylone avec Zorobabel, et un fils d'Abiud, parent de J.-C. selon la chair.

*ÉLIÇAGARAY (Dominique), prêtre, et membre du conseil de l'instruction publique, né vers 1760, dans le diocèse de Bayonne, mort le 21 décembre 1822, professa la philosophie à Toulouse; en 1790, il était official de la Basse-Navarre. Il publia, à cette époque, en faveur des droits de l'Eglise, un écrit qui lui valut l'estime du cardinal Maury. Ce prélat lui envoya de Montefiascone, dont il était évêque, des lettres de grand-vicaire pour ce diocèse; et lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de Paris, il invita l'abbé Éliçagaray à venir auprès de lui; mais celui-ci s'excusa, faisant entendre au cardinal que ses principes ne lui permettaient pas de prendre part à son administration. Peu de temps après la publication de l'écrit dont nous avons parlé, il passa en Espagne, dont il était originaire, et ne revint en France que lorsque les orages politiques furent calmés. On le nomma recteur de l'académie de Paris. L'évêque d'Hermo-

polis, attaché à l'abbé Éliçagaray, l'indiqua pour son successeur, quand il quitta le conseil d'instruction publique. Dans cette place, comme en toute occasion, l'abbé Éliçagaray défendit avec zèle les intérêts de la religion. On ne sait quels désagréments il eut à essuyer dans une tournée qu'il fit dans le midi de la France; mais il y fut d'autant plus sensible que l'autorité, loin de se prononcer en sa faveur, sembla predre le parti de ses adversaires. Sa santé s'altéra; enfin, épuisé par plusieurs attaques, il y succomba.

ÉLICHMAN (Jean), Danois, selon quelques-uns, et selon d'autres, Silésien, pratiqua la médecine à Leyde, et mourut en 1639. Il était savant dans les langues orientales, et nous a laissé des *Remarques* sur la langue perse, qui ont servi à Louis de Dieu, pour composer sa "Grammaire perse". Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui : | *De usu linguæ arabicæ in medicina*, Iena, 1636; | *De termino vitæ secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4°. (*Voyez* Ramus, "Panegyr., ling. orient.", p. 12.)

ÉLIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé, ou Thisbé, ville du pays de Galaad, située au-delà du Jourdain, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J.-C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, et lui prédit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, et il fit un miracle en faveur de la veuve qui le reçut, et ressuscita son fils. Achab rendait à l'idole de Baal un culte sacrilége. Le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; et, sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jezabel, femme d'Achab, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans le désert: un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël. Les miracles d'Élie n'avaient point changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avait fait mourir, après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de temps après à Ochosias qu'il mourrait de la chute qu'il avait eue, et fit tomber le feu céleste sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'enviait à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu, vers l'an 895 avant J.-C. Élisée, son disciple, reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Élie dans l'église grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté et inconnu. Nous disons "on croit"; car, dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher, mais comme l'Écriture nous apprend qu'Élie reparaîtra sur la terre avant le dernier avénement du fils de Dieu,

il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, et que la mission qui lui reste à remplir est celle d'un homme voyageur qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On sait que les carmes ont long-temps regardé Élie comme leur fondateur. (*Voyez* saint ALBERT, patriarche de Jérusalem, et PAPEBROCH.)

*ÉLIE, archevèque de Crète vers l'an 587, a donné des *Commentaires* grecs sur S. Grégoire de Nazianze, qu'on trouve dans la dernière édition des ouvrages de ce saint.

ÉLIE, ou ÉLIAS LEVITA, rabbin du XVI[e] siècle, natif d'Allemagne, [selon quelques-uns, et d'Italie, selon d'autres, mort à Venise en 1549, à l'âge de 77 ans,] passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savants de ces deux villes, et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté comme des fables ridicules la plupart de leurs traditions. On lui doit : | *Lexicon chaldaïcum,* Isny, 1541, in-fol.; | *Traditio doctrinæ,* en hébreu, Venise, 1538, in-4°; avec la version de Munster. Bâle, 1539, in-8°; | *Collectio locorum in quibus chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ Christi, latine versa a Genebrardo*, Paris, 1752, in-8°; | plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue; | *Nomenclatura hebraïca*, Isny, 1542, in-4°; | *Idem* en hébreu et en latin, par Drusius, Franeker, 1681, in-8°.

*ÉLIE, ÉLIAS ou HÉLIE (Paul), théologien danois et carme d'Elseneur, né vers l'an 1480, fut élevé dans la foi catholique; mais les écrits de Luther le séduisirent, et il montra, dans des leçons publiques sur l'Écriture sainte, qu'il penchait vers la religion prétendue réformée. Ses principes lui ayant attiré des persécutions, il parut abjurer son erreur; mais on croit que ce fut pour peu de temps, et qu'il mourut en professant le luthéranisme à Roskild, vers 1536. Il écrivit quelques ouvrages de controverse peu remarquables, et traduisit en danois : | le " Livre de la vertu", par saint Athanase, 1528, in-8°; | les " Psaumes de David", 1528, in-8°; | et l'" Institution d'un prince chrétien", par Erasme, Roskild, 1534, in-8°. Sa " Vie " a été écrite en latin par Christian Olivarius, Copenhague, 1744, in-8°.

ÉLIEN (Claudius Ælianus), rhéteur et philosophe, vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédait pas aux écrivains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome, sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre-Sévère; mais, dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui, sont : | 14 livres intitulés, *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venus entiers jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Amsterdam, en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savants "Commentaires." La variété de ces *Histoires* est effectivement fort grande. On y ap-

prend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes par l'excès d'absurdité. [Ces *Histoires diverses*, avec Héraclide de Pont, et Nicolas de Damas, ont été imprimés sous le titre de "Prodamus", Paris, 1805, in-8°, par Firmin-Didot.] Une *Histoire des animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4°. L'auteur, à quelques observations curieuses et vraies, en mêle plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline; mais Pline avait une imagination qui embellissait ses fables, et les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'Élien. On y voit le même génie dans l'un et dans l'autre. Élien, selon l'usage des philosophes, débitait de très-belles maximes; il peignait la cour des princes comme le séjour de la corruption, et l'écueil de la sagesse. Il publia un livre contre Héliogabale, dans lequel il se déchaînait vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Élien florissait vers l'an 222 de J.-C. Il était, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé de 60 ans sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in-8°, une bonne Traduction française de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par Dacier. Il avait fait aussi un *Traité sur la Providence*, dont Suidas rapporte beaucoup de fragments.

ÉLIÉZER, originaire de la ville de Damas, était serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinait même à être son héritier avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie chercher une femme pour son fils.

ÉLIÉZER, rabbin, que les juifs croient avoir existé du temps de J.-C., mais qui, selon le P. Morin, n'est que du VIIe ou VIIIe siècle. On a de lui un livre intitulé : *Les Chapîtres*, ou *Histoire sacrée*, que Vorstius a traduits en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les hébraïsants. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières; il est dit, par exemple, au chapitre 6, que le soleil et la lune ont été créés dans la même forme et la même splendeur; mais que, s'étant querellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand et plus brillant, etc.

ÉLINAND, ou HÉLINAND, moine cistercien, de l'abbaye de Froidmont, sous le règne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *Chronique* en 48 livres. On n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événements principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *Vers français*, et de plus mauvais *Sermons*. Il était de Pron-le-Roi, en Bauvaisis. Il mourut vers l'an 1227.

* ÉLIO (François-Xavier), général espagnol, né dans la Vieille-Castille vers 1770, fit ses premières campagnes dans la guerre contre la république française (1795-1796), se distingua ensuite dans la guerre contre Napoléon (de 1809 à 1813), et y obtint le grade de lieutenant-général. L'esprit de révolte s'était déjà manifesté dans les deux Amériques, lorsque Élio fut nommé capitaine-général des

provinces de Rio de la Plata. A peine arrivé dans sa résidence, en 1810, il eut à combattre Linières, Artigas, et autres chefs d'indépendants. Assiégé dans Monte-Video par ce dernier, puis par le général Rondo, Élio obtint des secours de la cour de Portugal, alors établie dans le Brésil, et les indépendants acceptèrent les conditions de paix qui leur étaient offertes; mais ce traité, conclu en novembre 1811, fut rompu onze mois après par les insurgés, qui vinrent de nouveau assiéger Monte-Video. Sur ces entrefaites, le général Vigodet remplaça Élio, qui, retourné en Espagne, continua de servir contre les Français, jusqu'à la restauration de Ferdinand VII. Ce général fut un de ceux qui se déclarèrent contre les "cortès" établies pendant la captivité de Ferdinand à Valence. Elles furent abolies pour faire place à l'ancien gouvernement, et Élio fut nommé capitaine-général du royaume de Valence. Cependant les partisans des cortès tramaient leurs complots dans le secret : il en éclata un à Valence, dirigé par le colonel Vidal; mais Élio, resté maître du terrain, fit mettre en jugement Vidal et ses complices, qui furent mis à mort le 21 janvier 1813. Un an à peu près s'était écoulé, lorsque éclata la conjuration de Quiroga; et les cortès furent de nouveau proclamées à Cadix, au commencement de 1820. A l'imitation de quelques provinces, celle de Valence parut y adhérer, d'autant plus que le roi venait de prêter serment à la constitution. Élio se disposait à imiter cet exemple, lorsque le peuple mutiné, ne voulant point recevoir la constitution par son intermédiaire, choisit un autre capitaine-général. Élio, conduit à la citadelle, fut alors accusé de la mort de Vidal. Son procès traînait en longueur, quand, à l'occasion d'une révolte parmi les artilleurs de la citadelle, en faveur du gouvernement absolu, il fut encore accusé d'être l'auteur de cette sédition. Les haines se réveillant, on viola les formalités, et un conseil choisi parmi la milice constitutionnelle ou garde nationale de Valence, le condamna, à l'unanimité, au supplice de la "garrote" (strangulation). Les trois jours qu'on accorde, en Espagne, aux condamnés pour se préparer à la mort, furent employés par Élio à remplir tous les devoirs d'un chrétien. Monté à l'échafaud avec le même courage, on l'exécuta le 3 septembre 1822. Mais, dès que Ferdinand VII eut été délivré par les armées françaises, un décret du 20 novembre 1823 conféra au fils aîné d'Élio le titre de marquis "de la Fidélité", et les juges du général furent exceptés de l'acte "d'amnistie".

ÉLIOTT (Jean), [missionnaire anglican dans l'Amérique septentrionale au XVIIe siècle, a traduit la Bible de l'anglais dans la langue des nations indiennes. Il publia d'abord séparément: | le *Nouveau-Testament*", dédié au roi Charles II, Cambridge, 1661; | l'*Ancien*, ibid., 1663; in-4°; | et ensuite la *Bible* entière, ibid., 1663, in-4°. Cette Bible est devenue très-rare : la bibliothèque du roi en possède un exemplaire. On trouve à la fin une *Traduction* des "psaumes" en vers.]

ÉLIOTT (Georges-Auguste, lord HEATHFIELD, baron DE GIBRAL-

TAR, né vers 1718 en Écosse, mort le 6 juillet 1790 aux eaux d'Aix-la-Chapelle, passa quelque temps à l'université de Leyde, puis se rendit à l'école du génie, à La Fère, en France. De retour en Angleterre, il entra dans plusieurs corps, fit la guerre d'Allemagne de 1740 à 1748, et fut blessé au combat de Dettingen. Envoyé à la Havane, il contribua à la prise de cette place, vaillamment défendue par don Louis de Velasco. La paix ayant été conclue, Éliott fut envoyé en Irlande en qualité de commandant général; mais, voyant son autorité entravée par la marche qu'on donnait aux affaires dans ce pays, et par les autres chefs, il demanda et obtint le commandement de Gibraltar. Cette forteresse, que la trahison avait mise entre les mains des Anglais, était l'objet des vues de l'Espagne, dont la flotte, combinée avec celle de France, s'avança contre Gibraltar. Mais les alliés furent contraints de lever le siége. Le talent qu'Éliott avait déployé dans cette défense lui valut le titre de chevalier du bain.

ÉLIPAND, archevêque de Tolède, ami de Félix d'Urgel, soutenait avec lui que J.-C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix et par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, dont le jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Félix. Élipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ÉLISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Élide dans le Péloponèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agréments, fut appelée les "Champs Élyséens", ou "Îles fortunées".

ÉLISAPHAT, fils de Zéchri, qui aida de ses conseils et de ses armes le souverain-pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, et à mettre Joas sur le trône. Il commandait une compagnie de cent hommes.

ÉLISE ou ÉGHICHÉ, évêque arménien, disciple du patriarche Sahak, et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, et l'un des plus célèbres historiens de cette contrée, naquit au commencement du IVe siècle, et mourut vers 480. Il avait été, avant d'être élevé à l'épiscopat, secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne. On a de lui : | une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, imprimée à Constantinople, 1764, 7 part. in-4°; | des *Commentaires* sur la "Genèse", sur les livres des "Juges", sur l'"Oraison dominicale"; | des *Règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres; | et des *Homélies*: manuscrits conservés à la bibliothèque du roi.

ÉLISÉE, disciple d'Élie et prophète comme lui, était fils de Saphat. Il [était né à Abelmeüla, qu'on croit avoir existé dans la tribu de Manassé, à dix milles de Scythopolis, et], conduisait la charrue lorsqu'Élie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Élisée reçut son manteau et son esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra le firent reconnaître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à

pied sec : il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho ; il fit dévorer par des ours des enfants qui le tournaient en ridicule (c'étaient, observent les saints Pères, des enfants formés, par des parents impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat et de Joram, qui manquait d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites; il augmenta miraculeusement l'huile qu'une pauvre veuve avait dans sa maison; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général syrien, de la lèpre, et Giezi son disciple en fut frappé pour avoir reçu des présens contre son ordre; il prédit les maux que Hazaël ferait aux Israélites, et annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Élisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie; il mourut à Samarie, dans un âge très-avancé, vers l'an 830 avant J.-C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plus tôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il recouvra la vie. Elisée était un de ces hommes rares que la providence suscite dans des temps de corruption et d'obscurité, pour ranimer la foi par des œuvres extraordinaires, et ramener à Dieu, par l'éclat des prodiges, des peuples séduits qui ne croient plus en sa puissance.

ÉLISÉE (Jean-François Copel, dit le Père), fils d'un avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville le 21 septembre 1726, y fit ses premières études au collége des jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux carmes de Besançon, il entra dans cet ordre, et se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur, soutenue d'une piété sincère, ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissaient, à cultiver l'étude des belles-lettres, et à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où, pendant 26 ans, il exerça le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages. Enfin, excédé de travaux, et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Ses *Sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. C'est une chose bien remarquable, que le succès de ce prédicateur, les suffrages qu'il a recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits et les grands. Tel est l'empire de la raison, des éternelles et imprescriptibles règles du goût, au milieu de la dégradation qui flétrit les lettres, de ces sifflements épigrammatiques et antithétiques, de ces grosses phrases laborieuses et boursouflées qui ont remplacé le langage naturel, noble et énergique des Chrysostôme et des Bossuet; durant le triomphe même de la fausse éloquence, de cette petite coquette resplendissante de faux brillants, et ridicu-

lement affublée de colifichets, qui s'élève sur les débris de la dignité oratoire, un pauvre religieux, déjà par son état en contraste avec les applaudissemens de la multitude, fixe l'approbation de la cour et des peuples par des discours sans fard, sans prétention, simples et quelquefois négligés. S'il n'a pas la force et l'élévation de Bourdaloue, la douceur insinuante de Massillon, l'abondance et la rapidité de Neuville, il a du moins tout ce qui distingue l'ancienne et véritable éloquence de l'afféterie de nos modernes orateurs. [La contenance modeste du P. Élisée, l'air de mortification qui paraissait sur son visage, commençaient par inspirer une prévention favorable; la simplicité de son débit forçait ses auditeurs à redoubler d'attention, et cette négligence était assortie avec l'espèce d'éloquence qu'il avait adoptée. Peu d'art, de la précision dans l'exposition de son sujet, beaucoup de sagesse dans la composition, de l'enchaînement dans les pensées, de la pureté et de l'élégance dans le style, toutes ces qualités réunies rendent la lecture de ses *Sermons* aussi agréable qu'utile aux personnes qui aiment à réfléchir sur elles-mêmes.] On a remarqué que dans son *Sermon sur la fausse piété*, il avait paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui donnez des bornes à l'immensité de la mer, et qui domptez l'orgueil des flots! réprimez la licence des esprits, et arrêtez ce torrent de l'impiété qui menace de ravager la terre. Hélas! peut-être touchons-nous à des jours désastreux, où les yeux des élus, contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits forts contre le merveilleux, et leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature la cause de tous les prodiges; le Dieu du ciel presque oublié dans les arrangemeuts humains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées et des empires; les vœux que les Moïse lui adressent sur la montagne regardés comme indifférents aux succès des combats; les travaux du ministère, les sacrifices des vierges, les larmes des pénitents, méprisés comme des inutilités pieuses; enfin la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Éloignez, grand Dieu, ce funeste présage : conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles l'amour de la religion : faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre Église, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs.» [On désirerait cependant chez le P. Élisée une connaissance plus grande des livres saints, plus de force et de justesse dans le raisonnement, plus d'abondance dans ses preuves, une onction plus pénétrante, une éloquence plus douce, plus de majesté, plus d'élévation, des idées moins vagues et des traits plus marqués. Son *Sermon sur la mort*

et celui *Sur les afflictions* sont ceux dont on admire le plus l'ordonnance et les développements.

* ÉLISÉE (TALACHON, connu sous le nom de P.), premier chirurgien de Louis XVIII, né à Lagny, en 1753, mort à Paris, le 27 septembre 1817, entra de bonne heure à l'hôpital de la Charité. Après avoir exercé tour à tour dans différents hôpitaux la chirurgie et la médecine, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de Grenoble. Non content de soigner les malades, il ouvrit une école, d'où sortirent plusieurs praticiens distingués. Lorsque la révolution éclata en France, le P. Élisée se rendit à l'armée des princes, à laquelle il fut attaché en qualité de médecin, jusqu'au licenciement. On le voyait sur le champ de bataille panser tous les soldats qu'il rencontrait, quelle que fût l'armée à laquelle ils appartinssent, et c'était souvent avec ses propres vêtemens qu'il bandait leurs plaies. Le P. Élisée porta le désintéressement jusqu'à refuser les honoraires attachés à son emploi. Après que l'armée de Condé eut été dissoute, il se rendit en Angleterre, où il exerça sa profession auprès du prince régent, du comte d'Artois et de Louis XVIII. A la restauration, il fut nommé premier chirurgien du roi, médecin du Val-de-Grâce et membre de la commission chargée de faire un rapport sur l'état de la médecine en France. Il accompagna le roi en Belgique pendant les "cent-jours", et revint avec lui à Paris. Le P. Élisée, dans les dernières années de sa vie, procura à Louis XVIII l'occasion de faire un grand nombre de bonnes actions.

ÉLIZABETH (Sainte), femme de Zacharie, mère de saint Jean-Baptiste, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. Saint Pierre d'Alexandrie dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde Jean-Baptiste, elle fut obligée de fuir la persécution d'Hérode. Elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut, laissant son fils dans le désert à la conduite de la Providence, jusqu'au temps qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.

ÉLIZABETH (Sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence que son rang et les dernières volontés du prince paraissaient lui avoir assurée. Elizabeth, mère des pauvres, avait employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle et ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais, préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du tiers-ordre, et s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marbourg, qu'elle avait fondé. Son palais avait été une espèce de couvent. Elle avait sur le trône toutes les vertus du cloître, et ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marbourg en 1231, à 24 ans, et fut canonisée 4 ans après. L'église célèbre sa fête le 19 novembre. On gardait une portion de ses reliques dans l'église des Carmélites à Bruxelles, et une au-

tre dans la belle chapelle de La Roche-Guyon-sur-Seine. Il y en avait aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui faisait partie du trésor électoral de Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa "Vie".

ÉLIZABETH (Sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281, Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coïmbre, et mourut saintement en 1336, à 65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII, en 1625.

ÉLIZABETH ou Isabelle d'Aragon, reine de France, femme du roi Philippe III, dit "le Hardi", et fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, fut mariée en 1262. Elle suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi saint Louis entreprit contre les barbares. Après la mort de ce prince, Philippe vint prendre possession de ses états. La reine, qui était grosse, se blessa en tombant de cheval, et mourut à Cosenza, en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, fut emporté d'une fièvre pestilentielle à Sienne, et sa femme Jeanne de Toulouse mourut 12 jours après lui. De sorte que le roi Philippe, essuyant douleur sur douleur, après tant de dépenses et de travaux, ne remporta en France que des coffres vides et des ossements.

ÉLIZABETH ou Isabelle de Portugal, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille, sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise "les trois grâces", dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux était le symbole de sa beauté, de l'amour qu'il avait pour elle, et de sa fécondité. Cette devise avait pour exergue ces paroles, "Hæc habet et superat".... Élizabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François de Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort et livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la compagnie de Jésus, où il mourut saintement. (*Voy.* Saint François de Borgia.)

ÉLIZABETH d'Autriche, [née le 5 juin 1554,] fille de l'empereur Maximilien II, et femme de Charles IX, roi de France, fut mariée à Mézières le 26 novembre 1570. C'était une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassait encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoiqu'elle tînt une conduite bien opposée à la sienne, espérant de la mettre dans de meilleures voies. Après son retour en Allemagne, elle lui envoya deux livres qu'elle avait composés, l'un *Sur la parole de Dieu*, et l'autre *Sur les événements les plus considerables qui arrivèrent en France de son temps*. Cette vertueuse princesse, après

la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut le 22 janvier 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avait fondé.

ÉLIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 7 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint long-temps en prison. Élizabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit et apprit les langues; mais, de tous les arts, celui qu'elle posséda au plus haut degré fut celui de la dissimulation. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre, se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle était protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas à établir cette religion par le fer et le feu, malgré le serment solennel qu'elle avait fait à son sacre de défendre la religion catholique romaine, et d'en protéger les ministres. Élizabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'Église catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornements de l'église, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les priviléges des églises, abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation : système purement humain, sans sanction et sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence, elle se fit chef de la religion, sous le nom de " Souveraine gouvernante de l'Eglise d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel ". Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. De 9,400 bénéficiers que contenait la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourments. Les jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne religion périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Élizabeth n'était pas encore affermi; elle crut qu'il fallait s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenait le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VII. Elizabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son mari. Les Ecossais, mécontents, contraignirent Marie à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elizabeth lui promit un asile, et la fit aussitôt mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolk, catholique, voulut l'épouser, comptant sur le droit de Marie à la succession d'Elizabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc n'apaisa pas la colère d'Elizabeth; elle con-

tinua d'immoler des victimes de toutes les classes de citoyens. En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecosse; Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elizabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avait passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Ce déguisement, dans une scène si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Philippe II avait préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée Ecossaise. Il mit en mer, un an après la mort de Marie, en 1588, une puissante flotte, nommée l'"Invincible"; mais les vents et les écueils combattirent pour Elizabeth; l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : "Venit, vidit, vicit", d'un côté; et ces mots de l'autre : "Dux fœmina facti". Le chevalier Drack, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avaient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. Les Irlandais, qui avaient tenu tête en faveur de la religion catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le règne d'Elizabeth fameux. Ce comte voulait pour se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avait donné dans la chaleur d'une dispute, faire révolter l'Irlande, se rendre maître de la Tour de Londres, et s'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jalousie de la reine. (*Voyez* Essex.) Elizabeth le pleura en le faisant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elizabeth ne l'était pas d'étouffer les remords et ces reproches intimes que les crimes laissent dans l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de sa vie. Elle dit aux médecins qui s'empressèrent de lui offrir leurs secours. « Laissez-moi ; je veux mourir ; la vie m'est insupportable. » Cécil et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la supplièrent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien obtenir, et sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y était résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avait jamais voulu se marier. Quelques historiens prétendent même que la nature l'avait conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Une grande députation des communes étant venue demander à Elizabeth de se donner à elle-même un appui consolateur, et à l'empire britannique des héritiers directs : « Je suis déjà mariée, répondit-elle en montrant l'anneau d'or mis à son doigt le jour du couronnement; l'état est mon époux, les Anglais sont mes enfants : voici mon anneau nuptial; je suis surprise que vous l'ayez déjà oublié..... Si de nouvelles dispositions de la Pro-

vidence me forcent à changer ma vie en y ajoutant celle d'un autre, comptez sur un choix dont la république n'aura rien à craindre.... Jusqu'à présent, tout ce que je désire pour ma mémoire et pour ma gloire, c'est qu'on inscrive sur mon tombeau : «Ici repose Elizabeth, qui vécut et qui mourut reine et vierge. » Cependant sa figure, qui n'avait rien de fort extraordinaire, l'occupait autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1600 écus à un Hollandais qui l'avait trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agréments, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elizabeth est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyait être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu à tout peintre et graveur de continuer de peindre la reine ou de la graver, jusqu'à ce que quelque artiste eût pu faire un portrait fidèle, qui devait servir de modèle pour toutes les copies qu'on en ferait à l'avenir, après que ce modèle aurait été examiné et reconnu aussi bon et aussi exact qu'il pourrait l'être. » Il était dit « que le désir naturel à tous les sujets de posséder le portrait de S. M. ayant engagé un grand nombre de peintres, de graveurs et d'autres artistes à en multiplier les copies, il avait été reconnu qu'aucun jusqu'alors n'était parvenu à rendre dans leur exactitude les beautés et les grâces de S. M. » La loi portait enfin « qu'il serait nommé des experts pour juger de la fidélité des copies, et il leur était enjoint de n'en tolérer aucune qui conservât quelques défauts ou difformités, dont, par la grâce de Dieu, S. M. était exempte. » Sous son règne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elizabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvait être appelé superflu dans les armes et les vêtements; mais la plupart de ces réformes tenaient à son aversion pour le costume espagnol. La gloire qu'elle s'acquit par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, et souillée par le sang de Marie Stuart, et d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme et à son ambition. « Si elle eut quelques bonnes qualités, elle les a bien flétries par sa manie sanguinaire pour l'établissement du schisme et de l'hérésie, dont elle se souciait peu; par une cruauté barbare qui a teint les échafauds du sang des têtes couronnées et de ses propres amants; par une passion de dominer et une politique affreuse qui ne connaissaient ni droit des gens, ni droit de nature, ni droit divin, quand ils gênaient sa marche; par une duplicité jusque là sans exemple et sans laquelle l'Europe ignorerait peut-être encore l'art d'acquérir par la fourberie la réputation d'habileté. » Elizabeth fit

publier, par forme d'édit, une satire, le 18 octobre 1591, contre Philippe II, roi d'Espagne, qu'elle accusait de fomenter continuellement des conjurations contre elle en Angleterre. Thomas Stapleton réfuta cette imputation dans un livre intitulé : *Apologia pro rege catholico*, etc., imprimé d'abord aux Pays-Bas, puis à Constance en 1592. Élizabeth avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire. Elle parlait, ou du moins entendait cinq ou six langues; elle traduisit divers traités, du grec, du latin et du français. Sa *Version d'Horace* fut estimée en Angleterre aussi long-temps qu'on eut quelque intérêt à flatter sa personne ou sa mémoire. Sa "Vie" par Leti, traduite en français, 2 vol. in-12, ne mérite guère d'être citée. Mademoiselle Kéralio a donné aussi une "Histoire de la reine Élizabeth", Paris, 1786-1787, 5 vol. in-8°; ouvrage diffus et d'une forme peu régulière, mais curieux et intéressant: si dans quelques endroits Élizabeth est trop flattée, il en est beaucoup où elle est appréciée avec justesse.

ÉLIZABETH, princesse palatine, fille aînée de Frédéric V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohème, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit; elle apprit les langues; elle se passionna pour la philosophie, et surtout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses "Principes", qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Élizabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mère, qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort de d'Épinai, gentilhomme français, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès lors une retraite pour tous les aspirants à la philosophie, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avait été élevée.

ÉLIZABETH Petrowna, impératrice de toutes les Russies, était fille du tzar Pierre Ier. Elle naquit le 29 décembre 1710, et monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le tzar Iwan, regardé comme imbécile. Elle fut fiancée en 1747 au duc de Holstein-Gottorp; mais, ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, et Élizabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerre de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans le moment le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour

remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendît toutes les confiscations faites pour raisons de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers des débiteurs qui étaient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle en ordonna le paiement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avait fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait : « Vœu qui ne peut être considéré, dit Coxe dans son " Voyage en Russie ", que comme une injustice des plus graves envers la société; puisqu'en rompant cette barrière de la crainte de la mort, la plus forte sans doute qu'on puisse opposer au crime, on détruit la sauvegarde la plus sûre des vies et des propriétés des bons citoyens.» Du reste, le même voyageur fait observer que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssaient souvent sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore. [Les détails les plus intéressants sur la vie et le règne d'Elizabeth se trouvent dans " l'Histoire de la Russie moderne ", par Le Clerc, où on lit, entre autres morceaux curieux, le portrait de l'impératrice, tracé par le maréchal Munich; dans le " Voyage de Sibérie ", par Chappe-d'Auteroche; et dans les " Mémoires " de Manstein.]

ÉLIZABETH Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714, après la mort de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Ce fut l'abbé Alberoni qui donna l'idée de ce mariage à la princesse des Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talent. Élizabeth était précisément le contraire de ce qu'elle avait été dépeinte. Elle avait le génie élevé, l'âme grande et l'esprit éclairé. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque; mais à peine fut-elle arrivée, qu'Élizabeth la fit conduire d'une manière aussi dure qu'imprévue hors du royaume. On a beaucoup varié sur les raisons de cette disgrâce; le duc de Saint-Simon croit qu'elle avait été arrêtée par les deux rois de France et d'Espagne, et que la jeune reine ne fit qu'exécuter leur résolution. Élizabeth cultiva les sciences et les protégea : son attachement à la religion catholique était vif et éclairé, elle s'opposait avec force à tout ce qui pouvait y donner atteinte. L'Espagne la perdit en 1766. [On peut consulter, pour l'histoire d'Élizabeth : " Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V ", traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe, par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.]

*ÉLIZABETH de France (Philippine-Marie-Hélène), sœur de Louis XVI, né à Versailles, le 3 mai 1764, était le dernier enfant du dauphin, fils de Louis XV.

Elle n'avait pas, comme sa sœur madame Clotilde, reçu de la nature un caractère flexible; elle offrait plusieurs traits de ressemblance avec le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon; mais l'éducation et la piété produisirent sur elle les mêmes effets que sur ce jeune prince : elle acquit une douceur admirable, et conserva en même temps cette fermeté et cette force d'âme qu'elle déploya dans la suite au milieu des malheurs qui vinrent accabler sa famille. Brillante de grâces et de beauté, environnée de tous les prestiges de la grandeur royale, elle ne paraissait au milieu de la cour que comme un ange de paix et de bienfaisance. De Bausset, évêque d'Alais, célébra ses vertus dans un "Discours" plein de charmes et de sensibilité, qu'il adressa au nom des états de Languedoc à cette auguste princesse (1786). On peut voir dans le trait suivant toute la beauté de cette âme angélique. Voulant doter une jeune personne sans fortune, qu'elle honorait de sa bienveillance, elle obtint du roi son frère la permission de consacrer à ce bienfait, pendant plusieurs années, le prix des diamants qu'il lui donnait aux étrennes, et elle ne voulut jamais consentir à ce que Louis XVI les remplaçât. Lorsque la cour voulut diminuer ses dépenses, madame Elizabeth demanda au premier écuyer que les premiers chevaux supprimés dans les écuries du roi fussent les siens, quoiqu'elle se privât par là d'un exercice qui lui était aussi utile qu'agréable. On croit qu'elle fut successivement recherchée en mariage par un prince de Portugal, par le duc d'Aost, et par l'empereur Joseph II; mais que la politique et des intrigues de courtisans mirent obstacle à ces diverses alliances; la Providence la réservait pour donner à la France et à l'Europe, dans les plus affreux revers, l'exemple d'une résignation héroïque. Lorsque l'orage s'amoncela autour du trône, madame Elizabeth jugea avec sagacité les événements; mais ce ne fut que pour prendre la résolution de lier son sort à celui du roi, de la reine et de leurs enfants. Durant l'hiver rigoureux de 1789, elle épuisa tous ses moyens pour arracher à la misère ou à la mort des malheureux que l'âpreté du froid mettait dans la dernière indigence. Lorsqu'une populace ivre de vin et de fureur se porta sur Versailles (5 octobre), madame Elizabeth conjura le roi de s'éloigner. Pendant le trajet de Versailles à Paris, son noble courage en imposa aux prétentions séditieuses de la garde nationale, et aux menaces des factieux. Louis XVI avait exigé de ses tantes qu'elles s'éloignassent de ces scènes tumultueuses, et il aurait voulu que sa sœur en fît autant; mais madame Elizabeth refusa de l'abandonner. Dès ce moment, elle assista à tous les conseils secrets de la famille royale; instruite du projet de départ pour Montmédy, elle partagea les humiliations de ce malheureux voyage. Malgré les geôliers dont elle était environnée, elle trouva les moyens d'entretenir une correspondance avec les princes ses frères, sortis de France à diverses époques. Cependant les dangers augmentaient; sa piété, sa résignation et son courage semblaient s'accroître en même temps. Dans la terrible journée du 20 juin 1792, une horde de brigands ayant

pénétré dans les appartements des Tuileries, madame Elizabeth parut à côté du roi. Les factieux, la prenant pour la reine, levaient déjà le fer pour l'immoler, lorsqu'un de ses écuyers, le chevalier de Saint-Pardoux, se jeta au-devant d'eux, en criant : « Non, ce n'est pas la reine. — Pourquoi les détromper? dit madame Élizabeth, vous leur auriez épargné un plus grand crime. » Pendant trois heures, elle partagea constamment les dangers du roi. Le 10 août arriva : au milieu du carnage et de l'incendie, madame Elizabeth suivit à l'assemblée la famille royale. Renfermée pendant tout le jour dans la loge des journalistes, elle eut la douleur d'entendre prononcer la déchéance de son frère, et elle se vit conduite avec les augustes captifs dans les prisons du Temple. Dans une aussi terrible situation, cette vertueuse princesse oublia ses propres malheurs pour ne songer qu'à ceux du roi et de la reine; elle devint la seconde mère de leurs enfants. Destinée à boire jusqu'à la lie le calice de l'infortune, elle vit arracher de ses bras le roi, la reine et le jeune dauphin. Quand Louis XVI, dont elle avait été entièrement séparée pendant le procès, vint recevoir ses derniers adieux, sa fermeté ne put tenir contre une scène aussi déchirante, et elle tomba évanouie aux pieds de son frère. Au mois de juillet 1793, on arracha le dauphin à sa tendresse et à celle de la reine; bientôt après, la translation de cette princesse à la conciergerie mit le comble à la douleur de madame Elizabeth. Une circonstance de cet abominable procès la força de paraître devant les bourreaux de son frère et de sa belle-sœur; et la pudeur d'une fille de saint Louis se révolta à l'idée de répondre aux obscènes questions du crime. Restée seule avec Madame, fille du roi, elle s'occupa à faire germer dans le cœur de cette princesse les vertus qui commandèrent l'admiration de l'Europe. Mais la rage des révolutionnaires n'était pas assouvie; il leur fallait encore verser le sang de cet ange de vertu. Après 21 mois de captivité, elle fut arrachée des bras de Madame, conduite dans un fiacre à la Conciergerie, au milieu des outrages de la populace, et le lendemain jugée et condamnée à mort. Les approches du supplice n'ébranlèrent pas sa fermeté. Elle ne cessa d'encourager par les plus touchantes exhortations les victimes qui allaient partager son sort. Les femmes qui se trouvaient de ce nombre, et dont, par un raffinement de barbarie, bien digne de ses bourreaux, on la força de voir le supplice, la saluèrent avec respect en passant devant elle. Madame Elizabeth les embrassa toutes avec affection. Elle ne cessa d'adresser ses prières au ciel jusqu'au moment fatal; mais son ame était déjà détachée de la terre; elle s'envola dans le séjour des justes, le 10 mai 1794, ornée de la couronne du martyre. Cette malheureuse princesse était alors âgée de trente ans. Ses restes furent confondus avec ceux qu'on entassait journellement après ces sanglantes exécutions. Ferrand a consacré un "Éloge historique" à sa mémoire, 1 vol. in-8°, Paris, 1814, de l'imprimerie royale. On trouve à la suite : *Lettres* de madame Elizabeth, monument précieux de la beauté de son âme, de

la fermeté de son caractère et de l'excellence de son jugement.

*ELIZABETH-Christine, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née en 1715, morte en 1797, épousa en 1733 le prince royal, qui devint roi sous le nom de Frédéric II. Il déclara en mourant que, pendant toute sa vie, elle ne lui avait donné aucun chagrin. Élizabeth était catholique, et il fallait qu'elle réunît toutes les vertus de sa religion pour vivre, sans orage, dans cette cour protestante, où la philosophie du XVIIIe siècle excerçait d'ailleurs sa funeste influence. Pendant que les livres des modernes novateurs étaient applaudis dans le cabinet de Frédéric, la reine traduisait des ouvrages pieux tels que | "le Chrétien dans la solitude", par Crugot, Berlin, 1776; | "de la Destination de l'homme", par Spelding, ibid., 1776; | "Considérations sur les œuvres de Dieu", par Sturm, La Haye, 1777, 3 vol.; | "Manuel de la religion", par Hermes, Berlin, 1789; | "Hymnes de Gellert", ibid., 1790. On lui attribue aussi des *Réflexions sur l'état des affaires politiques en* 1778, *adressées aux personnes craintives.*

* ELLAIN (Nicolas), avocat au parlement, et doyen de la faculté de médecine de Paris, né en 1534, mort en 1621, jouit de la réputation de l'un des plus habiles praticiens de son temps, et laissa un ouvrage de médecine intitulé : | *Advis sur la peste*, Paris, 1606, in-8°, réimprimé avec les "Divers remèdes et préservatifs contre la peste," d'Antoine Mizauld, ibid., 1623, in-12. On a encore d'Ellain | des *Sonnets*, Paris, 1561, in-8°; | un *Discours* en vers français *adressé à Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur son entrée dans cette ville*, ibid., 1570, in-4°, | et un *Discours*, en vers latins, *adressé au cardinal de Retz*, ibid., 1618, in-4°.

ELLEBODIUS (Nicaise), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radecius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale; il mourut à Presbourg, le 14 juin 1577. Nous avons de lui : | *Version* du grec en latin, de "Nemesius", Anvers, 1565; Oxford, 1671, et dans la "Bibliothèque des Pères", édition de Lyon, tom. 8. Cette *Version* d'un ouvrage savant et utile est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne Édition de "Nemesius", et cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art et de travail. Georges Valla en avait donné une avant lui, où l'auteur grec est ridiculement défiguré. | Des *Poésies latines* dans les "Deliciæ poetarum belgarum" de Gruterus.

*ELLER (Elie), appelé "le Père de Sion", chef d'une secte luthérienne connue sous le nom de "Communion de Rensdorff", né en 1690, mort en 1750, quitta le métier de tisserand, qu'il exerçait à Elverfeld, pour se livrer entièrement à ses rêveries. L'électeur palatin, souverain de Berg, permit à Eller de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma premier bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialement la propagation de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des églises protestantes des du-

chés de Juliers et de Berg. Le prétendu catéchisme d'Eller, intitulé "Hirten-Tasche" (la Pannetière), fut imprimé dans les "Cérémonies religieuses", édition de 1809, t. x, livraison 30e, et dans l'"Histoire des sectes religieuses", par Grégoire.

ELLER de Brookusen (Jean-Théodore), premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689, à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et mourut à Berlin, le 30 septembre 1760. Au titre de premier médecin, que Frédéric-Guillaume lui avait donné en 1735, Frédéric son fils joignit, en 1755, celui de conseiller privé et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons d'Eller : un *Traité de la connaissance et du traitement des maladies, et principalement des aiguës*, en latin, traduit en français par Leroi, médecin, 1774, in-12. Le fond de la doctrine enseignée dans cet ouvrage est bon, et établi sur des observations importantes de pratique. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avait faites *Sur les maladies chroniques*, et c'est une perte; car il joignait à une longue pratique, la sagacité, la dextérité et la patience nécessaires à un observateur. [A ces ouvrages d'Eller il faut ajouter les suivants, qui sont très-estimés : | *Gazophilacium seu Catalogus rerum mineralium et metallorum*, 1723; | *Physiologia et Pathologia medica, seu Philosophia corporis humani sani et morbosi*, 1748; | et des *Observations médicales et chirurgicales* (en allemand).]

* ELLEVOOD (Thomas), un des premiers quakers qui aient écrit pour la propagation de cette secte, né au village de Crowell dans le comté d'Oxford, en 1639, mort en 1713, fut mis en prison plusieurs fois. L'éducation d'Ellevood avait été très-négligée; pour remédier à ce défaut, il se plaça comme lecteur auprès de Milton, alors aveugle, et qui, tandis qu'Ellevood lui lisait les auteurs classiques, en expliquait à son lecteur les passages les plus difficiles, et lui donnait les premières notions des sciences et des lettres. Il se sépara de ce poète pour raison de santé, et fut ensuite déshérité par son père, pour avoir contracté un mariage selon le rite bizarre des quakers. Ellevood laissa plusieurs ouvrages : nous citerons : | *Alarme donnée aux prêtres*, ou *Message du ciel pour les avertir*, 1660; | *Histoire sacrée*, première partie, qui contient l'Ancien-Testament, 1705; | *Histoire sacrée*, seconde partie, qui contient le "Nouveau-Testament", 1709; | *La Davidéide*, poème en 5 livres, 1712.

* ELLIS (Guillaume), agronome anglais, né vers la fin du XVIIe siècle, mort vers l'année 1769, dirigea pendant près de 50 ans une ferme à Little-Gaddesden, dans le comté de Hertford. Il vérifia par sa propre expérience un grand nombre d'observations utiles, d'inventions, d'instruments aratoires, et de procédés inconnus, relatifs à l'agriculture et au gouvernement des troupeaux : le résultat de ses travaux est consigné dans les écrits qu'il a publiés et dont on a fait un "Abrégé" sous ce titre : "Agriculture abrégée et méthodique comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique", 1772, 2 vol. in-8°.

* ELLIS (Jean), naturaliste anglais, mort à Londres, le 5 octobre 1776, s'est rendu célèbre par ses recherches sur les coralines et

autres productions maritimes, regardées jusqu'alors comme plantes. Il constata, après Peyssonel, que les coraux n'étaient que des habitations de polypes et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. Le musée britannique lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. Il laissa : | *Essay toward a natural history of coralines*, Londres, 1754, in-4°, avec 39 planches, traduit en français par Allamand, La Haye, 1756, in-4°, et en allemand par Schlosser et autres, Nuremberg, 1767, | *The natural History of many curious and un commun zoophytes*, Londres, in-4°, avec 63 planches, ouvrage estimé; | plusieurs *Mémoires* où il fait connaître des plantes très-curieuses, et où il donne les moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivants. Ellis, qui s'était aussi occupé de conserver long-temps aux graines leur faculté germinative, et composa à cette occasion plusieurs *Mémoires*. Il écrivit enfin un *Traité sur le café*. —Il ne faut pas le confondre avec Henri ELLIS, voyageur anglais, mort au commencement du XIXe siècle; celui-ci fit partie de l'expédition qui alla, en 1746, chercher, par la baie d'Hudson, un passage au nord-ouest. Il publia la relation de ce voyage, qui ne produisit aucun résultat, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson, etc.*, Londres, 1748, in-8°, traduit en français, par Sellius, 2 vol. in-12. On en trouve des extraits dans l'"Histoire générale des voyages", tom. 14 et 15, et dans plusieurs recueils.

*ELLYS, (Antoine), évêque anglican, né en 1695, mort en 1761, fit ses études à l'université de Cambridge, posséda successivement différents bénéfices, et fut nommé à l'évêché de Saint-David, dont il prit possession en 1752. Il est connu par les ouvrages suivants ; | *Défense de l'Examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie*, 1736, in-4°. Cet ouvrage, écrit en faveur de l'Eglise anglicane, était dirigé contre les "Dissenters". | *Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*, divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur s'efforce de prouver que les protestants ont eu le droit de changer leur doctrine contre ce qu'il appelle les prétentions de l'Eglise romaine. Dans la seconde, il s'occupe de la liberté religieuse des sujets dans leurs rapports avec le gouvernement. Ce livre parut en 1765, après la mort de l'auteur. On a encore d'Ellys, | *Remarques sur un Essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4° ; | et quelques *Sermons* imprimés séparément.

ELMACIN, ou ELMAKYN (Georges), historien né en Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Erpenius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHORST (Goverhart), de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très-habile. On a de lui des *Notes* sur "Minutius Felix", et sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau de Cébès*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

ELMENHORST (Henri) est auteur d'un *Traité* allemand *sur les spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette manière discutée avec plus de raison et de vérité dans les "Réflexions sur la comédie", de Bossuet, dans une "Lettre" du fameux citoyen de Genève à d'Alembert, et dans les "Lettres sur les spectacles", par Després de Boissy. (*Voyez* Molière.)

ÉLOI (Saint), né à Cadillac, près Limoges, en 588, excella, dès sa jeunesse, dans les ouvrages d'orfévrerie, particulièrement dans ceux qui étaient destinés à orner les églises et les tombeaux des saints. Clotaire II employa ses talents, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siége de Noyon, en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères, et paru avec éclat dans le concile de Châlons, en 644. Saint Ouen, son ami, a écrit sa "Vie". Lévêque en a donné une "Traduction", Paris, 1693, in-8°. Il l'a enrichie d'une version de seize *Homélies*, qui portent le nom de saint Éloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style, qui porte partout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques *Lettres* de ce saint.

ÉLOY (Nicolas-François-Joseph), conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du prince Charles-Alexandre de Lorraine, son frère, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur et de désintéressement, pendant l'espace de 52 ans, et mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide, qui l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confrères et de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude et à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse et la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : | *Réflexions sur l'usage du thé*, Mons, 1750, in-12; | *Réflexions sur une brochure intitulée*: "Apologie du thé", Mons, 1751, in-12; | *Essai du dictionnaire historique de la médecine,* Liége, 1755, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. L'auteur développe ici avec plus d'étendue et d'intérêt les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avaient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses et d'idées vraies, qui, sans avoir la boursouflure de l'éloquence moderne, plaît par un arrangement économique et bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine, et des révolutions qu'elle a essuyées. Dans le discours préliminaire, il s'attache

particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système et de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies, et différenciées. Dans l'article «Médecine», plein d'excellentes observations, l'auteur fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves et plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, sont faits avec soin, avec une modération et une impartialité qui prouvent dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigents, de visiter des cabanes obscures et infectées, où l'infirmité est unie à la misère, il le fait avec un langage de sentiment qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes et sa religion, paraissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage : « Parmi les reproches qu'on a faits à la médecine, le plus outrageant est celui d'accuser cette science de conduire à l'athéisme et à l'irréligion. Mais, quand l'étude du mécanisme animal ne serait pas celle des merveilles du Créateur, dont on reconnaît le doigt et la toute-puissance dans la structure de la plus petite fibre; quand cette étude ne porterait pas au culte d'un Dieu, dont le médecin a tous les jours occasion d'admirer les ouvrages; il suffirait de faire l'énumération des personnages qui se sont sanctifiés dans l'exercice de la médecine, pour laver cette science des reproches odieux qu'on lui fait encore aujourd'hui. Jusque dans le sein de l'Eglise catholique, il y a eu des médecins impies, il y a eu des athées; mais c'est à la perversité de leur cœur, à l'aveuglement de leur esprit, et non point à l'art qu'ils professaient, qu'on doit attribuer leurs écarts. (*Voyez* GALIEN.) Les esprits forts de nos jours me mettront sans doute au rang de ces bonnes gens que leur philosophie regarde comme des dupes, parce qu'ils croient ce que leurs pères ont cru. A cette condition, je consens d'être mis dans la même classe; et, pour mériter davantage le mépris dont ils m'honorent, je mets ici sous leurs yeux les noms des saints médecins que l'Eglise révère. Elle leur a décerné un culte public, soit pour avoir généreusement soutenu les intérêts de la foi, qu'ils ont scellée de leur sang, soit pour avoir illustré leur profession par la pratique des vertus les plus sublimes. » | *Cours élémentaire des accouchements*, etc., Mons, 1775, in-12; | *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dysenterie*, Mons, 1780, in-8°; | *Examen de la question médico-politique* : " Si l'usage habituel du café est avantageux ou doit être mis au rang des choses indifférentes à la conservation de la santé; s'il peut se concilier avec le bien de l'état dans les provinces belgiques, ou s'il est nuisible et contraire à tous égards? " ibid., 1781, in-8°. Les états du comté de

Hainaut voulant témoigner à l'auteur le cas qu'ils faisaient des ouvrages qu'il avait mis au jour, et des services qu'il avait rendus à la patrie, lui firent remettre, par leurs députés ordinaires, avec un compliment très-flatteur, une tabatière d'or portant d'un côté les armes des états, avec l'inscription: "Ex dono patriæ"; et de l'autre un génie représentant la renommée, avec ces paroles : " Æmulationis incitamentum ".

* ELPHINSTON (Guillaume), prélat écossais, né en 1431 ou 1437, professa le droit canon à Paris pendant six années, et de retour dans sa patrie rendit au roi Jacques des services importants, principalement dans les différends qui s'étaient élevés entre ce roi et Louis XI. L'évêché de Ross, celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume, furent la récompense de ces services. Les troubles du règne de Jacques III éloignèrent Elphinston des affaires publiques; mais, à l'avénement de Jacques IV, il fut chargé de négocier le mariage du nouveau souverain avec la fille de l'empereur Maximilien. Ce vertueux prélat, constant protecteur des savants et des gens de lettres, mourut en 1514. On a de lui une *Histoire de l'Ecosse*, conservée manuscrite dans la bibliothèque bodléienne à Oxford.

* ELPHINSTON (Jacques), grammairien, né à Edimbourg en 1721, mort à Hammersmith le 8 octobre 1809, devint à 17 ans précepteur de lord Blantyre. Après avoir visité la Hollande, le Brabant et Paris pour apprendre dans cette ville la langue française, il revint en Ecosse, où il contribua au succès du "Rambler", ouvrage périodique publié par le célèbre Johnson. Il alla ensuite en Angleterre, et établit une école à Kensington. De longues recherches sur la langue anglaise lui suggérèrent la pensée de réformer le système d'orthographe. Lui-même mit en pratique cette orthographe nouvelle dans ses ouvrages ; mais le système et les livres tombèrent à la fois dans l'oubli. Cependant on cite de lui : | *Traduction* en vers du poëme de la "Religion" de Louis Racine ; | *Poëme sur l'Education*, 1763; in-8° ; | *Recueil de poëmes tirés des meilleurs auteurs*, 1764, in-8°, où il inséra plusieurs pièces de sa composition ; | *Vers anglais, français et latins*, 1767, in-folio; | une *Traduction* des "Epigrammes" de Martial avec un *Commentaire*, 1782, in-4° ; | et en 1783 une Edition latine de ce poète, précédée d'une *Introduction à la lecture des poètes*; | *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12; | *Principes raisonnés de la langue anglaise*, ou *Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il en donna en 1765 un *Abrégé*, | *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8°; | *Recueil de lettres*, contenant sa correspondance avec Samuel Johnson, le docteur Jortin, Benjamin Francklin, Mackensie, etc.

*ELPIDIUS ou HELPIDIUS (Rusticus), diacre de l'église de Lyon au VIe siècle, se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela auprès de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533, à Spolète,

ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la Bible qui s'appliquent à J.-C., et un *Poème* sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouvrages se trouvent dans le "Poetarum ecclesiasticorum Thesaurus" de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4°, dans la "Bibliotheca Patrum", et dans le "Carminum specimen" d'A. Rivinus, Leipsick, 1652, in-8°.

* ELPIS, fille illustre par sa science, et qui vivait du temps de Théodoric, empereur d'Occident. Elle joignait à une grande beauté tous les agréments de l'esprit. Elle aimait la poésie, et on lui attribue les *Hymnes* qu'on chante encore le jour de la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul. Les plus fameux poètes de l'Italie honorèrent sa mémoire.

* ELROI (David), imposteur juif vers l'an 933, s'acquit une si grande autorité parmi ceux de sa nation, qu'il leur persuada qu'il était le Messie envoyé de Dieu pour les rétablir dans la ville de Jérusalem, et pour les délivrer du joug des infidèles. Le roi de Perse, Bazi-Bila, informé de la hardiesse de ce fourbe, donna ordre de l'enfermer; il s'échappa de prison; mais son beau-père, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignarda pendant qu'il dormait.

ELSHAIMER (Adam), peintre célèbre, naquit à Francfort, en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans la peinture par les leçons d'Ussembac, et surtout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, et dans les lieux écartés, où son humeur sombre et sauvage le conduisait souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinait tout d'après nature. Sa mémoire était si fidèle, qu'il rendait avec une précision et un détail merveilleux ce qu'il avait perdu de vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses *Tableaux*. Sa composition est ingénieuse, sa touche gracieuse, ses figures sont rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Il entendait parfaitement le clair-obscur. Il réussissait surtout à représenter des effets de nuit et des clairs de lune. Ce peintre mourut en 1620, dans l'indigence, après avoir passé sa vie dans la plus sombre mélancolie. Ses *Tableaux* se vendaient très-cher, mais il en faisait peu; aussi sont-ils fort rares. Un de ses disciples, nommé Jacques-Ernest Thomann, de Lindau, a fait des tableaux si approchants de ceux de son maître, que plusieurs connaisseurs s'y sont mépris.

ELSIUS (Philippe), religieux augustin, né à Bruxelles, vers la fin du XVIIe siècle, mort en 1654, n'est connu que comme auteur d'un ouvrage intitulé *Encomiasticon Augustianum*, etc., ou Eloges des membres les plus distingués de l'ordre de St-Augustins, Bruxelles, 1654, in-fol. A ce livre peu estimé on préfère la "*Bibliotheca Augustiniana*" d'Ossinger.

ELSWICH (Jean-Herman D'), luthérien, né à Rensbourg, dans le Holstein, en 1684, devint ministre à Stade, et y mourut en 1721. Il a publié : | le livre de Simonius : "De litteris pereuntibus", avec des *Notes;* | *Lau-*

noius de varia Aristotelis fortuna, auquel a été ajouté *Schediasma de varia Aristotelis in scholis protestantium fortuna;* et *Joannis Josii dissertatio de historia peripatetica*, etc., etc.

ELVIR, l'un des califes, ou successeur de Mahomet, était fils de Pisasire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardaient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçait, et envoya reconnaître Elvir pour souverain dans ce qui concernait la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre et les brodequins, qui étaient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et Elvir demeura calife.

* ELWES (Jean), exemple extraordinaire des contradictions de l'esprit humain, hérita à l'âge de 40 ans, d'un oncle qui lui laissait 250,000 livres sterlings. Il en possédait autant. Jusque-là, il avait fréquenté le beau monde et les lieux public les plus à la mode, mais il changea entièrement de conduite; il se levait à 4 heures du matin, allait à Smitfield attendre le bétail qu'on amenait de sa ferme au marché, demeurait là, dans la boue, exposé à la pluie, disputait pour un scheling avec un boucher, allait même quelquefois à pied et par le plus mauvais temps jusqu'à sa ferme, éloignée de Londres de 17 milles, portait les plus mauvais habits, une perruque ramassée dans la rue, etc. Il mourut en décembre 1789, âgé de 77 ans, laissant une fortune de 500,000 livres, sans les terres qui lui étaient substituées.

ELXAI, juif qui vivait sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelaient " Elxaïtes ". Ils étaient moitié juifs et moitié chrétiens. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu; ils s'imaginaient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnaissaient un Christ, un Messie, qu'ils appelaient le"Grand Roi ". On ne sait s'ils croyaient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettaient un autre qui n'était pas encore venu. Ils lui donnaient une forme humaine, mais invisible, qui avait environ 38 lieues de haut : ses membres étaient proportionnés à sa taille. Ils croyaient que le Saint-Esprit était une femme, peut-être parce que le mot qui, en hébreu, exprime le " Saint-Esprit " est du genre féminin. Elxaï était considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, " qui est révélée ". Ils révéraient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisaient un devoir de mourir pour eux. Il y avait encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxaï, ou de la " race bénite ", comme ils l'appelaient. Elles se nommaient Marthe et Marthène, et étaient considérées comme des déesses par les exaltés.

* ÉLYE (Elias), chanoine de Munster (canton de Lucerne), au xve siècle, établit en Suisse, l'an 1470, la première imprimerie

qu'ait possédée ce pays. Il imprima un dictionnaire de la Bible, intitulé : "Mamotrectus", 1470; et le "Speculum vitæ humanæ", 1473.

ÉLYMAS, nommé aussi BAR-JESU, fils de Jebas, de la province de Chypre et de la ville de Paphos, magicien dont il est parlé dans les "Actes" des apôtres, mit en usage son art pour empêcher que le proconsul Sergius Paulus n'embrassât la foi de J.-C. Mais saint Paul, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu allait s'appesantir sur lui, et qu'il serait privé, pour un certain temps, de la lumière. Alors ses yeux s'obscurcirent, et, tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité, et se déclara hautement pour J.-C.

ÉLYOT (Sir Thomas), gentilhomme anglais, fut aimé et estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui | un *Traité de l'Éducation des enfants*, en anglais, 1580, in-8°, | et d'autres ouvrages, [dont le plus connu est son *Dictionnaire latin-anglais*, le premier, à ce que l'on croit, qui ait paru en Angleterre. Il a été augmenté et perfectionné depuis. Élyot mourut en 1546.]

* ELYS (Edmond), ecclésiastique et écrivain anglais du XVIIe siècle, publia, entre autres ouvrages où l'on trouve du talent et de l'érudition : | des *Poésies sacrées*, 2 petits vol., 1655 et 1658; | des *Mélanges* en vers latins et anglais, suivis de quelques essais en prose latine, 1658 et 1662, | et des *Lettres* sur différents sujets.

ELZÉVIR, dont le véritable nom est ELZEVIER, famille de célèbres imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, qui se sont illustrés par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. Louis, dont les presses travaillaient dès 1595, Bonaventure, Matthieu, Abraham et Daniel, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam, en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzévir ne valaient point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques; mais ils ne leur cédaient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur «*Virgile*», leur «*Térence*», leur «*Nouveau-Testament*» grec, 1663, in-12; le «*Psautier*», 1653, «l'*Imitation de J.-C.*,» sans date; le «*Corps de droit*,» et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux, par l'agrément et la correction. Les Elzévir ont publié plusieurs fois le *Catalogue* de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par Daniel, en 1674, in-12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères, qu'il voulait vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avaient acquises dans l'Europe savante. [Dans le "Manuel du libraire", par Brunet, 2e édit., 1814, on trouve (tom. 4, à la fin) une "Notice de la collection d'auteurs latins, français et italiens", petit in-12, par les Elzévir. Ils étaient originaires de Liége ou de

Louvain : quelques auteurs croient que leurs ancêtres étaient Espagnols.]

* EMALDI (Th.-Ant.), né à Liége, professeur de droit à l'université de Rome en 1759, mourut en 1762, chanoine de la basilique de Latran. On a de lui un *Discours à la louange de la poésie*, 1737. D'autres ouvrages en prose de cet auteur ont été insérés dans les "Prose degli Arcadi", Bologne, 1754.

ÉMATHION, fils de Tithon, fameux brigand qui égorgeait tous ceux qui tombaient dans ses mains; Hercule le tua : et les campagnes que parcourait ce barbare, furent appelées "Emathiennes" ou "Emathies".

EMBER (Paul), ministre protestant, né à Débreczin, dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du XVIIIe siècle : | des *Sermons* en hongrois, Clausenbourg, 1700, in-4°; | *Historia Ecclesiæ reformatæ in Hungaria et Transylvania*, Utrecht, 1728, in-4°, avec des additions, par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa "Collection des conciles de Hongrie", tome 1er, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies et d'invectives contre l'Église romaine.

* ÉMERCIE, prêtre à Montpellier, publia en 1770 un *Traité du légitime ministère de l'Église*, 2 vol. in-12.

* EMERIC (Louis-Damien), natif d'Eyguières, en Provence, mort à Paris, en 1825, a publié : *De la Politesse, ouvrage critique, moral et philosophique, avec des notes ; suivi d'un petit Aperçu littéraire*. Paris, Delaunay, 1819; in-8°, de 23 feuilles un huitième. Il y a des exemplaires, avec de nouveaux frontispices, portant : *Nouveau Guide*, etc., seconde édition, 1821, Roret et Roussel. Le même Emeric avait publié une *Notice* sur l'ouvrage de M. de Fortia-d'Urban sur la généalogie de la maison de Bourbon; | diverses *Pièces de poésie*, dans l'"Almanach des muses"; | enfin il laissa quelques ouvrages manuscrits, entre autres, une *Satire* et trois *Comédies* en cinq actes, dont une avait obtenu d'être lue au Théâtre-Français.

* EMÉRIGON (Balthazar-Marie), avocat au parlement d'Aix, mort conseiller à l'amirauté de Marseille en 1785, âgé de 60 ans, est auteur | d'un *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4°; c'est le meilleur traité que nous ayons sur cette matière ; | d'un petit *Commentaire de l'ordonnance de la marine* du mois d'août 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12; reimprimé à Paris 1803, 3 vol. in-12, | et de plusieurs *Memoires* estimables sur des questions maritimes.

* EMERSON (Guillaume), mathématicien anglais, né en 1701, à Hurtworth, dans le comté de Durham, mort le 26 mai 1782, n'eut pas d'autres professeurs que son père, qui était maître d'école, et le curé de son village. Il fut obligé pour vivre d'enseigner les mathématiques; mais un héritage lui permit ensuite de se livrer sans obstacle à son goût pour l'étude. Il publia un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue | *la Projection de la sphère*, 1746, in-8°; | *Eléments de Tri-*

gonométrie, 1749, in-8°; | *Mécanique, ou Doctrine du mouvement avec les lois des forces centripète et centrifuge*, 1769, in-8°; | *Éléments d'Optique*, 1768, in-8°; | *Système d'Astronomie*, 1769, in-8°; | *Principes mathématiques de Géographie*, *de Navigation et de Gnomonique*, 1770, in-8°; | *Cyclomathesie*, *ou Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8°; | petit *Commentaire sur les Éléments de Newton*, avec une défense de Newton, contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages, 1770, in-8°; réimprimé en 1803, Londres, 3 vol. in-8°, dans la traduction en anglais, par William Davis, des "Éléments et du système du monde" de Newton. Emerson avait une connaissance approfondie des sujets qu'il traitait, beaucoup de clarté et de concision; mais la précipitation avec laquelle il écrivait le fit tomber dans des erreurs grossières. Ses manières n'étaient pas celles d'un homme bien élevé, et il affectait d'en exagérer la grossièreté. Il n'avait pas de délassement plus agréable que celui de bêcher la terre, de pêcher, enfoncé dans l'eau jusqu'à la ceinture, et d'aller dans une taverne, boire et causer avec le premier venu. Il avait un cheval qu'il ne montait jamais, il le menait par la bride lorsqu'il allait au marché. Le duc de Manchester ne put jamais le déterminer à monter dans sa voiture : « Au diable soit votre babiole, disait-il, j'aime mieux marcher. » Il s'amusait à jouer du violon, mais il avait introduit dans cet instrument des innovations qui en rendent l'accord très-difficile, et cette difficulté faisait un des tourments de sa vie.

*EMERY (Jean-Antoine-Xavier), conseiller à la cour des aides de Montpellier, né à Beaucaire en 1756, sut résister au torrent de la révolution : ce qui n'est pas commun parmi les légistes. Son innocence et sa vertu le trahirent bientôt; arrêté comme contre-révolutionnaire, on le jeta dans les prisons de Nîmes, où il mourut le 30 juillet 1794. On a de lui un ouvrage intitulé : *Traité des successions, obligations et autres matières contenues dans le 3e et 4e livre des Institutes de Justinien*, *enrichi d'un grand nombre d'arrêts récents du parlement de Toulouse*, 1787, in-8°.

*EMERY (Jacques-André), 9e supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, et l'un des plus habiles hommes des derniers temps, naquit à Gex, le 26 août 1732; son père était lieutenant-général criminel au bailliage de cette ville. Après avoir fait ses premières études chez les jésuites de Mâcon, il entra vers 1750, dans la petite communauté de Saint-Sulpice, à Paris, y prit les ordres en 1756, et fut envoyé, trois ans après, professer le dogme au séminaire d'Orléans, d'où il alla enseigner la morale à celui de Lyon. Reçu en 1764 docteur de théologie à l'université de Valence, il fut nommé, en 1776, supérieur du séminaire d'Angers, et grand-vicaire de ce diocèse. En 1782, Le Gallic, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, s'étant démis de sa place, Émery fut choisi pour lui succéder. Le zèle et la sagesse qu'il apporta dans son administration justifièrent pleine-

ment ce choix, et dès le commencement, il se montra digne de succéder aux Olier et aux Tronson. D'après un usage établi, les supérieurs généraux de Saint-Sulpice possédaient une abbaye. Le roi nomma Emery à celle de Boisgroland, au diocèse de Luçon; ses revenus étaient peu considérables; mais elle n'en convenait que mieux à un homme qui avait renoncé aux biens de la fortune. En 1789, il fonda un séminaire à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché. A la révolution, la congrégation eut le sort de tous les établissements pieux. Son séminaire fut dispersé, et Émery fut mis à Sainte-Pélagie. Il en sortit peu de temps après; mais ce ne fut que pour être arrêté de nouveau et conduit à la Conciergerie, où sa captivité dura seize mois. Il travailla avec zèle à consoler les malheureuses victimes renfermées avec lui dans cette prison; il y reçut entre autres l'expression du repentir des évêques constitutionnels Claude Fauchet et Adrien Lamourette. Fouquier-Tinville avait bien résolu de l'envoyer à l'échafaud; mais il le laissait par calcul, parce que, suivant son expression, « ce petit prêtre empêchait les autres de crier ». Cependant, les temps étant devenus plus calmes, il recouvra la liberté, et devint un des principaux administrateurs du diocèse de Paris, dont il avait été nommé grand-vicaire par de Juigné, alors en exil. Il sut, par sa prudence, se concilier l'entière confiance du clergé et des fidèles, dont il devint en quelque sorte le conseil. Le seul mobile de ses actions fut toujours l'intérêt de la religion. A l'époque du concordat, on lui offrit l'évêché d'Arras; mais, n'ayant d'autre ambition que celle de reprendre ses fonctions de supérieur du séminaire, il refusa cet honneur. Après avoir rassemblé les membres de sa congrégation, il acheta une maison à Paris, où il recommença l'éducation ecclésiastique. Il possédait la confiance de tous les évêques de France, et entre autres celle d'un prélat alors en crédit, le cardinal de Belloy. En 1809, il fut adjoint à une commission de deux cardinaux et de cinq évêques. Il y parla avec fermeté, et refusa, le 11 janvier 1810, de souscrire à des projets funestes à la religion. Il eut ordre de quitter son séminaire. Cependant il y rentra bientôt, et fut adjoint à une seconde commission, où il montra la même fermeté. Mandé aux Tuileries, il y parla avec la même liberté devant l'homme à qui il était si peu aisé de faire entendre la vérité. Il mourut bientôt après, le 28 avril 1811. Ses obsèques furent célébrées avec pompe; plusieurs prélats et un grand nombre d'ecclésiastiques accompagnèrent sa dépouille mortelle, que ses élèves portèrent dans la maison d'Issy, où il est inhumé. Emery a laissé les ouvrages suivants : | *L'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12. L'auteur en donna une nouvelle édition en 1803, sous ce titre : *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8°. Il prouve dans cet ouvrage combien ce philosophe était attaché à la révélation. | *Le christianisme de Bacon*, an VII (1799), 2 vol. in-12; | *Pensées de Descartes*, Paris, 1811, 1 vol. in-8°.

Emery s'est proposé, dans cet ouvrage, de prouver que l'incrédulité n'était pas, comme on l'avait avancé, le partage de toute tête pensante, et que des philosophes, aussi estimables sous tous les rapports que ceux qui sont venus depuis, ont professé hautement une religion que les beaux-esprits du dernier siècle disaient n'être bonne que pour le peuple et l'ignorance. A ces trois noms, il joignit celui d'Euler, le plus grand géomètre de son siècle, et il se proposait de faire le même travail sur Newton; mais il n'eut pas le temps de le terminer. | *L'Esprit de sainte Thérese*, Lyon, 1775-1779, in-8°. C'est un recueil de ce qu'il y a de plus usuel et de plus pratique dans les écrits de cette sainte. | *Conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion qui reviennent de l'hérésie et du schisme*, 1799 et 1801; | une Edition de la "Défense de la révélation", contre les objections des esprits forts, par Euler, suivie des "Pensées" du même auteur sur la religion, supprimées dans la dernière édition de ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8°. | *Nouveaux opuscules de Fleury, avec des corrections et additions*, Paris, 1807, 1 vol. in-12. Outre ces écrits, il fut encore l'éditeur de plusieurs ouvrages de de Luc, et des "Lettres à un évêque" sur divers points de morale et de discipline, par de Pompignan, 2 vol. in-8°. Il inséra aussi plusieurs articles dans les "Annales philosophiques". L'abbé Émery joignait à des connaissances étendues une piété solide, un mélange heureux de douceur et de fermeté, une grande habileté à traiter les affaires les plus difficiles. Guidé dans ses écrits et dans ses actions par le seul intérêt de la religion, il consacra tous ses moments à la venger des attaques des incrédules, et à défendre les droits de l'Eglise contre ceux qui voulaient l'opprimer. Ses ouvrages suffiraient pour former ou susciter de grands hommes. Il grandit Leibnitz, Bacon, Descartes, Euler, de Luc : en les faisant parler, il se fit leur égal, et souvent leur maître.

ÉMILE(Paul-), général romain fils de Paul-Emile, né à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat, la première pour avoir défait entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J.-C., avec une armée bien moins forte que la leur; la deuxième pour avoir, à l'âge de près de 60 ans, vaincu Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de "Macédonique". Il avait réduit son état en province romaine, démoli 70 places qui avaient favorisé les ennemis, et était rentré à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura trois jours; Persée en était le triste ornement. Paul-Emile avait pleuré sa défaite, et l'avait consolé par des raisons et des caresses. Il remit aux questeurs tous les trésors de Persée, et ne conserva de tout le butin que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J.-C.

EMILI (Paul), en latin "Paulus Æmilius", célèbre historien, était de Vérone. Le nom qu'il s'était fait en Italie porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de Louis XII, et obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville, au collége de Navarre, où il s'était retiré en 1529. C'était

un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8°, et in-fol., 1544, chez Vascosan ; réimprimée en 1601, in-fol. ; traduite en français par Jean Renard, 1643, in-fol. Juste-Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la deuxième croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi Beaucaire disait-il qu'il était plutôt "Italorum buccinatorem, quam gallicæ historiæ scriptorem". Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir, le premier, débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire*, en 10 livres, commence à Pharamond, et finit à la 5e année de Charles VIII en 1488. Arnauld du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI (Saint Jérôme), fondateur des clercs-réguliers, dits "Somasques", né à Venise, d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse. Ayant été fait prisonnier de guerre et délivré d'une manière tout extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes, pour se dévouer entièrement au service du grand maître des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquaient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous ses soins pour les former à la vertu, et pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, et Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, louèrent beaucoup son zèle, et l'engagèrent à faire dans d'autres villes des établissements semblables à celui qu'il venait de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame, et ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé Somasque, où il institua sa congrégation, qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins, et l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V et Clément VIII. Émiliani passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, et mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoît XIV le béatifia. Augustin Turtura et André Stella, l'un prêtre, l'autre général des Somasques, ont écrit sa "Vie".

ÉMILIEN (Marcus Julius Caïus Æmilianus), né l'an 207, d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dèce. Gallus et Valérien étaient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, et tandis qu'il se préparait à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avait massacrés, et l'avait reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat ; mais il ne

jouit pas long-temps de la puissance souveraine. Volusien, qui avait reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolète. Les troupes d'Émilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors le "Pont sanglant". Il régna très-peu de temps. Ce n'était qu'un soldat de fortune, plein, à la vérité, de feu et de valeur, mais qui ignorait la politique et les maximes du gouvernement. [On peut lui appliquer dans toute son étendue l'expression d'Eutrope : "Obscurissime natus, obscurius imperavit".]

ÉMILIEN (Alexandre), l'un des vingt-neuf tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain vers le milieu du IIIe siècle, était lieutenant du préfet d'Égypte. Il est connu dans les Martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263 lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les habitants d'Alexandrie, naturellement inquiets et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Émilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Égypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'"Alexandre". A l'exemple du héros macédonien, il se préparait à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitants de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

* EMLYN (Thomas), théologien anglais non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, mort en 1743, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le Saint-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta pendant deux ans. Cette disgrâce ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa mort. Emlyn composa un grand nombre d'ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : | *Défense du culte de N. S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706 ; | *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710.—*Emlyn (Sollom), fils du précédent, jurisconsulte, mort à Londres en 1756, publia | les "Œuvres complètes" de son père, 1746, 3 vol. in-8° ; | l'*Histoire des plaids de la couronne par le lord chief-justice*, Halle, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Éthelred, roi d'Angleterre, et mère de saint Édouard dit "le Confesseur", eut beaucoup de part au gouvernement sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avait eu une grande autorité sous plusieurs règnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs, qui confirmèrent ses accusations auprès du roi. Ce

prince crut trop facilement que sa mère était criminelle, et l'alla trouver inopinément pour lui ôter tout ce qu'elle avait amassé. Emma eut recours, dans cette disgrâce, à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendait à cet évêque, et l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule; il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce temps-là, c'est-à-dire qu'elle marchât sur des fers ardents. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve; on sait seulement que le roi, ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitents.

EMMANUEL, dit "le Grand", roi de Portugal, né à Alconchète le 31 mai 1469, monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfants. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de "Prince très-fortuné". Un grand nombre de navigateurs célèbres découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens, et portèrent son nom dans l'Afrique, dans l'Asie, et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée Amérique. [Vasco de Gama doubla pour la première fois (1497) le Cap de Bonne-Espérance, reconnût la côte orientale de l'Ethiopie, et aborda à Calicut sur la côte de Malabar. Alvarez de Cabral arriva au Brésil, déjà visité par Améric Vespuce, et en assura la possession aux rois de Portugal, en 1500. Le fils de François d'Almeida, vice-roi des Indes (1506), forma des établissements dans les Maldives et à Ceylan. Alphonse d'Albuquerque s'empara (1507) de l'île d'Ormus; Jacques Signeira de celle de Sumatra; le même Albuquerque surprit (1511) l'île de Goa, et soumit les habitants de la presqu'île de Malaca. Antoine Cavola conquit (1511) le royaume de Pégu. Mais la parcimonie d'Emmanuel lui fit perdre Vespuce, qui se rendit en Espagne, et découvrit le continent de l'Amérique, au profit de Charles-Quint et de ses successeurs.] Ces différentes découvertes furent une source de trésors pour les Portugais; aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel " le siècle d'or du beaux des rois de Portugal. Tous ces ouvrages portent l'empreinte de la magnificence et du goût, de son génie vaste et grand, et de sa judicieuse administration. Ce prince mourut le 13 décembre 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets, Portugal ". C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, et fonda le monastère attenant, où sont les tom- qu'il avait enrichis, et béni d'une multitude de nations infidèles, qu'il avait civilisées et amenées au christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avait chassés, et des juifs qu'il avait obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimait les lettres et ceux qui les cultivaient Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

Littore ab occiduo qui primum ad littora solis,
Extendit cultum notitiamque Dei,
Tot reges domiti cui submisere tiaras,
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

La "Vie" de ce prince a été écrite en portugais par dom de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., retouchée par J.-B. La-

vancha, Lisbonne, 1619, in-fol., cette édition est tronquée, et l'on préfère la première. Mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osoria, intitulé : « De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis », Lisbonne, 1571, in-fol. Simon Goulard l'a traduit en français, Genève, 1581, in fol., et Paris, 1587, in-8°.]

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528, fils de Charles III, fut d'abord destiné à l'église; mais, après la mort de ses deux frères, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna, en 1557, la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français; la victoire fut si complète, qu'un général espagnol opina, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, et mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa, en 1559, Marguerite de France, fille de François Ier, et sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avait perdu de ses états. Il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils, Charles Emmanuel. (*Voyez* ce nom.)

*EMMERICH (Frédéric-Charles-Timothée), ministre et prédicateur protestant, né à Strasbourg, le 15 février 1786, mort le 1er juin 1820, fit, à vingt-un ans, une savante *Dissertation*. Après avoir entrepris un voyage dans l'intérieur de l'Allemagne, il vint en France, et demeura pendant six mois à Paris, où il fit la connaissance des savants les plus distingués. De retour dans sa patrie, il fut nommé supérieur du collége de Saint-Thomas. En 1802, il obtint la chaire des langues latine, grecque et hébraïque, au gymnase de Strasbourg; ensuite il devint professeur agrégé du séminaire protestant, où il donna un cours d'histoire ecclésiastique. En 1819, il professa la même science à la faculté de théologie, qu'on venait d'établir en vertu d'une ordonnance royale, et prêcha souvent dans le temple de Saint-Thomas, où sa brillante élocution attirait de nombreux auditeurs. Emmerich possédait une des plus riches bibliothèques de l'Alsace, et se proposait de donner une *Histoire politique* de tous les temps et de tous les pays, résultat de longues recherches, lorsqu'il fut surpris par la mort. On a de lui | une Dissertation : *De Evangeliis secundum Hebræos, Egyptios, atque Justini martyris,* Strasbourg, 1807; | *Quel est pour nous le but du Jubilé de la réformation?* (en allemand) ib., 1816; | *Deux Discours prononcés par F.-Ch.-T. Emmerich*, ib., 1817, Treuttel et Würtz (en allemand); | *Choix des Sermons posthumes du docteur F.-Ch.-T. Emmerich*, ibid., 1821.

* EMMERY (Jean-Louis-Claude), comte de Grozyeulx, pair de France, né à Metz, d'un procureur au parlement, le 26 avril 1752, mort à Grozyeulx, en juillet 1823, fut destiné au barreau; le maréchal d'Armentières, commandant de la place, le nomma son conseiller. En 1788, la ville de Metz l'élut député aux états-généraux et ensuite à l'assemblée constituante, où il fut souvent rapporteur du comité mi-

litaire, et jouit trois fois de l'honneur de la présidence. Bouillé raconte, dans ses "Mémoires", que, conversant un jour avec lui sur les réformes qui avaient lieu dans le gouvernement, Emmery lui dit : « Mais, monsieur, qui êtes-vous dans tout cela?.... car personne ne connaît vos opinions. — Je ne suis ni aristocrate, ni démocrate, répondit Bouillé; je suis un royaliste, obéissant à votre constitution, que je trouve détestable, parce que le roi l'a reconnue; mais, si le roi s'en détachait, je l'abandonnerais avec lui..... — Emmery répliqua : Vous avez raison : si j'étais né gentilhomme, je penserais et j'agirais comme vous; mais un avocat comme moi a dû désirer une révolution, et s'attacher à une constitution qui le fît sortir, ainsi que les siens, de l'état d'avilissement où on les tenait. » Cette réponse décèle les causes de presque toutes les révolutions. Cependant, quoique les opinions d'Emmery n'aient pas été éminemment monarchiques, il ne se laissa pas entraîner par la fureur du torrent révolutionnaire. Il dut au souvenir des efforts qu'il avait faits pour rendre au malheureux Louis XVI une partie de sa popularité et de son pouvoir, d'être proscrit en 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut élu député de la Seine au conseil des cinq-cents. Sous le gouvernement consulaire et impérial, il devint successivement membre du conseil d'état et du sénat. Ses talents comme jurisconsulte, qui l'avaient fait nommer en 1792 juge au tribunal de cassation, lui procurèrent, comme conseiller d'état, le privilége de concourir à la confection du Code civil. A la restauration, il entra à la chambre des pairs, où il vota le plus souvent avec le parti de l'opposition. Bouillé, dans ses "Mémoires", fait l'éloge de l'esprit, des talents et de l'honnêteté d'Emmery. Le second de ses fils, à défaut de l'aîné, mort dans la première guerre d'Espagne, lui a succédé dans la pairie.

*EMMET (Thomas-Addis), médecin et jurisconsulte, né vers 1763 à Dublin, mort le 14 novembre 1827, à New-Yorck, fut l'un des promoteurs de l'association des Irlandais unis, ce qui lui attira de longues persécutions. Après avoir étudié la médecine, il se livra à la jurisprudence, et, dès qu'il eut obtenu l'autorisation de passer aux États-Unis, il y devint avocat-général de l'état de New-Yorck. Emmet, outre plusieurs *Opuscules* de médecine, laissa : *Pièces of rish histor, illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Marc-Neven dans un "Recueil" qu'il publia à New-Yorck en 1827.

EMMUS (Ubbo), ministre protestant, naquit à Gretha ou Grietzyl, village de la Frise orientale en 1547. Ses talents lui méritèrent le rectorat du collége de Norden, et celui de Léer; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant une vie tranquille et une condition médiocre à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son

cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : | *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°, Elzévir, 1626, très-utile à ceux qni veulent connaître l'ancienne Grèce. Cet ouvrage a reparu dans les " Antiquités grecques" de Gronovius. | *Decades rerum frisicarum*, in-fol., Elzévir, 1616. Emmius, en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons ne sont que des fables : cette *Histoire* est estimée ; elle le serait davantage si son zèle pour le protestantisme ne lui avait pas fait altérer bien des faits, et s'il avait pris la peine d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance. | *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps de l'auteur, avec des prolégomènes sur la chronologie romaine à la tête de l'ouvage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. | *Appendix genealogica*, Groningue, 1620, in-fol. Ce sont des tables généalogiques qui font suite à l'ouvrage precédent. Ce savant mourut à Groningue, en 1626, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa "Vie" Dans le "Liber de scriptoribus romanis". [Le prince Guillaume-Louis de Nassau, gouverneur des Pays-Bas, assista aux funérailles d'Emmius. Ce savant était contemporain de Scaliger, de Thou, Chytreus, Tousa, Heinsius, Scriverius, ses compatriotes.]

*EMMONOT (J... B...), médecin, secrétaire des consultations gratuites et du comité de vaccine, président de la société de médecine de Paris, membre honoraire de l'académie royale de médecine, mourut au mois de février 1823. On connaît de ce médecin : *Traité des fièvres et des inflammations, de Jos. Guarin, trad. du latin* 1800 ; 2 vol. in-8°, | et plusieurs *Articles* ou *Dissertations* insérées dans les journaux de médecine de son temps.

* EMON, en latin "Emo" premier abbé de Werum, monastère de l'ordre de Prémontré, près Groningue dans la Frise, autrement nommé le Jardin fleuri, "Hortus floridus", mourut en 1237. Dom Rivet rapporte « qu'aidé de son frère, il copia tous les auteurs des arts libéraux , et les livres de théologie et de droit qu'ils avaient vus à Paris, à Orléans et ailleurs dans le cours de leurs études. » Il ajoute « que, dans la suite, le désir d'enrichir sa bibliothèque le porta à y employer des religieuses, ayant pourtant l'attention de ne leur faire transcrire que les livres de la Bible et les écrits des saints Pères, comme étant plus à leur portée. » Emon, persuadé qu'un monastère sans livres est comme un arsenal sans armes, parvint par ce moyen, non-seulement à fournir la bibliothèque de son abbaye d'un grand nombre d'ouvrages, mais encore à en procurer à d'autres maisons de son ordre. Nous ne citerons de lui que sa *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, continuée par Menko, 5e abbé de Werum, et ensuite par un anonyme, jusqu'en 1292 ; inédite jusqu'en 1700, elle fut insérée par Antoine Matthieu dans ses "Analectes", tome 3, et réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le 1er tome des "Sacræ antiquitatis monumenta", page 129, Etival, 1725, 2 vol. in-fol. — Il ne faut point confondre l'abbé

Émon avec un autre Émon, son cousin germain, qui dota de ses biens l'abbaye de Werum, où il prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et qui mourut en 1215.

* EMPECINADO (Don Juan Martin, dit El), général espagnol, se signala comme chef de guerillas pendant l'invasion de la Péninsule par les Français (1808-13). En 1814, après le rétablissement de Ferdinand VII sur le trône, ce monarque lui conserva son grade de maréchal-de-camp. Payant ce bienfait d'ingratitude, lors des troubles qui se manifestèrent en 1820, El Empecinado employa, pour appuyer l'insurrection du parti libéral, tout le crédit que lui donnaient sa réputation militaire et ses anciens services. Il défendit la cause des cortès pendant la campagne de 1823, tomba entre les mains des vainqueurs, fut jeté dans les prisons d'état, et n'en sortit, après une détention de plus de deux années, que pour être envoyé au supplice. Il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPÉDOCLE, d'Agrigente, en Sicile, philosophe, poète, historien, était disciple de Telauges, qui l'avait été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des âmes, et la mit en vers dans un *Poème* qui apparemment se ressentait du désordre de la tête de l'auteur. Empédocle y faisait l'histoire des différents changements de son âme. Il avait commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressemblait beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laërce) à celui d'Homère. Il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux Olympiques, avec ceux d'Homère, d'Hésiode, et des plus célèbres poètes. Il disait quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochait à ses concitoyens « de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour; et de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre ». La plus commune opinion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paraître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J.-C.

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.

Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre qui était poète. [Les fragments des écrits d'Empédocle ont été réunis par Sturz, dans le recueil intitulé : "Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias collegit M. Fred. Guill. Sturz", Leipsick, 1805, vol. in-8°; il faut y joindre "Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ taurinensis restituta ab Amedeo Peyron", Leipsick, 1810].

EMPEREUR (Constantin L'), né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu et de théologie à Harderwick et à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public offrent des remarques utiles, et on y trouve une profonde éru-

dition rabbinique et hébraïque. Nous avons de lui : | *Talmudis babylonici Codex Middoth, sive de mensuris templi*, etc., Leyde, Elzévir, 1630, in-4°, en hébreu et en latin. [Ce commentaire, orné de figures très-exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, etc. ;] | *D. Isaaci Abarbanielis et Mosis Alsheichi commentarius in Isaiæ prophetiam*, Leyde, Elzévir, 1631, in-4°, en hébreu et en latin. L'Empereur, en publiant les commentaires de ces rabbins sur la prophétie d'Isaïe, qui regarde les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, et de repousser les traits qu'ils ont lancés contre le christianisme; | *Grammaire chaldaïque*, écrite en hébreu avec la traduction latine, Leyde, Elzévir, 1631 ; | *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin et des notes de L'Empereur, Leyde, 1633; | et plusieurs autres *Traductions* des livres judaïques, enrichies d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

* EMPORAGRIUS (Éric), théologien suédois, mort en 1674, évêque de Strengnes, se fit remarquer par l'opposition qu'il apporta à la réunion des communions luthérienne et de la confession d'Augsbourg, et par un discours sur la mort de Gustave-Adolphe, intitulé : *Oratio in qua tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus*, etc., Upsal, 1656, in-fol.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissait du temps de Cassiodore au VIe siècle. Il reste de lui quelques écrits sur son art, [dans les " Rhetorum latinorum scripta ", Paris, 1599, in-4°. Le style en est vif et nerveux, suivant Gibert.

*EMSER (Jérôme), théologien catholique allemand, naquit à Ulm en 1477. Après avoir commencé ses études à Tubingen, il alla les continuer à Bâle, où il s'appliqua au droit, à la théologie et à l'hébreu. Il accompagna ensuite en Allemagne et en Italie le cardinal Raymond de Gurti, dont il avait été nommé chapelain et secrétaire. Quelque temps après, il professa les humanités à Erfürt, qu'il quitta bientôt pour passer à l'université de Leipsick, dont il fut reçu membre, et où il enseigna le droit canonique. Vers le même temps, le duc Georges de Saxe le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde, et l'engagea à écrire contre le luthéranisme, qui commençait à s'étendre en Allemagne. Emser avait été jusque-là l'ami de Luther ; il eut avec ce réformateur quelques conférences, espérant le ramener du sentier de l'erreur, par des conseils d'ami; mais, voyant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit de ce sectaire obstiné, il se déclara son adversaire. Les ouvrages qu'il publia sont : | *Motifs pour lesquels la Traduction du Nouveau-Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsick, 1523, in-4°, réimprimés avec augmentation, sous le titre d'*Annotations sur la Traduction du Nouveau-Testament*, etc., Dresde, 1524, in-4°; | *Traduction allemande du Nouveau-Testament, pour être opposée à celle de Luther*, Dresde, 1527; Paris.

1530; | *Assertio missæ;* | *De canone missæ*. Ces deux ouvrages sont une défense de la messe; | *Histoire de la vie et des miracles de saint Beunon*, Leipsick, 1512, Dresde, 1594, in-4°; | et un grand nombre d'autres écrits de controverse.

* ENAMBUC (VANDROSQUE DIEL D'), fondateur des colonies françaises dans les Antilles, était cadet d'une maison de Normandie. Équipant à ses frais un brigantin armé de quatre canons, et monté par quarante marins aguerris et disciplinés, il partit de Dieppe en 1625, pour aller dans les mers des Antilles faire des prises sur les Espagnols. A peine arrivé aux îles Caïman, il y fut attaqué par une galère espagnole de 35 canons, qu'il contraignit à prendre la fuite. Quinze jours après, il aborda à Saint-Christophe, où il trouva quelques Français qui vivaient en bonne intelligence avec les insulaires. Cette île lui parut propre à former un établissement. Dans le même temps, les Anglais avaient abordé dans une autre partie de l'île, et s'y établissaient aussi. Les deux nations vivaient en harmonie, lorsque les insulaires résolurent de massacrer tous les Européens. Les colons, avertis de ce complot par une femme sauvage, punirent sévèrement les Indiens. Quelque temps après, trois mille sauvages, qui venaient au secours de ceux de l'île, attaquèrent les Européens; mais ils furent obligés de se rembarquer après avoir perdu les deux tiers de leur monde. Dès lors, tranquille possesseur, d'Enambuc s'occupa, pendant huit mois qu'il resta dans l'île, à cultiver du tabac et à abattre du bois d'acajou. Ayant chargé son navire de ces objets, il arriva heureusement à Dieppe, d'où il se rendit à Paris, et fut présenté au cardinal de Richelieu, qui, approuvant ses projets, lui délivra, ainsi qu'à son compagnon Durossey, une commission par laquelle ils étaient autorisés à établir une colonie française dans l'île Saint-Christophe, ou dans toute autre île qui serait comprise entre les 11e et 18e degrés de latitude septentrionale. Étant repartis pour Saint-Christophe en 1627, avec deux vaisseaux, leur traversée fut malheureuse; ils perdirent beaucoup de leur monde. Les Anglais s'emparèrent d'une partie des terres des Français. D'Enambuc défendit le reste par son courage et sa sagesse, jusqu'à ce qu'il vit arriver à son secours six vaisseaux du roi, qui défirent la flotte des Anglais, et les forcèrent à demander la paix. Mais à peine ces vaisseaux furent-ils partis, que les Espagnols firent une descente, et obligèrent les Français à quitter l'île. D'Enambuc, après avoir erré sur mer pendant trois semaines, aborda à Saint-Martin. Durossey, de son côté, ayant débauché quelques officiers, partit avec un des navires pour la France, où le cardinal de Richelieu le fit mettre à la Bastille. D'Enambuc, qui avait ranimé le courage de ceux qui étaient restés avec lui, les ramena à Saint-Christophe, que les Espagnols avaient abandonné. Il ne s'occupa plus que de faire prospérer sa colonie, et de prévenir les Anglais en formant des établissements dans les îles voisines. Ayant confié son projet sur la Guadeloupe à un de ses lieutenants, celui-ci le supplanta, prit

avec lui cent bons cultivateurs, et alla les installer en 1635 à la Martinique, où il bâtit le fort Saint-Pierre. Ayant laissé un gouverneur à la tête de cet établissement, il revint à Saint-Christophe. Quelque temps après, ce gouverneur, venant conférer avec d'Enambuc, fut poussé sur les côtes de Saint-Domingue, où les Espagnols le retinrent trois ans prisonnier. D'Enambuc, croyant qu'il avait péri, envoya à sa place son neveu, du Parquet, qui, élevé sous ses yeux, fit prospérer le nouvel établissement. D'Enambuc mourut à Saint-Christophe vers la fin de 1636, au moment où son zèle et la sagesse de son administration rendaient cette colonie tous les jours plus florissante. Le cardinal de Richelieu dit, en apprenant sa mort, que le roi avait perdu un de ses plus fidèles serviteurs. « Les habitants l'ont pleuré comme leur père, dit le P. du Tertre, les ecclésiastiques comme leur protecteur, et les colonies de Saint-Christophe, de la Guadeloupe et de la Martinique, l'ont regretté comme leur fondateur. »

ENCELADE, le plus puissant des géants qui voulurent escalader le ciel, était fils du Tartare et de la Terre. Jupiter renversa sur lui le mont Etna. Les poètes ont feint que les éruptions de ce volcan venaient des efforts que faisait ce géant pour se retourner; et que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissait des torrents de flammes.

* ENDELCHIUS, ou SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poète, naquit à Bordeaux dans le IVe siècle. Quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, évêque d'Auxone, d'après une épitaphe que celui-ci lui a consacrée dans ses "Parentalia". Ami de saint Paulin, évêque de Nôle, il embrassa, à son exemple, le christianisme. Vers la fin de sa vie, il se consacra à la retraite, et l'on croit même qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. Saint Paulin cite avec éloge les *Hymnes* d'Endelchius, composées sur la parabole des dix vierges de l'Evangile; mais elles ont été perdues. Il ne nous reste de ce poète qu'une églogue intitulée : *De mortibus boum*, faite à l'occasion d'une maladie contagieuse qui, vers l'an 377, fit de grands ravages dans la Turquie, l'Illyrie et la Flandre. Les interlocuteurs sont un païen qui se livre au désespoir, et un chrétien qui lui offre pour le consoler la pensée de la Providence. Cette pièce a paru pour la première fois en 1590, dans les "Epigrammata et poemata veterum", tome 2, page 448 et suivantes. Depuis elle a été imprimée séparément à Francfort, 1612, in-8°, avec des notes de Weitz; à Leyde, 1714, avec les mêmes notes et celles de Seber. Elle a aussi été insérée dans la "Bibliotheca Patrum", et dans différents recueils de poésies chrétiennes.

ENDYMION, berger de la Carie, petit-fils de Jupiter. Diane, ou la Lune, amoureuse de lui, venait le voir toutes les nuits. Elle en eut plusieurs enfants. Voilà ce que la fable rapporte. Mais ceux qui à travers ces voiles cherchent les vérités qu'elle cache quelquefois, prétendent qu'Endymion était un astrologue, qui le premier observa le cours de la lune.

ÉNÉE, prince troyen, était

fils de Vénus et d'Anchise, et père d'Ascagne. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son père, qu'il portait sur ses épaules, et menant Ascagne, son fils, par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint la main de Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avait été promise, fit la guerre au prince troyen, fut vaincu, et perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mézence, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la rivière Numique. Enée disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la rivière, ou il fut tué par les Toscans. Ascagne lui succéda. Virgile, dans son «Enéide», a inséré l'épisode des amours d'Enée avec Didon, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des temps séparés par un long espace. (*Voyez* Didon.) Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochard dans une Dissertation particulière; et son opinion est celle de la plupart des gens de lettres qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique. (*Voyez* Débora, Homère.)

ÉNÉE (Æneas Tacticus), un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissait du temps d'Aristote. Casaubon a publié un de ses *Traités* en grec, avec une version latine, dans le "Polybe", 1609, in-fol. Beausobre l'a donné en français, 1557, in-4°, avec de savants commentaires. [Cynéas, courtisan de Pyrrhus, fit un "Abrégé" du grand ouvrage d'Enée, que les généraux romains portaient toujours avec eux. C'est cet "Abrégé" qui nous reste, le grand ouvrage s'étant perdu.]

ÉNÉE de Gaze, philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le ve siècle, embrassa le christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un dialogue intitulé : *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsick en 1655, in-4°, avec la traduction et les savantes notes de Gaspard Barthius; [mais cette édition, ainsi que plusieurs autres qui en ont été faites, est très-incorrecte.] On la trouve aussi dans la "Bibliothèque des Pères".

ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, publia, à la prière de Charles-le-Chauve, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'Eglise latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette Eglise. Il mourut en 870.

*ENEMAN (Michel), théologien et orientaliste suédois, né en 1676 à Enkoeping, accompagna Charles XII à Bender, et entreprit en 1711, aux frais de ce prince, un voyage en Asie et en Egypte, dont la *Relation* parut à Upsal en 1740. Il mourut en 1714, peu de temps après avoir été nommé professeur de langues orientales à

Upsal. Eneman laissa une dissertation intitulée : *De Salute infantum sine baptismo decedentium, christianorum ac gentilium*, Greifswald, 1706, in-4°.

* **ENFIELD** (Guillaume), théologien anglais, né à Sudbury en 1741, a laissé : | *Sermons de divers auteurs sur les principaux sujets de la religion et de la morale, choisis et corrigés*, 1773; | *Sermons biographiques*, ou *Suite de discours sur les principaux personnages de l'Ecriture sainte*, 1777, in-12; | *Observations sur la propriété littéraire*, 1774, in-4°; | *L'Orateur*(The Speaker), 1775, in-8°. C'est un choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains anglais. | *Exercices d'élocution*, pour servir de suite à l'ouvrage précédent, 1780, in-12, etc. Il mourut le 3 novembre 1797.

* **ENGAU** (Jean-Rodolphe), célèbre jurisconsulte allemand, professeur à l'université d'Iéna, conseiller de la cour de Saxe-Veimar et d'Eisenach, naquit à Erfürt le 28 avril 1708. On a de lui : | *Elementa juris criminalis germanici civilis*, Iéna, 1756; | *Elementa juris criminalis germanico-carolini*, Iéna, 1738; 7e édition, 1777, in-8°, avec des observations; | *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, Iéna, 1739; 5e édition, 1765, in-8°, avec les additions de Schmidt; | *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent les chaires*, Weissembourg, 1787, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage avait d'abord été écrit en allemand; mais, en 1752, l'auteur lui-même le mit en latin, et l'augmenta de beaucoup. Engau mourut le 18 janvier 1755, âgé de 47 ans.

* **ENGEL** (Arnold), jésuite, nommé par Sotwel "Arnoldus Angelus", traduction latine de ses nom et prénom, était né à Maestricht en 1620. Il embrassa l'institut des jésuites en Bohême, l'année 1640, à l'âge de vingt ans, et professa pendant huit ans la rhétorique dans les colléges de la société. Il y fut pendant cinq autres années préfet des études. Il se voua ensuite à l'œuvre des missions avec un grand zèle, et y fit beaucoup de fruit. Il mourut à Prague vers l'an 1676, et laissa les ouvrages suivants : | *Consignati de omni statu homines, etiam principes, hoc sæculo ad fidem romanam conversi*, in-4°; | *Indago monocerotis, ab natura humana deitatis sagacissima venatrice, per quinque sensuum desideria amanter adornatæ*, Prague, 1658, in-4°; | *Plenilunium marianum, sive Oratio de beata Virgine*, ibid., 1657; | *Elegantiarum libri duo*. On y trouve l'épitaphe de saint-François-Xavier, en vers, ibid.; | un *Eloge* du même saint, ibid.; | l'*Oraison funèbre de l'empereur Ferdinand III*, ibid. Ces cinq derniers ouvrages sortirent des presses de l'université de Prague. | *Virtutis et honoris ædes in heroibus, et poematibus* XXV *græcolatinis illustrata*, Prague, 1671.

* **ENGEL** (Samuel), géographe, né à Berne en 1702, mort le 28 mars 1784, occupa plusieurs places importantes dans son pays. Il laissa : | *Mémoires et observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4°, avec cartes. Engel prétendait dans cet ouvrage (inséré d'abord dans le "Journal helvétique", et traduit ensuite en allemand) qu'il était

possible de pénétrer dans le grand Océan en naviguant par le nord. Le capitaine Philipps voulut en faire l'essai, et le résultat de cette expédition parut démentir les assertions d'Engel. | *Essais sur cette question* : " Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux" ? *par E. B. D. E.*, Amsterdam, 1767, in-4°, ou 5 vol. in 12. Parmi différentes hypothèses qu'il soutient dans ce livre, il prétend que l'Atlantide des anciens était située entre l'Afrique et l'Amérique, et servait à rapprocher les deux continents. Il entre ensuite dans beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible; et, au milieu de ces dissertations, il perd de vue ce qu'il annonçait par le titre de son ouvrage. | Il a écrit en assez mauvais français un *Mémoire sur la navigation de la mer du Nord*, 1779, où il revient toujours sur la possibilité de la navigation dans l'océan Boréal; | *Remarques sur la partie de la relation du capitaine Cook qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, avec une carte, Berne, 1781, un vol. in-4°. Engel contribua à établir dans sa patrie le système des greniers d'abondance, et favorisa, avec le célèbre Haller, la fondation de l'hôpital de la même ville.

* ENGEL (Jean-Jacques), littérateur prussien, né à Parchim, dans le duché de Mecklembourg-Schwerin, le 11 septembre 1741, d'un ministre protestant, fit de rapides progrès dans les mathématiques, la philosophie et les littératures ancienne et moderne. Les succès qu'avaient obtenus plusieurs de ses ouvrages, publiés à Leipsick, le firent nommer à une chaire à l'université de Gœttingue, puis à la place de directeur de la bibliothèque de Gotha. Engel, ne voulant pas s'éloigner de sa mère, refusa ces places; cependant, à sa sollicitation, il accepta, en 1776, une chaire de morale et de belles-lettres dans un des gymnases de Berlin, où il eut pour élève le prince royal de Prusse, qui, en 1787, ayant succédé à son oncle Frédéric II, sous le nom de Frédéric Guillaume III, nomma Engel directeur du théâtre de Berlin; il y eut pour coadjuteur le poète Ramler. Un ouvrage qu'il publia sur *la Théorie de l'art théâtral* lui avait fait donner cet emploi; mais il se retira, en 1794, à Parchim, auprès de sa mère. Rappelé bientôt à Berlin, le roi l'associa à l'académie des sciences de cette ville, et lui donna une forte pension. Il s'occupait à préparer l'édition complète de ses *OEuvres*, lorsque, apprenant que sa mère, âgée de 80 ans, était dangereusement malade, il voulut, quoique malade lui-même, aller recevoir sa dernière bénédiction. L'objet de sa tendre sollicitude expira dans ses bras; mais Engel ne lui survécut que peu de jours : il mourut dans sa patrie, le 28 juin 1802, à l'âge de 61 ans. On a de lui, parmi d'autres ouvrages : | *La Philosophie du Monde*, 1775, 2 vol. in-8°; | *Théorie de la Mimique*, Berlin, 1785, 2 vol. in-8°, où l'auteur tâche de démontrer l'influence qu'ont les passions sur les traits de la figure humaine; | *Miroir des princes*, Berlin, 1798, in-8°, qui contient de sages conseils pour les princes destinés à régner. | *Lorens Stalk*, roman, 1801, in-8°. On cite parmi ses comédies : | *Le Fils reconnaissant*, Leipsick, 1770; | *Le Page*

1774. Ces deux pièces ont été traduites en français ; la seconde l'est sous le titre des "deux Pages".

ENGELBERGE, ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultère par le prince d'Anhalt et le comte de Mansfeld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit de cette imputation. Mais, n'ayant point de preuve décidément favorable, elle se voyait dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu et de l'eau, en usage dans ce temps-là, et se disposait à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de "Roi d'Arles", et pour femme, Ermengarde, fille unique d'Engelberge. Cette princesse, devenue veuve, se fit bénédictine, et mourut saintement vers l'an 890.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de saint Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, laissa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : | *De ortu, progressu et fine imperii romani*, publié par les soins de Gaspard Bursch, Bâle, 1553, in-8°; Mayence. | *Tractatus super passionem secundum Matthæum*, 1603, in-8°. "Bibl. ascet". tom. 8; | *de Statu defunctorum*, "Bibl". tom. 9; | *de Causâ longævitatis hominum ante diluvium*, inséré dans le tom. 1er des "Anecdote" du P. Pez.

* ENGELGRAVE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Anvers en 1601, mort le 3 mai 1658, fut recteur du collége de Bruges, provincial de Flandre, et assista, en cette qualité, au neuvième chapitre général de l'institut, tenu à Rome. A son retour, il fut nommé recteur de la maison professe d'Anvers. C'était un religieux plein de zèle et de piété, pratiquant le vœu de pauvreté dans toute son étendue, et se refusant toutes les commodités de la vie, au point que, dans l'état de maladie, il ne voulait d'autres mets que ceux qu'on servait sur la table commune. On a de lui un ouvrage intitulé : *Meditationes per totum annum in omnes dominicas et festa*, Anvers, 1654, in4°.

* ENGELGRAVE (Henri), jésuite, frère du précédent, savant comme lui, né à Anvers en 1610, entra dans la société de Jésus à l'âge de 18 ans. Il sut faire marcher de pair la lecture de l'Écriture sainte et des saints Pères avec celle des auteurs latins; de sorte qu'il était aussi habile théologien que bon littérateur. Après avoir professé les humanités et la rhétorique, dans divers colléges, il fut successivement recteur de ceux d'Oudenarde, Cassel, Bruges et Anvers; il montra partout le même zèle à inspirer aux jeunes gens la piété et l'amour de l'Évangile, et à accélérer leurs progrès dans la connaissance des belles-lettres. Il était versé dans presque toutes les sciences, du moins on lui donnait, parmi ses confrères, la qualification de magasin des sciences, "officina scientiarum". Son amour pour l'étude ne l'empêchait pas de remplir les devoirs particuliers que lui imposait la règle de son ordre, ni de vaquer aux fonctions du ministère sacerdotal. Le P. Engelgrave a

laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Lux evangelica in omnes dominicas, duobus tomis*. La première partie parut à Anvers, en 1648, et la seconde en 1651. L'ouvrage, réimprimé dans son entier, sous différents formats, eut sept éditions. C'est une suite de *Sermons* qu'il avait prêchés dans différentes églises. | *Cœleste pantheon in festa et gesta sanctorum*, Cologne, 1647, reimprimé à Anvers, 1658, in-4°. C'est la continuation et une troisième partie de l'ouvrage précédent. | *Cœleste empyreum in festa per annum*, Cologne, 1668, in-fol.; réimprimé ibid., in-4°, et Amsterdam, in-8°; | *Cœlestis empyrei pars altera*, Cologne, 1669, in-fol.; réimprimé ibid., et à Amsterdam. Ces divers ouvrages forment une jolie collection de six volumes, ornés d'emblèmes ingénieux et de vignettes en taille-douce, gravés avec soin. | Des *Méditations sur la passion*, en langue flamande, Anvers, 1670, in-8°; | des *Pièces de poésie*, in-4°. Il avait commencé des *Commentaires sur les évangiles du carême*; sa mort ne lui laissa pas le temps de les achever.

* ENGELHUSEN (Thierri d'), né dans le duché de Hanovre, et mort en 1430, est connu par une *Chronique* en latin qui comprend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1420. Cette *Chronique* a été continuée par Mathias Doriny, et publiée à Helmstadt, 1671, in-4°, par Joachim Jean Madeo. Engelhusen était supérieur d'un monastère à Wittemberg.

* ENGELSCHALL (Joseph-Frédéric), dessinateur et poète, né à Marbourg, dans la Hesse, en 1739, d'un sur-intendant des églises protestantes, devint sourd à l'âge de 13 ans; mais ses dispositions pour l'étude surmontèrent cet obstacle, et il apprit avec succès la philosophie, l'histoire, les belles-lettres et la peinture. Engelschall pourvut à son existence en donnant des leçons de dessin, jusqu'en 1788, qu'il fut nommé professeur extraordinaire de belles-lettres à l'université de Marbourg; comme ce titre n'était qu'honorifique, on y ajouta celui de maître de dessin, avec d'honnêtes appointements. Il avait beaucoup d'instruction, et passait pour être un des bons poètes de l'Allemagne. Engenschall mourut le 28 mars 1797, âgé de 58 ans. On a de lui : | *Poésies*, imprimées en 1788; seconde édition, 1805, publiée par les soins de Justi, ami de l'auteur, et qui avait déjà publié un autre ouvrage (inédit) d'Engelschall, intitulé : | *Vie du célèbre peintre Jean-Henry Tischbien*, Nuremberg, 1799.

* ENGELSPACH Larivière, géologue de Bruxelles, consacra toute sa fortune à visiter le nord de l'Europe. Il publia, en 1826, | une *Notice sur le calcaire magnésien*, | et plus tard une *Description géognostique du Luxembourg*, in-4°; | des *Considérations sur les blocs erratiques de roches primordiales*, in-8°, 1829; | enfin, *de la Géognosie sous ses différents rapports*, 1830. Il prit une grande part aux événements de la révolution de septembre, et mourut au bain, frappé d'apoplexie, le 21 juillet 1832.

ENGHIEN (François de Bourbon comte d'), fils de Charles de Bourbon, naquit au château de la Vère, en 1518. Son courage, ses talents militaires se développèrent

de bonne heure. François Ier, alors en guerre avec Charles-Quint, donna, en 1543, au comte d'Enghien la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, y prit plusieurs villes, et gagna la bataille de Cérisoles, le lundi de Pâques, 1544. Ce prince s'empara ensuite du Montferrat, à l'exception de Casal. L'année d'après, se jouant avec de jeunes seigneurs à la défense d'un fort de neige, il y fut tué par accident, à l'âge de 27 ans.

* ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri DE BOURBON, duc D'), fils de Louis-Henri-Joseph de Bourbon, et de Louise-Thérèse-Mathilde d'Orléans, né à Chantilly, le 2 août 1772, se distingua autant par son application à l'étude que par son habileté dans tous les exercices du corps. Il montra dès sa première jeunesse ce caractère noble et ferme qu'il ne démentit pas dans les moments les plus critiques de sa vie. Créé, en 1788, chevalier du Saint-Esprit, il siégea quelques jours après au parlement de Paris. Comme il avait à ses côtés le prince de Condé et le duc de Bourbon, le président fit observer que c'était la première fois que la cour de Paris voyait siéger ensemble dans son sein, le grand-père, le père et le petit-fils. Le 16 juillet 1789, d'Enghien quitta la France, et se rendit en Flandre en 1792, avec son père, sous les ordres duquel il fit la campagne de cette année, jusqu'à ce que, le corps du duc de Bourbon ayant été dissous, il alla à Brisgaw rejoindre l'armée que commandait son grand-père. Ce fut, surtout, le 2 décembre 1793, au combat de Bestheim, que l'on reconnut en lui le digne rejeton de Condé. En 1794, il fut reçu chevalier de St.-Louis. On place à cette époque le commencement de sa passion pour la princesse Charlotte de Rohan Rochefort. Au mois de juillet 1795, le duc de Bourbon partit pour l'Angleterre, et pour la première fois se sépara de son fils. Ils ne prévoyaient pas qu'ils ne devaient plus se revoir! L'année suivante, le prince de Condé donna le commandement de son avant-garde à son petit-fils. Une des actions les plus brillantes de cette campagne fut la défense du pont de Munich, où se trouvait le duc d'Enghien. Ce prince s'était tant de fois distingué par ses talents militaires et sa bravoure, qu'il avait excité l'admiration de l'armée républicaine. Mais celui qui connut le mieux le mérite du duc d'Enghien, et ce qu'il pouvait faire un jour, ce fut Buonaparte : il le craignit et résolut de l'assassiner. Le traité de Léoben ayant été conclu, en 1797, avec l'Autriche, cette cour ordonna le licenciement de l'armée de Condé, qui passa en Russie; mais, en 1799, le duc d'Enghien revint en Souabe, où il fut chargé de défendre Constance. Les républicains ayant surpris, à Zurich, le prince russe Kertschacow, le corps de Condé, qui protégait sa retraite, repassa le Rhin après un combat sanglant. Dans l'affaire de Rosenheim, d'Enghien, quoiqu'il n'eût que deux mille hommes contre une division tout entière, se soutint depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, et ne perdit qu'une lieue de terrain. Après l'affaire, le prince rencontra un hussard républicain blessé, étendu dans un champ. Il le fit

relever, lui céda son propre lit, ordonnant à son chirurgien d'avoir pour lui tous les soins que ses blessures exigeaient. Quand le hussard fut rétabli, il le fit reconduire aux avant-postes républicains. Pour la seconde fois, et par suite du traité de Lunéville, en 1801, le corps de Condé fut dissous. Ce prince se rendit en Angleterre, et le duc d'Enghien s'établit à Ettenheim, où demeurait le cardinal de Rohan avec sa nièce, la princesse Charlotte. Des changements politiques ayant fait passer, en 1802, les états du cardinal sous la domination de Baden, le duc obtint du margrave l'autorisation de continuer à habiter à Ettenheim, où demeuraient encore la princesse Charlotte et son oncle. Il y partageait son temps entre la culture des fleurs, et l'exercice de la chasse, lorsqu'en 1804, Buonaparte, prétextant qu'il était à la tête d'une conspiration dans laquelle trempaient Pichegru et les ducs de Polignac, etc., envoya des émissaires (*Voy.* CAULAINCOURT), pour s'emparer de sa personne. Dans la nuit du 15 mars, la maison fut investie par quatre cents hommes, parmi lesquels étaient plusieurs gendarmes qui, seuls, savaient quelle était la personne qu'ils allaient arrêter. Le duc, que le dévouement du baron de Grunstein aurait pu sauver, s'il avait consenti à se faire passer pour lui, trahi d'ailleurs par la franchise imprudente du bourgmestre d'Ettenheim, fut transporté à la citadelle de Strasbourg, et de là au château de Vincennes. Il y arriva le 20. Le prince prit un léger repas, et dans ce moment même on creusait la fosse où son corps devait être déposé. On l'éveilla en sursaut vers onze heures du soir. Conduit dans une chambre du pavillon du milieu, vis-à-vis du parc, il y trouva réunis Hullin, commandant des grenadiers à pied de la garde, Guiton, colonel du 1er régiment de cuirassiers, Bazancourt, commandant le 4e d'infanterie légère; Ravier, colonel du 18e régiment de ligne; Barrois, colonel du 96e de ligne; Rabbe, colonel du 2e de la garde municipale de Paris; d'Autencourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, remplissant les fonctions de rapporteur; Molin, capitaine au 18e d'infanterie de ligne, greffier; tous nommés par Murat, gouverneur de Paris. Interrogé pourquoi il avait porté les armes contre son pays : « J'ai combattu, répondit le prince, avec ma famille, pour recouvrer l'héritage de mes ancêtres; mais, depuis que la paix est faite, j'ai posé les armes, et j'ai reconnu qu'il n'y avait plus de rois en Europe. » Cette réponse interdit les juges, qui n'osèrent prononcer le fatal arrêt. Ils écrivirent à Buonaparte, qui tint sur-le-champ un conseil privé aux Tuileries. Cambacérès essaya de sauver les jours de la victime : « Et depuis quand êtes-vous devenu avare du sang des Bourbons?... » lui demanda le tyran en colère. La lettre envoyée à Buonaparte par la commission militaire revint à quatre heures; au bas de cette lettre était écrit : "Condamné à mort". A peine est-elle arrivée, qu'on sort de la salle du conseil, et on descend dans le fossé par un escalier obscur et tortueux. Le prince se retournant alors vers l'officier.... « Est-ce

que l'on veut me plonger tout vivant dans un cachot?.... Suis-je destiné à périr tout vivant dans les oubliettes?...... » — « Non, monseigneur...... soyez tranquille, » répond l'officier des gendarmes d'élite qui allaient fusiller d'Enghien, et qui avait été élevé dans la maison de Condé. En même temps, la femme du commandant de Vincennes, sœur de lait du prince, et qui l'avait reconnu à son arrivée, se livrait à sa douleur. Son mari, croyant la tranquilliser : « Rassure-toi, lui dit-il, le bruit que tu vas entendre n'est que pour l'effrayer. » On arrive au lieu du supplice, dans la partie orientale des fossés du château et à l'entrée d'un petit jardin. En voyant tous ces apprêts, le prince s'écrie : « Ah! grâce au ciel, je mourrai de la mort du soldat. » Il demande ensuite un ministre de la religion, et n'obtient pour toute réponse que ces paroles, accompagnées d'un sourire moqueur : « Est-ce que tu veux mourir comme un capucin? Tu demandes un prêtre; bah! ils sont tous couchés à cette heure-ci. » Le prince laisse tomber sur l'interlocuteur un regard de pitié, s'agenouille, élève son âme à Dieu, et, se relevant, il témoigne le désir qu'une tresse de ses cheveux soit remise à la princesse de Rohan. Ce fut le faible du jeune héros, Il eut dû le dépouiller à sa mort. Un aide-de-camp de Buonaparte, présent à l'exécution avec Murat, saisit la boucle, et dit : « Personne ne doit faire ici les commissions d'un traître..... » Le prince se recueille, prie encore, et au moment d'être frappé, « Allons, mes amis, dit-il aux gendarmes...— « Tu n'a pas d'amis ici... » lui répond Murat, dont la lanterne éclairait d'Enghien. — Les coups partent, la victime tombe couverte de sang : des soldats jettent le corps tout habillé dans le fossé préparé d'avance, et une énorme pierre est aussitôt roulée sur la tête. Ainsi, périt à trente-deux ans, le dernier rejeton d'une famille si féconde en héros. Le président de la commission rendit, le lendemain, compte, chez Cambacérès, de l'événement de la veille. Il loua le courage du prince, et dit : « Ses réponses ont été fort simples; mais heureusement il nous a dit son nom; car, ma foi, sans cela, nous aurions été fort embarrassés. » On fit à Londres comme à St-Pétersbourg des obsèques solennelles à la mémoire du duc d'Enghien. Elles ne furent célébrées à Paris qu'à la rentrée des Bourbons. Sur les indications d'un garde d'artillerie et d'un paysan de Vincennes, qui avait creusé la fosse du prince, on fit une enquête le 18 mars 1816. C'est le bout d'une botte qui servit à découvrir le corps, jeté dans la fosse sans précaution. Il y était sur le ventre, les bras croisés sur la poitrine, et avait une grosse pierre sur la tête, qui paraissait y avoir été mise à dessein : les jambes étaient dans une position forcée. Après avoir recueilli les os, on les mit dans un linceul. Parmi ces dépouilles, on trouva un anneau, une chaîne d'or que le prince portait habituellement à son cou, quatre-vingts ducats, des fragments de casquette, et même des cheveux. Une chapelle ardente fut établie dans la salle même où l'inique jugement avait été prononcé, et sur le lieu où était tombée la victime, on éleva une pyramide avec cette courte

inscription : " Hic cecidit ". Plusieurs ouvrages ont jeté un jour affreux sur l'assassinat du duc d'Enghien, et pourtant Buonaparte prétendit, jusque dans son testament, n'avoir fait qu'un acte de souveraineté.

ENGLEBERT (Corneille), peintre très-célèbre du XVIe siècle, naquit à Leyde. Il eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art.

*ENGLEFIELD (Charles-Henri, sir), savant Anglais, mort à Londres le 21 mars 1822, a publié les ouvrages suivants : | *Tables des lieux apparents de la comète de* 1661, *dont le retour est attendu en* 1789, *avec une nouvelle méthode de se servir du réticule rhomboïde*, 1788, in-4°; | *Lettre à l'auteur de la Revue sur les protestants dissidents*, 1790, in-8°; | *Revue sur les motifs de la séparation des protestants de l'église romaine*; | *Sur la détermination de l'orbite des comètes d'après la méthode du P. Boscovich et celle de M. de La Place*, 1793, in4°; | *Promenade à Southampton, avec des gravures représentant ses antiquités*, 1801, in-8°; | *Promenade dans l'île de Wight, avec des gravures représentant ses antiquités*. Il a aussi donné beaucoup d'articles dans les " Mémoires de la société des antiquaires ", et dans celle de Linné.

* ENGLISH (Esther), Anglaise du temps de la reine Elisabeth et de Jacques Ier, s'était rendue célèbre par son admirable écriture. Il reste encore quelques-uns de ses ouvrages, qui sont fort recherchés. Un des plus curieux est intitulé : *Stances de huit vers sur la vanité et la fragilité des choses humaines, écrites par Ester Inglih, le* 1er *de janvier* 1600. Les vers sont français et anglais, les uns écrits en lettres romaines, les autres en lettres italiques; le tout est environné d'une guirlande de fleurs et de fruits. Sur une feuille est le portrait d'Esther English en miniature; ce livre est un chef-d'œuvre.

*ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), de l'ordre de Saint-Augustin, né à Nedonchal en Artois, le 24 mars 1727, mort en 1780, se livra à l'étude des sciences, de la mécanique et de la musique, et s'occupa particulièrement des instruments à touches et de leur construction. On lui doit la *Tonotechnie*, ou *L'art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts, mécaniques*, in-8°, fig. C'est le premier ouvrage qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instruments avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au Père Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'« Art du facteur d'orgues» de D. Bedos. On a encore de lui une *Description des insectes de l'Europe, peints d'après nature par Ernest*, in-4°, première partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons du jour. Cet ouvrage, bien exécuté, a été continué, et contient 29 cahiers, qui se relient ordinairement en 8 vol.

* ENGRAND (Henri), né à Saint-Fiacre, près Meaux, le 12 décembre 1753, mort le 10 octobre 1823, entra dans la congrégation de Saint-Maur, d'où il se rendit à Laon, pour y occuper la place de professeur de rhétorique. Nommé à la chaire de philosophie, et puis de théologie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, il professa

cette dernière science, jusqu'en 1789, première époque de la révolution française, qui l'empêcha d'embrasser la carrière ecclésiastique. Sans fortune, il se livra à l'enseignement dans un pensionnat de demoiselles à Reims, et fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville, emploi dans lequel il montra beaucoup de zèle et d'intelligence, quoiqu'il n'en retirât aucun salaire. Il laissa plusieurs ouvrages élementaires estimés : | *Principes de la Langue française, rappelés à leurs plus simples éléments*, 2e édition, 1809, in-12; 3e édition, 1813, in-12; | *Leçons élémentaires sur l'Histoire de France, depuis le commencement de la monarchie, jusqu'au* 18 *brumaire an* VIII; 2e édition, 1809; 4e édition, arrivant jusqu'à la restauration de 1814, inclusivement, 1821, in-12; 5e édition, arrivant jusqu'en 1817, publiée en 1822; | *Leçons élémentaires sur la Mythologie, etc.* Cet ouvrage eut sept éditions, la 4e est de 1809, in-12; | *Leçons élémentaires d'Histoire romaine;* elles eurent huit éditions, la 3e est de 1809; | *Leçons élémentaires sur l'Histoire ancienne et l'histoire grecque*. Cet ouvrage compte huit éditions, la 4e est de 1813, in-12.

ÉNIPÉE, berger de la Thessalie, se métamorphosa en fleuve pour surprendre la nymphe Tiropi, et eut d'elle Pélias et Nélée.

ENJEDIM, ou ÉNYEDIN (Georges), un des plus subtils unitaires qui aient fait des remarques sur l'Écriture sainte. On a de lui : *Explicatio locorum Scripturæ veteris et novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4° : ouvrage pernicieux et rempli de vains sophismes. Cet auteur, né en Transylvanie, ministre et sur-intendant dans sa patrie, mourut le 28 novembre 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Étiene Basilius, unitaire de Coloswar. Mais [l'ouvrage d'Enjedim a été réfuté par Richard Simon, dans son "Histoire critique des Commentateurs du Nouveau-Testament". Enjedim a donné d'autres ouvrages, comme *De divinitate Christi*, etc.]

* ENJUBAULT DE LA ROCHE (M.-E.), député de la sénéchaussée du Maine aux états-généraux, en 1789, siégea en 1792 à la convention, où il ne s'occupa guère que des finances. Lors du procès de Louis XVI, il vota conditionnellement la mort de ce prince, et vécut, pendant le règne de la terreur, dans une obscurité à laquelle il dut son salut. Il entra au conseil des cinq-cents lors de l'organisation de cette assemblée, et en sortit en 1798; mais il y fut presque aussitôt réélu. L'année suivante, nommé membre du corps-législatif, il y siégea jusqu'en 1803, époque à laquelle il obtint un emploi au ministère des finances.

* ENNERY (MICHELET D'), archéologue, né à Metz en 1709, mort à Paris en 1786, consacra toute sa vie au soin de recueillir les médailles les plus précieuses, et voyagea dans ce but en Italie et en Allemagne. Un prince eût pu montrer avec orgueil sa riche collection de 22,000 médailles, dont 20,000 antiques. Le Catalogue qui en a été publié après sa mort, Paris, 1788, in-4°, fig., tient un rang distingué parmi les ouvrages numismatiques.

* ENNERY (comte D'), gouver-

neur des Antilles françaises, né à Paris vers 1730, suivit de bonne heure la carrière militaire, fit les campagnes de la guerre dite de Sept Ans, et devint maréchal-de-camp. Nommé gouverneur des Antilles, il se fit chérir des colons, favorisa l'industrie, et protégea le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichement de l'île Ste-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouvelle. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé à solliciter son rappel en France, il reçut de Louis XVI l'invitation la plus pressante de retourner aux Antilles : « Votre réputation, lui écrivait le monarque, me servira beaucoup à St-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé qu'il fixa, de concert avec les autorités de la partie espagnole, les limites des possessions des deux puissances dans cette île. Mais il ne put résister long-temps à l'influence de ce climat brûlant, et mourut vers 1786.

* ENNETIÈRES (Marie D'), vivait dans le XVIe siècle, et publia divers *Traité*, et une *Épître* contre les Turcs, les juifs et les luthériens. Elle exerça souvent sa plume contre les protestants.

*ENNETIÈRES (Jean D'), sieur de Beaumetz, poète médiocre, né à Tournai vers la fin du XVIe siècle, mort dans la même ville en 1650, a laissé : | *Les amours de Théagènes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16; | *Les quatre baisers que l'âme dévote peut donner à son Dieu dans le monde*, ibid., 1641, in-12; —*Ste-Aldegonde*, tragédie, ibid., 1645, in-8°.

ENNIUS (Quintus), né à Rudius, en Calabre, l'an 240 avant J.-C., obtint, par ses talents, le droit de bourgeoisie à Rome : honneur dont on faisait alors beaucoup de cas. [Après avoir demeuré long-temps en Sardaigne, où Caton l'ancien était préteur, celui-ci l'emmena à Rome, et lui donna une maison sur le mont Aventin.] Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes ; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation. Ce siècle n'était pas celui de la belle latinité. On le sent en lisant Ennius ; mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avait beaucoup profité dans la lecture du dur et grossier Ennius. Il en avait pris des vers entiers, qu'il appelait "des perles tirées du fumier". Ennius mourut de la goutte, l'an 169 avant J.-C. Scipion-l'Africain, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avait mis en vers héroïques les *Annales* de la république romaine : il avait aussi fait quelques *Satires ;* mais il ne nous reste que des fragments de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4°, et dans le "Corpus poetarum latinorum" de Maittaire.

ENNODIUS (Magnus Félix), né à Arles, vers 473, et originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui, de son côté, se fit religieuse. Ses vertus et ses talents le firent élever sur le siége de Pavie, vers l'an 511. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion des Églises grecque et latine. Il fit en Orient, deux voyages qui

ne servirent qu'à faire connaître les artifices de l'empereur Anastase et la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mourut saintement, le 17 juillet 521. Le P. Sirmond donna au public, en 1612, une bonne édition de ses *OEuvres*, in-8°. Elles renferment : | neuf livres d'*Épîtres*, recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps ; | dix *Recueils d'œuvres diverses* ; | *La défense du concile de Rome*, qui avait absous le pape Symmaque ; | vingt-huit *Discours* ou *Déclamations* ; | des *Poésies*.

ÉNOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son père la première ville. Ce mot, dans l'origine, ne signifiait qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn et Énoch en firent une pour eux et pour leurs descendants; elle fut appelée "Énochie".

ÉNOCH, ou HÉNOCH, fils de Jared et père de Mathusalem, né l'an 3412 avant J.-C., fut enlevé du monde pour être placé dans le paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence. (*Voy.* ÉLIE.) On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Église, un ouvrage plein de fables sur les astres, sur la descente des anges sur la terre, etc. ; mais il y a apparence que cette production avait été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les saintes Écritures, se jouaient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbéciles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Énoch, a été défiguré par des mains infidèles ; ils se fondent sur ce que saint Jude, dans son Épître canonique, paraît en citer un passage. Mais saint Jude cite Énoch, sans parler de son livre ; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres. (*Voyez* JUDE.)

ENOS, fils de Seth et père de Caïnan, né l'an 3799 avant J.-C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Être suprême.

*ENS (Gaspard), historien, né à Lorch, dans le Wurtemberg, vers 1570, mort vers 1640, a publié jusqu'à dix volumes dans une année, sur des objets entièrement opposés. Ses ouvrages les plus connus s'élèvent au nombre de vingt-deux, tous en latin, et roulant sur différents sujets d'histoire, de politique, de critique, de poésie, etc. Nous citerons les plus remarquables : | *Mercurius gallo-belgicus*, Cologne, 1604, et suiv. Ens en publia six volumes, depuis le 4e jusqu'au 9e. | *Annales sive Commentaria de bello gallo-belgico*, ibid., 1606, in-8°; | *Belli civilis in Belgio per* XL *annos gesti historia*, *usque ad annum* 1609, *ex belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610 ; | *Mauritiados libri* VI, *in quibus belgice describitur civilis belli causa*, *illustris Mauritii natales et victoriæ explicantur*, ibid., 1612, in-8° ; | *Rerum hungaricarum historia*, *libris* IX *comprehensa*, ibid., 1604, in-8°. Les biographes hongrois, tout en louant l'élégance du style d'Ens, lui reprochent plusieurs inexactitudes ; | *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4° ; | *Morosophia, sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*. C'est

une imitation de l'ouvrage de Spelto, publié avec le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4°; ibid., 1620-21, in-8°; | *Heraclitus, de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12, etc. Ens a publié aussi des *Poésies latines*, dont une partie a été insérée dans les " Deliciæ poetarum germanorum", tome 2, page 1236 et suiv. Et, pour prouver qu'il n'oubliait aucun genre de littérature, il a donné une traduction latine du roman de " Gusman d'Alfarache", sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8°.

*ENS (Jean), théologien protestant, ministre et professeur en l'université d'Utrecht, né en 1682 à Quadick dans le Westfrise, mort en 1732, a laissé : | *Bibliotheca sacra, sive Diatribe de librorum Novi Testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8°; | *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4°; | et d'autres ouvrages en hollandais dirigés contre Voët, Frugtice et leurs adhérents.

ENT (Georges), né à Sandwich, dans le comté de Kent, en 1603, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du collége des médecins sous Cromwel, et fut fait chevalier par Charles II. Il mourut à Londres le 13 octobre 1689. On a de lui : | *De respirationis usu primario*, 1679, in-8°; | *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8°, en faveur de Harvée; | des *Mémoires* dans les " Transactions philosophiques". [La renommée d'Ent était si grande, que Charles II assistait souvent à ses leçons. Ce fut dans une de ces occasions que ce roi le créa chevalier.]

*ENSENADA (Zenon-Silva marquis DE LA), ministre d'Espagne sous Ferdinand VI, né de parents obscurs, mort en 1762, fut d'abord teneur de livres chez un banquier de Cadix. S'élevant par degrés, du poste d'intendant d'armée il passa au ministère, où il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, et créa de nouveau, pour ainsi dire, la marine espagnole. Sa modestie égalait ses talents. Le nom qu'il prit après que le roi Ferdinand VI eut voulu lui conférer un titre de noblesse, en est la preuve : " Ensenada" signifie "rien en soi". Les intrigues de cour du duc de Huescar le firent disgracier; mais il ne se montra jamais supérieur à sa place qu'après qu'il l'eut perdue. Le roi qui le regrettait, le rappela; cependant les cabales de ses ennemis parvinrent à le tenir éloigné du ministère.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du v[e] siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaise, roi des Goths, étant entré en Italie l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différents endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proche de la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit était encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitants de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent, en 413, les 24 maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, et

dédiée à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier appelé "Rialto", qui est le plus ancien de la ville.

* ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, dont le véritable nom était HANSE ou JEAN, épousa en 1238, à peine âgé de 14 ans, Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni, en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo, vicomte de Pise. Il était ainsi possesseur de toute la Sardaigne, dont une partie lui était déjà soumise. Son père l'employa dans ses guerres injustes contre l'Église; il porta le fer et le feu dans la marche d'Ancône, ce qui lui attira l'excommunication de Grégoire IX. En 1241, à la tête de la flotte sicilienne et pisane, il battit, le 3 mai, les Génois, et fit prisonniers les prélats appelés par le pape à un concile, pour prononcer sur la conduite de l'empereur. Ayant porté, quelques années après, ses armes dans la Lombardie, il fut complétement battu à la bataille de Fossalto, et fait prisonnier par les Bolonais, qui le conduisirent en triomphe dans leur ville, et le condamnèrent à une prison perpétuelle : il n'avait alors que 25 ans. Il mourut au bout de 25 ans de captivité, en 1772. Un poète (le Tassoni) lui a consacré quelques chants dans son poème de la "Secchia rapita".

* ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine BRUNY D'), né à Aix en 1740, d'un président au parlement de Provence, puis a chez les jésuites des sentiments de piété que n'altérèrent jamais ni la vie militaire, ni l'exemple de ceux avec qui il vécut. Il entra dans la marine, et eut en 1778 le commandement d'une frégate de 32 canons, avec laquelle il convoya plusieurs bâtiments marchands du port de Marseille, dans les échelles du Levant. Rencontré par deux corsaires dont chacun était plus fort que sa frégate, il couvrit son convoi avec tant de courage et d'habileté qu'il ne perdit aucun des vaisseaux qu'il était chargé d'escorter. Il était déjà capitaine de vaisseau, lorsque Castas le nomma directeur adjoint des ports et des arsenaux de la marine. En 1785, le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié, et lorsque son terme fut près d'expirer, on le nomma gouverneur de l'île de France. Ses talents l'ayant fait juger propre à aller à la recherche de l'infortuné Lapeyrouse, il partit pour cette glorieuse expédition au mois de septembre 1791, avec ordre de toucher à toutes les côtes que Lapeyrouse devait visiter après son départ de Botany-Bay. Ses recherches furent infructueuses; mais les nouvelles découvertes qu'il fit rendirent sa campagne utile aux sciences et au commerce. Il se dirigeait vers l'île de Java, lorsqu'il fut attaqué du scorbut, auquel il succomba le 20 juillet 1793. Rossel, qui servait depuis 8 ans sous cet illustre navigateur, a rédigé ce dernier "Voyage", imprimé à Paris en 1818. On y a joint un "Atlas" rédigé par Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe de l'expédition.

ENVIE, divinité allégorique. On la représente avec des yeux égarés et enfoncés, un teint livide et le visage plein de rides, coiffée de couleuvres, portant trois serpents d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un ser-

pent qui lui ronge le sein. Horace défie les tyrans d'inventer un supplice égal à celui que l'Envie fait souffrir à ses victimes :

Invidiæ siculi non invenere tyranni
Majus tormentum.

* ENZINA (Jean DE LA), véritable fondateur du théâtre espagnol, né vers l'an 1446, d'une famille illustre de la Vieille-Castille, mourut vers 1532. Sa première *Comédie* fut jouée lors du mariage de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de Castille. Ses autres *Pièces* furent représentées à la cour et devant les principaux seigneurs. Il augmenta ensuite sa réputation par un *Art poétique* (*Arte de trovar*), qu'il dédia au prince don Jean. Il réunit dans cet ouvrage, le second en ce genre qui paraissait en Espagne, les principaux préceptes des poètes grecs et latins. La Enzina ne se distingua pas seulement dans la carrière littéraire; il fut chargé par Ferdinand de plusieurs missions auprès des cours de Rome et de Naples. La première édition de ses ouvrages parut à Salamanque en 1507, du vivant de l'auteur. Elle comprenait plusieurs volumes qui contenaient des *Poèmes*, des *Odes*, des *Chansons* et douze *Comédies*. On regarda alors comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique celle qui a pour titre: *Placida y Victoriano*. Les ouvrages de ce poète sont remarquables par un style pur, des pensées brillantes et une élégance inconnue jusqu'à l'époque où il écrivait.

ENZINAS (François), né à Burgoz, en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de DRYANDER, et de DUCHESNE en français. Il fit ses études à Wittemberg, sous Mélanchton, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchton, une *Traduction* du Nouveau-Testament en espagnol, 1542, in-8°, qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, et de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles le lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La *Version* ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant 15 mois : il s'évada l'an 1515, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, et se rendit à Genève, auprès de Calvin, en 1552. On ne sait rien de lui après cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, Genève, in-8°. Cette *Histoire* fait partie du Martyrologe protestant, imprimé en Allemagne. C'est l'*Histoire* apologétique des calvinistes et des luthériens punis pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, etc.

EOBANUS HESSUS (Elius), fut surnommé "Hessus", parce qu'il naquit le 9 janvier 1488 sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. [Né de parents pauvres, il dut son éducation aux moines de Fleine, dont le couvent était près de son village. Des personnes charitables l'aidèrent ensuite à la terminer. Dès l'âge de seize ans, il se fit connaître par son poëme de *Philotas*, qui le mit au rang des bons poètes latins.] Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marbourg, où le landgrave de Hesse l'avait appelé. Il mourut dans cette ville le 5 octobre 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un

bon poète, ennemi de la satire, du mensonge et de la duplicité. Nous avons de lui un grand nombre de *Poésies;* les vers coulaient de sa plume. Il avait la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont: | des *Traductions* en vers latins de Théocrite, Bâle, 1531, in-8°, et de l'"Iliade" d'Homère, Bâle, 1540, in-8°; | des *Élégies*, dignes des siècles de la plus belle latinité; | des *Sylves*, in-4°; | des *Bucoliques*, estimées, Halle, 1539, in-8°; | *Ipsius et amicorum Epistolæ*, in-fol.; | une *Traduction*, en vers élégiaques des "Psaumes" de David. Ses *Poésies* ont été publiées sous le titre de "Poematum farragines duæ", Halle, 1539, in-8°, et Francfort, 1564, dans le même format. Camerarius a écrit sa "Vie", imprimée à Leipsick en 1696, in-8°.

ÉOLE, fils d'Hippotas, descendant de Deucalion, vivait, dit l'histoire ou la fable, du temps de la guerre de Troie, et régnait dans les îles Eoliennes situées au nord de la Sicile, les mêmes que celles où Vulcain tenait ses forges. C'était un prince assez habile, pour son temps, dans l'art de la navigation; mais tout cela est presque aussi incertain que ce que les poètes ont débité de son empire sur les vents.

* EON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Timothée D'), né à Tonnerre le 5 octobre 1728, fut jugé du sexe féminin. Son extrait de baptême porte le nom de Charlotte, etc. Son père était avocat au parlement, conseiller du roi, et subdélégué de l'intendance de la généralité de Paris. Le jeune d'Eon, pour marcher sur ses traces, fut reçu docteur fort jeune, et ne tarda pas à faire partie du corps des avocats au parlement de Paris. Il cultivait en même temps les belles-lettres, et s'appliquait à la politique. S'étant fait connaître par deux ouvrages, l'un sur les *Finances de la France,* et l'autre sur *l'Administration des peuples anciens et modernes*, il fut présenté au roi par le prince de Conti, directeur du ministère secret de Louis XV, pour remplir une mission délicate à la cour de Russie. Il réussit à faire souscrire par l'impératrice Élizabeth un traité d'alliance avec la France, et à faire remplacer le chancelier Bestucheff, opposé aux cabinets de Vienne et de Versailles, par le comte Voronzoff, dévoué à ces puissances. On le nomma capitaine de dragons et secrétaire d'ambassade. Mais sa mauvaise santé le força bientôt à solliciter son rappel. Voyant sa carrière politique interrompue, il se jeta dans celle des armes, et la manière éclatante dont il se signala à Hoxter, Utrop, Eimbeck et Ostervick, en ajoutant à sa réputation, redoubla l'admiration de l'Europe, où l'on était persuadé généralement qu'il était une femme sous des habits d'homme. A la paix, envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais, son zèle et son activité le rendirent maître de plusieurs papiers, dont il envoya aussitôt une copie à Versailles; et, lorsque le duc de Nivernais retourna en France, il fut nommé résident, puis ministre plénipotentiaire. Mais ce fut là le terme de sa

fortune. Une paix honteuse avait été signée ; ceux qui l'avaient négociée, craignant que le chevalier d'Eon, qui correspondait directement avec Louis XV, ne lui découvrît ce qui s'était passé, réussirent à le perdre dans l'esprit de ce monarque. Le chevalier d'Eon resta quatorze ans dans une espèce de proscription en Angleterre. Les discussions et les paris énormes auxquels on se livrait sur son sexe, sans qu'il parût y faire la moindre attention, engagèrent les comtes de Vergennes et de Maurepas à le rappeler en France à la condition qu'il prendrait des habits de femme. Ce ne fut qu'après de longues hésitations qu'il se décida à paraître dans le monde sous le titre de "chevalière d'Eon". Ce changement lui attira une vive querelle à l'Opéra ; et, pour calmer, disait-on, sa juste colère, il fut envoyé au château de Dijon, au lieu d'y voir envoyer celui qui l'avait si indignement provoqué. Quand son exil fut fini, il se retira à Tonnerre, passa à Londres en 1783, et se trouvait dans cette ville, lorsque la révolution française éclata. Il vint offrir ses services au gouvernement, qui les refusa ; il était alors redevenu homme. Étant repassé en Angleterre, on le mit en son absence sur la liste des émigrés. Dès ce moment son existence ne fut plus qu'une série de malheurs ; il se serait même vu livré aux horreurs de la misère, sans les secours du P. Elisée, premier chirurgien de Louis XVIII, qui l'assista jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mai 1810. L'inspection et la dissection de son corps, prouvèrent que le chevalier d'Eon appartenait exclusivement au sexe masculin ; mais on chercherait en vain à connaître les raisons politiques qui purent engager un diplomate, un militaire, un chevalier de Saint-Louis à prendre des habits de femme. Les ouvrages du chevalier d'Eon ont été recueillis en 1775, 13 vol. in-8°, sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Les principaux sont : | *Mémoire sur les différends avec M. de Guerchy* ; | une *Histoire des papes*, où l'on pourrait trouver quelque chose à redire ; | *une Histoire politique de la Pologne* ; | *Recherches sur les royaumes de Naples et de Sicile* ; | *Recherches sur le commerce et la navigation* ; | *Pensées sur le célibat et les maux qu'il a occasionés en France* ; | *Mémoires sur la Russie et son commerce avec les Anglais* ; | *Histoire d'Eudoxie Fœderowna* ; | *Observations sur le royaume d'Angleterre*, etc. ; | *Détails sur toutes les parties des finances en France* ; | *Mémoires sur la situation de la France dans l'Inde, avant la paix de* 1763. La Fortelle, officier, a publié à Paris, en 1779, un vol. in-8° intitulé : la "Vie politique, militaire et privée de mademoiselle Charles-Geneviève d'Éon de Beaumont, écuyer, chevalier", etc. Mais ce n'est qu'une espèce de roman, où l'on a entassé les aventures les plus extravagantes. Le chevalier d'Éon possédait une bibliothèque riche en manuscrits, que ses malheurs le forcèrent de vendre.

EON DE L'ÉTOILE, gentilhomme breton, homme de lettres, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telles qu'on en voit rarement. Ce fou se disait " le Fils

de Dieu, et le juge des vivants et des morts", sur l'allusion grossière de son nom avec le mot "Eum", dans cette conclusion des exorcismes. « Per "Eum" qui venturus est judicare vivos et mortuos. » On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, et que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III, en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé : "Qui es-tu"? Il lui répondit : "Celui qui doit venir juger les vivants et les morts" Comme il se servait, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que voulait dire ce bâton. « C'est ici un grand mystère, répondit le fanatique. Tant que ce bâton est dans la situation où vous le voyez, les deux pointes tournées vers le ciel, Dieu est en possession des deux tiers du monde, et me laisse l'autre tiers. Mais, si je tourne les deux pointes vers la terre, alors j'entre en possession des deux tiers du monde, et je n'en laisse qu'un tiers à Dieu. » Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de temps après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise furent reçus avec bonté.

ÉPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre-Sévère, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J.-C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Épagathe en Égypte pour y être gouverneur; et peu de temps après il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étaient affidés.

ÉPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, issu des anciens rois de Béotie, porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia une amitié étroite avec Pélopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélopidas délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Épaminondas, élu général des Thébains, gagna, l'an 471 avant J.-C., la célèbre bataille de Leuctres, dans la Béotie. Les Lacédomiens y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thèbes venait d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, Épaminondas entra dans la Laconie, à la tête de 50,000 combattants, soumit la plupart des villes du Péloponèse, et les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène, qui fut long-temps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'était encore un ennemi implacable qu'il lui donnait. Par un de ces emportements bizarres qui sont la seule règle de la multitude et des cohues démocratiques, Épaminondas, après avoir servi sa patrie, fut traité en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendait de

garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avait violé cette loi, mais c'était pour donner la victoire à ses concitoyens. Les juges allaient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mît sur son tombeau, « qu'il avait perdu la vie pour avoir sauvé la république. » Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie, et y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée. à la vue même de cette ville. Le général thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J.-C. Ses amis, regrettant qu'il ne laissât pas d'enfants : « Vous vous trompez, » leur répondit-il, « je laisse dans les batailles de Leuctres et de Mantinée deux filles qui me feront vivre toujours. » Telle était la courte philosophie des sages de l'antiquité. Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané, et qui n'aboutissaient qu'à changer une tyrannie contre une autre, ils plaçaient dans une vaine immortalité toutes leurs espérances et toutes leurs consolations. [Les auteurs que l'on peut consulter avec le plus de confiance sur ce général, sont : Plutarque dans les "Vies" d'Agésilas, de Pélopidas, et dans ses "Œuvres morales"; cet historien avait écrit aussi celle d'Épaminondàs; mais elle est perdue; Cornélius, quoiqu'il ait été évidemment mutilé par son abréviateur; Xénophon, Diodore de Sicile, Justin, Polybe, etc. De nos jours l'abbé Gédoyn, dans le tome 13 des "Mémoires de l'académie des inscriptions", pag. 113, a donné une "Vie" d'Épaminondas; mais elle est écrite avec légèreté. Le général thébain a aussi été mis en scène, dans les "Voyages du jeune Anacharsis", par Barthélemy. Ce qu'il y a d'inexact dans ce dernier historien a été relevé par Mitford, dans son «Histoire de la Grèce», in-8°, tome 6, chap. 26 et 28.

ÉPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville, ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Épaphrodite pour lui porter de l'argent, et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya avec une lettre pour les fidèles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Épaphrodite, l'an 62 de J.-C.

ÉPÉE (L'abbé DE l'), s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds et muets de naissance, [car c'est toujours à la religion que les hommes sont redevables de leurs avantages.] Son assiduité et sa patience, autant que ses talents, lui firent obtenir un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avait dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation. L'abbé de l'Épée donne lui-même une idée juste, claire et précise de sa méthode dans son *Institution des sourds et muets;* ouvrage écrit

avec sentiment, et qui n'a pas le ton de sécheresse et de didacticisme que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une assez belle oraison latine, prononcée par un de ses élèves, et terminée par ce passage de la Sagesse : "Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas". (Sap. 10.) On connaît le différend qui s'est élevé entre l'abbé de l'Épée et l'abbé Deschamps, qui, dans son "Cours élémentaire d'éducation", regarde l'inspection des mouvements de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds et muets; tandis que le premier, et son défenseur Desloges, regardent l'usage de signes naturels et méthodiques comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots, ou une manière de raisonner qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique. Si l'on considère les élèves comme "sourds", le moyen direct et principal d'instruction sera sans doute dans les signes; mais il sera dans l'articulation et dans les mouvements de la langue, si on les considère comme "muets". Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds et muets, plus exercé aujourd'hui, et perfectionné, n'est cependant pas neuf; nous le tenons, comme tous les autres, d'hommes plus instruits et plus modestes que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que Péreira, Portugais, a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771, il présenta au roi de Suède, qui se trouvait dans cette capitale, trois muets qui parlèrent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement; et lorsque l'abbé de l'Épée commença à faire du bruit, Péreira écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquait sa découverte. Nous avons une "Dissertation" latine de Jean Conrard Amman sur la parole, imprimée à Amsterdam en 1700, qui représente les détails les plus curieux, résultats d'une longue et pénible expérience : on en voit une traduction française à la fin de l'ouvrage de Deschamps. Le même auteur nous a donné le "Surdus loquens" (le Sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Long-temps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé, avec beaucoup de succès, l'art de faire parler les sourds et muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avait déjà fait connaître en Espagne. Le P. Gaspard Schot a écrit des choses intéressantes sur le même objet, et Mercier, dans la notice de ses ouvrages, lui fait l'honneur de la découverte. [Quant à l'abbé de l'Épée, né à Versailles, le 25 novembre 1712, d'un père architecte,] il mourut à Paris le 23 décembre 1789. Le refus qu'il fit de signer le formulaire l'éloigna pour quelque temps de l'état ecclésiastique, qu'il avait embrassé; mais l'évêque de Troyes (Bossuet, neveu de l'illustre évêque de Meaux) l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise, et le fit chanoine de cette ville.] Il ne rendait pas les oreilles aux sourds, la parole aux muets; mais il leur procurait la faculté de se parler sans le ministère de la langue, et de s'entendre sans le secours de l'oreille. Encore est-il vrai de dire, en quelque sens, qu'il leur donnait la parole car plusieurs prononçaient des

mots et des phrases entières. Ils parlaient d'une manière désagréable; on voyait bien que Dieu n'avait pas délié la langue, mais ils parlaient; ils vous répondaient même, pourvu qu'ils eussent vu et distingué le mouvement de vos lèvres, car ils n'entendaient pas le son de vos paroles. L'abbé Fauchet a fait son "Oraison funèbre", et n'a point hésité à exalter son opposition aux décrets de l'Eglise comme le premier titre de sa gloire et le fruit de son courage; mais les écrivains catholiques en ont autrement jugé. Que la patrie paie à l'instituteur des sourds et muets le tribut des éloges les plus mérités, notre voix s'unira à la sienne; mais qu'un panégyriste imprudent, brouillant tout, confondant toutes les idées, veuille nous faire voir un appelant, un réfractaire, comme un " prêtre modeste et courageux", l'intérêt de la foi l'emportera sur celui d'un particulier. Ce prêtre (on a la maladresse de nous l'apprendre) résista jusqu'à la mort aux décrets dogmatiques du saint-siége. Il résista, tandis que toute l'Eglise était soumise; il résista, en défendant un livre et les erreurs que le pape, et avec lui l'Eglise dispersée, frappaient de l'anathême. Si c'est là le courage de la liberté des idées religieuses, si c'est là le courage qui fait les grands aux yeux de la Religion, qu'est-ce dont que la docilité et la simplicité dans la foi? Qu'est-ce dont que la soumission aux leçons des pasteurs et des apôtres, si souvent recommandée dans nos Livres-Saints? Si c'est là le courage de la vérité, quel sera donc celui de la révolte, de l'opiniâtreté contre cette Eglise et ses pasteurs, dont il nous est dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise ». [L'abbé Sicard, élève de l'abbé de l'Epée, lui succéda dans la direction de l'école des sourds-muets. (*V.* Sicard.)]

EPEUS, frère de Péon, et roi de la Phocide, régna après son père Panopée. Il inventa, selon Pline, le bélier de l'attaque des places. On dit qu'il construisit le cheval de Troie, et qu'il fonda la ville de Métapont.

ÉPHESTION, ami et confident d'Alexandre-le-Grand, mort à Ecbatane, en Médie, l'an 325 avant J.-C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, aimait Alexandre, au lieu que Cratérus aimait le roi. Le conquérant donna les marques de la plus vive douleur, et même d'une douleur cruelle et insensée. Il interrompit les jeux, et fit mourir en croix le médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avait eu pour ce courtisan; mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'était un amour absurde. En tout cas, il n'y aura pas de jugement téméraire à croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

EPHIALTE et Ochus, enfants de Neptune et d'Iphimédie, étaient deux géants qui chaque année croissaient de plusieurs coudées et grossissaient à proportion. Ils n'avaient encore que 15 ans lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux frères se tuèrent l'un l'autre, par l'adresse de Diane, qui les brouilla ensemble.

EPHORE, orateur et historien,

né vers l'an 363 avant J.-C., à Cumes, en Ionie, fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, et dont d'autres, parmi lesquels Dion-Chrysostôme, Suidas, etc., ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il paraît qu'il était imbu de certains principes qui influaient beaucoup sur sa narration. On dit qu'il mourut vers l'an 300 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ÉPHORE qui écrivit une *Histoire de l'empereur Gallien* en 27 livres.

ÉPHRAIM, deuxième fils du patriarche Joseph et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Égypte vers l'an 1710 avant J.-C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Manassès; le saint patriarche les adopta, et leur donna sa bénédiction, en disant que "Manassès serait chef d'un peuple, mais que son frère serait plus grand que lui, et que sa postérité serait la plénitude des nations" : et mettant, par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, et la gauche sur Manassès. Ephraïm eut en Egypte plusieurs enfants qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étaient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre promise, Josué, qui était de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant, et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

* EPHRAIM de Nevers, religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné à la mission du Pégu; mais il s'arrêta à Madras, où les Anglais l'accueillirent bien. Le succès de ses prédications était tel, qu'il suscita la jalousie. On se saisit de sa personne en 1648, et on le jeta dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape excommunia le clergé de Goa jusqu'à ce qu'il eût remis Ephraïm en liberté. Ces menaces restèrent sans effet; mais le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant avec une armée assiéger la ville de Saint-Thomé. Depuis cette époque, le P. Ephraïm continua d'exercer le saint ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes et particulièrement au voyageur Tavernier, qui fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

ÉPHREM (Saint), diacre d'Édesse, fils d'un laboureur de Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égarements, et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Éphrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivît; mais cette malheureuse, voyant que le saint la menait dans une place publique, lui dit qu'elle rougirait de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : « Tu as honte de pécher devant les hommes, et tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout et qui connaît tout ! » Ces paroles touchèrent la prostituée, et dès lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il

alla à Édesse, où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avait ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit de sa retraite, dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. Les Syriens, qui ont conservé pour lui la plus grande vénération, l'appellent le docteur du monde et le prophète de leur nation. Saint Éphrem avait composé plusieurs ouvrages en syriaque pour l'instruction des infidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire et des manichéens. On a une très-belle édition en latin, grec et syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-fol., publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins d'Assemani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avait chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolégomènes, de préfaces et de notes. Les *Ouvrages de piété* de saint Éphrem ont été traduits en français par l'abbé Le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12; [et tout nouvellement, l'abbé Guillon a donné, dans sa « Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine, une excellente traduction des ouvrages les plus remarquables de ce Père de l'Église.] Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions d'une âme qui s'épanche ; on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité, et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il était. Sans cesse il s'humilie sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment saint et terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire une frayeur respectueuse; le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence, et l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les âmes les sentiments dont elles sont l'image; elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère ; c'est une flamme qui dévore et détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, dit saint Grégoire de Nysse, qui ne deviendrait le plus humble des hommes, en lisant ses discours sur l'humilité? Qui ne serait enflammé d'un feu divin, en lisant son traité de la charité? Qui ne désirerait d'être chaste de cœur et d'esprit, en lisant les éloges qu'il donne à la chasteté? » Saint Éphrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps,

avec saint Grégoire de Nysse, saint Basile, Théodoret. Le premier l'appelle "le docteur de l'univers;" le dernier, "la lyre du Saint Esprit.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origène, et à la condamnation des trois chapitres; écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du concile de Calcédoine, de saint Cyrille et de saint Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

*EPHREM, patriarche arménien de Sis en Cilicie, né en 1734, a occupé ce siége pendant 13 ans, de 1771 à 1784. Il a laissé manuscrits : | *Recueil de poésies sacrées et profanes*; | *Règles de la versification arménienne*; | un *Poème sur la Genèse*; | un *Recueil de lettres en vers et en prose*; | une *Chronologie des patriarches arméniens*.

*ÉPICHARIS, une des femmes qui se sont rendues fameuses dans l'antiquité. Les principaux personnages de Rome, indignés des crimes de Néron, formèrent contre ce tyran une conspiration à la tête de laquelle était le patrice Pison. Epicharis, affranchie, se trouva, on ne sait comment, parmi les conjurés. Voyant qu'ils agissaient avec trop de lenteur, et que même ils semblaient balancer, elle affermit leur résolution, et prenant un rôle tout-à-fait actif, elle fit un voyage en Campanie pour gagner les officiers de la flotte de Misène; elle s'attacha à Volusius Proculus, un des commandants de cette flotte à qui elle eut la prudence de ne pas dire les noms des conjurés. Volusius, craignant les châtiments qui lui étaient réservés si le projet venait à échouer, révéla tout à son maître; mais, ne pouvant donner les noms des conjurés, et n'ayant d'autres preuves que la confidence d'Epicharis, celle-ci parvint à faire tomber l'accusation. Elle fut cependant retenue en prison, et, une nouvelle déclaration ayant été faite par une affranchie de Natalis, amie de Pison, Néron fit amener devant lui Épicharis et les autres conjurés, parmi lesquels les sénateurs Scevinus, Quintianus, Lucain et Senacion, avouèrent le plan de la conjuration, rejetant tout sur leurs principaux amis, tandis que les plus cruelles tortures ne purent arracher un seul mot de la bouche d'Épicharis. Les bourreaux, honteux de se voir vaincus par une femme, lui firent souffrir des tourments inouïs. Mais tout fut inutile. Le lendemain on allait renouveler la question. Ses membres étant disloqués, on l'apporta sur un siége; mais Épicharis, ayant trouvé moyen de passer d'avance son cou dans le cordon d'un mouchoir, s'attacha au siége qui la portait, et, s'aidant du poids de son corps mourant, elle s'étrangla, et se déroba ainsi à de nouveaux supplices. Le marquis de Ximenès a fait représenter une tragédie d'*Épicharis* en 1753. Legouvé a aussi traité le même sujet.

EPICHARME, poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de *Pièces*, que Plaute imita dans la suite. Il avait aussi composé plusieurs *Traités* de Philosophie et de Médecine, dont Platon sut profiter. Aristote et Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ et X. Il vivait vers l'an 440 avant J.-C., et mou-

rut âgé de 90 ans. Il disait que les dieux nous vendent tous les biens pour du travail; ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, qui était affranchi de Néron, et que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite, et mourut, d'après Suidas, sous Marc-Aurèle, dans un âge fort avancé. D'autres avancent de quelques années l'époque de sa mort, et leur opinion repose sur beaucoup de probabilité. Arien, son disciple, publia quatre Livres de *Discours* qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom *d'Enchiridion* ou de *Manuel.* « Quelques auteurs, dit Formey, par un zèle peu judicieux, ont voulu trouver dans ce livre la morale du christianisme. On est surpris de voir combien le savant Dacier (*voyez* ce nom) s'est donné de peine pour cela, et qu'il n'ait pas senti la différence extrême qui se trouve entre ces deux philosophies, quoique la pratique en paraisse au premier coup d'œil la même. Aveuglé à ce point, il n'a cherché qu'à donner un sens chrétien à tout ce qu'il a traduit.» Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J.-C., et les Évangiles étant déjà répandus par toute la terre, Épictète les a connus et en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'âme et le but de sa morale, n'ont rien **de commun avec l'Évangile. « Dacier, continue Formey, n'est** pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille paraphrase d'Epictète attribuée à un moine grec, dans laquelle on trouve l'Evangile et Epictète également défigurés. Un jésuite (le P. Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du stoïcien et du chrétien a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire; mais au fond il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, et la morale d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : « Ne pense qu'à toi; ne sacrifie tout qu'à ton repos... » La morale du chrétien se réduit à ces deux préceptes : « Aime Dieu de tout ton cœur; aime les hommes comme toi-même. » Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. «Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans les événements qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante en elle-même, ou de cette fierté stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, et se regarde comme inaccessible aux coups du sort; vertu et fierté de l'âme qui ne fait que concentrer les épines au dedans, et ne les rend souvent que

plus sensibles.» Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'était dans la réalité qu'un philosophe fier et orgueilleux, qui, dans la disgrâce, affectait un air de constance et d'intrépidité, sous lequel il cachait sa sensibilité. Son maître Epaphrodite lui ayant donné, dans un moment de colère, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictète lui répondit froidement: «Si vous frappez ainsi, vous la romprez.» Cette réponse, d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite qui, le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua: «Ne vous l'avais-je pas dit que vous la rompriez?» L'épicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'âme fausse et apparente, un dépit secret et malicieux, exprimé de façon à attiser la colère de celui qu'on voulait irriter par cette froideur factice), demande "si le Dieu des chrétiens a jamais dit des choses aussi belles?" — [" Oui, répond Origène, il s'est tu."] Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, et inflexible à ses prières. Les meilleures éditions d'Épictète sont celles de Leyde, 1670, in-24 et in-8°, "cum notis variorum"; d'Utrecht, 1711, in-4°; de Londres, 1739 et 1741, en 2 vol. in-4°. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde et Dacier, l'ont traduit en français. (*Voy.* Mourgues.) Pillot a publié une nouvelle "Version" du *Manuel* d'Épictète, en français, à la suite des "Maximes de Phocylides et de Théognis", et des "Vers" de Pythagore. Douai, 1814, in-8°.]

ÉPICURE, naquit à Samos, l'an 342 avant J.-C., de parents obscurs. La mère du philosophe était une de ces femmes qui couraient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondait dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisait, lui ayant récité ce vers d'Hésiode: «Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.—Et qui le produisit? lui demanda Épicure, puisqu'il était le premier.—Je n'en sais rien, dit le grammairien, il n'y a que les philosophes qui le sachent.—Je vais donc chez eux pour m'instruire», répartit l'enfant; et dès lors il cultiva la philosophie. Mais, au lieu d'y trouver les éclaircissements qu'il y cherchait, il se perdit dans les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atômes et du hasard imaginé par Leucippe et Démocrite. Après avoir parcouru différents pays, Épicure se fixa à Athènes. Il érigea une école dans un beau jardin où il philosophait avec ses amis et ses disciples. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce. Sa doctrine était que le bonheur de l'homme est dans la volupté; et l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs et multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, et la plu-

part des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, et donner au mot volupté un sens qu'il n'eut jamais; mais les vrais savants ont toujours regardé cette justification comme une chimère, et comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Épicure a parlé beaucoup de vertu; mais sa vertu c'est la volupté; et en cela il est très-raisonnable et très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable est matière de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade et en autorise l'acquisition; ce serait folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne : il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : "Negat Epicurus jucunde posse vivi nisi cum virtute vivatur", et n'ajoutera-t-on jamais le reste : "nec cum virtute nisi jucunde"? Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finibus*, *lib.* III, *n.* 46). Ceux qui entendent le plaisir de l'âme n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Épicure :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidait aux plaisirs de l'esprit? « Quoi, disait Cicéron, je ne sais point ce que c'est ἡδονὴ en grec, et "voluptas" en latin? Quiconque veut être épicurien l'est en deux jours, et je serai le seul qui ne pourrai y rien comprendre! Vous dites vous-même qu'il ne faut point de lettres pour devenir philosophe (il parle à un épicurien); en vérité, quoique je sois naturellement assez modéré dans la dispute, je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'aurait-il pas compris ce que les épicuriens, la plupart fort bornés, et incapables d'entrer dans des discussions fines, comprenaient dès le premier mot? Épicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connaissance par le sentiment seul. « Pourquoi tergiverser, dit encore Cicéron en apostrophant ce philosophe; sont-ce vos paroles, ou non? Voici ce que vous dites dans le livre qui contient votre doctrine sur cette matière : « Je déclare, dites-vous, que je ne reconnais aucun autre bien que celui que l'on goûte par les saveurs et par les sons agréables, par la beauté des objets sur lesquels tombent nos regards, et par les impressions sensibles que l'homme reçoit dans toute sa personne; et afin qu'on ne dise pas que c'est la joie de l'âme qui constitue ce bonheur, je déclare que je ne conçois de joie dans l'âme, que quand elle voit arriver ces biens, dont je viens de parler, etc. » Est-ce que je ments? est-ce que j'invente? Qu'on me réfute; je ne demande, je ne cherche en tout que la vérité. » Après tout, si les épicuriens entendaient par le mot de volupté autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étaient guère habiles d'aller employer, dans un pays où ils avaient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvait donner prise

à la calomnie. « Qui les obligeait, s'ils avaient des idées pures et exemptes de tout reproche, de présenter la vertu sous l'habit d'une courtisane décriée? » " Quid enim necesse tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere; invidiosum nomen est et infamiæ subjectum".... Les mœurs d'Épicure étaient parfaitement conformes à sa doctrine; il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes qu'Horace appelle "Epicuri de grege porcos". Voltaire et les encyclopédistes veulent absolument qu'Épicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il reçut dans ses jardins plusieurs femmes célèbres : Léontium, maîtresse de Métrodore; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes; Nécidie, Hérotie, Hédie, Marmarie, Boidie, Phédrie. » Or toutes ces femmes célèbres et honnêtes étaient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide ou Philénis pour une des plus honnêtes femmes d'Athènes; il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline était une des plus honnêtes femmes de Rome. Philénis était plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa. (*Voy.* les Adages de Junius sur ces mots : " Philaidinis commentarii;" et la remarque P de l'article HÉLÈNE, dans le Dict. de Bayle.) On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldi, etc., sans avoir le nom de Philénis en exécration. Si messieurs les encyclopédistes avaient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, etc., ils auraient trouvé le nom de Philénis suivi d'une épithète infâme; et Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure était aussi débauché que les femmes qu'il fréquentait. Quand je le voudrais, dit Plutarque, il me serait impossible de passer par-dessus l'impudence et l'impertinence de cet homme dont les appétits voluptueux requéraient des viandes-exquises, des vins délicieux, des senteurs délicates, et par-dessus tout cela encore, de jeunes femmes, comme une Léontium, une Boidie, une Hédie, une Nécidie, qu'il entretenait et nourrissait. On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des affreux débordements d'Épicure avec son familier Poliénus et une courtisane native de la ville de Cyzique. (*Voy.* Plutarque, dans le traité : « Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure », traduit par Amyot; et l'article "Leontium" du Dictionnaire de Bayle.) Epicure mourut à l'âge de 72 ans, vers l'an 270 avant J.-C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasioné par de longues et d'effrénées débauches. Gassendi s'est compromis en faisant l'apologie de sa morale spéculative, dans un " Recueil " sur sa vie et ses écrits, La Haye, 1656, in-8°. L'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa " Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits", in-4°, 1758.

Cumberland et Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies et des libertins toute la justice qu'il mérite.

EPIMÉNIDES de Gnosse, dans la Crète, passe pour le 7e sage de la Grèce, dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisait accroire au peuple qu'il était en commerce avec les dieux. On l'appela à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; et selon d'autres, avec des eaux tirées des simples, ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'il s'endormit 27 ans dans une caverne, et qu'étant sorti, il ne fut reconnu de personne, et ne reconnaissait plus personne. De retour en Crète, il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J.-C. Il avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus considérable était un *Poème* sur l'expédition des Argonautes. Il ne nous en reste aucun. Saint Paul dans son Épître à Tite, a cité le vers où ce poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : "Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri." — Diogène Laërce parle de trois autres ÉPIMÉNIDES, dont un composa l'*Histoire de Rhodes*, en langue dorique.

ÉPIMÉTHÉE, fils de Japet, et frère de Prométhée. Celui-ci avait formé les hommes prudents et ingénieux, Épiméthée les imprudents et les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, et à qui tous les dieux donnèrent quelque belle qualité pour la rendre parfaite. Il eut de ce mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée.

*ÉPINAY (Madame Louise-Florence-Pétronille DE LA LIVE D'), née à Paris, en 1725, de Tardieu d'Esclavelles, gentilhomme flamand, tué au service du roi, pendant la campagne de 1765, épousa, en 1745, d'Épinay, son cousin, et le roi, voulant récompenser le père dans la personne de la fille, nomma son époux fermier général. Cette union fut d'abrod heureuse; mais les deux époux donnèrent ensuite dans des écarts qu'ils cherchaient en vain à dissimuler. La société des philosophes, et des femmes équivoques chez qui ils se réunissaient, perdit madame d'Épinay. Ce fut dans sa jeunesse qu'elle connut Rousseau. Elle fit bâtir pour lui, en 1756, dans la vallée de Montmorency, une jolie maison, à la place d'une masure qui recevait les eaux du parc de son château de Chevrette; c'est là l'"Hermitage" que visitent encore les enthousiastes de Rousseau. Cependant ce faux apôtre de la philantropie, devenu jaloux du baron de Grimm, que lui-même avait introduit chez madame d'Épinay, n'épargna pas contre elle les traits de la plus noire ingratitude. Pendant dix ans madame d'Épinay fut accablée de souffrances douloureuses; elle s'occupa alors de quelques ouvrages. Étant allée, en 1758, à Genève, pour y rétablir sa santé, elle visita souvent Voltaire, qui l'accueillit avec distinction; néanmoins elle ne le ménage pas dans sa *Correspondance*. Le mépris pour la religion était si pro-

fondément gravé dans le cœur de madame d'Epinay, qu'elle ne craignait pas de l'inspirer à ses propres enfants. Cependant le cri de la conscience qu'elle cherchait à étouffer s'élevait toujours pour la tourmenter. Une fois, mais une seule fois (c'est elle-même qui le dit), madame d'Épinay eut une sorte d'envie de revenir à Dieu. Elle eut un entretien avec l'abbé Martin, directeur de sa mère, mais elle ne se serait pas le courage de suivre ses conseils. Privée des secours consolants de la religion, souvent abattue par le chagrin, et ne pouvant supporter la vie, elle y aurait mis fin un jour de ses propres mains, si son fils et d'autres personnes n'étaient arrivés à temps pour l'en empêcher. Enfin elle mourut au mois d'avril 1783, âgée de cinquante-huit ans. Elle laissa : | *Mes moments heureux*, Genève, in-12, 1752; ouvrage peu répandu, où elle mit cette pédantesque épigraphe, que quelque philosophe lui avait sans doute communiquée : "Sollicita jucunda oblivia vitæ"; | *Lettres à mon fils*, Genève, 1758, in-8°, avec l'épigraphe : "Facundam faciebat amor"; | *Conversations d'Emilie*, Genève, 2 vol. in-12, 1781 et 1788, 5e édition; ce livre, composé pour sa petite-fille (mademoiselle de Belsunce, depuis madame de Beuil), est froid et sans intérêt. Il obtint néanmoins de l'académie française, dans la séance du 16 janvier 1783, le prix d'utilité fondé par Monthion, alors chancelier du comte d'Artois. Madame d'Epinay avait pour unique concurrent l'auteur d'"Adèle et Théodore", ouvrage supérieur à celui des "Conversations d'Emilie". Madame de Genlis, pour se venger de cette injustice, publia son conte des "deux Réputations". Madame d'Épinay avait laissé inédits des *Mémoires* sur sa vie, publiés sous le titre de | *Mémoires et Correspondance de madame d'Epinay*, Paris, 3 vol. in-8°. La troisième édition est de 1818. C'est dans cet ouvrage que l'auteur dévoile son âme tout entière. Elle y plaisante le remords et la conversion d'un certain Desmahis, mort en 1761 à 39 ans, qui, après s'être lié avec Grimm, Diderot et madame d'Epinay, avait rompu avec les philosophes et s'était reconcilié avec la religion. Si madame d'Epinay cherche à ridiculiser le chrétien repentant, elle n'a pas plus d'égard pour ses maîtres, les impies. Il est curieux de voir des philosophes, se combler d'éloges réciproques quand leur amour-propre l'exige, et s'accabler ensuite d'injures quand ils croient ce même amour-propre blessé. Grimm est le héros des *Mémoires* de madame d'Epinay, sur l'esprit de laquelle il avait pris un grand ascendant qui, contribua sans doute, à la raffermir dans son système d'irréligion. En résumé, les fautes et les erreurs où tomba madame d'Epinay peuvent servir d'exemple à ces femmes qui, au lieu de se borner à être fidèles épouses et bonnes mères, s'écartent de la véritable route pour acquérir un vain renom en prétendant à l'esprit.

EPIPHANE, fils de Carporate, hérétique comme son père, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposait un principe éternel, infini, et alliait, avec ce principe fondamental, le système

de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes, qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruines, ce sont l'ignorance et la passion qui, en rompant l'égalité et la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluait de là qu'il fallait supprimer les lois, et rétablir l'état d'égalité; il concluait encore que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas étendue jusque là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du IIIe siècle. Sa doctrine avait tellement plu aux païens, qu'ils le révérèrent comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie, et l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

ÉPIPHANE (Saint), évêque de Salamine, et Père de l'Église, naquit, vers l'an 320, d'une famille juive, dans le territoire d'Éleuthéropie, en Palestine. Dès sa plus tendre jeunesse, il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitaient. A 20 ans, il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua, dans la solitude, à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Élevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat, en 366, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve sainte Paule. De retour dans son diocèse, il instruisit le peuple par ses *Sermons*, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et surtout de celles d'Arius et d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origènes, qu'il croyait coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile, en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean-Chrysostôme à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche s'y étant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche était imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem, sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, et saint Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avait ignoré la défense que ce patriarche avait faite, enfin sur ce que le monastère où il avait fait l'ordination n'était point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem. (Voyez le tom. 2 des *OEuvres* de saint Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622.) Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de saint Chrysostôme. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes, en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon: «Legimus sanctum Epiphanium episcopum, ex diœcesi

sancti Joannis Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet. » Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, et sur l'utilité de cette ordination. Saint Epiphane mourut sur mer, en retournant de Constantinople, à l'île de Chypre, en 403, âgé de 85 ans, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux, mais peu politique, et se laissant quelquefois emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont : | son *Panarium,* c'est-à-dire, le livre *des Antidotes contre toutes les hérésies.* C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. On y trouve l'histoire de vingt hérésies qui avaient paru avant J.-C., et de quatre-vingts qui s'étaient élevées après la propagation de l'Évangile. | Son *Anchora,* ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles et les affermir dans la saine doctrine; | son *Traité des poids et des mesures des Juifs,* plein d'une profonde érudition; | son livre *Des douze pierres précieuses* qui étaient sur le rational du grand-prêtre; ouvrage savant traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins et avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture; mais saint Épiphane ne la puisait pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importants, et adopte des fables et des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres Pères grecs, des Chrysostôme, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Épiphane était un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragments. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Père, est celle du P. Pétau, en grec et en latin, 1622, en 2 vol. in-fol., avec de savantes notes. [On trouve une excellente analyse de ses ouvrages dans la "Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine", par l'abbé Guillon.]

ÉPIPHANE, patriarche de Constantinople, en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcédoine et de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'Église romaine, à condition qu'ils souscriraient à la formule qu'il avait dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

ÉPIPHANE, "le Scolastique", ami du célèbre Cassiodore, traduisit, à sa prière, les "Histoires ecclésiastiques" de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il en fit ensuite un *Abrégé* en 12 livres, auquel il donna le nom d'*Historia tripartita.* On attribue à Épiphane plusieurs autres *Traductions* du grec en latin. Il florissait dans le VIe siècle.

ÉPIPHANE, surnommé "l'Agiographe", moine et prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que Polyeucte, patriarche de Constantinople, en 956, mort le 16 janvier

970, nous a laissé : | *De Syria et urbe sancta*, en grec et en latin, inséré dans "Symmicta" d'Allatius, lib. 1; | *Vitæ B. Mariæ Virginis et sancti Andreæ apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa Diatribe "de Simeonum scriptis", pag. 106, ouvrage resté manuscrit.

*ÉPIPHANE (Le P.), religieux capucin, né au commencement du XVII[e] siècle à Moirans, près Saint-Claude, en Franche-Comté, fut envoyé par ses supérieurs aux Indes, pour y travailler dans les missions desservies par les Pères de cet ordre. Plein de zèle et d'ardeur pour la propagation de la foi, il y prêcha l'Évangile avec fruit. On sait qu'il existait encore en 1685; mais on ignore l'époque de sa mort. Il a laissé divers écrits dont les plus connus sont: | une *Explication littérale de l'Apocalypse*, et la *Clef* du même livre; | les *Annales historiques de la mission des pères capucins dans la Nouvelle-Andalousie*; | *Ars memoriæ admirabilis, omnium nescientium excedens captum*, etc.

ÉPISCOPIUS (Simon), dont le nom de famille était BISCOP (évêque), né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis pour avoir pris le parti des "arminiens" contre les "gomaristes". Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisaient alors la Hollande. Episcopius plaida pour la première. Il fut insulté en public et en particulier, et insulta à son tour. Les États de Hollande l'ayant invité à se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis que comme homme de parti cité à comparaître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit des terres de la république : décision injuste et absurde de la part de gens qui ne reconnaissaient point de juges en matière de doctrine, et qui s'arrogeaient en même temps une infaillibilité qu'ils refusent à l'Église. (*Voy.* ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS.) Il se retira à Anvers, où, ne trouvant pas de "gomaristes" à combattre, il s'amusa à disputer avec les jésuites. Son exil dura quelque temps; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrants à Rotterdam. Huit ans après, il fut appelé à Amsterdam pour veiller sur le collége que ceux de sa secte venaient d'y ériger. Il y mourut en 1643, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Écriture sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'était ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avait fait soupçonner de socinianisme, et il n'avait pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament*. L'on sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensait que Jésus-Christ n'était pas Dieu. Du calvinisme au socinianisme, il n'y a qu'un pas : et rarement même on s'arrête là. (*Voyez* LENTULUS, SERVET, etc.) Ses *Ouvrages de théologie* ont été publiés à La Haye en 1678, 2 vol. in-fol. Épiscopius était fort diffus, mais clair, et très-emporté, quoique apôtre du tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnements. La "Vie" de ce sectaire est à

la tête de ses *OEuvres*, publiées par Courcelles. Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8°. [Episcopius, qui avait fait deux voyages à Paris, s'était lié d'amitié avec le fameux Grotius, alors ambassadeur du roi de Suède. On prétendit, mais sans preuve, qu'il avait eu plusieurs conférences avec le P. Cotton.]

* EPPENDORF (Henri D'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, au commencement du XVIe siècle, mort vers 1553, eut des démêlés avec Erasme au sujet d'une lettre qui contenait des injures contre lui. Eppendorf l'en accusa devant le duc de Saxe, qui était son protecteur; et, sous les auspices de ce souverain, il publia un écrit : *Ad D. Erasmi Roterodami libellum, cui titulus* : "Adversus mendacium et obtrectationem utilis admonitio," *justa Querela*, Haguenau, 1531, in-8°. Cet écrit fut réimprimé à Leipsick en 1745. On a aussi de d'Eppendorf quelques *Traductions* allemandes, savoir : | les "Apophthegmes de Plutarque", Strasbourg, 1554, in-fol.; « OEuvres de Plutarque », 1551; « Abrégé de l'histoire romaine. » extrait des meilleurs auteurs, 1536, in-fol.; | "Histoire naturelle" de Pline, 1543, in-fol.; | "Chroniques suédoise et danoise" de Krantz, 1545, in-fol.

EPPONINE ou EPONINE, héroïne de l'attachement conjugal, était femme de Julius Sabinus, qui, au commencement du règne de Vespasien, fit révolter une partie des Gaules, et prit le titre de césar. Les rebelles ayant été soumis, Sabinus fit courir le bruit de sa mort, et alla se cacher dans un souterrain, où Epponine voulut le suivre. Après un séjour de 9 ans dans cette demeure affreuse, leur secret ayant été découvert, Sabinus et sa compagne furent amenés devant l'empereur. Epponine chercha vainement à l'attendrir en lui présentant les enfants qu'elle avait eus dans sa retraite. Ne pouvant réussir à sauver son époux, elle l'accompagna à la mort (l'an 78 de J.-C.). Cet événement a fourni le sujet de plusieurs tragédies qui ont eu peu de succès.

* ÉPRÉMESNIL (Jacques DU VAL, seigneur D'), né au Havre en 1672, d'une famille noble et ancienne de Normandie, conçut le projet de nos premiers établissements à la côte d'Afrique. Appelé en 1719 au conseil privé du régent, ce fut lui qui donna le plan de la compagnie des Indes. Nommé gouverneur de l'Orient, c'est pendant son administration que s'élevèrent ces immenses magasins destinés à recevoir les trésors de l'Asie. Son nom fut donné à une des places de la ville. Il mourut à Paris, en février 1748— * ÉPRÉMESNIL (Jacques DU VAL D'), fils du précédent, né au Havre en 1714, second membre du conseil supérieur de Pondichéry, après la conquête de Madras sur les Anglais, passa dans cette place comme gouverneur et président du conseil. Pendant tout le temps qu'il gouverna cette ville il eut à lutter contre les tentatives des ennemis de la France; il battit l'armée indienne qui l'assiégeait, et sa prudence et son courage conservèrent cette ville à la France jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, où elle fut rendue aux Anglais. Déguisé en bramine, il parcourut l'intérieur de l'Inde, pénétra dans

les pagodes indiennes, dont il observa et dessina les cérémonies, et revint en France, où il mourut, le 2 mars 1764. Il était membre de l'académie de Rouen; on a de lui : | un *Traité sur le commerce du Nord*, in-12; | *Lettre à l'abbé Trutler sur l'histoire*, Bruxelles, (Paris), 1760, in-12; | *Correspondance sur une question politique d'agriculture*, 1760, in-12. — * Éprémesnil (Jacques du Val d'), fils du précédent, né à Pondichéry, le 5 décembre 1745, passa en France en 1750, fit au collége des jésuites de Paris les études les plus brillantes, et devint à 19 ans avocat du roi au châtelet. Ses débuts y furent remarqués; un *Discours sur l'ambition*, prononcé à la rentrée en 1768, commença sa réputation. Une cause célèbre, un enfant réclamé par deux mères, le plaça au premier rang des orateurs du barreau. En entrant dans la magistrature il avait conçu le projet d'une réforme dans l'administration de la justice, surtout de la justice criminelle; la publicité de l'instruction était le but vers lequel il dirigeait ses travaux; il se préoccupait d'ailleurs de l'idée de ressusciter les états-généraux, si inutiles sous les règnes forts, si dangereux sous les règnes faibles. En 1771, époque de la suppression des anciens parlements, d'Éprémesnil protesta au châtelet contre cette mesure, et fut en conséquence exilé à Éprémesnil jusqu'en 1774. Rappelé avec toute la magistrature, il devint l'année suivante conseiller au parlement de Paris. Il avait reçu de la nature une belle figure, un regard expressif, un organe agréable, une éloquence brillante, son instruction était variée, et sa mémoire prodigieuse : aussi eut-il bientôt de l'influence dans sa compagnie. Sa réputation était déjà faite, quand une cause mémorable vint y ajouter un nouvel éclat. La prise de Pondichéry et la perte de nos comptoirs avaient fait accuser de trahison le comte de Lally, lieutenant-général, commissaire du roi et commandant l'armée dans l'Inde. Cet officier-général avait cru, dans l'intérêt de sa défense, devoir rejeter les faits de l'accusation sur Du Val de Leyrit, gouverneur de Pondichéry, frère du père de d'Éprémesnil; mais l'arrêt qui condamna le comte de Lally supprima comme calomnieux les "Mémoires" produits par lui, et lava de tout reproche de Leyrit, mort lui-même avant le général. En 1779, le comte de Tollendal, fils de Lally, voulant réhabiliter la mémoire de son père, se pourvut au conseil en révision, obtint la cassation de l'arrêt et le renvoi du procès au parlement de Rouen; il avait produit de nouveau les "Mémoires" supprimés en 1766, et renouvelé l'accusation contre de Leyrit, oncle de d'Éprémesnil. Celui-ci intervint donc au procès, et après des plaidoyers, où les deux adversaires déployèrent toutes les ressources de leur talent, un arrêt rendu par le parlement de Rouen et un second par le parlement de Dijon, le 23 août 1783, confirmèrent celui du 6 mai 1766. Tel fut le résultat de ce procès célèbre. L'opinion du monde dut être favorable aux efforts d'un fils pour réhabiliter son père; cependant la position d'un neveu, défendant sans intérêt la mémoire d'un oncle qui, en donnant à un autre toute sa fortune, ne

lui avait laissé pour héritage que le soin de son honneur, était tout aussi honorable. Libre de cette importante affaire, d'Eprémesnil poursuivit son plan de réforme. Jusques en 1787 le combat fut continuel entre le parlement et le ministère. Différents édits bursaux furent proposés; le parlement, hostile à la royauté, refusa l'enregistrement, et fit des remontrances. Le roi le convoqua en lit de justice, on lut les édits, plusieurs magistrats opinèrent contre le projet, et d'Eprémesnil parla d'une manière si entraînante, que le roi fut près de se ranger à son avis. Néanmoins les édits furent enregistrés par ordre. Le lendemain plusieurs membres du parlement furent exilés; d'Eprémesnil était sur la liste; le roi biffa son nom de sa main. Cet acte si légitime d'autorité ayant aigri les esprits, on voulut reprendre le système de Meaupou et supprimer le parlement. De Loménie chercha à gagner d'Eprémesnil; on lui fit des propositions brillantes, et dans la conversation, quelques mots échappés au premier ministre laissèrent soupçonner que la magistrature était menacée. Cette conférence eut lieu le 30 avril 1788. Le 2 mai les membres les plus influents du parlement se réunirent chez d'Amécour; d'Eprémesnil rendit compte de son entretien avec de Loménie, et de ses soupçons; ils furent entièrement confirmés par le rapport d'un magistrat, souple dans ses manières, doué de beaucoup de talents pour l'intrigue, et qui jouait un double rôle au parlement et dans le cabinet du ministre. En conséquence on proposa l'arrêté du 3 mai, qui renversait le plan du ministère. Celui-ci, justement irrité, lança deux lettres de cachet, l'une contre d'Eprémesnil, l'autre contre Monsabert; tous deux se rendirent au parlement. Bientôt le palais est entouré par le régiment des gardes; le marquis d'Agout, chargé d'arrêter les deux magistrats au milieu des chambres assemblées, ne connaissant pas d'Eprémesnil, interpelle la cour de le lui désigner: « Nous sommes tous d'Eprémesnil », s'écrie-t-on. Cependant ce magistrat, après une protestation énergique, se livra lui-même, et fut conduit aux îles Sainte-Marguerite. Il y resta jusqu'en octobre, époque où le parlement fut rappelé. L'exil lui donna le temps de la réflexion et du repentir. Nommé en 1789 député de la noblesse, il protesta contre la réunion des ordres, et surtout contre le vote par tête; il fut un des rédacteurs de l'ordonnance du 21 juin; à l'assemblée il se prononça contre les innovations, en faveur de l'ancienne constitution du royaume; parla peu sur les questions générales, défendit les parlemens de Bretagne et de Languedoc poursuivis pour désobéissance aux décrets de l'assemblée. Enfin, pour établir l'illégalité de l'assemblée nationale, il demanda en 1790 que tout ce qui avait été fait fût annulé, et que le roi rentrât dans la plénitude de ses droits, en se conformant aux cahiers et aux anciennes lois du royaume. Il quitta l'assemblée en 1791, après avoir protesté contre tout ce qu'elle avait fait. Mais il n'émigra pas, croyant que la place d'un serviteur fidèle était là où était le roi. Sortant du château en juillet 1792, il voulut traver-

ser la terrasse des Feuillants, fut reconnu, maltraité, et entraîné au Palais-Royal; il allait succomber, quand le commissaire de police Rameau, et un piquet de la garde nationale l'arrachèrent tout sanglant à ses assassins; on le fit entrer dans l'intérieur du trésor royal. Péthion, alors maire de Paris, s'étant rendu auprès de lui, se trouva mal. « Et moi aussi, lui dit d'Eprémesnil, j'ai été l'idole du peuple. » Transféré pour sa sûreté personnelle à l'Abbaye, il y resta jusqu'au 29 août. Manuel, procureur de la commune, mis à Bicêtre en 1787, avait dû sa liberté à d'Eprémesnil; prévoyant les massacres du 2 septembre, il le fit sortir de l'Abbaye, et l'engagea à quitter Paris. Il se retira en Normandie. Arrêté en juin 1793, on le transféra en 1794 à Paris par ordre des représentants Louchet et de La Croix. Enfermé d'abord au Luxembourg, puis aux Anglaises de la rue de l'Oursine, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Il conserva jusqu'à son dernier moment une inébranlable fermeté. Sur la fatale charrette, Chapelier lui dit : « On nous donne, monsieur, un terrible problème à résoudre; nous ne pensons pas de même; quel est celui de nous deux que l'on hue? — Tous deux, monsieur; ces gens saventils ce qu'ils veulent? » D'Eprémesnil, malgré ses écarts politiques, était religieux et honnête homme; ses derniers ordres transmis à son fils le jour même de sa mort furent de ne rembourser en assignats aucun de ses engagements. Son caractère était confiant, trop peut-être; il connaissait mal les hommes, et il n'entrevit pas assez tôt que, parmi ses prétendus amis, plusieurs intrigants le mettaient en avant pour tout renverser en se servant de son crédit au parlement et de sa popularité. Dans les derniers temps de sa vie il disait souvent : « Je veux qu'on grave sur ma tombe l'arrêté du 3 mai 1788; c'est l'explication de mes principes. C'est la double représentation et le vote par tête qui ont tout perdu; au reste tout ceci ne peut finir que par les états-généraux. » On voit que toutes ses illusions n'étaient pas détruites, car les états-généraux furent le tombeau de la monarchie. D'Eprémesnil est auteur des écrits suivants, outre ses *Plaidoyers* au châtelet et dans l'affaire Lally, savoir : | *Nullité et despotisme de l'assemblée nationale, et de l'état actuel de la France*, en 1790; | *Discours dans la cause des magistrats qui composaient la chambre des vacations du parlement de Bretagne*; *Remontrances du parlement*, en 1787 et 1788, qu'il rédigea ainsi que les *Cahiers de la noblesse de Paris intra muros*.

*EQUEVILLEY (Jules-César-Suzanne Lemercier baron d'), maréchal-de-camp), né à Faverney près Vesoul, en novembre 1765, mort à Montpellier le 1er novembre 1828, était lieutenant lorsqu'il se rendit à l'armée de Condé (1791). Licencié en 1801, d'Equevilley se vit condamné pendant 4 ans à un repos qui convenait peu à son caractère. En 1805, il prit du service dans l'armée française avec le grade de capitaine au régiment étranger de la Tour-d'Auvergne, en Calabre. Aide-de-camp du comte de Sainte-Croix, il dut à sa va-

leur le grade de chef d'escadron qu'il avait encore en 1814. Alors Louis XVIII le fit colonel de la légion de la Vendée. Nommé en 1822 maréchal-de-camp et commandant de la ville de Perpignan, on le chargea en 1823 du commandement de la 1re subdivision de la 9e division militaire, à Montpellier. Ce brave, sans peur et sans reproche, appela la religion à son lit de mort.

EQUIÇOLA (Mario), littérateur et historien italien, né en 1460, dans un canton du royaume de Naples appelé "gli Equicoli", d'où il prit lui-même son nom, fut reçu docteur en droit à l'université de Naples, s'attacha ensuite à plusieurs princes italiens, et mourut en 1541. On a de lui : | *Commentario della storia di Mantova*, Ferrare, 1521; | *D. Isabellæ Estensis Mantuæ principis iter per narbonensem Galliam, per Marium Equicolam*, opuscule très-rare. On attribue à Equicola beaucoup d'autres ouvrages, dont les deux plus connus ont pour titre, | le premier : *Institutioni al comporre in ogni sorte di rima*, 1541; | et le deuxième, *Della natura d'amore*, 1525, traduit en français par G. Chappuis, Paris, 1554, in-8°; Lyon, 1598, in-12.

ERACLIUS, peintre romain du xe ou xie siècle, a écrit un ouvrage partie en vers, partie en prose, intitulé : *de Artibus Romanorum*, imprimé pour la première fois à Londres en 1781, dans l'ouvrage de Raspe qui a pour titre : "A critical essai on old Painting." Les exemplaires manuscrits sont très-rares ; et celui qui a servi à la publication de Raspe est moins complet que l'exemplaire conservé à la bibliothèque royale de Paris.

ERARD (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus connu est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme, qui l'avait quitté pour passer en Angleterre.

* ERARD (Sébastien), l'un des plus célèbres facteurs d'instruments de musique, né à Strasbourg le 5 avril 1752, mort à 79 ans au château de la Muette à Passy, près Paris, le 5 août 1831, arriva à Paris en 1768, et ne tarda pas à se faire remarquer par la perfection des *Pianos*, qu'il construisit le premier en France. Ce fut vers cette époque qu'il s'associa avec son frère Jean-Baptiste, et qu'ils formèrent un grand établissement qui finit par devenir un des plus beaux de l'Europe. Les pianos et les harpes qui sortirent de cet établissement se distinguaient par des dispositions nouvelles de l'invention d'Erard et toutes fort ingénieuses. La révolution le contraignit de passer en Angleterre, où il forma un autre établissement qui subsiste encore aujourd'hui. Revenu en France en 1796, il recommença la fabrication des instruments, et mit le sceau à sa réputation, en 1808, par l'invention de la *Harpe à double mouvement*. Nous devons ajouter qu'il inventa une foule de machines et d'outils nécessaires pour l'exécution de ses plans, où son génie ne brilla pas moins que dans ses autres inventions. A ses rares talents Erard joignait un caractère noble et généreux et les plus heureuses dispositions : aimant les arts avec passion, il

employait à l'encouragement des artistes la fortune qu'il avait acquise par ses longs et honorables travaux.

ERASISTRATE, fameux médecin grec, [né à Julis dans l'île de Ceos,] petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère, et l'en guérit en déterminant le roi son père à la lui céder. Séleucus Nicanor son père donna 100 talents à Érasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvait l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violents. Il réduisit la médecine à des remèdes très-simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du temps ont privé la postérité. [Erasistrate fut le chef d'une école qui fleurit principalement à Smyrne. Ses nombreux disciples, qui portaient le nom d'"Erasistratéens", se succédèrent pendant quatre siècles et jusqu'au temps de Galien.]

ÉRASME (Didier), "Desiderius Erasmus", naquit à Rotterdam le 28 octobre 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son père et sa mère; à 17, il se fit chanoine régulier de saint Augustin à Stein, près Gouda; à 25, il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration était très-vive, et sa mémoire très-heureuse. [De là ses petits avantages et ses grands défauts.] Erasme voyagea, pour perfectionner ses talents, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, et y reçut en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médecis (depuis Léon X), le recherchèrent et l'applaudirent. Erasme aurait pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisaient espérer de la part de Henri VIII lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit : « Vous êtes Erasme, ou un démon. » On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre, mais il la refusa. Il fit un second voyage en France l'an 1510, et peu de temps après, il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il al-

lait assez souvent dans les Pays-Bas et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X ayant été élevé sur le saint-siége, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son Edition grecque et latine du Nouveau-Testament, et reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon et les autres souverains pontifes. Paul III voulait l'honorer de la pourpre romaine; Clément VII et Henri VIII lui écrivirent de leur propre main pour se l'attacher. Le roi François I[er], Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint) lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardait comme une nouvelle espèce d'hommes « obstinés, médisants, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditieux, forcenés, incommodes aux autres, divisés entre eux... ». «On a beau vouloir, disait-il en plaisantant, que le luthéranisme soit une chose tragique, pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique ; car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage.» Les réformateurs devenant tous les jours plus puissants à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans, pour revenir à Bâle, où il mourut d'une dysenterie, dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536, à 69 ans. Il avait été, durant tout le cours de sa vie, d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle qu'il avait illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui eut la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever, au milieu de la grande place, une statue sur la base de laquelle on lit ces paroles :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici et instauratori.

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique crucifix en bronze ; ce qui donna lieu à Vondel, poète hollandais, de faire une épigramme mordante sur le patriotisme des Rotterdamois. (*Voyez* Vondel.) Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avait formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé, et, quoique un peu bizarre, il ne cède en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la religion. Il exerce souvent une critique mal fondée

contre les saints Pères. Il se plaît à grossir les vices de son temps; jamais sa plume n'est plus féconde en satires, que quand il parle des religieux et des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même, lorsqu'il dit, lib. 1, epist. 11 : « Ut ingenue, quod verum est, fatear, sum natura propensior ad jocos quam fortasse deceat, et linguæ liberioris quam nonnunquam expediat.» On peut voir sur ce point la préface du P. Canisius, sur les "Epîtres" de saint Jérôme, et l'"Apparat sacré" du P. Possevin. Se fiant trop à ses propres lumières dans les matières de religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris et de Louvain, et mis à l'"Index" du concile de Trente. «Damnatus in plerisque», dit un autre moderne, «suspectus in multis, caute legendus in omnibus.» Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu et qu'il est mort dans le sein de l'Eglise catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son "Apologie d'Erasme", Paris, 1713; ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, et contre lequel le P. Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrad Goclenius, son intime ami, qu'il voudrait finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avaient produites dans cette ville. « Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam. » Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitait ses adversaires avec dédain et avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Il était ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'était pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses *OEuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben, son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les désordres et les ridicules de son temps, ou contre ce qui lui a paru tel. Les détails en sont froids, prolixes, exagérés, quelquefois plats et dégoûtans. Il est inconcevable que ce livre ait pu jouir d'une si grande vogue; il n'y a que le style et le nom de l'auteur qui puissent avoir produit cet enchantement. On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité que pour le fond des choses. Il y a çà et là des endroits lubriques et obscurs, déplacés dans tout ouvrage, mais surtout dans un prétendu livre d'éducation qu'Erasme écrivait pour le fils de Froben. Quand on réfléchit que l'auteur avait alors soixante ans, on ne sait plus qu'en penser, ou plutôt on ne le sait que trop. Le 3e volume renferme les *Epîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise; le 5e, les *Livres de piété*, écrits avec une élégance

qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps; le 6e, la *Version du Nouveau-Testament*, avec les notes; le 7e, ses *Paraphrases sur le Nouveau-Testament*; le 8e, ses *Traductions des ouvrages de quelques Pères grecs;* le dernier, ses *Apologies*. Jean Le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces différents ouvrages, 10 tom. in-fol., reliés ordinairement en 11 vol. in-fol., à Leyde, chez Vander Aa, 1703. L'*Eloge de la folie* a été imprimé séparément, "cum notis variorum", 1676, in-8°; et à Paris, Barbou, 1765, in-12. On en a une traduction française, Amsterdam, 1728, in-8°; Paris, 1751, in-8° et in-4°, fig.; et une autre de Barret, Paris, 1789, in-12. Les Elzévir ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y a une édition, "cum notis variorum", 1664 ou 1693, in-8°. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Ceux qui voudront connaître Erasme plus en détail, peuvent lire l'"Histoire de sa Vie" et de ses ouvrages, mise au jour en 1757 par de Burigny, en 2 vol. in-12. Quoique assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. [Erasme avait aussi cultivé les beaux-arts, et on voyait à Delft un crucifix peint de sa main.] On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son testament écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida mors magnum nobis invidit *Erasmum*,
Sed *Desiderium* tollere non potuit.

ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524 à Baden en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut le 1er janvier 1583. On a de lui : | divers *Ouvrages de médecine*, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin et charlatan. On y lit qu'il se mêlait de magie, et que le diable lui rendait des visites; Bâle, 1572, in-4°; | des *Thèses*, qui ont fait beaucoup de bruit dans le temps, Zurich, 1595, in-4°; | *Varia opuscula medica*, Francfort, 1590, in-fol.; | *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol.; | *De auro potabili*, in-8°; | *De putredine*, in-8°; | *De theriaca*, Lyon, 1606, in-4°; | *Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8°, rare et singulier; | des *Thèses contre l'excommunication et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8°. Il paraît que l'auteur était dans le cas de les craindre. Le médecin était préférable chez lui au controversite; mais ni l'un ni l'autre ne méritaient le premier rang.

*ERATH (Augustin D'), savant professeur de théologie dans les colléges de l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, protonotaire apostolique, abbé de Saint-André et comte palatin, né à Buchloa en Souabe en 1648, mort en 1719, a publié sur la théologie et l'histoire ecclésiastique plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans Moreri : le plus remarquable est un *Commentaire* historico-théologico-juridique, *sur la règle de saint Augustin*, en latin, Vienne, 1689, in-fol. — *ERATH (Antoine Ulric D'), jurisconsulte allemand, né en 1709, mort en 1773, est auteur de quelques ouvrages historiques et chrono-

logiques sur l'Allemagne au moyen âge, et d'un grand nombre de *Mémoires* en latin, en français et en allemand. Le plus estimé des ouvrages de cet auteur est intitulé *Calendarium romano-germanicum*, Dillenburg, 1761, in-fol. — *Erath (m^{lle} d'), fille du précédent, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les "Vies des illustres capitaines", par Cornélius Népos, Francfort, 1760, in-8°.

ERATO, l'une des neuf muses, préside aux poésies légères. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes et de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, et ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc et son carquois.

ERATOSTHENE, Grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 196 ans avant J.-C., à l'âge de 80 ans, cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le dernier de ces talents. On lui donna les noms de "cosmographe", d'"arpenteur de l'univers", de "second Platon". Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore déterminer positivement par un calcul précis. (*Voyez* Condamine.) Il forma le premier observatoire, et il examina l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma "le crible d'Eratosthène". Ce philosophe composa aussi un *Traité* pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problème de la "duplication du cube", par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans, et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratosthène a été imprimé à Oxford en 1672, 1 vol. in-8°. On en a deux autres éditions dans l'"Uranologia" du P. Pétau, 1730; et Amsterdam, dans le même format, 1703. [Les astronomes modernes regardent Eratosthène comme le fondateur de la véritable astronomie. Outre l'édition d'Oxford, on a publié depuis : | *Eratosthenis geographicarum fragmenta greco-lat. edidit Lunt. Car. Seidel*, Gottingue, 1787 ; | *Eratosthenis catasterismi, græce, cum interpretatione latina et commentario ; curavit Jo. Conrard-Schaubach*, ibid., 1795, in-8° fig.]

* ERBA (Benoît), évêque de Casal, né à Côme, mourut en 1576. Bovetta lui attribue quelques traités, | *de Fide;* | *de Operibus fidem comitantibus;* | *de Indulgentils.*

ERCHEMBERT, ou Erchempert, Lombard, vivait dans le ixe siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au mont Cassin, où il embrassa la règle de saint Benoît, à l'âge d'environ vingt-cinq ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* à l'Histoire des Lombards, par Paul Diacre. Il y ajouta l'*Histoire de la ruine et de la*

restauration du mont Cassin et de l'incursion des Arabes, depuis l'an 774 jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe*, *évêque de Capoue*, en vers, et un *Abrégé de l'histoire des Lombards*, mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des clercs réguliers, a publié son *Supplément*, qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4°. Camille Pérégrin l'a donné de nouveau au public dans son "Histoire des princes lombards", en 1643, in-4°. [On croit qu'Erchembert mourut vers 888.]

ERCILLA-Y-CUNICA (Don Alonzo D'), fils d'un jurisconsulte célèbre, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien, naquit à Borneo vers l'an 1525, et mourut à Madrid vers l'an 1595. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, et embrassa la carrière militaire. Entraîné par le désir de connaître les pays et les hommes, il parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou et du Chili s'étaient révoltées contre les Espagnols, il voulut signaler son courage sur ce nouveau théâtre. [Il se rendit au Chili, et servit d'abord comme volontaire, dans l'armée commandée par don Garcia Hurtade de Mondosa, gouverneur de cette province. Il partagea ensuite le commandement, et se distingua plusieurs fois, entre autres à l'attaque de Puvers.] C'est cette guerre qui fait le sujet de son poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poète conquérant a mis beaucoup de chaleur dans la description de ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées, mais nul plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce poème, composé de plus de trente-six chants, et trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12. Après son expédition contre les rebelles du Pérou et du Chili, accompagné de trente soldats seulement, Ercilla soumit de nouvelles contrées au roi d'Espagne. Il franchit les rochers de Puren, traversa le Nabequeten, le lac Valdivia, reconnut le pays qui est entre le détroit de Magellan et l'île de Chiloé, et en prit possession au nom de son souverain. Il navigua sur l'archipel d'Aneudbox, parcourut encore d'autres pays, et fit le tour du monde avant de rentrer dans sa patrie.]

ERCKERN (Lazare), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du Tyrol, sous trois empereurs, a écrit sur la métallurgie avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois en 1694, à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

*ERCOLANI (Barthélemy), jurisconsulte bolonais au XVe siècle, professeur de droit à Bologne et à Ferrare, a laissé des *Consultations* estimées. Tiraboschi a conservé

les noms de plusieurs membres de cette famille, qui se distinguèrent dans les lettres.

* ERCOLANI (Joseph-Marie), prélat de la cour de Rome, né à Sinigaglia, vers la fin du XVIIe siècle, mort au milieu du XVIIIe, a publié à Padoue, en 1725 et 1728, sous le nom académique de "Neralco", ses *Rimes à Marie*, divisées en 2 parties, avec des figures et des notes, Brescia, 1731 et 1759; Rome, 1754, sous ce titre : *Rime a Maria, divise in due parti coll' aggiunta della Sulamitide, boschereccia sacra*, 3 vol.

*ERDOEDI (Gabriel-Antoine, comte D'), doyen des suffragants de Hongrie, mort au milieu du dernier siècle, a publié à ses frais : "Opusculum theolog. in quo quæritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in suâ ditione retinere, vel contrà, pœnis eos exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit", par le jésuite Samuel Pinson, Tyrnau, 1721. Ce livre, qui traite avec intérêt une question importante, fut prohibé par l'empereur.

* ERDT (Paulin), religieux franciscain, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Wertoch en 1737, combattit les incrédules, soit dans les écrits dont il fut auteur, soit dans ceux qu'il traduisit de l'anglais et du français. Son principal ouvrage est une *Histoire littéraire de la théologie* en latin, 4 vol. in-8°. Il a fait paraître aussi quelques écrits sur la bibliographie.

ÉRÈBE, fils du Chaos et des Ténèbres, épousa la Nuit, et en eut l'Ether et le Jour. Il fut métamorphosé en fleuve, et précipité dans le fond des enfers, pour avoir secouru les Titans.

ÉRECHTHÉE, ou ÉRICHTHÉE, fut un chasseur que Minerve prit soin d'élever et de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il savait tirer l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant enlacé par un dragon, il perça le monstre d'un coup de flèche sans blesser son enfant.

ÉRECHTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son père, vers l'an 1400 avant J.-C. Il partagea tous les habitants de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres), pour éviter la confusion qui pouvait naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops, deuxième prince de ce nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas, son beau-père, roi de Mégare. Érechthée régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, et on lui érigea un temple à Athènes. C'est sous son règne que les "Marbres d'Arundel" placent l'enlèvement de Proserpine et l'institution des mystères "Eleusiniens"; ce qui n'empêche pas que son règne n'appartienne à l'histoire des temps fabuleux.

* EREI (Joseph-Antoine), religieux mineur conventuel, né en 1692 dans la marche d'Ancône, mort en 1755, exerça le ministère évangélique dans les principales villes d'Italie, et occupa les premiers emplois de son ordre. Il publia une *Dissertazione intorno a' parenti, mariti e figliuole di S. Anna*, Pezaro, 1731. —* EREI (Ignace), que l'on croit frère du précédent, né en 1691, mort en

1761, remplit pendant 44 ans les fonctions de secrétaire de la ville de Fermo. On a de lui 2 volumes de *Poesie miste*, Fermo, 1747, et un 3ᵉ volume manuscrit.

* ÉREMIA-Tcheleby-Keumirgian, littérateur arménien, né à Constantinople vers l'an 1634, mourut âgé de 60 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Histoire de l'empire ottoman ;* | *Abrégé historique de la Turquie,* en vers arméniens; | *Vie d'Alexandre-le-Grand*, en vers turcs; | *Traduction*, de l'arménien en turc, *de l'Histoire de Moïse de Korène ;* | *Description sur la Natolie, sur la Perse et sur les Indes ;* | *Histoire des principaux événements arrivés dans son temps, pendant quarante-cinq ans;* | une *Traduction*, de l'arménien en turc, *des livres du Nouveau-Testament.*

ÉRESICTHON, ou Érisicthon, Thessalien, fils de Triopas. Cérès, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui était consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune, qui avait aimé cette fille, lui avait accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudrait, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son père la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'était pas plus tôt livrée à ceux qui l'avaient achetée, qu'elle se dérobait à eux en se changeant en cerf, en bœuf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource, pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassassier la faim de son père, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

* EREVANTZY (Melchisedech ou Melk'hiseth), célèbre docteur arménien, né en 1550, mort en 1631, fonda à ses frais dans toutes les provinces de l'Arménie un grand nombre d'écoles, et nomma des professeurs et des chefs pour les diriger. Il a laissé en manuscrit | des *Analyses* de la philosophie d'Aristote et de David, le philosophe; | une *Grammaire arménienne ;* | *la Logique et l'Art des définitions ;* | et un *Commentaire* sur Porphyre.

* EREVANTZY (Simon), patriarche arménien, né au commencement du XVIIIᵉ siècle, mort en 1780, établit une imprimerie à Etchmiatzin, forma une manufacture de papiers, et se disposait à faire traduire en arménien « l'Encyclopédie française », au moment où la mort l'enleva. On a de lui un volume in-8° intit. *Bardavejars*, c'est-à-dire *les Devoirs remplis*. C'est une instruction adressée à ses ouailles.

ERGINUS, roi d'Orchomène après son père Clymenus, fut en guerre avec Hercule, qui le vainquit, le tua, et pilla ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses odes.

ERKIVINS de Steimbach, architecte, mort en 1305, mérite d'être conservé dans la mémoire des hommes, pour avoir donné le plan de la cathédrale de Strasbourg, à laquelle il fit travailler pendant 28 ans, et qui fut achevée sur ses dessins. La construction de la tour ne finit qu'en 1449. Elle a 574 pieds d'élévation, de la place sur laquelle elle est située. Cet édifice est singulièrement léger et solide. Le nombre

de ses piliers le fait ressembler à une découpure.

* ERIBERT, archevêque de Milan au XIe siècle, mort en 1045, assura en 1025 la couronne d'Italie à Conrad-le-Salique, qui le nomma son lieutenant en Lombardie, soumit le royaume d'Arles, réduisit la ville de Lodi en 1027, et lui donna un évêque de son choix. Mais bientôt il s'éleva contre Conrad, et ne posa les armes qu'après la mort de ce prince.

* ERIC Ier, dit "le Bon", premier roi de ce nom de tout le Danemarck, régnait en 1063. Très-attaché à la religion, il demanda au pape Pascal II un primat qui obtînt le titre d'archevêque. Le saint-père l'accorda, et ce prélat fut installé dans la ville de Luden, en Scanie. Il fit deux voyages à Rome, et reçut dans ses états les moines de Cîteaux. Dans une expédition contre les Vandales, il les battit et s'empara de leur capitale nommée Jullin de Jobsbourg. Craint de ses ennemis, il se fit aimer de ses sujets par sa vigilance et la douceur de son administration. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et, pour apaiser ses remords et se réconcilier avec l'Eglise, il entreprit un pélerinage à Jérusalem; mais la mort l'arrêta dans l'île de Chypre en 1103.

ERIC IX (Saint), fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi, l'an 1152; mais en même temps les Goths élevèrent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasiona de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Éric règnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation; et que Charles lui succéderait après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandais en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Henri, archevêque d'Upsal, dont le siége avait été érigé en métropole, l'an 1148, par le pape Eugène III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission, l'an 1157. Eric s'appliquait en même temps à policer ses états par de bonnes lois. On a de lui un *Code* qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et sa piété, lui suscitèrent des ennemis qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, le 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa "Vie" en latin, et Jean Scheffer l'a enrichie de notes, Stockholm, 1675, in-8°. [Ses reliques furent conservées dans l'église d'Upsal, où on les montre encore.]

ERIC XIII en Suède, et VII en Danemarck, naquit en 1382, et fut nommé héritier (en 1497) des couronnes de Danemarck, de Suède et de Norwége, que la reine Marguerite, sa grand' tante, venait de réunir par le traité de Calmar; il y régna seul en 1412, après la mort de cette princesse, appelée "la Sémiramis du Nord"; mais il ne sut conserver aucun de ces royaumes. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avait confirmées par serment, il les opprimait par ses gouverneurs; il mécontenta les Danois par ses longues absences, et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui était élective. Les peuples, secondés

par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes : mais, n'ayant pu y réussir, il se retira l'an 1438 en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante. [Il y mourut l'année d'après. Pendant sa retraite, il composa une *Chronique* en latin, ou *Histoire* sur les Dacris qui finit à l'an 1288, et qu'on trouve dans les "Scriptores rerum septemtrionalium", et dans le "Chronica chronicorum", de J. Gruter.]

ERIC XIV, fils et successeur de Gustave Ier dans le royaume de Suède, naquit le 13 décembre 1533. Il fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré se marier avec Elizabeth, reine d'Angleterre; mais, n'espérant pas obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance, indigne d'un prince, lui aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons très-mal fondés le portèrent à faire arrêter Jean son frère, et à le tenir pendant 5 ans dans une dure prison. Ce prince, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, s'empara de sa personne, et l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour, et traîné de prison en prison; il fut enfin confiné dans le château d'Euriby, dans l'Uplande. En vain y invoqua-t-il en sa faveur les lois qu'il avait fait taire quand il faisait mourir des innocents, ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, et il y mourut le 26 février 1577. Il n'avait régné que 9 ans. Olof Celsius a donné l'*Histoire* de ce prince, qui a été traduite en français par Genet, Paris, 1777.

ERIC (Pierre), navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople pour 800 mille écus de biens. Lorsqu' Eric se fut rendu maître de ce navire et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère; et après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât à la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie : le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avait fait.

ERICHTHONIUS, fils de Vulcain et de la Terre, fut le 4e roi d'Athènes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier qu'elle donna à garder aux filles de Cécrops, Aglaure, Hersé et Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure et Hersé n'eurent aucun égard à la défense. Minerve les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipitèrent. Erichthonius avait les jambes si tortues, que, devenu grand, il n'osait paraître en public; il inventa les chars, et se servit si bien de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps était cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du Charretier ou Bootès. Il succéda à

Amphictyon, vers 1513 avant J.-C., et régna 50 ans. Il institua les jeux panathénaïques en l'honneur de Minerve.

ÉRIGONE, fille d'Icare, se pendit à un arbre lorsqu'elle sut la mort de son père, que Mœra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poètes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la "Vierge".

ÉRINNE, dame grecque, contemporaine de Sapho, composa des *Poésies* dont on possède quelques fragments dans les "Carmina novem poetarum feminarum", Anvers, 1568, in-8°. On en trouve des imitations en vers français dans le "Parnasse des dames", de Sauvigny. [L'on trouve dans Stobée, l'une de ses *Odes*, où elle célèbre la gloire de Rome.]

ÉRIOCH, ou Arioch, roi des Éliciens ou Élyméens, est le même que ce roi d'Élassar, qui accompagna Chodorlahomor lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorrhe. Ses états étaient entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur ses terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

* ÉRIZATZY (Surkis), évêque arménien, né vers le milieu du XIIIe siècle, assista à un concile national, en 1303, dans la ville de Sis, et mourut peu de temps après. Il a laissé manuscrits : | *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse*; | *Explication des canons ecclésiastiques*; | *Discours sur la prédication des apôtres*, etc.

ERIZZO (Paul), d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il était gouverneur. Après une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserverait la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses désirs.

ERIZZO (Sébastien), noble vénitien, né le 19 juin 1525, mort le 5 mars 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et laissa un *Traité* en italien *sur les médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage, assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires, pour la plupart, sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : | des *Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4°; | *Trattato della via inventrice e dell' instrumento degli antichi*, Venise, 1534, in-4°. [Erizzo, après avoir occupé plusieurs emplois, fut du conseil des "Dix". Il était à la fois philosophe, antiquaire et savant littérateur. Outre les deux ouvrages déjà cités, il publia ; | *Discours sur les gouvernements civils*, 1554 ; | les "Dialogues de Platon", avec un Commentaire sur le dialogue intitulé : "Phédon, ou de l'immortalité de l'âme".]

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1595, d'une maison de Suisse très-distinguée par l'an-

cienneté de sa noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits, la première des six familles nobles de Berne, fit ses premières armes à seize ans sous le prince d'Anhalt et sous Guillaume de Nassau, se trouva à, la bataille de Prague, en 1620, fit ensuite des campagnes en Allemagne, en Hongrie et en Flandre. Étant passé en Suède, il mérita la bienveillance de Gustave-Adolphe, et servit en Lithuanie et en Livonie. De retour à Berne, il fut nommé sénateur, et puis lieutenant-général contre le souverain de Savoie, qui voulait s'emparer du pays de Vaud. La paix ayant été conclue, il se rendit auprès de Gustave-Adolphe, qui le nomma conseiller et adjoint du duc de Saxe-Weimar. Rappelé, par la guerre, dans son pays natal, il remplit plusieurs missions en France, où Louis XIII le fixa, lui donna des lettres de naturalisation, et une pension de 18,000 livres.] Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendants publia en 1784 des "Mémoires" de sa vie, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressants, mais aussi beaucoup d'inutilités et de petitesses, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe-Louis d'Erlach, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru un prétendu *Code du bonheur*, Genève, 1788, 6 vol. in-8°, fruit de l'impiété et de la déraison.

ERLACH (Charles-Louis d'), naquit à Berne en 1726, avait servi en France avant la révolution, et il était maréchal de camp lors de l'invasion du pays de Vaud par les Français. Le gouvernement de Berne lui conféra le commandement de son armée, qu'il devait faire agir au moment où finirait l'armistice conclu avec le général Brune. Lorsqu'il allait commencer l'attaque, il reçut l'ordre de suspendre les hostilités : le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. A la nouvelle de la prise de Berne, d'Erlach fut massacré par ses propres soldats, qui le soupçonnèrent d'avoir des intelligences avec les Français.

* ERMANN (Jean-Pierre), né en 1733 à Berlin, mort en 1814, fit ses études dans le collége français de cette ville, devint successivement pasteur de la colonie française de Berlin, principal du collége de cette nation, directeur du séminaire de théologie, conseiller du directoire supérieur, et membre de l'académie des sciences et belles-lettres. Il composa, en société avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse*, Berlin, tome 1er, 1782; tome 8, 1794, in-8°. Les deux derniers volumes sont entièrement d'Ermann. C'est un nécrologe de sectaires ignorés ou séditieux.

*ERMÈS, docteur de Sorbonne, vicaire de la paroisse de Saint-André-des-Arcs à Paris, auteur d'une bonne dissertation, en forme d'*Entretien*, en faveur du célibat des prêtres, ainsi que d'autres ouvrages, ayant refusé le serment schismatique, fut contraint de s'éloigner de son église. Il se retira sur la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans une maison qui lui appartenait. L'abbé Royou, connu par ses courageux écrits, chercha un asile et mourut chez lui, et la nécessité de le faire inhumer trahit la retraite d'Ermès. Le curé schismatique de sa paroisse ne lui pardonna pas de ne l'avoir point appelé pour administrer l'abbé Royou. Ermès, arrêté après le 10 août 1792, puis emprisonné dans l'église des Carmes avec les autres confesseurs de J.-C., y fut massacré le 2 septembre suivant.

* ERMITE (Daniel L'), en latin "Eremita", littérateur, né à Anvers en 1584, de parents protestants, embrassa la religion catholique par les conseils de l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, auquel il était attaché, fut ensuite secrétaire du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, et mourut en 1613 à Livourne en Toscane. On a de lui : | *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republica et moribus*, Leyde, 1627, in-24; | *Iter Germanicum*, ibid., 1637, in-16; | *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8°; | des *Opuscules* et quelques *Pièces en vers* latins.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 3e fils de l'empereur Maximilien II, frère de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme, en 1592; il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, et essaya d'abord les moyens de conciliation et de paix; mais les rebelles ne lui répondirent que par des injures, et prétendirent qu'il avait voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau par un prêtre. Quand on considère la fausseté de tout ce que les Flamands débitaient alors contre les Espagnols et les catholiques, et surtout la manière dont ils agissaient avec les prêtres qu'ils faisaient mourir par des supplices inouïs, uniquement en haine du sacerdoce catholique (*voyez* Corneille MUSIUS et Ferdinand DE TOLÈDE), on ne peut regarder cette inculpation que comme une calomnie dont ils ne produisirent aucune espèce de preuve, et qui essuya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes font de ce prétendu assassin un soldat garde-du-corps, exécuté à Berg-op-Zoom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à La Haye. Aussi Bentivoglio, dans son "Histoire des guerres de Flandre", où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de cette prétendue conspiration. Les compilateurs du Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réfutent en même temps par le portrait qu'ils font d'Ernest. « C'était, disent-ils, un prince paisible, doux, civil et de bon cœur. Si ses vertus n'étaient point éclatantes, on peut du moins dire qu'il n'avait point de vices. » Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

* ERNESTI (Jean-Auguste), critique, surnommé "le Cicéron de l'Allemagne", né à Tænnstadt, en Thuringe, le 4 août 1707, mourut le 11 septembre 1781. Outre plusieurs éditions très-estimées des classiques latins et grecs, il laissa: | *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8°; | *Opuscula oratoria, orationes, prolusiones et elogia*, 1762, in-8°; | *Opuscula, orationes; nova collectio*, Leipsick, 1791, in-8°; | *Archæologia, litteraria*, Leipsick, 1768, in-8°. | *Initia doctrinæ solidioris*, in-8°. Cet ouvrage, qui est un cours de littérature, eut sept éditions à Leipsick, de 1736 à 1783; | *Institutio interpretis Novi-Testamenti*, ibid., 1775, in-8°; troisième édition, Abo et Leipsick, 1792, in-8°; | *Opuscula theologica*, Leipsick, 1773-1792, in-8°; | *Nouvelle bibliothèque théologique*, en allemand, Leipsick, 1760-1779, quatrième édition, 10 vol. in-8°, etc. Ernesti était un littérateur habile, mais un théologien médiocre.

* ERNESTI (Gonthier-Théophile), prédicateur à Hildbourghausen, né à Cobourg en 1759, mort en 1797, a laissé des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1798, in-8°.

* ERNESTI (Auguste-Guillaume), professeur d'éloquence dans l'université de Leipsick, né à Frohndorf, en Thuringe, le 26 novembre 1733, mourut en 1801. On a de lui: | *Titi Livii historiarum libri qui supersunt omnes*, Leipsick, 1769, 3 vol. in-8°; 1804, 5 vol. in-8°; | *Quinti Fabii Quintiliani de Institutione oratoria liber decimus*, ibid., 1769, in-8°; | *Ammiani Marcellini Opera, ex recensione Valesio-gronoviana*, ibid., 1773, in-8°, etc.

*ERNST (Henri), en latin "Ernstius", jurisconsulte allemand, professeur de belles-lettres à l'académie de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, né à Helmstadt en 1603, mort à Copenhague en 1665, publia plusieurs ouvrages estimés, dont on trouve la liste dans l'"index scriptorum danorum" de Bartholin. Les principaux sont: | *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi, ex veteri codice manuscripto quod desinit in anno* 1218, enrichi des notes savantes, Sora, 1646, in-8°; | Σαββατισμὸς, *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4°: | *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12; | *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1643, in-8°; | *Cl. Jo. Caselii libror. distributio*, Hamb., 1651, in-4°. Il laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

*ERNST (Simon-Pierre), membre de l'institut royal des Pays-Bas, mort en 1818, fut successivement chanoine régulier, puis professeur de théologie à l'abbaye de Bolduc; il desservit, depuis 1797 environ, la succursale d'Afden près d'Aix-la-Chapelle. La liste de ses écrits se trouve dans l'"Examen critique des Dictionnaires historiques", par A.-A. Barbier. Les principaux sont: | *Mémoire sur la question*: "Vers quel temps les ecclésiastiques commencèrent-ils à faire partie des états de Brabant"? etc., Bruxelles, 1783, in-4°; cet écrit fut couronné en 1783 par l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles; | *Pensées diverses d'un bon et franc catholique*, à l'occasion du bref de N. S. P. le

pape à l'archevêque de Malines sur le serment de haine à la royauté (Maëstricht), an VII, in-8°; | *Tableau historique et chronologique des suffragants, ou co-évêques de Liége*, etc., Liége, 1806, in-8°; | *Histoire des comtes de Limbourg*, etc. S.-P. Ernst fournit plusieurs chronologies historiques dans l'"Art de vérifier les Dates", publiées par D. Clément, bénédictin de Saint-Maur.

*ERNSTING (Arthur-Conrad), médecin et botaniste allemand, né à Sachsenhagen en 1709, mort en 1768, s'occupa surtout d'appliquer la botanique à la médecine. On a de lui : | une Dissertation sur la ciguë aquatique, imprimée sous le titre de *Phellandrologia physico-medica, seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-12 : | plus un Vocabulaire des termes techniques de la botanique, intitulé *Prima principia botanica*, Wolfenbuttel, 1748, in-8° ; | un *Vocabulaire des médicaments simples et composés tirés des plantes*, Helmstadt, 1741, in-4°, en allemand ; | une *Histoire physique des plantes*, d'après Linné, Lemgo, 1762, in-4°; | des *Analyses d'eaux minérales*, | et une *Description historique du lac de Steinhuder* dans les "Notices de Rintel", de 1763 à 1767.

*ÉROLES (baron D'), capitaine-général des troupes espagnoles, officier de la légion-d'honneur et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, né en Catalogne vers 1785, mort en septembre 1825, fit ses premières armes pendant la guerre de l'indépendance. Porté en 1822 au commandement général de l'armée de la foi et nommé membre de la régence suprême d'Espagne établie à Urgel la même année, il se montra l'un des plus fermes appuis de la religion catholique et de la légitimité. On trouve des détails sur le baron d'Éroles dans le tome 28 des "Victoires et Conquêtes".

*ÉROPE, femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste. Elle en eut deux enfants qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre père.

* ÉROPE (Æropus), fils de Philippe Ier, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens ; mais, ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J.-C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

ÉROSTRATE, ou ERATOSTRATE, homme obscur d'Éphèse, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J.-C. Les Ephésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire son effet, servit l'intention du scélérat : ce fut un moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire : mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS, ou D'ERP (Thomas), né à Gorcum, en Hollande, le 7 septembre 1584, suivit le conseil que lui donna Scaliger, de s'appliquer à l'étude des langues orientales; il parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta longtemps à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs juifs et quelques maho-

métans qui l'aidèrent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque et éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut le 13 novembre 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, etc., dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces langues. Les principaux sont: | *Grammaire arabe*, en latin, Leyde, 1636, 1656, 1748, in-4°, estimée; | *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1659; | *Grammaire syriaque et chaldaïque*, Leyde, 1659; | *Grammaire grecque*, Leyde, 1662; | *Psalterium davidicum syriacum, cum versione latina*; | *Historia saracenica Georgii Elmacini, cum versione latina*, Leyde, 1622, in-fol.; édition enrichie de cartes géographiques et généalogiques. | *Locmani sapientis fabulæ*, etc. Amsterdam, 1656, in-4°. C'était un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. (*Voyez* Nicéron, tom. V.) [On peut consulter sur cet orientaliste célèbre G.-J. Vossius, "Orat. in obit. Th. Epernii", Leyde, 1625, in-4°, et P. Scriverius, "Manes erpeniani".]

* ERRANTE (Joseph), peintre italien, né à Trapani, en Sicile, en 1760, étudia son art dans sa ville natale, puis à Palerme et à Naples, d'où il passa à Rome. Il s'était concilié la bienveillance du duc de Monte-Leone, son compatriote, dont il avait fait le portrait, et qui lui fit une pension de 60 ducats par mois. Errante avait un talent tout particulier pour imiter les plus grands maîtres; souvent ses copies se confondaient avec les modèles. On doit à cet artiste une importante découverte, c'est-à-dire une manière sûre et facile de restaurer les vieux tableaux. Lors de la révolution française, dont les principes subversifs avaient pénétré jusque dans les états romains et de Naples, Errante, qui les avait adoptés, fut contraint de se réfugier à Milan, avec son protecteur le duc de Monte-Leone. Dans cette ville, il lutta avec succès contre un habile adversaire, le peintre Appiani, qui, de son côté, était émule de Benvenuti de Florence. L'artiste sicilien peignait, en outre, le portrait avec un talent remarquable, et excellait à faire des armes. Errante croyait que cet art n'était pas moins utile aux peintres que la gymnastique l'avait été aux anciens, et se proposait de publier un traité sur le mouvement des muscles, projet que d'autres occupations l'empêchèrent de réaliser. Après la chute de Napoléon et la nouvelle réorganisation de l'Italie, il retourna à Rome, centre de tous les arts, et y mourut en juillet 1821, âgé de 61 ans. On cite comme ses meilleurs tableaux: | *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*; | *la Mort du comte Ugolin, au milieu de ses enfants*; | *Endymion*; | *le Concours de la beauté*; | différents tableaux de *Psyché*, | et des *Portraits*. Il est auteur des ouvrages suivants: | *Traité sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands*; | *Essai sur les couleurs*. Il y a une "Notice" sur cet artiste, faite par le savant abbé Cancellieri; et on lui a élevé, à Rome, un beau monument exé

cuté par Léonard Jennio, habile sculpteur sicilien.

* ERRARD (Charles), peintre et architecte, né à Nantes, en 1606, peignit le dix-septième "mai" qui fut donné à l'église cathédrale de Paris, en 1645. Ce tableau représente *Saint Paul guéri de son aveuglement, et baptisé par Ananie*. Errard était un des douze anciens qui se réunirent, en 1648, pour former l'académie de peinture et sculpture, que le roi honora ensuite de sa protection, en lui accordant un réglement et des lettres-patentes pour son établissement. En 1666, sa majesté voulant établir aussi une académie de peinture à Rome, pour perfectionner les jeunes artistes qui ont gagné le prix de peinture, sculpture ou architecture, dans celle de Paris, Errard, alors recteur de l'académie royale, fut choisi pour être l'instituteur de cette nouvelle académie à Rome, et il en eut la conduite jusqu'en 1673, qu'il revint à Paris; Noël Coypel lui succéda jusqu'en 1675; Errard fut le relever en qualité de directeur, et y passa le reste de sa vie. Ce fut pendant ce long séjour en Italie, que cet illustre artiste fit mesurer et dessiner les plus beaux morceaux d'architecture des maîtres modernes de son temps, pour en former une suite au *Parallèle d'architecture*, auquel il avait travaillé conjointement avec de Chambray. Mais, l'importance de l'emploi que le roi avait confié à Errard ne lui ayant pas permis de donner ses soins à une nouvelle édition qu'il projetait de cet excellent ouvrage, la mort le surprit avant qu'il pût faire usage des matériaux qu'il avait amassés pour sa continuation. On voit quelques morceaux détachés de ce recueil curieux, dans la nouvelle édition du *Parallèle* (publié par Charles-Antoine Jombert, en 1766, in-8°), et qui forme le dernier volume de sa "Bibliothèque portative d'architecture". Errard, pendant son séjour en Italie, fut élu plusieurs fois, par les Romains, prince de leur célèbre académie de dessin. Il mourut à Rome, directeur de l'académie de France, en 1689, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui, à Paris, l'ancienne *Église des Filles de l'Assomption*, rue Saint-Honoré, qui fut commencée d'après ses dessins, l'an 1670, et achevée en 1676.

*ERRI (PELLEGRINO DEGLI), théologien, né à Modène en 1511, obtint divers bénéfices ecclésiastiques, en récompense du zèle avec lequel il instruisit l'affaire de Valentino, littérateur de Modène, accusé de répandre les doctrines de Calvin, et mourut en 1575: on a de lui une *Traduction* très-estimée des "Psaumes de David", Venise, 1573, in-4°, avec des *Notes* savantes.

* ERSKINE (Jean), presbytérien écossais, né en 1721, fut ministre à Edimborg, et mourut le 19 janvier 1803, laissant: | des *Sermons*, 1798, in-8°, estimés pour la pureté du style; | *Esquisses de l'histoire de l'Église*, 1790-97, 2 vol. in-8°, où il dévoile la conjuration formée par les incrédules contre la religion.

* ERSKINE (Charles), cardinal originaire d'Irlande, né le 13 février 1753, à Rome, où sa famille suivit celle des Stuarts lorsque cette dernière eut cessé de régner, fut destiné au barreau; mais Pie VI l'engagea avec raison à changer de carrière. Ers-

kine ne tarda pas à être évêque, puis chanoine de Saint-Pierre. Ministre plénipotentiaire à Londres, au moment où se formait la coalition contre la France, il resta huit années en Angleterre, où on le vit à plusieurs reprises parler en faveur de l'émancipation des catholiques. De retour après la paix d'Amiens, il reçut le chapeau de cardinal. Pie VII, qui avait pour Erskine la même bienveillance que son prédécesseur, l'envoya auprès du gouvernement consulaire, et Buonaparte le reçut avec distinction. Erskine, mort à Rome le 19 mars 1811, passait pour un des cardinaux les plus instruits. Il parlait et écrivait cinq langues, avec autant de pureté que de facilité.

* ERSKINE (Henri), doyen de la faculté des avocats d'Edimbourg, né en Écosse, mort en 1817, se vit d'abord retardé par quelques écrits de jeunesse qui nuisirent à sa réputation. Mais, réparant sa faute, il acquit une célébrité très-grande dans sa patrie. Placé sur une fausse ligne politique, il embrassa les opinions des whigs avec chaleur, et Fox lui donna la place de lord-avocat, qu'il n'exerça que jusqu'à la mort de ce ministre.

* ERSKINE (Thomas, lord), célèbre jurisconsulte, membre du parlement d'Angleterre, né en Écosse vers 1750, mort le 17 octobre 1828, dut son éducation à son frère aîné qui lui fit suivre la carrière de la marine, mais il n'y resta que peu de temps. Entré comme enseigne dans le 1[er] régiment d'infanterie (1768), il quitta le service militaire en 1774 pour se livrer à l'étude du droit, et fut reçu avocat en 1778. Secouant la routine dès son début, il se plaça à la tête du barreau par ses *Plaidoyers* en faveur du capitaine Baillie, du libraire Carnan, de l'amiral Keppel, de lord Gordon, de Thomas Paine, de Hastings, du doyen de Saint-Asaph, et des criminels d'état en 1814. Nommé membre de la chambre des communes en 1783 par le bourg de Porstmouth, on le réélut constamment jusqu'en 1806, époque de son élévation à la pairie. Mais il ne soutint pas à la tribune la réputation qu'il avait acquise au barreau. Les Anglais lui attribuent l'extension et le développement de la liberté de la presse et du jugement par jury, qu'on a importés en France. Après la mort de Pitt (1806), Erskine fut nommé membre du conseil privé. Créé baron avec le titre de lord, élevé à la dignité de grand - chancelier et d'orateur de la chambre des pairs, il perdit cette dernière place l'année suivante par la chute du ministère de lord Grenville. Sa carrière politique fut dès lors terminée. Erskine publia : | *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797, pamphlet qui eut 43 éditions la même année, traduit en français sur la 23[e] édition, sous ce titre : *Coup d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Paris, 1797, in-8°. Le fond de sa politique était qu'il fallait conclure la paix avec la France, et ne plus songer au rétablissement des Bourbons ; | la *Préface des Discours de Fox*, | et plusieurs *Brochures* récentes en faveurs des Grecs. Ses meilleurs *Discours* ont été recueillis et pu-

bliés par ses amis en 5 vol. in-8°, 2ᵉ édition, Londres, 1816. Les plus remarquables ont été traduits en français dans le tome 2 du " Barreau anglais ", Paris, 1824. Il avait aussi composé des *Poésies* qui ne sont pas sans mérite, entre autres un petit poëme intitulé *Geranicum*, qui fut attribué à Shéridan, et un roman politique en 2 vol., intitulé *Armata*.

*ERTBORN ou HERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron VAN), littérateur, né à Anvers en 1778, était chargé de fonctions financières lors de la révolution opérée dans la Belgique en 1814. Lorsque le royaume des Pays-Bas fut définitivement organisé, il fut nommé directeur des contributions indirectes de la province de Liége. En 1819, il fit partie du conseil-général des monnaies à Utrecht, et en 1821 de la chambre des comptes du royaume. Il utilisait les loisirs que lui laissaient ses occupations administratives, en se livrant à l'étude des langues; il possédait le grec, le latin, le français, le hollandais, l'italien et l'allemand. On a de lui un volume de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (en français), 1806.

*ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne LÉPORIN), naquit à Quedlinbourg, le 13 novembre 1715. Faible et valétudinaire, elle assistait avec plaisir aux leçons de médecine données à son frère par leur père, le docteur Chrétien-Polycarpe Léporin. Cette assiduité détermina son goût pour la médecine, qu'elle étudia sous son père, et dans les meilleurs auteurs, tels que Stahl, Hoffman, Boerhaave, etc., et où elle fit de rapides progrès. Elle fut mariée en 1742 à Jean-Chrétien Erxleben, ministre du saint Évangile à Quedlinbourg; et son goût pour une étude qui ne semble pas être l'apanage de son sexe, ne l'empêcha pas de remplir les devoirs d'épouse et de mère. Le 12 juin 1754, elle obtint solennellement le doctorat à l'université de Halle. Le candidat discuta avec beaucoup de sagacité dans sa dissertation une question importante : "Quod nimis cito ac jucunde curare, sæpius fiat causa minus tutæ curationis". Parmi les nombreuses félicitations qu'elle reçut de tous côtés, on en remarque une en style lapidaire, du professeur Boehmer, qui annonce que cette cérémonie, autorisée par Frédéric II, roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne. "Stupete, nova. litteraria. in. Italia. nonnunquam. in. Germania. nunquam. visa. vel. audita". etc. Au moment de son mariage, elle publia un opuscule en allemand, intitulé : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8°. La préface appartient à son père. Madame Erxleben mourut le 13 juin 1762, laissant quatre enfants, dont plusieurs se montrèrent dignes d'elle, entre autres : — ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), né le 22 juin 1744, ne se contenta pas d'étudier les diverses branches de l'art de guérir, mais cultiva en outre avec soin l'histoire naturelle et la physique. Il mourut en 1777, à peine âgé de 33 ans. Quoique sa carrière ait été fort courte, il publia de nombreux ouvrages, qui furent très-bien accueillis, surtout

ses *Élements d'Histoire naturelle* (en allemand), dernière édition, Gottingue, 1791, in-8°, | et *Introduction à la médecine vétérinaire* (en allemand), Gottingue, 1769, in-8°, traduite en hollandais, La Haye, 1770.

ÉRYCEYRA ou plutôt ÉRICEIRA (Ferdinand DE MENESÈS, comte D'), naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans ses premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons d'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pédro, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Éryceyra trouvait des moments à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le "Journal étranger" de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : | L'*Histoire de Tanger*, imprimée in-fol. en 1723; | l'*Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, en 2 vol. in-folio; | la *Vie de Jean* Ier, *roi de Portugal.* Ces différents livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ÉRYCEYRA (François-Xavier DE MENESÈS, comte D'), arrière-petit-fils du précédent et héritier de la fécondité littéraire de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre, et mourut en 1743, à 70 ans. Il n'était pas grand seigneur avec les savants; il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du "Catalogue" de sa bibliothèque. L'académie de Saint-Pétersbourg lui adressait ses "Mémoires"; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1,000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différents. Les plus connus en France sont : | *Mémoire sur la valeur des monnaies de Portugal*, *depuis le commencement de la monarchie*, in-4°, 1738; | *Réflexions sur les études académiques ;* | 58 *Parallèles d'hommes et* 12 *de femmes illustres ;* | *la Henriade*, *poème héroïque*, *avec des observations sur les règles du poème épique*, in-4°, 1741. Il traduisit aussi "l'Art poétique" de Boileau. Éryceyra était en correspondance avec les hommes fameux de son époque, comme Muratori, Bianchini, Leclerc, Bayle, Renaudot, Bignon, Teyro, Magnus, etc.

* ÉRYTHRÉE (Nicolas), natif de Venise, est connu par son *Index* de Virgile, qui a été successivement perfectionné par Antoine-Marcus Bassus, de Crémone, par le P. de La Rue, jésuite, par Nicolas Lallemant, par l'abbé Lezeau, par Maittaire, par P. Burman, enfin, par Heyne. Quelqu'importantes que soient les améliorations faites au travail de Nicolas Érythrée, par tant de savants hommes, la premiere conception de cet utile ouvrage doit mériter à son auteur une reconnaissance éternelle. Érythrée paraît avoir

professé les belles-lettres ; on lui doit des *Notes* sur Virgile, qui parurent pour la première fois, avec son *Index* à Venise, en 1538 et en 1539, 2 vol. in-8°.

ÉRYTROPHILE (Rupert), théologien du XVII[e] siècle et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire* méthodique sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui: *Catenæ aureæ in harmoniam evangelicam*, in-4°.

ÉRYX, fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttait contre les passants, et les terrassait; mais il fut tué par Hercule, et enterré dans le temple qu'il avait dédié à Vénus sa mère.

ÉSAQUE, fils de Priam et d'Alyxothoé, aima tellement la nymphe Hespérie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. Esaque, de désespoir, se précipita dans la mer. Téthys le métamorphosa en plongeon.

ÉSAU, fils d'Isaac et de Rebecca, né l'an 1836 avant J.-C., vendit à Jacob, son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des Chananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard, lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère. (*Voy.* REBECCA.) Les deux frères furent dès lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seïr, en Idumée, l'an 1710 avant J.-C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse. [Des savants pensent que le roi "Erythros", dont le nom a la même signification que celui d'"Edom" (rouge), et qui a donné son nom à la mer qui est entre l'Arabie et la côte de Malabar, n'est autre chose qu'Esaü.]

ESCALE (Mastin DE L'), ou plutôt DELLA SCALA, d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles, nommé Jacques FICO, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parents tenaient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès lors comme souverain. Mais, quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitants. Il fut assassiné en 1273. Ses descendants conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avait acquise dans Vérone. Mastin III de L'Escale, génie remuant et ambitieux, ajouta non-seulement Vicence et Brescia à son domaine de Vérone, mais dépouilla encore les Carrare de Padoue, dont il fit Albert son frère gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets et enleva la femme d'un des Carrare dépossédés, qui, sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil des deux frères. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas à s'attirer la haine des Vénitiens, en faisant faire du sel dans les lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit, qu'ils voulaient rendre exclusif, firent la guerre aux L'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche Trévisane, et enfermèrent Mastin, en 1339, dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avait commis dans le cours de la guerre des cruautés

inouïes. Barthélemi de L'Escale, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin, son cousin, le tua sur la porte de son palais épiscopal, le 28 août 1338. Le pape, ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. — Antoine de L'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le titre de noble à Venise. — Mastin III avait eu un fils appelé Can-le-Grand, et un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence en 1403. Son pouvoir commençait à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avait aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qui lui avait été faite sous prétexte de lui aller faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronais, ne voulant pas reconnaître ce scélérat, et las d'être disputés par des petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. — Brunoro de L'Escale, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410 de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces vénitiennes. Les Scaliger, qui portèrent dans la république des lettres le ton d'insolence et de hauteur que les L'Escale avaient à Vérone, prétendaient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondait sur des chimères.

* ESCARS (Jean-François de Pérusse, duc d'), né le 13 novembre 1747, mort le 9 septembre 1820, entra comme cadet dans l'ordre de Malte, et devint, en 1774, colonel des dragons d'Artois. Il épousa, en 1783, la fille du banquier Laborde, fut nommé en 1788, maître-d'hôtel du roi en survivance, et maréchal-de-camp, et quitta la France en 1791. Les princes, qui étaient sur les bords du Rhin, le chargèrent d'une mission diplomatique auprès de Gustave III, roi de Suède. Son crédit à la cour de Stockholm ne put empêcher que l'envoyé de la république française n'y fût accueilli (1792.) Le baron d'Escars était encore en Suède lors de l'assassinat de Gustave. Après cet événement il se rendit à Berlin, reprit du service dans l'armée prussienne, et contracta un nouveau mariage avec Mme de Nadaillac, femme d'esprit, que quelques imprudences commises sous le gouvernement impérial firent exiler aux îles Sainte-Marguerite, d'où elle eut ensuite la permission de se rendre dans la Touraine. Le baron d'Escars, nommé lieutenant-général par Louis XVIII, qui lui donna la charge de premier maître-d'hôtel, reçut encore le titre de duc dans le mois de mars 1816. C'était un homme de cour, mais dont la fidélité faisait exception à la règle.

* ESCARS (François-Nicolas-René, comte de Pérusse d'), pair de France, né le 12 mars 1759,

mort le 20 décembre 1822, fut député aux états-généraux par la noblesse de Châtellerault, et signa toutes les protestations que fit la minorité monarchique contre les décisions de la majorité constitutionnelle. Il quitta la France avec le comte d'Artois, dont il était le gentilhomme d'honneur, et qui le fit son capitaine des gardes. Il prit part aux campagnes des émigrés; ce qui lui valut en 1794 le grade de maréchal-de-camp. A la rentrée des Bourbons, le comte d'Escars, nommé lieutenant-général, reprit sa place de capitaine des gardes de "Monsieur", fut nommé commandeur de Saint-Louis, pair de France, gouverneur de la 4e division militaire. C'est encore la fidélité que ces honneurs récompensaient.

*ESCHASSERIAUX (Joseph), l'aîné de deux frères qui furent l'un et l'autre membres de l'assemblée législative et de la convention, exerçait la profession d'homme de loi à Saintes, à l'époque de la révolution. Appelé en 1790 aux fonctions administratives de la Charente-Inférieure, il fut envoyé par ce département, en 1791, à l'assemblée législative, et en 1792 à la convention. Il siégea constamment au côté de la Montagne, vota la mort du roi sans appel ni sursis, approuva les mesures prises contre les émigrés et les prêtres, entra au comité de salut public après le 9 thermidor an II, défendit les sociétés populaires alors violemment attaquées, s'opposa à la rentrée des prêtres, et au rétablissement d'un culte privilégié. Il eut encore l'occasion de revenir sur ce sujet, au conseil "des cinq-cents", dont il fit aussi partie en 1797. En 1799, lorsque la république paraissait toucher à ses derniers moments, ses défenseurs ne virent d'autre moyen de la sauver que celui de déclarer la patrie en danger. Eschassériaux appuya cette proposition, et dit : que les royalistes qui chaque jour perçaient la république au cœur, étaient bien plus redoutables que les armées de la coalition. Membre du tribunat, après les événements du 18 brumaire, il reçut, le 27 novembre 1804, la décoration de la légion-d'honneur, et remplit ensuite plusieurs missions diplomatiques. La scène politique ayant changé depuis les événements de mars 1814, Eschassériaux cessa d'y figurer; et, n'ayant pas signé l'acte additionnel pendant les cent-jours, il ne fut point porté sur la liste des conventionnels bannis. Parmi plusieurs ouvrages qu'il a publiés, on distingue : | *Rapport fait à la Convention au nom du comité d'agriculture*, 1794, in-8° ; | *Tableau politique de l'Europe au commencement du* XIXe *siècle, et moyens d'assurer la paix générale*, 1802, in-8° ; | *l'Homme d'état*, 1803, in-8°; | *Lettres sur le Valais*, *les mœurs de ses habitants*, *avec les tableaux pittoresques de ce pays*, 1806, in-8°. Ce dernier ouvrage, qui offre de l'intérêt, est écrit avec correction et facilité. Eschassériaux avait épousé la fille du sénateur Monge. — Eschassériaux (René), le plus ancien représentant de la Charente-Inférieure, mourut en novembre 1832, dans sa terre des Arènes, à l'âge de 73 ans. — Le nom d'Eschassériaux est encore porté aujourd'hui par un député, dont les doctrines répondent à ce nom.

*ESCHELS-Kroon (Adolphe),

voyageur danois, né à Nieblum, dans le duché de Sleswick, en 1736, passa dix-huit ans dans les Indes orientales, où il fut, de 1782 à 1784, agent du Danemarck. On a de lui, en allemand : | *Description de l'île de Sumatra*, Hambourg, 1782, in-8°, traduite en hollandais par G.-B. Schirach, Harlem, 1785, in-8° ; | *Relation authentique de l'état actuel des principales îles de l'Océan, etc.*; | *Description de Pégu et de l'île de Ceylan*, renfermant des détails neufs et exacts sur le climat, etc., par W. Hunter, C. Wolf, et Eschels-Kroon, traduite de l'anglais et de l'allemand par LL. (Langlès), Paris, 1795. Eschels-Kroon est mort à Kiel, le 18 octobre 1793.

* ESCHENBURG (Jean-Joachim), littérateur allemand, né à Hambourg le 1er décembre 1743, mort en 1823, fut nommé à 23 ans professeur au collége Carolin à Brunswick ; mais Jérôme Buonaparte, improvisé roi de Westphalie, substitua à cet établissement une école militaire. Eschenburg obtint une pension, comme ancien membre du conseil aulique. On a de lui différents ouvrages et plusieurs *Traductions* estimées, par exemple : | *Théâtre de Shakespeare*, Zurich, 1775 ; 1807, 4e édition, 13 vol. in-8°. Cette *Traduction* passe pour la meilleure qu'on ait faite du célèbre poète anglais ; | *Musée britannique pour les Allemands*, Leipsick, 1777-1780, 6 vol. in-8°. L'auteur l'a continué avec le titre d'*Annales de la littérature britannique* ; | *Précis d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*, Berlin et Stettin, 1783, 1805, in-8° ; | *Manuel de la littérature classique, de l'antiquité et de la mythologie*, ibid., 1782, 1808 ; cet ouvrage, traduit en français, est estimé ; | *Sur Shakespeare*, Zurich, 1787, in-8° ; | *Recueil d'exemples pour servir à la théorie et au cours des belles-lettres*, Berlin et Stettin, 1788, 1795, 8 vol. in-8° ; | *Manuel de l'étude des sciences*, ibid., 1792, 1800, in-8° ; | une Edition des "Œuvres de Hageodorn" ; | la *Vie* de ce poète ; | divers ouvrages français traduits de l'allemand, parmi lesquels : l'"Esther" de Racine en vers allemands. On croit qu'Eschenburg a laissé inédites plusieurs *Poésies fugitives*.

* ESCHER DE LA LINTH (Jean-Conrad), géologue suisse, né à Zurich le 24 août 1767, d'un conseiller d'état de ce canton, mort dans la même ville le 9 mars 1823, fit ses études à Genève, s'appliqua à connaître les divers gouvernements des cantons, et s'occupa surtout d'économie industrielle et rurale. Pour mieux l'approfondir, il alla assister, à l'université de Gottingue, aux cours de minéralogie, de géologie et de statistique, et parcourut l'Angleterre et l'Italie, dont il visita les manufactures. Escher aurait dû se concentrer dans ses études ; mais, égaré par les idées révolutionnaires qui avaient fait explosion en France, il se laissa élire membre du grand conseil helvétique, et coopéra à la rédaction du "Républicain suisse". Lorsque Buonaparte eut opprimé l'Helvétie, Escher rentra dans la vie privée. S'il devint plus tard conseiller d'état, il ne s'occupa guère toutefois que du desséchement des marais de la Linth, dont il fut chargé par la diète. La Linth, qui se perdait dans des terres marécageuses, coule maintenant par deux canaux dont l'un

conduit une partie de ses eaux dans le lac de Wesen et l'autre dans celui de Zurich. Le pays, assaini par Escher, n'est plus désolé par les fièvres. Le surnom de LA LINTH ajouté à son nom fut la seule récompense qu'accepta le bienfaiteur de cette contrée. La « Bibliothèque universelle de Genève » et différents journaux allemands contiennent des *Mémoires* et des *Dissertations* d'Escher sur divers points de la géologie de la Suisse. Des médailles d'or, d'argent et de bronze ont été gravées pour conserver sa mémoire.

* ESCHERNY (François-Louis comte D'), ancien chambellan du roi de Wurtemberg, né à Neuchâtel (Suisse), en 1734, mort à Paris en 1815, est auteur des ouvrages suivants : | *Lacunes de la philosophie*, 1783, in-12; | *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, sur les événements de* 1790 jusqu'au 4 avril 1791, Paris, 1791, in-8°; réimprimée en 1815, sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 2 vol. in-8°.; | *de l'Egalité*, ou *Principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'éloge de J.-J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8°; reproduits sous ce titre : *La Philosophie de la politique*, ou *Principes généraux sur les institutions sociales*, Paris, 1798, in-8°; | *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1809, 3 vol. in-12 ; quelques volumes portent le titre de la seconde édition avec la date de 1815 ; | *Fragments sur la Musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent. Un homme qui a imprimé l'éloge de J.-J. Rousseau n'a pu avoir que de fausses idées en philosophie.

ESCHINARDI (François), jésuite romain, célèbre au XVIIe siècle, publia plusieurs ouvrages sur l'Astronomie, sur l'Optique et sur d'autres parties de la Physique, tantôt sous son nom, tantôt sous celui de Costanzo Amichevali ; on en trouve le catalogue dans le 2e vol. de Cinelli. Il laissa en outre | un *Traité sur l'architecture civile et sur l'architecture militaire*, | et une *Description de Rome et de son territoire*, Rome, 1750.

ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J.-C., trois ans après la mort de Socrate, et 16 avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était de naissance distinguée, et avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine était le fils d'une courtisane. Il aidait sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village, et depuis, il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différents : si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres, et que cette jalousie a produit dans les siècles passés comme dans le siècle présent des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talents que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le députa à ce prince, et le déclamateur em-

porté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, et Eschine aurait succombé sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu, quelque temps après, décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avait le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux *Discours* qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avaient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba et fut exilé. Dégoûté du métier de rhéteur, il passa [à Rhodes, où il ouvrit une école qui fut long-temps célèbre, parce qu'il tenait le milieu entre la diffusion, l'enflure asiatique et la simplicité attique. On raconte qu'il lut un jour à ses disciples son *Discours* contre Ctésiphon, qu'ils admirèrent; ils le prièrent de leur lire celui de Démosthènes sur le même sujet, et comme il les vit transportés à cette lecture, il leur dit: « Que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même? » De Rhodes il alla] à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné les noms des grâces à trois de ses *Harangues*, et ceux des muses à neuf de ses *Épîtres*. Ces trois *Discours* sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir. Démosthènes, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Le premier avait plus d'esprit, le second plus de génie. Les *Harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycurgue, etc., par les Aldes, 3 vol. in-fol., 1513. L'abbé Auger a donné une "Traduction d'Eschine" avec celle de Démosthènes, Paris, 1777, 5 vol. in-8°.

* ESCHINE, philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivait. Nous avons de lui des *Dialogues* avec des notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux auteurs " cum notis variorum".

* ESCHIUS (Nicolas), né en 1507 à Nordwik, près Bois-le-Duc, fut ordonné prêtre à Cologne. On lui proposa de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers; mais il refusa cet emploi honorable, préférant consacrer ses talents à la direction d'une modeste école. Il y forma des élèves aussi utiles à l'état qu'à l'Eglise. On compte parmi ceux qui profitèrent le plus de ses soins, Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. S'étant lié avec ce dernier et plusieurs autres religieux du même ordre, il résolut d'embrasser leur institut; mais la faiblesse de sa santé s'opposa à son pieux dessein. Il voulut du moins imiter leur vie solitaire, et obtint une cellule dans la chartreuse, où il mena une vie édifiante. Ses supérieurs, croyant devoir employer ses talens et sa piété à procurer le salut d'autrui, le nommèrent archiprêtre de Diest, et le chargèrent en même temps de la direction du béguinage de cette ville. Eschius s'acquitta avec zèle de ces deux emplois, et forma divers établissements pieux. Il termina en 1578 une carrière qu'il

avait sanctifiée par la pénitence et les bonnes œuvres. Sa "Vie" a été écrite par Arnould de Jean, son successeur dans la direction du béguinage de Diest. On a de ce vénérable ecclésiastique : | *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8°; 1569, in-16. Ils ont été traduits en flamand et réimprimés en 1713. On trouve dans cette dernière édition la "Vie" d'Eschius, traduite aussi en flamand, | *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé : "Templum animæ" publié par Eschius, Anvers, 1563, in-8°; "Margarita evangelica," livre de spiritualité, traduit du flamand en latin. Cet ouvrage et le "Templum animæ" appartiennent à une sainte fille dont on ignore le nom. La "Margarita" a été souvent réimprimée en latin, en français, en flamand et en allemand.

ESCHYLE, né à Eleusis, l'an 525 avant J.-C., selon les "marbres d'Arundel," d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats que par ses poésies dramatiques. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée "cothurne," et les fit paraître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant, ils jouaient sur des tréteaux mobiles. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, dans la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenait pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup vers l'an 477, et suivant Larcher l'an 456 avant J.-C. Il semble que l'aigle a la vue trop perçante pour ne pas distinguer la tête d'un homme de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avait prédit à Eschyle qu'il mourrait de la chute d'une maison, et que pour cela il se tenait presque toujours en rase campagne. De 90 pièces qu'Eschyle avait composées, il ne nous en reste plus que 7. Ce poète a de l'élévation et de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques et hors de toute proportion. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi qu'elle causa fut fatal à plusieurs femmes enceintes. Les sept tragédies qui nous restent de ce poète sont : *Prométhée enchaîné*, *Les Perses*, *Les sept chefs contre Thèbes*, *Agamemnon*, *Les Cyprès*, *Les Euménides*, *Les Suppliantes*. Les meilleures éditions de ses pièces sont celles de Henri Etienne, 1557, in-4°; et de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scolies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée; mais celle de Glas-

cow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une traduction française, élégante et fidèle, à Paris, 1770, in-8°, par Le Franc de Pompignan; mais celle de Laporte du Theil est plus estimée.

ESCOBAR (André D'), bénédictin espagnol au XVe siècle, nommé évêque de Mégare par Nicolas V, assista comme théologien aux conciles de Constance et de Bâle, et écrivit un savant traité intitulé: *Gouvernement des conciles.* Cet ouvrage a été conservé long-temps manuscrit.

ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui: | *Conciones quadragesimales et de adventu*, in-fol., | *De Festis Domini;* | *Sermones de historiis sacræ Scripturæ.* Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

ESCOBAR (Marine D'), née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la Récollection de sainte Birgitte en Espagne. Le P. Dupont, son confesseur, laissa des *Mémoires* sur sa vie, qu'on fit imprimer in-fol. Ce livre est devenu très-rare.

ESCOBAR (Antoine), jésuite, de l'illustre maison de Mendoza, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de [plus de 20 ouvrages composant près de 42 vol., la plupart in-fol. Les plus connus sont ses] *Commentaires sur l'Écriture sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-fol., et sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7. vol in-fol., dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal: ils sont commodes, et l'Evangile proscrit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savants ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. Je n'ai connu aucun homme de mauvaise vie, qui eût beaucoup lu les casuistes; et je n'ai connu ni grand casuiste, ni grand liseur de casuistes qui ait été homme de mauvaise vie. Un jour qu'un certain réformateur déclamait contre les casuistes relâchés en présence d'un ecclésiastique respectable, et lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale: « Lisez, lui dit celui-ci, Caramuel et Escobar; ils sont encore trop sévères pour vous. » Vainement, disent les encyclopédistes, les prédicateurs de l'irréligion voudraient-ils s'autoriser de ces réflexions pour innocenter leurs propres égarements, pour rendre odieux les théologiens qui les font remarquer et les réfutent. Leurs erreurs, qu'ils publient eux-mêmes, sont d'une tout autre conséquence que celles des casuistes; on ne peut excuser les premiers par un motif louable; les ouvrages des incrédules ont fait plus de mal en dix ans, que tous les casuistes de l'univers n'en ont fait dans un siècle. "Encyclopédie

méthodique," article Casuistes. (*Voyez* Busembaum, Pascal, Rancé.)

*ESCOIQUIZ (Dom Juan), conseiller d'état espagnol, naquit en Navarre en décembre 1760. Son père était gouverneur de Ceuta, et puis d'Oran, villes maritimes de la Barbarie. Juan, comme fils de militaire, entra dans les pages de Charles III, roi d'Espagne. Quand il fut en âge de prendre un état, il choisit un canonicat dans la métropole de Sarragosse, de préférence au grade de capitaine, qu'on propose ordinairement aux pages du roi d'Espagne lorsqu'ils terminent leur service. Le caractère franc et brusque du comte Fernandez, gouverneur du prince des Asturies (depuis Ferdinand VII), ayant déplu à la reine, et surtout à Godoy, l'on choisit à sa place dom Juan Escoiquiz, qui gagna bientôt le cœur de son élève. Godoy commençait déjà à semer la discorde entre Charles IV et son fils. Escoiquiz, frappé de sa cupidité et de son ambition, osa donner au roi des avis salutaires; mais le favori, pour se venger du vertueux précepteur, parvint à le faire exiler à Tolède. Le prince des Asturies, privé de son seul ami, entama avec lui une correspondance secrète, et Escoiquiz, malgré sa disgrâce, adressa au roi et à la reine elle-même des *Mémoires* tendant à les éclairer sur les projets de Godoy. Le prince des Asturies, toujours en butte aux persécutions du favori, ordonna à Escoiquiz (en 1807) de revenir en toute hâte à Madrid. Celui-ci n'y arriva que pour être témoin de l'arrestation de son élève (*Voyez* Charles IV), accusé vaguement d'agir contre la politique du cabinet espagnol. Dom Juan fut néanmoins utile au prince, en éclairant l'opinion publique sur les vexations qu'il avait à souffrir de la part de Godoy. L'indignation générale donnant des craintes au favori, il parut vouloir jouer le rôle de conciliateur entre le père et le fils. Escoiquiz reprit alors le chemin de Tolède. Mais, lorsqu'à la suite de la révolution d'Aranjuez Ferdinand eut été proclamé, le nouveau roi appela auprès de lui son ancien précepteur qui n'accepta que l'emploi de conseiller d'état. A cette époque, les Français occupaient déjà, sous le faux titre d'alliés, les principales places du royaume. Escoiquiz, qui n'avait pas pénétré le caractère de Buonaparte aussi bien que celui de Godoy, conseilla à Ferdinand de se rendre à Bayonne; mais, quand les projets du conquérant lui furent connus, il plaida en sujet fidèle la cause de son maître, et engagea Ferdinand à ne point abdiquer la couronne. Cependant, la majorité du conseil ayant été d'un avis contraire, et les princes, par ordre de Charles IV, ayant renoncé à leurs droits au trône, Escoiquiz fut contraint de rédiger l'acte d'abdication, et de signer avec le maréchal Duroc le "traité" par lequel Charles IV et sa famille remettaient au pouvoir de Napoléon la couronne d'Espagne. Dom Juan, qui accompagna Ferdinand VII à Paris, ayant eu avec les ministres de Russie et d'Allemagne de fréquents entretiens, dont le but était d'engager les puissances à se coaliser contre Napoléon, fut envoyé en exil à Bourges. Il avait demeuré quelque temps, avec

Ferdinand VII, à Valençay. Cependant Napoléon, menacé par l'Europe, crut devoir rendre à Ferdinand le trône d'Espagne, afin de retirer les troupes qu'il avait dans ce pays. Escoiquiz, rappelé à Valençay, le 14 décembre 1813, pour diriger les négociations, s'aperçut que Macanàs, depuis ministre d'état, s'était emparé de l'esprit de Ferdinand. Aussi, quand le roi fut rétabli sur son trône, se vit-il exilé et emprisonné dans le château de Murcie. Macanàs ayant été disgracié à son tour, Escoiquiz revint à Madrid; mais alors le duc de l'Infantado dominait le monarque. Dom Juan voulut, selon sa coutume, donner de sages conseils; il fut encore disgracié et relégué à Ronda, en Andalousie, où il mourut le 19 novembre 1820, âgé de 60 ans. Telle fut la récompense de sa fidélité. On a de lui plusieurs ouvrages en espagnol: | "Les Nuits d'Young", traduites en vers espagnols, 2 vol. in-8°, 1797; | *Mexico conquis*, poème, 1 vol. in-8°, Madrid, 1802; | "Le Paradis perdu", de Milton, traduit en vers espagnols, 3 vol. in-8°, Madrid, 1812; | *Les Fameux traîtres réfugiés en France*, in-8°, 1814. C'est sa justification contre les accusations de quelques Espagnols, qui avaient prêté serment à Joseph Buonaparte, et qu'il désigne sous le nom de "traîtres". | *Exposé des motifs qui ont engagé*, en 1808, *Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*. Cet *Exposé*, document précieux pour l'histoire de cette époque, a été traduit dans toutes les langues, et en français en 1816, in-8°. | *Réfutation* d'un "Mémoire" contre l'Inquisition. Cet opuscule peut servir de réponse au volumineux ouvrage sur l'"Inquisition", publié par Llorente (*Voyez* ce nom.) Escoiquiz était meilleur prosateur que poète. Ses ouvrages poétiques ont néanmoins le mérite d'un style clair et correct, quoiqu'un peu diffus.

ESCORBIAC (Jean D'), seigneur de Bayonnète, né à Montauban, dans le XVIe siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira du goût pour la poésie. On a de lui: *La Christiade, contenant l'histoire sainte du prince de la vie*, Paris, 1613, in-8°. Il remonte, dans le 1er livre, à la création du monde et au péché originel; et, ce qui est très-plaisant, il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Il a à se reprocher d'avoir, pour sa part, aggravé ce fléau.

ESCOUBLEAU (François D'), cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avait rendus à Henri IV, et surtout par ses vertus et sa piété. Clément VIII, Léon XI, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime, dans les différents voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua, en 1624, un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode sont un témoignage du zèle dont il était animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU (Henri D'), frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avait moins de goût pour

les vertus épiscopales que pour la vie de courtisan et de guerrier. Il suivit Louis XIII au siége de La Rochelle, et le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins, qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat était d'un caractère hautain et impérieux. Le duc d'Epernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différend très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epernon, prit cette affaire fort à cœur; mais Cospéan, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : « Monseigneur, si le diable était capable de faire à Dieu les satisfactions que le duc d'Epernon offre à l'archevêque de Bordeaux, Dieu lui ferait miséricorde. » Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'Epernon, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui, pour écouter, avec respect, la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. Sourdis mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules.

ESCOUSSE et LEBRAS, deux jeunes littérateurs qui terminèrent leurs jours par un déplorable suicide. L'un, à peine âgé de 20 ans, débuta dans la carrière dramatique par un succès; l'autre, jeune homme de 16 ans, avait été associé à ses premiers travaux : ils se sont asphyxiés le 18 février 1831. Le succès de *Farruch-le-Maure* n'avait d'abord donné à Escousse que l'espérance; mais l'indifférence avec laquelle *Pierre III* fut accueilli quelque temps après à la Comédie-Française, dissipa ses premières illusions de fortune. Enfin la chute récente au théâtre de la Gaîté, de *Raimond*, mélodrame qu'il avait fait avec Lebras, lui porta le dernier coup. Depuis ce jour, les deux jeunes gens, dégoûtés de la vie, s'encourageaient l'un l'autre dans l'idée d'un suicide. Enfin Escousse écrivit à son ami : « Je t'attends à 11 heures 1/2; le rideau sera levé; arrive, afin que nous précipitions le dénouement. » Tout était déjà préparé; le charbon même allumé. Et les malheureux, oubliant leurs amis, oubliant Dieu, pour fléchir lâchement sous un revers qui était un bienfait, précipitèrent en effet le dénouement. Ils ne songeaient pas qu'au lieu de finir, ils commençaient une autre vie!!

ESCRIVA (François), pieux et savant jésuite, natif de Valence, se distingua par son humilité, par sa piété et par ses ouvrages de dévotion. Il mourut en 1617, à 87 ans. On a de lui : | un traité *De quatuor novissimis,* qui est très-estimé. | *Discursus de obligationibus status uniuscujusque*.

ESCUDIER (Jean-François), né dans une petite commune des environs de Toulon en 1760, était juge-de-paix de cette ville, lorsque le département du Var le députa, en septembre 1792, à la convention. Il y vota la mort du roi, et s'opposa à l'appel au peuple. Il était absent lorsque la question du sursis fut proposée. Envoyé en mission avec son collègue Gasparin, au mois de juillet 1793, dans les départements des Bouches-du-Rhône et du Var, et près de l'armée commandée

par le général Cartaux, il se montra modéré dans l'exécution des mesures prescrites par le comité de salut public. Rappelé au sein de la convention, il parvint à faire annuler les ordres donnés par Fréron pour la démolition des principaux édifices de Marseille et de Toulon. Lors des événements du 9 thermidor an II, Escudier contribua à la chute de Robespierre; mais bientôt on le vit s'opposer aux mesures de rigueur réclamées contre les membres du comité de salut public; et il fut décrété d'arrestation, comme instigateur du mouvement insurrectionnel qui éclata à Toulon dans les premiers jours de prairial an III. Retiré de la scène politique, depuis cette époque, Escudier remplissait à Toulon les fonctions gratuites d'intendant de la santé, auxquelles il ne renonça pas durant les « cent-jours » : on s'autorisa de ce fait pour le faire sortir de France en 1815, et il alla chercher un asile à Tunis. Mais le roi, considérant que ses fonctions n'avaient rien de politique, lui permit, au mois de décembre 1818, de rentrer dans sa patrie. Il mourut au mois d'avril de l'année suivante.

ESCULAPE, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, fut élève du centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que, dans la suite, il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter, irrité contre lui, de ce qu'il avait rendu la vie au malheureux Hippolyte par la force de ses remèdes, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils; Jupiter, pour consoler le père, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple magnifique. Il en avait aussi un fort célèbre à Rome. Il était représenté sur un trône, un bâton d'une main, et l'autre appuyée sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande-prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxerxès-Longuemain fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem, avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présents pour le temple qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem, l'an 467 avant J.-C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les Juifs l'appellent « le Prince des docteurs de la loi ». C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distribua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que, dans cette révision, il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une

école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il était l'auteur du Pentateuque n'ont pas réfléchi à ce qu'il y avait dans cette opinion d'absurde et d'impossible, de contraire aux notions chronologiques et historiques, et à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons quatre livres sous le nom d'Esdras; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'église latine. Le premier est certainement d'Esdras, qui y parle souvent de lui à la première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la 20ᵉ du règne d'Artaxerxès-Longuemain, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le 3ᵉ et le 4ᵉ, sans être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Pères s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple le péché originel, clairement expliqué, liv. 4, chap. 3, 4 et 7. Sixte de Sienne, Driedo, Mariana, et plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des "Paralipomènes".

ÉSIUS ou Hésius (Jean), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le Levant et dans l'Inde, vers la fin du xvᵉ siècle, et écrivit la relation de son voyage sous ce titre : *Itinerarium sive peregrinatio hierosolymitana per Arabiam, Indiam, Æthiopiam*, etc., Deventer, 1499, 2ᵉ édition, et Anvers, 1566, in-8°.

ÉSIUS ou Hésius (Richard), jésuite vénitien et professeur d'humanités, né à Utrecht vers 1547, mort à Plaisance en 1631, a laissé | des *Eléments de Grammaire latine et grecque*, | une *Prosodie* | et une *Traduction* du poème grec de Simias de Rhodes, intitulé : "Bipennis". — Un autre Ésius ou Hésius (Guillaume), jésuite d'Anvers, cultivait l'éloquence et la poésie vers le milieu du xviiᵉ siècle. On a de lui : | *Emblemata sacra de fide, spe et caritate*, Anvers, 1636, in-12; | *Legatus fidelis ad oratores christianos*, Anvers, 1657, in-12.

* ESKIL, ou Eschil, célèbre archevêque de Lunden, en Scanie, et primat de Danemarck, naquit au commencement du xiiᵉ siècle. On croit qu'il était fils de Suénon, évêque de Wiborg. Envoyé à Hildesheim pour y faire ses études, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit vœu d'établir cinq monastères, s'il recouvrait la santé. De retour en Danemarck, il fut d'abord nommé chanoine, ensuite archidiacre de la cathédrale de Lunden. En 1134, il obtint l'évêché de Roschils, et quatre ans après, il fut élevé sur le siége épiscopal et primitial de Lunden. Parvenu à cette dignité, il se souvint de son vœu, et saint Bernard lui envoya, à sa prière, un de ses religieux, Guillaume, qui présida à la fondation du montasère d'Esrole. Les soins qu'il donnait à son église ne lui faisaient pas négliger les affaires temporelles. Il prit part à toutes les discussions politiques, et se déclara tantôt pour, et tantôt contre son souverain, à qui il

fit même une guerre ouverte. Cependant, au milieu de ces agitations mondaines, il ne pouvait voir, sans un sentiment d'admiration, les vertus sublimes de saint Bernard, pour qui il eut une vénération toute particulière. Il fit même plusieurs voyages en France pour lui parler. Flottant entre Dieu et le monde, il était depuis long-temps pressé de se consacrer entièrement à la retraite, dans la solitude de Clairvaux; mais de trop forts liens l'attachaient encore au monde. Il fit un voyage à Rome pour y visiter Adrien, qu'il avait connu lors de sa légation dans le Nord. Ce pape étant mort, il en résulta un schisme; l'archevêque se déclara pour Alexandre III, tandis que son roi Valdemar prit le parti de Victor III. De là une lutte violente entre le roi et Eskil. Le prélat, ayant succombé, fut obligé de fuir, et fit un voyage à la Terre-Sainte. À son retour, il resta quelque temps en France, et fut ensuite rétabli dans sa dignité. Après quelques nouveaux tracas, il connut enfin le néant des grandeurs humaines, et, quoique saint Bernard ne fût déjà plus, il se retira dans la solitude de Clairvaux, pour y terminer, dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion, une carrière agitée; il mourut le 8 septembre 1187, dans un âge très-avancé. En quittant son siége, il avait recommandé Absalon pour son successeur. Il se tint sous son pontificat un concile national à Lunden, auquel assistèrent les évêques de Danemarck, de Suède, de Norwége, et Theodignus, légat du saint-siége. On connaît de ce prélat : *Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505, avec le Code civil de la même province. Cet ouvrage a depuis été inséré en danois et en latin, dans le recueil des « Lois ecclésiastiques de Danemarck », que G.-J. Torkelin a donné, Copenhague, 1781.

* ESMENARD (Joseph-Alphonse), né en 1770 à Pelissanc en Provence, étudia chez les pères de l'Oratoire de Marseille, fit deux voyages en Amérique, et vint en 1790 à Paris, où il rédigea plusieurs journaux consacrés à la défense du roi. Cependant, comme il arrive à presque tous les hommes de lettres, il n'eut pas une opinion déterminée. Proscrit après la funeste journée du 10 août, il se retira en Angleterre, puis s'embarqua pour la Hollande, voyagea en Allemagne, en Italie, et passa de là à Constantinople, où il fut bien accueilli par l'ambassadeur russe Kotschubey et le comte de Choiseul-Gouffier. Il repassa bientôt en Italie, et alla à Venise, offrir ses services à Monsieur (depuis Louis XVIII). De retour à Paris, en 1797, il fut attaché un moment à l'ambassade de Hollande, et fournit quelques articles à la "Quotidienne"; mais, le 18 fructidor ayant replongé la France dans l'anarchie, Esmenard fut renfermé au Temple, d'où il ne sortit que pour fuir de nouveau sa patrie. Il n'y revint qu'après la chute du directoire et la création du consulat (18 fructidor 1799). Rendu à la littérature, il travailla avec La Harpe et Fontanes à la rédaction du "Mercure"; et c'est alors qu'il prit place parmi les poètes français, en insérant dans ce journal plusieurs fragments de son poème de *la Navigation*. Il ne jouit pas long-temps

de ce repos. Lorsque le général Leclerc, beau-frère de Buonaparte, fut envoyé à la tête d'une armée à Saint-Domingue, Esmenard l'accompagna dans cette malheureuse expédition. Revenu à Paris, il y fut nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, et quitta encore cet emploi pour suivre Villaret-Joyeuse à la Martinique, d'où il revint en 1804. Nommé censeur des théâtres, censeur de la librairie, et enfin chef de la troisième division de la police générale, il se fit beaucoup d'ennemis. Appelé à la deuxième classe de l'Institut, il vit encore s'augmenter le nombre de ses adversaires. Le coup qu'il se porta lui-même lui fut plus nuisible que leurs attaques. Il inséra dans le " Journal des Débats " une *Satire* contre l'envoyé russe. Celui-ci s'en plaignit à Napoléon, qui, ne trouvant pas encore à propos de rompre avec la Russie, donna l'ordre à Esmenard de quitter la France. Il se retira en Italie. Cependant des amis puissants obtinrent son rappel après quelques mois. Esmenard partait de Naples pour rentrer dans sa patrie, lorsque, entraîné par des chevaux fougueux vers un précipice, il se brisa la tête contre un rocher, et expira quelques jours après, le 25 juin 1811. On a de lui : | *La Navigation*, poème en 8 chants, Paris, Giguet et Michaud, 1805, 2 vol. in-8°; l'auteur retrancha deux chants, et en donna une nouvelle édition, Paris, chez les mêmes, 1 vol. in-8°. Ce poème est diffus et froid ; mais on doit rendre justice à la vigueur du style, à la fidélité des tableaux ; | *Trajan*, opéra en trois actes, musique de Persuis et Lesueur. | *Fernand Cortès* (en société avec M. de Jouy), opéra en trois actes, musique de Spontini; | *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena-Maria Williams*, traduites de l'anglais par Boufflers et Esmenard, 1808, in-8°; | plusieurs *Pièces* de vers, dont la plus grande partie a été imprimée dans la " Couronne poétique de Napoléon ", 1 vol. in-8°, Paris, 1807. Esmenard est aussi l'auteur des *Notes historiques et littéraires* qui accompagnent la première édition du poème de " l'Imagination " par Delille.

ESNUE - Lavallée (F.-J.), nommé successivement par le département de la Mayenne à l'assemblée législative en 1791, et à la convention en 1792, se fit remarquer par la violence de ses opinions. Il vota, dans le procès du roi, la mort sans appel ni sursis. Dénoncé par les administrateurs de son département, il fut mis en arrestation à la suite des insurrections du 1er et du 3 prairial (20 et 21 mai 1795); mais l'amnistie du 4 brumaire ne tarda pas à lui faire recouvrer sa liberté. Il se trouva compris dans la loi du 12 janvier 1816, qui bannit de France les conventionnels dits " votants ".

ÉSON, père de Jason, fils de Créthée, et frère de Pélias, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par Médée, à la prière de Jason, son mari.

ÉSOPE, le plus ancien auteur d'apologues après Hésiode, qui en fut l'inventeur, naquit à Amorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xantus et d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave

l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, et par une âme libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *Apologues* qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agréments de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savants qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse et en Egypte, pour lui donner un air asiatique, et expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paraîtrait pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine grec, auquel on doit les *Fables* d'Esope telles que nous les avons, a entassé sous le nom du fabuliste phrygien beaucoup d'"Apologues" plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin, jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, etc., tout contribue à répandre des doutes sur son existence. (*Voy.* Locman, Planudes, Salomon.) Les meilleures éditions des *Fables* d'Esope sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes, avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol., et d'Oxford, 1718, in-8°.

ESOPUS (Clodius), comédien célèbre vers l'an 84 avant J.-C.; Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excellait dans le tragique, et Roscius dans le comique. "Roscius citatior, Esopus gravior fuit, dit Quintilien, quod ille comœdias, hic tragœdias egit". Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esopus était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtait dix mille livres. Ce plat était rempli des oiseaux les plus rares, qu'on avait appris à chanter et à parler, et qu'on avait payés, l'un pour l'autre, chacun 600 livres. Malgré ses grandes dépenses, il laissa un héritage qui valait près de deux millions. Son fils, avec moins de talents, ne fut pas moins prodigue: on assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause et mesure de la corruption des peuples, était parvenu chez celui de Rome. (*Voy.* Baron, Garrick, Roscius.) « Les Grecs, dit d'Alembert, considéraient Esopus, par la même raison qu'ils admiraient Euripide et Sophocle. Les Grecs, ainsi que les Romains, mettaient entre les histrions et les hommes de génie un espace immense; mais ils payaient ceux-là comme tous les instruments de luxe et de plaisir. » On voit ici, en passant, que d'Alembert croyait qu'Esopus était

un comédien grec. L'érudition de cet encyclopédiste et de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues. (*Voy.* PANNONIUS.) [On ignore l'époque de la mort d'Esopus.]

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph d'AMARZIT DE SAHUGUET, baron D'), né à Brive-la-Gaillarde, le 28 mars 1713, était fils d'un conseiller du roi. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, et s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, et fut aide-de-camp, dès 1742, dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flanbre, y jouissant de son estime et de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régiments des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse et du Bugey, il reçut, en 1757, l'exspectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'était plus digne que lui de cette place importante. En 1780, il reçut le grade de lieutenant-général, et mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il était né, il publia successivement les ouvrages suivants : | *Campagnes du roi* en 1745, 46, 47 et 48, 4 vol. in-8°; | *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol. in-8°; | *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8°; | *Supplément aux rêveries*, ou *Mémoires de la guerre du maréchal de Saxe*, 1757. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances multipliées, des vues saines et dirigées par l'expérience. | *Histoire du maréchal de Saxe*, Paris, 1773, 2 vol. in-12, ou 3 vol. in-4° : cet ouvrage est intéressant pour les militaires, à cause des plans de batailles et de marches qu'on trouve dans l'in-4°.

*ESPAGNAC (M.-R. SAHUGUET, abbé D'), chanoine de Paris, fils du précédent, né à Paris, en 1754, eut quelques succès littéraires, mais compromit son caractère par des spéculations qui ne convenaient pas à un prêtre. Agent secret de Calonne, il s'immisça dans plusieurs opérations de finances qui lui valurent beaucoup d'argent. Exilé lors de la disgrâce de son protecteur, il reparut en 1789, se fit recevoir au club des révolutionnaires, et obtint, lorsque la guerre fut déclarée, la fourniture de l'armée des Alpes, ensuite celle des charrois militaires de l'armée de Dumouriez. Ce général ayant été proscrit, il fut dénoncé par Cambon comme fournisseur infidèle. Tant qu'on eut besoin de lui, d'Espagnac trouva moyen de se justifier; il succomba ensuite, et fût condamné à mort avec Bazire, Chabot, Danton, etc., le 5 avril 1794. On a de lui: | *Eloge de Catinat*, in-8°, qui obtint un accessit à l'académie française en 1775. | *Réflexions sur l'abbé Suger, et sur son siècle*, 1780, in-8°, ouvrage peu réfléchi.

ESPAGNANDEL (Mathieu L'), sculpteur célèbre, né à Paris en 1610, mourut dans cette même ville à l'âge de 79 ans. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On citait entre autres le *Retable* de l'autel des Prémontrés, et celui de la grand'-

salle du Palais. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellents; tels sont : | *Tigrane*, roi d'Arménie; | un *Flegmatique ;* | deux Termes représentant, l'un *Diogène*, l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (Charles D'), un des favoris du roi Jean, eut l'épée de connétable en 1350. Ce n'était pas pour récompenser ses services; il n'en avait rendu aucun. Son mérite pour cette charge fut sa naissance et la faveur. Il était si fier de l'une et de l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, comte d'Evreux et roi de Navarre. Ce monarque, indigné de ce que d'Espagne empêchait qu'on ne lui fît justice au sujet de quelques terres qu'il réclamait, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de L'Agile, petite ville de Normandie. Les assassins escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. — Louis D'ESPAGNE, son frère aîné, servit sous Philippe VI, dans la guerre contre les Anglais, et sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit, dans cette province, sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guérande d'assaut, et Dinan par composition. Il fut amiral de France en 1341.

ESPAGNE (Jean D'), natif du Dauphiné, ministre de l'église française de Londres, au XVIIe siècle, a composé divers *Opuscules* publiés en 1670 et 1674, La Haye, 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Genève et de la version anglicane. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion*. Ce ministre n'y a pas épargné le "Catéchisme" de Calvin.

* ESPAGNE (D'), général de division de l'armée française, commandait en 1805, sous le maréchal Masséna, la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie. En 1806, il passa au service de Naples, et battit les insurgés calabrois en plusieurs rencontres. La campagne de Prusse lui fournit de nouvelles occasions de se signaler à la tête d'une division de cuirassiers; il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et promu au grade de grand officier de la légion-d'honneur en récompense de son courage. Il se distingua de nouveau dans la glorieuse campagne d'Autriche en 1809, et fut tué à la bataille de Wagram le 6 juillet.

ESPAGNET (Jean D'), président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion physicæ restitutæ*, imprimé à Paris en 1623, in-8°, et traduit en français sous ce titre : *La Philosophie naturelle rétablie en sa pureté*, 1651, in-8°. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : "Spes mea est in agno". On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé : *Arcanum hermeticæ philosophiæ*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8°, intitulé : "Rozier des guerres, composé par le feu roi Louis XI pour monseigneur le dauphin Charles son fils", qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune prince*. Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour; mais il y en avait une édition dès l'an 1523,

in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différents ouvrages.

ESPAGNOLET (Joseph Ribera, dit l'), peintre, naquit en 1580 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de Michel-Ange, du Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin; mais son pinceau n'était pas aussi moelleux. Les sujets terribles et pleins d'horreur étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité, mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'était ni noble ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut longtemps; un cardinal l'en tira et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens et de beaux tableaux. Le pape l'avait fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, et on a gravé d'après lui. [Ses tableaux les plus renommés sont : le *Martyre de saint Janvier, saint Jérôme*, *la Trinité*, *Démocrite*, *Héraclite*, *Ixion sur la roue*, *l'Adoration des bergers*, *la Mère de douleur ;* ces deux derniers tableaux sont au musée de Paris.]

ESPARRON (Charles d'Arcussia, vicomte d'), s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du XVIe siècle. Il fit part au public de ses amusements, dans un *Traité* assez estimé, in-4°, Rouen, 1644.

* ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol, qui découvrit le Nouveau-Mexique, naquit à Cordoue, vers 1550. Augustin Ruiz, religieux franciscain, qui demeurait au Vieux-Mexique, ayant appris de quelques Indiens appelés Cuchos, qu'il y avait au nord de grands et riches pays, résolut de vérifier ce fait. Deux de ses confrères s'étant réunis à lui, ils entreprirent ce voyage, accompagnés d'un certain nombre de soldats. Ils avaient parcouru deux cent cinquante lieues vers le nord, lorsque, attaqués par les Indiens "Tignas", les deux religieux, compagnons de Ruiz, périrent dans la mêlée. La troupe revint aux mines de Sainte-Barbe, dans la nouvelle Biscaye, à cent soixante lieues de la ville de Mexico, d'où elle était partie, bien décidée à ne plus s'exposer à une entreprise aussi périlleuse. Il se trouvait à ces mines, comme intéressé dans leur exploitation, un bourgeois de Cordoue, nommé Espejo. Il se proposa de pénétrer plus avant que ne l'avait fait le P. Ruiz, se rendit au val Saint-Barthélemi pour en obtenir la permission de l'alcade-major ou gouverneur de la province, qui lui accorda des soldats et des provisions. Il partit le 10 novembre 1582. Arrivé dans le pays des "Cuchos", et puis dans celui des "Possagnates", il y reçut un bon accueil et des provisions abondantes. Espejo, avec sa troupe, poursuivant sa marche, rencontra de riches mines d'argent, auprès desquelles se trouvaient les Indiens "Toboses", qui s'enfuirent en voyant des soldats. Cependant des présents et des paroles de paix les firent revenir auprès des Espagnols, qu'ils guidèrent jusqu'au

pays des "Jumanes". Ces peuples, civilisés et belliqueux, à l'approche des Espagnols, se formèrent en bataille, et lancèrent leurs flèches qui tuèrent six à huit chevaux. Les soldats, suivant le conseil d'Espejo, n'en tirèrent pas vengeance, et se comportèrent de manière que la concorde fut bientôt établie entre eux et les Indiens. Parmi les nombreuses rivières qui coulent dans ce pays, il y en a une aussi grande que le Guadalquivir. En la côtoyant, les Espagnols trouvèrent près de ses bords plusieurs peuplades dont ils ignoraient la langue et le nom. Parvenus jusqu'aux "Tignas", ceux qui avaient tué les deux religieux s'enfuirent, ainsi que tous les autres Indiens, de crainte d'être punis pour ce meurtre. Espejo, qui commençait à manquer de provisions, et prévoyait qu'il pourrait trouver encore des ennemis, fut sur le point de retourner aux mines de Sainte-Barbe; mais, ayant fait encore plusieurs lieues, quelques Indiens, moins prévenus contre les Espagnols, lui assurèrent qu'il existait à l'orient un grand et riche pays. Quelques-uns des soldats avaient déjà abandonné Espejo; il ne lui en restait que douze, avec lesquels il continua son voyage. A mesure qu'il pénétrait dans le pays, de belles plaines s'offraient à ses yeux, et il voyait souvent des indices certains que ce pays était fertile en mines. Les Indiens qui l'habitaient paraissaient être plus civilisés que les autres. Leurs habitations étaient plus élégantes, plus soignées; et pour se garantir de l'ardeur du soleil, ils portaient des parasols assez semblables à ceux des Chinois. Espejo se trouvait alors à la hauteur de 37° 30' de latitude boréale. Vers l'ouest comme vers le nord, il rencontrait des peuplades plus civilisées; dans le pays de "Civola", il remarqua des croix qu'y avait plantées, en 1542, le voyageur Coronado. D'autres renseignements vinrent le raffermir dans son projet. Il apprit qu'à la distance de soixante journées (ou 450 lieues environ) se trouvait un lac spacieux, autour duquel s'élevaient de grandes villes, où l'argent et l'or abondaient. Ces nouvelles ranimèrent le courage d'Espejo, mais il n'en fut pas de même à l'égard de ses compagnons, dont la plupart se séparèrent de lui. Enfin, après différentes courses, arriva au pays des "Tamas", d'où il vit se développer un immense continent, celui auquel on donna ensuite le nom de "Nouveau Mexique". Espejo aurait voulu pénétrer dans le pays; mais, les "Tamas" lui ayant refusé des provisions, n'ayant pas même voulu le recevoir, il fut contraint de retourner à la Nouvelle-Biscaye. Il eut pour guide un Indien qui lui fit côtoyer la rivière "des Vaches", et il arriva avec sa petite troupe au val Saint-Barthélemi, au commencement de juillet 1583, après un voyage d'environ huit mois. Ayant écrit une *Relation* de sa découverte, il la fit parvenir au comte de la Coruna, vice-roi du Mexique, qui l'envoya en Espagne au conseil des Indes. Cette *Relation* se trouve au tome 1er, 13e partie des "Grands voyages", dans Haklint et dans l'"Histoire de la Chine", du P. Mendoza. Les RR. PP. Garcès et Fonte visitèrent, de 1771 à 1776, les pays du nord du Mexique; et, dans la relation qu'ils écrivirent de leur voyage,

ils sont parfaitement d'accord avec Espejo sur la civilisation des Indiens de ces contrées. Leur relation, insérée dans la "Chronique séraphique du collége de propaganda fide" (en espagnol) (Mexico, 1792, in-fol.), a été traduite en français par M. de Humboldt.

ESPEN (Zeger-Bernard VAN), ecclésiastique, né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collége du pape Adrien VI. Ses liaisons avec les ennemis de l'Église, ses sentiments sur le "Formulaire" et sur la bulle "Unigenitus", l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maëstricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van Espen est sans contredit un des plus savants canonistes de ce siècle. Son ouvrage le plus recherché des jurisconsultes est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclésiastique y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité; mais on reconnaît sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit de son érudition personnelle. Ceux qui ont lu Thomassin et Van Espen s'apercevront sans peine que, quant à ce qui concerne la science ecclésiastique, le second ne fait que répéter le premier; que c'est le riche fonds où il a puisé sans cesse, et dont il a fait un usage aussi commode que profitable à sa réputation : peut-être cependant la doit-il particulièrement à la secte dont il épousa si vivement les intérêts. Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum part.* v, *p.* 194, *edit. Colon.*, 1748), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est à sa place, et l'on y peut ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes qui, par un respect affecté pour la discipline de l'Église ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'Église moderne. (*Voyez* FLEURY, MORIN Jean, THOMASSIN.) On a donné à Paris, Louvain, en 1753, un *Recueil de tous les ouvrages de Van Espen*, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique, et même le civil, ont de plus important. On trouve divers détails curieux et intéressants touchant cet auteur, dans une petite brochure assez rare, intitulée : "De Zegero Bernardo Van Espen, etc., authore Wilhelmo Bachusio". Ce Bachusius avait été, comme Van Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite, et les renseignements qu'il en donne sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère et les qualités morales de Van Espen. (*V.* BACHUSIUS.) [Il existe aussi une "Vie" de Van Espen, écrite par du Parc de Bellegarde.]

ESPENCE (Claude D'), né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parents nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, dont il avait

été précepteur, et qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans son voyage pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François Ier. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome l'an 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Le docteur français aimait mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560. Il mourut de la pierre le 5 octobre 1571. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il n'en était pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir et de répandre la foi catholique. Il était très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connaissaient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui : | un *Traité des mariages clandestins ;* il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages sans le consentement de leurs parents, question qui, ayant été naguère fort agitée, demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annule ces mariages. Un passage de saint Basile ("Epist. ad Amphil.")ne laisse aucun doute là-dessus. Les Pères du concile de Cologne de l'an 1536 souhaitaient qu'on renouvelât dans un concile général le canon "Aliter", que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfants contractent malgré leurs parents : "Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ, invitis parentibus et propinquis, veneris potius quam Dei causa contrahuntur. Interea vero, donec Ecclesia de hoc prospiciat, si non irrita prohibitia saltem sint, et excommunicationi contrahentes, et qui ope et consilio adfuerint, subjaceant". (Conc. Coloniens., an. 1536.) On voit par-là que la loi a existé, et qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels que Juennin et d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendirent qu'elle existait encore en France. Mais il était difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les réglements touchant cette matière ne regardaient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes français, Bochel, Blondeau, etc., étaient de ce sentiment, que Benoît XIV (de Syn. diœces., lib. 9) établit d'une manière très-solide. Cependant, pour les mariages des princes du sang, contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1655, déclara que la Coutume de France, qui les regarde comme non valables, était affermie par une légitime prescription, et autorisée par l'Église. (*Voyez* LAUNOI, GERBAIS, GIBERT.) | Des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de lon-

gues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastiques : | plusieurs *Traités de controverse* ; les uns en latin, les autres en français. Tous ces ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

ESPÉRANCE. Les païens en avaient fait une divinité. Elle avait plusieurs temples à Rome. Les Grecs l'honoraient sous le nom d'"Elpis".

* ESPERDUT, troubadour, vivait dans le XIIIe siècle ; il a laissé quelques *Chansons* et une *Sirvente* contre les lâches et mauvais seigneurs.

ESPERIENTE (Philippe-Callimaque), né à San-Geminiano, en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pompinius Lætus une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons, changea son nom de "Buonacorti" en celui de "Callimaco"; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'Esperiente". Paul II, croyant que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifiait, en poursuivit les membres avec rigueur. Esperiente se vit obligé de se retirer en Pologne ; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfants, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui : | *Commentarii rerum persicarum*, Francfort, 1601, in-fol. ; | *Historia de iis quæ a Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcas movendis*, etc. Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. | *Attila*, in-4°, ou *Histoire* de ce roi des Huns ; | *Historia de rege Uladislao, seu clade varnensi*, in-4°. Esperiente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite ; il le compare à la " Vie d'Agricola ". L'article sur Esperiente, qu'on trouve dans le "Dictionnaire" de Bayle, est fort inexact.

* ESPET (Jean), conventionnel, né à la Grand'Borde en 1758, mort à Roumengous, en octobre 1832, était avocat avant la révolution. Député de l'Arriége à la Convention, en 1792, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, devint après la session commissaire du Directoire dans son département, et rentra dans la vie privée après le 18 brumaire.

* ESPINAS (Philibert DE L'), sire de La Clayette, chevalier, surnommé "le grand chancelier du roi Charles V", servit sous Eudes, duc de Bourgogne, en qualité de bachelier, avec deux écuyers. En 1340, le roi le chargea d'aller faire rompre les chaussées des étangs de Rue, pour la conservation du Ponthieu. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1375, pour la trêve que l'on conclut avec le roi d'Angleterre. Philibert assista, comme conseiller du roi, aux procédures qu'on instruisit au parlement et à la tour du Temple contre les domestiques du

roi de Navarre, accusés d'avoir été les agents de ce méchant prince pour empoisonner le roi Charles V. Il fut encore attaché à l'éducation du dauphin, en 1380. Enfin il accompagna en Angleterre le sire de La Trémouille, dans la descente qu'y firent les Français. Il est la tige des branches de La Clayette, de Saint-André, de Sully, de La Faye et autres, qui toutes ont porté son nom.

* ESPINASSE (Julie-Jeanne-Éléonore DE L') l'une des femmes les plus funestes et les plus méprisables du XVIII[e] siècle, naquit en 1732. Sa naissance était le fruit d'un adultère. Sa mère, voulant lui assurer un avenir indépendant, lui fit remettre, à sa mort, une cassette précieuse; mais elle se la vit presque aussitôt enlever par la perfidie d'un homme à qui elle avait confié ce dépôt. Reçue comme gouvernante d'enfants dans un château de Bourgogne, elle y était depuis plusieurs années, lorsque madame du Deffant, ayant fait sa connaissance, l'emmena avec elle à Paris, où elles s'établirent, rue Saint-Dominique. Mademoiselle de L'Espinasse, remplie de vanité, et avec cela jeune et spirituelle, se voyant en état de vivre indépendante par le moyen d'une pension que les amis de sa bienfaitrice lui avaient obtenue du roi, quitta brusquement madame du Deffant, après dix années d'une liaison qui avait paru sincère, et au moment où, âgée et aveugle, sa protectrice avait le plus besoin de sa reconnaissance. Quoique défigurée par la petite-vérole, elle avait le talent de plaire par son instruction, son bon ton, un goût sûr et fin, et surtout par cet esprit de saillies qui fait toujours fortune: aussi madame du Deffant eut-elle la douleur de voir son cercle se dissiper. Tous coururent offrir leurs hommages à mademoiselle de L'Espinasse. Les plus dévoués furent certainement le philosophe d'Alembert et le président Hénault. D'Alembert surtout, qui s'était d'abord attaché à elle par un rapport de naissance et d'infortune, finit par venir habiter la même maison. Cependant l'attachement du philosophe n'empêcha pas mademoiselle de L'Espinasse d'accueillir le comte de Mora, jeune seigneur espagnol, qui promit de lui donner un jour son nom. Mais le comte fut rappelé en Espagne, et lorsqu'il revenait à Paris pour remplir sa promesse, il mourut à Bordeaux en 1774. Mademoiselle de L'Espinasse trouva des consolations dans les hommages de Guibert, militaire distingué, écrivain et surtout homme aimable. La philosophie de d'Alembert ne put tenir contre de si rudes coups. Pendant ce temps, l'affection du président Hénault, qui n'avait pas fait moins de progrès, le porta à oublier sa naissance et son caractère, pour épouser mademoiselle de L'Espinasse. Elle ne survécut que six ans au président. Au lit de la mort, elle demanda pardon à d'Alembert des torts qu'elle avait eus envers lui après seize ans d'intimité, le nomma son exécuteur testamentaire, et le chargea de payer les dettes qu'elle avait contractées avec madame Geoffrin. Mademoiselle de L'Espinasse avait toujours vécu avec les philosophes et partagé leurs principes; elle expira le 23 mai 1776, dans les mêmes sen-

timents, entourée de tous ceux qui avaient flatté sa vanité, et ayant auprès d'elle, non un ministre de Dieu pour lui offrir les consolations de la religion, mais un sophiste qui s'efforçait sans doute de soutenir son esprit fort jusqu'au dernier moment. Madame du Deffant, qui lui survécut de quatre années, reçut la nouvelle de sa mort avec l'indifférence qui lui était naturelle. Un anonyme a publié sa Correspondance sous le titre de *Lettres de mademoiselle de L'Espinasse*, écrites depuis 1765 jusqu'à l'année 1776, Paris, 1809-1811. Cette correspondance n'est pas favorable à la réputation de l'auteur.

ESPINAY (Timoléon D'), seigneur de Saint-Luc, servit sur terre et sur mer. Il commandait la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois, en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu. Cependant, comme ils n'étaient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre voulait avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, et la lieutenance-de-roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

*ESPINOSA (Jean), poète espagnol, né à Bellovado vers 1540, mort vers 1596, suivit la carrière des armes, et fut secrétaire de don Pedro Gonzalès de Mendoza, vice-roi de Sicile. Il écrivit plusieurs ouvrages en vers, qui eurent beaucoup de succès; on cite entre autres son *Traité à la louange des femmes*, publié à Milan, 1580, in-4°.

*ESPINOSA (Antoine), autre littérateur espagnol, né à Antequera, en Andalousie, en 1582, mort en 1650 à San-Lucar de Barrameda, fut un des bons poètes de son siècle. Il suivit constamment l'école de Boscan et de Garcilaso, qui avaient introduit le bon goût dans la poésie espagnole. On a de lui : | une exellente *Traduction* en vers des Psaumes pénitentiaux, imprimée, avec un *Eloge du duc de Medina Sidonia*, à Malaga, 1625, in-4°; | *Le Trésor caché*, Madrid, 1644, in-8°; | *Art de bien mourir*, ibid.; | *Tresor de poésies*, ibid., 1655. C'est une collection des morceaux les plus intéressants des meilleurs poètes qui avaient paru jusqu'alors.

*ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme), un des peintres les plus célèbres de l'école espagnole, né en 1600 à Cocentena, village dans le royaume de Valence, mort à Valence en 1680, étudia sous son père, et prit ensuite des leçons de Borras et de Ribalta. A l'âge de 23 ans, il fit paraître son premier tableau; c'était un *Christ*, qui excita l'admiration des connaisseurs. Sans compter des *Fresques* et des *Portraits*, on attribue à Espinosa plus de quarante tableaux, parmi lesquels on distingue | une *Madeleine*, | *l'Apothéose de saint Louis*, | *Saint Joachim*, | un *Saint Pierre*, | une *Naissance du Sauveur*, | *La Nativité de saint Jean-Baptiste*, | une *Cène*. Il était extrêmement pieux, et peignait gratuitement des ouvrages pour les églises auxquelles la modicité de leurs fonds ne per-

mettait pas de faire des dépenses extraordinaires.

ESPINOY (Philippe D'), né en Flandre, en 1552, d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités et les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherche des antiquités et noblesse de Flandre*, etc., Douai, 1632, in-fol., avec figures. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRIT (Jacques), né à Béziers le 23 octobre 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta 5 ans après pour rentrer dans le monde. Il avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de La Rochefoucault, le chancelier Séguier et le prince de Conti lui donnèrent des témoignages de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde ; le second lui obtint une pension de 2000 livres et un brevet de conseiller d'état ; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il était membre de l'académie française, et fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont | des *Paraphrases de quelques psaumes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir quand on connaît celles de Massillon ; | *La fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678 ; et Amsterdam, in-8°, 1716 : livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des *Pensées* du duc de La Rochefoucault ; mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet. [On cite de cet auteur un trait qui l'honore trop pour que nous le passions sous silence. Il avait reçu du prince de Conti le don d'une somme de 40,000 francs ; lorsqu'il vit ce prince répandre d'aussi abondantes aumônes, il lui rapporta cet argent : « Cette somme, lui dit-il, devient trop nécessaire à V. A. pour le soulagement des veuves et des orphelins. »]

*ESQUIVEL (Hyacinthe), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né en Biscaye, en 1591, d'une famille noble, professa d'abord la philosophie dans les couvents de son ordre. Ayant ensuite conçu le dessein de se consacrer aux missions étrangères, et se proposant surtout d'exercer son zèle dans le Japon, il partit pour Manille en 1625. A son arrivée dans cette île, il y fut nommé professeur de théologie, et il s'appliqua en même temps à l'étude de la langue japonaise. Il passa ensuite à l'île de Sormola, où il fit de nombreuses conversions. Mais, toujours occupé de l'idée de pénétrer au Japon, il s'embarqua avec un frère-mineur sur un vaisseau de cette nation. Le capitaine avait promis de les conduire en sûreté à leur destination ; mais il les fit périr pendant la traversée. Cet événement arriva en 1656. On connaît de ce religieux : | *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630 ; | *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose*, *et traduction en cette langue de toute la doctrine chrétienne*, ibid., en 1691.

*ESQUIVEL DE ALAVA (Diego DE), prêtre espagnol et théologien distingué, qui florissait au XVe siècle, vers l'an 1492, était né à

Vittoria, et y avait fait ses études. Versé dans les langues latine et grecque, il s'appliqua à l'étude des Pères et des conciles, remarquant, dans ses nombreuses lectures, avec un soin particulier, ce qui concernait la discipline ecclésiastique et les changements qui s'y étaient introduits. De ce travail et de ses propres réflexions résulta un ouvrage auquel il donna pour titre *De Comitiis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam apta videntur*, Grenade, 1583, in-fol. Esquivel mourut à Vittoria en 1562, et n'eut pas la satisfaction de voir son livre imprimé. On y trouve des vues utiles sur la réformation, et il fut bien accueilli du public.

*ESSAY, docteur arménien du XIV[e] siècle, ouvrit une école aux environs d'Erivan, et forma un grand nombre d'élèves. Il a laissé : | *Analyse ou Grammaire de la langue arménienne*; | *Explication des offices et des prières qu'on récite dans l'église*.

*ESSARS (Pierre DES), un des gentilshommes français qui combattirent avec les Écossais contre Richard II et Henri IV, rendit à Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, des services importants, notamment lors de l'arrestation de Jean de Montagu, grand-maître de la maison du roi. Il obtint, entre autres dignités, celles de prevôt de Paris, et de surintendant des finances de Charles VI; il mérita le titre de " père du peuple" en assurant les approvisionnements de la capitale. Ayant perdu la faveur populaire pour avoir dilapidé les finances de l'état, il fut forcé de se retirer dans ses terres. Pierre des Essars essaya bientôt de rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guyenne. Après s'être emparé de la Bastille au nom de ce duc, il fut forcé de se rendre à la faction des bouchers qui l'assiégèrent au nombre de 20,000 hommes : poursuivi comme dilapidateur, et accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin, il fut appliqué à la question, condamné à mort et exécuté le 1[er] juillet 1413.—ESSARS (Antoine DES), frère du précédent, faillit essuyer le même sort. En actions de grâces de sa délivrance, il éleva en "ex-voto", dans la cathédrale de Paris, une statue colossale de Saint-Christophe qui fut démolie en 1784.

* ESSEN (Jean Henri, comte D'), feld-maréchal suédois, né en 1755, à Kasioës dans la Westro-Gothie, mort en juillet 1824, fut successivement officier de dragons, officier supérieur et écuyer de la cour. Il accompagna le roi dans ses voyages en Italie, en France et en Allemagne (1783), et le suivit, en 1788, dans la campagne de Finlande, si fatale à la Suède. A Gothembourg, le roi eût été infailliblement fait prisonnier sans le dévouement d'Essen, qui, parcourant les provinces voisines, forma une armée qui contribua à la délivrance du roi. D'Essen, instruit du complot qui menaçait les jours de Gustave, fit d'inutiles efforts pour empêcher ce prince de se rendre au bal où on lui avait dit qu'il recevrait la mort; ce fut à sa prudence que l'on dut l'arrestation de l'assassin (16 mars 1792). Sous le règne des princes qui succédèrent à Gustave III, d'Essen jouit d'un grand crédit. En 1795 il accompagna le duc de

Sudermanie (Charles XIII) et le jeune roi Gustave-Adolphe à Saint-Pétersbourg. A son retour il fut nommé gouverneur de Stockholm, et reçut en 1800 de Gustave-Adolphe, le gouvernement général de la Poméranie suédoise. En 1807, il commanda en chef l'armée réunie dans cette province, soutint le siége de Stralsund, et dut à sa valeur un honorable armistice. Lorsque Gustave-Adolphe, mécontent de ses généraux, résolut de commander lui-même ses armées, le comte d'Essen se retira dans ses terres d'Uplande. Mais, après la révolution de 1809, les états-généraux de Suède la rappelèrent au conseil d'état. Charles XIII lui confia la même année l'ambassade de Paris, le chargeant des négociations relatives à la paix qui rendit momentanément la Poméranie à la Suède. En 1814, d'Essen commanda les troupes destinées à occuper la Norwége. Nommé gouverneur-général de ce royaume, pendant la minorité du prince Oscar, il ne conserva ces fonctions que jusqu'en 1816, époque où il reçut le titre de grand-maréchal du royaume de Suède. D'Essen termina sa carrière à Uddevella, où il était allé prendre des bains de mer.

*ESSENIUS (André), théologien hollandais, pasteur de l'église réformée d'Utrecht et professeur de théologie, né en 1618, mort en 1677, a laissé entre autres écrits polémiques : | un *Système de théologie*, Utrecht, 1659, 2 vol. in-4°, | un *Abrégé* de se système, 1669, in-8° ; | des *Dissertations sur la moralité du sabbat des Juifs;* sur une *Apologie pour les ministres non conformistes d'Angleterre ;* | *la Parabole du Semeur*, *etc.*

ESSEX (Robert D'EVREUX, comte D'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1567, à Nethevood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Hereford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paraissait mettre à l'abri de tout soupçon. Essex était aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. [En 1585, il accompagna Leycester en Hollande, obtint l'année suivante le grade de général de cavalerie, et se distingua à la bataille de Zutphen. A son retour à Londres, il commença à jouir d'un grand crédit auprès de la reine, et en devint même si jaloux, qu'il se battit en duel avec lord Montjoy, qu'il croyait son rival. Ayant contracté un mariage secret avec la fille unique de sir Francis Walsingham, Elizabeth s'en montra offensée, mais lui pardonna bientôt après. Elle lui donna même le commandement des troupes qu'elle envoya, en 1591, au secours de Henri IV. Essex ne séjourna pas long-temps en France; revenu en Angleterre, il fut envoyé avec une flotte contre les Espagnols, sur lesquels il s'empara de Cadix. Deux ans après, il fut nommé grand-maître de l'artillerie; puis, à la mort de Durleig, son protecteur, il lui succéda dans

la dignité de chancelier de l'université de Cambridge. Ici finissent les succès d'Essex. Ayant été envoyé en Irlande, en qualité de vice-roi, pour comprimer les mécontents, il tint une conduite absolument conforme à celle qu'il avait hautement blâmée dans son prédécesseur; ses ennemis ne manquèrent pas de le perdre dans l'esprit de la reine, et, à son retour, il eut à se disculper devant un conseil nommé à cet effet. Le refus qu'il éprouva peu après d'une grâce qu'il avait sollicitée de la reine, l'irrita, et, écoutant de perfides conseils, il entama une correspondance secrète avec Jacques Ier, roi d'Ecosse, auquel il promit d'arracher à Elizabeth une déclaration qui assurât son droit à la couronne, lui proposant même de faire déclarer en sa faveur l'armée d'Irlande. Les intrigues et les mouvements qu'il se donna pour faire soulever la populace de Londres furent découverts, et Essex fut arrêté. Son crime était trop évident pour que des juges pussent l'absoudre. Condamné à mort, il n'avait plus d'autre ressource que dans la clémence de la reine; elle hésita long-temps à signer son arrêt, et peut-être ne s'y fût-elle jamais déterminée si l'orgueilleux Essex eût voulu implorer sa miséricorde. Elle attendit longtemps cette preuve de soumission, et ne donna l'ordre fatal qu'après avoir perdu tout espoir de la recevoir. Essex fut décapité dans la Tour, le 25 février 1601, âgé de trente-quatre ans.]

* ESSEX (Robert D'ÉVREUX, comte D'), fils du précédent, né en 1592, mort le 14 septembre 1646 fut rétabli par Jacques Ier dans tous les honneurs héréditaires dont on avait dépouillé sa maison. Quoique fort jeune, il faisait déjà paraître toute la fierté de son père. A peine âgé de 14 ans, il fut marié à lady Charlotte Howard, qui bientôt commença contre son époux un procès qui se termina par le divorce. Le roi était intervenu dans cet arrêt. Essex se retira dans ses terres; mais bientôt, fatigué de cette vie oisive, il passa en Hollande, et y fit la guerre dans les armées de l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier, sous le prince Maurice. Revenu en Angleterre, il figura au parlement, dans le parti de l'opposition, ce qui lui aliéna la cour. Il s'attacha alors davantage au service étranger, et commanda, en 1624, un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, il fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Après une autre campagne, en 1625, dans les Pays-Bas, il contracta un second mariage; mais au bout de deux ans il recourut une seconde fois au divorce. Ne pouvant goûter les douceurs de la vie domestique, il saisit l'occasion qui se présenta de jouer un rôle politique, cherchant à captiver la faveur du peuple, et à s'attacher les principaux officiers de l'armée et les ministres puritains. Cependant Charles Ier l'employa encore dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement qui eut lieu en 1635, et dans la campagne contre les Ecossais, quatre années après. Essex espérait que ses services lui mériteraient quelque reconnaissance de la part de la cour; mais, lorsqu'elle n'eut plus besoin de lui, elle le remercia froidement.

Sa fierté fut vivement choquée d'un pareil accueil; il resta cependant fidèle au roi. En 1640, il fut un des douze pairs qui signèrent une pétition dans laquelle ils priaient Charles I[er] de terminer les différends qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après, Essex fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecossais, et quand, à l'ouverture de ce long parlement qui devait le conduire à l'échafaud, le roi voulut se rendre populaire, il admit dans son conseil le comte d'Essex, et le nomma son chambellan. Il paraît même que l'armée lui serait restée fidèle s'il avait consenti à mettre Essex à la tête des troupes. Forcé par la nécessité, il le nomma cependant, avant de partir pour l'Ecosse, lieutenant-général de ses forces au sud de la Trent. Les pairs, de leur côté, le nommèrent président du comité permanent, pendant tout le temps qu'ils resteraient ajournés. Lorsque le roi fut revenu d'Ecosse, la chambre des communes, craignant les entreprises d'une populace turbulente, demanda qu'il fût créé dans la cité, pour la sûreté du roi et du parlement, une garde dont le commandement serait donné au comte d'Essex. Charles, ne trouvant pas à propos d'accéder à cette mesure, ordonna à Essex de le suivre. Le refus du comte lui coûta toutes ses places à la cour. Circonvenu alors par des hommes artificieux, il consentit, en 1642, à se charger du commandement de l'armée, levée, disait-on, pour la sûreté du roi, tandis qu'elle était uniquement destinée à protéger les deux chambres. Dès que le roi apprit la levée des troupes parlementaires, il rassembla de son côté une armée, et, refusant d'écouter les propositions de paix que lui fit faire Essex, il le déclara traître à son roi et à son pays. Les deux armées en vinrent aux mains à Edge-Hill, le 23 août 1642. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement, et chaque parti s'attribua la victoire. Le comte n'en reçut pas moins les remercîments du parlement, et une gratification de 5,000 livres sterling. Il prit l'année suivante Reading. Une maladie qui se mit dans son armée l'ayant empêché de rien entreprendre d'important, les meneurs du parlement parlèrent de le destituer; mais ces démêlés n'eurent aucun résultat fâcheux pour Essex, qui, renforcé par de nouvelles troupes, fit lever le siége de Glocester, s'empara de Circenster, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi une seconde bataille à Hewbery, le 23 septembre 1643; l'avantage fut encore balancé; mais Essex réussit à couvrir Londres. S'étant ensuite dirigé vers le Cornouaille, il y fut serré de si près qu'il n'avait plus la liberté d'agir. Charles, le voyant dans cette position, lui fit proposer un traité; mais il répondit que, n'étant pas le maître, il ne pouvait rien accepter. Abandonné d'une partie de ses troupes, il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plimouth, et de gagner Londres par mer. Il fut reçu avec beaucoup de marques de respect; mais il en éprouva peu de satisfaction, et, pressentant déjà les vues ambitieuses de Cromwel, qui, après avoir renversé le trône, voulait s'établir sur ses ruines, il proposa dans un conseil qui se tint chez lui, de l'attaquer en plein parlement comme un incendiaire·

Cette proposition n'eut d'autre résultat que d'augmenter la haine que Cromwel lui avait jurée. L'ordonnance de "Self-Denying", ou de renoncement à soi-même, qui interdisait toutes les charges aux membres du parlement, ôta à Essex le commandement de l'armée. Cependant le parlement, pour ne pas se priver d'un tel homme, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'une pension de 10,000 liv. par an lui serait accordée pour soutenir sa nouvelle dignité; mais une mort soudaine l'empêcha de jouir de ces nouveaux honneurs. Le parlement lui décerna des funérailles publiques, qui eurent lieu avec la plus grande pompe, à l'abbaye de Westminster, où il fut enterré. Malgré ses fautes, les historiens anglais ont regardé la mort de d'Essex comme un malheur pour l'Angleterre; ils l'ont accusé, dans les maux auxquels il contribua, plutôt d'erreur que de mauvaise intention.

*ESTAING (Charles-Hector, comte D'), d'une illustre famille du Rouergue, né en 1729, au château de Ruvel en Auvergne, servit en qualité de brigadier des armées du roi, dans les Grandes-Indes, sous le comte de Lally, et fut pris au siége de Madras en 1759. Les Anglais lui rendirent la liberté sur parole. Oubliant son engagement, il reprit les armes; mais il eut la maladresse de se laisser reprendre, et alors les Anglais le traitèrent avec sévérité. Jeté dans un cachot à Portsmouth, il n'en sortit qu'à la paix de 1763, et voua dès ce moment une haine éternelle aux Anglais. Revenu à Paris, il se présenta à la cour, fut bien accueilli, et passa de l'armée de terre à l'armée de mer avec le titre de lieutenant-général des forces navales. En 1778, élevé au grade de vice-amiral, il fut chargé d'aller, avec une flotte de douze vaisseaux, agir en faveur de l'indépendance américaine. D'Estaing se présenta devant Rhode-Island; l'amiral anglais, renforcé par quelques vaisseaux, se présenta à son tour pour le combattre; mais au moment où l'action allait s'engager, une horrible tempête vint séparer les deux flottes. D'Estaing, qui avait son vaisseau "le Languedoc" démâté et rasé comme un ponton, eut affaire à plusieurs vaisseaux ennemis à la fois, dont il vint à bout de se dégager. Ayant réuni tous les vaisseaux à Boston, il se mit à la poursuite des Anglais dans les Antilles, les attaqua dans leurs retranchements à Sainte Lucie; mais, n'ayant pu les forcer, il rentra dans les ports de la Martinique, pour y attendre des renforts. Dès qu'il les eut reçus, il se remit en mer avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, et, après s'être emparé de l'île Saint-Vincent, il débarqua à la Grenade, qu'il prit d'assaut, marchant lui-même à la tête d'une des colonnes de la petite armée. Le pavillon français flottait à peine sur ses forts, que l'amiral Biron parut avec une flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne destinés à secourir ou à reprendre l'île. D'Estaing sortit aussitôt avec dix-sept vaisseaux, et remporta sur la flotte anglaise une victoire signalée. Il fit, dans ces diverses expéditions, des prises considérables, et revint en France en 1780. Il eut encore en 1781 le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest, et deux ans après, il se trouvait dans la première de ces

deux villes à la tête des flottes combinées de France et d'Espagne, lorsque la paix le força de revenir à Paris. A la révolution, il fut appelé à l'assemblée des notables. Quoique comblé des bienfaits de la cour, il embrassa le parti de ses ennemis, obtint le commandement de la garde nationale de Versailles, et prit, dès le mois de septembre, la liberté de donner par écrit des conseils à la reine, qu'il invitait à se montrer plus populaire, et à détourner le roi de s'éloigner de la résidence. Sa conduite devint encore plus coupable dans les funestes journées des 5 et 6 octobre. Il ne donna aucun ordre à la garde nationale, laissant la populace de Versailles se mêler avec les bandits arrivés de la capitale, et commettre toutes les horreurs dont ces deux journées offrirent le spectacle. Après ces événements, il se rendit à Paris, où il s'enrôla dans la garde nationale comme simple grenadier. Lors du voyage de Varennes, il se présenta devant l'assemblée, qui ne lui demandait rien, pour l'assurer de son dévouement : elle fit à peine attention à sa demarche. Ayant pour maxime de ne rien risquer en se tenant à l'écart, il chercha à vivre ignoré. En effet, il ne fut pas question de lui dans les journées des 11 et 28 août 1792; mais sa conduite affectée ne pouvait tromper longtemps les yeux pénétrants des républicains. Il fut frappé par la loi des suspects, conduit à Sainte-Pélagie, et transféré de là au tribunal révolutionnaire pour y déposer dans le procès de la reine. Il déclara, à la vérité, qu'il n'avait rien à dire contre l'auguste accusée ; mais il ajouta qu'il avait personnellement à s'en plaindre, et s'expliqua d'une manière équivoque sur sa conduite pendant la révolution. Un journaliste, qui prenait des notes sur cette odieuse affaire, avait cru devoir adoucir la dureté de cette déposition ; mais le comte réclama, et fit afficher au coin des rues sa déposition telle qu'il l'avait faite, affectant même de la rendre plus défavorable à l'auguste victime. Une telle ingratitude envers celle qui l'avait comblé de bienfaits ne put le sauver. Son nom et ses richesses étaient un titre suffisant à la haine des révolutionnaires ; il parut bientôt comme accusé devant le tribunal où il avait été appelé comme témoin, et fut condamné à mort le 2 avril 1794. Quoique haï des factieux qui gouvernaient la France, il avait été nommé amiral en 1792, par la protection du député Rouyer.

ESTAMPES (Léonor D'), d'une illustre maison de Berry, fut placé sur le siége de Chartres, en 1620, et transféré à l'archevêche de Reims, en 1641. Il signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenait des opinions alors très-communes, mais qui n'en étaient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille D') connu sous le nom de "cardinal de Valancay," naquit à Tours, en 1589. Il se signala aux siéges de Montauban et de La Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avait été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. On lui confia la place de général des galères.

Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Sainte-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de son pays contre l'ambassadeur d'Espagne, avec tant de vigueur, qu'il l'obligea à demander excuse des propos indiscrets qu'il avait tenus contre le roi de France. Le cardinal de Valençay mourut le 16 juillet 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES (Jacques D'), de la famille du précédent, plus connu sous le nom de " maréchal de la Ferté-Imbault", chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, [pendant le séjour qu'il y fit, il leva 6000 hommes, tant Anglais qu'Ecossais, qu'il envoya en France, et dont il fut fait colonel. Néanmoins] on le rappela quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

* EST (Hippolyte D'), cardinal fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, né en 1479, mort en 1520, fut nommé cardinal à l'âge de 15 ans, par le pape Alexandre VI. Il embrassa le parti de Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, 60 drapeaux que les Français avaient pris aux Vénitiens en les forçant de lever le siége de cette ville. Hippolyte était bon mathématicien; il cultiva et protégea les lettres, et écrivit une *Histoire de la guerre des Français contre les Vénitiens.* — EST (Louis D'), cardinal, fils du duc de Ferrare Hercule II, et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1538, mort en 1586, fut élevé au cardinalat par Pie IV à la recommandation de Henri II, puis nommé légat en France, et enfin protecteur des affaires de France à Rome, sous Henri III. Il regardait la France comme une seconde patrie, et lui sacrifia les intérêts de sa famille.

* ESTE (Hercule Renaud III D'), dixième et dernier duc de Modène, Reggio et La Mirandole, né en 1727, était déjà parvenu à un âge très-avancé, lorsqu'il succéda à François III, en 1780. Hercule III avait épousé en 1741, Marie-Thérèse Cibo-Malaspina, qui lui apporta en dot les duchés de Massa et de Carrare. Il n'avait eu de ce mariage qu'une fille, Marie-Béatrix, mariée le 20 novembre 1771, à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qu'on nomma à cette occasion gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue. Lorsqu'il fut maître du gouvernement, son premier soin fut de rétablir les finances, presque ruinées par suite des guerres. Il réforma l'armée que son père avait levée, et établit dans son palais la plus sévère économie; mais ces vues,

sages d'abord, le firent tomber dans l'excès contraire à la prodigalité : il finit par montrer, dans ses habits et à sa table, une parcimonie indigne de son rang, et qui le fit taxer, avec raison, d'avarice. De cette manière, il amassa des trésors immenses, sans avoir cependant augmenté les charges de ses sujets. Lors de l'invasion de l'Italie par les armées françaises, au mois de mai 1796, le duc de Modène s'enfuit à Venise, où il avait déjà mis en sûreté ses trésors. Les duchés de Modène et de Reggio furent compris dans la confédération cisalpine, et le traité de Campo-Formio, du 17 octobre 1797, dépouilla entièrement la maison d'Este de cette souveraineté. L'Autriche promit à Hercule III le duché de Brisgaw en dédommagement ; mais il mourut à Trieste en 1802, avant de pouvoir jouir de cette nouvelle souveraineté. L'archiduc François d'Autriche, fils de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, possède maintenant les duchés de Modène et de Reggio, auxquels il fut appelé le 9 juin 1815.

* ESTE (Isaïe d') Padouan, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran à la fin du XVe siècle, a écrit en italien un *Commento sopra la cantica*, à l'usage des religieuses de son ordre.

* ESTELA (Le P. Didier d'), écrivain ascétique, né à Estela dans la Navarre en 1524, mort en 1590, embrassa la vie monastique, partit pour Lisbonne où il demeura long-temps, et revint à Salamanque pour mettre à exécution les réformes qu'il croyait nécessaires pour l'honneur de l'ordre. Élu provincial, il refusa cette place pour pouvoir se livrer aux sciences. Il a laissé : | *De la vanité du monde ;* | *Méditations sur l'amour de Dieu ;* | *Vie et perfection de saint Jean l'évangéliste*, en espagnol.

ESTERHAZI (Paul), de Galantha, prince du saint-empire, palatin et vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premières familles de Hongrie, naquit à Kiss-Marton le 7 septembre 1635. La nature et l'éducation concoururent à en faire un grand homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, et voyagea ensuite pour acquérir des lumières que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI lui donnèrent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois militaires et dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il était digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnèrent en Hongrie, et partout il donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1683. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régiments, et engagea les nobles hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siége de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié ; et Léopold leur dut en partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, et fut enterré à Eysenstadt, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

Bis decies quatuor commisi prælia ; nunquam
Vidit terga hostis ; sed tamen hic jaceo.

On voit en Hongrie beaucoup de monuments de sa piété, de sa mu-

nificence et de la protection qu'il donnait aux lettres. L'étude et les exercices de piété occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas au service de l'état. La famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands hommes, [parmi lesquels on doit remarquer Nicolas Esterhazi, évêque de Fucen, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.]

* ESTÈVE (Pierres-Jacques), médecin espagnol, né à Tortosa vers 1512, professa la médecine à Valence en Espagne, d'une manière distinguée. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque particulièrement une *Traduction* latine des "Epidémiques" d'Hippocrate avec des *Commentaires* très-étendus, Valence, 1550, 1 vol. in-fol. La vaste érudition qu'on trouve dans cet ouvrage a fait supposer qu'il appartenait à Galien, qu'il était demeuré inconnu pendant plusieurs siècles, et qu'Estève avait été assez heureux pour le découvrir. Mais cette prétention est hors de toute vraisemblance.

* ESTÈVE (Pierre), né à Montpellier, vers 1725, et membre de l'académie de cette ville, a laissé plusieurs œuvres que leur médiocrité a condamnées à l'oubli : | *Nouvelle découverte des principes de l'harmonie*, Paris, 1752, in-8°. Cet ouvrage est cependant assez bon ; | *Esprit des beaux-arts*, Paris, 1753, 2 vol. in-12; | *Histoire générale et particulière de l'Astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; | *Dialogues sur les Arts*, Paris, 1756, in-12. L'abbé Sabatier fait une sévère critique de cet ouvrage. On attribue encore à Estève, *Origine de l'univers*, 1758, in-12, et *la Toilette du philosophe*, 1761, in-12.

ESTHER ou EDISSA, Juive de la tribu de Benjamin, cousine germaine de Mardochée. Le roi Assuérus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusait les respects que les autres courtisans lui rendaient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle "Assuérus". Cependant les circonstances marquées dans le livre d'"Esther", paraissent convenir à Darius fils d'Hystaspes. La vérité de l'histoire d'Esther est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, et qu'ils nommèrent "Purim", les Sorts, ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avait fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devaient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le deuxième livre des "Machabées", chap. 15, v. 37. Josèphe en parle, "Antiq. jud.", livre 11, chap. 6. Elle est marquée dans le calendrier des juifs au 4e jour du mois adar. On ne sait pas avec une entière certitude qui est l'auteur de

ce livre. Saint Augustin, saint Epiphane, saint Isidore, l'attribuent à Esdras : Eusèbe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand-prêtre des Juifs, et petit-fils de Josedech; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les lettres de Mardochée : mais la plupart des interprètes l'attribuent à Mardochée lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, v. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochée écrit ces choses, et envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, etc. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages; et ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage, et qui ne présentent que des explications et des détails sur des choses dites sommairement. Les Juifs l'ont mis dans leur ancien canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des chrétiens; mais il est dans celui du concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme appartenant à l'Écriture sainte par saint Clément de Rome et par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu long-temps avant le concile de Laodicée. Saint Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, et il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienne; mais le concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence sait ménager pour l'humiliation des superbes et la délivrance de ses serviteurs : rien de plus propre à nourrir l'espérance des fidèles dans les temps de persécution, et à fortifier leur courage contre le triomphe apparent et toujours éphémère de l'impiété revêtue du pouvoir.

ESTIENNE (François D'), seigneur de Saint-Jean-de-La-Salle, et de Montfuron, fut conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savants jurisconsultes du XVI[e] siècle, a laissé un livre estimé, sous le titre de *Decisiones Stephani*.

ESTIUS (Guillaume), ou William HESSELS VAN EST, né l'an 1542, à Gorcum, en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talents le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur de théologie, supérieur du séminaire, prevôt de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, d'un prêtre vertueux. Benoît XIV le qualifie de "Doctor fundatissimus". On doit à ses veilles : | un excellent *Commentaire sur le Maître des sentences*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1696; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Ecriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. | Un *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul*, 2 vol., in-fol., Rouen, 1709, rempli d'une vaste et solide érudition. On en a donné un Abrégé, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce commentaire il faut se souvenir qu'Estius,

quoique bon catholique, a été disciple de Hessels et de Baïus, et qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. | *Des Notes sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, Douai, 1628, in-fol.; Anvers, 1699 : cette édition est plus ample. Ouvrage très-inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté et de la solidité. | *Orationes theologicæ* XIX, Louvain. Il y en a une (la 5e) contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve tout entière à la suite du "Tractatus triplex, de ordine Amoris" de François van Viane; | *Historia martyrum gorcomiensium*, Douai, 1603, in-8°; | *Martyrium Edmundi Campiani S.-J., gallico sermone in latinum translatum*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE (Pierre DE L'), grand audiencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, à l'âge de 71 ans, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition, en 5 vol. in-8°, augmentée de plusieurs pièces sur la Ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce *Journal* commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avait donné une édition en 2 vol. in-8°, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du règne de Henri IV*, avec des remarques historiques et politiques du chevalier C.-B.-A. (l'abbé Lenglet du Fresnoi), La Haye, 1751, 4 vol. in-8°. Il faut observer que l'année 1598 et les trois années suivantes manquent dans le *Journal* de L'Estoile. On a placé, dans cette édition, le Supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avait paru, pour la première fois, en 1636. Ces deux *Journaux* avaient été publiés à Cologne (Bruxelles), par Godefroi, le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France, depuis* 1515 *jusqu'en* 1611; 2 vol. in-8°, 1719. Comme ces *Mémoires* renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoi a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paraît, dans ses deux *Journaux*, un homme véridique, qui dit avec la même impartialité le bien et le mal.

ESTOILE (Claude DE L'), fils du précédent, mort en 1652, âgé d'environ 58 ans, suivant les uns, et suivant d'autres en 1651, à 54 ans, peu accommodé des biens de la fortune, aima mieux quitter la capitale que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Pelisson dit de lui qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. On a de lui deux *Pièces* de théâtre très-médiocres, et des *Odes* qui le sont un peu moins : ces dernières se trouvent dans le "Recueil des poètes français", 1692, 5 vol. in-12.

* ESTOURMEL (Louis-Marie, marquis D'), lieutenant-général, né le 15 mars 1744 en Picardie, mort le 13 décembre 1823, entra dans les mousquetaires, et devint successivement officier supérieur dans la gendarmerie, colonel en

second au régiment de Conti, brigadier, et colonel du régiment de Pologne, cavalerie. Membre des notables en 1787, il fut député par la noblesse du Cambrésis aux états-généraux, en 1789; il renonça pour lui, et pour la province d'Artois, qu'il représentait, aux priviléges nobiliaires, et à tous les droits féodaux, dans la mémorable séance du 4 août. Les états de sa province ayant été accusés de s'opposer secrètement à l'exécution des ordres de l'assemblée, il les défendit énergiquement, et le 18 mai 1790, il demanda que Robespierre fût rappelé à l'ordre, pour avoir insulté la personne du roi. Les couvents venaient d'être supprimés, et l'on avait accordé aux différents religieux une pension modique qu'on ne payait pas : d'Estourmel sollicita, quoiqu'en vain, l'exécution des décrets. En 1791, il combattit le projet de loi qui fixait la résidence du roi, et dénonça la correspondance qu'entretenaient les sociétés populaires avec les divers corps d'armée. A la fin de la session, d'Estourmel fut employé par le roi comme inspecteur-général des armées; il servit ensuite dans celle du nord, sous les ordres du général Custines. Bientôt la mésintelligence s'établit entre lui et ce chef, qui l'accusa des revers de l'armée. D'Estourmel se justifia, et un décret du 26 mai déclara son innocence. Pendant le régime de la "terreur", il échappa aux persécutions, demeura ignoré sous le consulat, et ne reparut sur la scène politique qu'au moment où Napoléon devint empereur. Il obtint alors la croix d'honneur, siégea en 1804 comme député de la Somme au corps-législatif, où il fut réélu en 1811 et en 1814, et adhéra l'un des premiers à la déchéance de Buonaparte. A l'époque où Napoléon reparut (le 20 mars 1815) sur le sol de la France, d'Estourmel se retira des affaires. Il avait publié : *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante, et comptes rendus à mes commettants*, Paris, 1811, in-8°.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), cardinal, archevêque de Rouen, fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie, fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la pragmatique-sanction, et protégea les savants. [Lors des dissensions entre les rois de France et d'Angleterre, le cardinal d'Estouteville vint en France pour ménager un accommodement entre ces deux monarques; mais ni lui, ni l'archevêque de Ravenne, qui, avec le même titre de légat, avait été envoyé à Londres, ne purent réussir à établir la paix. Le premier de ces prélats avait aussi la mission de solliciter quelque adoucissement au sort de Jacques Cœur, dont on faisait le procès; mais Charles VII fut inexorable. Il convoqua, par ordre de ce roi, une assemblée d'évêques à Bourges (en 1452), où il fut décidé que la pragmatique-sanction, ainsi que les libertés gallicanes, seraient maintenues.] Il mourut à Rome, doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait six évêchés, tant en France qu'en Italie, quatre abbayes et trois grands-prieurés; mais il en employait la

meilleure partie à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. C'est lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru, en 1788, un prétendu "Eloge" de ce cardinal, barbouillage philosophique, sur lequel on aurait tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des temps passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais, et qu'ils eussent rougi d'avoir. On a publié le "Recueil des titres de la maison d'Estouteville", Paris, 1741, in-4°.

ESTRADES (Godefroy, comte D'), maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, servit longtemps en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres, en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Bréda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut le 26 février 1686, à 79 ans, comme il venait d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à La Haye, en 1742, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-fol., dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apostat, en vola quelques-uns à la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam, en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES (Jean D'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1571, à 85 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François Ier et Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala aux batailles de Marignan et de Pavie, aux conquêtes du Milanais et de Montferrat, au siége et à la prise de Calais (1558), et donna, dans plusieurs autres occasions des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie qui ait embrassé la religion prétendue réformée. [On a publié un "Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous Jean d'Estrées, grand-maître de l'artillerie", par François de La Treille, Paris, 1563.

ESTRÉES (François-Annibal D'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché, pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue, en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit, autant que par sa valeur. Nommé, en 1636, ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint, avec honneur, les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et

son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris, en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il était frère de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV eût épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui : | des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*. On recherche l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une lettre préliminaire de Pierre Le Moine; | une *Relation du siége de Mantoue*, en 1630, et une autre *du Conclave* dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différents ouvrages un air de vérité qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur; mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savait pas aussi bien écrire que combattre.

ESTRÉES (César d'), fils du précédent, cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né à Paris le 5 février 1628, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur en Sorbonne. Le roi le choisit peu de temps après pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'église de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevaient aimaient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du dauphin avec la princesse électorale, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la "régale", et fut chargé de toutes les affaires, après la mort du duc son frère, en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Lorsque Philippe V montra sur le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut à son abbaye en 1714, à 87 ans. Le cardinal d'Estrées était très-versé dans les affaires de l'Église et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignait des manières polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence. Ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687, sont conservées à la bibliothèque du roi.

ESTRÉES (Gabrielle d'), sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois en 1591 au château de Cœuvres, où elle demeurait avec son père, fut si touché de sa figure séduisante et des agréments de

son esprit, qu'il résolut d'en faire sa favorite. Il se déguisa un jour en paysan, pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies et courut risque de sa vie. Pour pouvoir la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui déshonore la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, le 10 avril 1599, finit cette liaison scandaleuse. Elle était venue à Paris chez le riche financier Zamet, le jeudi saint; étant entrée dans son jardin, et venant de manger une orange, elle fut attaquée d'une apoplexie violente, accompagnée d'horribles convulsions, au milieu desquelles elle expira à l'âge de 28 ans. On prétend qu'elle fut empoisonnée par Zamet. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute contournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré, qu'elle n'était plus reconnaissable; spectacle bien propre à guérir des passions insensées, si l'homme qui en a une fois subi le joug pouvait être ramené, par de telles leçons, à une raison qui n'existe plus chez lui, et dont il travaille à éteindre ce qui lui reste peut-être encore de son importune lumière. Henri IV l'avait faite duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfants : César, duc de Vendôme, Alexandre, et Henriette, qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, « qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle. »

ESTRÉES (Victor-Marie D'), né à Paris le 30 novembre 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelone et Alicante en 1691, et commanda en 1697 la flotte devant Barcelone. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignait à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après il fut fait maréchal de France, et prit le nom de "Maréchal de Cœuvres". Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison-d'Or. Il les méritait par une valeur héroïque, mais prudente, et par les qualités du cœur, préférables à tous les talents militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avait cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfants de sa femme Lucie-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois, par sa sœur, qui avait épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES (Louis-César, duc D'), maréchal de France et ministre d'état, né à Paris en 1695, de Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des cent-suisses, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France, fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et servit sous les

ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal-de-camp et d'inspecteur général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingestadt, de la journée de Fontenoi, du siége de Mons, de celui de Charleroi, etc., etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; et le maréchal de Saxe lui confia dans diverses occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal, le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100,000 hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, et ne craignit point de lui dire : « Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Wéser, et je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre. » Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, et remporta la victoire le 26 juillet à Hastembeck. La perte fut cependant presque égale de part et d'autre; mais les Hanovriens, découragés, laissèrent prendre Hameln, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque le duc de Richelieu vint relever d'Estrées, avant qu'on sût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusaient de lenteur. Après la bataille de Rosbach, que les Français perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avait les yeux tournés sur d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant, après la défaite à Minden, en 1759, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec de Contade le reste des opérations de la campagne; et les Français le virent partir avec regret au mois de novembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'état le perdit le 2 janvier 1771. [L'abrégé de sa "Vie" a été imprimé dans la "Galerie française", 1771, in-fol.]

* ETCHEVERRI, ou ÉCHEVERRI (Jean DE), célèbre poète basque, né vers 1550, à Trafalla, dans la Navarre, entra dans l'état ecclésiastique, et devint docteur en théologie. Il se livra particulièrement à l'étude de sa langue maternelle, inintelligible pour tous les autres Espagnols, et pour ceux-là mêmes qui avoisinent les provinces de Navarre, de la Biscaye, ou de l'ancienne Cantabre. Plusieurs philologues prétendent que le basque fut la langue primitive des Espagnols; d'autres pensent qu'elle dérive du phénicien; d'autres lui assignent une origine carthaginoise; d'autres enfin croient que ce n'est qu'un mélange de ces deux langues. On a publié plusieurs traités sur ce sujet, et différentes grammaires qui n'ont pas encore déterminé ces doutes. Quoi qu'il en soit, Etcheverri la choisit pour ses vers, auxquels sa souplesse et sa douceur la rendent très-propre. La première production d'Etcheverri fut une *Ode* où il célébrait la vertu et la beauté, réunies ensemble. Ses autres poésies, dans

la même langue, sont : | *Vie de Jésus-Christ;* | *Les Mystères de la foi;* | Plusieurs *Vies* de Saints, le tout, réuni dans un volume, publié, pour la première fois, à Bayonne, en 1640, in-8°. Le style de l'auteur est pur, énergique, élégant, et peut passer pour classique dans la langue basque.

* ÉTEMARE (Jean-Baptiste LE SESNE DE MÉNILLES D'), prêtre appelant, né, le 4 janvier 1682, au château de Ménilles en Normandie, mort le 19 mars 1770, fit ses études dans le collége des oratoriens de Saumur, d'où il vint à Paris au séminaire de Saint-Magloire; l'abbé Duguet y était alors professeur de théologie. Il fut ordonné prêtre en 1709, la même année où Port-Royal fut détruit; il paraît cependant qu'il eut encore le temps de visiter le berceau du jansénisme. Envoyé dans le midi de la France, pour y exciter les évêques à se plaindre de quelques arrêts du conseil contre les écrits des évêques de Bayeux et de Montpellier, et en 1725, à Rome, pour solliciter une bulle "doctrinale" favorable à son parti, il ne réussit dans aucune de ces missions, et son peu de succès à Rome n'augmenta pas son respect pour l'autorité du saint-siége. On le regarda avec raison comme l'un des principaux promoteurs de cette espèce de système qu'on appelle figurisme, suivant lequel on voit dans tous les passages de l'Ecriture sainte des figures et des prédictions des temps présents et à venir. D'Etemare se montra chaud partisan des convulsions. Mais les plus modérés du parti désavouèrent l'"œuvre divine"; et d'Etemare, malgré son zèle pour le soutien de la cause, vit diminuer sa considération. La honte l'engagea à se vouer à la retraite pendant quelque temps. Il avait fait en 1714, dans un voyage en Hollande, la connaissance du père Quesnel, et prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays. Il assista encore à l'espèce de concile tenu à Utrecht en 1763. Vers la fin de ses jours, il alla se fixer dans cette "petite église", et mourut au séminaire de Rhinwick, âgé de 88 ans. Il laissait : | des *Lettres théologiques contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy*, où l'on entrevoit déjà son système de figures; | neuf *Mémoires* contre la bulle "Unigenitus" en 1714 et 1715; | *Essais des parallèles des temps de J.-C. avec les nôtres ;* | *Explication de quelques prophéties;* | *La tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs*; | et plusieurs autres ouvrages, aujourd'hui entièrement oubliés.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes, frère de Polynice, naquit de l'inceste d'OEdipe et de Jocaste. Il partagea le royaume de Thèbes avec son frère Polynice, après la mort d'OEdipe, qui ordonna qu'ils régneraient tour-à-tour. Etéocle, étant sur le trône, n'en voulut pas descendre, et Polynice lui fit cette guerre qu'on appela l'Entreprise des sept preux, ou des sept braves devant Thèbes. Ces deux braves se haïssaient si fort, qu'ils se battaient dans le ventre de leur mère. Ils se tuèrent l'un l'autre en même temps dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible : car leurs corps ayant été mis sur un même bûcher, on vit, disent les poètes tandis qu'ils brûlaient, les flam-

mes se séparer, et former jusqu'à la fin une espèce de combat.

ÉTERNITÉ, « Æviternitas, Æternitas », divinité que les anciens adoraient, et qu'ils se représentaient à peu près comme le Temps, sous l'image d'un vieillard, tenant à la main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblème de l'éternité. Claudien en fait une belle description dans le Panégyrique de Stilicon.

ÉTHALIDE, fils de Mercure. On dit qu'il obtint de son père la liberté de demander tout ce qu'il voudrait, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il aurait fait, lorsque son âme passerait dans d'autres corps. Diogène Laërce rapporte que Pythagore, pour prouver la métempsycose, disait que lui-même avait été cet Ethalide.

ÉTHELBERT, roi de Kent en Angleterre, l'an 566, épousa Berthe, fille de Charibert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. [Ses premières armes ne furent pas heureuses; vaincu d'abord par Ceaulin, roi de Westsex, il finit cependant par remporter sur lui une victoire signalée qui le mit à la tête de l'"Eptarchie", ou sept royaumes de l'Angleterre.] Il régna ensuite heureusement, et mourut en 615, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres et de Rochester, [et donné à l'Angleterre les premières lois écrites qu'elle ait eues.] Les vingt années qu'il vécut après son baptême furent entièrement consacrées à la religion. La bienfaisance devint une de ses principales vertus, et ses peuples en éprouvèrent continuellement les heureux effets. Il porta de sages lois, que l'on observait encore en Angleterre plusieurs siècles après sa mort. Son attachement à la religion lui faisait saisir toutes les occasions d'étendre l'empire et la connaissance du nom de J.-C. Il abolit les superstitions païennes, renversa les temples des idoles, ou les consacra au vrai Dieu. Ethelbert est nommé dans le martyrologe romain, et dans ceux de l'Angleterre.

ETHELRED ou ETHELBERT II, roi d'Angleterre, fils d'Edgar, succéda en 970 à son frère Edouard II. C'était un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révoltèrent; et Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut, son fils, lui succéda; mais, étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, le 23 avril 1016. Il laissa Alfred et saint Edouard.

ETHELWERDUS ou ELSWARDUS, de la famille d'Ethelred Ier, roi d'Angleterre, florissait vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la mort du roi Edgar* en 974, insérée dans

« Rerum anglicarum scriptores » de Savill, Londres, 1596, in-fol.

ETHELWOLDE (Saint), élève de saint Dunstan, abbé d'Abbendon en 950, et évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la *Traduction de la règle de saint Benoît en langue saxonne*, et quelques autres ouvrages dans la même langue, touchant cette règle, par saint Ethelwolde. Vincent de Beauvais et saint Antonin font mention d'un ouvrage *Contre le mariage des prêtres* par le même saint.

ETHODE, premier de ce nom, roi d'Ecosse, dans le II[e] siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnaissance pour Argard, qui avait gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avaient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode, irrité, fit mourir plus de 300 de ceux qui avaient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchait dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencements de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

ETHRA, fille de l'Océan et de Téthys, femme d'Atlas, fut mère d'Hyas et de sept filles. Hyas ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur : mais Jupiter les métamorphosa en étoiles, qu'on nomme pluvieuses : ce sont les Hyades chez les Grecs, et les Succules chez les Latins.

ETHRA, fille de Pithée, roi de Trézène, ayant épousé Egée, roi d'Athènes, qui était logé chez son père, devint grosse de Thésée. Egée, étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée et des souliers, que l'enfant qu'elle mettrait au monde devait lui apporter lorsqu'il serait grand, afin de le reconnaître. Thésée, dans la suite, alla voir son père, qui le reçut, et le nomma son héritier.

ETHRYG (Georges), né à Thames dans le comté d'Oxford, était savant dans les mathématiques, la médecine et les langues hébraïque et grecque. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la religion de ses pères, et gagna la confiance de plusieurs gentilshommes catholiques, qui lui confièrent l'éducation de leurs enfants. Il mourut en 1588. On a de lui des *Poésies latines*, et *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Æginetæ*, 1588, in-8°.

ETHULPHE ou ETHELWOLPH, fut le second roi de la 3[e] dynastie saxonne d'Angleterre, et succéda l'an 837 à son père Egbert, [avant la mort duquel il avait embrassé la vie monastique et pris le diaconat. Le pape le releva de ses vœux.] C'était un prince pacifique : il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. La mort de ce fils les remit depuis en sa possession. Il y avait peu d'années qu'il régnait quand les Danois firent des courses en

Angleterre, et prirent même Londres; mais il les défit entièrement. Ethulphe, se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires, envers le saint-siége, d'un sterling ou d'un sou pour chaque famille, (au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Westsex et de Sussex qui le payaient), ne croyant pouvoir mieux témoigner son attachement à la foi catholique, qu'en contribuant à la splendeur de la nouvelle Jérusalem et du siége de son pontife. Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726 par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII; et c'est proprement ce qu'on appelle le "Romescot" ou le "Denier de saint Pierre". Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pélerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 858, après avoir partagé le royaume entre les 4 fils qu'il avait eus d'Osburge sa première femme.

ÉTIENNE (Saint), premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. La sagesse et la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant; toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les "Actes des Apôtres", ont quelque chose de touchant et de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même temps que sa foi en reçoit un accroissement de lumière et de force.

ÉTIENNE Ier (Saint), monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question sur la validité du baptême donné par les hérétiques. Etienne décida qu'il ne fallait rien innover. La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien; il usa de commandement et de menaces pour lui faire quitter son sentiment, et refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui était une marque publique d'improbation et non pas un effet certain de l'excommunication. (*Voyez* Saint CYPRIEN.) « Ce grand pape, dont la prudence égalait la sainteté, savait, dit Vincent de Lérins, que la piété ne permettait jamais de recevoir d'autre doctrine que celle qui nous est venue de la foi de nos prédécesseurs, et que nous étions obligés de la transmettre aux autres avec la même fidélité que nous l'avions reçue; qu'il ne fallait pas mener la religion partout où nous voulions, mais la suivre partout où elle nous menait; que le propre de la modestie chrétienne était de conserver fidèlement les saintes maximes

que nous ont laissées nos pères, et non pas de faire passer nos idées à la postérité. Quelle a donc été l'issue de cet événement? Celle qu'ont coutume d'avoir de pareilles affaires. On a retenu la foi ancienne, et l'on a rejeté la nouveauté. » En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien.

ÉTIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarchat de Ravenne. Étienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince faible, indolent, subjugué par le fanatisme des "iconomaques", qui renvoya le pontife au roi Pépin. Étienne se détermina à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs et les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pépin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe : ce prince persista constamment dans son refus. Alors Pépin marcha contre lui : quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui voulait éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe, ne répondant que par des menaces, Pépin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, et lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pépin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Étienne eut recours à son protecteur, et lui trouva les mêmes dispositions. Pépin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi lombard de son exarchat, et lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi français en Italie, lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où, par une prosopopée touchante et persuasive, il faisait parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; et avec saint Pierre, la vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous conjure, disait saint Pierre, par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus long-temps assiégée par les Lombards. » Fleury blâme ce pape d'avoir employé "les motifs de la religion pour une affaire d'état". Mais la délivrance du pape opprimé par Astolphe, celle de l'église de Rome, où les Lombards commettaient tant de cruautés et tant de profanations, était-elle donc "une affaire d'état"? Et voudrait-on que Pépin n'ait eu aucun mérite devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au saint-siége par ce prince, Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui surtout, de la plus grande importance pour le bien de l'Église. « Tant que l'empire romain a subsisté, dit-il, il renfermait dans sa vaste étendue presque toute la chrétienté : mais, depuis que

l'Europe est divisée en plusieurs princes indépendants les uns des autres, si le pape eût été sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que les autres n'eussent eu de la peine à le reconnaître pour père commun, et que les schismes n'eussent été fréquents. On peut donc croire que c'est par un effet de la Providence, que le pape s'est trouvé indépendant et maître d'un état assez puissant, pour n'être pas aisément opprimé par les autres souverains, afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût contenir plus aisément les autres évêques dans le devoir. » Le président Hainault, l'abbé Terrasson, et le philosophe Hume, ont fait sur cet objet des réflexions du même genre. (*Voyez la* CHRONOLOGIE qui est au commencement du premier tome, page 26.) Etienne mourut en 757, après cinq ans de pontificat. Ce pape assemblait souvent son clergé dans son palais et dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, l'exhortait à l'étude de l'Ecriture sainte et des conciles, pour avoir toujours de quoi répondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. [Etienne II rétablit trois hôpitaux dans Rome, et en fonda deux hors des murs.] Il nous reste de ce pape, 5 *Lettres* et un *Recueil* de quelques *Constitutions canoniques*.

ETIENNE III, Romain, originaire de Sicile, fut élu pape en 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'était emparé du pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du saint-siége); on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Etienne. Le pape assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneraient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendraient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Etienne, paisible possesseur du saint-siége, en jouit pendant trois ans et demi, et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat; mais on ne valait pas mieux ailleurs. Des yeux et des langues arrachés sont les événements les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, Romain, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et y sacra de nouveau l'empereur Louis-le-Débonnaire. Il mourut à Rome, le 25 janvier 817, trois mois après son retour.

ETIENNE V, Romain, pape après Adrien III, fut intronisé à la fin de septembre, en 885. Il écrivit avec force à Basile-le-Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il mourut en 891. Ce pape était de race noble et d'un détachement exemplaire. Il s'opposa de tout son pouvoir à son élévation; pour le porter sur le trône pontifical, il fallut rompre les portes de sa maison où il s'était enfermé. La charité et la piété éclataient surtout entre les vertus de ce pontife. Il nourrissait les orphelins comme ses enfants, et se privait pour eux de ses repas. A son avénement au pontificat, les biens de l'Eglise se trouvant presque tous dissipés, il distribua libéralement son riche patrimoine. Il célébrait la messe

tous les jours, et donnait à l'oraison ou à la psalmodie tout le temps que lui laissaient les fonctions de la charité et de la sollicitude pastorale. Il s'appliqua sur toutes choses à s'associer dans le gouvernement de l'Eglise les hommes les plus éclairés et les plus vertueux qu'il put découvrir.

ETIENNE VI, mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI, fit déterrer l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, parce qu'il avait quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritait pas qu'Etienne donnât à la chrétienté le spectacle, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain pontife, et de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose, ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'était passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire et le corps de Formose. Les pères du concile remarquèrent que Formose avait été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome : " Necessitatis causa de Portuensi Ecclesia Formosus, pro vitæ merito, ad apostolicam sedem provectus est". (Voyez FORMOSE et AUXILIUS.)

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931, après deux ans de pontificat.

ETIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint-siége après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX, était frère de Godefroi-le-Barbu, duc de la basse Lorraine. Il se fit religieux au mont Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs conciles pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avaient transgressé les lois de la continence. Ceux mêmes qui renvoyèrent leurs concubines et embrassèrent la pénitence furent exclus du sanctuaire pour un temps, et privés pour toujours du pouvoir de célébrer les saints mystères. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET (Saint), fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrois lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, et vécut 50 ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de saint Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples, et des visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage. Ils demandèrent au saint hom-

me s'il était chanoine, ou moine, ou ermite: Etienne leur répondit: « Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine, pour y faire pénitence. » Ce n'était pas répondre trop nettement à la question des cardinaux, et on a été assez embarrassé, long-temps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenait. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfants, inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur, qui était leur seul bien, et le transportèrent au lieu nommé "Grand-Mont", dont l'ordre a pris le nom. Les "Annales" de cet ordre furent imprimées à Troyes, en 1662. Il a été supprimé en 1769; et les religieux ont été pensionnés. On a de saint Etienne de Muret, | sa *Règle*, 1645; | et un *Recueil de maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

ETIENNE (Saint), né en Angleterre, 3e abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui sont les 4 filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux le 28 mars 1134.

ETIENNE Ier (Saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des lois très-sages, vécut et mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchait de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au saint-siége, et la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, et déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame de Bude. Benoît IX le canonisa. Sa valeur égalait sa piété; il fut l'effroi des barbares, et s'attira le respect et l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brillaient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne et les leçons de l'exemple, cette innocence et cette pureté de mœurs qui l'ont fait mettre au nombre des saints. La mémoire d'Etienne est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement et enthousiasme. Il se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse; mais elle n'a pas besoin de faux titres pour être une pièce très-respectable. Son antiquité, le grand pape qui la donna, le grand et saint roi qui la porta, la nation qui l'a si long-temps défendue contre les infidèles, et qui l'a toujours regardée comme la possession caractéristique du roi légitime, tout cela concourt à la rendre intéressante. Vainement Voltaire s'est-il moqué

de l'importance que les Hongrois attachent à cette couronne, jusqu'à n'avoir jamais voulu reconnaître pour roi celui qui ne l'avait pas. Si quelque chose doit être bien constaté et sanctionné, c'est bien la royauté. Joseph II l'avait fait enlever et transporter à Vienne; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe et des réjouissances extraordinaires. C'est du roi saint Étienne que vient le titre d'"Apostolique", donné longtemps par les papes aux rois de Hongrie, et renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ÉTIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Sainte-Geneviève, en 1177, ensuite évêque de Tournai en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut en 1203. On a de lui | des *Sermons*, | des *Épîtres* curieuses, 1682, in-8°, | et d'autres ouvrages.

ÉTIENNE de Byzance, grammairien du ve siècle, est auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais Abrégé, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savants commentaires de Berkelius. Il y en eut une autre édition dès 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changements; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'Abrégé d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et provinces.

ÉTIENNE, vayvode de Moldavie, dans le XVIe siècle, s'empara du trône, aidé par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les boyards, ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2,000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde.

ÉTIENNE, ou plutôt ESTIENNE (Henri), premier du nom, imprimeur de Paris, mort à Lyon, en 1520, est la souche de tous les autres savants de ce nom qui [en illustrant la presse contribuèrent à la rendre en France l'instrument infaillible des révolutions de tous les genres. Elle débuta par les livres saints, et finit par les œuvres de Voltaire et de Rousseau.] Étienne est connu par l'édition de quelques livres, et surtout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509.

ÉTIENNE (Robert), deuxième fils du précédent, et parisien comme lui, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avait épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendit aux lettres lui auraient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avait publié une *Bible* avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'une crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Genève

en 1551, et il y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit que, pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnait des récompenses à ceux qui y trouvaient quelque faute. Parmi ses belles Éditions, on distingue sa "Bible hebraïque", 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimé. Le "Nouveau-Testament" grec, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipsick, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres de 1734, 4 vol. in-fol., est magnifique; et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol., a quelques augmentations. Ce *Dictionnaire* est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

ÉTIENNE (Charles), troisième fils de Henri Ier, imprimeur, joignit à l'art de son père la science médicale; il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe médecin : | *De re rustica*, in-8°; | *De Vasculis*, in-8°; | une *Maison rustique*, in-4°; | un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1689, in-fol.; | La *Traduction* de la comédie italienne, intitulée : "Le Sacrifice", par les académiciens de Sienne "Intronati", 1543, in-16, et sous le titre des "Abusés", 1555, in-16.

ÉTIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque, comme son père avait fait pour ceux de la latine. Son ouvrage est en 4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *Glossaires*, imprimés en 1573, et un *Appendix* par Daniel Schot, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne plusieurs auteurs qu'il mit au jour, et qu'il corrigea avec beaucoup de soin: ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savants. Mais ce qui l'a fait le plus connaître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *Version d'Anacréon*, en vers latins. Henri était calviniste, et osait en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étaient poursuivis. Uue satire atroce qu'il publia contre le clergé régulier sous le titre de *Préparation à l'apologie pour Hérodote*, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Genève, et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital, en 1598, à 70 ans, presque imbécile. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | des *Corrections* sur Cicéron, en latin, la plupart très-judicieuses; | *De origine mendorum*; | *Juris civilis fontes et rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que, la plupart des lois d'Égypte ayant été tirées de celles de Moïse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'était dans la même source qu'on devait puiser les principes des lois romaines. | L'*Apologie pour Hérodote*, publiée par Le Duchat, en trois vol. in-8°, 1735; rapsodie infâme d'invectives contre la religion catholique, et de contes sur les prêtres et sur les moines, recherchée par quelques savants d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Étienne intitula son fatras : *Apologie pour Hé-*

rodote, parce que son but était de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendait que les catholiques avaient débitées sur les saints, etc. | *Poetæ græci principes*, 1566, in-fol.; | *Medicæ artis principes post Hippocratem et Galenum*, collection rare et chère, imprimée à Paris, 1677, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est estimée; | *Traité de la prééminence des rois de France*; | *les Prémices* ou *le premier livre des Proverbes épigrammatisés*, *ou des Épigrammes proverbialisées*, 1594, in-8° : recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales; | *Narrationes cœdis Ludovici Borbonii*, in-8°, 1569; | *Artis typographicæ querimonia*, poème dont Lottin, imprimeur, a donné une traduction française, Paris, 1785. Henri Étienne y fait des plaintes très-vives contre les imprimeurs de son temps, regardé à si juste titre comme le siècle d'or de la typographie. Que dirait-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle? Son zèle s'allumait surtout quand il voyait des imprimeurs qui ignoraient absolument le latin. Dans ce poème, il les appelle "malos artifices".—La famille des Étienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Étienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, pour la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savants et même les plus illustres de leur temps ne dédaignaient pas de corriger leurs épreuves.

* ÉTIENNE ou Estienne (Robert), libraire de Paris, né en 1723, mort en 1794, prétendait descendre des précédents. On lui doit les ouvrages suivants, la plupart publiés sous le voile de l'anonyme : | *Éloge de l'abbé Pluche*, mis en tête d'un ouvrage intitulé "Concorde de la géographie des différents âges"; | *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769, 2 vol. in-12; | *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduits de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778; | *Étrennes de la vertu*, *contenant des actions de bienfaisance*, *de courage et d'humanité*, Paris, 1782-1794, 2 vol. in-8°. Il fut l'éditeur des "Opuscules de Rollin", Paris, 1771, 2 vol. in-12, et il ajouta des *Notes* à l'"Éloge" de cet écrivain, par de Boze.

* ÉTIENNE, chanoine de la cathédrale de Nantes, mort dans cette ville en 1807, âgé de 71 ans, est connu par le *Bonheur rural*, 1789, 2 vol. in-8°.

*ÉTOILE (Pierre Taisan de l'), un des plus habiles jurisconsultes du xve siècle, né à Orléans vers 1480, mort en 1537, fut successivement docteur régent en l'université d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully. Il parut à ce dernier titre au conseil provincial de Paris en 1528, fut remarqué par François Ier, et nommé conseiller au parlement, et président aux enquêtes. On a de lui : | *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4°; | et *Petri Stellæ Aurelii repetitiones*, ibid., 1531.

*ÉTOILE (Pierre Poussemothe de l'), abbé de Saint-Acheul d'A-

miens, mort en 1718, est auteur de quelques traités historiques, dont les principaux sont : | *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul*, in-4°, manuscrite; | *Oraison funèbre de Susanne Des Friches de Braneurs, abbesse de Notre-Dame du Paraclet*, Amiens, 1681, in-4°; | *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, ibid., 1684, in-4°; | *Lettres à un curieux sur d'anciens monuments découverts en 1697 sous le grand autel de l'abbaye de N.-D. de Saint-Acheul*, etc., ibid., 1697, in-4°.

ÉTOLE, fils de Diane et d'Endymion, obligé de quitter le Péloponèse, où il régnait, s'empara de cette partie de la Grèce qu'on appela depuis "Étolie". Elle se nommait auparavant Curctis et Hyantis.

ETTMULLER (Michel), né à Leipsick le 26 mai 1644, mort dans cette ville en 1683, y a professé long-temps, et avec un succès distingué, la botanique, la chimie et l'anatomie. [Pour s'instruire dans son art, Ettmüller avait parcouru presque toute l'Europe.] Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples, en 5 vol. in-fol., 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en français à Lyon, en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8° et in-12. Ettmüller, savant dans la théorie, et heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses et des observations utiles.

ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *La Vie et les Ouvrages* de son père. Il professa et exerça la médecine avec réputation, et mourut à Leipsick le 25 septembre 1732, à l'âge de 59 ans, laissant plusieurs *Dissertations* sur différents objets de son art.

EUCHER (Saint), premier évêque de Trèves, fonda ce siége au IIIe siècle. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre. Son corps repose dans l'église de Saint-Mathias, près de Trèves.

EUCHER (Saint), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone et Véran, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'île de Lérins, où ses vertus lui attiraient trop d'applaudissements, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au 1er concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en lui, dit Claudien Mamert, un pasteur fidèle, soupirant sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, accompli en tout genre de science, et de beaucoup supérieur aux plus grands évêques de son temps. » Il mourut vers l'an 454. L'Église lui est redevable : | d'un *Éloge du désert*, adressé à saint Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant; | d'un *Traité du mépris du monde*. Saint Eucher montre dans le monde un gouffre affreux, sous

une superficie brillante. « J'ai vu, dit-il, des hommes élevés au plus haut faîte des honneurs et des richesses. La fortune, prodigue en leur faveur, avait accumulé tous les biens sur leur tête, sans leur donner même le temps de les désirer; leur prospérité, parvenue à son comble, ne laissait plus d'activité à leurs passions. Mais ils ont disparu dans un moment : leurs vastes possessions ont été dispersées, et eux-mêmes ne sont plus. » La latinité de cet ouvrage est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire la douceur et la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce traité a été traduit en français par Arnauld d'Andilly, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent; | d'un *Traité des formules spirituelles*. Ce sont des explications de quelques endroits de l'Écriture, que saint Eucher écrivit pour l'usage de Veran, un de ses fils. On n'y trouve ni la même élégance ni la même beauté de style que dans les deux ouvrages précédents; mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire; | de l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la légion thébaine*. Cette *Histoire* a été traduite en français par Jean-Armand Dubourdieu, et imprimée à Amsterdam en 1705, in-12, avec une dissertation critique très-vantée par Bayle, et réfutée avec beaucoup d'avantage par dom Joseph Delille, bénédictin, et par Rivas. Le témoignage seul de cet ancien et illustre auteur suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces martyrs. (*Voy.* MAURICE.) Les différents écrits de saint Eucher sont dans la "Bibliothèque des Pères". Ses deux fils, Salone et Veran, furent évêques du vivant même de leur père.

* EUCLIDE, premier archonte d'Athènes, 403 ans avant J.-C., et dans la 2e année de la 94e olympiade, fut élu aussitôt après l'expulsion des trente tyrans, qu'il fit excepter de l'amnistie accordée à tous ceux qui avaient eu part aux guerres civiles. Il fit faire une révision générale des lois de la république, et en fit exclure les pernicieuses ou inutiles. Dans les actes publics, il fit adopter l'alphabet ionien, de vingt-quatre lettres, comme plus simple que celui dont les Athéniens avaient fait usage jusqu'à ce jour. Euclide parvint à réunir tous les esprits, et son archontat est souvent cité avec éloge par les anciens auteurs.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissait de nuit en habit de femme pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à spéculer sur la morale; le Mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée " disputante et querelleuse". Euclide ne méritait pas moins ces épithètes; il disputait en énergu-

mène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux et si embarassants, que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abeilard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets; la théologie, cette science respectable, simple et divine, en devint presque méconnaissable. Mais l'on ne saurait disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre et rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, et négligées aujourd'hui et violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée et chicaneuse, qu'il doune dans un defaut directement opposé. (*Voy.* DUNS.)

EUCLIDE le mathématicien, était, selon quelques-uns, d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagus. Il a laissé, le premier, des *Eléments* de cette science en quinze livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière; il a été long-temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connaissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Éléments* d'Euclide sont celles de Barrow, in-8°, Londres, 1678; de David Grégory, in-fol. 1703, en grec et en latin, et celle de Robert Simson, in-4°, en latin, puis en anglais, réimprimée pour la sixième fois en 1781. On y trouve d'excellentes "Notes critiques et géométriques", ou l'éditeur redresse les erreurs dont Théon et d'autres ont défiguré ces *Éléments*. Nous en avons aussi une traduction française par le P. des Chales, in-12. On a encore quelques *Fragments* d'Euclide, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°. Euclide était doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple : mais, rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie : «Non, répondit Euclide, il n'y en a point de particulière pour les rois.» [Indépendamment des *Eléments* et des *Données*, qui sont les ouvrages les plus importants d'Euclide, Poppus et Proclus indiquent encore les suivants : *Introductio harmonica*, *sectio Canonis*; *Phænomena*; *Optica*; *Catoptrica*; *Liber de divisionibus*. Les Arabes sont les premiers qui aient connu et traduit les ouvrages qui nous restent d'Euclide; et c'est de l'arabe qu'on les a traduits en

latin. L'édition la plus récente est celle intitulé : " Les œuvres d'Euclide en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours", par J. Peyrard, Paris, 1814, in-4°.

* EUCLIDES, fameux sculpteur athénien. Du temps de Pausanias, on admirait ses ouvrages dans l'Achaïe, et surtout dans la ville de Bure, où l'on voyait plusieurs statues de cet artiste, toutes en marbre pantélique, et chacune dans un temple particulier, savoir, celles de *Cérès*, habillée; de *Vénus*, de *Bacchus* et de *Lucine;* on voyait encore un *Jupiter* assis, dans un temple de la ville d'Égire. Euclides est un des plus anciens sculpteurs grecs; on croit qu'il vivait vers l'an 450 avant l'ère chrétienne.

EUDÆMON-JEAN, ou L'HEUREUX (André), né dans l'île de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville le 24 décembre 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre : *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, et en français, 1627, in-4°, plein d'excellents avis; mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avait enseignées avant lui, mais qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. (*Voyez* SANTAREL, JOUVENCY.)

EUDES, duc d'Aquitaine, régnait en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II, l'ayant appelé à son secours contre Charles Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui, ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par faiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'était en 719. Deux ans après, il défit Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siége devant Toulouse. Les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza, leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abdérame, roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine, pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours et Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300 mille hommes. Le duc d'Aquitaine vécut ensuite en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillants princes de son siècle, était fils de Robert-le-Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siége de devant Paris. L'année suivante, Charles-le-Gros étant mort, il fut proclamé roi de France. Les Normands ayant reparu, il les défit à Montfaucon. Peu de temps après, les seigneurs s'étant révoltés, il les vainquit et fit trancher la tête à leur chef, le comte

de Valtguire. A cette conspiration succéda celle des partisans de Charles-le-Simple. Eudes, après les avoir forcés à se retirer en Bourgogne, composa avec Charles, et lui céda la partie de la France placée entre le Rhin et la Seine, et jouit paisiblement de l'autre partie jusqu'à sa mort, qui arriva le 1er janvier 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du XIIIe siècle, fut fort estimé du roi saint Louis qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celles de *Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers*, de *l'Hôtel-Dieu*, de *Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie*, des *Blancs-Manteaux*, des *Mathurins*, des *Cordeliers* et des *Chartreux*. Il mourut en 1289.

EUDES (Jean), frère aîné de l'historien Mézeray, né à Rye, dans le diocèse de Séez, le 24 novembre 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bérulle. Après y avoir demeuré dix-huit ans, il en sortit en 1643 pour fonder la congrégation des "Eudistes". Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique : « mais sans aucun dessein, dit-il, de former un nouvel institut ». Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchait assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. « Le clergé de Normandie, dit l'abbé Bérault, où elle est particulièrement répandue, en fait encore aujourd'hui l'éloge, pour sa régularité et pour ses lumières. Aussi le nom du père Eudes y est-il toujours en grande vénération : ce qui n'a empêché point l'historien fugitif du jansénisme, de le représenter, dans le vrai style de la Hollande hérétique, comme un fanatique, ennemi déclaré de la grâce du Sauveur. C'est un témoignage de plus en faveur de ce saint prêtre relativement à la foi, c'est-à-dire à la vertu sans laquelle toute sainteté n'en est que le simulacre. » Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit est le *Traité de la dévotion et de l'office de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée et par un zèle plus ardent qu'éclairé. On lui attribue une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4°. [On a tenté depuis la révolution de rétablir l'utile congrégation des Eudistes. Le 9 janvier 1826, l'abbé Blanchard réunit enfin ses membres dispersés dans la maison du Pont-saint-Martin à Rennes. *Voy.* "*Tableau des Congrégations religieuses* formées en france depuis le XVIIe siècle" par M. Henrion, page 69.]

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui, donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaxi-

mandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J.-C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de saint Césaire martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, arien comme lui, et évêque de cette ville.

EUDOXIE (Ælia), fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, était d'origine française; elle joignait les agréments de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcadius, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur; mais, ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et elle les trouva : Eutrope fut mis à mort. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en despote : son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean-Chrysostôme fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par le conciliabule du Chêne, l'an 403. Mais, cette injustice ayant causé un soulèvement dans Constantinople, elle fut forcée de le rappeler après quelques mois d'exil. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, que les courtisans envenimèrent. Le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionées par les jeux et les festins, donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404, et l'envoya au fond de l'Arménie, où il mourut trois ans après. Cette femme, implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. [Elle avait donné à Arcadius un fils (Thodose II) qu'on regarda comme le fruit de sa liaison avec le comte Jean, son favori, qui gouvernait alors l'empire.] Ses médailles sont très-rares.

EUDOXIE (Ælia), fille de Léonce, philosophe athénien, s'appelait Athénaïs, avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences : il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talents joints à une grande beauté, sa fille n'avait pas besoin de bien, et la déshérita. Après sa mort elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice! Eudoxie, se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette prin-

cesse, étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénaïs, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chère aux âmes bien nées que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savants. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata, au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, offensée des soupçons injurieux de son époux, lui demanda de se retirer à Jérusalem. Comme elle y voyait souvent le prêtre Sévère et le diacre Jean, cette circonstance éveilla les soupçons jaloux de Théodose II. Il envoya à Jérusalem le comte Séverin, qui les fit mettre à mort. Eudoxie, dans un moment de colère, fit tuer Séverin. Elle pleura ensuite ce crime, et l'expia en se voyant, pour l'avoir commis, dépouillée par l'empereur de tous les attributs de sa dignité. Elle avait embrassé, dans la Palestine, les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon Stylite, et par les raisons de l'abbé Euthymius, elle passa le reste de ses jours à Jérusalem, dans la piété et les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait fondé plusieurs églises et couvents, et composé beaucoup d'ouvrages pendant qu'elle était sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *Traduction* en vers hexamètres des huit premiers livres de l'Ecriture. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le "Centon" d'Homère, qu'on trouve dans la "Bibliothèque des Pères". C'est la vie de J.-C. composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa "Vie",

EUDOXIE (Licinia), "la Jeune", naquit à Constantinople en 422. Elle était fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Quand Licinia Eudoxie fut ainsi contrainte d'épouser Maxime, et de donner en même temps sa fille pour épouse au fils du tyran, elle ignorait qu'il fût l'assassin de son mari. Maxime lui-même le lui ayant appris, elle appela à son secours Genséric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome, et emmena Eudoxie en Afrique. Après sept ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux qui furent

en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils aussitôt après la mort de son époux, en 1067. Romain Diogène, un des grands de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne. Eudoxie le fit condamner à mort; mais, l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallait retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit par lequel elle avait promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès lors aucune difficulté, il rendit ce papier, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel, son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva aussi la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France: c'est un "Recueil sur les généalogies des dieux, des héros et des héroïnes". On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décèle une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de Villoison dans les "Anecdota græca", 1781, 2 vol. in-4°; le premier volume est occupé par ce manuscrit; le second contient des extraits de différents auteurs grecs. Ce recueil a pour titre: *Ionia*. On cite d'elle d'autres ouvrages, comme | un *Poème sur la chevelure d'Ariadne;* | *Instructions à l'usage des femmes;* | *Traité sur l'occupation des princesses;* | un autre *sur la Vie monastique.*

EUDOXIE Lapouchin, impératrice de Russie, première femme de Pierre-le-Grand et mère de l'infortuné Alexis, fut répudiée et reléguée dans un couvent, près du lac Ladoga. On l'avait accusée injustement, à ce qu'il paraît, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur nommé Kèlbou, qui expira dans des tourments horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux et cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime; mais Kelbou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice: «Il faut que tu sois aussi imbécile que tyran, pour croire que, n'ayant rien voulu avouer au milieu des tourments inouïs que tu m'as fait souffrir, à présent que je n'ai plus d'espérance de vivre, j'irai flétrir l'innocence et l'honneur d'une femme vertueuse, en qui je n'ai jamais connu d'autre tache que de t'avoir aimé. Va, monstre, ajouta-t-il en lui crachant au visage, retire-toi et laisse-moi

mourir en paix. » Eudoxie fut rappelée par Pierre II, et mourut quelque temps après.

EUGÈNE Ier (Saint), Romain, fut vicaire-général de l'Église durant la captivité du pape saint Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 655. Il mourut le 1er juin 658.

EUGÈNE II, Romain, pape après Paschal Ier, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On assure, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. [Mais, dans ces siècles,] les moyens de connaître le vrai, étaient si peu lumineux et si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles; et aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils et criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide. (*Voyez* CHARLEMAGNE.) Noël Alexandre soutient qu'on a attribué sans fondement à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebrock, dans le "Propylæum", p. 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent proscrites par le concile de Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Cîteaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome en 1145. Il était de Pise, et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint-siége. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice: ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changements. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint; les séditieux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris, en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine; il y parut en pape, mais en pape qui n'avait pas oublié son ancien état: il portait sous les ornements pontificaux une tunique en laine. Sur la fin de cette année, il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1154, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et modéré pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres "De la considération". Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis pour exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du pontife et celle d'un gouvernement où les conseils et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruit. On a du pape Eugène III des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, l'"Histoire" de son pontificat, écrite avec beaucoup de netteté par dom Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clair-

vaux, Nanci, 1737, un vol. in-12.

EUGÈNE IV (Gabriel CONDOLMERO), Vénitien, d'une famille roturière, offrit une preuve de ce que peut le talent, et surtout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de Saint-Grégoire "in alga", ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre le pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4[e] et de la 5[e] session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile : décret donné en temps de schismes, où il existait des doutes sur le pape légitime, et où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition de tous les contendants. Le pontife romain, après deux ans de délai, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle : cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La 1[re] session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union de l'église grecque avec la latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait réconcilier ces deux églises, parce qu'il avait alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, vingt-un évêques et une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la 6[e] et dernière session, tenue le 6 juillet 1459. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contents de la générosité du pape : Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'église d'Orient et elle d'Occident ; mais, malgré tous ses soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils commencèrent le schisme ; et depuis ce temps, il n'a pu être éteint. Eugène fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venait de rendre à l'église latine. Le concile, qui était devenu très-peu nombreux, et où il ne se trouvait plus guère de personnes distinguées, le déposa du pontificat, comme "perturbateur de la paix, de l'union de l'Église ; simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique". Les rois de France et d'Angleterre, les princes d'Allemagne, qui jusque là avaient gardé une espèce de neutralité, en furent indignés, et s'en plaignirent au concile. Le pape cassa ce décret absurde, y répondit par un autre décret, dans lequel il annule tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou, plutôt l'assemblée qui continuait à s'appeler

ainsi, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Église fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de Bâle, devenu un conciliabule, lançait contre lui. En 1442, il transféra ce concile à Rome, et mourut 3 ans après en 1447, lassé et détrompé de tout. Dans ses derniers moments, il s'écria devant tout le monde : « O Gabriel ! (c'était son nom de baptême) ô Gabriel! qu'il te serait bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avais commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices de la règle ! » Ce fut, toutefois, un des plus grands papes, quoique un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révérer et chérir les grands, l'élévation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts et des manières, la libéralité et la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres, sans être bien savant lui-même, et, ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place et dans son siècle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante et réglée; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, et très-zélé pour la réduction des sectes, qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité. Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, et d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens et de justice l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même et la prostitution de l'épouse de J.-C. si, à l'ordre de huit évêques et d'un amas confus de clercs travestis en successeurs des apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré? Eugène IV était naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, et les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladislas, de rompre son traité avec Amurat II. (*Voyez* ce nom et Cesarini.)

EUGÈNE (Saint), évêque de Carthage, fut élevé sur ce siége l'an 481. Il gouvernait cette église en paix, lorsque le roi Hunéric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes. Hunéric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer « que leur désir était qu'après sa mort, son fils eût le trône.» La plupart des évêques crurent qu'ils pouvaient faire ce serment; les autres le refusèrent. Hunéric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Évangile, qui défend de jurer; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna peu de temps après des ordres

pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu furent cruellement tourmentées; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4966. A Carthage, on fit souffrir le tourment des coups de fouet et de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras; puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes: « A qui nous laissez-vous en courant au martyre? Qui baptisera nos enfants? qui nous donnera la pénitence? qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation? qui nous enterrera après la mort? qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous! "Qui nobis pœnitentiæ munus collaturi sunt, et reconciliationis indulgentia obstrictos peccatorum vinculis soluturi? A quibus divinis sacrificiis ritus est exhibendus consuetus? Vobiscum et nos libeat pergere, si liceret!" (S. Vict., l. 2, p. 33.) On voit qu'alors on ne songeait pas encore à faire des "évêques constitutionnels", et que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Hunéric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugène fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *Lettre* dans Grégoire de Tours.

EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant 11 ans, et mourut en 636. Il possédait, assez bien pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques. [Cet évêque assista aux 5e, 6e et 7e conciles de Tolède. Il passait pour un savant astronome.]

EUGÈNE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités* de théologie, et de quelques *Opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. Sirmond en 1619, in-8°, avec les "Poésies" de Dracoņce. Le style d'Eugène manque de politesse: mais les pensées en sont justes, et les sentiments pieux. Modeste et studieux, il s'était enfui et caché pour ne point accepter l'évêché; mais le roi Récésuinte découvrit sa retraite, et l'obligea à occuper le siége épiscopal de Tolède. Il présida aux 8e, 9e et 10e conciles de Tolède, de 633 à 656.

EUGÈNE, homme obscur, qui avait commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne, en Dauphiné, par le comte Arbogaste, Gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille.

Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avait tiré de la place de maître du palais, qu'il occupait, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGÈNE (François-Eugène de Savoie, plus connu sous le nom de prince), généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom de l'abbé de Carignan, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas devoir ni pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince, piqué de ce refus, protesta, devant plusieurs de ses amis, qu'il irait servir ailleurs, et qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main. En effet, Eugène alla servir en Allemagne contre les Turcs, en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugène avait toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignait à une grande profondeur de desseins une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talents parurent avec beaucoup d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de 20 mille Turcs, et par la présence du Grand-Seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plus tôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts, et qu'on lui demanda son épée : « La voilà, dit ce héros, puisque l'empereur la demande : elle est encore fumante du sang de ses ennemis. Je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugène un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos sans crainte d'être

jamais recherché. La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tyrol, avec 30 mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le commandement, et fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénètre dans cette ville par un égout, et le fait prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donné cette place; le hasard et la valeur des Français et des Irlandais la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1er février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 10 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, et pour laquelle on chanta le "Te Deum" à Vienne et à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avait pas remporté de victoire contre Vendôme, mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Hensius, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Les deux premiers gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive, et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugène combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda : journée sanglante, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio et Reggio; il dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur

fait lever le siége. Après avoir délivré Turin et battu les Français, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes françaises et espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné par le col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siége devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut pour les Français une fameuse retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendue par Boufflers. Cette ville si bien fortifiée se rendit après une défense de quatre mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux français : aussi, dans un âge plus avancé, il rejetait les louanges qu'on lui donnait sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui lui disputèrent long-temps la victoire. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile; il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoi en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ cent mille combattants. Quoique privé du secours des Anglais, il était supérieur de vingt mille hommes aux Français : il l'était surtout par sa position, par l'abondance des magasins, et par neuf ans de victoires. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecies, qu'il assiégeait, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, était trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermale, et remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugène, arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant, il avait voulu rapprocher ses magasins; mais, par une économie mal entendue, les députés des Hollandais s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellents négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les

frontières de l'empire avec 150 mille Turcs; Eugène le battit en 1716, à Péterswaradin, et s'empara de Temeswar. En 1717, il entreprit le siége de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, et, non contents de le bloquer, ils avancèrent vers lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchements, les défit entièrement, leur tua plus de vingt mille hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade, n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire son procès, pour avoir hasardé l'état, qu'il avait sauvé, et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée du Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène; il avait survécu à lui-même, et il craignait d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devait la gloire de son règne, disait au milieu des pertes qui suivirent sa mort : « La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros?» Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles : il avait un esprit plein de justesse et d'élévation, les qualités et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je fais réflexion, dit-il que, si Alexandre-le-Grand avait été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auraient pas été à beaucoup près si rapides... » Le courage et les talents militaires n'étaient pas les seules qualités du prince Eugène. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père de ses soldats et le modèle des ministres, philosophe doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Son attachement à la religion était aussi solide que sincère. Il portait avec lui, au milieu des combats, le petit mais précieux livre de l'"Imitation de J.-C.", et le lisait dans des moments de calme et de réflexion. Quoique froid et réservé, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres, et les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux-arts avaient des attraits pour lui. « De trois empereurs qu'il avait servis, le premier, Léopold, avait été, disait-il, son père, parce qu'il

avait eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avait aimé comme un frère; le troisième, Charles VI, son maître, parce qu'il l'avait récompensé en roi.» Ses sentiments de reconnaissance pour les souverains de la maison d'Autriche ne se démentirent jamais. [Aussi Louis XIV, pour réparer son ancienne méprise, lui ayant fait offrir le bâton de maréchal et le gouvernement de la Champagne, que son père avait eu, et une pension de 2000 pistoles, Eugène refusa tout. Son cœur était trop loyal pour trahir l'empereur son maître.] Ses "Batailles" ont été imprimées en 2 vol. in-fol., auxquels on a joint un Supplément. On peut aussi voir l'"Histoire du prince Eugène", imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, et que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte. Plusieurs autres historiens se sont exercés à traiter ce même sujet.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation, lorsqu'Odoacre la transféra en Italie l'an 488; il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : | du *Thesaurus ex sancto Augustino*, in-fol., Bâle, 1542; | d'une *Vie de saint Augustin de Favianes*, insérée dans Bollandus, | d'une *Vie de saint Séverin*, apôtre de la Norique, insérée dans les OEuvres de Marc Velser, La *Règle* qu'il avait donnée à ses moines est perdue.

EULALIE (Sainte), naquit vers l'an 296, à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, fut élevée dans la religion chrétienne, et fit paraître, dès son enfance, une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de la virginité. Elle n'avait que douze ans lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, et se présenta d'abord au juge, pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le juge, nommé Dacien, la fit arrêter, et après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instruments destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture si elle voulait prendre, seulement du bout du doigt, un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole, et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de J.-C. les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, et on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence

a célébré le triomphe de cette sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte EULALIE, vierge et martyre de Barcelone, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions et de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface Ier, en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER (Léonard), professeur de mathématiques, membre de pluseurs académies, naquit le 15 avril 1707, à Bâle, où il s'appliqua, avec succès, à la philosophie et à l'étude des langues orientales; ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géomètre l'invitèrent à se rendre à Saint-Pétersbourg, où ils avaient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, et retourna, en 1766, à Saint-Pétersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler et d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géomètres ont embrassé tant d'objets à la fois, et les ont traités avec plus de succès. On a de lui : | une *Dissertation sur la nature et la propagation du Son;* | —*sur la Mâture des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'ᵉʳ accessit, en 1727; | *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris, en 1738; | —*sur le Flux et le reflux de la mer*, couronné par la même académie, en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs; ce qui n'a point empêché plusieurs savants de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété et le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes, qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton, qui en fait honneur à l'attraction, sont embarrassés quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zônes tempérées que sous la zône torride; et surtout quand on leur fait observer que le baromètre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquait-il amèrement de Képler qui, avant Newton, avait rapporté ce phénomène à la lune; mais, par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil; un autre à la fonte des glaces polaires; on a imaginé des gouffres qui absorbaient et revomissaient les eaux alternativement, etc. Le doute et l'indécision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

Quærite quos agitat mundi labor at mihi semper
Tu quæcumque moves tam crebros causa meatus,
Ut superi voluere, etc.

LUCAIN, phars.,

A-t-on bien saisi l'énergie de cet

"ut superi voluere"? Quand on songe que depuis Lucain on n'a rien dit de plus raisonnable sur cet objet que les physiciens de son temps; quand on réfléchit d'un autre côté que c'est un objet visible, palpable, immense, se renouvelant deux fois par jour dans toute l'étendue des deux hémisphères, observé de près par cinq cent millions d'hommes, l'espace de cinq à six mille ans, on comprend, ou du moins l'on peut comprendre alors toute la vérité de cet "ut superi voluere". | Cinq *Mémoires sur différentes questions de mathématiques*, dans les "Mélanges" de Berlin. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette Collection. | Plusieurs *Dissertations* dans les "Mémoires" des académies de St.-Pétersbourg et deBerlin; | *Éléments d'Algèbre*. Cetouvrage,qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe; il est écrit avec clarté et méthode. | Trois *Mémoires sur les inégalités dans les mouvements des planètes*, couronnés à Paris; | deux *Mémoires sur la perfection de la théorie de la lune*, couronnés à Paris en 1770 et 1772; | *Opuscules analytiques*, 1783. Ce sont des Mémoires réunis, qui avaient d'abord paru séparément. | *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique*, Berne, 1775, 3 vol. in-8°. Il y attaque avec force le système de Newton sur les couleurs, et d'autres opinions accréditées. Condorcet en a donné une nouvelle édition en 1787, avec des notes qui n'ajoutent rien au mérite de l'ouvrage, [et des suppressions qui en font un corps sans âme]. Plusieurs autres *Écrits* sur divers objets. L'homme en lui était aussi estimable que le savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, il se montra constamment fidèle à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyait commettre quelqu'une, il avait la franchise de la censurer et le courage de l'attaquer, sans avoir égard à la personne. Il avait beaucoup de respect pour la religion, et a rempli avec soin les devoirs du chrétien. Doux et honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis du christianisme, dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747, intitulé : *Essai de défense touchant la révélation divine;* traduit en italien par Nicolo Onerati, Naples, 1788, 1 vol. in-8°, [et en français par le célèbre abbé Emery. « L'autorité d'Euler et celle de Newton, dit Lalande dans le "Dictionnaire des Athées", sont d'un poids effrayant contre nous ».] Il a laissé plusieurs fils qui ont suivi les traces de leur père, entre autres J.-H. EULER l'aîné, qui a remporté des prix dans différentes académies. (Voyez l'"Eloge" de Léonard Euler, par Nicolas Fuss, son élève, Berlin, 1784, in-4°.)

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie en 581, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire-le-Grand.

EULOGE DE CORDOUE (Saint), prêtre, élu archevêque de Tolède la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins, en 859, fortifia

par ses écrits et par ses discours ses frères dans la foi. Les écrits qui nous restent de lui, sont : | *Memoriale sanctorum*. C'est une histoire de quelques martyrs. | *Libri tres de martyribus cordubensibus, et Apologeticon pro gestis eorumdem ;* | *Exhortation au martyre ;* | et plusieurs *Lettres*. Ces ouvrages se trouvent dans le 4e vol. de l'"Hispania illustrata", et dans la "Bibliothèque des Pères".

EUMÉE, favori d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de ses états lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi à lui que ce héros se fit connaître le premier à son retour, après 20 ans d'absence.

EUMÈNES, de Cardie, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre-le-Grand, était fils d'un voiturier. Il avait les qualités qui font le héros dans la guerre, et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratère et Néoptolème, et tua celui-ci dans un combat singulier. Cratère périt aussi dans le cours de cette guerre; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : actions de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit, et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et s'enferma dans le château de Nora, sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différents succès mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi, et prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux Argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315 avant J.-C. Ce fut l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumènes, l'estimait trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu, étant sans chef, fut bientôt dissipée. Antigone, se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, succéda à Philéthère, son oncle, l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus Soter et Antiochus-Hierax, et augmenta ses états de plusieurs villes qu'il prit sur les rois de

Syrie. Ce prince aimait les lettres, et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

EUMÈNES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale, l'an 198 avant J.-C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Eumènes vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 160 avant J.-C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères, Attale, Philéthère et Athénée, lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMÈNES, orateur, d'une famille originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun, où il était né vers l'an 261. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance-Chlore et Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *Panégyrique* de ces deux princes. Son *Discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumènes offrit de contribuer à ce rétablissement; il cédait une année des appointements qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs ; ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du IVe siècle. Le P. de La Baume, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses "Panegyrici veteres ad usum Delphini", 1676, in-4°. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, et il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUMÉNIDES, ou FURIES, filles de l'Achéron et de la Nuit, étaient trois : Alecton, Mégère, et Tisiphone. Elles châtiaient dans le Tartare et flagellaient avec des serpents et des flambeaux ardents ceux qui avaient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpents et des flambeaux dans leurs mains.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste et médecin, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragments. Nous n'avons de lui que les *Vies des philosophes et sophistes*, écrites avec précision, et avec assez de netteté et d'élégance. A. Junius en a donné une "Traduction" latine avec le texte grec, 1596, in-8°. On en trouve un extrait dans les "Excerpta de legationibus", Paris, 1648, in-fol., qui font partie de la "Byzantine". Cette histoire des philosophes est pleine d'injures indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie, et de rabaisser le christianisme. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celle des solitaires chrétiens. (*Voyez* ZÉNON.) Il insulte même à leurs martyrs; et, autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape était un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportements du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot

de philosophie dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputait le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'était rompue.

EUNOME (Eunomius), hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aëtius, parvint à l'évêché de Cyzique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople : ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avait sucées auprès d'Aëtius. Eunome, ayant négligé cet avis, et s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, et exilé en divers endroits, et mourut dans sa patrie en 393. C'était un arien outré. Il soutenait que J.-C. n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Il rebaptisait ceux qui avaient été baptisés dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses impiétés étaient d'autant plus dangereuses qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Saint Grégoire de Nysse et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire factieux. [Ses disciples furent nommés "Eunomiens", et ils étaient haïs des ariens eux-mêmes, qui partageaient leur doctrine : elle fut proscrite par Gratien.]

EUNUS, esclave syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disait envoyé des dieux pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettait dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre; il y glissait adroitement le feu, et, en soufflant, il paraissait vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et il se vit à la tête de 50 mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUPHÉMIE (Sainte), vierge et martyre de Chalcédoine, au IVe siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de J.-C. Ses actes sont sans authenticité; mais l'église grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, et sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avait anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portait son nom à Chalcédoine était fort célèbre, et ce fut là que se tint le 4e concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au temps de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllebrie, entre Constantinople et Andrino-

ple. On en conservait une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyait à Rome, du temps de saint Grégoire-le-Grand, une église qui portait le nom de Sainte-Euphémie. Il paraît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, et qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portait son nom fut engloutie par un tremblement de terre le 27 mars 1638.

EUPHEMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par sa vertu, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Félix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

*EUPHORBE, illustre troyen, fut tué par Ménélas à la guerre de Troie. Pythagore assurait que son âme était celle d'Euphorbe, et qu'elle avait passé dans son corps par la métempsycose... Il y a eu un géomètre phrygien de ce nom, qui a donné la description du triangle et recherché les propriétés de quelques figures.

*EUPHRANOR, célèbre peintre et sculpteur grec, florissait dans la 104e olympiade, 364 ans avant J.-C. Il fut le premier qui sut donner aux figures des héros la dignité et le caractère convenables. Parmi ses tableaux, on distinguait | les *douze grands Dieux*, ouvrage dont il fut chargé par les Athéniens : | *Le combat de la cavalerie athénienne à Mantinée*; | les figures de *Thésée avec la démocratie et le peuple personifiés*, | une *Junon*, | *Apollon Patrous*, | *Ulysse* contrefaisant l'insensé, etc. Ayant concouru avec Parrhasius pour une figure de Thésée, et voyant que le coloris de son tableau était plus sévère et plus vigoureux que celui de ce célèbre artiste, « Parrhasius, dit-il, a peint un Thésée qu'il a nourri de roses ; le mien est nourri de chair vive. » Ses sculptures ont aussi mérité de grands éloges. On citait particulièrement | un *Pâris*, | une *Minerve* appelée ensuite "Catulienne", parce qu'ayant été transportée à Rome, elle fut consacrée dans le Capitole par Q. Lutatius Catulus ; | une *Latone* tenant Diane et Apollon dans ses bras, au moment où elle venait de leur donner le jour. Ce groupe fut placé à Rome dans le temple de la Concorde. | Enfin des *Chars* à deux et à quatre chevaux, | et les *Figures* colossales *d'Alexandre* et *de Philippe sur des quadriges*, etc. Euphranor avait établi à Athènes une école où il forma des élèves habiles, tels qu'Antidote, maître de Micon, Carmanides et Léonides d'Anthédonie.

EUPHRASIE, ou EUPHRAXIE (Sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 380, et mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères

de la Thébaïde, où elle avait donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de J.-C.

EUPHRONE (Saint), évêque de Tours, petit-fils du bienheureux Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages réglements touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitants de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe à laquelle le comte Gaison voulait assujétir le peuple. En 566 Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire Ier et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint Euphrone, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers réglements sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et qui souscrivit au concile assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On sait seulement qu'une sainteté éminente, une prudence consommée et un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie, était d'Athènes, et florissait vers l'an 440 avant J.-C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, et fut couronné plusieurs fois. [Eupolis suivit dans ses pièces la même route que son prédécesseur Cratinus, et n'obtint pas moins de succès. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui; d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. La punition que lui infligea Alcibiade est démentie par Cicéron, ainsi que d'autres fables sur la vie de ce poète, sur lequel on a fort peu de renseignements.] Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle en 1560, in-8°.

EURIC ou Évaric, septième roi des Visigoths, [fut proclamé roi à Toulouse en 465, et monta sur le trône, souillé du sang de son frère Théodoric, qu'il avait

fait poignarder. Grand capitaine et habile politique, il s'empara, à la tête d'une armée nombreuse, d'une grande partie des Gaules; mais la ville de Bourges arrêta sa marche victorieuse; il ne put jamais la réduire. Tournant alors ses armes d'un autre côté, il profita habilement de la division des Romains, en Espagne, pour passer les Pyrénées, et emporta subitement Pampelune et Sarragosse. Irrité de la résistance de Tarragone, il fit raser cette ville. Les Espagnols se réunirent pour arrêter les progrès de ce puissant ennemi. Mais Euric les défit dans une bataille rangée, et se vit par cette victoire maître de toute l'Espagne, à l'exception de la Galice, occupée par les Suèves. Son ambition croissant avec ses conquêtes, il repassa les Pyrénées, et, pénétrant de nouveau dans les Gaules, il se rendit maître cette fois de Bourges et de Clermont. Devenu le plus puissant roi de l'Europe, il vit bientôt à sa cour les ambassadeurs de toutes les nations, qui venaient solliciter son alliance. Après avoir forcé Odoacre, qui occupait alors le trône des derniers césars, de lui céder ses droits sur l'Espagne et les Gaules, il envahit la Provence à la tête de cent mille hommes, s'empara de Marseille, d'Arles, et de toutes les villes qui bordent le Rhône. Il défit ensuite les Bourguignons. Après s'être acquis la réputation de grand capitaine, il voulut mériter celle d'un sage législateur; il travailla à civiliser ses sujets, fit un recueil des lois anciennes, et en ajouta de nouvelles. Tel était l'ascendant d'Euric sur les monarques ses contemporains, que le roi de Perse l'envoyait consulter sur les affaires importantes, et que Rome, si long-temps la maîtresse du monde, se croyait trop heureuse d'obtenir sa faveur. Euric mourut à Arles en 484. Il mériterait toute l'admiration de la postérité s'il n'eût terni ses belles actions par le meurtre de son frère, et par son acharnement à persécuter les catholiques fidèles à la doctrine du concile de Nicée.]

EURIPIDE, poète tragique grec, [naquit à Salamine, l'an 480 ou 486 avant J.-C., le jour même où les Grecs gagnèrent sur Xerxès la bataille de Salamine. Trompé par la fausse interprétation d'un oracle qui avait déclaré que le laurier sacré convenait au front du nouveau-né, son père crut qu'il devait se distinguer aux jeux olympiques, et le fit exercer à la gymnastique. Euripide fut en effet couronné comme athlète aux jeux célébrés en l'honneur de Cérès et de Thésée; mais bientôt, dégoûté de ce métier, il étudia l'éloquence sous Prodicus, et la philosophie sous Anaxagoras.] Les chagrins qu'il s'attira par ses rêveries philosophiques l'ayant dégoûté de cette étude, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses tragédies qui firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens, commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté en récitant des vers du poète grec. Euripide florissait à Athènes dans le même temps que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses

comédies. Euripide médisait sans cesse des femmes, et dans la conversation et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide, très-sensible, et ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs et du public, quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le nomma son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il rêvait profondément, suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré, un peu à l'écart, par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort à l'an 407 avant J.-C. Euripide était un homme grave et sévère, quoiqu'il fût poète. Il travaillait difficilement. Le poète Alcestis, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait d'avoir fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois. « Il y a encore cette différence entre vos écrits et les miens », dit le poète au versificateur, « que les vôtres dureront trois jours, et les miens perceront l'étendue des siècles. » De 75 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19. « Son style, dit Quintilien, est plein de belles sentences; et, soit qu'il fasse parler ou répliquer ses personnages, je le trouve comparable à ce que nous avons de plus disert au barreau. » Mais, à considérer ses pièces selon les règles du théâtre, il n'y en a presque point qui soient à l'abri des plus justes reproches. Duplicité d'action, nœuds mal tissus, incidents sans liaison ou mal préparés, dénouements postiches, expositions froides, voilà les défauts des pièces d'Euripide. Il semble quelquefois avoir jeté des scènes au hasard, et n'avoir eu d'autre dessein que d'assembler des dialogues philosophiques ou politiques. Cependant son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdéritains, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Les meilleures éditions d'Euripide sont celles d'Alde, 1503, in-8°; de Plantin, en 1571, in-16; de Commelin, en 1597, in-8°; de Paul Étienne, en 1604, in-4°; et de Josué Barnès, en 1694, in-fol., à Cambridge, qui a éclipsé toutes les autres. L'éditeur y a joint les diverses scolies et tous les fragments qu'il a pu trouver, et l'a enrichie de savantes notes et d'une "Vie" du dramatique grec. (*Voyez* le "Théâtre des Grecs" du P. Brumoi, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide.) Prévôt, de l'académie de Berlin, en a donné, en 1783, une traduction française estimée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte, Paris, 3 vol. in-12. [Suivant le catalogue de Barnès, il écrivit 84 tragédies; celles qui nous restent sont *Hécube*, *Les Phéniciennes*, *La Médée*, *Alceste*, *Hippolyte*, *Iphigénie en Aulide*, *Andromaque*, *Électre*, *Les Suppliantes*, *Les Bacchantes*, *Iphigénie en Tauride*, etc., etc.]

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie et sœur de Cadmus, était si belle, qu'on prétend qu'une

des compagnes de Junon avait dérobé un petit pot de fard sur la toilette de la déesse pour le donner à Europe. Elle fut aimée de Jupiter qui, ayant pris la figure d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, et l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

EUROPUS, un des descendants d'Hercule, fut aïeul de Lycurgue.

EURYALE, héros troyen, suivit Énée après la ruine de Troie, et fut célèbre par sa tendre amitié pour Nisus. Il périt, ainsi que Nisus, dans une sortie tentée par un excès de courage. La description de la mort de ces deux amis est un des plus beaux endroits de Virgile.

* EURYALÉ, fille de Minos et mère d'Orion, fut aimée de Neptune. — Il y a une autre EURIALÉ, reine des Amazone, qui secourut Ætès, roi de Colchide, contre Persée; une troisième, fille de Prœtus, roi des Argiens; enfin une des Gorgones portait aussi ce nom.

EURYBATE, héraut, à qui Agamemnon donna la commission délicate d'enlever Briséïs à Achille.

EURYBIE, nymphe, mère de Lucifer et des Étoiles.

*EURYCLÉE, fille de l'île d'Ithaque, que le roi Laërte acheta pour vingt bœufs. Ce prince la chargea de nourrir son fils Ulysse, et n'eût pas moins d'attention pour elle, que pour la reine elle-même.

EURYCLÈS, devin d'Athènes. On croyait qu'il portait dans son ventre le génie qui l'inspirait, ce qui le fit surnommer "Engastremythe". Il eut des disciples qui furent appelés de son nom "Euricléides" et "Engastrites."

EURYCLÈS, fourbe de Lacédémone, qui, s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode et de ses enfants, découvrait aux uns les secrets des autres, pour en avoir de l'argent. Il fut cause, par ce moyen, de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide, étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Orphée. En fuyant les poursuites d'Aristée, elle fut piquée d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. Orphée, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusque dans les enfers, et toucha, par les charmes de sa voix et de sa lyre, les divinités infernales. Pluton et Proserpine la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. Orphée ne put maîtriser ses regards, et il perdit sa femme pour toujours. Le détail de cette fable, insérée dans le 4e livre des "Géorgiques", est un chef-d'œuvre de l'art poétique.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfants à son époux : trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur en lui découvrant les détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre son fils aîné, qui avait succédé à son père.

Perdiccas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. Philippe, son troisième fils, père d'Alexandre-le-Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre-le-Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre, Cette femme ambitieuse, qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire,écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polysperchon, qui ramenait Olympias de l'Épire, avec son petit-fils Alexandre, et Roxane, mère du jeune roi. Cassandre vola à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais, lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice pour se ranger du côté du jeune Alexandre qu'ils regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir, du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla l'an 318 avant J.-C.

EURYLOQUE, compagnon d'Ulysse, fut le seul qui ne bût point de la liqueur que Circé fit prendre aux autres pour les changer en bêtes.

EURYSTHÉE, fut fils de Sthénélus, roi de Mycènes, qui avait pour frère Amphitryon. Junon le fit naître avant Hercule, afin que, par une espèce de droit d'aînesse, il eût quelque autorité sur lui. Elle le suscita pour faire entreprendre à Hercule douze travaux, dans lesquels elle espérait voir périr celui à qui Jupiter avait promis de hautes destinées; mais Hercule sortit heureusement de tous ses travaux, et Eurysthée, contraint de se contenter du royaume d'Argos, cessa de persécuter ce héros.

EURYTHE, roi d'Œchalie et père d'Iole. Ayant promis sa fille à celui qui remporterait sur lui la victoire à la lutte, Hercule se présenta, et le vainquit; mais Eurythe ne voulut pas la lui donner. Alors Hercule le tua d'un coup de massue, et enleva sa conquête.

EUSÈBE (Saint), Grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 20 mai 310; il sut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis, entre autres Héraclius, homme turbulent, qui lui suscita toutes sortes de contradictions, dont Eusèbe triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, naquit vers l'an 270, sur la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusèbe s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait de lui qu'il savait tout ce qui

avait été écrit avant lui. Il établit à Césarée une école, qui fut une pépinière de savants. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'ariansme infectait alors l'Église et l'empire; Eusèbe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avait été placé à la droite de Constantin. Il anathématisa les erreurs d'Arius, et proposa une formule de foi orthodoxe; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de consubstantiel, que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé. Les ariens le firent nommer à ce siége; mais il refusa, soit parce qu'il condamnait ces sortes de changements, soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui, dans un évêque courtisan, n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après, il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les artifices d'Eusèbe, et qu'il redoutait son crédit. Les prélats, assemblés à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avaient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J.-C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, et abusa de sa confiance. Il noircit les innocents, et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase. Il connut le faible de Constantin, et fit quelquefois de ce fondateur du christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais chrétiens. Il prononça le *Panégyrique* de ce prince à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la 30e année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à Constantin; il mourut vers 338. Eusèbe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en possède une partie. Les principaux sont : l'*Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avénement du Messie jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de « Père de l'Histoire ecclésiastique : » il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite et continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Épiphane et d'autres anciens. Son style, sans agréments et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme, dans son *Histoire* : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit et de faction. De toutes les éditions de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la "Collection des historiens ecclésiastiques grecs", 3 vol. in-fol., à Paris, en 1669; puis

en 1677, avec une "Version" en latin, qui a mérité l'estime du public savant; ensuite augmentée et revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente "Traduction" en français; 4 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12. | La *Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'Histoire. Elle forme la 2e partie du tome 1er de "l'Histoire de l'Église", de Cousin, in-12, qui manque quelquefois, et quand elle y est, il y a 6 vol. | Une *Chronique* qui renfermait les événements depuis le commencement du monde jusqu'à la 20e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérome nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la chronique d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragments épars, dans différents écrivains. On trouve, en effet, que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, in-fol., 1658, est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. | les livres *de la Préparation et de la Démonstration évangéliques*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse pour démontrer la vérité de la religion chrétienne, et la fausseté du paganisme. De 20 livres, dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement et la fin du 1er livre et du 10e manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans sa "Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion". Les meilleures éditions de *la Préparation* et de *la Démonstration* sont celles de Paris, 1628, en 2 vol., in-fol., avec une version nouvelle des 15 livres de *la Préparation* par le jésuite Vigier; et celle de Donat, jointe aux livres de *la Démonstration*; | Des *Commentaires sur les psaumes et sur Isaïe*, publiés par dom de Montfaucon, dans les 2 premiers tomes de la "Collection des Pères grecs", Paris, 1706, in-fol. Il n'y a du *Commentaire sur les psaumes* que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le P. Montfaucon, contre la coutume des éditeurs, presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il était arien, et ces autorités sont convaincantes; | des *Opuscules* qui portent son nom, et que le P. Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1643, Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son *Histoire ecclésiastique*. On a aussi d'Eusèbe: | *Onomasticon urbium et locorum sacræ scripturæ*, imprimé avec les notes de Bonfrerius et de Le Clerc, à Amsterdam, in-fol.

EUSEBE, évêque de Béryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avait embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque temps après, un concile en Bithynie, où Arius fut

rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitait dans l'Eglise forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, et peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase, comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumène; et, pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il se fit élire, par force, évêque de Constantinople, l'an 339, après l'injuste déposition de saint Paul, dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sourdement l'arianisme; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés "Eusébiens". Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée l'a voulu faire passer pour un saint; il loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSÈBE "Émissène", ainsi nommé parce qu'il était évêque d'Émèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 359. Il était natif d'Édesse en Mésopotamie. Saint Jérome lui attribue plusieurs ouvrages contre les juifs, les gentils, les novatiens, et des *Homélies* sur les évangiles; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des *Homélies* publiées sous son nom ont été composées par des évêques gaulois, dans les premiers temps de l'église gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient, évêque de Lyon. Eusèbe était du parti d'Arius.

EUSÈBE (Saint), évêque de Verceil au IVe siècle, mérita ce siége par sa science, des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan, en 353. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques de Nicée, avant de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister furent bannis; Eusèbe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son Église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et partout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. Saint Jérôme le fait mourir trois années plus tôt. Saint Ambroise (ou l'auteur d'un Sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres: "Primus in Occidentis partibus in eadem Ecclesia eosdem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accusatio levitarum". (*Voyez* JONADAB et saint NORBERT.) Jean-André Irici, docteur du Collége Ambrosien, fit imprimer à Milan, en 1748, en 2 vol. in-4°, le *Livre des évangiles* écrit de la propre main d'Eusèbe, qu'on avait trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes et d'une concordance avec les

autres manuscrits des Évangiles, et les versions des saints Pères. On trouve deux de ses *Lettres* dans la "Bibliothèque des Pères". Il avait traduit en latin le "Commentaire sur les psaumes" d'Eusèbe de Césarée ; mais cette traduction est perdue.

EUSÈBE (Saint), évêque de Samosate, sa patrie, illustre par sa foi et par son amour pour l'Église, fut d'abord lié avec les ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour le remplir. Ils conférent à Eusèbe le décret de cette élection ; mais, saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection ; mais Eusèbe, présentant ses deux mains, dit avec fermeté "qu'il se les laisserait couper plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avaient mis en dépôt. » Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche, en 353, et se trouva à Césarée, en Cappadoce, l'an 371, pour élire saint Basile, évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche, en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de J.-C. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étaient présents de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins ; mais les catholiques, pour remplir la dernière volonté de ce saint évêque, demandèrent et obtinrent sa grâce.

EUSÈBE, évêque de Dorylée, fut d'abord avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques, en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique était son ami ; il tâcha de le ramener par la douceur ; mais, le trouvant toujours plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople, de l'an 448. Ces sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée "le brigandage d'Ephèse". Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine, en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avait été fait à Ephèse : il y reçut une pleine justification, et mourut peu de temps après.

EUSÈBE de Strigonie, riche seigneur hongrois, qui, après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fon-

da le monastère de Pisilie sous le titre de saint Paul, premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Les ermites de Saint-Paul, qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au règne de Joseph II, lui devaient leur fondation. Eusèbe mourut dans le monastère de Pisilie, le 20 janvier 1270. Sa piété et ses autres vertus lui ont acquis le titre de « bienheureux ».

EUSEBIA (Aurelia), femme de l'empereur Constance, dans le IVe siècle, était née à Thessalonique, d'un homme consulaire. Elle avait de la beauté, des grâces, des vertus, de l'esprit, du goût pour tous les arts. Les commencements de son règne furent heureux. Elle se montra juste, bienfaisante, protectrice des lettres, et mère de ses peuples. Elle fut très-utile à Julien, neveu de Constantin, et cousin de Constance. Elle lui fit obtenir pour épouse Hélène, sœur de l'empereur, et porta ce dernier à lui donner le titre de césar. Mais son attachement pour l'arianisme changea son caractère. Elle prit part aux persécutions contre l'Eglise. Après avoir fait périr en nourrice le premier enfant d'Hélène, elle lui fit donner un breuvage pour la rendre stérile. Eusébia fut punie, et mourut en 361, par suite des remèdes violents qu'elle prit pour devenir féconde. Julien, qu'elle avait si bien servi, fit son « Panégyrique », et nous l'avons parmi ses ouvrages.

*EUSÉBIE, abbesse de Saint-Sauveur à Marseille. Lorsque les Sarrasins envahirent la Provence, elle se coupa elle-même le nez pour se dérober à leurs insultes par cette difformité. Ses religieuses l'imitèrent, et les infidèles, les trouvant dans cet état, les massacrèrent. (*Voy.* EBBA.)

*EUSTACE (John CHETWODE), prêtre catholique, issu d'une ancienne famille du comté de Lancastre, présida à l'éducation de plusieurs jeunes Anglais avec lesquels il parcourut l'Italie, la Suisse et la France. Il publia quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Voyage classique en Italie*, 1813, 2 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimé.

EUSTACHE (Saint), martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme et ses enfants sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre, tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le P. Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité; ce qui ne prouve rien du tout contre le culte qu'on lui rend. (*Voyez* sainte CATHERINE, vierge d'Alexandrie, saint ROCH, etc.)

EUSTACHE (Barthélemy), professeur d'anatomie et de médecine à Rome vers l'an 1550, laissa des *Planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très-propres à faire connaître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le « Theatrum anatomicum » de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol., avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustache : | *Opuscula*, Delft, 1726, in-8°; | *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4°.

EUSTATHE (Saint), né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 325, se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de

Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation il fut déposé, et exilé par Constance, et, selon quelques-uns, par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippes en Macédoine, vers 337, et fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomène le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours; ou Hexaméron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la « Bibliothèque des Pères ».

EUSTATHE, évêque de Sébaste, joua un rôle singulier dans l'Eglise au IVe siècle. C'était un fourbe qui savait prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt sémi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisait toutes les professions de foi que les circonstances exigeaient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aëtius son disciple, il est déposé au concile de Mélitine, se trouve avec les semi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 305, il en imposa au pape Libère, qui l'admit à sa communion; il trompa de même les Pères du concile de Thyane, qui le rétablirent sur son siége; mais il n'y fut pas plus tôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les ariens, qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, et mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il était cet EUSTATHE qui condamnait le mariage et la possession des biens temporels, et dont les erreurs furent proscrites au concile de Gangre; mais Baronius et presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, et croient, avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque était un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le XIIe siècle, était un habile grammarcien. Il laissa des *Commentaires* sur Homère et sur Denys le géographe. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très-estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et les fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des *Dissertations* historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménie*, Paris, 1618, in-8°, fig., traduit en français, Paris. Colletet en avait donné une en 1625, in-8°. La meilleure édition des *Commentaires* d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 et 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 et 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les tr

ductions d'Alex. Politi et d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des *Commentaires sur Denys*, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM (Sainte), de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite avec sainte Paule, sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savait l'hébreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps à méditer les saintes Écritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde, pour en faire la lecture habituelle des femmes et des idiots. « Il est vrai, dit Fénelon dans son excellent "Discours sur la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire", que les livres de l'Ecriture sont les mêmes; mais tout le reste n'est plus au même état; les hommes qui portent le nom de chrétien n'ont plus la même simplicité, la même docilité, la même préparation d'esprit et cœur. Il faut regarder la plupart de nos fidèles comme des gens qui ne sont chrétiens que par leur baptême, reçu dans leur enfance, sans connaissance ni engagement volontaire; ils n'osent en rétracter les promesses, de peur que leur impiété ne leur attire l'horreur du public.... Les voilà arrivés ces temps où les hommes ne pourront plus "souffrir la sainte doctrine", et où ils auront une "démangeaison d'oreilles" pour écouter les novateurs. J'en conclus qu'il serait très-dangereux, dans de telles circonstances, de livrer le texte sacré indifféremment à la téméraire critique de tous les peuples. Il faut songer à rétablir l'autorité douce et paternelle : il faut instruire les chrétiens sur l'Ecriture, avant que de la leur faire lire : il faut les y préparer peu à peu, en sorte que, quand ils la liront, ils soient déjà accoutumés à l'entendre, et soient remplis de son esprit avant que d'en voir la lettre; il ne faut en permettre la lecture qu'aux âmes simples, dociles, humbles, qui y chercheront non à disputer, non à décider ou à critiquer, mais à se nourrir en silence. Enfin il ne faut donner l'Ecriture qu'à ceux qui, ne la recevant que des mains de l'Eglise, ne veulent y chercher que le sens de l'Eglise même. » (*Voyez* ALGASIE, ARUNDEL Thomas, HANNEY, PRODICUS.)

EUSTRATE, archevêque de Nicée au XIIe siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, dans un *Traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres *Traités* du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *Commentaires* sur Aristote: *In Analytica, græce*, Venise, 1534, in-fol.; *In Ethica, græce*, 1536, in-fol., et *latine*, Paris, 1543, in-fol.

EUTERPE, l'une des neuf muses. Elle inventa la flûte, et c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hauts-bois, et ayant d'autres

instruments de son art auprès d'elle.

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi-bien que sa *Médée*, qui était traînée sur un char à 4 chevaux. Il vivait 300 ans avant J.-C. [Son fils Philippe fut un peintre célèbre, et Xénocrates, élève d'Eutycrates, surpassa son maître dans la sculpture.]

EUTHYME, fameux athlète, combattit long-temps suivant la fable, contre un fantôme qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnaient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontrait.

* EUTHYME (Saint), dit "le Grand", archimandrite, né à Métilène, dans la petite Arménie en 377, mort le 20 janvier 473, dans sa 96e année, fut d'abord supérieur-général de tous les monastères de sa province, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, prêcha l'Evangile aux Sarrasins, combatit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'église d'Orient. Son culte, d'abord établi dans la Palestine, passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMIUS, surnommé "le Syncelle", patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de Nicolas-le-Mystique, que l'empereur Léon VI avait chassé de son siége. Il avait été moine. Ses vertus et son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, et rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 92.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine basilien du XIIe siècle, composa par ordre de l'empereur d'Orient un Traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586; et depuis il a été inséré dans la grande "Bibliothèque des Pères". On a encore de ce savant moine des *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Cantiques, sur les Évangiles, littéraux, moraux et allégoriques; mais ces allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE (Eutichius), de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, et mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *Annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes. Pocock les publia à Oxford, en 1659, avec une version latine, en 2 vol. in-4°, avec des notes. Selden prétend prouver par ces *Annales* que, dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assemani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche: | *Histoire des usurpations des Sarrasins en Sicile*; | *Dispute entre les*

hétérodoxes et les catholiques contre les jacobites; | *trois Discours sur le jeûne et la Pâque, sur les fêtes des chrétiens et sur les patriarches*, etc.; | quelques *Ouvrages de médecine*.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'Apollonius et d'Archimède, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligents qui aient fleuri chez les Grecs dans la décadence des sciences. Ses deux *Commentaires* sont très-bons, et on leur doit bien des renseignements sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'Apollonius par Halley; le deuxième a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544.

EUTROPE, historien latin. On ignore d'où il était, et qui il était. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de "Clarissime", qui ne se donnait qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire romaine* en 10 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avait composé divers écrits sur la médecine, sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet *Abrégé*, quoique court, est assez bien fait, les événements principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé Lezeau en a publié une Traduction française avec des notes, en 1717, in-12. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-folio; celle "ad usum delphini", in-4°, est de 1683. Il est imprimé avec une version grecque à Oxford, 1703, in-8°; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8°. Dellin en donna une édition latine en 1479, à Paris, chez Barbou, avec les observations de Tanneguy Le Fèvre. Elle est très-bien exécutée, comme la plupart des livres sortis des presses de cet artiste. (*Voyez* PAUL, diacre d'Aquilée.) [Le *Breviarium rerum romanarum* d'Eutrope fut traduit de nouveau en français, à Paris, en 1804.]

EUTROPE, fameux eunuque, ministre de l'empereur Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avait à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula, mais elle n'avait pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Après avoir servi comme esclave, été vendu plusieurs fois, chassé enfin de la maison du général Avinthée, il entra, dans sa vieillesse, chez le consul Abrindantius. Là il parvint à se faire remarquer par l'empereur Théodose, qui, lui supposant de l'intelligence, le chargea de quelques missions. Arcadius, son successeur, le nomma chambellan. Il contribua ensuite au mariage d'Eudoxie avec Arcadius; à la perte de Ruffin, favori de l'empereur, qui avait voulu faire asseoir sa propre fille sur le trône. Il fit ensuite disgracier le brave général Stilicon, puis son bienfaiteur, le consul Abrindantius; fit exiler le général Timaze, son fils, Syagrius et d'autres per-

sonnes distinguées. On l'appelait le "Père de l'Etat", et ses statues ornaient les places publiques. Enfin le général Gaïnas, sa créature, non moins ambitieux que lui, causa, à son tour, la perte de son bienfaiteur. Il fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé par la crainte et par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités, et le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauve dans une église. On veut l'en arracher; mais saint Jean Chrysostôme calme la populace par un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours, il en sortit; on lui fit son procès, et il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près de Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, et non moins funeste. Il soutenait que la divinité de J.-C. et son humanité n'étaient qu'une nature, depuis l'incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité il n'était resté en J.-C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusèbe, évêque de Dorylée, son ami et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque, ayant persisté dans ses sentiments, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le "brigandage d'Ephèse". Eutychès y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler, en 451, le concile de Chalcédoine, le 4ᵉ général. L'eutychianisme y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Église. Mais la secte ne laissa pas de subsister et d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales était celle des acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étaient d'abord sans chef, également séparés de l'Église catholique, et de Pierre Mong, faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'eutychianisme. Marcien, connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des

Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de discuter publiquement sur la religion. Ces édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celle des nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération; et cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de "jacobites", domine encore en Éthiopie, et est répandue en Égypte et en Syrie. Les philosophes modernes, toujours prompts en raisonnements lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'eutychianisme n'était qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en J.-C., cette secte anéantissait le mystère de l'incarnation. Tout ce mystère est fixé avec une précision si exacte, qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on aperçoive l'écart; ce qu'on remarque surtout dans la doctrine lumineuse que la théologie appelle " communication d'idiomes ". Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, je le poursuis dans tous les faux-fuyants; je le serre de près, et je ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. (*Voyez* Arius, Crellius, Nestorius, Socin, Lélie et Fauste.)

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à Félix en janvier 275. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYQUE (Eutychius), patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avait été d'abord moine d'Amassée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par Justinien, dont il avait su se faire aimer. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de J.-C. n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siége. Ce fut alors qu'il composa un traité *De la Résurrection*, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs, dans ce siècle et dans les suivants, fut de disputer sans relâche sur des questions que l'ignorance humaine ne pouvait résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, et dit, en prenant sa peau avec sa main : « Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair. »

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais, ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une profession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche, l'an 361; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui

qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EVADNÉ, fille de Mars et de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Elle avait épousé Capanée, tué d'un coup de tonnerre au siége de Thèbes. Évadné se jeta sur le bûcher de son mari.

ÉVAGORAS Ier, roi de Chypre, descendait de Teucer, fils de Télamon, qui, après le siége de Troye, avait fondé Salamine, ville qui fut enlevée au père d'Évagoras, et reprise par celui-ci. Tributaire de la Perse, il seconda Artaxerxès lorsque ce roi favorisait les Athéniens contre les Spartiates qui dominaient la Perse. Le grand roi ayant fait la paix avec les Lacédémoniens, à condition qu'ils abandonneraient les Grecs de l'Asie, Evagoras, qui craignait les résultats de ce traité, se déclara indépendant, et cette démarche donna lieu à la guerre qu'il eut à soutenir contre la Perse. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Évagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine; que les autres places de l'île appartiendraient au roi de Perse; qu'il lui paierait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Évagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant J.-C., par un eunuque. C'était un prince sage, modéré, sobre, courageux. Il avait une grandeur d'âme digne du trône. Mais ce qu'il y avait de plus royal en lui, et ce qui lui attirait pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, et même de ses ennemis, était sa sincérité, et la haine qu'il témoignait pour tout déguisement et mensonge. On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des serments, la force et la politique pour rentrer dans tous les états que son père avait possédés, et dont une partie appartenait aux Perses par droit de conquête.

ÉVAGORAS II, petit-fils du précédent et fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine, par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxerxès-Ochus, qui lui donna en Asie une souveraineté plus étendue que celle qu'il avait perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort.

ÉVAGRE (Saint), patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin, en 389. Flavien avait succédé dès 381 à Mélèce, de façon qu'Évagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer

l'élection d'Évagre dans le pays de Capoue, en 370. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur ; et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de Flavien.

ÉVAGRE, du Pont, dans l'Asie mineure, vivait vers la fin du IVe siècle. On lui attribue le quatrième livre de la "Vie des Pères", et plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène, qui furent traduits en latin par Rufin.

ÉVAGRE, né à Epiphane en Syrie, vers l'an 536, fut appelé "le Scolastique" : c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats plaidants. Évagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur et garde des dépêches du préfet. L'Église lui doit une *Histoire ecclésiastique*, en 16 livres, qui commencent où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431. Celle d'Évagre va jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. Évagre paraît plus versé dans l'histoire profane que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir, en lisant son *Histoire*, qu'il donnait dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avait eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

ÉVANDRE, Arcadien d'origine, passait pour le fils de Mercure, à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la fable, environ 60 ans avant la prise de Troye. Faune, qui régnait alors sur les aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre, une ville à laquelle il donna le nom de "Pallantium", et qui, par la suite, fit partie de celle de Rome. C'est lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres et l'art du labourage. Virgile, au 8e livre de l'Énéide, rapporte la manière dont il reçut Énée dans un palais modeste et champêtre, où avait logé Hercule: rien de plus philosophique et de plus moral que cette invitation :

Hæc limina quondam
Alcides subiit, hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes et te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.

Vers ingénieusement placés par un peintre chrétien sur l'étable de Bethléem, en substituant les mots "Rex cœli" à celui d'"Alcides".

* ÉVANGELI (Antoine), religieux somasque, poète et prosateur italien, né à Cividale, dans le Frioul (état vénitien), en 1742, mort à Venise le 28 janvier 1805, à l'âge de 63 ans, fit ses études chez les Pères somasques, dont il prit l'habit. Il eut pour maître le célèbre Jacob Stelline, et, outre le grec et le latin, il possédait l'hébreu, l'anglais, et le français. Envoyé par ses supérieurs, à Rome, dans le collége "Clementino",

il passa ensuite à celui de Murano, à Venise, et se rendit enfin à Padoue, où il professa les belles-lettres pendant trente ans. Il s'était retiré à Venise, dans la maison de son ordre, lorsqu'à l'âge de 60 ans, il tomba dans un état de démence si complet, qu'il déchira non-seulement ce qu'il avait déjà publié, mais des manuscrits précieux; et entre autres les matériaux d'une histoire de sa ville natale, dont il s'occupait. Il laissa une *Traduction*, en latin, du "Cimetière de campagne" de Gray, sous ce titre: *Thomæ Gray elegia in rusticum sepulchretum, ex anglico in latinum conversa*, Padoue, 1772, in-8°; | *Amor*, ou *l'Amour musicien*, petit poème, en octaves, ibid., 1776; | *Poesie liriche*, ou *Poésies lyriques, tirées de plusieurs passages de la Bible, etc.*, Padoue, 1793. L'auteur a su rendre, en de très-beaux vers italiens, et avec la plus grande exactitude, les beautés de l'Écriture sainte; | *Scelta*, ou *Choix de harangues italiennes tirées des meilleurs écrivains*, Venise, 1796, 2 vol. in-8°. Le P. Évangeli fut l'éditeur des ouvrages suivants, de son maître Stellini, et dont ses héritiers lui avaient confié les manuscrits, qu'il mit en ordre, et qu'il enrichit de notes savantes: | Leçons latines de l'"Ethica" dudit Stellini, 4 vol. in-4°; | "Opere varie", 3 vol. in-8°.

* EVANGELISTA, général des capucins, mort en 1595, a laissé: | *Consulta varia in jure canonico*; | *Annotationes in libros decretalium*, 1591.

EVANS (Corneille), imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il était fils d'un Anglais de la principauté de Galles, et d'une Provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles Ier, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéry, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne reparut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

* EVANSON (Edouard), théologien anglais, né à Warington en 1731, mort à Cofford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805, obtint la cure de Tewkesbury, qu'il fut obligé de résigner en 1778, pour avoir prêché un *Sermon* en faveur d'une réforme à faire dans la doctrine de l'Eglise anglicane, relativement à la Trinité et à l'Incarnation. Il publia à ce sujet un ouvrage en 1772. On a encore de lui: | une *Lettre sur les prophéties du Nouveau-Testament*, 1777, in-8°. | *Arguments pour et contre l'observation sab-*

batique du dimanche par la cessation de tout travail, 1792, in-8°. | *Dissonance des quatre évangiles*. Il exclut du canon de l'Ecriture les Evangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Ce théologien était du nombre des " enquirers ", et secondait Priestley dans ses recherches sur ce que ces demi-incrédules appelaient les " corruptions du christianisme ".

ÉVARISTE, pape et successeur de saint Clément, l'an 100 de J.-C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 25 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre lui succéda.

ÈVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu, qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve. (*Voyez* ADAM.) Il faut que l'histoire d'Ève, séduite par le démon, revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée (*voyez* ce nom) est indubitablement basée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose.... Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain; quelques commentateurs imbéciles ou fanatiques les ont répétées; elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Ève est racontée dans l'Histoire sainte a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre substance; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfants. Toutes les épigrammes de nos beaux-esprits, sur la création et sur l'état de nos premiers parents, sont un jeu bien puéril. Deux créatures innocentes placées par la main de Dieu sur un sol riant et de facile culture : voilà l'homme dans son origine. Dégénéré depuis, il a appelé les arts à son secours; mais ces légers adoucissements ne compensent pas les dons de la nature et de la grâce, versés sur lui avec profusion. Que ces hommes qui ne veulent pas croire nos Écritures nous disent d'où vient l'homme ici-bas. De quelque manière qu'ils arrangent cette création, elle sera toujours aussi étonnante que le récit de Moïse. (*Voyez* MOÏSE.)

ÉVEILLON (Jacques), savant et pieux chanoine et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêques différents, né en 1572, mourut au mois de décembre 1651, amèrement pleuré des pauvres, dont il était le père. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de La

Flèche : c'était toute sa richesse. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait pas de tapisseries : « Quand, en hiver, j'entre dans ma maison, répondit-il, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblants, me disent qu'ils ont besoin de vêtements. » Malgré la multitude des affaires, et une exactitude rigoureuse au chœur, il donnait beaucoup de moments à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : | *De processionibus ecclesiasticis*, in-8°, Paris, 1645. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions; il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. | *De recta psallendi ratione*, in-4°, La Flèche, 1646. Ce devrait être le manuel des chanoines. | *Traité des excommunications et des monitoires*, in-4°, Angers, 1651, et réimprimé à Paris, en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion, assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond ; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Église des premiers siècles. Il avait été, fort jeune, professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soulerre pendant 13 ans, puis curé de Saint-Michel à Angers, chanoine en 1620.

ÉVELIN (Jean), né à Wolton en Surrey, l'an 1620, mort le 26 mars 1706, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford, les "marbres" d'Arundel; et ensuite, pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelin avait plus d'une connaissance : la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc., lui étaient familiers. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve. | *Sculptura*, 1662, in-8°. Cet ouvrage, concernant la gravure en cuivre, contient les procédés et l'historique de cet art : il mériterait d'être traduit. | *Sylva*; il y traite de la culture des arbres, 1676, in-fol. ; | *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, in-8°, 1674 ; | *Numismata*, in-fol., 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages français, tels que "le Parfait jardinier" de La Quintinie, et des "Traités de l'architecture" de Chambray.

* EVENE, roi d'Etolie, fils de Mars et de Sterope, fut si piqué d'avoir été vaincu à la course par Idas, qui lui avait promis Marpesse sa fille, s'il remportait la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve, qu'on appela depuis Evene.

EVENSSON (David), savant théologien suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Kioping dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède. Il mourut en 1750, laissant plusieurs Dissertations estimées par ceux de sa communion, entre autres : | *De portione pauperibus relinquenda* ; | *De aquis supra cœlestibus* ; | *De prædestinatione*, etc.

ÉVÉNUS III, roi d'Écosse, après Éder son père, était si vicieux, que, pour autoriser son libertinage, il ordonna, par une loi expresse, qu'un homme aurait autant de femmes qu'il en pourrait nourrir ; que les rois auraient droit sur les femmes des nobles,

et que les gentilshommes seraient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare et sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son règne ne fut que de 7 ans.

ÉVÉPHÈNE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontins de son alliance, sollicita la permission, avant de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donnerait. Il offrit Eucrite, son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'Évéphène, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on en était convenu. Le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté, et les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias. Il se peut faire que les mêmes sentiments aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes; mais il est plus apparent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'une seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVILMERODAC, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor vers l'an 562 avant J.-C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône, après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui; et il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Nériglissor, après un règne de deux ans.

EVRARD (Everhardus), célèbre ermite du pays de Trèves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, et sanctifia cette paisible et innocente occupation par la prière et les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fameuse par le concours des pélerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. Le bon Evrard paraîtra sans doute n'avoir pas été bien philosophe. Cependant l'image de la Vierge, qu'il a placée en ce lieu, entretient la piété et le précieux sentiment de la religion parmi des hommes assemblés là où il n'y avait que des haies et des bruyères. Il en est résulté un monastère, qui faisait du bien à tous les environs, qui nourrissait et logeait les voyageurs; où des hommes ayant des mœurs, de la probité, de la bienfaisance, chantaient avec édification les louanges de l'Eternel. Tous les écrits des philosophes n'ont pas encore produit tant de bien. Il s'en faut de beaucoup. [Cette abbaye fut nommée "Everhardus-Clauss" ou "Cellule d'Evrard".

*EWALD (Jean), poète danois, né en 1743, dans le duché de Sleswick, mort en 1781, reçut de son père, austère théologien, une éducation sévère; mais la lecture des romans, des légendes des saints et des anciens "sages" islandais, excitèrent à un tel point son imagination, qu'à 12 ans il avait conçu le projet de marcher sur les traces des héros les plus merveilleux de l'antiquité. Entraîné par son goût pour l'état militaire, il s'enfuit de Copenhague, s'enrôla à Hambourg, dans un régiment de la garde prussienne; mais, après avoir signalé sa valeur dans plusieurs combats, il se laissa racheter par ses parents, guéri à peu près de son enthousiasme militaire. Chargé à l'âge de 23 ans de composer, pour le roi Frédéric V, une *Cantate funèbre*, cette pièce fut comblée de tant d'éloges, qu'Ewald résolut dès ce moment de chercher dans le commerce des muses ces jouissances exaltées, cette immortalité après laquelle soupirait son imagination fougueuse. L'ode et la tragédie sont les deux genres où ce poète a particulièrement excellé. Parmi ses tragédies, on remarque surtout | *La Mort de Balder*, dont le sujet est tiré de la mythologie scandinave; | *Rolf* ou *Rollon*, tragédie dont le sujet est tiré de l'histoir du Danemarck; elle est écrite en prose; | *Adam et Eve, ou La Chute de l'homme*, tragédie sacrée, d'une composition bizarre, mais semée de beaux passages. On doit encore citer | deux pastorales : *Les Pêcheurs* et *Philémon et Baucis*, | plusieurs *Odes* | et des *Elégies* : celle qui a pour titre *Le souvenir et l'Espérance*, peut être comparée, dit Malte-Brun, à ce que les modernes ont de plus beau dans ce genre. Il existe une très-belle édition de ses *OEuvres complètes*, 4 vol. in-8°.

* EWALD, lieutenant-général des armées danoises, et officier de la légion-d'honneur, frère du précédent, né en 1725, mort à Kiell, le 28 mai 1813, fit ses premières armes en Amérique, au service du landgrave de Hesse, perdit un œil dans cette campagne, et entra au service du gouvernement danois. A la tête d'un corps de troupes danoises et hollandaises, il poursuivit le fameux major Schill, qui faisait la guerre contre la France en son propre nom, et qui avait déjà remporté plusieurs avantages sur les troupes envoyées contre lui; il le força de se renfermer dans Stralsund; Ewald emporta la place d'assaut, et le brave Schill, avec la plupart de ses officiers, tous nobles prussiens, périrent dans ce combat. On a d'Ewald un ouvrage très-estimé sur la guerre des troupes légères.

* EWALD (Joseph-Louis), ecclésiastique et écrivain allemand, né en 1748, mort en 1822, professeur à Carlsruhe, avait pris ses degrés à Eidelberg, et professa longtemps à cette université. Il laissa un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir le détail dans la "Collection" de Meusel et Rotermud.—*EWALD (Schak-Hermann), littérateur allemand, né en 1744, mort en 1822, conseiller à Gotha, s'est fait connaître par la publication de différents ouvrages philosophiques et par une *Traduction* allemande de Spinosa. Il a fourni de nombreux articles à la "Gazette littéraire de Halle", dont il était l'un des collaborateurs les plus actifs.

* EXIMENO (Dom Antoine), savant jésuite espagnol, naquit en 1732 à Balbastro en Aragon. Après son admission dans la société de Jésus, il fut chargé d'enseigner les mathématiques à Salamanque, et nommé, en 1762, professeur de cette science à Ségovie, lors de la création de l'école militaire. Lorsque les jésuites furent supprimés, Eximeno passa en Italie, et alla s'établir à Rome, où il continua de se livrer à l'étude des sciences. Ses talents le firent bientôt connaître, et la plupart des sociétés littéraires s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Ce savant jésuite mourut à Rome, le 3 décembre 1798, aimé et estimé de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui : | *Historia militar de Espana*, Ségovie, 1769, in-4°. C'est une *Histoire* des grands capitaines espagnols; | *Manual del artillero*, 1772, in-8°, estimé; | *Dell' origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e rinuovazione*, Rome, 1774, in-4°. C'est, de tous les ouvrages d'Eximeno, celui qui lui a fait le plus d'honneur; il y établit, contre le système d'Euler, Rameau et d'Alembert, que, le but de la musique étant de flatter l'oreille, on ne doit pas chercher les principes de cet art dans des combinaisons mathématiques. Peu de temps après la publication de cet ouvrage, le P. Martini, franciscain, fit paraître son "Essai fondamental et pratique de contre-point", dans lequel il attaqua l'opinion d'Eximeno sur le contre-point des Grecs. Le jésuite espagnol répondit à cet écrit par un autre ouvrage intitulé : | *Dubbio di don Antonio Eximeno sopra il saggio fondamentale prattico di contrappunto del R. padre maestro Giamb. Martini*, Rome, 1775, in-4°. Ce livre, sous la forme la plus piquante, combat avec avantage le P. Martini; | *Lettera sopra l'opinione del sign. Andrès intorno la letteratura ecclesiastica de' secoli barbari*. Cette *Lettre* est une apologie de l'ouvrage d'Andrès, son ami, et une réponse aux critiques qui en avaient été faites, Mantoue, 1783.

* EXMOUTH (Edouard Pellew, lord vicomte), amiral et pair d'Angleterre, grand'-croix de l'ordre du Bain, né le 19 avril 1737 à Douvres, d'un ancien lieutenant de marine, mort dans sa terre près Plymouth, le 6 février 1833, était lieutenant de marine vers 1780. Pendant la guerre des colonies, il s'empara du corsaire hollandais "le Fleningue". En 1793, lors de la guerre avec la France, il prit la frégate française "la Cléopâtre", action qui lui valut le titre de baronnet. Député de Barnstale dans le Devonshire, en 1801, il se prononça en faveur du gouvernement. Cette conduite, qui le désignait à la faveur, le fit nommer deux ans après contre-amiral du pavillon blanc, avec le commandement supérieur des forces navales dans l'Inde. Ce n'est qu'en 1815, qu'élevé au grade d'amiral, il commanda en chef celles de la Méditerranée. Investi de la pairie l'année suivante, et appelé à négocier avec les états barbaresques, il se rendit devant Alger, et obtint la ratification des traités qui faisaient l'objet de sa mission. Le massacre de corailleurs chrétiens le força de reparaître bientôt devant Alger, avec 32 voiles; il bombarda la ville, qu'une armée française devait prendre plus

tard, et réussit par cette démonstration à faire accepter au dey des conditions plus avantageuses à l'Angleterre. Ce succès lui mérita de la part du conseil de la cité de Londres, des remerciemens et une épée d'honneur de 200 guinées. Les deux chambres lui votèrent aussi des remerciements à l'unanimité. Ce marin s'occupa, le reste de sa vie, d'améliorer l'instruction religieuse et morale des hommes de guerre.

EXPILLY (Claude d'), président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné, le 21 décembre 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat vénaissin, en Piémont et en Savoie. C'était un homme très-estimable, l'ami et le protecteur des gens de lettres. Qui méritait son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné) l'avait infailliblement; et c'était la mériter que d'avoir de l'instruction et de la vertu. Le président d'Expilly était orateur, historien et poète; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, 1612, ne sont plus lus; ses *Poésies*, publiées in-4° en 1624, et la *Vie de Bayard*, in-12, 1650, ne méritent guère davantage de l'être; son *Traité de l'orthographe française*, à Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valait mieux chez lui que l'écrivain. (*Voy*. sa "Vie", Grenoble, 1660, in-8°, par Boniel de Châtillon.)

*EXPILLY (L'abbé Jean-Joseph), membre de plusieurs académies, né en 1719 à Saint-Remi en Provence, où il mourut en 1793, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine-trésorier du chapitre de Ste-Marthe de Tarascon. Il parcourut une partie de l'Europe et les côtes de l'Afrique, recueillant dans ses voyages d'intéressants matériaux pour les ouvrages suivants : | *Cosmographie*, 1749, in-fol.; | *Della casa Milano;* 1753, in-4°; | *Polychorographie*, 1755, in-8°; | *Topographie de l'Univers*, 1758, 2 vol. in-8°; | *Description de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 1759, in-12; | *De la Population de la France*, 1765, in-fol.; | *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-1770, 6 vol. in-fol.; | *Petit Manuel géographe*, 1782, in-18. C'est un précis de géographie assez bien fait.

*EXPILLY (Louis-Alexandre), curé de St-Martin de Marlaix en Bretagne, né à Brest, fit ses études théologiques à Paris. En 1789 le clergé de St-Pol de Léon le députa aux états-généraux, où il se rangea du côté des novateurs. Il fut membre du comité chargé d'examiner et de publier le "livre rouge", fit un rapport contre le droit de propriété du clergé, prêta le serment à la constitution civile, dont il passe pour avoir été l'un des rédacteurs. Elu évêque constitutionnel du Finistère le 31 octobre 1790, il écrivit au pape pour lui demander son agrément; il ne s'en fit pas moins ordonner

sans l'avoir reçu, et, quoique le souverain pontife eût cassé son élection (bref du 13 avril 1791), il prit possession de son évêché, dans lequel il ne fut soutenu que par les révolutionnaires. Lorsque la révolution, conséquente avec ses principes irréligieux, eut supprimé l'exercice du culte, l'évêque Expilly devint président du Directoire de son département; mais, ayant pris part à ce que l'on appelait le "fédéralisme", il fut accusé avec les autres membres du Directoire, condamné et exécuté avec eux le 21 juin 1794 à Brest. Il ne laissa pour tout ouvrage que ses *Discours politiques* et ses *Lettres pastorales* : tristes monuments de ses erreurs.

*EXTER (Frédéric), antiquaire allemand, professeur de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1714, mort en 1787, a donné en allemand : | *Essai d'une collection des médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, Deux-Ponts, 1759 et 1775 avec continuation, 3 vol. in-4°; | *De studio nummorum recentiorum qui vulgo moderni vocantur*, ibid., 1754, in-4°; | et une *Vie du chevalier Ferdinand de Saint-Urbain*, imprimée dans le "Joachimische Munzkabinet". Nuremberg, 1770, in-4°.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, et parent du poète Rutilius, était de Poitiers. Son frère Quintilius, retiré à Bethléem, y menait une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424, à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPÈRE (Saint), évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de J.-C. dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son "Commentaire" sur le prophète Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une décrétale, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec saint Exupère, évêque de Bayeux au IVe siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de saint Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Évangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

* EYBEL (Joseph-Valentin), professeur de droit canon à Vienne, mort en 1805, a composé : | *Ordre des principes de la jurisprudence ecclésiastique*, 1775. | *Corps de droit pastoral moderne; introduction au droit ecclésiastique des catholiques*, 1777, 3 vol., mis à l'index par décret du 6 décembre 1784. | *Qu'est-ce que le pape?* pamphlet destiné à affaiblir le respect des peuples pour le chef de l'Église. Le cardinal Gerdil réfuta cet écrit, qui fut condamné par un bref du 28 novembre 1786. | *Que contiennent les monuments de l'antiquité chrétienne sur la*

confession auriculaire? autre pamphlet qui fut proscrit le 11 novembre 1784.

EYBEN (Hulderic), savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629, d'une famille noble, devint conseiller et antécesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre de Spire, enfin conseiller au conseil aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des ouvrages, imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connaît guère en France, quoique estimés de leur temps.

*EYCK (Maximilien-Emmanuel-François Van der Eycken), connu en France sous le nom de comte d'Eyck, qui était celui de sa mère, quitta le service d'Espagne avec le grade de colonel de cavalerie; il était grand chambellan en survivance du duc de Bavière, évêque-prince de Liége en 1759. Il résida à la cour de France depuis 1754 jusqu'en 1777, époque de sa mort, en qualité d'envoyé extraordinaire de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière. Il négocia et conclut le traité qui eut lieu entre la cour de Versailles et ce prince, en 1756. L'électeur l'avait nommé chambellan en 1763, et son conseiller d'état intime actuel en 1762. Il lui destinait le ministère des affaires étrangères, lorsqu'il vint à mourir à Paris. Le comte d'Eyck a laissé le recueil de sa correspondance; ce manuscrit en 28 volumes, in-fol., contient des faits peu connus, et des détails curieux sur l'état de la cour de France. Il est entre les mains du vicomte de Sinty, qui a épousé sa petite-fille.

* EYMAR (Etienne), prêtre de l'Oratoire, né vers 1697, et mort à Forcalquier le 26 janvier 1767, est connu par les ouvrages suivants : | *Lettre à l'évêque de Poitiers sur la théologie de ce diocèse;* | *Lettres à l'évêque d'Angers sur les Conférences de ce nom;* | *Lettres à M. Lafiteau* (évêque de Sisteron) *sur ses Entretiens d'Anselme et d'Isidore;* | *Lettre d'un Bordelais sur la Vie de la Sainte Vierge, par ce prélat, avec l'abbé Barthélemi de Laporte.* | *Réplique au mandement du même évêque, du 8 septembre* 1760.

* EYMAR (Ange-Marie, comte d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états-généraux de 1789, se réunit au tiers-état. Admirateur enthousiaste de J.-J. Rousseau, il lui fit élever une statue. Envoyé en ambassade en Piémont, il prit part à la révolution qui força le roi de Sardaigne à quitter ses états. Rappelé par le directoire, il fut quelque temps après nommé préfet du Léman, et mourut à Genève le 11 janvier 1803. On a de lui : | *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8°; | *Anecdote sur Vioti*, in-12; | une *Notice historique sur Dolomieu*, qu'il avait accompagné dans son excursion sur les Alpes. Il avait traduit de l'espagnol, "El delinquente honorado de Kp. méch. Jovellanos", Marseille, 1777, in-8°.

* EYMAR (Claude), membre de l'académie du Gard, fils d'un négociant de Marseille, où il naquit en 1748, mort à Bellegarde près Nîmes en 1822, ayant lu l'"Émile" de J.-J. Rousseau, se passionna malheureusement pour son auteur. Il entreprit le voyage de Marseille à Paris pour faire sa connaissance, puis consigna les détails de ses relations avec ce philosophe dans l'ouvrage intitulé

Mes Visites à J.-J. Rousseau, qui fut imprimé avec d'autres *Opuscules* d'Eymar, dans le tome 2 des "Œuvres inédites de J.-J.", publiées par Musset-Pathay. Nous ne citerons plus d'Eymar que son discours : *de l'Influence de la sevérité des peines sur les crimes*, 1787, in-8°, qui remporta le prix de l'académie de Marseille.

* EYMERIC (Nicolas), dominicain espagnol, inquisiteur général contre les Vaudois sous le pontificat d'Innocent VI, juge des causes d'hérésie sous Grégoire XI, mort en 1399 à Girone, sa patrie, a laissé plusieurs écrits sur la logique, sur la physique d'Aristote, sur la puissance du pape, etc. Le plus remarquable de ses ouvrages a pour titre *Directoire des inquisiteurs*, Rome, 1578, in-fol., avec les scolies et les commentaires de Péna. Il y consacre le pouvoir de l'inquisition sur tous les hommes, "sans excepter même les rois". Un abrégé de cet écrit a été publié par l'abbé Morellet en 1762, sous le titre de "Manuel des inquisiteurs" : on l'a inséré en 1769 à la fin d'une nouvelle édition de l'"Histoire des inquisitions", par l'abbé Goujet, 2 vol. in-12.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J.-C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels des faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour les purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz, son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire. Sennachérib, outré de ce refus, porta la guerre dans le royaume de Juda. Il y était entré, lorsqu'Ézéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interprètes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours; mais, quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple et plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz au lieu où il s'exécuta. Ézéchias exprima sa reconnaissance par le beau cantique, plein de sentiments profonds et des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : "Ego dixi in dimidio dierum meorum", etc. Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ézéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprit de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout serait transporté à Babylone. Ézéchias, s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint sa grâce du Seigneur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem.

La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu qu'on lui paierait une somme immense. Ézéchias épuisa son trésor, et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements; mais, à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité, et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeait. Il s'avançait vers Jérusalem; mais, l'ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185,000 hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ézéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J.-C., à 53 ans. Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercalation du mois de nisan au bout de chaque troisième année.

ÉZÉCHIEL, l'un des quatre " grands prophètes", fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J.-C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du Messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idôlatrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On sait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté et l'indécence de ses critiques, parlait volontiers du pain d'Ezéchiel, cuit avec des excréments séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs plages d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur représentait sous un autre aspect. Il suffit de remarquer, 1° que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision. Il ne faut qu'en lire le récit pour en être convaincu. 2° Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étaient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constataient par là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie; elles ne laissent aucun lieu de soupçonner, après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes faisaient plus d'impression sur les coupables, par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique et le plus propre à faire impression. « Thrasybule et Tarquin, dit l'auteur de l'Émile, coupant des têtes de pavots; Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori; Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils pas mieux, que s'ils avaient fait de longs discours? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit, de la part du roi des Scythes, un oiseau, une grenouille, une souris et

cinq flèches. Cette harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que celle de regagner son pays comme il put. » Ces observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie et des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images et expressions de ce prophète, et lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem et de Samarie sous l'image de deux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. Chez un peuple dont les mœurs sont simples et pures, le langage est moins châtié que chez les autres. Lorsqu'il y a peu de communication entre les deux sexes, les hommes parlent entre eux plus librement qu'ailleurs. Les enfants et les personnes innocentes parlent de tout sans rougir ; elles ne pensent point qu'on puisse en tirer de mauvaises conséquences. C'est le désir coupable de faire entendre des obscénités, qui engage les impudiques à se servir d'expressions détournées, afin de révolter moins; ainsi, plus les mœurs sont dépravées, plus le langage devient mesuré et chaste en apparence. Celui des Hébreux, qui est très-naïf et très-libre, loin de prouver la corruption de leurs mœurs, démontre précisément le contraire. C'est probablement à l'époque où les mœurs commencèrent à se dépraver par la suite des siècles, que les Juifs comprirent que les tableaux tracés par Ézéchiel pouvaient être dangereux, et qu'ils ne permirent plus de lire ses prophéties, avant l'âge de 30 ans. (*Voyez* SALOMON.) Les prophéties d'Ézéchiel sont fort obscures, surtout au commencement et à la fin. Elles sont au nombre de XXII, et disposées suivant l'ordre des temps où il les a faites. Prado et Villalpando, jésuites, ont fait de savants commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paraît très-versé dans les choses profanes.

ÉZÉCHIEL, juif, poète grec, florissait après le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne ; ou, selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienne, 40 ans avant J.-C. D'une *Tragédie* qu'il avait faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, il ne reste plus que des fragments, que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins; ils parurent à Paris, en 1598, in-8°. On les trouve aussi dans le "Corpus poetarum græcorum", Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

* EZENKANTZY (Georges), ecclésiastique, professeur dans le monastère arménien auprès d'Erzengan, né vers l'an 1338, mourut vers le commencement du XVe siècle, et laissa manuscrits : | *Commentaire d'Isaïe;* | *Analyse des ouvrages de saint Grégoire-le-Théologien ;* | *Commentaire de l'Apocalypse;* | *Explication des offices ecclésiastiques ;* | un *Recueil de Sermons.*

* EZENKANTZI (Kirakos), docteur arménien, né en 1369, mort vers 1425, a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages savants sur différents sujets sacrés et profanes : | un *Recueil de poésies fugitives ;* | un recueil d'anecdo-

tes, de maximes et de préceptes de morale, intitulé *Oskeporak* ou *Osgheporig*, c'est-à-dire une mine d'or; | une *Explication du livre de morale de saint Evagre;* | un *Traité des devoirs des prêtres et des laïques;* | des *Homélies* et des *Sermons*.

*EZNIK, savant théologien arménien, évêque de Pagrevant, né vers l'an 397, mort vers 478, a publié : | *Traité de controverse contre les Persans et les Manichéens*, Smyrne, 1762, 1 vol. in-12; | un *Traité de Rhétorique*; | un recueil d'*Homélies* en l'honneur des saints, | et un *Traité sur les règles monastiques*. Ces trois derniers ouvrages, dont les historiens Parbetzi et Elise, contemporains d'Eznik, ont fait l'éloge, sont restés manuscrits.

*EZQUERRA ou ESQUERRA, poète espagnol, né en Biscaye vers l'an 1568, mort en 1641, était prêtre et chanoine de la cathédrale de Valladolid. Il ne reste de lui qu'une *Épître* à Barth. Argensola, avec lequel il paraît qu'il eut une correspondance suivie. Cette pièce, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, se trouve dans le recueil intitulé « Parnasse espagnol », Madrid, 1772. Bouterweck, dans son « Histoire de la littérature espagnole » en fait les plus justes éloges.

*EZRA (Juan Josafat BEN), nom sous lequel un théologien de l'Amérique espagnole, soi-disant juif converti à la religion catholique, a publié vers le milieu du XVIIIe siècle, avec le titre de *Venida del Mesias en gloria y magestad*, une critique hardie de plusieurs Pères de l'Eglise et autres interprètes des saintes écritures. S'il faut en croire cet auteur (dans un *Prologue* où il expose sa doctrine), des confidents peu discrets, au jugement desquels il aurait soumis son ouvrage avant d'y avoir donné la dernière main, se seraient empressés d'en extraire des copies informes, qui, à son grand mécontentement, seraient parvenues au-delà des mers, où l'on s'est empressé de les rendre publiques. Quoi qu'il en soit de ce renseignement, il explique au moins en partie la précaution qu'ont eue la plupart de ses éditeurs de n'indiquer ni le lieu ni la date de leur publication. On a une édition du *Venida del Mesias*, Paris, 1825, 5 vol. in-12.

EZZELINO, ou ECELINO de Romano, tyran originaire d'Allemagne, né à Onera, dans la Marche Trévisane, en Italie, se montra si pervers, dès son enfance, qu'on disait de son temps, « qu'il avait été engendré par le démon ». Les papes Grégoire IX, Innocent IV et Alexandre IV, lancèrent inutilement sur ce scélérat les foudres du Vatican. [Il était un des chefs du parti gibelin, et avait hérité de son père la principauté de Balland Marogtixa, et les châteaux situés sur les monts Euganéens. Il se fit élire capitaine du peuple, à Vérone, alors république; et ensuite il s'en rendit maître. Frédéric Barberousse, après avoir pillé Vicence, la céda à Ezzelino; et, en 1237, il s'empara de Padoue. Des supplices multipliés y affermirent son autorité. En 1238, il épousa Selvaggia, fille naturelle de Frédéric II, qui le nomma vicaire-impérial de la Marche Trévisane, et autres pays. La cruauté de ce tyran, qu'on surnommait « le Féroce », aug-

mentait en proportion de son pouvoir. Des hommes, des femmes, des enfants, après avoir été mutilés, se voyaient enfermés en des prisons horribles et fétides, où souvent on les laissait mourir de faim. Peu satisfait de les tourmenter vivants, il faisait mutiler leurs cadavres. Ce monstre parvint à posséder Vérone, Vicence, Bassaco, Padoue, Dictra, Bellune, Trente, etc. Deux de ses alliés, Pallavicino et Buoso se séparèrent de lui, indignés de sa barbarie. Il apprit cette nouvelle à Vérone, où il avait sous ses ordres une armée de 14,000 Padouans. Il les défia, et les fit tous enfermer dans l'amphithéâtre de cette ville, et de là il les envoya par petits pelotons en d'autres prisons, et en peu de jours, il les immola tous. Alexandre IV fit prêcher une croisade contre Ezzelino. Les républiques de Venise, Bologne et Mantoue s'armèrent contre lui. Enfin, le marquis d'Este, avec ses Ferrarois, et Pallavicino, avec ceux de Crémone, lui coupèrent la retraite, s'emparèrent du pont de Cassano. Ezzelino blessé, fut transporté dans la tente de Buoso de Toara, où, se livrant au désespoir, il déchira ses plaies, et, onze jours après, il mourut à Socino.] Le seul Antoine de Padoue avait mis, pendant quelque temps, un frein à ses fureurs. Ce saint et courageux religieux alla le trouver à Vérone, et lui demanda une audience qui lui fut accordée. Lorqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzelino, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes attendaient à tout moment l'ordre de tomber sur le saint. Mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter fondant en larmes aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après, Ezzelino envoya un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que le prince pût lui faire était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzelino parut d'abord avoir changé de conduite, malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent; il retomba dans ses premiers excès. Ce monstre était aussi superstitieux que cruel. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté quatre astrologues. (*Voyez* sa "Vie", écrite en italien, par le P. Gérard, 1560, in-8°, et traduite en français par Fr. Cortaud, Paris, 1644, in-12.) [Son frère Albéric, seigneur de Trévise, fut aussi vaincu et tué; et en lui finit l'ancienne famille de Romano.]

FIN DU TOME SEPTIÈME.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

PARIS, IMP. DE BÉTHUNE ET PLON,
Rue de Vaugirard, 36.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

OU

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F.-X. DE FELLER;

Continué jusqu'en 1835, sous la direction de M. R.-A. Henrion.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 5,000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.



Convenientia cuique. Hor. A. P

TOME HUITIÈME.



PARIS.

E. HOUDAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 11.

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 13.

1836.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DE

FELLER.

F.

* FABA (Jérôme), prêtre de Calabre, dans le XVI[e] siècle, eut la patience et l'industrie de sculpter en buis tous les *Mystères de la passion*, renfermés dans une coquille de noix. Il fit aussi un *Carrosse* de la grandeur d'un grain d'orge, où l'on voyait deux personnes et le cocher, le tout tiré par deux chevaux. Ces curiosités difficiles furent présentées à François I[er] et à Charles-Quint.

* FABER, en allemand SCHMIDT (Félix), religieux dominicain suisse, né à Zurich en 1441 ou 1442, professa la théologie, se livra avec succès à la prédication, fit deux fois le voyage de la Terre-Sainte en 1479 et 1483, occupa divers emplois dans son ordre, et mourut à Ulm en 1502. On a de lui : | *Historia Suevorum*, insérée dans le recueil intitulé : "Rerum suevicarum scriptores", de Golstadt; | *Relation d'un voyage à la Terre-Sainte et à Jérusalem, et du retour en* 1480 (en allemand), 1556 et 1657, in-4°, sans désignation de lieu d'impression. La rédaction du second voyage de Faber (en 1483), est attribuée à Bernard de Breydenbach, son compagnon de pélerinage. Le Huen a traduit en français plusieurs passages de la première partie et toute la seconde.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et par le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue | une *Chronique* de son ordre, | une *Histoire de Brabant,* | des *Commentaires* | et d'autres ouvrages.

* FABER (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, vers la fin du xve siècle, fut lié avec Érasme, prit sa défense en plusieurs occasions, et se rangea ensuite du côté de ses adversaires. Il eut le titre de prédicateur de Maximilien Ier et de Charles-Quint, et mourut à Rome en 1530. Il est auteur d'une *Oraison funèbre de Maximilien* Ier.

FABER (Jean), appelé, ainsi qu'un de ses livres, le "Marteau des hérétiques", naquit à Leuckerchen, en Souabe, [vers l'an 1470], entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma, en 1531, à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut le 12 juin 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs Ouvrages d'histoire, de controverse et de piété, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 et 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les versions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité et de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber d'avec un autre Jean Faber, également dominicain, et né aussi en Souabe, qui vivait dans le même temps, et écrivait dans le même genre et de la même manière. [Ils font naître celui-ci à Heilbron vers 1500, et le font mourir vers 1570]: leur opinion paraît être fondée. Ils lui attribuent : | *Enchiridion bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4°; | *Fructus quibus dignoscuntur hæretici;* ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther, [Augsbourg, in-4°; | *Testimonium Scripturæ et Patrum B. Paulum apost. Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-4°; | un *Traité* (en allemand) *de la messe et de la présence réelle de J.-C. dans le sacrement de l'eucharistie*, 1555, in-4°, traduit en latin par Surius, Cologne, 1556, et en français par N. Chesneau, 1564, in-4°.]

FABER (Pierre), né en Savoie, fut un des neuf premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie, que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne et en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins et d'hérétiques, et répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages et parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER (Basile), né à Soraw, en Silésie, en 1520, fut recteur du collége d'humanités à Erfurth, où il mourut en 1576, et se fit connaître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchner, Cellarius, Grævius, firent successivement des augmentations à ce

Dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de La Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber donna aussi une *Traduction* allemande des "Remarques" latines de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus ardents de cet hérésiarque.

* FABER (Jean-Ernest), orientaliste saxon, naquit à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen, en février 1745. Après avoir été répétiteur dans le séminaire de Gottingue, il fut reçu docteur en philosophie, puis nommé professeur de cette science et des langues orientales dans l'université de Kiell en 1770, et dans celle d'Iéna deux ans après. Il mourut dans cette dernière ville en 1774, laissant plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: | *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottingue, 1768-69, 2 part. in-4°; | *Dissert. de animalibus quorum fit mentio Zephan*, cap. 2, vers. 14, ibid., 1769, in-4°, réimprimée dans les "Monuments scythes de la Palestine" de Cramer, Hambourg et Kiell, 1777; | *Historia mannæ inter Hebræos*, sect. 1, Kiell, 1770; sect. 2, Iéna, 1773; | *Programma novum de Messia, exactis* 490 *annis post exilium Judæorum babylonicum, nascituro, ex Zacharia*, cap. 3, vers. 8, 9, 10. | *Repetitum vaticinium spatio* 70 *hebdomadum Daniel*, c. 8, v. 24, *iisdem natalibus præfinito novam lucem effundens*, Kiell, 1772, in-4°; | *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8°; | *Archéologie des Hébreux*, 1re partie, Halle, 1773, in-8°. Ce dernier ouvrage est écrit en allemand.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz en 1599. Son père, maître-échevin de cette ville, et fils d'un riche libraire de Nanci, avait été anobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'église; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès son enfance, il annonça un goût décidé pour cette carrière: aussitôt qu'il fut en âge d'entrer au service, le duc d'Épernon le plaça dans un de ses régiments. Il donna bientôt des preuves de capacité et de courage, qui lui méritèrent la confiance des soldats et l'estime de ses chefs. Il se signala surtout en 1635. On commença dès lors à compter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'on ne pût méconnaître son courage et ses talents. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne faut pas mourir par pièces », dit-il à Turenne et au cardinal de La Valette, qui l'exhortaient à cette opération : « la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » En 1654, il prit Stenay. Ses services furent payés par le gouvernement de Sédan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres : il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit « que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honorait du col-

lier ne recueillaient de gloire dans le monde. » [Personne ne l'avait cependant mieux mérité par son courage, son zèle et surtout son devouement. Après la prise de Stenay, il voulut faire ajouter quelques fortifications à cette place, et payer de ses épargnes une partie des dépenses. Ses parents lui reprochèrent d'employer de cette manière un bien qu'il devait conserver pour sa famille : « Si, leur répondit-il, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât entre les mains des ennemis, il fallait mettre à une brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas à le faire. » Ce brave militaire mourut à Sédan le 17 mai 1662, à 63 ans.]On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient, ne laissèrent pas de se répandre, et trouveront encore quelques partisans. On avait imaginé qu'il était sorcier ; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses. (*Voyez* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, etc.) Le père Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié sa "Vie", en 1752, 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligés de se retirer, ils tuèrent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un camp abandonné, et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourants. Un Français, qui avait l'âme féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. » — « Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert ; cherchons une vengeance plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nouriture solide le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des "Notes sur la coutume de Lorraine", 1657, in-fol.

FABIEN (Saint), Romain ou Italien, monta sur la chaire de saint Pierre après Anthère, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Évangile ; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, le 20 janvier 250, après un pontificat de 14 ans 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *Décrétales* qui sont visiblement supposées.

*FABIO INCARNATO, théologien napolitain du XVI[e] siècle, a composé différents ouvrages dont la liste se trouve à la suite de son traité intitulé *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tam in visitatione episcopali quam in*

susceptione ordinum, Rouen, 1642, 2 parties in-8°, avec augmentations.

FABIOLE (Sainte), dame romaine, de l'illustre maison "Fabia", fut célèbre par ses vertus, surtout par sa charité et sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son "Epitaphium Fabiolæ". Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée de son mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs, émanées des empereurs païens, subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute; elle en fit, le jour même de Pâque, une pénitence éclatante à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, aucun théologien qui prétendît ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques, que ce mariage fut réprouvé : car il le fut comme formellement contraire à la doctrine de l'évangile : «Putabat, dit saint Jérôme, a se virum juste dimissum, nec evangelii rigorem noverat, in quo nubendi universa excusatio viventibus viris, fœminis amputatur.... Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi : aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit.» (Hier. "Epitaph. Fabiolæ".) Qu'on juge, après cela, ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce! Cette sainte mourut à Rome vers l'an 400. « Rome, dit saint Jérôme, était un champ trop étroit pour sa grande charité. Elle s'élançait dans les îles, et parcourait les rivages de la mer, tantôt en personne, tantôt par les ministres de ses bienfaits. " Angusta misericordiæ ejus Roma fuit. Peragrabat insulas; et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore vel transmissa munificentia circuibat".

FABIUS MAXIMUS (Quintus), dit "Rullianus", est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de "Maximus", pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J.-C., il força le camp des Samnites, et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuliens, des Lucériens, des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient le 15e de juillet depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS (Quintus Maximus Verrucosus), surnommé "Cunctator", ou "le Temporiseur", un des plus grands capitaines de l'an-

cienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui : on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de "Temporiseur". Les Romains, mécontents de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappelèrent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, général de cavalerie, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de "Bouclier de Rome". Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal, ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, s'écria plein d'étonnement : « Quoi ! les Romains ont donc aussi leur Annibal ? » Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine, et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de 100 ans, l'an 204 avant J.-C., si l'on en croit Valère-Maxime. C'est de lui qu'Ennius a dit :

Unus homo nobis cunctando restituit rem :
Non ponebat enim rumores ante salutem

FABIUS Maximus (Quintus), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint à lui sans descendre de cheval ; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulais voir si tu savais ce que c'est que d'être consul. »

FABIUS Pictor, le premier des Romains qui écrivit l'histoire de sa patrie, vivait vers l'an 216 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de "Pictor", parce que celui dont ils descendaient avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS, Dossenus ou Dorsenus, composa des *Farces* appelées par les Romains "Atellanes", de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS Marcellinus, histo-

rien du IIIe siècle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre-Mammée*.

FABIUS Rusticus, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses "Annales" et dans la "Vie d'Agricola", et cet éloge, d'un historien qui passait pour satirique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABLE, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit. On dit qu'elle épousa le Mensonge, et qu'elle s'occupait continuellement à contrefaire l'Histoire. On la représente avec un masque sur le visage, et magnifiquement habillée.

FABRE (Jean), carme, patriarche de Césarée, né à Tarascon, prit l'habit de carme en 1390, à Avignon. Obligé de faire un voyage en Italie pour les affaires de son corps, Martin V reconnut bientôt son mérite, et le nomma archevêque de Cagliari, capitale du royaume de Sardaigne, en 1423. Il mourut en 1442, après avoir gouverné dignement son église pendant dix-sept ans. Il laissa : *Homiliæ sacræ*, en 2 vol.

* FABRE (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary. Il avait fait une étude particulière de la chimie, et il publia un grand nombre d'ouvrages que ses propres éloges contribuèrent à faire réussir, et qu'il avait même traduits en allemand. Les principaux sont : | *Palladium spagiricum*, Toulouse, 1624, in-8°; | *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chimicis jucundissima methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8°; | *Myrothecium spagiricum, sive Pharmacopœa chimica*, Toulouse, 1628, in-8°; | *Alchimista christianus*, Toulouse, 1632, in-8°, le plus curieux de ses ouvrages; | *Panchimici, seu anatomiæ totius universi Opus*, Toulouse, 1646, in-8°.

* FABRE, ou Favre (Pierre-François), né à St-Barthélemy dans le bailliage d'Eschallens, en Suisse, au commencement du XVIIIe siècle, fut prêtre protonotaire et missionnaire en Cochinchine. Il laissa des *Lettres* curieuses sur la visite apostolique de de La Baume, évêque d'Halicarnasse à la Cochinchine, Venise, 1746.

FABRE (Jean-Claude), né à Paris le 15 avril 1668, d'un chirurgien, entra chez les Pères de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Une édition du "Dictionnaire de Richelet", dans laquelle il laissa insérer plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut le 22 octobre 1753, dans la maison de Saint-Honoré, à Paris, à 85 ans. Il avait prêché avec quelque succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'étude. On a de lui : | l'Édition citée du "Dictionnaire de Richelet", revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon (Amsterdam), 3 vol. in-fol., sour le titre de *Nouveau Dictionnaire français*, etc., avec des remarques et additions du P. Aubert; | un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions; | une *Traduction* des OEuvres de Virgile, avec des disser-

tations, des notes, et le texte latin, Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimé en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac. | Une *Continuation* de l'"Histoire ecclésiastique" de Fleury, en 16 vol. in-4°, et in-12, depuis 1414 jusqu'en 1595. On en a donné une nouvelle édition en 1777. Il l'avait poussée beaucoup plus loin; mais, les 2 derniers tomes ayant été changés en quantités d'endroits par des mains étrangères, et défense ayant été faite de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style et pour le choix des matières, et surtout pour la sagesse et l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet, qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, et donné au fanatisme de la "petite église" un essor plus libre. C'est cependant cette *Continuation* de Fleury qui est perpétuellement citée par les compilateurs du jour; et le fanatique Fabre, le fanatique Rondet, sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion et de mensonge. | *Entretiens de Christine et de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture sainte*, in-12; | un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en manuscrit; | la *Table* de la traduction française de l'Histoire du président de Thou, in-4°. [On lui doit encore l'édition de Phèdre, ainsi intitulée: *Phædri, Augusti Cæsaris liberti, fabularum æsopiarum libri V. nova editio emendata*; *notis gallicis selectissimis, appendice ad ejusdem fabulas; Publii Syri aliorumque veterum sententiis aucta, Parisiis, fratres Barbou*, 1731 in-12.] Il avait aussi commencé la *Table* du "Journal des savants", dont il se déchargea peu après sur l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE, ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Hochards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti, et supprimé par un décret du saint-office le 16 juin 1746.

* FABRE (Dom Louis), savant bibliographe, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Roujan, diocèse de Béziers, en 1710, mort en 1788, à Orléans, bibliothécaire de cette dernière ville, a laissé un *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque fondée par Guillaume Prousteau*, etc., Orléans, 1777, in-4°.

* FABRE (Pierre), chirurgien royal au collége de chirurgie et conseiller du comité de l'académie royale, né en 1716, à Tarascon, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | Un *Essai*, 1758, in-12; | Et un *Traité*, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimprimé et traduit en allemand en 1777 (sur les maladies qui affligent l'homme dégradé par ses excès; | *Essai sur différents point de physiologie*, 1778, in-8°; traduit en allemand par Platner, 1778, in-8°; | *Recherches sur la nature de l'hom-*

me considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie, 1776, in-4°; | *Réflexions sur la chaleur animale*, 1784, in-8°; | *Essai sur les facultés de l'âme*, Amsterdam, 1785, in-12, réimprimé en 1787; | *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, 1790, in-8°. Pierre Fabre a inséré aussi plusieurs *Mémoires* dans la "Collection de l'académie royale de chirurgie". —Son frère, FABRE (Antoine), religieux de l'ordre des grands carmes, et prédicateur distingué, né en 1710 à Tarascon (Provence), mort à Aix en 1793, fut chargé en 1743, par les autorités civiles et ecclésiastiques d'Arles, de faire le *Panégyrique* de cette ancienne ville, où il séjournait alors. Cet opuscule fut imprimée à Aix; mais le recueil des *Sermons* de l'auteur n'a jamais vu le jour.

* FABRE DE L'HÉRAULT, avocat de Montpellier, député à la convention, vota dans le procès de Louis XVI la peine de mort sans appel ni sursis. Envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, en qualité de commissaire, il voulut se mêler de la conduite des troupes, qu'il désorganisa: on peut ainsi attribuer à son ignorance la défaite de Dagobert à Truillas le 22 septembre 1792, la retraite forcée de Turreau et l'inaction de Doppet. Il chercha du moins à réparer par son courage les désastres qu'il avait amenés par son incapacité. Attaqué par le général Lacuesta, il fut tué au moment où il ralliait les fuyards. La Convention lui accorda les honneurs du Panthéon, et à sa veuve une pension.

* FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), régicide, né à Carcassonne, le 28 décembre 1755, d'une famille bourgeoise, parut sur divers théâtres, à Lyon, à Bruxelles, etc., avec assez peu de succès; mais il possédait des talents d'agrément qui le firent réussir dans le monde; il savait peindre en miniature, graver, jouer de plusieurs instruments, et il composait de la musique et des vers. A peine âgé de 16 ans, il avait publié une épître en vers, intitulée : l'*Étude de la Nature*, qui avait concouru pour le prix de l'académie française en 1771. Ayant composé une nouvelle *Épître*, et obtenu le prix de "l'églantine" aux Jeux-Floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur. Ce succès lui fit quitter le théâtre. Il se rendit à Paris, le portefeuille garni d'une douzaine de pièces, *Tragédie*, *Comédies*, *Opéras comiques*, etc. Quelques-unes réussirent assez pour donner à Fabre une certaine vogue littéraire. D'un caractère remuant, mais sans fortune il ne pouvait manquer d'embrasser le parti de la révolution, dans l'espoir de s'y enrichir. Aussi, dès le commencement des troubles, il se lia avec Lacroix, Camille-Desmoulins, Danton, etc. Il décriait la monarchie et calomniait la cour, soit dans des *Pamphlets*, soit dans le "Journal des révolutions de Paris", dont il était un des rédacteurs. Non content d'avoir provoqué par des écrits incendiaires la journée du 10 août, il voulut y prendre une part très-active. D'abord membre de la commune, qui s'installa dès que le trône eut été renversé, il devint ensuite secrétaire de Danton. On l'accusa avec assez de fondement d'avoir été, le 2 septembre 1792, l'un des provocateurs des massacres

des prisons, après avoir eu cependant la précaution d'en faire sortir sa cuisinière détenue pour dettes. Député à la convention par la ville de Paris, il défendit le général Caffarelli du Falga, qui, devant toute l'armée du Rhin, avait refusé de reconnaître les décrets dans lesquels l'assemblée législative prononçait la déchéance du roi. Mais cette modération n'alla pas plus loin, et il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, entra au comité du salut public, et fut regardé comme un des membres les plus féroces de cet affreux tribunal. Fabre se rendait justice à lui-même lorsqu'il disait qu'il sentait un "suspect" d'un quart de lieue. Ce fut encore lui qui provoqua le décret qui ordonnait de ne pas faire de prisonniers anglais ou hanovriens. Ennemi du parti de la Gironde, il déposa, après le 31 mai, contre Brissot et ses collègues, fit décréter le "maximum", l'arrestation de tous les Anglais qui étaient en France, et adopter le calendrier républicain composé par Romme. Fabre, qui avait embrassé le parti de la révolution par un motif de cupidité, se trouvait possesseur d'une grande fortune, souillée du sang des victimes qu'il avait fait immoler. Ses collègues, qui tous n'avaient pas été aussi heureux que lui, jetèrent sur ses richesses un œil envieux. Ayant encouru dans ce moment la haine d'Hébert, pour avoir fait arrêter deux protégés de ce révolutionnaire, sa perte fut résolue par le parti, alors tout-puissant à la convention. Biroteau l'accusa le premier d'avoir demandé un roi, d'une manière détournée, dans le comité de salut public, et d'avoir presque osé désigner le fils de Louis XVI. Hébert provoqua son exclusion de la société des Jacobins. Obligé de se justifier devant ses accusateurs, il fut interrompu par les terribles cris : "A la guillotine" ! Dans ce même moment la société des "Cordeliers" et celle des "Droits-de-l'Homme" le faisaient déclarer chef du "modérantisme", et "traître à la patrie". La convention, de son côté, le mit en accusation, comme falsificateur d'un décret relatif à la Compagnie des Indes, et complice de la "conspiration de l'étranger". Tout le parti d'Hébert, qui avait juré sa perte, ne cessa de demander son supplice et de l'accuser de royalisme, de concussion et de friponnerie. Il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire avec Delaunay d'Angers et Danton, et ce dernier se plaignit, en parlant de Fabre et de Delaunay, qu'on l'eût "accolé à des voleurs". Fabre, condamné à mort, et exécuté le 5 avril 1794, avait alors 39 ans. Il montra peu de fermeté à ses derniers moments. Sa veuve n'hérita que d'une fortune médiocre, et demanda à la convention, après le 9 thermidor, des secours qui lui furent accordés. Considéré comme littérateur, Fabre ne manquait pas de naturel; il avait de la verve, des inspirations heureuses, et l'on trouve quelques situations dramatiques dans ses pièces de théâtre; mais ces qualités étaient entièrement couvertes par les fautes que son peu d'instruction lui faisait commettre. Il a composé, entre autres, quelques *Tragédies* et dix-sept *Comédies*, qui, la plupart, n'ont dû leur succès éphémère

qu'aux principes de l'auteur, et aux époques où elles furent jouées. Nous citerons : | *Le Collatéral*, ou *L'Amour et l'Intérêt*, comédie, jouée en 1789 ; | *Les Gens de lettres*, ou *le Poète provincial à Paris*, en cinq actes et en vers, 1787 ; | *Le Présomptueux*, ou *l'Heureux imaginaire*, en trois actes et en vers, 1790. Collin d'Harleville avait traité des sujets analogues dans l'"Optimiste" et les "Châteaux en Espagne". Cela établit une rivalité entre les deux auteurs, et Fabre attaqua son rival : d'abord par une satire virulente, intitulée *Mes souvenances*, et ensuite par des propos calomnieux qu'il inséra dans la préface du *Philinte*, à une époque où les jours de Collin d'Harleville pouvaient être compromis (1793). | *Le Philinte de Molière*, ou *la suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790. C'est sa meilleure comédie ; cependant La Harpe fait de cette pièce une critique extrêmement sévère, et en prend occasion de faire sentir toute la perversité des principes de l'auteur. | *L'Intrigue épistolaire*, en cinq actes et en vers, 1791 ; | *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, jouée et imprimée en 1799, cinq ans après la mort tragique de l'auteur ; | *L'Héritière* et *Le Sot orgueilleux*, comédies en cinq actes et en vers, 1791. On a imprimé en 1802 les *OEuvres* de Fabre, sous le titre d'"OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine".

* FABRE (Jean), né à Nîmes le 18 août 1727, de parens commerçants et protestants, mort à Cette en 1797, est connu par un trait de piété filiale qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet d'un drame intitulé "l'Honnête criminel". Louis XIV ayant interdit aux protestans l'exercice public de leur culte, il leur était défendu, sous peine des galères, de se réunir pour leurs cérémonies religieuses. Cependant le 1er janvier 1756, Jean Fabre accompagne son père aux exercices du protestantisme. La force armée vient dissiper cette réunion, et, à la vue de son père saisi par les soldats, Fabre s'élance auprès de l'officier qui les commandait, et le supplie de lui laisser prendre la place du vieillard qui est entre leurs mains. L'officier consent à cet échange ; Fabre, conduit à Montpellier, est condamné aux galères ; et ce n'est qu'au bout de six ans que la cour, informée de ce trait d'amour filial, le rend à la liberté.

* FABRE D'OLIVET, littérateur, né à Ganges le 8 décembre 1768, d'une famille protestante, mort à Paris en mai 1825, fut destiné au commerce, et vint à Paris à l'âge de 12 ans. S'étant lié avec quelques jeunes auteurs, il prit du goût pour la musique et la poésie. Il débuta, en 1789, par un opéra intitulé, *la Prise de Toulon*, et donna ensuite quelques autres pièces qui furent assez bien accueillies du public. Il ne paraît pas qu'il ait figuré dans nos troubles révolutionnaires, ni occupé d'emploi, au moins important. On a de lui, indépendamment de l'ouvrage indiqué : | *Le Sage de l'Indostan*, 1796, en un acte et en vers ; | *Azalaïs*, 1800 ; | *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8°. | *Guérison de Rodolphe Grivel, sourd et muet de naissance*, 1811, in-8°. Fabre d'Olivet avait cru trouver dans des livres anciens le

moyen de faire parler les muets, d'après une méthode pratiquée par les prêtres de Memphis : il en fit l'essai sur le jeune Grivel, qu'il assura avoir guéri, ce qui éleva une contestation entre lui et Sicard et Prony, qui présentèrent au ministère un rapport sur ce fait. | *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits, pour la première fois, en vers eumolpiques français*, 1813, in-8°; | *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, deux parties, in-8°. Fabre d'Olivet eut part à la rédaction de la "Bibliothèque des Romans". Il ne manquait ni d'instruction ni d'imagination ; mais on trouve dans ses écrits des idées plus que singulières.

* FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), naquit à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785, d'une des familles le plus anciennement considérées dans cette partie du Languedoc. Il fit ses études à Lyon avec éclat, et vint à Paris, à l'âge de 19 ans. Les hommes qui étaient alors à la tête de notre littérature furent tous frappés de ses premiers essais. Ils lui prédirent dès lors une brillante carrière, et le jeune écrivain dépassa bientôt leurs espérances. A 26 ans, il avait déjà été couronné cinq fois par l'académie française, dans les concours d'éloquence comme dans ceux de poésie, et pour des ouvrages non-seulement supérieurs à ceux de concurrents pleins de mérite, mais aussi bien accueillis par le public que par les juges du concours. Tant de succès étaient un "phénomène" dans l'histoire des lettres. Ce fut l'expression dont se servit le secrétaire perpétuel de l'académie dans son Rapport lu à la séance du mois d'avril 1810, dans laquelle Victorin Fabre reçut deux couronnes, l'une pour le *Tableau littéraire de la France au* XVIIIe *siècle*, l'autre pour l'*Eloge de La Bruyère ;* et l'élite de la capitale, en interrompant le rapporteur par des applaudissements unanimes, montra qu'à ses yeux cette expression était le mot propre. Victorin Fabre ne parut pas avec moins de succès dans les concours des sociétés littéraires de nos provinces. En 1811, l'académie des Jeux-Floraux couronna à l'unanimité son ode intitulée *Le Tasse*, ouvrage d'un genre tout nouveau, où l'histoire d'un écrivain et l'analyse de ses écrits se prêtent à tous les mouvements et revêtent toutes les couleurs de la poésie. Déjà, en 1808, l'académie du Gard avait couronné, aussi à l'unanimité, son poème sur *la Mort d'Henri IV*, où la catastrophe qui priva la France de ce grand roi est peinte avec les traits les plus épiques et les plus touchants. Le succès de plusieurs petits poèmes de différents genres, *Élegies*, *Épitres*, *Discours* ou *Vers*, dont quelques-uns furent traduits en langues étrangères, et surtout la supériorité avec laquelle l'auteur fit à l'Athénée de Paris, en 1810 et 1811, un *Cours d'éloquence française*, augmentèrent encore la renommée que lui avaient déjà donnée ses triomphes académiques. L'attention publique était fixée sur lui; son nom revenait sans cesse dans les discussions des journaux et des salons. L'empereur, dont la politique cherchait à s'entourer de tous les genres d'il-

lustrations, voyait avec peine un écrivain de ce talent soutenir dans tous ses ouvrages des principes opposés au système du gouvernement. Il tenait beaucoup à vaincre son opposition et particulièrement à obtenir de lui une pièce sur le "Mariage" ou sur la "Naissance", sujets que presque tous les poètes chantèrent, la plupart d'enthousiasme, quelques-uns à regret. Il lui fit faire les offres les plus brillantes pour l'y engager, mais en vain. De tous les poètes alors en réputation, Victorin Fabre est peut-être le seul avec Delille dont le nom ne se trouve ni dans le recueil intitulé l'"Hymen" et la "Naissance", ni dans la "Couronne poétique de Napoléon-le-Grand". Soit que cette indépendance eût indisposé quelques académiciens, comme on l'a cru dans le temps, soit, comme on l'a dit aussi, que la jalousie littéraire s'en soit mêlée; que certains juges, fatigués des succès annuels du poète-orateur, se soient souvenus de l'ostracisme, et qu'ils aient voulu bannir Victorin Fabre des concours, son *Éloge de Montaigne* n'obtint, en 1812, qu'une mention honorable. L'académie elle-même, honteuse de son arrêt, donna, dans son Rapport, plus d'éloges à cet ouvrage exclu qu'elle n'en avait accordé à aucun ouvrage couronné; et, lorsque le *Discours* parut, il n'y eut qu'une voix pour le venger de l'injustice académique. Les critiques mêmes qui, jusque-là, avaient montré à l'égard des écrits de Victorin Fabre une malveillante partialité, parlèrent de celui-là presque comme le cardinal Maury qui l'appelait une "grande création oratoire", et comme Garat, qui y voyait "un des chefs-d'œuvre de la langue française et de toutes les langues". Victorin Fabre, qui s'était retiré des concours, fut bientôt ramené dans la carrière de l'éloquence par Napoléon lui-même. On sait que le maréchal Bessières périt dans la campagne de 1813. L'empereur voulut que l'*Oraison funèbre* de ce guerrier fût prononcée avec la plus grande pompe aux Invalides, en sa présence, et en celle des grands corps de l'état, et de députations de tous les corps de l'armée. Il choisit pour orateur Victorin Fabre, et, en ordonnant de lui en faire la proposition, il dit: « M. Fabre refuse tout, mais cette fois il s'agit de défense nationale, il ne refusera pas. » Victorin Fabre accepta en effet. La catastrophe de Leipsick et les rapides événements qui la suivirent empêchèrent la cérémonie d'avoir lieu; mais le *Discours* était écrit, et il renferme des passages comparables à ce que l'éloquence française a produit de plus élevé et de plus saisissant. Au moment où la restauration ouvrait aux talents une carrière nouvelle, Victorin Fabre, frappé coup sur coup par le malheur, sacrifia ses travaux aux plus saintes affections. Après avoir vu mourir, dans l'espace de quatre ans, sa mère et trois de ses sœurs, il resta quatre ans encore, loin de Paris, auprès de son frère malade, et ne revint qu'avec ce frère, sauvé alors par ses soins, comme il l'avait été, seize ans plus tôt, par son courage et son dévouement, dans un naufrage sur le Rhône. Ces quatre années sont peut-être perdues pour sa renommée littéraire; mais elles ne le seraient point pour sa gloire, si la gloire récompensait toujours

la manifestation de ce qu'il y a de plus noble dans le cœur et de plus élevé dans le caractère. A son retour dans la capitale, on s'attendait à le voir réimprimer ses anciens écrits, qui, rapidement épuisés, manquaient depuis long-temps dans la librairie, et donner en même temps d'autres ouvrages dont on savait qu'il s'était occupé. Il ne fit ni l'un ni l'autre, peu soucieux dès lors de succès littéraires, et croyant peut-être que le moment n'était pas venu d'agir sur les idées du public par de grandes compositions. Les hommes les plus éloignés de partager sa manière de voir en politique, ne peuvent refuser de reconnaître que ses idées étaient le fruit de sa conviction, et que le mot dit sur lui, il y a long-temps, par le vicomte de Dammartin : « C'est un homme qui a toujours ses opinions en opposition avec ses intérêts », a été également vrai durant tout le reste de sa vie. A l'époque dont nous parlons, n'approuvant ni la marche suivie par le gouvernement, ni le système de l'opposition, incapable de transiger avec ce qu'il croyait juste, il se tint à l'écart. Convaincu de l'influence funeste de la coterie doctrinaire, alors maîtresse de presque tous les journaux appelés "libéraux", il combattit les erreurs que cette coterie cherchait à répandre; il défendit contre elle la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV et dans l'âge suivant, avaient jeté tant d'éclat sur la France : c'était là son principal but dans un ouvrage périodique qu'il fonda, en 1824, sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il reparut dans la chaire de l'Athénée de Paris, et y lut la première partie d'un grand ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Ce fut à l'expérience des peuples qu'il demanda les principes de l'art de régir les peuples. Ce fut en traçant l'histoire de la civilisation, en notant la naissance, les progrès et la chute des diverses institutions, les circonstances qui les firent naître, se répandre et tomber, qu'il voulut donner quelque chose de l'évidence des sciences positives à la politique, devenue aussi une science d'observation. Cet ouvrage est inédit, et la mort prématurée de l'auteur l'a même empêché de le terminer; mais d'excellents juges, qui ont assisté aux séances de l'Athénée et entendu lire chez l'auteur quelques autres fragments, en parlent comme d'un ouvrage supérieur encore à tous ses écrits imprimés. Ils citent surtout la réfutation des doctrines de Rousseau sur les premières phases de l'état social, un tableau des services que la civilisation doit au christianisme, et un morceau sur les effets politiques des lettres et des arts dans la Grèce. Victorin Fabre laisse aussi en portefeuille un *Recueil de fables politiques* et un poème en 4 chants et en vers de dix syllabes, intitulé *la Tour d'Églantine*. Cet écrivain, que le vœu des académiciens les plus illustres appelait à l'académie, quand il n'avait que 26 ans, à qui, dès l'année 1811, Fontanes disait, en lui montrant son habit d'Institut et faisant allusion aux six couronnes du jeune auteur : « Vous avez deux fois l'étoffe de cet habit-là », est mort à 45 ans sans être de l'académie : nouvelle preuve de son éloignement pour toute espèce d'intrigue, et de la puissance de

l'intrigue dans la littérature de nos jours. Sa mort, arrivée le 29 mai 1831, après plus de trois ans d'une maladie de l'estomac, produisit dans Paris une vive sensation. Entre les "Discours" prononcés sur sa tombe, on remarque celui de M. Alexis Dumesnil.

* FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né à Carcassonne le 8 décembre 1755, enlevé par le choléra en juillet 1832, était avant la révolution avocat au parlement de Toulouse. Député en 1783 aux États du Languedoc, il fut nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur-général-syndic, et enfin commissaire-royal près le tribunal criminel de Carcassonne. Proscrit sous le régime de la terreur, il siéga ensuite comme député de l'Aude au conseil des cinq-cents, où il s'occupa presque exclusivement de finances. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances, soit dans ce conseil, soit au tribunat. Ce fut lui qui en 1796 s'opposa à ce que le Directoire affermât le transport des lettres, qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices dont la plupart avaient été ruinés par les dilapidations des révolutionnaires, et qui proposa le rétablissement de la loterie et l'impôt sur le sel : mais la morale et la religion repoussent l'un, et l'autre est opposé à la prospérité de l'agriculture. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, et plus tard s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des ôtages. On lui doit en outre l'organisation des ponts et chaussées. A l'époque où s'établit le gouvernement consulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi en qualité de commissaire, pour chercher à concilier les partis. De retour à Paris, où il fit dès lors partie du tribunat, il continua à ne s'occuper que de finances. Ce fut vers cette époque qu'il fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et moyen de l'améliorer*, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits-réunis. Le 18 mars 1803, Fabre proposa de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, seul moyen suivant lui de faire disparaître l'inégalité de la répartition, et de donner quelques capitaux à l'agriculture. Nommé président du tribunat, il félicita Buonaparte devenu empereur; puis, chargé d'aller complimenter en Allemagne le vainqueur de tant de peuples, il ne put atteindre ce conquérant; mais, arrivé à Lintz, il reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il apporta en France. Commandant de la légion-d'honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat le 14 août 1807. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) il fut élu membre du grand conseil d'administration du sénat. Buonaparte ne tarda pas à le nommer procureur-général près le conseil du sceau des titres. Bien qu'attaché par affection au gouvernement impérial, Fabre fut un des 67 pairs qui votèrent en 1814 la création d'un gouvernement provisoire. Il indiqua par une motion d'ordre les principales

bases constitutionnelles, si imprudemment adoptées à St-Ouen, et, chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa d'abolir la confiscation, déclarant à cette occasion qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé. Compris au nombre des pairs de Louis XVIII, il fut de l'avis du ministère qui demanda des mesures restrictives de la liberté de la presse. Il fit aussi partie de la chambre des pairs des "cent-jours", et, quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il ne recouvra la pairie qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre monta rarement à la tribune; il votât ordinairement avec le ministère, mais ses opinions avaient une tendance libérale qui résultait, sans doute, des habitudes qu'il avait prises au conseil des cinq-cents et au tribunat. Fabre de l'Aude a publié; | *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8°; | *Traduction d'un ouvrage italien, intitulé*, "Réflexions politiques et morales", *avec des notes du traducteur, en italien et en français*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FABRETTI (Raphaël), né à Urbin, en Ombrie, l'an 1618, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange, sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondance avec les savants, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. | *De aquis et aquæductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12; | *De columna Trajani, cum Alphonsi Ciaconii historia utriusque belli Dacici à Trajano gesti*, etc., Rome, 1683, in-fol.; | *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4°; | *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savants qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que, loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très-faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

* FABRETTI (Etienne), son frère, né aussi à Urbin, et jésuite à Lyon, cultiva avec succès la poésie latine; il laissa : | *Lyrica et epistolæ*, Lyon, 1747, in-8°.

* FABRI (Jean), évêque de Chartres, mort en 1390, se distingua sous les règnes orageux de Charles V et de Charles VI par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse. Il fut chargé de plusieurs missions importantes par les rois de France, et par Louis, duc d'Anjou, puis roi de Sicile, dont il était chancelier. On a de lui : | Un *Journal*, ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381 à 1388, manuscrit; | *les Grandes chroniques du Hainaut depuis Philippe-le-Con-*

quérant jusqu'à Charles VI, 3 vol. in-8°, manuscrit, à la bibliothèque du roi; | une Réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous le titre suivant: *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*; | un *Traité* pour prouver que saint Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; | et un autre *Traité* en latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, imprimé dans l'"Histoire de l'université de Paris" par Du Boulay.

FABRI (Honoré), né dans le diocèse de Bellai en 1607, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-temps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux, [de la force des Gaspard-Schott, des Kircher, des Lana, qui faisaient aller toutes les connaissances de front: langues, érudition,] philosophie, mathématiques, théologie, morale; et il laissa des écrits remarquables sur toutes ces matières. On a de lui: | *Notæ in notas Wilhelmi Vendrokii*, sous le nom de "Bernard Stubrock", insérées dans le "Recueil" ou la grande "Apologie de la doctrine morale de la société de Jésus", Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mises à l'"index", à Rome; | *Summula theologiæ*, in-4°; | un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8°. Le P. Fabri était plus propre à l'étude de la physique et des mathématiques qu'à celle de la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont: | une *Physique*, en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°; | *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8°; | *De Plantis, de Generatione animalium, et de Homine*, Paris, 1666, in-4°. C'est dans ce traité, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Hervée eût pu tomber entre ses mains. | *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4°. [Le P. Fabri a aussi publié: | *Opusculum geometricum de linea sinuum et cycloïde*. Il écrivit sur la médecine et le quinquina, et laissa manuscrits onze volumes in-4° de *Notes* sur l'"Histoire naturelle" de Pline, contenant des apologies, des aphorismes, des parallèles, etc.]

FABRICE (Georges), né à Kemnitz, dans la Misnie, le 24 avril 1516, mort le 13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies latines*, imprimées à Bâle, en 2 vol. in-8°, en 1567. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poèmes sacrés qui ressente la fable et le paganisme. On a encore de lui: | un *Art poétique* en 7 livres, en latin, 1589, in-8°; | une *Collection des poètes chrétiens latins*, in-8°, Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait. | Une *Description de Rome*; *Origines saxonicæ*, Leipsick, 1606, 2 vol. in fol.; compilation estimée par les savants. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. | *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Messen, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4°, et remplies de profondes recherches; | *Rerum Germaniæ et et Saxoniæ volumina duo*, Leipsick, in fol., 1609, etc. [On trouve

la liste des ouvrages de Fabrice, qui sont très-nombreux, dans le tome 32 des "Mémoires" de Nicéron, et dans la "Centuria Fabriciorum".]

FABRICE (André), [ou Le Fèvre,] professeur de philosophie à Sainte-Gertrude, à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prevôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui : | *Harmonia quæ nulla est confessionis augustanæ cum doctrina evangelica consensum declarans*, Cologne, 1587, in-fol.; | des *Notes* sur le Catéchisme romain, | et des *Tragédies sacrées*.

FABRICE (Guillaume) surnommé "Hildanus", de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol. avec figures, mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caïus), surnommé "Lucinus", à cause de la petitesse de ses yeux, consul romain, l'an 282 avant J.-C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 450 talents, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présents et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un autre sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à Pyrrhus pour être puni comme il le méritait... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles. » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J.-C., avec Æmilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une tasse et une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornelius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce que, au mépris de la loi somptuaire, qui fixait la quantité d'argent travaillé qu'on pouvait avoir chez soi, il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. «Admire qui voudra, dit Saint-Evremont, la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, et le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du sénat un homme qui avait été nommé deux fois consul, qui avait triomphé, qui avait été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion et des motifs de Fabricius, ce Romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS Veiento, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J.-C., fit [sous le titre de *Mon Codicile*] des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. [Après la mort de Néron, il revint à Rome, et ce fut alors qu'on le nomma pré-

teur. Devenu dénonciateur sous Domitien, il parvint à un haut degré de puissance.] Tacite fait remarquer que ce Fabricius, étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

*FABRICIUS (Théodore), né le 2 février 1501, à Anhalt sur l'Yssel, dans le comté de Zutphen, fut un des apôtres de la réformation en Allemagne. Né de parents pauvres, il n'eut, pendant longtemps, aucun moyen de s'instruire, et fut même obligé de faire subsister sa mère des secours qu'il obtenait de la charité publique. Enfin, à 17 ans, il put commencer ses études à Emmerick; son zèle et son amour pour le travail lui firent bientôt obtenir des succès rapides. Après avoir été à Cologne terminer son éducation, Fabricius passa à Wittemberg, où, à l'école de Luther et de Mélanchton, il suçait les principes de la prétendue réforme. Revenu dans sa patrie au bout de 4 ans, il ouvrit à Cologne une école d'hébreu; mais, comme on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous le prétexte de l'enseignement, il cherchait à répandre ses nouvelles erreurs, il fut chassé de la ville. Il se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe-le-Magnanime). Ce partisan de la réforme le choisit pour son aumônier, et le nomma, en 1536, curé à Allendorf sur la Werra; mais l'aumônier, mauvais courtisan, s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison, et confisqua ses biens. Il recouvra cependant sa liberté quelque temps après, et il retourna en 1543, à Wittemberg où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle tracassier lui attira encore des ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Il termina, le 15 septembre 1550, son orageuse carrière, et laissa : | *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4° ; | *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.; | *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri Pierre, 1545; | des *Homélies*, des *Sermons* et des *Discours* en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés; | un *Abrégé de sa Vie*, que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa " Biblioth. Brem. ".

FABRICIUS (François), [nommé aussi LEFÈVRE,] né à Duren, dans le duché de Juliers, fut principal du collége de Dusseldorf, et mourut en 1573 dans sa 40e année. On a de lui : | *Pauli Orosii Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache, dans ses *Notes*, à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le père André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615, avec les notes de Fabricius et celles de Lantius. | *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565; | *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de Cicéron.

FABRICIUS (Jérôme), né en 1537, plus connu sous le nom d'ACQUAPENDENTE, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant quarante ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619 à Padoue, laissant plusieurs *Ouvrages* sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure ni leur usage. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présents pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : "Lucri neglecti lucrum".

*FABRICIUS (Samuel), né vers la fin du XVI[e] siècle, à Eisleben en Saxe, et ministre de Zerbst, est connu par un ouvrage qui a pour titre : *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8°. Il en a été fait une seconde édition, avec des "Considérations" sur les bienfaits de Dieu, Bâle, 1675. Ce sont des réflexions sur le psaume 104, "Confitemini Domino", etc. J. Fabricius dit que ces réflexions durent naissance aux *Conciones* du même auteur sur ce psaume; elles sont divisées en sept livres, qui traitent du monde en général, du ciel, des nuages, de l'air, des anges, de la terre, des eaux, de la pluie, des fruits de la terre, etc.—FABRICIUS (Étienne), ministre à Berne au XVII[e] siècle, a laissé : | *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; | *Conciones sacræ in Decalogum*, 1649, in-4°; | *Conciones sacræ in festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°; | *In* CL *Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

FABRICIUS (Vincent), né à Hambourg, le 25 septembre 1612, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubeck, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut en 1667. Ses charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipsick en 1667.

*FABRICIUS (Frédéric), premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas à Stettin, et docteur en théologie de l'université de Wittemberg, avait étudié avec succès à Leyde et à Utrecht les langues orientales. Il a laissé une *Traduction* de l'hébreu du "Commentaire" du rabbin David Kimchi sur Malachie, et plusieurs *Sermons* et *Traités* de théologie polémique, écrits en allemand. Il est mort le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans.

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipsick en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse, et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait

vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie, chéri et honoré. En 1713, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants, la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardents à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses honoraires de 200 écus. Il mourut en 1736 à 68 ans. C'était un homme modeste; sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient de l'estime. Peu de savants ont été plus laborieux; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont: | *Codex apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus*, etc., Hambourg, 3 vol. in-8°, 1719. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savants. On y trouve une notice de tous les évangélistes, des faux Actes des Apôtres et des Apocalypses, dont l'Église fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre évangiles et autres écrits canoniques constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration est tombé dans l'oubli. | *Bibliotheca græca, sive Notitia scriptorum veterum græcorum*, etc., 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg, depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs ou modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708: éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivants sont semblables, quoique réimprimés. | *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, in-fol., 1718. C'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques. | *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un 8e en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la Vie et les Eloges des illustres Hambourgeois. | *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, 2 vol. in-8°, 1722 et 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'Ancien Testament ce qu'il avait pratiqué à l'égard du Nouveau dans son *Codex apocryphus*. | Une savante édition de "Sextus Empiricus", grecque et latine, Leipsick, 1718, in-fol.; | un *Recueil en latin des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4°; | un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre: *Théologie de l'eau*, 1743, Paris, in-8°, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur; | *Les écrivains de l'histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius; auxquels il joignit les "Origines de Hambourg" par Lambeccius, et les "Inscriptions" de cette même ville par Anckelman: le tout orné

de notes savantes et d'appendices, in-fol.; | une édition du "Theatrum anonymorum et pseudonymorum" de Placcius, in-fol.; il y ajouta une *Préface* et la *Vie* de l'auteur ; | *Bibliotheca latina*, 1707, 1708 et 1721, 3 vol. in-8°, réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4°; | *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, 5 vol. in-8°, réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4°; | *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. | *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suam obierunt*, Hambourg, 1707, in-8°; | une Edition de "Polyhistor" de Morhof, Lubeck, 1741, 2 vol. in-8°. [H.-S. Reimar, gendre de Fabricius, a donné "De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius", 1737, in-8°, avec le portrait de ce savant bibliographe.]

FABRICIUS (François), né à Amsterdam le 10 avril 1663, fut ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs Dissertations recueillies en 5 vol. in-4°, Leyde, 1727. Les principales sont : | *Christus unicum ac perpetuum Ecclesiæ fundamentum*; | *Sacerdotium Christi juxta ordinem Melchisedecis*; | *Christologia noachica et abrahamica, seu Dissertationes ad selectos textus Veteris et Novi Testamenti*; | *De fide christiana patriarcharum et prophetarum*, etc. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 7 juillet 1738.

*FABRICIUS (Christophe-Gabriel), né à Schacksdorf, village de la basse Lusace, le 18 mai 1684, fit des cours de théologie à l'université protestante de Wittemberg. En 1703, il fut chargé d'aller prêcher l'Évangile en langue slave, dans la basse Lusace, et en 1740 dans la Lusace supérieure. Il y mourut le 12 juin 1757. Il a laissé : | un *Catéchisme* en langue slave; | *Herrenhuth démasqué*, Wittemberg, 1743; | *Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers*, Wittemberg, 1749, in-8°. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Christophe Fabricius y combat la secte des herrenhuthers. (*Voyez* ZINZENDORF.)

*FABRICIUS (Jean-Chrétien), le plus célèbre entomologiste du XVIIIe siècle, né en 1742 à Tundern dans le duché de Sleswick, se rendit à Upsal pour y suivre les cours de Linné, et devint l'ami de ce savant naturaliste. Il fit plusieurs voyages dans les diverses contrées de l'Europe, et se trouvait en France au moment de la guerre du Danemarck avec la Grande-Bretagne. Ayant appris le bombardement de Copenhague par la flotte anglaise, il voulut, malgré les prières de ses amis, partir aussitôt pour le Danemarck, disant : « Mon roi est malheureux, il faut que je retourne auprès de lui. » Il partit, et peu de temps après on apprit sa mort, arrivée en 1807. Il laissait un grand nombre d'ouvrages, estimés des savants. Nous citerons : | *Systema entomologiæ*, Flensbourg, 1775, in-8°; | *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8°; | *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à

1796, 7 vol. in-8° ; | *Supplementum entomologiæ systematicæ*, ibid., 1778, in-8° ; | *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8° ; | *Recueil d'écrits pour l'administration*, Kiell, 1786-1790, 2 vol. in-8° ; | *Voyage en Norwége*, Hambourg, 1779, in-8°. Il en a paru une traduction française, par MM. Millin et Winckler, 1803, in-8° ; | *Lettres sur Londres*, Leipsick, 1784, in-8° ; | *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiell, 1804, in-8° ; | *Éléments d'économie politique à l'usage des étudiants*, Flensbourg, 1775, in-8° ; Copenhague, 1783, in-8° ; | *Remarques sur le Danemarck*, écrites en anglais et publiées par Pinkerton dans la "Géographie moderne", tome 1er, édition de 1807.

* FABRICIUS (Otto), prédicateur protestant, né en 1744, fut nommé missionnaire pour les colonies danoises de Frédériksand, et partit pour ce pays en 1768. Pendant son séjour, qui dura jusqu'en 1773, il s'occupa beaucoup de la langue des Groenlandais, et s'adonna à la recherche des plantes du pays, sans études préliminaires, sans autre livre que le "Systema naturæ", sans autres conseils que ceux du célèbre Otto-Frédéric Muller, avec lequel il était en relation. De retour à Copenhague, il fut pourvu successivement de plusieurs cures, et en dernier lieu (1789) de celle de Christiania, où il mourut, avec le titre et le rang d'évêque, le 12 avril 1822, à l'âge de 72 ans. Il s'était occupé de la rédaction de ses notes : son principal ouvrage qui a pour titre *Fauna groenlandica*, Copenhague, 1780, l'a fait connaître du monde savant.

* FABRICY (Gabriel), dominicain et célèbre bibliographe, né vers 1725 à Saint-Maximin, près Aix en Provence, mort à Rome en 1800, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Nommé provincial, il se rendit à Rome, où les ressources qu'il trouva pour les études de son choix finirent par le fixer. Ses connaissances en littérature lui ouvrirent les portes de l'académie "degli Arcadi"; bientôt après il mérita d'être nommé un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque "Casanata", léguée au couvent de la Minerve par le cardinal de ce nom. On connaît de ce religieux : | *Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars chez les anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples relativement à cette date*, deux parties en un gros vol. in-8°, Marseille (Rome), 1764 et 1765 ; | *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et Rubeis*, avec un autre concernant les ouvrages de Cornet, et l'explication d'une loi de Moïse portant défense de faire amas de chevaux, etc. Ces divers opuscules sont imprimés dans le "Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques" du P. Richard, tom. 5 et 6. | *Lettre* sur l'ouvrage du P. Mamachi : "De animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem expertibus bealtæ visionis". Cette *Lettre* a été insérée dans le "Journal ecclésiastique" de l'abbé Dinouart, novembre 1768 ; | *des Titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres*

saints de l'Ancien Testament, 2 vol. in-8°, Rome, 1772. C'est de tous les ouvrages de l'auteur le plus important ; | *Censoris theologi diatribe, qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8°. Cet ouvrage se trouve aussi à la suite du "Specimen variarum lectionum sacri textus", par J.-B. de Rossi. Fabricy travailla aussi, avec le P. Andifreddi, au magnifique "Catalogue de la bibliothèque Casanata", dont on regrette qu'il n'y ait eu que quatre volumes de publiés.

FABRINI (Jean), grammairien, naquit en 1516 à Fighine, en Toscane, et mourut vers 1580. Nous avons de lui des *Notes* et des *Commentaires* sur Virgile, Horace, Térence, et sur quelques Epîtres de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps. Fabrini est auteur de quelques ouvrages sur sa langue.

* FABRIS (Nicolas), prêtre de l'Oratoire et mécanicien célèbre, né à Chioggia, en Italie, mort dans cette ville le 13 août 1801, s'occupait en même temps de la classification des êtres marins qui se trouvent dans l'Adriatique, de l'étude des mathématiques, et de celle de la musique; il s'adonna de plus à la théologie et à la prédication, et fut professeur des novices de son ordre. Il posséda à un très-haut degré la confiance de l'évêque de Chioggia, et devint son conseil. Auteur d'un assez grand nombre de mécaniques très-ingénieuses, il fit entre autres une *Table de progressions harmoniques*, au moyen de laquelle on accordait tous les instruments à clavier, et inventa pour l'harmonica de Franklin un *Piano-Forté* très-curieux. Il imagina un *Clavecin* dont les touches écrivaient les notes à mesure qu'elles les exprimaient. Il parvint aussi à faire une *Machine* dont les ressorts dirigeaient une main de bois, qui battait la mesure suivant les morceaux de musique qui étaient exécutés. Il fit un *Tonneau* dont on pouvait tirer tout le vin sans que l'air s'y introduisît. Il s'occupa beaucoup aussi des moyens de parvenir à trouver le mouvement perpétuel. Enfin il fut l'inventeur d'une *Pendule* qui marquait dans un rapport parfait non-seulement les heures, mais encore les minutes et les secondes, françaises et romaines, avec les équinoxes et les solstices.

* FÂBRONI (Ange), célèbre biographe, né à Marradi, dans le duché de Toscane, le 7 septembre 1732, obtint à Rome, en 1750, une place dans le collége de Bandinelli, qu'un boulanger de ce nom avait fondé pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes Toscans. Les élèves de ce collége étaient admis au cours de celui des jésuites dit "del Nazareno"; ces Pères, qui eurent bientôt remarqué le studieux Fabroni, cultivèrent avec un soin tout particulier des talents dont il devait un jour se servir contre eux. Il étudia avec soin la philosophie, la métaphysique, les mathématiques, les lois, et fut reçu docteur à Césène. Il joignit à ces études celle de la théologie, s'occupant plus particulièrement de la jurisprudence ecclésiastique, qu'il apprécia surtout dans le "Jus ecclesiasticum" de Van Espen. Fabroni avait pris les ordres en 1758 ; il fut présenté au prélat Bottari, qui jouissait à Rome d'un assez grand crédit. Ce

vieillard triste et sévère lui fit un bon accueil; mais il était un des plus chauds partisans du jansénisme, et Fabroni, pour mériter toute sa protection, dut non-seulement oublier les jésuites, mais encore devenir leur ennemi. D'après les conseils de son protecteur, il fit une nouvelle étude des canons, et traduisit en italien les ouvrages des plus fameux jansénistes, tels que la "Préparation à la mort" du Père Quesnel, les "Principes et règles de la vie chrétienne" de Le Tourneux, et les "Maximes" de la marquise de Sablé. Bottari ajouta lui-même à cette *Traduction* d'amples commentaires. Fabroni, ayant remarqué que les ouvrages écrits en latin étaient ceux qui réussissaient le mieux à Rome, publia dans cette langue une *Vie du pape Clément XII*, qui, quoique très-médiocre, au style près, fut bien accueillie par le cardinal Neri Corsini, qui présenta l'auteur au maître du sacré palais. Fabroni fut choisi peu de temps après pour prononcer un *Discours* latin sur l'Ascension, dans la chapelle pontificale et devant Benoît XIV. Ce pape saisit bientôt l'occasion de lui faire du bien, en levant les obstacles que Fabroni trouvait pour se faire admettre parmi les patriciens de Pise. Malgré son dévouement à la cause de Jansénius, Fabroni, n'avançant pas dans la carrière ecclésiastique, se rendit à Florence en 1767, où ses amis lui avaient fait espérer la place de prieur du chapitre de la basilique de Saint-Laurent. Le grand-duc Léopold la lui accorda en effet, et quelque temps après il fut créé provéditeur de l'université de Pise. Le nouveau pape Clément XIV l'avait aussi nommé, à la recommandation du grand-duc Léopold, l'un des prélats de la chambre pontificale. Bientôt après Fabroni conçut le dessein de visiter les principales villes de l'Europe. Il avait déjà voyagé en Italie; il se rendit à Paris, et parcourut successivement la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Revenu en Italie, il se fixa à Pise, où il partagea son temps entre les devoirs de son emploi et l'étude des lettres, et travailla, de concert avec plusieurs autres savants, à la rédaction du "Giornale de' letterati", dont ils publiaient 4 vol. par an, et qui est composé de 104 vol. in-12. Lorsque Fabroni sentit approcher sa fin, il se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée "Saint-Cerbon", dans un couvent de franciscains. Il parut se repentir de son peu de ménagement pour les jésuites; et, comme si son animosité n'avait été nourrie que par la prospérité de ces religieux, il cessa de les haïr lorsque leur ordre eut été supprimé et qu'il les vit malheureux. Ayant quitté sa solitude pour revenir à Pise, il y expira le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui seculis* XVII *et* XVIII *floruerunt*, Pise, de 1778 à 1799, 18 vol. in-8°. Deux autres volumes ont paru après la mort de l'auteur, à Lucques, 1804 et 1805. Cette collection biographique renferme 154 *Vies*, y compris celle de l'auteur, écrite par lui-même. Toutes ces *Vies*, excepté vingt-une, sont de la plume de Fabroni. Cet ouvrage, remarquable par l'élégance du style et l'exactitude

des détails, a obtenu dans le monde savant un succès mérité.

* **FABRONI** (Jean), chimiste et savant italien, né à Florence en 1746, mort dans cette ville le 17 décembre 1822, fut envoyé à Paris en 1778, par le grand-duc de Toscane, pour assister à une réunion de savants chargés de trouver un système de poids et mesures à l'usage de tous les peuples civilisés. Il était employé au cabinet d'histoire naturelle de Florence, qu'il contribua, sous le grand-duc Léopold, à enrichir et à rendre l'un des plus beaux de l'Europe. Employé sous tous les gouvernements qui se succédèrent en Toscane après l'invasion des Français, il fut membre de la députation des finances de la reine régente d'Etrurie (*Voy.* Marie-Louise), veuve de Louis Ier de Bourbon. Quand la Toscane fit partie de l'empire français, Napoléon le nomma maître des requêtes, conseiller d'état, puis directeur général des ponts et chaussées pour les départements au-delà des Alpes. Appelé au corps législatif par le département de l'Arno, il obtint ensuite la croix de la Légion-d'Honneur, et les titres de baron et de commandant de l'ordre de la Réunion. Fabroni était, en outre, un des quarante de l'Académie dite « la Société italienne », et de celle des « Géorgophiles », correspondant de l'Institut de France, professeur honoraire des universités de Pise et de Wilna, etc. La chute de Napoléon ayant ramené en Toscane le grand-duc Ferdinand III, ce prince appela auprès de lui Fabroni, le nomma directeur de la monnaie de Florence, commissaire royal des forges et des mines, et le décora de la croix de l'ordre du Mérite. Dans ces divers emplois, il eut le rare avantage d'avoir beaucoup d'amis et presque pas d'ennemis. Il laissa les ouvrages suivants, tous, excepté un seul, écrits en italien : | *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, ou *Exposition du véritable plan pour cultiver les terres avec le plus grand avantage et pour se passer des engrais ;* traduit en français, Paris, Nyon l'aîné, 1780, in-12 ; | *Du ver à soie et du* byssus *des anciens*, Pérouse, 1782, in-8°, fig. L'auteur pense que la soie est le « byssus » antique ; mais le « byssus » n'est autre chose que le duvet des chèvres de Cachemire ; | *Instructions élémentaires d'Agriculture ;* Venise, 1787, in-12 ; Turin, 1791, in-12, avec des « Notes » du docteur J. Giobert ; traduit en français par Alex. Vallée, 1805, in-8°. L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du grand-duc de Toscane Léopold Ier. | *Dissertations sur la manière de perfectionner les vins des états romains*, Rome, 1795, in-8° ; | *Discours sur une singulière espèce de briques*, Venise, 1791. Ce sont des briques fabriquées avec une substance appelée « farine fossile », découverte en France par Faujas de Saint-Fonds, et qui rend les briques flottantes. | *Nouveau thermomètre stationnaire*, en 1795 ; | *Sur l'antiquité, les avantages et la méthode de la peinture encaustique*, 2e édition, Venise, 1800, in-8° ; | *Synopsis plantarum horti botanici regii florentini*, Florence, 1794, in-4° ; | *Les loisirs de la campagne,* ou *Libre Discussion sur quelques raisonnemens populaires*, 1800, in-8° ; | *De l'économie rurale des Chinois*, Venise, 1802, in-8° ; | *La*

Bibliothèque, Modène, 1803. Cette *Bibliothèque* est une lettre adressée au P. Pozzeto des Écoles-Pies, dans laquelle il donne un excellent moyen de préserver les livres des insectes. | *Origine et civilisation des anciens habitants de l'Italie*, Florence, 1803, in-8°; | *Des approvisionnements publics*, Florence, 1804, in-8°; | *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4°; | *La Statère philippique*, ou *Essai sur le titre et la bonté de l'or natif*, Florence, 1808. La "statère" est une monnaie macédonienne. | *Du bronze et des autres métaux connus de l'antiquité*, Livourne, 1810. Fabroni publia ces trois derniers écrits lorsqu'il était directeur de la maison des monnaies, auxquelles ils se rapportent. Il a donné divers *Mémoires* dans plusieurs journaux périodiques, notamment au "Journal de physique" (de 1799 à 1800); et il fut un des rédacteurs des "Mémoires de la société agraire" de Florence.

FABROT (Charles-Annibal), jurisconsulte d'Aix en Provence, où il naquit l'an 1580. Ses connaissances dans la jurisprudence civile et canonique lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde-des-sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis 8 années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes* sur les "Institutes de Justinien". Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable et utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de 2,000 livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction* du "Basilicon"; c'est la collection des lois romaines dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avait été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La *Traduction* coûta à Fabrot dix années d'application constante, et lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en 1647, à Paris, en 7 vol. in-fol. Il faut y joindre le supplément par Ruhnkenius, Leyde, 1665, in-folio. En 1649, Fabrot publia une Édition des "Œuvres" de Cédrène, de Nicétas, d'Anastase le bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des "Institutes" de Théophile Simocrate, qu'il enrichit de *Notes* et de *Dissertations*. On a encore de lui | des *Observations* sur quelques titres du Code Théodosien; | un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; | quelques *Maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'"Histoire ecclésiastique", sur les papes, | et plusieurs *Traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des "Œuvres" de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes *Notes* aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive

qu'il mit à ce grand ouvrage lui causa une maladie dont il mourut le 16 janvier 1659, à Paris, à l'âge de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme des *Commentaires* sur les "Institutes" de Justinien, des *Notes* sur Aulu-Gelle, et le *Recueil des ordonnances ou Constitutions ecclésiastiques*, qui n'avaient pas encore vu le jour, en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la "Bibliothèque du droit canon", publiée en 1661 par Voël et Justel.

* FABRY (Jean-Baptiste-Germain), né en 1780 à Cornus, diocèse de Vabres, mort le 4 janvier 1821, prit de bonne heure, au sein d'une famille estimable, le goût et les habitudes de la religion. Envoyé à Paris pour y faire ses études de droit, ses principes et sa conduite ne se démentirent point au milieu des dangers de la capitale. Il fut reçu avocat en 1804, et se livra à des travaux plus utiles que des plaidoyers. Partisan zélé de toutes les bonnes doctrines, il chercha à les répandre en publiant un recueil qui fut commencé en 1805, sous le titre de *Spectateur français au* XIXe *siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*. Cette collection, où il y a de bonnes choses, et qui fut achevée en 1812, forme 12 vol. in-8°; un 13e volume a été publié en 1827 par M. Henrion, Paris, J.-J. Blaise. Fabry publia de plus : *Chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne, ou Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon, sur la vérité de la religion*, formant un corps d'ouvrage, 2 vol. in-12. Depuis la restauration, il composa successivement plusieurs écrits, à aucun desquels il ne mit son nom : | *La Régence à Blois*, ou *Les derniers moments du gouvernement impérial*, 1814, in-8°; | *Itinéraire de Buonaparte de Doulevent à Fréjus*, 1814, in-8°; | *Itinéraire de Buonaparte de l'île d'Elbe à l'île Sainte-Hélène*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de* 1815 *et* 1816; | *Le génie de la révolution, considéré dans l'éducation*, ou *Mémoires pour servir à l'instruction publique depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*. On y trouve des pièces très-curieuses sur les moyens pris à différentes époques de la révolution, pour pervertir l'éducation. | *Monuments de la reconnaissance nationale, votés en France depuis* 1789, in-8°, 1819; | *Les Missionnaires de* 1793, in-8°, 1819. C'est son meilleur livre. Fabry se proposait de faire une Histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres; il avait déjà commencé des recherches à cet égard; personne n'était plus en état que lui de traiter ce sujet; il connaissait parfaitement la révolution et son esprit, et il la jugeait très-bien dans ses causes, ses moyens et ses résultats; il est à regretter qu'il n'ait pas terminé ce travail. Cet homme, d'un commerce agréable, d'un jugement solide, d'une conduite soutenue, aurait pu être très-utile à la religion et à la société, par la direction qu'il avait donnée à ses travaux, et par des exemples de vertu et de piété plus puissants encore.

FACCIARDI (Christophe), né [à Verruchio ou Verrucolo], dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la pro-

vince de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistants, qu'avant de sortir de l'église ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander. L'on a de lui : | *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590; Venise, 1597 et 1605; | *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ verruchinæ*, in-8°, Venise, 1600; | *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta*; | *Meditazioni de' principali misterj della vita spirituale*, in-4°, 1599.

* FACCIOLATO (Jacques), professeur de logique de l'université de Padoue, né à Toreglia près cette ville, dans les monts Euganées, mort en 1769, consacra toute sa vie à des recherches sur des méthodes pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont: | Une nouvelle édition du Dictionnaire en sept langues, connu sous le nom de "Calepin", Padoue, 1718, 2 vol. in-folio, depuis plusieurs fois réimprimé. | *Ortografia moderna italiana con qualche cosa de lingua per uso del seminario de Padova*, 1721, in-4°. | *Orationes latinæ*, Padoue, 1744 et 1767, in-8°. Ce sont les *Harangues* qu'il prononçait chaque année à l'ouverture des études. | *De gymnasio patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8°. | *Fasti gymnasii patavini ab anno 1268 ad annum 1752*, Padoue, 1757, in-4°. | *Epistolæ latinæ*, Padoue, 1765, in-8°. Il contribua beaucoup au grand Dictionnaire latin, publié par Forcellini.

FACIO [ou Fazio] (Barthélemi), né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Gènes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alfonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : | *De bello veneto claudiano, seu inter Venetos et Gennenses*, Lyon, 1578, in-8°, etc.; | une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin; | *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24; | un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par l'abbé Méhus; | Traduction latine de l'"Histoire d'Alexandre-le-Grand", en grec, par Arrien; | quelques *Opuscules*, mis au jour par Trecher, à Hanovre, 1611, in-4°. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute "des trois chapitres". Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beau-

coup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant P. Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le XVIe siècle, cent fables d'Ésope, distribuées en cinq livres. Pie IV de Médicis, qui se l'était attaché quand il était cardinal, l'engagea à faire ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *Recueil de fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à saint Charles-Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4°, à Paris en 1797, in-12, sous le titre de *Phædrus alter*, et depuis à Londres, 1743, in-4°, orné de planches, fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Le professeur L. Tranquille Denyse les traduisit en prose en 1699, et Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, in-12, Amsterdam, 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne était aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : | *Censura emendationum livianarum Sigonii*; | *De metris comicis*, | une *Édition* de Térence; | des *Remarques* sur Catulle et sur plusieurs ouvrages de Cicéron; | *Dialogi antiquitatum*, etc.; | *In lutheranos elegiæ*. Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles-Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivait dans le temps où les Fables de Phèdre n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que 20 ans après la première édition des Fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

* FAESI (Jean-Conrad), né à Zurich en 1727, mort en 1790, fut curé de Flach, village près de Schaffouse. Il laissa plusieurs ouvrages historiques écrits en allemand, parmi lesquels on distingue les suivants : | *Description géographique et statistique de la Suisse*, de 1765 à 1768, 4 vol. in-8°; | *Mémoires sur divers sujets de l'Histoire ancienne et moderne*, 1765, 2 vol. in-4°, | *Histoire de la paix d'Utrecht*, 1770. Il donna aussi une *Traduction* de l'"Histoire d'Afrique et d'Espagne", de Cardone, etc.

FAGAN (Christophe-Barthélemi), naquit à Paris en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait malheureusement du talent pour le théâtre. Il travailla tour à tour pour les Français, les

Italiens, et pour la foire. On remarque dans toutes ses pièces un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* et *La Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, et, si on ose le dire, au-dessus de quelques petites pièces de Molière. [Ces deux comédies, ainsi que *Les Etourderies* et *les Originaux*, sont restées au théâtre. Fagan composa sept *Opéras-comiques* en société avec Panard, dont il se rapprochait beaucoup par le talent, le caractère et le genre de vie.] Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différents ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornements dont il a accompagné cette édition sont un Eloge historique de l'auteur, et une Analyse de ses œuvres. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755.

FAGE, ou BUCHLIN (Paul), "Fagius", né à Rheinzaberu dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Contorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns : | *Apophthegmata patrum, Sententiæ morales*, 1542; in-4°; | *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4°; | *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4°; | *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (Raimond DE LA), naquit en 1648 à Lille en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parents, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna, au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

*FAGES (Joseph), chirurgien, né à Toulouse, le 1er août 1764, de parents qui étaient sans fortune, mort le 4 juin 1824, entra à 14 ans au service de l'hôpital de St-Joseph de la Grâce; à 18 ans, il faisait déjà un cours de chirurgie et d'accouchement. Un concours ayant été ouvert en 1785 à Montpellier, pour une place de premier chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de cette ville, le jeune Fages vint disputer cet emploi; mais, quoique sa supériorité fût incontestable, il ne l'obtint point alors, les usages voulant que cette place fût donnée à celui qui occupait la place inférieure; ce ne fut que quelque temps après, et à la suite d'un nouveau concours, qu'il réussit. Il se livra dès lors à plusieurs travaux scientifiques et pratiques, relatifs à sa profession; plusieurs médailles lui furent décernées par l'académie royale de chirurgie; le célèbre Louis appré-

cia son talent, et, à plusieurs reprises, il l'invita à se rendre auprès de lui. En l'an IV, Fages fut nommé chirurgien en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, et peu de temps après il eut le même titre à l'hôpital militaire de Montpellier. Aux leçons théoriques qui étaient les seules que l'on donnât à l'ancienne université, Fages ajouta un cours de chirurgie clinique, qu'il fonda lui-même. Malgré ses talents, des inimitiés particulières empêchèrent qu'on ne le comprît parmi les professeurs, lors de la réorganisation de la faculté de médecine de Montpellier, et ce ne fut qu'après deux concours brillants qu'il obtint la chaire de médecine opératoire. Si d'un côté l'on admirait son habileté dans l'art de guérir, de l'autre on n'était pas moins étonné de la facilité de son élocution, de l'érudition dont il faisait preuve, et de l'exactitude de ses observations.

* FAGET DE BAURE (Jean-Jacques), ancien avocat au parlement de Pau, né à Orthez, le 30 octobre 1755, d'une ancienne famille de magistrature, mort à Paris le 30 décembre 1817, termina ses études au collége de Juilly. A 19 ans, il était avocat-général au parlement de Pau. Privé de cette place, il vécut dans la retraite jusqu'en 1809 : Buonaparte le nomma alors rapporteur du conseil du contentieux de sa maison. Faget de Baure, élu en 1810 membre du corps-législatif, y siégeait encore en 1814, époque du retour des Bourbons, auquel il adhéra le 6 avril, en signant l'acte de déchéance de Buonaparte. Appelé en 1811 à la cour impériale de Paris, il en était devenu l'un des présidents, et il fut conservé à la cour royale sous Louis XVIII. Pendant la session législative qui eut lieu en 1814, il monta plusieurs fois à la tribune. Son dévouement à la famille royale éclata surtout au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe. Après la seconde rentrée des Bourbons on le comprit au nombre des membres du conseil royal de l'instruction publique; il fut d'ailleurs deux fois revêtu de la députation par le département des Basses-Pyrénées et de la vice-présidence de la chambre. Il siégeait au côté droit. On a de lui : | divers Morceaux *de littérature*, notamment des *Vers sur le Dante*, insérés sans nom d'auteur dans le « Spectateur du Nord »; | *Histoire du canal du Languedoc*, rédigée sur les pièces authentiques, etc., Paris, 1805, in-8° ; | *Essai historique sur le Béarn*, Paris, 1818, in-8°, ouvrage posthume.

*FAGGI, ou DE FAGGIIS (Ange), appelé aussi quelquefois SANGRINO, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né vers l'an 1500, est un des religieux qui ont le plus illustré l'ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du mont Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus : il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très-versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Il écrivait avec une facilité étonnante sur quelque sujet qu'on lui proposât. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement

du mont Cassin et dans celui de la congrégation dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Le pape Pie V, qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très-avancé, dom Faggi se démit de ses places, pour consacrer à Dieu tous ses moments, et mourut au mont Cassin, le 17 mars 1593, âgé de 93 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : | *In psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi, Paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°, 1575 ; | *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in-4°, 1565; | *Speculum et exemplar christicolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4°, 1626 ; | *Traité sur l'oraison des 40 heures*, Florence, 1583 ; | *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; | *Officium 40 horarum, vario metri genere*, 1583 ; | *Sentiments d'un pécheur en présence du très-saint Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1583 ; | *Psautier de la Sainte Vierge*, en prose et en vers saphiques; | *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prosper Martinengo ; | *Dialogues sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*; | enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, *des Sermons*, etc.

* FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète burlesque né à Florence en 1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apatistes. Il commença dès lors à composer des *Comédies* dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plaisants : ce qui ne l'empêcha pas d'occuper plusieurs places dans la magistrature florentine. Il laissa des poésies burlesques sous ce titre : | *Rime piacevoli di Giam-Battista Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in 8°, réimprimés à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8°. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant, quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celles de Berni. Ses *Comédies*, imprimées à Florence, 1734-36, 7 vol. in-12, écrites aussi dans le style facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé.

* FAGNAN (Madame Marie-Antoine), née à Paris, dans le XVIIIe siècle, publia deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier intitulé *Kanor*, conte traduit du sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges ; le second, qui a pour titre : *Miroir des princesses orientales*, est un miroir qui révèle ce qui se passe au fond des cœurs. Lesage en a pris les idées pour le fond de son opéra du " Miroir magique ". On doit encore à cette dame une bagatelle publiée dans le "Mercure de France", sous le titre de *Minet bleu et Louvette*, et réimprimé depuis plusieurs fois. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laide. L'obscurité dans laquelle s'est enveloppée cette dame auteur fait qu'on ignore l'époque précise de sa mort, qu'on croit cependant être arrivée en 1770.

FAGNANI, ou FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste consulté à Rome comme l'oracle de la juris-

prudence, fut pendant 14 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Il perdit la vue à l'âge de 44 ans, et ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le *Commentaire*. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser avec tant d'exactitude.

*FAGNANO (Jean-François DE TOSCHI), archidiacre de Sinigaglia, est auteur de différents *Mémoires* de géométrie et d'*Analyses*, insérés en partie dans les journaux de Leipsick de 1774, 1775 et 1776.

FAGON (Gui-Crescent), fils d'un commissaire des guerres, [naquit à Paris, le 11 mai 1638, dans le Jardin des plantes de cette ville dont Guy de La Brosse, son oncle, était fondateur et intendant; il] fut destiné de bonne heure à la médecine, et prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, avait entrepris de repeupler le Jardin royal, le livre commun de tous les botanistes; Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur de botanique et de chimie au Jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1680 pour premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfants de France. Enfin, Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu sur-intendant du Jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très-faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718 : il était âgé de près de 80 ans. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller d'état ordinaire au conseil royal, intendant des finances, mort à Paris, le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition

très-variée et embellie par l'heureuse facilité de la parole. Son cœur était encore au-dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au Catalogue du Jardin royal, publié en 1665 sous le titre d'"Hortus regius". Il orna ce recueil d'un petit *Poème* latin, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui, *Les qualités du Quinquina*, Paris, 1705, in-12. [On trouve son "Eloge" très-détaillé dans la "Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine", par J.-A. Hazon.]

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui : | *Traité des Contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; | *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., | et d'autres ouvrages de théologie morale qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce ; mais son goût le porta vers l'étude de la physique ; il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua le mercure à l'esprit-de-vin, dont il s'était servi jusque là pour les thermomètres, et rendit compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les thermomètres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixes, différents de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32e degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr ; et que, s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort en 1740, dans un âge peu avancé. [On a encore de ce physicien cinq *Mémoires*, qu'on trouve dans les "Transactions philosophiques", année 1724.]

FAIEL [ou FAYEL], (Eudes DE), seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renault, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit ; mais, comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrazins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avait reçus d'elle à son départ ; il l'engagea,

aussi à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seignenr, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et, poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce mets, lui dit-il, a dû vous paraître excellent, car c'est le cœur de votre amant. » En même temps, pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer que «puisqu'elle avait mangé si noble viande, elle ne prendrait plus de nourriture»; ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191 : elle a fourni le sujet d'une tragédie à de Belloy et d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas long-temps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée. (*Voyez* "Mémoires historiques sur la maison de Coucy et sur la dame de Faïel", par de Belloy, citoyen de Calais.) — On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorgas (*Voyez* ce nom); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie, à moins de supposer que les "Mémoires" de de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas; ce qui, dans ce siècle où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant. Eh! que ne ferait pas un bel-esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible!

* FAIGUET DE VILLENEUVE (Joachim), d'abord maître de pension à Paris, et ensuite trésorier de France au bureau de Châlons en Champagne, né à Moncontour en Bretagne, le 16 octobre 1705, mort en 1780, inséra dans l'"Encyclopédie" plusieurs articles : on distingue les mots : *Citation, Dimanche, Epargne, Etude.* Depuis il livra à l'impression : | *L'Économe politique*, contenant des moyens pour enrichir et perfectionner l'espèce humaine, Paris, 1763, in-12. Dans une des dissertations que ce traité renferme, l'auteur propose l'établissement d'une régie ou compagnie perpétuelle dans le royaume, pour recevoir les petites épargnes des artisans, des domestiques, etc. : c'est le but de la "Société des artisans", fondée dans ces derniers temps. Faiguet a reproduit plusieurs exemplaires de son ouvrage, sous ce titre : | *l'Ami des Pauvres*, ou *l'Économe politique*, etc., 1766, in-12; il y a joint un *Mémoire sur la diminution des fêtes*, imprimé avec des signes ou caractères nouveaux qui le rendent fort difficile à lire. Cet écrivain pensait que notre ortho-

graphe devait être rapprochée de la prononciation ; | *Mémoires sur la conduite des finances et sur d'autres objets intéressants*, Amsterdam, 1770, in-12; | *Légitimité de l'usure légale*, où l'on prouve son utilité, etc., Amsterdam, Rey, 1770, in-12. L'auteur discute, dans ce volume, les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament sur l'usure; | *l'Utile emploi des religieux et des communautés*, ou *Mémoire politique à l'avantage des habitants de la campagne*, Amsterdam, 1770, in-12. Faiguet se fit encore connaître par différents morceaux de prose et de vers insérés au "Mercure" et dans d'autres journaux. Il inventa, pour le service des armées, une sorte de fours mobiles et portatifs, dont les "Mémoires de l'académie des sciences", année 1761, font une mention honorable; il est aussi le premier qui ait fabriqué en France un pain composé avec trois parties égales de froment, de seigle et de pommes-de-terre. Faiguet, comme le démontre cet article, était malheureusement imbu des idées nouvelles.

FAIL (Noël DU), seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, et conseiller au parlement de Rennes, au XVIe siècle, fut ami d'Éginard Baron, et de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et que l'on ne peut guère lire. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes et Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; | et les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi, sous le titre de *Propos rustiques*, en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

*FAILLE (Jean-Charles DE LA), jésuite, né à Anvers en 1597, professa les mathématiques avec réputation à Dôle et à Louvain, passa ensuite à une chaire de la même science fondée à Madrid, fut appelé à la cour pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche, accompagna ce prince dans ses voyages en Catalogne, à Naples et en Sicile, et mourut à Barcelonne en 1652. On a de ce savant religieux : | *Theses mechanicæ*, Dôle, 1625; | *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4°.

FAILLE (Germain DE LA), né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des "Jeux Floraux" en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui : | les *Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière "Histoire de Languedoc" (du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité, qu'il craignait de trahir, ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps; | un *Traité de la noblesse des capitouls*, en 1707, in-4°; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. [Les *Poésies* de de La Faille ont été insérées dans le "Recueil des Jeux Floraux".]

* FAINI (Diamante), dame

poète, naquit en 1725, en Italie, à Savallo, dans le Brescian. Son père, Antoine Medaglia, médecin dans la petite ville de Castrezato, lui enseigna les éléments de la langue latine. Elle cultiva aussi la langue française, l'astronomie, la philosophie, les mathématiques, et même la théologie. Elle avait composé à 15 ans des *Sonnets* qui firent l'admiration des connaisseurs, et ces premiers succès la déterminèrent à faire de la poésie sa principale occupation. Quand elle fut mariée, retirée avec son mari à Salo, ville située sur les bords enchanteurs du lac de Garde, elle sut allier les devoirs de mère et d'épouse avec son amour pour l'étude, et son goût pour la poésie. Dès l'âge de 40 ans, renonçant à toute lecture profane, elle ne s'occupa plus que de livres saints. Madame Faini mourut le 13 juin 1770, et sa fin fut celle d'une véritable chrétienne. Elle avait été reçue dans l'académie des Arcades de Rome et dans plusieurs autres. Ses *OEuvres en prose et en vers*, imprimées à Salo, en 1762 et 1771, par Pontara, 1 vol. in-8°, contiennent des *Lettres* familières qui prouvent qu'elle n'écrivait pas avec moins de talent en prose qu'en vers. Ses *Poésies* roulent ordinairement sur des sujets moraux ou sacrés. La "Vie" de l'auteur a été insérée dans la 2e édition.

* FAIPOULT ou FAYPOULT (Guillaume-Charles), chevalier de Maisoncelles, administrateur, né en 1752 d'une famille noble de Champagne, était capitaine du génie à l'époque où le gouvernement français envoya des secours aux insurgés de l'Amérique du Nord. Il sollicita la faveur de faire partie de cette expédition : le refus qu'il essuya du ministre de la guerre le détermina à donner sa démission. Les principes proclamés en 1789 eurent en lui un chaud partisan. Secrétaire-général du ministre de l'intérieur sous Roland et Garat, il fut banni en vertu du décret qui chassait les anciens nobles, revint à Paris sous le Directoire, et publia un ouvrage assez médiocre intitulé : *Essai sur les finances*, an III (1795), in-8°. Peu de temps après on le nomma ministre des finances, et sous son ministère les planches des assignats furent brisées. Un an après, on lui ôta ce portefeuille. Nommé ministre plénipotentiaire à Gênes, il fut envoyé de Gênes à Milan, de Milan à Rome, et enfin à Naples ; il présida ainsi à l'organisation de presque toutes les républiques de l'Italie. Une querelle qu'il eut avec le général Championnet, et qui amena la destitution de celui-ci, devint après le 18 fructidor le motif d'une proscription contre Faipoult. Dénoncé en 1799 comme dilapidateur, il fut poursuivi par le tribunal criminel de la Seine ; ces poursuites s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Après le 18 brumaire, Buonaparte, premier consul, le nomma préfet de l'Escaut, qu'il administra jusqu'en 1808, date de sa destitution. Joseph, élevé sur le trône d'Espagne, nomma Faipoult ministre des finances, et celui-ci occupa ce poste jusqu'à la fin de 1813, époque où il revint en France avec l'armée et la cour du nouveau roi. Buonaparte lui confia alors une mission importante en Italie; mais les événemenis l'empêchèrent de terminer ses négociations. En

1815, au retour de Buonaparte, Faipoult, nommé préfet de Saône-et-Loire, contribua sans doute à exalter les habitants de ce département, qui se levèrent presqu'en masse pour se réunir à l'armée du général Lecourbe : il chercha aussi à défendre la ville de Mâcon, qui, malgré ses efforts multipliés, tomba au pouvoir des Autrichiens. Jeté dans une prison, il reçut ensuite du général autrichien Frimont l'ordre de continuer à administrer le département. Remplacé bientôt après par le gouvernement royal, il quitta Mâcon, alla dans les Pays-Bas et fut reçu presqu'en triomphe à Gand. Cette cité a fait placer son portrait en pied dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, où on le voit encore. Faipoult revint en 1816 à Paris, où il mourut dans un état voisin de l'indigence, au mois d'octobre 1817.

* FAISTEMBERGER (Antoine), peintre d'Inspruck, né en 1678, mort à Vienne, l'an 1720, excellait dans le paysage. Les siens sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimait à représenter des chutes d'eau et des solitudes.—*Son frère Joseph, dont il fut le maître, avait si bien imité sa manière, que l'on confond souvent leurs tableaux.

* FAITHORNE (William), peintre et graveur anglais, né en 1616, mort en 1691, fut banni de son pays pour n'avoir pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwel. A son retour en Angleterre, il se livra particulièrement à la gravure. On cite de lui une *Sainte-Famille*, d'après Vouet, et le *Christ au tombeau*, d'après Van-Dyck. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. Il a publié un *Traité sur l'art de la Gravure*, en 1662.

FAIRFAX (Thomas), l'un des chefs des parlementaires, et général de leur armée, [né à Denton en Yorckshire en janvier 1611, fit ses premières armes en Hollande. Rentré en Angleterre, il reçut du parlement, au commencement de la guerre civile, une commission de général de cavalerie, et peu après, en 1645, il succéda à Essex dans le commandement général des troupes parlementaires; le 24 juin de la même année,] il mit en déroute l'armée de Charles Ier à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, ses canons et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford, battit ensuite le prince de Galles, força Excester après deux mois et demi de siége, et obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge, et cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles Ier livré à la chambre de justice, ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en avril 1667. C'était un homme sombre, hypochondriaque, et, au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait. [Il fut, sans le savoir, l'instrument docile de

Cromwel, qui le porta souvent, en le trompant sur ses intentions, à des actions dont le véritable but lui eût fait horreur. Ce fut ainsi que, tout éloigné qu'il était de vouloir la mort du roi, il y contribua cependant par les fausses démarches que Cromwel lui fit faire.]

*FAKHR EDDYN-RAZY, historien arabe, que le baron de Sacy fait vivre vers la fin du VIIe siècle de l'hégyre et au commencement du VIIIe (vers l'an 1300 de J.-C.). Il est connu par une *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes que possède la bibliothèque du roi. Cette *Histoire* est divisée en deux parties, dont la première traite des principes du gouvernement, des qualités nécessaires à un prince, et des défauts qu'il doit éviter; la seconde présente succinctement les différentes dynasties qui ont gouverné l'empire fondé par les Arabes, en commençant par les premiers califes. Cette *Histoire*, quoique abrégée, mériterait, par l'importance des faits qu'elle renferme et les réflexions de l'auteur, de passer dans notre langue. Le baron de Sacy en a publié trois extraits dans sa "Chrestomathie arabe", savoir: | l'*Histoire du califat de Haroun-al-Raschîd;* | l'*Histoire du califat de Mostassem*, dernier prince abasside; | le chapitre intitulé: *Des droits des souverains sur leurs sujets.*—Il ne faut pas confondre cet historien avec le docteur du même nom, né en 1150.

*FAKHR-ENNISA (Chohd'eh), fille célèbre, qui mérita le surnom de "la gloire des femmes", naquit à Bagdad vers l'an 1088 de J.-C., professa la jurisprudence et la théologie, et compta parmi ses disciples les hommes les plus distingués et les docteurs les plus fameux de son siècle. Elle passa sa vie dans le célibat, uniquement occupée de ses études, et mourut le 1er juillet 1178 de J.-C., ou 574 de l'hégyre.

*FALB (Remi), religieux bénédictin de l'ordre de Cîteaux à Furstenfeldbruck, et excellent musicien, a laissé: *Sutor non ultra crepidam, seu Symphoniæ sex*, pour 2 violons et basse, Augsbourg, 1747, in-folio.

*FALBAIRE (Charles-Georges FENOUILLOT DE), auteur dramatique, né à Salins le 16 juillet 1727, mort le 23 octobre 1800, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, à Paris, et obtint un emploi dans les finances, qui, en lui assurant une existence honnête, lui laissa le temps de se livrer à son goût pour la littérature. Il débuta par l'*Honnête criminel*, drame en 5 actes et en vers, qui fut joué à Paris en 1770, et à Versailles en 1778. On a prétendu que l'auteur avait eu en vue de présenter dans la pièce un événement réel. (*Voy.* FABRE.) Il paraît plus probable que l'*Honnête criminel* est simplement l'imitation d'un drame espagnol de Jovellanos, qui porte le même titre. Ce drame eut un grand succès, et fut traduit en allemand et en hollandais. Les autres ouvrages de Falbaire, sont: | *Les deux Avares*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes. Cette production est assez fade, et Grimm en fait une critique sévère dans sa "Correspondance". | *Le Fabricant de Londres*, drame en 5 actes et en prose, joué sans succès à Paris, le

12 janvier 1771. La plaisanterie d'un homme du parterre ne contribua pas peu à le faire tomber : lorsqu'au 5e acte on vint annoncer la banqueroute du *Fabricant,* il s'écria : «J'y suis pour vingt sous» (prix de son billet). Cependant cette pièce, traduite en allemand et en italien, a été jouée avec succès sur les théâtres de Vienne et de Vicence. | *L'Ecole des mœurs*, drame en 5 actes et en vers, jouée sans succès en 1776 et 1790. C'est une pièce froide, et qui n'a aucune situation attachante. | *Les Jamabos*, ou *les Moines japonais*, tragédie en 5 actes, qui pèche par le plan, le style et l'action ; ce n'est qu'une mauvaise pièce dirigée contre les jésuites : ils n'avaient rien à craindre d'un si faible adversaire.

FALCAND (Hugues), Normand d'origine, trésorier de Saint-Pierre de Palerme dans le XIIe siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournai, in-8°, Paris, 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua, l'an 40 avant J.-C., la loi "Falcidie", ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers : c'est ce qu'on nomma "la Quarte falcidie". On pouvait disposer du reste.

* FALCK ou FALK (Jean-Daniel), poète satirique allemand, né à Dantzick en 1770, embrassa d'abord la profession de son père, qui était perruquier. Il consacrait ses épargnes à acheter quelques livres, qu'il dévorait pendant ses moments de loisir; mais, comme ses parents empêchaient ses lectures, il les faisait souvent dans la rue auprès d'une lanterne, même pendant la saison la plus rigoureuse : les poètes allemands étaient ses auteurs favoris. Il obtint cependant d'apprendre la musique, et y fit des progrès étonnants. La langue anglaise lui devint bientôt familière, sous la direction d'un maître qui lui avait permis d'assister "gratis" à ses leçons. Enfin ses parents se déterminèrent à lui faire continuer ses études au Gymnase de sa ville natale; il les termina à l'université de Halle. Embrassant la profession d'homme de lettres, il fit paraître plusieurs pièces de vers dans le genre satirique et à l'imitation de Boileau. La considération qu'il acquit par ses ouvrages lui fit obtenir en 1778, du grand-duc, la place de conseiller de légation. En 1796, il conçut l'idée d'un *Annuaire* orné de gravures et de caricatures, dans le but de parodier les classiques anciens et modernes, et de faire voir, dans des observations critiques, les préjugés de chaque siècle : cet *Annuaire*, qui parut depuis 1797 jusqu'en 1803, lui attira beaucoup de désagrémens. Falck avait, dans ses *Satires,* attaqué les vices et les folies des hommes, comme dans les *Tombeaux de Kam* et dans son *Poème des Héros ;* plus tard, il s'abaissa jusqu'à des personnalités. Ses principaux ouvrages sont : | *Satires*, Leipsick et Altona, 1800, 3 vol. in-12. Les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume. | *Almanach des Amis des saillies et de la satire*, 1797-1803, 7 années, in-12. | *OEuvres choisies en prose de Swifft et d'Arbuthnot*, tradui-

tes en allemand, Leipsick, 1798-1799, 6 vol. in-8°. | *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8°; | *Nouveau Recueil de contes et de satires*, Berlin, 1804, in-8°. Falck rendit, en 1806 et en 1813, de grands services à la ville de Weimar et à toute la Saxe : la plupart des familles avaient été ruinées ou détruites dans l'invasion des Français : un grand nombre d'enfants se trouvaient abandonnés : Falck, qui venait lui-même de perdre quatre enfants, son bonheur et son espérance, vint au secours de ces victimes de la guerre, et se voua dès lors à leur éducation : ce fut dans ce but qu'il institua la "Société des amis dans le besoin". Après les avoir élevés, il songea à leur donner des états, fonda en conséquence des écoles de filature, de couture, de tricot, etc. Bienfaiteur de l'humanité, dont il avait été le censeur, il mourut à Weimar le 1er février 1826.

* FALCKENSTEIN (Jean-Henri DE), antiquaire allemand, né en 1682 en Silésie, mort en 1760, à Schwabach, fut chambellan du prince-évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du margrave d'Anspach de 1730 à 1738, et résident du margrave d'Erfürt jusqu'en 1740. Il écrivit en allemand un grand nombre d'ouvrages historiques et diplomatiques; les principaux sont : | *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-43-88, 4 vol. in-fol.; | *Chronique de Thuringe*, Erfürt, 1737-39, 3 vol. in-4°; | *Description de Nuremberg*, Erfürt, 1750, in-4°. | *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4°; | *Histoire du duché, ci-devant royaume, de Bavière*, Munich, 1793, 3 vol. in-folio.

*FALCO ou FALCON (Aymar), chanoine régulier de l'ordre de St-Antoine au XVe siècle, député de son ordre auprès du pape Clément VII (Jules de Médicis), et dictateur de l'ordre de St-Antoine à une époque où l'on jugea nécessaire d'investir un homme savant et expérimenté des pouvoirs les plus étendus pour soutenir les prérogatives de l'abbaye, a écrit | une histoire de son ordre sous le titre de *Antonianæ historiæ compendium*, etc., Lyon, 1534, traduite en espagnol par Fernand Suarès, Séville, 1613, | et quelques ouvrages théologiques.

*FALCONCINI (Benoît), né en 1657 à Volterra, évêque d'Arezzo, y mourut en 1724. On ne connaît de lui que *La Vita del nobil uomo et buon servo di Dio, Raffaello Maffey detto il Volterrano*, Roma, 1722.

* FALCONER (Guillaume), poète écossais, né à Edimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate l'"Aurore", et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. On a de lui : | un poëme en trois chants, intitulé *Le Naufrage*, Londres, 1762, écrit avec beaucoup de chaleur et de poésie : il a obtenu plusieurs éditions. Un premier naufrage que l'auteur avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui avait fourni le sujet de cet ouvrage. | Un *Poëme sur la mort de Frédéric, prince de Galles*; | une *Ode au duc d'Yorck*; | un *Dictionnaire de marine*, in-4°,

1760, estimé, réimprimé en 1809, avec des additions considérables.

*FALCONER (Thomas), savant anglais, né à Chester, en 1736, fit partie du collége d'Oxford, et composa quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque | *Devotions for the sacrament of the Lord's supper, etc.*, 1786, souvent réimprimé; | des *Observations sur le récit de Pline, touchant le temple d'Ephèse*, inséré dans le 11ᵉ vol. de l'"Archéologie"; | des *Tables chronologiques depuis le règne de Salomon jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand*, 1796, in-4°: il a traduit aussi du grec, du français et du latin les ouvrages suivans : | *Voyage d'Hannon*, éclairci par les relations des voyageurs modernes, 1797, in-8°; | le *Tocsin*, ou *Appel au bon sens*, 1798, in-8°; | *Voyage d'Arrien autour de la mer Noire*, 1805, in-4° : trois *Discours* et une *Dissertation géographique* font partie de cet ouvrage. Il avait préparé une *nouvelle édition de Strabon* qui a paru en 1807, latin-grec, par les soins de son neveu, 2 vol. in-fol.

* FALCONER (William), médecin anglais, né à Londres en 1743, mort à Bath en 1824, se recommanda autant par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis 1766 jusqu'en 1805, il écrivit en anglais sur divers sujets de médecine. On remarque : | *Essai sur l'usage des eaux de Bath*, 1770, 1775, 1790; | *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8°; | *Remarques sur l'influence du climat, etc.*, 1781, in-4°; | *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8°; | *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8°. Il a aussi traduit le *Voyage d'Arianne sur le Pont-Euxin*, auquel il a joint une *Dissertation géographique* et trois *Discours préliminaires*, 1805, in-4°.

FALCONET (Camille), né à Lyon le 1ᵉʳ mars 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le père Malebranche, qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une bibliothèque de 45,000 vol., de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur, trop savant pour être judicieux : | une *Traduction* du " Nouveau système des planètes", composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12; | des Éditions de la pastorale de "Daphnis et Chloé", traduite par Amyot, 1731, in-8°, avec des notes; | du " Cymbalum mundi ", par Périers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur. | Plusieurs *Thèses de médecine*. Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler, et parlait fort bien. Quiconque aimait les lettres trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir ;

mais il en avait beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très-bien la théorie, et brillait dans la consultation.

* FALCONET (Étienne-Maurice), sculpteur, naquit à Paris en 1716, d'une famille originaire d'Exilles en Piémont, et alliée à celle des célèbres médecins de ce nom. Elle était très-pauvre, et Falconet en tirait en quelque sorte vanité. Après avoir travaillé pendant quelque temps chez un mauvais sculpteur, il fut accueilli par Lemoine, et les progrès qu'il fit sous lui furent si rapides, qu'au bout de six ans il exécuta sa statue de *Milon de Crotone terrassé par le lion*, qui, en 1754, le fit admettre à l'académie, dont il fut ensuite professeur et recteur-adjoint. Il fit marcher de front l'étude des lettres avec son goût pour la sculpture, et il s'appliqua avec assez de succès aux langues latine et italienne. Catherine II l'appela, en 1766, pour exécuter la *Statue équestre de Pierre-le-Grand*. La conception de l'artiste est noble et grande; il représente le législateur de la Russie franchissant à la course un rocher escarpé; un serpent écrasé sous les pieds de son cheval est le symbole des obstacles qu'il a dû surmonter pour opérer la civilisation de ses vastes états. On choisit pour base de ce monument un bloc de granit d'un seul morceau, qu'on trouva dans un marais à quelques milles de Saint-Pétersbourg. Cette masse, longue de 37 pieds sur 22 de hauteur et 21 de largeur, pesait près de trois millions de livres. La fonte de la figure et du cheval, qui devait être coulée d'un même jet, ayant été manquée au milieu de l'opération, Falconet fit une seconde fonte et amalgama les deux parties de manière à ne laisser aucune trace de l'accident. C'est à cette époque qu'il perdit les bonnes grâces de l'impératrice, soit qu'elle ne fût pas contente de l'exécution, soit que l'artiste eût été desservi dans l'esprit de Catherine par les courtisans; ce qui paraît plus probable. Il ne lui fut pas possible de la revoir. A son départ même, il n'obtint pour toute récompense d'un travail de douze ans, que le prix convenu d'avance. Falconet, en se rendant en France, séjourna quelque temps en Hollande, et arriva à Paris en 1778. Curieux de visiter les monuments d'Italie, il se disposait à partir pour ce voyage, lorsqu'il fut atteint, le 3 mars 1783, d'une violente paralysie. Il survécut 8 ans à cet accident, privé de ses facultés physiques, et succomba à ses maux le 24 janvier 1791. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on remarque | *Pygmalion*, | la *Baigneuse*, | l'*Amour menaçant*, | un *Christ agonisant*, pour l'église Saint-Roch. Il fit encore pour la même église | une *Annonciation* | et les *Statues de Moïse* et du roi *David*. Avec de grands talents, cet artiste avait un caractère dur et hautain, et une telle idée des moyens de son art, qu'il prétendait que dans toutes les circonstances il pouvait produire autant d'illusion que la peinture. « En ce cas, lui dit un jour le peintre Dumont son ami, fais-nous donc un clair de lune avec ta sculpture? » Les ouvrages qu'il a publiés comme littérateur, sont : | *Réflexions sur la Sculpture*, 1761;

| *Observations sur la statue de Marc-Aurèle,* 1771 ; | des *Lettres* en réponse à des critiques, etc. Le Recueil des œuvres de Falconet a paru à Lausanne, 1781, 6 vol. Il en a été fait plusieurs éditions à Paris, dont la dernière chez Dentu, sous le titre d'*OEuvres de Falconet*, 1808, 3 vol., où l'on trouve une notice sur la "Vie" et les ouvrages de l'auteur, par Lévêque.

FALCONETTO (Jean-Marie), né à Vérone en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais son application assidue le rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo et Louis Cornaro furent ses mécènes. Il fut le premier qui donna les dessins des théâtres et des amphithéâtres des anciens, et qui introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éleva à Venise, à Padoue et à Vopo dans le Frioul, des édifices qui sont la preuve de ses talents. Il mourut à Padoue en 1534, et fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI (Julienne DE), morte à Florence, sa patrie, en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une règle aux "Oblates", ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérité. Elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (Octavio), prélat et antiquaire, de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *Discours*, en italien, *sur la Pyramide de Caïus Sextiüs*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa "Roma antica". Cet auteur était Romain. Il mourut en 1676, âgé seulement d'environ 30 ans.

FALDA (Jean-Baptiste), graveur italien du XVIIIe siècle, dont on a des *Estampes* à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses *Livres des palais, des vignes et des fontaines de Rome.*

FALETI (Jérôme), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : | un *Poème* italien, en 4 chants, sur les guerres de Flandre; | douze livres de *Poésies ;* | les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8°; | le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. Il eut beaucoup de part à l'immense Recueil intitulé "Polyanthea". Cet auteur florissait au XVIe siècle.

FALIERI (Ordelafo), doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie ; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire. Zara, ville de Dalmatie, s'étant révoltée, il mit le siége devant ses murs, et y périt.

FALIERI (Marin), [fut élu doge le même jour que la flotte des Vénitiens, commandée par Nicolas Pisani, fut détruite par

les Génois. Il avait 76 ans, et était marié à une femme jeune et jolie, dont il était très-jaloux, et que voulait séduire le président Michel Steno. Celui-ci ayant eu une sérieuse dispute avec Falieri, son propre tribunal le condamna à un mois de prison. Ce châtiment parut léger à Falieri, qui prit en haine et le tribunal et tous les nobles. Il chercha des conjurés parmi le peuple, qui, ayant, depuis 40 ans, été dépouillé de sa souveraineté première, voulait la ressaisir. Le complot fut découvert; Falieri eut la tête tranchée, et l'on voyait encore, en 1795, dans la salle du grand conseil, où sont les portraits de tous les doges, à la place où devait être celui de Falieri, un trône ducal, couvert d'un voile noir, avec cette inscription : " C'est ici la place de Marin Falieri, décapité pour ses crimes"! Seize de ses complices, qui avaient été arrêtés avec lui, furent pendus, et 400 autres périrent ensuite par différents genres de supplices.]

FALKEMBERG (Jean DE), religieux dominicain au commencement du XVe siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. On a vu dans ces derniers temps un livre fait par un évêque, qui avait une dédicace toute semblable, et ne valait pas mieux (la compilation donnée sous le nom de "Febronius"). La simple et modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase; et selon la sage règle d'Horace,

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat.

Falkemberg promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais, parce que les principes de Falkemberg étaient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte DE), secrétaire d'état en Angleterre durant les guerres civiles du règne de Charles Ier, né vers l'an 1610, à ce qu'on croit, à Brokford dans le comté d'Oxford, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. [Citoyen vertueux, mais imprudent, il se montra d'abord un des plus ardents à attaquer les actes de la cour;] mais, lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles Ier, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les *Mémoires* du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans.

* FALKNER (Thomas), jésuite, fils d'un chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia la chirurgie, et s'embarqua pour la côte de Guinée, puis pour le Brésil. Étant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des jésuites fixés dans cette contrée, qu'il s'attacha à eux, et entra dans leur société pour partager leurs travaux apostoliques. Son habilité dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique furent très-utiles à la mission dans laquelle il fut employé. Quarante années de sa vie furent consacrées à l'exercice du ministère évangélique et à la pratique de son art dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la suppression de son ordre, il retourna dans sa patrie, devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique, et mourut en 1780. Il s'occupa de rédiger une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Herefort et Londres, 1774, in-4°, traduite en allemand, et abrégée en un vol. in-8°, Gotha, 1775. Il y en a aussi une traduction française sous ce titre: *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents;* traduite de l'anglais par M. B., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. L'auteur n'était pas très-versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par plusieurs voyageurs.

* FALLET (Nicolas), auteur dramatique, né à Langres vers 1753, mort à Paris en décembre 1801, ne s'est pas élevé au-dessus de la médiocrité. Il a composé un assez grand nombre de pièces, dont quelques-unes néanmoins ne sont pas sans mérite. La tragédie de *Tibère*, dans laquelle Fallet a dénaturé le caractère de son héros en cherchant à le rendre moins odieux qu'il ne l'était réellement, n'a eu que dix représentations. Cependant elle a été parodiée comme si elle avait obtenu un grand succès. | L'opéra des *Deux Tuteurs*, ou les *Deux Soupers*, ne fut pas plus heureux sur la scène; mais il donna lieu à une véritable plaisanterie de situation. « Dans ces *Deux Soupers*, disait-on, il n'y a pas un seul plat de passable. » Fallet a fourni beaucoup d'*Articles* au "Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles", publié en 1772, 4 vol. in-8°. Il fut l'un des coopérateurs de la "Gazette de France"; puis, du "Journal de Paris", et l'un des plus intrépides soutiens de l'"Almanach des Muses".

* FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janvier 1828, embrassa la carrière des armes, puis se consacra à des études littéraires qui ne furent interrompues qu'au moment où l'invasion des Français le força à reprendre les armes. Sa vie fut dès lors entièrement indépendante. L'éducation de son fils l'occupa sérieusement, et ce fut avec lui qu'il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la Russie. Ses principales productions sont | un *Eloge de Saint-Réal;* | des *Mémoires sur des sujets de critique littéraire, de philosophie morale et de métaphysique*, présentés à l'académie de Turin, dont il était

membre ; | des *Epîtres* (critiques) sur les «Œuvres posthumes» d'Alfieri, | et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimacchi en Italie*.

FALLOPE (Gabriel), [ou plus exactement FALLIOPO,] médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. Nicéron ; mais Éloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. [Fallope occupa pendant plusieurs années, à Padoue, la triple chaire de chirurgie, anatomie et botanique : il avait aussi professé à Ferrare et à Pise. On n'apprendra cependant pas sans horreur les priviléges que lui accorda Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, pour favoriser les progrès de l'anatomie : « Princeps jubet (dit Fallope lui-même) ut nobis dent hominem, quem nostro modo interficiamus, et illum anatomisemus. » Ces hommes étaient, à la vérité, des criminels ; mais ce n'était pas une raison pour les condamner à un supplice aussi barbare.] Fallope était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la " trompe de Fallope ", il faut avouer qu'elle n'était pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis en 4 vol. in-fol., à Venise, en 1584 et 1606 ; c'est la meilleure édition. [On trouve des "Notices biographiqnes" sur Fallope dans les "Mémoires de Nicéron", tomes 4 et 10, dans les "Éloges" de Tomasini, et surtout dans la "Bibliothèque des écrivains modernes" par Tiraboschi. Les meilleurs ouvrages de Fallope, et très-estimés encore de nos jours, sont ses *Observations anatomiques*, qui ont eu un grand nombre d'éditions : on y trouve les premières notions, et les plus exactes, sur le fœtus, sur les épiphyses, et notamment sur l'organe de l'ouïe.]

* FALLOWS (Fearon), né en 1789, à Cockermouth, comté de Cumberland, exerça d'abord la profession de son père, qui était tisserand. Dévoré par l'amour de l'étude, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les sciences mathématiques. A l'université de Cambridge, où il compléta ses études, il devint bientôt professeur lui-même, puis fut choisi en 1821 pour diriger l'observatoire que le gouvernement anglais avait résolu d'établir au cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut guère qu'en 1825 qu'on commença la construction de cet observatoire ; mais, en attendant, Fallows avait envoyé un *Catalogue* approximatif de 275 étoiles principales. Au commencement de 1829, le grand cercle mural de l'observatoire ayant été mis en place, Fallows commença, avec le secours de sa femme, une suite régulière d'observations qu'il espérait rendre très-exactes, quoique cet instrument eût éprouvé quelque dommage dans le débarquement. Mais

la santé de l'astronome, minée par le climat, ne lui permit pas de compléter ses travaux, et il mourut le 25 juillet 1831, à Simon's Town, à peine âgé de 43 ans.

FALS (Raymond), né à Stockholm, en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin, en 1703.

*FALSTER (Christian), critique danois, connu par plusieurs ouvrages d'érudition : | *Supplementum linguæ latinæ*, Flensbourg, 1717; | *Animadv. Epistolæ*, ibid; | *Quæstiones romanæ*, ibid., 1718; | *Cogitationes philologicæ*, Leipsick, 1719, in-8° ; | *Sermo Panegyricus de variarum gentium bibliothecis*, 1720, in-8°; | *Vigilia prima noctium ripensium*, contenant des *Observations* sur Aulugelle, Copenhague, 1721, in-8° ; | *Amœnitates philologicæ*, Amsterdam, 1729-32, 3 vol. in-8°; | une *Traduction* danoise de la 14e "Satire de Juvénal", Copenhague, 1731, in-4°.

* FANGÉ (Augustin) bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Hatton-Châtel près Verdun, fit ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace le 21 juin 1728, et professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. Nommé en 1736 coadjuteur du monastère de Sénones en Lorraine, il en devint abbé en 1755, après la mort de dom Calmet, son oncle, qui était titulaire de cette abbaye. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. Parmi ses ouvrages on remarque : | un *Traité* en latin *des Sacrements en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé; | *Iter helveticum*, ou Relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; | le second volume de la *Notice de Lorraine*; | *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8°. On lui attribue : *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8°. Dom Fangé a achevé l'*Histoire universelle* commencée par dom Calmet, mis en ordre ses "Œuvres posthumes", et publié ses ouvrages en 1762.

*FANGOUSE (L'abbé), qui paraît avoir été professeur dans l'université de Paris, et s'être principalement occupé de l'éducation de la jeunesse, combattit avec zèle les sophistes du siècle dernier. Plusieurs de ses ouvrages ont été imprimés : | *Analyse de l'histoire sacrée*, 1780-1785, in-12; | *l'Incrédule convaincu*, 1782, in-12; | *la Religion prouvée aux incrédules*, 1780; | *Lettre à l'auteur du* "Système de la nature", 1785.

FANLOURS (Samuel), peintre hollandais, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes, qui se trouvent sur les côtes des îles moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tom. en 1 vol. in-fol., 43 planches dans le 1er, 57 dans le 2e. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FANNIUS (Caïus), surnommé "Strabon", consul romain, avec Valerius Messala, l'an 161 avant J.-C. Ce fut sous son consulat que furent publiés deux réglements contre le luxe, et la loi "Fannia" contre la somptuosité de la table.

Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages; et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains : Scipion le reconnaissait lui-même, et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandait aux dieux qu'ils "augmentassent" la puissance de la républiqne. Il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la "maintenir" toujours dans le même état.

FANNIUS (Caïus), auteur latin, sous Trajan, composa une *Histoire*, en 3 liv., des cruautés de Néron, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil. Les savants, et surtout les philosophes, ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant. [Ausone Popina en a recueilli des fragments, publiés à la suite du Salluste édition d'Amsterdam, 1661. Le livre de Fannius était intitulé : *Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone*.]

FANNIUS (Quadratus), poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés, avec son portrait, dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW (Richard), Anglais, né en 1607, dans le comté d'Hertford, envoyé des rois Charles Ier et Charles II, à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mourut à Madrid, en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *Ouvrages* en vers et en prose, Londres, 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois. [Il a traduit en vers anglais, le "Pastor fido", "la Luisiade", et des "Comédies" espagnoles. On a publié des "Lettres originales" sur ses ambassades précédées de sa "Vie", Londres, 1702, in-8°.]

* FANTIN-Désodoarts (Antoine-Étienne-Nicolas), historien, né dans le Dauphiné, en 1738, et mort à Paris, le 25 septembre 1820, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé grand-vicaire d'Embrun; il paraît qu'il n'en exerça jamais les fonctions, et que ses travaux littéraires furent toujours sa principale occupation. Lorsque la révolution éclata, il fut arrêté; mais il obtint bientôt sa liberté. Non content d'avoir prêté le serment schismatique, il se maria. Il eut, de son propre aveu, des liaisons très-suivies avec Robespierre et Danton, accompagna souvent au club des jacobins Collot-d'Herbois, Marat et Chaumette, propagea leurs principes dans plusieurs journaux patriotiques, et facilita du moins le mal qu'il ne fit pas lui-même. Après la révolution, il ne fut guère connu que par une vie bizarre et des écrits sans vérité et surtout sans talent. On a de lui : | *Histoire de France* de Velly, continuée depuis l'endroit où Garnier avait fini, jusqu'à la mort de Louis XVI, en 26 vol. in-12; | *Histoire philosophique de la révolution*, 1796, 2 vol.; continuée et augmentée successivement; elle a paru en 1817, en 10 vol. in-8°. | *Histoire des règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1787, 2 vol. in-

12; | *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline*, 6 vol. in-8°. On a encore de lui, | une *Histoire d'Italie*, | et une pitoyable *Continuation* du président Hénault.

* FANTUCCI (Le comte), savant, et premier magistrat de Ravenne, né dans cette ville vers 1745, y mourut le 10 janvier 1806. Le cardinal Gaëtan, son oncle, le fit venir très-jeune à Rome, où il se chargea du soin de perfectionner son éducation. Le jeune Fantucci profita si bien des leçons de ses maîtres, qu'il revint dans sa ville natale, après 12 ans d'absence, en état de remplir dignement les premiers emplois de la magistrature, auxquels il ne tarda pas à être appelé. Le souvenir de l'éclat dont avait joui sa patrie, et le tableau de sa décadence, firent naître en lui le désir d'en rechercher les causes. Il les consigna dans un *Mémoire* aussi judicieux que savant, qu'il présenta au pape Clément XIV, et qu'il fit imprimer en 1761. Un *Discours* qu'il prononça en 1778, lorsque le cardinal Valentin de Gonzague fut agrégé au grand conseil de Ravenne, lui suscita des désagréments d'une nature assez grave. Quelques-uns de ses ennemis étaient parvenus à persuader au cardinal que dans les éloges que Fantucci donnait à S. E., il avait montré une réserve qui annonçait une secrète envie et le désir d'altérer la vérité. Il s'ensuivit une espèce de mésintelligence entre le prélat et le magistrat, mésintelligence qui ne put ralentir le zèle que ce dernier montra toujours pour la prospérité de sa patrie. Ravenne doit à Fantucci l'achèvement du canal navigable, qui lui rend une partie des avantages qu'elle avait perdus. Cependant ce projet, qu'il était parvenu à faire adopter en 1781, ne reçut pas son entière exécution. En 1783, Fantucci inventa une machine hydraulique dont les habitants des campagnes qui environnent Ravenne tirèrent un grand parti. Il avait renoncé à l'exercice des fonctions de premier magistrat pour méditer plus tranquillement sur les moyens d'être utile à ses compatriotes. Une épidémie qui ravagea tout le territoire de Ravenne, lui fournit l'occasion de déployer toutes les ressources de son cœur et de son esprit. Après avoir concouru à alléger les maux de ses concitoyens, il composa dans la même intention un excellent ouvrage, où il démontra la nécessité du desséchement des marais dans les vallons exposés aux ardeurs du soleil méridional. Fantucci, par ses vertus autant que par ses lumières, avait obtenu la bienveillance et l'estime du pape Pie VI. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on cite les suivants : | *Benefizj communicativi*, suivi d'un *Plan militaire*, fait sur la demande de Pie VI, 1786; | *De' monumenti ravennati*, 6 vol. in-4°; | *De gente Honestia*, Césène, 1786, in-fol. Fantucci avait aussi composé des *Mémoires* très-intéressants, qui ne parurent qu'après sa mort, sous ce titre : *Memorie di vario argomento del conte Fantucci*, Venise, 1804, in-4°. On doit encore à ses soins la magnifique édition des "Papiri diplomati, raccolti ed illustrati dall' abbate Gaetano Marini".

* FANTUZZI (Jean), né en aout 1742, à Boulogne où il mourut en décembre 1801, servit dans

les gardes du corps du roi d'Espagne. Issu d'une famille qui avait fourni de célèbres littérateurs, il marcha sur les traces de ses ancêtres. Il est surtout connu par un ouvrage intitulé *Notizie degli scrittori bolognesi*, Bologne, 1794. Cet ouvrage, écrit d'un style élégant et correct, se recommande par la vérité des détails, et la bonne critique.

*FARDEAU (Louis-Gabriel), né à Paris, en 1730, y devint procureur au châtelet, en 1757, quitta sa charge en 1781, et mourut vers 1785. Ayant cherché quelques délassements dans le commerce des muses, il publia successivement plusieurs *Recueils de poésies* et plusieurs *Ouvrages dramatiques* qui l'exposèrent aux sarcasmes des journalistes. On doit encore à cet auteur une *Collection de Mémoires, en conformité desquels les affaires dont ils traitent, ont été jugées*. Amsterdam et Paris, 1778, in-12.

*FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile, l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique, dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des *Ouvrages*, peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointements considérables, sa générosité envers ses amis et son caractère indolent l'empêchèrent d'être jamais riche.

*FARDULFE, seizième abbé de Saint-Denis, mérita la faveur de Charlemagne en découvrant à ce prince un complot tramé par Pépin, et obtint en récompense de son dévouement plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Denis après la mort de Maginaire en 790. Il composa des vers latins; mais on n'a conservé de lui que trois *Pièces* insérées sous le nom d'Alcuin dans les « Rerum Francorum scriptores coætanei » de Duchesne.

FARE (Sainte), ou Burgundofara, vierge, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux, de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoutier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

FARE, (Charles-Auguste, marquis de La) né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur, et de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination et la délicatesse de son esprit. Ses *Poésies* respirent cette liberté, cet air riant et facile, que l'art tenterait en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même : le style en est incorrect et sans précision, sans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'est l'Amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Appollon, qui inspiraient le marquis de La Fare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des anciennes éditions des « Œuvres de l'abbé de Chaulieu », son ami. Le marquis de La Fare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ses *Poésies*, réimprimées à part en 1781, 1 vol. petit in-12, on a de lui des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événemens du règne

de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec une liberté qui est souvent poussée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé : *Panthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en musique.

FARE (Anne-Louis-Henri DE LA), cardinal archevêque de Sens, pair de France, ministre d'État, aumônier de Mme la dauphine, commandeur de l'ordre du St-Esprit, né le 8 septembre 1752 à Luçon (Vendée), mort à Paris le 10 décembre 1829, fit ses études au collége Louis-le-Grand, obtint très-jeune le prieuré de Donchéry près Sedan, et en 1783, l'abbaye de Licques, ordre de Prémontré, diocèse de Boulogne, vicaire-général de Dijon dès 1778 et doyen de la Sainte-Chapelle de cette ville; il fut à ce titre " élu-général " du clergé des états de Bourgogne en 1784, et eut grande part à l'administration de la province. Le 13 février 1788, il fut sacré évêque de Nanci; ce siége lui donnait les titres de primat, de chancelier de l'université de Nanci, et de conseiller prélat-né du parlement de Lorraine. Député aux États-généraux par le clergé de son diocèse, il y prononça le *Discours* d'ouverture, qui, au milieu de la fermentation des esprits, ne produisit pas tout l'effet qu'on aurait pu en attendre : le prélat, tenté de réimprimer ce *Discours* depuis la restauration, s'abstint de le faire dans la crainte que les ennemis de la religion n'en interprétassent mal quelques passages. De La Fare, qui fit constamment partie de la minorité, soutint avec feu, le 12 février 1790, la proposition qu'il avait faite, dans cette séance, de déclarer sur-le-champ la religion catholique religion de l'état; s'opposa à ce que les biens possédés jusqu'alors par le clergé fussent compris au nombre des propriétés nationales; combattit, aussi inutilement, le projet de loi tendant à supprimer en France les communautés religieuses, et celui dont l'adoption donna aux juifs les droits de citoyens. Ajoutant à l'autorité de ses *Discours* celle de ses écrits, il fut un des signataires de l'"Exposition des principes" et publia : | des *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8°; | *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8°; | une *Lettre* à son clergé, datée du 8 janvier 1791, sur le serment prescrit, et aux administrateurs de la Meurthe une | *Lettre* et *déclaration* de même date, pour annoncer et motiver son refus de concourir à aucune des innovations renfermées dans les decrets. Le triomphe des doctrines contraires aux siennes prenant, de jour en jour, une nouvelle consistance, l'évêque de Nanci se retira à Trèves, dont l'archevêque était son métropolitain. Vers la fin de 1792, il se rendit en Autriche, où, pendant plus de vingt ans, il fut chargé de la correspondance des princes de la maison de Bourbon. Lorsque la fille de Louis XVI, échangée contre les représentants du peuple que Dumouriez avait livrés à l'Autriche, arriva à Vienne, ce fut l'évêque de Nanci qui négocia son mariage avec le duc d'Angoulême. Il ne donna point la démission de son évêché en 1801, signa les réclamations de 1803, mais s'abstint constamment de l'exercice de sa juridiction et fut même

un des premiers à remettre sa démission au roi quand il en fut requis. Depuis 1807 jusqu'en 1814, il remplit les fonctions de commissaire-vérificateur, chargé d'ordonnancer le paiement des pensions accordées aux soldats retraités de l'armée de Condé. Sa qualité d'agent de Louis XVIII attira l'attention de Buonaparte, qui demanda son éloignement de la Saxe, passa, en effet, plusieurs années d'exil en Moravie, et courut quelques dangers, quand les armées françaises traversaient l'Allemagne en tous sens. Revenu en France avec la famille royale, il fut dans le même temps nommé membre de deux commissions, dont l'une était destinée à procurer des secours aux émigrés rentrés; l'autre avait pour objet une organisation nouvelle de l'église de France. Devenu aumônier de la duchesse d'Augoulême il fut aussi nommé l'un des commissaires chargés de recueillir les cendres de Louis XVI, et de la reine Marie-Antoinette, et de les faire transporter, du cimetière de la Madeleine à l'église de Saint-Denis. Au commencement de 1816, le roi l'adjoignit, pour l'administration des affaires ecclésiastiques, à Talleyrand-Périgord, alors archevêque de Reims, et il signa la *Lettre* du 8 novembre qui fut publiée avec le concordat de 1817. Nommé a l'archevêché de Sens, il n'en prit possession qu'en 1821, fut promu au cardinalat le 16 mai 1823, avec le titre presbytéral de Ste-Marie « in transpontinâ », et assista à deux conclaves. Ce prélat, recommandable par son attachement à l'Église, son esprit de sagesse, son aptitude pour les affaires, laissa en manuscrits des *Mémoires* curieux sur son émigration et sur la mission dont il avait été chargé à Vienne. Outre les diverses compositions déjà citées, on lui doit | un *Éloge* de Bernis, archevêque de Rouen; | une *Notice* sur de Girac, ancien évêque de Rennes, | et des *Discours* prononcés pour des cérémonies, par exemple, pour la translation du corps de la duchesse d'Orléans à Dreux. Homme instruit, il aimait les lettres et composait avec goût. Du reste, doué du caractère le plus liant, il portait dans la société une rare aménité de mœurs.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève, avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : | *Le Glaive de l'esprit*; ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui, dans le fond, n'est qu'une traduction du « Gladium spiritus » de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins; | *de la Sainte Cène du Seigneur*; | des *Thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un

des premiers membres de l'académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris en 1646, à 46 ans. On a de lui : de la mauvaise prose et de plus mauvais vers : | l'*Histoire chronologique des Ottomans*; | l'*Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français; | *l'Honnête homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; | des *Lettres* qui n'apprennent rien ; | des *Poésies* plates, etc.

FARGIS (Charles D'ANGENNES DE), fut conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avait conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du P. Joseph, et il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. — Sa femme, Madeleine de Silly, comtesse de La Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain au mois de septembre 1639. On trouve dans le "Journal du cardinal de Richelieu", et dans sa "Vie" par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de madame DE FARGIS, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée, par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils tué au siége d'Arras, en 1640, sans avoir été marié; et une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

*FARIA (Manuel-Séverin DE), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1581 ou 82, reçu docteur en philosophie et en théologie, devint chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora, où il mourut le 16 décembre 1655. Il est connu par les ouvrages suivants : | *Noticias do Portugal*, 2 vol.; | *Varios discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 1 vol. Ces deux ouvrages ont été réimprimés à Lisbonne en 1624 et 1791. Dans le premier de ces ouvrages, il traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles du Portugal, des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donna des empreintes. Après avoir parlé des différentes universités d'Espagne, de la navigation des Portugais aux Indes orientales, il termine le second volume par les vies de vingt cardinaux de sa nation. Le troisième volume est consacré à la vie de quelques Portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poète Camoëns. Ces deux ouvrages se font remarquer par une élégance et une pureté de style qui rappellent le beau siècle de la littérature espagnole.

FARIA DE SOUSA (Manoël, gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, né à Souto, dans la province d'entre Minho-y-Douro, en 1590, mourut à Madrid en 1647, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avait fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquit la considération des savants qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur

indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : | une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1730, in-fol., avec une continuation et d'autres pièces curieuses; | *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-fol., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, un pour l'Afrique. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage, exact et curieux, a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *Poésies*.

FARINACCI (Prosper), jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, si commune au palais, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessives avec lesquelles il exerça la charge de procureur fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, faisant allusion au nom de Farinacci : « La farine est excellente; mais le sac qui la contient ne vaut rien. » Ce jurisconsulte mourut à Rome à 64 ans, le 30 octobre 1618, jour anniversaire de sa naissance. Ses ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1600, et années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : | *Decisiones Rotæ*, 2 vol.; | *Rotæ novissimæ*, *Rotæ recentissimæ*, 1 vol.; | *Repertorium judiciale*, 1 vol.; | *De hæresi* [livre difficile et bon], 1 vol.; | *Concilia*, 2 vol.; | *Praxis criminalis*, 4 vol.; | *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ces ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO (Paul), peintre célèbre et savant architecte, mourut à Vérone, sa patrie, en 1606, à 84 ans.

*FARINELLI (François), dont le véritable nom était Charles Broschi, né à Naples le 24 janvier 1705, mort à Bologne, le 15 juillet 1782, a été un des plus célèbres chanteurs italiens. Après avoir fait briller son talent dans les principales capitales de l'Europe, il fut appelé à Madrid, pour distraire par la douceur de sa voix la mélancolie de Philippe V, accablé d'infirmités. La faveur dont il jouissait augmenta sous Ferdinand VI; la reine surtout le prit sous sa protection, le fit créer chevalier de l'ordre de Calatrava, et admettre dans les secrets les plus importants de l'état. Il devint par là le dispensateur des grâces de la cour, et l'on doit dire à sa louange qu'il ne les accorda jamais qu'au mérite. On cite de lui une foule de traits qui font honneur à sa délicatesse et à sa générosité. Plusieurs ecclésiastiques respectables, entre autres le supérieur du collége des jésuites de Madrid, se lièrent avec lui d'une amitié intime. Il quitta l'Espagne, à la mort du roi et de la reine, et se retira à Bologne

en 1762. Farinelli encouragea le père Martini à écrire son "Histoire de la musique", et l'aida de sa fortune à former une belle collection d'ouvrages sur cet art.

* FARMER (Hugues), ministre presbytérien à Londres, prédicateur d'une congrégation de dissenters, né en 1714, mort le 6 février 1787, se fit remarquer par son éloquence et par ses ouvrages, qui ont pour but d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul. Les principaux sont : | Un *Essai sur la nature et le dessein de la tentation de Jésus-Christ dans le désert*, où il soutient que c'était une vision et non un fait réel, Londres, 1761, et 1765 avec augmentation ; | une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète ;* | un *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, où il prétendait que ces démoniaques n'étaient que des malades.

* FARMER Richard) critique anglais, né à Leicester en 1735, mort en 1797, fut successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et de Coventry, chanoine de l'église de Cantorbéry, puis de celle de Saint-Paul. On a de lui un *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, plusieurs fois réimprimé : il se trouve dans l'édition de Shakespeare, donnée par Stevens, 15 vol. in-8°, 1793, et dans celle de Reed et Harris, 1803, 1812, en 21 vol.

FARNABY, ou FARNABIE (Thomas), né à Londres en 1575, d'un père charpentier, fit ses premières études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drak et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer les mêmes fonctions à Londres, forma de bons élèves, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime mieux n'avoir qu'un roi que d'en avoir cinq cents. » Il mourut exilé à Ely-House en 1647, à 72 ans. On avait proposé dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique. Farnaby était aussi savant humaniste que bon citoyen. Il nous reste de lui des Editions de Juvénal, de Perse, de Sénèque, de Martial, de Lucain, de Virgile, de Térence, d'Ovide, avec des remarques qui ne sont que grammaticales; elles seraient plus utiles si elles étaient quelquefois historiques, géographiques et mythologiques; le latin en est un peu dur et quelquefois incorrect.

FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était fils aîné du pape Paul III, qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pon-

tife lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au saint-siége, et donna en échange à l'état de l'église la principauté de Camerino et la seigneurie de Nepi, qui lui appartenaient. Dès que Farnèse eut été reconnu par le clergé et par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance; et la citadelle qu'il fit construire fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il voulait soumettre les nobles, croyant qu'ils opprimaient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, et l'assassinèrent à Plaisance le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêlait de magie lui avait annoncé cette fin tragique ; on pouvait la lui prédire sans être sorcier; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussitôt après sa mort, les milices impériales, qui étaient aux portes de la ville, obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint qui n'avait pas voulu reconnaître la cession que le pape en avait faite. Mais, dans la suite, Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu, par cet empereur, légitime possesseur du duché de Parme. (*Voy.* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article de Parme et Plaisance.) Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce, Élizabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, en échange du royaume des Deux-Siciles.

* FARNEWORTH (Ellis), ecclésiastique anglais, recteur de Carrington, mort en 1763, a traduit en anglais entre autres ouvrages : | "Vie du pape Sixte V", par Grégorio Leti, 1754, in-fol.; | "Histoire des guerres civiles de France", par Davila, 1757, 2 vol. in-4°; | Les "Œuvres de Machiavel", avec des notes, des dissertations, des plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1775, 4 vol. in-8°, 2e édition, corrigée et augmentée d'un portrait et d'une Vie de Machiavel; | Les "Mœurs des Israélites", de l'abbé Fleury, 1756, in-8°.

FARNSWORT, ou Farnewert (Richard), l'un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des quakers, ajouta aux rêveries extravagantes de son maître le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même au roi dans les suppliques, et même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette absurdité. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des "enfants de lumière"; c'était le titre que prenaient les quakers. Fox approuva cette idée, et il fut le premier à s'y conformer.

FARON (Saint), évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

*FARQUHAR (Georges), poète comique né en 1678, à Londonderry en Irlande, mort en 1707, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery en Irlande. Ayant épousé une femme jeune et belle, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa mai-

son, et mourut de chagrin, à l'âge de 30 ans. Ses *OEuvres* imprimées pour la 10e fois à Londres en 1772, en 2 vol. in-12, se recommandent par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques. On regarde comme son chef-d'œuvre la pièce qui a pour titre *The beaux's Stratagem*, la *Ruse du petit-maître*.

FAS, divinité qu'on regardait comme la plus ancienne de toutes : "Prima deum Fas". C'est la même que Thémis ou la Justice.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuait le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes, on suspendait sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte était confié aux Vestales.

* FASCITELLI (Honoré), d'Isernie, bénédictin, évêque d'Isola, mort en 1564, assista au concile de Trente. Ses *Poésies* latines furent publiées par Comirre, à la suite de celles de Sannazar. La 4e édition de Pétrarque, sortie des presses d'Alde en 1546, in-4°, a été corrigée sur un manuscrit de Pétrarque, que Fascitelli avait en sa possession.

* FASSARO (Vincent), de Palerme, jésuite, né en 1599, et mort en 1663, a laissé : | *Disputationes philosophiæ de quantitate, ejusque compositione, essentia*, etc.; | plusieurs autres *Opuscules*; | des *Méditations*, etc.

FASTOLFF (Sir John), né à Yarmouth en 1377, mort en 1459, servit avec gloire, et remplit honorablement plusieurs postes importants. Il se distingua par d'autres qualités non moins estimables. Il était charitable envers les pauvres et il fonda des chaires de philosophie et de droit à Cambridge. Quelques gens ont cru que c'était lui que Shakespeare avait ridiculisé dans le caractère de sir "John Falstaff"; mais il est vraisemblable que le hasard seul a produit cette ressemblance de nom. Rien, certes, ne prête au ridicule dans les qualités qui viennent d'être décrites. Malheur au pays où cette arme serait employée contre les vertus!

* FATINELLI, ou FATINELLO, savant prélat, mort à Rome en 1719, à l'âge de 91 ans, a donné : | *De referendariorum votantium signaturæ justitiæ collegio*, Romæ, 1696; | *Tractatus de translatione pensionis, et responsa juris*, ibid., 1708; | *Observationes ad constitutionem XLI Clementis papæ VIII, nuncupatam bulla baronum et responsa juris, lib. II*, ibid., 1714.

* FATOR (Le frère Nicolas), du couvent de Sainte-Marie de Jésus, né à Valence, en Espagne, en 1522, mort en 1583, joignait le talent de la poésie latine à celui de la peinture. On a de lui : | Un *Saint Michel terrassant le dragon*, peint sur les murs de son couvent; | et une *Flagellation*, d'un grand mérite.

* FAU (Jean-Nicolas), en latin "Fagius", religieux minime, né à Besançon vers la fin du XVIe siècle, provincial de son ordre, d'abord en Allemagne, puis en Castille, enfin à Naples, où il mourut en 1655, a composé en vers latins plusieurs ouvrages ascétiques, des hymnes et des prières. On cite plus particulièrement : | *Speculum vigilantium, memoria dormien-*

tium, seu funebris poesis ad instar officii fidelium defunctorum, Prague, 1640, in-12; | *S. Maria liberatrix.... seu pacifica poesis cantans officium parvum S. Mariæ*, Munich, 1644, in-12, avec figures de Sadeler; | *Florida corona boni militis, seu Encomia P. Gasp. Boni ord. minim. provincialis*, 1652, in-8°, avec frontispice gravé par Sadeler.

* FAUCHART (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne, mort à Paris en 1761, est regardé comme le créateur de l'art du dentiste, par son ouvrage intitulé le *Chirurgien dentiste*, 1728, 2 vol. in-12, réimprimé en 1746 et 1786. Avant lui, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents, et d'en placer d'artificielles. Il décrivit aussi, avec exactitude, les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents, sans en altérer la substance corticale.

* FAUCHE-BOREL (Louis), l'un des serviteurs les plus actifs de la maison de Bourbon, né à Neuchâtel en Suisse le 12 avril 1762, d'une ancienne famille de Franche-Comté que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de s'expatrier, dirigeait dans sa ville natale un vaste établissement typographique, lorsque la révolution française éclata. En voyant la foule d'émigrés français qui cherchaient un asile dans sa patrie, il sympathisa avec eux, et mit ses presses à leur disposition. Cette conduite le fit exiler pendant six mois; Fauche-Borel s'empressa d'offrir dès lors ses services aux Bourbons, et depuis 1793 jusqu'en 1814, il s'associa à toutes les entreprises dont le but était la restauration du trône. On le vit en 1795, sous le nom de Louis, servir de médiateur entre le prince de Condé et Pichegru. Il s'agissait d'engager Pichegru à quitter les drapeaux de la république, pour venir se joindre avec ses troupes à l'armée royaliste. Une correspondance s'établit entre ce général et le prince de Condé sur la manière de faire réussir le plan d'invasion de l'Alsace. En 1797, Pichegru, élu membre du conseil des cinq-cents, fut nommé président de cette assemblée. Fauche s'empressa, sur l'ordre des princes, d'aller à Paris. Un projet de contre-révolution avait été formé par le général : mais les événements du 18 fructidor le renversèrent complétement. Cependant, Fauche, qui avait trouvé le moyen d'arriver à Barras, lui dévoile le complot qu'il a concerté avec Pichegru : et ce directeur consent à y entrer. La révolution du 18 brumaire vient encore détruire ses espérances. Fauche, abattu par ce dernier revers, quitte la France pour s'établir à Londres, où il fonde une imprimerie et une librairie française. C'était l'époque où l'on négociait le traité d'Amiens. Quelques royalistes crurent que dans l'intérêt des Bourbons, il fallait réconcilier Moreau et Pichegru. Fauche, choisi pour être le médiateur entre les deux généraux, se chargea de porter, de la part de Pichegru, qui était à Londres, des lettres affectueuses à son ancien compagnon d'armes. A peine arrivé à Paris, il fut conduit au temple, parvint à s'évader, fut repris, et passa dix-huit mois en prison. Enfin sur la demande du roi de Prusse, dont il était le sujet, il fut reconduit par la gendarmerie hors du territoire, et

partit pour Berlin. Ce fut lui que le comte d'Avaray chargea d'imprimer à dix mille exemplaires, la proclamation du 2 décembre 1804, adressée par Louis XVIII aux Français. Buonaparte s'en plaignit auprès du roi de Prusse. Ce n'était pas là le seul crime qu'il reprochait à Fauche. Celui-ci était parvenu à dévoiler ses projets sur la Prusse; il avait en outre conseillé, en 1804, de rappeler des États-Unis le général Moreau, dont la popularité pouvait être opposée à celle de Buonaparte. Aussi ne s'agit-il rien moins que d'arrêter Fauche dans Berlin même; mais il se hâta de partir pour l'Angleterre. Il alla bientôt en Suède, puis retourna à Londres, où il forma de nouvelles correspondances avec divers agents, notamment avec Perlet, ancien journaliste. En 1813, les royalistes réfugiés en Angleterre crurent, sur la foi de celui-ci, qu'un débarquement, dirigé par le duc de Berri, pourrait être tenté sur les côtes de France : Fauche-Borel, envoyé dans l'île de Jersey pour s'assurer de la vérité de ces rapports, revint bientôt, convaincu que c'était un piége tendu par Buonaparte à un prince qu'il voulait rendre victime de sa perfidie. La sagesse de Fauche-Borel prévint les malheurs que cette expédition eût entraînés. En 1814, il revit la France avec les Bourbons : mais le débarquement de Buonaparte l'empêcha de s'y établir. Toujours chargé de missions particulières, il se rendit à Vienne, puis à Gand, où ses services furent mal accueillis par quelques-uns des ministres de Louis XVIII. Enfermé pendant huit jours dans un cachot à Bruxelles, parce qu'on le soupçonnait de vouloir servir les projets de Buonaparte, comme s'il eût pu embrasser une autre cause que celle du roi exilé, il dut sa liberté à l'intervention de l'ambassadeur prussien. De là il se rendit à Vienne, où il se justifia pleinement. Il vint ensuite à Neuchâtel, entra en France avec les troupes suisses, et publia son *Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. Louis Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie, suivi de Pièces justificatives*. Perlet, qui avait été pendant quelque temps son correspondant, y est accusé de plusieurs abus de confiance. Perlet répondit par une brochure dans laquelle il prétendait que Fauche avait trahi la cause des Bourbons. Aussitôt celui-ci le traduisit en police correctionnelle, et le fit déclarer "escroc et infâme calomniateur". Peu de temps après, Fauche se retira en Angleterre, d'où il revint à Neuchâtel. Il avait obtenu du roi une pension de 5,000 fr.; mais ses affaires étaient en mauvais état; il se plaignit de n'avoir pas reçu tous les dédommagements que lui méritaient ses sacrifices. Cette pensée le tourmentait; sa tête s'en échauffa, et depuis quelque temps il croyait être entouré d'ennemis et de piéges, lorsqu'au mois de septembre 1820, il mit fin à ses jours en se précipitant du haut d'une fenêtre de sa maison. Dans une *Lettre* écrite avant sa mort, il recommande son âme à Dieu, lui demande pardon de ses péchés, et déclare pardonner à ses ennemis. On vient, en 1828, de publier de nouveaux *Mémoires*, 4 vol. in-8°, avec un portrait et une collection de gravures de

dix-sept portraits. Ce n'est point lui qui les a rédigés, mais bien Alphonse de Beauchamp, d'après ses notes. On doit aussi à Fauche-Borel des *Notices* sur les généraux Pichegru et Moreau, Londres, 1807, in-8°.

*FAUCHER (Le P. Chrysostôme), religieux du tiers-ordre de Saint-François, à qui l'on doit deux ouvrages assez estimés : | *Histoire de Photius, patriarche schismatique de Constantinople*, suivie d'observations sur le fanatisme. Paris, 1772, in-12. | *Histoire du cardinal de Polignac,* Paris, 1777, 2 vol. in-12.

FAUCHET (Claude), savant antiquaire, président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont : | *Antiquités gauloises et françaises ;* la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; la deuxième contient l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet; | *Recueil de l'origine de la langue et poésie française, rymes et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de six-vingt et sept poètes français ;* | un *Traité des libertés de l'église gallicane ;* | un autre *de l'Origine des chevaliers, armoiries*, etc. [Il faut ajouter aux ouvrages énoncés : | l'*Origine des dignités et magistrats en France*, 1600, in-8°; | *de la ville de Paris.*] Il y a dans ces différents traités mille choses curieuses qu'on chercherait vainement ailleurs; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter ou à corriger. Le style est dur, barbare et incorrect.

FAUCHET (Claude), né au diocèse de Nevers, en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de Saint-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il joua différents personnages. Il parvint par ses intrigues autant que par ses talents et un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, etc. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités. [Il se signala à la prise de la Bastille, où il parut à la tête des assaillants, le sabre à la main. Ce fut au commencement de la révolution qu'il proclama Jésus-Christ "le premier des sans-culottes". En 1791, il fut élu évêque constitutionnel du Calvados. Rendu à Bayeux, il y publia une *Brochure,* où il proposait la loi agraire. Le tribunal du district de Bayeux le décréta d'accusation. [Appelé à l'assemblée législative qui suivit la constituante, il y vota pour qu'on ne fit aucun traitement aux prêtres insermentés.] Lors des massacres de septembre, il fut membre d'une députation envoyée aux prisons de l'Abbaye ; mais il demeura, ainsi que ses

collègues, tranquille spectateur des horreurs qui s'y commettaient. Quelqu'un lui ayant dit : « Pourquoi ne faites-vous pas cesser ce carnage? cent hommes armés suffiraient. » Il répondit : « Le peuple est justement indigné, ou il est cruellement trompé. » En qualité de député du Calvados à la convention, il vota la détention de Louis XVI, et le bannissement à la paix. L'abbé Fauchet fut arrêté, décrété d'accusation et condamné à mort le 31 octobre 1793, comme Girondin, et comme ayant eu des liaisons avec Charlotte Corday. Dans les temps antérieurs à la révolution, il avait fait : | L'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, père d'Égalité, et *de Phélypeaux d'Herbaut, archevêque de Bourges ;* | un *Discours sur les mœurs rurales*. Depuis la révolution, il se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont : | Le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8°; | trois *Discours* sur la liberté romaine, 1789; | l'*Oraison funèbre de l'abbé de l'Épée*, 1790; | *Éloge civique de Francklin*, 1790; | *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791. [On a pu trouver là l'épigraphe "Dieu et la liberté".] On peut consulter les " Mémoires pour servir à l'histoire de l'Église constitutionnelle, ou Lettres à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes et de ses erreurs ", Liége, 1793, in-8°. (*Voy*. le "Journal historique et littéraire", 15 décembre 1793, p. 15.)

FAUCHEUR (Michel Le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins appréciée à Paris qu'en province. Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses *Sermons* sur le duel, « que si on lui envoyait un cartel, il le refuserait ». Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestants. Sa probité ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente : | un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1686, in-12, imprimé d'abord sous le nom de Conrart ; ouvrage estimé; | des *Sermons sur différents textes de l'Écriture*, in-8°; | *Prières et méditations chrétiennes ;* | un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des Églises réformées par ordre du synode national.

* FAUCONNET (Marie-Antoine-Philippe), prêtre et supérieur du séminaire de la Sainte-Famille des Trente-Trois, à Paris, placé, le 30 août 1792, entre l'alternative de prêter le serment schismatique et celle d'être enfermé dans une prison dont une mort violente serait la seule issue, refusa et fut emprisonné dans le séminaire Saint-Firmin. Il y partagea les exercices par lesquels les autres confesseurs de J.-C. se préparaient à paraître devant Dieu, et se présenta sans crainte aux assassins, lorsqu'ils vinrent en furieux le 3 septembre. Dans le supplice qu'ils lui firent subir, il priait pour eux, remerciant le Seigneur de l'avoir jugé digne de mourir pour sa cause. Fauconnet avait 37 ans.

* FAUGÈRES (Marguerite Bleecker), dame poète, née en 1771, dans un village des États-Unis, perdit sa mère de bonne

heure, et épousa un médecin de New-Yorck, qui dissipa sa fortune, et mourut en 1798 de la fièvre jaune. Mme Faugères se consacra alors à l'éducation des jeunes personnes, et mourut en 1801. On trouve un grand nombre de ses *Poésies* dans le « Muséum américain », et dans le « Magasin de New-Yorck ». En 1795, elle avait publié une tragédie de *Bélisaire*, qui obtint quelque succès.

* FAUJAS de Saint-Fond (Barthélemi), géologue, administrateur du jardin du roi, né à Montélimar le 17 mai 1741, mort le 18 juillet 1819, embrassa la carrière du barreau; c'était un des bons avocats de Grenoble : mais son goût pour la minéralogie lui fit abandonner sa profession. Il s'occupa surtout des produits volcaniques, sur lesquels on n'avait obtenu jusqu'alors que des données inexactes. Après avoir exploré les Alpes, il visita les Puys de Dôme. En 1775, il découvrit dans les montagnes de Chenavary une riche mine de pouzzolane qu'il fit ouvrir à ses frais, sur laquelle il tenta des expériences de tous genres, et dont le gouvernement se servit pour les constructions du port de Toulon et dans quelques autres travaux publics. Depuis 1776, il entretenait une correspondance suivie avec Buffon, qui le fit nommer, en 1779, adjoint au Jardin-du-Roi, et, en 1785, commissaire du roi pour les mines. Ce fut afin de le récompenser de ses nombreuses découvertes, que ce savant demanda Faujas pour successeur. Il enseigna sa science au Jardin du roi avec un talent que l'expérience seule peut donner : de conjecturale qu'elle était, il la rendit exacte, en l'appuyant sur des bases scientifiques. En octobre 1797, le conseil des cinq-cents lui alloua une somme de 25,000 francs pour le dédommager des dépenses qu'il avait faites dans ses travaux. Parmi ses ouvrages nous citerons : | *Mémoires sur des bois de cerf fossiles trouvés dans les environs de Montélimar*, Paris, 1776, petit in-4° ; | *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-folio; il y développe sa théorie sur la formation des volcans. Elle repose sur la nature chimique de l'eau qui, suivant ce géologue, doit être infailliblement en communication avec le foyer des volcans qu'elle entretient par sa décomposition; | *Histoire universelle de la province du Dauphiné*, 1781, in-8°, avec fig.; | *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Mongolfier*, Paris, 1783 et 1784, 2 vol. in-8°; | *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8°; | *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1788, in-12; 1813, in-12; | *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal*, Paris, 1797, 2 vol. in-8°, avec figures, traduit en anglais et en allemand; | *Histoire naturelle de la montagne de St-Pierre de Maëstricht*, Paris, 1798, grand in-4°, avec 54 planches; | *Essai de géologie, ou Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803 et 1809, in-8°, avec figures. Il a aussi laissé des manuscrits sur le *Passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *Fontaine de Vaucluse*, et un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la géologie et à quelques autres questions d'histoire natu-

relle, insérés dans les "Annales du Muséum d'histoire naturelle". M. Freycinet, ami de Faujas, a publié: "Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond, administrateur du Jardin du roi", Valence, 1820, in-4°.

FAULCONNIER (Pierre), grand bailli de la ville de Dunkerque, sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. avec figures; le style en est peu correct.

FAULTRIER (Joachim), ecclésiastique, né à Auxerre en 1626, mort en 1709, s'était d'abord livré à la profession d'avocat, et avait eu le bonheur d'être remarqué par Louis XIV : ce monarque le chargea de plusieurs missions, et le récompensa en lui conférant différents bénéfices. On a de Faultrier une *Lettre en réponse à l'abbé de Rancé*, qui avait inséré des phrases peu avantageuses sur l'état militaire dans la notice biographique d'un de ses religieux.

FAUNE, ou FATUELUS, troisième roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, et petit-fils de Saturne, régnait au pays des Latins vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne. Il s'appliqua, dit-on, durant son règne, à faire fleurir l'agriculture et la religion. On le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, et on l'adora comme fils de Mercure et de la Nuit. La figure de satyre qu'on lui donne ordinairement avertit suffisamment que son règne appartient à la mythologie plus qu'à l'histoire. Les poètes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAUR (Gui DU), seigneur de Pibrac, [l'un des plus grands magistrats qui aient honoré la France], naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille illustre, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances, qu'il avait composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne et les libertés de l'Église gallicane. Le chancelier de L'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-temps à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi*. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac, exposé à la colère des Polonais, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heu-

reusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestants, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avait été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 55 ans, et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : | des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4° ; | un *Discours de l'âme et des sciences*, adressé au roi ; | une belle *Lettre* latine *sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits, peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connaît : la première édition est de 1574, et la dernière de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale; leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités : l'utile et l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses *Quatrains* furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, et par Pierre du Moulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passèrent dans la langue turque, dans l'arabe et dans la persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisait apprendre par cœur aux enfants, et, malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir, tandis que ceux de Godeau et de Desmarets sont en proie à la poussière ; mais ceux-ci n'offrent point le goût des anciens, que Pibrac avait saisi en se formant sur eux.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre DU), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monuments de son érudition. Ceux que les savants lisent avec le plus de fruit sont : | *Dodecameron, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8° ; écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés ; | XXXIII liv. latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. | *Des jeux gymniques des anciens*, traité aussi savant que le précédent, in-fol., 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différents ouvrages ; mais il faut y chercher l'instruction et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et de près de cinquante autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla

avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les Novices*, et d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775 ; le père Chartonnet a publié la "Vie" du P. Faure, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation en France, et l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante. [Il paraît que le père Lallemant, prieur et chancelier de Sainte-Geneviève, avait recueilli les matériaux de cette histoire, et l'avait commencée.]

FAURE (François), cordelier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris, le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque, prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son *Sermon* à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie. Les jansénistes ne lui ont point pardonné d'avoir censuré les "Lettres provinciales", et la fameuse Traduction du Nouveau Testament de Mons.

* FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Rome, le 25 octobre 1702, d'une famille française d'origine, fit ses études au collége romain, dirigé par les PP. jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Il remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scolastique, et des saintes Écritures. Ses *Traités*, au lieu d'être une simple histoire des doctrines théologiques, ou une compilation de points spéculatifs, étaient remplis d'une doctrine solide, et d'utiles questions qu'on n'avait pas jusqu'alors approchées. Le P. Faure professa pendant trente années, et fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Les papes Benoît XIV et Clément XII ne dédaignaient pas de le consulter dans les matières les plus graves. Lors de la suppression des jésuites, il fut enfermé dans le château Saint-Ange, avec plusieurs chefs de son ordre; parce que l'on craignait que sa plume ne prît la défense de l'ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au P. Faure de demeurer dans son couvent de "Jésus"; mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, où il s'occupa à rédiger en 2 vol. in-4° une *Défense* du fameux décret du roi Désidère, décret si honorable pour cette ville, et qui existe dans son palais municipal. Le P. Faure eut à combattre, dans cet ouvrage, dont cependant Tiraboschi a fait beaucoup d'éloges, l'opinion de plusieurs grands écrivains, et il y réussit complétement. La vie de ce pieux ecclésiastique était partagée entre ses devoirs religieux, ses études et les soins qu'il donnait aux pauvres et aux infirmes. Il mourut à Viterbe, le 25 avril 1777,

âgé de 75 ans. On lui fit de magnifiques funérailles ; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son Éloge prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé : | *Theses polemicæ, etc. Accedit dissertatio de capitulis S. Celestino II olim tributis, etc.*, Rome, 1754 ; | *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum pœnarum contra publicistas protestantes*, Rome, 1755 ; | *Dissertatio polemica in recentiora quædam erronea systemata de morum dogmatibus*, Rome, 1755; | *De praxi guelphellaniâ in dilatione sacramentalis absolutionis ;* | *Dissertatio polemica adversus Edmundi Richerii politicam ecclesiasticam;* | *Theses theologicæ et polemicæ de jure naturæ ac gentium contra Gratium... Hobbesum, Puffendorfium, etc.*, Rome, 1757 ; | *S. Augustini Enchiridion... notis et assertionibus theologicis illustratum*, Rome, 1755 ; | *Conclusiones universæ theologiæ*, Rome, 1766 ; | *Brevis Apparatus ad theologiam, et jus canonicum*, Rome, 1751, en italien ; | *Supplément*, ou *Suppléments aux premières* animadversions *de M. Sampieri, dans la cause du vénérable Jean Palafox ;* | *A l'auteur des deux Lettres intitulées* : " Avis salutaires", Naples, 1774 ; | deux petits ouvrages très-intéressants sur la dévotion du sacré cœur de Jésus ; | *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1775; | *Jugement impartial sur la controverse entre les pères conventuels et les observantins ;* ouvrage posthume, etc.

*FAURE, député de la Haute-Loire, à la Convention, vota la mort dans le procès de Louis XVI, et l'exécution de ce prince dans les 24 heures. Chargé de différentes missions dans les départements de la Haute-Loire, de la Meurthe, de la Moselle et des Vosges, il ne s'enrichit pas dans les fonctions qu'il remplit ; car, après avoir fait partie des assemblées législatives, qui se succédèrent jusqu'en 1803, il fut réduit à exercer la place de greffier de la justice de paix de Toul (Meurthe), et enfin celle de greffier du tribunal de première instance de Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or), où il mourut il y a peu d'années.

*FAURE (P.-J.-D.-G.), né au Havre, le 1er mai 1765, fut nommé, en 1792, député de la Seine-Inférieure à la Convention, où il vota la détention de Louis XVI pendant toute la durée de la guerre. Dans une opinion qu'il prononça sur le jugement de ce prince, on remarqua les passages suivants : «J'ai avancé que ce n'était pas à vous à juger le roi ; vous avez pensé différemment, et ce qui m'afflige, c'est que vous avez porté le désir de juger jusqu'au scandale. Ce n'est point la chaleur effrénée de quelques-uns de vos membres, l'indécence de leurs déclamations, le ton décisif qu'ils prennent dans ce procès, qui prouvent à mes yeux la vérité de leur civisme. Un citoyen modéré me paraîtra toujours beaucoup plus sûr que ces agitateurs qui prêchent perpétuellement le meurtre et le carnage. Vous remplissez ici scandaleusement tous les rôles de l'ordre judiciaire, de jurés comme de témoins, d'accusateurs comme de juges. Je demande le rapport des décrets relatifs au procès de Louis ; que l'on forme un tribunal plus légalement digne

que vous de finir un procès qui étonne toute l'Europe!.., etc. » Compris dans les 73 députés proscrits, le 31 mai 1793, comme ayant signé la protestation du 6 juin, il fut mis en arrestation et ne comparut pas toutefois devant le tribunal révolutionnaire. La révolution du 9 thermidor le fit rentrer à la Convention; il devint sous-préfet du Havre après le 18 brumaire, entra en 1810 au corps législatif, et fut anobli par le roi après la première restauration. Faure est auteur d'un *Parallèle entre la marine de France et celle d'Angleterre.*

* FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), président à la cour royale d'Aix, associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né en septembre 1750, mort le 15 novembre 1819 à l'âge de 70 ans, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane, et petite fille de madame de Sévigné. Avant la révolution, devenu président à mortier au parlement de Provence, il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souveraines. Pendant les premières années de nos troubles, il fut maire de sa ville natale. Le département des Bouches-du-Rhône le nomma en 1809 député au corps législatif, d'où il passa en 1814 à la chambre des députés; il n'y parla guère que pour demander la franchise du port de Marseille. Il avait été nommé, dans le mois de juin 1811, président à la cour impériale d'Aix; il fut continué dans les mêmes fonctions à la cour royale réformée par Louis XVIII. Fauris employait ses moments de loisir à l'étude des sciences et surtout de l'archéologie. Il forma une riche collection de médailles, et publia plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on remarque : | *Mémoire sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1812; | *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814; | *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le* XVe *siècle*, Paris, 1814; | *Mémoire sur les bas-reliefs des portes et murs extérieurs de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1815, etc. L'académie des inscriptions et belles-lettres avait récompensé les efforts de ce savant en le plaçant, le 7 août 1816, sur la liste de ses membres associés libres.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximien-Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin-le-Grand, et ne put le séduire. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils et son propre honneur si cruellement outragé.

Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390 dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 445, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité* du libre arbitre et de la grâce, où il relève trop les forces de la nature, et d'autres ouvrages dans la « Bibliothèque des Pères ». Le nom de Fauste était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius; mais Molanus (« De Martyrologiis », cap. 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le catalogue des saints par l'Église romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (Annia Galeria Faustina), née l'an 104 d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très-distinguée une beauté parfaite, et un esprit fin et insinuant. Elle épousa Antonin-le-Pieux, long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour les plaisirs l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples, [l'un desquels fait partie de l'église de Saint-Laurent « in Miranda ». Il voulut que ses statues fussent portées dans les processions et aux jeux du cirque : on lit sur les médailles de Faustina le titre de « Diva »; l'une de ces médailles rappelle l'institution des « Puellæ faustinianæ », filles faustiniennes]. Faustine, sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infâme modèle de sa mère.

FAUSTINE (Annia-Faustina), dite « Faustine la jeune », fille d'Antonin-le-Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces de sa mère; elle abusa de ces dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer, qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amants, et que, lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui rendisse sa dot! » c'est-à-dire l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordements mons-

trueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. Marc-Aurèle lui rendit les mêmes honneurs qu'Antonin avait rendus à sa mère, et lui consacra également les fêtes faustiniennes, et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier de ses désordres dans une "Dissertation" réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire. [Outre la légende "Mater castrorum", mère des armées, qu'on trouve dans ses médailles, on y lit aussi le mot "pudicitia"; application qui doit paraître un peu extraordinaire.]

FAUSTINE (Maxima Faustina), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommé Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de Saint-Lambert à Liége, une des plus précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

* FAUSTUS DE BYZANCE, historien et évêque arménien, né à Constantinople vers l'an 320, mort vers la fin du IVe siècle, a écrit en arménien une *Histoire byzantine* en 6 livres; les quatre derniers livres seulement nous sont restés: ils renferment le récit des événements qui se sont passés en Arménie depuis l'an 340 jusque vers l'an 390 de notre ère, et ont été imprimés à Constantinople, 1730, in-fol.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du XVIe siècle, que quelques-uns disent natif de Souabe, d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son père était un paysan qui envoya ce fils à ses parents à Wittemberg, où il fréquenta le collége et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et trois ans après il prit le degré de maître-ès-arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua avec une assiduité extraordinaire à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle, qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortiléges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinker, fameux cristallomancien. Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour vingt-quatre ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé "Mephistophèles". On rapporte que Faustus joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'a

la fin le démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la "Vie" de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière, mais que les auteurs contemporains, ceux mêmes qui ne passent ni pour crédules ni pour superstitieux, rapportent comme indubitables. Le fameux Mélanchton, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire, et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1). (*Voy.* ASMODÉE, LE BRUN, BROWN Thomas, DELRIO, etc.)

*FAUTRIÈRE (Louis DAVY DE LA), ancien conseiller à la troisième chambre des enquêtes de Paris, mort en 1759, a laissé entre autres compositions poétiques, | une *Épître newtonienne sur le genre de philosophie propre à rendre heureux*, 1739, in-8°; | quelques *Pièces satiriques sur le système de Law*, insérées dans le 1[er] volume des "Mélanges historiques et anecdotiques" de Bois-Jourdain, etc.

FAUVEAU ou FULVIUS (Pierre), poète latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *Fragments*.

*FAUVRE-LABRUNERIE, (Charles-Benoît), député du Cher à la Convention, vota dans

(1) D'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme extraordinaire qui, depuis trente ans, est célèbre dans les Annales cabalistiques. Il se nomme Cain Chenul Falk, et est généralement connu sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, mort depuis peu au service de France, comme maréchal de camp, assure dans ses *Mémoires cabalistiques, magiques*, etc., avoir vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son père, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans cette opération de la méthode de Schropfer ? je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue barbe blanche, et sa figure noble et intéressante. Il est actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte de ce vieillard..... Un prince..... voulut l'aller voir il y a quelques années; il se présenta à la porte de Falk, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyants personnages, pour la magie. « Voyez, dit-il en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir et de l'attente des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine universelle, de faire le *grand œuvre*, et, pour étancher leur soif insatiable de domination et de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que dirige un spectre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé *Schropfer*, limonadier de Leipsick, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsick, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, on voit reparaître en Europe les folies de l'Asie, de la Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or et des diamants, le breuvage de l'immortalité, etc. Le genre particulier de Schropfer était surtout l'évocation des mânes; il commandait aux esprits, il faisait apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir consumé des sommes immenses à ses adhérents, après avoir aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se soutenir plus long-temps, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un bosquet près de Leipsick. A Schropfer succéda Saint-Germain, qu'un comte de Lambert avait annoncé dans son *Mémorial d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés (ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues). Le *cagliostrocisme* et le *mesmérisme* présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru qu'un siècle où l'existence de Dieu était un problème, où presque tous les hommes doutaient de celle de leur âme, et ne répondaient que par un souris moqueur à tout ce qui supposait celle des anges et des démons; qui eût crû, ou qui eût dû prévoir qu'un tel siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, finirait par courir avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avait couru si long-temps après des livres qui en détruisaient jusqu'à la possibilité? » De nos jours, les professeurs de magnétisme répètent les mêmes prétentions, et peut-être des résultats plus funestes encore.

le procès du roi la mort sans sursis ni appel. Fauvre-Labrunerie, nommé au conseil des cinq-cents par le département des Ardennes, en sortit en 1798, y rentra presque aussitôt, et cessa de faire partie des assemblées législatives, après l'établissement du gouvernement consulaire. Il fut néanmoins forcé de quitter la France en 1816, pour avoir signé pendant les "cent-jours" l'acte additionnel aux constitutions de l'empire.

* FAVARD DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à Saint-Florent (Puy-de-Dôme), le 20 avril 1762, mort le 14 novembre 1831, fut reçu, en 1785, avocat au parlement de Paris, et envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national. Élu membre du conseil des cinq-cents en 1795, réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Favard, presque étranger aux discussions politiques de ces deux assemblées, s'occupa beaucoup des travaux de législation. En 1804, il vota pour la création de l'empire. Après la bataille d'Austerlitz, membre de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Buonaparte, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. Le tribunat ayant été supprimé, Favard entra au corps-législatif, où il présida presque aussitôt la section de l'intérieur. Nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, il reçut en 1813 le titre de maître des requêtes au conseil d'état. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places; et si, au retour de Buonaparte, il resta à la cour de cassation, il ne fit plus partie du conseil d'état. Le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentants; ce qui n'empêcha pas le gouvernement de lui rendre son emploi de maître des requêtes après le second retour du roi. Président du collége électoral de la Corrèze, il fut député du Puy-de-Dôme à la chambre de 1815, où il vota avec la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Nommé en 1817 conseiller d'état en service ordinaire, il présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Jurisconsulte laborieux, il travailla à la rédaction des Codes; magistrat, il se faisait remarquer par son exactitude; du reste, homme de pouvoir, il se rangea toujours du côté de l'autorité. Sa fin fut celle d'un chrétien. Parmi ses ouvrages, qui se recommandent plutôt par leur clarté et leur méthode que par la philosophie du droit et le vrai talent, on remarque: | *Conférences du Code civil avec la discussion particulière du conseil d'état et du tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol., in-12; | *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, 1 vol. in-4°; | *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testaments et les contrats de mariage*, 1811, in-8°; | *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8°.

* FAVART (Charles-Simon), poète dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés, et qui, non content de cette gloire, voulait en acquérir une autre en faisant des chansons sur les mœurs du temps. Le jeune Favart étudia au collége Louis-le-Grand, et fit connaître sa facilité comme versificateur, par un *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*. Ce premier essai, qui ne donnait pas une grande idée du talent de l'auteur, fut bientôt suivi d'un poème intitulé : *La France délivrée par Jeanne d'Arc ;* ouvrage qui lui obtint un prix aux Jeux-Floraux. Mais c'était au théâtre qu'il devait obtenir le plus de vogue : il donna plus de soixante pièces à l'Opéra-Comique et aux Italiens. On distingue surtout, *la Fête du château*, *la Belle Arsène*, *l'Astrologue du Village*, *la Fée Urgèle*, *l'Amitié à l'épreuve*. Sa femme et l'abbé Voisenon contribuèrent un peu à quelques-unes de ses pièces. Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, prouve qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra-comique. Il donna encore une autre comédie en un acte et en vers intitulée *l'Anglais à Bordeaux*. Le théâtre de l'Opéra-Comique, dont il était le plus ferme soutien, ayant été supprimé en 1745, Favart accepta la direction de la troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. Pendant cette campagne, Favart eut à essuyer, de la part du maréchal, les outrages les plus cruels qu'un homme puisse souffrir. Revenu à Paris, il travailla encore pour le théâtre, et mourut le 12 mai 1792. Le *Théâtre de Favart* a été imprimé à Paris, 1763, 8 vol. in-8°; 1772, 10 vol. in-8° ; et le *Théâtre choisi*, ibid., en 1809, 3 vol. in-8°, où l'on trouve une liste chronologique de tous ses ouvrages.

*FAVART D'HERBIGNY (Christophe - Élizabeth), chanoine de Reims, mort en 1793 à 66 ans, est auteur d'un *Dictionnaire d'histoire naturelle des testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8°.

*FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), frère du précédent, général de division, né à Reims en 1735, mort en 1800, entra au service dans l'arme du génie, et se distingua par sa bravoure et par ses talents. Il défendit Belle-Isle, assiégée par les Anglais, contribua, par l'exécution d'ouvrages extérieurs, à retarder la prise de cette place, et sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison, avec du canon et tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plusieurs années à la Martinique, revint en Europe, fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf et de l'expédition de Genève en 1782. En 1792, il commandait la place de Neuf-Brissac lorsqu'une insurrection éclata dans le camp qui était sur le glacis ; par sa prudence et surtout par son courage, il rétablit l'ordre et sauva la vie à plusieurs personnes. Pendant le cours de la révolution, il se montra modéré dans ses actions et dans ses principes, et mit en état de défense toutes les places de l'Alsace. Il obtint ensuite sa retraite. On a de lui des *Mémoires sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires*.

* FAVELET (Jean-François), célèbre professeur en médecine à

l'université de Louvain, médecin de l'archiduchesse Élizabeth, gouvernante des Pays-Bas, né en 1674, mort en 1743, a laissé entre autres écrits : | *Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus*, etc., Louvain, 1721, in-12; | *Novarum quæ in medicina a paucis annis repullularunt hypotheseon lydius lapis*, Aix-la-Chapelle, 1737, in-12.

*FAVENTINUS (Paul-Marie), religieux dominicain du XVIe siècle, né à Faenza, alla établir des missions chrétiennes en Arménie, et y fit élever des églises; de retour en Europe, en 1620, il vint à Rome, et reçut le titre de supérieur des missions de son ordre en Orient. On a de lui : | *Dottrina cristiana, ove catechismo*; | *Miracoli per mezzo della santissima Eucaristia e del Rosario della Madona operati*.

* FAVEREAU (Jacques), avocat, puis conseiller à la cour des aides de Paris, né à Cognac en 1570, mort en 1638, a laissé les écrits suivants : | *Mercurius redivivus, sive varii lusus*, etc., Poitiers, 1613, in-4°; | *le Gouvernement présent*, ou *Éloge de son Éminence* (le cardinal de Richelieu), satire, Paris, 1623, in-8°.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit et de la Fortune. Les poètes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler; aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs et des plaisirs; ayant un pied sur une roue, et l'autre en l'air, pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de Justin avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus que sa *Version*. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *Oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

* FAVIER, publiciste, né à Toulouse, au commencement du XVIIIe siècle, mort à Paris, le 2 avril 1784, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire-général des États de Languedoc. Après avoir dissipé sa fortune, il vendit cette charge, devint secrétaire de La Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin, et se voua dès-lors à la diplomatie. D'Argenson l'employa à la rédaction de divers *Mémoires*, notamment des *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche, ouvrage qui lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut cependant chargé de missions secrètes en Espagne et en Russie, sous le ministère du duc de Choiseul; mais, ayant composé pour le comte de Broglie, qui suivait pour Louis XV une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, plusieurs *Mémoires* dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier, et se rendit en Angleterre et en Hollande. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris comme impliqué dans une conspiration imaginaire, et renfermé à la Bas-

tille, où il resta jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Le comte de Broglie, qui était parvenu à lui procurer la liberté, ne put lui faire recouvrer ses emplois, que son goût pour la dépense lui rendait indispensables. Il se mit alors à composer des *Mémoires* sur les affaires du temps, dissipant le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Cependant le comte de Vergennes lui fit donner une somme de 40,000 francs pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 fr. Sur la fin de ses jours, Favier mena une vie moins dissolue. De Ségur recueillit une partie de ses *OEuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé " Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI ", 1793, 2 vol. in-8°, et 1802, 3 vol., avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, la plupart sans nom d'auteur, sont | *le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1756, in-12; | *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12; | *le Poète réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8°; | *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke, traduits de l'anglais, avec des notes historiques*, 1754, 3 vol. in-8°; | *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8°; | *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Favier travailla avec Fréron à la rédaction du " Journal étranger ".

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes, et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent, et lui témoignait de la confiance; mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes. (*Voyez* son article.) On dit que Favorin s'étonnait de trois choses: de ce qu'étant Gaulois il parlait si bien le grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère, et de ce qu'il vivait étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN (VARINUS, ou GUARINO, plus connu sous le nom de), né à Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Sylvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des *Remarques* sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-folio.

* FAVRAS (Thomas MAHI, marquis DE), l'une des premières victimes de la révolution, et l'un des plus grands hommes qu'elle ait suscités, né à Blois, en 1745, entra dans les mousquetaires, devint lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère du roi, et se démit de cette place en 1775, pour aller à Vienne faire reconnaître sa femme comme fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Scanenbourg. Lors de l'insurrection contre le stathouder en 1787, Favras commandait une légion en Hollande. Né avec un caractère ardent,

il concevait un grand nombre de projets. Il en présenta sur les finances, et lorsque la révolution commença, il en présenta aussi sur la politique. Cela suffit pour que les révolutionnaires vissent en lui un ennemi qu'il fallait sacrifier aux idées naissantes. Arrêté en décembre 1789, par ordre du comité des recherches, il fut traduit au châtelet, et accusé « d'avoir tramé contre la révolution, d'avoir voulu introduire la nuit, dans Paris, des gens armés, afin de se défaire des trois principaux chefs de l'administration, d'attaquer la garde du roi, d'enlever les sceaux de l'état, et même d'entraîner le roi et sa famille à Péronne. » Trois témoins, Morel, Turcate et Marquié, vinrent appuyer cette accusation, déclarant avoir reçu de lui la communication de son plan, qui devait être exécuté par 12,000 Suisses et 12,000 Allemands, qui, après s'être réunis à Montargis, auraient marché sur Paris, enlevé le roi et assassiné Bailly, La Fayette et Necker; ils ajoutèrent que les chevaux des écuries du roi devaient être employés à monter un corps de cavalerie. Favras repoussa ces accusations avec beaucoup de calme et de présence d'esprit, disant que la levée des troupes était destinée à soutenir une révolution qui se préparait dans le Brabant. Quant à la seconde accusation, il déclara « qu'étant à Versailles le 5 octobre, et témoin de la consternation qui régnait dans cette ville, à la nouvelle qu'il arrivait des femmes de Paris avec des canons, il avait proposé à Saint-Priest de lui donner des dhevaux des écuries du roi, afin 'aller, avec les plus zélés serviteurs de sa majesté, enlever les canons à ces femmes : mesure qui n'eut pas lieu, puisque La Fayette venait au secours du château avec six mille hommes. » La déposition de Saint-Priest fut conforme à cette explication. La principale charge contre lui était une lettre de Foucault dans laquelle il lui demandait : « Où sont vos troupes? Par quel côté entreront-elles à Paris? Je désirerais y être employé? » Ce fut en vain qu'il demanda à connaître son dénonciateur; on refusa même d'entendre les témoins à décharge. Les juges furent intimidés par les cris d'une populace furieuse qui assiégea le châtelet pendant tout le temps que dura la procédure, ne cessant de menacer et de demander la mort de l'accusé par l'horrible cri " à la lanterne "! Ainsi, malgré le zèle et le talent que l'avocat Tilorier apporta à sa défense, malgré la conviction que les juges avaient de son innocence, les factieux l'emportèrent par leurs menaces; et le marquis de Favras fut condamné à faire amende honorable devant la cathédrale, et à être pendu en place de Grève. Il entendit cet arrêt injuste avec le plus grand calme, et dit à ses juges : « Je vous plains bien, si le témoignage de trois hommes vous suffit pour condamner. » Le rapporteur lui ayant dit alors qu'il n'avait d'autres consolations à attendre que celles que lui offrait la religion, il répondit : « Mes plus grandes consolations sont celles que me donne mon innocence. » Il fut exécuté le 19 février 1790. Arrivé devant la cathédrale, il prit l'arrêt des mains du greffier, et le lut lui-

même à haute voix. Quand il fut devant l'Hôtel-de-Ville, il dicta une déclaration dans laquelle on remarque les phrases suivantes : « Prêt à paraître devant Dieu, je pardonne aux hommes qui, contre leur conscience, m'ont accusé de projets criminels..... J'aimai mon roi, je mourrai fidèle à ce sentiment. Mais il n'y a jamais eu en moi ni moyens, ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre des choses nouvellement établi... Je sais que le peuple demande ma mort à grands cris. Eh bien! puisqu'il faut une victime, j'aime mieux que le choix tombe sur moi, plutôt que sur quelque autre innocent, faible peut-être, et que la présence d'un supplice non mérité jetterait dans le désespoir; je vais donc expier des crimes que je n'ai pas commis. » Conservant toujours un calme imperturbable, il corrigea lui-même des fautes d'orthographe commises par le greffier, et dit adieu à l'ecclésiastique qui l'accompagnait et à tous ceux qui l'entouraient, surpris de tant de courage et de résignation. Le juge-rapporteur l'ayant de nouveau engagé dans ce moment à faire connaître ses complices : « Je suis innocent, répondit-il; j'en appelle au trouble où je vous vois. » Il monta aussitôt sur l'échelle, dit encore adieu à son confesseur attendri, et, se tournant vers le peuple : « Citoyens, je meurs innocent, priez pour moi le Dieu de bonté »; s'adressant ensuite au bourreau, il ajouta : « Faites votre office..... » Son *Testament* et sa *Correspondance* avec sa femme pendant sa détention furent publiés après sa mort, et produisirent une vive sensation. Madame de Favras avait été enlevée de chez elle pendant la nuit, par ordre de Bailly, et transférée à l'Abbaye, où elle resta 26 jours au secret. Cependant elle put, par le moyen du fermier-général Augeard, détenu dans la même prison, entretenir avec son époux une correspondance qui les empêcha de tomber en contradiction dans les interrogatoires qu'ils eurent à subir. Elle sortit de prison presque aussitôt après la mort de Favras, et se plaignit alors, dans une lettre adressée à Bailly, le 15 mai 1791, des mauvais traitements qu'il lui avait fait endurer. On a de Favras des *Mémoires* fort bien écrits sur les troubles de la Hollande.

* FAVRAT (François-André DE), général au service de Prusse et gouverneur de la place de Glotz, né vers 1730, mort en 1804 à l'âge de 74 ans, était doué d'une force physique, telle qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et que plus d'une fois on le vit prendre une pièce de canon et la porter sur son épaule avec autant de facilité qu'un fantassin porte son fusil. Favrat laissa l'ouvrage suivant, qui est estimé: *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8°.

* FAVRE (Pierre), jésuite, le premier des compagons de Saint-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Ste-Barbe à Paris, naquit en 1506 au hameau du Villaret, diocèse de Genève. Il contribua, par son exemple, à la réforme des ecclésiastiques et des ordres religieux, et, par son zèle ardent, à la propagation de l'ordre des jésuites. Il fonda les

colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles du Père Canisius. Sa "Vie", écrite par Nicolas Orlandini, a été publiée à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8°.

FAVRE (Antoine), [dit le président Faber, grand jurisconsulte,] né à Bourg en Bresse, le 4 octobre de l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Génevois pour le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, gouverneur de Savoie et de tous les pays de deçà les monts, et mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. : | *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol. ; | | *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; | *Comment. in Pandectas, seu de Erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; | *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol.; | *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol., [peut-être le moins bon de ses ouvrages, parce qu'il s'appuie le plus souvent sur l'autorité, souvent si mal fondée, des choses jugées.] On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. [Favre savait concilier la plus haute politique avec le droit civil: il publia un beau Traité *de Religione regenda in republica*.] Dans les Quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre. Il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *Les Gordians*, ou *l'Ambition*, 1596, in-8°. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie. On trouve l'"Éloge" du président Favre, par Jacques Durandi, dans le tome 3 de "Piemontesi illustri". Taisand lui à consacré un long et intéressant article dans ses "Vies des plus célèbres jurisconsultes", d'après des mémoires fournis par sa famille.]

FAVRE (Claude), seigneur de Vaugelas et baron de Péroges, naquit du précédent à Bourg-en-Bresse et selon quelques-uns à Chambéry. Le père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre, en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidents, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000 livres en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant : «Vous n'oublierez pas, du moins, dans votre Dictionnaire, le

mot de Pension. » — « Non, monseigneur », répondit Vaugelas », et encore moins celui de Reconnaissance.... » Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables; il avait une figure agréable, et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *Traduction* de Quinte-Curce, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette *Version*, de laquelle Balzac disait dans son style emphatique : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible et celui de Vaugelas est inimitable », passe pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconstance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4°; ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAVYN (André), avocat à Paris au commencement du XVIIe siècle, s'appliqua à l'étude des antiquités de la monarchie française. On a de lui les ouvrages suivants : | *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613, in-8°; | *le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, etc., Paris, 1620, in-4°, fig.; | *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et les conquêtes de ses rois*, ibid., 1622, in-fol. On reproche à l'auteur d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé beaucoup de faits qu'on ne peut admettre d'après lui.

FAWKES (François), poète anglais, né dans le comté d'Yorck, en 1721, brigua les emplois de l'Église anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes, en 1774, et mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : | *Traduction d'Anacréon*, 1760, in-12; | *de Théocrite*, 1767, in-8°; | *d'Apollonius de Rhodes*, 1780; | *Le Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAY (Charles-Jérôme DE CISTERNAI DU), capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'était alors que lieutenant; il obtint une compagnie; mais il fut obligé de renoncer à l'état militaire, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimait les lettres, et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avaient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire était mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY (Charles-François DE CISTERNAI DU), fils du précédent, né à Paris en 1698, servit quelque temps comme son père, [et se fit connaître honorablement en Espagne en 1718, pendant les guerres de la succession; mais il quitta l'état militaire, et se consacra entièrement à la chimie et

à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du Jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très-peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il mourut à Paris en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger; et ces qualités n'étaient mêlées d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'académie des sciences, où l'on trouve aussi son "Éloge", par Fontenelle.

FAY (Jean-Gaspard DU), jésuite, mort vers le milieu du XVIIIe siècle, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol., qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

* FAYAU, député de la Vendée à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, devint secrétaire de l'assemblée, en août 1793, et fut envoyé en qualité de commissaire, dans son département, pour organiser les levées en masse. On le vit voter constamment pour les moyens extrêmes, demander le ravage universel du sol de la Vendée, de manière à le rendre inhabitable pendant un an, et faire, en 1794, sa fameuse motion des loups, qu'il compara aux aristocrates. Après le 9 thermidor, il fut l'un des premiers qui s'élevèrent contre la marche rétrograde de la convention, et il défendit vivement les sociétés populaires lors des premières attaques qui leur furent portées. On le vit aussi, au commencement de 1795, faire une vive sortie contre le modérantisme; se plaindre de ce que les vrais patriotes étaient persécutés, et invoquer l'âme de Marat. Décrété enfin d'accusation, et arrêté comme l'un des chefs de la révolte du 1er prairial an III, l'amnistie de brumaire an IV le rendit à la liberté. Après la session, il fut nommé chef de bureau au ministère de la justice; devint ensuite commissaire près le tribunal de police correctionnelle de Montaigu, et exerça les fonctions de procureur impérial près le tribunal civil de Laroche-sur-Yon, jusqu'à la réorganisation des tribunaux, en 1811. Comme conventionnel votant, il fut forcé de quitter la France.

FAYDIT, ou FAIDIT (Gancelm ou Anselme), poète provençal, né à Uzerche dans le Limousin, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des *Comédies* qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, au libertinage et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard "Cœur-de-Lion", d'abord comte de Poitou et puis roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix,

et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit : | un *Poème sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur; | *le Palais d'Amour*, poème dont le titre annonce assez l'esprit; | plusieurs *Comédies*, entre autres une intitulée : *l'Eregià dels prestres*, c'est-à-dire *l'Hérésie des prêtres*. Il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties avec sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant long-temps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève, un *Sermon* contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre *Sermon* publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier *Sermon*, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Dans un *Traité sur la Trinité*, il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été altérée par la théologie scolastique; cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8°, 1706. Asservi à la faction des Arnauld et des Quesnel il prétend que la scolastique a altéré le dogme de la Trinité, qui, selon lui, consistait anciennement à professer trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossière, parce qu'il est connu que les théologiens ont constamment défendu contre les ariens et les sophistes la foi de Nicée et la consubstantialité des personnes divines. C'est afficher l'hérésie, d'abord celle des trithéistes, et de plus celle des erreurs modernes, qui affirment que la vraie foi a péri contre la promesse de J.-C., et qu'elle ne s'est retrouvée que dans quelques têtes privilégiées des derniers siècles. C'est afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité de Dieu, on en détruit l'essence. L'erreur de Faydit a été renouvelée dans ce siècle par le docteur Œhmbs. (*Voy.* Jean PHILOPONOS.) Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris : châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : | des *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture sainte*, en 2 vol. in-12; mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire; | *La Telémacomanie*, in-12, critique [du roman de Fénelon]; Faydit avait attaqué Bossuet avant de censurer Fénelon. Il avait fait cette *Epigramme* contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé en 1682. Il faut

savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours :

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut, bâillant d'ennui :
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. | Des *Mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était ; un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie. | *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos à cet auteur les "Moines empruntés", 2 vol. in-12 ; ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne ; et après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il s'employa avec zèle, quoique inutilement, à conserver à Henri III la couronne de ce pays. [A son retour en France, ce prince l'envoya à Ferrare et à Venise, pour terminer différentes difficultés survenues entre ces puissances.] Il fut récompensé de ses services par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son temps.

FAYE (Jean-Élie Lériget de La), naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes ; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, où il signala sa valeur. Il avait toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchants, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *Mémoires* de La Faye.

FAYE (Jean-François Lériget de La) frère puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avaient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie française en 1730, et mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques *Poésies*, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le système de La Motte-Houdard en faveur de la prose.

* FAYE (Georges de La), démonstrateur à l'académie royale de chirurgie à Paris, où il était né, mourut dans cette ville le 11

août 1781. On a de lui : | *Cours d'opérations de chirurgie par Dionis*, avec des notes, 1782, 2 vol. in-8° ; | *Principes de chirurgie*, Paris, 1739, in-12, souvent réimprimés. La dernière édition est de 1811, in-8°. Ce livre a été traduit en allemand, en italien, en espagnol et en suédois.

FAYETTE (Gilbert Motier de La), maréchal de France, [défendit vaillamment Lyon en 1418, contre le duc de Bourgogne ;] se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, [où il battit le duc de Clarence; secourut Orléans en 1429, et fut ministre plénipotentiaire à la paix d'Arras, le 21 septembre 1435]. Il fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1464.

FAYETTE (Louise Motier de La), de la même famille que le maréchal de ce nom, naquit vers 1618, et entra à l'âge de 17 ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de fille d'honneur. Sa beauté et sa jeunesse fixèrent bientôt sur elle les regards de la cour, et particulièrement ceux de Louis XIII; mais préférant la tranquillité d'une conscience pure aux grandeurs humaines, elle résolut de se faire religieuse. Le roi s'opposa à son dessein; mais le cardinal de Richelieu, craignant que l'ascendant qu'elle avait déjà sur le monarque ne lui fût funeste, aida sa vocation. Elle entra, en 1637, chez les religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, où elle fit profession, et prit le nom de " sœur Angélique ". Louis, rassuré sur son penchant par le nouvel état de sa vertueuse amie, lui fit de fréquentes visites au parloir; ainsi le cardinal ne gagna pas grand' chose en l'éloignant de la cour. Elle engagea le roi à revenir auprès de la reine dont il vivait séparé depuis quelque temps, et le fruit de cette réconcilation fut la naissance de Louis XIV, après 22 ans de stérilité. La reine, pour reconnaître ce bon office, voulut rappeler à la cour madame La Fayette; mais, entièrement dévouée à Dieu, elle trouva le silence du cloître préférable au séjour brillant dans lequel on voulait la rappeler. Elle mourut généralement estimée, en 1665, à Chaillot, dans un couvent qu'elle y avait fondé.

* FAYETTE (François de La), évêque de Limoges, en 1628, fut un des plus savants prélats de son temps; la visite de son diocèse, des missions fréquentes, de pieux établissements formés, des associations de charité établies, la discipline ecclésiastique remise en vigueur, un grand changement dans les mœurs, marquèrent son épiscopat. Il attira dans son diocèse de saints prêtres, entre autres, le P. Le Jeune, de l'Oratoire, zèlé missionnaire; et les deux frères Bourdon, hommes de beaucoup de mérite, et qui secondèrent l'évêque dans son administration. Ce prélat mourut le 23 mai 1676, à 86 ans, ayant établi des séminaires et des communautés religieuses. On peut voir son article dans le " Gallia Christiana ".

FAYETTE (Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de La), [naquit en 1632] d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce.

Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette, et se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux-esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, La Fontaine, Segrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693, livrée depuis quelque temps aux pratiques de la plus austère dévotion. Les principaux de ses écrits sont ; | *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue ; | *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt. Madame de La Fayette avait mis ces deux productions sous le nom de Segrais. Ce poète avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné ; | *La Princesse de Montpensier*, in-12 ; | des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12. On lui reproche d'avoir fait payer à madame de Maintenon la gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus aimable qu'elle. | *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 ; on y trouve peu de particularités intéressantes ; | *Divers portraits de quelques personnes de la cour*; | *La comtesse de Tende.* Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais La Beaumelle l'a peinte moins avantageusement. « Elle n'avait pas, dit-il, ce liant qui rend le commerce aimable et solide ; on trouvait autant d'agréments dans ses écrits qu'elle en avait peu dans ses propos. Elle était trop impatiente ; tantôt caressante, tantôt impérieuse, exigeant des égards infinis, et y répondant souvent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-esprits, et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de l'"Influence de la philosophie sur l'esprit et le cœur", est aussi ridicule que la femme-homme : ce sont de monstrueux assemblages que notre siècle, fertile en choses rares et curieuses, réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maîtres, il y a des femmes savantes ; depuis que les hommes ont porté des colifichets, et ont affecté une toilette féminine, les femmes, en revanche, ont affecté la science des hommes, et se sont enfoncées dans les études abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, de la voir occupée à des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes sortes, et de petits billets de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre. » (*Voy.* GÉOFRIN, GRAFIGNY, TENCIN, SUZE.) [Les *Œuvres* de madame de La Fayette ont été recueillies avec celles de madame de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8°. Cette alliance est peu honorable pour madame de La Fayette.]

*FAZELLI (Thomas), historien

sicilien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de philosophie à Palerme, né à Sacca en 1498, mort à Palerme en 1570, n'a laissé qu'un seul ouvrage intitulé *de Rebus siculis decades duæ*, Palerme, 1558, 1560, in-fol., traduit en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4°, et Palerme, 1626, in-fol. Cette histoire est très-estimée. —*Fazelli (Jérome), frère du précédent, savant théologien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, consulteur du saint-office et prieur de sa communauté, né en 1502 à Palerme, mort dans cette ville en 1585, a laissé: | des *Sermons*, | un *Traité des Indulgences*, | des *Commentaire latins* manuscrits sur les psaumes, l'évangile de Saint-Marc et les Actes des apôtres, | et un livre intitulé *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4°, et Venise, 1592, in-4°, en deux parties.

FE, FO, ou Fohé, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. A sa droite est le fameux Confucius, et à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion chinoise. Plusieurs savants pensent que Fohé est le même que Noé, et cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes chinois. (*Voyez* Yao.) Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi. (*Voyez* ce nom.)

* FEATLY ou Fairclough (Daniel), théologien anglais, chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques en France, puis de l'archevêque Abbot, recteur de Lambeth, prevôt du collége de Chelséa, né en 1582 à Charton, comté d'Oxford, se distingua par une grande habileté dans la controverse scholastique, occupa successivement différentes cures, et fut nommé membre de l'assemblée des théologiens de Westminster en 1643. Son opposition au covenant l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut jeté en prison et transféré au collége de Chelséa, où il mourut en 1645. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *Ancilla pietatis*, 1679, 8e édition, à laquelle il joignit *la Pratique de dévotion extraordinaire*. Il a aussi donné la *Vie de Jewel*, en tête des œuvres de cet auteur; celles *de Reynolds*, *du docteur Robert Abbot*, etc. : ces dernières ont été insérées dans l'"Abel Redivivus", de Fuller.

*FEAU (Charles), prêtre de l'oratoire, professeur d'humanités dans différents colléges de sa congrégation, né à Marseille en 1605, a composé en langue provençale plusieurs petites pièces qui ont été recueillies et publiées par un anonyme sous le titre de *Lou jardin doys musos provençales*, Marseille, 1665, in-12.

*FEBURE, ou Fèvre (Michel), nom sous lequel le P. Justinien de Tours, missionnaire en Orient, a publié les ouvrages suivants: | *Præcipuæ objectiones muhameticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solut.*, Rome, 1679, in-12, traduites en arabe et en ar-

ménien, et imprimés à la Propagande, la 1re en 1680, et la 2e en 1661; | *Specchio, ovvero descrizione della Turchia*, Rome, 1574, in-12, traduit en français par l'auteur, augmenté de quelques chapitres et publié sous le titre de, *Etat présent de la Turquie*, etc.: Paris, 1675, in-12, traduit aussi en espagnol et en allemand; | *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4°, traduit en italien, Venise, 1684, in-4°, sous le titre de *Teatro della Turchia*, ouvrage exact et très-estimé.

FEBVRE, ou Le Febure (Jacques, et selon quelques-uns, Jean Le), jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigables à former les élèves qui lui étaient confiés à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès. Le premier intitulé : *Bayle en petit, et Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris, en 1747, avec une suite, sous ce titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent le plus monstrueux assemblage d'obscénités et d'hérésies. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications, et les impostures de ce fameux sceptique. Le 2e est *La seule religion véritable, démontrée contre les athées, déistes*, etc., Paris, 1744, in-8°; ouvrage solide et méthodique.

* FEBVRE (Philippe Le), président honoraire du bureau des finances et de la généralité de Rouen, mort à Chambéry vers 1780, laissa plusieurs ouvrages. Le seul qui mérite d'être cité est son *Abrégé de la Vie d'Auguste*, in-12, où les faits sont exposés avec clarté.

*FECH (de Lozeran du), savant jésuite, professeur royal de mathématiques à l'université de Perpignan, et associé de l'académie de Bordeaux, mort en 1755, a composé : | *Dissertation sur la cause et la nature du tonnerre et des éclairs*, qui a remporté le prix à l'académie de Bordeaux, en 1726; | *Dissertation sur la nature de l'Air*, qui a remporté le prix de la même académie en 1733; | *Dissertation sur la mollesse, la dureté et la fluidité des corps*, qui a remporté le prix de la même académie en 1734. Ces trois *Pièces* se trouvent dans les Recueils imprimés de l'académie de Bordeaux.

FECHT (Jean), théologien luthérien, successivement pasteur et président des synodes du comté de Hochberg, chapelain du marquis de Bade-Dourlach, professeur d'hébreu, de métaphysique et de théologie, né à Sultzbourg dans le Brisgau en 1636, mort à Rostock en 1716, professa pendant vingt années avec distinction, et publia un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont les suivants : | *Disquisitio de judaïca ecclesia*, etc., Strasbourg, 1670,

in-4° ; | *Historiæ ecclesiasticæ sæculi*, etc., Dourlach, 1684, in-4°, ouvrage utile pour éclaircir l'histoire de l'établissement de la réforme; | *Notice de la religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8°, en allemand.

* FECKENHAM (Jean DE), dernier abbé de Westminster, s'opposa avec courage à la réformation. Envoyé à la tour, il y demeura jusqu'au règne de Marie. Ce fut alors qu'il fut nommé abbé de Westminster. La reine Elizabeth lui offrit l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il embrasserait la réforme; il refusa, protesta même contre ce changement, et fut de nouveau mis à la tour. Il en sortit néanmoins, et fut nommé à l'évêché de Winchester, dans l'espérance qu'on parviendrait à le gagner : il demeura ferme, et mourut au château de Wisbeach en 1585. Il était savant et très-charitable. Il a laissé quelques *Traités* et des *Sermons* : | *Conférence dialogue-wise held between the lady Jane Dudley and M. John Feckenham four days before her death*, etc., Londres, 1554, ouvrage qui a été reproduit en substance dans les " Actes et Monuments des Martyrs " de Fox; | *Speech in the house of lords*, 1553; | *the Declaration of such scrupules and staies of conscience, touching the oath of supremacy delivered by writing to D. Horne, bishop of Winchester*, 1566; | *Caveat emptor*, pamphlet dont le but paraît avoir été d'effrayer la conscience des acquéreurs des biens séquestrés sur les catholiques anglais.

* FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, cultiva, avec succès, les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie : la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le père de La Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse chercha à l'attirer à sa cour, et le poète latin Augurello lui adressa une "Ode", pour l'engager à ce voyage; mais la république de Venise ne voulut pas se la laisser ravir. Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence, et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Devenue veuve, elle fut nommée, dans un âge très-avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, et mourut le 25 mars 1558, âgée de 93 ans. Thomassini a recueilli les *Lettres et Discours de Cassandra*, et mis en tête la "Vie" de cette femme célèbre, Paris, 1636, in-8°.

FEGELI (François-Xavier), né à Rote, dans le canton de Fribourg, en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg, en 1748. On a de lui : | *De munere confessarii*; | *De munere pænitentis*.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1765, a contribué autant par ses *Pièces critiques* à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger les ridicules de son siècle, par son roman de Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre critique*, en 14

vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en français, par d'Hermilly, 12 vol. in-12.

* FEITAMA (Sibrand), poète hollandais, né à Amsterdam en 1684, mort en 1758, débuta par la tragédie de *Fabricius*, et par un drame allégorique intitulé : *Le triomphe de la poésie et de la peinture*. Il renonça à la composition, pour se livrer uniquement à la *Traduction* des ouvrages français qu'il crut dignes d'être connus en *Hollande*. Ce que l'on estime le plus de lui, c'est sa *Traduction* en vers hollandais du "Télémaque" de Fénelon, et celle de la "Henriade" de Voltaire, aussi en vers. Son *Théâtre* a été publié en 1735, 2 vol. in-4°.

FÉITH (Éverard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au XVIe siècle dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de du Puy, et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais, se promenant un jour à La Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois, et depuis ce moment, on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux et savant, intitulé : *Antiquitates homericæ*, Strasbourg, 1743. Cet ouvrage est écrit en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages, et prouve tout ce qu'il avance par des passages de toutes sortes d'auteurs. [Indépendamment de cet ouvrage, il en a composé un second intitulé : *Antiquitates athenienses*, en huit livres, dans lequel il parle plus spécialement encore des mœurs des Grecs.]

* FEITH (Rhynvis), poète hollandais, membre de l'institut des Pays-Bas, de l'ordre du Lion-Belgique, né à Zwolle dans la province d'Over-Yssel, le 7 février 1753, mort à la fin de 1814, à l'âge de 71 ans, montra dès l'âge le plus tendre d'heureuses dispositions pour la poésie. En même temps qu'il cultivait cet art, il s'adonnait à l'étude du droit, et fut reçu docteur dans cette faculté en 1770, à l'université de Leyde. De retour à Zwolle, il en fut nommé bourgmestre ; peu de temps après il devint receveur du collége de l'Amirauté dans la même ville. Ses diverses productions annonçent à la fois un bon poète et un élégant prosateur. Nous nous bornerons à citer les suivantes : | *Le Bonheur de la paix*, 1779, poème qui remporta le premier prix d'un concours ouvert par la société poétique de Leyde; | *Eloge de l'amiral Ruyter*. Cette pièce en vers obtint le premier prix ; l'auteur avait envoyé au concours un *Eloge* en prose qui obtint le deuxième prix ; | *Poème sur la Providence ;* | *Poème sur l'humanité;* | *Poème de Charles V à son fils Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas ;* | *Traité sur la force de la preuve de la vérité, de la divinité de la doctrine de l'évangile, déduite des miracles opérés par J.-C. et par ses apôtres ;* | *La vertu et les mœurs peuvent-elles chez des peuples où la civilisation a fait de grands progrès, trouver un appui suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines, de législation, d'économie politique, et d'éducation*,

sans avoir besoin de l'influence des idées religieuses? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard? L'auteur résout négativement cette question, et cet ouvrage, ainsi que ceux qui le précèdent, obtint le premier prix | *Odes et poésies*, 5 vol.; elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poète de la Hollande; | *Lettres sur différents sujets de littérature*, 6 vol. in-8°; | *Ferdinand et Constantin*, roman sentimental qui eut un grand succès en Hollande, 1785, 2 vol. in-8°; | *Lettres en vers à Sophie*, 1809: Feith se propose de prouver dans ces *Lettres* que la philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'évangile. Elles ont été critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé « Lettres de Sophie à Feith »; | *Odes et poésies diverses*, 1809; | *Le Tombeau*, poème didactique, 1782, traduit en français par A. Clavareau, Bruxelles, 1827, in-18; | quatre *Tragédies*.

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javerci, né à Chartres en mai 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France, en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna, sous cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet, et Colbert après lui, employèrent ses talents. [Il fut l'un des huit qui formèrent l'académie des inscriptions établie par Colbert en 1663.] Il eut la place d'historiographe du roi et de ses bâtiments, en 1666, et celle de garde des antiques, en 1673. Deux ans auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent lorsqu'il mourut [le 11 juin] 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : | *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres, anciens et modernes*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam, en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, et traduits en anglais; | *Traité de l'origine de la peinture*, in-4°; | *Les Principes de l'Architecture, Peinture et Sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes, et éclaira les savants. | Les *Conférences de l'académie royale de peinture*, in-4°; | *Les quatre Eléments peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien*, in-4°; | *Description de la Trappe*, in-12; | *Traduction* du « Château de l'âme » de sainte Thérèse, de la « Vie du pape Pie V », de la « Disgrâce du

comte d'Olivarès", 1650, in-8°; | le *Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4°, | les *Divertissements de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12; | *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, in-12. Ses autres ouvrages sont : | *Vie du P. Louis de Grenade*; | *Paraphrase des Lamentations de Jérémie*, etc., 1646. On voit par là que le talent dans tous les genres se concilie merveilleusement avec l'esprit religieux.] Il laissa trois fils, Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges, en 1711, et les deux écrivains suivants.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, [où il était né en 1636,] a composé : | *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandements de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Écriture sainte; | *Pentateuchus historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

FELIBIEN (Dom Michel), fils d'André, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres, [le 14 septembre] 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'*Histoire* de cette ville : il l'avait beaucoup avancée lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Lobineau, en 5 vol. in fol., à Paris, 1725. On a encore de dom Félibien l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, 1706. Le P. Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile : mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jean-François), frère du précédent, mort le [23 juin] 1733 [à l'âge de 75 ans], succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : | *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4°; ouvrage superficiel réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les "Entretiens" de son père "sur les peintres", dont il est le pendant; | la *Description de Versailles* ancien et nouveau, in-12, avec la Description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornements de cette maison royale; | la *Description de l'église des Invalides*, 1702, in-fol., réimprimée en 1706.

* FÉLICE (Fortuné-Barthélemi DE), né à Rome le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine, mort à Yverdun le 7 février 1789, fit de bonnes études chez les jésuites, et professa avec beaucoup de succès à Rome et à Naples. Ayant enlevé dans un couvent une femme de condition, il se retira, après avoir parcouru différents pays, à Berne, où il embrassa la religion protestante, et se lia intimement avec le célèbre Haller et Tscharner. Il vint ensuite établir une imprimerie à Yverdun. Il publia avec Tscharner l'*Estratto della letteratura europea*, journal qu'il continua pen-

dant 9 ans, et qui se fait remarquer par une érudition variée. Il composa en outre un très-grand nombre d'ouvrages : | *De Newtoniana attractione, unica cohærentiæ naturalis causa, adversus Clav. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4°; | *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfants*, Yverdun, 1763, in-8°; | *Principes du droit de la Nature et des Gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 8 vol. in-8°. (*Voyez* Burlamaqui.) Il en donna un abrégé sous le titre de *Leçons de droit de la Nature et des Gens*, 1769, 4 vol. in-8°; | l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4°, 6 vol. de *Supplement*, et 4 vol. de *Planches*, d'après l'édition de Paris, mais qu'il crut pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F., et toutes les additions placées entre deux astérisques, sont de lui. Il eut pour collaborateurs Euler, Deleuze, Tscharner, Lalande, Dupuis, Lieutaud, Haller, Formey, etc. | *Code de l'humanité*, ou *la Législation universelle, naturelle, civile et politique*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4°. Cet ouvrage est tiré en partie de son *Encyclopédie*; mais il y a joint des développements. | *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12; | *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du* XVIIIe *siècle*, Yverdun, 1779-83, in-8°. | *Eléments de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12.

*FÉLICI (Le P. Louis), jésuite, né à Ischio vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1773, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissements qui rendent encore d'importants services à la religion et aux fidèles. Le premier est la "Congrégation" de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le P. Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentiments religieux et des mœurs plus pures, mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le P. Félici fonda encore l'association connue sous le nom d'"Union des Prêtres de Saint-Paul". Elle se forma en 1790, dans l'hôpital de la "Consolation", où d'anciens jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. Il fut secondé dans cette édifiante entreprise par Vincent Henri, Joseph Maurisi, Pierre Cavallo, François Buffa, l'abbé Sozzi, Gaëtan Zucchi, et par les PP. Bordoni, Paradisi et Salvatori, jésuites. Le prélat Médici fut le bienfaiteur de cette société, qui obtint la protection du vertueux cardinal Colonna. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, ils se rassemblaient dans l'église de la "Sapience", d'où ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régu-

lateur particulier, et dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager par tout le monde la dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie; d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fête les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et de leur porter des secours spirituels et temporels; d'instruire les convalescents dans l'hospice du P. Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la " Longara ". Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières: l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudiants de l'archi-gymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien qu'a fait cette association est incalculable; ce bien est dû au P. Felici et à ses zélés protecteurs. « Cela prouve, dit l'auteur des "Mémoires ecclésiastiques" (M. Picot), combien ce clergé (le romain) mérite le rang qu'il occupe dans les Eglises de la chrétienté. Il était digne de la capitale du monde catholique d'offrir, dans cette association, un modèle aux prêtres et aux fidèles des autres contrées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le P. Félici, quoique très-âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à 81 ans. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'"Union des prêtres de Saint-Paul", était révéré à Rome où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Eglise. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632 à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ, ou EUDÉMONIE, divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentait comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne d'abondance.

FÉLICITÉ (Sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfants, encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourments avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivants furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut martyrisée

la dernière. (*Voyez* Perpétue.)

*FÉLINSKI (Aloïse), poète polonais, membre de l'université de Wilna et de la société des amis des sciences de Varsovie, né en 1773, mort le 12 février 1832 à Krzemieniec, se trouva à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et publia *Senatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski, suivis de plusieurs questions de droit ;* il fit paraître à la même époque diverses *Brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Félinski adressa à plusieurs personnes distinguées quelques-unes de ses *Poésies*, qui le firent connaître. Précepteur du neveu de Craski, l'an 1791, il fut ensuite nommé secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Kosciusko. Nommé professeur d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec, et bientôt après directeur de cet établissement, il entreprit de réformer l'orthographe et même la langue polonaise. Son système eut des partisans et des ennemis ; Jean Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui empêchèrent que ce projet de réforme ne fût adopté. Félinski est auteur d'une tragédie intitulée *Barbe Radziwill*, traduite en prose française dans les " Chefs-d'œuvres des théâtres étrangers "; il a traduit aussi du français l'"Homme des champs" de Delille, et quelques " Tragédies ". Ses *OEuvres* ont été publiées en 1825 ; une première édition avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 55 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse ; ce qui n'empêcha pas Tertullus, qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. "*Act.*" 24.

FÉLIX I[er] (Saint), élu pape [le 28 ou le 29 décembre 269], après saint Denis, mourut martyr l'an 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Éphèse. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'Église romaine, placé sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'Église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti ; mais le peuple, ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix : «Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un évêque»... Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de martyr : mais le P. Papebroch prouve

que c'est sans preuve, dans une Dissertation insérée dans le "Propylæum ad Acta sanctorum", p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. "Singularis ipsius, dit-il, ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus nunquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a grata posteritate venerationem commeruit". Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé comme pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII, l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, Romain, bisaïeul de Grégoire-le-Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Église; il tâcha de le ramener par des *Lettres* pleines de douceur : mais, apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses *Lettres*. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Église, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Église avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX (Saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Église, Félix reparut et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette Église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice-Sévère, et par le pape Damase,

Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, et cet homme fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. Ces sortes de faits, sont traités de contes par les beaux esprits du jour : mais ils sont rapportés par des hommes de toute probité, et rejetés par des gens qui n'en ont pas assez pour être crus, lors même qu'ils disent des choses très-ordinaires. Félix a toujours été honoré à Nole comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX (Saint) succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'Église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violents orages. Les évêques, assemblés à l'occasion de son sacre, communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérents, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. S. Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. S. Ambroise, plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après, les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où, après lecture faite des lettres écrites par S. Ambroise et le pape S. Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci, ne voulant point être la cause du schisme dans l'Église, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui Saint-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Élipand, évêque de Tolède, soutenait comme lui que J.-C. est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat, à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé Bossuet "(Polit. də l'Ecrit.," liv. 7, art. 4 prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une alternative continuelle d'abjurations et de rechutes, et la termina dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

*FELIX, surnommé " Pratensis ", du nom de Prato en Tos-

cane, où il naquit antérieurement à l'année 1506, était fils d'un juif rabbin ; mais, après la mort de son père, il se fit baptiser, entra dans l'ordre des ermites de St-Augustin, et mourut en 1557. On a de lui : | *Psalterium ex hebræo ad verbum fere translatum, adjectis notationibus*, Venise, Bomberg, 1515, in-4° ; | *Biblia sacra hebraïca, cum utraque Masora et Targum, item cum commentario rabbinorum*, etc., 1518, 4 tomes in-fol.

* FÉLIX DE VALOIS (Hugues), issu du sang royal, de la ligne de Hugues-Capet, et l'aîné de sa maison, renonça à toutes les grandeurs du monde, pour entrer dans le cloître, à l'exemple de Henri, fils de Louis-le-Gros, son cousin. Il fut le second (Jean de Matha était le premier) qui fit profession dans l'ordre de la Ste-Trinité. S. Bernard l'avait consacré dès sa naissance à la Sainte-Vierge, dont sa mère voulait qu'il fût appelé l'enfant. La vie de Félix de Valois fut telle que Boudon, qui parle de lui dans son livre intitulé : "les grands secours de la Providence", ne craint pas de le nommer l'"Homme de Dieu seul". Il mourut à 85 ans dans le pays de Valois, son patrimoinre, où l'on venait le consulter et l'admirer.

* FELIX DE TASSY (Charles-François), habile et savant chirurgien du XVIIe siècle, mort le 25 mai 1703, exerça son art dans les hôpitaux civils et militaires, puis succéda en 1676 à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Vers cette époque Louis XIV fut atteint d'une maladie qui porta long-temps le nom de "maladie du roi" (la fistule à l'anus); la chirurgie n'était point assez avancée pour traiter ce mal, et l'on ignorait généralement le procédé que, seize siècles auparavant, Celse avait employé et décrit. Félix fit cette opération avec le plus heureux succès, et il est le premier chirurgien moderne qui l'ait tentée. La reconnaissance publique et l'amitié de son souverain le payèrent amplement du bienfait que son talent avait produit.

FELL (Jean), évêque d'Oxford en 1675, [naquit dans le comté de Berk en 1625,] et mourut en 1686 à 61 ans ; il fut sincèrement attaché à la famille royale des Stuarts. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très-étendues. Dans le temps de la révolution en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er vol. des *Rerum anglicarum scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Pearson, une très-belle Édition de saint Cyprien, Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes, et une Édition des Œuvres de S. Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *Nouveau-Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. [*Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, est aussi un des ouvrages de Fell.]

*FELL (Jean), théologien non conformiste, instituteur dans les séminaires de Norwick et d'Homerton, né en 1735 à Cockermouth dans le Cumberland, mort

en 1797, a laissé quelques écrits, parmi lesquels on remarque : | *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8° ; | *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour diriger la conscience*, 1774, in-8°; | *Essai de grammaire anglaise*, 1784, in-12.

*FELLE (Guillaume), religieux dominicain, né à Dieppe en 1639, mort en 1710, consacra sa vie entière à parcourir différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, et composa différents écrits où il se montre fort attaché aux jésuites; nous signalerons entre autres : | *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum, etc., contra beatæ Virginis cultum*, 1687, in-4° ; | *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4° ; | *Fel jesuiticum ;* | *La ruina del quietismo e dell' amor puro*, Gènes, 1702.

*FELLER (Joachim), professeur saxon, né à Zwickau en 1628, mort en 1691, conservateur de la bibliothèque de Leipsick, composa à l'âge de 15 ans un poème latin sur la passion de J.-C., coopéra à la rédaction des « Acta eruditorum », et par suite de ce travail critique eut de fâcheux débats avec Gronovius. On a de lui : | *Oratio de bibliotheca academica Lipsiensis*, etc., Leipsick, 1676, in-4° ; | *Vindicia adversus J.-H. Eggelingium*, ibid., 1685, in-4° ; | *Supplementum ad Rappolti commentarium in Horatium*, édition de Leipsick, 1678, in-8°.

FELLER (Joachim-Frédéric), fils du précédent, né à Leipsick en 1673, fut secrétaire du duc de Weimar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savants et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui : | *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iéna, 1714, in-4° ; | *Miscellanea leibnitiana*, Leipsick, 1718, in-8° ; | *La Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8°.

*FELLER (Jean-David), recteur de l'église de Luckau (basse Lusace), en 1744, a donné les dissertations suivantes : | *Romanorum exercitationes declamandi et recitandi romanæ linguæ instaurandæ adornandæque fuisse subsidium*, Luebben, 1745, in-fol. ; | *Sur le vrai usage de la sagesse et de la raison dans l'étude des langues savantes*, Wittemberg, 1741, in-4°, en allemand.

* FELLER (François DE) célèbre jésuite, naquit à Bruxelles, le 18 août 1735. Il eut pour père Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas, qui, peu de temps après la naissance de François, fut anobli par l'impératrice Marie-Thérèse, pour ses services, et devint haut-officier de la ville et prevôté d'Arlon, dans la partie autrichienne du duché de Luxembourg. Dominique de Feller avait une propriété considérable, avec un château, à Autel, village à peu de distance d'Arlon, où il faisait ordinairement sa résidence, et où il mourut. La mère de François de Feller se nommait Marie-Catherine Gerber; elle était fille de Jean Gerber, conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et alors intendant des biens domaniaux de la maison d'Autriche à Luxembourg. C'est chez Jean Gerber, son aïeul maternel, domicilié dans cette ville, que le jeune Feller fut placé dès ses pre-

miers ans pour y être élevé. Il y avait à Luxembourg un collége de jésuites : il fut confié à ces Pères, et suivit les classes qu'ils dirigeaient. La surveillance, même un peu sévère, de son grand-père, et les soins de ses maîtres, lui firent employer fructueusement des années dont la légèreté de l'âge empêche quelquefois qu'on ne sente le prix, et dont trop souvent s'empare l'amour de la dissipation et du plaisir. Feller, dans un âge plus avancé, reconnaissait tout ce qu'il devait à ces circonstances heureuses, qui lui avaient, de bonne heure, fait prendre l'habitude du travail, que peut-être il n'aurait pas contractée, disait-il, s'il n'y avait pas été un peu contraint. Il en était résulté pour lui un double avantage. Son application avait eu les plus heureux résultats, et il était devenu un des meilleurs écoliers du collége de Luxembourg : il avait dans toutes ses classes obtenu des succès qui lui avaient valu les distinctions les plus flatteuses. Son aïeul mourut en 1751. Feller était dans sa dix-septième année; il fut sensible à cette perte, et jamais il n'oublia ce bon parent. N'y ayant plus de raison pour qu'il demeurât à Luxembourg, on l'envoya à Reims, au pensionnat des jésuites, faire son cours de philosophie. Il parcourut cette nouvelle carrière avec la même distinction, et soutint des thèses où il fut fort applaudi. La physique faisait partie de ce cours; il l'étudia avec soin, sentit que les sciences exactes étaient nécessaires pour y réussir, s'y appliqua, et prit beaucoup de goût pour elles; ce qui lui donna occasion de les cultiver par la suite. Pressé de prendre un état à l'âge de dix-neuf ans, il ne resta pas long-temps indécis. Elevé dans la piété, naturellement porté à la dévotion, occupé, depuis son enfance, d'études qui lui avaient plu, il crut trouver de quoi satisfaire ce double penchant dans l'institut des jésuites, qui réunissait l'exercice des vertus religieuses à l'amour et à la culture des lettres. Il l'embrassa, et entra vers la fin de septembre 1754, au noviciat de la société, à Tournai. C'est alors qu'il ajouta à son prénom celui de "Xavier", en l'honneur du saint de ce nom, l'un des ornements de la compagnie dans laquelle il entrait; mais Dieu le soumit à une rude épreuve. Pendant la première année de sa probation, il lui survint une telle faiblesse d'yeux, que souvent il en perdait presque totalement l'usage. Il savait que c'était un obstacle à son admission définitive. D'abord il essaya de cacher ce mal, qui n'offrait rien d'extérieur; mais il sentit qu'il serait difficile de le dérober long-temps à la connaissance de ses compagnons de noviciat, et même de ses supérieurs. La crainte d'être exclu d'un état auquel il se croyait appelé, et qui lui plaisait, le mettait dans une perplexité qui lui ôtait tout repos. Au lieu de recourir aux remèdes humains, ce qui n'aurait servi qu'à faire connaître sa maladie, il s'adressa à Dieu avec ferveur, et le supplia de lever l'obstacle qui pouvait contrarier sa vocation. Il fut écouté de celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez. » Il éprouva d'abord un peu de soulagement, et bientôt les symptômes qui l'inquiétaient disparurent. Sa vue s'affermit, il la conserva bonne, et même dans sa vieillesse il put lire

les caractères les plus déliés sans fatigue (1). Le pieux novice, rassuré, acheva tranquillement son temps d'épreuve. Lorsqu'il l'eut fini, et qu'il eut été admis au nombre des membres de la société, il fut, suivant l'usage de l'institut, employé à l'enseignement. Il professa les humanités à Luxembourg et à Liége, puis la rhétorique et les belles-lettres. L'habitude des classes, un travail assidu, une mémoire des plus heureuses, avaient prodigieusement étendu la sphère de ses connaissances. Il possédait parfaitement ses auteurs; il savait par cœur Virgile, Horace, et plusieurs autres écrivains classiques; il pouvait les expliquer sans livre. Le soin donné aux ouvrages profanes n'avait pas nui aux études religieuses : l'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ n'étaient pas moins présentes au P. de Feller que les auteurs sur lesquels il était obligé de faire des leçons, et l'on assure qu'il suffisait de lui indiquer un chapitre de la Bible ou d'A Kempis, pour qu'aussitôt il le récitât de suite. Il sortit des classes qu'il régentait d'excellents élèves, dont les prémices en littérature, recueillies dans les "Musæ Leodienses", faisaient concevoir les espérances les plus flatteuses, et attestaient l'habileté du maître. Après avoir achevé son cours de régence, le P. de Feller devait aller faire sa théologie. Il fut, pour cet effet, envoyé à Luxembourg. Il s'était, de longue main, préparé à cette étude nouvelle. L'Ecriture sainte lui était, comme on l'a dit, très-familière. Pendant qu'il enseignait la rhétorique, il avait lu les principaux ouvrages des Pères; enfin il avait parcouru à plusieurs reprises la théologie dogmatique du P. Petau. Déjà possesseur de si précieux matériaux, il fit de rapides progrès : il trouvait même du temps pour une autre tâche qui lui fut imposée. On le chargea de prêcher en latin le carême devant un auditoire nombreux, composé de jeunes étudiants qui faisaient à Luxembourg leur théologie, leur philosophie et leur rhétorique. On fut étonné de la facilité avec laquelle Feller s'acquitta de cet emploi; on ne le fut pas moins de la beauté et de la solidité de ses *Discours*. Cependant il ne les écrivait point, et quelques heures de méditation lui suffisaient pour ranger dans sa mémoire le développement des divers points qu'il avait à traiter. Le P. de Feller n'avait pas fini son cours de théologie en 1763, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Le roi Stanislas les avait conservés en Lorraine, et l'impératrice Marie-Thérèse dans ses états héréditaires. Une partie des jésuites français reflua dans les colléges des Pays-Bas, qu'on fut obligé de vider en partie pour leur faire place; les jeunes jésuites qui n'avaient point achevé leur théologie allèrent la continuer

(1) Dans l'article FELLER de la *Biographie universelle*, ce fait est raconté autrement. « Feller, y est-il dit, admis au noviciat, se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue; cependant les remèdes qu'on lui prescrivit, et le régime auquel il fut obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne ressentit plus de maux d'yeux, etc. » Tout cela roule sur une fausse supposition. Il était de règle absolue chez les jésuites que pendant le noviciat on ne s'occupât que de sa vocation et d'exercices spirituels qui y avaient rapport. Toute étude quelconque était rigoureusement interdite; il était par conséquent impossible qu'il y eût abus ou excès de lecture. On a donc préféré ici raconter le fait tel qu'il est exposé dans la notice de Liége; non qu'on prétende qu'il y ait eu dans la guérison de Feller quelque chose de surnaturel; mais la foi nous enseigne que nous pouvons nous adresser à Dieu pour des avantages temporels, et qu'il daigne écouter nos prières, surtout lorsque notre demande se rapporte à des biens spirituels, comme l'était, dans cette circonstance, la vocation à l'état religieux.

dans d'autres provinces. Le P. de Feller était de ce nombre, et fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, où les jésuites avaient un bel établissement; il y fut bien reçu, et son mérite ne tarda point à s'y faire connaître. On le chargea de prononcer divers *Discours* académiques; il le fit de manière à augmenter encore la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Il passa environ cinq ans dans les pays étrangers; il y mit à profit son séjour pour augmenter son instruction. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut non-seulement la Hongrie, mais encore l'Autriche, la Bohème, la Pologne, et une partie de l'Italie, ses tablettes à la main, observant tout, tenant note de ce que les divers lieux offraient d'intéressant ou de curieux sur les mœurs et le caractère des peuples, sur l'histoire, sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, le commerce, etc. Il visitait les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, et descendait jusque dans les usines; de sorte qu'il revint avec de bons *Mémoires* pleins de faits et d'anecdotes, qu'il a depuis mis en ordre, en y ajoutant des observations recueillies dans d'autres pays où depuis il eut occasion de voyager; recueil précieux, publié en 1820. Le P. de Feller revint aux Pays-Bas en 1770. Le 15 août de l'année suivante, il s'engagea par les quatre vœux. Il avait encore enseigné à Nivelle depuis son retour. Ses supérieurs lui firent quitter cette carrière pour celle de la prédication. C'est là que sa belle mémoire, chargée des richesses que ses longues études lui avaient acquises, le servit merveilleusement; s'il n'improvisait point ses *Sermons*, du moins il n'avait pas besoin d'une longue préparation. On assure qu'il lui suffisait de dresser son plan d'une manière sommaire, l'avant-veille du jour où il devait prêcher; d'employer le lendemain quelques heures à le méditer, et que le troisième jour il prononçait son *Discours* avec une facilité d'élocution qu'on aurait cru être le produit d'un long travail. C'est au milieu de ces occupations que le P. de Feller eut la douleur de voir abolir un institut qu'il chérissait, et où il avait passé ses plus belles années. Il remplissait alors les fonctions de prédicateur dans le collége des jésuites à Liége; il y prit l'habit d'ecclésiastique séculier, et ne quitta point cette ville. Il avait déjà publié quelques ouvrages; s'il avait changé d'état, il ne changeait point d'occupation. En se dévouant à la profession d'homme de lettres, il résolut de consacrer sa plume à la composition d'écrits utiles, surtout à la religion; et en effet, bientôt il en mit plusieurs au jour. Il continua d'écrire jusqu'en 1787, qu'éclata la révolution brabançonne : on sait qu'il y prit part, qu'il écrivit pour elle, et qu'il fut chargé de rédiger le recueil des pièces imprimées alors pour soutenir l'insurrection. Les innovations de l'empereur Joseph II, le danger dans lequel ces innovations mettaient la religion catholique, les atteintes portées à la sainte doctrine, le bouleversement des séminaires et des écoles ecclésiastiques, pouvaient sans doute exciter le zèle de Feller, et il lui était bien permis de se prononcer contre des mesures funestes; mais du blâme qu'elles méritaient, à l'approbation de la

révolte contre le souverain, il y a loin, et il nous paraît difficile de justifier Feller dans tout ce qu'il fit et écrivit sur un sujet si délicat. En 1794, l'approche des armées françaises et leurs succès dans la Belgique obligèrent l'abbé de Feller de quitter Liége. Il se retira en Westphalie, où l'évêque de Paderborn l'accueillit avec bienveillance, et lui donna un logement dans l'ancien collége des jésuites : il y passa deux ans. Il quitta ce séjour pour aller à Barteinstein, résidence du prince de Hohenlohe, qui l'avait invité à s'y rendre ; enfin, en 1797, il se fixa à Ratisbonne, où le prince-évêque lui fit l'accueil le plus favorable, l'admit à son intimité, et s'en faisait accompagner dans ses voyages à Freysingen et à Berchtesgaden, domaines de son évêché. D'autres offres obligeantes et même avantageuses avaient été faites à l'abbé de Feller ; il aurait pu trouver un établissement en Italie ; on avait voulu l'attirer en Angleterre : il préféra à ces différents partis l'honorable hospitalité que lui accordait le prince-évêque, jusqu'à ce qu'il pût retourner dans sa patrie, vers laquelle se portaient ses vœux ; mais il était destiné à ne plus la revoir. Jusque là sa santé s'était soutenue. Au mois d'août 1801, il fut pris d'une fièvre lente qui d'abord ne parut pas dangereuse : insensiblement elle l'affaiblit. L'hiver sembla lui rendre quelque vigueur ; la fièvre avait cessé : elle reprit au printemps, et le progrès du mal fut tel, qu'il ne douta plus que sa fin n'approchât. Il n'en fut point effrayé, et ne songea qu'à se bien préparer pour ses derniers moments. Le 27 avril 1802, il se fit apporter le saint viatique qu'il reçut avec une foi vive. Le 12 mai suivant, ayant éprouvé une faiblesse, il demanda qu'on lui lût les prières des agonisants. Les sachant de mémoire, il en répétait lui-même les paroles avec ceux qui les récitaient. On dit même qu'à un passage où il est question de sainte Thècle, il se rappela et déclama des vers de saint Grégoire de Naziauze en l'honneur de cette sainte. Il languit encore quelques jours, et le 21 mai 1802, il expira dans de grands sentiments de piété. Si la mort de Feller fut une perte pour les lettres, elle n'en fut pas une moins grande pour la religion. Il l'avait défendue constamment contre les attaques de l'incrédulité et contre les sophismes de la philosophie moderne. Il avait repoussé toutes les innovations dangereuses. Sa piété était solide et éclairée ; il était resté très-attaché à son institut, qu'il regardait avec raison comme saint et utile. Il regretta toute sa vie l'état religieux. Rejeté dans le monde, il y vécut comme il l'aurait fait dans un collége de jésuites, fidèle aux mêmes devoirs, pratiquant les mêmes exercices, livré aux mêmes travaux. Son dévouement pour le saint-siége ne se démentit point ; quelques gens ont trouvé ce dévouement outré, vraisemblablement parce qu'ils péchaient par le défaut contraire. Feller avait l'esprit vif, un zèle ardent, des intentions droites. On ne peut lui refuser de l'instruction et de la vertu, quoiqu'on puisse lui souhaiter quelquefois un peu plus de mesure. Dans la société, il était doux, complaisant et poli ; et s'il a eu des ennemis, on peut dire que ses amis étaient

nombreux et tous dignes d'estime. Il a beaucoup écrit; s'il n'a pas toujours rencontré juste, il a au moins toujours écrit avec bonne foi et cherché la vérité; jamais aucun autre intérêt n'a guidé sa plume. Ses ouvrages sont en grand nombre. On a de lui : | *Jugement d'un écrivain protestant, touchant le livre de Justinus Febronius*, 1771. C'est la réfutation du fameux ouvrage de Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves, qui par la suite en rétracta la doctrine; | *Entretiens de Voltaire et de M. P., docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique, par rapport au salut*; | *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers*, facétie de Voltaire; | *Examen critique de l'Histoire naturelle de M. de Buffon*. L'abbé de Feller y attaque la théorie de la terre de cet auteur; | une Édition de l'"Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme", traduit de l'anglais de Jenyns, avec des notes, un vol. in-12, 1779. Jenyns, l'un des lords du commerce, après avoir été fort religieux dans sa jeunesse, était tombé dans le déisme; | *Dissertation en latin sur cette question : "Num solà rationis vi, et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes qui hujus veritatis cognitionem absque revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxiliis habuerunt"?* Cette question avait été proposée par l'académie de Leyde. Le prix fut adjugé à un discours où l'auteur avançait que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative, paradoxe que releva l'abbé de Feller dans une autre *Dissertation* insérée dans son *Journal* du 1er octobre 1780; | Une Édition des "Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets", 1 vol. in-8°, 1782, en latin et en français. Ces ordonnances étaient en si grand nombre et si peu d'accord les unes avec les autres, les changements qu'on cherchait à introduire si peu conformes à la discipline ecclésiastique, que tous les évêques des états autrichiens, à quelques-uns près qui flattaient le monarque, en étaient fatigués et en gémissaient. Le cardinal Bathiani eut le courage d'en faire de vives représentations à son souverain, et toutes les personnes attachées à la religion y applaudirent : lorsque ces remontrances furent rendues publiques, une lettre, sans nom d'auteur, les attaqua; Feller y répondit victorieusement. | Une Édition de l'"Histoire et fatalités des sacriléges vérifiés par des faits et exemples, etc., par Henri Spelman, avec des additions considérables et des extraits, en latin et en français, des livres de Machabées et autres livres saints", 1789; | "Traité sur la Mendicité", 1775. L'abbé de Feller n'en est que l'éditeur; mais il y a fait des changements considérables et beaucoup d'additions; | *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. Ces *Discours* ne manquent point d'une certaine éloquence, et l'auteur s'y attache à discuter avec précision et solidité les questions qui en sont l'objet; | une Édition de la "Vie de saint François-Xavier"; c'est celle du

P. Bouhours, mais augmentée de quelques opuscules de piété; | *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques;* ouvrage plein de détails curieux sur ces disputes; | *Supplément au Véritable état*, etc.; continuation du sujet traité dans le livre mentionné ci-dessus; | *Coup d'œil jeté sur le congrès d'Ems, précédé d'un supplément au Véritable état;* ces trois ouvrages se tiennent, et sont intéressants pour l'histoire ecclésiastique de ce temps; | *Défense des réflexions sur le* Pro memoria *de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédents;* tous sont cités presqu'à chaque page de la " Réponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Strasbourg, au sujet des nonciatures". Ces mêmes ouvrages, écrits en latin, ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et Paderborn, 1782 et 1791: ils devaient aussi être traduits en italien; | *Dictionnaire de géographie*, 1782, 2 vol. in-12; 2e édition, Liége, de 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. C'est, pour le fond, le Dictionnaire de Vosgien, mais considérablement augmenté et refondu presqu'en entier. L'abbé de Feller, ayant voyagé en Hongrie, a été à portée de traiter avec un soin particulier les articles qui concernent ce royaume. Les observations qu'il avait rapportées de ses voyages ont beaucoup contribué à donner plus de perfection à ce *Dictionnaire*, et à y établir une sorte d'accord entre la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire, et même la théologie et la morale; | *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une Dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771; 2e édition, Paris, 1778; 3e édition, Liége, 1788, avec des augmentations considérables. L'auteur s'attache à prouver que le mouvement de la terre, admis aujourd'hui presque universellement, n'est pas tellement démontré qu'on ne puisse encore défendre le système contraire; quant à la pluralité des mondes, il la soutient impossible. L'astronome Lalande écrivit contre cet ouvrage. Feller lui répondit, et la dispute en resta là; | *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, Liége, 1773, 1 vol. in-8°, et Paris, 1777; il y en eut une troisième édition, Liége, 1787, 3 vol. in-8°, contrefaite à Rouen la même année, et à Paris en 1784; et une 4e édition, considérablement augmentée, Liége, 1805, 3 vol. in-12; autre édition en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 vol. in-8°, faite, dit-on, sur une copie revue par Feller, et chargée de corrections et de notes de sa main, enfin, et plus nouvellement encore, la comtesse de Genlis a fait réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Raval; mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchements, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de Feller. Cet ouvrage, plein d'érudition, passe pour un de ceux où l'auteur a

montré le plus de talent. Il a été traduit en allemand et en italien; on en préparait aussi une traduction en anglais. | *Examen impartial des* "Époques de la nature" *de M. de Buffon*, plusieurs éditions; la 4e est de Maëstricht, 1792, 1 vol. in-8°. Divers écrivains s'élevèrent en même temps contre ce que ce livre avait de dangereux; l'abbé de Feller crut aussi devoir payer son tribut dans cette occasion, et réfuta solidement cette brillante et romanesque théorie, fruit de l'imagination, et depuis entièrement abandonnée, du vivant même de son auteur. | *Dictionnaire historique*, 1re édition en 1781, 6 vol. in-8°; une seconde édition, augmentée considérablement, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une troisième en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur. C'est cette même édition que l'on a reproduite en 1818, avec un "Supplément". On sait que le fond de ce *Dictionnaire* est emprunté de celui de Chaudon, et que cela donna lieu, de la part de celui-ci, à des plaintes de plagiat auxquelles l'abbé de Feller répondit. Sans entrer dans cette discussion, on peut dire, ce semble, que rien ne ressemble moins au Dictionnaire de Chaudon que celui de l'abbé de Feller, puisque ce dernier est fait dans un tout autre but, et que l'esprit en est entièrement différent. Dans celui de Chaudon, la cause de la religion n'est pas soutenue d'une manière assez prononcée; les nouveautés dangereuses ne sont pas combattues, ou le sont faiblement. Il s'agissait de suppléer à ce qu'il y avait de défectueux; c'est ce que l'abbé de Feller a entrepris et exécuté. Il s'est servi des matériaux de Chaudon, et a seulement changé ce qui lui a paru devoir l'être. Ainsi, sans toucher au fond, il s'est borné à réparer les omissions, à supprimer les reflexions blâmables, à en substituer d'autres qui méritassent d'être approuvées par tous les bons esprits, à rectifier les jugements dictés par la partialité, à en faire, en un mot, un livre que, non-seulement la jeunesse lût sans danger, mais qui l'éloignât encore de celui des nouvelles doctrines, un livre enfin auquel les personnes pieuses pussent applaudir. Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait, et il est bien difficile qu'un livre de cette nature le soit. J'en donne aujourd'hui une 8e édition; le public jugera si j'ai amélioré les travaux de Feller. | *Réclamations belgiques*, ou *Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8°. Ce sont les pièces publiées en faveur de l'insurrection brabançonne; | quelques *Notes sur la bulle de Pie VI*, Auctorum fidei, *au sujet du concile de Pistoie*. Le cardinal Gerdil les a réfutées. (*Voyez* Gerdil et Galifet.) | *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liége, 60 gros volumes. Depuis 1774 jusqu'en 1794, il en paraissait deux cahiers par mois. Ce *Journal* et celui qui est intitulé *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de *Dissertations* sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières, mais dans lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en faveur de la religion, et d'en combattre les adversaires.

Toutes les démarches faites pour rétablir au complet un seul exemplaire de ce *Journal* ont été infructueuses, même en Belgique; mais l'extrait qu'on en a publié à Bruges, 3 vol. in-8°, 1818-1820, console bien de cette perte, puisqu'il contient tous les passages auxquels Feller renvoie dans le *Dictionnaire*. Pour n'omettre aucune des productions de l'abbé de Feller, nous devons ajouter qu'on a publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8°, un recueil des meilleurs articles du *Journal historique et littéraire*, sous le titre *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller. | *Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liége, 1820, 2 vol. in-8°. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différents voyages. Il les avait mises en ordre, et se disposait à livrer à l'impression son ouvrage, quand la mort le surprit. Il y a dans cet *Itinéraire* des faits curieux, des choses intéressantes; mais il est surchargé de minuties; c'est peut-être l'ouvrage qui peint le mieux son auteur : on l'y retrouve souvent dans sa vie privée, dans le commerce de ses amis, et l'on aime sa bonté et sa franchise. | *Réflexions sur l'Instruction de M. l'évêque de Boulogne* (Asseline) *touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique*, par F.-X. de Feller, in-8° de 39 pag., à Liége, chez Desoër, 1800. L'abbé de Feller, dans cette brochure, et dans quelques autres encore qu'il a composées sur la même matière, professe des principes si contraires à l'opinion qu'on a de lui, que ses ennemis cesseraient de l'accuser d'ultramontanisme, et s'appuieraient de son autorité s'ils les connaissaient. Feller a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom supposé de "Flexier de Raval" anagramme du sien. On dit qu'il a laissé de nombreux matériaux pour la réimpression de la plupart. Il ne reste qu'à former des vœux pour que ceux qui en sont dépositaires s'empressent d'en faire jouir le public.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connaît ses poèmes intitulés : *Faba aravica*, *et Magnes*, On a encore de lui : | *Oraisons funèbres de M. le duc de Bourgogne*, *et de Louis XIV*; | *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12; | le *Traité de l'amour de Dieu*, [selon la doctrine, l'esprit et la méthode de saint François de Sales], en 3 vol. in-12, [Lyon, 1738, Paris, 1747, 4 vol. in-12.]

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Élizabeth, qui s'était déclarée chef de l'église et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il était encore en vie, puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur; et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux dé-

fenseur de l'ancienne religion la vengeance d'une princesse que la philosophie du jour a tant exaltée. — Son fils, Thomas Felton, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

* FENEL (Charles-Maurice), doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé en manuscrit : *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens*, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage a servi aux auteurs de la "Gallia christiana" pour l'histoire de la métropole de Sens.

*FENEL (Jean-Basile-Pascal), né à Paris le 8 juillet 1695, profita des leçons particulières du célèbre Ménage, et choisit l'état ecclésiastique, pour se dévouer à l'étude. Rien ne pouvait ralentir son ardeur : il embrassait tout, parcourait tous les genres d'érudition, et s'occupait également des sciences exactes. Mais le défaut de ses premières études a privé les lettres de ce qu'elles devaient attendre d'un esprit comme le sien, facile, courageux, pénétrant, capable d'une application soutenue, et secondé de la plus heureuse mémoire. Il commença beaucoup de choses et en acheva fort peu. Il envoya à l'académie des sciences un *Mémoire sur le Cabestan*, qu'elle fit imprimer dans ses Recueils. Il remporta en 1743, à l'académie de Soissons, un prix, dont le sujet était la *Conquête de la Bourgogne par les enfants de Clovis*. L'académie des inscriptions et belles-lettres lui en adjugea un autre dans la même année, sur *l'Etat des sciences en France depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V*; et ce corps littéraire le reçut dans son sein en 1744. Il y fit de fréquentes lectures d'ouvrages qu'il n'a point achevés. On trouve seulement de lui, dans le "Recueil" de cette académie, quatre *Articles* ou *Mémoires*; ceux sur les idées des anciens philosophes, concernant la résurrection, et sur la religion des Gouris, font assez connaître son érudition. Il projetait une *Histoire de la ville de Sens*, avait commencé une *Histoire du Paganisme*, et se proposait d'écrire toute celle des arts. Cet homme, insatiable de connaissances, fut attaqué d'une faim vorace, à laquelle il succomba le 19 décembre 1753. Tout fut singulier en lui : son esprit, son savoir, sa vie et sa mort.

FÉNELON (Bertrand de Salignac, marquis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4°; | le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-fol. : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1599. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler.

FÉNELON (François de Salignac de La Motte), naquit au château de Fénelon, en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénelon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un

esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénelon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les caresses du monde ne corrompissent une âme si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de St-Sulpice, à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de St-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des "Nouvelles catholiques". Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi, ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errants. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut si applaudi que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il était souhaité partout. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénelon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense : il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvait regarder comme une récompense une grâce qui l'éloignait du duc de Bourgogne ». Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valéry et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, pour lors son rival, condamnât madame Guyon avec lui, et souscrivît à ses instructions pastorales. Fénelon ne voulut sacrifier ni ses sentiments ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait en publiant son livre de l'*Explication des maximes des*

saints, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans ce livre de Fénelon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du quiétisme, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de " Montan " et de " Priscille ", prodigués à Fénelon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. Bossuet eut raison d'une manière révoltante, et Fénelon mit de la douceur, même dans ses torts. D'habiles théologiens ont cru que, dans cette dispute comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existaient pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précises ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, on conseilla à Fénelon de faire diversion, en attaquant à Rome les sentiments et les livres de Bossuet, et en les accusant de détruire la charité pour établir l'espérance. Mais le pieux archevêque ne voulut pas user de récrimination contre un frère : et comme on l'exhortait à se tenir en garde contre les artifices des hommes que l'expérience lui avait si bien appris à connaître, il fit cette belle réponse : " Moriamur in simplicitate nostra (mourons dans notre simplicité".) Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénelon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos, soit que, dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoque, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne. (*Voyez* Saint Jean de la Croix, Rusbroch, Taulère, etc.) Le pape avait été moins scandalisé du livre des *Maximes* que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : « Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis defectu amoris proximi. » Fénelon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors

d'atteinte. Il fit un *Mandement* contre son livre, annonça lui-même en chaire sa condamnation, [et, chose étonnante ! cette rétractation si édifiante, qui fit fondre en larmes tous ses auditeurs, et dont on ne peut lire aujourd'hui la relation sans admiration et sans attendrissement, ne satisfit point encore ses adversaires !] Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement un "Soleil porté par deux anges", dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple, et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre, dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant: «Je sais ce que je vous dois; vous savez ce que je vous suis.» On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712 ; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à l'âge de 63 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : | les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour ; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénelon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie : et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, en fit arrêter l'impression, et il n'a pas été permis d'y travailler en France tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénelon passa toujours à ses yeux pour un bel-esprit chimérique, et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils cru-

rent voir madame de Montespan dans Calypso, mademoiselle de Fontanges dans Eucharis, la duchesse de Bourgogne dans Antiope, Louvois dans Protésilas; le roi Jacques dans Idoménée, Louis XIV, dans Sésostris. Les gens de goût pensèrent que les princes qui méditeraient ce roman apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. C'est la sagesse ellemême qui y donne des leçons aux rois et aux peuples, non avec cette morgue, cet apprêt ridicule, ce verbe suffisant et orgueilleux, si fort en usage aujourd'hui; mais avec un ton simple et modeste, accompagné du charme de la vérité : elle enseigne aux rois les moyens de faire fleurir leur empire, de soutenir l'éclat du trône, d'augmenter leur gloire, sans les tromper ni les éblouir par des projets chimériques, par des systèmes destructeurs, par des économies imaginaires : elle leur montre la source de l'abondance et du bonheur public dans l'encouragement de l'agriculture, dans la protection active et vigilante du commerce, dans l'abolition du luxe, en renfermant chaque individu dans son état par de sages lois. Loin de faire retentir sans cesse aux oreilles des peuples ce cri turbulent et inquiet d'égalité, de liberté, elle leur dit : "Vous êtes nés sous l'empire des lois, vous avez des maîtres, la patrie vous porte dans son sein; soyez soumis aux lois, obéissez à vos maîtres; soyez sujets fidèles, aimez votre patrie, et songez que la religion, l'honneur, votre intérêt personnel sont des chaînes sacrées qui vous lient à l'état, et que les rompre est un crime". Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques n'empêchèrent point qu'on en fît, et qu'on en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; et la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi une édition in-4°, 2 vol., Paris, avec des figures [auxquelles on reproche trop de nudité]. On a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique dans des notes toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. | *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thème au duc de Bourgogne : ces *Dialogues* lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut; Fénelon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi, on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux. | *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particu-*

lier, avec une *Lettre sur la rhétorique et la poésie*, 1718, in-12. Cette *Lettre*, adressée à l'académie française, ne dépare pas les *Dialogues*. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de l'illustre Pélisson. Il lui fut utile plus d'une fois par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue. | *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, broch. in-12. | *Abrégé des vies des anciens philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12 : cet ouvrage n'est pas achevé ; | un excellent *Traité de l'éducation des filles*, in-12 ; | *OEuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du " Siècle de Louis XIV ", l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte; il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe ; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le P. Tournemine y a fait des additions. [C'est le meilleur ouvage de Fénelon.] Des *OEuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humains. Plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur ; | des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur [recueillis par Ramsay], et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre; | plusieurs *Ouvrages* en faveur de la constitution " Unigenitus " et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le jansénisme que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable, par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentiments touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la *Lettre* qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *OEuvres spirituelles*, tome 4, page 358 : « Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est dans cet état, où je me prépare à aller paraître devant Dieu, que je vous prie instamment de représenter au roi mes véritables sentiments. Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Eglise, et qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la simplicité la plus absolue... Je prends la liberté de demander à sa majesté deux grâces, qui ne regardent ni ma personne ni aucun des miens. La première est qu'elle ait la bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon et " ferme contre le jansénisme, lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontière ", etc.; l'autre grâce que je désire, est, etc. » | Quelques autres *Ecrits*, | et un grand nombre de *Lettres* [qu'on a publiées récemment : ces *Lettres*,

dont on ne manquera pas de faire un choix, respirent la foi, la sagesse, l'âme tout entière de Fénelon. Elles font bien connaître aussi l'esprit de la grande cour et du grand siècle. Celle adressée à Louis XIV, et dont les ennemis de la monarchie se sont fait une arme contre elle, est, si on la regarde comme authentique, une inconséquence de l'auteur. On a souvent comparé Fénelon à Bossuet; ils avaient chacun leur mérite à part. Celui-ci était infiniment plus savant, plus pressant, plus méthodique; l'autre plus littérateur. L'aigle de Meaux eût plutôt donné au roi; le cygne de Cambrai, au pape : et c'est son triomphe.] Fénelon avait fait, pour les princes ses élèves, une *Traduction* de l'Enéide de Virgile; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit : [l'auteur l'aura probablement anéanti.] Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la "Vie" de son illustre maître, in-12, La Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront ne pourront s'empêcher d'aimer Fénelon et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. « La politesse est de toutes les nations, disait-il; les manières de l'expliquer sont différentes de leur nature. » Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. L'abbé de Querbœuf a donné, en 1787 et années suivantes, une édition complète de ses *OEuvres*, Paris, chez Didot. [Mais la plupart des Éloges et des Notices biographiques sur cet incomparable archevêque ont été refondus dans la "Vie" écrite par le cardinal de Bausset, imprimée d'abord en trois, et puis en quatre volumes in-8°. L'auteur semble s'y être élevé avec son sujet, de sorte que l'on peut dire sans flatterie qu'un grand homme ne pouvait guère être célébré par un meilleur écrivain. [Il y a une édition des *OEuvres de Fénelon*, par Jauffret, depuis évêque de Metz, 1799; une autre en 10 vol. in-8°, Paris, 1810; une autre publiée à Toulouse, 1809-1811, 19 vol. in-12; une autre par MM. les sulpiciens Gosselin et Caron, 1821-1824. Un catalogue de tous ces ouvrages a paru dans l'édition du *Télémaque* faite à Lyon en 1815.]

FÉNELON (Gabriel-Jacques, marquis DE), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talents militaires. [Il fut ambassadeur en Hollande en 1725. Deux ans après, il parut comme plénipotentiaire au congrès de Soissons; et en 1733, il conclut et signa le traité avec les États-Unis.] Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme "Galliæ et hostium desideria". Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au christianisme : « Son extrême dévotion, dit-il, augmentait encore son intrépidité. Il pensait que l'action la plus agréable à Dieu était de mourir pour son roi ("quand la raison et le devoir l'exigent"). Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi serait invinci-

ble. » "Histoire de Louis XV", tome 1, pag. 209. (*V.* Gustave-Adolphe.) [Ce fut le marquis de Fénelon qui publia la première édition régulière du "Télémaque", conforme au manuscrit de l'auteur, et qui fit l'*Histoire de Fénelon* publiée par Marchand.

"FENELON (J.-B.-A. Salignac de), de la famille des précédents, né en 1714, à St.-Jean-d'Estissac en Périgord, fut aumônier de la reine Marie Leckzinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, il se retira au prieuré de St-Sernin-du-Bois, dont il avait été pourvu en 1745. Le pays ne contenait que des main-mortables ; il les affranchit tous, encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon qui abonde dans la contrée, et abandonna, pour les faire prospérer, le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une grande route de St-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché; il procura ainsi à ses vassaux le moyen de pouvoir transporter facilement leurs denrées, et aux femmes, aux enfants, aux vieillards employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Des circonstances imprévues l'appelant à Paris, il n'y voulut loger que dans un séminaire, celui des Missions-Étrangères. Bientôt il eut connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pont-Briant en faveur des "petits Savoyards". Chargé de la direction de cette institution, il entreprit de faire connaître à ces jeunes infortunés les vérités de la religion; et il aidait en même temps de sa bourse ceux que des maladies ou le défaut d'ouvrage laissaient sans ressource. Pour les encourager au bien, il donnait de petites médailles de cuivre à ceux qui étaient appliqués à leur devoir; et ces médailles, bientôt connues de la police, devinrent, pour ceux qui en étaient décorés, la plus puissante des recommandations. On le voyait souvent s'arrêter près d'eux, dans les carrefours, pour s'informer de leurs gains, les consoler lorsqu'ils n'en avaient pas obtenu, et leur demander quels étaient leurs besoins les plus urgents. Quand ses moyens étaient épuisés, il savait intéresser les riches en leur faveur. Des vertus aussi modestes auraient dû le préserver, ce semble, de la rage révolutionnaire; cependant il fut arrêté comme suspect en 1793, et renfermé au Luxembourg. Les Savoyards réclamèrent en vain leur père traduit au tribunal révolutionnaire; il fut condamné à mort le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. Placé sur la charrette qui devait le conduire à l'échafaud, il ne cessa d'exhorter ses compagnons d'infortune jusqu'au lieu du supplice, où il prononça sur eux les paroles de l'absolution; et l'on remarqua que le bourreau lui-même, pénétré tout à coup d'un respect involontaire, s'inclina devant ce saint prêtre, comme s'il eût désiré d'être absous du crime dont il allait être l'instrument. L'Éloge de ce respectable ecclésiastique est consigné dans les "Annales philosophiques, morales et littéraires" faisant suite aux "Annales catholiques", tome 8, Paris, 1800, in-8°.

FENWICK (Édouard), évêque de Cincinnati, dans l'état de l'Ohio

aux États-Unis, né au Maryland, un des états de l'Union, mort du choléra à Wooster, dans le comté de Wayne, reçut de Pie VII l'évêché de Cincinnati érigé en 1821. Ce que ce prélat, mort victime de son zèle, a fait pour la religion, est vraiment prodigieux.

* FENZI (François-Marie), patriarche de Jérusalem, né à Zara d'une famille noble, le 24 mars 1738, mort à Rome le 9 janvier 1829, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archevêque de Corfou, du rit latin, le 20 septembre 1779, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

* FÉRAUD (Jean-François), jésuite, associé de l'institution nationale pour la grammaire, né à Marseille, le 17 avril 1725, mort dans cette ville, le 8 février 1807, a laissé : | *Dictionnaire grammatical de la langue française,* 1761, in-8°; 1768, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire critique de la langue française,* Paris, 1787-1788, 3 vol. in-4°, | et un *Manuscrit* de 3 vol. in-4°, qui contient des additions et des corrections pour son *Dictionnaire critique.*

FÉRAULT (Jean), et non Ferrand, né à Angers, fut procureur du roi, au Mans, vers 1510. On a de lui, entre autres, un traité latin *Des droits et priviléges du royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe, et frère de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille, l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs, en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527. (*Voy.* Zapol.) [Mais une partie des seigneurs hongrois, à la tête desquels était Zapol, vayvode de Transylvanie, se déclara contre son élection ; il marcha contre eux, et les défit complétement. Zapol implora les secours des Turcs, qui battirent Ferdinand, et assiégèrent Vienne en 1529. Après une assez longue alternative de succès et de revers, on conclut, en 1536, un traité par lequel l'empereur cédait à Zapol les villes dont il était en possession; mais après sa mort, elles devaient revenir à l'empire.] Ferdinand fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes de l'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint-siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces; le pape s'occupait de cette affaire lorsque l'empereur mourut à Vienne, en 1564, à 61 ans. Sage et modéré, il voulait donner la paix à l'Église, mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeants, lorsqu'on paraît incliner à

composer avec eux. Il fit une trêve de huit ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1746, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfants qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. [On a de Ferdinand Ier des *Lettres,* en latin, *au pape Pie IV*, Paris, 1563, in-8°. Sa "Vie" a été écrite en espagnol par Ulloa, et en italien par Dolce.]

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Stirie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur palatin, surnommé "roi d'hiver" (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour secourir le palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au palatin, et força son défenseur, le roi Christiern, à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestants d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli, en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armées suédoises. L'empereur rompit le cours de ses victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestants, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au

dessus des événements, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissants secours que la France et la Suède donnèrent aux protestants. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme tous les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Il faut remarquer à cette occasion que le nom de "fanatique" n'est donné par nos prétendus sages qu'aux catholiques qui ont combattu pour la foi de leurs pères, pour la défense de leurs temples, de leurs sacrifices, de leurs usages. Charles V, Philippe II, le duc d'Albe, Ferdinand II, etc., sont des "fanatiques". Elizabeth, qui fait nager l'Angleterre dans le sang pour y établir l'hérésie, est une héroïne. Gustave-Adolphe, qui a pillé et dégradé toutes les églises d'Allemagne, et ravagé, en l'honneur de Luther, dix grandes provinces; Guillaume, qui détrône son beau-père en faveur de la religion anglicane, etc., sont des héros. Qualité distinctive de la vérité : elle seule attire la haine et les malédictions de l'erreur. (*Voyez* Jacques II, Philippe II, Louis XIV, Maintenon.) Le P. Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de "Idæa principis christiani". Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillants succès « qu'il ne craignait que les vertus de Ferdinand ». Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que « la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité ».

FERDINAND III, surnommé "Ernest", fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohème en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya avec son artillerie, et sans un dégel il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis "le Grand Condé", força l'année suivante les retranchements de Fribourg, et gagna, en 1645, une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus 11 ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités, signés l'un à Osnabrück, l'autre à Munster, furent long-temps le code po-

litique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie; le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire; les religions luthérienne et calviniste furent autorisées, et l'Église catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le saint-siége et le roi d'Espagne furent mécontents de ce traité; l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657.

FERDINAND I[er], roi de Castille et de Léon, dit "le Grand", second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains; et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, [il est fâcheux qu'il ait pris les armes contre son frère et contre son beau-frère; dont il causa la mort:] on n'aurait alors à lui reprocher que la faute, trop souvent répétée dans ces temps en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois; faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez, leur roi, prisonnier, et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (Saint), fils d'Alfonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. [Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit "le Grand", trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe mosquée, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés

d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alfonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alfonse IX, père de Ferdinand.] Ce prince, cousin germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France: il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront jamais d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisants; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. [Le cardinal don Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son Histoire sous le nom de "Chronique", Séville, 1616; Medina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la "Vie" de ce prince, Paris, 1759, in-12.]

FERDINAND IV, est surnommé "l'Ajourné" parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune, à 24 ans, et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de 10 ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les autres Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. Ferdinand était violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés de meurtre et condamnés à être précipités du haut d'un rocher, quoiqu'on n'eût pas de quoi les convaincre, et qu'ils persistassent à nier le fait, en appelèrent à l'équité des lois; mais, voyant que leurs représentations au roi étaient inutiles, et qu'ils avaient affaire à un juge implacable et féroce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, et citèrent le prince à comparaître dans 30 jours à son tribunal. On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt comme un désir de vengean-

ce que comme une prédiction (1). Ferdinand marchait en Andalousie, et était arrivé à Martos, lorsqu'au trentième jour justement, depuis l'exécution des deux frères, le monarque, s'étant retiré après son dîner pour dormir, fut trouvé mort dans son lit. » (*Voy.* MOLAY.)

FERDINAND V, dit "le Catholique", fils de Jean II, roi d'Aragon, vit le jour à Soz, sur les frontières de la Navarre, [le 10 mars 1452.] Il épousa en 1469 Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'"Impuissant". Ce mariage joignit les états de Castille aux états d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade était la seule province d'Espagne qui gémissait sous le joug des Maures. Il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre, qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique, et le faisait souverain d'un nouveau monde. Ce n'était pas assez pour la gloire de ce prince; il envoie en Italie Gonzalve de Cordoue, dit "le Grand capitaine", qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Le roi d'Angleterre, son gendre, lui ayant promis la conquête de la Guienne, Ferdinand feignit d'y consentir, et se servit des troupes que le jeune roi envoya à cet effet, pour conquérir la Navarre], fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais, puisque Ferdinand, étant en guerre avec la France, avait autant de droit de lui prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand fut appelé "le sage et le

(1) Ces ajournemens faits par des innocens peuvent être des espèces de prophéties, ou bien un recours vif et confiant vers la justice divine, sans colère et sans esprit de vengeance. En général la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables et urgentes. C'est ainsi que David disoit à Saül : *Judicet Dominus inter te et me, et ulciscatur me Dominus.* Et Zacharie condamné à la mort par Joas : *Videat Dominus, et requirat.* Et les Machabées qui annonçoient si fortement et si efficacement la prompte et terrible punition d'Antiochus. Et saint Paul qui ne voulait pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie : *Reddet illi Dominus juxta opera sua.* Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit verser leur sang : *Usquequò, Domine, non vindicas sanguinem nostrum*, etc.? Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches et les puissans de ne point mépriser, moins encore opprimer les faibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, et nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport sensible avec celle des malédictions et imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées, et par l'autorité des Livres-Saints. *Ab inope ne avertas oculos propter iram, et non relinquas quærentibus tibi retrò maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum.* Eccli. 4.

prudent" en Espagne, en Italie" le pieux", [bien qu'il eût en France et en Angleterre le titre d'"ambitieux" et de "perfide". On ne peut lui refuser, [dit Desormeaux], d'avoir été le plus grand roi de son siècle : fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, connaissant les hommes et les affaires, fécond en ressources, prévoyant les événements, faisant la guerre non en paladin, mais en roi. » Ce monarque mourut [le 23 janvier] 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfants. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites; mais la conduite de ces israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse, rendit la force aux lois, ramena la décence et la régularité du clergé, diminua les impôts, donna les plus sages ordonnances, punit les magistrats prévaricateurs, et, ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, sur les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : « C'est à lui que nous devons tout. » [Fernand de Pulgar a composé la "Cronica de los reyes don Fernando y dona Isabel", Saragosse, 1567, in-fol.] Nous avons aussi la "Vie" de ce prince, écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12; elle manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux que d'attachement à la vérité de l'histoire.

FERDINAND VI, surnommé "le Sage", fils de Philippe V, et de Marie de Savoie, sa première femme, [né à Madrid le 6 avril 1712,] monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux, pratiqués en différentes parties de l'état, portèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela, l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. Il en est des royaumes arrivés une fois à l'époque de leur décadence, comme d'un corps grave, dont la chute s'accélère de moment à autre, et qui ne peut être arrêtée sans quelque cause majeure, moins encore prendre une direction rétrograde. Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu, [et qui l'obligea quelquefois de

laisser gouverner les ministres que lui donnait la reine son épouse, et qui n'étaient pas toujours favorables à la France]. Il avait épousé, en 1709, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal. [Il laissa dans le trésor royal une économie de 50 millions de livres.]

FERDINAND Ier, fils naturel d'Alfonse d'Aragon, prit possession du royaume de Naples en 1458; cet acte fut confirmé par le pape Pie II. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais, ayant été ensuite secouru par Scanderberg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas à tourner ses armes contre le saint-siége, qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela bientôt après les hostilités, ce qui força le pape à l'excommunier; mais, ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement qu'il en mourut [le 25 février 1494]. Il fut peu regretté de ses sujets, qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alfonse, son fils aîné, lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonse, fut couronné roi de Naples en 1493, eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et contre ses propres sujets, qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples, occupée par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier, retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples, l'an 1496. Frédéric, son oncle, lui succéda.

* FERDINAND IV, roi des Deux-Siciles, troisième fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, naquit à Naples le 12 janvier 1751. On confia son éducation ainsi que celle de son frère aîné (*Voyez* Charles IV) au prince Santo Nicandro, qui, plein de zèle et de probité, manquait cependant des lumières nécessaires dans cet emploi. Dès son enfance, Ferdinand montra un vif attachement pour le peuple, qui, à son tour, l'aimait avait passion. La mort de Ferdinand VI appela au trône d'Espagne (en 1759) Charles III, frère puîné de ce prince. L'infant don Carlos, succédant aux droits d'aînesse de son frère l'infant don Louis, devint par sa mort héritier immédiat de l'Espagne, et les Deux-Siciles tombèrent en partage à Ferdinand IV. La veille de son départ, Charles III présenta son jeune fils au peuple, qui répondit d'une voix unanime: «Nous répondons de lui sur notre tête.» Le nouveau roi ayant à peine atteint sa huitième année, Charles III, avant son départ, avait

établi un conseil de régence, présidé par le marquis Tanucci, ancien professeur de droit à Pise, qui, afin de perpétuer son despotisme, inspira à Ferdinand un éloignement invincible pour les affaires. Marie-Caroline-Louise d'Autriche, dont le mariage avec Ferdinand fut célébré à Naples le 7 avril 1768, prit sur le roi un ascendant que d'autres femmes ne purent jamais détruire. Tanucci, à son tour, devenu premier ministre, tâchait par tous les moyens de gagner la confiance de la reine. Courtisan adroit par spéculation, et esprit fort par principes, il introduisait de funestes innovations dans les églises et les couvents du royaume de Naples, bravait l'autorité du souverain pontife, et lui faisait refuser la présentation de la haquenée blanche, ancien usage par lequel les papes voulaient rappeler que les rois de Naples étaient feudataires du saint-siége : ce tribut de la haquenée fut entièrement aboli en 1769. Charles III avait toujours soutenu Tanucci, qui était sa créature ; mais la haine que ce ministre montrait pour le chef de l'Eglise finit par indisposer contre lui ce pieux monarque. Tanucci prévint le coup qui le menaçait, et demanda sa démission en 1777. Il eut pour successeur le marquis de La Sambuca, qui mérita d'abord la confiance de Marie-Caroline; mais, quand le nouveau ministre crut pouvoir compter sur l'appui du comte de Florida-Blanca, ministre d'état de Charles III, il négligea la reine. Cette princesse donnait, au nom du roi, des ordres auxquels il fallait obéir; le ministre, pour contre-balancer son pouvoir, cherchait à lui aliéner le cœur du roi. Mais celui-ci le remplaça en 1784 par le chevalier Acton. Successivement appelé au ministère de la marine, de la guerre et des finances, Acton devint tout-puissant, parce qu'il obtint de Marie-Caroline une confiance sans bornes. Il établit un conseil où présidait la reine, et on ne laissa à Ferdinand d'autre occupation que de se livrer au plaisir. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche, Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Les réclamations du saint-siége contre les empiétements de l'audacieux ministre sur l'autorité ecclésiastique furent méprisées; il interdit l'entrée dans les ports napolitains à une frégate française, et chercha à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur Ferdinand. L'ambassadeur d'Espagne ayant ménagé une entrevue entre les deux monarques, Charles III envoya à son fils, pour faire le voyage d'Espagne, un de ses plus beaux vaisseaux de ligne, où s'embarquèrent en mai 1784 le roi et la reine de Naples. Mais, à peine arrivés à Livourne, Acton et Marie-Caroline parvinrent à faire renoncer Ferdinand à ce voyage. Après avoir demeuré quelques mois en Toscane, les voyageurs revinrent à Naples, en novembre 1786. Les querelles de cette cour avec le saint-siége recommencèrent alors. Cependant la mort de Charles III (en 1788) affranchit Acton de toute contrainte. La cour de Naples parut assez indifférente aux premiers malheurs de Louis XVI, parce que le ministre n'aimait pas la France, et que Marie-Caroline ne montrait pas un grand intérêt pour Marie-Antoinette, sa sœur.

A cette époque, la trop fameuse lady Hamilton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, avait porté le scandale dans la cour de Naples. Quoique des raisons politiques eussent un peu brouillé Marie-Caroline avec le cabinet anglais, l'attitude menaçante de la France rapprocha les deux puissances. Le gouvernement français, voyant qu'Acton hésitait à rompre ses relations avec l'Angleterre, dirigea (en 1792) contre Naples une escadre commandée par l'amiral La Touche. Acton, contraint d'obéir, promit, au nom du roi, de se détacher de l'Angleterre, avec laquelle il continua cependant de secrètes intelligences. Ferdinand IV se rendit cette même année à Rome, où il mit un terme aux différends qui existaient entre les deux cours depuis près de trente ans. La fureur révolutionnaire ayant conduit Louis XVI à l'échafaud, il réunit son escadre à celle des Anglais et des Espagnols pour s'emparer de Toulon. Quand Dugommier eut repris cette ville, les troupes napolitaines allèrent en Italie se joindre à l'armée autrichienne. Pendant ce temps, la propagande révolutionnaire répandait ses maximes dans le royaume de Naples. On n'aimait généralement ni Acton ni lady Hamilton, dont les plus exaltés firent demander le renvoi. Au milieu de ce tumulte, l'amiral La Touche protégeait un complot qui fut découvert à temps. Une junte suprême d'état, établie à cet effet, en condamna les instruments. Mais, en 1795, il se forma une autre conspiration, où entrèrent des hommes de la première distinction. On arrêta près de sept cents personnes, sans pouvoir en tirer le moindre aveu. Cependant, pour calmer l'inquiétude publique, Acton quitta le ministère; mais il conserva toute son influence. Ferdinand IV, vivement sollicité par le cabinet espagnol, signa, en 1797, un traité de paix avec la république française. Cette paix n'était qu'apparente : Buonaparte, qui se trouvait à Milan, s'entendait avec les jacobins de Naples, tandis qu'Acton entretenait en secret ses relations avec l'Angleterre. Il intercepta une correspondance de Buonaparte avec l'ambassadeur français, qui parlait d'une prochaine révolution à Naples. Ferdinand, averti qu'il devait se préparer à la guerre, ne vit pas plus tôt le général Berthier envahir (en 1798) les états romains, qu'il s'allia avec l'Autriche, la Sardaigne, la Toscane, et l'on appela cette coalition « ligue italique »... Il leva une armée de soixante mille hommes, qu'il confia aux généraux Mack, Micheroux et Roger de Damas, annonçant qu'il ne voulait que rendre Rome à son légitime souverain. Il entra triomphant dans cette ville, avec la division de Damas; mais, Micheroux ayant été repoussé près d'Ancône, et Mack défait à Cività Castellana, le roi de Naples se vit contraint de retourner dans sa capitale, où tout était confusion et désordre. Ferdinand s'embarqua, dans la nuit du 24 décembre 1798, avec ses trésors, sa famille, Acton, lady Hamilton (qui voulait accompagner la reine), et Acola, son ministre de la guerre, qu'il tenait prisonnier, le croyant la cause de l'échec qu'avaient essuyé ses troupes. Le roi avait laissé pour vice-roi de Naples le marquis Stron-

goli-Pignatelli. Tandis que Mack se disposait à défendre Capoue, le désordre qui régnait dans la ville se communiqua à l'armée, où un complot se forma contre ce général, qui, ayant pu s'évader, se livra lui-même aux Français. Le marquis Pignatelli prit le commandement de l'armée, et acheta chèrement un armistice. Cet accommodement nuisait aux projets des jacobins de Naples : ceux-ci, feignant beaucoup d'attachement pour le roi, tentèrent d'assassiner le commissaire français; mais le peuple s'empara (le 15 janvier 1799) de tous les châteaux, et repoussa les jacobins. Le vice-roi fit alors brûler la marine napolitaine par des vaisseaux portugais qui se trouvaient en rade, et s'embarqua pour Palerme, où il fut mis en prison par ordre du roi. Après trois jours d'anarchie, des députés nommés par le peuple élurent pour leur chef le prince de Moliterno, qui se rendit à Caserte auprès du général Championnet. Dès qu'il fut parti, le peuple se révolta de nouveau. Alors le clergé imagina de faire une procession de saint Janvier et de sa relique. Un sentiment religieux remplaça l'avidité du sang et du carnage, et Moliterno, à son retour, trouva tout rentré dans l'ordre; seulement les lazaroni refusaient de rendre Naples, et les Français s'en emparèrent. Championnet établit un gouvernement provisoire, présidé par le jacobin Loubère, et Moliterno fut envoyé en France comme ambassadeur. Cependant les Calabrois, ayant à leur tête don Reggio Rinaldi, curé de la petite ville de Scalca, se disposaient à une vigoureuse résistance. Sur ces entrefaites, le cardinal Ruffo arrive de Messine, s'unit à don Reggio, arbore la croix blanche, et à ce signe toutes les Calabres se soulèvent. Le fameux Fra-Diavolo, Sciarpa, Panganera et toute leur bande se rangèrent sous les drapeaux de Ruffo, qui reçut des renforts de Palerme, et fut nommé, par Ferdinand IV, vice-roi du royaume. Ruffo parcourut la Pouille, défit en plusieurs rencontres le général français Duhesme, s'avança vers Naples que les jacobins remplissaient de leur délire démagogique, et, après onze jours de combats, s'empara (le 21 juin 1799) de la ville. Capoue et Gaëte furent ensuite attaquées : les garnisons françaises se rendirent; mais Ruffo excepta les Napolitains de la capitulation. Le roi, qui s'était approché du littoral de Naples, trouva cette exception trop sévère, destitua Ruffo, qui venait de lui reconquérir son royaume, nomma une junte d'état, composée en grande partie de Siciliens, et retourna à Palerme. Après la destitution de Ruffo, le peuple se livra à un affreux pillage, et, depuis le mois de juin jusqu'à celui de décembre 1799, on immola un grand nombre de victimes, coupables sans doute, mais parmi lesquelles (les chefs républicains exceptés) on aurait pu en trouver plusieurs dignes d'indulgence. La famille royale revint à Naples en janvier 1800; la reine fit, avec les trois princesses ses filles, un voyage à Vienne; et, quand le souvenir de certains actes de rigueur commença à s'affaiblir, Marie-Caroline retourna à Naples. Cependant l'Espagne avait assuré l'intégrité du royaume de Naples, sur lequel le cabinet de Madrid

s'acquit par là une grande influence. Acton fut définitivement éloigné, et une princesse de Naples se maria avec le prince des Asturies (depuis Ferdinand VII); en même temps une infante d'Espagne était accordée au prince héréditaire des Deux-Siciles, (depuis roi de Naples). Presqu'au moment où l'on négociait ces mariages, l'Autriche avait conclu à Lunéville une paix particulière avec la France, laissant ainsi Naples à la merci des Français. Ensuite, et par le traité de Florence du 28 mars 1801, Ferdinand IV fut obligé de céder à Buonaparte les Présides, Porto-Longone, Piombino, et de garder dans ses états des troupes françaises, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Égypte. Deux ans après, la guerre recommença entre l'Autriche et la France, qui envoya encore des troupes occuper plusieurs ports napolitains de l'Adriatique. Enfin, en 1805, à l'occasion d'une autre guerre entre les deux mêmes puissances, Buonaparte accorda au roi de Naples la neutralité, à condition qu'il n'admettrait point dans ses états de troupes appartenant aux puissances belligérantes. Mais dans la même année une division de douze mille Russes et Anglais débarque tout à coup à Naples; le roi croit voir en eux des défenseurs de ses droits, et place son armée sous les ordres du général russe Lascy. Dans ce moment, Napoléon gagne la bataille d'Austerlitz; les Russes quittent le royaume de Naples, et Buonaparte, prononçant la déchéance de Ferdinand IV, donne la couronne de ce prince à Joseph Buonaparte, son frère. Le roi et sa famille sont reconduits à Palerme par les vaisseaux anglais. L'Autriche venait de faire la paix avec la France (à Presbourg, 26 décembre 1805), et abandonnait de nouveau son ancien allié. Tandis qu'à Joseph Napoléon, qui alla occuper le trône d'Espagne, succédait Joachim Murat, la mésintelligence s'était établie en Sicile entre la reine et les Anglais. Ceux-ci voulaient commander en maîtres, et la reine ne voulait rien perdre de son autorité. Acton, qui avait repris son ancienne influence, balança quelque temps entre la reine et ses adversaires, et se déclara enfin pour ces derniers. Le roi, fatigué de ces discordes, abandonna le gouvernement à son fils. Mais, ce prince se montrant toujours soumis aux volontés de sa mère, les Anglais résolurent de l'en séparer. Acton était mort en 1808, et cet événement n'avait apporté aucun changement à la situation de la reine; elle se vit donc forcée de quitter la Sicile par ordre des Anglais, dont elle avait été naguère la plus constante alliée. Lady Hamilton l'avait aussi quittée pour se rendre en Angleterre. La chute de Napoléon, en avril 1814, ne priva pas encore Murat d'un trône, que l'Autriche lui avait garanti pour le détacher de son bienfaiteur. Mais, à la seconde déchéance de Buonaparte, Murat, qui s'était réuni à lui, fut enfin chassé du royaume de Naples, où on le fusilla quelque temps après. Après dix ans d'absence, Ferdinand revint dans sa capitale, et reprit l'exercice du pouvoir royal. Murat avait laissé des partisans soudoyés dans Naples; ceux-ci, réunis à d'anciens jacobins, méditaient une conjuration; mais Louis de Médicis, successeur

d'Acton, sut la faire avorter. Le roi de Naples, veuf de Marie-Caroline, morte le 8 septembre 1814, se maria en 1816, avec la duchesse de Florida. La seule fille qui lui restait, la princesse Amélie, étant déjà mariée avec le duc d'Orléans (que la révolution de 1830 fit roi), il forma une nouvelle alliance avec la France, en 1816, par le mariage de la princesse Caroline-Ferdinande-Louise, sa petite-fille, avec le duc de Berri. Jusqu'en 1820, Ferdinand IV jouit d'une tranquillité parfaite; mais la secte des "Carbonari", qui s'était propagée de l'Allemagne jusque dans le royaume de Naples, suscita une révolution nouvelle. Un lieutenant au régiment de Bourbon (cavalerie), en garnison à Nola, secondé par un prêtre nommé Louis Menichini, se dirige, le 2 juillet, sur Avelino, à la tête d'un escadron. Le général Pépé, qui, avec la milice et les habitants du pays, devait les combattre, s'unit à eux; tous demandent à grands cris la constitution des Cortès, comme la plus anti-royaliste; en peu de jours la fermentation se répand sur tous les points du royaume, et Ferdinand IV, pour éviter l'effusion du sang, promet d'adopter la constitution proposée. Les insurgés ne lui laissent aucun délai. Le roi annonce, le 7, que, sa santé ne lui permettant plus de s'occuper du gouvernement, il nomme son fils vicaire-général du royaume. Pépé entre à Naples le 9, et, le 12, le roi et la famille royale se voient forçés, sous les baïonnettes et les canons des insurgés, de jurer la constitution. La constitution ainsi proclamée, loin de ramener la paix, ne fit qu'augmenter le désordre. Heureusement les souverains assemblés au congrès de Leybach, où le roi de Naples fut invité à se rendre, désapprouvèrent ces innovations, et demandèrent l'occupation temporaire du royaume par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même. Les troupes constitutionnelles s'étant débandées, Pépé et d'autres révolutionnaires se sauvèrent à l'étranger, pendant que les Autrichiens entraient à Naples. La tranquillité était rétablie, lorsque Ferdinand IV, frappé d'apoplexie, mourut en février 1825, âgé de 74 ans. Corani, qui a traité avec si peu de ménagement la plupart des souverains de l'Italie, parle avec admiration de la bonté et de la droiture des vues de ce monarque, doux, affable, bienfaisant, populaire; mais Ferdinand eut la même faiblesse qu'on a reprochée à Charles IV, son frère; l'un et l'autre, s'étant laissés gouverner despotiquement, ne furent jamais rois. La bonté du cœur de Ferdinand se manifesta surtout lors du tremblement de terre qui détruisit, en 1783, Messine et une grande partie de la Calabre. Pendant plusieurs jours il ne prit point de repos; il abandonna ses occupations favorites, et épuisa sa cassette particulière pour voler au secours des malheureux que le tremblement de terre avait ruinés. On lui doit l'établissement de plusieurs hôpitaux et de différents hospices, entre autres l'établissement de Santo-Leucio, dont on trouve les détails dans un ouvrage que le roi fondateur a rédigé lui-même, et qui a été traduit en français par l'abbé Clemarou, avec ce titre : *Origine de la population de Saint-Leucio, et ses progrès*

avec les lois pour sa bonne police, par Ferdinand IV.

FERDINAND Ier, DE MÉDICIS, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal, pour être grand-duc.

FERDINAND II, DE MÉDICIS, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états; ils ont presque tout obtenu d'une sage politique, qualité plus estimable que tous les talents militaires.

" FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand, proclamé grand-duc le 7 mai 1791, prit les rênes du gouvernement au moment où la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe. Croyant conserver le sien à force de condescendance, il refusa d'entrer dans la première coalition contre la France, reconnut et aida la république, et ne prit pas même le deuil à la mort funeste de Louis XVI. Les plaintes de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Espagne, de la Russie ne purent ébranler la résolution de Ferdinand, qui, parfois, montrait pour l'ennemi commun une partialité imprudente. Le 8 octobre, le ministre anglais vint intimer au grand-duc de renvoyer le ministre républicain, faute de quoi l'escadre anglaise, qui était devant Livourne, bombarderait ce port, et des troupes anglaises occuperaient la Toscane. Ferdinand fut contraint d'obéir : la flotte partit; mais le grand-duc ne tarda pas à montrer encore ses véritables sentiments. Les Anglais ayant enlevé à Livourne une grande quantité de grains appartenant à la république française, Ferdinand III fit restituer, à ses frais, ces grains, dans les ports de Provence. Les succès des armées républicaines portèrent Ferdinand à dépêcher en France, comme ambassadeur extraordinaire, le comte Carletti qui, parmi les révolutionnaires, passait pour un excellent patriote. Carletti avait ordre de traiter directement avec le comité de salut public, et de rétablir la neutralité avec la France. "Madame" (depuis dauphine) était à cette époque détenue au Temple, et sur le point d'être envoyée en Autriche. Carletti demanda la permission de présenter ses devoirs à la princesse; mais, pour toute

réponse, le directoire lui intima l'ordre de quitter Paris sur-le-champ. Cela n'interrompit pas la bonne harmonie de la France avec le grand-duc, qui disgracia son ambassadeur, et envoya à sa place don Neri Corsini, frère du prince de ce nom. Malgré les sacrifices que le grand-duc avait faits pour la république française, des troupes entrèrent dans ses états en juillet 1796. Elles n'étaient encore qu'au pied des Alpes, que Ferdinand ordonna à tous les émigrés français de sortir de la Toscane. Les Anglais ayant insulté à Livourne le pavillon républicain, et le grand-duc ne pouvant donner au directoire la satisfaction qu'il lui demandait, une division de Buonaparte vint prendre possession de ce port. Le général français, sa femme Joséphine, et son oncle, depuis le cardinal Fesch, vinrent visiter le grand-duc, qui les admit à sa table; moyennant deux millions, que ce prince paya, Buonaparte promit que ses troupes n'entreraient pas à Florence. Mais le jacobinisme avait pénétré dans la Toscane, et y comptait un grand nombre de partisans. En même temps que le grand-duc reconnaissait les républiques ligurienne et cisalpine, et permettait que ceux qui en dépendaient portassent la cocarde tricolore, il fut obligé d'établir un tribunal pour punir les factieux, dont le chef était un certain Aletis. Cette mesure ne les découragea pas, et ils affichèrent, aux portes mêmes du palais ducal, des pamphlets qui proclamaient la souveraineté du peuple. Le complot éclata peu de jours après; il avait pour but d'assassiner le grand-duc, d'incendier Florence, et de s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop officieuse neutralité, lorsqu'il forma une armée de 16,000 hommes pour contenir les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait toujours; les Napolitains entrèrent (en décembre 1798) dans Livourne; le directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité, et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de quinze cents mille francs, ayant obtenu des Napolitains l'évacuation de Livourne, le général Serrurier sortit de la Toscane, et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Allemagne. Des troupes françaises, commandées par Schérer, Miollis et Gautier, entrèrent dans ce pays sans que Ferdinand fît la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc se dirigeait sur Vienne. Lors de l'entrée de Buonaparte à Florence, la Toscane avait été dépouillée d'une grande partie de ses richesses en tableaux et sculptures, entre autres de la Vénus de Médicis, et de plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque "Laurentiana": à cette seconde entrée des Français, le pillage fut encore plus considérable. Il faut mentionner au moins le courageux zèle des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie: mais, comme ils étaient en trop petit nombre, et qu'ils ne furent point secondés par les autres Toscans, ils payèrent cher les premiers suc-

cès qu'ils obtinrent : un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. On accorda à Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), le duché de Saltzbourg; puis on lui donna (en 1805) en échange le pays de Wurtzbourg. Le grand-duc vécut en bonne intelligence avec Buonaparte, qui lui faisait espérer, dit-on, la couronne de Pologne, et assista (en 1810) au mariage de Napoléon avec sa nièce l'archiduchesse Marie-Louise. La coalition de 1813 ayant rendu leurs trônes aux souverains légitimes, Ferdinand revint à Florence, s'y montra bon prince, protecteur des lettres et des arts, et mourut d'apoplexie en janvier 1825. Son fils Léopold II (né en 1797) lui succéda; Ferdinand avait eu ce fils et deux filles de son épouse Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804.

*FERDINAND, duc de Parme, infant d'Espagne, frère de Charles IV, né le 21 juin 1751, fut élevé par Condillac. Devenu en 1765 maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur régnant. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, obtint d'abord sur eux quelques avantages, puis fut fait prisonnier. Privé de ses états, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec Buonaparte; mais, à sa mort arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. A la chute de Buonaparte, ils devinrent l'apanage de Marie-Louise, naguère impératrice.

FERDINAND de Cordoue, célèbre Espagnol du xve siècle, qui passait pour un prodige de science en son temps, n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savants du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. [A 10 ans, Ferdinand de Cordoue avait terminé la grammaire latine et la rhétorique. Sa mémoire était prodigieuse, et il retenait tout ce qu'il apprenait. Il récitait quatre pages de Cicéron, après les avoir lues une seule fois. A 25 ans il était docteur de toutes les facultés, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, les mathématiques, possédait la médecine, la théologie, et savait par cœur la Bible, plusieurs ouvrages des saints pères, ceux des philosophes et médecins grecs et arabes. Il obtint une pension de la reine Isabelle de Castille, et soutint plusieurs thèses à l'université de Paris. Ferdinand de Cordoue, et Tostat son compatriote et son contemporain, que le cardinal Bellarmia appelait une merveille du monde, faisaient alors de l'Espagne la reine de la science comme de la religion.] Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Hales, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent, comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirèrent beau-

coup en 1445. On lui attribue un traité : | *De artificio omnis scibilis,* | et des *Commentaires* sur l'Amageste de Ptolémée, et sur une grande partie de la Bible.

FERDINAND (Charles), natif de Bruges, poète, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastère de Chezal-Benoît, à douze lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres : | *De tranquillitate animi,* Paris, 1512; qualité bien nécessaire à un aveugle, et qui ne l'est guère moins à ceux qui voient clair;] *Monasticarum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement : *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-fol.

* FERDINAND DE TALAVERA, religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, né à Talavera-la-Reyna en 1445, fut confesseur et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, évêque d'Avila, puis évêque de Grenade après la prise de cette ville. Il mourut en odeur de sainteté en 1507, et laissa quelques ouvrages de piété.

* FERDINAND D'ARAGON, archevêque de Sarragosse, et vice-roi d'Aragon, né à Madrid en 1415, mort en 1575, était petit-fils de Ferdinand-le-Catholique. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire des rois et des prélats du royaume d'Aragon, et un *Nobiliaire* des plus illustres familles de Castille, d'Aragon et de Biscaye.

FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 39 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum scripturarum thesaurus*, in-fol., 1574. C'est une explication des passages difficiles de l'Écriture sainte par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné, trois ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la vulgate avec le texte hébreu.

FERDINAND LOPEZ de Castanda, Portugais, accompagna son père dans les Indes où il allait en qualité de juge royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait aux XVIe siècle.

*FERDINAND MARTINEZ, dit de "Sainte-Marie", carme déchaussé, et général de son ordre, né près d'Astorga en 1554, visita les monastères établis en France, envoya des missionnaires en Perse, y fonda des maisons de son ordre à Ispahan. Schiraf, Ormus et Bender-Abbassi, passa à Rome, fut nommé confesseur d'Urbain VIII, commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de Saint-François en Italie, et mourut à Rome en 1631, après avoir rempli, à la satisfaction du souverain pontife, plusieurs missions importantes auprès de différentes puissances de l'Europe. Il laissa quel-

ques écrits relatifs à sa congrégation.

* FERDINAND DE SAINT-JACQUES, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1639, a laissé | 2 vol. de *Sermons* | et des ouvrages de piété.

* FERDINAND DE JÉSUS, carme déchaussé, né à Jaen en 1571, mort à Grenade en odeur de sainteté en 1644, professa avec distinction la théologie scolastique et morale dans diverses provinces de l'Espagne, et mérita par sa rare éloquence dans le ministère de la parole évangélique le surnom de " Nouveau Chrysostôme ". On trouve dans les bibliographies de son ordre la liste de 42 ouvrages qu'il avait composés; les principaux sont : | des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Aristote, et sur quelques parties de la " Somme " de Saint-Thomas ; | des *Traités de Théologie ;* | une *Grammaire grecque ;* | une *Grammaire hébraïque ;* | et 265 *Sermons*.

FERDINANDI (Épiphane), médecin célèbre, né à Misagna dans la terre d'Otrante [le 2 novembre 1569,] professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et casus medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : | *Theoremata medica*, Venise, 1611, in-fol.; | *De vita proroganda, juventute conservanda et senectute retardanda*, Naples, 1612, in-4°; | *De peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait Hippocrate, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté. » Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement : « Je serais, lui répondit-il, indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même. » Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien ; le second paraît se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide.

FERDOUCY [(Abou'l-Cacem-Mansour),] le plus célèbre des poètes persans, [né d'une famille obscure, l'an 916 ou 917 de l'ère chrétienne,] répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des rois*, en vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de 60 mille distiques. [Ferdoucy mourut le 25 février 985. Le baron Silvestre de Sacy, qui a traduit la " Vie " de Ferdoucy, a inséré dans le t. IV du " Magasin Encyclopédique " de 1813, des détails sur le Châh-nâmeh, ou " Poème histori-

que sur les rois de Perse", et sur les traductions qu'on a faites de ce poème.]

* FERG ou FERGIRE (François-Paul), excellent peintre de paysage, né en 1689, étudia sous Hansgraaf et Grient. Comme il avait beaucoup de goût, il parvint bientôt à un talent supérieur. Il le perfectionna encore en voyageant. D'Allemagne il passa à Londres, où ses talents furent admirés. Un mariage imprudent l'empêcha d'en profiter. On dit qu'on le trouva sur sa porte, mort de froid, de besoin et de misère. Il ornait ses paysages de ruines peintes avec beaucoup de perfection.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Écosse, en 1710, inventa la *Roue astronomique*, espèce d'astrolabe, utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée; la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société, et une pension de 50 livres sterling. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : | *Traité de Mécanique*, 1770; | *Introduction à l'Électricité*, 1772; | *Introduction à l'Astronomie;* | *l'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770; | *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique et Optique*, 1776; | *Traité de Perspective*, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre; il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits; ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

*FERGUSON (Adam), philosophe écossais, né en 1724, dans la paroisse de Dunkeld, dont son père était ministre, fut reçu, en 1739, à l'université de Saint-André, passa ensuite à celle d'Edimbourg, reçut les ordres avant l'âge, et fut nommé chapelain d'un régiment de montagnards écossais, qui faisaient partie de l'armée envoyée contre la France. En 1748, après la paix d'Aix-la-Chapelle, il retourna en Écosse; mais, n'ayant pu obtenir une petite cure qu'il sollicitait, il alla en Irlande rejoindre le régiment auquel il était attaché. En 1757, il entra chez lord Bute, en qualité de gouverneur de ses enfans; et en 1759, il obtint, à l'université d'Édimbourg, d'abord la chaire de philosophie naturelle, et ensuite celle de philosophie morale. En 1767, il publia son livre intitulé *Essai sur la société civile*, Londres, in-4° et in-8° : cet ouvrage, qui commença sa réputation, fut traduit en allemand, en français et en suédois. Ses *Institutions de philosophie morale*, publiées en 1769, in-8°, réimprimées en 1800, à Mayence, à Francfort et à Bâle, ont aussi été traduites en allemand, par Gave, et en français par Reverdit. En 1773, il fut choisi pour aller accompagner dans ses voyages sur le continent, le jeune comte Chesterfield. Il était particulièrement lié avec David Hume, et tout porte à croire qu'il partageait ses principes sur la religion; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il renonça entièrement aux fonctions ecclésiastiques. En 1778, il fut nommé secrétaire des commissaires envoyés vers les Américains pour leur porter des propositions de paix. L'*Histoire*

des progrès et de la chute de la république romaine, ouvrage le plus important de tous ceux qui ont paru sous son nom, fut publié en 1782, en 3 vol. in-4°, avec 6 cartes géographiques. Le style, un peu diffus, un peu obscur dans quelques endroits, présente cependant de la noblesse et de l'élégance. Quant au fond, l'auteur a paraphrasé Montesquieu. Une nouvelle édition parut à Édimbourg, en 1799, avec des changements, résultat de documents authentiques que l'auteur s'était procurés dans un voyage en Italie. Cet ouvrage fut traduit en italien, en allemand et en français. Ferguson avait quitté depuis 1784 sa place de professeur, et avait donné en 1792, l'analyse de ses leçons, sous le titre de *Principes des sciences morales et politiques*, 2 vol. in-4°. Jouissant d'une pension du gouvernement qui, jointe au produit de ses travaux littéraires, lui procurait de l'aisance, il se retira, en 1800, dans une campagne près Edimbourg, et mourut en 1816 à 92 ans.

* FERINO (Pierre-Marie-Barthélemi), général de division, né en Piémont, en 1747, mort le 28 juin 1816, devint major d'un régiment autrichien, et prit du service en France au commencement de la révolution. Général de brigade, il se distingua à l'armée du Rhin, dans les campagnes de 1794 et 1795. Sa bravoure lui mérita le grade de général de division. La reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau constatèrent ses connaissances dans l'art de la guerre. En 1796, il effectua, avec Desaix, le passage du Rhin à Kehl. Il faisait partie de l'armée de Moreau, qui s'illustra par sa belle retraite, défendit le pont d'Huningue en 1797 de la manière la plus brillante, et continua à se couvrir de gloire dans toutes les occasions où il combattit. En 1805, nommé membre du sénat conservateur, il obtint ensuite la sénatorerie de Florence, et fut pourvu en 1807 du gouvernement de la ville et des ports d'Anvers; enfin il revint siéger au au sénat, et vota le 1er avril 1814 la déchéance de Buonaparte. Le roi lui accorda la croix de S. Louis, et des lettres de naturalisation.

* FERLET (L'abbé Edme), né à Nanci, étudia dans cette université, où il devint professeur de belles-lettres. S'étant rendu à Paris, il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Louis-du-Louvre, et devint dans la suite secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il resta ignoré jusqu'à l'époque du concordat, en 1801, qu'il fut réinstallé comme secrétaire. Il mourut à Paris le 24 novembre 1821, âgé d'environ 70 ans. Par la nature de ses ouvrages Ferlet semble donner à la littérature le pas sur la théologie. On a de lui : | *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*. Cet ouvrage, couronné par l'académie de Nanci en 1772, a été imprimé à la suite d'un Discours que prononça de Solignac au nom de l'académie. | *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8°; | *Eloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8°; | *Oraison*

funèbre de M. de Beaumont, archevéque de Paris, 1784, in-8°; | *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques,* etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 vol. in-8°; | *Réponse à un écrit anonyme* intitulé: " Avis aux lecteurs sans partialité ", 1801, in-8°. Cet *Avis* était une critique de ses *Observations*, à laquelle Ferlet répondit victorieusement.

* FERLONI (Séverin-Antoine), savant ecclésiastique italien, né dans les états de l'Église en 1740, mourut à Milan le 23 octobre 1813. La facilité qu'il eut de consulter les archives les plus anciennes des églises d'Allemagne et d'Italie, lui faisait acquérir une connaissance profonde de l'histoire ecclésiastique et de la discipline de l'Eglise. Il se concilia, par son érudition et ses talents pour la chaire, l'estime et la protection des cardinaux. Le pape lui-même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Ferloni fut nommé grand-prieur de l'ordre Constantinien. Après de longues recherches et un travail de 30 ans, il allait publier une *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise,* qui aurait formé 30 vol., lorsque Rome fut envahie par les armées françaises (1798). Le domicile de Ferloni fut comme beaucoup d'autres en proie aux perquisitions révolutionnaires. Ses manuscrits furent enlevés, déchirés ou dispersés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu ce qui lui avait coûté tant de veilles et de travaux. Ce malheur abattit sa fermeté; et, sa pauvreté le rendant trop docile aux vues des révolutionnaires qui voulaient asservir l'Italie, il leur prêta sa plume pour les aider à subjuger l'esprit du peuple, composant en faveur de leurs principes des *Homélies* dans lesquelles il amenait des passages de l'Ecriture sainte. Quand Buonaparte se fit roi d'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil du vice-roi, et ce fut lui qui composa ces adresses adoptées par quelques évêques complaisants dont retentirent en 1810 les journaux d'Italie et de France. Il alla encore plus loin, en composant dans les mêmes vues un ouvrage intitulé: *Dell' autorità della Chiesa, secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, plus que hardi en matière ecclésiastique, ne put être publié, à cause du refus courageux des censeurs qui ne voulurent jamais y mettre leur approbation. Malgré son dévouement à la cause de l'usurpation, Ferloni ne put améliorer sa fortune. Il vécut dans un état voisin de la détresse, et ne retira d'autre fruit de sa coupable complaisance, que la perte d'une estime que lui avaient méritée ses talents.

* FERLUS (François), ancien bénédictin, correspondant de l'Institut, et directeur de l'école de Sorèze, mort dans cette ville en 1812, a laissé: *Projets d'éducation nationale*. 1791, in-8°, ouvrage qui fut adopté par l'assemblée nationale le 10 juin 1791.

FERMAT (Pierre), [l'un des plus célèbres mathématiciens qu'il y ait eu en France], conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les langues, les mathématiques.

Descartes, Pascal, Roberval, Huyghens, et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs *Lettres* dans le recueil de celles de Descartes. [Il a publié, sans doute en s'amusant, un *Traitéde l'autorité d'Homère, parmi les jurisconsultes*. On a aussi de lui une *Traduction* du grec d'Oppian.] Une partie de ses ouvrages fut publiée à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera mathematica*, en 2 vol. in-fol. On en a retrouvé depuis une autre partie, qu'on se proposait d'abord de faire imprimer. La géométrie lui a peut-être plus d'obligation qu'à Descartes, dont il était l'adversaire, quoiqu'il soit moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. La Place le donne comme l'inventeur du calcul différentiel, après Képler, et Maupertuis, comme l'inventeur de l'attraction. C'était d'ailleurs un homme sincèrement pieux, et un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

*FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, né au commencement du XVIIIe siècle à Maëstricht, fut membre de la magistrature municipale de cette ville, passa en 1774 à Surinham, où il résida près de 10 ans et recueillit un grand nombre d'observations sur les objets les plus curieux de cette colonie. A son retour, il publia | *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinham*, Amsterdam, 1765, in-8°, ouvrage vivement critiqué, qu'il fit réimprimer, en 1769, sous ce titre: *Description générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinham*, 2 vol. in-8°. Les additions qu'il a faites à cette édition ont rendu ce livre l'un des meilleurs que nous ayons sur les colonies; | *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinham, et des causes de sa décadence*, Maëstricht, 1778, in-8°. Ce *Tableau*, traduit en allemand, avec quelques augmentations, peut servir de suite ou de supplément à sa *Description*, qu'il rectifie en plusieurs endroits; | *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinham, avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinham nommé* Pipa, Maëstricht, 1764, in-8°, et Amsterdam, 1765.

*FERNAN-NUNÈS (Le duc DE), grand d'Espagne, fils du comte Fernan-Nunès, qui avait été ambassadeur en France, né à Madrid en 1778, fut un de ceux qui en 1807 se prononcèrent contre l'emprisonnement de Ferdinand. Quand ce prince eut recouvré la liberté, il le détourna de faire le voyage de Bayonne, et, le voyant décidé à l'entreprendre, il voulut du moins l'accompagner. Le parti de Godoï ayant prévalu sur celui du prince des Asturies, Buonaparte, qui voulait s'attirer Fernan, le nomma grand-veneur. Celui-ci accepta malgré lui cet emploi; déjà il armait ses vassaux et soudoyait un grand nombre d'insurgés dans la Castille. Proscrit par Buonaparte, il se retira dans ses terres, où il conspira d'une manière plus efficace encore. Pour prendre une part plus active à la défense de l'Espagne, il servit dans les troupes des cortès.

Lorsque Ferdinand se retrouva dans sa capitale, il fut un des premiers qui montrèrent à ce monarque à quel danger il exposait son pouvoir en adoptant la constitution des cortès. En récompense de sa fidélité, Ferdinand lui donna en 1815 l'ambassade de Londres, d'où il passa en 1817 à celle de France, avec le titre de duc de Casa-Fernan-Nunès. Pendant la révolution de 1820, il suspendit ses fonctions d'ambassadeur, et mourut à Paris en 1821.

* FERNAND ou FRENAND (Charles), professeur de théologie, de philosophie et de belles-lettres à l'université de Paris, né à Bourges dans le XVe siècle, mort en 1517 à l'abbaye de Saint-Vincent-du-Mans, dont il était bibliothécaire, a laissé les écrits suivants : | *Epistola parænetica observationis regulæ benedictinæ ad sagienses monachos*, 1512, in-4°; | des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand, son frère*, 1515, in-4°, | et un grand nombre de *Lettres*.—FERNAND (Jean), frère du précédent, moine de Chezal-Benoît, a écrit une *Vie de saint Sulpice-Sévère, évêque de Bourges*, imprimée dans le "Recueil" de Bollandus.

*FERNAND (François), jésuite espagnol, visiteur de l'établissement de Goa, né à Tolède en 1557, mort au Bengale en 1602, dans une prison où il avait été jeté à la suite des querelles qui s'élevèrent entre les indigènes et les Portugais, consacra une partie de sa vie aux missions évangéliques, et laissé deux *Catéchismes* écrits dans la langue du Bengale.

*FERNAND DE LUCQUES, prêtre et l'un des auteurs de la découverte du Pérou, où il mourut en 1533, fut le premier évêque de ce pays. Les relations le présentent comme un homme apostolique.

* FERNAND (Bérenger), professeur de droit à Toulouse dans le XVIe siècle, a laissé divers *Traités* de jurisprudence qui ont été recueillis en 1728, in-fol.

*FERNANDEZ (Denis), voyageur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour faire de nouvelles découvertes sur la côte d'Afrique. Il y reconnut l'embouchure du Sénégal, et pénétra jusqu'au promontoire le plus occidental d'Afrique, auquel il donna le nom de "Cap Vert", à cause du grand nombre d'arbres verdoyants dont cette pointe de terre était couverte. Les brisants qui entourent ce cap l'alarmèrent; il n'osa pas aller au-delà.

*FERNANDEZ (Jean), navigateur portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, l'an 1446, resta plusieurs mois prisonnier des Maures Assanhadji, dans le voisinage de Rio-do-Ouro en 1447 et 1448, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignements qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Fernandès fit un second voyage avec Diego Gilhomen, envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Maures de Meça. Dès qu'on eut jeté l'ancre, il descendit à terre pour examiner le pays au nord du cap Nam; mais, une bourasque ayant poussé presque aussitôt le bâtiment en mer, il fut laissé sur cette côte étrangère: on ignore ce qu'il devint.

* FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol, né à Carthagène en 1536, fit plusieurs découvertes;

mais tout ce qui concerne ses voyages est couvert d'obscurité par le soin que l'Espagne mettait à cacher ce qui aurait pu faciliter aux autres puissances de l'Europe les moyens de lui disputer la possession de l'Amérique. Il se fraya une nouvelle route pour aller du Pérou au Chili, en évitant les vents de sud qui rendaient la traversée longue et pénible. Dans un de ses voyages, il découvrit en 1571 les îles qui portent son nom, et qui depuis ont été visitées par plusieurs navigateurs, entre autres par Dampierre et Anson, qui en ont donné de bonnes descriptions; il paraît qu'il obtint la concession de la plus grande de ces îles, et qu'il y forma un établissement; mais il l'abandonna bientôt après, n'y laissant que quelques élèves, qui s'y multiplièrent prodigieusement. Dans une autre traversée, il découvrit en 1574, au nord des îles "Fernandez", celles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise. Encouragé par ses succès, il partit du Chili en 1576 pour faire de nouvelles découvertes. Il parcourut à peu près 40 degrés, vers l'ouest et le sud-ouest. Il eut en vue, après un mois de navigation, une côte qu'il regarda comme un continent. Les indigènes étaient blancs et bien faits. Ils accueillirent bien les Espagnols, qui, ravis de cette découverte, revinrent au Chili pour y préparer une expédition plus considérable. Mais Fernandez, ayant différé le projet pour des raisons qu'on ne connaît pas, mourut quelque temps après, et l'affaire tomba dans l'oubli. Plusieurs savants géographes ont pensé que la terre découverte par Juan Fernandez, était située sous le parallèle du 40ᵉ degré austral. Jean Louis Arias parle de cette découverte avec assez de détail, dans son "Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes", Valladolid, 1609; traduit en anglais par Dalrymple, Edimbourg, 1773. Il en inséra aussi un extrait dans sa "Collection historique", dont le livre intitulé : "Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais", traduits de l'anglais de Dalrymple, par Fréville, n'est qu'un abrégé.

* FERNANDEZ NAVARRÈTE (Jean), surnommé "le muet", célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, mort à Ségovie en 1579, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Il fut plusieurs années à l'école du Titien, et devint peintre de Philippe II, qui lui fit faire plusieurs grands tableaux pour l'église du monastère de l'Escurial. Ses plus beaux ouvrages sont : | une *Assomption*, | *le Martyre de saint Jacques*, | un *Saint Jérôme dans le désert*, | une *Nativité de J.-C.*; | *la Réception des trois anges par Abraham*. Ce dernier est son chef-d'œuvre. Il était très-instruit dans l'histoire, la mythologie, et se distinguait dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le "Titien espagnol". Il y a eu d'autres peintres et sculpteurs du même nom.

FERNANDEZ (Antoine), naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur d'Ecriture sainte à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les In-

des orientales; de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, et mourut consumé de travaux et comblé de mérites à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les visions de l'Ancien Testament*, imprimé à Lyon.

*FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, naquit à Lisbonne en 1566. Envoyé à Goa en 1602, il pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en Arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segued, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince charga Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III. Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Féciur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et sa compagnie partirent de Goïam au mois de mars 1613. Arrivés dans l'Alaba, ils furent mis en prison par ordre du souverain de ce pays, prince mahométan. Il les aurait fait mourir sans les lettres et les présents du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'il rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans lequel ils avaient plusieurs fois risqué de perdre la vie. Après la mort du P. Paëz, chef de la mission, Fernandez en remplit quelque temps les fonctions; mais Fadillas, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, le P. Fernandez revint à Goa, où il mourut le 12 novembre 1642. On connaît de ce père : | en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4°, imprimé avec des caractères éthiopiens, envoyés par Urbain VIII; | Dans la même langue, une *Traduction* du Rituel romain, 1626; | en dialecte amharique, une *Instruction pour les confesseurs;* avec d'autres ouvrages ascétiques; | *Voyage à Gingiro, fait avec Féciur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie* en 1613, *contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité*, etc., *avec des particularités curieuses*. Ce *Voyage* a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette *Relation* y est renfermée en 22 pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un Ethiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

*FERNANDEZ DE RETEZ, célèbre jurisconsulte espagnol du XVIIe siècle, était disciple de Ramos del Manzano; on trouve plusieurs de leurs écrits dans le fameux "Trésor" de Méerman. Ces jurisconsultes habiles et religieux sont cités quelquefois par Toullier.

*FERNANDEZ (Jean-Patrice),

jésuite et missionnaire au Paraguay, était aussi Espagnol. Il a publié la *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°, et en latin, ibid., 1733, 1 vol. in-4°; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission. Le P. Jean-Patrice se disposait à en aller fonder une à Chaco, lorsqu'il mourut en 1772.

* FERNANDEZ-Thomas (Manoël), né à Lisbonne vers 1760, mort le 20 novembre 1822, fut un des agents les plus actifs de la révolution du Portugal du 26 août 1820. Don Manoël était juge de Porto, lorsqu'en récompense de ses travaux révolutionnaires, il fut nommé, par le " congrès constituant", député aux cortès, dont il devint bientôt vice-président. Ce député, qui portait à la tribune tout le délire d'un démagogue, se montra un des plus ardents adversaires du roi. Il mourut sans se douter que le colosse qu'il avait contribué à élever allait tomber en ruines.

FERNANVILLE (Pierre-Simon Chaperou de St-André de) prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anticonstitutionnaires. On a de lui : | *La Préface* de la seconde colonne des Exaples; | *Explication de l'Apocalypse*; | *Lettres à Mme Mol*, in-4°.

*FERNE (Sir John), antiquaire anglais, mort vers 1610, est auteur d'un traité intitulé : *the Blason of gentry*, divisé en deux parties in-4°.

* FERNE (Henri), fils du précédent, ecclésiastique anglais, né à Yorck en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes, fut nommé lors de la restauration directeur du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été consacré évêque de Chester. Il passe pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédaction de sa "Bible polyglotte", et il a publié lui-même plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : | *The Resolving of Conscience*, etc., imprimé à Cambridge, en 1642, et à Oxford en 1643; | *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; | *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.

FERNEL (Jean-François), médecin et mathématicien célèbre, natif de Clermont en Beauvaisis, vint au monde en 1497. [Le père Daire le fait naître en 1485 à Mont-Didier.] Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, à Ste-Barbe. il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies : sa *Pathologie*

en fait foi. Fernel la vit lire, de son vivant, dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : | *Medicina universa*, 1656, Utrecht, in-4°; | *Medici antiqui græci, qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins latins*, sur la même matière, ont été imprimés en 1547, in-fol.; | *Concilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, etc. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius, trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tels que celui d'un énergumène qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : ce qui prouve que Fernel n'avait pas cet entêtement philosophique, déterminé plutôt à nier des choses constatées, qu'à convenir de l'impossibilité de les expliquer sans recourir à des vérités religieuses. Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savants ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. Ce grand médecin considérait cette langue comme la seule assortie à sa profession, et eût regardé comme un blasphème en matière de science, comme en matière de morale, le projet de traiter la médecine en langue vulgaire. Une telle innovation, fruit de l'ignorance et de la corruption de ce siècle, ne s'était point offerte à l'esprit des grands hommes qui nous ont devancés dans la carrière des connaissances humaines. Indépendamment des vues de décence ou de moralité qu'une langue antique et chaste peut seule réaliser, la nature même de la médecine, ses opérations et son but s'opposent à cette innovation. Les langues modernes changent continuellement; le résultat des mots et des constructions n'est point irrévocablement fixé. Il en naîtrait des équivoques terribles, des termes inconnus et mal interprétés, qui, dans une science de cette nature, seraient d'une conséquence affreuse. Un médecin, quelque habile qu'il fût, ne pourrait soigner que les paysans ou les bourgeois de son canton. Il serait nul pour les malades dont il ne comprendrait pas la langue; au lieu que la langue universelle le met à même de les servir tous, au moins ceux qui la savent également, ou qui trouvent un interprète de la leur, ce qui ne manque nulle part où il y a un ecclésiastique ou un homme tant soit peu lettré. L'étude était la principale, ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel; il est, comme géomètre, le premier des mathématiciens qui mesura la terre. Quand il avait des convives chez lui, il ne faisait pas difficulté de les quitter à la fin du repas pour se retirer dans son cabinet : excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite et mal entendue un temps précieux; et plus encore pour ceux qui, par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état et aux fonctions les plus respectables. Voici la liste de quelques-uns de ses ouvrages : | *Monacosphærium sive astrolabii genus; generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-

fol.; | *De proportionibus libri duo*, 1528, in-fol. | *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in-fol.; | *De naturali parte medicinæ, libri septem*, 1542, in-fol.; | *De abditis rerum causis, libri duo* 1548-51-52, in-fol.; 1560, Venise; 1550, in-8°. [C'est le commentaire de ce mot d'Hipporate « qu'il y a du divin dans toutes les maladies ».] Cet ouvrage a été réimprimé plus de trente fois. | *Medicina*, Paris, 1554; Lyon, 1564; Venise, 1564, in-8°; | *Thearapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8°, et 5 autres éditions; traduit en français par du Theil, Paris, 1648, in-8°, etc.

* FERNIG (Louis-Joseph DE), né le 3 octobre 1735 d'une famille noble d'Alsace, fit avec distinction les campagnes du Hanovre (1755-1762). Il quitta le service pour se livrer à la culture des lettres. Voltaire le retint pendant un an à Ferney. Après la mort de ce patriarche des sophistes, il se maria dans le Hainaut français, se fixa à Mortagne, où il était administrateur et greffier général des terres et châtellenies de ce lieu, sans négliger toutefois la littérature et la science. Ce fut à Mortagne que se tirèrent les premiers coups de fusil entre la France et l'Europe; la garde nationale de ce lieu, dont Fernig avait été nommé commandant en 1789, s'opposa à l'entrée des Autrichiens. Bientôt la guerre fut portée en Champagne; pendant que les gardes nationales du Nord allèrent seconder les efforts des troupes de ligne, le pays de Mortagne fut saccagé: la propriété de Fernig ne fut point épargnée. Dumouriez donna à sa famille un asile dans son camp, et à lui, la place de capitaine commandant les guides. Fernig combattit en cette qualité à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde, eut une grande part aux succès des campagnes de 1792 et 1793, et quitta l'armée avec Dumouriez. Rentré en France en 1802, il vécut dans la retraite, et mourut en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était le père de l'officier général du même nom, et des demoiselles de Fernig qui ont joué un rôle pendant la révolution.

* FERNIG (Félicité et Théophile DE) si connues par leur courage, étaient âgées, l'une de 16 ans, et l'autre de 15, lorsqu'elles prirent les armes en 1792, et allèrent se placer dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, qui se mesurait tous les jours avec les Autrichiens. Le général Beurnonville, instruit de leurs exploits, en informa la Convention, qui leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Lorsque les troupes françaises se portèrent sur la Champagne envahie par le duc de Brunswick, les Autrichiens se jetèrent sur le village de Mortagne, et pillèrent la propriété de Fernig. Dumouriez fit nommer les deux sœurs officiers d'état-major; elles se rendirent à l'armée, combattirent à Valmy, à Jemmapes, à Anderlecht, à Nerwinde, en un mot dans toutes les journées des campagnes de 1792 et 1793. L'histoire de ces deux campagnes leur attribue plusieurs actions glorieuses. Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent en pays étranger le costume et les habitudes de leur sexe. Cependant, poursuivies en Hollande, en Westphalie, en Danemarck, elles furent emprisonnées dans le

premier de ces pays : rendues à la liberté, elles vinrent à Paris solliciter la radiation de leur nom sur la liste des émigrés; mais, obligées de quitter le sol natal, elles ne purent y rentrer qu'en 1802. Théophile mourut en 1810 à Bruxelles, où sa sœur se maria. Les demoiselles de Fernig avaient deux autres sœurs, Louise et Aimée, trop jeunes pour suivre leur exemple, et un frère qui parvint au grade de général de brigade.

* FÉRON (Jean LE), né à Compiègne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entièrement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Féron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le regne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FERONIE, déesse des bois, des vergers et des affranchis, tirait son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui Saint-Sylvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avait un temple, ceux qui voulurent emporter la statue, s'étant aperçus que le bois dont elle était faite reprenait sa verdure, la laissèrent. Son fils Hérilus avait reçu d'elle trois âmes : il n'en fut pas moins tué par Evandre; mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au huitième livre de l'Enéide :

Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat, terna arma movenda,
Ter letho sternendus erat.

FEROUX (Christophe-Léon), ancien religieux Bernardin, né en 1730 à Frévent, près de l'abbaye de St-Pol (Artois), mort à Paris en 1803, a publié : | *Vues d'un solitaire patriote*, La Haye et Paris, 1784, 2 vol. in-12; | *Nouvelle institution nationale*, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

* FERRACCI (Marc-Antoine), prêtre du diocèse de Padoue, est auteur de *Commentaires analytiques sur Cicéron*, qui parurent sous la forme de lettres en deux parties de 3 livres chacune, Venise, 1699 et 1789, in-4°. On a aussi de lui un assez grand nombre de *Dissertations* critiques sur la langue hébrïque,

FERRACINO (Barthélemi), né à Solagna près Bassano, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une *Scie* qui, par le moyen du vent, faisait très-promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des *Tonneaux* à vin *sans cerceaux*, et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des *Horloges* qui, quoique très simples, produisaient beaucoup d'effets différents. Il inventa même une *Machine hydraulique* aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la *Machine hydraulique* faite pour le procurateur Bellegno. Cette *Machine* élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays; c'est la vis d'Archimède. Enfin c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassano doit le fameux *Pont de la Brenta*, aussi

admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. [Cet habile homme est mort en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument. Le marquis Poleni disait qu'il était étonné de deux choses : la première, de ce que toutes les fois qu'on présentait à Ferracino une machine, quelque bien faite qu'elle fût, cet habile mécanicien trouvait encore le moyen de l'améliorer et de la simplifier ; la seconde, de ce qu'il produisait tous ces chefs-d'œuvre sans savoir lire.] François Memmo a publié la "Vie" et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1764, in-4°.

* FERRAJUOLI (Nunzio, dit Degli Affiti), peintre napolitain, né à Nocera près Salerne en 1661, mort à Bologne, excellait dans le paysage. Ses compositions se font remarquer par la variété des plans, la beauté des sites, et par l'art avec lequel sont rendus la dégradation dans les objets de la nature, les lointains, l'air, les feuillages battus des vents, les eaux dans un mouvement continuel : quelques-uns de ses ouvrages ont mérité d'être comparés à ceux de l'Albane, Salvator Rosa et Claude Lorrain.

FERRAND (Fulgentius Ferrandus), diacre de l'église de Carthage au VIe siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des «Trois Chapitres», et particulièrement contre celle de la «Lettre d'Ibas». On a de lui | une *Collection abrégée des canons*, | une *Exhortation au comte Reginus sur les devoirs d'un capitaine chrétien*, | et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

* FERRAND (Jean), jésuite, né au Puy en Velay, en 1586, mort à Lyon en 1672, après avoir professé la rhétorique et la théologie dans les colléges de son ordre, a laissé, entre autres écrits dont on trouvera la liste dans la "Bibliotheca scriptorum societatis Jesu", une *Dissertation* latine *sur les reliques*, Lyon, 1647, in-4°.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité que sous celle d'érudit. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité; pourtant cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix ; il écrit en savant qui n'est que savant et qui raisonne de même. On a de lui : | un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, in-4°, 1683; | *Réflexions sur la religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie; | le *Psautier latin français*, 1686, in-12; | quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Église contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1585, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de huit cents qu'il lui avait accordée en 1680. | *Traité de la connaissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois, Paris, 1706, in-12; | une *Lettre* et un *Discours* pour prouver le monachisme de saint

Augustin; opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'amour*, in-8°, Paris, 1623.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719 à 42 ans, faisait de petites *Chansons* galantes. Il rivalisa avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des *Chansons* de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

* FERRAND, médecin et voyageur français, né en 1670, devint médecin du khan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement; et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites qui étaient dans cette capitale à établir une mission dans la Crimée. Le P. Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des khans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il laissa: | *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*; | *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux ont été insérés dans le t. 10 du Recueil des "Voyages au nord" et dans le t. 3 des "Lettres édifiantes", nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages judicieux et bon observateur.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet de chambre de Louis XIV, et membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un *Traité* curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

* FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri BECAYS), général de division, né le 16 septembre 1736, fit dans le régiment de Normandie, où il était lieutenant, les campagnes de 1747 et 1748, et servit avec distinction dans la guerre de sept ans. Ses services furent récompensés en 1767 par la croix de Saint-Louis. Lorsque la révolution éclata, il était major commandant de Valenciennes; les habitants de cette ville lui ayant déféré le commandement de la garde nationale, il fut assez heureux pour maintenir le bon ordre. Promu au grade de maréchal-de-camp, il commanda l'aile gauche de l'armée du Nord à Jemmapes (6 novembre 1792). Ayant eu son cheval tué sous lui, il chargea à pied à la tête de ses colonnes. Nommé général de division après cette affaire, il fut chargé de la défense de Valenciennes, où il refusa de recevoir les troupes de Dumouriez, devenu suspect au parti républicain. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'Yorck et le général Ferrari, vint attaquer la

place le 5 mai. Ferrand, quoique avec une faible garnison, fit une brillante défense, ne capitula que le 28 juillet 1793, après avoir soutenu quatre assauts, et lorsque la place avait trois brèches ouvertes, dont une seule offrait un passage facile à quarante hommes de front. Malgré cette belle défense, à peine fut-il arrivé à Paris, qu'il y fut incarcéré par ordre de Robespierre, et ne recouvra sa liberté que neuf mois après, à la chute de ce terroriste. Il demanda alors et obtint sa retraite. En 1802, le premier consul le nomma préfet de la Meuse-Inférieure. Il remplit plusieurs autres fonctions, et mourut à La Planchette, près Paris, le 28 novembre 1805. Quelques mois avant sa mort, il publia un *Précis de la defense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8°.

* FERRAND (Marie-Louis), général de division, commandeur de la légion-d'honneur, né à Besançon le 12 octobre 1753, fit toutes les campagnes d'Amérique dans le corps de Rochambeau. A son retour en France, il s'engagea dans un régiment de dragons, et devint secrétaire de son colonel. En 1792 il était chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur, il ne redevint libre qu'après le 9 thermidor. Il eut alors un avancement rapide, et servit en qualité de général de brigade dans les armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement voulut se mettre en possession de Saint-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France par le traité des Pyrénées, Ferrand fut désigné pour faire partie de l'expédition. Après la mort du général Leclerc, qui avait soumis l'île entière en quatre mois, une insurrection des nègres ayant éclaté sur tous les points, Ferrand songea à mettre la partie française à l'abri des révoltés; mais l'occupation du Cap par Dessalines le força de se replier sur Santo-Domingo. Le gouvernement lui en fut déféré, et, lorsqu'en 1805 Dessalines s'avança à la tête de vingt-deux mille nègres, il fit, avec le secours des habitants, une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, les secours qu'il avait demandés à l'amiral Missiessi étant arrivés, Dessalines fut battu et forcé de lever le siége. Dès ce moment la partie orientale jouit d'une tranquillité parfaite jusqu'au moment où l'on reçut en Amérique la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les Français (1808). Le gouverneur de Porto-Ricco en instruisit Ferrand par une déclaration de guerre, tandis que la plus grande partie des colons commençait à regarder les Français de mauvais œil. Une révolte éclata à Barahoude dans les premiers jours d'octobre. Ferrand, sorti de Santo-Domingo pour aller étouffer l'insurrection, joignit les rebelles le 7 novembre à Palo-Himado. Quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes, et que les ennemis fussent quatre fois aussi nombreux, il les attaqua avec vigueur. Le combat fut long et opiniâtre; enfin les Français succombèrent sous le nombre, et Ferrand, après des prodiges de valeur, s'ôta la vie d'un coup de

pistolet, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs (7 novembre 1808). On trouve des détails sur ce général et ses opérations administratives dans un ouvrage intitulé : « Précis historique des événements de l'île de Saint-Domingue », par Gilbert Guillemin, Paris, 1811, in-8°.

* FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, et mort dans cette ville, en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'École des Arts*.

* FERRAND (Antoine, comte), ministre d'état, pair de France, commandant de l'ordre du Saint-Esprit, etc., né en 1751, mort le 17 janvier 1825, appartenait à une noble et ancienne famille, dont la branche aînée, établie en Poitou, servit ses souverains dans l'état militaire, tandis que la cadette les servait dans la magistrature. Cette branche aînée a été récemment illustrée par Michel Ferrand, qui eut à 18 ans la jambe emportée à Fontenoy, ce qui lui valut la croix de Saint-Louis. Parmi les ancêtres d'Antoine, nous nous bornerons à citer le chancelier Mathieu Ferrand, sous Philippe de Valois en 1328, et Jean-Claude, conseiller au parlement de Paris, fils de Michel Ferrand, doyen du parlement, massacré sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, le 4 juillet 1652, lorsqu'il venait de défendre la cause du roi pendant la guerre de la Fronde. Antoine Ferrand était lui-même, avant la révolution, conseiller au parlement, où, jeune encore, il se fit remarquer par ses talents. Lorsque, en 1787, Louis XVI présenta au parlement un édit qui ordonnait la création d'emprunts graduels et successifs pendant cinq années, les orateurs les plus marquants de l'assemblée s'efforcèrent de détourner le roi de cette résolution; Ferrand fut de ce nombre. Il s'était marié, en 1780, avec la fille du président Rolland, si opposé aux jésuites (qu'à son exemple le gendre n'aimait point), et qui périt, en 1793, sous la hache révolutionnaire. Ferrand se déclara en 1789 contre les maximes que propageaient les novateurs, émigra en septembre de la même année, et, ne pouvant plus servir la France dans la France elle-même, crut lui devenir utile en s'attachant au prince de Condé qui, dès sa première campagne, l'admit dans son conseil. Pendant son émigration, il publia plusieurs ouvrages où il défendait les droits de son souverain; à la mort de Louis XVI, il fit partie du conseil de régence. Il rencontra, à Ratisbonne, en 1795, madame de Bombelles, qui lui fournit des notes sur madame Élizabeth, dont il écrivit l'*Eloge*. Ferrand rentra en France en 1800; étranger aux affaires politiques, il se livra à des occupations littéraires. Peu de temps après son retour, il publia l'*Esprit de l'Histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils*, etc., où il établit un principe digne d'être gravé dans tous les esprits, savoir : « Que nul n'a le droit de vouloir une révolution. » Cet ouvrage lui attira les persécutions du gouvernement d'alors, à cause du *Discours* de Viomandus, dans lequel il s'agit d'un général qui ramène sur le

trône un roi légitime (Childéric). L'ouvrage, défendu par ordre de la police, n'en fut que plus recherché. Le libraire Desenne, qui possédait les manuscrits de l'*Histoire de Pologne* par Rulhières, proposa à Ferrand de la continuer, ce que celui-ci n'accepta qu'avec peine. Il allait la publier, lorsqu'il trouva un obstacle dans l'avidité d'Esmenard, chef de la police de la librairie, qui prétendait avoir part aux bénéfices de l'édition. Ferrand avait conservé le texte presque entier de Rulhières, n'y avait rectifié que les dates, les époques, et en avait retranché le mot de barbares, dont le premier auteur se servait en parlant des Russes. M. Daunou, chargé d'examiner le livre, s'éleva contre ce changement, accusant Ferrand d'être plus barbare que les Russes eux mêmes. Lors de l'affaire du général Mallet, en 1812, on fit courir le bruit que Ferrand y était impliqué; mais un pareil soupçon pouvait-il atteindre celui qui avait en 1800, fait cette réponse au ministre Bénezé, lorsque celui-ci lui témoignait quelque inquiétude sur sa présence en France : « Je vais, lui dit Ferrand, me mettre bien à découvert vis-à-vis de vous. Toutes les fois qu'on vous dira que je suis entré dans une conspiration, affirmez que cela est faux, et vous aurez raison; mais, quand vous saurez qu'un prince français a mis le pied en France, soyez sûr que que je ferai l'impossible pour l'aller joindre. » C'est au même ministre que Buonaparte répondit un jour, lorsqu'il lui proposait de chercher les moyens d'attirer Ferrand dans son parti: « Oh, celui-là, il n'y faut pas compter, nous ne l'aurons jamais; il aime trop ses Bourbons ». Après la déchéance de Buonaparte, le 31 mars 1814, plusieurs royalistes se réunirent chez Lepelletier de Morfontaine, ancien magistrat, afin de délibérer sur le parti que l'on devait prendre pour être utile à la cause des Bourbons. Ferrand, qui était du nombre, parla avec énergie des princes légitimes, et proposa de s'adresser à l'empereur Alexandre, qui venait d'entrer dans Paris. Louis XVIII, voulant récompenser la fidélité de Ferrand, le nomma ministre d'état, directeur-général des postes à la place de Lavallette, qui fut destitué, le créa comte en août 1814, et chevalier de Saint-Louis en novembre suivant. On pense que Ferrand contribua à la rédaction de la Charte si imprudemment octroyée. Vers la fin de juillet, élu membre de la commission chargée de l'examen des demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, il en présenta le projet, le 13 septembre suivant, à la chambre des députés, et ce fut dans cette occasion que, pour la première fois, le mot d'indemnité fut prononcé. Ferrand eut le portefeuille de la marine pendant la maladie et après la mort de Malouet; il le céda au comte Beugnot, appelé à ce ministère. Au mois de septembre, il présenta au roi un projet relatif à la traite des nègres, dont l'objet principal était d'interdire ce commerce entre le Cap-Blanc et le Cap de Palmes, sur les côtes d'Afrique. Il lut aussi, le 26 octobre, à la chambre des députés un projet de loi relatif aux dettes des colons de Saint-Domingue, et proposa de prolonger jusqu'à la fin de la session de 1815 le sursis que le gouvernement précédent leur avait accordé.

Napoléon ayant débarqué à Cannes dans le mois de mars de la même année, et s'étant dirigé vers Paris, Lavallette vint dans la matinée du 20 s'emparer de la direction des postes, au nom de l'empereur. Ferrand avait voulu suivre le roi; il en fut empêché par le refus qu'on lui fit de chevaux de postes: néanmoins il paraît que Lavalette, en généreux successeur, lui accorda un sauf-conduit, à l'aide duquel Ferrand se rendit dans la Vendée; mais des émissaires buonapartistes y avaient déjà mis la division entre les chefs. S'étant retiré à Orléans, il y fut découvert par la police de Fouché, qui n'ignorait pas son voyage dans la Vendée. On lui donna l'ordre de sortir de France; il en obtint la révocation à cause de ses infirmités. La bataille de Waterloo ayant ramené les Bourbons à Paris, il fut réintégré dans ses titres, excepté celui de directeur-général des postes, et créé pair de France en août 1815. Il parut, le 20 novembre, comme témoin dans le procès de Lavallette, et exhiba le sauf-conduit que celui-ci lui avait donné. La chambre des pairs ayant nommé une commission pour examiner le projet de loi sur le rétablissement des cours prévôtales, Ferrand en fit le rapport le 15 décembre, et peignit avec courage les tentatives et les sourdes menées des factieux. La force de ses raisonnements produisit un grand effet sur l'assemblée, qui, à une grande majorité, adopta une loi, rigoureuse à la vérité, mais que les circonstances rendaient nécessaire. Si la fidélité et les services du comte Ferrand lui avaient mérité le rang qu'il occupait, ses talents littéraires le firent recevoir, le 21 mars 1816, membre de l'académie française. Le roi, ne croyant pas l'avoir assez récompensé, le nomma, le 16 décembre suivant, grand-officier-secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. A cette époque, la santé du comte Ferrand se trouvait extrêmement altérée, et il avait en outre perdu la vue. Il alla cependant prêter le serment d'usage dans le cabinet du roi; et, malgré ses souffrances, il assista constamment à la chambre des pairs, jusqu'à sa mort. On a de lui les ouvrages suivants: | *Accord des principes et des lois, sur les évocations, commissions et cassations*, un vol. in-12, Paris, 1786; seconde édition, 1 vol. in-12, Paris 1789, avec notes et additions. Le jour que Ferrand publia cet ouvrage, (il avait alors 34 ans), son libraire mit également en vente, mais sans nom d'auteur, un poème érotique d'un vieux président au parlement. En arrivant à sa chambre, celui-ci aperçut Ferrand; « Monsieur, lui-dit-il, je viens de lire votre ouvrage chez notre libraire. Il m'a fait rougir. Le public et mes confrères penseront qu'il est l'œuvre d'un magistrat à cheveux blancs, que celui que je viens de publier est celui d'un jeune conseiller, et que le libraire les a trompés. Mais je m'empresse de proclamer la vérité, et de prier ces messieurs de m'aider à faire connaître le véritable auteur de l'excellent ouvrage que vient de nous donner le jeune magistrat qui est déjà une des lumières du parlement, et l'un des plus fermes appuis du trône ». *Essai d'un citoyen français*, 1789; | *Nullité et despotisme de la prétendue assemblée nationale*, Paris,

1789; | *Etat actuel de la France*, Paris, 1790; | *Les Français à l'assemblée nationale*, ou Réponse au pamphlet de l'assemblée nationale aux Français, Paris, 1790; | *Adresse d'un citoyen actif aux questions présentées aux états-généraux du manége, vulgairement appelés assemblée nationale*, Paris, 1790; | *Dernier coup de la Ligue*, octobre 1790; | *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur, sur les affaires du temps*, Nice, 1790; | *Du rétablissement de la monarchie*, Nice, 1793, seconde édition avec des notes, 1794; | *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*, 1793; | *Réponse au post-scriptum d'une lettre de M. le comte de Lally-Tollendal à M. Burcke*, 1793; | *Considérations sur la révolution sociale*, Londres, 1794, | plusieurs *Discours*, *Rapports* et *Opinions* à la chambre des pairs et à celle des députés; | *L'Esprit de l'histoire*, ou Lettres politiques et morales d'un père à son fils, sur la manière d'étudier l'histoire, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage obtint beaucoup succès en France et dans l'étranger, comme le prouvent les cinq éditions qui en furent faites en sept ans: mais on regrette d'y retrouver l'esprit de corps et même de secte; | *Théorie des révolutions*, rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite, avec une table générale et analytique, Paris, Michaud, 1817, 4 vol. in-8°; | *Histoire des trois démembrements de la Pologne*, pour faire suite à l'"Histoire de l'anarchie de la Pologne" de Rulhière; 3 vol., in-8°, Paris, Déterville, 1820; | *Eloge historique de madame Elizabeth de France*, Ratisbonne, 1795; | *OEuvres dramatiques* de M. A. F., 1 vol., in-8°, Paris, imprimerie royale, 1817, comprenant: | *Le siége de Rhodes*, tragédie en cinq actes, en 1784; | *Zoaré*, tragédie en cinq actes, 1779, reçue au Théâtre Français en 1786; | *Philoctète*, tragédie en trois actes, 1780; | *Alfred*, tragédie en cinq actes, 1785. Nous ne parlerons point des *Pièces fugitives* de Ferrand, dont il n'a jamais voulu faire de collection, et qui sont disséminées dans les mains de ses parents et de ses amis. | *Testament politique*, 1 v., in-8°, Paris, 1830.

FERRARI (Barthélemi), "Ferrarius", gentilhomme milanais, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Moriga, l'ordre des barnabites, si utile depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

*FERRARI (André), peintre génois, mort en 1559, était également habile pour le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux, et pour les sujets historiques. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

FERRARI (Octavien), Milanais, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et ses connaissances en littérature. On lui doit: | *Clavis philosophiæ aristotelicæ*, 1606, in-8°; | un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grévius l'a inséré dans le 1er vol. de ses "Antiquités romaines", et y a ajouté les corrections

nécessaires. Le style de Ferrari est pur et assez élégant.

FERRARI (Philippe), religieux servite, [né à Ovillo, dans le Milanais, et] mort en 1626, est connu par une *Typographie du martyrologe romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baugrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorants qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Sigismond), religieux dominicain, né en 1589 à Vigevano, dans le duché de Milan, fut successivement placé à la tête des études de la province de Stirie et de la province de Vienne, nommé procureur-général de la nation d'Autriche, et commissaire des missions établies en Hongrie. Épuisé par les veilles et les austérités, il obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut en 1646. On a de lui les ouvrages suivants : | *de Rebus hungaricæ provinciæ sacri ordinis prædicatorum*, etc., Vienne, 1637, in-4°; | *Correctorium poematis super universam Summam sancti Thomæ*; | quelques autres *Ecrits* théologiques.

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1580, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4°, sous le titre de *Nomenclator syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible; travail dans lequel il fut aidé par de savants maronites. On a encore de lui : | *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol., et | *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4°; et en italien, Rome, 1638, in-4°.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des "oblats", docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669 à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et la Grèce, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson; et dès lors la bibliothèque Ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : | *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-Georges Grévius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Église, à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes on dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote, déjà refutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et douze ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage était un des plus rares ambroisiens avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recher-

chée. | *Des applaudissements et des acclamations des anciens*; ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4°; | un *Traité des funérailles des chrétiens*.

FERRARI (Octave), naquit à Milan, comme le précédent, en 1607, et ne fut pas moins estimé. Louis XIV, la reine Christine et la ville de Milan lui firent des présents et des pensions. [Ferrari fut professeur d'éloquence au collége Ambroisien, à Padoue; et la ville de Milan le nomma son historiographe avec 300 écus d'appointements.] Il le méritait par son savoir; il possédait les auteurs anciens. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux: | *Sur les vêtements des anciens et les lampes sépulcrales*, en latin, in-4°, Padoue, 1685 (*Voyez* LICETI.); | *De mimis et pantomimis*, 1714, in-8°; | *Origines linguæ Italicæ*, in-fol., 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne; | *Opuscula*, in-8°. Helmstadt, 1710. Ce savant mourut à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix: aussi l'appelait-on le "Pacificateur" et le "Conciliateur". Son style est élégant et châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI (Guidon), élégant et éloquent écrivain, né [à Novare,] en Italie, [en 1717] et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire de | *Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux dont l'auteur rapporte les exploits, sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. [Nous avons encore de ce savant les | *Exploits militaires du prince Eugène de Savoie, en Hongrie, en Italie et en Allemagne*, en latin.] On a donné le | *Recueil de ses Œuvres*, à Lugano, 1777. Son style, en général, ressemble beaucoup à celui de Cornelius Nepos; mais, lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les évolutions de la guerre, ce style est moins alors celui de Cornélius Nepos, que celui de Jules-César: et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivi de l'histoire de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie, Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite | sept *Oraisons latines*, entre lesquelles on distiugue celle *De optimo patre familias*. Il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfants, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, qui a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor, quand

il est employé à célébrer de grands événements. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'*Oraison* où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce recueil des *Plaidoyers* sur différents sujets, plus ou moins intéressants, et c'est dans ceux qui le sont le moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornements de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes.

*FERRARI (L'abbé Jean-Baptiste), né à Tresto le 21 juin 1732, et mort à Padoue en 1806, est auteur de différents ouvrages écrits en latin, et qui traitent pour la plupart de matières religieuses. Cependant on lui doit comme poète quelques opuscules qui ont du mérite; ce sont | des *Dialogues*, | des *Odes;* | des *Élégies* | et des *Épigrammes*. Ceux de ses ouvrages qui sont le plus estimés sont : | *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4°, Padoue, 1769; | *Vita Ægidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4°; | *Vitæ illustrium virorum seminarii patavinensis*, ibid., 1799, in-8°; | *Vita Jacobi Facciolati*, ibid., 1799, in-8°, | *Vita Pii VI, cum appendice*, ibid., 1802, in-4°.

*FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né à Spolette en 1753, mourut à Naples, à l'âge de 73 ans, le 7 décembre 1825. L'administration française le chargea de plusieurs travaux importants, en qualité d'ingénieur en chef dans le département du Trasimène. De concert avec le chevalier Fontana, il s'occupa du projet de canal de jonction de la mer Adriatique à la mer Méditerranée. Ce ne fut qu'en 1825 qu'il fit part au public de ses méditations sur cette utile conception; son livre est intitulé : *de l'Ouverture d'un canal navigable qui, de la mer Adriatique, en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée.* Ferrari donna aussi des plans pour le desséchement des lacs du Trasimène et de Fucino.

*FERRARIIS (Jean-Pierre DE), célèbre docteur en droit, natif de Pavie, au XIVe siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de droit*, 1544, in-8°, peu connue aujourd'hui.

*FERRARINI (Michel-Fabrice), antiquaire, prieur du couvent de l'ordre des carmes, né à Reggio, mort dans cette ville, vers 1492, visita les principales villes d'Italie, et recueillit des *Inscriptions* qui forment un vol. in-4°, dont la bibliothèque royale possède un bel exemplaire. C'est à lui qu'est due la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus : "Significatio litterarum antiquarum".

*FERRARINI (Joseph-Marie Félix), dominicain milanais, commissaire du saint-office, né en 1670, mort en 1744, a laissé: | *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzio Ferreri*, Milan, 1732, in-4°.

*FERRARIS (Joseph, comte DE), né à Lunéville, le 20 avril 1726, d'une famille noble du Pié-

mont établie en Lorraine, mort à Vienne le 1er avril 1814, entra en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de Joseph Ier. Dans la guerre qui suivit la mort de Charles VI, il obtint un drapeau dans le régiment de Grune (1741). Blessé à la bataille de Czallau (mai 1744), il eut une lieutenance, et, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. La guerre de 7 ans lui permit de nouveau de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de 36 pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine, dont il était colonel, ce qui lui valut la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse. Il fut élevé au grade de général-major en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. En 1777, nommé directeur-général de l'artillerie des Pays-Bas, il s'occupa à cette époque de la *Carte* des provinces belgiques. Lorsque la guerre eut éclaté avec la Prusse en 1778, Marie-Thérèse plaça sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous Joseph II. Quoiqu'âgé de 67 ans, il prit part à la campagne de 1793 contre les Français, se distingua au combat de Famars et au siége de Valenciennes, obtint alors le cordon de commandeur, et, peu de temps après, la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin le titre de feld-maréchal. Il joignait à des talents peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise et une loyauté sans égale. Sa *Carte* des provinces belgiques en 25 feuilles, peut soutenir la comparaison avec la grande carte de France de Cassini.

*FERRAUD ou Féraud, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, naquit dans la valleé d'Aure, au pied des Pyrénées, vers l'an 1764. Il se montra dès l'ouverture de la session l'ennemi acharné de la cour, fut chargé de faire un rapport sur les pétitions des sections de Paris qui demandaient la mise en jugement de Louis XVI, et dans le procès de ce malheureux monarque, fut de la majorité qui le condamna sans appel ni sursis. D'un autre côté, poursuivant de la même haine les émigrés, il fit ordonner qu'un nommé Viard, envoyé du ministre Lebrun à Londres, accusé d'être leur agent et l'espion de l'étranger, fût traduit à la barre de l'assemblée. Ce fut encore lui qui demanda que le ministre Pache ne pût sortir de la capitale avant d'avoir rendu compte de sa gestion. Dans plusieurs occasions, Ferraud s'était fait remarquer par des connaissances en économie politique, et ses premiers travaux, consacrés aux subsistances, furent pour lui l'occasion de présenter des vues judicieuses sur cette partie du service public. Ferraud s'était attaché au parti de la "Gironde", qui voulait une république sans "terreur" : aussi le vit-on combattre de tous ses efforts la faction des Montagnards, qui voulaient arriver au même but que la Gironde, mais par la guillotine et les échafauds, comme ils en ont donné la preuve épouvantable pendant qu'ils ont été au pouvoir. Nul doute que Ferraud n'eût été compromis dans la proscription du 31 mai 1793, si alors il n'eût été en mission. Ses amis, pour le

mettre à l'abri de l'orage qui menaçait les Girondins, le firent envoyer successivement à l'armée du nord et à celle des Pyrénées-Orientales. Ferraud, qui avait du courage, ne put être le témoin inactif des efforts et des succès de nos soldats : il voulut partager les uns et les autres, et à plusieurs reprises, on le vit se mêler avec les combattants : un jour il chargea avec intrépidité à la tête d'une colonne, et, quoiqu'il fût blessé, il termina lui-même cet engagement et parvint à repousser les ennemis. Rappelé à la Convention après le 9 thermidor an II (2 juillet 1794), il fut adjoint à Barras pour réprimer les rebelles suscités par la commune de Paris; il continua à poursuivre les démagogues de la Montagne, et contribua à l'arrestation de Robespierre. Renvoyé à l'armée du nord, il y donna de nouvelles preuves de son intrépidité, et on peut placer son nom parmi ceux des guerriers qui se distinguèrent à la prise de Frankendal et à celle du fort du Rhin. De retour de cette mission, il rentra à l'assemblée. La conduite qu'il avait tenue à l'égard de Robespierre et des Montagnards avait indisposé contre lui la commune et ses fougueux satellites. La Gironde s'efforçait d'inspirer des idées d'ordre, et de faire sortir la France du chaos sanglant dans lequel elle se trouvait plongée : d'un autre côté, la faction des Jacobins renouvelait ses efforts. Elle fait arriver l'abjecte populace des faubourgs de Paris, au son du tocsin sonné dès le milieu de la nuit du 20 mai 1795. Les rebelles furieux pénètrent à la Convention; ils demandent à grands cris du pain, la liberté des patriotes et la constitution de 1793. Ferraud, accoutumé à braver les dangers, s'élance pour empêcher cette violation de la représentation nationale. Boissy d'Anglas est au fauteuil; mais vingt armes à feu sont dirigées sur le président; Ferraud le couvre de son corps, et dit aux factieux : « J'ai été atteint plus d'une fois du fer ennemi : voilà mon sein couvert de cicatrices; je vous abandonne ma vie, mais respectez le sanctuaire des lois. » Ces paroles furent les dernières qu'il prononça : Atteint dans la poitrine par un coup de pistolet, il tomba, mais il respirait encore; une femme insulte à cette victime de la fureur populaire, en lui frappant le visage avec ses galoches; un homme traîne son cadavre dans le couloir, lui coupe la tête, la place au bout d'une pique, et la présente à Boissy d'Anglas, qui, à sa vue, se lève, se découvre et salue avec majesté ces restes d'un homme courageux. L'assassin était un serrurier qui le lendemain fut condamné à mort; mais la populace l'arracha violemment à l'échafaud : peu de temps après, il fut repris, condamné de nouveau par une commission militaire, et exécuté. La Convention décréta que des honneurs funèbres seraient rendus à Ferraud : cette cérémonie eut lieu le 14 prairial, et Louvet prononça son oraison funèbre, qui fut imprimé en 1795.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires,* estimés en Espagne, sur la « Somme » de saint Thomas, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les

difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN (Antoine), né d'une ancienne famille, à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin à Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, et professeur en médecine au collége royal. Ses *Leçons sur la Médecine* et celles *sur la Matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en trois vol. in-12, par Arnauld de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 28 février 1769.

* FERREIRA (Antoine), l'un des poètes classiques du Portugal, naquit à Lisbonne en 1528. Ses *OEuvres* ne sont pas volumineuses. On a de lui : | *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598; | des *Comédies*, imprimées en 1622, avec celle de Sa de Miranda. Elles ont été réimprimées en 1771. Ferreira s'est efforcé d'enrichir la langue par d'heureuses imitations et d'adroits larcins, et, si l'on en excepte le Camoëns, il est, de tous les poètes portugais, celui qui a créé le plus de mots, et donné à l'idiôme poétique le plus de formules et d'expressions nouvelles. Une mort prématurée l'enleva aux lettres le 28 avril 1569.

* FERREIRA (Gaspard), jésuite portugais, missionnaire à la Chine, prêcha pendant 40 années à Pékin, et mourut dans cette ville en 1649. Il avait composé en langue chinoise et publié les | *Vies des saints pour chaque mois* avec des passages de l'Écriture et des Pères, | et un *Recueil de méditations sur les 15 mystères du rosaire*.

* FERREIRA (Christophe), né en 1580 à Torres Xedras, entra dans la société de Jésus à l'âge de 16 ans, et fut destiné aux missions. Etant passé au Japon en 1609, il prêcha l'Évangile dans les différentes provinces de ce royaume, malgré les persécutions qu'il eut à souffrir. Ayant été arrêté, il eut à opter entre la mort ou l'abandon de sa foi. Après les plus cruelles tortures, il eut la faiblesse de céder; mais, se repentant aussitôt de sa faute, il courut au martyre, et périt dans les supplices à Nangasaki, vers l'an 1652. On a de ce religieux : *Annuæ litteræ ex Japonia*, 1627.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, le 6 novembre 1626, publia dans cette ville, en 1670, un *Cours de Chirurgie*, estimé, et plusieurs fois réimprimé in-fol. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1679.

* FERRÉOL (Saint), premier évêque de Besançon, accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec saint Ferjeux, son frère. Les deux apôtres, arrêtés par les ordres de Claude, préfet romain, restèrent inébranlables dans la foi, malgré les tourments qui leur furent infligés. Ils eurent la tête tranchée l'an 211 de J.-C. Leurs tombeaux se voyaient dans un souterrain au village de Saint-Ferjeux près Besançon.

FERRÉOL, ou FORGEOT (Saint), martyr de Vienne, dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il faut le distinguer de saint FERRÉOL, évêque de Limoges, en 591, sous le règne de Chilpéric; et de saint FERRÉOL, évêque d'Usez en 533. On a de

celui-ci une *Règle monastique,* insérée par Holstenius dans son "Codex regularum".

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximénès, un *Traité* complet d'agriculture. Il ramassa dans son ouvrage tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très-utile dans son temps, et servit beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matière.

FERRERAS (Don Juan DE), naquit le 7 juin 1652 à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. [Ferreras fut ainsi pendant plusieurs années simple curé de campagne, jusqu'à ce que le cardinal Porto-Carrero l'appela à Madrid, lui donna la cure de Saint-Pierre, et le nomma son confesseur. Le nonce du pape le fit examinateur et théologien de son tribunal, et l'inquisition le nomma son qualificateur et proviseur. Enfin le roi lui-même voulut qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé.] Ferreras refusa deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour pour qu'il les acceptât. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi [Philippe V,] en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de sa bibliothèque. Ferreras fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire* espagnol, entrepris et publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras était mort 4 ans auparavant, en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue. [C'est la plus exacte, la plus impartiale et la plus complète qui eût paru jusqu'à son temps, et elle peut servir de modèle à tous ceux qui s'appliquent à ce genre de littérature. Cet ouvrage remonte à la première origine des peuples d'Espagne, et finit en 1589, quatre ans après la reddition de Grenade. Il est divisé en 24 parties; chaque partie a une préface qui marque la route que l'auteur a suivie, et met l'ouvrage dans le jour le plus favorable. La chronologie de Ferreras est sûre et suivie. Il a su dissiper le chaos ténébreux des livres anciens, et fait connaître des faits presque entièrement ignorés. Son style est pur, mâle, concis; mais il manque quelquefois de coloris et d'élégance.] Cette *Histoire* a été traduite en français par d'Hermilly, 10 vol. in-4°, Paris, 1751.

*FERRÈRE (Philippe), bon avocat au parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767, mort le 14 janvier 1815 à l'âge de 48 ans, n'adopta pas les principes de la révolution; aussi fut-il obligé de quitter sa ville natale dans laquelle il ne put rentrer qu'après la terreur (1795). Il reprit ses fonctions d'avocat, refusa en 1804, de faire partie du tribunat, et ne

sollicita sous la restauration aucune récompense de sa fidélité. Une maladie de poitrine que les fatigues de la plaidoirie lui avaient occasionée, causa sa mort. Ses principaux *Discours* ont été imprimés pour la première fois dans le "Barreau français" de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820 et années suivantes, 12 vol. in-8°. Ses *Plaidoyers* sont remarquables par l'élévation des pensées, l'élégance et l'énergie du style.

*FERRERI (Zacharie), né à Vienne en 1479, mort à Rome, vers 1526 ou 1527, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît de la congrégation du mont Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque considérable; mais, soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation fit enlever la bibliothèque. Après avoir prié inutilement qu'on lui rendît ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant, sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais, réclamé par ses supérieurs, il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1506, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Étant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, et prit le nom de frère Zacharie-Benoît. De nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talents l'ayant fait nommer abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II, et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II; mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il a laissé: | *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une Vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la "Collection des œuvres de saint Bruno", Paris, 1524; | *Promotiones et progressus sacro-sancti pisani concilii, etc.*; | *Apologia sacri pisani concilii moderni*, Pise, 1511; | *Acta scitu dignissima constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; | *Decreta et acta concilii basiliensis*, 1511, in-fol., rare; 1512, in-8°; | *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4°, inséré dans le tome 4 des "Carmina illustrium poetarum italorum", Florence, 1721. On prétend que ce poème, composé de mille vers, fut achevé en trois jours. | *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, et inséré dans les "Acta sanctorum" de Bollandus; | *Oratio de eliminandis de regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; | *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad beatum patrem Hadrianum VI pontif. max.*, Venise, 1522, in-8°;

| *Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°; ibid., 1549, in-8° : ces *Hymnes* sont estimées. Il y a de Ferreri plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été publiés.

* FERRERI (Matthias), capucin piémontais, né à Cavalco-Maggiore, au XVIIe siècle, professa la théologie dans divers couvents de son ordre, et fut nommé définiteur. Ses talents pour la chaire le firent choisir pour aller prêcher dans la vallée des Alpes, où il eut le bonheur de ramener dans le sein de l'Église un assez grand nombre de protestants. On a de lui un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones apostolicas religiosorum totius ordinis hierarchici ab initio Ecclesiæ, sive Rationarium chronographicum missionum evangelicarum*, etc., Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume, il traite des missions en général, sans entrer dans de grands détails. Dans le deuxième volume, il donne minutieusement l'histoire des missions faites dans les vallées des Alpes par les religieux de son ordre. On y trouve cependant des détails qui peuvent servir à l'histoire et à la topographie de ces contrées peu connues.

* FERRERO DELLA MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né à Turin, le 5 octobre 1757, fut reçu docteur en droit civil et canon à l'université de cette ville en 1779. Ses moments de loisir étaient consacrés à former une *Collection* des médailles et des monnaies des différents seigneurs du Piémont au moyen âge. Évêque de Cazal en 1796, il le devint de Saluzzo en 1805. Léon XII lui donna la pourpre le 27 septembre 1824, mais ce cardinal ne parut point au dernier conclave. Chevalier de l'ordre de l'Annonciade, il fut encore abbé de Saint-Bénigne, et c'est dans son palais abbatial qu'il mourut pendant la nuit du 30 décembre 1831, aussi respecté pour ses vertus qu'admiré pour ses connaissances.

FERRET, ou FERRETI (Émile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François Ier, qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur : il s'en acquitta avec honneur, et mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : " Peritum orno, imperitum dedecoro ". On a de lui : | *Opera juridica*, 1598, in-4°; | *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*. On trouve sa "Vie dans les "Vitæ clarissimorum jurisconsultorum" de Buder, Iéna, 1722, in-8°.

FERRETI, poète et historien de Vicence, dans le XIVe siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant, en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps*, en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est cu-

rieuse. Muratori l'a publiée dans le 9e tome des "Écrivains de l'histoire d'Italie". On a encore de lui un *Poème* latin sur les beaux faits de Can de L'Escale.

*FERRETI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, religieux de l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont Cassin, né à Vicence en 1639, mort en 1682, n'a publié qu'un seul ouvrage intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia,* Vérone, 1672, in-fol.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz, sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses *Écrits* et ses *Sermons ;* à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

* FERRIER (St-Vincent), prédicateur espagnol de l'ordre de St-Dominique, né à Valence en 1357, parcourut en missionnaire l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, inspirant une profonde vénération pour sa personne aux souverains et aux peuples. Il fut élu député par les états de Valence pour concourir à la nomination du successeur de Martin, roi d'Aragon, et appelé au concile de Constance en 1415. Il continua ses missions jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril. On a de lui : | *Traité de Logique;* | *Traité sur le Schisme*, adressé à don Pierre III d'Aragon en 1380 ; | *De la fin du monde et de la science de la vie spirituelle*, etc., | et un volume de *Sermons ;* le tout a été recueilli et publié en 4 vol. in-fol., Valence, 1491. Sa "Vie", par Ranzono, évêque de Lucera, se trouve dans le recueil des Bollandistes. Il a ét écanonisé par Calixte III en 1455.

* FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, naquit en 1355 à Valence en Espagne. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il exerça la magistrature dans sa ville natale, et s'étant marié, il devint père de onze enfants; mais, ayant perdu son épouse et neuf de ses enfants, il résolut de se vouer à l'état monastique. Son frère, Vincent Ferrier, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le confirma dans ce pieux dessein. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, chez les chartreux de la Porte-du-Ciel, prit les ordres, et se livra tout entier aux études de son nouvel état. Élu général de l'ordre en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, il gouverna avec sagesse. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient alors le pontificat. Ce schisme divisa aussi les chartreux, partagés entre les deux obédiences. Ferrier était pour Benoît XIII, avec ceux qui l'avaient élu; le reste était pour Urbain VI. Étienne de Sienne avait été élu général de cette partie. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunît tous les monastères sous son autorité. Fer-

rier, malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune) de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché; mais, lorsqu'il vit son obstination à vouloir rester sur le trône pontifical, malgré les maux de l'Église et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti, et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connaît de lui : | un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles de cet ordre; | une *Traduction* de la Bible en espagnol; | un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre; | *De approbatione ordinis liber unus*; | des *Sermons* et | des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER (Armand DU), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard pour leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des *Mémoires* pour son " Histoire du concile de Trente ", pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue le *Catholique d'état*, 1624, in-8°. C'est une réponse aux reproches que les partisans d'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'antéchrist et de ses marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre et sa fille étaient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Jean), né à Rhodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la science moyenne*, livre curieux, et des *Écrits* contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Louis), né à [Arles en 1652], poète français, fut mis à l'inquisition d'Avignon, pour cette maxime d'Epicure:

L'amour pour les mortels est le souverain bien,

mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galants*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier, ayant été absous par le saint-office à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il possédait la terre de La Martinière. Outre ses *Préceptes galants*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques *Tra-*

gédies et d'autres *Pièces*, d'une versification faible et d'un style incorrect.

FERRIÈRE (Claude DE), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut le 11 mai 1714, à 77 ans. [Ses ouvrages sont plus nombreux et plus diffus qu'estimés.] Les principaux sont : | la *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4° ; | — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°; | — *des Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°; | *La Science des notaires*, 1771, 2 vol. in-4°; | *Le Droit de patronage*, in-4°; | *Institution coutumière*, 3 vol. in-12; | *Introduction à la pratique*, 1758, in-12 ; | *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12; | un *Traité des fiefs*, 1680, in-4°; | le *Recueil des commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. [Compilations qui manquent souvent d'exactitude; mais qui peuvent être regardées comme des répertoires utiles.]—Le *Dictionnaire de droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la | *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien*, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit français au droit romain, etc., | et une *Histoire du droit romain*. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit, [car les livres modernes sur ce sujet n'en sont guère que la répétition.]

* FERRIÈRES (Charles-Élie, marquis DE), descendant des Du Bellay, et élevé par un oncle de ce nom, abbé à Vendôme, naquit à Poitiers le 27 janvier 1741, servit dans les chevau-légers, fut membre des états-généraux et ensuite de l'assemblée constituante, et embrassa le parti constitutionnel. Il avait beaucoup de goût pour l'étude, et mourut au château de Marsay, près Mirebeau, le 30 juillet 1804. On a de lui : | *Le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme, et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12; 2e édition, Paris, 1791; | *De la constitution qui convient aux Français*, 1789; in-8°; | *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8° ; | *Compte rendu à mes commettants*, 1791, in-8° ; | *Les Vœux*, histoire véritable, un vol. in-12; | *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante de la révolution de* 1789, an VII (1798), 3 vol. in-8°. Il dit, dans ces Mémoires, en parlant des états-généraux : « Je ne tardai pas à démêler les intrigues qui s'y préparaient. Chaque corps, chaque individu avait ses vues. Le parlement espérait s'accroître de tout ce que les états-généraux ôteraient au roi ; la haute noblesse secoua le joug auquel l'avait soumise le cardinal de Richelieu; les capitalistes et les rentiers voulaient assurer leur créance et faire de la dette du roi une dette de l'état.» Le marquis de Ferrière, laissa plusieurs manuscrits, entre autres : *Lettre à V. D. M. sur l'origine du mal*.

* FERRINI (Luc), religieux servite au XVIe siècle, né à Flo-

rence, a été l'éditeur des ouvrages suivants, laissés en MS. par le P. Poccianti | : *Mich. Poccianti catalogus scriptorum Florentinorum omnis generis*, etc., Florence, 1589, in 4° ; | *Poccianti Mich. vite de sette beati Florentini, fundatori d'ell' ordine de' servi*, etc., Florence, 1589, in-8°.—*Ferrini (Vincent), religieux dominicain au XVIe siècle, vice-général de l'inquisition, supérieur des couvents de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, se signala dans ces provinces par son zèle pour la prédication. Il laissa, entre autres ouvrages ascétiques : *Alfabeto spirituale, Alfabeto esemplare*, | un *Recueil* de maximes extraites des ouvrages des plus célèbres prédicateurs de son temps, etc.

*FERRO (Vincent), dominicain espagnol, né à Valence, enseigna la théologie à Burgos, à Rome et à Salamanque, où il mourut en 1583. Il a écrit : *Commentaire sur la Somme de S. Thomas*, 8 vol. in-fol., ouvrage mal écrit.

FERRON (Arnoul DU), conseiller au parlement de Bordeaux sa patrie, est auteur | d'une *Continuation* en latin de l'Histoire de Paul-Émile, de | savantes *Observations sur les lois*, | et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'"Atticus", que lui donna Scaliger. Il fut employé dans de grandes affaires, et mourut en 1563 à 48 ans. Sa *Continuation* de Paul-Émile, imprimée à Paris chez Vascosan, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de Henri II. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

*FERROUX (Etienne-Joseph), conventionnel, fils d'un conseiller du roi au parlement de Besançon, naquit le 25 avril 1651. Attaché au ministère des finances, il fut, en 1789, nommé député extraordinaire de la ville de Salins à l'assemblée nationale. Nommé par ce département, en septembre 1792, membre de la convention, il s'opposa d'abord à la mise en jugement du roi; mais, dans le procès de ce prince, forcé de voter à la tribune, et à haute voix, sur les quatre questions, il vota la mort avec la majorité. Il fut cependant de l'avis de l'appel au peuple, et du sursis. Ferroux, attaché au parti de la Gironde, protesta contre les événements du 31 mai 1793, ce qui le fit comprendre au nombre des 73 proscrits, et enfermer dans la prison du Luxembourg. La révolution du 9 thermidor an II (27 juillet 1794) lui sauva la vie, et dès le 18 frimaire an III, il rentra à la convention. Quelque temps après, on l'envoya en mission dans les départements de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, de la Loire et de Saône-et-Loire, d'où le directoire le rappela au mois de brumaire an IV. Lors de l'organisation constitutionnelle de l'an III (1795), il fut nommé simultanément au conseil des anciens par les départements de la Haute-Saône et du Jura. Par suite de la journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), on le comprit sur la liste des déportés de Cayenne; mais il dut à l'influence de plusieurs de ses collègues sa radiation de la liste fatale. Il cessa de faire partie du conseil

des anciens, le 1er prairial an VI (20 mai 1798), et devint bientôt commissaire du directoire-exécutif près l'une des salines du département du Jura. Il en exerçait encore les fonctions lorsqu'il fut nommé, par le premier consul Buonaparte, membre du conseil-général et directeur des contributions directes du département du Jura; il passa ensuite à la direction des contributions directes du département du Doubs. Le 20 juillet 1814, une lettre du ministre des finances annonça à Ferroux qu'il était mis à la retraite. Forcé de s'expatrier en 1816, il se retira en Suisse. Bien qu'il eût donné à la révolution un gage terrible en votant la mort du roi,] les anarchistes de Salins, mécontents de ce qu'il avait réservé l'appel au peuple, avaient demandé sa tête comme royaliste! Or, en 1816, on fit espérer à Ferroux qu'il pourrait obtenir quelque adoucissement à son sort, s'il voulait se dessaisir des pièces qui constataient ce fait, pour les joindre à l'appui d'une réclamation. Il s'y refusa, parce qu'un des signataires, qui jouissait de quelque considération dans sa commune, était père d'une nombreuse famille. C'était finir par une bonne action.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, était chanoine prébendier de l'église de Sainte-Madeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Église* à l'usage du diocèse de Besançon.

*FERRY (André), minime, né à Reims en 1714, mort au mois de septembre 1773, n'employa les vastes connaissances qu'il avait en physique qu'à des objets utiles. Les villes de Reims, d'Amiens et de Dôle, lui doivent les eaux dont elles jouissent; il a aussi donné un *Plan* des écoles de mathématiques, et a fait un *Poème* latin à la louange du cardinal de Tencin. Après le rétablissement du gouvernement des Bourbons, en 1814, l'abbé Ferry fut, on ne sait trop pourquoi, privé de ses fonctions; mais le roi le nomma chevalier de Saint-Louis le 29 janvier 1817.

*FERRY, député des Ardennes à la convention, en septembre 1792, ne fut pas de l'avis de la mise en jugement du roi. Mais, lors du procès, subjugué par les hommes d'une opinion violente, et forcé d'exprimer son vote à la tribune, il se réunit à la majorité. Dans la même année, il fut envoyé en mission en Corse. A son retour, il parla plusieurs fois sur les assignats, et s'opposa à la suppression des assignats de 1000, 2000 et 10,000 fr. Après la session conventionnelle, il rentra dans l'obscurité de la vie privée.

* FERRY-DE-SAINT-CONSTANT (J.-L.), né dans les états romains, fut nommé en 1807 proviseur du lycée d'Angers. En 1811, il fut envoyé à Rome pour organiser l'instruction publique.

FERTÉ (Henri DE SÉNECTERRE, dit "le maréchal" DE LA), [né en 1600 à Paris, d'une illustre maison d'Auvergne], donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal-de-camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les

ennemis envoyaient au secours de cette ville. Il se signala à la bataille de Rocroi, et surtout à celle de Lens. Il battit le comte de Ligneville, et lui tua près de 2000 hommes au combat de St-Nicolas, en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nanci peu de temps après, et prit la même année Chasté, Mirecour et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655, 1657 et 1658. Il prit dans ces deux dernières années Montmédy et Gravelines. Le maréchal de La Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine d'Angennes, morte en 1714 à 85 ans, a donné lieu à un petit Roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de La Ferté, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de La Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Aussi, [lors du siége de Valenciennes, n'ayant voulu prendre aucune précaution, malgré les ordres de Turenne, général en chef, il fut fait prisonnier avec l'armée qu'il commandait, et fut racheté pour 100,000 livres, que Louis XIV paya sur la caisse de ses épargnes.] Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

* FERTÉ (Louis de La), frère du précédent, de la compagnie de Jésus, né en 1659, mort en 1732, eut la réputation d'un bon prédicateur.

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur, né vers l'an 1670, après avoir parcouru la France et l'Italie, s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public: la *Science pratique de l'Imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4°, avec figures; ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

* FERUCCI (François), sculpteur, né à Fiesole, mort en 1585, s'est fait connaître par ses ouvrages, qui sont tous en porphyre. On prétend que c'est lui qui trouva le secret de tremper l'acier, afin de pouvoir travailler cette matière si dure. Il réussit par cette invention à faire le bassin de la magnifique *Fontaine* du palais Pitti à Florence, la statue du *Grand-duc Cosme*, et celle de *la Justice*, qui est sur la colonne de la Ste-Trinité. Il y a eu plusieurs autres sculpteurs de ce nom.

* FÉRUSSAC (Jean-Baptiste, d'Audebard, baron de), né le 30 juin 1745, à Clérac, entra en 1754 à l'école royale militaire, d'où il sortit en 1762 avec le grade de sous-lieutenant de grenadiers au régiment de Béarn-infanterie. S'étant occupé des études nécessaires pour entrer dans l'artillerie, il passa dans le régiment de Besançon, qui appartenait à cette arme, et devint capitaine en 1786. Employé dans les principaux établissements de l'artillerie, il soigna surtout les outils des pionniers, auxquels il apporta des modifications avantageuses. Il était sur le point d'être nommé major, lorsque la révolution éclata. En 1791, il alla rejoindre les princes: nommé chef de brigade, puis lieutenant-colonel, il commanda l'artillerie de l'avant-garde sous les

ordres du duc d'Enghien, se distingua à Schusseuriend, où il sauva l'armée de Condé d'un désastre inévitable, et resta avec les princes jusqu'au départ de son corps pour la Volhynie. De retour en France (1801), il ne voulut exercer d'autres fonctions que celles de maire de sa commune. A la rentrée du roi, il accepta le titre honorifique de colonel, et mourut au château de Lagarde, près Lauzerte, en 1815. Il laissa quelques ouvrages parmi lesquels nous citerons: | *Observations sur l'Encyclopédie*, brochure in-8°, 1782, où il signale les vices du plan adopté pour cet ouvrage; | *Essai sur la défense des îles et des provinces maritimes*, imprimé dans le "Dictionnaire de tactique de l'Encyclopédie", qui a été traduit en plusieurs langues; | *Essai sur la forme et la construction la plus avantageuse à donner aux aérostats pour parvenir à les diriger*, 1784; | *Examen de l'effet de l'attraction*, Mémoire inséré dans le "Journal de physique"; | *Essai d'une nouvelle méthode conchyliologique*, inséré dans le 4e vol. des "Mémoires de la société médicale d'émulation" et plusieurs autres *Observations* dans les journaux scientifiques. Il a laissé en manuscrits des *Mélanges* et des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de la révolution. On lui doit enfin l'*Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatilles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus*: ouvrage que son fils, le baron DE Férussac, officier supérieur au corps royal d'état-major publia par livraisons. Celui-ci était le rédacteur en chef du "Bulletin universel des sciences", imitation de la "Revue encyclopédique", mais dont la publication a été interrompue.

FESTUS (Pompeïus Sextus), célèbre grammairien, abrégea le traité de Valerius-Flaccus: *De verborum significatione*. Cet abrégé, très-utile, suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, "ad usum delphini", Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., fit citer saint Paul à son tribunal lorsqu'il était à Césarée. Cet apôtre ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à saint Paul. *Act.* 26.

FETI (Dominique), peintre romain, [né en 1589], disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux à une pensée fine, à une expression vive et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débauche ne l'avait enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très-rares. [On voit au Musée de Paris quelques tableaux de Féti, entre autres, *Le mariage de sainte Catherine*, et *la Méditation sur le néant des vanités humaines*.] Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres

maisons religieuses de Mantoue.

FEU (François), docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne, l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris, en 1686 : dans ces deux places, il se fit généralement estimer des grands et des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les 2 premiers vol. (in-4°, 1692 et 1695) d'un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-Ardent (François), cordelier, né à Coutances en 1539, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut [le 1er janvier] 1610 à Bayeux, [et fut enterré au milieu du chœur des Cordeliers, où l'on voyait son épitaphe], et non à Paris, comme dit Bayle; on a de lui : | *Traités des controverses*, où il y a de bonnes choses, mais qui pour la manière tiennent au goût de son siècle; | des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible; | des Éditions de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

* FEUERBACH (Paul-Jean-Anselme de), né le 14 novembre 1775, à Francfort-sur-le-Mein, s'attacha d'abord avec passion aux études philosophiques qu'il avait embrassées, ainsi que le droit, à Jéna, et publia quelques ouvrages sur cette science, tels que ses | *Principes sur lesquels devait être fondé le droit naturel*; | *Critique du droit naturel*, 1795; | *Anti-hobbes*, 1798. Ce fut vers cette dernière époque qu'on le vit s'appliquer à l'étude du droit, et qu'il se fit connaître comme criminaliste par plusieurs publications, surtout par sa | *Bibliothèque du droit criminel*, 1799, avec Grolman et Almindingen; et par son | *Manuel du droit criminel*, en allemand, 1801, et 1826, qui le mirent à la tête de la nouvelle école criminaliste. En 1801, il professa à Jéna; en 1802, à Kiehl; en 1804, la Bavière le chargea de rédiger son Code criminel, qui parut enfin en 1813, et qui a servi de base à la rédaction des Codes de Weiner et de Wurtemberg. A la même époque, il adapta le Code Napoléon aux lois bavaroises, et son travail paraissait en 1812 sous le titre de *Codex maximilianus*. Épuisé par ses travaux et par l'assiduité que réclamaient les hautes et nombreuses fonctions dont il avait, à diverses époques, été revêtu, il était revenu à Francfort pour y rétablir sa santé; mais la mort l'a frappé le 28 mai 1833, à l'âge de 58 ans. Feuerbach, dans ses moments de loisir, cultivait avec succès les lettres, et avait fait une *Traduction* en vers avec commentaires du poème indien "Gitâ Govenda".

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane, en Provence, l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air mo-

deste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714 et 1725, 2 vol. in-4°. Ce *Journal*, aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-fol., où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la Bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris, le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui : | (in-12, 1702) l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette *Histoire* édifiante, et réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui | des *Lettres* qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré : | et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

* FEUILLET (Madeleine), nièce du précédent, se livra, vers la fin du XVIIe siècle, à la composition de plusieurs ouvrages de piété, qui ont eu du succès; les principaux sont : | *Sentiments chrétiens* sur les principaux mystères de Notre-Seigneur, etc., Paris, Roulland, vers 1689, in-12; | *Concordance des prophéties avec l'Évangile, sur la passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ*, Paris, 1689, in-12; | *L'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu*, Paris, 1701, in-12; | les *Quatre Fins de l'homme*, Paris, 1694, in-12. Madeleine Feuillet a aussi traduit, du latin, deux ouvrages du jésuite Drexelius; savoir : la "Voie qui conduit au ciel", Paris, 1684, in-12; et l'"Ange gardien", Paris, 1691, in-12. En 1698, le sieur de Vertron plaçait encore mademoiselle Feuillet dans son Catalogue des dames illustres vivantes. (*Voy.* tome 2 de la "Nouvelle Pandore".)

* FEUTRIER (J.-F.-Hyacinthe), évêque de Beauvais, né à Paris le 2 avril 1785, acheva ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, sous l'abbé Émery, et se recommanda bientôt comme prédicateur. Le cardinal Fesch l'appela à la grande-aumônerie, en qualité de secrétaire-général. Il contribua à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés de l'empereur: on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètement passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archevêque de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrétaire-général de la grande-aumônerie qu'il quitta pendant les cent-jours. Après la seconde restauration, il recouvra sa place, et lorsqu'il la perdit en

1822, il fut fait grand-vicaire de Paris, puis curé de la Madeleine, où il ranima la piété des fidèles et leur ardeur pour les bonnes œuvres. Les commencements de son épiscopat à Beauvais furent également marqués par une vie fort active. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut malheureusement part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si justes réclamations de la part des évêques et du clergé français. Il sortit du ministère en 1829, dès lors sa santé s'altéra. Il succomba subitement à un anévrysme, dont il était atteint depuis plusieurs mois, le 27 juin 1830. Il avait été fait comte et pair de France, avec une pension de 12,000 francs, peu de jours avant de quitter le ministère. Ce prélat possédait les vertus ecclésiastiques et épiscopales; mais, ministre dans un temps difficile, il employa des moyens équivoques pour persuader à ses collégues dans l'épiscopat que le pape désirait qu'ils se soumissent aux ordonnances. Le fait était que Léon XII, qui les blâmait avec force, n'avait engagé les évêques français à s'y soumettre que sur la parole donnée par le ministre, qu'on ne les exécuterait pas à la rigueur. On doit à ce prélat | un *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le* 8 *mai* 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823; Orléans, 1823, in-8°; | *Oraison funèbre de S. A. R. monseigneur le duc de Berri,* qu'il devait prononcer pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8°; | *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édition, Paris, 1821, in-8°.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille, le 9 octobre 1720, et mort à Douai le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits *Poèmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action, mais où il y a de l'élégance et une versification en général noble et forte. *Le Temple de la Mort*, *les Tombeaux*, *les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour et de creuses spéculations philosophiques qui exercent les talents ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour; il donne de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans le *Temple de la Mort* on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs.

On a aussi de lui : | *Choix d'histoires;* | *les Jeux d'enfants*, poème en prose; | *Dieu*, ode; et | une Édition de Robinson Crusoé. (*Voy.* Foé.) [Il faut ajouter aux ouvrages de Feutry | une *Ode aux nations*, et | les *Mémoires du siècle d'Auguste.*]

* FEUTSKING (Jean-Henri), théologien allemand, né au duché de Holstein en 1672, mort en 1713, à Wittemberg, où il fut professeur, a écrit en latin un grand nombre de *Traités de théologie*.

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le

prince d'Orange fit sa descente en Angleterre l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Raoul Le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du xv[e] siècle, in-fol. Celles du xvi[e], quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (Jean Le), avocat au parlement, et rapporteur référendaire en chancellerie sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poème moral intitulé *Le respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

FÈVRE (Jacques Fabri, ou Faber, ou Le), surnommé "d'Etaples" ("Stapulensis"), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la scolastique. Le Fèvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François I[er]. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac en 1530: c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont: | un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savants (*Voyez* Fischer, Beda); | un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-fol., 1509, avec des notes peu estimées; | des *Commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Évangiles, sur saint Paul, etc.: ils sont savants, mais mal digérés et mal écrits; | *Agones martyrum mensis januarii*, in-fol. (sans date ni lieu), mais du commencement du xvi[e] siècle; | une *Version française* de toute la Bible, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541, in-fol., et en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette *Traduction*, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des Trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4°, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux, ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

* FÈVRE (Denis Le), religieux

célestin, vicaire-général et provincial de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvrages suivants : | *Vita sancti Cœlestini, conscripta primum a Petro Alliacensi S. R. E., cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4°; | *Poema hebraïcum de immaculata conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4°; | *Index Alphabeticus scriptorum græcorum et latinorum in omni genere litteraturæ*; | des *Sermons*, etc.

* FÈVRE (Jehan Le), prêtre, né à Dreux. On a de lui : *Les Fleurs et antiquités des Gaules*, en vers français, Paris, 1552.

* FÈVRE (Jean Le), chanoine de la cathédrale de Langres, né à Dijon en 1493, mort en 1565, savant théologien, excellent mathématicien, s'appliquait aux arts mécaniques, surtout à l'horlogerie et aux beaux-arts, tels que la peinture. Il laissa les ouvrages suivants : | *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8°, gothique; | *Dictionnaire de rimes françaises*, ibid., 1572, in-8°; ibid., 1588, in-8°, augmenté par Tabourot; | *Liber de Horariorum compositione*, manuscrit.

FEVRE (Gui Le), sieur de La Boderie, né dans la terre de La Boderie en basse Normandie, l'an 1541, savant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuse "Polyglotte" d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa à Anvers avec son frère Nicolas, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-temps, et y inséra le Nouveau Testament en syriaque, avec une *Version* en latin, une *Grammaire syriaque* et une *chaldaïque*, et un *Dictionnaire* de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à La Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, des *Traductions*, etc. Il mêlait aux épines de l'étude des langues les fleurs de la poésie française. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre; mais, à l'exception de quelques pièces où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût; style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. Nicéron ("Mémoires", t. 38), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÈVRE (Nicolas Le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avait dès lors le goût de l'antiquité; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris s'occupaient des affaires de la Ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de

sa couronne, choisit Le Fèvre pour précepteur du prince de Condé; et après la mort du roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique Le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnait point le titre d'auteur, ou peut-être craignait-il les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par Le Bègue. On y aperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnements. Son style est pur, net et concis. Si ses talents le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer; il était humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FEVRE DE LA BODERIE (Antoine LE), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques Ier lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierreries, avec ces mots: « Jacques, roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de La Boderie. » Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix, et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présents cent cinquante haquenées, que La Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule que Henri IV lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce prince, que je sois le seul de vos amis qui n'ait point de part à vos libéralités. » La Boderie fut très utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles: l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa Arnault d'Andilly en 1613, auquel elle apporta la terre de Pompone. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749 ses *Lettres* et ses *Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps; mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude, dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la Ligue font tout le mérite. Comme si l'association des calvinistes, n'avait pas été une ligue, et une ligue composée de sujets rebelles, armés contre le trône et l'autel.

FÈVRE (Tannegui LE), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 livr. pour qu'il eût l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collége, qu'il devait ériger sous le nom de "Richelieu". Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savants, et à Le Fèvre un protecteur. Le Fèvre, qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut à Saumur une classe d'humanités, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. « Il méprisa, dit l'auteur du Siècle de

Louis XIV, ceux de sa secte, et vécut parmi eux.» [Il n'était pas d'ailleurs sans talent, son mérite fut bientôt reconnu; il avait l'art non-seulement d'ôter les épines des études, mais encore d'y répandre des agréments.] On lui envoya des jeunes gens de sa secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers; les professeurs mêmes assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur, pour passer à Heildelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit-maître. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde; mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont: | des *Notes* sur Anacréon, Lucrèce, Virgile, Horace, Térence, Phèdre, Longin, Aristophane, Elien, Apollodore, Eutrope, Aurélius Victor, Denys d'Alexandrie, etc. Le Fèvre commente ces auteurs en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit. | Deux vol. de *Lettres*, 1659 et 1665, in-4°; | *Les Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques; | des *Poésies grecques et latines*. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. | Des *Morceaux* de Platon et de Plutarque, qu'il a traduits et accompagnés de *Notes*. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collége qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable pour ses amis. Dans le temps que Pelisson était prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre madame Dacier, sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre: *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FÈVRE (Nicolas Le), célèbre chimiste du XVIIe siècle, démonstrateur de chimie au Jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie que Charles II avait formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie. [Grand admirateur de Paracelse, il croyait avoir trouvé comme lui un secret pour rendre la vigueur et la jeunesse aux animaux décrépits; il avait, dit-on, donné ce secret au célèbre Boyle, avec lequel il était fort lié; mais ce savant ne le reçut sans doute que comme tant d'autres remèdes débités par l'enthousiasme ou le charlatanisme.]

FÈVRE (Claude Le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la direction de Le Sueur et de Le Brun. Ce dernier, ayant vu quel-

ques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance, et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut souvent employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs *Tableaux* qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE (Roland Le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

* FÈVRE (Jacques Le), prevôt et théologal d'Arras. On a de cet auteur : | *Anciens mémoires du* XIVe *siècle, depuis peu découverts*, où l'on apprend les aventures les plus surprenantes, et les circonstances les plus curieuses de la vie de Bertrand Du Guesclin, traduites nouvellement par Le Fèvre, etc., Douay, Bellere, 1692, in 4°. On doit entendre par le mot " traduit ", que Jacques Le Fèvre a remis en nouveau langage les manuscrits dont il s'est servi. Ces manuscrits sont ceux que Ménard et Du Châtelet avaient eus entre les mains, et un autre que ces deux auteurs n'avaient pas connu; celui-ci est intitulé : " Mémoires tirés des Histoires de France et de Du Guesclin, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire du XIVe siècle." Le théologal d'Arras n'avait pas étudié l'art de former son style. En cherchant trop à ne point altérer, dans sa *Traduction*, la simplicité de son original, il employe fréquemment des expressions basses et triviales; les proverbes usités dans sa province lui sont familiers; sa narration, décousue et traînante, est souvent interrompue par des réflexions qui ne disent rien au cœur ni à l'esprit; quelquefois il adopte des contes populaires qui, sans doute, sont faux, puisque les mémoires du temps se taisent à cet égard. Les anciens éditeurs de la " Collection universelle des Mémoires sur l'Histoire de France "; ont inséré dans leurs tomes 3, 4 et 5, l'ouvrage de Jacques Le Fèvre, qui est très-rare; mais ils en ont éloigné ce qui était oiseux, trivial et inutile; ils y ont ajouté des notes et des observations tirées de Ménard, de Du Châtelet, du P. Griffet, et des " Mémoires historiques sur Charles-le-Mauvais", publiés par Secousse.

FÈVRE (Jacques Le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du XVIIe siècle, et mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Église. Les principaux sont : | *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, Paris, 1682, in-12; | *Nouvelle conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestants*, 1685, in-12; ce livre eut un grand succès; | *Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Église*. On a encore de lui : | *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharistе*, su-

l'"Histoire de l'arianisme et des iconoclastes", *du P. Maimbourg*, 1674, in-12; | *Anti-journal des assemblées de Sorbonne;* critique, ou plutôt satire, conduite par l'esprit de parti.

* FÈVRE (François-Antoine Le), jésuite, mort à Paris en 1737. On a de lui plusieurs poèmes latins, comme: | *Aurum*, 1703; | *Terræ motus*, 1704, in-12; | *Musica*, 1703; | *La Solitude de Racan;* | *Fables choisies de La Fontaine*, traduites en vers latins, | et autres *Poésies* latines et françaises, Anvers (Rouen).

* FÈVRE (Le), jésuite, mort en 1755, est connu des théologiens par deux ouvrages. Le premier est son *Traité de la véritable religion, contre les athées, les déistes, etc.;* et le second est intitulé: *Bayle en petit*, ou *Anatomie des ouvrages de ce philosophe*.

FÈVRE (André Le), avocat, né à Troyes, était neveu de Houdard de La Motte. Son oncle, ayant perdu la vue, l'appela auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle qui lui méritèrent les éloges de toutes les âmes honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des sciences de Troyes*, 1744, in-8°, réimprimés en 1756, en 2 parties in-12. Cet ouvrage, auquel Grosley, [autre savant de même sorte,] a eu part, est dans le goût des "Mathanasiana", mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables et des recherches curieuses, [mais stériles.]

FÉVRET (Charles), né à Sémur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui | un *Traité de l'Abus*, dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes de Gibert et de Brunet, avocats. L'ouvrage est le fruit des plus longues recherches; [mais, si l'intention était pure, le résultat fut mauvais.] Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Église. On a encore de lui: | l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, et in-8°; | d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET de Fontète (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon le 14 avril 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux tant imprimés que manuscrits sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la "Bibliothèque historique de la France" du P. Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de Fontête, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables, qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales que par ses lumières dans la jurisprudence et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de

Dijon le 16 février 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait honneur. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonai dans le Vivarais, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti d'Arnauld lui avait occasioné beaucoup de chagrins. On a de lui : | *Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles*, Lyon, 1689-96; | le *Catéchisme de la Grâce*, in-12; | et d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 55 ans, a donné au public : | une *Lettre latine* à Innocent XII, contre le "Nodus prædestinationis" du cardinal Sfondrate ; | une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés* contre le père Désimbrieux, jésuite; | une *Lettre au sujet de la* "Lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1697 dans l'abbaye de Saint-Acheul".

FIACRE (Saint), étant venu d'Irlande ou d'Écosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passants et les étrangers; il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa "Vie", qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, et dans celui des bollandistes (tome 6e d'août, page 507 et suiv.), dans les "Acta SS. ord. sancti Benedicti" de Mabillon, tom. 2, et dans les autres agiographes; enfin nous en avons des "Vies" imprimées à part, entre autres celle écrite en vers, et imprimée in-4°, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et celle de dom Pirou, bénédictin de Saint-Maur, imprimée à Paris en 1656, in-12. L'ermitage de saint Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par les pélerinages que l'on y faisait; l'église ou chapelle était desservie par les bénédictins; les femmes n'entraient point dans le sanctuaire, et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche y venant en pélerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même à pied le chemin depuis Monceau jusqu'à Saint-Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (Histoire de Meaux, tom. 1, pag. 51 et suiv.), fait observer que dans sa chapelle il y a une pierre sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pélerins, pour guérir des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, du *fic*, ou *mal de saint Fiacre*. On a prétendu que le nom de fiacres avait été donné aux carrosses de place parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer, jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y allaient en pélerinage; mais Ménage, dans son "Dictionnaire étymologique", atteste, comme témoin oculaire, que ces carosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentiments, en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne qu'à cause de la première destination de ces

voitures pour ce pèlerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite, il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le "pauvre prêtre". (*Voy.* cet article.) Sa "Vie", imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé Gabriel de Sainte-Claire), montre qu'il connaissait les règles de la critique, et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos pères était de croire tout à l'aveugle ; ils se faisaient conscience de douter du moindre prodige; ils croyaient trop. La disposition d'esprit de nos jours (en 1722) est de ne croire rien : s'il me fallait opter entre ces deux extrémités, j'aimerais mieux la puérile crédulité de ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté à chaque pas par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'errata. L'abbé d'Artigny, d'après un journaliste, en a donné un extrait sur ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6e de ses "Mémoires"; mais on voit, par ce Précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

* FIARD (Jean-Baptiste), prêtre, né à Dijon, le 28 novembre 1736, mort dans cette ville le 30 septembre 1818, entra d'abord chez les jésuites, et il était professeur de rhétorique à Alençon, lorsque cette société fut supprimée. Il se rendit à Paris, et fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Appelé dans sa ville natale par d'Apchon, qui administrait son diocèse, il y remplit les fonctions de vicaire à Saint-Philibert, puis à Saint-Pierre. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais il croyait à la magie, à qui il donnait un grand empire. Il cite comme "démonolâtres" les ventriloques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce. Avant la révolution, il avait annoncé dans le "Journal de Verdun", dans le "Journal ecclésiastique", et dans le "Spectateur de Toulouse", l'existence d'un grand nombre de "Démonolâtres". Le 22 octobre 1775, il écrivit une longue lettre à l'assemblée du clergé, dans laquelle il lui dénonçait également les hommes qui minaient sourdement le trône et l'autel. Dans le temps des troubles révolutionnaires, l'abbé Fiard refusa de prêter le serment dit "civique"; et, en 1793, il fut déporté avec d'autres prêtres malheureux. Ayant échappé aux maladies qui firent périr, à Rochefort, un grand nombre de ses compagnons d'infortune, il revint en France en 1795. Selon lui, la révolution n'était que l'effet de l'enfer, et huit cent mille

Parisiens étaient possédés, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet : en voici les titres : | *Lettres philosophiques sur la magie*, 1801, in-8°; | *la France trompée par les magiciens et les démonolâtres du* XVIII[e] *siècle*, 1803, in-8°; | *Le Secrétaire d'état*, brochure in-8°, 1815. On attribue aussi à l'abbé Fiard : | *Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules, dévoilé par un homme du monde*, 1815, in-8°. M. Deleuze a cru réfuter cet ouvrage dans ses "Annales du magnétisme animal". (On peut également voir les "Annales politiques, morales et littéraires", du 17 décembre 1815.) En 1797, l'abbé Fiard soumit à La Harpe une partie de son travail, par lequel il voulait prouver "l'origine diabolique et magique de la révolution". La Harpe se borna à lui répondre, en ricanant, « que les révolutionnaires ne pouvaient être d'aussi grands sorciers, parce qu'ils ne croyaient ni en Dieu ni au diable. » Après sa rentrée en France, l'abbé Fiard, respecté pour ses vertus et ses infortunes, menait à Dijon une vie fort retirée; il se promenait toujours seul.

FICHARD (Jean), jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut le 7 juin 1581, à 70 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. On a de lui : | *Onomasticon philosophico-medico-synonymicum*, 1574, in-8°; | *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; | *De cautelis*, 1577, in-fol.; | *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°; | *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, etc.

* FICHET (Alexandre), célèbre jésuite, né en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève, mort à Chambéry le 30 mars 1659, enseigna à Lyon les humanités pendant sept ans, et la philosophie avec les mathématiques pendant quatre. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nîmes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le père Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : | *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du "Corpus poetarum". Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4°. | *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur. | La *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4°; | la *Vie de saint Bernard de Menthon*; | *Arcana studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8°, réimprimé à la suite du "Prodromus historiæ litterariæ" de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences : c'est le

commencement d'une encyclopédie raisonnable. | Le *Triomphe du saint-siége contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640. Il mourut à Chambéry, le 30 mars 1659.

* FICHTÉ (Jean-Théophile), philosophe allemand, né le 19 mai 1762, en Lusace, dans le village de Rammenau, où son père avait une fabrique de rubans et faisait un petit commerce de mercerie, aurait vu son éducation négligée sans un riche propriétaire des environs, qui, lui ayant reconnu quelques dispositions pour l'étude, le fit entrer dans une école. Né avec un caractère vif, indépendant, Fichté s'échappa de l'école, et fut trouvé assis sur les bords de la Saale, les yeux fixés sur une carte géographique, dans laquelle il cherchait la route de l'Amérique. Il se rendit à Wittemberg, ensuite à Leipsick, et assista par intervalles aux leçons des professeurs de ces universités. Privé de toute ressource, il fut obligé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur prussien. Son séjour à Kœnigsberg lui fournit l'occasion d'avoir des entretiens avec le fameux Kant. Le résultat de ces entretiens fut un écrit que Fichté publia sous le titre de | *Essai critique de toutes les révélations*, 1792. Comme il n'y avait pas mis son nom, on attribua cet ouvrage à Kant; mais le véritable auteur se fit ensuite connaître. Jusqu'alors il avait toujours continué son état de précepteur, en changeant souvent d'élèves. Ayant reçu 50 ducats d'un magistrat de Varsovie, chez lequel il était entré en cette qualité, et avec lequel il n'avait pu s'arranger, Fichté voyagea avec cette légère somme en Allemagne et en Suisse. Il se maria, à Zurich, avec une nièce du célèbre Klopstock, et, dans la même année, il publia, | ses *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française* et *sur la légitimité*, 1793. Cet écrit fit une grande sensation en Allemagne; mais il lui attira beaucoup de critiques, à cause d'une espèce de paradoxe dangereux qu'il y soutenait, en prétendant que tout contrat "synallagmatique" pouvait être résilié par la seule volonté d'une des parties. Dans cet ouvrage, l'auteur se montre ennemi déclaré des juifs, qu'il voudrait, dit-il, exterminer jusqu'au dernier. Peu de temps après il remplaça, dans la chaire de philosophie d'Iéna, Reinhold, premier disciple de Kant, un peu moins abstrait et moins inintelligible que son maître. Fichté débuta, dans cette université, par un programme où il tâcha de donner une idée précise de la "doctrine de la science", ouvrage qu'il reproduisit ensuite sous différents titres. Il se présente ici, et sur ce sujet, trois sortes de théories, savoir : la théorie de Kant, qui part d'une analyse de l'entendement, de la raison pratique et du jugement; celle de Reinhold, qui prenait pour base le fait primitif de la conscience, et qui, suivant Fichté, s'était élevé au-dessus de Kant; mais la théorie de Fichté va bien au-delà. En développant son système de "l'idéalisme transcendantal", il part de l'action de la pensée qui se replie sur elle-même, et offre ainsi l'idée d'une pensée qui réagit aussi sur elle-même, et sur l'idée du "moi" équivalent de l'une et de l'autre. Le "moi" alors

se pose lui-même, et ici commence l'existence du moi "intelligent" et du moi "existant". Ce "moi" absolu, libre ou sujet, forme la "conscience", et suppose un objet ou un "non moi". Fichté fait ainsi de l'activité de l'âme l'univers entier, et (selon lui), tout ce qui peut-être conçu ou imaginé vient d'elle. Il regarde, en outre, le premier "moi" comme durable, et le second comme passager. Le premier a la puissance de créer ou de "rayonner" en lui-même l'image de l'univers, et il ne considère le monde extérieur que comme une borne de notre existence; borne sur laquelle notre pensée travaille. Cette borne est créée par l'âme, dont l'activité constante s'exerce sur son œuvre propre. On peut aisément conclure de là que Kant, Reinhold, Fichté, à force d'innovations, de contradictions, de définitions, n'ont fait que bâtir de nouveaux dédales où la raison humaine la plus subtile chercherait en vain un fil pour se guider. Les leçons que Fichté donna en 1794, dans l'université d'Iéna, roulaient sur la *Destination de l'homme de lettres*. Deux ans après il publia : *Bases du droit de la nature*, 1796, qui précédèrent le *Système de morale*, 1798. Ce livre est rempli d'assertions paradoxales. Fichté rédigeait, de concert avec Niethammer, un "Journal philosophique", dans lequel, et tout en voulant établir les bases de la religion, il prétendait que Dieu lui-même n'était que l'ordre moral de l'univers; il ajoutait : « Le "moi", en cherchant à remplir ses devoirs, aspire à un ordre moral de l'univers; par là il se rapproche de Dieu, et il a la vie qui vient de Dieu. Remercier Dieu comme substance qui ne peut se représenter que dans le temps et dans l'espace serait idolâtrie. » Cette question fut, non sans fondement, jugée hérétique, et les autorités firent confisquer l'ouvrage dans toute la Saxe. L'auteur écrivit un *Appel au public* pour se disculper de l'accusation d'athéisme, et toutes les plumes savantes de l'Allemagne furent alors en mouvement; heureusement les apologistes de l'ouvrage de Fichté furent en petit nombre. Accablé de toutes parts, il renonça, dans la même année, à sa place, et se rendit à Berlin; il y donna des leçons particulières, et publia plusieurs écrits. L'un d'eux, entre autres, rappela le génie paradoxal de Fichté. Il était relatif à la politique, et tous les politiques se déchaînèrent contre lui. Fichté avait à craindre un autre rival plus redoutable, c'était Schelling. Ce philosophe, qui avait été d'abord un des panégyristes de la "doctrine de la science", s'étant créé une autre espèce d'idéologie; il terrassa Fichté par son ouvrage de "Bruno", où il établit victorieusement la puissance du panthéisme contre le système de l'identité absolue de Fichté. Ensuite, et dans son "Exposition du vrai rapport de la philosophie naturelle à la doctrine de Fichté" (1806), il lui reproche, avec justice, de donner tout, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et de n'avoir pas la moindre idée de l'énergie de la vie dynamique. Fichté rétablit cependant sa réputation à Erlang, par ses deux beaux *Discours* : | *sur l'État de l'homme de lettres;* et | *sur ses Travaux dans l'empire de la liberté*. Dans la même année (1806), il publia un cours sous le titre

de | *Guide de la vie bienheureuse*, ou *Doctrine religieuse présentée dans un cours public*. Cet ouvrage éclaircit en partie ce qu'il y avait de trop obscur dans sa doctrine, ou, pour mieux dire, il la purifia. Soit que Fichté eût mieux réfléchi, soit que les reproches de Schelling eussent produit quelque modification dans ses idées, ce livre, écrit avec onction, semble dicté par un sentiment pur de la religion, et offre des idées sublimes, notamment sur l'Evangile de saint Jean. Il y rectifie les propositions que, huit années auparavant, on avait jugées comme hérétiques. Lors de l'entrée des Français à Berlin (en 1806), il s'enfuit à Kœnisberg, puis à Riga, et revint, après la paix, dans la première de ces villes. Le savant Humboldt lui fit obtenir la place de recteur et de professeur de philosophie dans l'université de Berlin, nouvellement fondée. Depuis long-temps Fichté était tourmenté par des rhumatismes; lorsqu'il commençait à se trouver mieux, sa femme, qui, pendant la guerre, s'était consacrée au soin des malades abandonnés, ayant contracté une fièvre putride, la communiqua à son mari; elle en guérit, mais Fichté y succomba le 27 janvier 1814. On trouve des pensées profondes dans plusieurs de ses ouvrages. Les derniers sont les plus estimés, parce qu'ils rectifient des propositions hasardées et entachées d'athéisme. Fichté est regardé par les Allemands comme un de leurs meilleurs philosophes. Au fond, ses écrits sont de l'idéologie : étude stérile, travail de la pensée sur la pensée, qui ne saurait produire, comme le comte de Maistre disait très-bien. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont : | *La liberté de penser, réclamée des souverains de l'Europe*, 1794, in-8°; | *Nouvel Essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, in-8°; | *La Destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8°; | *Vie et Opinions singulières de Nicolaï*, publiées par Schlegel, Tubingen, 1801, in-8°; | *Matériaux pour les traits caractéristiques des temps actuels*, Berlin, 1806, in-8°; | *la Doctrine de la science, exposée dans toute son étendue*, 1807, in-8°, etc. Fichté a fait aussi plusieurs *Traductions* en vers allemands; mais il n'était pas né poète. C'était d'ailleurs un homme estimable et de bonnes mœurs.

* FICHTEL (Jean Ehrenreich), naturaliste hongrois, né en 1732, à Presbourg, mort le 14 février 1795, abandonna la jurisprudence pour une place d'actuaire dans le directoire de la nation saxonne. Ce directoire ayant été supprimé, Fichtel se rendit à Vienne, où il fut d'abord employé dans la chambre des comptes. On l'envoya ensuite en Transylvanie pour occuper une place de chef de bureau à la trésorerie. En 1785, il devint directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787 conseiller du gouvernement de la même province. Les différents voyages qu'il fut obligé de faire pour remplir ses fonctions le mirent à même de satisfaire son goût pour l'histoire naturelle. Son cabinet de minéralogie passait pour le plus riche qui fût dans les états autrichiens. On lui doit : | *Mémoire sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 parties in-4°; | *Observations minéralogiques sur les monts Car-*

paths, Vienne, 1791, 2 part. in-8°. | *Mémoires minéralogiques*, Vienne, 1794, in-8°; | *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit [le 19 octobre 1433]. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples; car, quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. [Laurent de Médicis, dit « le magnifique », lui donna le rectorat de deux églises de Florence, et ensuite un canonicat dans la cathédrale]. Il dut à la libéralité de Médicis des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait avec des amis choisis qui philosophaient et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature était trop faible chez lui pour qu'elle ne succombât point malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol. On y voit des *Traductions* d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, de la tradition primitive, ou des notions que les juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi | des *Ecrits* de physique, | de métaphysique, de morale, | des *Lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, | ainsi que son Edition de la *Philosophie* platonicienne, imprimée à Florence, in-fol., 1482. Son livre *De religione christiana*, 1474, eut plus de huit éditions, et deux à Paris, 1510-1578. Ses ouvrages, sans compter les *Sermons*, parmi lesquels on trouve *De divinatione quæ fit per astra*, 1580, qui prouve ses tristes illusions, sont au nombre de quinze. Ficino eut pour élèves les savants les plus illustres, comme Accolti, Calverino, Cavalcanti, Ange Politien; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célébra dans ses vers.

* FICORONI (François), antiquaire italien, né dans les environs de Rome, en 1664, mort dans cette ville en 1747, âgé de 83 ans, fut membre associé de l'académie des inscriptions, de la société royale de Londres, etc., et fonda la société « degl' inculti » à Rome. On lui doit un grand nombre d'ouvrages en italien, qui prouvent son érudition. Les principaux sont: | *Osservazioni sopra l'antichità di Roma descritte nel diario italico publicato dal P. Bernard Montfaucon*, 1709, in-4°, ouvrage curieux et estimé. | *Itali ed altri instrumenti lusorii degliantichi Romani,* Rome, 1734, in-4°, fig., curieux et peu commun; | *Le maschere sceniche e le figure comiche d'antichi Romani*, Rome, 1736 et 1748, in-4°, fig., traduit en latin sous ce titre: *De*

larvis scenicis, en 1750 ou 1754, in-4°, fig.; | *I piombi antichi*, 1740, in-4°, fig., rare et estimé. Il a été traduit en latin. | *I vestigj e rarità di Roma antica, ricercate e spiegate*, 1744, grand in-4°; | *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, 1757, in-4°, fig., publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli.

* FICQUET (Etienne), graveur, né à Paris, en 1731, mort en 1794, excellait à peindre les portraits en petit. On lui doit ceux des personnages les plus célèbres de France, qui forment une suite connue sous la dénomination de *Collection Ficquet*. Elle se compose des portraits suivants : *Madame de Maintenon*, *Molière*, *Voltaire*, *Montaigne*, *Regnard*, *J.-B. Rousseau*, *Fénelon*, *Descartes*, *J.-J. Rousseau*, *Lamothe-le-Vayer*, *Crébillon*, *Corneille*, *Eisen*, *Vadé*, *Chenevière*, et deux différents portraits de *La Fontaine*. Il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, qui devait faire partie de cette collection ; on en rencontre quelques épreuves. On a encore de lui plusieurs autres très-petits portraits tels que ceux de *Cicéron*, *Newton*, *Louis XV*, etc. Celui de *Madame de Maintenon* est regardé comme un chef-d'œuvre. Fiquet était d'un caractère original; il travaillait peu lorsqu'il n'était pas pressé par le besoin ; aussi mourut-il dans un état voisin de l'indigence, en 1794.

* FIDATA, ou de Cassia (Simon), Augustin, fut le fondateur des religieuses de son ordre à Florence, où il mourut en 1348. Ses principaux ouvrages sont : | *De gestis Domini Salvatoris*, en 15 livres ; | *De beatâ Virgine*, etc.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmamby, dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, ou il mourut en 1725. Il est auteur | d'un *Corps de Théologie*, 1728-1730, 2 vol. in-fol. ; | de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-fol; | d'un *Traité de Morale*, 1724, in-8°; d'une *Lettre sur l'Iliade d'Homère*, 1714, in-12.

FIDÈLE (Saint), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes, curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau; mais, redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidèle, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons; le missionnaire s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, et qui donnait un juste espoir de voir rentrer dans le sein de l'Église tout ce qui restait d'hérétiques chez cette nation ; mais quelques-uns d'entre eux, plus attachés à l'erreur, et par là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche et la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le P. Fidèle s'étant présenté pour les instruire,

ils se jetèrent tumultueusement sur lui, et le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

*FIDELE (Benoît), du tiers ordre de St-François, mort en 1647. On a de lui : | *Speculazioni morali sopra il SS. Sacramento dell' Eucaristia;* | *Sacri panegirici de' Santi;* | *Quaresimale*, etc.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio, son tuteur, lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci, plus heureux, le réduisit à s'enfermer, avec sa femme et les seigneurs de son parti, dans un palais où il fit mettre le feu.

FIELDING (Henri), [romancier anglais,] fils d'un lieutenant général, vit le jour [à Sharpham-Park] dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, dès l'âge de vingt ans, il s'abandonna tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A trente ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte, qui l'assaillit tout à coup, l'obligea d'abandonner cette carrière, à laquelle il était d'ailleurs peu propre. [Après la mort de sa femme, qu'il aimait beaucoup, il se vit contraint d'accepter l'emploi de juge de paix dans le comté de Middlesex. Il subsistait de cet emploi et des secours de lord Lyttelton, son protecteur, lorsqu'] une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelques temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé, et il mourut à Lisbonne en octobre 1754. [La factorie anglaise établie dans cette ville érigea un monument à Fielding, stimulée qu'elle fut par le chevalier de Meyronnet, consul français, qui avait proposé de le faire élever lui-même. La plupart des romans de Fielding sont traduits en français: | *Tom Jones*, en 4 vol. [La Harpe regardait, sans raison, cet ouvrage comme le premier roman du monde]; | *Amélie*, en 3 vol.; | les *Aventures de Josef d'Andrews*, 2 vol.; | *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; | *Voyage dans l'autre monde*, in-12. Les *Comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux. Quant à ses romans, on y trouve des sentiments touchants; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. *Tom Jones* a été réduit de 6 vol. en 4; encore il y en a 3 de trop. Fielding donna pendant quelques mois un *Journal de* prétendue *morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations pensées à la hâte dans les rues, et écrites sur la borne comme faisait Rivarol, maladroitement cousues à des lieux communs satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs. [Fielding avait une sœur, romancière comme lui.]

FIENNE (Robert DE), vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais, le roi Charles V voulant gratifier du Guesclin de cette charge, de

Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS (Jean), médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité curieux : *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8°.

FIENUS (Thomas), fils du précédent, né à Anvers, en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très-savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire naturelle et de la chirurgie. On a de lui : | *De viribus imaginationis*, in-8°; | *De formatione et de animatione fœtus*, in-8°; | *Apologia pro libro præced.*, in-8°, 1629; | *De cauteriis*, in-8°, dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4°; | *Libri chirurgici*, 1649, in-4°; | et d'autres livres bien reçus dans leur temps.

FIESQUE (Jean-Louis DE), comte de Lavagne, d'une des quatre grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître [pour son propre compte. Il s'attacha, en le trompant, Jean Varvina, républicain farouche, et en tira de grosses sommes. En même temps, Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et ennemi des Doria, lui fit présent de quatre galères, et mit 2000 hommes à sa disposition pour l'aider dans son entreprise]. A l'entrée de la nuit du 2 janvier 1547, les conjurés commencèrent à exécuter leur projet. Il s'étaient déjà rendus maîtres de la darsène, lieu où étaient les galères, lorsque, la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère se trouvant trop étroite, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la 5e génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'"Histoire" de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai-Sainte-Geneviève, 1639, in-8°. [Schiller a donné sur ce sujet une tragédie, qui a été imitée par Ancelot, et jouée à l'Odéon en 1825, et aux Français en 1826.]

FIEUBET (Gaspard DE), seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse, [où il était né en 1626,] ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois, en 1694, à 68 ans. Il a laissé quelques petites *Pièces de poésie*, répan-

dues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, à cause de la délicatesse, de la légèreté et du naturel qui y règnent. [Selon Voltaire, c'était un des esprits les plus polis de son siècle.] Sa fable surtout, intitulée *Ulysse et les Sirènes*, est très-estimée.

FIEUX (Jacques DE), entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle en cette église, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence, lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il le méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans les Vosges, où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'hommes. De Fieux avait une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679 un *Ecrit sur l'usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentiments de la plus tendre piété qui avait présidé à tous ses travaux.

FIÈVRE, déesse adorée par les Romains, particulièrement dans les provinces où les fièvres étaient fréquentes et dangereuses. On lui dressait des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow dans la Transylvanie:

FEBRI DIVÆ,
FEBRI SANCTÆ,
FEBRI MAGNÆ.

*FIGARI (Jacques-Marie), religieux augustin au XVIIe siècle, docteur en théologie, tenta vainement d'introduire des réformes dans l'orthographe italienne, et composa un ouvrage intitulé *Trattato massimo delle venete lagune*, Venise, 1714, in-4°.

*FIGLIUCCI (Félix), dominicain du XVIe siècle, né à Sienne, mourut vers 1590 dans le couvent de Saint-Marc à Florence, où il s'était retiré après avoir publié différents écrits. Ce sont: | *Il Fedro.... tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8°; | *Delle divine lettere del gran Marsilio Ficino, tradotte in lingua toscana*, Venise, 1546 et 1548, in-8°; | *le XI Filippiche di Demosthene*, etc., Rome, 1550, in-8°; | *Di Felice Figliucci Senese, della filosofia morale libri dieci*, etc..., Rome, 1551, in-4°; | *il Catechismo, cioè instruzione, secondo il decreto di Trento*, etc., Rome, 1566, in-8°; | *Della politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotile*, etc., Venise, 1583, in-4°.

*FIGON (Louis), prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, né près de Marseille en 1745, professa successivement la théologie à Nîmes et à Marseille. Ayant quitté la France lors de la constitution civile du clergé, il y rentra sous le directoire, desservit l'église des missions jusqu'au concordat de 1802, et obtint à cette époque la cure d'Aubagne, où il mourut le 9 juillet 1824. Ce pieux ecclésiastique est auteur d'un opuscule intitulé: l'*Encyclique de Benoît XIV* Vix pervenit *ex-*

pliquée par les tribunaux de Rome, par un curé, ancien professeur de théologie, Marseille et Paris, 1822, in-8° : il démontre dans cet écrit, qui n'est qu'un extrait de ses cahiers de théologie, que l'encyclique n'est pas contraire au prêt à intérêt.

* FIGUEIRA (Louis), jésuite portugais, chef des missions du Maranon (Brésil), périt massacré avec 13 de ses compagnons par les Arouans, peuplade sauvage à l'embouchure du fleuve des Amazones, l'an 1643. On a de ce missionnaire, en portugais, une *Grammaire de la langue brésilienne*, Lisbonne, in-12.

* FIGUEIREDO (Antoine Pereira de), portugais, né à Macao, le 14 février 1725, fit ses études chez les jésuites, et embrassa ensuite la vie monastique dans la congrégation des PP. de l'Oratoire du Saint-Esprit de Lisbonne. Ennemi des jésuites, il leur donna des preuves de sa haine lors de la fameuse conspiration tramée contre le roi de Portugal Joseph Ier, et dans laquelle on voulut impliquer le P. Malagrida, jésuite. Il les ménagea encore moins dans son livre *Rerum lusitanarum*. Ayant professé dans son ordre la grammaire, la rhétorique, la théologie, il se préparait à publier d'autres ouvrages, lorsque des différends s'élevèrent entre les cours de Rome et de Portugal. Dans le commencement, Figueiredo se déclara pour le saint-siége; mais, soit qu'il craignît la colère de la cour, soit qu'il voulût mériter ses faveurs, il se rangea de son parti, publia bientôt après, et défendit, les fameuses *thèses* du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Son *Essai théologique*, qui parut presque aussitôt, fut consacré à la même cause. Un tel zèle fit que le ministre Pombal le nomma à des emplois importants ; ce fut alors qu'obligé de vivre dans le monde, il porta l'oubli des convenances jusqu'à quitter l'habit religieux , ce qui le fit regarder désormais comme un homme vendu à l'ambition du marquis de Pombal. Il rendit publique sa servilité dans un ouvrage intitulé : *Prières et vœux de la nation portugaise à l'ange de la garde du marquis de Pombal*, Lisbonne, 1775. Une telle adulation devait exciter contre lui de sévères critiques. Il conserva ses places après la mort du ministre, et fut nommé en 1792 doyen de l'académie royale, dont il était membre. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 14 août 1797, âgé de 72 ans. Ayant témoigné pendant sa courte maladie le désir de mourir sous l'habit religieux qu'il avait porté, les pères oratoriens lui accordèrent cette grâce ; il expira trois heures après en avoir été revêtu. Figueiredo avait des talents et une vaste érudition ; mais on ne saurait lui pardonner d'avoir oublié ses premiers vœux, et de s'être prostitué aux vues d'un ministre ambitieux. Il a beaucoup écrit. Voici ses principaux ouvrages : | *Rerum lusitanarum ephemerides ab olisipponensi terræ motu ad jesuitarum expulsionem*, 1761, in-4° ; | *Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-fol. On réimprima ces *Thèses* dans la "Collectio thesium in diversis universitatibus, etc.", Paris, 1768, in-8°; Leipsick, 1774. Figueiredo publia aussi en

portugais deux autres ouvrages sur le même sujet; | *Compendio das epocas*, etc., *Abrégé des faits les plus remarquables de l'histoire générale*, 1782, in-8°; | *Elogios*, etc., *Eloges des rois de Portugal, en latin et en portugais, avec des notes historiques et critiques*, 1785, in-4°; | *la Sainte Bible, traduite en portugais, d'après la Vulgate*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778, 1790, 2 vol. in-8°. Une 4e édition fut commencée en 1794, avec le texte latin et des corrections. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Figueiredo.

FIGUEROA (François DE), un des poètes classiques de l'Espagne, naquit à Alcala-de-Henarès, vers l'an 1540. L'harmonie, l'élégance de ses vers, et la pureté de son style, lui méritèrent le surnom de "divin". Près de son heure dernière, poussé par un sentiment religieux, il exigea qu'on brûlât devant lui ses *Poésies*. On parvint cependant à en sauver quelques-unes, et on les imprima avec le titre de *Obras de Figueroa*, Lisbonne, 1626, in-8°. Il mourut en 1619.

* FIGUEROA (Christophe SUAREZ DE), littérateur espagnol, vit le jour à Valladolid, en 1586. Il suivit d'abord le barreau, qu'il abandonna pour cultiver les belles-lettres. On a de lui : | *Espejo de juventud*, ou *Miroir de la jeunesse*, Madrid, 1607; | *La constante Amaryllis*, Valence, 1609, traduite en français par Lancelot, Lyon, 1614, in-8°; | *Espana defendida*, poème héroïque, Madrid, 1612, in-8°; | *Historia*, etc., ou *Histoire de tout ce que firent et dirent les pères de la compagnie de Jésus, pour la propagation de l'Evangile*, Madrid, 1614. On trouve dans cet ouvrage des notices assez curieuses sur les pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608, etc. Figueroa mourut en 1650.

* FILAMONDO (Raphaël-Marie), né à Naples, dans la 2e moitié du XVIIe siècle, embrassa l'ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie "della Sanità". Son application à la théologie le rendit capable de professer cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature. Ses talents le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque Casanata, en 1705. Le pape Clément II le nomma à l'évêché de Suessa dans la terre de Labour. Il mourut en 1716, après avoir gouverné avec sagesse. On connaît de ce prélat : | *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 parties, in-fol. Il y en a des exemplaires qui portent la date de 1714. C'est l'histoire des célèbres capitaines du royaume de Naples. Elle est ornée de 56 portraits. | *Ragguaglio del viaggio fatto da' padri dell' ordine de' Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno* 1662, *con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia e Persia*, Naples, 1695, in-8°; | *Theorhetoricæ idea, ex divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta*, Naples, 1700, 2 vol. in-4° : c'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire.

FILANGIERI (Gaëtan), publiciste, gentilhomme de la chambre

du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, mort à Naples, le 21 juillet 1788, [à l'âge de 36 ans], est auteur de *La Science de la législation*, en italien, dont on a donné une traduction française, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près, qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? Ne comprendra-t-on jamais combien il est dangereux dans un état de souffrir que des hommes sans mission, souvent sans talent et sans lumières, déclament à tort et à travers contre les usages reçus, contre les anciens établissements, frondent ce qu'il y a de plus respectable, foulent aux pieds tous les principes, sous le spécieux prétexte de s'élever contre les abus, et de détruire les préjugés? Le public, toujours avide de nouveautés, toujours disposé à confondre la témérité et l'audace avec le génie, toujours dupe de l'emphase et des promesses des charlatans, se persuade aisément que des hommes qui jugent et qui condamnent avec tant de hardiesse, ont des vues supérieures, et que nos ancêtres n'avaient pas le sens commun; il se pénètre des idées et des maximes de ces réformateurs, d'autant plus flatteuses qu'elles paraissent neuves; et quel mal n'en résulte-t-il pas pour la nation? En 1788, il parut à Paris 3 autres volumes de *la Science de la législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7[e] et 8[e] volumes, publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'il y a lieu de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvements de la révolution. [L'ouvrage de Gaëtan est une imitation des "Principes d'une science nouvelle", de Vico, chef de l'École de philosophie politique établie à Naples. Vico avait été maître de Filangieri. Dans son second livre, ayant proposé de supprimer les propriétés ecclésiastiques, tout en disant qu'il parlerait dans le cinquième, des abus du pouvoir du pape, son ouvrage fut mis à l'index le 6 décembre 1784. Il faut avouer pourtant qu'il s'y trouve des professions de foi religieuses qui passeraient aujourd'hui pour du fanatisme. Le but secret de l'auteur était de refaire

l'"Esprit des lois". *La Science de la législation* fut traduite en français par Gallois, Paris, 1789-1791, 7 vol. in-8°. Il y a deux traductions en allemand, et une en espagnol par l'avocat Jacques Rabio, Madrid, 1797.]

* FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, membre des académies d'Arras, de Lyon, de Toulouse, de Marseille, né à Warwick-Sund, en Flandres, vers 1736, embrassa la carrière ecclésiastique; mais il paraît qu'il y renonça dans la suite. L'"Émile" de Rousseau fit une telle impression sur son âme, que, sans approuver ce qu'il y avait d'abstrait et de paradoxal dans ce livre, il conçut le projet de perfectionner le système d'éducation qu'on suivait alors. Il eut pour collaborateur un ancien magistrat, nommé Rose, et tous deux composèrent un ouvrage dont le succès fit admettre ces deux auteurs à l'académie d'Arras. Un des plus grands plaisirs de Filassier était la vie simple des champs, où il vérifiait plusieurs expériences d'agriculture. Car il est remarquable que la plupart des philosophes du XVIIIe siècle avaient le goût de la nature et des sciences matérielles. Le même goût le porta ensuite à accepter la direction de la pépinière de Clamart, près Paris. Occupé de ses travaux champêtres, il ne prit aucune part active aux premiers événements de la révolution; mais, les habitants du Bourg-la-Reine l'ayant nommé presque malgré lui leur procureur-syndic, cette place le fit élire député à l'assemblée législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Dénoncé après le 10 août, il parvint à se justifier, et fut alors juge de paix. Filassier, fort heureusement pour lui, n'était pas à la hauteur de la révolution; aussi fut-il destitué de son emploi. Il reprit les occupations paisibles de la campagne, et mourut à Clamart en 1806, âgé d'environ 70 ans. Il laissa les ouvrages suivants: | *Dictionnaire historique d'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit en allemand et continué par F.-L. Brume, Berlin, 1788-1792, 5 vol. in-8°; | *Eraste*, ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage estimable, souvent réimprimé, et porté à 2 vol. in-8°, contient un bon abrégé d'histoire, de géographie et autres notions élémentaires en forme d'entretiens familiers entre Eraste et son élève. | *Éloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°; | *Culture de la grosse asperge dite de Hollande*, etc., Paris, 1783, in-12; | *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est utile à ceux qui s'occupent de la culture des jardins.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournay dans le XVIe siècle, dont nous avons une espèce de *Chronique*, que les curieux de tout ce qui concerne l'histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *La Toison d'Or*, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILCHIUS [ou FILCHINS] (Benoît), né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme et attaché à la secte puritaine, Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans. il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer

dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser dans cette même ville l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie, en 1559, dans le dessein d'y établir la vraie religion : mais les hérétiques, ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elizabeth, qui le retint dans une étroite prison pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là jusqu'à sa mort, le P. Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété, à ses lumières, tels que : | *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort : il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs. | *Soliloquium pium et grave*, dans lequel il expose les motifs de sa conversion (1602); | *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, etc., Viterbe, 1608; | *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Église. (*Voy.* la "Relation de la conversion de M. Jean Thayer", 4e édition, Liége, 1789, page 18, et le "Journal historique et littéraire", 1er fevrier 1789, page 174.)

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, mourut [dans un âge très-avancé] à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il avait composé sur des matières ecclésiastiques et profanes plusieurs ouvrages remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8°; | un autre *du Carême*; | *de l'Origine des paroisses*; | des *Traités de la Confession auriculaire*, *de l'Idolâtrie* et *de l'Origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre de [*Opera varia*, Paris, 1614, 2 v. in-8°, et] *Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8°.

* FILHOL, graveur, publia, en 1801, le *Prospectus* d'un cours historique et élémentaire de peinture, ou *Galerie complète du Muséum central de France*, accompagné d'un texte descriptif et raisonné. Cette tâche était bien capable de l'effrayer; mais la beauté et l'utilité de l'entreprise animèrent son courage : le public accueillit favorablement son travail et celui des artistes qui l'ont très-heureusement secondé. En 1812, il était presque arrivé à la centième livraison de sa précieuse collection, lorsque la mort l'en-

leva aux arts. La veuve de ce graveur continua cette publication, et les livraisons publiées jusqu'à ce jour forment 10 volumes grand in-8°, qui renferment les plus beaux tableaux et les plus belles statues de notre magnifique Muséum. Leur prix est de 1440 francs, papier vélin, et 960 francs seulement en papier fin. Cette dépense est légère, en comparaison de ce que coûtent les 4 volumes grand in-fol. du Musée de Robillard et Laurent, leur prix étant de 3840 fr., et de 7680 fr., fig. avant la lettre.

* FILICAIA (Louis DE), capucin florentin au xe siècle, a laissé les ouvrages suivants, | *la Vita del nostro Salvatore G.-C.*, etc., Venise, 1548, in-4°; | *gli Atti degli apostoli secondo san Luca*, ibid., 1549, in-fol. Ces deux ouvrages sont en vers.

FILICAIA, ou FILICAJA (Vincent DE), poète italien, sénateur de Florence sa patrie, né [le 30 décembre] 1642, et mort en 1707, fut membre de l'académie de "la Crusca" et de celle des "Arcades". Ses *Poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien; et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. (*Voy.* l'"Eloge" de ce poète dans les "Vies des Arcades" de Crescimbeni.) [Ses meilleures *Poésies* sont les six *Odes* qu'il composa sur la délivrance de Vienne, assiégée par les Turcs. La première célèbre la victoire de l'armée chrétienne; il adressa la seconde à l'empereur Léopold Ier; la troisième à Jean Sobieski, roi de Pologne, et libérateur de Vienne; la quatrième à Charles V, duc de Lorraine, qui eut une si grande part à cette victoire; la cinquième est consacrée au Dieu des batailles; et il chante, dans la sixième, l'entière défaite des mahométans. Filicaia vivait sous Cosme III.]

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est l'auteur d'un voyage plein d'onction, intitulé : *Sentiments chrétiens propres aux personnes infirmes*, in-12 : ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture et des Pères. Le P. Bouhours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit, [conseiller], avocat du roi à Poitiers, mort en 1682, à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers, touchant la nouvelle doctrine des jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621 pour délibérer sur les moyens de renverser la religion, et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé, en 1756, *La réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12, ouvrage auquel on a opposé : "La Vérité et

l'Innocence victorieuse de la Calomnie, ou huit lettres sur le projet de Bourgfontaine", 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que les "Provinciales" avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (*voy.* ce nom), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux "Huit lettres". La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8°. La postérité, ayant sous les yeux les événements qui lui sont réservés, jugera peut-être mieux que nous si ce projet a existé ou non. Peu d'années après, on vit le jansénisme, intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la désolation dans l'église de France. Je suis loin de garantir toutes les conjectures, combinaisons et rapprochements de l'auteur. Quoique l'ensemble présente un tableau frappant, et que les événements ne soient pas trop propres à lui concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que l'auteur a trop légèrement désigné quelques coopérateurs de cette œuvre, d'abord si mystérieuse, et aujourd'hui si manifeste dans ses effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que des démarches ou écrits inconsidérés, ne suffisent pas pour accuser ces intentions, surtout dans un temps où le véritable esprit de la secte était peu connu, et où les gens de bien ont pu être les dupes des apparences. (*Voy.* ARNAULD Henri.) Quant aux six principaux acteurs dont il est question dans le projet, nous en abandonnons le jugement à ceux qui auront combiné sans prévention leurs ouvrages et leur conduite, avec la tâche respective que la *Relation* de Filleau leur attribue. (*Voy.* JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) On a encore de Filleau: | *les Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol; | *les Preuves historiques de la Vie de sainte Radegonde*; | *un Traité de l'université de Poitiers*.

FILLIUCIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1586, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du Saint-Office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1633, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

FILMER, célèbre publiciste et homme d'état anglais, mort en 1688, publia deux ouvrages du premier ordre: | *le Patriarche*; | *l'Anarchie d'une monarchie limitée*; dont la méthode et la logique eurent un succès si extraordinaire que le fameux Sidney en composa son "Traité du gouvernement républicain" que pour les réfuter.

*FINCH (Robert), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome le 16 septembre 1830, servit quelque temps dans l'armée, qu'il quitta pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre et prédi-

cateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. On l'employa dans plusieurs missions diplomatiques; mais aux affaires politiques il préféra la science, voyagea en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse, et se fixa à Rome. Finch avait fait plusieurs *Traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour les publier, et entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. C'était l'un des collaborateurs de la "Revue encyclopédique".

FINÉ (Oronce), né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, [fut du nombre des protestants et des écoliers de l'université qui refusèrent de recevoir le concordat qu'y avait envoyé François Ier en 1517. Tous furent incarcérés. Finé ne recouvra sa liberté qu'en 1524; il] fut alors nommé pour professer les mathématiques au collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique: il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de géométrie, d'optique, de geographie et d'astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 1542 et 1550. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux-esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise: "Virescit vulnere virtus". [On peut consulter sur Oronce Finé les "Mémoires de Nicéron", tom. 38; celui de l'abbé Goutet sur le Collége royal, et Gui Allard, "Bibliothèque du Dauphiné".]

* FINESTRÈS Y MONSALVO (Joseph), jurisconsulte catalan, né à Barcelone, le 11 avril 1688, mort le 17 novembre 1770, enseigna le droit pendant plusieurs années à l'université de Cervera; s'occupa de rétablir l'éducation publique, qui avait été négligée pendant la guerre de la succession; donna de sages réglements qui furent adoptés, et fit venir des caractères grecs qui manquaient dans sa province, pour l'impression des ouvrages nécessaires à l'étude de cette langue, vraiment indispensable à tous ceux qui se consacrent aux lettres. On doit à Finestrès plusieurs ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du style: | *Exercitationes academicæ XII*, 1745, in-4°; | *Hermogeniani jurisconsulti juris*, etc., *commentarius*, 1757, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage contient un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans. | *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant, vel aliquando extiterunt*, *notis et observationibus illustratarum* 1760 in-4°, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains.

* FINOT, conventionnel, était huissier à l'époque de la révolution. Député de l'Yonne en 1792 à la convention, il vota la mort du roi, et fut quelque temps après l'un des vingt commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon. L'administration centrale de l'Yonne le choisit pour président en 1796, et il fut, quelque temps après, employé avec le titre de commissaire

du directoire dans son département. Il était resté depuis étranger aux affaires publiques, et il paraît que l'application de la loi de bannissement lui a été faite pour avoir signé l'acte additionnel.

* FIOCCO (André-Dominique), en latin " Floccus ", chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme auteur d'un traité : | *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, réimprimé en 1477 à Milan, petit in-4°, et traduit en italien par François Sansovino, Venise, 1547, in-8°.

*FIORDIBELLO (Antoine), littérateur et ecclésiastique italien, né à Modène vers 1510, mort en 1567, dans la même ville, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite du cardinal Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du cardinal Polus dans la mission dont ce dernier fut chargé, lors de l'avénement de la reine Marie sur le trône britannique. A son retour à Rome, Fiordibello, nommé par le pape évêque d'Avello, dans le royaume de Naples, se démit de cet évêché au bout de trois ans, pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. On a de lui | une très-bonne édition des "Lettres" de Sadolet, Lyon, 1550; | des *Discours latins*, imprimés à différentes époques; | un *Commentaire de Vita Jacobi Sadoleti*, | et des *Lettres* recueillies et publiées par l'abbé Costanzi, en 1 vol., avec la Vie de l'auteur. On conserve à la bibliothèque ambroisienne de Milan un manuscrit autographe de Fiordibello, sous ce titre : | *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificis conscribendis.*

*FIORENTINO (Augustin), camaldule, a écrit : | *Historiarum Camaldulensium libri* III ; | *Vita Ambrosii Camaldulensis generalis et interpretis græci*, etc.

*FIORENZO (Maur), religieux servite de Florence, qui vivait dans le XVIe siècle, a écrit : | *Annotazioni sopra la lezione della sfera del Sacrobosco*, etc.; | et *la Sfera volgare nuovamente tradotta con molte notande addizioni di geometria*, etc., Venise, 1537, in-4°.

FIRENZUOLA (Ange), [né à Florence le 28 septembre 1493,] poète et religieux de la congrégation de Vallombreuse, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de NANINI, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *OEuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, et celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa *Traduction* de "l'Ane d'or", Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques | *Capitoli* de lui, avec ceux de Berni. Il a aussi fait quelques comédies : | *I Lucidi*, Florence, 1549, in 8°; | *La Trinuzia*, 1551, in-8°. [La comédie de *la Trinuzia* a été réimprimée à Paris, 1818, par les soins de Biagioli, qui l'a enrichie de notes.] | Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16; et par Pierre de La Rivey, 1579, in-16. | Son *Discours* de la beauté des dames l'a été par J.

Pallet, Paris, 1578, in-8°. [Il publia en outre *Huit nouvelles* à la suite des *Entretiens galants*.]

*FIRMIAN (Léopold-Maximilien DE), archevêque de Vienne, né à Trente le 11 octobre 1766, eut pour père le comte de Firmian, ministre à Milan, et l'un des grands protecteurs de l'université de Pavie. Le comte de Firmian avait pris l'habitude de se rendre juge de l'orthodoxie des thèses de théologie, et de gourmander à cet égard les docteurs; il publia aussi des réglements pour les évêques, et il en adressa un en 1769, qui excita de vives réclamations. Son fils, d'abord évêque de Lavant en 1800, succéda en 1802 à Hohenwart sur le siége de Vienne. Après une longue maladie, il mourut à Vienne le 28 novembre 1831, emportant les regrets de tout son diocèse.— A la fin du dernier siècle, il y eut deux prélats du nom de FIRMIAN. Léopold-Ernest, évêque de Seccau, puis de Passau, qui fut cardinal en 1772, et qui mourut dans son diocèse le 13 mars 1783; et Virgile-Marie-Augustin, évêque de Lavant en Carinthie, puis prélat du chapitre de Saltzbourg, et sénieur de celui de Passau, qui mourut sur la fin de 1788. Ces deux évêques ont été accusés d'avoir été ennemis des jésuites, et par conséquent d'avoir adopté les idées opposées; il faut peut-être se défier des "Nouvelles ecclésiastiques" qui ont répandu ce bruit. Ils étaient frères du ministre du même nom, et par conséquent oncles de l'archevêque de Vienne.

FIRMICUS-MATERNUS (Julius), fit paraître, sous les enfants de Constantin, un excellent traité : | *De la fausseté des religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le "Minutius Felix", à Leyde, en 1672, in-8°, et en 1699, avec les notes de Jean Wouver. On lui attribue encore | *XIII livres d'astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-fol.; mais cette dernière production peut être d'un autre Julius FIRMICUS, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine d'erreurs.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rébaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *Lettre* à saint Cyprien, dans laquelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. (*Voyez* saint CYPRIEN.) Cependant, dans une dissertation du P. Marcellin Molkenburgh, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette *Lettre* est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le IVe siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids: les raisons détaillées dans cette dissertation sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le P. Pagi et Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le

deuxième concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques : le premier, évêque d'Amiens, et martyrisé au IIIe siècle; le second, évêque de la même ville, au IVe siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourments, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque et d'une force surprenante. On l'appelait "le Cyclope". On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il avait avec les Sarrasins et les Indiens, lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, était né en Syrie, et avait de grands biens en Égypte, où il se fit proclamer auguste. Il se révolta contre Valentinien Ier, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER, ou FISHER (Jean), né [à Beverley] au diocèse d'Yorck [en 1453 ou 1455,] docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison; et, ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit, en se moquant du pape : « Qu'il envoie son chapeau de cardinal quand il voudra; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour laquelle il est destiné ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans et les services qu'il avait rendus à ce monarque auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *OEuvres* ont été publiées en 1 vol. in-fol., Wurtzbourg, en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther; un *De unica Magdalena*, contre Jacques Le Fèvre d'Étaples, et Josse Clicthone. (*Voy.* MADELEINE.) On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII, contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

*FISCHER (Marie), femme quaker qui se mit dans la tête d'aller convertir le Grand-Seigneur. A son arrivée à Smyrne, le consul anglais voulut la renvoyer à Venise. Elle fit le voyage de Constantinople par terre, et se présenta devant Mahomet IV, qui, après l'avoir écoutée patiemment, donna des ordres pour la faire reconduire dans sa patrie. A son retour, elle prit un mari de sa secte, et

tous deux se rendirent en Languedoc pour y prêcher leur doctrine parmi les protestants.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, [né à Vienne, vers l'an 1650,] mort en 1724, a construit les plus beaux édifices modernes de cette ville, entre autres, les *Ecuries* de l'empereur, la *Chancellerie* de Bohème, le *Belvédère*, ou palais du prince Eugène, celui de *Schœnbrunn*. [Le meilleur édifice de Fischer est l'*Église de Saint-Charles-Borromée*, placée dans un des faubourgs de Vienne. Il avait le tort de prodiguer les ornements.] Mais, si ses édifices ne sont pas sans défauts, ils sont, dans leur ensemble, d'une composition grande et noble; le palais de *Shœnbrunn*, surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait, depuis long-temps, la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre, pour inscription, ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

[On a de Fischer un *Essai d'architecture historique*, ou *Recueil de bâtiments anciens* (juifs, égyptiens, syriens, perses, grecs, romains, arabes, turcs, chinois, etc.), avec des explications en allemand et en français, Leipsick, 1728.]

* FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg, vers la fin du XVIIe siècle, mort le 15 décembre 1751, enseigna la philosophie en 1715; mais, son zèle à soutenir la doctrine de Wolf, lui attirant des persécutions, il voyagea en Italie, en France, en Angleterre, et rentra à Kœnigsberg en 1736. Il laissa | *Premiers fondements d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714 et 1715, in-4°, en allemand; | et d'autres ouvrages moins importants. Il fut éditeur et commentateur du bel ouvrage de Job-Henri Linck, "de Stellis marinis", Leipsick, 1733, in-fol. avec 32 planches.—Il ne faut pas le confondre avec Jacques-Benjamin FISCHER, naturaliste livonien, élève de Linnée, directeur de la maison des orphelins de Riga, né dans cette ville en 1730, mort en 1793. Celui-ci est auteur | d'un *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsick, 1778, in-8°, 2e édition, 1791; | d'une *Addition à l'Essai d'histoire naturelle*, Riga, 1784, in-8°; | et des *Additions et Corrections à la* "Bibliothèque livonienne" *de Gadebusch*, insérées dans les "Mélanges du Nord" de Hupel.

* FISCHER (Jean-Eberhard), historien, né à Essling, en Souabe, en 1697, fut professeur d'histoire et d'antiquités à St-Pétersbourg, membre de l'académie impériale, et un des savants envoyés, en 1739, par la cour de Russie, pour faire des observations en Sibérie. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de la publication de ses écrits, et mourut le 24 septembre 1771, âgé de 74 ans. Il laissa en allemand: | *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, St-Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. G.-F. Müller publia depuis une "Histoire" plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer; | *Sur l'Ori-*

gine, la Langue, les Mœurs des Moldaves; cet écrit se trouve dans le calendrier historique de St-Pétersbourg, année 1770; | *Sur l'Origine des Américains*, ibid., 1771; | *Questions pétropolitanes*, Gottingue, 1770, in-8°, 119 pag. : cet ouvrage contient quatre *Dissertations;* on parle dans la première de l'origine des Hongrois, que l'auteur place, non chez les Huns sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuple habitant près de Tourfan. Selon Fischer, les Yongres passèrent dans la Bithynie, d'où, ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiôme des Vogouls. La deuxième *Dissertation* est intitulée : *De gente et nomine Tartarorum, item de priscis Mogolis eorumque lingua;* la troisième a pour titre : *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum;* la quatrième, en allemand, traite des peuples hyperboréens. Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien*, qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

* FISCHER (Jean-Chrétien), philologue allemand, né en 1712 à Schleben, mort le 21 mars 1793, fut d'abord professeur adjoint de philosophie à Iéna, ensuite libraire et conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar. Ses principaux ouvrages sont : | *De insignibus bonarum litterarum seculi* XIV *usque ad initium seculi* XVI *in Italia instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4°; | *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum seculi* XV *in Italia instauratore*, Iéna, 1739, in-4°; | *Bibliothèque de jurisprudence moderne*, en allemand, 1774-75, 2 cahiers in-8°. Il traduisit aussi en allemand : | du français, les " Lettres de Julie Catesby ", par Mme Riccoboni; | de l'anglais, les " Lettres de Bolingbroke". Il donna | une Édition des " Epistolæ ad Thyrrhenum et ad diversos, auctore Jacques-Nicolas Erythreo ". (Vittorio de Rossi), Cologne (Iéna), 1739, ou 1740, in-8°, avec une *Préface* et une *Vie* de l'auteur, et une autre des ouvrages du savant jésuite Sarasa, " de Arte semper gaudendi ", traduit en italien 1741, et en allemand 1748.

* FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Stuttgard en 1750, mort le 20 septembre 1797, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. En 1779, il fut nommé professeur de droit des gens à l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire l'année suivante. Il laissa un grand nombre d'ouvrages dont Meusel donne la liste; les principaux sont : | *De prima expeditione Attilæ in Gallias, ac de rebus gestis Waltheri, Aquitanorum principis, carmen epicum seculi* VI *nunc primum ex codice manuscripto membranaceo productum*, etc., Leipsick, 1780 et 1792, 2 part. in-4°; | *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum, collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4°; | *Littérature du droit germanique*, Leipsick, 1782, in-8°; | *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manu-*

factures, agriculture, police, monnaies, etc., *et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage de l'érudition; mais on y désirerait plus d'ordre et de critique; | *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8°, compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

* FISCHER (Jean-Frédéric), professeur de belles-lettres, né à Cobourg le 10 octobre 1726, enseigna avec réputation à Leipsick, devint recteur de l'école de Saint-Thomas, et mourut le 11 octobre 1799. On lui doit plusieurs ouvrages à qui l'on peut reprocher le défaut d'ordre et une excessive sécheresse. On en trouve la liste complète, avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de Kui nol, imprimée à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire de Weller, 1798-1801. Les principaux sont : | des *Remarques sur la grammaire grecque de Weller*, Leipsick, 1781, in-8°; 2e édition, 1798-1801, imprimée sous ce titre *Animadversionum ad J. Weller grammaticam græcam specimina tria*, 4 vol. in-8°. Il y a à la tête du 3e volume une Notice sur Fischer; | des *Commentaires sur la Cyropédie de Xénophon*, Leipsick, 1803, in-8°. Il a aussi donné des Éditions estimées d'"Anacréon" (1793), d'"Eschine le Socratique" (1788), de "Théophraste" (1763), de "Platon" (1783), etc. Kindervater a publié en allemand un "Essai sur Fischer considéré comme professeur", Leipsick, 1801, in-8°.

* FISCHER (H.-N.), bon mathématicien et astronome habile, né à Niesbach en Bavière, mort à Würtzbourg le 21 février 1805, entra fort jeune dans l'ordre des jésuites. Lorsque cet ordre fut supprimé, il obtint une chaire de mathématiques à Ingolstadt, devint ensuite directeur de l'observatoire de Manheim, fit, dans l'intérêt de la science, plusieurs voyages en Angleterre, et fut appelé en 1803 à la chaire d'astronomie de l'université de Würtzbourg. Une espèce de persécution dont il fut l'objet, l'avait forcé auparavant de se retirer en Angleterre, où il fit un séjour de plusieurs années. On trouve dans les "Éphémérides géographiques" du baron de Zach plusieurs *Mémoires* de Fischer sur l'astronomie, ainsi que des *Observations* et des *Notices* très-importantes dans le "Journal de Physique" de Hubner. Fischer publia aussi un ouvrage *Sur la lumière* qui remporta le prix en 1779 à l'université de Gottingue.

* FISCHER (E. Gotthelf), docteur et chimiste allemand, connu en France par un excellent *Traité de physique*, mort en 1831, professa les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : | *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788; | *Sur les formes de l'Os intermaxillaire*, Leipsick, 1800, in-8°; | *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8°; | *Observations anatomiques sur une Poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la "Gazette de Santé", octobre 1816, et dans les "Annales encyclopédiques" de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant ces

animal extraordinaire; | *Physique mécanique*, traduite par madame Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8°, 4e édition, 1829. Millin a donné une " Notice " détaillée des ouvrages de Fischer.

FISCHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, en 1467, appela, deux ans après (de concert avec Jean de La Pierre, son ami), Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de Fischet une *Réthorique* et des *Epîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, 1471.

FISEN (Barthélemi), né à Liége, en 1591, entra chez les jésuites, en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont: | *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1628. Cette histoire est écrite avec soin, et a coûté beaucoup de recherches; | *Historia Ecclesiæ leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une *Histoire* qui commence 600 ans avant J.-C., et va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers siècles ne soient pas farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette *Histoire* est partagée en 31 livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire; | *Flores Ecclesiæ leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les Vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FITE (Jean DE LA), ministre de la religion prétendue réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Eclaircissement sur la matière de la grâce, et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8°.—Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean DE LA FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des | *Sermons* | et *des Traités de controverse*.

*FITE (Madame DE LA), née à Hambourg en 1737, morte à Londres en 1794, publia plusieurs ouvrages des naturalistes et des poètes allemands, et surtout de Lavater, de Gellert, de Cramer, qu'elle a traduits, etc.

*FITZ-GÉRALD (Lady), élève de madame de Genlis, qui l'a tour-à-tour célébrée et calomniée sous le nom de Paméla. Madame de Genlis, chargée, en 1782, de l'éducation des enfants du duc d'Orléans, avec le titre singulier de gouverneur, voulut enseigner par l'usage des langues étrangères vivantes; en conséquence, le duc de

Chartres fit venir d'Angleterre une petite fille : ce fut Paméla. Elevée avec les princes et princesses comme une sœur, elle montra bientôt autant de talents que de grâces et de beauté. Dans un voyage qu'elle fit en Angleterre avec mademoiselle d'Orléans, elle produisit une vive impression sur lord Fitz-Gérald, qui ne tarda pas à l'épouser. Elle partagea ses dangers sous le ministère de Pitt, et ne dut son salut qu'au prince d'Esterhazy, qui, la cachant à fond de cale de son paquebot, la conduisit à Hambourg. Dès lors sa vie ne fut qu'un tissu d'infortunes. Epouse du négociant Pitcairn, elle divorça pour reprendre le nom de son premier mari. Revenue, en 1812, à Paris, elle vécut dans la retraite à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez Auber, père du célèbre compositeur : elle se retira ensuite à Montauban, où elle demeura ignorée. La révolution de 1830 ayant donné un trône à son ancien condisciple, la rappela à Paris. Il paraît que Louis-Philippe n'avait pas cessé de lui faire une pension ; mais il ne voulut pas la voir ; et elle mourut d'une rougeole, dans l'isolement, en novembre 1831.

FITZHERBERT (Sir Antony), célèbre jurisconsulte anglais du XVIe siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfants d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction, et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : | *Epitome juris ;* | *De l'office et de l'autorité des juges de paix.*

FITZHERBERT (Nicolas), petit-fils d'Antony, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit : | *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnaissance qu'il paie à son bienfaiteur ; | *De continuatione religionis christianæ in Anglia*, 1608 ; | *Oxoniensis academiæ descriptio*, 1602.

FITZHERBERT (Thomas), autre petit-fils d'Antony, et cousin du précédent né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu | par un *Traité* de politique et de religion, contre Machiavel, Douai, 1615, in-4°, | et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée : *An sit utilitas in scelere?* Rome, 1610, in-8°.

FITZ-JAMES (Jacques DE), duc de Berwick, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671, à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbonne. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva, en 1686, au siége de Bude, où il fut blessé, et à la bataille de Mohacs, en 1687, que les Impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre pour commander en Irlande, pendant l'absence de mylord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, et à la bataille de La

Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit les rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France, dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai et le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence, le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière, le 2 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talents militaires. Le président de Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de loin dans les livres de Plutarque ce qu'étaient les grands hommes; j'ai vu en lui, de plus près, ce qu'ils sont. Je ne connais que sa vie privée : je n'ai point vu le héros, mais l'homme d'où le héros est parti... Il aimait ses amis : sa manière était de rendre des services sans vous rien dire; c'était une main invisible qui vous servait... Il avait un grand fonds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces lois de l'Evangile qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin jamais homme n'a tant pratiqué la religion, et n'en a si peu parlé..... Il ne disait jamais de mal de personne : aussi ne louait-il jamais les gens qu'il ne croyait pas dignes d'être loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737 ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-James (François, duc de), fils du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye en 1709, renonça aux dignités de son père, dont il

avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55e année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ses écrits ont été condamnés à Rome, et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Église. [On trouve sa "Vie" à la tête de ses *OEuvres posthumes* publiées en 1769, 2 vol. in-12, avec un 3e volume sous le titre de "Supplément".]

* FITZ - STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au XIIe siècle, mort en 1191, a écrit la *Vie de* son maître *Thomas Becket*.

* FIXLMILLNER (Placide), astronome allemand, l'un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus, né en 1721, au village d'Achlenthen, dans la haute Autriche, mort le 27 août 1691, entra dans l'ordre des bénédictins en 1737, étudia la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, et devint professeur de droit canonique et directeur du collége de Cremsmunter établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome. On a de lui : | *Meridianus speculæ astronomicæ Cremifanensis*, Steyer, 1765, in-4°, ouvrage dans lequel il détermina la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il rendit célèbre par les observations qu'il ne cessa d'y faire. | *Decenniumastronomicum*, Steyer, 7776, in-4°. C'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leur recherches. | *Acta astronomica Cremifanensia*, Steyer, 1791, in-4°, ouvrage posthume, où l'on trouve les observations de 1776 à 1791; des *Mémoires* sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775; l'observation et la mutation dans le calcul des planètes, etc. Il fit aussi un grand nombre d'observations sur Mercure, dont Lalande se servit pour construire des tables de cette planète. On trouve une "Notice" sur Fixlmillner dans les "Éphémérides géographiques" du baron de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, sa patrie, mourut dans cette ville [le 14 août] 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : | *Opera medica*, 1742, in-4°; | *Leçons de Chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12; | *Tractatus de Febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12; | *Tractatus de Physiologia*, 1750, in-12; | Plusieurs *Dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très-étendues et très-variées. (*Voy.* sa

"Vie" par Estève, 1765, in-8°.)

FLACCILLE (Ælia Flaccilla), fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que simple particulier. Elle reçut le titre d'auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Flaccille avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'Eglise grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nice prononça son oraison funèbre. [Les Grecs l'ont appelée quelquefois "Placilla" ou "Placidia".]

FLACCOURT (F. DE), directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar, [expédition malheureuse ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée.] Il écrivit une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4°, avec [*Cartes* et] *Figures* dessinées et gravées par lui-même, et la dédia au surintendant Foucquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telles que cette prière des Madegashes, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Éternel! ayez pitié de moi, parce que je suis passager; ô infini! parce que je ne suis qu'un point; ô Fort! parce que je suis faible; ô Source de la vie! parce que je touche à la mort; ô Intelligent! parce que je suis dans l'erreur; ô Bienfaisant! parce que je suis pauvre; ô Tout-puissant! parce que je ne suis rien.» [Flaccourt se noya, comme il revenait en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660; c'est lui qui donna à l'île de Bourbon le nom qu'elle porte. Outre l'*Histoire de la grande île de Madagascar*, dont il y a eu plusieurs éditions, on a de lui | *Petit Catéchisme* (madegashe et français); | *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, Paris, 1688.]

FLACÉ (René), curé de l'église de La Couture, dans un faubourg du Mans, né à Nogent-sur-la-Sarthe, à cinq lieues du Mans, [le 25 novembre] 1530, mourut le 15 septembre 1600. On a de lui, outre plusieurs *Pièces de théâtre*, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un *Poème* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la Cosmographie de Belleforêt. La Croix-du-Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

* FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur français, né à Lyon, vers 1720, visita une grande partie de l'Europe, et devint à Constantinople basergi-nanbachi, ou marchand du grand-seigneur. Il recommença ensuite ses voyages, recueillant partout ce qui pouvait aider l'industrie. Ayant observé que les Grecs avaient pour l'industrie commerciale des procé-

dés inconnus aux autres nations de l'Europe, il en emmena plusieurs pour les faire travailler dans les manufactures de Saint-Chamond, en Lyonnais, qui appartenaient à son frère. Le roi, pour récompenser ses travaux, donna à cet établissement le titre de manufacture royale. Flachat mourut vers 1780; il a laissé: *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes orientales*, Lyon, 1756, 2 vol., in-12.

*FLACHSENIUS (Jean), évêque d'Abo en Finlande, né l'an 1636, mort l'an 1708, a publié: | des *Observations* sur la comète de 1681; | *Sylloge systemat. theolog. mundi ante et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, Abo, 1690. — Un autre FLACHSENIUS (Jacob), mort en 1696, a publié plusieurs ouvrages de théologie et de physique.

*FLAGEA, député de la Haute-Loire à la convention, y vota la mort de Louis XVI.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise [à ce que l'on croit, quoique cela ne soit point certain,] exerça la profession d'écrivain à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état; mais il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs. Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par Sainte-Foix, dans le 1er vol. de ses "Essais sur Paris"; et il est plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. [Il mourut le 22 mars 1418.] *Voy.*, sur cet homme singulier, l'"Histoire critique" de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune, à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel | un *Sommaire philosophique* en vers, 1561, in-8°, | et un *Traité de la transformation des métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyfiques* que Flamel mit au cimetière des Innocents, Paris, 1682, in-4°. [Le peuple ignorant croyait qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or. Cent quarante ans après sa mort, Jean Gohori propagea cette fable.]

FLAMINIO (Marc-Antoine), naquit en 1498 à Serravalle à Mola, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts du père, et le surpassa. Le cardinal de Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres* et des *Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase* de trente psaumes, entreprise à la sollicitation du cardinal Paulus,

et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasimène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J.-C.

FLAMINIUS (Titus Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans; il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire, soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux jeux Néméens, par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte que cet illustre Carthaginois tramait quelque chose contre Rome. [Flaminius prit tant d'empire sur l'esprit de Prusias, qu'Annibal s'empoisonna, craignant d'être livré vivant aux Romains, et les délivra ainsi de leur plus grand ennemi.]

FLAMINIUS Nobilius, théologien et critique de Lucques, mort en 1590 à 58 ans, publia en 1588, à Rome, in-fol., | des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; | et un Traité *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Derby en Angleterre [le 19 août] 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, la même année nommé astronome du roi, avec une pension de 100 liv. sterling, ensuite directeur de l'Observatoire de Greenwich. Il mourut le 31 décembre 1720, à 76 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière : il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre; il mourut dans le célibat. On a de lui : | *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol.; | *Éphémérides;* | la *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le " Nouveau système de mathématiques " de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamsteed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamsteed écrivit contre lui : l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamsteed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savants. Flamsteed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas

deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes ; Riccioli en a trouvé 1437 ; le père Pardies, 1491 ; de la Hire, 1576 ; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888; Flamsteed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion ; de La Caille, 9800 dans une partie du ciel austral; le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des "nébuleuses", et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc.; ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq millions d'hommes, sont réellement innombrables ; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : "Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat". Ps. 146.

* FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon le 12 septembre 1752, entra dès l'âge de 14 ans à l'école vétérinaire de cette ville, fut choisi quelque temps après pour enseigner l'anatomie à ses camarades, et ensuite appelé à l'école d'Alfort, près Paris, pour y être professeur d'anatomie, et adjoint à son oncle Chabert, qui en était directeur. C'est alors qu'il fit exécuter la belle suite de préparations anatomiques, qui enrichit le cabinet de l'école d'Alfort, et qu'il s'acquit une réputation par ses travaux sur l'anatomie comparée. Le gouvernement l'envoya en Angleterre et en Espagne, pour y observer la manière de diriger l'éducation des moutons à laine fine. Nommé, en 1791, correspondant de l'académie des sciences, il venait d'être admis à l'Institut comme associé, lorsque la mort l'enleva au commencement de juin 1796. On a de lui : | un *Précis sur l'anatomie du cheval*, 1787, in-8°, qu'il avait rédigé pour ses élèves, et où l'on trouve quelques remarques neuves et justes; | *Mémoires sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8°; | *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, in-8°, plusieurs fois réimprimé ; | *Absorption des vaisseaux lymphatiques sur la rétine* ; | *Sur la nature et les attributs des sarigues*, animal très-singulier par sa conformation; | *Sur la rage*; | *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes*, 1782, 1795, 3e édition, 6 vol. in-8°; | diverses *Observations* ou *Dissertations* dans le "Dictionnaire anatomique" de l'"Encyclopédie", dans le "Journal de médecine", etc.

* FLANGINI (Louis), cardinal

et patriarche de Venise, né le 15 juillet 1733, en cette ville, où il mourut le 24 février 1804, remplit avec distinction les fonctions de juge dans le conseil des quarante d'avogader, de censeur, de sénateur, de conseiller et de correcteur extraordinaire. Il passa du service de la république vénitienne à celui de Rome, sous le règne du pape Clément XIV. Nommé d'abord auditeur du tribunal de la Rote, il fit preuve de connaissances approfondies en jurisprudence, et d'une grande intégrité dans l'administration de la justice. Le pape Pie VI le créa cardinal en 1789; et l'empereur d'Autriche, après la destruction de la république vénitienne, le nomma primat de Dalmatie, patriarche de Venise, comte du Saint-Empire, en le décorant de la grand'-croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie. Ce prince de l'Église se livrait avec succès à la poésie. Il a composé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui jouissent d'une certaine réputation en Italie. Membre de l'académie des Arcades, il avait, comme ses confrères, pris le nom d'un berger d'Arcadie, "Agamiro Pelopideo", et c'est sous ce nom qu'il a publié : | *Annotazioni alla corona poëtica di Querino Telpasinio in lode della republica di Venezia*, Venise, 1750; | *Rime di Bernardo Capello, con annotazioni*, 2 vol., Bergame, 1750. Ses autres ouvrages sont : | *Orazione per l'esaltamento del doga Mario Foscarini*, Venise, 1762; | *Lettera patriarcale*; | *Argonautica de Apollonio Rodio*, traduction en vers, avec notes, Rome, 1781, 2 vol.

FLASSANS (Taraudet de), poète provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontèves une portion de cette terre pour un poème intitulé *Enseignements pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit "le Monge des îles d'Or", assure que cet ouvrage valait beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrance à l'empereur Charles IV, qui passait en Provence; et il s'en acquitta très-bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint-Sever, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la Coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-fol. [Cet ouvrage, autrefois d'un grand intérêt, est le fruit de quarante années de travaux et d'expérience.] Une table des matières ajoutée à ce livre en rendrait l'usage plus facile.

FLAVIEN (Saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin, [qui l'occupait alors]. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme qui s'éteignit sous le pape Innocent Ier. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens dont les erreurs s'y étaient propagées. [Les habitants d'Antioche ayant renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice

Priscille,] Flavien demanda à l'empereur Théodose la grâce de son peuple, et l'obtint. Sa "Harangue", que saint Chrysostôme, qu'il avait ordonné prêtre de l'Église d'Antioche, avait, dit-on, composée, est un modèle d'éloquence en ce genre. Flavien mourut en 404, après avoir gouverné son Église 23 ans. [Le concile de Chalcédoine lui donna le titre de "Bienheureux"; mais, quoiqu'il soit qualifié de saint, il ne paraît pas que jamais, ni chez les Grecs ni chez les Latins, il ait été honoré d'un culte public.] — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, [patriarche d'Antioche en 496,] qui, à cause du zèle avec lequel il défendit le concile de Chalcédoine, fut envoyé en exil par l'empereur Anastase. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN (Saint) succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien, et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de "Brigandage d'Éphèse". Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien, présent à ce jugement inique, en appela à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnements que par des coups de pieds et de poings; enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après, en 449.

FLAVIGNY (Valérien DE), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims, professeur en hébreu au Collége royal en 1630, naquit [à Villiers-en Prayères,] dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris [le 29 avril] 1674, dans un âge avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége Louis-le-Grand. On prétendait, dans cette thèse, que, le système de Copernic étant contraire à l'Écriture et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigny voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres, mais il cherchait trop à déprécier ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense* d'une thèse qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y avait dit que "l'épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise": sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigny prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus et l'impression d'un caractère plus grand; parce que sans cela il y aurait plus de sept sacrements: conséquence que d'autres théolo-

giens admettent en disant que le sacrement de l'ordre, étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale, dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre sept. Cette apologie a été imprimée à Tournai, en 1668, in-4°. Il avait travaillé à la "Polyglotte" de Le Jay; [ce qui n'a pas empêché que dans la suite il n'en soit devenu un censeur des plus ardents.]

* FLAVIGNY (César-François DE), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, mort le 11 décembre 1803, parvint au grade de lieutenant-colonel d'un régiment de dragons, obtint ensuite une compagnie dans les gardes-françaises, et devint maréchal de camp en 1788. Après le licenciement de la maison du roi, il se retira dans sa terre de Charmes près Lafère. Il publia : | *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications,* traduit de l'italien d'Antoni, 1775, in-8°; | *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduite de l'anglais de Bowles, 1776, in-8°; | *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint, sur la conquête du Mexique*, 1778, in-12; | *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8°.

* FLAVIGNY (A.-L.-J.), fils unique du précédent, né en 1764, ayant obtenu une lieutenance dans les gardes-françaises, se rendit constamment auprès de Louis XVI, à chaque crise politique qui menaçait ses jours, fut arrêté après le 10 août 1792, resta près de 18 mois détenu dans la maison de Saint-Lazare, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 24 juillet 1794, comme complice de la conspiration des prisons, au moment où la chute de Robespierre allait le rendre à son père.

FLAVITAS, ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 488, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit Tillemont, dans ses "Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique", où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. [Il n'occupa le siége que 4 mois.]

* FLAXMAN (John), sculpteur anglais, professeur à l'académie royale de peinture de Londres, et peintre du roi, né en 1734, passa la plus grande partie de sa jeunesse en Italie. On admire encore à Rome plusieurs de ses *Statues* et *Bas-reliefs*. De retour en Angleterre, il enrichit sa patrie de monuments remarquables par leur goût et par leur correction; peut-

être une critique sévère désirerait-elle dans ces compositions plus d'expression, plus de moelleux, de grâce et de fini. Ses principaux ouvrages comme sculpteur sont: | le beau *Mausolée du poète Collins*, dans la cathédrale de Chichester, | celui *de lord Mansfield*, dans l'abbaye de Westminster; | ceux *de lord Howe* et *du général Abercromby;* | la *Statue de sir Reynolds* et *de Washington*. Il publia: | *Série de gravures pour expliquer le poème d'Homère*, Londres, 1793, 2 vol. in-4°, 2e édition, 1805; donna aussi en 1805 | des *Séries de gravures pour l'Eschyle*, 2 vol. in-fol., *pour le Dante*, 2 vol. in-fol.; | et en 1817, *Deuxième Série de dessins pour illustrer et expliquer les Travaux, les Jours et la Théogonie d'Hésiode*, 1 vol. in-fol. Lord Elgin ayant enlevé, des monuments d'Athènes, des frises, des bas-reliefs et d'autres débris de sculpture antique, une commission fut nommée par le parlement pour juger le mérite de ces acquisitions. Ce fut d'après l'avis de Flaxman que ces différents objets, achetés par le gouvernement, devinrent propriété nationale.

* FLECHA (Matthieu), religieux carme, né à Prades en Catalogne vers la moitié du XVIe siècle, maître de chapelle de l'empereur Charles V, habita quelque temps la Hongrie. De retour dans sa patrie, il se retira dans l'abbaye des bénédictins de Solsona, où il mourut en 1604. On a de lui : | *Libro de musica de Punto*, Prague, 1581, in-4°; | *Divinarum completarum psalmi, lectio brevis, Salve Regina, cum aliquibus motettis*, Prague, 1581, in-4°; | *Las enseladas de Flecha, músico de capilla que fue de los serenísimos infantes de Castilla, recopiladas por Fr. Matheo Flecha su sobrino con algunas suyas y de otros autores por el mismo corregidas*, Prague, 1581.

* FLÉCHEUX, astronome et mécanicien, mort à Paris le 4 novembre 1793, à l'âge de 55 ans, a donné un *Planétaire* ou *Planisphère*, propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. On lui doit encore l'*Oxocosme* ou *Démonstration du mouvement annuel de la terre autour du soleil*, 1784, in-8°.

FLÉCHIER (Esprit), né [le 10 juin] 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans les lettres et la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, vint à Paris, [où il fut d'abord précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'état, dont la maison était fréquentée par les personnes les plus distinguées de la ville et de la cour; il y connut le duc de Montausier, qui lui procura la place de lecteur du Dauphin :] il se fit bientôt un nom célèbre comme bel-esprit et comme prédicateur. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Encouragé par ces récompenses, il fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux

généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis, l'un dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, l'autre dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687 par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était rempli d'hérétiques ; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier [le 16 février] 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 20,000 écus aux pauvres, [pour lesquels il avait déjà dépensé des sommes immenses dans la disette qui suivit l'hiver de 1709.] L'académie française s'était associé Fléchier après la mort de Godeau. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : | des *OEuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses *Vers* français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse ; | l'Édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Graziani : "De casibus illustrium virorum", in-4°, avec une préface en latin ; le style en est aussi pur qu'élégant ; | des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en un vol. in-4°, et en 2 tomes in-12 ; | un recueil d'*Oraisons funèbres*, en 1 vol. in-4°, et in-12. [Le genre des Oraisons funèbres est faible, et le XVIIe siècle en a fait un abus qui a tiré à conséquence. On élevait, sans le savoir, la cour à la hauteur de l'église.] Il y a [peut-être] moins d'élégance et de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots ; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art ; [l'un était littérateur, l'autre théologien ;] | des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses *Oraisons funèbres* et ses *Panégyriques*. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnement. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore : aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il

prêchait avec un vieux goût et un style moderne; | *Histoire de l'empereur Théodose-le-Grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros n'ont pas rendu justice à cet empereur, qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards ; | la *Vie du cardinal Ximenès*, en 2 volumes in-12, et 1 in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint : l'abbé Marsollier dans son "Histoire de Ximènès", publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme; | des *Lettres*, 2 vol in-12. On y trouve des détails affligeants sur les excès des calvinistes, qui dès lors répandaient l'effroi partout, et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791 ; | la *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine Marie Fraziani, in-4° et 2 vol. in-12. Le traducteur avait donné auparavant une édition de l'original de cette Histoire, sous le nom de Roger Akakia ; | des *OEuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses *Mandements* et ses *Lettres pastorales*, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a joint différents *Discours*, *Compliments* et *Harangues*. L'auteur du "Dictionnaire critique", en 6 vol., lui attribue un "Recueil" manuscrit, formant 6 vol. in-fol., sur les antiquités du Languedoc; mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé Aulné Rulman. On a donné une édition complète des *OEuvres de Fléchier*, à Nîmes, en 1782, en 10 vol. in-8°. Ses *Poésies latines* ont paru dans un Recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siége de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime.

*FLECKNOE (Richard), qu'on croit avoir été jésuite. A la révolution, on ôta à Dryden la place de poète lauréat pour la lui donner. Dryden s'en vengea par une satire intitulée "Mac Flecknoe." On a de lui quelques comédies, telles que, | *les Demoiselles à la mode*; | *la Femme chaste*. Il mourut à la fin du XVIIe siècle.

FLEETWOOD (Guillaume), né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, le nomma chanoine de Windsor en 1702, puis évêque de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, Londres, 1691, in-8°; | des *Sermons*; | *Essai sur les miracles*, 1701, in-8°; | *Chronicon pretiosum*, Londres, in-8°; | *Explication* du XIIIe chapitre de l'Épître aux Romains. Sa "Vie" est à la tête de ses *Sermons*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume Fletwood, avocat de

la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses; celui-ci mourut en 1592. On a de lui : | *Elenchus annalium Edwardi V, Richardi III, Henrici VII* et *Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane; | *l'Office de juge de paix*, 1658.

*FLEISCHMANN (Jean-Martin), agronome saxon, né en 1747, à Schwarza dans le comté de Stolberg-Werningerode, mort le 16 juillet 1831, à l'âge de 84 ans, se voua de bonne heure à l'horticulture sous la direction de Putmann de Meiningen. Après quelques voyages scientifiques entrepris en Allemagne, on le nomma, en 1775, jardinier royal de la cour de Dresde, et en 1795 inspecteur en chef des vignobles du royaume. Ce fut lui qui fonda, en 1799, la société de Misnée pour la culture de la vigne. Les ouvrages de ce Nestor des écrivains saxons ont pour objet la botanique, la culture de la vigne et du mûrier, et l'art d'élever les vers à soie.

FLEMING ou FLEMMINGE (Richard), prélat anglais, né à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du XIVe siècle, fit ses études à Oxford, et embrassa avec chaleur l'hérésie de Wiclef; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'Yorck, Henri s'y opposa, et Fleming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1430, après avoir fondé à Oxford le collége de Lincoln, pour de jeunes théologiens destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

* FLEMING (Patrice), religieux observantin, né en 1599, d'une famille noble, dans le comté de Louth, en Irlande, fut envoyé à Douai, à l'âge de 13 ans, pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de saint François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, qui appartenait à des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le P. Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le P. Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir les matériaux, pour composer les Vies des saints d'Irlande. Ils fouillèrent tous les deux dans toutes les bibliothèques qui furent à leur portée. Fleming fit de nombreuses recherches dans toutes les villes de France, d'où il passa en Italie et en Allemagne. Une partie de ces Vies fut publiée, quelques années après, par le P. Colgan, qui reconnaît avoir tiré un grand secours des recherches de Fleming et du P. Ward. Le P. Fleming, chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome, reçut quelque temps après le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague pour y

gouverner le couvent de l'Immaculée Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxones faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacé d'être investi après la bataille de Leipsick, le P. Fleming quitta cette ville avec le P. Mathias Hoav, son confrère, mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens qui les massacrèrent impitoyablement. Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wading, historien des frères mineurs, le recule de deux années; mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux : | *Collectanea sacra*, Louvain, 1667; | *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel); | un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ.*

* FLEMING (Robert), théologien écossais, né à Bathens, en 1630, mort le 25 juillet 1694, adopta les principes du calvinisme, et fut expulsé comme non-conformiste de la cure de Cambuslang, à laquelle il avait été nommé fort jeune, en exécution de l'acte publié à Glascow. Peu après la restauration, il fut même arrêté; mais, ayant obtenu son élargissement, il passa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il laissa : | le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8°. C'est un recueil de poésies religieuses; | *l'Accomplissement des Écritures*, ouvrage très-estimé, surtout des dissidents et des calvinistes.

*FLEMMING (Jacques-Henri, comte DE), favori et depuis premier ministre d'Auguste Ier, roi de Pologne, électeur de Saxe, naquit le 8 mars 1677, dans la Poméranie suédoise : et, quoique dès sa jeunesse il eût été attaché au Brandebourg et à la Saxe, la Suède le regardait toujours comme son sujet. On lui donna une éducation convenable à sa naissance. Il fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et ensuite à Utrecht, sous le célèbre Grævius. Ses études finies, il entra au service de Brandebourg, d'abord comme porte-drapeau, et eut peu de temps après une compagnie. En 1692, il entra comme lieutenant-colonel au service de Jean-Georges IV, électeur de Saxe. Ce prince étant mort, et Frédéric-Auguste lui ayant succédé, Flemming obtint un régiment, et accompagna en Hongrie le nouvel électeur, qui y commanda l'armée de l'empire pendant les campagnes de 1695 et 1696. En 1697, il fut envoyé en Pologne, où il agit si bien, qu'il fit élire roi son maître. Cette négociation lui valut la charge de maréchal-de-camp, et fut le fondement de sa fortune. En 1700, il fut fait lieutenant-général, et, en cette même qualité, il fit le siége de Riga, que Charles XII l'obligea de lever. En 1702, il fut blessé à la bataille de Clischoff. Le roi de Suède, qui était victorieux partout, et qui le regardait comme un sujet déloyal et traître à l'État, demanda long-temps qu'il lui fût livré. Flemming, sentant que la raison d'État le ferait sacrifier, prit le parti de se retirer en Prusse. De là il écrivit au roi Stanislas, avec lequel il avait été lié en Pologne, pour le sup-

plier d'obtenir du roi de Suède qu'il levât sa proscription. Stanislas en parla avec chaleur; il réitéra ses prières huit jours de suite : enfin il se jeta presque aux pieds de Charles, qui lui dit : « Mon frère, vous le voulez, je vous donne sa vie; mais souvenez-vous que vous vous en repentirez un jour.» En effet, Flemming servit depuis son maître, contre le roi Stanislas, beaucoup trop au-delà de son devoir. Peu de temps après Auguste le fit feld-maréchal, son premier ministre et grand-écuyer de Lithuanie. Il était à Dresde lors de l'étrange visite que fit le roi de Suède au roi de Pologne. Si Auguste n'avait pas eu plus de générosité que Flemming, Charles XII était arrêté. Après la défaite de Charles XII à Pultawa, Flemming contribua beaucoup au rétablissement d'Auguste sur le trône de Pologne. Il affermit l'alliance entre son maître et le célèbre tzar Pierre Ier; il fit la paix avec les confédérés, et conclut l'alliance avec le Danemarck. Le tzar et le roi de Danemarck lui conférèrent leurs ordres; il avait déjà celui de Pologne. Il assista comme ambassadeur au congrès infructueux de Brunswick, ensuite il fut à Hanovre, auprès de Georges Ier. Le roi de Suède, de retour de Bender, étant rentré en Poméranie, Flemming se donna de grands mouvements pour attirer le roi de Prusse dans l'alliance de son maître, et il réussit. La paix du Nord étant faite, il fut à Vienne, où il conclut le mariage du prince électoral de Saxe, depuis électeur du roi de Pologne avec l'archiduchesse aînée de l'empereur Joseph. Il avait épousé une Sapieha; sur la fin de ses jours, il fit casser son mariage pour épouser une Radziwill, dont il eut un fils qui avait dix-huit mois quand il mourut à Vienne, où il était retourné en ambassade. On prétend que sa succession montait à seize millions d'écus, sans compter ce qu'il avait dépensé pendant la splendeur de sa fortune qui a duré environ trente ans. Son fils mourut peu de temps après lui; et comme il ne l'avait point substituée, cette fortune, immense passa à son épouse qui, en se remariant, en porta la plus grande partie dans une maison étrangère. Flemming était fier et d'une ambition démesurée. Il était généreux par ostentation, et voulait que toutes ses actions fissent de l'éclat. Vigilant, laborieux, infatigable, dormant peu; quelque débauche qu'il eût faite, deux heures de sommeil lui suffisaient pour se remettre; il travaillait sans se fatiguer, et avec tant d'aisance, qu'il semblait se faire un jeu des plus grandes affaires.

* FLESSELLES (Jacques DE), conseiller d'état et maître honoraire des requêtes, né vers 1730, était au commencement de la révolution prevôt des marchands de Paris. Lorsque la première insurrection éclata, le 12 juillet 1789, on établit, à l'Hôtel-de-Ville, deux autorités municipales, dont on forma bientôt un comité central présidé par le prevôt des marchands. Flesselles crut pouvoir, dans cette position, continuer ses rapports avec la cour et l'autorité militaire, sous la direction du baron de Bezenval, qui lui avait fait connaître son projet de défendre la Bastille. Garan de Coulon, l'un des électeurs, l'ayant

interpellé sur ces dangereux rapports, d'une manière très-imprudente, devant une populace furieuse, la colère s'empara de ces têtes déjà très-échauffées, et le malheureux Flesselles, interdit, balbutia en voulant prouver son innocence. On lui signifia qu'il fallait aller au Palais-Royal, et que là il serait entendu. « Eh bien, dit-il, allons au Palais-Royal. » Il se leva aussitôt de son siége, et sortit de l'Hôtel-de-Ville, environné d'une foule immense. Mais à peine fut-il au bas de l'escalier, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet à bout portant. La populace, se précipitant aussitôt sur son cadavre, en sépara la tête, qui fut portée au Palais-Royal, au bout d'une pique, tandis que le tronc était traîné dans la boue par une horde de cannibales. Cet assassinat fut commis le 14 juillet 1789. Flesselles fut la première victime de la populace, que l'impunité engagea bientôt à multiplier ces horribles attentats.

FLETCHER (Gilles), poète anglais et bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Écosse et en Allemagne, par la reine Élizabeth, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur en Moscovie [en 1588, auprès du tzar Fedor Ivanowitz, qui le reçut fort mal, d'après la fausse nouvelle que l'Armada espagnole avait détruit la flotte anglaise. Fletcher s'empressa de retourner à Londres, où il publia l'ouvrage suivant : *Manière de gouverner des empereurs de Russie ou de Moscovie, avec les mœurs et les modes des peuples de cette contrée*, Londres, 1550, 1663, in-12. L'auteur ne se montre pas favorable aux Russes, qui étaient alors un peuple à demi barbare.] Il était secrétaire de la cité de Londres, trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poète tragique anglais, mort à Londres, en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespeare, dans la carrière dramatique, et obtint un des premier, rangs après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *Tragédie*, dans laquelle il y avait une conspiration contre la vie d'un roi, des gens qui passaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit ensuite en prison ; mais on reconnut bientôt que le conspirateur ne tuait les rois que sur le théâtre. [On a réuni ensemble, Londres, 4 gros vol. in-8°, les *OEuvres dramatiques de Ben-Jonhson et celles de Beaumont et de Fletcher*, les dernières d'après le texte, et avec les notes de Colman. (*Voyez* BEAUMONT François.) Fletcher travaillait toujours avec son ami François Beaumont. Ses meilleures pièces sont : *Le Fat*, *le Capitaine*, *Quatre pièces en une ; l'Ennemi des Femmes ; les Itapares ; les Deux illustres parents* ; etc. Shakespeare l'aida dans cette dernière pièce.]

*FLEURANGES (Robert DE LA MARCK, seigneur DE), maréchal de France, l'un des plus braves guerriers de son siècle, né à Sedan en 1490, s'exerça dès l'enfance à monter à cheval, à manier l'épée et la lance. Ayant été présenté à l'âge de dix ans, par son père, à Louis XII, ce prince fut charmé de son air guerrier, et le plaça près du comte d'Angoulême (Fran-

çois Ier).Il fit les campagnes d'Italie sous Louis XII, et donna partout des preuves d'intrépité et de sang-froid, notamment à la prise de Vérone, en 1511. Après s'être emparé d'Alexandrie, Fleuranges se joignit à l'armée qui fit le siége de Navarre. Les assiégés ayant fait une sortie vigoureuse, les Français furent mis en déroute; Fleuranges, après des prodiges de valeur, fut trouvé dans un fossé parmi les morts, tout couvert de blessures. Lorsque François Ier, à son avénement au trône, voulut faire valoir ses prétentions sur le Milanais, Fleuranges l'accompagna dans cette expédition, contribua beaucoup à la victoire de Marignan, et se rendit maître de Crémone après cette brillante journée. A la funeste bataille de Pavie, il fut fait prisonnier, et conduit au château de l'Écluse, en Flandre, où l'empereur, par suite de la haine qu'il portait à son père, Robert de La Marck, le retint prisonnier pendant plusieurs années. Nommé maréchal de France, il fut chargé, en 1536, de la défense de Péronne, assiégée par le comte de Nassau. Quoique la place fût en mauvais état, et que l'artillerie ennemie eût déjà fait brèche, il repoussa quatre assauts, et le comte de Nassau fut obligé de lever le siége. L'année suivante, se rendant à Sedan, il fut arrêté par la fièvre à Longjumeau, et y mourut au bout de quelques jours, en décembre 1537. Le maréchal de Fleuranges avait épousé la nièce du cardinal d'Amboise. Il rédigea, pendant sa captivité au château de l'Écluse, l'*Histoire des choses mémorables advenues au règne de Louis XII et de François Ier, depuis* 1449 *jusqu'en l'an* 1521. Le style en est simple et naïf. Il s'y désigne sous le nom d'un "jeune aventureux". L'abbé Lambert a publié ces *Mémoires* avec des notes historiques et critiques, Paris, 1755, in-12.

*FLEURET (Madame Élizabeth), née à Paris le 10 juin 1725, était fille d'un contrôleur au service du duc d'Orléans. Entrée chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle devint maîtresse des novices. C'est le fruit de son expérience qu'elle déposa dans son *Guide des supérieures*, 1 vol. in-12, 1786, ouvrage que l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, se plaisait à citer dans ses conférences, et que l'abbé Démontis a revêtu d'une approbation très-favorable. Elle a laissé aussi une suite à ce livre : ce sont des *Avis aux supérieures sur la direction spirituelle des religieuses et des novices*, et des *Entretiens spirituels et familiers*, qui formeraient peut-être trois volumes, et dont la publication serait utile.

* FLEURET, ancien professeur d'architecture de l'école royale militaire de Paris, mort le 1er janvier 1817, est auteur | de *l'Art de composer des pierres factices aussi dures que le caillou*, | et de *Recherches sur la manière de bâtir des anciens*, 1808, in-4°, avec un vol. de planches.

* FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, né à Paris en 1662, mort le 11 janvier 1733, fut évêque d'Aix en 1698. Il passa à l'évêché d'Orléans en 1705, et eut en même temps l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. A son avénement au

siége d'Orléans, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat, doué d'une chasteté admirable, possédait à un degré éminent toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda à Orléans plusieurs établissements utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Il laissa des *Réglements* et *Avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avait tenus.

* FLEURIAU (Thomas-Charles), jésuite qui vivait vers la fin du XVIIe siècle, a laissé : | *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant* (avec le P. Monier), Paris, 1712, et années suivantes; | *Etat présent de l'Arménie*, ibid., 1694, in-12; | *Etat des missions de la Grèce*, ibid., 1695, in-12. —*FLEURIAU (Bertrand-Gabriel), aussi jésuite, né en 1693, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | *Relation des conquêtes faites dans les Indes*, par D.-P.-M. d'Alméida, traduit de l'italien, Paris, 1749, in-12; | *Vie du P. Claver*, ibid., 1751, in-12; | *Principes de la langue latine, mis dans un ordre plus clair et plus exact*, ibid., 1754, in-12, souvent réimprimés. —*FLEURIAU (Jean-François), autre jésuite, né à Reims en 1700, est auteur d'un *Poëme latin sur la Convalescence de M. le Dauphin*, Paris 1752, in-4°. —*FLEURIAU (Alexandre), prêtre, n'est connu que pour avoir publié en une grande feuille le *Jeu des Lettres de l'alphabet*, etc.

* FLEURIEU (Charles-Pierre CARET, comte DE), membre de l'Institut et du bureau des longitudes, né à Lyon en 1738, d'une famille distinguée, entra dans la marine à l'âge de treize ans. Il servit pendant la guerre de sept ans. La paix de 1763 lui donnant du loisir, il exécuta avec le célèbre Berthoud une *Horloge marine* qui, à l'exception d'un essai de Julien Leroi, fut la première qui eût été fabriquée en France. L'essai en fut fait en 1768 sur la frégate "l'Isis", commandée par Fleurieu lui-même, alors lieutenant de vaisseau; et son heureux résultat fit admettre les *Horloges marines* dans tous les vaisseaux du roi. En 1776, il fut appelé à la direction des ports et arsenaux de la marine, et c'est dans cette place qu'il eut occasion de rendre à la patrie des services importants. Il rédigea presque tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778; ce fut encore lui qui prépara ceux des découvertes de La Peyrouse et d'Entrecasteaux. Appelé au ministère de la marine, le 27 octobre 1790, il le quitta au bout de sept mois à cause des entraves qui gênaient son administration dans ces circonstances difficiles. Le roi lui donna alors une nouvelle marque de sa confiance, en le plaçant auprès du dauphin en qualité de gouverneur; mais, après la funeste journée du 10 août 1792, il fut obligé de se retirer, et vécut dans la retraite jusqu'en 1797, qu'il fut nommé au conseil des anciens. En 1800 il fut appelé au conseil d'état, nommé sénateur en 1806, et mourut le 18 août 1810. Il laissa : | *Voyage fait par ordre du roi en* 1768 *et* 1769, *pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1773, in-4°. 2 vol. fig.; | *Découvertes des Français*

dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, Paris, imprimerie royale, 1790, in-4°. Il y prouve l'existence jusqu'alors problématique des îles Salomon, découvertes par l'Espagnol Mindana, et vues ensuite par le capitaine Surville, qui les avait nommées Terre des Arsacides; | *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 1791, et 1792, *par Etienne Marchand*, Paris, 1798, 4 vol. in-4°. Cette relation est précédée d'une Introduction savante sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord-ouest de l'Amérique, et suivie d'une discussion très-propre à jeter de grandes lumières sur les découvertes de Drake et de Roggewin. Le 4e volume contient un grand nombre de cartes hydrographiques.

*FLEURIOT - Lescot (J.-A.-C.), séide dévoué de Robespierre, naquit à Bruxelles vers 1760. Forcé de quitter son pays lors des premiers troubles du Brabant, il vint exercer à Paris, avec peu de succès, la profession d'architecte. A la révolution, il se rangea parmi les plus furieux démagogues. Après avoir débuté par haranguer la populace dans les rues, il fut admis dans les sections de la capitale et dans les clubs des jacobins. C'est dans cette monstrueuse association que Robespierre alla le chercher pour en faire un maire de Paris. Fleuriot avait déjà été substitut de l'accusateur public près le tribunal révolutionnaire, et il s'était montré digne d'occuper la nouvelle dignité dont le tyran le revêtait. Mais, à peine fut-il entré en fonctions, que Robespierre fut terrassé par le parti dominant. Fleuriot, ayant appris cette nouvelle, court à la maison commune, rassemble les officiers municipaux, fait sonner le tocsin, ordonne qu'on ferme les barrières, et fait défendre les approches de l'hôtel-de-ville par plusieurs pièces de canon. Robespierre, qui venait d'être arrêté, y fut amené dans ce moment par les gendarmes. Fleuriot lui rend la liberté, et, le faisant asseoir dans un fauteuil, il le proclame le "Sauveur de la patrie", en exigeant en même temps des officiers municipaux le serment de mourir pour sa défense. Il envoie ensuite des agens dans toutes les sections pour y soulever un parti en faveur du "Sauveur de la patrie". Malgré la rapidité de ces démarches, tout fut inutile, la convention avait déjà mis hors la loi Robespierre et ses principaux satellites. Effrayés par cet arrêt terrible, ils n'osèrent rien tenter. Fleuriot, conduit à l'échafaud avec son protecteur et treize de ses complices, le 28 juillet 1794, n'avait alors que 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, [fit ses études à Louis-le-Grand, chez les jésuites, qu'il a chantés en beaux vers latins,] et suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. [Ce fut peut-être la cause de ses erreurs, qu'il eut le bon esprit de réparer.] L'amour de la retraite et de l'étude lui donna du goût pour l'état ecclésiastique; il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri en 1689. Associé de Fé-

nélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrément, et par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talents; il sut les récompenser. Il lui donna, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye de Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eues; mais son désintéressement égalait ses autres vertus; il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui, en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé par tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e année. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont: | *Mœurs des Israélites,* livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'Ancien Testament; | *Mœurs des chrétiens,* ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y est unie à un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien, à un discernement, à des lumières et à des vues qui ravissent le savant et le philosophe. | *Histoire ecclésisatique,* en 20 vol. in-12 et in-4° (ou 13 vol. in-4°, 1777). Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Église; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière; il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbé et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier volume de l'excellente Critique du P. Pagi, en 4 tom. in-fol. Dom Ceillier et les auteurs de "l'Histoire de l'Église gallicane", ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détails, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, imprimés séparément en 1 vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force;

on y trouve d'excellentes choses; mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison. (*Voyez* Honoré de Sainte-Marie, et Housta.) On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Eglise, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles: comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs! On ne peut trop respecter la primitive Eglise; mais la haute idée qu'on en a ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des relâchements, et dans l'Eglise des derniers siècles, parmi des relâchemens qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de sainteté. Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que « si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas ». Croyez-vous que l'Eglise a le droit de régler sa discipline, et sur la pénitence, et sur les appels, et sur les institutions canoniques, et sur les exemptions, et sur tout autre objet religieux? Répondez "oui" ou "non". Si vous dites "oui", h bien! attendez donc qu'elle ait substitué la règle ancienne à la règle plus récente; si vous dites "non", il est d'un imbécile de nous proposer comme un retour aux règles de l'Eglise, ce que l'Eglise n'a pas le droit de régler. (*Voyez* Morin, Thomassin.) L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e *Discours* sur les libertés de l'Eglise gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenait pas. [Depuis quelques années, le manuscrit autographe de ce *Discours* étant tombé entre les mains de l'abbé Emery, il en a formé un volume de "Nouveaux opuscules", Paris, 1807, in-12. La pièce la plus importante de ce recueil est le fameux *Discours*. Emery a fait imprimer en caractères romains le texte du manuscrit autographe, et en caractères italiques les morceaux supprimés ou altérés; les parties correspondantes, substituées par l'éditeur de 1765, sont placées en notes.] On a donné une "Table des matières" pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et la Continuation du père Fabre, ouvrage fanatique et fruit de l'esprit de secte (*voyez* Fabre), en 1 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. La dernière édition de cette Histoire est celle de Nîmes, en 25 vol. in-8°, 1779-1780. Traduite en latin, elle a été continuée par le père Alexandre de Saint-Jean-de-la-

Croix, carme déchaussé. Cette Continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites; les contes les plus absurdes, ceux mêmes que les protestants et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8°. | *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12, ouvrage fort abrégé, mais rempli de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui aient paru répréhensibles. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. | *Catéchisme historique*, in-12, ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact; Paquot en a donné une édition avec des notes et quelques changements. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt. | *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites;* | *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé; | la *Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12; | l'*Histoire du droit français*, in-12; livre très-insuffisant. On la trouve aussi à la tête de "l'Institution" de d'Argou son ami. | *Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769. Ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules* de Fleury à Nîmes, en 1780, en 5 vol. in-8°. [Ces *Opuscules* contiennent tous les ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*. A ceux déjà indiqués, il faut ajouter: | *Discours sur la prédication;* | *Réflexions sur Machiavel;* | *Le Soldat chrétien;* | *Discours sur la poésie, et notamment sur celle des Hébreux;* | *Portrait du duc de Bourgogne;* | *Lettres sur la justice;* | *Mémoires pour le roi d'Espagne;* | *Pensées tirées de saint Augustin;* | *Discours académiques;* | deux *Lettres en vers latins*, etc.]

*FLEURY (Julien), professeur d'éloquence au collége de Navarre, devint chanoine de Chartres, et mourut le 13 septembre 1725. Il dut son canonicat aux *Commentaires*, qu'il fit pour l'usage du Dauphin, *sur Apulée*, 1688, 2 vol. in-4°, où il prit le titre de "Julianus Floridus". Il en fit aussi sur Ausone, dont l'impression fut interrompue, à cause des obscénités répandues dans cet auteur. L'édition ne parut qu'en 1730, par les soins de l'abbé Souchay.

FLEURY (André-Hercule DE), naquit à Lodève [le 22 juin] 1653, et fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre long-temps », lui dit ce prince; « mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul

ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur de Bossuet et de Fénelon dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le "Bien-Aimé" de la France. En 1726 il fut fait cardinal, et bientôt après, son élève le plaça à la tête du ministère. Il avait alors plus de 76 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736 par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers moments du cardinal de Fleury. Il mourut [à Issy, dans sa maison de campagne, le 29 janvier 1743,] dans sa quatre-vingt-dixième année, avec la douleur de n'avoir vu dans cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos; car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire de vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes, et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter, et que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. « Un ministre, dit l'éloquent auteur de son Oraison funèbre, guidé par ses grandes vues de politique sage et vertueuse, n'aurait-il pas démenti tous ses principes, s'il avait négligé les intérêts de la religion, affligée parmi nous par tant de divisions fatales? Jours de présomption et d'indocilité, où, par un raffinement de souplesse et de dissimulation profonde, l'erreur, vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée dans ses démarches, condamne l'Eglise et ne la quitte pas, reconnaît l'autorité et ne plie pas, dédaigne le joug de la subordination et ne le secoue pas, respecte les pasteurs et ne les suit pas, dénoue imperceptiblement les liens

de l'unité et ne les rompt pas; sans paix et sans guerre, sans révolte et sans obéissance. » Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva, dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit : le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse. [Ce cardinal est auteur d'un *Avis* qui précède les "OEuvres spirituelles", de Fénelon, en 4 vol. in-12, 1740; et il a travaillé, avec l'abbé Le Grand et l'abbé des Thuileries, à la *Description historique de la France*, in-fol. 1722. — Une sœur de ce cardinal, Marie de Fleury, avait épousé Bernardin de Rosset, dont le fils devint duc de Fleury, en 1736, et mourut en 1748. Celui-ci eut un fils, Pierre-Augustin-Bernardin de Rosset, qui fut évêque de Chartres, et aumônier de la reine. Il est mort en 1780, à 63 ans, après avoir honoré l'épiscopat, par ses vertus, pendant 34 ans. Son frère aîné a continué la postérité.]

*FLEURY-Ternal (Charles), jésuite, né à Tarn en Dauphiné l'an 1692, mort vers 1750, est autuur des ouvrages suivants: | *la Vie de St Bernard, archevêque de Vienne*, Paris, 1722, in-12; | *Histoire du cardinal de Tournon, ministre de France sous quatre de nos rois*, Paris, 1728, in-8°.

*FLEURY (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1698 à Besançon, mort chanoine de cette même ville en 1754, est auteur des ouvrages suivants: | deux *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, imprimée dans le "Mercure", 1741, 1742; | *Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté, depuis* 1746 *jusqu'à* 1753, 8 vol. in-8°.

* FLEURY (Jean Omer Joly de), mort en 1755, chanoine de Paris, a donné, en 1746, la *Science du salut*, tirée des "Essais de Morale" de Nicole.

*FLEURY (François-Michel) autre ecclésiastique, né à Lençon, vers le milieu du XVIIIe siècle, mort en 1781, ne doit la place qu'il occupe dans les biographies qu'à l'obstination bizarre qu'il mit à se faire servir la messe par la nièce de son vicaire. L'évêque du Mans l'ayant interdit pour ce fait, il publia dans le journal ecclésiastique du mois d'avril 1774, la question suivante : *Si une femme, au défaut d'hommes, peut répondre la messe.* Trois mois après il inséra lui-même une réponse affirmative dans le même journal. Comme une critique manuscrite de cette solution courait dans le pays, l'abbé Fleury publia une brochure intitulée *Réponse de la messe par les femmes, en réponse à une lettre anonyme*, 1778, in-8°.

*FLEURY (Marie-Maximilien-Hector de Rosset de), de la même famille que le cardinal de ce nom, naquit vers 1770. Renfermé en 1793 dans la prison du Luxembourg, en vertu de la loi des suspects, il conserva d'abord toute sa gaieté naturelle; mais, ayant vu périr ou proscrire toute sa famille, le désespoir s'empara de lui, et il écrivit à Dumas, pré-

sident du tribunal révolutionnaire, le billet suivant : « Homme de sang ! égorgeur ! cannibale ! monstre ! scélérat ! tu as fait périr ma famille ; tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paraissent aujourd'hui devant ton tribunal ; tu peux me faire subir le même sort, car je te déclare que je partage les mêmes sentiments. » Dumas, en recevant cette lettre, dit à Fouquier-Tainville à qui il la présenta : « Voilà le billet doux qu'on m'écrit, je t'invite à en prendre lecture. Que faut-il répondre à celui qui me l'adresse ? — Ce monsieur me paraît bien pressé, répondit Fouquier ; eh bien ! nous allons le satisfaire », et aussitôt il envoya chercher Fleury par des gendarmes. Il fallait un prétexte pour le condamner ; ces monstres l'eurent bientôt trouvé ; on le mit parmi cinquante autres accusés, et on le condamna à mort comme assassin de Collot-d'Herbois, de complicité avec des personnes qu'il n'avait jamais connues ; il y avait alors 8 mois qu'il était en prison, et il y en avait à peine un qu'on avait tenté de se défaire de Collot d'Herbois. Il fut habillé, comme tous ceux qui étaient accusés de ce prétendu crime, d'une chemise rouge, et conduit à l'échafaud le 18 juin 1794.

*FLEURY, député des Ardennes à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Après la session, il fut nommé commissaire du directoire.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parents l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrandt ; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands *Tableaux* historiques, et 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

* FLINDERS (Mathieu), navigateur anglais, né à Donington dans le Lincolnshire, fit successivement plusieurs voyages pour la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande ou Notasie, et en écrivit la relation en anglais sous ce titre : *Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4°, avec un atlas. Flinders mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de son ouvrage et avant sa publication. Ce *Voyage* ne renferme presque que des détails nautiques, et place ce navigateur au nombre des meilleurs marins de son temps et des hydrographes les plus distingués.

* FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON DE), littérateur immoral, né à Reims en 1757, mort en 1806, était conseiller en la cour

des monnaies au commencement de la révolution, qui le priva de sa charge. Il fit néanmoins servir sa plume à propager les opinions anarchiques, resta long-temps oublié malgré ses efforts, et n'obtint qu'en 1802, par la protection de Fontanes, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins. On a de lui : | *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, Paris, 1779, in-8°. | *Fragments d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8°. | *Poèmes et Discours en vers*, lus et mentionnés aux séances publiques de l'académie française, 1782, in-8°. | *Le réveil d'Epiménide à Paris*, ou *les Etrennes de la liberté*, comédie en 1 acte et en vers, 1790, in-8°; | *Le mari directeur*, ou *le Déménagement du couvent*, comédie en 1 acte en vers, 1792; | *La jeune hôtesse*, comédie en trois actes et en vers, imitée de la *Locondiera* de Goldoni, 1792, in-8°; | *La Papesse Jeanne*, comédie en 1 acte, représentée de 1790 à 1793, etc.; | *Les Voyages de l'opinion*, Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que cinq numéros. De Flins fut l'éditeur des "OEuvres" du chevalier Bertin, 1785, 2 vol. in-8°, et l'un des collaborateurs du journal "le Modérateur", à la rédaction duquel présidait Fontanes.

* FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, mort le 9 juillet 1782, fut élève de Laurent Cars, et membre de l'académie royale de peinture. Ses principales estampes sont | une *Sainte famille*, d'après Jules Romain ; | le *Paralytique servi par ses enfants* ; | l'*Accordée de village* ; | le *Gâteau des rois*, tous trois d'après Greuse ; | une *Tempête* d'après Vernet ; | deux *Sacrifices*, d'après Vien ; | *Adam et Eve* ; | *Notre Seigneur à la piscine*, d'après Dietrich, etc.

FLODOARD, ou FRODOARD, historien, né à Epernai en 893, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy-lès-Hermouvilles, a laissé une *Chronique* et une *Histoire de l'Eglise de Reims*. Sa *Chronique*, généralement estimée des savants, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée : elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événements intéressants et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son *Histoire* comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de Georges Colvener, in-8°, Douai, 1617. On a encore de lui : | les *Vies des saints de la Palestine*, *d'Antioche et d'Italie*, en vers ; | l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII*. On conservait cet ouvrage en manuscrit chez les PP. carmes déchaussés, à Lille, avec des dissertations et des notes du P. Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

* FLOGEL (Charles-Frédéric), professeur de philosophie à l'académie des jeunes nobles de Lei-

gnitz, né à Jauer en Silésie, en 1729, mort en 1788, s'attacha à l'histoire de la littérature et se proposait de la suivre dans toutes ses parties. Il est auteur | d'une *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8°; | *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8°. Elle a été traduite en italien et publiée à Pavie en 1788; | *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8°. Les 3 premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes; le 4e est destiné à la comédie; | *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8°, qui fut suivie de l'*Histoire des fous en titre d'office*, et de l'*Histoire du burlesque*. Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Toutes ces productions, écrites en allemand, jouissent d'une certaine réputation.

FLONCEL (Albert-François), avocat au parlement, censeur royal, membre de plusieurs académies d'Italie, né à Luxembourg, en 1697, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco, en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères, en 1739, sous Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres [le 15 septembre] 1773. Sa bibliothèque, composée de 11,000 vol. en langue italienne, a été vendue après sa mort. On en a fait un catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. — Madame FLONCEL (Jeanne-Françoise DE LAVAU), morte en 1764, à 49 ans, avait traduit les deux premiers actes de l'"Avocat vénitien", de Goldoni, 1780, in-12. [M. Roger a terminé la traduction de cette comédie, jouée aux Français en 1812, et qui lui valut le fauteuil académique.]

* FLOOD (Henri), membre du parlement d'Angleterre, né en 1732, et mort le 2 décembre 1791, était fils du chef de justice du tribunal du banc du roi en Irlande. Après avoir fait des études peu brillantes au collége de la Trinité de Dublin, puis à l'université d'Oxford, il crut que ses richesses lui donnaient assez d'esprit. Son gouverneur, le docteur Markham, pour le détromper, lui fit faire la connaissance de jeunes gens fort instruits. Flood, rougissant de son ignorance, répara le temps perdu. Elu en 1749 membre de la chambre des communes en Irlande, il se distingua par une éloquence brillante, et par la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays. Son adhésion et son opposition alternatives aux mesures ministérielles lui attirèrent le reproche de versatilité. Elu en 1783 membre du parlement anglais pour la ville de Winchester, il représenta le bourg de Seaford dans la session suivante. Le dernier *Discours* qu'il prononça dans le parlement anglais en 1790 avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire. Il mourut d'une pleurésie qu'il contracta en travaillant à éteindre un incendie qui s'était manifesté dans un de ses bureaux. L'éloquence de Flood était remarquable par la force du raisonnement, par la pureté et la richesse de son style, plein d'images et d'allusions classiques. Il excellait surtout dans la réplique, et malheur à l'adversaire qui provoquait ses sarcasmes! On a imprimé plusieurs de ses *Discours* prononcés dans le

parlement. Dans ses moments de loisir il s'occupait aussi de poésie. On a de lui : | des *Vers sur la mort de Frédéric, prince de Galles*; publiés dans la collection d'Oxford en 1751 ; | une *Ode sur la Renommée*, 1785, in-8; la *Traduction* de la première Ode pythique de Pindare, 1785.

* FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet 1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelonne, dans la maison de cet ordre. Etant passé en Palestine à l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais, les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes, et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de deux mille Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples), avec le titre de césar. Il combla également d'honneurs et de richesses les principaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de Magne-duc (généralissime des armées de terre et de mer). Mais, ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de son trône, il le fit assassiner une nuit (le 23 avril 1306), pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général. C'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, déesse des fleurs, nommée chez les Latins, "Flora", et chez les Grecs, "Chloris", épousa Zéphire, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentait ornée de guirlandes et couronnée de fleurs.

FLORE, ou FLORIS, ou FRANC-FLORE (François), naquit à Anvers, en 1520. Ce peintre, le Raphaël de la Flandre, était fils d'un tailleur de pierres, et avait appris la sculpture sous son oncle, Claude Flore, jusqu'à l'âge de 20 ans. La réputation de Lambert Lombard, habile maître, l'attira alors à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce peintre. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses *Tableaux*. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre,

l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement : « Le travail est ma vie, et le jeu est ma mort. » Il mourut en 1570, à 50 ans.

*FLOREBELLO (Antoine), de Modène, évêque de Lavellino, mort en 1558, fut l'ami du cardinal Sadolet, dont il a écrit la *Vie*. On a de lui : | *De auctoritate summi pontificis Ecclesiæ capitis;* | *De concordiâ ad Germanos;* | des *Discours;* | et des *Lettres de Pie V*, dont il fut secrétaire, Anvers, 1640.

*FLORENT, dit "Bravonius", moine de Worchester dans le XIIe siècle, composa une *Chronique des chroniques*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1118, continuée par un moine du même monastère, jusqu'en 1163.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé l'épouse d'un gentilhomme, nommé Gérard de Velsen, il fut tué et percé de trente-deux coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier, ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné pendant 40 ans. Il laissa sept fils et quatre filles, de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Châtillon.

* FLORENT, chartreux de Louvain, dans le XVe siècle, a composé en flamand un ouvrage de l'*Institution chrétienne*, traduit en latin par le cordelier Nicolas Zeger, et depuis par Laurent Surius.

FLORENT (François), d'Arnai-le-Duc, professeur en droit, à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville, en 1650, a laissé des *Ouvrages de droit canon*, que Donjat publia in-4°, en deux parties, 1679. La "Vie" de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête de ses ouvrages.

FLORENTIN (Saint), premier abbé du monastère que fonda à Arles, en 548, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert, mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification, pendant 5 ans et demi. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, étaient dans l'église paroissiale de cette ville. On lisait, sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

* FLORÈS (André), poete espagnol, né à Ségovie en 1484, mort en 1560, se livra particulièrement au genre lyrique, et laissa quelques ouvrages fort estimés de ses contemporains. On trouve quelques *Pièces* de ce poete dans

les divers "Recueils de poésies castillanes".

* FLORÈS (Louis), dominicain et missionnaire, né en 1570 à Gand, brûlé vif au Japon en 1622, a laissé une *Relation de l'état du Christianisme dans le Japon, jusqu'au 24 mai* 1622.

* FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid, le 14 février 1701, prit, à l'âge de 14 ans, l'habit de religieux, dans l'ordre de Saint-Augustin, et se fit bientôt distinguer par ses talents, comme par sa piété. Après avoir professé la théologie pendant plusieurs années avec le plus grand succès, il se livra à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et acquit une grande connaissance des antiquités. Ce savant religieux mourut à Madrid, le 2 août, ou selon d'autres, le 5 mai 1773. On a de lui : | *Cours de théologie*, 5 vol. in-4°; | *Clave historical*, Madrid, 1743, in-4°; ouvrage dans le genre de l'"Art de vérifier les dates", et remarquable par la méthode et l'exactitude qui y règnent. La huitième édition est de 1764. | *La Espana sagrada, o Teatro geografico-istorico de la Iglesia de Espana*, Madrid, depuis 1747, jusqu'en 1779, 29 vol. in-4°, continuée d'abord par le P. Bisco, qui donna le 30e vol. en 1775, et le 3e en 1786; et ensuite par le P. Fernandez, qui en publia trois autres, ce qui porte l'ouvrage à 34 vol. C'est une histoire complète de l'Église d'Espagne, recommandable par la certitude des faits et une judicieuse critique. Les uns l'ont comparée à la "Gallia christiana", les autres à l'Histoire ecclésiastique" de Fleury; peut-être tient-elle de l'une et de l'autre. | *Espana carpetana;* | *Medellas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757 et 1758, 2 vol. grand in-4°; et 3e en 1773; ce recueil précieux, qui eut un grand succès, obtint l'approbation de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Madrid, qui nomma l'auteur son associé correspondant. | *Dissertacion de la Cantabria*, 1768; in-4°; | *Memorias de las reynas catolicas*, Madrid, 1770, 2 vol. in-4°, 2e édition; | *Traité sur la Botanique et les sciences naturelles*, etc. Florez a été l'éditeur de la *Relacion del viajo literario de Ambrosio Morales*, Madrid, 1765, in-fol., etc.

* FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), littérateur, né au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, le 6 mars 1755, mort le 13 septembre 1794, fut envoyé dans une pension à Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de chose; mais son esprit naturel et ses saillies le firent bientôt remarquer. Le frère aîné du père de Florian avait épousé la nièce de Voltaire; il présenta son neveu au philosophe de Ferney, qui conçut pour lui beaucoup d'amitié. De Ferney Florian vint à Paris, et entra en 1768 chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. Ce prince, touché de son esprit, et surtout de sa douce sensibilité, lui témoigna dès le premier moment une bienveillance qui ne se démentit jamais. Le jeune page, décidé à prendre le parti des armes, entra d'abord dans l'artillerie, et obtint ensuite une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre. Mais il avait déjà conçu une vive passion pour l'étude des belles-lettres, et sa profession ne lui permettait guère

de s'y livrer. Il sollicita et reçut une réforme au moyen de laquelle son service comptait toujours, sans qu'il fût obligé de rejoindre. Il put alors suivre son goût et débuta à l'académie française par son *Éloge de Louis XII*. Ce morceau ne fut pas généralement goûté; mais Florian réussit mieux dans une épître intitulée: *Voltaire et le serf du Mont-Jura*, et dans la jolie églogue de *Ruth*. Ces deux pièces lui méritèrent d'être couronné deux fois à l'académie, où il fut reçu en 1788. Il accepta avec reconnaissance la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre, qui le chargea souvent de distribuer ses bienfaits, soit à Paris, soit autour des châteaux d'Anet et de Sceaux. Florian ne put voir les malheurs de la famille royale sans une extrême douleur; elle fut encore augmentée par la mort de son protecteur, le duc de Penthièvre; mais il devait avoir aussi à souffrir pour son propre compte. Banni de Paris en 1793, comme noble, il se retira à Sceaux, d'où il fut bientôt arraché pour être traîné dans les prisons de la Bourbe", dite alors "Port-libre". Ayant recouvré sa liberté après le 9 thermidor, il se retira de nouveau à Sceaux pour vivre dans la retraite et l'obscurité au milieu des bocages qu'il avait chantés. Mais il avait contracté dans sa prison un sentiment profond de tristesse et de frayeur, qui abrégea le cours de sa vie. Florian avait pour mère une dame espagnole (Gilete de Salgues.) Conservant pour elle le plus tendre respect, il avait trouvé un attrait extraordinaire à cultiver la langue de cette mère chérie. Les principaux ouvrages de Florian, sont: | *Galathée*, 1783. Les trois premiers livres de ce roman pastoral sont une imitation embellie de Cervantes; le quatrième est de sa composition. Cet ouvrage eut beaucoup de succès; | *Numa Pompilius*, 1786, 2 vol. in-16. Il s'était proposé d'imiter le "Télémaque" dans cet ouvrage; | *Estelle*, 1788; cette seconde pastorale, qui appartient en entier à Florian, quoique jugée supérieure à *Galathée*, obtint moins de succès; | *Gonzalve de Cordoue*, 1791, 3 vol. in-16. On reproche à Florian d'avoir prêté à son héros espagnol la franchise et la générosité des chevaliers français: qualités que l'histoire ne lui accorde pas avec les mêmes nuances. Quoi qu'il en soit, le *Précis historique sur les Maures*, qui compose le premier volume de cet ouvrage, prouve que Florian aurait pu s'exercer avec succès dans le genre historique; | *Fables*, 1792. C'est surtout dans ce genre qu'on retrouve le caractère de Florian. La Harpe en fait un grand éloge; il assure que ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est le meilleur de tous les ouvrages de Florian; | son *Théâtre*, 3 vol., est composé de petites pièces, telles que *Les Deux Billets*, *Le bon Ménage*, *Le bon Père*, *La bonne Mère*, etc., qui toutes eurent beaucoup de succès. La Harpe dit que «la délicatesse et la finesse, qui n'excluent pas le naturel, distinguent et feront toujours aimer les petites comédies de Florian, et que tout l'esprit qu'on y remarque n'est qu'un composé fort heureux de bon cœur, de bon sens et de bonne humeur.» Florian fit le sacrifice de plusieurs ouvrages dramatiques à la

piété de d'Argentel, son vertueux protecteur. | Des *Nouvelles*, et deux poèmes assez médiocres, *Guillaume Tell* et *Eliezer et Nephtali*. Il composa le premier lorsqu'il était renfermé dans la Bourbe, et c'est en prison, comme il le dit lui-même, qu'il chantait les héros de la liberté. Il écrivit le second après son retour à Sceaux, où le peu de temps qu'il eut encore à vivre fut empoisonné d'une langueur continuelle. Il n'est pas étonnant que ces deux ouvrages se ressentent de la position où se trouvait l'auteur. | Sa *Traduction* de don Quichotte de Cervantes, ouvrage où l'on est loin de trouver le génie original de Cervantes, ne parut que long-temps après la mort de Florian. On peut reprocher sans doute à cet auteur d'avoir presque toujours échoué dans le plan de ses ouvrages; mais l'élégance et la facilité de son style, et surtout douce sensibilité répandue dans ses écrits, le feront toujours lire avec le plus grand plaisir. Malgré les funestes exemples d'un grand nombre de littérateurs de son temps, Florian respecta ordinairement la morale et la religion. Il existe une édition complète des *OEuvres* de Florian, en 24 vol. in-18, où se trouvent plusieurs autres ouvrages; les principaux sont : | *Nouvelles*, 2 vol. in-18; | *Mémoires d'un jeune Espagnol*, dans lesquels Florian raconte plusieurs aventures de sa jeunesse; | *Mélanges*, etc., en vers et en prose.

*FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte DE), ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit à Murcie en 1730. S'étant fait connaître comme avocat et publiciste, il remplit plusieurs charges de magistrature, fut ensuite envoyé à Rome en qualité de ministre par le marquis d'Esquilache, alors ministre d'état, et ce fut lui qui obtint du pape Clément XIV le bref qui portait la suppression des jésuites. Charles III, content de ses services, le nomma ministre d'état. Son habileté rendit au cabinet espagnol de la splendeur, et, quoiqu'il eût souvent à lutter contre le redoutable Pitt, il sut faire respecter sur toutes les mers le commerce et le pavillon de l'Espagne, et maintenir le plus parfait accord avec la France. Ce fut encore lui qui mit fin aux dissensions politiques qui existaient entre l'Espagne et le Portugal, en faisant conclure le double mariage de l'infante dona Charlotte avec le prince du Brésil, et de l'infant don Gabriel avec une princesse portugaise. Charles III lui conféra alors le titre de Florida Blanca. Ce ministre porta le dernier coup aux cortès : il semblait prévoir qu'ils devaient un jour dominer le roi, et partager son autorité. Les députés, selon l'usage, s'étaient réunis à Madrid pour y proclamer le successeur immédiat à la couronne, sous le titre de prince des Asturies. Florida fit tant, par ses promesses et par ses menaces, que les députés finirent par renoncer à leurs priviléges, et prêtèrent serment au prince des Asturies. Ami des sciences et des arts, il leur accorda protection et embellit Madrid de plusieurs promenades et de beaux édifices. Il ne fut pas aussi heureux dans les guerres où il engagea son maître. L'expédition d'Alger en 1777, et celle de Gibraltar en 1782, coûtèrent à

l'Espagne plus de 80,000 hommes; on dut ces malheurs à l'inexpérience des chefs que Florida mit à la tête des armées. Il trouva un ennemi puissant dans le ministre des finances, Guardoqui; mais le roi, qui ne voulait se priver d'aucun d'eux, chercha à les concilier en faisant conclure le mariage du neveu de Guardoqui avec la nièce de Florida. Émule du cardinal de Richelieu, comme ce dernier, il chercha toujours à humilier la noblesse, et à la dépouiller de ses priviléges. Ayant été attaqué d'une maladie de langueur, on l'attribua à un poison lent que ses ennemis avaient trouvé moyen de lui donner; mais il se soumit à un régime long et sévère qui le guérit entièrement. La faveur de ce ministre tout-puissant finit à la mort de Charles III. L'envie, qui jusqu'alors n'avait rien pu contre lui, le fit reléguer, en 1792, dans la province de Murcie. Il s'était déclaré ouvertement contre la révolution française, et l'on supposa que les manœuvres du gouvernement français contribuèrent beaucoup à sa disgrâce. On prétend même qu'un chirurgien français tenta de l'assassiner. Cette tentative eut lieu en effet, au moment où il allait monter en carrosse; mais rien ne prouve que l'assassin fût français. Exposé à de nouvelles persécutions, il fut encore exilé de Murcie et renfermé dans la citadelle de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention, et se retira dans ses terres situées près la ville de Lorca. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Français, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les cortès; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur. Il mourut le 20 novembre 1808, âgé de 78 ans. Ce ministre avait un esprit pénétrant, une instruction étendue, et il sut faire oublier quelques défauts par ses talents et ses belles qualités. Attaché à sa famille, il n'omit aucun moyen pour l'agrandir. Tous ses parents furent nommés à des postes importants : un seul n'accepta point ses dons, c'était son père. Il s'était consacré à l'état ecclésiastique après la mort de sa femme; content d'un modique bénéfice, il refusa constamment un évêché et les riches prébendes que son fils lui offrait.

FLORIDUS (François), de Doneado dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN (Marcus Antonius Florianus), frère utérin de l'empereur Tacite, se fit, après la mort de celui-ci, en 276, proclamer empereur par l'armée de Sicile; mais, celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, [et, n'ayant voulu entendre à aucun arrangement, lui livra une bataille qu'il gagna. Florien, après sa défaite, fut massacré par ses propres soldats.]

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était un homme qui rendait des arrêts sans conscience, faisait des livres

sans science, et bâtissait sans argent : turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui : | plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Antéchrist;* ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble l'annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs; | *de l'Origine des hérésies*, 2 vol. in-4°; livre qui manque quelquefois de critique, mais qui, dit l'abbé Lenglet, n'est pas à mépriser, et où il y a bien des recherches. Le même Lenglet l'attribue au P. Richome.

* FLORIMONTE (Galéas), évêque de Sessa, est auteur d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on distingue : *Ragionamenti sopra l'Etica d'Aristotile*, imprimé à Venise en 1597.

FLORIN, prêtre de l'Église romaine au IIe siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-mêmes, mais seulement à cause de la défense; ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée; mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs : Eusèbe nous a conservé un fragment de cette Lettre dans son "Histoire ecclésiastique", livre 5, chapitre 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie* et *de l'Ogdoade*, que nous n'avons plus.

* FLORINUS (Henri), théologien finlandais qui vivait dans le XVIIe siècle, a donné une édition de la Bible en finnois, Tuvusa, 1685, in-4°, et publié : | *Epitome theologiæ*, 1667; | *Nomenclatura latino-suetico-finnica*, 1678, in-8°; | *Hyperaspistes, seu defensor veritatis adversus errores Joh. Heseri*, 1664, *in-4°*.

* FLORIO (Daniel), comte DE), poète italien, né à Udine en 1710, mort en 1789, fut envoyé à 18 ans à l'université de Padoue. Ses premiers essais dans la poésie lyrique lui valurent plus d'une fois les éloges du célèbre Métastase : ce sont des *Cantates*. Il réussissait surtout dans la composition de petites pièces de circonstances, et recueillit lui-même ses différentes productions sous ce titre : *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4°, ornées de vignettes. On y trouve des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité. Florio avait commencé un poème intitulé la *Jérusalem détruite*, qui ne paraît pas avoir été achevé.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort le [1er décembre] 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière; cet ouvrage lui attira des désagréments. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, entre autres | des *Homélies*, in-4°, | et un *Traité de la messe de paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, mais comme un médiocre traité de liturgie.

* FLORIS, prêtre, a publié :

les Droits de la vraie religion soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie, 1774, 2 vol. in-12.

FLORUS (L. Annæus Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzévir, 1658, in-12; de Grévius, "cum notis variorum", 1702, 2 vol. in-8°, c'est dommage que dans cette édition les médailles soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on a mise au bas; de madame Dacier, "ad usum delphini", 1674, in-4°. Le Vayer le fils le traduisit en français sous le nom de Monsieur, frère de Louis XIV, 1536, in-8°. [Les critiques n'ont point mis en doute l'exactitude de Florus, mais on observe que le ton de panégyrique se fait trop généralement sentir dans son *Histoire*.] Sa narration, chargée de fleurs, dégénère quelquefois en enflure. Dans un abrégé, qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur; « comme s'il voulait, dit Crevier, compenser par le faste des manières et du dehors l'appauvrissement d'un sujet réduit en squelette. C'est lui qui paraît le premier avoir donné cours aux abrégés, si commodes pour la paresse, et si propres à faire des demi-savants. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. [Il s'écarte rarement de Denys d'Halicarnasse et des autres historiens; mais, lorsqu'il le fait, il ne justifie pas les raisons qui l'y portent. Il est généralement lu avec beaucoup d'intérêt. On peut considérer son ouvrage comme une sorte d'introduction à l'histoire de la république romaine. Son livre est tellement divisé que chaque objet y présente pour ainsi dire un corps entier.] Florus était poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. [L'empereur reprochait au poète d'aimer le vin, et Florus n'eut garde de riposter sur tout ce qu'il savait sur le compte de son rival. La meilleure traduction de l'abrégé ou *Epitome* de Florus est celle de l'abbé Paul, 1774, in-12; il y en a une autre de 1776, faite aussi à Paris, par Mérigot.]

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'Église de Lyon au IXe siècle, dont on a un écrit *Sur la Prédestination*, laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque | une *Explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; | et un *Commentaire* sur saint Paul. On trouve ces différents ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la "Bibliothèque des Pères".

* FLOTTE (G. DE CHÉZEAUX DE LA), négociant à La Rochelle, député de la Charente-Inférieure à la convention, s'y attacha au parti de la Gironde, vota la réclusion de Louis et son bannissement à la paix, en disant toutefois : « Je déclare que Louis mérite la mort. » Mis hors la loi, lors du triomphe de la montagne, le 31 mai 1793, il se cacha pendant quelque temps; mais, découvert par un de ses collègues en mission, il fut traduit

devant le tribunal criminel de son département, et condamné à mort le 18 janvier 1794.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

* FLOYD (John), jésuite anglais, né dans le comté de Cambridge au XVIe siècle, se fit une grande réputation par ses ouvrages de controverse, presque tous dirigés contre les protestants; les plus remarquables sont : | *Censura decem libr. de republica ecclesiæ M.-A. de Dominis*, Rouen, 1621, in-8°; | *Answer to Francis White's reply concerning nine articles offered by King James I to F. John Fisher*, ibid., 1626; | *the Church conquerant over Human Wit*, Saint-Omer, 1631, in-4°.

* FLOYER (Sir John), médecin anglais, né vers l'an 1649, mort en 1734, à Litchfield, où il exerçait son art, était grand partisan des bains froids, qu'il ordonnait particulièrement pour les rhumatismes chroniques et autres maladies nerveuses. Ses principaux ouvrages sont : | *la Pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, in-8°; | *Recherche sur l'usage raisonnable des bains*, Londres, 1697, in-8°, qu'il a reproduit en grande partie dans son *Essai pour rétablir le baptême des enfants par immersion*, 1724, in-4°. Cet ouvrage, traduit en allemand, fixa particulièrement l'attention des anabaptistes; | *Traité sur l'Asthme*, Londres, 1698 et 1717, in-8°. Il a été traduit en français par Jault, 1761 et 1785, in-12, et en allemand par Scherf, Leipsick, 1782, in-8°; | l'*Horloge du pouls des médecins*, Londres, 1707 et 1710, 2 vol. in-8°, traduits en italien, Venise, 1715, in-4°; | *Medicina geronomica*, ou l'*Art de conserver la santé des vieillards*, avec un *Supplément à l'usage de l'huile et des onctions*, et une *Lettre sur le régime à suivre dans la jeunesse*, Londres, 1724.

FLUDD, ou DE FLUCTIBUS (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé « le Chercheur », parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie; il laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la *Collection* fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : | *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, latin.... | *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8°... *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica... Veritatis proscenium... Sophiæ cum Moria certamen.... Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Rosæ-Crucis verorum veræ subjectum..... Philosophia mosaïca.... Amphitheatrum anatomiæ.... Philosophia sacra*, etc. Il n'est guère facile de reconnaître dans tous ces ouvrages une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet. [Du reste, il avait voyagé en plusieurs

parties de l'Europe, et était contemporain de Kircher, de Mersenne, de Froster et de Gassendi, qui le combattirent souvent. Fludd doit être considéré comme philosophe éclectique.

* FLUE (Nicolas DE), ermite, sortant, en 1482, du désert où il s'était retiré pour prêcher la concorde à ses concitoyens divisés, eut la gloire de raffermir la confédération helvétique par le seul ascendant de ses vertus.

* FODÉRÉ (Jacques), religieux cordelier, né au XVI[e] siècle à Bessan dans la haute Morienne, enseigna la théologie pendant plusieurs années dans différents colléges de son ordre, et se livra au ministère de la prédication. On ignore l'époque précise de sa mort; seulement on sait qu'elle est postérieure à 1623. Son ouvrage le plus remarquable est intitulé: *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de St-François et des monastères de Sainte-Claire, érigés en la province de Bourgogne*, etc., Lyon, 1619, in-4°.

FOÉ (Daniel DE), poète anglais, [né à Londres d'un boucher, en 1663], fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique, [et mourut en 1731.] On a de cet auteur: | *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, 1719, livre qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du "Spectateur" : ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que longtemps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. (*Voyez* VAN EFFEN.) Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage, en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres; mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkik, qu'on voit à la fin du 4[e] tome. [La seule bonne édition est celle due à M[me] la princesse de Montmorency-Laval, qui l'a accompagnée d'une version française interlignée.] *Le vrai Anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé "Les Etrangers"; | *la Réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution; | *Essais sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*; cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes; | *Le court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. [Ce pamphlet fut brûlé par la main du bourreau. Ayant appris que l'imprimeur et le distributeur de cet écrit devaient être arrêtés, Foé se dénonça lui-même à la chambre

des communes, et plaida sa cause avec éloquence; mais il fut condamné au pilori, et à la confiscation de tous ses biens. A peine entré dans la prison, il écrivit une *Hymne au Pilori.*] *De jure divino*, poème latin; | un *Plan de commerce*; | *Le commerçant anglais*; | *L'instructeur de famille*, 2 vol.; [ouvrage aussi régulier qu'on peut l'attendre d'un protestant;] plusieurs *Ecrits politiques*, qui n'ont guère survécu aux événements qui les avaient fait naître, | et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions. [Foé fut le premier auteur de la *Revue*, qui donna naissance au "Spectateur" d'Addison et Steele. Outre son *Robinson Crusoë*, il donna huit autres *Romans* qui eurent beaucoup de succès. On cite enfin de lui: | une *Histoire politique du Diable*, | un *Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions*. Son *Système complet de magie* n'est qu'une critique de la "Boucle enlevée", de Pope, qui s'en montra très-offensé. La *Collection* de tous les romans de Foé a été nouvellement imprimée à Londres, 1810, 4 vol. in-8°.]

FOEDOR, ou Fédor, fils aîné du tzar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierre à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglements de police générale; mais, en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfants en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère Pierre (*Voyez* Pierre-le-Grand), qui n'était âgé que de 10 ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

* FOEDOR (Jean), diacre, né à Moscow, fit connaître l'imprimerie à sa patrie. Réuni à Pierre Timothée Mstislauzow, il publia en 1564, les "Actes des apôtres". L'académie de Saint-Pétersbourg en possède le seul exemplaire que l'on connaisse, et qui lui fut remis en 1730 par un soldat qui l'avait trouvé sous des décombres.

FOES, ou Foesius (Anutius), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, était très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction* très-fidèle des OEuvres d'Hippocrate en latin, accompagnée de corrections dans le texte, et ornée de scolies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol. Ce livre, quoique très-savant, est maintenant hors d'usage.

* FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la bibliothèque du Vatican, membre de plusieurs sociétés littéraires d'Italie, né à Florence en 1713, mourut le 2 juin 1783. Son père, célèbre dans l'architecture et la sculpture, lui donna le goût des arts. Le jeune Foggini se décida cependant pour l'état ecclésiasti-

que, et fit ses études à Florence et ensuite à Pise, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Sur l'invitation du prélat Bottari, son concitoyen, et l'un des bibliothécaires du Vatican, il se rendit à Rome, où le pape Benoît XIV lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale, qu'il venait d'établir, et l'associa à Bottari dans la place que celui-ci occupait à la bibliothèque vaticane. Bientôt il devint théologien du cardinal Neri-Marie Corsini, qui le nomma à un bénéfice dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Sous le pontificat de Clément XIV, successeur de Benoît, il fut employé dans les affaires des jésuites; il paraît qu'il ne leur était pas très-favorable. Pie VI le fit son camérier secret, et préfet de la bibliothèque vaticane, à la mort d'Etienne-Evode Assemani, archevêque d'Apamée. Foggini laissa de nombreux ouvrages, dont les principaux sont: | des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France, de* 1682, Florence, 1738; | *De primis Florentinorum apostolis exercitatio singularis*, ibid., 1740, in-4°; | *De romano divi Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4°. Il y réfute ceux qui prétendent que saint Pierre n'est jamais venu à Rome, et n'en a point été évêque; | *La vera Storia di san Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4°; | *Publii Virgilii Maronis codex antiquissimus a Rusio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4°. Cette édition est exécutée en lettres onciales, à l'instar du manuscrit; | *Des douze pierres précieuses du rational du grand-prêtre des Hébreux*, 1743, avec une préface et des notes; | *Instructions et prières à l'occasion du jubilé*, 1750 in-8°; | *Accord admirable des Pères de l'Eglise sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, 1752, en latin. Lequeux en a donné une édition, Paris, 1759, et une traduction française en 1760. Cet écrit est dirigé contre l'archevêque de Fermo, qui avait établi la doctrine contraire; | *Traité sur le clergé de Saint-Jean-de-Latran*, 1748; | *Appendix à l'histoire byzantine*, 1777; | *Verrii Flacci fastorum anni romani reliquiæ et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol., avec son neveu Nicolas Foggini. D'anciennes inscriptions trouvées à Palestrina, ont en grande partie fourni les matériaux de ce traité. On doit en outre au prélat Foggini différentes *Collections*, et beaucoup de *Dissertations* sur des sujets d'érudition et d'antiquité. On a publié à Florence son "Eloge", qu'on croit être l'ouvrage de son neveu.

*FOGLIANI (François), jésuite italien, né en 1543 dans la Valteline, mort en 1609, se fit remarquer par sa piété et par les austérités effrayantes qu'il pratiquait. Il a écrit en latin beaucoup d'ouvrages ascétiques, parmi lesquels on cite | un *Traité de la dévotion aux saints anges*, et | un *Recueil de prières*.

FOGLIETTA (Uberto), savant, né à Gênes [en 1518 d'une noble et ancienne famille,] eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le

reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : | son Traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit ; | *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée ; | *Tumultus neapolitani*, 1571, in-4° ; | *Elogia clarorum Ligurum*, in-4° ; | *De sacro fœdere in Selymum*, in-4° ; | *De linguæ latinæ usu et præstantia*, 1723, in-8° ; | *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8° ; | *De similitudine normæ polybianæ*, dans ses Opuscules, Rome, 1579, in-4° ; | *Della republica di Genova*, in-8° ; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans XVIe siècle. [On voit que presque tous les ouvrages de Foglietta sont écrits en latin. Il possédait parfaitement cette langue ; c'est un des écrivains italiens qui approchèrent le plus, dans ce beau siècle, de l'élégance et de la pureté des auteurs du siècle d'Auguste.]

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques ; mais l'ignorance des Chinois modernes, en fait d'astronomie, ne permet pas de croire que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnait du temps des patriarches Héber et Phaleg ; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignements antérieurs au déluge. Si le dieu chinois Fohé est le même que Noé, il est évident que Fohi est très-postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans toute l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amyot, insérée dans le 11e tome des " Mémoires de la Chine". Le P. Amyot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un, que Chennoug, voulant mesurer la terre, et ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un « homme-esprit, dont la couleur était d'un vert tirant sur le bleu ; ses sourcils étaient épais ; il portait sur sa tête une pierre de yu, et était porté lui-même par six dragons volants. Cet homme-esprit mesura la terre, détermina sa figure entre les quatre mers, et trouva que son étendue d'orient en occident était de 90 ouan de lys, et de 81 ouan, du nord au sud (1). » Le second passage porte que l'empereur Hoangty, sentant sa fin approcher, quitta la terre et " s'envola au ciel, monté sur un dragon ". On lit dans un troisième passage, que plus anciennement encore, sous l'empire des cinq " Loung " (des cinq dra-

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille, le *lys* est un dixième de lieue : Qu'on calcule maintenant et qu'on applique le résultat à ces *quatre mers* et à la *terre* qui est *entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

gons), qui régnaient sur le second des "dix peuples perdus", avant la fondation de l'empire chinois par « Fohi, les hommes logeaient dans des antres et des cavernes, comme les quadrupèdes, ou se perchaient sur les arbres comme les oiseaux; tandis que leurs souverains, montés sur des dragons, planaient dans les airs comme les nuages, et gouvernaient ainsi leurs sujets du haut en bas.» Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le P. Amyot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. (*Voyez* Le Comte, Confucius, du Halde, Yao.)

FOI, divinité allégorique, que les poètes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main, ou sous celle de deux mains seulement l'une dans l'autre. C'était proprement la fidélité, la constance dans l'amitié, comme on le voit dans la belle ode d'Horace "Ad Fortunam", où il parle ainsi de la Foi :

Te Spes, et albo rara Fides colit
Velata panno ; nec comitem abnegat,
Utcumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.

FOIGNI (Gabriel), [que d'autres nomment Cogny], cordelier défroqué, [né en Lorraine], se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révolantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de son commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN (Saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères, Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerœlles, près Dourlens), le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse, depuis église collégiale. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se

chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardaient avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris [le 29 mars] 1743, âgé de 60 ans, était de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus connus sont : | *Projet pour un nouveau bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720; | *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux bréviaires ont profité de celui-ci ; | les *Psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742; | deux volumes in-12 *Sur la Genèse*. Des idées singulières, que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, les firent supprimer.

*FOISSAN ou FOSSAN (Le moine de), franciscain, troubadour provincial du XIIIe siècle, choisit la Sainte Vierge pour sa dame, et sa dévotion ressemblait à la galanterie des autres pour leurs maîtresses. Les manuscrits de la bibliothèque royale contiennent quatre *Pièces* de Foissan.

* FOISSET (Jean-Louis-Séverin), né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 11 février 1796, mort le 22 octobre 1822, fit des vers dès sa dixième année; à 13 ans il composait les premiers chants d'un poème imité du "Lutrin" de Boileau; à 14, il avait franchi tous les degrés de l'enseignement ordinaire des collèges. Au mois de novembre 1815, il vint à Dijon, où il suivit les cours de droit qu'il vint terminer à Paris, en 1817. Cependant, il avait esquissé le plan et versifié le premier acte d'une tragédie de *Marie Stuart*, que le succès de celle de M. P. Lebrun lui fit abandonner. L'année suivante il ne craignit point de disputer à la fois trois couronnes littéraires. Il obtint le prix proposé par la société philomathique de Bordeaux, pour l'*Éloge du maréchal d'Ornano*, ancien gouverneur de la Guienne; mais, son *Éloge d'Ausone*, destiné à l'académie de la même ville, n'ayant point trouvé de concurrents, la médaille ne fut point décernée. Une distraction empêcha son *Eloge du président Jeannin* de parvenir entier à l'académie de Mâcon; et cette société littéraire, en distinguant par une mention honorable la production incomplète qu'elle avait reçue, regretta de ne pouvoir couronner l'auteur. Cet accident le dégoûta de la lice académique; et vers le même temps il devint un des rédacteurs de la "Biographie universelle". Associé à la révision générale de l'ouvrage, il se chargea en outre spécialement des articles qui concernaient la jurisprudence ou le barreau, et de tous les noms qui appartenaient à l'ancienne province de Bourgogne, sa patrie. Nous citerons : *Loyseau de Mauléon*, le premier qu'ait fourni l'auteur; *Maxence*, *Maximien-Hercule*, *Messaline*, *Ménage*, *Micheli* (botaniste), *Middleton*; *Mirabeau* (père et fils), *La Monnaye*, *Morosini* (historien de Venise), *Muret*, *Nivernais*, *Nicaise*, *Clavidé* (espagnol), le

cardinal d'*Ossat*, le baron de *Neuhof* (Théodore Ier), les deux *Paoli*, et le jurisconsulte *Papinien*. Ces articles se recommandent par la concision du récit, la clarté et l'élégance de la diction. Celui de *Mirabeau* révèle les justes préventions que Foisset avait épousées contre la révolution. Il paraît qu'elles éclataient d'une façon encore plus vive dans l'article *Gaspard Monge*; pour cette raison il dut subir des retranchements qui déterminèrent l'auteur à ne point l'avouer; il est signé de la lettre Z. Les articles *Parny*, *Patru*, *Peiresc*, *Pélisson*, *Pétrarque* et *Philippe-le-Bon*, duc de Bourgogne, sont dus encore à Foisset. Ces nombreuses biographies attestent à la fois la facilité de l'écrivain et la variété de ses connaissances. Foisset, livré long-temps à une sorte d'indifférence religieuse, mourut dans les sentiments de piété les plus édifiants. Il laissa deux frères qui cultivent les lettres avec succès.

FOIX (Raimond Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne lui attira que des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, madame, » lui dit Étienne de Minea, « filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion. » Raimond Roger mourut en 1222..... L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, deuxième fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui. (*Voyez* Gaston III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à Matthieu, cousin de Gaston; Matthieu mourut lui-même en 1398, sans enfants, et sa sœur Isabelle épousa Archambault de Grailly, qui prit le nom de Foix. Leur petit-fils, Gaston IV, se maria avec Éléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (*Voy.* Gaston de Foix, duc de Nemours.) Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV..... Archambault de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendants furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. [On peut consulter sur cette fa-

mille l'Histoire du comté de Foix.]

FOIX (Pierre DE), cardinal, né en 1386, d'Archambault, captal de Buch et d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'anti-pape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Église à ceux de l'amitié : le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé, à Toulouse, le collége connu autrefois sous le nom de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre DE FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, [qui apaisa les troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, rétablit la paix dans le royaume de Naples, et] mourut évêque de Vannes à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (ODET DE), seigneur de Lautrec, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne, en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François Ier lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais, ayant perdu celle de La Bicoque, en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne, dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528, il fut fait général de l'armée de la Ligue, en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. — Son frère, Thomas DE FOIX, dit le "Maréchal de Lescun", passait pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de La Bicoque, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvait, et, en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais où il y avait garnison française. Il reçut, à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX (Paul DE), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Écosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut en cette ville, en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient

par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était assez bon écrivain, et grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat, son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (Louis DE), architecte parisien, florissait sur la fin du XVI[e] siècle. Il eut part, avec les plus habiles artistes espagnols et italiens, à la construction du palais et du monastère de l'Escurial. [De Foix avait su captiver l'amitié du malheureux infant don Carlos, fils de Philippe II; mais il abusa indignement de sa confiance. Toujours en butte à la jalousie de son père, l'infant fit part à de Foix de son projet de s'enfuir dans les Pays-Bas. Celui-ci le dénonça aussitôt; le prince fut arrêté. Cependant le délateur fut contraint de quitter l'Espagne, après la mort tragique de don Carlos.] De retour en France, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit, en 1585, le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément " la Tour de Cordouan". [Cette tour, qui a cent soixante pieds de hauteur, est un des plus beaux monuments de ce genre, et est située dans une position admirable et presque inaccessible : les travaux durèrent vingt-six ans.]

FOIX (Marc-Antoine DE), jésuite, né en 1627, au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom, en Auvergne, en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui : | *L'Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12, contenant les règles de l'éloquence chrétienne. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane. | L'*Art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes, que l'auteur n'a pas cru devoir négliger pour y substituer des vues rares et extraordinaires : son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOIX (François DE), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le "Pimandre" de Mercure Trismégiste, et les " Éléments " d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. [Il fonda à Bordeaux une chaire de géométrie.]

* FOLA (Torello), chanoine de Fiesole, dans le XVI[e] siècle, a traduit | les *Dialogues* de saint Grégoire-le-Grand, Venise, 1575, in-4°, | et un *Journal*, en latin, du concile de Trente, qui commence au pontificat du pape Paul III, sous lequel s'ouvrirent les premières sessions.

FOLARD (François-Melchior DE), jésuite, frère du suivant, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739. On a de lui : | *OEdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles; | et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre. Il était plus recommandable par les charmes de son caractère que par son talent.

FOLARD (Le chevalier Jean-Charles DE), né à Avignon le 13 février 1669, avec des inclinations

militaires, sentit augmenter son penchant en lisant les "Commentaires" de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parents le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, dressa des plans, et parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Ostiglia et à celle de La Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano, en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des "colonnes". Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandres, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il y vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier de Folard à être un des instruments dont il voulait se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichshall, dérangea tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il fut en correspondance avec le comte de Saxe, depuis maréchal de France, et prédit dès lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires* sur Polybe, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en 3 par un homme de l'art. L'auteur peut être appelé à juste titre le "Végèce moderne". En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et, en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond en est excellent, mais la forme n'en est pas aussi agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile militaire : | un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12 : les idées y sont aussi pro-

fondes et plus méthodiques que dans son *Commentaire* ; | un *Traité de la défense des places ;* | un *Traité de la guerre de partisans*, manuscrit que le maréchal de Belle-Isle possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable ; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait au diacre Pâris le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire, au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmoter des hymnes en l'honneur de leur saint. (*Voy*. l'Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, La Haye, 1735.) Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Église. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris sous le titre de Ratisbonne en 1753, in-12.

* FOLCUIN (Saint), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de saint Bertin de la fureur des Normands vers l'an 846. — FOLCUIN, abbé de Laubes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 990, a fait des réglements pour la discipline de son abbaye et laissé | La *Vie de saint Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les "Actes de l'ordre de St-Benoît" du P. Mabillon ; | les *Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monastère au* VIIe *siècle ;* | les *Vies de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinoc* et *de saint Silvin*. — FOLCUIN, moine de St-Bertin dans le Xe siècle, né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartes, diplômes et autres monuments de différents monastères. On a aussi de lui quelques vers, entre autres une *Épitaphe de saint Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLENGO (Jean-Baptiste, bénédictin mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire* sur les Psaumes, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et sur les Épîtres catholiques, in-8°, écrit noblement et purement. Il commente en critique, et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Théophile), plus connu sous le nom de MERLIN COCCAYE, [naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autrefois Cipada, et qui aujourd'hui n'a plus de nom, auprès du lac Inférieur, dans le Mantouan.] Il embrassa l'institut des bénédictins comme le précédent. La tournure de leur esprit fut bien différente : l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent qu'il se soumît à la règle, mais il échappa à leur poursuite, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut le 9 décembre 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Campége, près Bassano. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée* ou *Histoire macaronique*. Ce nom "macaronique", qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot "macaroni", qui est le nom d'une pâte connue aujourd'hui dans toute l'Europe. Le poème de Folengo fut reçu avec transport dans un siècle où les bouffonneries pédantesques te-

naient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes; il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poème macaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12 : elle n'était ni assez importante ni assez estimée pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de Merlin Coccaye, en 1521, à Frascati, in-12, est rare; l'édition de Venise, en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois *Poèmes* assez recherchés : | *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, [1526, ou] 1539, ou 1550, in-8°; réimprimé à Londres, en 1773, in-8° et in-12; | *Caos del tre per uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poème sur les trois âges de la vie humaine, d'un style en partie macaronique. | *La umanità del Figlio di Dio, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4°.

* FOLIGNO (La baronne Angèle DE), née à Foligno dans le duché de Spolette au XIIIe siècle, embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de Saint-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opuscules recueillis et publiés sous le titre de *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601 ; traduit en français, Cologne, 1696, in-12. Saint François de Sales et Bossuet parlent avantageusement des écrits de cette sainte religieuse, dont la "Vie" a été écrite par le P. J. Blancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster [le 29 octobre] 1690, mort à Londres [le 28 juin] 1754, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences qui font l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *Mémoires* qu'il présenta, et qu'on trouve dans les "Transactions philosophiques", justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savants de ce royaume. Ses *Mémoires* roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa car-

rière littéraire par un ouvrage, estimé de sa nation, sur les monnaies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette île par les Normands, jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. [On a érigé à Folkes, en 1792, un beau monument dans l'abbaye de Westminster.]

* FOLLEVILLE (Gabriel Guyot ou Guillot de), plus connu sous le nom d'évêque d'Agra, avait été vicaire ou curé de Dol en Bretagne. Il prêta d'abord le serment à la constitution civile, puis le rétracta, vint à Paris, et de là se réfugia, pendant la guerre de la Vendée, chez une de ses parentes à Poitiers. Ce fut alors que, pour obtenir une plus grande considération, il imagina de dire qu'il était évêque d'Agra, et envoyé par le pape dans les diocèses de l'ouest, avec le titre de vicaire apostolique; ajoutant qu'il avait été consacré à Saint-Germain par des évêques insermentés, au mois de mai 1793. Pendant que l'armée vendéenne occupait la ville de Thouars, il fut trouvé dans une maison, vêtu en soldat, par quelques paysans. Leur ayant dit qu'il était prêtre, et qu'il avait été enrôlé par force dans un bataillon à Poitiers, il demanda à être conduit devant un des commandants de l'armée vendéenne. Cet officier, qui avait étudié avec lui, le reconnut. Cependant l'abbé de Folleville lui répéta la fable de son épiscopat; on lui proposa alors de s'attacher au parti vendéen, et on parvint à vaincre sa répugnance. Présenté à l'état-major, il se trouva dans la nécessité de dévoiler son imposture, ou de soutenir le personnage qu'il s'était créé. Le premier pas était fait. L'armée vendéenne, qui prenait le titre de "catholique", accueillit avec joie un ecclésiastique revêtu d'une dignité importante : lorsqu'elle avait reçu la bénédiction, elle n'était que plus animée à combattre ceux qui renversaient les autels. Cependant le pape, informé de la fraude, fit savoir aux chefs vendéens, par un bref du 31 juillet 1793, que l'évêque d'Agra les avait trompés. C'était immédiatement après le passage de la Loire, lorsque les Vendéens, vaincus et dispersés, hâtaient leur marche pour se rallier et échapper à l'extermination. Les généraux, craignant de porter un entier découragement dans le cœur des religieux Vendéens, crurent qu'il était prudent de tenir la chose secrète. On prétend que l'abbé Bernier, depuis évêque d'Orléans, se doutant de la supercherie, avait écrit à Rome pour s'en assurer. L'abbé de Folleville s'aperçut bientôt, à l'air dont le recevaient les généraux vendéens, que son imposture était dévoilée, et dès lors il devint profondément triste, mais avec calme et courage. Il resta encore dans l'armée vendéenne, se trouva à l'attaque de Granville, et passa la journée à parcourir les rangs, exhortant les soldats, relevant les blessés, leur prodiguant tous les secours de la religion, affrontant le feu de l'ennemi et désirant peut-être d'en être atteint. Il ne quitta les restes

de cette brave et malheureuse armée, que lorsqu'elle eut été entièrement détruite. Après avoir erré quelque temps, il fut arrêté et conduit à Angers, où on le reconnut pour être celui qui se disait l'évêque d'Agra, parce qu'il avait officié pontificalement dans cette ville lorsque les Vendéens s'en étaient emparés. « Tu es l'évêque d'Agra? lui dit-on. — Oui, répondit-il, je suis celui qu'on appelait ainsi. » Condamné à mort, il monta sur l'échafaud le 5 janvier 1794, avec résignation, et mourut dans de grands sentiments de piété. On ne saurait sans doute excuser sa faute; mais on doit reconnaître, d'après sa conduite singulière, que le seul motif de se donner quelque relief lui suggéra son imposture. Il n'était ni traître ni espion, puisqu'il mourut avec constance pour la cause vendéenne; d'ailleurs il avait inventé son épiscopat avant de penser qu'il irait dans la Vendée. Ceux qui ont écrit que c'était un prêtre fanatique, qui excitait au carnage les Vendéens, ont porté ce jugement par esprit de parti; son caractère doux et humain était le contraire de la violence. Il n'y a pas moins de mauvaise foi à dire que les généraux vendéens étaient complices de cette fraude, qu'ils n'avaient inventée que pour exercer une plus grande influence sur les paysans : c'est mal connaître ces héros chrétiens que de les supposer capables de se jouer ainsi de la religion. D'ailleurs, ces généraux, qui montraient tant de dévouement, n'avaient pas malheureusement de projet fixe pour l'avenir, et leur politique ne pouvait aller jusqu'à concerter un projet qui exigeât l'autorité d'un seul commandant, puisque l'autorité était égale entre tous les chefs.

FONCEMAGNE (Etienne Lauréault de), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris [le 26 septembre] 1779, membre de l'académie française, sous-gouverneur du duc de Chartres, est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du "Testament politique" du cardinal de Richelieu, où il prouve, avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce "Testament" est réellement du ministre de Louis XIII. Il est encore connu par plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions. Ils roulent tous sur des points de l'Histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne. [L'aménité de Foncemagne, son élocution facile et pure, son immense érudition, attiraient chez lui les personnages les plus distingués, comme le prince de Beauveau, le duc de La Rochefoucauld, Malesherbes, Brecquigny, Lacurne de Sainte-Palaye, etc. Il réunissait ses amis à certains jours de la semaine, et cette réunion était connue sous le nom de "Conversation". Foncemagne était très-bienfaisant, et mourut dans de grands sentiments de religion. Ses dernières paroles furent celles-ci : « La religion seule me fortifie et me console. »]

*FONSECA (Jean Rodrigue de), qui vivait à la fin du XVIe siècle, fut successivement doyen de Séville, évêque de Ladagor, de Palencia, de Cordoue, et enfin de Burgos. Ce fut lui qui eut la direction des armements qui se firent pour les Indes occidentales, et qui excitèrent les plaintes de Christophe Colomb.

FONSECA (Antoine DE), dominicain, né à Lisbonne en 1517, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville en 1539, des *Remarques* sur les Commentaires de la Bible, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, trois ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour en sa patrie, il fut prédicateur du roi, obtint une chaire de théologie en l'université de Coïmbre, [et mourut en 1588.]

FONSECA (Pierre DE), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne [le 4 novembre] 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette *Métaphysique* a eu un grand cours, et a été long-temps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. (*Voy.* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.)

*FONSECA (Roderic), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du XVIIe siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres : | *De tuenda valetudine*, et | *De calculorum remediis*.

*FONSECA (Christophe DE), religieux de St-Augustin, habile prédicateur, né près de Tolède, mourut en 1612. On a de lui : | *La Vida de Christo*; | *Del Amor de Dios*; | *Sermones de quaresma*, etc.

*FONSECA-FIGUEROA (Jean DE), Espagnol, chanoine et théologien de Tolède, fut employé par Philippe IV à diverses négociations. Il avait fait des *Remarques sur Claudien; sur les Epîtres de Séjan*.

*FONSECA SOARÈS (Antoine DA), cordelier portugais, né en 1631, mort l'an 1682, en odeur de sainteté, passait pour un des plus éloquents prédicateurs de son temps; il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques tels que : | les *Etincelles de l'amour divin*; | le *Fouet des pécheurs*; | le *Bouquet spirituel*, etc. Le tout a été recueilli en 2 vol. qui ont été souvent réimprimés. Sa "Vie" a été écrite par le père Godinho.

*FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, mort en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégations sacrées, président de salines à Rome, conseiller aulique de l'empereur Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipotentiaire sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plusieurs académies. On a de lui plusieurs ouvrages en espagnol et en italien; les principaux sont : | *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam Araçælitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol.; | *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8°; | *Tabulæ chronologicæ*, etc., *sanctorum pontificum*, *cardinalium*, etc., ibid., 1737, in-fol.

*FONSECA (Eléonore, marquise DE), née à Naples en 1768, consacra sa première jeunesse à l'étude des lettres et des sciences; s'appliquant surtout à l'anatomie, dont l'étude n'était rien moins que convenable à la décence de

son sexe, elle se trouva en état de communiquer ses observations au célèbre Spallanzani ; il paraît même qu'elle lui fut utile dans plusieurs découvertes, notamment dans celle des vaisseaux lymphatiques. En 1784, elle épousa le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole. Présentée à la cour, elle y fut reçue en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline ; mais, s'étant permis quelques critiques déplacées, elle reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et conçut dès lors une haine implacable contre la famille royale. Lorsque la révolution française éclata, elle en adopta les principes avec une chaleur qui tenait du délire; le roi et sa famille ayant été obligés de quitter Naples, les lazzaroni commirent les plus grands excès contre les Français et leurs partisans. La marquise de Fonseca, avertie à temps, rassembla les dames de son parti, et, traversant les rues de Naples au milieu des lazzaroni, à qui sa contenance en imposa, elle conduisit ses compagnes sous la protection du château Saint-Elme. Quand les Français eurent entièrement occupé Naples, la marquise de Fonseca publia un journal intitulé *le Moniteur napolitain*, où elle attaquait la famille royale et les ministres, et prodiguait des éloges à la révolution française. Mais, les Français ayant été obligés d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca, qui avait refusé de s'éloigner, fut arrêtée par ordre du cardinal Roffo, et condamnée à être pendue le 20 juillet 1799.

FONT (Joseph DE LA), poète français, est auteur de quelques *Comédies* et *Opéras*, entre autres de l'opéra-comique intitulé le *Monde renversé*. La Font était né à Paris en 1686, et il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il était encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT (Pierre DE LA), né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'était un homme de Dieu, plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il était pourvu, pour fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur ; et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de *Prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Pères, les conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidèles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement du XVIIIe siècle.

* FONT DE SAVINES (Charles LA), évêque de Viviers, né à Embrun en 1742, mort en janvier 1815, fut sacré évêque en 1778. En 1791, il donna la démission de son évêché entre les mains des électeurs de son département, comme pour réparer les vices de son institution. Confirmé par eux, il prêta le serment voulu par la constitution civile du clergé, qu'il défendit par ses écrits, et prit le titre d'évêque de l'Ardèche. Le 1er décembre 1793 il renonça publiquement à ses fonctions, en se dépouillant de ses habits pontificaux devant l'administration départementale, en lui livrant sa

crosse, ses mîtres, sa croix, son calice et tous les ornements de l'église. Il prononça à cette occasion un *Discours* scandaleux, écrivit depuis contre la célébration des fêtes, le célibat ecclésiastique, le jeûne et les règles les plus saintes de la discipline. Arrêté et envoyé à la Conciergerie à Paris, pendant la terreur, il sembla que ce châtiment l'avait fait rentrer en lui-même. Instruit que l'archevêque de Vienne gouvernait son diocèse avec des pouvoirs du saint-siége, il conseillait à ceux qui croyaient à sa juridiction, de s'adresser à ce prélat, reconnaissant que lui-même n'en avait réellement pas. Mais, en 1797, s'élevant de nouveau contre le pape et le métropolitain, il parut vouloir reprendre la conduite de son diocèse; l'opinion de ses diocésains le repoussa. Il se retira alors à Paris, et revint ensuite dans sa ville natale, où il eut le bonheur de pleurer sa faute, et d'en faire pénitence jusqu'à sa mort.

FONTAINE (Charles), né à Paris [le 13 juillet 1515], d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de | *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui: | *Le Journal d'amour*, avec *La Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avait été précédée de deux autres ; | *Victoire d'argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *Nouveau Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean DE LA), naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore à 22 ans son talent. On lut devant lui la belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, d'une figure et d'un caractère propres à faire le bonheur d'un époux. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale; et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers *Contes*. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parents auprès de Fouquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, pour qui il eut le courage d'élever la voix, et aux infortunes duquel il a consacré la plus belle et la plus touchante des *Elégies*, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne; et des protectrices dans les duches-

ses de Bouillon, de Mazarin, et dans la spirituelle La Sablière : celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agréments de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans, au mois de septembre, rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendait une partie de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie, qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite, et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours : le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit, et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid, et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient toute la mémoire. Il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée : « Eh! c'est votre fils », lui dit-on. Il répondit froidement: «Ah! j'en suis bien aise.» Il avait fait un *Conte* dans lequel, conduit par sa matière, il mettait dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile : « Domine quinque talenta tradidisti mihi », etc., et, par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un *Conte* licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à ténèbres, et, s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes ; il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et, ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un beau génie que ce Baruch : qui était-il? » Le lendemain et plusieurs jours après, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait sa voix pour dire : «Avez-vous lu Baruch? C'était un beau génie »! L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à Madame de La Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : «Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat et La Fontaine. » Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec Choart, curé de Saint-Germain-le-Vieil à Paris, il s'en vengea par la fable *du Curé et du mort* (liv. 7). C'est la plus mauvaise de toutes ses fables; elle se ressent de l'humeur du poète. Le nom du curé y est défiguré. (*Voyez* le " Journal de Paris ", 1787, nº 107.) La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion comme sur tout le reste. Une maladie, qu'il eut sur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. Le père Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de Saint-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le viatique, il

détesta ses *Contes*, et en demanda pardon à Dieu, en présence de quelques membres de l'académie, qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques *Contes*. Celui de *la Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son prologue, cité dans Moréri :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole!
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand, juré? C'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment...

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Église; mais sa verve, émoussée par l'âge, et peut-être son génie, que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir long-temps cette carrière. [Le génie catholique est trop sublime pour pouvoir s'improviser dans la vieillesse.] Il mourut à Paris, en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentiments de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien le sut dispenser,
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine, il faut placer au premier rang ses *Contes* et ses *Fables*. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier, mais en même temps, un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *Fables* font sa véritable gloire. On y reconnaît le poète de la nature; une molle négligence y décèle le grand maître et l'écrivain original. On dirait qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue, et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, aussi moins froid, et moins nu que Phèdre, il a saisi le point de perfection dans ce genre. Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, d'Aubert, Desbillons, Florian, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à Montenault une magnifique édition des *Fables* de La Fontaine, en 4 vol. in-fol. dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes : l'ouvrage est précédé d'une « Vie » du fabuliste. On a une autre édition des *Fables* de La Fontaine, par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans figures. L'on a imprimé à Paris, en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *OEuvres diverses de La Fontaine*, c'est-à-

dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses *Fables* et de ses *Contes*. On y trouve quelques *Comédies*, un *Poème sur le Quinquina*, quelques *Pièces anacréontiques*, des *Lettres* et d'autres morceaux, la plupart très-faibles, et qu'on n'aurait jamais imprimés si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivants. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée; [et depuis ce temps, on a fait plusieurs éditions de ses *Fables* et sous divers formats.] La Fontaine avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance.

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet:
A beaucoup de plaisir je mêlerant peu de gloire,
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Mais quoi! je suis volage en vers, etc.

[Les descendants de La Fontaine ont été long-temps exempts de toute taxe et de toute imposition. L'académie de Marseille proposa pour l'un de ses prix l'éloge de ce fabuliste; Champfort le remporta.]

FONTAINE (Nicolas), Parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savants qui habitaient cette solitude. Il accompagna Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. [Après l'expulsion du docteur Arnauld de la Sorbonne, Fontaine suivit le sort des jansénistes qui étaient obligés de se tenir cachés. Ils avaient entre eux des conférences secrètes pour la rédaction de leurs ouvrages: Fontaine assistait, avec son ami Sacy, à celles qui se tenaient à l'hôtel de Coqueville, où l'on s'occupait de la traduction de la Bible. Ces réunions déplurent au gouvernement, qui en 1666 fit enfermer Fontaine et Sacy à la Bastille, d'où ils ne sortirent qu'en 1668.] Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy, en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui: | *Vies des saints de l'Ancien Testament*, en 4 vol. in-8°, ouvrage composé sous les yeux de Sacy, et qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée; | les *Vies des saints*; in-fol., ou 4 vol. in-8°. C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées depuis que l'abbé Godescard a traduit de l'anglais, en 12 vol. grand in-8°, les "Vies des saints" par Alban Butler; | *Mémoires sur les solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très-détaillés, et même jusqu'à la minutie: tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué; | *Traduction* des "Homélies" de saint Chrysostôme sur les Épîtres de saint Paul, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme. L'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisants, avoir raison; | *Abrégé de l'histoire de la Bible*,

publié sous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures; communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. (*Voyez* Le Maistre.)

FONTAINE (Jacques), dit de La Roche, prêtre appelant, né à Fontaine-le-Comte, en 1688, mort le 26 mai 1761, embrassa l'état ecclésiastique se fixa à Tours et où, en 1713, il obtint la cure de Mantelan. A cette époque, la bulle "Unigenitus" avait causé en France une grande fermentation dans les esprits. Fontaine fut un des plus chauds adversaires de cette bulle; son zèle à la décréditer, et une *Lettre* imprimée, adressée à un M. de Rastignac, lui firent perdre sa cure. S'étant rendu à Paris, il y reçut un gracieux accueil des frères Desessarts, qui avaient ouvert leur maison à tous les prêtres inquiétés pour la même cause. Plusieurs d'entre eux avaient, depuis 1727, entrepris un "Bulletin" qu'ils envoyaient imprimé, chaque semaine, à leurs partisans, soit pour exciter leur zèle, soit pour les avertir de ce qui se passait. Ce "Bulletin" n'était autre chose que le fameux journal connu alors sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*. Les principaux rédacteurs étaient Boucher, Troya, auxquels se joignit Fontaine, qui prit alors le surnom de "La Roche". Depuis 1727, il demeura seul chargé du journal, sous l'inspection d'une sorte de conseil, composé des membres les plus ardents et les plus éclairés du parti. Pour éviter les poursuites, Fontaine se condamna à une profonde retraite, que peu de gens connaissaient. On cite une dame Théodon, très-attachée au parti des appelants, comme la première qui imagina les imprimeries secrètes où l'on confectionnait ce journal, ainsi qu'on confectionna ensuite tant d'écrits, notamment lors de nos troubles révolutionnaires. On avait établi cette imprimerie près de la rue de la Parcheminerie, au faubourg Saint-Jacques. Hérault, alors lieutenant de police, mit tout en œuvre pour connaître l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques;* mais Fontaine, malgré sa surveillance active, continua à publier sa gazette une fois chaque semaine. Une femme tomba entre les mains des agents de police, au moment où elle allait distribuer huit cents exemplaires des *Nouvelles;* on lui demanda si elle savait que le roi eût défendu de colporter cette gazette: "Oui, répondit-elle, mais Dieu me l'a ordonné". De Vintimille, archevêque de Paris, donna, le 27 avril 1732, un mandement pour condamner les *Nouvelles*. Quelques curés de Paris refusèrent de le publier; d'autres en donnèrent lecture dans leur paroisse, et alors les gens qui appartenaient au parti de Fontaine sortirent de l'église pour éviter cette condamnation, et rendre par là, disaient-ils dans leur langage, un témoignage de la foi. L'archevêque ordonna aux curés appelants de lire le mandement en question; mais ils eurent recours au parlement, qui se saisit de cette affaire avec un intérêt marqué pour l'auteur des *Nouvelles:* plusieurs conseillers furent exilés, et d'autres demandèrent leur démission. Lors des discussions du parlement avec la cour, Fontaine, de son côté, se déclara son défenseur, et la gazette de-

vint un foyer de discorde. Les jésuites opposèrent (en 1734) à la gazette de Fontaine, qui ne les épargnait pas dans ses diatribes, un *Supplément*, qu'on leur défendit de publier en 1748. Tous ses partisans ne trouvaient cependant pas son écrit hebdomadaire exempt de critique; Duguet, Delan, Debonnaire, remarquèrent qu'il ne respectait pas toujours la vérité; ils se plaignaient surtout des excès du rédacteur. Malgré cela, Fontaine était devenu, pour les siens, un oracle; c'est d'après cet oracle que l'on cita, comme des prodiges, les convulsions et les miracles de Saint-Médard. Toujours ardent contre les papes, les évêques, et en général contre l'autorité, il eut le triste mérite d'avoir contribué à affaiblir les sentiments de religion par l'âcreté de ses disputes et la persévérance de ses calomnies. On croit aussi que Fontaine fut, par ses déclamations violentes, une des principales causes de l'expulsion des jésuites. Après avoir rédigé sa gazette pendant plus de trente ans, il mourut d'un ulcère à la vessie, à l'âge de soixante-treize ans. *Les Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires pour servir à l'Histoire de la constitution Unigenitus*, furent continuées par Guenin (dit l'abbé de Saint-Maur) et Mouton. La collection entière, jusqu'en 1803, se compose de vingt à vingt-cinq volumes.

FONTAINE (Jacques DE LA), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution "Unigenitus", et publia sur ce sujet un ouvrage en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE [DES BERTINS] (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *Mémoires*, qui sont dans le "Recueil" de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4°.

* FONTAINE (Jean-Claude), professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville, né à Talloires en 1715, mort dans la même ville en 1807, débuta, en 1775, par une *Dissertation* latine *sur l'existence de Dieu, prouvée par le consentement des peuples*. Il donna ensuite : | *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8°; mais son livre fondamental est | *Le véritable système sur le mécanisme de l'univers*, ou *Démonstration de l'existence du premier moteur*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits sur des objets d'astronomie, de physique, etc. Fontaine était un des savants les plus universels et les plus vrais de la fin du XVIIIe siècle.

FONTAINES (Pierre DES), né dans le Vermandois, maître des requêtes sous saint Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'"Histoire de saint Louis", de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connaisse qui ait écrit sur la jurisprudence française. Il a aussi composé une histoire sous le titre de *Livre de la Reigne*. Joinville dit que saint Louis s'en servait "pour ouïr les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes et faire droit aux parties".

FONTAINES (Marie-Louise-

Charlotte de Pelard de Givry, épouse du comte de), fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres, mais sans ostentation. On lui doit, entre autres productions, écrites sans prétention et pour le seul plaisir d'écrire : | *La Comtesse de Savoie*, roman dans le goût de Zaïde, imprimé en 1722. [Ce roman fournit à Voltaire le sujet de deux de ses tragédies, "Artémise" et "Tancrède". Elle donna encore | *Aménophès*, roman inférieur au premier.]

FONTAINES (Pierre-François Guyot des), naquit à Rouen le 22 juin 1685, d'un père conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé pendant quinze ans dans différents colléges de la société, il sollicita sa sortie, et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter l'état religieux, pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé des Fontaines était prêtre alors : on lui donna la cure de Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel esprit et homme de lettres, [le plus grand malheur qui puisse arriver à un prêtre.] Quelques *Brochures* critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia, en 1724, le "Journal des Savants", mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde, qui y cherchaient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula *Observations sur les écrits modernes*, in-12, commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire intitulée : *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux *Jugements*, comme le dit l'abbé Ladvocat, ou son continuateur; il y avait deux ans qu'il était mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il était naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté; personne ne saisissait avec autant de préci-

sion les différents degrès du beau, et les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement, et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien? De là ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talents, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé; mais, si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugements les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. L'abbé des Fontaines, dit Fréron, philosophe dans sa conduite comme dans ses principes, était exempt d'ambition; il avait dans l'esprit une noble fierté qui ne lui permettait pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques.... Si l'abbé des Fontaines était quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société il était doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paraissait dans la conversation un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière de littérature et de bel esprit. Il soutenait avec chaleur ses sentiments; mais la même vivacité d'imagination qui l'égarait quelquefois le remettait sur la route, pour peu qu'on la lui fît apercevoir. Rousseau, Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières. L'auteur de la « Métromanie » (Piron) fut long-temps de ce nombre; mais, ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il se brouilla avec l'abbé des Fontaines pour une bagatelle, [et lui fit cette épitaphe satirique :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il était ignorant comme un prédicateur,
Et malin comme un auditoire.

Voltaire lui fut également attaché : mais [quelques critiques amères sur la *Henriade*, dont il donna une édition avec des notes,] irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui dura [fort long-temps. Cependant une avanture fort désagréable pour l'abbé des Fontaines ayant occasioné son arrestation, il fut enfermé à Bicêtre, et dut en partie, à ce qu'il paraît, sa liberté à la protection de Voltaire. Quoi qu'il en soit, depuis cet événement, le poète et le journaliste vécurent en meilleure intelligence.] Outre ses *Feuilles*, on a encore de l'abbé des Fontaines : | une *Traduction* de Virgile, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des dis-

cours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de Virgile et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette *Version*, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de Télémaque : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais, dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'Enéide n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégants, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre; | *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid; | *Lettres* sur le livre de la "Religion chrétienne prouvée par les faits", de l'abbé Houtteville, in-12: elles sont au nombre de dix-huit, et la plupart très-judicieuses; | *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro* de La Motte, in-8°. Cette critique fut très-recherchée; | *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de Ramsay; autre critique fort censée; | *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les OEuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connaissait le génie de sa langue; | les *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12; | *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale qui avait fait la réputation de celui de Swift; | les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12; | l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12; roman historique, dont le fond est dans Mariana. L'abbé des Fontaines a eu part à la "Traduction" de l'Histoire du président de Thou, à l'Histoire des révolutions de Pologne, à celle des ducs de Bretagne; à la "Traduction" de l'Histoire romaine de Laurent Echard; à l'"Histoire abrégée de la ville de Paris", par d'Auvigni; au "Dictionnaire néologique", ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des Précieuses, mais qu'il infecta de satires personnelles. L'abbé de La Porte a publié, en 1757, "l'Esprit de l'abbé des Fontaines", en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la "Vie" de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA (Dominique), né à Mili, près du lac de Côme, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Égypte qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes, ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de

livres. Les procédés dont les Égyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché, et, le 10 septembre 1586, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de deux mille écus d'or, reversible à ses héritiers, outre cinq mille écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de vingt mille écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. [Dominique Fontana continua la construction du *Palais* papal (à Rome), sur le mont Quirinal, dit "Montecavallo", à cause de deux groupes colossaux figurant deux héros qui domptent des coursiers. Fontana les y avait fait transporter des thermes de Dioclétien. Il transporta et éleva trois autres anciens obélisques, l'un sur la place de "Sainte-Marie-Majeure", l'autre sur celle de "Saint-Jean-de-Latran", et le troisième sur la "Place du Peuple". Il répara les colonnes Trajane et Antonine. Il fit conduire jusqu'à Rome, à cinq lieues d'éloignement, l'eau dite "Aqua felice", qui en procure en abondance à la superbe fontaine des "Termini".] Il avait beaucoup de génie pour la mécanique, mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de Sa Sainteté. Il fut appelé à Naples, en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol., imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA (Publio), prêtre, [né en 1548] à Palluccio, près Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimés à Bergame en 1594, in-fol., est son poème de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia, en 1646, un traité intitulé : *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste, à Naples, en 1656.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato, dans le territoire de Côme, en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut pas sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talents. Il a construit un grand nombre de monuments publics à Rome, entre autres le *Mausolée* de la reine Christine à Saint-Pierre, les *Palais* Grimani et Bolognetti, la *Fontaine* de Sainte-Marie « in Transtevere », une des *Fontaines* de la place Saint-Pierre, le *Théâtre* de Tordionne, la *Bibliothèque* de la Minerve, le *Palais* de Visconti à Frascati, etc., etc. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église, depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrivait (en 1694), montaient à 46 millions 800,052 écus romains (234 millions de francs), sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. [Suivant ses calculs encore, cette église de Saint-Pierre a de longueur 110 toises 6 pouces; de hauteur 24 toises (sans compter la coupole); de largeur, 77 toises; la nef du milieu en a 13 et 4 pieds. La hauteur intérieure, depuis le pavé jusqu'au-dessous de la voûte (qui a 6 pieds 2 pouces de diamètre) est de 63 toises 5 pouces. Fontana mourut à Rome le 6 février 1714.] On a de lui : | la description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum vaticanum et ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellents principes pour les jeunes architectes; | *Anfiteatro Flavio descritto e delineato con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

*FONTANA (P.-D.-Gaetano), théatin, astronome, géographe et physicien, né en 1645, mort à Modène en 1719, a publié : | *Institutio physico-astronomica adjecto in fine appendice geographico*, Mutinæ, 1695; | *Animadversiones in historiam sacro-politicam*, etc., Mutinæ, 1718. Cassini faisait le plus grand cas de ce théatin.

* FONTANA (Le père Grégoire), célèbre mathématicien italien, né à Villa de Nogarola, dans le Tyrol, le 7 décembre 1735, mort le 24 août 1803, entra fort jeune dans l'ordre des « Écoles Pies » à Rome. On l'envoya professer à Sinigaglia, à Milan, ensuite à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich, et où il enseigna avec distinction, pendant près de 30 ans, les hautes mathématiques. Il était en même temps directeur de la bibliothèque de l'université créée par le comte de Firmian, et elle acquit sous lui une grande partie de ses richesses. Lorsque Buonaparte vint en Italie, en 1796, comme général en chef de l'armée française, il le fit nommer membre du corps législatif de la république cisalpine; Fontana, qui eut la faiblesse d'accepter cette place, s'en démit bientôt. Il se retira à Milan après la bataille de Marengo, et devint membre du collége électoral « de' Dotti ». Il laissa : | plusieurs *Dissertations* ou *Opuscules académiques*; | un grand nombre de *Mémoires* insérés dans la collection des académies de Sienne, de Turin et autres sociétés savantes; | plusieurs *Traductions* d'ouvrages français,

anglais ou allemands, tels que « l'Hydrodynamique » de l'abbé Bossut; | une « Dissertation » de Laurent Mosheim sur l'ouvrage d'Origène contre Celsus; | un « Sermon sur le martyre de Charles I[er] », prononcé à Dublin; | l' « Esempio della Francia, ou l'Exemple de la France, avis et miroir pour l'Angleterre », d'Arthur Young. Ces deux ouvrages furent publiés à l'occasion du meurtre de Louis XVI.

*FONTANA (Le chevalier Félix DE), savant physicien et naturaliste italien, naquit à Pomarolo dans le Tyrol, le 15 avril 1730. Après avoir professé la philosophie à Pise, il fut appelé par le grand-duc Pierre Léopold, depuis empereur, à Florence, où on le chargea de former le cabinet de physique qu'on admire encore aujourd'hui dans cette ville. Parmi les objets dont se compose cette collection, on remarque une immense quantité de préparations en cire coloriée, qui offrent dans le détail le plus exact toutes les parties du corps humain, exécutées sous les yeux de Fontana, qui en dirigeait les dessins. L'empereur Joseph II le nomma chevalier, et lui commanda une collection pareille pour l'académie de chirurgie de Vienne. Buonaparte lui fit une commande semblable pour la France en 1800; mais, les pièces qu'il envoya n'ayant pu soutenir la comparaison avec celles qui existaient déjà à l'école de Paris, faites par Laumonier, de Rouen, on les envoya à l'école de Montpellier, où on les voit encore. Il avait aussi entrepris, vers la fin de sa vie, un ouvrage bien plus étonnant, s'il avait pu le terminer; c'était une statue de bois colossale, qui, susceptible de se démonter, aurait offert toutes les parties du corps humain. On a voulu continuer cet ouvrage; mais on a été arrêté par des difficultés que probablement Fontana avait prévues, et qu'il aurait sans doute surmontées. Il est auteur de plusieurs écrits importants sur la chimie, la physique et la physiologie. | *Lettres sur les parties sensibles et irritables*, 1757; | —*sur l'iris*, 1765; | *Observations ou recherches sur le poison de la vipère*, Lucques, 1767, in-8°, où il prouve que la morsure d'une seule vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme; | *Recherches philosophiques sur la physique animale*, Florence, 1775, in-4°. Plusieurs *Opuscules* de Fontana ont été traduits en français par Gebelin, sous ce titre : *Observations chimiques et physiques*, Paris, 1785, in-8°. Ce savant avait voyagé dans plusieurs parties de l'Europe, particulièrement en France, où il s'était lié avec les principaux savants. Lors de l'occupation de Florence par les armées françaises, en 1799, il ne se mêla point des affaires politiques; mais la déférence que lui témoignèrent les généraux français le rendit suspect, et les insurgés d'Arrezzo, qui précédèrent les Autrichiens à Florence, le firent mettre en prison. Sa captivité ne fut pas longue. Ayant fait une chute dans la rue le 11 janvier 1805, il mourut des suites de cet accident, le 9 mars de la même année, âgé de 75 ans. Son tombeau est placé dans l'église de Ste-Croix, à côté de ceux de Galilée et de Viviani.

*FONTANA (Le P. Mariano), mathématicien d'Italie, né à Casal-Maggiore, le 18 février 1746, mort le 18 novembre 1808, entra à l'âge

de 16 ans dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, appelés barnabites. Il se fit bientôt distinguer par ses talents, et professa la philosophie et les mathématiques dans différentes universités d'Italie. Il avait beaucoup de goût pour l'étude des mathématiques, mais cette passion ne le détourna jamais de ses devoirs religieux, qu'il remplit toujours avec une espèce de scrupule. Le P. Mariano s'était formé une bibliothèque précieuse, et passait pour un grand connaisseur en peinture. Il fut admis, en 1801, dans l'institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, et dans le collége électoral des "Dotti". On lui demandait un jour pourquoi lui, qui exigeait des démonstrations de tout, n'en exigeait pas de Dieu? —Il serait trop petit, répondit-il, s'il se démontrait par A plus B. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *Corso*, etc., ou *Cours de dynamique*, Pavie, 1790, 92, 95, 3 vol. in-4°. Les actes de l'institut d'Italie offrent un *Mémoire* du P. Mariano, dans lequel il essaie de réfuter le "Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance", de Girard, publié à Paris en 1798.

*FONTANA (François-Louis), cardinal, naquit à Cassal-Maggiore, dans le Milanais, le 28 août 1750. Ses parents étaient pieux et aisés : de quatre enfants mâles qu'ils eurent, trois entrèrent dans l'ordre des barnabites, et le quatrième, qui vit encore, est chanoine dans le chapitre de Cassal-Maggiore. François-Louis, leur troisième fils, reçut sa première éducation dans le collége de Sainte-Croix de la même ville, dirigé par les Pères barnabites. Fontana, devenu si illustre par ses connaissances et par ses vertus, faillit, dans sa première jeunesse, adopter des erreurs dangereuses en matière de religion. Mais un jugement sain et un cœur droit l'ayant éclairé sur le piége où l'allaient faire tomber les maximes de mauvais livres, il revint à toute l'ardeur de la foi, prit l'habit de la congrégation des barnabites, et prononça ses vœux à Monza le 21 octobre 1766. Il finissait sa théologie lorsqu'il fut choisi, en 1772, pour accompagner le P. Erménégilde Pini, célèbre naturaliste, appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, pour visiter les mines de Hongrie. Fontana eut occasion, dans cette capitale, de se lier avec plusieurs gens de lettres, et y connut Métastase, déjà célèbre par ses productions poétiques. Un an après, il revint en Italie, et son frère aîné, Marien Fontana, l'appela auprès de lui pour l'aider dans la direction du collége de Saint-Louis de Bologne, confié aux barnabites depuis l'expulsion des PP. de la compagnie de Jésus. François-Louis occupa dans ce collége la chaire de belles-lettres. Nommé ensuite professeur d'éloquence dans les écoles "Arcimbolde" de Milan, il eut bientôt après la chaire de belles-lettres grecques, latines et italiennes, dans le collége des dobles de cette même ville. On apprécia dès lors son mérite littéraire, Il publia à Milan, en 1780, un petit *Poème* en vers italiens, dont le sujet est l'éloge d'Homère; il donna ensuite son *Essai des meilleurs poètes grecs dans les quatre dialectes;* essai que suivirent ses belles *Elégies* sur le célèbre mathématicien Frisi. Il publia aussi les *Vies* de plusieurs savants

italiens dont Fabroni avait parlé dans ses "Vitæ Italorum doctrinæ præstantium" (t. X, XI, XII). Il fut récompensé de ses travaux par l'éloge des savants et par sa congrégation, qui le nomma supérieur de la province de Milan. Pendant les troubles que la France avait communiqués à l'Italie, et dont Milan était le principal foyer, ce fut et la prudence du P. Fontana et l'estime générale dont il jouissait, qui sauvèrent tous les colléges soumis à sa direction du naufrage dont ils étaient menacés. Les troubles s'étant un peu apaisés, et Pie VII ayant été élu pape, le cardinal Gerdil, juste appréciateur du mérite de Fontana, le fit appeler à Rome. Lors du premier voyage que le saint-père fit à Paris en 1804, le P. Fontana l'accompagna en qualité de théologien; mais, le cardinal Borgia étant tombé malade à Lyon, le P. Fontana resta auprès de lui. Après la mort de ce cardinal, arrivée le 23 novembre 1804, il demeura encore à Lyon pour exécuter les dernières volontés du défunt. S'étant rendu ensuite à Paris, il ne se montra jamais dans les cérémonies publiques, menant une vie solitaire, motivée sur son goût pour l'étude et le recueillement, sur son aversion pour l'état actuel des choses, et sur les regrets qu'il ressentit toute sa vie de la perte de Gerdil, son ami et son protecteur. Ce cardinal était mort en 1802. Le P. Fontana fit l'*Éloge* funèbre de Gerdil, et le prononça à Rome, aux obsèques de cet illustre écrivain, le 19 août, dans l'église de son ordre (Saint-Charles des "Catinari"). Le 7 janvier, il lut encore dans une séance solennelle de l'académie des "Arcades" de Rome, un *Eloge* littéraire du même prélat. Ces deux *Discours* ont été publiés; le premier fut traduit en français et accompagné de notes, par l'abbé d'Auribeau. Le P. Fontana éleva un monument plus remarquable à la gloire du cardinal: il entreprit une édition de ses *OEuvres*, de concert avec le P. Léopold Scati, exécuteur testamentaire de Gerdil. Ils commencèrent cette édition en 1806; elle devait avoir 20 vol. in-4°, mais elle fut interrompue au quinzième par le plus triste événement. Depuis long-temps Buonaparte exigeait du saint-siége des concessions arbitraires, que le pontife ne devait ni ne pouvait accorder. Le général Miollis, qui savait l'influence qu'avait le P. Fontana sur l'esprit de Pie VII et de ses cardinaux, essaya tous les moyens pour le séduire. Mais Fontana, qui en 1807 avait été nommé général de sa congrégation, se refusa toujours aux invitations insidieuses de Miollis. Enfin le pape (le 6 juillet 1808), arrêté dans son palais, fut amené en France, comme onze ans auparavant l'avait été son illustre et malheureux prédécesseur Pie VI. Le P. Fontana eut sa part dans cette persécution. Le 12 août suivant, un agent de police vint, à une heure après minuit, lui intimer l'ordre de quitter Rome dans les 24 heures, et de se rendre à Paris. Deux gendarmes s'établirent dans sa cellule, et, la nuit suivante, il fut contraint de se mettre en route, ainsi que d'autres chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, on l'obligea de se dépouiller de son costume, et de prendre l'habit séculier. On assigna au P. Fontana Arcis-sur-Aube pour le lieu

de son exil. Après un voyage pénible, il arriva dans cette ville, où sa patience fut encore mise à l'épreuve. Mandé à Paris, après un mois de séjour à Arcis-sur-Aube, il se présenta chez le ministre des cultes, qui, le jour suivant, l'introduisit auprès de Buonaparte. Le despote voulait que Fontana se rendît à Savone pour faire part à Pie VII de ses dernières intentions. Rien ne put ébranler la constance du digne ami de Gerdil; et à toutes les propositions de Buonaparte, il répondit toujours « qu'il était prêt à faire tout ce qui pouvait être un bien pour la sainte Église; mais qu'il demandait qu'on mît toutes ces propositions par écrit, afin qu'il pût les examiner posément. » Cependant on avait formé une commission pour répondre à des questions sur les affaires de l'Église. Cette commission était composée des cardinaux Maury et Fesch, de l'archevêque de Tours, des évêques de Verceil, d'Évreux, de Trèves et de Nantes, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice. Le P. Fontana n'assista que malgré lui aux premières séances. Il tomba malade: l'abbé Émery, qui avait pour lui beaucoup d'estime, vint le visiter, et le félicita de ce que la fièvre l'avait délivré du terrible embarras où il se trouvait lui-même. « Mon ami, lui répondit le malade, vous n'avez pas besoin de mes conseils; mais, en tous cas, rappelez-vous que nous n'avons qu'une seule âme, et qu'elle n'appartient qu'à Dieu. » L'abbé Émery en effet refusa de signer (le 11 janvier 1810) le rapport de la commission, ce qu'on ne lui pardonna jamais. A peine le P. Fontana fut-il guéri de sa maladie, que le cardinal Fesch vint lui ordonner de la part de Napoléon de partir pour Savone, à l'effet de remplir auprès de Pie VII la mission dont il avait déjà voulu le charger. Le P. Fontana fit transmettre à Napoléon la réponse qu'il lui avait déjà faite de vive voix. Mais un nouvel orage se préparait contre ce digne religieux. Pie VII avait adressé, le 5 novembre 1810, un bref au cardinal Maury. On soupçonna le P. Fontana de le lui avoir remis, et on alla chez lui faire les plus minutieuses perquisitions. On ne le trouva pas parmi ses papiers, quoiqu'un religieux de son ordre (le frère Charles), qui l'avait toujours accompagné dans son triste pélerinage, assure dans ses *Mémoires* que le P. Fontana avait plusieurs copies de ce bref. Cependant l'on découvrit un écrit où l'on désapprouvait hautement ce qui s'était passé à l'égard du saint-père et de ses malheureux compagnons. Cet écrit n'avait point de signature; mais on a su depuis qu'il était du célèbre théologien le chanoine Muzzarelli. Le P. Fontana fut arrêté, et demeura trois jours à la police. A la demande que lui fit le préfet si cet écrit était de lui, le P. Fontana donna cette réponse laconique : « Je n'ai pas écrit ce papier; j'ignore le motif pour lequel vous m'avez arrêté, mais je ne me vois pas obligé à dénoncer personne. » Dans la même soirée (le 4 janvier 1811), il fut conduit au château de Vincennes, sans que son âge ni ses infirmités pussent lui faire obtenir de garder auprès de lui son compagnon inséparable, le frère Charles. On le jeta dans un cachot humide

et malsain, où il demeura huit mois. Assailli par la fièvre, et tourmenté d'une fluxion douloureuse, il fut pendant quelque temps privé de toute espèce de secours, et n'eut pas même de lit pour se reposer. Son état toucha le commandant de Vincennes, qui, à la requête du P. Fontana, le plaça dans la prison où se trouvait le cardinal Oppizzoni. On renferma ensuite dans le même lieu les cardinaux de Pietro, Gabrielli et Mgr. de Grégorio, depuis cardinal. Savary, alors ministre de la police, vint voir P. le Fontana vers la fin de 1812; et, par mille séductions, tâcha de le porter de nouveau, et au nom de son maître, à donner son assentiment à des projets qui, disait le ministre, ne pouvaient être qu'utiles à l'Église. La persécution, les souffrances, la captivité, n'avaient nullement affaibli le courage du P. Fontana; il répondit qu'il n'appartenait qu'au souverain pontife de décider sur les affaires relatives à l'Église. Le ministre interrompit brusquement la conversation, et sortit. Le 25 janvier (1813), époque du nouveau concordat de Fontainebleau, on donna la liberté aux cardinaux Oppizzoni, Gabrielli et de Pietro, mais Mgr de Gregorio et le P. Fontana restèrent toujours en prison. C'est pendant sa captivité que le P. Fontana composa cinq *Novenes* ou *Tridui* pour différentes fêtes, que Mgr. de Grégorio conserva soigneusement, et qui furent ensuite publiées. Un an après, en janvier 1814, les deux prisonniers furent transportés à la Force, où ils trouvèrent l'évêque de Troyes. C'est là aussi que le P. Fontana eut la consolation de revoir son fidèle frère Charles, après trois ans d'absence. A peine les souverains alliés furent-ils entrés dans Paris, qu'on expédia l'ordre de délivrer les prétendus criminels d'état. Le 2 avril, le P. Fontana sortit de prison, et le 5 mai de la même année, 1714, il partit pour l'Italie. Son intention en y arrivant était de se retirer à Monza, dans l'ancien collége des barnabites, mais Pie VII l'appela à Rome, et lui confia encore des emplois importants. Lors de l'invasion passagère de Murat, le P. Fontana accompagna le pape à Gênes, ainsi que le firent tous les cardinaux. De retour à Rome, Pie VII, dans le consistoire du Ier mars 1816, créa plusieurs cardinaux, du nombre desquel furent le P. Fontana et Mgr. de Gregorio, son compagnon de captivité. Le premier eut le titre de "Sainte-Marie" de la Minerve, et fut élu en même temps préfet de la congrégation de l'"index". En quittant son habit religieux, qu'il remit à son fidèle frère Charles, « Gardez-le » lui dit-il, « car à ma mort, je veux en être revêtu. » Plein d'affection pour son ordre, dont il était toujours général, le cardinal Fontana rétablit plusieurs colléges qui en dépendaient, en forma de nouveaux, et surveilla constamment l'éducation de la jeunesse. Cette surveillance s'étendait jusque sur ses domestiques, qui, d'après son exemple et ses instructions, menaient une vie toute chrétienne. Charitable envers les pauvres, il partageait entre eux la plus grande partie des revenus attachés à ses emplois. Peu d'hommes ont réuni autant de connaissances que le cardinal Fontana : profondément

versé dans toutes les sciences ecclésiastiques; il savait en outre les mathématiques, la philosophie, l'histoire naturelle et les antiquités. Il se distinguait dans le style lapidaire, connaissait les diverses littératures de l'Europe, les langues latine, grecque, etc., faisait de beaux vers en grec, et écrivait la langue toscane, en prose et en vers, avec pureté et élégance. Il était membre des académies les plus renommées de l'Italie, telles que la "Florentine", celle des "Arcades" de Rome, des "Immobiles" de Padoue, etc., etc. Le cardinal Fontana ne s'énorgueillit jamais des distinctions dont il était l'objet : affable, modeste, indulgent, il mena toujours une vie sobre et laborieuse, partagée entre l'étude, les devoirs de son état, et les exercices de piété. Depuis son retour de Paris, sa santé sembla avoir beaucoup souffert. Il vécut valétudinaire jusqu'à ce que, succombant à une seconde attaque d'apoplexie, il mourut le 19 mars 1822, âgé de soixante-onze ans et six mois. Avant d'expirer, il se tourna vers son ancien compagnon de malheur, le frère Charles, et lui dit: «Adieu, frère Charles; vous voyez ce que c'est que la mort; souvenez-vous de votre ami.» Ce furent ses dernières paroles. Le P. Grandi, barnabite, a écrit la "Vie du cardinal Fontana", Rome, 1823.

* FONTANEILLES, médecin de la maison du duc de Bourbon, membre de la société d'horticulture, correspondant de celle d'agriculture, mourut en novembre 1831. On a de lui, outre divers *Mémoires* relatifs à la médecine et à l'horticulture, la *Traduction* avec *Notes* de deux ouvrages estimés, et qui obtinrent un grand succès : | "l'Art d'élever les vers à soie", du comte Dandolo, 3e édition, 1830; | et l'"Art du cultiver les mûriers", du comte Ch. Verri, 1826.

* FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois), professeur de belles-lettres aux écoles centrales de l'Isère, ensuite professeur d'histoire et doyen de la faculté des lettres de l'académie de Grenoble, né dans cette ville le 29 octobre 1737, mort le 15 février 1812, cultiva la littérature, la poésie et la philosophie. Son principal ouvrage est une *Traduction* nouvelle des "Métamorphoses d'Ovide", moins élégante que celle de l'abbé Banier, mais plus exacte, 1766, 2 vol. in-8°; 1778 et 1780, 2 vol. in-12; et avec des notes, 1802, 4 vol. in-8°; 1806, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : | deux *Comédies* qui n'eurent aucun succès; | *Pierre-le-Grand*, 1766, in-8°, tragédie non représentée; | *Ericie*, ou *la Vestale*, drame en 3 actes, 1768, in-8°, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasiona dans le temps un grand scandale. En 1789, elle fut représentée sur le théâtre français. | *Naufrage et Aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souvent réimprimé. | *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8°, publié par Renauldon, petit-fils de l'auteur. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, ne peut convenir à la jeunesse, qu'il égarerait en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains. On a encore de Fontanelle des *Contes philosophiques*, et autres ouvrages immoraux. Il travailla à la "Gazette universelle de politique et de littérature de Deux-Ponts", de-

puis son établissement en 1770, jusqu'en 1776; à la partie politique du "Journal de politique et de littérature", dont Laharpe rédigeait la partie littéraire; et à la partie politique du "Mercure de France". En 1784 il était rédacteur de la "Gazette de France".

* FONTANES (Le marquis Louis DE), pair de France, né à Niort le 6 mars 1757, était d'origine espagnole; ses ancêtres, établis en France, y embrassèrent le protestantisme. Ils étaient nobles, mais sans fortune, et le père de Louis de Fontanes fut obligé d'accepter l'emploi d'inspecteur dans une manufacture du Poitou. Le jeune Fontanes étudia, dans sa ville natale, chez les PP. de l'Oratoire. Comme on lui faisait espérer un succès brillant dans la capitale, il s'y rendit, et se fit connaître par sa *Traduction* en vers de l'"Essai sur l'homme" de Pope, qu'il enrichit d'un *Discours préliminaire* assez remarquable. Il donna ensuite sa *Journée des morts*, des *Fragments* de Lucrèce, le poème du *Verger*, et de charmantes *Poésies* fugitives dans "l'Almanach des Muses". La révolution ayant éclaté, Fontanes se montra modéré; et, s'il publia son *Poème séculaire* pour la fête du 14 juillet 1790, célébrée au Champ-de-Mars, et improprement appelée "Fédération" (*Voyez* Louis XVI), il ne craignit pas d'y proclamer la gloire de Turenne et de Condé. Il montra encore plus de courage lorsqu'il rédigea et fit présenter à la convention une pétition en faveur des malheureux Lyonnais. Nommé, après le 9 thermidor, membre de l'Institut et professeur aux écoles centrales, il concourut ensuite, avec La Harpe et l'abbé de Vaucelles, à la rédaction du "Mémorial". Un pareil journal, qui se faisait distinguer par des principes de saine morale et de bonne politique, ne pouvait plaire aux démagogues du jour; aussi Fontanes fut-il compris dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797). Il se cacha, pendant quelque temps, dans les environs de Paris; mais, se voyant poursuivi, il se rendit à Hambourg, puis en Angleterre, où il fut accueilli honorablement par les émigrés français. Il avait déjà connu, en 1790, en France, M. de Chateaubriand; leur amitié devint plus intime à Londres: mais il a dit depuis que le "Génie du christianisme" avait "paganisé le christianisme". Après le 18 brumaire, s'étant de nouveau établi à Paris, il fut un des collaborateurs du "Mercure", avec La Harpe, Esménard et M. de Chateaubriand, qui l'avait suivi de près dans la capitale. A la mort de Washington, Fontanes fut chargé de faire l'*Éloge* de ce général américain. Un passage de cet *Éloge* est remarquable, en ce que l'auteur eut la noble audace de rappeler une belle action de la reine Marie-Antoinette. Fontanes avait été pendant la proscription exclu de l'Institut; mais les portes lui en furent de nouveau ouvertes, et peu de temps après on le nomma membre du corps-législatif. Alors commença sa carrière politique; elle fut pour lui celle des honneurs. On le créa président du corps législatif, et en 1805, commandant de la légion-d'honneur. Cependant, au milieu d'une aussi brillante carrière, il ne démentit pas le courage qu'il

avait montré en des circonstances non moins difficiles. Les commissaires du gouvernement vinrent, le 29 février 1800, proposer au corps-législatif de rendre un décret qui condamnerait aux peines les plus graves, et même à la mort, ceux qui recèleraient Pichegru et Georges Cadoudal. Fontanes, qui tenait encore la présidence, tout en gardant le silence sur l'odieuse proposition faite au corps-législatif, y répondit d'une manière indirecte, en faisant l'éloge de Moreau. Le corps-législatif ayant décrété qu'on élèverait, dans la salle de ses séances, le buste en marbre blanc de Buonaparte, le jour de l'inauguration le marquis de Fontanes donna encore une preuve de son courage courtisan, en prononçant ces paroles : « La première place était vacante, le plus digne devait la remplir : en y montant, il n'a détrôné que l'anarchie, qui régnait seule dans l'absence de tous les pouvoirs légitimes. » Napoléon, s'étant pas à pas frayé le chemin au pouvoir suprême, allait se faire proclamer empereur : le pape Pie VII vint, à cette occasion, à Paris, et Fontanes, en haranguant Sa Sainteté, s'exprima en ces termes : « La France, abjurant de trop longues erreurs, semble reconnaître que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société. » Le marquis de Fontanes termina ses fonctions de président en 1804; mais, par les vœux unanimes de ses collègues, il fut nommé premier candidat à l'ouverture de la session de l'année suivante. Obligé de haranguer souvent Napoléon, s'il ne pouvait se dispenser de lui accorder des éloges dont l'empereur était si avide, il eut toujours l'art de lui rappeler ses devoirs. Les Français, victorieux à Naples, envoyèrent à Napoléon les drapeaux conquis; c'est à cette occasion que Fontanes, devant Buonaparte, sa famille, tous les ambassadeurs de l'Europe, osa dire les paroles suivantes : « Malheur à moi si je foulais aux pieds la grandeur abattue! Je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations; et même, quand elle n'est plus, il reste je ne sais quoi de vénérable dans ses débris. » Il paraît que Napoléon s'était enfin lassé des leçons que Fontanes lui donnait de temps en temps; car la police ne permit jamais que la collection de ses *Discours* fût imprimée, et elle répondit au libraire qui en devait être l'éditeur : «C'est assez d'avoir entendu ses *Discours* une seule fois. » Lorsque Fontanes se vit ôter la présidence à laquelle l'avaient nommé, pendant six ans consécutifs, les suffrages de ses collègues, le corps législatif n'exista plus que pour adhérer à toutes les volontés du despote. Dans cet intervalle, Fontanes avait reçu le titre de comte; en septembre 1808, il fut nommé grand-maître de l'université. Un homme tel que lui était nécessaire à Napoléon; aussi permit-il que l'orateur courageux entrât au sénat, le 5 février 1810. Les tristes événements de la campagne de Moscou ayant porté le sénat à se réunir (en décembre 1813), Fontanes fut élu membre de la commission chargée d'examiner des pièces relatives aux négociations avec les puissances coalisées; dans le rapport qu'il fit, au nom de la commission, il insista

vivement sur la nécessité de la paix. Peu de temps après (le 1er avril 1814), il vota, comme sénateur, la déchéance de Napoléon, et parla avec énergie pour le rappel des Bourbons. Le 6 avril, en qualité de grand-maître de l'université, il s'exprima en ces termes au gouvernement provisoire : « L'université ne peut voir qu'avec une joie pleine d'espérance un ordre de choses qui, sous les lois " d'une véritable monarchie ", assure à jamais le règne des bonnes mœurs et le progrès des sciences et des lettres; elle hâte, de tous ses vœux, le moment où elle pourra présenter au descendant de saint Louis, de François Ier et de Henri IV, l'hommage de son amour et de sa fidélité. » Le gouvernement provisoire le confirma, le 9 avril, dans son titre de grand-maître. Cependant plusieurs pamphlets parurent contre lui, un entre autres ayant pour titre : " Le grand-maître Fontanes et son université " ; mais celui-ci donna un témoignage de ses bonnes intentions, en appelant dans le conseil de l'université le vertueux abbé Emery et M. de Bonald. Après avoir été membre de la commission formée pour préparer le travail qui devait servir de base à la charte constitutionnelle, Fontanes fut créé, le 4 juin, pair de France, avec le titre de marquis. Il perdit sa place de grand-maître, lors de la réorganisation de l'université (en février 1815), qui, pour lors, devait être régie par un conseil : Louis XVIII, pour le dédommager, le nomma grand-cordon de la légion-d'honneur. Au retour de Buonaparte, Fontanes s'éloigna des affaires, et à la seconde restauration il fut nommé président du collége électoral des Deux-Sèvres. Le 19 septembre 1815, Louis XVIII l'admit dans son conseil privé, et, à la réinstallation de l'académie française (le 24 avril 1816), dont il était vice-président, Fontanes lut un *Discours*. Celui Fqu'il prononça (le 25 avril) à la réception de de Sèze ne fut pas moins remarquable. Il vota, dans la chambre des pairs et dans la séance du 2 mars 1816, en faveur du projet de loi sur les journaux; le *Discours* qu'il prononça le même jour présente une distinction entre la constitution française et celle d'Angleterre, d'autant plus digne de remarque que, dans les cas les plus difficiles, les soi-disant libéraux en appellent toujours à la charte anglaise, comme si tous les peuples pouvaient être gouvernés par la même charte. Fontanes mourut le 17 mars 1821, à l'âge de soixante-quatre ans, dans les sentiments de la piété la plus édifiante. Il n'avait eu qu'un fils, qui mourut en duel sous la restauration, et qui avait le malheur de n'être pas légitime. Voici la liste des principaux ouvrages de Fontanes : | *Nouvelle Traduction de l'Essai sur l'homme* de Pope, 1783, in-8°; | *le Verger*, poëme, 1788, in-8°; | *la Journée des morts*, poëme, 1790, in-8°; | *Éloge de Washington*, 1800, in-8°; | *le Retour d'un exilé*, ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis, 1817, in-4°, etc.; | une Edition de " Narcisse dans l'île de Vénus ", de Malfilâtre; l'éditeur sembla en rougir, car il n'y mit pas son nom. Fontanes écrivait avec la même pureté et la même élégance en vers qu'en prose; ses détracteurs eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'avouer

qu'il a été un écrivain distingué de son époque. Ses *Discours*, dont on a fait une collection, ont aujourd'hui perdu tout leur mérite.

FONTANGES (Marie-Angélique DE SCORAILLE DE ROUSSILLE, duchesse DE), née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, était fille d'honneur de Madame. "Belle comme un ange", dit l'abbé de Choisi, "mais sotte comme un panier", elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. Dans une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de cette faveur. Elle mourut le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Près de mourir, elle voulut voir le roi. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : "Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi". Faible consolation, et bien peu assortie à la nature du moment.

* FONTANGES (F. DE), évêque de Nanci, archevêque de Bourges, évêque d'Autun, officier de la légion-d'honneur, etc., né à La Fauconnière, diocèse de Clermont, le 8 mars 1744, mort en 1806, embrassa l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Nanci le 17 août 1783. Il quitta ce siége en 1787, pour l'archevêché de Bourges, d'où il passa, l'année suivante, à celui de Toulouse. Élu, en 1789, député du clergé de la sénéchaussée de cette ville aux états-généraux, il y combattit, le 4 mai 1790, le rapport présenté sur les troubles religieux, qu'il attribua à l'esprit d'innovation; il émigra peu après, rentra en France après le 18 brumaire an VIII, obtint l'évêché d'Autun, en 1802, avec rang d'archevêque, et fut ensuite décoré du titre d'officier de la légion-d'honneur.

* FONTANETTI (Pierre), ecclésiastique et canoniste sicilien, né en 1661, mort en 1712, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : | *Explicatio propositionum ab Alexandro VIII damnatarum;* | *Theologia moralis scholastica, tomi III;* | *Canonicæ illustrationes, tomi II;* | *Panegyrici quaresimali.*

* FONTANEY (Jean DE), jésuite français, mathématicien et astronome, associé correspondant de l'académie des sciences, fut envoyé à la Chine en 1685 avec les PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, pour y fonder la célèbre mission française dont les membres ont contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie. Le P. Fontaney est plus recommandable par le zèle infatigable avec lequel il a rempli sa carrière apostolique que par ses travaux littéraires, bien qu'il ait transmis à l'académie des observations astronomiques faites au-delà de l'équateur, et dont plusieurs sont consignées dans le voyage du P. Gerbillon. La bibliothèque du roi doit au P. Fontaney quelques livres chinois et un *Dictionnaire Mandchou* en 12 volumes, le premier ouvrage de cette langue qu'elle ait possédé. Les "Lettres édifiantes", t. 7 et 8, contiennent 2 *Lettres* de ce missionnaire.

FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Sainte-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666, dans le

duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : | Sa *Biblioteca della eloquenza italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Rome, en 1736, in-4°, avec des notes d'Apostolo Zeno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. | Une *Collection des bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin ; | une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, Rome, 1742. in-4°; ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique; | *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conservait à Monza, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité "De corona ferrea", où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos Rois*, depuis 1270, jusqu'à la fin du XVIe siècle, temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame vénitienne, née en 1555, morte des suites d'une couche, le 5 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot, un sermon après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont : | un Éloge de son sexe, en vers, intitulé, *Il Merito delle donne, scritto in due giornate*, imprimé à Venise, 1600, in-4°; | et le *Floridoro*, poème en 13 chants, imprimé dans la même ville, en 1581, in-4°. Fonte-Moderata est un surnom qu'elle s'était donnée. Elle s'appelait Modesta Pozzo, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa "Vie" a été écrite par Nicolas Doglioni.

* FONTENAILLES (André PERRET DE), prêtre, chanoine honoraire de Bordeaux et de Montauban, né à Mâcon vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, étudia au collége Louis-le-Grand, où il fit la connaissance intime du jeune Decalogne, dont l'abbé Provart publia la "Vie". Dirigé par l'abbé Gardin, principal de cet établissement, il y fit sa théologie, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de Ste-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon, et fut quelque temps grand-vicaire sur la fin de l'administration de Moreau, dernier évêque de Mâcon. Pendant la révolution, il fut du nombre des prêtres que la barbarie ré-

volutionnaire jeta sur les pontons de Rochefort. Après cette persécution, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon, revint à Paris, où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites. Obligé de s'abstenir du tribunal de la pénitence par suite d'une grave surdité, il se consola de l'inaction où le tenaient ses infirmités par la publication de plusieurs écrits : | *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18; | *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826; | *Instruction sur le jubilé*, même année; | le *Guide de la jeunesse et Suite du Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année; | Le *Guide de la jeunesse chrétienne*, ou *Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; c'est une nouvelle édition du *Manuel* de 1824; la seconde partie, qui se vend séparément, est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation; | *Observations sur l'éducation des jeunes gens*, in-8°; | *Observations sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques*, in-8°; ces deux écrits furent réunis dans une 2e édition qui parut en 1829, in-8° de 126 pages; | *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12. Le fond de tous ces ouvrages est excellent, et fait honneur à la piété de l'abbé de Fontenailles.

* FONTENAY (Hugues DE), chanoine de Saint-Émilien au diocèse de Bordeaux, né à Paris vers la fin du XVIe siècle, a laissé divers ouvrages de musique sacrée, entièrement oubliés aujourd'hui.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN DE), peintre, né à Caen l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita par ses talents un logement aux galeries du Louvre et une pension. Il avait à un degré supérieur celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

*FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, continua l'*Histoire de l'Église gallicane*, après la mort du P. Longueval, et donna les tomes 9 et 10 de cet ouvrage. Il avait composé une partie du 11e volume, que le P. Brumoy acheva. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère; mais on y voit un homme qui est maître de son sujet. Il avait travaillé au "Journal de Trévoux", et s'était occupé d'une *Histoire des papes*; mais il n'a pas été possible de tirer parti des manuscrits qu'il a laissés sur ce sujet. « Il joignait, dit le P. Berthier, à des manières faciles et complaisantes, toutes les vertus de son état. »

* FONTENAY (Louis-Abel DE BONAFONS, connu sous le nom d'abbé DE), né à Castelnau de Brassac, près Castres, en Languedoc, en 1737, entra chez les jésuites. Lors de la suppression de cet ordre, il vint à Paris, fut un des rédacteurs des "Affiches de province" et du "Journal de France", et s'expatria sous le règne de la terreur. De retour en France, en 1798, il y mourut le 28 mars 1806, dans un extrême besoin, ayant été volé

pendant le cours d'une maladie douloureuse. On a de lui : | *L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-4°; | *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. in-8°; | *Tables de l'histoire universelle;* | une grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786, 1788, cinquante-neuf livraisons; | *La suite du Voyageur français*, etc., etc. On lui attribua le "Traité du rétablissement des jésuites et de l'éducation publique"; mais ce livre est de l'abbé Proyart, dont les ouvrages ont été réimprimés et publiés en 1818-1819.

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), [que La Harpe signale comme le chef de file des philosophes du XVIIIe siècle,] naquit le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère, sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des "Palinods" une pièce en vers latins qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et renonça au bareau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans, il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : | *Lettres du chevalier d'Her....*, 1685; elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. | *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. [C'est l'ouvrage de Fontenelle le plus souvent imprimé; il a été traduit en plusieurs langues.] « Ce livre, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, fut le premier exemple de l'art délicat de répandre des grâces jusque sur la philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité, et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornements. Ces mondes, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. | *Histoire des Oracles*, 1687, tirée de l'ennuyeuse composition de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage, écrit d'un style léger et superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le P. Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de "Réponse à l'Histoire des oracles", parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que "le diable avait gagné sa cause". Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les

oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré deux maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. | L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Bornéo*. [Il n'est point entièrement démontré que cet écrit soit de lui ; la plupart des biographes le lui ont attribué sur la foi de Bayle, qui pourrait lui-même en être l'auteur.] *Poésies pastorales*, avec un *Discours sur l'églogue*, et une *Digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût trouvent que ces *Pastorales* ne peuvent être mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'"Astrée" de d'Urfé, et les comédies de l'"Aminte", et du "Pastor fido", ont fourni le modèle. (*Voy.* Théocrite, Virgile.) | Plusieurs vol. des *Mémoires de l'Académie des sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'*Histoire* de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Éloges des académiciens*, répandus dans cette *Histoire*, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ces *Éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. Ses portraits sont tracés avec art, et, quoique flattés, ils conservent néanmoins un certain air de ressemblance qui les fait reconnaître. Il n'approfondit rien, effleure tout, paraît se jouer de son sujet, ne donne rien à penser au lecteur, cherche seulement à l'amuser, le surprend quelquefois par des traits ingénieux et fins. | L'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la "*Vie*" de ce célèbre dramatique ; | *Réflexions sur la poétique du théâtre, et du théâtre tragique* ; | *Élémens de géométrie de l'infini*, in-4°, 1727 ; livre dans lequel les géomètres n'ont guère reconnu que le mérite de la forme ; | une *Tragédie* en prose, et six *Comédies*, les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique ; | *Théorie des tourbillons cartésiens*, ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance. | *Des Discours moraux et philosophiques* ; | des *Pièces fugitives*, dont la poésie est faible ; | des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différents ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12 (à l'exception des écrits de géométrie et de physique), sous le titre d'*OEuvres diverses*, Paris, [1758, 1766 ou 1767, avec un nouveau titre ; et en 8 vol. in-8°, Paris, Bastien, 1790.] On en avait fait deux éditions en Hollande, l'une en trois vol. in-fol., 1728, l'autre in-4°, 3 vol., 1729, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent ; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 volumes in-12. Ce fut Fonte-

nelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du "Dictionnaire des sciences et des arts", par Thomas Corneille... Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite-vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue, encore cet affaiblissement ne se fit-il sentir qu'à l'âge de 90 ans. [Comme on le plaignait un jour sur la perte successive de ses organes: «Ce sont, disait-il, mes gros équipages que j'envoie devant moi dans l'éternité.»] Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misanthropie et d'un triste égoïsme. « Les hommes sont sots et méchants, » disait-il; « mais, tels qu'il sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure. » Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment: il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très-souvent madame de Tencin; quand il apprit sa mort: « Eh bien! dit-il, j'irai dîner chez madame Geoffrin. » (*Voyez* ce nom.) Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubos, qu'il appelait son ami. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs: avant l'entremets, l'abbé Dubos est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance; Fontenelle court sur l'escalier, et crie à la cuisinière: « Toutes les asperges à la sauce, toutes les asperges à la sauce! » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses, sa philosophie n'ayant pu l'affranchir du désir d'amasser, et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle dans les "Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages", par l'abbé Trublet, Amsterdam, in-12, 1761; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. On a appelé Fontenelle un homme sans caractère et sans talent prononcé, moitié philosophe, moitié bel-esprit; grimacier, dont tous les ouvrages sont défigurés par une continuelle afféterie d'expressions et d'idées, par des tons précieux et maniérés, par des pointes; qui dans les sciences n'a rien inventé, et n'avait que le talent d'exposer avec méthode et clarté les inventions d'autrui. [En somme Fontenelle, qui effleura toutes les sciences, ne fut habile dans aucune. Il était académicien exclusivement.]

* FONTENU (Louis-François DE), ecclésiastique et antiquaire, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né au château de Lilledon en Gâtinais l'an 1667, mort en 1759, a fourni au recueil de l'académie 20 *Mémoires* ou *Dissertations*, sur divers points de mythologie, sur différentes médailles curieuses, sur les anciens camps de France attribués à César, dont on leur a donné le nom, et sur plusieurs sujets d'histoire naturelle. Il a laissé en manuscrit un grand nombre de *Traités* relatifs à la théologie, à la philosophie, à la physique, à l'astronomie, à la botanique et

à l'histoire ancienne et moderne.

FONTI (Barthélemi), en latin "Fontius", savant Florentin, [né en 1445,] se fit estimer de Pic de La Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les [principaux] écrits de Fontius sont : | un *Commentaire* sur Perse; | des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8°, 1621. [Cet écrivain mourut en 1513.]

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, marquis de), fut choisi par Monsieur (Gaston, frère de Louis XIII), pour aller négocier en Espagne un traité qui pût lui fournir les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. [Il a écrit une *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars:* elle est imprimée au tome 1er des "Mémoires de Montrésor".]

* FOOTE (Samuel), auteur comique et acteur, né dans le comté de Cornouailles en 1722, avait été destiné au barreau; il préféra le théâtre, et débuta dans "Othello". En 1747, il éleva pour son compte un petit théâtre à Hay-Market; il y jouait et y faisait jouer ses *Pièces* tous les matins. L'assemblée était ordinairement très-nombreuse; la hardiesse qu'il avait d'y mettre en scène des personnages du temps lui attirait la foule, mais lui causa des chagrins. Il mourut à Douvres en allant en France pour sa santé. On l'a appelé justement l'"Aristophane anglais". Ses *OEuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8°.

FOPPENS (Jean-François, né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talents, ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : | *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *Bibliothèque belgique* depuis vers 1640, où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude; | une édition du recueil diplomatique d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux vol. in-fol. à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748; | *Historia episcopatus Antuerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°; | *Historia episcopatus sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°; | *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561, *ad annum* 1761, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose; | un grand nombre de *Poèmes* latins, dénués la plupart d'énergie et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais

toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBES (Guillaume), premier évêque protestant d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut dans sa 49e année, en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Jean), Écossais protestant, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648 à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses *OEuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend, contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changements. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestants. — Le père de J. Forbes (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, in-4°, 1646.

FORBES (Duncan), lord, président des assises d'Edimbourg, [mort en 1747 à l'âge de 62 ans,] est connu en France par les "Traductions" qu'a publiées le P. Houbigant, | de ses *Pensées sur la religion*, | de sa *Lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN (Toussaint DE), plus connu sous le nom de cardinal DE JANSON, [d'une famille illustre de Provence dont un rejeton honore encore aujourd'hui l'épiscopat,] fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait pour les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance en le présentant pour le cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713 à 83 ans. C'était un homme spirituel, [qui avait la repartie très-vive, et dont la conversation était semée d'agréables saillies.] Il fut un des plus ardents adversaires de l'"Apologie des casuistes". Nous avons une *Censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN (François-Toussaint DE), neveu du précédent, plus connu sous le nom de comte DE ROSEMBERG, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais, ayant été blessé à la bataille de La Marsaille, en 1693, il fit vœu de se faire religieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de "frère Arsène", et fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la "Relation édifiante de sa vie et de sa mort", traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuy.

FORBIN (Claude, chevalier DE), [né en 1656 à Gardane près d'Aix en Provence,] commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à

qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua ensuite en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escorte ennemie forte de 6 vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour, il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira, vers l'an 1710, auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Le chevalier de Forbin mérita la confiance de Louis XIV et l'estime de sa nation, par sa bravoure et par son application à remplir ses devoirs. Il avait la tête d'un général et la main d'un soldat, s'attachait à ceux qui servaient sous lui, et ne laissait point échapper l'occasion de les faire connaître à la cour. On trouve plusieurs traits de bravoure singulière dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, et réimprimés en 1781.

* FORBIN (Gaspard-François-Anne DE), de la même famille que le précédent, chef d'escadre sous Louis XIV, naquit à Aix en Provence le 8 juillet 1718. Il embrassa d'abord le parti des armes, devint chevalier de Malte, et se livra ensuite à l'étude des sciences mathématiques et physiques. On a de lui : | *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde, et d'expliquer les différents mystères de la religion*, Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12. Cet ouvrage annonçait un homme de génie, qui avait beaucoup lu, et plus encore médité. Le titre a été rafraîchi en 1768. | *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse*, Paris, 1761, in-12. L'auteur, suivant Lalande, ne comprenait pas la loi du mouvement rectiligne ; | *Éléments des forces centrales*, ou Observations sur les lois que suivent les corps mus autour de leur centre de pesanteur, Paris, Desaint, 1774, in-8°. L'auteur s'est principalement attaché à développer les vrais principes des forces centrales, en procédant par les voies les plus simples et le plus à la portée du commun des géomètres; ensuite il relève les erreurs dans lesquelles plusieurs grands géomètres sont tombés et tombent tous les jours. La réputation de Newton n'a nullement souffert des attaques du chevalier de Forbin. Celui-ci a laissé un manuscrit qui a pour titre : | *Exposition des droits de la puissance temporelle en matière de religion ;* il n'a jamais pu être imprimé en France. Cet ouvrage était de nature à brouiller l'auteur avec les théologiens, comme ses autres écrits lui ont attiré la haine des mathématiciens. On a, d'un officier de marine du même nom, de son frère probablement, *Système d'imposition pour la libération des dettes de l'Etat*, 1763, in-12.

FORBISHER, [ou plutôt FROBISHER] (Sir Martin), pilote anglais, né à Doncaster, dans l'Yorckshire, se signala de bonne heure par ses courses mariti-

mes. La reine Elizabeth l'envoya avec trois navires, en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'Occident en Orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis, relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas; car, supposé que les deux continents ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable. (*Voyez* Cook.) Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais, après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Howar le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588, dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se distingua sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plymouth en 1594.

*FORBONNAIS (François Véron de), inspecteur général des manufactures, et membre de l'institut, né au Mans en 1722, mort à Paris, le 20 septembre 1800, fut premier commis sous Silhouette, contrôleur des finances. On a de lui : | *Extrait de l'Esprit des lois, avec des observations*, 1753, in-12; | *Théorie et pratique du commerce et de la marine*, par D.-H. Ustariz, traduit de l'espagnol, 1753, in-4°. On apprend dans cet ouvrage que l'Espagne, depuis 1492, époque de la conquête de l'Amérique, jusqu'en 1724, a tiré du Nouveau-Monde 9 milliards 160 millions de piastres, qu'on pourrait évaluer aujourd'hui à plus de 50 milliards. | *Considérations sur les finances d'Espagne relativement à celles de France*, Paris, 1753, in-12; | *Principes et observations économiques*, Amsterdam, 1767, 2 vol.; | *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, in-12, etc., etc.; tous ouvrages où l'on apprend moins que dans un seul opuscule de Vauban. Forbonnais a publié en outre quelques *Poésies légères*, des *Notes* dans le Journal de Dupont de Nemours, et fourni plusieurs *Articles* à l'Encyclopédie.

FORCADEL (Étienne), "Forcatulus", professeur en droit à Toulouse, était de Béziers, [où il naquit en 1534], et mourut en 1578. Ses écrits consistent en poésies latines et françaises, 1579, in-8°, les unes et les autres très-médiocres; en livres de droit un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux et affecté : | *Necromantiæ, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus*; | *Sphæræ legalis dialogus unus*; | *Cupido jurisperitus, in viginti duo capita divisus*; | *Penus juris civilis, sive de alimentis, capita tri-*

ginta continens ; | *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum;* | *Commentarius in titulum de justitia et jure, lib.* I. *Digestorum ;* | *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes ;* | *Commentarius nobilis in jura feudorum.* — Il avait pour frère Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une *Traduction* française d'Euclide et de la Géométrie d'Oronce Finé, et une *Arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques NOMPAR DE CAUMONT, duc DE LA), fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, [naquit vers l'an 1559]. Jacques, qui n'avait que 9 ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa aux glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la "Henriade". [C'est du moins ainsi que Mézeray le rapporte; mais il en existe une autre version qui paraît plus certaine: selon celle-ci, un maquignon, voisin de François de Caumont, l'ayant averti du danger qu'il courait, il allait quitter sa maison avec ses deux fils, lorsqu'un des assassins, nommé Martin, se précipita dans la chambre. Les supplications du malheureux père et une promesse de 3,000 écus, lui firent changer d'avis. Martin conduisit Caumont et ses enfants dans une maison sûre ; mais le comte de Coronas vint les en arracher, et ils furent amenés au lieu des exécutions. Le père et son fils aîné tombèrent sous les coups des assassins. Le jeune Jacques, âgé de neuf ans, se laissa tomber aussi, en criant : Je suis mort! Un mendiant le sauva, et il put, non sans bien des périls, se rendre au sein de sa famille, d'où il passa au service d'Henri IV.] Il combattit ensuite pour les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force, s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après, il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importants à l'état, et mourut plein de jours et de gloire, [et honoré du grade de maréchal de France, le 10 mai] 1652, âgé d'environ 93 ans. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle, mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand NOMPAR DE CAUMONT, duc DE LA), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 impériaux, et fit prisonnier Colloredo, leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut le 16 décembre 1675, à l'âge de près de 90 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose DE CAUMONT DE LA), de l'académie des "Ricovrati" de Padoue, était petite-fille de Jacques de La

Force, et mourut en 1724, à l'âge de 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Épître* à madame de Maintenon, et un *Poème* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Châteaux en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connaît d'elle, dans le second genre : | *l'Histoire secrète du duc de Bourgogne*, en 2 vol. in-12; roman assez bien écrit, Paris, 1691; | celle *de Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719; | la *Vie de Catherine de Bourbon;* | *Les Fées, contes des contes,* sans nom d'auteur, in-12; | *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*, etc., in-12; | *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de mademoiselle de La Force est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé, en 1687, Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

* FORCELLINI (Egidio), savant ecclésiastique, né dans un village du diocèse de Padoue en 1688, mort le 4 avril 1768, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ensuite appelé à la direction du séminaire de Cénéda, et à la chaire de rhétorique pour les jeunes séminaristes. On lui doit un grand dictionnaire latin, le meilleur que nous ayons. Cet ouvrage, qu'il fit de concert avec Facciolato, absorba sa vie entière, et fut publié après sa mort sous ce titre : *Totius latinitatis Lexicon, consilio et cura Jac. Facciolati, opera et studio ægidii Forcellini, Patavini*, 1771, 4 vol. in-fol., réimprimé en 1805. Il faut y joindre un "Supplément", publié en 1816. Chaque mot latin de ce dictionnaire est rendu en italien, et accompagné du mot grec correspondant. La première édition est la meilleure. La seconde ne renferme point d'augmentations, quoiqu'elles soient annoncées sur le frontispice. La "Vie" de Forcellini a été écrite par l'abbé J.-B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4°.

* FORDYCE (Jacques), prédicateur écossais, né à Aberdeen, en 1720, fit ses études dans cette ville. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut d'abord nommé ministre de la paroisse de Brechin, dans le comté d'Angus, et passa, au bout de huit ans, à celle d'Alloa, près Stirling. Il s'était déjà fait connaître par quelques écrits, lorsqu'il se rendit à Londres, en 1760. Il y fut fait pasteur d'une congrégation de "dissenters", établie dans Moukwell-Street. Après avoir exercé cet emploi pendant treize ans, il se retira dans le Hampshire, et ensuite à Bath, où il mourut le 1er octobre 1796. Fordyce, très-versé dans les langues grecque et latine, avait aussi cultivé la littérature française, et faisait de Fénelon sa lecture favorite. Il avait su, par la modération de ses opinions, conserver en même temps des relations d'amitié avec le docteur Price et le docteur Johnson, deux hommes de principes bien opposés. On a de lui : | *Essai sur l'action convenable à la chaire*, in-12. Il est imprimé à la suite de "Théodore, ou Dialogues sur l'art de prêcher", ouvrage de son frère, dont Jacques Fordyce donna une troisième édition, in-12, en 1755. | *Le Temple de la vertu*, songe allégorique,

1757; et avec des corrections, 1775, in-12; | *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit en français par Robert Étienne, libraire, Maëstricht, 1779, 2 vol. in-12. | *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, discours en trois parties, 1779, in-8°. Il y justifie le caractère des femmes contre les imputations de lord Chesterfield; | *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 vol. in-12, réimprimées en 1796; | *Adresses à la Divinité*, 1785, 1 vol. in-12, réimprimées en 1787; | des *Poésies*, 1786, 1 vol. in-12. Il y a, dit-on, dans ces *Poésies* plus de raisonnement que de verve.

* FORDYCE (Georges), médecin anglais, né près d'Aberdeen, en 1736, mort le 25 juin 1802, a laissé plusieurs écrits, tous anglais, parmi lesquels on cite : | *Principes d'agriculture, et préceptes sur la végétation*, Édimbourg, 1765, 1771, in-8°, traduits en allemand par le docteur Schwediauer; | *Éléments de médecine pratique*, Londres, 1768, 1784, 4e édition, traduits en allemand par Michaélis, etc.; | *Traité de la digestion des aliments*, ibid., 1791, in-8°, traduit en allemand par Michaélis, etc.

FOREIRO (François), en latin "Forerius", dominicain de Lisbonne, mort en 1581, [fit admirer son talent pour la chaire, au concile de Trente,] et fut un des trois théologiens choisis pour travailler au "Catéchisme" de ce concile. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le "Recueil des grands critiques".

* FORER (Laurent), jésuite suisse et fameux controversiste, né en 1580, professa la philosophie, la théologie et la controverse dans plusieurs colléges de son ordre, devint chancelier de l'université de Dillingen, puis recteur du collége de Lucerne, et mourut en 1659, confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Il laissa 44 ouvrages tant en latin qu'en allemand; on en trouvera le catalogue dans Sotwel, bibliographe de la société de Jésus; les principaux sont : | *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*, Dillingen, 1622, in-4°; | *Gramm. proteus, arcanorum societatis Jesu Dædalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus : accessit auctarium animadversionum in Gasparis Scioppii ecclesiasticam astrologiam*, Ingolstadt, 1636, in-8°, etc. Il a traduit du latin en allemand des "Observations sur les eaux thermales" de Pfeffers, Augsbourg, 1642, in-8°, fig.

* FOREST (Pierre DE LA), archevêque de Rouen et cardinal, né en 1314 dans un village voisin du Mans, s'éleva par son mérite aux premières dignités ecclésiastiques et séculières, prit une part très-active aux affaires politiques de son temps et rendit des services importants à Philippe de Valois, au roi Jean ainsi qu'au dauphin (depuis Charles V), pendant la captivité du premier. Il mourut en 1361 à Villeneuve près Avignon, emporté par la peste qui affligeait ce pays.

FOREST (Pierre VAN), savant médecin, plus connu sous le nom de "Forestus", né à Alcmaër, en

1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

* FOREST-Duchesne (Nicolas), d'abord jésuite, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Reims vers 1595, s'est rendu fameux dans l'histoire du jansénisme par la publication de plusieurs écrits relatifs aux matières qui étaient agitées; les principaux sont: | *Précautions tirées du concile de Trente contre les nouveautés de la foi*, etc., dédiées à la reine, 1649, in-8°; | *Lettre d'un théologien à son ami malade*, contenant l'*Abrégé de Jansénius*, Paris, 1651, in-4°; | *Lettre d'un théologien à son ami en convalescence contre trois lettres d'un janséniste* (l'abbé de Bourzeis), ibid., 1650, in-4°; | *Lettre d'un théologien à un sien ami parfaitement guéri du jansénisme*, etc., ibid., 1650, in-4°.

FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris, en 1636, mort dans la même ville en 1712, était un excellent paysagiste, et joignait à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses *Tableaux* des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites et des figures bien dessinées.

* FOREST, prêtre, mort à Toulouse en 1789, a publié un *Almanach historique et chronologique de Languedoc*, 1752, in-8°. Il a remporté le prix d'éloquence aux Jeux Floraux en 1748 et 1753.

* FOREST (de La), prêtre. On a de lui: *Méthode d'instruction pour ramener les prétendus réformés à l'Église romaine*, 1783, in-12.

FORESTI, ou Foresta (Jacques Philippe de), est plus connu sons le nom de Philippe de Bergame, [ville près de laquelle il naquit en 1434]. Il entra dans l'ordre des augustins, et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'à l'an 1503 après J.-C., continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on en excepte les événements dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresta: | *Confessionale, seu Interrogatorium*, etc., Venise, 1487, in-fol.; | et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

* FORESTI (Antoine), jésuite italien du xviie siècle, mort vers 1599, auteur de quelques ouvrages ascétiques, est principalement connu par son histoire universelle intitulée: *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperj del mundo, delle vite de' pontefici, fatti piu illustri dell' antica e moderna storia*, Parme, 1690, et années suivantes, 6 vol. in-4°, traduits en allemand, par Georges Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage a été continué par Apostolo Zeno, par le marquis Dominique Suarez et par le docteur Silvio Grandi; il a été réimprimé à Venise, 1745, 14 vol. in-4°.

* FORESTIER (Le), célestin dans le XVI[e] siècle, a écrit quelques *Vers* en l'honneur de la sainte Vierge, imprimés à Rouen et ailleurs l'an 1521.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avallon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de deux volumes d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in 12. [Il a laissé en manuscrit les *Vies des saints évêques d'Auxerre* et une *Histoire de l'église collégiale d'Avallon*.]

* FORESTIER, avocat à Cusset, et procureur-syndic de son district avant la révolution, fut, en 1792, député de l'Allier à la convention, y vota la mort du roi sans appel ni sursis, et fut ensuite envoyé en mission dans le département de la Nièvre. Le 20 novembre 1793, il fit décréter des secours aux prêtres qui abandonnaient leur état; on le chassa de la société des jacobins six jours après. L'insurrection du 1[er] prairial an III, à laquelle il prit une part active, le fit mettre en état d'arrestation, et le tribunal révolutionnaire décida qu'il y resterait jusqu'à nouvelle information. Amnistié quelque temps après, il se retira dans son département, où il vécut jusqu'à la publication de l'ordonnance contre les conventionnels dits votants. Il avait atteint alors sa 80[me] année. Pour donner une idée des principes de Forestier, nous citerons quelques passages d'une *Lettre* officielle qu'il écrivit au comité révolutionnaire de Moulins. « Je suis étonné, mandait-il, de votre embarras! il vous manque des farines, prenez-en chez les aristocrates; il vous manque des blés, organisez votre armée révolutionnaire, et mettez sur l'échafaud les fermiers et propriétaires qui seront rebelles aux réquisitions; il vous manque des logements, emparez-vous des hôtels de vos détenus; en un mot, que rien ne vous arrête dans vos mesures. » L'honnête administrateur! « Rien n'est plus beau, plus majestueux, s'écriait-il un jour, qu'un tribunal révolutionnaire, que cette foule d'accusés qui y passent avec une rapidité incroyable, et que ces jurés qui font feu de file. » Les habitants de Cusset placèrent, après la chute de Robespierre, sous les fenêtres de Forestier et sous celles de Givois, son neveu et son agent, un baquet rempli de sang, d'ossements et de têtes de morts, avec cette inscription : « Contemplez votre ouvrage; étanchez votre soif; mais tremblez, tyrans! » L'exil de 1816 fut le juste châtiment de Forestier.

* FORESTIERI (François-Benédict), littérateur, né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il s'occupa beaucoup et de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des *Traductions* de quelques-unes des Élégies de Tibulle et des poésies latines de Pétrarque; il publia lui-même plusieurs *Morceaux de poésie*, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari, son ami.

* FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur de la marine, né à Rouen en 1752, exerça les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix, fut nommé en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Seine-Inférieure, et s'y distingua

par la modération de ses principes. Lorsque la convention dut remplacer cette assemblée, il alla reprendre ses fonctions au Havre. Arrêté sous le règne de la terreur, il recouvra bientôt sa liberté. Quand Buonaparte eut été élevé à la dignité de premier consul, il nomma au ministère de la marine Forfait, qui donna sa démission un an après. Il devint successivement conseiller d'état, inspecteur général de la flottille destinée contre l'Angleterre, préfet maritime au Havre et ensuite à Gènes. Il fut aussi commandant de la légion-d'honneur. Disgracié en 1803, Forfait se retira au sein de sa famille, où il mourut le 8 novembre 1807, des suites d'une attaque d'apoplexie. On connaît de lui : | un *Mémoire en latin sur les canaux navigables*, couronné en 1773 par l'académie de Mantoue; | *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux,* Paris, 1788, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est estimé des gens de l'art.

* FORGE (Louis DE LA), médecin philosophe du XVIIe siècle, mit des *Notes* savantes et religieuses au "Traité de l'Homme" de Descartes, et publia en 1666 un *Traité de l'Esprit*, réimprimé en 1669 et 1674, et traduit en latin par Flayderus.

* FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, né à Paris en juillet 1758, mourut le 4 avril 1798. On a de lui plusieurs *Opéras-comiques* qui obtinrent du succès, et quelques *Comédies*, comme : | *La Ressemblance*, en trois actes et en vers, jouée en 1788; | *Les deux Oncles*, en un acte, 1780, etc. Forgeot, infecté par les maximes révolutionnaires, comme la plupart des littérateurs, paya son tribut aux mœurs dépravées du temps, par sa comédie intitulée *le Bienfait de la loi*, ou *le Double divorce*, en un acte, 1794.

FORGET DE FRESNE (Pierre), habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux "Édit de Nantes".—Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Évreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°.

* FORKEL (Jean-Nicolas), musicien et docteur en philosophie, né le 22 février 1749 à Méeder près Cobourg, de parents très-pauvres, mort le 20 mars 1818, apprit dès son bas âge la musique, sans autre secours que l'ouvrage de Matthesons, intitulé le *Parfait maître de chapelle*. A 17 ans, il fut nommé préfet du chœur de l'église de Schwerin. Le duc de Mecklembourg lui fournit les moyens de se rendre à l'université de Gottingue, où il s'occupa du droit. Fatigué d'une étude qui ne lui offrait aucun agrément, il profitait de ses moments de loisir pour apprendre l'art dont il se sentait le génie. Chargé de diriger le concert académique, il fut bientôt en relation avec les musiciens célèbres de l'Allemagne. L'université le reçut docteur en philosophie, et la ville lui accorda le droit de bourgeoisie. Forkel composa des *Symphonies*, des *Oratorio*, des *Cantates*, des *Concerto*, des *Sonates*. Ses ouvrages, écrits en allemand, sont : | *de la Théorie de la musique*, Gottingue, 1774, in-4°; | *Bibliothèque musicale et critique*,

Gotha, 1778, 3 vol. in-8°; ouvrage qui produisit une grande sensation, parce que la princesse Amélie de Prusse venait de faire une critique amère de l'"Iphigénie" de Glück, musicien qu'il attaquait lui-même; | *Sur la meilleure organisation des concerts publics*, 1779, in-4°; | *Développement de quelques idées sur la musique*; | *Almanach musical pour l'Allemagne*, 1782 et années suivantes; | *Histoire générale de la Musique*, 1788-1801, ouvrage resté incomplet; | *Sur la littérature universelle de la musique*, Leipsick, 1790, livre destiné à faire connaître tous les écrits qui ont été publiés sur cette matière. Il avait annoncé un magnifique ouvrage, sous le titre de *Monuments de l'art musical depuis la découverte de la contrepointe jusqu'aux temps actuels*; mais ce projet n'eut pas de suites. Les académies de Stockholm et de Livourne avaient admis Forkel dans leur sein.

* FORMAGE (Jacques-Charles-César), né à Coupesartre près Lisieux, le 16 septembre 1749, mort à Paris le 11 septembre 1808, étudia à Paris, et occupa à Rouen la chaire des langues orientales. Formage cultiva avec succès les poésies latine et française, et laissa les ouvrages suivants: | *In licentiam nostræ poeseos, carmen*; | *Ignis*; | *Stances sur la guerre présente* (de l'Amérique.) Les deux poèmes latins et les stances furent couronnés par l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen. | *Fables mises en vers*, 1801, deux vol. in-8°, etc.

* FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin, le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français, originaire de Vitry en Champagne, mort le 8 mars 1797, fut mis, quoique fort jeune, à la tête d'une paroisse à Brandebourg. En 1731, il fut associé à Formeret, pasteur de l'église française de Berlin, et, lorsque celui-ci mourut, il lui succéda. En 1737, il fut nommé à la chaire d'éloquence au collége français de Berlin, et deux ans après à celle de philosophie, vacante, par la mort de La Croze. (*Voyez* La Croze.) Il assista à la fin de janvier 1744, à l'inauguration de l'académie des sciences et des belles-lettres, dont il mourut doyen après en avoir été secrétaire perpétuel. Formey était lié avec les personnes les plus distinguées de Berlin, qui, en 1718, le firent nommer secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick. Elle obtint pour lui presque au même temps une place dans le directoire français, et le titre de conseiller privé. La liste des ouvrages de ce laborieux écrivain se trouve dans Mensel, mais incomplète. Nous citerons les principaux: | *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les "Pacta conventa d'Auguste III", La Haye, 1741, in-8°, Francfort, 1754, même format; | *La belle Wolfienne*, ou *Abrégé de la philosophie wolfienne*, La Haye, 1741-53, 6 vol. in-8°; 1764, 6 vol. in-12; | *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1745, in-12, réimprimés en 1750, 1751, 1755, 1756, 1775, et chaque fois avec des corrections, soit de lui, soit des éditeurs, livre superficiel et partial; | *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques*,

avec un Essai sur le livre intitulé " les Mœurs" (de Toussaint); | *Le Philosophe chrétien*, Leyde, 1750-1756, 4 vol. in-8°; c'est un recueil d'une partie des *Sermons* de l'auteur; | *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1765, 2 vol. in-12; | *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, 1774, 2 vol. in-8°; | *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8°, contenant diverses pièces de l'auteur, dont quelques-unes avaient déjà été imprimées; | *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savants*, 1757, 2 vol. in-12 : ils sont historiques, au nombre de 46, et font bien connaître les personnages qui en sont l'objet; | *Principes élémentaires des belles-lettres*, 1758, in-8°, 1763, in-12; | *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8°; | *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1760, 2 vol. in-12; | *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8° : critique de J.-J. Rousseau. La "Confession du vicaire savoyard" y est remplacée par un morceau où l'on établit une doctrine et des principes tout opposés; | *Epistola ad emin. cardinalem Quirinum*, 1749, in-4°; | *Défense des réformateurs et surtout de Luther, contre ce cardinal*, 1750; livre assez triste à faire. | *Examen de l'usure suivant les principes du droit naturel*, 1751, réfuté par Delan. (*Voyez* Delan.) Formey travaillait en 1733 à la " Bibliothèque germanique", avec Beausobre; après la mort de celui-ci, il la continua jusqu'au 25e vol. Il commença une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, qui a aussi 25 vol. Il donna 2 vol. d'un *Journal littéraire de l'Allemagne*; travailla en 1740 au " Journal de Berlin, ou Nouvelles politiques et littéraires"; coopéra à la " Bibliothèque centrale", année 1750 et suiv.; à la " Bibliothèque des sciences et des beaux-arts ", aux " Nouvelles littéraires", au "Journal encyclopédique" etc. Il paraît qu'il dirigea l'édition de l'"Encyclopédie" d'Yverdun avec Félice, Bertrand, Maclayne et quelques autres protestants. Enfin il est éditeur ou traducteur d'un grand nombre d'ouvrages. Ses meilleurs écrits sont : | l'*Anti-Saint-Pierre*, (l'abbé de Saint-Pierre); | *Anti-Sans-Soucy*, ou *la Folie des nouveaux philosophes*; | *Les preuves de Dieu ramenées à la raison commune*; | *Traité du beau*, traduit du célèbre P. André, jésuite.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V [le 19 septembre] 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il [couronna Arnoul empereur, et] mourut en 896. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire. (*Voyez* Etienne VI.) Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. (*Voy.* Auxilius.)

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gènes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des " Annonciades

célestes ", et mourut en odeur de sainteté, le 15 décembre 1617. [La "Vie" de la mère Fornari a été écrite par le P. Fab. Amb. Spinola, jésuite, Gènes, 1640, in-4°. Une autre "Vie" de la même fondatrice, écrite en italien par le P. Ferdinand Melzi, fut traduite en français par le P. Ferdinand Guyon, jésuite de Dole, Lyon, 1631, in-8°.] Son ordre a une centaine de maisons répandues en Italie, en Allemagne et autrefois en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu de ciel, et le manteau de même : c'est de là qu'elles ont tiré le nom de "Célestes". [Elles s'occupent particulièrement à filer, pour fournir des corporaux et des purificatoires aux églises pauvres; vivent elles-mêmes dans la plus grande pauvreté et dans une entière séparation du monde; et ne peuvent parler à leurs proches que six fois l'année.]

* FORNICI (Jean), chanoine de la collégiale de Saint-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la Pénitencerie, et consulteur de la congrégation des indulgences, né vers 1762, mort le 11 avril 1828, à Rome, avait de grandes connaissances en liturgie. Il laissa : | des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain; | deux *Collections de questions et réponses sur des doutes liturgiques;* | des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; | un *Recueil de panégyriques*, plusieurs fois réimprimé.

* FORSIUS (Sigefrid-Aron), théologien, mathématicien et physicien suédois, né vers la fin du XVI[e] siècle, mort en 1637, fut d'abord professeur d'astronomie et de mathématiques, à Upsal, puis pasteur à Stockolm et en Finlande. Il mérita même l'estime de Gustave-Adolphe; mais ses rêveries astrologiques l'exposèrent à l'adnimadvérsion du gouvernement, et lui firent perdre ses places. Il rédigea des *Almanachs* pendant un grand nombre d'années, donna la première *Minérographie* que le nord ait connue, et traduisit en vers suédois un recueil de distiques latins intitulé : "Speculum vitæ humanæ."

* FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né en 1736, se fit connaître favorablement par une dissertation intitulée : *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Son ami Linné le recommanda à Frédéric I[er], roi de Danemarck, qui lui donna le titre de professeur, et le nomma pour accompagner Niebuhr, Van Haven, et Cramer, dans leur voyage en Asie. Ayant débarqué à Marseille, il visita la plaine maritime de l'Estac, dont il a donné une *Flore*. Il alla ensuite à Malte, et de là en Egypte, où, en remontant le Nil, il fut pris et dépouillé par les Arabes. Enfin, attaqué de la peste, il mourut à Djérim, en Arabie, le 11 juillet 1763, à peine âgé de 27 ans. Niébuhr recueillit ses papiers, dont il tira les ouvrages suivants : | *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium, quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhagne, 1775, in-4°; | *Flora ægyptiaco-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid., 1775, in-4°; | *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit Forskal,* ibid., 1776, in-4°.

FORSTER (Jean), théologien

protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchton et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé | des *Commentaires* sur l'Exode, Isaïe et Jérémie, 3 vol. in-4°; et | *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

FORSTER (Valentin), est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies* des plus célèbres jurisconsultes, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu au XVIIIe siècle un quatrième FORSTER (Nathaniël), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4°, édition estimée. [Ce Nathaniel Forster, théologien et philologue anglais, membre de la société royale de Londres, né en 1717, occupa diverses charges ecclésiastiques, et mourut en 1757. Ses autres ouvrages sont : | *Réflexions sur l'antiquité du gouvernement, des arts et des sciences en Egypte*, Oxford, 1743, en anglais; | *Platonis dialogi quinque*, etc., ib., 1745, très-estimé; | *Appendix Liviana*, Oxford, 1746; | *Sermons pour prouver que le papisme tend à détruire l'évidence du christianisme*, ibid., 1746; | *Dissertation sur le récit relatif à Jésus-Christ que l'on attribue à Josèphe*, etc., ibid., 1749.]

* FORSTER (FROBEN, en latin "Frobenius"), né à Konisgsfeld en Bavière le 30 août 1709, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il professa la philosophie depuis 1735 jusqu'à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Salzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint 3 ans après à Saint-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Écriture sainte. En 1750, il fut élu prieur de ce monastère, et prince-abbé en 1762. Il se distingua par la sagesse de son administration, et mourut le 12 octobre 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé : | six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; | une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, dans la haute Bavière. Elle a été insérée dans le tome 1er des "Mémoires" de l'académie des sciences de Bavière. | une Édition *d'*Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini... opera... de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta*, 2 parties, 1777, 4 vol. in-fol. Dom Catelinot, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, avait aussi travaillé à une édition d'Alcuin, d'où dom Forster tira beaucoup de sermons pour la sienne. (*Voy.* CATELINOT.) Il y joignit en outre soixante-onze lettres inédites, venues d'Angleterre, beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne; | un traité *De Cursu et saltu lunæ bis-sexto*; | un autre *de Orthographia*, | et enfin un écrit intitulé : *Libellus adversus hæresin Felicis* (*urgellensis*) *ad abbates et monachos Gothiæ*, orné d'une préface du père Foggini. (*Voyez* FÉLIX, évêque d'Ur-

gel, et Foggini, qui avait envoyé ce traité à l'abbé d'Emmeran, d'après un manuscrit du Vatican.)

* FORSTER (Georges), voyageur anglais, né vers 1750, occupait à Calcutta un emploi civil au service de la compagnie des Indes, quand il conçut l'idée de parcourir le nord des vastes contrées de la Perse, et de revenir en Europe par ce long et périlleux chemin. Afin de voyager avec moins de dangers, il apprit les langues, et s'instruisit des mœurs et des usages des pays qu'il devait traverser. Ayant adopté en outre le costume oriental, il partit de Calcutta au mois de mai 1782. Le pays des "Seiks" étant peu sûr pour tous les voyageurs, il entra directement dans celui de "Cachemire", si fameux dans les annales des superstitieux Indous. Le même motif lui ayant fait éviter le pays des "Usbecks" et "Bockara", il prit le chemin de "Candahar", fréquenté par les caravanes. Au bout d'un an il se trouvait au midi de la mer Caspienne, et n'avait fait que 900 lieues, c'est-à-dire deux lieues et demie par jour. Il continua sa route, s'embarqua enfin au premier port, et arriva en Angleterre à la fin de 1784. L'année suivante, il publia à Londres un petit ouvrage sur la *Mythologie et les mœurs des Indous*, qui eut beaucoup de succès. De retour à Calcutta, il fut nommé à l'ambassade dans l'empire Maratte. A cette époque, il avait fait paraître le premier volume de l'entière *Relation* de son voyage; il en préparait le second lorsque la mort le surprit, en 1792, à Nagpur, capitale du Berar. Son ouvrage, traduit en allemand, y compris le deuxième volume, a été aussi traduit en français sous le titre de *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne*, suivi de l'*Histoire des Rohyllas, et de celle des Seiks*, par feu Georges Forster, traduit de l'anglais, 3 vol. in-8°, avec deux cartes géographiques, l'une offrant l'*Itinéraire* de Forster, et l'autre, le royaume de Cachemire. Cet ouvrage donne des renseignements jusqu'alors inconnus sur les Rohyllas, détruits en 1775, et sur les Seiks, qui existent encore, et qui forment une secte composée de bramanisme et de mahométisme. Cette nation guerrière habite dans la province de Lahor, et peut, dans un cas urgent, mettre sur pied cent mille cavaliers et un grand nombre de fantassins.

* FORSTER (Jean-Chrétien), né le 14 décembre 1735, à Halle, mort le 19 mars 1798, fut professeur de philosophie dans cette université. Il y exerça ensuite différents emplois administratifs, et on le nomma, en 1791, inspecteur du jardin botanique et économique. Il est auteur des ouvrages suivants : | *Disputatio de Deliriis*, Halle, 1759, in-4°; | *Comparatio demonstrationis Cartesii pro existentia Dei, cum illa qua Anselinus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4°. Ses autres ouvrages sont en allemand : | *Caratère des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, 2e édition, Halle, 1765, in-8°. Cet ouvrage est bien écrit et conçu dans de bons principes; | *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8°; | *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin, 1771, in-8°; | *Aperçu*

de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation, ibid., 1794, in-8°, etc., etc.

* FORSTER (Jean-Reinhold), naturaliste et voyageur, né à Dirschaw, dans la Prusse polonaise, le 22 octobre 1729, descendait d'une famille anglaise que les troubles politiques du règne de Charles Ier avaient forcée de quitter sa patrie. Il fit ses études au gymnase de Berlin, et à l'université de Halle, où il s'appliqua, avec succès, à la connaissance des langues anciennes et modernes, des langues orientales et de la théologie. Il remplit ensuite les fonctions de ministre protestant, employant le temps que ne demandaient pas les travaux de son emploi, à l'étude de la philosophie, de la géographie physique et morale, et des mathématiques. Marié et chargé d'une nombreuse famille, il accepta la proposition d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratof; mais il s'y trouva bientôt comme abandonné, et en partit, pauvre et malade, pour passer à Londres en 1766, où il s'occupa à donner des leçons de français et d'allemand. En 1772, il fut choisi pour accompagner, en qualité de naturaliste, le célèbre capitaine Cook, dans son second voyage autour du monde. D'un caractère fier et impérieux, il indisposa contre lui tout l'équipage, et Cook, à son retour en Angleterre, porta plainte contre lui au lord de l'amirauté. On arrêta qu'une somme de 2,000 livres sterling, pour les frais de gravures relatives à l'histoire naturelle, serait partagée entre le capitaine Cook et Forster, et on défendit en même temps à celui-ci de publier aucune relation. Il paraît que Forster contrevint à cet ordre. Ces désagréments l'engagèrent à quitter l'Angleterre; mais, avant qu'il pût exécuter ce projet, ses nombreux créanciers le firent mettre en prison. Frédéric II, qui estimait ses talents, lui fournit les moyens de payer ses dettes, et l'appela à Halle en 1780, où il le nomma professeur d'histoire naturelle, et inspecteur du jardin de botanique. L'année suivante, il fut reçu docteur en médecine; il avait déjà été nommé docteur en droit, à Oxford, en 1775. Forster vécut à Halle 18 ans. La mort de deux de ses fils vint, sur la fin de sa carrière, aggraver les maux dont il commençait à souffrir; il y succomba le 9 décembre 1798. Forster avait des connaissances très-étendues. Il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres le cophte et le samaritain. Par malheur, il joignait à ses talents des vices ruineux. Celui du jeu absorba presque toute la fortune que lui avaient acquise ses places et ses ouvrages. Il était lié et entretenait une correspondance avec Linnée et Buffon. Il avait une prédilection particulière pour les écrits de ce dernier, qu'il citait comme un modèle de style. Les principaux ouvrages de Forster sont: | *Introduction à la Minéralogie*, Londres, 1768, in-8°; | *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise*, etc., ibid., 1770, in-8°; ces deux ouvrages sont en anglais; | *Flora Americæ septentrionalis*, ou *A Catalogue of the plants of North America*, ibid., 1771, in-8°; | *Characteres generum plantarum quas in itinere ad insulas maris Australis*

collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis 1772, 1775, *J.-R. Forster et G. Forster*, Gottingue, 1776. Cet ouvrage classique contient soixante-quinze nouveaux genres de plantes. | *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4°, en anglais, traduites en plusieurs langues, et en français par Pingeron. Il forme le 5e volume de l'édition française in-4° du second voyage de Cook, et il est comme un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage. | *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, continué par l'éditeur jusqu'à l'année 1783, 1784, in-8°, traduit en allemand par l'auteur, Dessau, 1784. On trouve dans ce livre le portrait des principaux personnages de l'Angleterre, pendant la guerre de l'Amérique septentrionale ; | *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°, en allemand, traduit en anglais, Londres, 1786, et en français par Broussonet, Paris, 1788, in-8°. | *Projet pour détruire la mendicité*, etc., Halle, 1786, in-8° ; | *Enchiridion historiæ naturali inserviens*, ibid., 1788, in-8° ; | *Magasin des voyages les plus récents, traduits de diverses langues*, etc., Halle, 1790-1798, 16 vol. in-8°, etc., etc.

* FORSTER (Jean-Georges-Adam), fils du précédent, naquit en 1754, à Nassenhuben, près Dantzick, suivit son père en Russie et en Angleterre, et étudia successivement à Saint-Pétersbourg, à Londres et à Warrington. Il accompagna son père dans le voyage autour du monde. En 1777, il quitta Londres pour se rendre à Paris, où il avait envie de se fixer ; mais son séjour dans cette capitale ne fut pas long ; il passa en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit une chaire d'histoire naturelle à Cassel. Après l'avoir occupée quelque temps, il fut appelé par le roi de Pologne à professer la même science dans l'université de Wilna, dans laquelle il reçut le grade de docteur en médecine. Catherine II voulut, en 1787, faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, et nomma Forster hostoriographe de l'expédition ; mais la guerre contre les Turcs fit échouer ce dessein, et Forster, se trouvant sans emploi, passa en Allemagne, où il acquit une nouvelle réputation par la publication de plusieurs *Mémoires* sur l'histoire naturelle et la littérature. Il devint alors premier bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lorsque la révolution française éclata, il en embrassa les principes avec ardeur ; et quand les Français s'emparèrent de Mayence en 1792, oubliant ce qu'il devait à l'électeur, il se rangea du parti de ses ennemis. Les Mayençais formèrent alors une espèce de convention nationale qui députa Forster à Paris pour demander la réunion de l'électorat de Mayence à la république. Forster accepta cette mission ; mais il eut bientôt lieu de s'en repentir. Pendant qu'il était à Paris, les Prussiens reprirent Mayence ; et ses manuscrits, avec tout ce qu'il possédait, tombèrent entre les mains du prince de Prusse. L'infidélité d'une épouse qu'il aimait avec passion vint ajouter à ses chagrins ; il résolut de quitter l'Europe, et d'entreprendre un

voyage dans l'Indostan et au Thibet. Dans ce dessein, il commença à apprendre les langues orientales; mais ses malheurs avaient altéré sa santé. Il mourut à Paris le 12 janvier 1794. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : | *Voyage autour du monde sur le vaisseau* " la Résolution ", *commandé par le capitaine Cook, dans les années* 1772, 1775, Londres, 1777, 2 vol. in-4° (en anglais). Il les publia aussi en allemand, de concert avec son père, Berlin, 1779, 2 vol. in-4°; 1784, 3 vol. in-8°, 4e édition. Cette relation s'accorde avec celle du capitaine Cook dans tout ce qui est important. Il y a eu seulement quelques différences de détail. Forster, plus jeune, plus ardent que Cook, peint avec plus de feu, et prête à la vérité de la narration les grâces d'un style élégant et soigné. En louant les vertus de ces peuplades sauvages, il en prend occasion de diriger contre les vices des Européens des reproches qui seraient justes s'ils étaient moins multipliés. Cette relation lui attira des critiques auxquelles il répondit avec force, et, ce qui est louable dans un jeune homme, avec beaucoup de modération. | *Florulæ insularum australium prodromus*, Gottingen, 1786, 1 vol. in-8°; | *Mélanges ou Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-1797, 6 vol. in-8°, en allemand; | *Tableaux de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France*, etc., en 1790, Berlin, 1791-1794, 3 vol. in-4°. Hubert y ajouta un dernier volume, avec une " Notice " sur l'auteur. Ils ont été traduits en hollandais et en francais, Paris, 1795-1796, 3 vol. in-8°, fig.; | *Souvenirs de l'année* 1790, *tableaux historiques*, avec figures du célèbre Chodowiecki, etc., Berlin, 1 vol. in-8°. Nous ne citerons pas plusieurs *Pamphlets* de Forster, publiés à Mayence, par égard pour la mémoire de ce savant.

FORSTNER (Christophe), né en 1598, mort en 1667, publia dès l'âge de 19 ans un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la place de conseiller aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui : | *De principatu Tiberii*; | *Notæ politicæ ad Tacitum*; | un recueil de *Lettres* sur la paix de Munster, etc., etc.

* FORSYTH (Guillaume), jardinier, membre de la société des antiquaires et d'autres corps savants, né dans le comté d'Aberdeen en Ecosse, en 1737, mort le 25 juillet 1804, se livra de bonne heure à la pratique du jardinage, vint à Londres en 1763, travailla sous le célèbre Miller, jardinier du jardin des apothicaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Le roi le nomma, en 1784, surintendant de ses jardins royaux de Kensington et de Saint-James. Forsyth, encouragé par cette distinction, s'adonna à l'étude des arbres fruitiers et forestiers, et s'occupa

spécialement des remèdes à apporter aux maladies auxquelles les végétaux peuvent être sujets. Son travail lui fit découvrir une composition qui remplissait son but. L'utilité de cette découverte fut reconnue, et le roi en récompensa généreusement l'auteur. On lui doit : | *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruits et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8°; | *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4°, traduit en français, avec des notes par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8°. Ce livre, qui contient le résultat de tous ses travaux, eut trois éditions en peu de temps.

FORT (François Le), d'une famille patricienne de Genève, naquit en cette ville en 1556. Une inclination décidée pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du tzar. Le Fort était hardi, entreprenant, et parlait assez bien quatre ou cinq langues. Il n'était point savant, mais il avait beaucoup lu, sans avoir à un degré égal le talent de diriger ses lectures. Pierre-le-Grand, qui avait formé le dessein de réformer sa nation, le vit et lui donna sa confiance. En 1696, Le Fort eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le tzar le mit à la tête de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Il eut part à tous les changements que Pierre I[er] fit dans son empire, et mourut à Moscou en 1699. Le tzar, très-affligé de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques, et y assista.

* FORTE ou FORTIO (Ange), médecin vénitien du XVI[e] siècle, est connu par plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire. Nous citerons : | *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia Fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8°; | et *Veritatis redivivæ militia*, ibid., 1541, in-8°.

* FORTEBRACCIO (Nicolas), partisan ou "condottiere" italien du XV[e] siècle, successeur du fameux Braccio de Montone, son oncle, combattit pour les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit du service sous le pape Eugène IV, déclara ensuite la guerre à ce souverain pontife, et avait déjà conquis la plus grande partie de ses états, lorsqu'il mourut, en 1435, des suites d'une blessure qu'il avait reçue peu de temps auparavant à Capo-di-Monte.

FORTESCUE (Jean), lord, chef de la justice et grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri VI, suivit la fortune de ce prince, et fut persécuté pour son attachement à sa cause. A la mort de Henri, Fortescue se retira dans sa terre d'Ebecton. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, sur la *Loi naturelle*, et sur les *Lois d'Angleterre*, 1616, in-8°.

FORTIGUERRA ou FORTOGUERRI (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint-siége avec succès, et mourut à Viterbe, en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), cardinal, savant prélat, de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellents littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé et fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4° : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son maigination lui présentait. Il y règne une intrigue si soutenue, et une telle bizarrerie d'incidents, que la curiosité y est fortement excitée. Ce mérite est joint à celui d'une versification aisée; mais la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour à tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8° : l'auteur (du Mourrier), chevalier de Saint-Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasioné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. [Ce fut *Ricciardetto* qui priva Fortiguerra de la pourpre que Clément XII lui destinait.]

* FORTIGUERRA (Antoine), poète, chanoine de la cathédrale de Pistoie, a laissé en manuscrit un *Recueil de poésies :* quelques-unes d'entre elles ont été publiées par le Crescimbeni et le Quadrio.

* FORTIN DE LA HOGUETTE (Pierre), l'un des auteurs qui ont le plus honoré la France au XVIIe siècle, né en 1582, d'un président de l'élection de Falaise que son dévouement à Henri IV, pendant les troubles de la Ligue, avait fait anoblir, mort en 1667, reçut une éducation religieuse qui influa heureusement sur sa conduite. Il embrassa la profession des armes, servit comme volontaire en Hollande, puis dans les guerres de Guienne, où brillèrent son humanité, son désintéressement et sa fidélité à ses devoirs. Commandant, en 1686, la place de Blaye, illustrée de nos jours par une grande infortune, il refusa d'entrer dans le parti des princes, quelque avantage qu'on lui promît de leur part. Il refusa de même la gratification que les agens des fermes accordaient à ses prédécesseurs, « étant chose honteuse, dit-il, qu'un officier du roi reçût une autre paie que la sienne. » L'affaiblissement de sa santé le força de quitter le service avec la modique pension de capitaine. Cependant ses économies et les bienfaits du cardinal de Richelieu lui permirent d'acheter une terre. Il avait près de 60 ans lorsqu'il épousa la sœur de Hardouin de Péréfixe, depuis archevêque de Paris. Sa tendresse pour ses fils l'engagea à composer pour eux un recueil des préceptes les plus propres à les diriger dans les différentes circonstances de la vie. Cet ouvrage, intitulé *Testament* ou *Conseils d'un père à ses enfans*, 1655, in-12, eut plusieurs éditions tant en

France qu'en Hollande. L'auteur y examine, dans trois parties, les devoirs de l'homme envers Dieu, envers ses supérieurs et ses semblables, envers soi-même. La lecture de cet excellent cours de morale pratique est aussi agréable qu'instructive pour quiconque fait plus de cas du fond des choses que de la manière dont elles sont présentées. Fortin de La Hoguette, indépendamment de ce livre, composa | un *Catéchisme royal*, 1645-55-61, in-4°. Godeau, évêque de Vence, à qui on l'avait attribué, le désavoua, mais en en faisant l'éloge; | *Eléments de Politique*, devenus rares, et qui mériteraient d'être réimprimés. — * FORTIN DE LA HOGUETTE, second fils du précédent, pourvu successivement des évêchés de Saint-Brieux et de Poitiers, fut désigné en 1685 pour l'archevêché de Sens, ne reçut ses bulles de confirmation qu'en 1692, et tint la même année un synode dans lequel il publia les statuts de Henri de Gondrin, son prédécesseur, avec un *Supplément*. Louis XIV voulut, malgré sa résistance, l'honorer de l'ordre du Saint-Esprit. Ce digne archevêque devint aussi conseiller d'état. Il mourut en 1715, âgé de 72 ans, emportant les regrets de son clergé et des pauvres. Il avait donné de nouvelles éditions, supérieures aux précédentes, des livres à l'usage du diocèse de Sens.

*FORTIN, statuaire, mort à Paris à la fin d'août 1832, est auteur du *Fronton de la porte du Louvre* du côté du pont des Arts, du bas-relief d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le grand escalier du même monument, etc. Il avait remporté le grand prix de sculpture en 1783.

*FORTIS (Jean-Baptiste-Albert, l'abbé), littérateur, né à Vicence en 1740, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Augustin; mais il en sortit bientôt, et fit plusieurs voyages pendant lesquels il adopta une manière hardie de penser qui le fit nommer, par plusieurs de ses compatriotes, le "voyageur philosophe". Pendant sa carrière, Fortis fut tour à tour physicien, naturaliste, poète, journaliste, bibliographe et même érudit; mais son caractère ardent et son imagination bizarre ne lui permirent jamais de se fixer. En 1801, il fut nommé préfet de la riche bibliothèque de Bologne, où il mourut le 21 octobre 1803. On a de lui : | *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4°. | *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774, 2 vol. in-4°, fig. et cart. Il a été traduit en anglais, Londres, 1778, in-4°; et en français, Berne, 1778, 2 vol. in-18. L'auteur a accordé trop de confiance à des autorités suspectes. | *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, ou *Lettres au comte Thomas de Bassegli, patricien de Raguse*, 1788, in-8°; | *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; | beaucoup de *Dissertations* disséminées dans les "Mémoires" de diverses académies dont il était membre, ou publiées séparément. Il a travaillé long-temps au "Journal" de Grisellini, qui traitait principalement d'agriculture, d'arts et de commerce, et à "l'Europa letteraria", ouvrage périodique, publié à Venise par Mme Caminer Tura.

* FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, né à Vérone le 26 février 1748, mort à Rome le 27 janvier 1829, fut reçu dans la com-

pagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima la compagnie; résolu cependant de se consacrer au service de l'Église, il rentra dans sa patrie pour y faire ses études théologiques. On lui donna la chaire de philosophie au lycée de Vérone, où il se fit une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam*, qu'il y publia. Vers la même époque, il acheva, conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de : *Illustrazione de' Pesci impietriti del monte Bolca in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le Père Fortis se fit inscrire au nombre de ses membres; puis, allant rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection de Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, il y professa pendant plusieurs années la littérature. Les éloges qui accueillirent dans plusieurs réunions de savants ses *Poésies* italiennes, grecques et latines, ont fait regretter que, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes, par humilité, tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement. Mais à peine avait-il organisé les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholique. Le pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vicaire-général en Italie. Elu à son tour général de son ordre (1820), il offrait le modèle des vertus qu'il désirait voir briller dans les autres.

FORTIUS, ou plutôt STERK (Joachim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de "Fortius Ringelbergius", né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Oporin, d'Hyperias et de plusieurs autres savants de son temps. Il parut fort jeune à la cour de l'empereur Maximilien Ier, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans. De retour dans son pays, il fit des progrès étonnants dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, en même temps qu'il employait ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il parcourut les principales villes de la France. Aussitôt son arrivée, il se mettait à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-temps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire "qu'il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or". Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais, comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers; mais ils sont balancés par

des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNE, déesse, fille de Jupiter [et de Némésis], présidait au bien et au mal. On la représentait aveugle et chauve, [sauf un bouquet de cheveux sur le sommet de la tête;] toujours debout, avec des ailes aux pieds, dont l'un placé sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appelait autrement Sort. Horace lui a adressé la belle ode : " .

O diva gratum quæ regis Antium, etc.

* FORTUNIO (Augustin), religieux camaldule, né dans le XVI[e] siècle, à Fiesole en Toscane, de parents originaires de Florence, qu'il perdit de bonne heure, fut placé au collége de Pise aux frais du grand-duc. Après avoir fait ses vœux dans le couvent des Saints-Anges à Florence, il se livra à l'enseignement des langues et à la recherche des monuments qui pouvaient intéresser son ordre. Il mourut dans un âge peu avancé, à Florence, vers 1595. On a de ce savant religieux les ouvrages suivants : | *Historia camaldulensium*, Florence, première partie, 1575; deuxième partie, 1579, in-4°: cette *Histoire*, dont Gui Grandi fait l'éloge sous le rapport de l'érudition, mais non sous celui de l'exactitude chronologique, est inférieure à celle des PP. Mittarelli et Costadoni; | *Apologia Augustini Florentini pro libris suis historiarum camaldulensium*, ibid., 1592, in-12; c'est une réponse au Père Luc, ermite, qui avait attaqué plusieurs récits de faits miraculeux racontés dans l'*Histoire* de Fortunio; | *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ibid., 1583, in-4°, etc.; | *Liber carminum*, ibid., 1591, in-8°; ce sont des poésies pieuses et sur des sujets de dévotion. On a encore de Fortunio des *Opuscules* moins intéressants.

FOSCARARI (Gilles), en latin "Foscherarius", dominicain bolonais, mort évêque de Modène, en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au "Catéchisme" du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable; il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de "Filles-Repenties", et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. [On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.]

FOSCARI (François), doge, d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut, en 1415, procurateur de Saint-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, Jacques Foscari, le seul qui lui restât. Il fut d'abord accusé d'avoir reçu des présents de plusieurs princes. Les tortures quil eut à souffrir par ordre du conseil

des "Dix", lui arrachèrent un faux aveu, et il fut exilé. Cinq ans après (1550), Donati, procurateur de Saint-Marc, fut assassiné ; et le conseil imputa ce crime à Foscarari. Il eut encore à endurer la torture dont les douleurs, cette fois, furent si vives, qu'elles lui firent perdre la raison. Son père, déjà octogénaire, voulut déposer sa dignité, mais on ne le lui permit pas. Jacques fut relégué en Candie : pendant ce temps on découvrit le véritable assassin de Donati ; mais ce fut en vain que l'innocent condamné demanda justice. Poussé au désespoir, et voulant voir son vieux père et sa mère, il écrivit au duc de Milan pour implorer sa protection auprès du sénat, et fit en sorte que cette lettre fût connue : comme il l'avait prévu, elle lui fut imputée à crime. Il fut arrêté ; le conseil des "dix" lui fit donner trente tours d'estrapade pour tirer quelque aveu, et n'en ayant pu obtenir, il le renvoya en Candie, où, à peine débarqué, il mourut de douleur. Son père fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et mourut deux jours après.

*FOSCARI (François), sénateur vénitien, que ses travaux et ses missions diplomatiques ont rendu célèbre, mourut le 7 décembre 1790, après avoir publié : *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, etc., Venise, 1744-1769, 34 vol. in-fol. Ugolini l'avait aidé dans cette immense collection. Il a publié aussi | *Bibliotheca veterum patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum græco-latina*, Venise, 14 vol. in-fol.; | et les "Œuvres" de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, Venise, 1763, 4 vol. in-fol.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différents postes dans sa république, et mourut le 31 mai 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10e de la "Collection des historiens de Venise", 1718, in-4° ; collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles "degli Academici incogniti", 1651, in-4°.

FOSCO (Placide), [en latin Fuscus"], Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa vertu. Il mourut à Rome, en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu Astrologiæ in arte medica*. L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes.

* FOSCOLO (Ugo), poète et littérateur, né dans l'île de Zante en 1777, mort à Londres le 11 septembre 1827, quitta de bonne heure les îles Ioniennes, et suivit à Padoue le cours de littérature de Cesarotti, qui lui inspira une profonde admiration pour les classiques grecs, latins et italiens. Tour à tour poète, orateur, professeur, quelquefois il affectait le stoïcisme le plus sévère, d'autres fois il sacrifiait aux plaisirs. Foscolo débuta à Venise par sa tragédie de *Thyeste*, qu'il jugea plus sévèrement que ses panégyristes. Après avoir lu "Werther", il voulut se peindre dans la position d'un amant désespéré. Ce roman, qu'il intitula : *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, est une imitation servile de Goethe : on regrette d'ailleurs que le talent de Foscolo s'y soit abaissé à la peinture d'une

passion qui conduit au suicide. Les *Lettres de Jacobo Ortis* ont été traduites par M. de S. (Senonnes), 1814, 2 vol. in-12 : cette Traduction a paru en 1814 sous le titre du *Proscrit* ou *Lettres de Jacobo Ortis*, et en 1830 sous celui d'*Amour et suicide* ou *Le Werther de Venise*. Les mêmes *Lettres* ont été traduites par M. Truchon, Paris, 1819, et par un anonyme, Lyon, 1823. Dans un *Discours* prononcé au congrès de Lyon en 1801, Foscolo fit l'éloge des républiques italiennes. Connu comme poète, comme romancier, comme orateur, il ambitionna la réputation d'érudit; pour l'obtenir, il traduisit en italien le petit poème de Callimaque sur la "chevelure de Bérénice", que Catulle avait mis en latin; il y ajouta un long commentaire hérissé de notes et de citations d'auteurs qu'il n'avait pas lus; mais il échoua dans sa tentative. Nommé professeur de belles-lettres à l'université de Pavie, il débuta par un *Discours sur l'origine et les règles fondamentales de la littérature*, et développa les théories philosophiques de Locke et de Condillac. Cependant il entreprit la *Traduction* d'Homère en vers "sciolti". Interrompant la carrière littéraire pour embrasser celle des armes, il s'attacha au général Thuillier (1805), et se rendit à Calais pour prendre part à l'expédition que Buonaparte méditait contre l'Angleterre. De retour en Italie (1808), il publia une belle Édition des ouvrages classiques du prince Raimond Montecuculli avec des *Notes* et des *Additions* importantes. A Milan il donna la tragédie d'*Ajax*, qui fut vivement attaquée sous le rapport politique et sous le rapport littéraire. Poursuivi par la vengeance d'écrivains qu'il avait maltraités lui-même, il chercha un asile à Florence, où il donna sa *Ricciarda*, jouée sur plusieurs théâtres d'Italie, imprimée à Londres et traduite en français : cette pièce est la seule de Foscolo qui se trouve dans la «Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers». Il redevint militaire après la chute de Buonaparte, fut aide-de-camp du général Pino; mais, ses opinions n'étant pas d'accord avec le nouvel ordre de choses, il quitta sa patrie, et passa ses dernières années à Londres. En Angleterre, il publia la *Traduction* du "Voyage sentimental" de Sterne sous le nom de "Didimo Chinexico", fit quelques *Articles* dans les journaux, ouvrit à plusieurs reprises un cours de littérature italienne. Parmi les écrits qu'il a publiés à Londres, on compte | les *Essais sur Pétrarque*, | une *Introduction aux Nouvelles de Boccace*, | un travail sur la "Divine comédie du Dante" dont le premier volume seul a paru. L'*Alcée*, les *Grâces*, quelques *Odes*, plusieurs *Sonnets*, sa pièce intitulée *Sepolcri* sont des morceaux poétiques estimés. Les mœurs dépravées et les passions de Foscolo avaient perverti son talent.

*FOSSARD, prédicateur ordinaire du roi, a publié un *Recueil de sermons*, Paris, 1786, 3 vol. in-12.

*FOSSATI (Jean-François), bénédictin de la congrégation du mont Olivet et excellent prédicateur, né à Milan vers la fin du XVIe siècle, devint évêque du diocèse de Tortone, qu'il administra jusqu'en 1655, époque de sa mort. On a de ce prélat : | *Orazione funebre della morte del ser Cosi-*

mo II Medici, gran-duca di Toscana, Sienne, 1620, in-4°; | *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall' anno* 1600, Milan, 1640, in-4°; Bologne, 1641 et 1645, in-8°.

* FOSSATI (Georges), architecte, graveur et imprimeur, naquit à Morco près Lugano, au commencement du XVIIIe siècle. On a de lui : | un *Recueil de diverses fables* dessinées et gravées par lui, en italien et en français, Venise, 1744, 6 parties en 3 vol. petit in-fol., fig. en couleur. Les gravures font le principal mérite de ce recueil, très-recherché des curieux. | *Vita degli architetti del signor Felibien, tradotta del francese*, 1755, in-8°. fig. On a encore de lui, comme graveur, | un *Recueil des édifices de Palladio*, | les *Plans de Venise, Bergame, Genève*, | et une *Carte du lac de Lugano*.

FOSSE (Charles DE LA), fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et, à son retour, il peignit le *Dôme* de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. La Fosse fut reçu à l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où mylord Montagu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III, étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très-avantageux; mais vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était desiré.

FOSSE (Antoine DE LA), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris, en 1653, d'un orfévre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont, et leur dut sa fortune. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzaro, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il célébra sa mort dans une *Pièce de vers* que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une *Ode* qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des "Apatistes" de Florence. Il y prononça, pour remercîment, un *Discours* en prose sur ce sujet singulier : "Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs"? Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés: il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui plusieurs *Tragédies*, dont *Manlius* est la meilleure. [On y remarque de grandes beautés; plusieurs connaisseurs regardent cette tragédie comme digne, à plusieurs égards, du grand Corneille. [Les autres pièces de La Fosse sont : *Polyxène*, *Thésée*, *Corresus* et *Callirhoé*. *Manlius* est une imitation de la "Conjuration de Venise", de l'Anglais Otwars. La Fosse a fait encore] une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers français, des

Odes d'Anacréon. On trouve après cette *Version* plusieurs autres *Pièces de poésie*. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par on ne sait quel motif, de la "Gabinie" de Bruéys, et du "Distrait" de Regnard.

* FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né à la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle, étudia les mathématiques à l'université de Cambridge, et fut nommé en 1636 professeur d'astronomie à Gresham. Après avoir quitté cette place au bout de dix mois, il la reprit en 1641, inventa et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et d'optique, fit des observations d'éclipses, et mourut en 1652, laissant les ouvrages suivants : | *Traité de Gnomonique*, 1638, in-8°, estimé; | *OEuvres posthumes*, 1652, in-4°; | *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* (en latin et en anglais), 1659, in-fol. Foster était de l'association savante qui précéda la société royale de Londres.

FOSTER (Jacques), ministre anglais non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié : | *Excellence de la révélation chrétienne contre Tindal*, 1731; | *Discours sur la religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4°; | des *Sermons*; | des *Traités de controverse*.

*FOSTER (Jean), philologue anglais, né à Windsor en 1731, fit ses premières études à Eton et à l'université de Cambridge. Adjoint au docteur Edouard Barnard, maître de l'école d'Eton, il lui succéda en 1765, et devint chanoine de Windsor en 1772. Sa santé le força d'aller aux eaux de Spa, où il mourut en 1773. Foster n'a laissé qu'un ouvrage; mais il prouve son érudition. Il a pour titre : *Essai sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaise, latine et grecque; contenant un précis et une explication des tons anciens, et une défense de l'accentuation moderne, contre les objections d'Isaac Vossius, Henninius, Sarpedonius, le docteur Gally et autres auteurs*, Cambridge, 1763, in-8° (en anglais). On a conservé avec soin les manuscrits de plusieurs de ses exercices de collége.

* FOTHERGILL (Jean), médecin anglais, né le 8 mars 1722 à Carlend près Richemond, dans le comté d'Yorck, mort le 26 décembre 1780, cultiva l'histoire naturelle et la botanique avec succès; mais il se rendit surtout recommandable par sa bienfaisance. On grava sur son tombeau : « Ci-gît le docteur Fothergill, qui dépensa 200 mille guinées pour le soulagement des malheureux. » Son cabinet zoologique et minéralogique était un des plus complets de l'Angleterre. Il enrichit les "Transactions philosophiques", et les "Mémoires de la société médicale de Londres" de plusieurs *Observations* curieuses. Ses écrits, rassemblés après sa mort, et publiés à Londres, en 1781, in-8°, en 1783, 3 vol. in-8°, et en 1804, in-4°, ont été traduits en allemand, Altembourg, 1785, 2 vol. in-8°.

*FO-THOU-TCHING, Samanéen, qui contribua à l'établis-

sement de la religion de Bouddah à la Chine, naquit dans la contrée que les Chinois nomment Thian Tchou (Hindoustan), d'une famil e qui se nommait Pe. Après s'etre livré à l'étude des sciences occultes, il vint s'établir l'an 310 à Lo-Yang, maintenant Honan, qui était la résidence des rois Tchao, princes tartares qui gouvernèrent le nord et l'occident de la Chine de l'an 308 à l'an 329. C'est à la cour de ces rois qu'il fit usage de sa science mystérieuse. Après avoir cherché dans le désert un refuge contre les Chinois, qui reprirent Lo-Yang, il revint cependant auprès du généralissime, auquel il fut très-utile : présenté à l'empereur Chi-Le, il fit devant lui des prodiges, disent les partisans de Bouddah, et c'est ainsi que s'établit en Chine le Bouddhisme. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

* FOUBERT (Jean), né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, dut son éducation au cardinal Odet de Châtillon. Il embrassa l'ordre de Saint-Benoît dans sa ville natale, et releva l'éclat de la congrégation par ses talents et ses vertus. Ce religieux mourut le 18 avril 1619. On connaît de lui : | *Histoire des Lombards*, traduite de Paul diacre, avec une Préface, et la *Vie* de cet auteur, Paris, 1603; | *Supplément à l'histoire des Lombards* de Paul diacre, depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie par Charlemagne, Paris, 1603, in-8°.

* FOUCAULT, nom d'une ancienne famille de Périgord, qui a produit plusieurs personnages distingués. — Jean FOUCAULT, chambellan de Charles VII, et l'un des plus vaillants capitaines de ce prince, tomba au pouvoir de Talbot au siége de Laval (1425), et se racheta de ses deniers. En 1429 il assista au sacre de Charles VII, et l'année suivante il défendit avec bravoure la ville de Lagny contre les Anglais. Il mourut en 1466 dans un âge très-avancé. — *FOUCAULT (Jean), seigneur de l'Ardimalie, baron d'Auberoche, né dans le Périgord en 1542, servit la cause de Henri de Navarre (Henri IV), qui le nomma, lorsqu'il fut sur le trône, son chambellan, puis gouverneur du Périgord et vicomte de Limoges. Foucault mourut d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que Henri IV soutenait contre les Espagnols. La famille Foucault conserve religieusement les lettres que ce prince lui écrivit.

*FOUCAULT (François), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite d'être cité pour les services qu'il rendit comme citoyen et comme ecclésiastique aux habitants de sa ville natale lors de la terrible peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il avait composé un livre de prières intitulé : | *Le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Élie pour reconforter le moribond*, Orléans, 1631, réimprimé plus tard sous ce nouveau titre : *Prières chrétiennes pour servir de préparation à la mort*; ce livre a été destiné dans le principe aux victimes des maladies contagieuses. — * Il ne faut pas confondre François Foucault avec

un autre FOUCAULT (Nicolas), prêtre, de la même famille et du même diocèse, mort en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, imprimés en 1696, et qui ont eu deux éditions. Il fonda aussi à Orléans l'établissement "du Bon Pasteur" ou des "Filles pénitentes", à l'instar de celui de Paris.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac, qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la place forte de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault; car, en la remettant, il reçut pour récompense le bâton de maréchal de France, le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), honoraire de l'académie des belles-lettres, né à Paris, [le 8 janvier 1643,] fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla partout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit, en 1704, l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, et il en envoya une *Relation* exacte à l'académie des belles-lettres. Il avait fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage de Lactance: "De mortibus persecutorum", qu'on ne connaissait que par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Quercy, que le savant Baluze le publia. (*Voyez* LACTANCE.) Foucault mourut [le 17 février] 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et beaucoup d'agréments à un savoir profond.

* FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, ministre de la police sous Napoléon, et sous Louis XVIII, né à Nantes le 29 mai 1763, d'un capitaine de navire marchand, mort à Trieste en novembre 1820, entra dans la congrégation de l'Oratoire, termina ses études dans la maison de Paris, puis professa à Juilly, à Arras, à l'école militaire de Vendôme. Il était préfet du collége de Nantes, lorsque la France commençait à être agitée par les troubles révolutionnaires. Ambitieux et avide, il fut un des membres les plus exaltés d'un club établi à Nantes sous le nom de "Société patriotique". La chaleur de son zèle républicain le fit députer, par son département, à la convention. Il s'attacha au parti de Danton; mais, dépourvu de talents oratoires, il parut rarement à la tribune, et, dans le procès du roi, vota pour la mort sans appel ni sursis. La recherche des biens des émigrés fut due à l'avidité de Fouché, qui en fit prononcer le décret le 14 mars 1793. Ne pouvant briller à la tribune, il sollicitait des missions dans la province, où l'échafaud devenait le tribunal qui adjugeait la fortune des victimes à de cruels proconsuls. Dans le département de l'Aube, il débuta par quelques mesures "énergiques", mais ce fut dans le département de la Nièvre qu'il dépassa l'attente même de ses collègues. Quatre-vingts prêtres innocents furent envoyés à Nantes pour y être pré-

cipités dans la Loire. Impie par principe, aussi bien que démagogue par spéculation, il fit inscrire sur les tombeaux : "La mort est un sommeil éternel." La convention parut si satisfaite du zèle de Fouché, qu'elle le choisit pour accompagner Collot-d'Herbois à Lyon, dont on avait résolu la destruction entière. A peine y fut-il arrivé que le sang coula de toutes parts. Toulon s'étant rendu à l'amiral anglais Hood, le général Dugommier, aidé de Buonaparte, le reprit, lorsque Fouché y était en mission. En annonçant cette victoire à Collot-d'Herbois, il lui écrivait : « Nous n'avons qu'une manière de célébrer la victoire : nous envoyons ce soir deux cent quinze rebelles sous le feu et la foudre. » Pendant ces exécutions, il renouvelait souvent la proposition de partager les biens des rebelles entre les sans-culottes. Il avait été lié avec Chaumette, auteur de l'absurde "fête de la Raison", et Robespierre ne le lui avait point pardonné. Quand il revint à Paris rendre compte de son proconsulat, il fut choisi pour présider la société des jacobins. Ce fut alors que Robespierre l'accusa de déshonorer la révolution par ses excès. Il le dénonça peu de jours après comme un conspirateur dont les mains étaient pleines. L'exclusion de Fouché fut décidée ; et ce tyran allait périr sans doute par ordre d'un autre tyran, lorsque la mort de Robespierre le délivra pour lors de toute crainte. Comme les autres proconsuls, il rejeta sur ce dernier les crimes qui lui étaient propres ; il fit même un effort pour lui succéder, en voulant ramener le règne de la terreur. Il se déclara ainsi l'ennemi de Tallien, chef des thermidoriens, qui avaient renversé Robespierre, et se jeta dans la faction de Babeuf, qui se trouvait à la tête des jacobins les plus exaltés. Mais la protection de celui-ci ne put faire taire les accusations qui s'élevaient contre lui de toutes parts. Fouché, aussi lâche que cruel, abandonna Babeuf, pour solliciter la protection de Tallien et de Legendre, qui prirent sa défense, en prétendant qu'il avait contribué à la chute de Robespierre ; mais ils furent démentis par Laurençot et Lesage, le 9 août 1795 ; on présenta à la convention un rapport accusateur, et il se vit chassé de l'assemblée, "comme un territoriste, dont la conduite atroce et criminelle communiquerait le déshonneur et l'opprobre à toute assemblée quelconque dont il deviendrait membre". Incarcéré, il ne sortit de prison que le 16 octobre, en vertu de l'amnistie accordée par la convention aux délits révolutionnaires. Le directoire exécutif, qui venait de s'installer, lui confia une mission pour les frontières d'Espagne ; mais Fouché, ayant repris ses liaisons avec Babeuf, fut à son retour exilé à la vallée de Montmorency. Traître envers ses amis, il dévoila à Barras les projet de Babeuf, qui voulait établir la loi agraire, au moment où le premier jouissait, après le 18 fructidor, du plus grand crédit. Il acquit de la sorte un nouveau protecteur, et, en septembre 1798, il fut nommé ambassadeur auprès de la république cisalpine. Ici se termine la vie politique de Fouché comme démagogue : c'est maintenant un ambitieux qui va se montrer plus avide d'honneurs

et de richesses que les courtisans les plus corrompus. Il se lia, à Milan, avec Joubert, qui commandait en chef l'armée d'Italie; mais ses opérations déplurent au directoire, qui le rappela à Paris. Fort de la protection de Joubert, il n'obéit pas; menacé enfin d'être ramené prisonnier, il quitta Milan, trouva Sieyès siégeant au directoire, et préparant, secondé par une faction puissante, l'anéantissement de la constitution de l'an III. Fouché devina qu'on voulait remettre le pouvoir entre les mains d'un général, et que la faction avait jeté les yeux sur Joubert, auquel on donna d'abord le commandement de la capitale. Par le crédit de ce général, il fut envoyé en mission en Hollande, tandis que Joubert allait combattre en Italie. Le parti populaire avait recommencé à prendre de l'ascendant : Fouché, qui avait appartenu à ce parti, en connaissait toutes les menées, et on le choisit pour le comprimer : rappelé à Paris, on le nomma ministre de la police. Malgré tout son zèle, les plus clairvoyants crurent s'apercevoir qu'il voulait établir un despotisme plus concentré, et que peut-être il travaillait pour Joubert. Mais, ce général ayant été tué à la bataille de Novi, Buonaparte accourut de l'Égypte pour se rendre maître du pouvoir. Fouché et Sieyès lui préparèrent les succès du 18 brumaire. Comme Fouché voulait accroître rapidement sa fortune, il tâcha de garder le porte-feuille de la police. Afin de soutenir son crédit auprès de Buonaparte, il donna, avec le produit des jeux, des gratifications secrètes à ceux qui entouraient le consul. Sachant, en outre, que Buonaparte voulait éloigner Lucien, son frère, il se concilia l'amitié de Joséphine et du parti Beauharnais, qui étaient en opposition avec Lucien. Devenu courtisan, il sut se rendre utile en adoptant d'assez sages mesures, relativement aux journaux, aux émigrés, aux Vendéens et même au clergé. C'était l'homme le plus propre à diriger la police d'un chef qui avait à la fois la haine des républicains et des royalistes. Il fit échouer le complot d'Aréna, Ceracchi et Topino Le Brun, et provoqua le décret de déportation de 300 personnes suspectes à Buonaparte, les accusant comme complices dans l'affaire de la machine infernale, à laquelle elles n'avaient pas eu la moindre part; car il en découvrit aussitôt les véritables auteurs, qu'il fit arrêter. Présentant Buonaparte aux royalistes comme un de leurs plus furieux ennemis, il s'offrait à eux comme un protecteur; d'un autre côté, il protégeait et contenait à la fois les révolutionnaires, s'en servant comme d'une égide contre les caprices d'un maître qu'il connaissait bien. Lorsque celui-ci penchait vers le parti monarchique, son ministre lui présentait le tableau des dangers qu'il pouvait courir, en se livrant à ce parti; et, si Buonaparte paraissait incrédule, il inventait sur-le-champ une conspiration. Buonaparte, se voyant comme à la merci de Fouché, résolut d'éloigner un homme qui paraissait vouloir le diriger. Il venait de signer la paix d'Amiens (septembre 1802); ses frères Joseph et Lucien, rentrés en grâce, lui firent réunir la police au ministère de la justice, qu'occupait alors le grand-juge Re-

gnier. On nomma Fouché membre du sénat-conservateur, et on lui donna la sénatorerie d'Aix. Pendant son absence, qui dura près de deux ans, eut lieu la conspiration de Pichegru et de Georges. Napoléon, qui s'était fait proclamer empereur (18 mai 1804), sentit qu'il avait besoin de Fouché pour affermir le nouveau gouvernement. Celui-ci, reprenant le porte-feuille de la police, introduisit de nouveau l'espionnage dans toutes les classes de la société, de sorte que son regard pénétrait dans le plus secret intérieur des familles. Il est vrai de dire que jamais on n'avait joui de plus de tranquillité que lorsque Napoléon allait désoler l'Europe, et que Fouché restait arbitre souverain de la France. Tout s'éclipsait devant lui; il semblait même affecter d'éclipser son maître par des vertus plus conformes aux vrais intérêts des peuples. Il devint par là suspect à Napoléon; et si le premier, par mises nombreuses polices, en avait une consacrée à épier toutes les actions de Buonaparte, celui-ci, à son tour, en avait une autre qui surveillait de près le ministre. Au moment où la paix de Tilsitt semblait promettre un peu de repos à l'Europe, Napoléon résolut la conquête de l'Espagne. On lui avait représenté les Espagnols comme un peuple facile à dompter; l'expérience lui montra le contraire. Fouché prétendit qu'il avait en vain cherché à détourner Buonaparte de cette guerre aussi désastreuse qu'impolitique; mais ce trait de courage appartient, dit-on, au prince de Talleyrand. Quoi qu'il en soit, les événements de Bayonne produisirent dans Paris une fermentation que Fouché ne s'empressa pas de calmer. Elle fut représentée comme une conspiration contre Buonaparte, qui vint en toute hâte dans la capitale. La conspiration alors disparut, et ce fut en vain que l'on chercha les conspirateurs. L'année suivante (1809), Napoléon, engagé dans une nouvelle guerre contre l'Autriche, ayant perdu la bataille d'Esling, on commença à dire que son étoile pâlissait. Fouché, ministre à la fois de la police et de l'intérieur, apprenant que les Anglais étaient débarqués à Walcheren, fit lever en masse, de son propre mouvement, les gardes nationales, et osa dire dans une circulaire : « Prouvons à l'Europe que, si le génie de Napoléon peut donner de l'éclat à la France par ses victoires, sa présence n'est pas nécessaire pour repousser nos ennemis. » Les Anglais furent en effet contraints de se rembarquer. Sur ces entrefaites, Buonaparte gagnait la bataille de Wagram, faisait une paix avantageuse avec l'empereur d'Autriche, et négociait son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise : la proclamation et l'acte utile, mais arbitraire, de Fouché, lui déplurent, et le ministre fut renvoyé. On attribua aussi à d'autres motifs la disgrâce de Fouché. Napoléon, vers l'époque de son mariage, avait essayé, par l'entremise d'un négociant de Hollande, d'entamer des négociations de paix avec l'Angleterre, sans en faire confidence à Fouché. Celui-ci, de son côté, ignorant le secret de Napoléon, ouvrit des négociations auprès du marquis de Wellesley, par l'entremise de M. Ouvrard. Le peu d'accord qui existait entre

les propositions des deux agents étonna le ministre anglais, qui les chassa brusquement. Napoléon, instruit par sa contre-police de la conduite de Fouché, s'en plaignit dans son conseil, et fit conduire M. Ouvrard à Vincennes. Fouché, bien que nommé gouverneur de Rome, se retira à sa terre de Ferrières : il était remplacé par le duc de Rovigo dans le ministère de la police (le 3 juin 1810). Cependant, craignant la vengeance de son maître, il chercha à passer aux États-Unis; mais il ne put supporter la mer. Ses craintes ne se dissipèrent qu'au moment où Napoléon l'appela à Dresde, après la désastreuse retraite de Moscou. Il fut envoyé comme gouverneur en Illyrie en juillet 1813, puis à Naples, où il ne put détourner Murat d'entrer dans la coalition contre Buonaparte: revenu en France, il se trouvait à Avignon lorsqu'il apprit les événements du 31 mars 1814. Quand il arriva à Paris, Napoléon venait d'abdiquer. Le repentir hypocrite de Fouché, ses démarches pour approcher du trône des Bourbons, sont connues. Sa *Lettre* à Buonaparte, du 25 avril 1814, où il lui conseillait de se retirer, non à l'île d'Elbe, mais aux États-Unis, avait dès lors pour objet de se frayer un chemin au ministère. Cependant il ne put parvenir à se faire nommer ministre de la police de Louis XVIII. Retiré dans sa terre, il sut se former un parti à la cour, tout en affirmant, dans un écrit qu'il fit répandre en Allemagne, qu'il n'avait pas voulu prendre part aux projets d'un grand changement politique; ce qu'il y a de certain, c'est que Fouché, toujours républicain dans l'âme, ne voulait pas plus de Napoléon que de Louis XVIII. Il entra enfin dans la conspiration pour le retour de Buonaparte, mais il exigea auparavant des garanties pour le parti révolutionnaire. Il se rendit donc à Paris, y précéda de quelques jours le débarquement de Napoléon à Cannes, eut une entrevue avec un personnage auguste chez la princesse de Vaudemond, et lui dit « qu'il était trop tard» pour qu'il pût servir la cause du roi. On voulut alors s'assurer de sa personne pour l'emmener comme otage à Lille; mais, rentré chez lui, il s'esquiva par une porte secrète dans la maison d'Hortense Beauharnais, voisine de la sienne. Napoléon étant arrivé à Paris, Fouché redevint, pour la dernière fois, son ministre de la police. Plus puissant cette fois que son maître, il voulait établir une république dont Buonaparte aurait le titre de généralissime, et lui, Fouché, celui de président; mais le premier, soutenu par le parti militaire, demeura empereur. Fouché n'obligea pas moins Napoléon à lui faire des concessions tellement importantes, qu'il pouvait devenir, au besoin, le patron des révolutionnaires, ou le protecteur des royalistes. Il chercha, dans le conseil des ministres, à faire passer pour apocryphe la pièce contenant la déclaration du 13 mars, du congrès de Vienne. Dans une autre circulaire, du 13 avril, il présenta à l'Europe les Bourbons comme une dynastie faible, déchue, et ne pouvant plus recevoir d'autres secours que ceux de l'hospitalité. Et au moment où, par ces libelles, il gagnait encore davantage la confiance des buonapartistes et des

révolutionnaires, il faisait accroire aux royalistes qu'il ne parlait ainsi que pour devenir un jour utile à la cause des Bourbons. D'une autre part, afin de comprimer le caractère impérieux de Buonaparte, il lui fit, le 7 juin, un rapport où il disait que les trois quarts de la France étaient royalistes, et, afin que les royalistes ne prissent aucune influence, il envoyait en Vendée des émissaires chargés de diviser les chefs, et de leur faire poser les armes. Mais la perte de la bataille de Waterloo changea les plans de Fouché. S'étant rendu, le 22 juin, à la chambre des représentants (formée de jacobins sous les auspices de Fouché), il écarta et le projet de régence et celui du rétablissement des Bourbons, puis se fit porter à la tête du gouvernement provisoire. Il devenait ainsi maître des destinées de la France, appuyé comme il l'était par le parti révolutionnaire, dont il se déclara ouvertement le chef. En cette qualité, il menaça Buonaparte de la déchéance s'il n'abdiquait volontairement, s'opposa à ce qu'on livrât une seconde bataille, envoya aux puissances alliées des émissaires pour entamer des négociations, les ouvrit séparément avec le duc de Wellington, sous les murs de Paris, et fut enfin obligé d'en venir à une capitulation qui fut signée à Saint-Cloud. Sachant que Louis XVIII approchait de la capitale, et que les souverains coalisés ne voulaient point de Buonaparte, il imagina d'intervenir comme médiateur entre le roi et les factieux. Présenté à Louis XVIII, à Saint-Denis, par le prince de Talleyrand, il lui fit entendre qu'il devait accepter le rôle de chef de la révolution. Le monarque se refusa à ces insinuations ; mais Fouché resta ministre de la police. Maître encore de l'opinion publique, il parvint à effectuer la soumission de l'armée de la Loire, le désarmement des factieux, fit arrêter Ney et Labédoyère. S'apercevant qu'on ne l'avait choisi que comme un instrument pour affermir l'autorité légitime, il ne tarda pas à prendre une attitude menaçante. Il faisait craindre à Louis XVIII une insurrection nationale, et tâchait de communiquer les mêmes appréhensions aux ministres des puissances, afin qu'elle en vinssent à une paix définitive, en reconnaissant "Napoléon II"; mais la nomination d'une chambre de députés royalistes fit triompher la légitimité. Un régicide auprès du frère même de Louis XVI offrait un contraste monstrueux. Fouché prévint sa chute en demandant sa démission, et il fut nommé ministre à Dresde. Il se retirait des affaires avec une fortune de quatorze millions. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, il ne put revenir en France. Ayant quitté Dresde, il se rendit à Prague, obtint du gouvernement autrichien la permission de demeurer à Lintz, puis alla se fixer à Trieste, où il mourut âgé de cinquante-sept ans. Fouché, qui avait épousé en seconde noces mademoiselle de Castellane, d'une famille noble d'Aix, laissa plusieurs enfants. Un grand nombre d'écrits ont paru sur la vie de ce fameux démagogue : le plus intéressant est celui qui a pour titre, *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale depuis son entrée à la convention jusqu'à ce jour*, (anonyme,) Paris, 1816,

in-12. En somme, c'était un de ces hommes que le président Séguier appelait "rompus et corrompus" dans les petites affaires du monde.

FOUCHER (Simon), surnommé le "Restaurateur de la philosophie académicienne", parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon, en 1644, mourut à Paris, en 1696, après avoir publié : | *Histoire de la philosophie académicienne*; | *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentiments de Descartes*, | et plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER (L'abbé Paul), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tours, le 4 avril 1704, mort à Paris, en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et fit paraître une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son *Traité* historique *de la religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs *Mémoires*, imprimés dans différents volumes du "Recueil" de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

* FOUCHER D'OPSONVILLE, écrivain français, né en 1734, entra au service en 1752. Deux fois il fit par terre le voyage de France aux Indes, chargé, dit-on, de missions importantes près des souverains de ces contrées : il profita du long séjour qu'il y fit pour bien étudier les mœurs des habitans et les productions du pays. Les ouvrages qu'il publia sur ce sujet contiennent des particularités inconnues jusqu'alors : il s'occupa surtout des animaux dont les Arabes et les Juifs font leur nourriture, notamment des sauterelles ; il traita des crocodiles, des caméléons et des serpens ; fit connaître les causes de la vénération que les habitans de l'Inde ont pour le cheval, l'âne et le bœuf ; enfin il raconta les fréquents combats que dans ces contrées les hommes livrent aux tigres en les attaquant corps à corps. Atteint de la peste en Arabie, il fut abandonné dans le désert par la caravane dont il faisait partie, et ne dut sa guérison qu'à une espèce de prodige. Pour revenir en France, il eut à essuyer des maux incroyables. Il mourut en 1802, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8° ; ouvrage curieux, extrait du *Journal des voyages* de l'auteur, qui embrasse aussi l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il avait annoncé un autre ouvrage beaucoup plus étendu sur l'Inde, mais il n'a publié que le *Bagavadam*, qui en faisait partie, et qui, comme on sait, contient la doctrine des Indiens sur l'Etre suprême, les dieux, les géants et les hommes, 1788, in-8° ; traduit sur une version tamoule par Méridas Poulé, interprète de la compagnie des Indes ; | *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°, contenant des observations critiques ; | *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8°. Il a publié aussi quelques

Brochures en faveur de la révolution.

* FOUCHER (J.), notaire à Aubigny (Cher), fut député à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort du roi, après s'être élevé contre l'appel au peuple. La terre d'Aubigny appartenait au duc de Richemont, pair d'Angleterre; Foucher fit, le 19 février 1793, un rapport au nom du comité des domaines, dans lequel il proposait la séquestration de cette propriété, qui fut aussitôt décrétée. Nommé commissaire du directoire, après la session conventionnelle, il reprit ensuite les fonctions de son état, et en 1816, fut atteint par l'ordonnance qui bannissait les conventionnels dits "votans". Obligé de sortir de France, il se retira en Suisse.

FOUCHY (Jean-Paul Grand-Jean de), astronome et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, né à Paris, en 1707, mort le 15 avril 1788, âgé de 81 ans, acheta une charge d'auditeur des comptes, et partagea son temps entre l'exercice de ses devoirs et la culture des lettres. L'académie des sciences le reçut dans son sein en 1731 comme astronome, et en 1743, Mairan ayant donné sa démission de secrétaire perpétuel de l'académie, Fouchy fut nommé à sa place. Il remplit cette charge pendant 30 ans avec autant de zèle que de succès; mais enfin l'âge et les infirmités le forcèrent de donner sa démission. Ce fut Condorcet qui lui succéda. Quelques années après sa retraite, Fouchy éprouva un accident singulier: saisi d'un étourdissement, il fit une chute, et le lendemain, lorsqu'il eut repris son entière connaissance, il s'aperçut que les organes de la voix avaient cessé d'obéir à sa volonté, et que, lorsqu'il voulait articuler un mot, sa bouche en prononçait un autre; de manière qu'avec la plus grande netteté d'idées, il ne pouvait prononcer que des paroles sans suite. Il rendit compte lui-même de cet accident dans ses "Mémoires" de l'académie. Le Recueil de l'académie des sciences renferme un grand nombre de ses *Mémoires*; la description de quelques instruments de son invention a été insérée dans le "Recueil des machines" de l'académie. On a en outre de lui des *Éloges* de plusieurs académiciens.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Isle, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615, et donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1652, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Il en répara d'abord le désordre par son seul crédit, en engageant ses biens et ceux de sa femme, et en empruntant sur sa signature des sommes considérables du cardinal Mazarin lui-même. Cependant la dette s'accroissait et les revenus de l'état se consommaient à payer les intérêts des emprunts. Le roi consulta alors Mazarin, qui lui fit connaître Colbert, dont il lui avait vanté la capacité. Celui-ci éclaira Louis XV sur les fautes de Foucquet, et dès lors sa disgrâce fut décidée. A ces fautes, Foucquet joignit celle d'un faste

impardonnable à un sujet. Son palais de Vaux (Villars), pour lequel il avait dépensé 18 millions, surpassait en beauté ceux de Saint Germain et de Fontainebleau. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications qu'il faisait faire à Belle-Isle, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de La Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'y arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent, en 1664, à un bannissement perpétuel, qui fut commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pélisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. La Fontaine plaignit ses malheurs par une élégie touchante, et chercha à adoucir la sévérité du roi par de beaux vers, qui font admirer la variété et la flexibilité de son talent. On voit aussi dans les "Lettres" de madame de Sévigné que cette dame et plusieurs autres personnes de la cour ne cachaient pas le vif intérêt qu'elles portaient à l'accusé. Pélisson prit la défense de Foucquet dans plusieurs "Mémoires" recueillis en 15 vol., qui sont des modèles d'éloquence. En 1789, il parut une "Dissertation" pour prouver que cet intendant était le célèbre "Masque-de-Fer" : opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il était mort, d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille. Gourville, entre autres, assure ce fait dans ses "Mémoires". L'opinion la plus probable est qu'il mourut dans sa prison, le 23 mars 1680, à l'âge de 65 ans. Son corps fut transporté à Paris, et inhumé dans le couvent des Filles-Sainte-Marie de la rue Saint Antoine. (*Voyez* MASQUE-DE-FER.) Sa mère, femme d'une éminente vertu et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, était regardée comme la mère des pauvres; elle est auteur du recueil intitulé, "Remèdes faciles et domestique", 2 vol. in-12. Lorsqu'elle apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt et dit : « Je vous remercie, mon Dieu; Je vous ai toujours demandé son salut, et voilà le chemin. » Foucquet mourut en effet dans de grands sentiments de piété. Sa devise était : "Quò non ascendam?" L'ambition monte droit à l'échafaud. On peut consulter pour plus de détails sur ce ministre "Vie de Nicolas Foucquet, par d'Auvigny, tome 5 des "Vies des hommes illustres de France"; "Recueil des défenses de M. Foucquet" (en Hollande), 1665-1668, 15 vol. in-12; "Notice sur la mort

du surintendant Foucquet", recueillies à Pignerol par Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4°.]

FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris, en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand-vicaire auprès de son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles, et mourut à Paris, dans la maison de Saint-Magloire, en 1734. Après la mort du P. de Latour, général de l'Oratoire, le P. Foucquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des "Appelants" et des "Réappelants", ne l'avait fait exclure.

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Isle, duc de Gisors, pair de France et ministre de Louis XV, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis-Foucquet, et de Catherine-Agnès de Lévis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général de dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Isle se rendit à la cour, et fut très-bien accueilli de Louis XIV; les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Isle mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Isle, lié avec Le Blanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Isle qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis

d'Argenson dans ses « Loisirs ». C'est au comte de Belle-Isle qu'on doit presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et, la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion sera longtemps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voies et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : « Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le législateur de l'Allemagne. » Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelque succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Isle se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Égra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison; il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des otages, que le maréchal de Belle-Isle avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Égra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas que d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit Chevert, resté à Prague avec 3,000 hommes. (*Voy.* CHEVERT.) Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison-d'Or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingérode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse

affaire d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le P. de Neuville prononça son "Oraison funèbre": chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui, sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée, en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Isle d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère, on l'a blâmé de s'être attaché trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. « J'ai fait des fautes, » disait-il quelquefois, « mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir. » Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait; mais, affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talents en homme éclairé, et non en ministre qui ne protége les arts que par air. Le maréchal de Belle-Isle était naturellement froid; ses conversations n'étaient pas gaies, mais elles étaient instructives, et il savait parler avec netteté et bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut d'autres penchants plus blâmables. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes, qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Isle avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le "Testament politique", publié sous le nom du maréchal de Belle-Isle, est une pièce fabriquée par Chevrier et Maubert.

FOUCQUET (Henri-Auguste, baron DE LA MOTTE), fils de Charles de La Motte-Foucquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'Édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais le désir qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwe-

rin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros ; une balle brisa dans sa main la garde de son épée et le blessa grièvement ; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg, où il finit ses jours le 2 mai 1773.

* FOUGERET (Anne-Françoise Doutremont), fondatrice de la Charité maternelle, mariée fort jeune à Fougeret, receveur-général des finances, était fille et petite fille de jurisconsultes. Elle réunissait à un degré peu commun la justesse de l'esprit et la facilité de l'expression ; mais par dessus tout elle aimait le bien, son cœur le cherchait dans ses moindres détails, et son esprit était capable de le concevoir dans ses rapports les plus étendus. L'abandon des enfants avait toujours été pour son cœur maternel une des plus honteuses plaies de l'humanité. Les asiles ouverts par saint Vincent de Paule étaient encombrés, parce que la misère y précipitait les enfants légitimes avec ceux qui n'avaient point de famille à réclamer ; beaucoup d'entre eux manquaient de nourrices, et tous les soins des dignes filles de saint Vincent ne pouvaient empêcher qu'une sorte de contagion n'atteignît la plupart des enfants qui séjournaient à l'hospice. Pour remédier à tant d'inconvénients, madame Fougeret, animée d'une ardente charité, conçut l'idée d'une association qui aurait pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfants. Faisant un appel aux mères de famille, elle en eut bientôt réuni un grand nombre des plus riches et des plus considérées de la capitale. Le gouvernement et la famille royale ajoutèrent leurs bienfaits à ceux des particuliers, et dès la première année, une diminution sensible dans le nombre des enfants légitimes portés à l'hospice montra que le mal avait été attaqué dans son principe. Les réglements qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de charité maternelle, sont encore ceux que madame Fougeret avait médités et établis en 1788. Sa prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La Charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux de sa fondatrice, survécut à la république, fut pompeusement adoptée par l'empire, et retrouva sous nos rois la protection que lui avait autrefois accordée Marie-Antoinette. Cette reine avait accepté le titre de fondatrice de la Charité maternelle, à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse sauvé des eaux par une princesse et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât avait été le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple

trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait madame Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit ses plaintes, vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée, sans avoir d'autres secours à lui offrir que son dévouement et ses impuissants efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec ses enfants, madame Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation, et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, madame Fougeret ne cessa de faire le bien ou d'en donner l'exemple; elle mourut le 13 novembre 1813.

* FOUGEROUX (Auguste-Denis), membre de l'académie des sciences, né à Paris le 10 octobre 1732, et mort le 28 décembre 1789, était neveu du célèbre Duhamel. Comme lui, il interrogea toutes les sciences, demandant à chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour y examiner les carrières d'ardoises et les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie. On lui doit: | *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8°; | l'*Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-fol.; | l'*Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-fol.; | l'*Art du tonnelier*, in-fol.; | *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., *avec un Traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8°; | l'*Art du coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol.; | *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec M. Tillet, 1773, in-4°; | Beaucoup de *Mémoires* dans le "Recueil de l'académie des sciences."

FOUILLOUX (Jacques DU), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur *la Chasse*, Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653; et Poitiers, 1661, in-4°. [Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. A la suite de la *Vénerie* ou *la Chasse*, on trouve un petit poème intitulé l'*Adolescence de Jacques de Fouilloux*, et qui n'est remarquable que par la belle simplicité du style.]

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se tracassa beaucoup en faveur du jansénisme. Il eut grande part | à la première édition de l'"Action de Dieu sur les créatures", in-4°, ou 6 vol. in-12 (*voyez* BOURSIER); | aux "Quatre Gémissements sur Port-Royal", in-12; | aux "Grands Hexaples", 1721, 7 vol. in-4°; | à l'"Histoire du cas de conscience", 1705, en 8 vol. in-12; | et à plusieurs autres productions polémiques qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

* FOULCOIE, en latin "Fulcoius", poète français du XIe siècle, né à Beauvais vers l'an 1020, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne reçut que le sous-diaconat. Ce

n'était pas seulement un poète distingué pour le siècle où il vivait, c'était encore un habile grammairien, un savant jurisconsulte : cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses *Vers* aux personnages les plus remarquables ; à Manassé, archevêque de Reims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. De toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant. Foulcoie mourut à Meaux, en 1083. Ses *Poésies*, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé *Utrum ;* le second *Neutrum ;* et le troisième *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve dans l'exemplaire de la bibliothèque explique ainsi ces titres singuliers : le premier est intitulé *Utrum*, parce qu'il ne contient que des pièces de peu d'étendue ; le second *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importants que ceux du premier, mais inférieurs à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testament dans un long poème. On sent que la versification de Foulcoie doit être très-négligée. On ne trouve dans ses *Poésies* aucune trace de goût ni de règle.

* FOULLON (Louis), aumônier et secrétaire de Vander Burch, archevêque de Cambrai vers la fin du XVIe siècle et chanoine de l'église de Cambrai, a publié en latin *Epitome vitæ et virtutum illustr. et reverend. dom. Fr. Vander Burch, arch. et ducis Cameracensis*, Lille, 1647, in-4°, traduit en français, Mons, 1712, in-4°.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, né à Liége, en 1608, d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournai, le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité en servant les pestiférés. L'Écriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : | *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés ; | *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662 ; | *Historiæ leodiensis compendium*, Liége, 1655, très-exact ; | *Historia leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon, le troisième a pour auteurs de Crassier et de Louvre, éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure *Histoire* que nous ayons de la principauté de Liége.

* FOULLON (Joseph-Francois), conseiller d'état, grand-officier, grand'-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, naquit à Saumur en 1715, d'une famille noble d'Anjou. Ses pères avaient suivi la carrière de la magistrature, et occupé sans interruption depuis 1537 la charge de lieutenant-général criminel de la sénéchaussée de Saumur. L'un d'eux fut pourvu en 1661 d'une des quatre charges de maître des requêtes d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, régente du royaume. Entré dans l'administration sous le ministère

de d'Argenson, commissaire ordonnateur après le siége de Berg-op-Zoom, intendant général des armées des maréchaux de Soubise et de Broglie pendant la guerre de 7 ans, Foullon fut à cette époque chargé de diverses négociations auprès de la cour de Vienne. Bientôt après, il devint intendant de la guerre et de la marine sous le ministère du maréchal de Belle-Isle, maître des requêtes, grand-officier, grand'-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, intendant des finances en 1771, puis titulaire d'une des trente-deux charges de conseiller d'état. Exilé en 1787 pour avoir désapprouvé les opérations de Calonne, rappelé en 1788, mis en opposition au mois de juillet 1789 avec Necker, l'idole du jour, il refusa d'entrer dans le conseil, et se retira à la campagne. Arrêté à Juvisy, chez son ami de Sartines, par une populace égarée, conduit à Paris au milieu des traitements les plus atroces, il y fut massacré sur la place de l'Hôtel-de-Ville, vers cinq heures du soir, le 22 juillet 1789. La plume se refuse à décrire les horreurs exercées sur ce vieillard dont la fermeté héroïque fit plus d'une fois rougir ses assassins. Plus avancé que son époque en connaissances financières, il disait quelquefois qu'un gouvernement ne devait jamais payer ses dettes à moins qu'il n'y trouvât avantage; mais que chacun de ses créanciers devait trouver son remboursement dans la poche de son voisin; cette maxime fondamentale de l'état actuel des finances de l'Europe, mal comprise alors, donna lieu au bruit qu'il conseillait la banqueroute, et fut une des causes des préventions populaires dont il devint victime. Il avait épousé, en 1744, l'héritière de la branche catholique aînée de la famille hollandaise Vander Dussen, dont il eut des enfants.

FOULON, ou Gnaphée (Pierre le), né à Cormète, [dans le ve siècle,] chassé de son monastère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

* **FOULON** (Nicolas), bénédictin de Saint-Maur, né à Maxilly, en Bourgogne, est auteur | d'une *Vie de saint Robert*, abbé de Molesme, Troyes, 1776, in-8°, | et de *Prières, en forme d'Offices, pour demander à Dieu la conversion des Juifs et le renouvellement de l'Église*, 1778, in-12, ouvrage publié par Dom Poisson et imprimé à Orléans. Dom Foulon fut le principal rédacteur du nouveau "Bréviaire" de la congrégation de Saint-Maur, en 1786, dont le plan se trouve exposé dans les préfaces réunies des 4 volumes. Ces préfaces offrent en beaucoup d'endroits le langage des jansénistes, et sont fort louées dans les « Nouvelles ecclésiastiques ». Foulon était partisan des convulsions, et infatué des idées des appelants sur la prochaine conversion des juifs. Il épousa mademoiselle Marotte du Coudray, d'Orléans, et laissa, dit-on, un *Traité* inédit *en faveur du mariage des prêtres*. De bénédictin, il était descendu jusqu'à devenir huissier du sénat. Il mou-

rut à Paris le 13 juillet 1813, à 72 ans.

* FOULONS (DE), ancien procureur du roi au présidial de Langres, mort en juin 1827, dans sa terre de Barges, près Bourbonne-les-Bains, avait rempli les fonctions de subdélégué de l'intendance de Champagne et de président du conseil général du département de la Haute-Marne. Après avoir honoré la magistrature et l'administration pendant plus de trente années, il s'était livré à la médecine. Les habitans de la campagne trouvaient gratuitement chez lui, non-seulement les remèdes et les secours nécessaires à leur santé, mais encore les conseils les plus utiles pour leurs affaires d'intérêt. Tout le pays le regardait comme une seconde providence.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles-le-Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'églises, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands, encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent en disant qu'il avait sauvé son prince, encore enfant, des mains de ses ennemis; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et, que, quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin, le 17 juin de l'an 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et ses vertus.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit "le Roux", mort en 938, et inhumé dans l'église de Saint-Martin de Tours, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit "le Bon", fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que, le roi Louis d'Outremer s'étant moqué de ce que Foulques-le-Bon s'appliquait à l'étude, Foulques lui écrivit ces mots : « Sachez, sire, qu'un prince non lettré est un âne couronné. » [Foulques II composa des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin ; et les jours de fête il chantait souvent au chœur avec les clercs, ce qui supposait alors une instruction peu commune.]

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit "Nerra" (noir), le "Jérosolymitain", à cause de trois voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins; [il battit Cereau Ier, duc de Bretagne, et fut battu à son tour par Eudes II, comte de Blois.] Il mourut à Metz [le 23 juin] 1040.

FOULQUES IV, dit "Rechin", fils du seigneur de Château-Landon et d'une fille du précédent, succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinais et de la Touraine, qui étaient le partage de

son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. [Foulques IV, ayant eu de violentes discussions avec Raoul, archevêque de Tours, fut excommunié; mais il obtint ensuite son absolution et fit de grandes libéralités à l'Eglise.] Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve, dans le "Spicilége" de dom d'Achery, un fragment que l'abbé de Marolles a traduit dans son "Histoire d'Anjou", 1681, in-4°.

*FOULQUES, prieur de Deuil, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, au commencement du XIIe siècle, n'est connu que comme auteur d'une *Lettre de consolation*, qu'il adressa à Abeilard après la violence dont celui-ci avait été l'objet.

* FOULQUES DE BÉNÉVENT, notaire et secrétaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II, au XIIe siècle, est auteur d'une *Chronique* des principaux événements de son temps, depuis l'an 1102 jusqu'à l'an 1141, publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, théatin, et insérée dans la "Collection des anciennes histoires de la Sicile", Francfort, 1579.

*FOULQUES, curé de Neuilly-sur-Marne, au XIIe siècle, célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et mourut à Neuilly en 1201. Moréri cite une "Vie de Foulques", en français, imprimée à Paris, 1620.

FOULQUES, FOUQUES ou FOULQUET, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. [Ce prélat fonda la fameuse confrérie des pénitents blancs, et se fit remarquer par son zèle contre les Albigeois, et contre Raimond VIII, comte de Toulouse, qui les soutenait. Il mourut en 1131.]

* FOULQUES, abbé de Corbie, dit "le Grand", à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère, contre les prétentions de Foulques, évêque d'Amiens, et de Gui, successeur de Foulques, assista, en 1409, au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1495. On a de lui un *Mémoire* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les "Annales de l'ordre de Saint-Benoît."

FOUNTAINE (Sir Andrew), savant antiquaire dont nous avons un *Traité* curieux sur les médailles de Saxe. On l'a placé dans le "Trésor des antiquités du Nord" imprimé en latin, à Londres, en 3 vol. in-fol. [Il mourut le 4 septembre 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, et conservateur de la monnaie.]

*FOUQUART (Gabrielle), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de Saint-François-de-Paule. Elle avait eu dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie religieuse; mais, son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier à l'âge de 26 ans.

Restée veuve après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après quelques années de réflexion, elle prit l'habit de Saint-François-de-Paule et, prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques dames séculières qui voulaient suivre son exemple, elle fonda à Abbeville un monastère sous le titre de "Jésus-Maria", et ce fut la première maison de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV autorisa cette fondation par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou "correctrice". Cette vertueuse fondatrice mourut en 1639.

FOUQUERET, ou FOQUERÉ (Dom Antoine-Michel), né, en 1640, à Châteauroux en Berri, embrassa l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 17 ans, et prononça ses vœux le 3 octobre 1658, dans l'abbaye de Saint-Augustin-de-Limoges. Après avoir enseigné la rhétorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, il fut employé en qualité de supérieur dans différentes maisons de son ordre, et s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de sagesse. Ayant obtenu sa retraite en 1693, il choisit pour demeure l'abbaye de Saint-Faron, dans la ville de Meaux, et y mourut le 3 novembre 1709, âgé de 69 ans. Il était de la congrégation de Saint-Maur. On connaît de lui : | *Synodus bethlemitica pro reali præsentia anno 1672 celebrata, græce et latine*, Paris, 1671, in-8°. Cette *Traduction* n'ayant pas paru assez exacte, Fouqueret en donna une seconde édition, et fit disparaître ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Il se servit pour ce travail des lumières du docteur Arnault et du P. Combefis. Cette seconde édition parut sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. A la fin de cet ouvrage, Fouqueret a fait imprimer en grec et en latin un écrit intitulé : *Dionysii patriarchæ constantinopolitani super calvinistarum erroribus ac reali imprimis præsentia, responsio, anno* 1672 *edita*. Ces Actes, dont l'authenticité est attestée par Nointel, ambassadeur de France près la Porte, sont très-importants, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'Eglise grecque avec celle de l'Eglise romaine sur le dogme de la présence réelle. | *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8°. Cet ouvrage, dédié à l'évêque de Lavano, et qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de "Jean-Baptiste Tagnamini".

* FOUQUET (Jean-François), jésuite français, envoyé en mission à la Chine, où il arriva le 25 juillet 1690, consacra les premiers temps de son séjour à l'étude de la langue du pays, et il paraît qu'il en acquit bientôt une profonde connaissance ; mais, trompé par le désir de faire goûter plus facilement aux infidèles les vérités de la religion chrétienne, il ne sut pas éviter un piége dans lequel étaient tombés plusieurs de ses confrères également instruits. Il crut trouver dans les anciennes traditions des Chinois, et surtout dans le Chou-King, des traces de nos traditions sacrées. Plusieurs passages, à la vérité, offrent des rapprochements singuliers avec ce que nous lisons dans nos livres saints; mais Fouquet poussa les choses beaucoup au-delà des bor-

nes. Selon lui, les King n'offrent qu'une allégorie perpétuelle. Si le texte chinois indique une montagne, elle lui paraît représenter le calvaire; les éloges donnés à Wenwang ou à Tcheou-Koung, doivent s'appliquer au Sauveur; il retrouve dans l'analyse des caractères la croix et les instruments de la passion. Cet esprit systématique à part, le P. Fouquet avait beaucoup d'érudition et toutes les vertus de son état. Il revint en Europe en 1720, et fut nommé évêque d'Eleuthéropolis. On a de lui: | *Tabula chronologica historiæ sinensis*. Ce *Tableau*, dans le goût de nos tables chronologiques, indique les noms des empereurs chinois, et, dans une colonne séparée, les principaux événements de leur règne. Il a été réimprimé à Augsbourg, 2 feuilles in-fol., 1746; | une *Lettre au duc de La Force*, datée de Nant-Tchang-Fou, dans la province de Kiamsi, le 26 novembre 1702. Elle se trouve dans le recueil des "Lettres édifiantes", tom. 5, pag. 129, 1re édition, tom. 17, pag. 95 de l'édition de 1781.

FOUQUET (Henri), célèbre médecin, né en 1727 à Montpellier, mort le 10 octobre 1806, fut le premier qui enseigna dans les écoles de cette ville la médecine clinique. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les principaux: | *De fibræ natura, viribus et morbis in corpore animali*, Montpellier, 1759, in-4°; | *Prælectiones medicæ decem in Ludovico Monspeliensi*, ibid., 1777, in-12; | *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, ibid., 1767, in-8°; | *Discours sur la clinique*, ibid., 1803, in-4°. Il a, en outre, fourni à l'"Encyclopédie" les articles *Vésicatoire*, *Sensibilité*, *Sécrétion*, *Ventouse*, *Usstion*.

* FOUQUIER - TAINVILLE, ou THINVILLE, ou DE TAINVILLE (Antoine-Quentin), un des hommes les plus sanguinaires de la révolution, naquit en 1747 au village d'Hérouelles, près Saint-Quentin, d'un cultivateur. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit à Paris, où il acheta une charge de procureur au châtelet. Sa place, quoique très-lucrative, ne put suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices; il fut obligé de la vendre, et fit banqueroute. Il s'occupait alors à composer des *Vers* médiocres; il en fit même à la louange de Louis XVI, dont il devait être l'ennemi acharné. Un jour, aussi, il pleura à la plaidoirie de Bellart pour madame de Rohan, lui qui devait demander la tête de tant d'innocents. Fouquier embrassa la révolution avec fureur, comme tous les légistes et les aventuriers, dans l'espoir de s'enrichir des dépouilles d'autrui au milieu du désordre. Néanmoins, il ne figura d'abord que parmi les démagogues subalternes; mais, lorsque la révolution du 10 août 1792 eut renversé le trône, Fouquier, perdant toute pudeur et toute crainte, se jeta dans les rangs des plus furieux. Ceux qui avaient inondé de sang le palais de leur roi, et qui, par les massacres de septembre, avaient répandu la consternation sur toute la France, cherchaient des bourreaux pour hâter l'exécution de leur horrible système. Fouquier se vit bientôt employé. Robespierre venait de faire instituer le tribunal révolutionnaire; Fouquier - Tainville fut choisi pour en faire partie, mais

d'abord comme simple juré. Né avec un caractère bassement cruel, il n'opina jamais que pour la mort. Robespierre, sentant combien un tel monstre lui serait utile, le fit nommer accusateur public. Jusqu'alors on avait observé quelques formes de justice; mais, dès que Fouquier fut en fonctions, on ne se présenta plus devant le redoutable tribunal que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès où ce monstre révéla l'atrocité de son âme, fut celui de la reine. Il ramassa, dans un acte d'accusation contre l'auguste victime, tous les crimes, toutes les infamies que l'histoire reproche aux Jézabel, aux Messaline, et aux Frédégonde. La reine ne répondit à ces odieuses imputations que par le silence du mépris et le calme de l'innocence; seulement, lorsque l'accusateur osa lui reprocher des sentiments qui blessaient ses affections maternelles, son interpellation aux mères confondit le barbare Fouquier. (*Voyez* Marie-Antoinette.) A entendre ce monstre, c'était la reine qui avait déterminé à la guerre l'empereur Léopold, et ensuite son fils François II, et qui leur avait envoyé des sommes immenses; c'était la reine qui avait provoqué le massacre des sujets fidèles qui avaient péri le 10 août en la défendant. Après la condamnation de sa souveraine, il commença le procès de vingt-deux députés, appelés "Brissotins" ou "Girondins", qui avaient été renversés le 31 mai, par la faction de Robespierre. Fouquier-Tainville, accusant au nom de la république, demanda la mort de ceux précisément qui avaient imaginé d'établir en France ce système de gouvernement. Plusieurs de ces députés repoussèrent avec énergie les imputations de Fouquier. Ce magistrat-bourreau et ses valets, saisis d'épouvante sur leurs siéges, se montrèrent incertains pour la première fois, et consultèrent la convention sur ce qu'ils avaient à faire : cette assemblée, qui avait résolu la perte des Girondins, ordonna à Fouquier, d'après la motion de Billaud de Varennes, de juger les accusés révolutionnairement, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. Armé de ce décret, Fouquier-Tainville ne craignit plus l'éloquence des accusés, et détermina leur supplice. C'est de ce procès que date l'établissement du terrible gouvernement révolutionnaire, qui inonda la France de sang. Fouquier-Tainville, voyant alors qu'il ne s'agissait plus de juger, mais de tuer, se fit un jeu de prononcer les arrêts de mort. On lui envoyait les listes de proscription, qu'il grossissait à son gré. Les membres qui composaient ce tribunal se réunissaient toutes les semaines chez Lecointre, membre de la convention, et là, au milieu d'un dîner somptueux, ils discutaient ces listes, assaisonnant leur barbarie de plaisanteries atroces. Tous les matins, ces bourreaux se trouvaient dans un café qui touchait aux prisons de la Conciergerie, et, tout en déjeunant, ils causaient gaiement des victimes qu'ils avaient immolées ou qu'ils se proposaient d'immoler. Fouquier, jaloux de surpasser ses confrères, vantait hautement ses horibles exploits : « J'ai fait gagner cette semaine, disait-il, tant de millions à la république; la semaine prochaine je lui en ferai gagner davantage, je "déculoterai" encore un

plus grand nombre de riches.» On voyait arriver tous les matins une quantité de charrettes pour conduire à l'échafaud les victimes de sa cruauté; et comme, n'ayant rien à leur reprocher, on leur imputait à tous le même crime, les actes d'accusation étaient imprimés d'avance, et il suffisait de mettre les noms des accusés dans les blancs laissés exprès. Les jurés n'étaient plus là pour prononcer; ils n'étaient que l'écho de Fouquier-Tainville. Dès que ce monstre avait prononcé le mot de " feu de file", soixante personnes étaient envoyées au supplice en moins de deux heures. A la barbarie, il joignait encore une atroce dérision. Un détenu, appelé Gamache, fut conduit au tribunal, et un huissier fit observer qu'il n'était pas celui qu'on avait demandé : « Peu importe, répondit Fouquier, l'un vaut l'autre. » Un malheureux vieillard qui avait eu la langue paralysée ne pouvait répondre aux questions que lui adressait Fouquier; un de ses collègues lui ayant dit que c'était un défaut de langue : « Ce n'est pas la langue qu'il me faut, dit-il, c'est la tête.» Fouquier avait ordonné de traduire devant son tribunal la duchesse de Maillé; une veuve Maillé fut présentée à sa place; s'étant aperçu de l'erreur dans l'interrogatoire, Fouquier lui dit : « Ce n'est pas toi qu'on voulait juger; mais c'est égal, autant vaut aujourd'hui que demain ; » et la veuve fut envoyée à l'échafaud. Madame de Sainte-Amarante et sa fille avaient étonné ce monstre par leur noble contenance : «Voyez, dit-il, quel excès d'effronterie! il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront leur caractère jusqu'à la fin, dussé-je me passer de dîner.» Lorsque Robespierre et son parti furent arrêtés, le 9 thermidor (27 juillet 1794), il dit sans se troubler, en apprenant la chute de son protecteur : « Nul changement pour nous; il faut que la justice ait son cours; » et un instant après il envoya au supplice quarante-deux personnes. Chargé de faire guillotiner Robespierre, il conduisit au supplice, sans balancer un instant, celui qu'il avait reconnu pour son chef, et par l'ordre duquel il avait immolé tant de victimes. Après cette exécution, il se présenta à la barre pour féliciter la convention de la victoire qu'elle venait de remporter. Barère proposa de continuer le même système de terreur, et de former un nouveau tribunal révolutionnaire, désignant pour accusateur public Fouquier-Tainville; mais, à ce nom odieux, mille voix s'élèvent, et le député Fréron, énumérant tous les crimes de Fouquier, conclut à sa mort par ces mots terribles: « Je demande que Fouquier aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré. » (*V.* Fréron.) Le 20 mars, Lesage (d'Eure-et-Loire) l'accusa d'avoir envoyé à la mort, sans jugement, quarante - deux prisonniers du Luxembourg. Ce monstre fut enfin arrêté. Cependant, on ne le mit en jugement qu'au mois d'avril suivant; un décret ordonna la permanence du tribunal jusqu'au jugement définitif. « Placé devant le tribunal, dit Mercier, où il avait condamné tant de victimes, il écrivait sans cesse; mais, comme un argus, il était tout yeux et tout oreilles. » Il se défendit, soit en niant ses crimes, soit en disant

qu'il ne les avait commis que par ordre du comité de salut public. Il montrait une audace imperturbable. Les malheureux que son nom avait tant de fois effrayés, n'osaient se persuader que le redoutable Fouquier était sur le gradin de son propre tribunal, et craignaient encore de rencontrer son regard féroce. Lorsqu'on le conduisit au supplice, cette populace qui l'avait protégé le chargeait, dans ce moment, de malédictions: «Tu n'as pas la parole,» lui disait-on, par allusion à ce qu'il disait lui-même aux malheureuses victimes qui voulaient se défendre. «Va, canaille, répondait-il, chercher tes trois onces de pain à la section.» Il fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1794, avec une douzaine de ses complices, et exécuté le dernier. On le vit alors frissonner; pour la première fois, il sembla éprouver quelques remords. Fouquier-Tainville avait publié sa *Défense*, qui est un chef-d'œuvre dans son genre: son argument est décisif; car il dit et il prouve d'un bout à l'autre que, s'il est coupable, tous les révolutionnaires sont ses complices.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1380, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens, qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler par dérision "le baron de Fouquières". Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et, dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1659. Ce peintre a également réussi dans les grands et les petits morceaux. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (Dom Thomas DU), bénédictin de Saint-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumiéges, en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui | un *Testament spirituel*, pour servir de préparation à la mort, in-12; | et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Charles DU) curé de Saint-Maclou, à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le P. Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers *Ecrits* ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOUR (Philippe-Sylvestre DU), habile antiquaire, marchand droguiste à Lyon, était de Manosque, et protestant. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savants antiquaires de son temps et principalement avec Jacques Spon qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevrai en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui: | *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12; | *Traités nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, *in*-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez

mauvais, et ses raisonnements ne sont pas toujours concluants.

FOURCROY (L'abbé DE), né à Orléans, et mort à Saint-Germain-en-Laye, au commencement du XVIIIe siècle, est auteur des livres suivants : | *Méthode pour apprendre l'histoire de la Bible*, Paris, 1694, 1695, 1697, in-12. | *Catéchisme dogmatique et moral*, 1765 ; | *Sentiments de Charles II pour la conversion de la duchesse d'Yorck* [1705.]

FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, né à Paris, le 19 janvier 1715, mort avec le grade de maréchal de camp, le 12 janvier 1791, servit dans la guerre de 1741, dans celle de sept ans, et en 1764, se distingua au siége d'Alméida en Portugal. Il a laissé | un *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle, et le Rhin, pour réunir les parties intérieures de la France*, | et autres ouvrages sur la fortification.

FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis DE), frère du précédent, né à Paris, en 1717, mourut en 1799. On a de lui : | *Lettre sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8° ; | *Les enfants élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du premier âge*, ib., 1774, 1783, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en allemand par K.-J. Cramer. Lubeck, 1781, 2 vol. in 8°.

*FOURCROY (Antoine-François DE), célèbre chimiste, né à à Paris, le 15 juin 1755, étudia la chimie sous Bucquet. A la mort de Macquer, en 1784, Buffon le nomma à la chaire de chimie du Jardin-du-Roi, où il professa avec distinction pendant 25 ans, se bornant à son état de chimiste et de médecin ; mais, lorsque la révolution éclata, mécontent de la cour, par qui il croyait avoir été négligé, il fréquenta les assemblées populaires, et fut nommé député suppléant à la convention, à la place de Marat ; il paraît cependant que, s'il emprunta quelquefois le langage des démagogues, et que, s'il fit partie du comité de salut public, il ne s'occupa que d'administration. Lorsqu'il proposa de rappeler plusieurs savants, il ne comprit pas dans le nombre le célèbre Lavoisier, et lors de la fin tragique de ce célèbre chimiste, on accusa Fourcroy de n'y avoir pas été étranger, par la jalousie que lui inspirait un talent plus beau que le sien. Après la dissolution de la convention, Fourcroy entra au conseil des anciens, et aussitôt après le 18 brumaire, il fut appelé au conseil d'état. Nommé en 1801 à la direction générale de l'instruction publique, il contribua à l'établissement des écoles de médecine, des écoles de droit, et des lycées, et fut chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'université. Il recommença vingt-trois fois cet impuissant travail, si au-dessus de ses forces, sans pouvoir obtenir l'agrément du ministère. Il s'en plaignit hautement, et fut disgracié. Ne pouvant soutenir ce revers, il tomba malade et mourut d'apoplexie le 16 décembre 1809. Il n'avait encore que 54 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : | *Leçons d'Histoire naturelle de chimie*, Paris, 1781, 2 vol. in-8° ; 1789, 4 vol. ; 1791, 5 vol. ; | *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phéno-*

mènes de la nature et de l'art, 1801, 6 vol. in-4°, ou 11 vol. in-8°; | *Philosophie chimique*, Paris, 1792, 1795, 1806. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues, et même en grec moderne; | *Médecine éclairée par les sciences physiques*, 1791, 4 vol. in-4°.

* FOURIER ou FOURRIER, (Jean-Baptiste-Joseph, baron), secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, membre de l'académie française, né à Auxerre le 21 mars 1768, d'une famille originaire de Lorraine, qui comptait parmi ses membres Pierre Fourrier, réformateur et général de l'ordre des chanoines réguliers, mourut à Paris le 26 mai 1830. Il fit ses premières études à l'Ecole militaire d'Auxerre, les termina à 13 ans, et s'adonna aux mathématiques, sans négliger la littérature. A 18 ans il publia un *Mémoire* où sont consignées les découvertes mathématiques qu'il avait déjà faites, et se vit récompensé de ses premiers travaux par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé par son département pour perfectionner ses connaissances: mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences. Plus tard, "l'Ecole centrale des travaux publics", depuis "l'Ecole polytechnique" ayant été organisée sur des bases fixes, Fourier devint un des professeurs de cette institution: Lorsque Buonaparte voulut associer à sa campagne d'Egypte des savants dont la gloire devait encore augmenter la sienne, Fourier, membre de cette commission, fut chargé de désigner ceux des élèves de l'Ecole polytechnique qu'il était convenable de s'adjoindre. Secrétaire de l'institut égyptien, qu'on forma après la soumission du Caire, il remplit aussi les fonctions de commissaire de l'armée française près du "divan" composé des principaux "ulémas" du Caire et des provinces, et fut administrateur de la justice pendant l'expédition des Français en Syrie. L'institut d'Egypte ayant été divisé en deux parties, Fourier se trouva à la tête de l'une, et dès lors les recherches dans la haute Egypte se multiplièrent. En même temps il contribuait à la pacification de l'Egypte. Ce fut lui qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix. Bientôt il revit la France: l'institut d'Egypte rapportait un grand nombre de documents sur ce pays, qui devaient être déposés dans un grand ouvrage imprimé aux frais de l'état. Fourier en rédigea la *Préface historique*, accueillie en France, en Angleterre et en Allemagne comme un des plus beaux monuments de la langue française. Ce *Discours préliminaire*, qui contient, mais à grands traits, les événements de l'histoire, les observations de la science, et les vues de la politique, fut composé pendant que l'auteur était préfet à Grenoble, place qu'il occupa depuis 1801 jusqu'en 1815. Le plus remarquable de ses travaux administratifs est le *Dessèchement des marais de Bourgoin* près Lyon, entreprise au moyen de laquelle l'habile administrateur assainit le territoire de 40 communes. Fourier, qui, pour être préfet, n'avait point perdu de vue la science, obtint en 1807, le prix proposé par l'institut sur une question difficile; il s'agissait

de déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides. En 1811 il remit à l'Institut un *Mémoire* sur le même sujet. Ces deux écrits forment le corps de la *Théorie analytique de la chaleur*, dont les résultats ont été vérifiés à l'aide d'un thermomètre d'une sensibilité remarquable, appelé par Fourier "thermomètre de contact"; instrument qui pourrait être utile à l'hygiène. Louis XVIII conserva à Fourier la préfecture de l'Isère: lorsque Buonaparte revint en 1815, il quitta Grenoble à son approche; puis, ramené devant l'empereur, qui le nomma préfet du Rhône, il refusa d'exécuter des mesures qu'un ministre exigeait de lui, et fut remplacé. Dès lors il se fixa à Paris pour se livrer exclusivement aux sciences et aux lettres. En 1815 l'académie des sciences le choisit pour un de ses membres; cette élection ne fut pas confirmée par le roi: mais l'année suivante, l'académie le nomma une seconde fois, et l'on approuva l'élection. Fourier ayant été nommé secrétaire-perpétuel de l'académie des sciences, conjointement avec Cuvier, ces fonctions le mettaient dans le cas de faire l'éloge des membres que perdait l'académie. Les *Discours* qu'il prononça dans ces occasions le placèrent à côté de Fontenelle, de Condorcet, et de Vicq-d'Azyr, et lui ouvrirent les portes de l'académie française en 1827. Il était d'ailleurs membre d'un très-grand nombre de sociétés littéraires et savantes, notamment de la "Société royale de Londres". Outre les ouvrages déjà cités, on doit à Fourier: | *Mémoire sur la Statistique* (tome 2 du journal de l'Ecole polytechnique 1778); | *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'institut d'Egypte; | *Rapport sur les établissements appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4°; | plusieurs *Rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1822-1829; | plusieurs *Mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les "Mémoires de l'institut", tomes 4, 5, 7 et 8; | *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine; | les *Éloges de Sir William Herschel*, de *Delambre*, de *Bréguet* et de *Charles*. Fourrier a aussi fait plusieurs *Articles* de géomètres dans la "Biographie universelle", où ils étaient signés d'un Z.

* FOURNEAU ou FOURNEAUX (N.), chanoine de l'église de Laon, né en 1726 à Reims, mort dans les dernières années du XVIIIe siècle, est auteur d'un recueil intitulé: *Faits mémorables*, ou *Narrations héroïques, suivis d'épîtres, odes et poésies fugitives*, 1772, in-12; 1789, 2 vol. in-8°. — * L'abbé DE FOURNEAUX, bel-esprit du XVIIIe siècle, n'est guère connu que comme auteur de quelques *Poésies*, et d'un journal qui parut en 1723 sous le titre de *Spectateur suisse*. On lui attribue les ouvrages suivants: | *Histoire de la Musique*, 1704, in-4°; | *Essai d'une Philosophie naturelle*, etc., Paris, 1724, in-12, etc.—*Un autre FOURNEAUX (Richard DE), abbé de Préaux en Normandie, mort en 1131, est auteur de *Commentaires* latins sur plusieurs parties de l'Ancien Testament.

FOURNEL (Jean-François), le plus savant des avocats de Paris, né dans une condition médiocre,

en 1745, mort à Paris le 21 juillet 1820, à 75 ans, embrassa en 1771 la profession du barreau, où il se distingua et par de nombreuses plaidoiries et par la publication de divers *Mémoires* et ouvrages de jurisprudence. Etant fort jeune, il avait composé, dans la cause de la fille Salmon, un *Mémoire*, qui après deux arrêts qui condamnaient cette fille à être brûlée vive, réussit à l'arracher à l'échafaud. Ce *Mémoire* parvint, on ne sait par quelle voie, à la cour de Rome, et Fournel apprit un jour, avec surprise, que le pape l'avait créé chevalier de l'Eperon d'or. En mars 1816, Fournel devint bâtonnier de son ordre, après avoir été long-temps membre du conseil de discipline. On a de lui: "Traité des injures, considérées dans l'ordre judiciaire" (par Darreau), avec des *Observations*, 1785, 2 vol. in-12; | *Traité de l'adultère, considéré dans l'ordre judiciaire*, 1778, in-8°; 1783, in-12; | *Traité de la séduction*, 1781, in-12; | (avec Vermeil:) *Code des transactions, avec des explications*, an v, in-8°; | *Explication de la loi du 19 floréal sur l'action en rescision pour cause de lésion*, an iv (1796), in-8°; | *Dictionnaire raisonné*, ou *Exposition, par ordre alphabétique des lois concernant les transactions entre particuliers*, an vi, in-8°; | *Traité de la contrainte par corps, considérée dans tous ses rapports avec les lois nouvelles*, an vi (1798), in-8°; | *Traité du Voisinage, considéré dans ses rapports avec l'ordre judiciaire*, an vii (1799), in-12; troisième édition, 1812, deux volumes in-8°, estimé des jurisconsultes; | *Analyse critique du projet du Code civil*, an ix (1801), in-8°; | *Etat de la Gaule à l'époque de la conquête des Francs, extrait des mémoires d'Uribald, ouvrage inédit et contenant des détails sur l'entrée des Francs dans les Gaules*, an xiv (1805), 2 vol. in-12; | *Code de commerce, accompagné de notes et observations*, 1807, in-8°; | *Formules des actes et opérations relatifs aux faillites*, 1808, in-8°; | *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis saint Louis jusqu'au* 15 *octobre* 1790, Paris, Maradan, 1813, 2 vol. in-8°; pleine d'opinions et de préjugés de palais; | *Histoire du barreau de Paris, dans le cours de la révolution*, Paris, Maradan, 1816, in-8°; c'est la suite de l'ouvrage qui précède; | *Les lois rurales de la France, rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8°,, ouvrage estimé; | *Recueil des lois, ordonnances, réglements arrêts et décisions cités dans les lois rurales*, 1820, in-8°, seconde édition, Paris, 1821, in-8°. Ce volume forme le troisième des *Lois rurales*, dont il est le complément nécessaire. Le prospectus d'une 2e édition des *Lois rurales* avait été publié; mais on s'est borné à la réimpression du *Recueil*, qui forme le 3e vol. Il faut joindre à cette liste des ouvrages de Fournel, ses *Mémoires* judiciaires, qui sont fort nombreux.

FOURMONT (Etienne), né en 1683, à Herbelai, village près Paris, et fils d'un chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines grecques de Port-Royal, il les récitait souvent en rétrogradant. [Il n'avait encore

que 25 ans, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au séminaire des Trente-Trois, et au collége de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à Galland, en 1715, dans la chaire d'arabe, au collége royal; l'académie des inscriptions se l'associa la même année; il fut admis dans la société royale de Londres en 1738, et dans celle de Berlin en 1741. Il mourut le 18 décembre 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savants français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. | *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations; | une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le "Journal des Savants", de mars et avril 1743; | *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol.; ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; | Plusieurs *Dissertations* dans les "Mémoires de l'académie des belles-lettres", semées d'érudition. [La "Vie" de Fourmont a été écrite par de Guignes et Deshautesrayes, ses élèves : on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 2 vol. in-4°, dans les exemplaires qui portent la date de 1747.] Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur de langue syriaque au collége royal. Ce dernier, appelé Michel, mourut en 1746.

FOURNIER (Guillaume), né à Paris, excellent critique et professeur en droit à Orléans, mit au jour, en 1584, in-fol. : *De verborum significationibus*.

FOURNIER (Georges), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à La Flèche, en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont : | une *Hydrographie*, 1767, in-fol.; | *Asiæ descriptio, curante L.-M.-S.*, 1556, in-fol.; ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie; ses lumières l'ont éclairée. Il publia, en 1737, la *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leur hauteur, et fixer leurs rapports*. Cette *Table* est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différents temps divers *Traités* historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant

consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes *Dissertations* ont été recueillies en un vol. in-8°, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier est son *Manuel typographique, utile aux gens de lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie,* en 2 vol. in-8°. L'auteur devait y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort le 8 octobre 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différents caractères qu'il avait gravés dans son *Manuel typographique*. On en trouve même pour la musique : il était l'inventeur de ces sortes de caractères; et ils le disputent pour la beauté à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté Schoepflin, qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voy.* ce nom), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont Schoepflin étayait son opinion la renverse de fond en comble.

* FOURNIER (Achille), bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, a publié *Histoire de l'homme, considéré dans ses mœurs, dans ses usages et dans sa vie privée*, 1779, 3 vol. in-12.

*FOURNIER (Charles ou Claude), né à Saint-Domingue vers 1760, et surnommé l'"Américain", fut envoyé en France où il se trouvait en prison, au commencement de nos troubles, pour les crimes qu'il avait commis. Mais les portes des prisons s'ouvrirent aux cris de "vive la liberté", et les malfaiteurs en sortirent. Fournier fut bientôt remarqué par les chefs de la révolution, qui en firent un "aboyeur" de place, et l'admirent ensuite dans le club des cordeliers. Lors de l'insurrection du Champ-de-Mars, le 17 juillet 1791, La Fayette étant arrivé avec un faible détachement de la garde nationale, pour faire cesser le désordre, Fournier lui lâcha un coup de pistolet, qui ne l'atteignit pas. Arrêté, il fut arraché aux gardes nationaux par une populace furieuse, et prit la fuite; bientôt l'amnistie le rendit à ses complices. Au 10 août, il commandait la horde des brigands dits "Marseillais". Le palais des rois de France fut inondé de sang; mais, par une contradiction qu'on ne saurait expliquer, Fournier sauva la vie à plusieurs personnes. Ce n'était qu'une modération passagère. Chargé de conduire les prisonniers d'Orléans à Versailles, il les fit tous massacrer dans cette dernière ville, le 9 septembre 1792. Dans ces temps d'anarchie, les bourreaux avaient aussi leur tour. Fournier fut donc accusé, le 12 mars 1793, par Bourdon de l'Oise et Marat, d'avoir tiré un coup de pistolet à La Fayette, et d'avoir présidé aux massacres de septembre. Cette accusation n'eut pas de suite. Après le 18 brumaire, il fut arrêté et condamné à la déportation; mais on se contenta

de le mettre en surveillance. Enfin il se trouva impliqué dans l'affaire du 3 nivose (24 décembre 1800), et fut déporté aux îles de Séchelles, où il mourut misérablement en 1803.

*FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur et architecte, né à Paris en 1747, mort à Nantes, le 20 septembre 1810, commença ses études au collége du Plessis ; mais les désordres de sa jeunesse forcèrent ses parents à le placer dans un couvent, où il paraît qu'il porta l'habit religieux pendant quelques mois. Il embrassa ensuite la carrièrere des armes, servit dans le régiment de colonel-général, et dans celui de La Rochefoucault, et entra dans l'artillerie royale. En 1783, il se retira à Nantes, où il se joignit aux Nantais qui se rendirent à Rennes pour favoriser, disaient-ils, la liberté nationale. Après le 14 juillet, lors de la formation des compagnies armées, il servit comme capitaine dans celles de Nantes, et fut nommé commissaire civil de la force départementale, envoyée à Paris par le département de la Loire-Inférieure. Fournier et son détachement furent ensuite requis pour aller combattre les Vendéens; revenu à Nantes avec les débris de sa petite troupe, il s'y trouva le 30 juin 1793. Lorsque cette ville fut assiégée par les armées combinées d'Anjou et de Poitou, il défendit son poste avec obstination. Peu de temps après, le gouvernement révolutionnaire ayant été organisé, Fournier fut compris dans les cent trente-deux Nantais que Carrier envoyait à Paris, disait-il, mais qui devaient être assassinés sur la route. Il dut la vie, comme ses compagnons d'infortune, à l'humanité de Broussard, et ensuite à celle du général Danican, qui désobéirent à cet ordre barbare. A leur arrivée à Paris, les Nantais furent jetés en prison, où ils demeurèrent pendant plus d'un an. Pendant sa détention, Fournier publia des *Mémoires* où, pour mériter la liberté, il retraçait les services qu'il avait rendus à la cause révolutionnaire. Défendu par l'acteur Beaulieu, et acquitté avec les autres Nantais, il revint à Nantes, où il ne s'occupa plus que des fonctions d'ingénieur. Ayant trouvé quelques médailles romaines en faisant creuser un aquéduc, il prit du goût pour les antiquités, fit faire des fouilles, et découvrit plusieurs monuments antiques, sur lesquels il écrivit plusieurs *Mémoires* conservés à la bibliothèque publique de Nantes. Fournier était architecte-voyer de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique.

*FOURNIER SARLOVÈSE (François), comte, lieutenant-général, né en 1775, dans le Périgord, mort en janvier 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Sous-lieutenant de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille; à 23 ans, il était colonel du 12e régiment de hussards. Fournier, quoique républicain, tolérait les opinions des autres, et au besoin les défendait : c'est ce qu'il fit en 1798, en poursuivant une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, pour attaquer plusieurs personnes fort tranquilles, qu'ils accusaient de royalisme. Le colonel

Fournier, dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre. Buonaparte voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins de l'armée répétèrent souvent le nom du 12e régiment de hussards et de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changement à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du premier consul. Arrêté à l'Opéra, il fut conduit dans son appartement, où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre et se sauva. On le saisit quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Buonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Buonaparte lui dit: «Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang.» Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland où il fut nommé membre de la légion-d'honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et de 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons contre une armée entière; ce qui lui valut la croix d'officier de la légion-d'honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala au passage de la Bérézina par une charge brillante de cavalerie: le grade de général de division et la croix de commandant de la légion-d'honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Buonaparte, après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Buonaparte admira lui-même, n'empêcha point sa destitution. Fournier, retiré en Périgord, où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons, reçut d'eux son grade et la croix de Saint-Louis. Il ne servit point pendant les cent-jours, fit partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, imprimées en 1814, il prédisait d'une manière positive que Buonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise: cet ouvrage n'a pas été publié.

* FOURNIER (Joseph-Augustin), marquis d'Aultane, lieutenant-général, membre de plusieurs ordres français et étrangers, né à Valréas le 18 août 1759, mort le 7 janvier 1828, entra au service à 16 ans. A la révolution il avait le grade de capitaine de grenadiers, et fut du petit nombre des anciens nobles qui restèrent dans l'armée. Il se dis-

tingua aux affaires de Menin, de Courtray, de Valmy, fut appelé à l'état-major de l'armée, et nommé général de brigade. L'amitié qui le liait à Moreau lui valut une disgrâce momentanée. Devenu ensuite chef d'état-major au 3e corps de l'armée d'Allemagne, il parut avec éclat à Austerlitz et à Iéna, fit la campagne de Pologne, se distingua dans les champs de Pulstuck, et fut promu, le 23 décembre 1806, au grade de général de division. Après avoir été gouverneur de Varsovie, il passa en Espagne, où il resta jusqu'à la retraite de 1814 : il termina les campagnes de l'empire à la bataille de Toulouse. Inspecteur-général sous la première restauration, il était, en mars 1815, chef d'état-major de l'armée royaliste, sous les ordres du duc d'Angoulême. Ce fut d'Aultane qui négocia avec les généraux de Buonaparte la capitulation conclue au Pont-Saint-Esprit, et qui, après avoir été convenue, fut suspendue deux fois. Lorsque le prince se fut embarqué, d'Aultane se rendit à Paris, où il fut destitué et mis en surveillance. Après le deuxième retour des Bourbons, nommé commandant de la 7e division militaire, il n'accepta point cette place, et mourut le 7 juin 1828. Plusieurs villes, entre autres Ratisbonne, ont conservé le souvenir de son désintéressement.

*FOURNIVAL ou FURNIVAL (Maistre RICHART DE), chancelier d'Amiens, chanoine de Soissons, sous le règne de saint Louis. On distingue parmi ses ouvrages : | *Li Commanz d'amours ;* | *la Puissance d'amours ;* | *le Bestiaire d'amours*, manuscrits in-fol.; | et *de l'Église de Paris*, in-4°.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville in-4°, 1745, deux parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY (Honoré CAILLE DU), auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom; mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié fut le père Anselme de la Vierge-Marie, augustin déchaussé, qui avait publié, en 1674, l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands-officiers de la couronne*. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, et, lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny était un bonhomme, incapable de vouloir tromper. Il savait sa chambre des comptes; mais il ne savait que cela. Son livre fourmille de fautes. On lui fournissait des Mémoires;

mais il n'en savait pas assez pour reconnaître ce qu'ils avaient de défectueux. » Il est vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du P. Anselme. Mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monuments plus ou moins authentiques, puisse se déterminer toujours avec certitude? Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les PP. Ange et Simplicien, augustins déchaussés, continuateurs de cette utile compilation; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Du Fourny mourut en 1731.

FOURQUEVAUX (Raimond [de Beccari] de Pavie, baron de), d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccari, de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les "guelphes" et les "gibelins", [naquit à Toulouse en 1509. Il] commença à servir au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé, fait prisonnier, et gardé treize mois dans le fort de San-Meniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitants malintentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champ clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattants, et dresser des tentes pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres, et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. [Raimond avait accompagné en Écosse, en 1548, la reine Louise de Lorraine, épouse de Jacques V, et mère de Marie Stuart. Il avait rempli ensuite d'autres missions non moins importantes]. Il a composé [l'*Instruction sur la guerre,* ou *Traité de la discipline militaire,* attribué par erreur à Guilli du Bellay, Paris, Vascosan, 1563, in-4° et in-8°. —Son fils, François Pavie, baron de Fourquevaux, est auteur d'un livre intitulé :] *Vies de plusieurs grands capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4°. Ces *Vies* sont au nombre de quatorze. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : on regrette que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

* FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste-Raimond de Pavie de), né à Toulouse en 1693, servit pendant quelque temps avec le grade de lieutenant d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui : une *Pièce de poésie élégiaque* couronnée par l'académie des Jeux floraux en 1714, et plusieurs ouvrages de controverse : [*Lettres d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, Paris,

1727, in-12; | *Nouvelles Lettres sur le même sujet*, 1729, in-12; | *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731; | *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12, avec les suites. Son "Éloge" se trouve dans les "Nouvelles ecclésiastiques" du 7 février 1769.

FOURRIER (Pierre), de Mathincourt, bourg de Lorraine, dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissements en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément "de la congrégation de Notre-Dame", sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies; elles y jouissent de la confiance bien méritée des parents pour l'éducation de leurs enfants, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le P. Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

* FOURNEL, député de Lot-et-Garonne à la convention, y vota la "mort" de Louis XVI.

* FOUSSEDOIRE, député de Loire-et-Cher à la convention, y vota la mort de Louis XVI. Attaché, par peur, au parti des terroristes, ce ne fut jamais qu'en tremblant lui-même qu'il contribua à propager la terreur chez les autres. Lors de l'insurrection populaire du 12 germinal an III (1er avril 1795), André Dumont accusa Foussedoire d'avoir excité les groupes à désarmer la garde nationale, et Bourdon de l'Oise demanda son arrestation, et celle de Chasles et de Choudieu, sur lesquels pesait la même suspicion. Rendu à la liberté par la loi d'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), Foussedoire se retira dans ses foyers, où il vivait entièrement étranger aux affaires publiques, lorsque après la seconde restauration, la loi rendue contre les conventionnels votants le força de s'expatrier.

* FOX (Edouard), prélat anglais. Le cardinal Wolsey se l'attacha, et le fit envoyer à Rome en qualité d'ambassadeur, avec Gardiner, pour l'affaire du divorce de Henri VIII. Il remplit les mêmes fonctions en France, en Allemagne, et fut nommé à l'évêché d'Héreford en 1555. Il mourut en 1558. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus à la réformation. Il disait des traités de paix, « que ceux qui se font à des conditions honorables durent long-temps; mais que les autres se violent dès qu'on en a le pouvoir, et qu'il fallait deux choses pour soutenir un gouvernement: de l'or et du fer; le premier pour récompenser ses amis, le second pour soumettre ses ennemis.» On a de lui un livre *De vera differentia regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque*.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Marie, pour professer le luthéranisme en liberté. Il fit quelques voyages en Suisse, ré-

vint à Londres, et s'y fixa entièrement sous la reine Elizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu est intitulé: *Acta et Monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-fol., réimprimé en 1684, sous le titre de *Martyrologium*. Pearson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnements, etc.; dans une tête échauffée comme celle de Fox par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs *Pièces de théâtre*. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4°, rare. [Sa "Vie", écrite par son fils Samuel Fox, a été imprimée en tête des "Actes et Monuments de l'Église."]

FOX-Morzillo (Foxus-Morzillus,) (Sébastien), né à Séville, en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plus tôt près du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui | des *Commentaires* sur le «Timée» et le «Phédon» de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FOX (Georges), [fondateur de la secte des "quakers" ou "trembleurs",] né au village de Drayton dans le comté de Leicester, en 1624, mort en 1690, n'avait que dix-neuf ans lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par une ffet de son tempérament, il se crut tout inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Derby furent les premiers théâtres des prédications de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient le nom d'"Enfants de la lumière". Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de "trembler" devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un "quaker", c'est-à-dire "trembleur" en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. [En effet les profondes méditations auxquels se livraient les disciples de Fox produisaient, dans ceux qui avaient les membres délicats, des tremblemens convulsifs; à tel point que le maître lui-même se vit enfermé à l'hôpital des fous, à raison de ses discours et de ses étranges manies. Pour le corriger, on l'y fustigea, mais il était incorrigible.] Fox s'associa des femmes : ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs, et l'épousa. Le patriarche du "quakérisme" emmena avec lui sa prosélyte en

Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il eut chez les sots et les dupes les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que, si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangés sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des *Lettres* insensées, qu'on paya du plus profond mépris. [Barclay et Pen furent ses principaux disciples. Pen obtint du gouvernement un territoire en Amérique, qui, de son nom, s'appela Pensylvanie.] Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries.[Cet enthousiaste prétendait que Dieu lui avait ordonné de n'ôter son chapeau à personne, de ne fléchir le genou devant aucun prince, de ne pas prêter de serment, et de tutoyer tout le monde. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa vie et ses missions; pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans son "Histoire des Trembleurs", publiée en 1733. (*Voyez* Barclay Robert). Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne prêtez point, dites-vous, de serments : mais vous vous trompez; un serment n'est qu'une promesse faite à Dieu; la conscience d'une âme pure est un temple de la Divinité, et en promettant sur votre conscience, vous faites intervenir Dieu dans vos paroles... Le sang humain n'est jamais versé par vous sur la terre : touchante philosophie! mais prenez garde; ne seriez-vous pas dans une erreur que la vertu vous cache? Auriez-vous permis que ces hordes de sauvages qui errent dans les déserts de l'Amérique eussent porté le massacre dans la pacifique Pensylvanie, qu'ils eussent égorgé vos femmes, vos enfants, vos vieillards, plutôt que de sauver ces vies si chères en donnant la mort à des meurtriers? » On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au "quakérisme". Quand la secte des quakers aura subjugué les philosophes et les rois; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste; quand, durant dix-huit siècles, elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. [Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. in-fol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur sa doctrine. Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différents ouvrages; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.]

*FOX (Charles-Jacques), orateur et homme d'état d'Angleter-

re, né à Londres le 24 janvier 1748, mort le 13 sept. 1806, était le troisième fils de Henri Fox, premier lord Holland, qui mérita d'être nommé, sous le règne de Georges II, ministre de la guerre, et qui fut long-temps dans la chambre des communes l'antagoniste de William Pitt, depuis comte Chatam. Les fils de ces deux hommes célèbres héritèrent de leur rivalité. Charles Fox fit ses études au collége d'Eton avec un grand succès, et montra dès l'âge le plus tendre beaucoup de goût pour les plaisirs. Son père ne prit aucun soin de corriger ses penchants; il les aida au contraire à se développer; car, l'ayant emmené à l'âge de 14 ans aux eaux de Spa, il lui donnait tous les jours cinq guinées pour les risquer au jeu. Fox s'adonna tellement à cette passion, que dans la suite il finit par lui sacrifier ses plus chers intérêts. Ayant entrepris un voyage sur le continent, il y prit beaucoup de goût pour la parure; et, quand dans un âge plus avancé on remarquait sa simplicité, qui tenait à la négligence, on ne pouvait se persuader qu'il avait été cité autrefois pour la recherche des habits. Il n'avait que vingt ans lorsque son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer membre des communes. Son premier *Discours* fut contre la pétition de Wilkes, qui, de la prison du banc du roi, où il était détenu, réclamait sa place au parlement, en sa qualité de représentant légal de Middlesex. Fox ne fut applaudi que par le ministère et ses adhérents; mais tout le monde remarqua dans le jeune orateur des talents supérieurs, et lord North, chancelier de l'échiquier, voulant récompenser ses talents, le nomma payeur de la caisse des veuves et des orphelins, et ensuite un des lords de l'amirauté et de la trésorerie. Fox vota avec les ministres jusqu'en 1772; mais, s'étant lié tout à coup avec les membres de l'opposition, et principalement avec Burke, qui méritait un autre ami, se trouvant d'ailleurs indépendant par la mort de son père, il commença à devenir populaire. Dans la discussion du bill, il chercha à exempter de prêter le serment du " test " une certaine classe de citoyens. Les ministres regardèrent cette opinion comme très-coupable dans un lord de la trésorerie, et il fut destitué. Fox, pour se consoler de cette perte, se jeta dans la dissipation, et eut bientôt consumé son patrimoine. Il se lia alors de plus en plus avec les premiers membres de l'opposition, se distingua surtout par son ardeur à défendre le droit réclamé par les colonies américaines de se taxer elles-mêmes. Il annonçait la perte qu'allait faire l'Angleterre. « Alexandre-le-Grand, disait-il, n'aura pas conquis autant de pays que lord North aura eu le talent d'en perdre dans une seule campagne. » Après la session, il fit un voyage en France, où, ayant pressenti les intentions hostiles du cabinet de Versailles, il se confirma dans son parti d'opposition; pendant toute la guerre d'Amérique, il ne cessa de se prononcer contre les mesures qui tendaient à réduire les rebelles par la force des armes. Cette conduite, et un duel qu'il s'attira pour soutenir la cause de l'opposition, lui acquirent toute la faveur du peuple; il en profita avec tant d'a-

dresse, que, lors de l'élection générale de 1780, il fut nommé, malgré le crédit d'une famille puissante et l'influence de la cour, représentant de Westminster. Cependant, l'opposition devenant de jour en jour plus formidable, la cour se vit obligée de former une nouvelle administration, sous la direction du marquis de Buckingham, et Fox devint secrétaire d'état des affaires étrangères. Ayant entamé des négociations avec lord North, il perdit un peu de sa popularité. Cependant il fut encore secrétaire d'état. L'an 1783, le ministère conclut la paix avec toutes les puissances qu'il avait eu à combattre; et, quoique North et Fox eussent hautement désapprouvé les préliminaires, comme membres de l'opposition, il n'y fut cependant rien changé. Cette contradiction entre les discours et les faits nuisit à Fox dans l'opposition publique. Bientôt après la discussion fut amenée sur le fameux bill, dont le principal objet était de priver la compagnie des Indes de sa charte, pour mettre entre les mains du ministère la nomination à tous les emplois. Fox prononça à cette occasion un *Discours* qui est considéré comme son chef-d'œuvre. Malgré les efforts de Pitt et de Dunday, le bill passa dans la chambre des communes. Mais le roi, effrayé des succès de son ministère, réussit à faire rejeter le bill par la chambre haute. Cependant Fox avait perdu presque toute sa popularité; et si, à la nouvelle élection de Westminster, il réunit les voix nécessaires, on prétend qu'il ne les dut qu'à la sollicitation de plusieurs dames distinguées. (*Voyez* Devonshire.) La légalité de ses votes lui fut contestée, et il ne put l'établir qu'après des frais ruineux. Fox, en s'opposant aux taxes demandées par le ministère, recouvra la faveur populaire. Vers la fin d'octobre 1788, le roi Georges III eut une première attaque d'aliénation d'esprit. Fox voyageait alors en Italie. A peine eut-il appris cette nouvelle, qu'il partit en toute hâte pour Londres, et fit 500 lieues en neuf jours. Il reparut à la chambre des communes, et soutint avec force que la régence était dévolue de droit au prince de Galles; mais le roi se rétablit, et Fox perdit ainsi tout espoir de devenir ministre d'un prince dont il avait défendu les droits avec tant de chaleur. Atteint lui-même d'une maladie grave, il alla prendre les eaux à Bath, et à son retour, attaqua de nouveau le ministère. Il combattit surtout, en 1790, le projet qu'avaient les ministres de déclarer la guerre à la Russie et à l'Espagne. Catherine II fut si satisfaite de cette opposition, qu'elle voulut faire sculpter son buste en marbre blanc, afin de le placer entre ceux de Démosthènes et de Cicéron. Lorsque la révolution française éclata, Fox la défendit avec chaleur, ce qui causa sa rupture avec Burke, dont il ne put jamais, ni par ses larmes ni par ses prières, reconquérir l'amitié. Il appuya la proposition de Wilberforce sur l'abolition de la traite des nègres. Lors du procès de Louis XVI, il demanda qu'on agît en faveur de ce monarque. Cependant il s'opposa, en 1793, à la déclaration de guerre contre la France. Cette opinion indisposa contre lui toute la chambre; d'un autre côté, le jeu et ses paris aux courses de che-

vaux avaient entièrement ruiné sa fortune. Depuis 1791, il combattit constamment le ministère; et, voyant ses efforts inutiles, il n'assistait plus que rarement aux séances; mais les murmures de ses partisans le forcèrent d'être un peu plus assidu. Le soir de l'anniversaire de sa naissance, les "whigs" se réunirent dans une taverne pour le fêter. Les discours qui se tinrent dans cette assemblée ne ménageaient pas le gouvernement; et Fox lui-même porta un toast à "sa majesté" le peuple souverain. Cette conduite aigrit beaucoup la cour, et le roi raya de sa main le nom de Fox de la liste des conseillers privés. Celui-ci se retira alors à la campagne, et ne reparut à Londres qu'en 1800, lors des ouvertures de paix faites par le gouvernement français. Il fut d'avis qu'on devait accepter ces propositions; mais les préliminaires de paix ne furent signés qu'après la retraite de Pitt, du ministère, en 1801. Après la conclusion du traité d'Amiens, il partit pour la France, fut bien accueilli par le premier consul, et profita de son séjour à Paris pour y puiser dans les archives du gouvernement les relations dont il avait besoin pour l'histoire des rois d'Angleterre, à laquelle il travaillait. Mais à peine eut il quitté la France, que la guerre éclata de nouveau. Lorsque Pitt mourut, en 1806, Fox fut nommé premier ministre, en cela plus heureux que ne l'a été en France Benjamin Constant, qui a tant de rapports avec lui. Il rendit un hommage public aux talents et à l'intégrité de son rival; mais en même temps il combattit la proposition de lui accorder les honneurs funèbres. Fidèle à son système de terminer la guerre avec la France, il avait entamé une négociation à Paris, qui promettait d'heureux résultats, lorsqu'il succomba, le 13 septembre de la même année, à une hydropisie dont il souffrait depuis quelques mois. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, avec une pompe extraordinaire. Jamais la chambre des communes n'a compté parmi ses membres un orateur plus instruit et plus éloquent. Ses *Discours* étaient serrés et entraînants, mais seulement lorsqu'il avait raison, ce qui ne lui arriva guère. On doit rappeler, à son honneur, les efforts qu'il fit pour faire adopter un système moins rigoureux envers les catholiques d'Irlande, en 1798, et ensuite en 1803. Il est à regretter que ses qualités aient été ternies par une vie dissipée et des habitudes condamnables. Il dépensa son patrimoine du vivant même de son père, qui fut obligé plusieurs fois de payer ses dettes. Après la mort de ce dernier, il dévora en peu d'années la fortune considérable dont il avait hérité; et lorsqu'ensuite il eut perdu ses places, il se serait vu exposé à la misère, sans la générosité des whigs, qui se réunirent pour lui former un revenu de 3,000 livres sterling. Il passait toutes les nuits au jeu. Lorsqu'il occupait une place dans l'administration, les commis étaient obligés d'aller lui porter les dépêches qu'il signait d'une main, tandis qu'il tenait les cartes de l'autre. Il passa les dix dernières années de sa vie à réunir les matériaux d'un ouvrage que la mort l'empêcha de terminer; c'est l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*,

suivie de pièces originales et justificatives, Londres, 1808, in-8°, traduite en français avec une « Notice » sur la Vie de l'auteur, par l'abbé d'Andrezel, Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

*FOY (Louis-Etienne DE), chanoine de Meaux, né à Angles, mourut en 1778. On a de cet écrivain : | les *Lettres du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II auprès de Soliman II*, etc., traduites du latin et enrichies de remarques historiques, 1748, 3 vol. in-12; | *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, 1752, in-12; | *Prospectus d'une Description historique géographique et diplomatique de la France*, 1757, in-4°; | *Notice des diplomes, des chartres et des actes relatifs à l'Histoire de France*, t. 1, 1765, in-fol.

* FOY (Maximilien-Sébastien comte), lieutenant-général, député de l'Aisne, né à Ham (Somme), le 3 février 1775, entra, dès l'âge de 15 ans, à l'école de La Fère, comme aspirant au corps d'artillerie. Nommé le 1er mars 1792 sous-lieutenant au troisième régiment, et lieutenant en septembre, il fit les campagnes du Nord sous les ordres du général Dumouriez. La retraite des Français, de la Belgique, le ramena à Paris, où il obtint, le 1er septembre 1793, le grade de capitaine dans la 12e compagnie d'artillerie à cheval. Il se distingua dans les campagnes suivantes, sous les généraux Dampierre, Custines, Houchard, Jourdan et Pichegru, et revint dans la capitale. C'était l'époque de la terreur. Révolté des excès qui remplissaient la France de sang et de deuil, il eut le courage de plaindre les victimes de Robespierre, et laissa même apercevoir ses sentiments devant Joseph Le Bon, qui le fit arrêter en juin 1794, et enfermer à l'Abbaye. Il allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire, et de là traîné à l'échafaud, quand le 9 thermidor, amenant la chute de Robespierre, le rendit à la liberté. Réintégré dans son grade, il fit, avec honneur, les campagnes de 1795, 1796 et 1797, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et se signala à l'assaut du pont d'Huningue, au passage du Rhin à Diesheim. Ses exploits lui méritèrent d'être nommé chef d'escadron. En avril 1798, il passa à l'armée d'Angleterre, puis en Suisse, où commandait le général Schanenbourg. Il servit ensuite sous les ordres de Masséna, à l'armée du Danube, en 1799, et se distingua encore au passage de la Limmath. En 1800, il se rendit à l'armée du Rhin, en qualité d'adjudant-général, passa quelque temps après, et avec le corps du général Moncey, en Italie, pour se joindre à l'armée qui avait vaincu les Autrichiens à Marengo. Placé à l'avant garde de l'armée d'Italie, où il commandait une brigade d'élite, pendant la campagne de 1801, il obtint de grands avantages sur les troupes autrichiennes, à Peri, à l'entrée du Tyrol, et fut nommé colonel du 5e d'artillerie à cheval. Il rejoignit son régiment à la paix d'Amiens; en 1803, après la rupture de cette paix, on lui confia le commandement des batteries flottantes destinées à la défense des côtes de la 16e division militaire. Devenu, en 1804, chef d'état-major dans son arme au camp d'Utrecht, il se trouva, en 1805, à la campagne

d'Autriche, et commanda dans le Frioul, l'année suivante, l'artillerie du corps stationné dans cette contrée. Il fut envoyé, en 1807, à Constantinople, pour y commander 1200 canonniers, que Napoléon envoyait, comme auxiliaires, au sultan Sélim, contre les Russes et les Anglais. Lors de la révolution qui eut lieu dans cette capitale, les canonniers revinrent en France; mais le colonel Foy continua ses services dans la division turque qui défendit les Dardanelles. En décembre de cette année 1807, il passa en Portugal, y fit la campagne de l'année suivante, fut nommé général de brigade le 3 novembre, et commanda un corps jusqu'à la fin d'octobre 1810, qu'il obtint le grade de général de division. A la retraite de Salamanque, en 1812, il couvrit celle de l'armée, dont il prit le commandement en chef, sur le champ de bataille. Dans cette même année, il commandait l'aile droite de l'armée de Portugal, s'empara de Palencia, le 25 octobre, et effectua, quatre jours après, le passage du Duero à Tordesillas. Mandé en Biscaye, en 1813, à la tête de deux divisions, il assiégea Castro-Urdiales, battit les "guerillas" qui parcouraient ce pays, et, après la perte de la bataille de Victoria, le 21 juin, parvint à réunir 20,000 hommes avec lesquels il battit l'aile gauche de l'armée espagnole. Placé dans une forte position, à Tolosa, il la défendit pied à pied contre un corps bien supérieur au sien. Contraint à la retraite, il l'opéra avec ordre, fut renforcer la garnison de Saint-Sébastien, et eut le bonheur, dans l'inévitable échec qu'il avait éprouvé, de n'avoir laissé à l'ennemi, ni un homme, ni un canon, ni un fusil. A la bataille de Pampelune, et à Saint-Jean-Pied-de-Port, il était à la tête de la gauche de l'armée, et eut à essuyer plusieurs combats, au passage des Pyrénées, pour défendre la frontière française. Une blessure très-dangereuse, reçue le 27 février 1814, l'obligea de quitter l'armée. Les alliés étant entrés dans Paris, cet événement amena la déchéance de Buonaparte, à laquelle le général Foy adhéra. Louis XVIII le nomma successivement inspecteur général d'infanterie de la 14e, puis de la 12e division militaire; il fut créé chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet, le 29, grand-officier de la légion-d'honneur, et obtint, dans la même année, le titre de comte. Répondant à ces bienfaits par l'ingratitude, Foy trahit son serment dans les "cent-jours". Il commandait une division d'infanterie, et fut blessé à la bataille de Waterloo, qui décida de nouveau du sort de la France. Après la rentrée du roi à Paris, il se tint à l'écart. Député en septembre 1819 à la chambre élective, il siégea du côté gauche, et se montra toujours contraire aux ministres. Le général Foy était un des meilleurs orateurs de cette Chambre. Quelque exagérées que fussent parfois ses opinions sur les libertés publiques et sur la charte, il faut avouer qu'il ne s'abandonnait pas à la fougue imprudente de Manuel et de La Fayette. Sa réputation, comme orateur, était parvenue à son plus haut point, lorsqu'il fut surpris par une maladie à laquelle avait contribué un travail trop assidu, et il cessa de vivre le 28 décembre 1826. Ses funérailles furent tu-

multueuses, et ses partisans s'efforcèrent d'immortaliser son nom par tous les moyens. Comme il ne laissait à sa veuve et à ses enfants qu'un modique revenu de 8000 francs, ils ouvrirent en leur faveur, une souscription qui produisit près d'un demi-million, rendant ainsi hommage à leurs principes plutôt qu'au mérite de leur ami. Les *Discours* du général Foy, débités à la chambre des députés, ont été publiés, par Baudouin frères, (janvier 1827), 2 volumes in-8°. Mais ils sont muets depuis la mort de leur auteur. On a aussi publié, par les soins de sa veuve et des nombreux amis du général, son *Histoire de la guerre de la Péninsule, sous Napoléon*, Paris, Baudouin frères, 1827, 4 vol. in-8°.

* FOZIO (Joseph), en latin "Fotius", jésuite italien, professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie dans les colléges de son ordre à Rome, puis vice-recteur de la maison professe de cette ville, né en 1606, mort vers 1676, a donné un écrit intitulé : *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Azebedo et sociis in odium fidei interfectis ab hæreticis*, Rome, 1662, in-4°. Il a traduit en italien | la "Vie de saint François de Sales" par le cardinal Franciotti, Rome, 1662, in-8° ; | l'"Histoire sainte" du P. Nicol. Talon, Bologne, 1649, in-12, | et plusieurs autres ouvrages ascétiques.

* FRA - DIAVOLO, ou FRÈRE DIABLE, dont le véritable nom est Michel POZZA, naquit à Itri, vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant long-temps les Calabres. Lorsque les Français envahirent le royaume de Naples, Fra-Diavolo prit le parti du roi, et leur fit la guerre. Le cardinal Ruffo, après avoir forcé, en 1799, les Français à évacuer le royaume de Naples, lui obtint le pardon du passé et le brevet de colonel ou de chef de masse. Devenu tout-à-coup un autre homme, il fit la campagne de Rome, s'y distingua par son intrépidité, et obtint plusieurs récompenses. Lorsque les Français eurent de nouveau occupé Naples, il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui fit commettre quelques désordres dans cette ville, d'où il fut chassé par ordre du prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur. Après avoir erré quelque temps dans la Calabre, il se rendit à Palerme, et prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sidney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra sur son passage tous les malfaiteurs détenus dans les prisons, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, parvint à s'échapper ; mais, trahi par un paysan, il fut arrêté à San-Severino, et conduit à Naples, où on l'exécuta le 6 novembre 1806, sur la place du marché, en présence d'une foule immense.

FRACASTOR (Jérôme), l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut frappée par la foudre tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses pro-

grès dans les sciences et les beaux-arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, [dont il fut archiâtre et qui l'honorait de sa bienveillance], voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Pères ; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue six ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu ; mais, lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poème intitulé *Siphylis, sive De morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. La versification en est riche et nombreuse, les images sont vives, les pensées nobles. On en a donné, 1753, in-12, une Traduction en français avec des Notes. Il nous reste plusieurs ouvrages de ce poète médecin. On les a recueillis à Padoue, en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville, 1718, in-8°. Son poème de la *Siphylis* a eu plus de vingt éditions. Ses autres ouvrages sont : | *De stellis liber unus*, etc., 1535-1538, in-8° ; | *de Sympathia et Antipathia rerum*, etc., 1546, Lyon ; 1550-1554, in-16, et in-8° ; | *Fracastorius, sive de anima dialogus*. Ses auteurs favoris étaient Plutarque et Polybe.]

FRACHETTA (Jérôme), né [vers 1560] à Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est *Il seminario del libro de' governi di stato e di guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du XVIIe siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires ; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une *Traduction* italienne du Poème de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'épicuréisme.

* FRAGONARD (Nicolas), peintre français, né vers 1732, et mort à Paris en 1806, avait été placé fort jeune dans l'étude d'un notaire ; ce genre d'occupation ne lui plaisant pas, il le quitta pour suivre l'impulsion de son génie, qui l'entraînait vers la peinture. Il eut pour maître Boucher, dont il adopta d'abord les principes ; mais, tout en profitant de ses leçons, il ne laissa pas d'écouter celles que lui donnait la nature. S'il imita, dans l'expression de ses figures et dans la distribution de ses groupes, l'affectation qu'on reproche à son maître comme un défaut, il eut sur lui l'avantage de raisonner mieux ses compositions, de leur donner plus de noblesse, et surtout de se rapprocher davantage de la poésie, qui est l'âme de la peinture. Après avoir remporté le grand prix, Fragonard partit pour Rome. La vue de ces

chefs-d'œuvre qui, aux yeux de Fragonard, faisaient pâlir les tableaux contemporains, ne fit qu'exciter en lui le découragement. Il s'attacha pourtant à l'étude des peintres qui lui laissaient l'espoir d'être égalés par lui, tels que Baroche, Piètre de Cortone, Solimène et Tiepolo. A son retour de Rome, Fragonard fit successivement deux tableaux, dont l'un représente *Corésus et Callirhoé*; et l'autre, la *Visitation de la Vierge*. Le premier, qui lui ouvrit les portes de l'académie, lui mérita les éloges les plus flatteurs; l'ordonnance en est fort belle, et l'on y remarque la plupart des effets qui caractérisent le grand peintre. Quant au second, fait pour le duc de Grammont, il ne paraît pas aussi généralement estimé; et c'est sans doute ce qui fit sentir à Fragonard que l'insuffisance de ses études ne lui permettrait jamais de se placer au premier rang, s'il continuait à traiter exclusivement les grands sujets d'histoire. Cette considération lui fit tenter le genre érotique. La révolution enleva à cet artiste le fruit de ses travaux. On ne s'occupa plus alors d'objets frivoles; la fortune qu'il avait amassée se dissipa, et la situation où il se trouvait lorsqu'il mourut, en 1806, était loin d'annoncer l'opulence.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris [le 28 août] 1666. Les Pères La Baune, Rapin, Jouvenci, La Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que les supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au "Journal des Savants", engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une *Traduction* de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poème sur la philosophie de ce Grec, intitulé l'*École de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère; leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient ou la vanité ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction. (*Voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc.) Ce poème et les autres *Poésies* de l'abbé Fraguier se trouvent dans le "Recueil" de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les "Mémoires de l'académie des belles-lettres". Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet et d'autres savants illustres avaient été ses amis; mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos, et son enthousiasme par trop philosophique, qui allait jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut le 24 août 1724.

Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misantrope. On a de lui : plusieurs Traités de morale solidement écrits : | *Nouveaux Essais de morale*, in-12; | *Traité de la Vocation chrétienne des enfants ;* | *Conversations morales sur les jeux et les divertissements ;* | *Traité de la confiance en Dieu.*

* FRAISSÉ (L'abbé). On a de lui : | *Conférences sur les dispositions pour recevoir le sacrement de Pénitence*, Paris, 3 vol. in-12; | *Méditations sur les principaux dogmes et mystères de la religion,* Paris, 1789, 2 vol. in-12.

* FRAISSINET (Nicolas), prêtre de la Doctrine chrétienne, mort sur la fin du XVIIIe siècle, est auteur de | *l'Enseignement des belles-lettres*, *et la manière de former les mœurs de la jeunesse*, 1708, 2 vol. in-12.

* FRAMERY (Nicolas Étienne), poète et musicien, né à Rouen le 25 mars 1745, mort à Paris le 26 novembre 1810, connaissait surtout la musique. Il a composé : | *Mémoires sur le Conservatoire de musique*, 1775; | *Le musicien pratique*, traduit de l'italien de D'Azopardi, 2 vol. in-8°, 1786; c'est un traité de contre-point fort médiocre, et dont M. Choron a donné une nouvelle édition en 1823, 1 vol. in-4°; | *Lettre à l'auteur du Mercure* (dans le Mercure de septembre 1776), où il se déclare contre la musique de Glück; | *Avis aux poètes lyriques, ou De la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1786, in-8°; | *Discours*, couronné par l'Institut, sur cette question : *Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie*, 1802, in-8°; | *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8°; | *De l'organisation des spectacles de Paris*, 1791, in-8°; | la *Première partie* du « Dictionnaire de musique » de l'« Encyclopédie méthodique », avec Ginguené. | Il rédigea le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8°. Framery fut le premier qui parodia en français quelques opéras italiens, genre de travail qui demande l'esprit de critique. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il donna aux Italiens sa *Nouvelle Eve*, dont la représentation fut défendue par ordre de la police. Il fit paraître ensuite | *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain, et donna en 1783 | la *Sorcière par hasard*, opéra-comique dont il avait fait la musique et les paroles. Un concours ayant été ouvert pour les drames lyriques, Framery obtint le prix pour son opéra de *Médée*, pièce qui n'a jamais été représentée. Parmi ses autres productions littéraires on compte : | *La pureté de l'âme*, ode couronnée à Rouen, 1770; | quelques *Romans ;* | une *Traduction* littérale en prose de la « Jérusalem délivrée », Paris, 1785, 5 vol. in-18; | et une autre du « Roland furieux », Paris, 1787, 10 vol. in-12 : ces deux *Traductions* ont été faites en société avec Panckoucke.

FRANC (Martin LE), prevôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre

(contre le roman de la Rose) intitulé *Le Champion des dames.* Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1539, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC (Jean-Jacques Le), marquis de Pompignan, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie française, etc., né à Montauban, en 1709, s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. [Le Franc vint à Paris à l'âge de vingt-deux ans, pour faire représenter sa tragédie de *Didon*, imitée de Métastase. Un *Discours* qu'il prononça dans l'intention de remédier aux abus, et en faveur du peuple, le fit exiler. En 1745, il fut nommé premier président de la cour des aides de Montauban. En 1756, il adressa une *Lettre* au roi, toujours en faveur des malheureux; mais elle ne fut point goûtée, et resta sans réponse. Malgré les devoirs de son état, il s'occupait toujours de littérature, et fit quelques heureuses *Versions* d'Hésiode, Pindare, Ovide, Horace, etc. Il avait établi, dans sa ville natale, une académie à l'instar de celle des Jeux floraux, et qui compta dans son sein des membres distingués. Ayant sollicité pour entrer à l'académie de Paris, il y fut reçu en 1766. C'est de cette époque que commencent les désagréments qu'il eut à endurer le reste de sa vie. Ennemi déclaré des philosophes, il les avait déjà, dans un de ses opéras, représentés sous le nom de *Prométhée*, qui, en voulant éclairer les hommes, les affranchit du respect qu'ils doivent aux dieux. Voltaire, qui naguère l'avait comblé d'éloges, n'oublia pas cette application. Dans son *Discours* de réception à l'académie, dont plusieurs membres professaient la philosophie du jour, Le Franc se prononça contre leur funeste doctrine, avec l'énergie qui caractérise tous ses écrits; dès lors ce fut un déchaînement général contre celui qui osait manifester une opinion différente de celle du patriarche et des apôtres de cette philosophie; Voltaire donnait l'exemple dans les pamphlets que, chaque semaine, il expédiait de Ferney; il introduisit aussi Le Franc dans la préface de sa comédie des Philosophes. Abreuvé du fiel que distillaient sur lui ces hommes qui se disaient les "seuls tolérants", Le Franc ne parut plus à l'académie; et, fuyant le monde, il se retira à Pompignan, où il mourut. Quelques moments avant d'expirer, il dit, en vrai chrétien : « Je pardonne de bon cœur, sans restriction, et dans la plénitude de mon âme, à toutes les personnes qui m'ont si amèrement affligé. »] Un homme d'esprit l'appelle "le dernier des Romains". Il mourut dans son château de Pompignan, le 1er novembre 1784. De Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Près de Rousseau Le Franc est au sacré vallon
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon :
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi :
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Bien différent de nos écrivains modernes, il s'était nourri de tous les sucs de la saine antiquité, et avait puisé dans les mêmes sources où s'étaient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les

J.-B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues que l'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étaient familières à Le Franc de Pompignan : il y joignait la connaissance de l'italien et de l'anglais. On peut dire, sans craindre d'être démenti par tout connaisseur impartial, que Pompignan est le poète français qui approche le plus de J.-B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophètes. Quoiqu'un grand poète, descendu de sa sphère pour sacrifier à sa passion, et se montrer "le plus petit des hommes", ait dit : «Sacrés ils sont, car personne n'y touche,» cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de la beauté de l'*Ode* où Isaïe nous peint les ombres hautaines des souverains de l'Égypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu; et de plusieurs autres, remplies d'expressions nobles, d'idées vastes et sublimes. Partout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue; point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J.-B. Rousseau. [La Harpe, qui ne partageait pas sur cet écrivain la haine aveugle de Voltaire, a recommandé à l'admiration publique l'Ode fameuse sur la *Mort de J.-B. Rousseau*, qui suffirait seule à la gloire de son auteur, si l'immortalité ne lui était d'ailleurs assurée à tant de titres.] Ses *Poésies diverses* n'étincèlent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui aient paru sur le théâtre français. Son *Voyage de Languedoc*, plein d'agrément, de variété et d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont et de Chapelle, du côté de la naïveté et de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse et la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa *Traduction* des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi lorsqu'il parut, mais presque entièrement tombé dans l'oubli depuis que Delille a fait paraître la sienne. Sa *Traduction* d'Eschyle et de quelques dialogues de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser; peu d'écrivains ont mieux gardé les règles de la traduction, et mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné, en 1784, ses *Œuvres complètes*, Paris, 6 vol. in-8°, très-belle édition. On souhaiterait qu'il eût fait un choix, et qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide des bagatelles qui ne peuvent en rien y contribuer. On est surtout fâché d'y trouver la *Prière universelle*, pièce remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglais qui l'imprimèrent à son insu, et que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avait jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme; et, en général, il est difficile de savoir allier mieux qu'il ne l'a fait le génie avec la religion, avec le respect des

mœurs, et les égards dus à l'honnêteté et à la décence. On chercherait en vain dans ses *Épîtres* et dans ses *Discours philosophiques* ce ton d'aigreur et de cynisme qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions, cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination, et laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force et de lumière, des leçons de morale, des règles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poète y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Épître* sur la décadence de la littérature française, on y reconnaîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera surtout un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté et du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie et des mœurs, et défendre la foi de ses pères, sans que ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise et l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une si belle cause. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion et des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, et rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu le courage d'exposer, en pleine académie, les sentiments d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres*, qui sont en très-grand nombre, ne sont pas le moindre titre de sa gloire. «Cet écrivain, dit l'abbé Maury dans un "Discours", où d'ailleurs il ne lui a pas rendu assez de justice, semble amollir son style, et s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes. Ce qui, dans l'art d'écrire, lui a le moins coûté, sera peut-être ce qui honorera le plus sa mémoire, et il aura ce trait de ressemblance avec le chancelier d'Aguesseau, dont il fut chéri et estimé, que ses *Lettres* seront un des plus beaux monuments de ses travaux et de son génie.»

FRANC DE POMPIGNAN (Jean-Georges LE), frère du précédent, né à Montauban, le 22 février 1715, évêque du Puy, en Velay, en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris, le 30 décembre 1790, après avoir long-temps servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, et éclairé son siècle par ses savants écrits, que la faiblesse de ses dernières années n'a point effacés; les principaux sont : *Questions diverses sur l'incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une manière un peu prolixe, et plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1° s'il y a beaucoup de véritables incrédules; 2° quelle est l'origine de l'incrédulité; 3° si les incrédules sont des esprits forts; 4° si l'incrédulité est compatible avec

la probité; 5° si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. | *L'Incrédulité convaincue par les prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accomplissement des prophéties, dans l'exposition claire et précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, et met la vérité de la religion dans le plus grand jour. | *La Religion vengée de l'incrédulité, par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions et les absurdités que renferment leurs systèmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin pour les terrasser que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, et il en fait résulter le triomphe le plus complet et le plus glorieux pour la cause qu'il défend. | *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve, contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, du gouvernement, des affaires et de société. | *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édition. On y retrouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ses ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siége de Vienne : il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle, dans ce qu'on appelait mal à propos l'"assemblée nationale de France"; mais il est à croire qu'il ne prévoyait pas jusqu'où les choses seraient portées. « Trop bon, dit l'abbé Barruel, pour soupçonner à quoi tendaient ceux qui ont abusé de sa faiblesse, il se laissa entraîner par ce parti, qui le fit, pour quinze jours, président de l'assemblée; ce qui lui valut ensuite le ministère de la feuille. Il fut à la cour ce qu'est un honnête homme qui dit son avis, mais qui, sans nerf et sans vigueur, se contente de gémir, de pleurer, quand il voit prévaloir des desseins pernicieux à l'Église. Il fut un de ces hommes qui, par crainte du bruit, n'osent pas même souffler quand l'ennemi est aux portes; qui se rangent même sous ses bannières, sous prétexte de l'engager à faire moins de mal; il lui en a coûté, je ne dirai pas des remords, mais des larmes amères qu'il ne répandait même qu'en secret et en présence de ses amis. Il avait peur qu'on ne sût, aux Jacobins, qu'il avait pleuré sur les maux de l'Église. Il est mort pour avoir étouffé sa douleur. Bossuet l'eût exhalée; et la cour et la ville et nos législateurs auraient su que la peur n'étouffe pas la voix des Chrysostôme devant les précurseurs du schisme et de l'hérésie. Bossuet n'eût pas tenu sous le boisseau ce trait de lumière échappé depuis long-temps à Rome, sur la constitution prétendue civile du clergé. Je le sais de ceux-mêmes qui ont vu et lu la "Lettre" du pape à M. de Pompignan (1). Elle en disait assez pour décider notre opinion sur cette malheureuse constitution du clergé. La politique l'a tenue secrète;

(1) Cette lettre ne fut trouvée dans les papiers de Pompignan qu'après sa mort. Cependant il n'est rien de plus vrai que cette excuse des prêtres assermentés, fondée sur le silence prétendu du souverain pontife sur la constitution civile du clergé. L'auteur de

je reproche à cette politique les serments de tous ceux que la manifestation du Bref adressé à Mr de Pompignan en aurait détournés. Nous souhaitons que Dieu ne fasse pas au prélat mort le même reproche. La peur excuse tout; mais c'est la peur même qui a besoin d'excuse, et Dieu seul connaît celles qui peuvent la rendre pardonnable dans un prêtre. [L'abbé Emery, de Saint-Sulpice, a publié les *Lettres* du prélat; elles excusent sa faiblesse.]

* FRANC (N.... LE), prêtre eudiste, ancien supérieur des eudistes de Caen, demeurait à Paris, au commencement de la révolution. C'est l'un de ceux qui furent massacrés au couvent des carmes, le 2 septembre 1792. Il avait publié deux ouvrages qui firent sensation; l'un intitulé : | le *Voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8°, et l'autre ayant pour titre : | *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, dont le projet, conçu en France, doit s'exécuter dans l'univers entier. Paris, 1792, in-8°. Il existe une contrefaçon de ces deux ouvrages. La prose de Le Franc ne manque ni de clarté ni d'énergie. Il avait fait des recherches sur les hommes célèbres du Cotentin (Manche). Il en communiqua le *Manuscrit*, en 1792, au célèbre abbé de Saint-Léger; celui-ci fit beaucoup de notes critiques sur ce travail, et le rendit à son auteur, peu après; ce dont il eut du regret, lorsqu'il eut connaissance de sa mort déplorable. Ce *Manuscrit* est probablement perdu.

* FRANCESCHI (Michel-Ange), capucin, prédicateur apostolique en 1740, mort en 1766, âgé de 78 ans, a laissé : *Huit Panégyriques*, Venise, 1766.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, naquit en 1648. Il fut l'élève du Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

* FRANCHEVILLE (Catherine DE), née en 1620, fondatrice des maisons de retraite en Bretagne, mourut le 23 mars 1689. On trouve sa "Vie" dans la "Vie des Fondateurs des maisons de retraite", Nantes, 1698, in-12; cet ouvrage est de Pierre Champion, jésuite.

FRANCHI (Nicolas), ou plutôt Nicolo FRANCO, poète satirique, né à Bénévent vers 1509, fut l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivants et les morts, et en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article ARÉTIN est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Chilini dit qu'il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les Pères du concile de Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui : | plusieurs *Sonnets* sur l'Arétin, qui furent imprimés avec la "Priapea" 1548, in-8° de 225 pa-

cette note atteste avoir entendu dire à beaucoup de prêtres qu'ils n'avaient prêté serment que parce que le saint-père avait refusé de répondre. Si ces même, ecclésiastiques ont persisté depuis dans leur serment, c'est qu'un abime en appelle un autre,

ges; | *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé, en 1777 : | "la Vie de Nicolo Franco, ou Les Dangers de la satire", Paris, in-12. [Les autres ouvrages de ce libelliste sont : | *Il tempio d'amore;* | *Le Pistole* (Epîtres) *volgari;* | *Dialogo sulla bellezza.*]

FRANCHI (Vincent), président du conseil royal de Naples sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601 à 70 ans, a publié : *Decisiones sacri regii consilii neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI (François), né [en 1495] à Cosenza, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Massa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. On trouve les meilleures pièces de Franchini dans les "Carmina illustrium poetarum italorum" de Toscano, et dans les "Deliciæ poetarum italorum" de J. Gruter.

FRANCIA (François [Raibolini, dit] Le), peintre bolonais, mort le 7 avril 1533, à 68 ans, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que, Raphaël lui ayant adressé un tableau de sainte Cécile, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie, dégénérée en désespoir, occasiona sa dernière maladie et sa mort. [On voit dans le musée de Paris un tableau de Francia, représentant *Joseph d'Arimathie, S. Jean et les trois Maries.*]

FRANCIUS (Pierre [Franz, plus connu sous le nom de]), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam sa patrie, né le 19 août 1644, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1703, à 59 ans. On de a lui : | *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce *Recueil* contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation; des églogues, des élégies et des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes; | des *Harangues*, 1705, in-8°; | des *OEuvres posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK de Frankenau (Georges), médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé "Poète couronné" à Iéna : il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller aulique. L'empereur Léopold y ajouta celui de comte palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : | *Flora francica*, in-12, | *Satyræ medicæ*, in-4°; | plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de *Manuscrits* qui méritaient de voir le jour. L'académie léopoldine, celle des Ricovrati de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étaient associé. Il mourut le 16 juin 1704, à 61 ans.

FRANCK (Auguste-Herman), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick. Il y fonda, avec

quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Écriture sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium philobiblicum*. Devenu ministre à Erfürt, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiraient ses *Sermons* lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états : il s'y rendit, et fut professeur de grec et des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avait, en 1727, 2196 jeunes gens, et plus de 130 précepteurs. On y donnait à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. On prétend qu'elle est déchue aujourd'hui, et que l'empirisme et les charlataneries d'un certain Basedow ont beaucoup contribué à lui faire perdre sa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : des | *Sermons* et des livres de dévotion en allemand ; | *Methodus studii theologici ;* | *Introductio ad lectionem prophetarum ;* | *Commentatio de scopo librorum Veteris et Novi Testamenti ;* | *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ ;* | *Observationes biblicæ*. Les préjugés de secte qui réglaient les jugements de l'auteur ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK (Simon), né à Jemmappe près Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les "Musæ leodienses", 1761 et 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils on distingue un *Poème épique* sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très-beaux vers. Il a été réimprimé à la suite de la "Vie" de l'apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse qu'il avait contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire...

...... Manibus date lilia plenis.
His saltem accumulem donis et fungar inani
Munere....

ÆN., IV.

* FRANCKEN (Christian), théologien allemand, mort à la fin du XVIe siècle, est auteur d'une diatribe violente contre les jésuites, intitulée : | *Breve colloquium jesuiticum ;* et d'un autre ouvrage qui a pour titre : | *De honore Christi*.

FRANCKENBERG* (Abraham DE), seigneur de Ludwigsdorff, et de Schwirse, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagants, en latin et en allemand, remplis des rêveries des boehmistes : | Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte ; | *Vita veterum sapientium ;* | *Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans

le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

* FRANCKENBERG (Jean-Henri-Ferdinand DE), cardinal et archevêque de Malines, né le 18 septembre 1726, à Glogau, en Silésie, fit ses études chez les jésuites, et fut envoyé ensuite à Rome, au collége germanique, pour y suivre les cours de théologie et de droit canon. Il prêcha devant Benoît XIV, et se distingua de bonne heure par son goût pour la piété, et par son exactitude à remplir les devoirs de l'état ecclésiastique. Il fut successivement chanoine de Breslau, grand-vicaire de Goritz, doyen de la collégiale de Toussaint à Prague, puis de celle de Buntzlau, en Silésie. Marie-Thérèse, dont il était sujet, le nomma en 1759 à l'archevêché de Malines, vacant par la mort du cardinal d'Alsace. Le nouveau prélat se rendit aussitôt dans son diocèse. Chaque jour il se levait à cinq heures du matin, célébrait les saints mystères, joignait la méditation au travail et au soin de son troupeau. Ses réglements pour son clergé, ses exhortations à ses séminaristes, l'habitude où il était de prêcher souvent, son assiduité aux offices, ses visites pastorales, tout chez lui montrait autant de zèle que de piété. Le 1er juin 1770, Pie VI le nomma cardinal. Jusqu'en 1780, son administration à Malines fut calme et heureuse; mais, après la mort de Marie-Thérèse, Joseph II voulant mettre à exécution ses projets de réforme, des édits, aussi contraires au bien de la religion qu'au repos de l'état, se succédèrent rapidement et devinrent l'objet des fréquentes réclamations du cardinal en faveur des droits de l'église. Mandé à Vienne, en 1787, pour rendre compte de sa conduite, il parla avec respect, mais avec liberté, et obtint de retourner auprès de son troupeau. On avait espéré que Joseph abandonnerait ses projets; mais ce prince se raidit contre les obstacles, et les édits se multiplièrent. Des séminaires généraux furent créés et rencontrèrent dans les Pays-Bas une vive opposition; le cardinal porta, en 1789, un jugement doctrinal sur l'enseignement des professeurs, qu'il déclara être répréhensible sur plusieurs points. Bientôt d'autres innovations soulevèrent tout le pays, et Joseph II mourut avec la douleur d'avoir vu son autorité méconnue et ses troupes chassées de la province. Son successeur ayant rétabli les choses sur l'ancien pied, la tranquillité revint peu à peu, et les évêques furent des premiers à donner l'exemple de la soumission; mais de nouveaux orages éclatèrent bientôt sur la Belgique. Dumouriez y fit une invasion à la fin de 1792, et ses troupes s'y livrèrent à des violences et à des désordres déplorables. Le cardinal de Franckenberg se tint caché pendant quelques mois; on saisit ses biens, et il ne recouvra le repos que pour bien peu de temps. Les Français, chassés des Pays-Bas en mars 1793, y rentrèrent en force dans l'été de l'année suivante. Le cardinal se réfugia en Hollande; la peine qu'il éprouvait d'être séparé de son troupeau le porta, en 1795, à revenir à Malines, quoique l'esprit du gouvernement français ne lui présageât que des persécutions. Les biens et les maisons de l'archevêque avaient été envahis, et on lui avait promis en dédommage-

ment une pension de 6000 francs, qui ne lui fut jamais payée. Le cardinal se logea dans son séminaire, et y vécut au milieu des privations et des angoisses. En 1797, ayant refusé le serment de "haine à la royauté", il fut déporté à Emmerick, de l'autre côté du Rhin, et y demeura chez les religieux trinitaires. Après son départ, son diocèse fut en proie à une persécution terrible; les décrets de déportation tombaient de toutes parts sur les prêtres fidèles. Les uns étaient entassés et conduits à la Guiane ou à l'île de Rhé; les autres, obligés de fuir et de se cacher. Le directoire avait juré d'étouffer la religion dans ce pays, où elle avait été long-temps si florissante. Le séjour du cardinal, à Emmerick, déplaisait encore à ses ennemis; on obtint un ordre du roi de Prusse pour le faire sortir de cette ville et de tous ses états. Le vénérable prélat se retira, en 1801, à Berken, qui appartenait encore à l'archiduc, électeur de Cologne et évêque de Munster; c'est de là qu'il envoya la démission de son siége, en novembre 1801, conformément à la demande de Pie VII. L'année suivante, il alla s'établir, à Bréda, sur le territoire hollandais. Le cardinal Consalvi l'invita au nom du pape à se retirer à Rome; mais le vieillard pria le saint-père de le dispenser d'un si long voyage à son âge, et accepta, la pension de 3000 florins que le pape lui offrait, et dont il ne toucha que le premier quartier. Livré entièrement aux exercices de piété, modèle de résignation et de patience, il avait célébré la messe le 8 juin 1804, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut trois jours après, dans de vifs sentiments de religion, à l'âge de 78 ans. Le vicaire apostolique de Bréda, Van-Dougen, dans la maison duquel il était mort, lui rendit les honneurs funèbres, et des services furent célébrés pour lui à Malines et dans son ancien diocèse. Une Notice ou Éloge nécrologique fut publiée dans le même temps; mais on a suivi principalement pour cet article le curieux ouvrage du docteur Van de Velde, intitulé "Synopsis monumentorum", etc., Gand, 1822, 3 vol. in-8°. L'auteur y cite beaucoup de faits, de pièces et de *Mandements*, à la fois honorables pour le cardinal et intéressants pour l'histoire de l'Église; il y trace ensuite l'éloge d'un prélat aussi sage que courageux, et qui, successivement en butte aux tracasseries d'un prince inquiet, et aux proscriptions des révolutionnaires, montra toujours un zèle réglé par la prudence, et une constance supérieure à toutes les traverses.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsick en 1661, mort dans cette ville le 26 août 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : | une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorf*; | *Vie de la reine Christine*; | *Histoires du* XVIe *et du* XVIIe *siècle*, qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, à l'âge de 44 ans, fut professeur de la chaire du droit de la nature et des gens;

il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations : entre autres, | *De collatione bonorum ;* | *De juribus Judæorum singularibus in Germania ;* | *De thesauris*, etc.

* FRANCKLIN (Thomas), ecclésiastique et littérateur anglais, né en 1721 à Londres, mort dans cette même ville en 1784, chapelain du roi et ministre de Brasted, dans le comté de Surrey, a publié | une *Traduction* de Sophocle, Londres, 1759, 2 vol. in-4° ; | une *Traduction* de Lucien, ibid., 1780, 2 vol. in-4° ; | les " Epîtres de Phalaris ", ibid., 1749, in-8°. Il traduisit du français, et fit représenter comme lui appartenant en propre, " Oreste ", "Électre" et "le Duc de Foix" de Voltaire ; | ainsi que "le Comte de Warwick" de La Harpe.

FRANCKLIN (Benjamin), né à [Boston dans la Nouvelle-]Angleterre, en 1706, mort à Philadelphie en Amérique, le 17 avril 1790, dans la 85e année de son âge, de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savants et parmi les politiques. [Il rectifia les conducteurs ou paratonnerres, adoptés aujourd'hui dans toute l'Europe.] Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savants, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet ; que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Mais son projet d'apaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète. On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et ce fut à ce titre que l'assemblée nationale de France décréta un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. [Lors des premiers symptômes de la révolution américaine, il proposa au congrès des mesures conciliatrices ; mais on le traita de royaliste. Il vint en France en 1776, pour suivre les négociations de Deane, et détermina cette puissance à déclarer la guerre aux Anglais.] Guerre entreprise contre toutes les règles de la vraie politique autant que de la justice ; guerre aussi follement conduite que légèrement engagée ; guerre où la nation fut réduite à se regarder comme triomphante quand elle n'avait pas été battue, et elle n'eut pas toujours cette étrange gloire ; guerre qui, en ôtant à nos rivaux des domaines immenses en étendue, où leurs forces et leur commerce s'extravasaient avec plus de faste que d'utilité réelle pour eux, leur en a rendu bien plus que l'équivalant, puisqu'une paix plus humiliante qu'avantageuse pour nous a été suivie d'un traité de commerce désastreux, extravagant dans plusieurs de ses dispositions, ruineux dans toutes, et dont on croirait que l'objet a été d'indemniser l'Angleterre des pertes qu'elle avait faites en Amérique, de lui assurer en Europe, sur la France, les tributs qu'elle ne pouvait plus retirer dans l'autre continent. [Dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore qu'apprenti imprimeur, afin de pouvoir s'acheter des livres, Francklin ne vivait que de légumes.

Son sort s'améliora par la protection de sir Keltz, gouverneur de la province, qui le mit à la tête d'une imprimerie.] Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction à Voltaire pour son fils. Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin, imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure),
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même n'est pas perdu,
car il reparaîtra un jour
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

[On peut consulter sur la vie de cet homme extraordinaire les *Mémoires de sa vie privée, écrits par lui-même et adressés à son fils*; ils ont été traduits en français, Paris, 1791, in-8°. Ginguené, dans une édition qu'il a donnée de la *Science du bonhomme Richard*, a mis en tête un abrégé de la Vie de Franklin, suivi de son interrogatoire devant la chambre des communes, Paris, an XI, in-12, avec cette épigraphe attribuée à Turgot :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Il y a une édition des *OEuvres* de Francklin et une particulière du *Bonhomme Richard*, par M. Lécuy, ancien abbé général de Prémontré. On est fâché qu'un tel homme ait consenti à devenir l'éditeur d'un tel écrivain.]

* FRANCKLIN (Éléonore-Anne, plus connue sous le nom de « miss PORDEN »), née en 1795, eut pour père William Porden, architecte. Dès l'âge de 17 ans, elle fit paraître un poème badin intitulé *les Voiles*, qu'elle publia en 1815, en six chants. Trois ans après elle donna un autre petit poème, intitulé l'*Expédition arctique*, et qui lui valut la connaissance du capitaine Francklin, célèbre par les voyages de découverte qu'il a faits dans le nord de l'Amérique. Un an avant son mariage elle publia encore un poème épique sous ce titre : *Cœur-de-Lion*, ou *la troisième Croisade*. Mariée en août 1823, Mde. Francklin mourut le 22 février 1825, au moment où son mari venait de partir pour son second voyage.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

* FRANCO (Antonio), Portugais, né en 1662 à Montalvas (province de l'Alentejo), mort à Évora le 3 mars 1732, entra à l'âge de 15 ans dans la société des jésuites, où il mérita bientôt, par sa piété et ses talents, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, il contribua à la gloire de la société, en faisant connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Parmi les ouvrages, soit en latin, soit en portugais, qu'on a de ce religieux, on distingue : | *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitania, com-*

plectens sacras memorias illustrium virorum qui virtutibus, sudoribus, sanguine, fidem lusitaniam et societatem Jesu in Asia, Africa, America et Europa felicissime exornarunt, Vienne, 1720, in-4°; | *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania, ab anno* 1540, *usque ad annum* 1725, Augsbourg, 1726, in-fol.; | *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesu em Portugal*, 2 vol. in-fol.; | *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans ce dernier ouvrage, resté inédit, sont rangés par ordre chronologique les événements les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal; | une *Syntaxe abrégée en langue portugaise*; | une *Traduction* en la même langue de l'"Indiculus universalis" du père de Pomey. (*Voy*. POMEY.)

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint) naquit à Assise en Ombrie, l'an 1182. On le nomma "Jean" au baptême; mais depuis on y ajouta le surnom de "François", à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique, et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement : mais, ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint-Jean-de-Latran, qui paraissait s'écrouler, il le fit rappeler, et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des bénédictins l'église de Notre-Dame-de-la-Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des "frères-mineurs", répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lorsqu'il entrait dans quelque ville on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au-devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur son passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise, en 1219, il se trouva près de 5,000 frères-mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairait, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de répondre : « Tâchons de gagner les grands par l'humilité et par le respect, et les petits par la parole et le bon exemple. Notre privilége singulier doit être de n'avoir point de privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Église, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insouciants sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir.

Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la vérité de la religion chrétienne; le sultan, n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le Tiers-Ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différents enfants, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit; c'est l'origine du nom de "Séraphique" qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, n° 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, récollet, dans la "Vie de saint François", Paris, 1734 et 1736, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut deux ans après à Assise, en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, étaient les mots: "Deus meus est omnia". Paroles d'un sens sublime et profond : Dieu est tout, quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se retrouve en lui éminemment. Le ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à la règle, à peine fut-il mort qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des récollets, des picpuces, des capucins, des Observantins. Ces enfants du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de Saint-François, malgré ces différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leurs vertus, a donné à l'église cinq papes et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'église et qu'il continue de rendre dans les pays où il est conservé sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'église, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme; et, quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, par-

mi lesquels on est fâché de compter Fleury, ne se sont pas assez écartés de ces erreurs. Quelle qu'ait été la vertu des solitaires d'Égypte, et le zèle pour leur sanctification personnelle, il serait déraisonnable de vouloir en faire une règle complète et adéquate pour des religieux qui, sans professer la même austérité, se dévouent à l'instruction des fidèles, à la défense de la foi, aux combats contre les hérétiques. Si leur vie est moins éclatante en mortification, elle est parfois plus édifiante en fait de docilité, d'humilité et d'orthodoxie : car l'on n'ignore pas avec quelle facilité plusieurs de ces solitaires se sont laissés entraîner dans diverses hérésies, et avec quelle obstination ils y ont persévéré : et de nombreux monastères y persévèrent encore aujourd'hui. On lit dans les ouvrages de saint Jérôme un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce père. « Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultus mei comederem panem, et ventris opus sollicita mente pertractarem, nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem, quia, juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur.... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum, spiritualia hæc et mensura bona suscipite. ("Secunda præf". in lib. Job.) (*Voyez* Saint CLAUDE, Saint AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT.) La meilleure édition des deux *Règles du saint patriarche* et de ses *Opuscules*, est celle du P. Jean de La Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. Le P. Chalippe, récollet, a donné sa "Vie", Paris, 1728, in-4°, et 1736, deux vol. in-12.

* FRANÇOIS DE PAULE (Saint), fondateur de l'ordre des "minimes", naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. Sa réputation de sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les "Ermites de saint François"; mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de "minimes". Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle approuvée par le pape Alexandre VI et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, alla au devant de lui, et se prosterna devant l'humble religieux : « Vous étiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde (s'écrie à ce sujet un orateur célèbre), et les cours des princes n'étaient pas des lieux inaccessibles à votre grâce ni à la piété chrétienne, puisque vos serviteurs y étaient si honorablement traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine, au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une

mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France "Bons-Hommes", du nom de "Bon-Homme", que les courtisants de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'évangile, avec ce qu'ils appellent "bonhomie". Le P. Hilarion de Coste a donné sa "Vie" sagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS-XAVIER (Saint), surnommé "l'Apôtre des Indes", né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Montmartre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi du Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1551. De Goa, où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'évangile sur la côte de Comorin, à Malacca, dans les Moluques, et dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence, et la Providence renouvela plus d'une fois en faveur de ces nouvelles églises les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme bien court, dit l'abbé Bérault, quand il n'eût soumis qu'une nation au joug de l'Évangile. Mais, s'il a établi la foi dans cinquante-deux royaumes plus ou moins étendus, s'il a arboré l'étendard de la croix dans trois mille lieues de pays, s'il a baptisé de sa main près d'un million tant de Sarrasins que d'idolâtres, s'il a procuré à l'église plus de nouveaux sujets que les fameux hérésiarques de son siècle n'ont fait de déserteurs et d'apostats, ne peut-on pas dire que la rapidité des conquérants les plus mémorables n'égala point la sienne, et que, s'il eût rempli la mesure commune de la vie humaine, le monde entier, pour son zèle, plutôt que pour leur valeur, eût été un champ étroit? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malacca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public. (*Voyez* la "Relation" de Cicala, et sa "Vie" imprimée à Liége, pag. 22.) Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestants mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit qu'"on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes". Richard Hakluit, au second tome des "Navigations de la nation anglaise", en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François-Xavier, dont il fait un grand éloge, et il ajoute que

« les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme ». Baldéus, dans son "Histoire des Indes", après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que « les dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de J.-C., étaient si éminents, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer. » Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même : « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer ! » Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire : aussi le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera-t-il toujours propre à l'église catholique ; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir long-temps les apparences, moins encore en renouveler les effets : et, pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contents d'enseigner commodément dans les brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorants et sauvages. On a de saint François-Xavier : | 5 livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8° ; | un *Catéchisme ;* | des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les pères Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa "Vie", l'un en latin, l'autre en français. Celle-ci a été réimprimée à Liége, en 1788, avec divers Opuscules de littérature et de piété. [Depuis, il en a été fait en France plusieurs éditions.] On a de Dulard une épopée intitulée "la Xavériade ou Apostolat de saint François Xavier", un peu froide, mais pleine de grandes idées ; il y en a une autre en latin. (*Voy.* Franck.)

FRANÇOIS de Borgia (Saint), duc de Candie, [où il naquit en 1510,] et vice-roi de Catalogne, jouissait de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'était réellement le corps de cette princesse qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, et après la mort de la duchesse son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite ; de riches évêchés, le cardinalat et d'autres dignités lui furent offerts à plusieurs reprises, et après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces, et rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les prin-

ces chrétiens contre les infidèles, avança sa mort; ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme d'une mortification extraordinaire. Sainte Thérèse, qui l'appelait un "saint", recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de Saint-Juste, et lui répéta ce qu'il lui avait confié long-temps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde, et que dès lors il en avait conçu la résolution : anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince. (*Voyez* Vesal.) Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs *Ouvrages* traduits de l'espagnol en latin par le P. Alfonse Deza, jésuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa "Vie", publiée, en français, in-4°, par le P. Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS de Sales (Saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, [le 21 août] 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prevôt d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Église plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602, qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait : « Il n'y a point d'hérétique que je ne puisse convaincre, mais il faut s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir. » Un jour nouveau brilla sur le diocèse de Genève dès que François en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, conjointement avec la baronne de Chantal (*Voy.* ce nom), qui en fut la 1re supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse, pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur digne des premiers siècles de l'Église. L'an 1662, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans. Saint François de Sales étai une de ces âmes tendres et subli

mes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rendent délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : | *Introduction à la vie dévote*. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être exercée dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle du Piémont. | Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol., et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. | Des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa "Vie", élégamment écrite par l'abbé Marsollier en 2 vol., et son "Esprit", par Le Camus, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par Collot, docteur de Sorbonne, à 1 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé. [Il existe une édition nouvelle et complète des *Œuvres* de saint François de Sales, Paris, 1833, 16 vol. in-8°. La sainteté, pour une famille, est la plus grande de toutes les noblesses: un rejeton de François de Sales est encore aujourd'hui un modèle de vertu dans la vie privée et de capacité dans les affaires publiques.]

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, [et d'Élizabeth-Charlotte d'Orléans. A l'âge de douze ans, il vint à la cour de Vienne, où il fut élevé sous les yeux de Charles VI. En 1729 il succéda à son père, et prit possession de ses états. Il vint en France rendre hommage à Louis XV, pour le duché de Bar. François Ier voyagea ensuite en Angleterre, en Italie et en Allemagne. Le roi Stanislas Leczinski ayant été obligé de céder le trône de la Pologne à son concurrent Auguste III, de Saxe, Louis XV stipula un traité avec le cabinet de Vienne, par lequel il fut convenu (en 1735) que le duc François céderait à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar, et obtiendrait en échange la Toscane à la mort de Jean-Gaston, dernier rejeton des Médicis. Celui-ci étant mort en 1735, François prit possession de la Toscane, qu'il gouverna paternellement, et il] épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI, etc. (*Voy*. ce nom.) Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, électeur de Bavière, qui mourut 5 ans après à Munich, en janvier 1745. François fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, elle fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heu-

reux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états. [Il établit à Augsbourg une "Académie de beaux-arts"; il avait aussi (en 1745) fondé à Pistoie une académie de belles-lettres. François Ier laissa en mourant un trésor de 157 millions de florins. Ce prince avait l'âme noble et généreuse; mais il aimait l'argent. Pendant quelque temps, il afferma, avec deux banquiers, les douanes de Saxe.] Il mourut subitement le 18 août 1765, à Insprück, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme ce malheur arriva au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air de la salle de spectacle, où l'on sait qu'il est plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces princes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François Ier. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur de n'être pas compromise par le bavardage des faux savants?

FRANÇOIS Ier, roi de France, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac le 12 septembre 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie; [il descendait, ainsi que Louis XII, de Louis, duc d'Orléans, second fils de Charles-le-Sage, et était] petit-fils de Valentine de Milan. Il prit avec le titre de roi de France celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du mont Genèvre et du mont Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, le 13 et le 14 de septembre, 1515. François Ier ne perdit point de son sang-froid pendant cette action, aussi longue que meurtrière: il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disait des 18 batailles où il s'était trouvé, « que c'étaient des jeux d'enfants, mais que celle de Marignan était une bataille de géants. » Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de 10,000 de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Maximilien Sforce en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français: le pape Léon V, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence qu'après avoir obtenu l'abolition de la "Pragmatique sanction", il conclut, le 14 décembre 1515, le "Concordat" pour

la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlements ne reçurent le « Concordat » qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant à s'en plaindre, puisque la 3ᵉ partie des bénéfices leur était réservée par le moyen de l'impétration; les parlements ne faisaient pas attention que François Iᵉʳ, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables; et ils oubliaient sans doute la maxime, très-raisonnable comme très-catholique, que tous les chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége, maxime si peu contestée, que le concile de Bâle, en proposant l'abolition des annates, demandait en même temps un moyen de les suppléer, et de donner au souverain pontife, administrateur de l'église universelle, les secours nécessaires à un gouvernement si vaste et si composé. Febronius lui-même, cet ardent adversaire des pontifes romains, convient que les annates sont une rétribution légitime, et fondée sur des vues et des fins très-sages. Et quand on sait que tout le produit des annates et autres droits quelconques, attachés aux expéditions romaines, n'allaient annuellement, pour toute la France, qu'à 500,000 liv., on ne peut comprendre les clameurs qui se sont élevées sur ce mince objet qu'en en cherchant la source dans la haine de Dieu et de son culte. L'année suivante, en 1516, Charles-Quint, [qui n'était alors que roi d'Espagne,] et François Iᵉʳ signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un l'ordre de la Toison-d'Or, et l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles, plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur le roi de France, malgré les 400,000 francs que celui-ci dépensa pour s'attirer des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour long-temps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presque au même temps. Il fut plus heureux en Picardie; il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places : mais il perdait d'un autre côté le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon, qui, par suite de la haine que lui portait la mère du roi, et des persécutions qu'elle lui fit éprouver, se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à La Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gènes. Le connétable de Bourbon, secondé par Ant. de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François Iᵉʳ courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais, et assié-

gea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute considérable d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos, 10,000 hommes de son armée pour aller conquérir Naples. Trop faible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, et après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il fut fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. (*V.* LANNOY.) Pour comble de malheur, il fut pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de Bourbon, et ce duc fut présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la " Vie de S. Martin de Tours ", semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François Ier venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même ainsi que la reine étaient dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique François Ier eût fait serment, comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir abbé et chanoine de l'église de Saint-Martin, d'en être le protecteur, quelques officiers de ses finances, abusant de sa facilité, lui firent croire que, dans les besoins pressants de l'état, il pouvait légitimement se servir du treillis d'argent qui fermait le tombeau de saint Martin. Ils vinrent à Tours au mois de juillet de l'année 1522, signifier aux chanoines l'ordre qu'ils avaient de l'enlever. On trouve dans les registres de cette église la réponse que le chapitre leur fit. Elle est conçue en ces termes : « Les chanoines disent qu'ils sont très-humbles et très-obéissants chapelains et serviteurs dudit seigneur roi, et qu'à eux n'est de quereller, arguer, et contester avec sa majesté, mais, que craignant d'offenser Dieu le créateur, et monsieur saint Martin, et pour les causes par eux déjà alléguées, et autres légitimes, ils n'osent et ne doivent consentir ledit treillis être pris ou enlevé. » Les officiers ne laissèrent pas de passer outre ; le treillis fut mis en pièces le 8 du mois suivant, chargé à la porte de l'église dans des chariots, et escorté de plusieurs compagnies de soldats qui le conduisirent à la monnaie. On en fit des testons, où d'un côté la figure de saint Martin est empreinte. Il s'en trouve encore quelques-uns dans les cabinets des curieux. Cette action, si peu attendue d'un prince catholique, jeta tous les gens de bien dans la consternation. Ceux-mêmes qui s'étaient chargés de cette entreprise la trouvèrent si honteuse, qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'on en dressât un procès-verbal. Le fabricier de l'église et quelques chanoines des plus zélés, s'étant opiniâtrés à le vouloir faire, en furent chassés avec les notaires. La chose fut si loin, qu'ayant paru à l'une des fenêtres de l'église, pour voir ce qui s'y passait, l'on tira dessus plusieurs coups d'arquebuse, dont heureusement personne ne fut blessé. Quelques historiens ont cru que les malheurs qui arrivèrent depuis à François Ier furent de justes châtiments de la profanation du tombeau de saint Martin. En effet, on remarque que ce prince, ayant peu de temps après

porté ses armes dans le Milanais, et mis le siége devant Pavie, y fut abandonné des siens, son cheval fut tué sous lui dans la retraite, lui-même dangereusement blessé, et arrêté sur les terres que Charlemagne avait données à l'église de Saint-Martin. Il reconnut alors, mais trop tard, que ce n'était pas sans raison que Clovis avait dit autrefois qu'il n'y avait pas lieu de se promettre la victoire de ses ennemis, après qu'on avait offensé ce grand saint. Louise de Savoie sa mère, à qui il avait laissé la régence pendant son absence, sitôt qu'elle eut reçu la nouvelle de la prise du roi, vint avec les princes, enfants de France, au tombeau du saint, implorer son secours, et tâcha de réparer, par les présents qu'elle y laissa, l'injure qui lui avait été faite. Le roi lui-même n'eut pas plus tôt recouvré sa liberté, qu'il y vint, avant d'aller à Paris, pour lui en faire une espèce de satisfaction. La colère de Dieu éclata d'une manière bien plus sensible contre la personne de Jacques Furonier (d'autres le nomment "Beaune", voyez ce nom), seigneur de Semblançai, qui avait été l'auteur d'une si méchante action; car, cinq ans après, le même jour que le treillis avait été enlevé, sur une fausse accusation, il fut condamné à être pendu, et il le fut en effet quelques jours après à Montfaucon, dans le fief du prieuré de Saint-Martin-des-Champs. » Quoi qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gènes et Asti, et à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais, lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi qu'il n'avait pas le pouvoir de démembrer aucune province de sa monarchie; et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes : « Vous avez menti par la gorge, et autant de fois que vous le direz, vous mentirez. » Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France épousa Éléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en ôtage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, " il les exposa, dit Voltaire, au courroux de l'empereur; il y a des temps où cette infraction eût coûté la vie à ces deux princes; » mais le caractère de Charles-Quint ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfants moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution, indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espè-

ces de moindre aloi que celles qui avaient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la faiblesse qu'avait eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; et en effet ce marin découvrit le Canada. (*Voyez* CARTIER.) Il fonda le collége royal, et forma la bibliothèque royale; il aurait fait plus encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté, se jetant sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé. François Ier s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur mahométan excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur, ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français; mais les Espagnols l'ont constamment nié. « Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé aura consenti à céder une grande et magnifique province, pour avoir pu abréger son chemin, et arriver quelques jours plus tôt aux portes d'une ville révoltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'"une parole vague", et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fût très-déplacée. Si, dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais, Charles eût pris ce dernier parti, la promesse eût été nulle selon toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se ralluma bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg, et le comte d'Enghien, après avoir battu les Impériaux à Cérisoles en 1544, se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et dans la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit en ce moment le salut de la France, par le soulèvement des princes luthériens d'Allemagne contre l'empereur. La paix se fit à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de l'affreuse maladie, alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savants croient être d'une date très-antérieure. (*Voy.* ASTRUC.) François Ier en mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant neuf années. Ce prince

fut plus brave chevalier que grand roi, et ses brillantes qualités furent obscurcies par de nombreux défauts. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. « Charles-Quint, dit l'abbé Raynal, n'agissait que par des intérêts d'état, et François Ier, qui n'avait en vue que des passions particulières, y portait ce motif petit et bas qui entraîne toujours l'humiliation.» (Anecdote historique, tom. pag. 181). Comme il refléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et par là s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais par lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, [sa mère,] aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent : tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne, et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé sous la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux arts semble avoir couvert aux yeux des savants une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. [De là date la corruption.] Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris : motif bien léger et plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme que de changer de langue. Cette innovation a eu plus d'un mauvais effet. D'abord la langue romaine, ce grand organe de l'érudition et des sciences, cet idiome des grands modèles, a été négligée. La jurisprudence est devenue un champ ouvert à tout le monde; les ignorans, toujours plus présomptueux et plus prompts que les gens instruits, s'en sont emparés. La science de la justice et des lois a dégénéré en verbiage et en chicane. Le nom d'avocat est devenu l'étiquette des petits-maîtres, et un titre pour ceux qui n'en ont pas. La magistrature a été considérée comme un groupe de gens ignares ou intéressés, et quelquefois comme un corps de factieux. De là les termes de " robinerie ", de " robinaille ", de " robinauderie ", etc., affectés aujourd'hui à une profession qui mérita longtemps le respect et la confiance des peuples. Tant il est dangereux de toucher aux usages établis, ne fût-ce qu'en matière de langue! [Le mal à cet égard est bien autrement grand aujourd'hui.] Ce fut encore François Ier qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous

les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent : c'était alors un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point ; il ne laissèrent croître la leur que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François I[er] accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ 6 millions d'à présent. Son "Histoire" écrite par Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention et de l'esprit national ; tous les faits et tous les caractères y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la "Galerie philosophique du XVI[e] siècle", par de Mayer, 2 vol. in-8°. On y trouve, après divers détails intéressants, ce portrait en petit : « François I[er], bon, sincère, généreux, populaire, mais inconséquent et indiscret, jamais méchant ni cruel, n'eut point de mœurs, énerva et ruina la nation sans le vouloir. »

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, [sous le règne de François I[er] son aïeul], de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père, en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Écosse, et d'une princesse de la maison de Guise. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, [premier prince du sang,] et Louis son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Il se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition causa cette guerre, la religion en fut le prétexte, et la conspiration d'Amboise le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en était l'âme invisible, et un gentilhomme nommé La Renaudie le conducteur. Ce dernier s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, celui-ci alla découvrir le complot au cardinal de Lorraine ; la plus grande partie des conjurés fut arrêtée, et un grand nombre punis du dernier supplice. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et réprimée, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlements. Ce fut le chancelier de L'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestants, qui dressa cet édit, édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait la chambre ardente. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir ses

jours par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-temps, et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II. (*Voyez* les "Mémoires de Castelnau", avec les "Notes de Jean Le Laboureur".)

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né en 1534, se mit à la tête des mécontents, lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des reitres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après, ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme, qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Cateau-Cambrésis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Élizabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait et obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS SONNIUS, évêque d'Anvers, et théologien de Louvain, assista au concile de Trente, et eut une conférence avec Mélanchton et quelques autres protestants, par ordre de l'empereur Ferdinand.

FRANÇOIS, ou FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologiæ prælectiones*.

* FRANÇOIS (Dom Claude et dom Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Dom Claude, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au mont Cassin pour y étudier les réglements sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Dom Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être con

tinué, offrait des inconvénients. Les autres supérieurs, et particulièrement dom Philippe, ne partagèrent pas son opinion; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au-delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et dom Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint-Michel, le 10 août 1632. — François (Dom Philippe), dont le véritable nom était Philippe Colard, naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoît, et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langue grecque, et avec tant de succès, que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très-versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir professé la philosophie et la théologie à Saint-Michel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme; il fut rappelé à Saint-Vannes, où il fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1637, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très-attaché à la discipline. Marie-Jacqueline Bouette de Blemure, religieuse bénédictine, a écrit sa "Vie", insérée dans le 2e volume des "Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît". Dom Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec dom Claude. On a en outre de lui : | *Trésor de perfection tiré des épîtres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; | *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; | *Le Noviciat des bénédictins*, avec un *Traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; | *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins;* | *La Règle de saint Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; | *Occupation journalière des religieux;* | *Enseignement tiré de la règle;* | *Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections;* | *Les Exercices des novices*. Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS (Jean), jésuite, né en 1582 à St Claude en Franche-Comté, mort à Rennes le 20 janvier 1668, professa les mathématiques et la philosophie dans différens colléges, et fut ensuite

nommé recteur des études. Ce pieux et savant religieux fut le maître de Descartes. On a de lui : | *la science de la géographie*, Rennes, 1652, in-8° ; | *la Science des eaux*, ib. 1653, in-4° ; | *l'Art des fontaines*, 1665, in-4° ; | *l'Arithmétique*, ib. in-4°, 1653, etc. ; | *l'Art et la manière de mesurer toutes sortes de surfaces* ; | *les Elémens des sciences et des arts mathématiques*, Rennes, 1655, in-4° ; | *la Chronologie*, ib. 1655, in-4° ; | *Traité des influences célestes*, ib. 1660, in-4° ; | *la Jauge au pied du roi*, Paris, 1690, in-12.

FRANÇOIS de Jésus-Marie, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque, et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS Romain, dit « le frère Romain », de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla, en 1684, à la construction d'une arche du pont de Maëstricht, par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France, pour achever le Pont-Royal, commencé par Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées, et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon religieux que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les moments qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent Le), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon [si fécond en apologistes de christianisme], le 2 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, et s'y distingua par ses talents, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris, le 24 février 1782, et institua pour ses légataires universels les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : | *Lettres sur le pouvoir des démons*, in-4° ; | les *Preuves de la religion de J.-C.*, 1751, 8 vol. in-12 ; | l'*Examen du catéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12 ; | *Réponses aux difficultés proposées contre la religion chrétienne par J.-J. Rousseau*, 1765, in-12° ; | *Observations* sur la "Philosophie de l'histoire" et le "Dictionnaire philosophique", 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une "Epître à d'Alembert", traite l'auteur de « pauvre imbécile qui a fait un livre en deux volumes, contre les philosophes, que personne ne connaît et ne connaîtra ». Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs. [Ne suffisait-il pas, au surplus, que le livre fût connu de Voltaire seul?] *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur sont : | la *Réfutation du Système de la*

nature, 4 vol.; | *Réfutation des trois Imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellents raisonnements opposés aux erreurs du temps semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais, pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était d'abord laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais, ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, afin de faire croire que nous n'avons pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes; car, à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre qui semblerait naître d'une extravagance consommée. C'est raisonner pauvrement que de dire: telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les législateurs : l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Egypte ou au Japon; celle-ci a été connue du temps de Pythagore, celle-là cinq ou six cents ans après. Donc les hommes n'ont pas été mieux instruits par J.-C. que par les païens. (Voyez Collius, Confucius, Epictète, Zénon, etc.) — Il y a un autre abbé Le François auteur d'une édition de la "Méthode de géographie" de Crozat, 1705 etc.; et un abbé Des François, traducteur des "Recherches sur le beau" de Burcke, 1765.

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nanci, le 4 mai 1717, d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle, mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné à Lyon son talent pour la taille-douce, il vint à Paris, et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la "Gravure en dessin" que d'autres attribuent à Demarteau (*voy*. ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir, pour mettre sous les yeux des élèves, d'excellents modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont : | un *Livre à dessiner*; | le *Recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravé par ordre de ce monarque; | le *Corps-de-garde*, d'après Vanloo; | la *Vierge*, d'après Vien; | les *Portraits* qui accompagnent l'"Histoire des philosophes modernes", de Savérien; | une *Marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée; | le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire

du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

* FRANÇOIS, prêtre de la mission, a composé : *Oraison funèbre de madame Louise, religieuse carmelite*, 1788, in-8°.

* FRANÇOIS Xavier, capucin à Rouen, est auteur | d'un *Essai pratique de grammaire raisonnée*, 1780, in-12; | d'une *Méthode pour composer en latin*, 1786, in-12; | et d'une *Grammaire française raisonnée*, 1789, in-12. — Un autre capucin, FRANÇOIS DE DOMFRONT, qui vivait au XVII[e] siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Scientia principis christianissimi*, 1 vol. in-4°.

* FRANÇOIS (Dom Jean), né le 26 janvier 1722, au village d'Acremont, dans le duché de Bouillon où il mourut le 22 avril 1791, prit l'habit de Saint-Benoît à l'abbaye de Beaulieu en Argonne, et y prononça ses vœux à l'âge de 17 ans. Il appartenait à la congrégation de Saint-Vannes. Il fut chargé d'enseigner la théologie, occupa, dans sa congrégation, plusieurs emplois supérieurs qu'il remplit avec distinction, devint successivement prieur des abbayes de Saint-Arnould et de Saint-Clément dans la ville de Metz. Ayant découvert une usurpation de deux riches prieurés, faite par les chapitres séculiers sur les bénédictins, il les fit restituer à la congrégation. Entraîné par un goût particulier vers l'étude de l'histoire, il cultiva ce genre de littérature, et les ouvrages qu'il publia sont surtout remarquables par la sagacité et par l'impartialité de la critique. Lorsque la révolution vint détruire les ordres religieux, et l'arracher à un état qu'il chérissait, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître. On a de ce savant religieux : | *Histoire de Metz*, avec dom Tabouillot, Metz, 1769, et années suivantes, 4 vol. in-4°, avec les preuves ; | *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4° ; | *Bibliothèque générale de l'ordre de Saint-Benoît, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre composés par les religieux des diverses branches, filiations et réformes*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4°. Il avait formé le projet d'un recueil d'anciennes chartes, qu'il devait donner sous le titre de *Chartes austrasiennes ;* il travaillait aussi à l'*Histoire de Châlons-sur-Marne*, d'après le même plan qu'il avait adopté pour l'*Histoire de Metz ;* enfin il avait dressé un *Code régulier ou monastique*, à l'usage des religieux de quelque ordre qu'ils fussent. La révolution et sa mort, qui la suivit de près, ont empêché ces ouvrages de paraître.

* FRANÇOIS (Louis-Jean), supérieur prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, massacré le 3 septembre 1792, dans son séminaire, qui avait été converti en prison, publia plusieurs écrits où il manifestait son opposition aux principes des novateurs, savoir : | *Opinions sur les biens ecclésiastiques* ; | *Point de démission ;* | *Réponse à M. Camus*, où il vengeait l'orthodoxie et la régularité des brefs de Pie VI, relatifs à la "Constitution civile du clergé" ; | trois *Lettres sur la juridiction épiscopale*, pour réfuter les écrits schismatiques de Gratien, usurpateur du siége métropolitain de

Rouen ; | *Mon apologie*, où il démontra qu'on ne pouvait prêter le serment, sans embrasser l'hérésie et créer un schisme ; | *Apologie du* veto, *apposé par le roi au décret concernant la déportation des prêtres ;* | *Défense de mon apologie*, ouvrage qui eut 7 éditions. Averti du massacre avant son exécution, l'abbé François refusa de se séparer de ses frères, ou plutôt de ses enfants, en disant : « Un moment de plus serait un mauvais moment. »

* FRANÇOIS de Neufchateau (Nicolas-Louis, comte), littérateur, né à Neufchâteau en Lorraine le 17 avril 1750, d'un maître d'école, mort le 8 janvier 1828, étudia chez les jésuites de son lieu natal. A l'âge de 13 ans, il publia un *Recueil de poésies* qui le fit admettre, en 1765, à l'académie de Dijon, et en 1767 à celles de Lyon et de Marseille. Il avait ajouté, l'année précédente, à son nom de François celui de Neufchâteau, qu'il fut autorisé à conserver par un arrêt du parlement de Nanci. En 1776 il acheta la charge de lieutenant-général au bailliage de Mirecourt. Il épousa Mlle Dubus, nièce de Préville; mais cette union fut de courte durée, et il s'unit plus tard avec une dame de Mirecourt. Nommé subdélégué de l'intendant de Lorraine, en 1781, il devint l'année suivante procureur-général du roi au conseil souverain du cap Français dans l'île de Saint-Domingue. De retour en France après la suppression de son emploi, il perdit, dans la traversée, ses manuscrits, parmi lesquels se trouvait une *Traduction* de "Roland le furieux". Le roi lui conféra, en 1788, le titre de conseiller honoraire au conseil supérieur de Saint-Domingue. Cette marque de bienveillance ne l'empêcha pas d'embrasser avec ardeur les principes de la révolution. Ce fut lui qui provoqua à Toul en 1790 un rassemblement séditieux : arrêté par ordre du lieutenant du roi, il ne tarda pas à être remis en liberté. Peu de temps après, il fut nommé juge de paix du canton de Vicherey, administrateur du département des Vosges, député à l'assemblée législative, secrétaire de cette assemblée, le 3 octobre 1791, puis président le 26 décembre. Il parla contre les prêtres non assermentés, et vota la vente des biens nationaux par petits lots, afin que l'intérêt attachât le peuple à la cause de la révolution. Élu membre de la convention, il n'accepta point cette mission ; l'assemblée l'ayant nommé ministre de la justice, il refusa ces fonctions pour cause de santé, et se chargea toutefois de la présidence de l'administration départementale des Vosges. Il avait fait représenter, en 1793, sur le théâtre français, *Paméla*, ou *la Vertu récompensée*, imitation de Goldoni, qui eut quelque succès : l'auteur, mis en prison comme suspect de royalisme, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé alors juge au tribunal de cassation, il devint commissaire du directoire de l'administration centrale du département des Vosges. Le 16 juillet 1797, il remplaça Benezech au ministère de l'intérieur, et, après le 18 fructidor, succéda à Carnot, au directoire. Le 9 mai 1798, il reprit le portefeuille de l'intérieur, qu'il conserva jusqu'en 1799. Pendant son second ministère, et à la suite d'une *Instruction*

dans laquelle il recommandait de poursuivre les royalistes et les terroristes, on lui reprocha, au conseil des anciens et à celui des cinq-cents, d'avoir porté atteinte à la souveraineté du peuple. Quelque temps après on lui reprocha encore de corrompre l'esprit public en faisant représenter des *Pièces* anti-civiques, et d'employer même à cet effet les fonds de son département. Il ne remplissait aucune fonction, lorsque la journée du 18 brumaire mit des consuls à la place des directeurs. Sénateur, grand-officier, grand-cordon de la légion-d'honneur, comte de l'empire, secrétaire du sénat, président annuel du même corps, il fut chargé dans plusieurs circonstances de complimenter Buonaparte. Désigné en 1806 pour le féliciter sur ses nouvelles victoires en Prusse, il fut de la députation qui rapporta à Paris 340 drapeaux enlevés aux Prussiens, avec l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand Fredéric, trophées qui furent long-temps suspendus à la voûte de l'église des Invalides. Depuis cette époque jusqu'en 1814, François de Neufchâteau s'occupa d'agriculture et de poésie. Mis de côté par les Bourbons, et même par Buonaparte pendant les cent-jours, il ne fit partie, depuis 1814, d'aucune assemblée publique. Homme politique, il partagea les idées révolutionnaires, sans être terroriste. Administrateur, il donna l'idée de faire exposer en public les produits de l'industrie française, et envoya dans les départements une foule de livres qui pouvaient contribuer à la propagation de l'instruction. Membre de la société d'agriculture de Paris, il offrit à Louis XVIII, en 1814, les *Mémoires* que cette compagnie avait composés depuis 19 ans. Il était aussi membre de l'académie française depuis la création de l'institut. Indépendamment du *Recueil de poésies* et de la pièce de *Paméla*, dont nous avons parlé, il publia un *Hymne à la liberté* qu'il composa en prison, ainsi qu'une *Prière à l'Être suprême*. Après la victoire d'Austerlitz, il fit paraître une *Ode à Clio*, qu'il intitula les *Quatre dynasties* ou *l'Histoire de France*. Le catalogue de ses autres productions se compose des ouvrages suivants : | *Ode sur les parlements*, 1771, in-8° ; | le *Mois d'Auguste, épître à Voltaire*, 1774; | *Discours sur la manière de lire les vers*, 1775, in-12 : | *Anthologie morale*, 1784, in-16; | *Recueil authentique des anciennes ordonnances de Lorraine*, 1784, 2 vol. in-8° ; | *les Études du magistrat* au Cap-Français, 1786 ; | *l'Origine ancienne des principes modernes*, ou *les Décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de l'antiquité*, 1791, in-8° ; | *les Lectures du citoyen*, 1792 ; | *Des Améliorations dont la paix doit être l'époque*, 1797, in-8° ; | *Les Vosges*, poème, 1796, in-8°, édition 1797 ; | *l'Institution des enfants* ou *Conseils d'un père à son fils*, imités des vers latins de Muret, 1798, in-8° ; | *Méthode pratique de lecture*, 1799, in-8° ; | le *Conservateur*, ou *Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, 1800, 2 vol. in-8° ; | *Lettres sur le Robinier*, 1803, in-12 ; | *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, 1804, in-8° ; | *Histoire de*

l'occupation de la Bavière par les Autrichiens, en 1778 et 1779, etc., 1806, in-8°; | *Voyage agronomique dans la sénatorerie de Dijon*, 1806, in-4°; | *l'Art de multiplier les grains*, 1810, in-8°; | *Fables et Contes* en vers, suivis des poèmes de la *Lupiade* et de la *Vulpéide*, 1814, 2 vol. in-12; | *Lettre à M. Suard sur sa nouvelle édition de la traduction de l'histoire de Charles-Quint et sur quelques oublis de Robertson*, 1817, in-8°; | *Supplément au mémoire de M. Parmentier sur le maïs*, 1817, in-8°; | *les Tropes*, ou *les Figures de mots*, poème en 4 chants; | les *Trois nuits d'un Goutteux*, poème en 3 chants, 1819, in-8°; | *Esprit du grand Corneille*, ou *Extrait raisonné de ceux des ouvrages de P. Corneille qui ne font pas partie du recueil de ses chefs-d'œuvre*, 1819, in-8°, formant le tome 45 de la "Collection des meilleurs ouvrages de la langue française"; | une nouvelle Édition des "Lettres provinciales" augmentée, 1822, 2 vol. in-8°; | *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas, ou s'il l'a pris de l'espagnol*, imprimé dans une nouvelle édition de Gilblas, 1820, 3 vol. in-8°; | *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édition de cet ouvrage, 1821, in-8°; | *Mémoires sur la manière d'enseigner et d'étudier l'agriculture*, etc. (en 1801, à la société d'agriculture de la Seine), 1828, brochure.

FRANÇOISE (Sainte), dame romaine, né en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de douze ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le couvent des "Oblates", appelées aussi "Collatines", à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1433. A toutes les vertus de la femme forte, à la prévoyance, à l'activité et au courage, elle joignait dans un degré rare toutes celles que le christianisme a portées si haut, la douceur, la charité, la patience, l'humilité. On voyait cette dame illustre porter sur ses épaules ce qui était nécessaire à l'entretien des pauvres et de sa communauté, ou conduire à travers la ville l'animal qui portait ces provisions. On en raconte des choses fort extraordinaires, que tant de sainteté rend très-croyables, indépendamment des témoignages sur lesquels elles sont appuyées. Paul V la canonisa en 1608; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari qui en vint jusqu'à la frapper; outrage dont elle fut si affligée qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Il dit avant d'expirer qu'"il laissait son épouse aussi pure qu'il l'avait reçue". Les parents de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmelite en 1467, et mourut, le 26 février 1485, victime de sa charité, ayant gagné sa dernière maladie auprès d'une religieuse qu'elle avait soi-

gnée jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa "Vie", Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar), naquit à Fermo dans la Marche d'Ancône, en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain, le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Église le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Matthias Plack), né à Albona en Illyrie, le 3 mars 1521, est connu parmi les théologiens protestants sous le nom de "Flaccus Illyricus". Luther eut en lui un disciple ardent : ce fanatique s'éleva avec force contre l'"Intérim" de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg*. (*Voy*. Judex.) Nous avons de lui : | le *Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4°. (*Voyez* Eisengrein.) | *Missa latina antiqua*, in-8°, Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'Église romaine. Les protestants croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais, s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires, et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les "Annales" du P. Le Cointe, et dans les "Liturgies" du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina* dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de *Traités* contre l'Église romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du diable, et que le pape est un diable lui-même. » Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24e des "Mémoires" de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein, le 11 mars 1575, à 55 ans. [Ritter a publié à Francfort, en 1725 in-4°, une Notice sur la vie et les ouvrages de "Flaccus Illyricus"; et il en a paru deux ans après une édition fort augmentée.]

FRANCUS, prince troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, et que c'est de lui que les Français tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine est incertaine, surtout lorsqu'on songe que l'existence même de la ville de Troie et de tous ses héros a été mise en problème. (*Voyez* Homère.)

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du xvie siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargèrent Mélanchton de le réfuter. Francus publia encore un livre très-satirique contre les fem-

mes : il fut réfuté par Jean Freherus, et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI [ou, FRANGEPANI] (François-Christophe, comte DE), beau-frère du comte de Serini, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de sa noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance. [Les autres chefs des conjurés, Sereni et Nadasti, furent décapités avec Frangipani.]

* FRANK (Auguste-Herman), théologal allemand, né à Lubeck en 1663, mort en 1727, professeur de langues orientales et de théologie à Halle, s'est rendu célèbre par des établissements utiles, tels que celui d'une *Maison d'orphelins* à Halle, qui, en 1727, logeait 2,196 enfants et 130 maîtres. Il avait aussi formé le plan d'une mission pour le Malabar. Frank est auteur des ouvrages suivants : | *Sermons et livres de dévotion ;* | *Methodus studii theologici ;* | *Introductio ad lectionem prophetarum*, etc.

* FRANK (Jean-Pierre), médecin, né d'une famille originaire de France, à Rodalben, dans le grand-duché de Bade, le 17 mars 1745, mort à Vienne en décembre 1824, étudia à Pont-à-Mousson, où il reçut le grade de docteur. Il acquit de la réputation dans l'exercice de sa profession, en Lorraine, à Bitche, où il demeura quelque temps, et dans plusieurs autres endroits de l'Europe. Le prince-évêque de Spire le nomma son médecin, et, en 1784, il obtint le titre de conseiller de la cour du roi d'Angleterre et la chaire de médecine à l'université de Gottingue. Étant allé, en 1785, à Vienne, il y fit de si belles cures que l'empereur le créa conseiller impérial et royal du gouvernement, et le nomma professeur de médecine clinique à l'université de Pavie. L'empereur le rappela à Vienne, pour lui confier la direction du grand hôpital de cette ville, dans l'université de laquelle il occupa le même emploi qu'il avait à Pavie. Sur l'invitation de l'empereur de Russie (Paul Ier), Frank se rendit à S.-Pétersbourg, en 1794. D'abord professeur de clinique à l'université de Wilna, il le fut ensuite à celle de S.-Pétersbourg; peu de temps après, on lui donna le titre de médecin de l'empereur, avec le grade de géneral-major. Il resta quatorze ans en Russie, après quoi, voulant retourner à Vienne, l'empereur Alexandre lui donna le brevet d'une pension de 3,000 roubles par an. Frank est auteur de plusieurs ouvrages : | *Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum et legislatorum decretis*, Manheim, 1776, in-8°; | *Système sur la police médicale* (en allemand), ibid., 4 vol. in-8°, 1777, 1785; | *Plan d'école clinique*, ou *Méthode d'enseigner la pratique de la mé-*

decine dans un hôpital académique (en français), Vienne, 1790, in-8°. Le style de cet ouvrage est peu correct : Frank maniait avec plus de succès les langues allemande et latine, dans lesquelles son style peut passer pour classique; | *De curandis hominum morbis*, Manheim, 1792, 1807, 6 vol. in-8°. Il a laissé aussi un opuscule sur sa vie, et qui a pour titre : *Biographie du D. Jean-Pierre Frank, écrite par lui-même*, etc. — Son fils (Joseph) est auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine, très-estimés.

*FRANS (Le frère), récollet et peintre, né à Malines en 1540, a peint | une *Fuite en Égypte*, dans l'église de Notre-Dame de Malines, et à Notre-Dame d'Anwick, près de cette ville; | l'*Annonciation* | et la *Visitation de la Vierge*.

FRANTZ (Wolfgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Woigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1628. On a de lui : | *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; ouvrage recherché et curieux; | *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°, | et d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa "Physica sacra".

* FRANZ (Joseph), jésuite, né à Lintz en 1703, mort le 13 avril 1776, fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, et puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le P. Franz était généralement estimé, et pour ses talents, et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui : | *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4°; | *Jeu de cartes géographique*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8°. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française; cette dernière est écrite avec une grande pureté.

*FRAPORTA (Dominique), de Roveredo, prêtre et chanoine de Frisinga, mort en 1753, âgé de plus de 80 ans, a publié : | *La verità svelata contro l'idea della logica di Selvaggio Dodoneo* (Girolamo Tartarotti); | *Risposta ad una lettera di Lilio Ghinsulni, che propone* 19 *dubbj sopra la verità svelata*, etc.

* FRAPPIER (Augustin-Étienne), chanoine d'Auxerre, a publié : *Sanctæ autissiodorensis ecclesiæ fastorum Carmen, libri* XII, Auxerre, 1791, in-8°.

FRASSEN (Claude), né [dans le voisinage de] Péronne en Picardie en 1620, définiteur général de l'observance de Saint-François, docteur de Sorbonne et gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont : | une *Philosophie* im-

primée plusieurs fois en 2 vol. in-4°; | une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa *Philosophie*, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, la métaphysique et la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à exercer l'esprit. (*V.* Duns, Occam.) | *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°; le 1er sur la Bible en général; le 2e sur le Pentateuque, réimprimés, avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir mis à contribution la "Démonstration évangélique" de Huet. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand : mais dans la suite il en demanda noblement pardon à l'offensé.

FRATTA (Jean), poète italien, d'une famille noble de Vérone, [qui vivait dans le xvie siècle,] laissa | des *Eglogues,* | et un poème héroïque intitulé *La Maltéide*, dont le Tasse faisait cas. Ce poème fut imprimé à Venise en 1596, in 4°, du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentait avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

* FRAUNHOFER (Joseph), opticien célèbre, né à Straubing en 1787, mort à Munich en 1826, sut vaincre les plus grands obstacles qu'un homme puisse rencontrer dans la carrière des sciences. Orphelin à 11 ans, mis en apprentissage chez un maître difficile, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire, et pourtant il apprit. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité, puis de l'intérêt de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Fraunhofer n'usa qu'avec discrétion des secours qu'on lui accordait; on le vit encore le jour dans un atelier, ses outils à la main, la nuit dans un cabinet sans fenêtre, où il lui était interdit d'avoir de la lumière : il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans il fut reçu dans le bel établissement créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instruments de mathématiques et d'optique. En 1823 on le nomma conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich, dont il était déjà membre. Associé à l'"Institution astronomique d'Edimbourg" et à l' "Université d'Erlangen", il reçut du roi de Bavière la décoration de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemarck celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *Télescope* de Dorpat est l'ouvrage de cet homme modeste et dévoué aux arts.

* FRAXINIS ou Desfrennes (Nicolas), théologien de Louvain, au xvie siècle, quelquefois aussi appelé Deleuze, est auteur des ouvrages suivants : | *la Pérégrination spirituelle vers la Terre sainte, composée en langne thyoise, par Pascha*, Louvain, 1566, in-4°; | *les Heures* de *Notre-Dame, réformées, corrigées, et par le commandement de Pie, pape, cinquième du nom, translatées du*

latin en français, 1577, in-8°.

FREARD du Castel (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses moments de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture des fleurs. Il mourut [le 16 mars] 1766, après avoir donné : | *Éléments de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12; | *l'École du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont faiblement écrits.

* FRÉCINE ou Fressine, président du tribunal à Saint-Aignan, député de Loir-et-Cher à la convention en remplacement de Bernardin de Saint-Pierre, vota pour la mort dans le procès de Louis XVI. Revenu d'une mission dans la Belgique, dont on l'avait chargé après le 9 thermidor, il en rapporta une cage de fer dans laquelle, disait-on, le représentant du peuple Drouet, prisonnier des Autrichiens, avait été enfermé. Plus tard, lorsque ce représentant, rendu à la liberté, se trouva compromis dans la conspiration du tribun du peuple Babeuf, Frécine le défendit. Après la session il fut nommé commissaire du directoire; mais, la révolution du 18 brumaire l'ayant obligé de cesser ses fonctions, il n'en remplit aucune depuis. Frécine est mort depuis plusieurs années.

* FREDDI (Amadeo), prêtre et compositeur, mort dans l'état vénitien vers la fin du xvie siècle, fut maître de chapelle à Trévise et à Padoue. Il a laissé : | *Madrigali, libro primo*, Venise, 1601, in-4°; | *Madrigali, libro secundo*, Venise, in-4°, 1602; | *Sacræ modulationes, cum duabus, tribus, aut quatuor vocibus*, Venise, 1617; | *Divinæ laudes*, 2, 3, 4 *voc. cum basso*, *lib.* IV; | *Inni concertati*, 2, 3, 4 *et* 6 *voci con due instrumenti acuti ed uno grave per le sinfonie*; | *Antifonie a* 4 *voci*, 1642, in-4°.

FRÉDÉGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé "le Scolastique", parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles Martel, une *Chronique* qu'on trouve dans le "Recueil des historiens de France" de Duchesne et de dom Bouquet. Son style est barbare; il manque de construction et d'arrangement. L'historien, d'ailleurs, passe trop rapidement sur des événements intéressants. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé* de Grégoire de Tours, où il se borne à copier cet historien. [Cet *Abrégé* forme le livre quatrième de la *Chronique*, dont les trois premiers sont une compilation faite d'après Jules Africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; ils se terminent à la mort de Bélisaire. Le livre cinquième commence à Chilpéric, et continue jusqu'à l'an 641.]

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, [roi de Soissons, naquit en 543, à Mont-Didier, d'une famille obscure, et se rendit célèbre par son génie et sa beauté, mais encore plus par ses crimes.] Elle entra d'abord au service d'Audouaire, 1re femme de Chilpéric, [ne tarda pas à la supplanter dans

le cœur de ce prince, et, par son adresse, fit naître un prétexte pour sa répudiation. Elle espérait la remplacer sur le trône; mais Chilpéric, pressé par ses sujets, consentit à prendre pour femme Galsuinde, fille du roi des Visigoths, et sœur de Brunéhaut, que Sigebert, roi d'Austrasie et frère de Chilpéric, venait d'épouser. La nouvelle reine eut bientôt à se plaindre de l'insolence de Frédégonde, et fut obligée de recourir aux prélats et seigneurs du royaume, qui voulurent obliger Chilpéric à quitter sa maîtresse; celle-ci décida de se venger, et Galsuinde fut trouvée morte dans son lit. Ce crime fut justement imputé à Chilpéric et à Frédégonde, et Brunéhaut détermina Sigebert à lever une armée et à leur déclarer la guerre : assiégés dans Tournay, capitale de Chilpéric, ils allaient succomber, lorsque Sigebert fut assassiné par des émissaires de Frédégonde : les troupes de Sigebert, commandées par sa veuve, furent défaites, et Chilpéric épousa Frédégonde.] Par ses conseils, il accabla d'impôts ses sujets, fit la guerre à ses frères, [et se rendit odieux par toutes sortes de crimes. Jalouse des enfants que le roi avait eus de sa première épouse, Frédégonde les calomnia d'abord, et les fit ensuite périr. Aussi dissolue que cruelle, et voyant que ses amours adultères étaient découvertes par Chilpéric, elle prévint la vengeance qu'il en aurait sans doute tirée, en le faisant assassiner lui-même. Devenue régente du royaume pendant la minorité de son fils Clotaire II, et poursuivie par Childebert II, fils de Sigebert, elle implora le secours de Gontran, roi de Bourgogne, oncle des deux princes; Childebert fut obligé de se retirer, et mourut bientôt empoisonné. De ce moment, Frédégonde triompha de tous ses ennemis, et régna avec gloire, mais elle en souilla l'éclat par des cruautés et des meurtres. Gontran, qui l'avait si bien servie, fut une des victimes de ce monstre; elle fit aussi périr Prétextat, archevêque de Rouen, et l'un des prélats les plus distingués des Gaules. Enfin] elle mourut en 593, et fut inhumée à Saint-Germain-des-Prés. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde.

FRÉDÉRIC (Saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838, pour la défense de la foi.

FRÉDÉRIC Ier, dit « Barberousse », fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale, en 1152, à 31 ans, après Conrad III, son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et d'un autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à Frédéric le « bénéfice » de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux

députés du peuple. « Rome, leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne et Othon l'ont conquise, et je suis votre maître. » Non moins choqué des lettres du pape, il dit « qu'il tenait son empire de Dieu et de l'élection des princes, et non de la libéralité des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut en contester l'exactitude : Frédéric le renvoya. Adrien lui adressa, en 1157, à Besançon, où il était alors, un autre légat auquel l'empereur fit protester que par le mot de "bénéfice" le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. L'année précédente, 1156, Frédéric avait répudié Adélaïde pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, et réuni par là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'Évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice. (*Voyez* BÉATRIX.) Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et deux autres successivement. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162, et rasée jusque dans ses fondements. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Brescia, Plaisance, furent démantelées, et les autres villes qui avaient voulu être libres perdirent non-seulement cet avantage, mais encore leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne, qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit, par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes, et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée près de Côme, en 1176, et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place Saint-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, sur l'Évangile, par douze princes de l'Empire. Tout fut à l'avantage de l'Eglise. Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint-siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le

héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les Chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante, 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse, en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire, ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric : il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talents d'or; ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric Ier que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'archichanceliers de l'empire. [On peut consulter sur ce prince : 1° la "Chronique d'Othon de Fresingen, avec les additions d'Othon de Saint-Blaise"; 2° "Historia Frederici imperatoris magni, hujus nominis primi, ducis Suevorum, et parentelæ suæ", in-fol., imprimée, selon Braun, au monastère de Saint-Uldaric d'Augsbourg, de 1473 à 1475; 3° "Gunther ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, lib. X", Heidelberg, 1812, in-8°; 4° "H. de Bunau" "Vie de Frédéric Barberousse", en latin, Leipsick, in-4°.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric Ier, et fils de l'empereur Henri VI, né le 26 décembre 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon, en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra, en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie : usages barbares [qu'on peut reprocher à quelques petits princes, mais qui n'autorisent pas à ne voir dans cette époque qu'un] temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits sévères contre les hérétiques, et par le serment d'aller combattre dans la Terre-Sainte. Fréderic, né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric partit pour la Terre-Sainte, et y arriva en septembre

1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trève de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Ce prince assembla ensuite une armée, et s'empara d'une partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasiona la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événements, repassa en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rendit maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés "guelfes", portaient le signe de deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient "gibelins", et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se reconcilia avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent, et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il fit assembler une diète à Mayence, condamna en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, et fit élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repassa en Lombardie, en 1240, battit les Milanais, et en fit un grand carnage. Il prit plusieurs autres villes, soumit la Sardaigne, triompha des forces de Venise et de Gênes, se rendit maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiégea Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le mont Cassin et les terres des templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Église qu'il se montrait implacable. Les temples furent saccagés, les vases sacrés servirent dans sa cuisine; les cendres des saints, troublées dans leur tombe, furent jetées au vent, leurs ossements dispersés; des ecclésiastiques languirent dans les fers; à d'autres on creva les yeux; d'autres furent chassés de l'Empire, ou égorgés, ou livrés aux flammes. L'on fit expirer sur les bûchers des comtes et des barons du parti guelfe; d'autres périrent de faim et de vermine dans les prisons souterraines d'antiques donjons. Des villes de cette faction furent ruinées de fond en comble. Ezzelino, gibelin furieux et sanguinaire, fit périr par la faim, le fer et le feu, douze mille citoyens de Padoue, enfermés dans l'amphithéâtre de Vérone. (*Voy.* Ezzelino.) Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX, en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises; qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques, et qu'il avait blasphémé J.-C., dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa "Lettre" adressée aux princes et prélats

contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur : « A tribus barattoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse, et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum, etc. » (*Voy*. Vignes Pierre de.) Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa Lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin, Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint-siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, et en présence du concile, "præsente concilio", non avec l'approbation du concile, "approbante concilio", comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paraît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu. (*Voy*. Martin IV, Grégoire VII.) Tout se réduisant à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait, c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici formait une question purement civile, très-différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire, mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de fidélité. ("Suppl. Baron", l. 2, c. 40, tom. 10, année 964, pages 783 et 909"). Les papes prétendirent, en conséquence, que les empereurs tenaient leur couronne du saint-siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inféraient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit, par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions; elle est rapportée dans "l'Histoire de France", par Daniel, tome 4, pag. 373, édit. de 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivains qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes, dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité de faire observer qu'ils avaient

les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes; que c'est sur cet état des choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs, qui n'étaient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de le faire observer à l'article de FRÉDÉRIC I[er], était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. C'est une chose singulière, et elle serait inconcevable, si on ne connaissait l'hypocrisie du siècle, d'entendre nos philosophes déclamer avec fureur contre le droit que s'attribuaient les papes sur les rois chrétiens, précisément en faveur de l'Église qu'ils troublaient, et que leur devoir était de protéger; tandis que ces mêmes philosophes font une profession ouverte de renverser les trônes, de traiter en esclaves les rois les plus sages, et d'établir l'anarchie la plus affreuse sur les débris de toute autorité. Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric; les princes ne le regardèrent plus que comme un impie; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroi, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Firenzuola, en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il l'avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance.[Frédéric fut un des meilleurs "troubadours" siciliens de son époque. Il fonda l'université de Padoue, jeta les fondements de celle de Vienne, protégea l'université de Bologne, soutint le crédit de l'école de médecine de Palerme, et établit dans cette ville une espèce d'académie de belles-lettres.]Il apporta de l'Orient des manuscrits précieux. Il cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. Il composa un traité : *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec "Albertus magnus, de falconibus", Augsbourg, 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote, l'Almageste de Ptolomée, et plusieurs traités de Galien. Il paraît que, dans les dernières années de sa vie, il était revenu à des sentiments plus religieux, puisque dans son testament il chargea son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Église, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentiments de piété et de repentir.] Les recueils de Frecher, de Goldast et de Muratori renferment un grand nombre de morceaux précieux pour l'histoire de ce prince. On indiquera encore : "Nicolai Cisneri oratio de Fride-

rico II", Strasbourg, 1608, in-4°; et la dissertation de Godef. Schmutzer : "De Frederici II in rem litterariam meritis", Leipsick, 1740, in-4°. Mais il faut savoir discerner sagement ce que l'esprit de parti peut avoir dit, soit à la louange, soit à la défaveur de ce prince.

FRÉDERIC III, dit "le Beau", fils d'Albert Ier d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut le 13 janvier 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns, rongé de vers selon les autres. Le Duchat lui attribue cette devise: A. E. I. O. V., que Matthieu Tympius prétend signifier, "Aquila Electa Juste Omnia Vincit". L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par "Austria Erit In Orbe Ultimo"; d'autres par "Austria Erit Imperans Orbi Universo"; d'autres par "Audax Et Improbus Omnia Vertit".

FRÉDERIC IV, ou III, selon quelques-uns, empereur, dit "le Pacifique", né le 25 décembre 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souveraineté, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatants. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son humeur trop pacifique, et, pour mieux dire, insouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains qui aurait le gouvernement de l'Empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Matthias, fils d'Huniade, son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de saint Étienne, qu'il avait entre les mains : ce refus produisit une guerre sanglante. Matthias envahit l'Autriche, prit Vienne, et chassa l'empereur, qui, avec une suite de quatre-vingts personnes, se mit à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : « L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer est la félicité suprême. » Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux, en 1487, et mourut le 19 août 1493, à 78 ans. C'est au commencement du règne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. [Invention qui a changé la face du monde en facilitant la prompte propagation des mauvais principes et des idées fausses; autant la parole est puissante pour le bien, autant l'écriture est efficace pour le mal. (*Voy.* FUST.) On a inséré des *Bons mots* (Proverbia) de Frédéric III, dans un recueil as-

sez rare, intitulé "Margarita facetiarum", Strasbourg, 1509, in-4°.]

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526, et mourut l'an 1533, [à l'âge de 62 ans.]

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa la compagnie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savants, et protégea Tycho-Brahé. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, âgé de 54 ans.

FRÉDÉRIC III, d'abord archevêque de Brème, ensuite roi de Danemarck, en 1640, après la mort de Christiern IV, son père, perdit plusieurs places que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua avec le tzar Pierre et le roi de Pologne contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit par le tzar à se retirer en Turquie, Frédéric se dédommagea de ses pertes, et lui enleva plusieurs places. [Il s'unit aux puissances alliées dans la guerre pour la succession du trône d'Espagne. Il agrandit ses états, et conquit le duché de Gottorp. C'est sous son règne et avec sa permission qu'Egerte alla prêcher le christianisme dans le Groënland; cet ecclésiastique y fit quelques établissements qui furent le berceau des colonies danoises dans ce pays. Frédéric IV fonda aussi des missions en Laponie et à Tranquebar. En 1728, il épuisa ses trésors pour venir au secours des malheureuses victimes d'un incendie qui avait consumé les deux tiers de Copenhague.] Il mourut en 1730, à 59 ans.

* FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck et de Norwège, fils de Christian VI, né en 1723, mort en 1766, succéda à son père le 6 août 1746. Pierre III, étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duché de Flesseig, et Frédéric préparait une résistance formidable, lorsque Pierre fut assassiné: Catherine s'empressa de signer la paix. Son règne fut remarquable par plusieurs institutions propres à faire fleurir l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Il accorda de grands avantages à la compagnie asiatique, et parvint à rendre le commerce d'Amérique entièrement libre. Copenhague lui doit une académie de peinture et une maison d'accouchements gratuits.

FRÉDÉRIC-Auguste Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-Georges III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV,

son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français, en 1689, sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas à employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y eut quelques succès contre les Suédois; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clisow et celle de Frawstadt; et, après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski, en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste, [soutenu par la Russie,] remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure, et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissements qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-Auguste II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité, mais qui, ayant des voisins puissants, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante, elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut proclamé roi de Suède le 24 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

FRÉDÉRIC-Guillaume de Brandebourg, surnommé « le Grand-Électeur », né à [Berlin en 1620], fit la guerre aux Polonais, et la termina par le traité de Braunsberg en 1657, [dont il retira de grands avantages.] Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et la Hollande. Il entra dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de l'en retirer, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étaient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les

qu'on rachetait après qu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée à neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 assura au roi la ville et la principauté de Stettin. Frédéric avait établi sa résidence à Postdam, maison de plaisance dont il fit une belle ville. Il y fonda un grand hôpital où sont entretenus annuellement 2,500 enfants de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où trois cents jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au dedans, il les soutenait au dehors. Il signa, en 1727, le traité de Wusterhausen avec l'empereur : il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il manqua de s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui fut depuis le grand Frédéric; ce prince, lié de bonne heure avec les philosophes, et lisant leurs livres, n'y avait pas puisé les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, qui, surtout à l'égard de ses enfants, poussait la sévérité jusqu'à la dureté, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha que d'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Frédéric-Guillaume mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentiments de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Église. « Sa politique, dit son fils, fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagements, vrai dans ses promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, scrupuleux observateur de la discipline militaire, il présumait si bien de l'humanité, qu'il aurait voulu que ses sujets fussent aussi stoïques que lui. » Ce prince n'aimait ni les savants ni les poètes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations, et préparaient la chute des empires; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. (*Voyez* Giraldi Lilio, Rousseau Jean-Jacques.) « Il retarda par là, dit l'abbé Denina, les progrès d'une philosophie destructive et de cet esprit léger qui commençait à se répandre de son temps. C'était à l'époque de la régence du duc d'Orléans que Frédéric-Guillaume montrait tant d'aversion pour les modes et les muses françaises. C'était dans ce temps que les Français les plus sensés se plaignaient de la futilité qui régnait dans la littérature et de la corruption du goût, qui gagnait amplement. » Les anecdotes suivantes

achèveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. Entre autres fêtes on leur donna un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi longtemps qu'il pouvait, et, quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissements. Le roi, s'en étant aperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux, et regarda son habit tout usé. Mais son père ne lui répondit qu'en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, et le poussa au milieu de la salle, en disant : « Allons, allons, marche! » Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame et danser avec elle. Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite : il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : « Les honnêtes femmes restent dans leur ménage. » Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée Jardin du roi, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. Il ne pouvait souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; et, quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait à coups de canne lire la bible et faire des sermons. On publia la " Vie de Frédéric-Guillaume" en deux volumes in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes, mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FREDERIC II, roi de Prusse, fils du précédent, naquit le 24 janvier 1712. [A l'âge de 18 ans, n'étant encore que prince royal, irrité des mauvais traitements qu'il éprouvait de la part de son père, il voulut prendre la fuite, et un officier, nommé Kat, le seconda dans son projet. Une lettre surprise ayant fait découvrir ce complot, le prince et Kat furent condamnés par un conseil de guerre à avoir la tête tranchée. Le roi manifestait l'intention de faire exécuter ce jugement dans toute sa rigueur, et se montra insensible aux pleurs et au désespoir de la reine, ainsi qu'aux instances de plusieurs souverains. Cependant une lettre forte et sévère de l'empereur Charles VI le détermina à se relâcher de sa rigueur, et Frédéric fut détenu prisonnier dans la citadelle de Custrin, et obligé d'assiter au supplice de son complice. Il ne reparut à la cour que deux ans après.] Il succéda à son père le 31 mai 1740, et la même année, il entra en Silésie à la tête d'une

mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswald, et les contraignit à faire la paix. Il mourut en 1688. Son arrière-petit-fils, Frédéric II, dans les "Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg", en fait ce portrait, ou pour mieux dire ce panégyrique: « Frédéric-Guillaume avait toutes les qualités qui font les grands hommes : magnanime, débonnaire, généreux, humain..... Il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux.... Avec peu de moyens, il fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un état qu'il avait trouvé enseveli sous ses ruines. » Lorsque le même Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré long-temps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main, et dit aux assistants : « Messieurs, celui-ci a fait beaucoup. »

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, et premier roi de Prusse, fils du précédent, naquit à Kœnisberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition : il fit négocier en 1700 auprès de Léopold pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé, en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis des secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de reconnaître ses états pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché, dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états du comté de Tecklembourg, de la principauté de Neufchâtel et de Valengin. Ce prince était magnifique et généreux; mais c'était aux dépens de ses sujets : il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtiments somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était grand dans les petites choses, et petit dans les grandes. » [Ce prince mourut en 1703 d'une frayeur. Sa troisième femme, Louise de Mecklembourg, était tombée en démence; mais on le cachait au roi, qui voyait rarement sa femme. Un jour elle s'échappa, et, brisant une porte de glace, elle entra dans l'appartement du roi, qui dormait dans un fauteuil. Elle était en blanc, le visage et les mains ensanglantés. Les officiers du palais, accourant au bruit, la firent disparaître; mais le roi, frappé de cette aventure, tomba malade au moment même, et dit en se mettant au lit :

« J'ai vu la femme blanche, je n'en reviendrai pas... » Il croyait avoir vu un fantôme que l'on nommait ainsi, et qui, suivant une tradition populaire, apparaissait dans les châteaux de la maison de Brandebourg, peu avant la mort d'un prince et d'une princesse de cette famille. Le roi mourut trois semaines après.]

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier (1), roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, fils du précédent, commença à régner en 1713, et trouva son royaume en paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice et le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'« un prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets ». La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50,000 hommes sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et ses descendants. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et, tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronnie de Limbourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! faut-il qu'un roi que j'estime me contraigne à devenir son ennemi. » Ses armes eurent un heureux succès; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et rentra vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1719 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourut annuellement toutes ses provinces, et partout encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60,000 hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états ; mais de ce mal il résulta quelque bien : l'argent que les provinces payaient à l'état, leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers, et

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si on comptait François Guillaume, *le grand-électeur*; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le *Grand Frédéric* n'est que Frédéric II.

il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré, en 1772, aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise, et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph, en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans, sans qu'il y ait eu de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement avança sa mort, et l'enleva à Sans-Souci, près de Postdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Élizabeth-Christine de Brunswick, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfants. (*Voyez* Marie-Thérèse, Louis XV, Brown, Daun, Charles-Alexandre, etc.) Un génie vaste, vif et rapide; une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant le projet et l'exécution, la science de la guerre portée à son plus haut point, une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des qualités attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, les cultiva lui-même, et fut l'ami et le Mécène des savants. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de "liberté", c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui "philosophes" l'ont regardé comme leur appui; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection, et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie; mais, si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple; mais dans toutes les occasions il venait à son secours. Les villes et les provinces ne réclamaient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestants, il fut,

comme tous les savants destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leurs culte. Tous les étrangers admiraient le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslau par le cardinal Zinzendorff, il dit à ce prélat: « Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu.» [Quand les jésuites furent expulsés de la France, de l'Espagne, du Portugal, etc., Frédéric, tirant parti de la faute commise par les autres princes, en admit un grand nombre dans ses états et les employa utilement. Il connaissait, en effet, tout le zèle et tout le talent de la Compagnie pour l'éducation de la jeunesse.] Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte, auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se faisait passer pour un "fantôme", faisait des ravages à Brinn et à Olmütz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé, sur l'esprit de conquêtes et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; « mais quel est le prince (dit le maréchal de Berwick, dans ses excellents "Mémoires"), quelle est la nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi et la justice à ses intérêts? il n'est question que d'un peu plus ou d'un peu moins; car l'on peut avancer hardiment qu'il semble que la religion, l'équité et la parenté ne sont plus présentement des motifs qui fassent impression, et que, pour satisfaire son ambition et se procurer quelques avantages, on se croit tout permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai; mais, dans les jugements moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en n'eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célèbre; les portraits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatants,

armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI. Par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit alors le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche tourner sa puissance contre une maison long-temps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25,000 Autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais, la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslau. Le comté de Glatz en Bohème et la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse réduisirent ensuite l'empereur Charles VII et ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire qu'il remporta le 24 juin 1745 sur les Autrichiens et les Saxons à Friedberg, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes, et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohème, le 1[er] octobre 1756, et, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes renfermée dans le camp de Pirna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle, ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin : il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes. Les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne, en leur criant : «Voulez-vous donc vivre éternellement?» Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siége, et évacua la Bohème. Le 30 août de la même année, ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jægerndorff, dans la Prusse brandebourgeoise, et le 7 septembre par les Autrichiens, sur la Neiss, dans la Lusace; mais le 5 septembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre, et son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslau le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capi-

tale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, cinq jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmütz, que le roi commandait en personne, tandis que le comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslau). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, et cette armée, composée pour ainsi dire de recrues que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante(1). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes, commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoc-Kirchen fut plus décisive; le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi, complétement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau, le 23 juillet, par le général russe Soltikow, et à Kunnersdorff, le 12 août, par le même général et un corps d'Autrichiens commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Pèitz, le 30 octobre 1759; mais le général Finck, s'étant placé près de Maxen avec 20,000 hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa "sentinelle", parce qu'il en était partout observé, et le rencontrait partout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais, les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762, après un siége de deux mois. Mais Colberg tomba au pouvoir des Russes, et, la Prusse étant menacée de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la tzarine Élizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires, et amena la paix, signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où

(1) Cette observation et d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50 mille hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, tandis que l'ennemi s'arrête au siége de quelque place frontière, former et s'incorporer cent mille recrues, et qu'une telle armée, composée de soldats sains, robustes et de bonne volonté, vaut plus de quatre cents mille forçats, énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale et physique; « bétail humain » comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui mesure les masses du moment, et n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade et sans bruit.

les connais pas », lui répondit Frédéric, et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une *Lettre* à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal; mais dans les petits soupers on le traitait de "fanatique" et de "déclamateur." Frédéric se moquait de son académie de Berlin, qu'il avait appris à connaître par ses guerres intestines aussi bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugements. Un jour, il voulut s'assurer si les louanges que les académiciens prodiguaient à ses "Mémoires" étaient bien sincères. Pour cet effet, il fit passer au secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant soigneusement d'où il venait. Soit oubli ou négligence, il n'en fut fait aucune mention. Au bout de quelque temps, le nom de l'auteur transpira, et les louanges recommencèrent; mais on prétend que Frédéric répondit : « Vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages. » Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugements de Frédéric n'étaient quelquefois pas mieux motivés. Avant que Voltaire eût avoué au roi qu'il avait fait la Pucelle d'Orléans, Frédéric prétendait que c'était faire injure au plus bel-esprit de la France, que de lui attribuer ce qu'il appelait "une infâme rapsodie". Quand on sut que Voltaire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Algarotti, et dit : « Ce n'est pas cela que j'avais lu; ceci est charmant, et il n'y a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage. » C'était le même ouvrage, mais les noms en imposent. Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivants, où la Pucelle sert de pendant à Candide :

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connait bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme;
Sa jeunesse va revenir;
Il fait des œuvres de jeune homme.

Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page;
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais il encouragea les plaisanteries que l'on fit contre eux, et donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs "Mémoires". Quand il les faisait venir, c'était souvent pour se moquer d'eux. Il appelait l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle. Les bons académiciens faisaient de profondes révérences, et allaient raconter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric riait de leur crédulité, et s'applaudissait de son persiflage. Il y avait dans une ville de Suisse un homme employé à la poste aux lettres qui avait été académicien de Berlin. Il ne manquait pas, pour se donner du relief, de faire parade de ce titre. Un plaisant lui disait un jour : « Vous n'avez guère changé d'état; vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres. » Un autre Suisse, aussi membre de l'académie de Berlin, postula dans sa patrie une place d'espèce de "Massier", qui porte la livrée de l'état. Il ne réussit pas,

et fut obligé de rester à Berlin (1). Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries religieuses : et, causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion, mais que, pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer, « car, ajouta-t-il, si mes sujets me voyaient maintenant aller à l'église, ils se moqueraient de moi, et m'accuseraient de faiblesse.— Non, sire, lui répondit madame de Camas, on les verrait verser des larmes de joie. » Depuis la guerre de 7 ans, les forces de Frédéric n'ont guère servi qu'à maintenir la paix en Europe, en épouvantant ceux qui seraient tentés de la troubler. Dans ce long repos il restait au roi de Prusse à acquérir une autre gloire, qui eût expié cette gloire du guerrier qui, comme le dit Montesquieu, « laisse toujours une grande dette à payer à l'humanité. » Je parle de la gloire de grand administrateur et de grand législateur. Le panégyriste de Frédéric, attaché peut-être à la mémoire de ce grand homme par quelque rapport secret de goût et de génie, voudrait bien, après en avoir fait le premier des rois guerriers, lui assigner encore une des places les plus honorables parmi les monarques administrateurs et législateurs. Il paraît que les esprits les plus éclairés de l'Europe résisteront beaucoup à ce jugement : ce n'est pas que le panégyriste dissimule les reproches qui ont été faits à son héros; mais il en atténue quelques-uns, et il voudrait trop balancer les autres par quelques biens particuliers, ouvrage de l'ordre et de l'économie du roi de Prusse. Si on le considère comme législateur, ce *Code Frédéric*, auquel il a permis qu'on donnât son nom, ne méritait pas de le porter. Ce n'est guère qu'un extrait du droit romain, qui n'est pas audessus du livre de notre Domat. [Il y a la différence du cuivre à l'or.] Tous les défauts des lois romaines y sont, au nombre près, parce qu'on a tout abrégé, et il est douteux qu'on y ait ajouté une seule grande vue de législation ; car ce n'en est pas une que cet amour de simplicité et de rapide exécution, qui tient bien plus à l'esprit militaire qu'à l'esprit législateur. Si on le considère comme administrateur, l'inflexible équité ordonne de porter sur sa mémoire un jugement plus sévère encore. On cite les terres qu'il a fait défricher, les sables qu'il a rendus fertiles, les nombreux villages qu'il a élevés ou peuplés, des manufactures par lui créées ou encouragées, la population enfin augmentée dans son royaume, tandis que partout ailleurs elle a beaucoup de peine à se soutenir à son niveau. Tous ces faits peuvent n'être pas assez bien établis : ils peuvent avoir été exagérés; et, quand ils seraient tous vrais et tous exacts, l'administration du roi de Prusse pourrait encore avoir été très-vicieuse. N'ayant aucune cour, aucun faste, avec beaucoup d'économie, il a

(1) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par la vérité qu'humiliante pour les petits esprits qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si, sous les yeux d'un roi qui se connaissait en hommes, et surtout en hommes de lettres, qui voulait s'illustrer par les sciences, par les secours et l'éclat qu'il leur donnait ; si, dis-je, sous les yeux et à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des fauteuils, que penser de ce genre d'honneurs en général? que penser de ceux qui l'ambitionnent (V. PIRON, MURATORI, PLESSIS Armand.)

la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les reparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit. « A quel cabaret avez-vous attrapé cela ? —A Kolin, répondit celui-ci, où votre majesté a payé l'écot. » Le roi avait été complétement battu à Kolin. Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Frédéric aimait beaucoup, étant venu en 1776 lui rendre ses devoirs à Postdam, le monarque lui dit : « Il est impossible que vous m'aimiez. » L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. — « Pour moi, dit le roi, je suis vraiment votre ami, et j'ai beaucoup compté sur votre amitié. Si saint Pierre me refusait un jour l'entrée du paradis, j'espère que vous auriez la bonté de m'y porter sous votre manteau, sans que personne s'en aperçoive. — Cela sera difficile, reprit l'évêque, car votre majesté me l'a tellement rogné, qne je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande. » Le roi se mit à rire, et prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des savants italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : « Quand vous aurez obtenu la tiare (car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour), comment me recevrez-vous lorsque j'irai à Rome pour vous rendre mes hommages? —Je dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse entrer l'aigle noir afin qu'il me couvre de ses ailes; mais en même temps je me garderai bien de son bec. » Un Anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre; Frédéric, se plaignant du peu de ressorts de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit : « Oh! si j'étais roi d'Angleterre!... — Sire, dit l'Anglais en l'interrompant, si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures. » On sait que le roi faisait battre une grande quantité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommait " pièces de six pfennings ". On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevait ces "six pfennings", de sorte que le roi attirait dans ses coffres le bon argent, qui n'en ressortait jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie, qui n'y rentrait plus. Un jour Frédéric, passant à Postdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan : il demande ce que c'est ; on lui dit que le boulanger veut payer en " six pfennings " du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance, et dit au paysan : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnaie? « Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur : — « La prends-tu, toi? » Le roi ne répondit pas un mot, et passa son chemin. Un jeune officier quittait quelquefois

son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder : — « Qui êtes-vous? » lui dit Frédéric. — « Sire, répond le jeune homme en se remettant de sa frayeur, je suis un officier; mais je me promène ici incognito. » Le roi se mit à rire, et lui dit : — « Eh bien! prenez garde que le roi ne vous voie, » et il passa son chemin. Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties avait des exceptions; quelquefois il en prenait de l'humeur, et ne pouvait s'empêcher de la témoigner; reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. Frédéric aimait à railler les autres, et la plaisanterie lui était désagréable lorsqu'il en était l'objet. Quand il voyait un médecin, la première chose qu'il lui demandait c'était le nombre des personnes qu'il avait envoyées en l'autre monde. L'un d'eux lui répondit : « Pas tant que vous, sire. » Il lui tourna le dos, et ne lui reparla de sa vie. Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le style des "Mémoires sur la Russie" composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein en lui disant : « Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre après. » La Métrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : « Laissez faire; on presse l'orange, et on la jette quand on en a avalé le jus. » Frédéric, ajoute son biographe, n'eut jamais d'autre dessein que de faire corriger et publier ses ouvrages par cet auteur à la mode. » Il essuya plusieurs désagréments de la part de Voltaire. Dans une querelle scientifique qui s'était élevée entre Maupertuis et un savant allemand, Frédéric ordonna à Voltaire de ne pas s'en mêler. Celui-ci publia aussitôt contre Maupertuis un libelle; le roi le fit brûler par la main du bourreau. (*V.* VOLTAIRE.) Ils se raccommodèrent; mais peu de temps après Voltaire tomba en disgrâce, parce que le roi apprit que dans le poëme de la "loi naturelle", publié par le premier, il se trouvait des vers très-offensants pour sa personne. Frédéric n'était pas vindicatif, et laissa toujours en repos les juges qui, lors de son projet de fuite, l'avaient condamné à mort. De même il traita avec mépris le libelle de Voltaire intitulé "Vie privée du roi de Prusse". Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de "l'Histoire des deux Indes", où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son "Histoire du stathoudérat", et de ses "Mémoires historiques", et affecta de ne pas lui dire un mot de l'"Histoire des deux Indes". L'abbé lui dit : « Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages. — Je ne

apparition. En 1787 il excita la guerre entre la Russie et la Turquie, en même temps qu'il promit aux Polonais de soutenir leur indépendance; mais l'année suivante il abandonna la Pologne à son malheureux sort; et, en 1790, il approuva la nouvelle constitution de ce royaume. Deux ans après, il s'allia avec l'Autriche contre la France, par le traité de Pilnitz, et marcha contre cette puissance. Frédéric-Guillaume s'empara de Longwy, de Verdun, et entra dans la Champagne; mais les intrigues des jacobins parvinrent à arrêter ses conquêtes, et il rejoignit son armée du Rhin. Après quelques succès et quelques échecs, il tourna ses regards du côté de la Pologne, et détermina la Russie à en faire le partage avec lui. Il se rendit, à cet effet, à son armée de la Vistule, s'empara de Dantzick, de Thorn, d'une partie de la grande Pologne, battit le général Kosciusko, prit Cracovie; mais il fut contraint de se retirer de Varsovie, qu'il assiégeait depuis deux mois. En 1795, il abandonna la coalition, et céda à la France les possessions prussiennes sur la rive gauche du Rhin. Fréderic-Guillaume II mourut le 16 novembre 1797, âgé de 53 ans. Il eut de la princesse d'Hesse-Darmstadt, sa seconde femme, Frédéric-Guillaume III, qui lui succéda. Resté veuf, il avait épousé de la main gauche, mademoiselle Voss, comtesse d'Ingenheim.

* FRÉDÉRIC-AUGUSTE, premier roi de Saxe, né le 23 décembre 1750, était fils aîné de l'électeur Frédéric-Christian, qui mourut en 1763. Comme l'héritier du trône n'avait alors que 13 ans, on nomma régent l'aîné de ses oncles, le prince Xavier. La Saxe avait beaucoup souffert dans la guerre de "sept ans", et la mauvaise administration du régent ne fit qu'augmenter les calamités publiques. Frédéric-Auguste prit les rênes de l'état en 1768, à l'âge de 18 ans, se renferma dans la plus stricte économie, excita l'industrie, ranima le commerce, rendit la confiance au papier-monnaie; fit modifier le code criminel, abolit la question, etc. Il épousa en 1769 la princesse Marie-Amélie-Auguste, fille de l'électeur (depuis roi) de Bavière, et jouissait en paix de l'amour de ses sujets, lorsque, sept ans après (1776), il se forma contre ce prince un complot auquel on prétendit qu'avait participé sa mère, irritée de ce qu'elle n'exerçait aucune sorte d'influence. On arrêta un des chefs du complot, le colonel Andolo, et tout demeura tranquille. Dans cette occasion, un chambellan de l'électeur lui donna des preuves de zèle et de dévouement: c'était un Italien nommé Mariolini, qui devint ensuite ministre. L'électeur de Bavière, dernier enfant mâle de sa maison, étant mort, Frédéric-Auguste s'allia à la Prusse pour faire valoir contre l'Autriche les droits de sa mère à cet électorat. La guerre ne dura pas long-temps, et par un traité signé à Teschen, le 10 mai 1770, il fut convenu que l'Autriche renoncerait à ses prétentions sur la Bavière, et que Frédéric-Auguste serait substitué à tous les droits de sa mère: cette succession valut à l'électeur de Saxe six millions de florins. L'Autriche, toujours ambitieuse, paraissait nourrir de grands projets; Frédéric II,

dû avoir beaucoup d'argent, et avec de l'argent il a pu faire des établissemens utiles : il en a fait. Mais ce qu'un roi, quelque puissant qu'il soit, peut faire par lui-même, est toujours peu de chose en comparaison de ce que ferait sa nation, "s'il la laissait libre de toute gêne et de toute entrave, en protégeant seulement son industrie". Cent mille esprits qui méditent constamment sur leurs propres intérêts voient toujours beaucoup plus de choses, et les voient mieux qu'un seul homme de génie, qui médite quelquefois sur les intérêts des autres. Frédéric avait une manie bien indigne d'un esprit supérieur. Il voulait tout voir et tout administrer par lui-même; au lieu que les grands administrateurs, éclairés par un petit nombre de principes dont ils répandent la lumière sur leur nation, sont des spectateurs tranquilles, et non des créateurs inquiets d'un ordre qui n'est jamais si beau et si heureux que lorsqu'il s'établit par lui-même sur les lois éternelles de la nature des choses et des hommes. Le bien que Frédéric a fait est celui d'un particulier très-puissant, plutôt que l'œuvre d'un souverain qui avait du génie; et, si vous voulez prendre une juste idée du méchant système d'administration qu'il avait embrassé, voyez à quoi les misérables et honteuses pratiques de ce système avaient conduit un grand homme; voyez en quelle estime il avait pris cet art de nos finances, dont notre désespoir est de ne pouvoir nous délivrer; voyez-le travailler de concert avec de faux monnayeurs qu'il devrait punir du dernier supplice, et faire servir son effigie à attester un mensonge et à couvrir une fraude, multiplier des impôts à toutes les entrées, sur tous les objets de consommation, et se persuader encore, comme les plus bornés de nos politiques, que ce qui est pris sur la denrée n'est pas pris sur la terre, que ce qui est pris sur les marchandises étrangères n'est pas pris sur les nationaux qui les achètent : voyez-le porter l'inspection d'un inquisiteur sur des actions abandonnées à la liberté dans les empires les plus despotiques, défendre à ses sujets riches de marier leurs filles sans sa permission, leur interdire de longs voyages, ne pas leur permettre de transporter hors de la Prusse leur fortune : le royaume d'un roi philosophe semble être converti en un cloître. Frédéric oublie ou il ignore que "la liberté est la chaîne la plus forte qui attache les hommes dans un pays"; et il croit rendre son empire florissant en dépouillant ses sujets des droits les plus sacrés de la nature. Je ne croirai donc pas à tout ce qu'on a dit des prospérités de son peuple, parce que je ne crois pas aux prospérités des esclaves; et, quand même ce qu'on en a dit serait incontestable, je croirai qu'avec un système opposé Frédéric eût fait cent fois plus de bien encore. Et qu'on ne dise pas que j'oppose un principe général à un fait; ce principe général est fondé sur des faits universels : au reste, et je dois le répéter, le panégyriste du roi de Prusse énonce lui-même presque tous ces reproches; et, s'il tâche de les adoucir en faveur d'un monarque qui a des droits à l'admiration, on voit sans incertitude qu'il ne partage aucune de ses erreurs, et qu'il est loin, comme tant d'autres, de se servir des fautes d'un grand hom-

me pour attaquer des vérités auxquelles on doit plus de respect encore. Outre la "Vie" du roi de Prusse Frédéric II, qui a paru à Strasbourg en 1788, 4 vol. in-8°, l'abbé Denina en a donné une autre, en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement et de sagesse, 1 vol. in-8°. On a publié ses *OEuvres primitives*, c'est-à-dire la collection des ouvrages qui avaient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1799, et ses *OEuvres posthumes*, en 23 vol. in-8°, avec sa "Vie", Amsterdam, 1790. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. [Les *Eloges de La Mettrie*, *de Voltaire*, etc., sont sûrement dans ce cas.] Mais, si quelques philosophes lui ont attribué leurs ouvrages, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens, et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous mènerait trop loin, et ne pourrait s'accorder, dans un temps si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal. [Les moins mauvais ouvrages de Frédéric II sont : | les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*; | *Histoire de mon temps*; | *Histoire de la guerre de sept ans*; | *Essais sur les formes des gouvernements et sur les devoirs des souverains*; | *Dissertation sur l'ennui*; car Frédéric s'ennuya toute sa vie, comme la plupart des rois. Il composa beaucoup de vers. Les Poésies *du philosophe Sans-Souci* sont fort médiocres. Le poème sur *l'Art de la guerre* est son meilleur ouvrage comme poète. Toute sa vie intérieure était de la plus rare simplicité. Son amusement était la musique; il jouait (sans rougir) de la flûte dans la perfection. Le colonel Quintus, aussi bon musicien, l'accompagnait dans des *Duos* que le roi lui-même composait].

* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né le 25 septembre 1744, était fils du prince Rizas, frère cadet du grand Frédéric. Après avoir reçu une éducation soignée, il fit ses premières armes sur la fin de la guerre de "sept ans", et s'y distingua par sa valeur et par son intelligence. Lors de la guerre pour la succession de la Bavière, il commandait un corps qu'il conduisit en Silésie, où, attaqué par des forces supérieures, il eut le talent de faire sa retraite sans éprouver aucun échec. Frédéric II, le revoyant, lui dit... : « Vous n'êtes plus mon neveu.... vous êtes mon fils... » et il l'embrassa tendrement. En 1786, son père étant mort précédemment, il succéda à son oncle, et signala les premiers mois de son règne par des actes de justice et de bienfaisance; mais bientôt après il éloigna de son conseil son oncle, le prince Henri, ainsi que les hommes les plus distingués par leurs talens, et se livra à ses favoris, à ses maîtresses, et surtout à des membres de la secte des "illuminés". Ceux-ci, à l'aide de leurs fantasmagories, captivèrent entièrement l'esprit faible de ce jeune prince, auquel ils firent voir l'ombre de Moïse; du moins Frédéric-Guillaume crut à cette

la guerre contre la Russie, Napoléon, qui se rendit à Dresde en 1812, reçut de Frédéric-Auguste des témoignages d'amitié, qui ne se démentirent point dans les revers. Buonaparte éloigné de son armée, il était facile au roi de Saxe de s'emparer de sa personne; mais il préféra, pour ne pas manquer aux droits de l'hospitalité, encourir l'indignation des autres puissances. Aussi fut-il obligé, aux approches de l'armée russe, de quitter sa capitale. En même temps il remit aux Français, qui fortifièrent de nouveau Dresde, les places de Wittemberg, de Torgau, et de Kœningstein. Après les batailles de Lutzen et de Bautzen, Frédéric-Auguste rentra dans Dresde, avec Napoléon; mais le passage des armées russe et prussienne, le séjour de l'armée française dans la capitale, le combat de Groffgorgen le 2 mai 1813, l'attaque de Dresde, la bataille du 26, sous les murs de cette ville, les blocus qu'en firent les Russes et les Prussiens, les batailles meurtrières des 18 et 19 octobre aux portes de Leipsick, portèrent la désolation dans la Saxe. Frédéric-Auguste fut amené à Berlin avec des honneurs qui ne le constituaient pas moins en état de captivité. La Russie et la Prusse avaient déjà décidé du sort de ce monarque. Il fut obligé, en 1815, de perdre la Pologne, d'abandonner à la Prusse près d'un million d'habitants, de céder à la maison de Weimar les parties du pays ci-devant électoral sur la Saale, et dans l'Henneberg, un district à l'Autriche. Il dut en même temps donner son contingent de troupes pour la guerre contre Napoléon, qui était retourné en France, et il accéda, le 1er mai 1817, à la coalition dite "la Sainte-Alliance". Au retour de la paix, il protégea l'industrie et le commerce, allégea les charges, en se prescrivant à lui-même la plus stricte économie, et fut le plus aimé des souverains de l'Europe, dont il était le doyen d'âge. Surpris par une maladie qui ne paraissait pas dangereuse, une profonde léthargie le fit croire mort pendant 24 heures. Il se réveilla enfin; mais ce fut pour rendre son dernier soupir, le 5 mai 1827, à l'âge de 77 ans.

*FRÉDÉRIC-GUILLAUME, premier roi de Wurtemberg, né le 6 septembre 1754, de Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, mort le 30 septembre 1816, entra très-jeune au service de Prusse en qualité de colonel, et se distingua dans la guerre de la succession, pendant laquelle il obtint le grade de major-général. L'impératrice Catherine II, au service de laquelle il se plaça ensuite, le fit lieutenant-général, et lui confia le gouvernement de la Finlande. Appelé au trône ducal de Wurtemberg, par la mort de son père, qui eut lieu le 23 décembre 1797, il dénia aux états de Wurtemberg le droit de surveiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit; comme il trouva de la résistance, il vit dans cette opposition le résultat des idées démagogiques dont ses sujets commençaient à être infectés, et fit arrêter les principaux membres de l'assemblée, qu'il soupçonnait d'entretenir des relations politiques avec les républicains français. Le 25 février 1803 il reçut, ainsi que cinq autres princes protestants, la dignité électorale. Lorsque la guerre fut déclarée par la France à l'Autriche, l'électeur

de Wurtemberg, oubliant ce qu'il devait à la confédération germanique, reçut Buonaparte à Ludwisbourg, et conclut avec lui, le 4 octobre 1805, un traité par lequel son électorat lui était garanti; en revanche il devait fournir à son protecteur un corps de huit à dix mille hommes. L'archiduc d'Autriche, François II, avait, en 1804, pris le titre impérial: les électeurs de Wurtemberg et de Bavière prirent à leur tour le titre de roi, sous lequel ils furent désignés comme alliés de Buonaparte dans le traité de Presbourg: ils se firent proclamer dans leurs états le 1er janvier 1806. Le nouveau roi de Wurtemberg avait obtenu en outre un agrandissement de territoire. En vertu de la convention signée le 12 octobre 1805, Buonaparte avait délégué à Frédéric toute la puissance souveraine: voulant user pleinement du droit que lui accordait son maître, il cassa les états le 3 du même mois: de là cette fermentation des esprits qui dura jusqu'en 1814, époque où le roi, contraint de faire des concessions exorbitantes, donna une constitution qui lui attira de la part de la noblesse médiatisée de si justes censures. Il avait été un des premiers à signer l'acte de confédéralisme des états du Rhin proposé par Buonaparte (12 juillet 1806). Après avoir assisté à la conférence d'Erfurth, qui eut lieu en 1808, entre Buonaparte et Alexandre, il prit la part la plus active à la guerre des Français contre l'Autriche. La paix de Schœnbrunn lui permit de s'occuper un peu de son royaume, et on le vit faire des échanges de territoire avec le roi de Bavière. Il assista, en 1809, à l'anniversaire du couronnement de Buonaparte, réunit encore ses troupes aux Français pour faire la campagne de Russie, puis se rangea du côté des Russes et des Prussiens: mais ce n'est pas sur un champ de bataille qu'eut lieu ce revirement. Lorsque les événements qui amenèrent la chute de Buonaparte eurent été accomplis, il assista au congrès de Vienne, où son titre de roi fut maintenu, convoqua ses états pour le 15 mars 1815, et leur présenta l'acte constitutionnel qu'il donnait à son peuple. Cette concession, blâmée par tous les souverains, empoisonna le reste de sa vie. Frédéric avait du goût pour les arts, mais il les encouragea avec peu de discernement. Il avait donné l'une de ses filles en mariage à Jérôme Buonaparte, alors roi de Westphalie. Son fils, Guillaume Ier, lui succéda.

FREDOLI (Bérenger), né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, était habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du "Sexte", c'est-à-dire du 6e livre des "Décrétales", avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

* FRÉE (John), ecclésiastique anglican, né à Oxford en 1711, mort à Londres en 1791, après avoir dirigé l'école de grammaire de Saint-Sauveur et occupé successivement plusieurs cures, a publié | des *Sermons*, | des *Ouvrages de controverse*, | des *Poésies diverses*, et | une *Histoire de la langue anglaise* en 4 parties, Londres, 1753, ibid., 1788, 4e édit.

* FREEKE (Guillaume), gentilhomme anglais, né en 1663,

fit ses études à Oxford, et publia, en 1687 : | *Essai sur l'Union de la Théologie et de la Morale, de la Religion naturelle et de la Révélation*, in-8°; | un *Dialogue sur la Divinité, où il attaque la Trinité.* Ce livre le fit condamner à l'amende de 500 livres, et à donner caution de sa conduite pendant trois ans. Si tous les novateurs qui ne gardent pas pour eux leur façon de penser, mais qui veulent faire des prosélytes, avaient été ainsi traités, il y en aurait moins eu. On ignore l'année de la mort de ce gentilhomme.

FRÉGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gènes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, [né à Gènes, vers l'an 1440,] fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume : | un ouvrage italien en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-fol., de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valère-Maxime. Les meilleures éditions de ce Traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface : | La *Vie du pape Martin V;* | un *Traité latin sur les femmes savantes;* | un autre, en italien, *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4°; traduit en français, 1581, in-4°; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédents, né à Gênes vers 1480, défendit la côte de Gênes contre Cortoli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biser, et passa à Tunis et à l'île de Gerbe, et revint à Gênes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, Frégose chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Eugubio, où il mourut [le 15 juillet] 1541. Les langues grecque et hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'Oraison* en italien, Venise, 1542, in-8°.

FRÉGOSE (Antonio-Fileremo), poète italien du commencement du XVIe siècle, dont la *Cerva bianca* et autres poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1er en 1515, le 2e en 1525, assez rares.

FREIG "Freigius" (Jean-Thomas), natif de Fribourg en Brisgau, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitles* sur le Digeste, in-8°, et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean), né en 1675 à Croton, dans le canton de Northampton, était fils d'un ministre protestant. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *Discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démos-

thène, avec une traduction et des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Petersboroug l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome, et s'y lia avec tous les savants qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état; malheureusement les philosophes et les lettrés ne sont que trop souvent dans ce cas-là. (*Voy.* VESPASIEN.) On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps le roi tomba malade, et Mead (*voyez* ce nom), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède que Freind ne fût sorti de la Tour; il fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres, à 52 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre comme celles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont: | *Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au* XIVe *siecle;* livre savant, traduit de l'anglais en français, par Noguez, en 2 vol. in-4°, 1728; | l'*Emménologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1736, in-12; | *Lectiones chimicæ*, Amsterdam, 1710, in-8°; | *Traité de la fièvre*. Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4°. [Sa "Vie" est à la tête.]

FREINSHEMIUS (Jean), naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Berenger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque, et lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant cinq ans. La reine Christine, qui l'enviait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2000 écus d'appointements. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs, et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédait les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Suppléments* à Tite-Live et à Quinte-Curce, et il y réussit. Il fut moins heureux dans ses *Suppléments de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet écrivain inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le P. Brottier y a depuis complétement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires* sur Florus, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables. [On peut consul-

ter pour plus de détails sur ce savant auteur son Éloge funèbre par Abraham Freinshemius, 1661, in-4°.]

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps où Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très-bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viseu, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avait l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il reprenait ses amis en face, et les défendait en secret. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : | la *Vie de don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais; | des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

* FREISLEBEN (Christophe-Henri), conseiller caméral du duché de Saxe-Gotha et des mines d'Altembourg, mort vers 1733, laissa plusieurs ouvrages fort utiles sur le droit : | *Corpus juris civilis academicum*, Altembourg, 1721, in-4°, très-souvent réimprimé. La dernière édition est de 1789; | *Corpus juris canonici academicum*, 1778, in-4°. La dernière édition est de Bâle, 1773; | *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum jurisconsultorum scriptis ac notis illustratum*, Altembourg, 1734, 2 vol. in-4°, compilation destinée à expliquer l'abrégé fait par Schutz du "Collegium juris", de Lauterbach; | une *Traduction* allemande de l'"Homme de cour", de Balt. Gracian, | et quelques *Opuscules* moins importants.

FREITAG (Jean), né à Nieder-Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur de médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il critiqua les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : | *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4°; [ouvrage principalement dirigé contre les charlatans, pseudochimistes, uromantes, etc.;] | *Aurora medicorum, galeno-chimicorum*, 1630, in-4°. (*Voy.* Manget, *Bibliotheca script. medicor.*, tome II, pag. 346.)—Il ne faut pas le confondre avec FREITAG (Jean), né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *De melancholia hypochondriaca*.—Un autre FREITAG (Jean-Henri) publia un ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlimbourg.—On connaît encore le major FREITAG, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à Voltaire (1), par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

(1) Le *Servum pecus* que Voltaire s'est formé par

* FREMANGER, ancien huissier à Dreux, remplissait des fonctions municipales, lorsqu'il fut élu, en septembre 1792, député d'Eure-et-Loire à la convention. Dans le procès du roi, il vota la mort sans appel ni sursis. On le chargea pendant quelque temps des approvisionnements de Paris. Membre de la société des "jacobins" et suspect de "modérantisme", il fut, en 1794, au moment d'en être exclu. Lors des mouvements insurrectionnels des premiers jours de prairial an IV (mai 1795), les factieux qui, le 1er, avaient essayé, comme au 12 germinal an III, de dissoudre la convention, ayant rencontré Fremanger le 2, s'emparèrent de sa personne, et l'entraînaient déjà, lorsque des citoyens le délivrèrent. Envoyé en mission à Nantes, il annonça de cette ville que la constitution y avait été acceptée avec enthousiasme. Après la session conventionnelle, Fremanger fut nommé messager d'état du conseil des anciens, et remplissait encore les mêmes fonctions près du corps-législatif en 1807, époque de sa mort.

FRÉMENTEL (Jacques DU), ancien avocat au présidial de Tours, né dans cette ville le 22 mars 1698, mort le 10 juillet 1777, a laissé : | un excellent *Commentaire sur la coutume de Tours*, publié par son fils, 1786, 4 vol. in-4°.

* FRÉMENTEL (Jacques DU), chanoine de Saint-Martin de Tours, membre de la société d'agriculture de cette ville, y était né le 28 janvier 1728. On a de lui : | *Almanach historique et géographique de Touraine*, 1758 et années suivantes; | *Tableau général et historique de la maison de Brossard*, 1765, in-4°; | *Architecte bourgeois*, ou *Économie du bâtiment;* | plusieurs *Mémoires sur les curiosités de la province de Touraine*.

* FREMIN (René), sculpteur, né à Paris, en 1673, prit dans sa patrie, les premières leçons de son art, et alla ensuite se perfectionner à Rome; de retour à Paris, il commença à établir sa réputation par plusieurs beaux ouvrages, tels que la *Samaritaine* qui était au Pont-Neuf; le *Maître-Autel de Saint-Louis,* dans la chapelle du Louvre; la *Statue de sainte Sylvie,* dans celle des Invalides. A cette époque, Philippe V faisait construire à Saint-Ildéfonse ("la Granja") de beaux jardins à l'imitation de ceux de Versailles; il appela Fremin, et c'est là qu'existent les chefs-d'œuvre de cet artiste. Il y travailla pendant sept ans; on y admire dans la chambre dite des Muses la *Statue d'Apollon*, les *Bustes* en marbre *de Philippe V* et *de la reine*, *de Louis* Ier leur fils, et *de son épouse;* et dans les jardins, les *Quatre Éléments*, la *Poésie lyrique,* la *Pastorale*, *héroïque et satirique;* le groupe en plomb de la *Fontaine de Persée,* et principalement la *Fontaine* dite *des Grenouilles*, où l'on voit les statues de *Latone*, d'*Apollon* et de *Diane*, qui implorent les dieux contre les *Moissonneurs* au nombre de huit. Il jouit constamment de la faveur de Philippe V. Ayant obtenu la permission de venir passer quel-

ses écrits a révoqué en doute, ou nié absolument cette anecdote, et cependant rien de mieux constaté, surtout pour les habitants de Francfort. Le moyen actuellement de faire croire les faits surnaturels de l'Évangile à des gens qui ne croient pas un fait aussi naturel que celui-là !

que temps à Paris, il y mourut en 1745, comblé d'honneurs et de richesses.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps où les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino, dit le "Giospin". Il s'attacha à prendre ce qu'il y avait de meilleur dans le faire de ces deux peintres, et y réussit. Fréminet était très-instruit dans les sciences relatives à son art: il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de Saint-Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, [où l'on admire principalement les tableaux de l'*Annonciation*, de la *Création* et de l'*Arche de Noé*.] Il mourut à Paris, en 1619.

FREMINVILLE (Edme DE LA POIX DE), né en 1680, à Verdun en Bourgogne, était fils du lieutenant-général de cette ville, et devint lui-même bailli de La Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Les fruits de ses travaux furent le *Traité historique de l'origine des dîmes*, 1 vol. in-12; | la *Pratique des terriers*, 1748-59, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des *fiefs*. Il fit un 6e volume pour les droits des habitants. Il a extrait par ordre alphabétique le Traité de la police du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de police*, en 1 vol. in-4°, ouvrage estimé et réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon le 14 novembre 1773, à 93 ans. C'était un homme savant, laborieux et religieux.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, [frère de madame de Chantal fondatrice de la Visitation, et grand-oncle de madame de Sévigné,] naquit à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite. Chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV et Louis XIII, il s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise contre les hérésies*, 1610, in-8°, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris, le 13 mai 1641.

* FREMONT (Dom Charles), religieux de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours, en 1610. Dès qu'il eut pris l'habit, il ne tarda pas à s'apercevoir du relâchement qui régnait dans l'abbaye; mais, ferme dans sa vocation, il fit son noviciat avec une exactitude exemplaire. Lorsqu'il eut fait sa profession, son abbé, pour récompenser sa conduite édifiante, le nomma prieur de l'abbaye. Dom Frémont s'efforça par son exemple et ses discours d'établir parmi ses confrères plus de régularité; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége de l'ordre de Grammont. Ayant été présenté au cardinal de Richelieu, il lui fit agréer un plan de

réforme qu'il avait dressé. Nommé par le ministre prieur d'Époisse, près Dijon, dom Frémont y jeta les premiers fondements de sa réforme, aidé de son confrère dom Joseph Baboul. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur dans sa communauté la règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Etienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que quelques autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Dom Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689, âgé de 79 ans. On connaît de ce religieux : | *La vie, la mort et les miracles de saint Etienne, confesseur, et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8°. On trouve à la suite de cet ouvrage : | *La Vie du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne*. Il a composé en outre | plusieurs *OEuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

*FRÉMONT D'ABLANCOURT (Nicolas), neveu de Perrot d'Ablancourt, né à Paris en 1625, mort à La Haye en 1693, acquit sous son oncle une grande réputation d'esprit et de savoir. Malgré les offres les plus brillantes, il ne voulut point quitter le service de sa patrie, où Turenne, qui l'avait pris sous sa protection, le fit nommer ambassadeur de France près la cour de Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. De retour à Paris, après la mort de Turenne, il partageait son temps entre la société des beaux-esprits de l'époque et la culture des lettres, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier. Il se retira en Hollande, où le prince d'Orange le nomma son historiographe, et lui accorda une pension. Frémont a composé les ouvrages suivants : | *Dialogues de la santé*, Amsterdam, 1784, in-12; | *Perrot d'Ablancourt vengé*, ou *Amelot de La Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, Amsterdam, 1786, in-12; | *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées dans ce temps-là à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12, réimprimés la même année en Hollande. Frémont a ajouté à la "Traduction" des "OEuvres de Lucien", par Perrot d'Ablancourt le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'Histoire véritable*. Il a aussi revu la "Traduction" de l'"Afrique" par Marmol, et travaillé au "Dictionnaire des rimes" de Richelet.

* FRENADE (L'abbé DE LA), est auteur des *Triomphes du roi*, 1609, dont Bayle regrettait de ne pouvoir citer l'auteur.

FRENICLE (Nicolas), poète français, né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour en 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : | *Palemon*, et *Niobé*, in-8°, deux pastorales; | l'*Entretien des bergers*, autre pastorale; | un poème intitulé : *Jésus crucifié*; | une *Paraphrase des Psaumes* en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY (Bernard),

frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien, et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que, sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le tome v des anciens "Mémoires de l'académie des sciences", dont il était membre; entre autres, une *Méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Son "Eloge" a été écrit par Condorcet.

*FRÈRE (Georges), lieutenant-général, né en 1764, mort à Paris en 1826, entra au service en 1791, dans le deuxième bataillon de l'Aude, fut nommé capitaine l'année suivante, et s'éleva jusqu'aux premiers grades par les talents militaires et la bravoure qu'il déploya dans les différentes campagnes de 1793 à 1808 : on cite comme un des plus brillants faits d'armes de celle de 1807 sa défense de la tête du pont de Spandau (sur la Vassarge), où, avec un seul régiment et 4 pièces, il fit face à un corps de 10,000 Russes. Créé comte de l'empire et commandant de la legion-d'honneur, en récompense de ses services, le général Frère continua de se distinguer dans les campagnes d'Espagne et d'Autriche. Il fut chargé en 1813 du commandement de la 13[e] division militaire, puis de la 16[e], et après la première restauration, nommé par le roi chevalier de St-Louis.

FRÉRET (Nicolas), [pensionnaire et secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres,] né à Paris, [le 15 février] 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille : la nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit enfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppés, et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8°; ouvrage posthume, non moins repréhensible que le précédent. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : "Certitude des preuves du Christianisme". Fréret, ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : | plusieurs *Mémoires* pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différents volumes de la "Collection académique des belles-lettres". Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis que ces fabuleuses histoires n'avaient rien ga-

gné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales qu'en matière de religion. | La *Préface*, les *Notes*, et une partie de la *Traduction* du roman espagnol intitulé : "Tyran-le-Blanc", 2 vol. in-12 ; | quelques *ouvrages* frivoles, qui n'amuseront guère les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différents théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense, [son jugement faux.] Il écrivait avec netteté et avec ordre; mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Thrasybule* annoncent, au jugement d'un critique judicieux, "un esprit dur et un cœur corrompu". L'auteur du "Dictionnaire philosophique" s'est souvent paré de l'érudition de Fréret, et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749. [Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Septchênes, en 20 vol. in-12, Paris, 1766; mais cette édition est extrêmement incomplète et défectueuse; l'auteur n'a fait usage d'aucun des manuscrits de Fréret, qui étaient alors entre les mains de Sainte-Croix, et dont plusieurs sont restés inédits. Ses *Mémoires sur les cultes de plusieurs dieux du paganisme*, *sur l'Année persane*; son *Traité sur l'origine des Grecs*, celui *sur les Antiquités de Babylone*, sont assez estimés.

FRÉRON (Élie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talents. Il entra chez les jésuites pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collége de Louis-le-Grand. Les pères Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentements l'ayant obligé de sortir des jésuites, en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de madame la comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux-esprits n'était pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749 sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser et des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître en 1754, sous le titre d'*Année littéraire*, et il en publia régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort, arrivée en 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément, telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois marquée, de la précipitation dans les jugements, tels furent ses défauts [inévitables de la part d'un journaliste.] Il avait des mœurs

douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont : | un recueil d'*Opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite; l'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. | Une indigne brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très-peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs; diverses analyses qu'on voit dans l'"Année littéraire" en sont une autre preuve. | Il travailla pendant quelque temps au "Journal étranger". Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son "Année littéraire", dont le privilége fut continué à sa veuve. Fréron travailla aussi à une *Histoire de Marie Stuart* (avec Masy); à un *Commentaire sur la Henriade* (avec La Beaumelle). L'on connaît ses démêlés avec Voltaire, qu'il critiquait sans ménagement, mais souvent avec justice. L'irascible philosophe l'accabla d'épigrammes et d'injures les plus grossières. Il le calomnia même sur le théâtre (en 1760) dans le drame de *l'Ecossaise*. Cependant, un certain Gilbert ayant traité Voltaire de poète médiocre, en présence de Fréron, celui-ci récita plusieurs tirades de la "Henriade", et dit à Gilbert : «Est-ce vous, M. Gilbert, qui en feriez de semblables?» D'un autre côté, un seigneur de Turin ayant demandé à Voltaire un correspondant littéraire : «Adressez-vous à ce coquin de Fréron, répondit le philosophe; c'est le seul homme qui ait du goût, je suis forcé d'en convenir, quoique j'aie de bonnes raisons pour le détester.»

FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du célèbre critique de ce nom, naquit à Paris en 1755. Stanislas, roi de Pologne, lui donna son nom sur les fonts de baptême. Le roi lui avait accordé le privilége de l'"Année littéraire"; mais Fréron était trop livré à ses plaisirs pour s'occuper de la feuille qui avait fait la réputation de son père; elle était rédigée par son oncle, l'abbé Royou, et le professeur Geoffroy. Comblé des bienfaits de la cour, Fréron devait être un de ses plus ardents défenseurs; mais, oubliant toute reconnaissance, et méprisant les avis et l'exemple de sa famille, il embrassa avec chaleur le parti de la révolution. Émule de Marat, il rédigea l'"Orateur du peuple", qu'on vit bientôt circuler avec profusion dans les halles, les cabarets et tous les lieux où il pouvait exalter une populace déjà turbulente. Fréron avait connu Robespierre au collége de Louis-le-Grand. Lorsque celui-ci fut député aux états-généraux, ils renouèrent leur amitié. Fréron, agrégé au club des cordeliers, où le roi, la religion, les riches, les nobles furent tour-à-tour l'objet de ses sarcasmes, haranguait en même temps le peuple dans les rues et sur les places. Dans les terribles journées du 5 au 6 octobre, il figura parmi la horde des brigands. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il demanda la mort de Louis XVI, et eut une grande part à la conspiration du Champ-de-Mars, organisée par les cordeliers. Lorsque les grands criminels eurent obtenu l'amnistie, il reprit son Journal. Nommé membre de la municipalité, dite du 10 août,

il fut ensuite député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, et l'exécution dans les vingt-quatre heures, se vantant, en prononçant cette sentence, « d'avoir demandé deux ans auparavant le supplice du tyran, et d'être allé l'attaquer jusque dans son palais ». Chargé de plusieurs missions dans les départements, c'est là surtout qu'il déploya sa férocité. La convention voulant punir Marseille d'avoir osé secouer son autorité, envoya Fréron, avec Barras, Saliceti et le frère de Robespierre, pour faire exécuter ses ordres. Fréron prouva que la convention ne pouvait faire un meilleur choix. Les échafauds furent dressés; il fit démolir les plus belles maisons, et appeler celles qu'il voulut laisser subsister "Ville sans nom". Pendant ce temps-là, les Anglais et les Espagnols étant entrés à Toulon, les commissaires reçurent l'ordre d'en faire le siége. Après la conquête, Fréron, pour y laisser, comme à Marseille, un monument de sa fureur, changea le nom de Toulon en celui de "Port-la-Montagne". Avant de détruire la ville, selon l'ordre de la convention, Fréron voulut commencer par la destruction des habitants. Ceux-ci reçurent l'ordre, sous peine de mort, de se rendre au Champ-de-Mars pour y recevoir, disait-on, des instructions. Huit cents obéirent; à peine furent-ils arrivés qu'une batterie tira sur eux à mitraille. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper à l'effroyable décharge se jetèrent par terre, et feignirent d'être morts; mais le barbare Fréron, qui ne voulait laisser échapper aucune des victimes, dit à haute voix : « Que ceux qui ne sont pas morts se lèvent : la république leur fait grâce... » Ils se levèrent en effet, et à l'instant même l'odieux proconsul les fit tuer à coups de sabre et de fusil. Voici comment il rendit compte de ces événements dans sa correspondance avec un nommé Moïse Bayle. « Tous les jours, depuis notre arrivée, nous faisons tomber deux cents têtes : il y a déjà huit cents Toulonnais de fusillés... La mortalité est ici parmi les amis de Louis XVI. Demain et jours suivants, nous allons procéder au rasement...; fusillades jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de traîtres. » Cependant la ville ne fut pas rasée. Marseille, qui avait respiré pendant quelque temps, vit revenir Fréron, et avec lui les proscriptions. Quatre cents habitants furent encore victimes de sa cruauté, et la "Ville sans nom" vit encore diminuer le nombre de ses maisons. Rappelé à Paris avec ses collègues, il se présenta au club des jacobins, où on lui décerna le titre de "Sauveur du Midi". Cependant la division commençait à se mettre parmi les chefs de la révolution. Robespierre, après s'être défait des athées Hébert, Clootz et Chaumette, attaqua le club des cordeliers, dont Fréron était un des plus fermes soutiens; il parvint même à faire mourir sur l'échafaud le redoutable Danton; mais les autres clubistes, prévoyant le sort qui les attendait, attaquèrent à leur tour le tyran, qu'ils parvinrent à renverser dans la journée du 9 thermidor (28 juillet 1794). Fréron contribua beaucoup à ce triomphe, et fut chargé avec Barras d'aller forcer l'Hôtel-de-Ville, où Fleuriot-Lescot avait retiré Robespierre. Lorsque ce

terroriste eut été arrêté, Fréron proposa de démolir l'Hôtel-de-Ville; mais sa proposition fut rejetée. Après cette révolution, Fréron ne fut plus le même: possesseur de richesses amassées au milieu de l'anarchie, et persuadé que l'ordre seul pouvait les lui garantir, il poursuivit avec acharnement ceux-là mêmes avec qui il avait rivalisé de cruauté. Lorsque Barrère proposa de créer un nouveau tribunal révolutionnaire, et de conserver Fouquier-Tinville dans son emploi d'accusateur public, Fréron s'écria: « Tout Paris réclame son supplice; je demande contre lui le décret d'accusation, et que ce monstre aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est abreuvé. » Paroles remarquables dans la bouche de celui qui en avait tant versé! Les jeunes gens, excités par la feuille l'"Orateur du peuple", l'environnèrent de toute leur faveur. En vain ses ennemis élevèrent la voix, elle fut étouffée. On criait dans les rues haro sur les jacobins; toutes les places retentissaient d'une chanson dirigée contre eux appelée le "Réveil du peuple". Il faut avouer qu'on avait dormi long-temps d'un sommeil bien profond! Ce fut alors que les clubs furent dissous. Le 20 mai 1795 (1er prairial), Fréron fut envoyé avec Barras et Laporte pour désarmer les habitants du faubourg Saint-Antoine, où il y avait eu une émeute. Toujours possédé de la rage des démolitions, il ordonna d'incendier ce faubonrg: mais le général Menou, chargé de l'exécution, refusa d'obéir. Fréron demanda ensuite la liberté de la presse, dont il regardait la suppression comme la source de tous les crimes. Dévoué à la convention, il partagea avec elle tous les dangers du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), et alla demander des secours à ce même faubourg Saint-Antoine qu'il avait voulu incendier quelques mois auparavant. Mais le temps de faveur était passé: le peuple ne l'écouta pas. Il ne put entrer dans le corps législatif qui succéda à la convention, fut envoyé dans le Midi par le nouveau gouvernement en qualité de commissaire extraordinaire, et déploya dans cette mission l'appareil d'une force armée et un luxe révoltant. Il fut encore accusé, mais il sut faire tomber l'accusation. Quoique lié avec Buonaparte, qu'il avait connu à Toulon, il n'en obtint, lorsque celui-ci fut premier consul, qu'un emploi subalterne. Cependant la sœur de Buonaparte, qui, veuve du général Leclerc, épousa le prince Borghèse, lui avait été promise en mariage; mais cette union projetée fut rompue par les plaintes qu'une première femme de Fréron vint porter à Buonaparte. Le consul, pour l'éloigner, le nomma sous-préfet à Saint-Domingue. Il refusa long-temps de partir; mais enfin il s'embarqua en 1802 avec l'armée sous les ordres du général Leclerc, et mourut à Saint-Domingue en 1804 dans un âge peu avancé. Outre la feuille intitulée *l'Orateur du peuple*, dont nous avons parlé, on a de Fréron: | *Eloge de Louis XIV*, in-4°, 1784. | *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi*, avec des notes et des pièces justificatives, première partie (il n'en a point paru d'autres), an IV (1795), in-8°. Il parut une brochure en réponse à celle-là, qui

avait pour titre : "Isnard à Fréron".

* FRESCHOT (Casimir), né à Morteau en Franche-Comté, vers 1640, entra fort jeune dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vanne, et fit profession, le 20 mars 1663, dans le monastère de Saint-Vincent de Besançon. Il quitta cette ville, en 1674, lorsque Louis XIV l'assiégea. Ce religieux alla d'abord en Italie, où il se fit de la réputation par la publication de quelques ouvrages en italien, et par la traduction de plusieurs livres, du français en italien. Après avoir passé quelques années à Rome, ensuite à Bologne, il fut admis en 1689, dans la congrégation des bénédictins du mont Cassin. Freschot se dégoûta de l'état religieux, vers 1700, et se retira, vers 1704, à Utrecht, où il enseigna les belles-lettres et l'histoire ; il vint pourtant finir ses jours dans l'abbaye de Luxeuil, le 20 octobre 1720. Freschot cultiva avec soin, pendant plusieurs années, la poésie latine ; mais, de toutes les études auxquelles il se livra, l'histoire fut celle qui lui plut davantage. Ses ouvrages latins, effets des circonstances pour la plupart, sont entièrement oubliés ; ses ouvrages italiens sont encore cités par les bibliographes ; ses ouvrages français, presque tous anonymes, paraissent avoir été écrits pour subvenir aux besoins de l'auteur. Voici la liste de ces ouvrages : | *Melliflua Uranodia*, poëme moral dédié au cardinal Barberin, Rome, 1676, in-4° ; | *Series eorum quæ in aperitione et obseratione portæ sanctæ Basilicæ D. Pauli, a cardinali Barberino peracta sunt, anno jubilæi* 1675, *Romæ*, 1676, in-4° ; | *Exarata Gentilitio D. Pauli gladio ; ejusdem apostoli vitæ Synopsis, Romæ*, 1675, in-4°. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers. | *Giuoco geografico*, Venezia, 1679. L'auteur a eu pour but, dans cet ouvrage, d'exercer en même temps la mémoire et le jugement des enfants. | *I preghi della nobiltà veneta abbozati in uno giuoco d'arme di tutte le famiglie*, Venezia, 1682, in-12 ; | *Relation de Gênes*, Bologne, 1685, en italien. | *Idée générale du royaume de Hongrie*, Bologne, 1684, 1686, in-12, en italien ; | *Succès de la foi en Angleterre*, Bologne, 1685, in-12, en italien ; | *Ritratto dell' istoria d'Ungueria, e le cose occorsevi sotto il regno di Leopoldo, fino alla presa di Buda*, Bologne, 1686, in-4°. | *Mémoires historiques et géographiques sur la Dalmatie*, Bologne, 1687, in-12, en italien. | *Memorie istoriche della casa Arcioni, in Parma*, 1693, in-4°, ouvrage dicté par la reconnaissance ; | *Origine, progrès et ruine du calvinisme en France*, Rome, 1693, in-4°, en italien. C'est sans doute une réimpression de l'ouvrage qu'il avait publié à Bologne, aussi en italien, sous ce titre : l'*Hérésie détruite en France*. | *Notizie istoriche della Polonia*, Milano, 1698, in-12 ; | *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, traduites en italien du français du sieur de Gaya, Venise, 1685, in-12 ; | *Description de la Louisiane*, traduite en italien du français du P. Henepin, récollet, Bologne, 1686, in-12 ; | *Viaggj del signor Spon, tradotti del francese*, Bologne, 1688, in-12 ; | *Vita di Carlo V, duca di Lorena*, Milano, 1692, in-12. C'est probablement la traduction de l'ouvrage français du

ministre de La Brune, qui avait paru l'année précédente à Amsterdam. | *Les Fastes de Louis-le-Grand,* traduits du français du P. du Londel, jésuite, ou d'après l'ouvrage latin de cet auteur, Bologne, 1700; | *Le Cœur en paix*, ou l'*Art de vivre en paix avec toute sorte de personnes*, essai moral, traduit du français, Bologne, 1700; C'est probablement la traduction du Traité de Nicolle, des *Moyens de conserver la paix avec tous les hommes.* | *Carmen Amœbœum, de pietatis et ingenii concordia*, Bononiæ, 1689, imprimé parmi les ouvrages des académiciens de Ravenne, qui prenaient le nom de "Buonaccordo". | *Panegyris in laudem cardinalis de Aguirre*, Bononiæ; | *Pro funere R. P. D. Angeli Mariæ Arcioni, abbatis religiosissimi*, Placentiæ, 1689; | *Supplementum ad Annales mundi, sive ad Chronicon universale Philippi Brietii, soc. Jesu, ab anno* 1660 *ad annum* 1692 *a Societatis Jesu sacerdote*, Venetiis, Hertz, 1692, in-12. Ce fut le libraire qui fit paraître ce livre sous le nom d'un jésuite, afin d'en avoir un prompt débit; | *Histoire anecdotique de la cour de Rome : la part qu'elle a eue dans l'affaire de la succession d'Espagne, la situation des autres cours d'Italie*, etc., Cologne (Amsterdam), 1704, in-8° de 288 pages; nouvelle édition, Cologne, 1706, in-12; | *Intrigues secrètes du duc de Savoie, avec une relation fidèle des mauvais traitements qu'en a reçus M. de Phelipeaux, ambassadeur de France, contre le droit des gens*, Venise (Bruxelles), 1705, petit in-12; | *Réponse au manifeste qui court sous le nom de Son Exc. Électorale de Bavière*, ou *Réflexions sur les raisons qui y sont déduites pour la justification de ses armes*, Pampelune, chez Jacques L'Enclume (Utrecht), 1705, in-12; | *Remarques historiques et critiques faites dans un voyage d'Italie en Hollande, en 1704, concernant les mœurs, intérêts et religion de La Carniole, Carinthie, Bavière, etc., avec une relation des différends qui partagent aujourd'hui les catholiques romains dans les Pays-Bas*, Cologne, Jasques-le-Sincère, 1705, 2 vol. petit in-8°. Freschot y relève avec force les railleries que Maximilien Misson s'est permises dans son "Voyage d'Italie", contre les usages de l'Église romaine. | *L'état du siége de Rome, dès le commencement du siècle passé jusqu'à présent*, avec une idée du gouvernement, des manières et des maximes politiques de la cour de Rome, Cologne, P. Marteau, 1707, 3 part. in-12. | L'auteur du "Journal de Verdun" attribue à l'auteur des *Mémoires sur la cour de Vienne*, des *Entretiens sur les affaires du temps*, Cologne, J. Henri (Amsterdam) 1707, ouvrage périodique interrompu quelques mois après sa naissance, faute de souscripteurs. | *Nouvelle relation de la ville et république de Venise*, divisée en trois parties, Utrecht, Guillaume Van Poolsum, 1709, in-12 de 684 pages. La première partie contient l'histoire générale de Venise; la seconde traite du gouvernement et des mœurs de la nation; la troisième fait connaître toutes les familles patriciennes employées dans le gouvernement. | *État ancien et moderne des duchés de Florence, Modène, Mantoue et Parme*, Utrecht, Guillaume Broedelet, 1711, in-8° de

655 pages, sans la table des matières qui en a 15; | *Histoire abrégée de la ville et province d'Utrecht*, Utrecht, 1713, in-8°; | *Histoire amoureuse et badine du congrès et de la ville d'Utrecht*, en plusieurs lettres, écrites par le domestique d'un des plénipotentiaires, à un de ses amis. Liége, chez Jacob Le Doux, marchand libraire, sans date (Utrecht, 1715), petit in-12 de 292 pages, sans la Clef, qui en a onze, et qui est datée de Cologne, P. Marteau, 1714; | *Histoire du congrès et de la paix d'Utrecht, comme aussi de celle de Radstadt et de Bade*, Utrecht, Guill. Van Poolsum, 1716, in-8°. D. Calmet attribue encore à Casimir Freschot: | *Histoire des archevêques de Prague*; | *Traité touchant le couronnement de Jacques, roi d'Angleterre*; | *Panégyrique de Clément XI*. D. Calmet affirme aussi que D. Freschot, lorsqu'il mourut, travaillait à la Vie de Louis XIV, roi de France. Parmi les ouvrages que Freschot préparait, lorsqu'Armellini rédigea son article, plusieurs n'ont pas vu le jour; tels sont | un *Poème héroïque sur les victoires de l'empereur Léopold I*[er], et | une *Histoire de la fondation de l'empire d'Occident par les papes*.

* FRESCHOT (Augustin), historien de Bohême, a publié: | *Infulæ pragensis ornamenta, seu Vitæ episcoporum et archiepisc. Pragensium*, Nuremberg, 1716, in-fol.; | *Ducum et regum Bohemiæ coronæ seu vitæ*, ibid., 1177, in-fol.

*FRESCOBALDI (Jérôme), fameux organiste de Saint-Pierre de Rome, a mérité les éloges de ses compatriotes et des étrangers. Mellan, dans son voyage à Rome en 1617, grava son portrait. Frescobaldi avait alors trente-six ans. Il a laissé plusieurs *Livres de musique*, qu'il savait faire valoir par son jeu que ses confrères n'atteignaient pas.

* FRESEN (Jean-Philippe), théologien protestant, né en 1705 dans le Palatinat, mort en 1761, professeur à l'université de Giessen, a laissé un grand nombre d'écrits théologiques, parmi lesquels il suffira de citer: | *Pensées sur le Christ*, Zullichau, 1743, in-8°; | *Notice exacte sur la doctrine des hernhutes*, Francfort, 1745-1751, 4 parties in-18.

* FRESIA D'OGLIANTO (Maurice-Ignace), lieutenant-général, né à Saluces en 1746, mort en France au mois d'octobre 1826, entra à 20 ans au service de Sardaigne. Cornette dans le régiment du roi (dragons), il parvint au grade de colonel, qu'il obtint en 1793, d'abord dans le régiment de Chablais, puis dans ceux des chevau-légers du roi. Général en 1796, il passa l'année suivante sous les drapeaux français. Ce fut à sa belle réputation qu'il dut le commandement général des troupes piémontaises au service de France, qui rivalisèrent de courage avec nos soldats. Fresia fut fait prisonnier au bord de l'Adda; bientôt échangé, il reparut à la tête de ses troupes. Lorsque le Piémont fut réuni à la France, il fut chargé du commandement de la Haute-Loire, et ensuite de celui de l'Hérault. Il organisa en 1803 à Montpellier le corps piémontais que l'on appela "légion du Midi", fit les campagnes de 1805 et 1806 en Italie, celle de 1807 en Prusse, et obtint alors le grade de général de division, commanda la cavale-

ric piémontaise à la bataille de Friedland, et conduisit un corps de cavalerie en Espagne, d'où il revint par suite de la capitulation de Baylen, que fit le général Dupont. Après qu'il eut commandé pendant quelque temps la 18e division militaire, on l'envoya en mission à la cour de Toscane. Employé de nouveau, à son retour, à la grande armée, il commanda ensuite la 4e division militaire du royaume d'Italie, fut chargé provisoirement du gouvernement de Venise, et fit en 1813 la campagne de Saxe. Commandant militaire des provinces illyriennes, il pourvut à la défense de Laybach et de Trieste. Lorsque les événements le forcèrent de revenir en France, il reçut le commandement de la division de réserve que l'on organisait dans le Piémont. Au commencement de 1814, chargé de la défense de Gênes, il ne rendit cette ville au général Bentink qu'après avoir obtenu une honorable capitulation, et resta en France, où il obtint sa retraite en 1815.

* FRESNAIS (Joseph-Pierre), littérateur français, mort vers 1789, a publié plusieurs *Traductions* de l'allemand et de l'anglais. Les principales sont: | "la Sympathie des âmes", de Wieland, Amsterdam (Paris), 1768, in-12; | "Histoire d'Agathon", etc., du même, Paris, 1768, 4 vol. in-12; | "le Voyage sentimental" de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12, souvent réimprimé; | "la Vie et les Opinions de Tristam Shandy", du même, en société avec Bonnay, Paris, 1785, 4 vol. in-12.

FRESNAYE (Jean VAUQUELAIN DE LA), [né en en 1534, à La Fresnaye en Normandie,] d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général et président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poète français qui ait fait des *Satires*. Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie ni le piquant de celles de Régnier; et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye: | un *Art poétique*, qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux versifiés faiblement; | un poème intitulé: *Pour la monarchie de ce royaume contre la division*, ouvrage d'un zélé patriote. | Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Épitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, in-8°, 1605, à Caen. Il était père de des Iveteaux, qui fut précepteur de Louis XIII, et qui fit aussi des vers. (*Voy*. ce nom.)

FRESNE (Abraham-Alexis QUINAULT DU), naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Il était d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disait modestement en parlant de lui: «On me croit heureux; erreur populaire; je préférerais à mon état celui d'un gentilhomme qui mangerait tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux château.» Du Fresne était si glorieux qu'il parlait à peine à ses domestiques; et lorsqu'il était question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux: «Qu'on paie ce

malheureux. » Cet histrion est mort en 1767.

*FRESNEL (Augustin-Jean), membre de l'académie des sciences et de la société philomathique, ingénieur en chef au corps royal des ponts et chaussées, né à Broglie (Eure) le 10 mai 1788, mort à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1827, entra à l'âge de 16 ans à l'École polytechnique, et choisit la partie des ponts et chaussées. En 1814 et 1815 il alla dans le Midi se réunir à l'armée royaliste. Ce fut à Niort que Fresnel fit ses premières observations sur les phénomènes nouveaux que lui présenta la diffraction de la lumière. Il en rendit compte dans un *Mémoire*, imprimé en 1815, à l'académie des sciences. Peu de temps après, cette société savante proposa pour sujet de prix l'"Examen général de tous les phénomènes de la diffraction" : Fresnel obtint le prix. Il était, depuis 1815, de retour à Paris où son administration l'avait fixé. Avec la "théorie des ondulations" Fresnel expliqua la "diffraction", l'"inflexion", la "polarisation", "la réfraction", "la double réfraction", etc., de telle manière que tous ces phénomènes, qui jusqu'alors avaient été considérés indépendamment les uns des autres, forment dans sa théorie un système entier. Ces découvertes furent présentées dans plusieurs *Mémoires* où les ressources de la géométrie et de l'analyse sont appliquées aux expériences les plus ingénieuses. Les recherches auxquelles il se livra plus tard avaient pour objet la "différence du pouvoir dispersif des divers milieux comparée à leur pouvoir réfringent". Ces travaux valurent à Fresnel son admission, en 1819, à la société philomathique, et en 1823 à l'académie des sciences. Décoré de la croix de la légion-d'honneur en 1824, admis à la société royale de Londres en 1825, il obtint en 1827 le prix fondé dans cette société par Rumford pour la plus belle découverte sur la chaleur et la lumière. Le gouvernement, informé des succès qu'il obtenait dans ses recherches sur la lumière, l'engagea à faire des essais sur les phares. Il trouva en 1819 le moyen de corriger presque entièrement l'aberration de sphéricité, et construisit, de concert avec M. Arago, des phares dont l'effet est beaucoup plus considérable que celui que l'on avait obtenu par les plus grands réflecteurs employés jusqu'alors. Des phares de ce genre sont placés depuis 1825 à l'entrée de la Gironde sur la tour de Cordouan, à Dunkerque et à la pointe de Grave. Ce système, employé pour l'éclairage des côtes de France, fut bientôt apprécié en Angleterre, en Hollande, en Danemarck, en Russie, en Toscane, etc. ; il valut à son auteur la médaille d'or donnée par la société d'encouragement, et le jury d'examen de l'exposition de 1823 demanda pour lui la croix de Saint-Michel. Fresnel était chargé en même temps par ses fonctions du cadastre du pavé de Paris. Nommé en 1821 examinateur de physique et de géométrie descriptive à l'École polytechnique, c'est à la suite d'un examen qu'il avait fait à cette école qu'il éprouva en 1824 des symptômes qui annonçaient un épuisement presque total : depuis cette époque, il traîna une vie languissante. On trouve plusieurs *Mémoires* et *Notes* de Fresnel dans les "Annales de physique et de

chimie", années 1816 à 1825, dans le "Bulletin de la société philomathique", 1822, 23 et 24, et dans les tomes v et vii des "Mémoires de l'académie des sciences". Son *Mémoire sur l'éclairage des phares* fut imprimé séparément en 1822. Fresnel laissa d'ailleurs plusieurs travaux inédits.

FRESNOY (Charles-Alfonse DU), né à Paris en 1611, fils d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parents, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances; il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins, pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème *De arte graphica*, "de l'Art de la peinture", production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornements et de grâces, et très-inférieure, pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy sur le même sujet. Du Fresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *Poème* sur la peinture a été traduit en français par Roger de Piles, en 1789. Il en a paru une traduction libre en vers par Renou, avec des remarques. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Leclerc, in-12. [On voit dans le musée de Paris deux tableaux de cet artiste, une *Sainte Marguerite*, et une *Nymphe avec des Naïades*.]

FRESNY (Charles RIVIÈRE DU), né à Paris en 1648, passait pour petit-fils de Henri IV, [et de la paysanne d'Anet connue sous le nom de "belle Jardinière"]. Il ressemblait à ce roi, et joignait à un goût général pour les arts des talents particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisait des tableaux charmants. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3000 livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait : « Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais, Du Fresny et Bontems. » C'étaient ses deux valets-de-chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, 6 vol. in-12. Ils renferment:

| des *Pièces de théâtre ;* | des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique ; | plusieurs *Chansons ;* | les *Amusements sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie ; | des *Nouvelles historiques*, etc. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière. [Ses comédies les plus remarquables, et qui le placent au second rang parmi les poètes dramatiques sont : | *La Sérénade ;* | *La Réconciliation normande ;* | *L'Esprit de contradiction ;* | *Le Double veuvage ;* | *Le Mariage fait et rompu ;* | *Le Chevalier joueur*. Le sujet de cette pièce lui fut enlevé par Regnard, qui prit l'avance sur lui, et le fit jouer en 1695, sous le titre du " Joueur ", deux ans auparavant que du Fresny mît sur la scène son *Chevalier*, qui n'eut qu'un médiocre succès.]

*FRESSINET (Philibert), lieutenant-général, né en 1767, à Marcigny (Saône-et-Loire), mort à Paris le 9 août 1821, entra au service comme volontaire à 16 ans. En récompense de l'intrépidité qu'il avait déployée à Saint-Domingue, lors de la première insurrection des noirs, il était parvenu au grade d'adjudant-général, quand, après s'être distingué dans les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue commandée par le général Leclerc (1802). A sa persuasion, les principaux chefs des insurgés consentirent à poser les armes ; aussi ne put-il voir sans la blâmer la conduite que tint le gouvernement à l'égard de Toussaint Louverture. La désapprobation qu'il manifesta lui valut une disgrâce de cinq années, au bout desquelles on le chargea d'un commandement dans l'armée d'Italie. Ayant rejoint, à la tête du corps qu'il commandait, le prince Eugène sur les frontières de la Pologne, après la catastrophe de Moscow, il signala son intrépidité pendant la campagne de 1813 ; pour reconnaître ses beaux faits d'armes, notamment à la mémorable bataille de Lutzen (2 mai), Buonaparte le créa tout à la fois général de division, baron, et officier de la légion-d'honneur. L'année suivante, pour la défense du Haut-Mincio, il soutint à la tête de 5,000 hommes et pendant 7 heures d'un combat acharné, le choc de 18,000 Autrichiens. Mis en non-activité à la restauration, Fressinet remplit plusieurs missions durant les cent-jours, et il rentrait à Paris à l'instant où y parvint la nouvelle du désastre de Waterloo. Il fut du nombre des généraux qui se prononcèrent le plus fortement pour la défense de la capitale contre l'invasion des alliés ; on lui attribue même la rédaction de l'adresse qui fut présentée au nom de l'armée à la chambre des représentants. Forcé de quitter la France par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il obtint plus tard la permission d'y rentrer. Il est auteur d'une brochure intitulée : *Appel aux générations présentes et futures sur la convention de Paris faite le 3 juillet 1815 par un officier général, témoin des événements*, Genève (Paris), 1817, in-8°.

* FRÉTEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, fut avec ses principaux confrères un des premiers auteurs de la révolu-

tion. Voué à la faction d'Orléans, il montra une opposition constante aux vues du ministère. Arrêté par suite de cette lutte, la disgrâce de Lamoignon et du cardinal de Brienne lui rendit bientôt la liberté. Envoyé aux états-généraux en 1789 par la noblesse de Melun, il passa ensuite à la chambre du tiers-état, où il se flattait de jouer un grand rôle; mais son empressement à se mêler de tout, à parler sur tout, lui attira de la part de Mirabeau le ridicule surnom de "Commère Fréteau". Le 8 octobre 1789, il demanda qu'on donnât à Louis XVI le titre de roi des Français; il se prononça ensuite pour l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Le 28 juin 1791, il fit rendre le décret qui interdisait à tout Français de sortir du royaume. Après la session, on le nomma juge au tribunal du deuxième arrondissement de Paris; mais les jacobins, qu'il avait cependant encensés, le firent arrêter comme " contre-révolutionnaire ", et il périt sur l'échafaud le 14 juin 1794.

* FRÉTEAU (Jean-Marie-Nicolas), médecin et chirurgien, né à Meslai en 1765, d'un avocat au parlement de Rennes, vint, en en 1788, terminer ses études médicales à Paris, fut nommé chirurgien-major à l'armée des côtes de Brest, et obtint le même titre aux hôpitaux des volontaires de la Loire-Inférieure. Excepté l'opération césarienne, il exécuta avec succès toutes celles de la haute chirurgie, et fut un des premiers qui imaginèrent des moyens mécaniques propres à corriger les difformités corporelles. Il acquit, en outre, beaucoup de réputation comme accoucheur. Fréteau mourut le 9 avril 1823, âgé de cinquante-huit ans. On a de lui : | *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803; | *Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, Paris, F. Louis, 1803; | *Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc.*, Paris, Le Normant, 1813, in-8° de 300 pages; | *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie*, Paris, Gabon, 1816, in-8°. Cet ouvrage avait été couronné par la société de médecine de Paris, le 5 juillet 1814; | *Considérations sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, 1816. C'est la réponse à une critique de son ouvrage sur le même sujet. Il a donné en outre un grand nombre de *Mémoires* | sur l'*Heureux effet de l'allaitement artificiel*; | *Sur la ligature d'un polype utérin*; | *Sur une hémorrhagie très-sérieuse dont la cause a été long-temps inconnue.* | *Sur la doctrine des nécroses, et la nécrose du tibia*; | *Sur une intumescence de la langue, avec prolongement hors de la bouche.* | Divers *Articles* sur l'agriculture, le magnétisme, etc. Il paraît que Fréteau s'occupa aussi de politique libérale.

*FREUX (André DES), jésuite, né à Chartres au commencement du VIe siècle, mort en 1556, recteur du collége des Allemands à Rome, a traduit de l'espagnol les "Exercices spirituels" de St-Ignace, son maître et son ami. On a encore de lui deux opuscules en vers latin : | *De verborum et rerum*

copia; | *Summa latinæ syntaxeos,* Rome, 1556, Anvers, 1574, in-12; | *Assertiones theologicæ,* Rome, 1554, in-8°; | *Poemata,* Cologne, 1558, in-12, souvent réimprimé. Il est aussi éditeur d'un "Martial", purgé de toutes les obscénités qui déparent cet auteur.

* FREUNDWEILER (Henri), peintre, né à Zurich en 1755, séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau chercha à se l'attacher, mais l'artiste, préférant son indépendance aux avantages qu'on lui offrait, revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart de ses *Tableaux* sont tirés de l'"histoire de sa nation". On loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris.

* FRÉVIER (Charles-Joseph), né à Rouen le 11 novembre 1689, entra fort jeune dans la société des jésuites, où il fut destiné à l'enseignement, et survécut peu à la suppression de son ordre. Il est connu par le différend littéraire qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux. Le P. Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, remarqua dans la bibliothèque des jésuites de cette ville un manuscrit de Bellarmin, qui contenait une dissertation sur la Vulgate; il en fit un précis; mais, trouvant ensuite plus à propos de faire imprimer le manuscrit lui-même, il en obtint une copie collationée du P. Holvoët, bibliothécaire du collége de Malines, et le publia sous ce titre : *Apographus ex manuscripto autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini e societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica haberetur.* Le P. Berthier, en rendant compte de cet écrit dans son "Journal de Trévoux", établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule devait être en usage dans les églises et les écoles, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le P. Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans un livre qu'il publia sous ce titre : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec, qui nous restent; théologie de Bellarmin, son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article* 85, *juillet* 1750, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le seul texte pur, que ni le texte hébreu ni le texte grec n'ont cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, parce que c'est une pièce sans conséquence, un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme un écrit indigne de lui. C'était moins pour combattre le P. Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les Ecritures saintes

pouvaient être exposées à un soupçon de corruption.

FREY (Jean-Cécile), [né en Suisse vers l'an 1580,] professa avec éclat la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de philosophie, qui forment une sorte d'encyclopédie, furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol.; le 1[er] en 1645, le 2[e] en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le tome 39[e] des " Mémoires du P. Nicéron " et dans le " Dictionnaire de Moréri ".

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son temps, vécut long-temps à Rome, et y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le recueil de ses gravures forme deux gros vol. in-fol., [et s'élève à plus de cent planches, outre l'estampe appelée *in conspectu angelorum psallam tibi*, qui passe pour être son chef-d'œuvre.

*FREYTAG (Jean-Daniel, baron), maréchal de camp, officier de la légion-d'honneur, né à Strasbourg le 24 janvier 1765, mort à Paris le 23 avril 1832, après 35 années de service, fit toutes les campagnes de la république et de l'empire. Il commandait le 129[e] de ligne depuis 1811, et obtint, en 1816, sa retraite comme maréchal de camp. Cet officier général a publié des *Mémoires sur les guerres de l'empire*.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéri en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence : mais, les mathématiques ayant plus d'attraits pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili, en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut le [26 octobre 1773], à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages: | *Traité des feux d'artifice*, 1747, in-8°; | *Voyage de la mer du Sud*, 1716, in-4°, et 2 vol. in-12, 1717; | *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1796, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Éléments de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno, sa patrie, avait été dominicain : il fut décoré de la pourpre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il quadriregno*, ou *les Quatre règnes de la vie de l'homme* : le 1[er] règne est celui de *Cupidon*, le 2[e] celui de *Satan*, le 3[e] celui des *Vices*, et le 4[e] celui de *Minerve* ou de la

Vertu. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

*FRIEDEL (Adrien-Chrétien), né à Berlin le 31 mars 1753, mort en 1786, vint à Paris dès sa première jeunesse, et fut professeur en survivance des pages du roi. Il publia plusieurs comédies traduites de l'allemand, comme : | *La Piété filiale*, d'Engel, 1781; | *Le Page*, du même, 1781, etc. Il donna en outre le | *Nouveau Théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-1785, 12 vol. in-8°. Bonneville a eu part à cette traduction. Le *Nouveau théâtre* contient vingt-huit pièces des meilleurs auteurs allemands. A la tête du premier volume, on trouve une histoire de leur théâtre.

*FRIEDEL (Louise-Béate-Augustine UTECHT,) dame, née en 1758 à Colnow, en Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, a publié : | *l'Art du confiseur*, Paris, 1802, souvent réimprimé; | *Mémoire d'une mère infortunée à ses filles*; la 14e édition, faite en 1819, 1 vol. in-12, est précédée d'une "Notice" sur l'auteur.

*FRIGERIO (Ambroise), religieux de St-Augustin, né à Bassano en 1537, mort à Ferrare en 1598 après avoir occupé les premiers emplois de son ordre, a laissé, entre autres ouvrages, | *Vita e miracoli di S. Nicolo da Tolentino*, Milan, 1603, in-4°, 3e édition.

*FRIMONT (Jean, baron DE), général de cavalerie, issu d'une famille noble de Lorraine, mort à Vienne en Autriche, le 26 décembre 1831, servit en 1791 à l'armée de Condé, passa ensuite au service d'Autriche, et fit la plupart des campagnes contre les Français. En 1812, il commandait, sous Schwartzenberg, une partie des troupes autrichiennes que Napoléon traîna à sa suite en Russie; en 1813 et 1814, il commandait, au contraire, presque toute la cavalerie des alliés. Chef supérieur des forces militaires dans la haute Italie; en 1815, ce fut lui qui traça le plan de campagne contre Murat. Ce fut encore lui qui, en 1821, à la tête de 52,000 Autrichiens, étouffa la révolution napolitaine. En 1825, à la mort de Bubna, l'empereur lui confia le commandement général de la Lombardie. Ce prince venait de l'appeler à Vienne, pour l'élever à la présidence du conseil de la guerre, lorsque Frimont succomba aux attaques répétées d'une apoplexie. Ce général joignait à un esprit juste toutes les qualités de son état.

*FRISCH (Jean-Léonard), ministre protestant et philologue, né à Sulzbach le 19 mars 1666, mort à Berlin le 21 mars 1743, passa la moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé à Berlin en 1700, il y enseigna la langue russe à Leibnitz, exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur, de-

vint recteur de la société prussienne en 1726, et fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances : | *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8°; | *Dictionnaire allemand-latin*, 1741, in-4°; | *Nouveau Dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipsick, 1712, très-souvent réimprimé en un et deux vol. in-8°; | *Programma de origine caracteris slavonici, vulgo dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4°; | *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, 1727, 1729 et 1734, in-4°; | *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-1738, 13 cahiers in-4°, ouvrage estimé; | *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-fol., figures coloriées. Ce bel ouvrage a été continué par son fils Jos. Léopold.

* FRISCH (Joseph-Léopold), fils du précédent, ministre protestant, très-instruit dans les sciences naturelles et dans la philologie, né à Berlin, le 29 octobre 1714, mourut en 1787. On a de lui : | *Musæi hoffmaniani petrificata et lapides*, Halle, 1741, in-4°; | *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742; | *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogaw, 1775, in-4°; | *Des avantages et des inconvénients que présentent les quadrupèdes*, Bulaunz, 1776, in-8°; et autres ouvrages qui ont pour objet la minéralogie et la zoologie.

FRISCHE (Dom Jacques du), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Séez, en 1640, donna, en 1686 et 1690, avec dom Nicolas Le Nourri, une nouvelle *Édition* de saint Ambroise, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des Œuvres de ce saint docteur; il y travailla avec dom Vaillant sur les "Mémoires de l'abbé Tillemont". Dom Frische travaillait à une nouvelle *Édition* de saint Grégoire de Naziane, lorsqu'il mourut à Paris, en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. [Pinson, avocat au parlement, a fait l'éloge de dom Frische dans une Lettre imprimée en 1694.]

FRISCHLIN (Nicodème), né à Balingen, dans le duché de Wittemberg, le 22 septembre 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où il avait été enfermé. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*Élégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, etc. Sa comédie de *Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus : ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur Callimaque, Aristophane, Virgile, Perse, etc., qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607. [On a encore de lui des ouvrages sur l'astronomie, sur les Hébreux, | et un *Dictionnaire grec-latin-allemand*.

FRISCHMUTH (Jean), philologue et orientaliste, né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur de langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui : | des *Explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Écritu-

re sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses ; | plus de 60 *Dissertations*, in-4°, *philologiques et théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

*FRISI (L'abbé Paul), célèbre mathématicien et physicien d'Italie, né à Milan le 13 avril 1728, d'une famille originaire de Strasbourg, mort dans la même ville le 22 novembre 1784, entra à l'âge de 15 ans chez les clercs de Saint-Paul, dits barnabites. Il étudia avec succès les sciences philosophiques, qu'il enseigna à l'âge de 22 ans à Lodi, et ensuite dans plusieurs villes d'Italie, où ses talents lui acquirent bientôt une réputation brillante. Il voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, fut accueilli partout de la manière la plus flatteuse, et se lia, dans le cours de ses voyages, avec d'Alembert, Condorcet, Keralio, La Condamine, etc. Un grand nombre de monarques l'honorèrent de leur protection, et lui firent de riches présents. Ces honneurs lui firent oublier quelquefois qu'il était religieux, et il eut à essuyer quelques réprimandes de la part de ses supérieurs, qui n'approuvaient pas trop sa vie mondaine et sa liaison avec d'Alembert et Condorcet. Fatigué de vivre sous la règle de son ordre, il avait obtenu du pape Pie VI, par la protection du cardinal Braschi, la permission de porter l'habit de prêtre séculier. L'abbé Frisi était membre de toutes les académies savantes de l'Europe ; il avait été agrégé à celle de Paris en 1758. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue : | *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751 ; | *Nova electricitatis theoria*, Milan, 1755 ; | *De motu diurno terræ dissertatio, quæ a regia berolinensi scientiarum academia præmium, anno 1756, propositum obtinuit ;* | *De gravitate universali libri tres*, Milan, 1768 ; | *Saggio*, etc., ou *Essai sur la philosophie morale*, Lucques, 1765 ; | *Dell' architettura statica e idraulica*, Milan, 1779 ; | *Traité des rivières et des torrents*, 1774, in-4°, traduit par Ferrey ; | *Pauli Frisi operum*, ibid., de 1782 à 1785, 3 vol., etc. Il a écrit en outre plusieurs *Éloges*, parmi lesquels il n'a pas oublié celui de son ami d'Alembert, et un grand nombre de *Dissertations* critiques et savantes. Il y en a une où il cherche à prouver "la médiocrité des jésuites dans les sciences" : ce n'est certainement pas l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur.

* FRISINGHELLI (François-Joseph), prêtre, savant antiquaire au service du marquis de Maffei, né près de Roveredo, y mourut en 1758, âgé de 67 ans. On conserve dans les archives des "Agiati" deRoveredo quelques "Fragments" en prose de lui.

* FRISIUS (Jean), théologien, né au canton de Zurich en 1505, mort en 1565, a traduit de l'hébreu en allemand plusieurs livres de l'Ecriture. Il a publié un *Dictionnaire latin-allemand.*

* FRITZ (Samuel), jésuite, né en Bohême l'an 1653, passa 42 ans dans les missions du Pérou, devint supérieur de celle de Maranon, et mourut près de la Laguna en 1728. Il avait dressé une grande *Carte* du Maranon, grand fleuve des Amazones, dont La Condamine vit l'original dans les

archives du collége des jésuites de Quito, et d'après laquelle ce savant académicien publia la sienne en y marquant par des points les erreurs où le missionnaire était tombé. Cette même carte fut gravée sur une échelle beaucoup plus petite en 1707 à Quito, et parut pour la première fois en France 10 ans après, dans le tome 12 des "Lettres édifiantes", 1re édition. On la retrouvera dans la seconde au tome VIII, avec un abrégé des Mémoires de Fritz sur le fleuve dont elle décrit le cours.

† FRIZIERI ou FRIEDZERI, célèbre compositeur, né à Vérone le 6 janvier 1741, mort à Anvers en octobre 1825, à 85 ans, devint aveugle à l'âge d'un an. Une intelligence précoce le dédommagea de la perte de sa vue : son adresse était si grande qu'à l'âge de 11 ans il fit une mandoline, et apprit seul à jouer de cet instrument. Il était parvenu aussi à jouer très-bien de la flûte, du cor, de l'orgue, du violon, etc. Dès l'âge de 24 ans, allant chercher des applaudissements dans plusieurs villes d'Italie, il s'arrêta d'abord à Novarre, où il produisit le plus grand effet à l'aide de sa mandoline et de son violon, puis séjourna à Strasbourg et à Paris. On admirait la précision de son exécution, la facilité avec laquelle il improvisait des accompagnements de sonates, et une mémoire qui lui permettait de retenir les plus longs morceaux de musique dès qu'il les avait entendus une fois. Il donna à Paris plusieurs opéras-comiques qui eurent du succès, et y établit une "société philharmonique" où l'on entendit ses deux filles exécuter de la manière la plus brillante les concerto de Viotti sur le violon. L'explosion de la "machine infernale" ayant détruit son établissement, il alla se fixer à Anvers. Frizieri avait publié à Paris | un *OEuvre de duo de violons ;* | une *Symphonie concertante pour deux violons ;* | deux *Recueils de six romances*, avec accompagnement de piano ; | une *Scène tirée de son opéra des Thermopyles* | et un *Livre de quatuor.*

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : | une "Histoire des cardinaux français", sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol. ; ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son "Anti-Frizonius"; | une *Édition* de la Bible de Louvain, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, jésuite lorrain, mort au commencement de ce siècle, après avoir publié : | la *Vie du cardinal Bellarmin*, Nanci, 1708, in-4° ; | la *Vie du vénérable Jean Berchmann*, in-8° ; | *Abrégé des Méditations du P. Louis Dupont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très-bien fait ; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12 ; | [l'*Histoire d'Éléonore d'Autriche, mère du duc Léopold* Ier, *et épouse du duc Charles V*, Nanci, 1725, in-8° ; | la *Vie de la mère Elizabeth de Raufaing, institutrice des religieuses du refuge à Nanci*, Avignon, 1733, in-8°, et plusieurs autres ouvrages.]

† FRIZON (Léonard), jésuite et

poète latin, né à Périgueux en 1628, mort à Bordeaux en 1700, a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste dans Moréri, et dont les plus remarquables sont: | *de Nostrorum temporum rebus clarissimis poemata varia*, Poitiers, 1661, in-12; | *Opera poetica*, Paris, 1676; | *de poemate libri tres, ad usum familiarem et christianum accommodati*, Bordeaux, 1682, in-12.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les Pères grecs, lorsqu'il mourut en 1527, d'une chute. — Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

* FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoît, comte), administrateur, était notaire et prevôt, lorsqu'il fut en 1789 député par le tiers-état de Châtillon-sur-Seine aux états-généraux. Placé à côté de Mirabeau dans l'assemblée, il recueillait des notes pour cet orateur, devint son secrétaire à titre officieux, et fut son exécuteur testamentaire. Lorsqu'il eut pris connaissance de la succession de son ami, il vint dire à l'assemblée que Mirabeau était mort comme quelques-uns des grands hommes de la Grèce, et demanda que le trésor public se chargeât des frais de ses funérailles. De cette déclaration d'insolvabilité, il ne résulta qu'une chose, c'est que l'on sut positivement que les créanciers perdraient au moins 50 pour 100. En 1792, Frochot accepta une place de juge de paix, à Paris, et fut élu, en 1799 membre du corps-législatif. Nommé préfet de la Seine, il donna sa démission de représentant, pour se livrer aux devoirs de cette place, qu'il occupa 12 ans. C'est à lui que Paris est redevable de l'ordre établi dans toutes les parties de son administration municipale, de plusieurs monuments tels que le canal de l'Ourcq et un grand nombre de fontaines publiques, du nouveau mode d'inhumation, de la réorganisation de l'instruction primaire, etc. Tout Paris prit part à la disgrâce qu'il encourut en 1812, pour avoir montré une pusillanimité inexcusable, lors de la conspiration de Mallet. Exclu du conseil d'état, Frochot le fut en même temps de la préfecture, que l'on confia à M. de Chabrol. Louis XVIII donna à Frochot le titre de conseiller d'état honoraire, qu'il perdit pour avoir eu pendant les cent-jours, l'ingratitude d'accepter la préfecture des Bouches-du-Rhône. Retiré dès lors dans sa campagne près Chaumont, il mourut à l'âgede 68 ans, le 30 juillet 1828.

FROELICH (Guillaume), né à Zurich en Suisse [en 1492,] de parents pauvres, s'éleva par son seul mérite et par sa valeur. Il servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX, commanda, en qualité de colonel, plusieurs régiments suisses au service de ces princes, et mourut à Paris le 4 décembre 1562, après quarante ans de service. On lui éleva un

mausolée dans l'église des Grands-Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FROELICH (Erasme), [jésuite allemand et célèbre numismate,] né à Gratz en Stirie en 1700, mort le 7 juillet 1758, fit ses études à Vienne [en Autriche, et après les avoir achevées entra dans la compagnie de Jésus. Il enseigna les belles-lettres, l'histoire et les mathématiques, et fut nommé bibliothécaire du collége Thérésien, où il fut chargé de donner des leçons d'archéologie. Mais l'étude à laquelle il se livra avec le plus d'assiduité et de succès fut celle des médailles, et il y consacra sa vie : personne ne montra mieux que lui de quelle utilité elle était pour l'histoire. Il fixa la véritable époque d'où part l'ère des rois de Bohême; et par la description des médailles des rois de Palmyre il en donne l'histoire entière. Il a publié plus de dix-huit ouvrages, dont voici les principaux] : | *Ultilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita*, etc., Vienne, 1733, in-8°; | *Appendicula ad nummos augustorum et cæsarum ab urbibus græce loquentibus cusos*, etc.; | *Dissertatio de nummis, monetariorum veterum culpa vitiosis*, Vienne, 1736, in-8°; | *Quatuor tentamina in re nummaria veteri*, etc., 1737, in-4°; 2e édition, 1750, in-4°. [Sous ce nouveau titre les ouvrages précédents ont été reproduits avec des augmentations.] | *Animadversiones in quosdam nummos veteres urbium*, Vienne, 1738, in-8°; nouvelle édition Florence, 1751, in-8°; | *Appendiculæ duæ novæ, ad nummos Colonarium altera ad nummos augustorum et cæsarum, ab urbibus græce loquentibus percussos*, Vienne, 1744, in-8°; | *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati*, etc., Vienne, 1744, in-folio, figures.

*FROGER, prêtre, membre de la société royale d'agriculture de Tours, est auteur d'*Instructions de morale, d'agriculture et d'économie pour les habitants de la campagne*, 1769, in-8°. Ce livre contient aussi le *Mémoire* de l'auteur, couronné par l'académie de Metz, en 1761, *sur la fertilité des terres*.

*FROGER, député de la Sarthe à la convention, y vota la "mort" de Louis XVI. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il donna sa démission en février 1797.

FROIDMONT, ou FROMONT (Libert), "Fromondus", né à Hacourt, village du pays de Liége, en 1585, docteur, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de Saint-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis; il publia l'"Augustinus" du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite archidiacre de Malines, et évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître. (*Voyez* CALÉNUS et JANSÉNIUS.) On a de Froidmont : | un *Commentaire* latin sur les Épîtres de saint Paul, 2 tomes in-fol., 1670 : c'est proprement un abrégé de celui d'Estius; | des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques et sur l'Apocalypse, peu utiles, et qui se ressentent des er-

teurs qu'il avait adoptées ; | *Vincentii lenis theriaca*, contre les pères Petau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules, | *La Lampe de saint Augustin ;* | *Les Mouchettes de la lampe ;* | *Colloque en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise :* ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, était fils d'Alfonse Ier, et commença à régner l'an 757. [Le royaume d'Espagne se bornait alors aux Asturies, Oviédo, Léon, le reste étant occupé par les Maures.] Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, et s'opposa aux courses des Maures. Depuis, il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54,000 de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan, meutre vengé bientôt après par Aurèle, son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II, frère d'Ordogno roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfants de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfants d'un grand seigneur nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Espagnols. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner, auxquels ils donnèrent le nom de "Jueze", juges. Froila mourut de la lèpre en 924, ayant régné à peine un an.

FROISSARD, ou FROISSART (Jean), naquit à Valenciennes en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer longtemps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier, vers 1402. Froissard était poète et historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois; la meilleure édition et une des moins communes est celle de Lyon, en 4 vol. in-fol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée; Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve dans un détail très-circonstancié, et même quelquefois jusqu'à la minutie, les événements les plus considérables arrivés de son temps en Europe. On prétend qu'il y a un manuscrit de sa *Chronique* à Breslau, plus fidèle que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs pièces de poésie, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mirent en vogue la ballade. [Avant de prendre les ordres, il avait été épris d'une demoiselle qui se maria; Froissard alors quitta la France, et se rendit en Angleterre, où il fut protégé par la reine Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III. A l'instar des chevaliers errants de ce temps-là, Frois-

sard parcourut beaucoup de pays, visita l'Écosse, suivit le prince Noir en Espagne, lors de l'expédition de ce dernier pour secourir Pierre-le-Cruel, passa en Italie avec le duc de Clarence, qui s'y rendit pour épouser la fille de Galéas Visconti, et parcourut la Savoie, où régnait Amédée VI. Dans la suite, Froissard devint clerc de Vénestas, duc de Brabant, qui était aussi poète; et, mêlant ses poésies avec celles de ce prince, il composa un ouvrage intitulé *Méliador*. Les écrits de Froissard sont un miroir fidèle des mœurs de cette époque éloignée. Parmi ses poésies, son *Horloge amoureuse* est le plus beau morceau; on y trouve des détails sur l'horlogerie au XIV[e] siècle. On a traduit en anglais en 1812, une partie de la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne et de Bretagne.*]

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, et y fut souvent consulté sur la Coutume de Normandie, qu'il possédait très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit relatifs à la coutume de son pays: | *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4°; | *Mémoire sur la nature et la qualité des statuts*, 1729, 2 vol. in-4°; | *Mémoires sur le sénatus-consulte velleien*, 1722, in-4°; | *Mémoires sur la comté-pairie d'Eu*, in-4°.

*FROMAGE (Pierre), jésuite et missionnaire, né en 1678 à Laon, entra en 1693 au noviciat de son ordre à Nanci, y enseigna les humanités, et, se laissant entraîner à l'ardeur de son zèle, demanda à faire partie de la mission d'Égypte, puis de celle de Syrie, où il mourut en 1740. Le P. Fromage établit une imprimerie arabe au monastère dit Chovaïr dans la partie du Liban habitée par les druses, préfecture de Seyde, et y fit imprimer 34 ouvrages de piété qu'il avait traduits en arabe du latin et des différentes langues de l'Europe. On en peut voir la liste dans Moréri; nous citerons seulement: | *La Balance du temps et le Trébuchet de l'éternité de l'homme*, 1733, in-4°, traduit de l'espagnol du P. Eusèbe de Nieremberg; | le *Guide du prêtre*, 1760, in-4°, traduit de l'italien du P. Segneri; | le *Guide du chrétien*, 1738, in-4°, du même, etc.

* FROMAGE DES FEUGRES (Charles-Michel-François), né en 1770 à Viette près Lisieux, professeur de philosophie au collége de cette ville, puis élève aux écoles normale et d'Alfort, où il fut professeur de médecine et de chirurgie, devint vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale, et périt pendant la retraite de Moscou, à la fin de 1812. On lui doit: | *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, 1811, 4 vol. in-12; | *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8°; | *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, 1805 et 1806, in-12; | *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, 1805, in-8°; | *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, 1805, in-8°. Il a publié ces quatre derniers articles avec Chabert; | plusieurs *Articles* dans la continuation du "Cours

complet d'agriculture" de R - zier, et dans l'"Abrégé", en 6 volumes in-8°, publié sous le titre de "Cours complet d'Agriculture pratique", Paris, 1809.

* FROMAGEAU (Germain), Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *Décisions de cas de conscience*, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-fol., Paris, 1723.

* FROMAGEOT (Jean-Baptiste), avocat et professeur en droit à Dijon, où il mourut en 1753, à la fleur de l'âge, se fit connaître dans sa province. Il s'était attaqué au président Bouhier, qui finit par déclarer qu'il ne voulait « pas perpétuer une querelle avec un pédant tel que Fromageot. » Il s'agissait 1° du "Traité de la dissolution du mariage pour impuissance" du président; 2° de son "Traité de la nature des dieux" de Cicéron. Fromageot prétendait nier la foi de Cicéron. Quelques années après, en 1759, il publia, avec Morin, autre avocat, les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, mais entendues comme on entend au Palais les lois de Justinien.—Un abbé FROMAGEOT, qui est peut-être de sa famille, a publié, en 1775, les *Annales du règne de la reine de Hongrie*, et une *Histoire d'Allemagne*.

FROMAGET, mort à Paris en 1759, poète médiocre, donna quelques *Romans* et quelques *Opéras comiques* déjà presque oubliés.

* FROMENT (François-Marie), d'une famille qui se disait venue d'Italie, né à Nîmes, le 9 juillet 1756, mort le 22 septembre 1825, exerçait la profession d'avocat dans cette ville, à l'époque de la révolution. Il se fit remarquer dès l'origine, ainsi que son père et ses frères, par son opposition aux nouveaux principes, donna le signal de l'insurrection dans le midi de la France, et fut l'un des principaux instigateurs du rassemblement connu sous le nom de camp de Jalès. Froment courut de grands dangers à l'époque des premiers troubles de Nîmes, comme ayant été le principal moteur de la pétition présentée à l'Assemblée nationale par les catholiques de cette cité, pour que leur religion restât dominante. Le récit de ces événements se trouve dans son *Mémoire historique et politique, contenant la Relation du massacre des catholiques de Nîmes, en juin* 1790, *et des Réflexions sur les événements qui l'ont amené*. A la fin de la même année, Froment se rendit à Turin, où se trouvait alors le comte d'Artois. Sur les témoignages favorables des gentilshommes languedociens qui se trouvaient auprès du prince, il obtint des lettres de noblesse qui lui furent confirmées après la restauration, en 1814. A la même époque, il fut pareillement confirmé dans le titre de secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, qui lui avait été accordé en 1795; mais il resta sans fonctions, et ne put obtenir aucune des indemnités

qu'il réclamait pour les frais de missions importantes et périlleuses qu'il disait avoir remplies, par l'ordre et pour le compte des princes français, en Espagne, en Angleterre et même en France. Les refus du ministère jetèrent Froment au rang des mécontents; il consigna ses plaintes dans un opuscule intitulé : *Recueil de divers écrits relatifs à la Révolution* (Paris, 1816, in-8°). On a essayé de tirer parti de ces écrits pour peindre, sous de fâcheuses couleurs, certains épisodes de l'émigration.

FROMENTHAL (Gabriel BERTHON DE), juge-mage du Puy en Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-fol., sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis DE), évêque d'Aire, [naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine.] Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le carême en 1680, et toujours avec succès. Élève du P. Sénaut, de l'Oratoire, il mit comme lui dans ses sermons de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

" FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, correspondant de l'académie des sciences de Paris, et membre de presque toutes celles d'Italie, né à Crémone en 1703, mort en 1765, professa la philosophie à l'université de Pise. Mathématiques pures, physique animale et expérimentale, chimie, histoire naturelle, il fit faire à toutes les parties de la science quelques progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut singulière alors, mais dont Albert Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : | *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8°; | *Della fluidità de corpi, trattato*, Livourne, 1754; | *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758; | *de Ratione philosophandi, quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi, professeur de morale à Crémone, a publié "l'Elogio storico del P. D. Giovan. Claud. Fromond, publ. profess. nell' università di Pisa", Crémone, 1781, in-4°. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur.

FRONSPERG, [ou plutôt FRUNDSBERG] (Georges, comte DE), d'une maison illustre du Tyrol, naquit en Souabe à Minlda, près de Memmingen. C'était un homme d'une force et d'une valeur extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles-Quint en Italie avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportements allèrent jusqu'à la fureur contre l'Église romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique il joignit la férocité d'un

soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordon tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, « que c'était pour traiter le pape comme les Ottomans traitaient leurs frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome, car, pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine régulier, génovéfain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant abjuré l'esprit de parti, il revint à Paris, et fut fait curé de la paroisse de Sainte-Madeleine à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession, en 1662. On a de lui divers ouvrages : | *De diebus festivis gentilium, Hæbræorum, christianorum*, in-fol., dans le "Kalendarium romanum", Paris, 1652, in-8°; | *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16; | *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis, annotata in romanum kalendarium*, etc.; la meilleure édition est celle de Vérone, 1736, in-8°; | des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et non pas de Gerson ni de Gersen. (*Voyez* Amort); | une *Édition* des OEuvres d'Ives de Chartres, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une Vie de ce pieux docteur. Le P. Fronteau possédait neuf langues; ce fut lui qui composa la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester long-temps dans un parti qui n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rebellion contre l'Église. [Le P. Lallemand, chancelier de Sainte-Geneviève, a publié en latin l'Éloge du père Fronteau, son prédécesseur, Paris, 1663, in-4°.]

FRONTIN (Sextus Julius Frontinus), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J.-C., et ensuite consul. Vespasien l'envoya, en 78, contre les Anglais, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires grecs et romains perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *Stratagèmes*, écrits, à ce qu'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; séparément, Leyde, 1731, in-8°, et Paris, sans notes,

1763, in-12. Ils sont traduits en français avec Polieu, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que celui d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aquéducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre *De coloniis*. Ses livres *De scientia militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. [Frontin mourut l'an 859 de Rome, de J.-C. 106.]

* FRONTO (Marcus-Julius), consul, l'an 96 de J.-C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissaient dans la punition des délateurs : « Il est dangereux d'être gouverné par un prince sous qui tout est défendu (il voulait parler de Néron); et encore plus dangereux de l'être par un prince sous qui tout est permis. » Ces dernières paroles tombaient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avait été la source.

FRONTO (Marcus Cornelius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Vérus et Marc-Aurèle. Ce dernier fit ériger une statue à son maître, et le nomma consul. L'éloquence de Fronto n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que pour cette partie il était l'émule de Cicéron. [Tous les ouvrages de cet orateur sont perdus, à l'exception de quelques mots cités par d'anciens grammairiens.]

* FRORIEP (Just-Frédéric), protestant et orientaliste, né en 1745 à Lubeck, mort à Wetzlar en 1800, était à peine âgé de 22 ans, lorsqu'en 1767 il se fit graduer en philosophie dans l'université de Leipsick. Reçu bachelier en théologie l'année suivante, il fut nommé prédicateur du temple dans la même université, et se fit une réputation dans cette carrière. Bientôt professeur extraordinaire de théologie, il échangea cette chaire contre celle de théologie à Augsbourg en 1771, et plus tard contre celle des langues orientales à l'université d'Erfurth. En 1792, il fut destitué, et se retira à Wetzlar, où il fut quelque temps prédicateur. Froriep publia un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie sacrée et la littérature orientale, dont on trouve la liste dans le "Dictionnaire" de Mensel. Ce sont : | *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ specimen primum*, Leipsick, 1767, in-4°; | *Corani caput primum et secundi priores versus arabice et latine, cum animadversionibus historicis et philologicis*, 1768, in-8°; | *Arabische bibliotek*, Leipsick, in-8°; | *Dissertatio inauguralis de nova ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologia morali*, Helmstadt, 1772, in-4°; | *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand, 1er vol. Lemgo, 1771-1773, 2e vol. ibid. 1774-1778. — Froriep (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, aussi instruite et très-vertueuse, née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, a traduit

en allemand : | la *Nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville* de Léonard Weimar, 1782, in-8°; | *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8°. Elle avait aussi composé *Amélie de Nordheim* ou la *Mort prématurée*, 1783, 2 vol. in-8°.

* FROSSARD, professeur de théologie protestante à Montauban, mort dans cette ville le 3 janvier 1830, à l'âge de 78 ans, était né à Nyon dans le canton de Vaud. D'abord pasteur à Lyon, la révolution l'éloigna des fonctions ecclésiastiques, qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut aussi professeur de morale et d'éloquence de la chaire. Frossard fut un des grands promoteurs de l'affranchissement des Nègres. On a de lui une *Traduction des sermons de Blois* et un livre de Wilberforce, intitulé le *Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

* FROTHAIRE, évêque de Toul, sous Louis-le-Débonnaire, dont il fut le premier architecte. Ses *Lettres*, au nombre de trente, renferment quelques détails intéressants.

* FROTTÉ (Le comte Louis DE), chef des royalistes de Normandie, servit dans l'infanterie avant la révolution, émigra en 1792, quitta l'Angleterre deux ans après, et passa en France pour faire insurger la Normandie où il avait des intelligences. En débarquant sur la côte de Saint-Malo avec plusieurs gentilshommes, il eut à soutenir un combat contre les républicains; mais il leur échappa, et parvint dans la basse Normandie. Il se rendit, le 1er avril 1795, aux conférences de La Mabilais en Bretagne, refusa de signer le traité négocié par Cormatin, et déclara qu'il n'y avait pour les royalistes de sécurité que dans les armes. Regagnant alors la Normandie, il organisa l'insurrection dans les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche. En 1795, il fit une incursion dans le Maine, s'empara momentanément de Mayenne, et tâcha de combiner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne. La malheureuse issue de l'expédition de Quiberon arrêta ses projets. Ayant reçu des subsides du ministère anglais, il forma une compagnie de "gentilshommes de la couronne", essaya de s'emparer de Tinchebray, qui avait quelques fortifications, mais fut repoussé avec perte. Poursuivi par Hoche, qui avait soumis la Vendée, il se vit contraint de se rembarquer pour l'Angleterre, y resta jusqu'à la rupture des conférences de Rastadt, en 1799, débarqua alors en Normandie, se trouva bientôt à la tête de 10,000 hommes, délivra sa mère et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés, en exécution de la loi des otages. Après le 18 brumaire, presque tous les autres chefs royalistes capitulèrent. Accablé à son tour par des forces supérieures, il se détermina à écrire, le 28 janvier 1800, au général Guidal pour lui déclarer qu'il se soumettait à la république. Il se rendait à Alençon pour négocier son accommodement,

quand, au mépris de la foi jurée, il fut arrêté avec six de ses officiers, traduit devant une commission militaire formée à Verneuil, et condamné à être fusillé. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et attendit debout et avec calme le coup qui devait lui ôter la vie. Ce fut un des premiers crimes politiques de Buonaparte, qui avait, dit-on, donné des ordres secrets pour son arrestation et sa condamnation.

FROUMENTEAU (Nicolas), [nom sous lequel s'est caché un] écrivain du XVI[e] siècle, qu'on n'est pas encore parvenu à découvrir. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malheureux règne de Henri III sont encore recherchés, malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, in-8°, 1581; le second, *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

* FROVA (Joseph), chanoine régulier de Saint-André de Verceil, historiographe de sa congrégation au XVIII[e] siècle, prit part à la longue querelle sur le véritable auteur de l'"Imitation de J.-C.", et se rangea parmi ceux qui, niant jusqu'à l'existence de l'abbé Gersen, attribuait cet ouvrage à Thomas à Kempis. Outre plusieurs *Lettres* à ce sujet, on a de Joseph Frova : | une dissertation *De sacris imaginibus*, Venise, 1750, in-12; | *Vita et gesta Gualæ Bicchieri cardinalis collecta a Philadelpho Libyco*, Milan, 1767, in-8°.

FRUCTUEUX (Saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (Saint), archevêque de Brague au VII[e] siècle, se retira dans une solitude, et y bâtit un monastère qu'il nomma "Complutum", parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute (aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille). Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume; et en 650, le 10[e] concile de Tolède le plaça sur le siége archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles dont il est l'auteur. La première est dite de "Complute", parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée "Règle commune", s'observait dans les autres communautés d'hommes et de femmes dont il était fondateur. Sa "Vie", écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon et Bulteau.

FRUELA, ou FROILA, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du IX[e] siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alfonse III, son neveu, qui avait succédé à Ordogno, et qui par ses belles qualités était digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de

trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venait se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gênes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape, sur la recommandation du cardinal Bentivoglio, la permission de quitter son ordre. Il était prêtre, et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant don Philippe l'honorait de son estime. Il y mourut en 1768. La *Collection* de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme en 1777, en 9 vol. in-8°. [Frugoni excella dans les "Sdruccioli", ou vers sans rimes de onze syllabes. Une de ses meilleures *Odes* est celle où il célèbre *la prise d'Orange*, par le duc de Montemar.]

FRUMENCE (Saint), apôtre de l'Éthiopie, était Tyrien. Étant allé dans l'Éthiopie avec Édesse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement au roi, par leur sagesse et leur science, qu'il en fit ses favoris; il fit Édesse son échanson, et Frumence son trésorier. Celui-ci se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Éthiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le XVI[e] siècle, leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas : ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

* FRUSIUS (André), de Chartres, jésuite, mort à Rome en 1556, a traduit de l'espagnol en latin | les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola; | *l'Écho*, | et quelques *Épigrammes*, Anvers, 1582, in-8°; Cologne, 1641, in-12.

FRUTER, ou plutôt FRUITIERS (Luc): "Fruterius", critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans; il était ami de Muret et de plusieurs autres savants. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits, en latin, et qui promettaient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avait le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

* FUALDÈS, procureur du roi à Rhodez, né vers 1761, au Mur-de-Barrey, fut reçu avant la révolution avocat au parlement de Toulouse, et assassiné, le 19 mars 1817, à Rhodez, dans la maison du manouvrier Bancal. La police ayant découvert les auteurs du meurtre, le procès fut instruit devant la cour d'assises de l'Aveyron. Les dépositions d'une dame nommée Manson,

forment un singulier épisode dans ce drame épouvantable. Les détails se trouvent exposés dans l'ouvrage intitulé : *Histoire et procès complet des assassins de M. Fualdès, parle sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8°, 3e édition.

* FUCHS (Jean-Christophe), physicien et littérateur, né le 1er mars 1726 à Gross-Germersleben, dans le duché de Magdebourg, mort en septembre 1795, était gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse. Amateur éclairé des sciences physiques et naturelles, il composa quelques *Mémoires* qui ont été insérés dans les recueils de l'"Académie des Scrutateurs de la nature", de Berlin, dont il était membre. Nous citerons : | *Mémoires sur l'histoire des fossiles et des pétrifications;* | *Mémoire sur un os maxillaire et une défense d'éléphant trouvés près de Postdam en* 1768; | *Mémoires sur les paratonnerres*. D'autres *Dissertations* du même savant ont été insérées dans d'autres recueils académiques. Fuchs laissa aussi quelques *Opuscules* inédits. Tous ses ouvrages sont écrits en allemand.

* FUCHS (Théophile), poète, né en 1720 à Leppersdorff dans la Haute-Saxe, d'un pauvre paysan, mort à Messein vers 1810, n'eut d'autre instruction que celle que lui donna le maître d'école de son village. Ayant obtenu de ses parents la permission de se rendre à 18 ans à l'université de Leipsick, il reçut de son frère, en partant, la somme de 7 florins et demi qui était le montant de sa part dans la succession à venir de sa famille. Avec cette somme, il se met en route, et, chemin faisant, compose un poème en vers alexandrins, dans lequel il faisait contraster d'une manière originale, sa misère actuelle et ses brillantes espérances de fortune. Ce poème fut lu avec plaisir par le poète Hagedorn, qui fit en sa faveur une collecte de 700 écus : ce qui lui suffit pour suivre le cours pendant 5 ans. Les ressources que lui fournirent ses protecteurs lui permirent de terminer ses études. Il s'attacha à la théologie, sans négliger la poésie à laquelle il était redevable de sa position actuelle, vint à Dresde en 1751, fut nommé diacre dans un bourg près de Meissen, où il se maria en 1752. Pendant la guerre de sept ans son domicile fut pillé ; mais la poésie ranima son courage. Nommé en 1769 prédicateur à Taubenheim près Friedberg, il occupa cette place jusqu'en 1787, prit sa retraite, et vint se fixer à Meissen. Les *Poésies* de Fuchs, presque toutes dans le genre lyrique, n'ont pas l'élégance qu'on pourrait désirer. Il avait cependant cherché à marcher sur les traces de Hagedorn, restaurateur du bon goût en Allemagne. Ses *Poésies* ont été pour la plupart insérées dans le "Recueil" de Christophe-Henri Schmid, et dans les "Anthologies lyriques" de Ramler et Mathisson : il publia lui-même les *Poésies d'un fils de Paysan*, Dresde, 1752, in-8°; nouvelle édit. augmentée, ibid. 1771, in-8°, et *Ma Vie jusqu'à l'âge de* 77 *ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres*, 1796, in-8°.

* FUCHS (Georges-Frédéric), musicien, né à Mayence, le 3 décembre 1752, mort à Paris, âgé de 69 ans, le 9 octobre 1821, se disait élève de Haydn. Il a com-

posé un grand nombre de *Symphonies*, de *Quatuor* et divers morceaux d'harmonie remarquables, entre autres, la *Bataille de Marengo*, et un grand nombre de *Marches* militaires que l'on exécute encore journellement. Il avait été nommé membre du conservatoire de musique, dès la création de cet établissement.

* FUENTÈS (Le comte DE), général espagnol, né à Valladolid le 18 septembre 1560, servit avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV. En 1643 il commandait, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie espagnole regardée comme invincible jusqu'au moment où Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentès, quoique tourmenté de la goutte, se fit porter sur le champ de bataille, où il mourut percé de coups le 19 mars 1643. Condé, en apprenant sa mort, s'écria qu'il aurait voulu mourir comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

* FUESI (Pie), dominicain, né en 1703 à Comaron en Hongrie, mort à Waitzen en 1769, de parents qui professaient la religion protestante, se fit catholique, et entra chez les dominicains. C'était un religieux instruit, et qui cultivait la poésie avec succès. Il laissa les ouvrages suivants : | *Otia poetica*, Vienne en Autriche, 1744; | *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt, in breve compendium collectum*, ib. 1745; | *Fasciculus biblicus, seu Selecta Scripturæ Sacræ effata metrice pronuntiata*, Bude, 1746; | *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, OEdenbourg, 1749; | *Catonis moralia disticha, ad hungaricos versus, magna elegantia redacta*, imprimés plusieurs fois, et la dernière fois à Bude.

* FUESSLI (Mathieu), peintre, né à Zurich en 1598, mort en 1664, se distingua dans la représentation des scènes effrayantes; telles que batailles, combat naval, incendies et pillages.

* FUESSLI (Jean-Melchior), graveur, né à Zurich en 1677, mort en 1736, a exécuté plusieurs planches, parmi lesquelles on cite la *Cérémonie des serments*, qui représente l'alliance jadis stipulée entre la république de Venise et les cantons de Zurich et de Berne. Fuessli a aussi laissé un ouvrage estimé, qui a pour titre : *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, de 1755 à 1780, 4 vol., avec un *Supplément* et portraits.—Son fils aîné, Jean-Rodolphe, se fit un nom dans la gravure et dans la peinture, et mourut en 1806.

FUESSLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlar, où son père, originaire de Zurich, fut pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui : | *Thesaurus scriptorum historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse; | un *Abrégé de l'histoire de la Suisse*, à la suite de "Helvetiorum respublica", de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

* FUESSLI ou FUSELI (Henri), peintre et professeur de dessin à l'académie de Londres, né à Zurich, en 1742 d'une famille qui avait fourni plusieurs hommes célèbres dans la carrière des beaux-arts, mort le 26 avril 1825, à Pultney-Hill, fit ses études dans sa patrie, se rendit ensuite à Berlin,

où il suivit les leçons des grands maîtres de l'école allemande, et après s'y être pénétré de la lecture de Kleist, de Wieland, de Klopstock, il s'attacha à Lavater avec lequel il voyagea, en 1761, dans une partie de l'Allemagne. Il alla ensuite en Angleterre, où il se lia avec Reinolds, qu'on appelle le "Corrége de la Grande-Bretagne". De là il passa en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et des autres grands-maîtres, vint se fixer en Angleterre en 1778; ses *Tableaux* furent accueillis avec tant de faveur qu'on les plaça après le fameux West. Son *OEuvre*, précédé d'une "Notice historique", a paru à Zurich en 1806, 4 vol. in-fol. Parmi ses *Tableaux*, on remarque : | *lady Macbeth*; | quelques *Scènes de l'Espiègle*; | le *Spectre de Dion*, d'après Plutarque; | une *Suite de sujets tirés de Milton*; | *Hercule combattant les chevaux de Diomède*. Fuessli fit aussi des ouvrages sur la peinture.

FUET (Louis), avocat au parlement de Paris, [né à Orléans en 1681], mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-fol., 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Ulric), né en 1528,] à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584. Il légua sa bibliothèque, qui était très-belle, à l'électeur palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même, contre son intention, qu'il rendit grand service à cette religion, en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parents à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de Saint-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en sorti une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet : *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem. A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*, Augsbourg, 1786, 1 vol. in 8°.

* FUHRMANN (Matthias), religieux de l'ordre de Saint-Paul ermite, en Autriche, et définiteur général de sa congrégation, mort à Vienne en 1773, s'appliqua à l'histoire, et se distingua par son érudition. On a de lui plusieurs ouvrages qui attestent qu'il n'était pas moins savant que laborieux. Il a donné en allemand : | *L'Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734-1737, quatre parties in-4°; | *Vienne ancienne et moderne*, deux parties, 1738, in-8°; | *Vie et miracles de saint Séverin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche, et abbé de Heiligenstatdt, près Vienne*, ibid, 1746, in-8°; | *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 37 de Jésus-Christ*, ibid., 1769, in-4°, avec 13 planches;

Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta, 1re partie, Rome, 1743; 2e partie, Vienne, 1747, in-4°, figures; ouvrage où brille une grande érudition; | *Dux vitæ angelicus ad urbem Romam*, ibid, 1749; in-8°. Il a été traduit en allemand.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses *Épîtres* combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *Sermons*, des *Hymnes*, des *Proses*; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses OEuvres.

FULGENCE (Sanctus Fabius Claudius Gordiamus Fulgentius), né à Lepté dans la Bizacène, province d'Afrique, [en 467 selon les uns, et selon d'autres en 463,] de parents nobles, quitta le monde, où il aurait pu briller par ses talents, pour s'enfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, et fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique, en 508. Son zèle contre l'arianisme déplut à Trasamond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avait composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°; car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *de la Prédestination et de la Grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin; il connaissait bien l'Écriture sainte, et il s'en sert à propos; mais il est peut-être quelquefois un peu diffus. Il mourut en en 533, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS - PLANCIADES (Fabius), est auteur des trois *Livres de mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°; avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus et Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le VIe siècle. Nous avons de lui aussi un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE ou FRÉGOSE (Raphaël), enseigna, vers l'an 1438, le droit, avec réputation, à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FRÉGOSE (Baptiste), qui fut doge de Venise, sa patrie, en 1478. (*Voy.* FRÉGOSE Baptiste.)

* FULIGATTI (Jules), jésuite de Césène dans la Romagne, fit imprimer à Ferrare en 1617, un ouvrage intitulé : *Degli oriuoli a*

sole. Muzzio Oddi d'Urbin, architecte de Lorette, qui avait publié un "Traité" sur ce sujet, à Milan, en 1614, in-4°, et à Venise en 1638, prétendit qu'une partie de son ouvrage avait été copiée par Fuligatti. —*FULIGATTI (Jacques), autre jésuite italien, né en 1595, à Rome, mort dans la même ville en 1653, est auteur des ouvrages suivans : *Vita di Roberto Bellarmino, cardinale*, Rome, 1624, in-4°, traduit en latin par Sylvestre Petra Sancta, Liége, 1626, in-4°, et en français par Pierre Morin, Paris, 1625, in-8° ; | *Compendio della vita di San Francesco Xaverio*, Rome, 1637, in-8° ; | *Vita di Bernardo Reatino*, Viterbe, 1744, in-8° ; | *Vita di P. Canisio*, Rome, 1649, in-8°; | et une *Vie de sainte Élizabeth, reine de Portugal*, en latin.

*FULLEBORN (Georges-Gustave), professeur, né à Glogau, le 2 mars 1769, mort le 18 février 1803, commença ses études sous son père, conseiller du bailliage de Glogau, et alla les terminer à l'université de Halle, où il publia bientôt une *Dissertation* latine sur le livre de Xénophon : *Zénon à Gorgias*, ordinairement attribué à Aristote. De retour à Glogau en 1789, il y prêcha dans l'église luthérienne, et fut nommé troisième diacre. Appelé à Breslau pour y enseigner les langues hébraïque, grecque et latine, en remplacement du célèbre professeur Gedicke, dans l'établissement appelé "Elizabethanum", il mourut à la fleur de l'âge, laissant un grand nombre d'ouvrages : | une édition des "Satires de Perse", avec une *Traduction* et des *Notes* en allemand, 1794; | *Théorie abrégée du style latin*, en allemand, Breslau, 1783, in-8°; | *Contes populaires* dans la même langue, 1791-93; | *Mélanges* intitulés *Feuilles diverses, d'Edelwade Justus*, 1795 ; | "Fragmens de Parménide", avec une *Traduction* et des *Notes* en allemand, Zullichau, 1795, in-8°. | *Georgii Gemitschi, S. Plethonis et Mich. apostoli orationes duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur nunc primum e MSS. editi*, Leipsick, 1793, in-8°. | *Encyclopedia philologica*, Breslau, 2e édit. 1803, 1 vol. in-8° ; | une *Édition* des "Œuvres posthumes" du célèbre Lessing, Berlin, 1795, in-8°; | *Sur le dialecte silésien*, morceau inséré dans le "Journal de Silésie"; | *Fragmens pour servir à l'histoire de la philosophie*, en 12 parties, Zullichau et Freystadt, 1791, 3 vol. in-8° ; | *Notes et dissertations*, jointes à la *Traduction* de la Politique d'Aristote, publiées par Garve, Breslau, 1799-1800, in-8° ; | un ouvrage périodique en allemand, sous le titre de *Conteur de Glogau*, depuis le 4e cahier jusqu'à sa mort.

FULLER (Nicolas), [né en 1557,] à Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1622. On a de lui : | *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4°; | un *Appendix* à cet ouvrage, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très-bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608, fut ministre en différents endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Lon-

dres. Le zèle qu'il montra pour Charles Ier l'exposa à des persécutions de la part de l'usurpateur Cromwell, qui le dépouilla de ses emplois ; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 13 août 1661. On lui doit : | *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testament*, Londres, 1662, in-fol., en anglais. Il s'y montre habile critique. | *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis J.-C. jusqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol. Elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps. | *Histoire des Croisades*, Cambridge, 1651, in-fol. ; | *Vies des hommes illustres d'Angleterre*, 1662, in-fol.; [c'est de tous les ouvrages de Fuller le moins soigné ;] | *De la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4° ; | des *Sermons* et des *Livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

* FULLO (Pierre), évêque d'Antioche au ve siècle, embrassa l'hérésie des eutychiens, et y ajouta ses propres idées sur les trois personnes de la Trinité, qu'il prétendait avoir souffert toutes trois sur la croix. Cet hérésiarque usurpa le siége d'Antioche sur Martyrius, et fut ensuite déposé; mais l'empereur Zénon le rétablit.

FULRADE, abbé de Saint-Denis, en France, archi-chapelain du roi Pépin, mourut en 784, et se distingua par sa piété, par ses talents et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Étienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denis, où logea ce pontife, lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pépin contre Astolfe. (*Voyez* ÉTIENNE II.)

* FULTON (Robert), mécanicien, membre de la société philosophique de Philadelphie et de la société militaire des États-Unis, né vers 1767 dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie, mort le 24 février 1815, abandonna la profession de joaillier pour se livrer à la peinture, suivit à Londres les leçons de West, peintre d'histoire, et exerçait son art dans le comté de Devon, lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey. Par suite de cette liaison, il se livrait à l'étude de la mécanique, lorsqu'un Americain, Joël Barlow, l'attira en France pour travailler à un panorama. Il retourna aux États-Unis, où il publia successivement la découverte d'un *Moulin pour scier et polir le marbre;* | un *Système de canaux de navigation;* | une *Machine à faire des cordes ;* | l'invention d'un *Bateau pour naviguer sous l'eau ;* | "le Torpedo", ou moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis; et enfin le "Steam-boat", ou *Bateau à vapeur*, découverte dont le marquis de Jouffroy est l'auteur. Il conçut depuis, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de *Frégate* qu'on peut manœuvrer au moyen de cette machine. Le congrès venait de lui accorder 5000 dollars, pour le mettre à même de continuer ses expériences du "torpedo", lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences. Plusieurs de ses découvertes ont été décrites en français dans les "An-

nales des arts et manufactures", et dans le "Bulletin de la Societé d'Encouragement". Son système des canaux a été traduit par Recicourt sous ce titre : "Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation", etc., Paris, 1799, in-8°, fig. La "Vie" de Fulton a été écrite par Cadwaller D. Colden, New-Yorck, 1819, in-8°.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia, qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, et enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais, n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sicyone, l'an de Rome 712, 40 ans avant J.-C. [Fulvie était belle-mère d'Octave. La guerre qu'elle lui fit fut appelée "la guerre de Pérouse". Lucius Antoine étant entré victorieux dans Rome, mais n'ayant pu s'y maintenir, alla s'enfermer dans Pérouse, où Octave l'assiégea, et prit la ville par famine.]

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J.-C., avec Æmilius Paulus. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois, qui assiégeaient Clupea, et, après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage avec près de 200 navires. — Marcus FULVIUS Nobilior, petit-fils du consul, fut envoyé en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Étoliens à demander la paix. — Il y eut, du temps d'Auguste, un sénateur nommé FULVIUS, qui, ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important que l'empereur lui avait confié, et qui fut divulgué sur-le-champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS, ou FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva, et lui donna son canonicat : il en employa les revenus à amasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompeius, etc., et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : | *De familiis Romanorum,* 1663, in-fol.; | *De triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclairer cette matière.

* FULVY (Philippe - Louis

Orry, marquis de), né en 1736, à l'île de France ou à Versailles, du conseiller d'état Jean-Henri-Louis Orry, qui fut intendant des finances et qui établit à Vincennes la belle manufacture de porcelaine, transférée à Sèvres, se retira au commencement de la révolution en Angleterre, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1823. Avant 1789, il avait inséré des *Morceaux de Poésies*, dans le "Mercure", l'"Almanach des Muses", les "Étrennes d'Apollon". Il laissa un *Recueil de* 135 *fables*, Madrid, 1798, dont il existe à la bibliothèque royale un exemplaire, peut-être le seul qui soit en France. On a prétendu sans fondement que le nom de Fulvy n'était qu'un faux nom dont s'était servi Louis XVIII pour publier ses divers ouvrages de poésie.

* FUMAGALLI (Le père Ange), né à Milan en 1728, mort le 12 mars 1804, membre de l'institut des sciences du royaume d'Italie, entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre de Cîtaeux, où il étudia les langues orientales et la théologie. Il s'occupa beaucoup de l'histoire de la Lombardie, et les archives de l'antique abbaye de Saint-Ambroise, son couvent, lui fournirent d'amples renseignements sur cette matière. Il ne cultiva pas avec moins de soin l'étude de la diplomatie. Quelques ouvrages qu'il avait déjà publiés lui ayant mérité les suffrages du public et l'estime de ses supérieurs, ils l'envoyèrent à Rome professer la théologie et la diplomatie. On le rappela à Milan en 1773, où après avoir été nommé lecteur de son monastère, il y fut élu abbé. Ce monastère, outre les droits de souveraineté qu'il avait sur plusieurs fiefs de la Lombardie, en avait encore sur une papeterie et une imprimerie indépendantes de toute autre autorité. Ces deux établissements furent très-utiles au père Fumagalli, pour la publication de ses ouvrages, tous écrits en italien. On a de lui : | *Sur l'Origine de l'idolâtrie* (dans le recueil milanais), 1757; | *Sur un Code grec de la liturgie ambroisienne*, 1759; | *Les Vicissitudes de Milan, pendant la guerre de Frédéric* Ier (Barbe-Rousse), 1778, 1 vol. in-4°; | *Histoire des arts du dessin chez les anciens*, par J. Winkelmann (traduit en italien), Milan, 2 vol. in-4°; | *Vie du célèbre littérateur du* XVIe *siècle François Cicercio* (traduit de l'italien); | *Des antiquités de la Lombardie milanaise*, etc., ibid., 4 vol. in-4°; | *Des Institutions diplomatiques*, ibid., 1802, 2 vol. in-4°; | *Code diplomatique ambroisien, contenant les diplômes et les chartes des siècles* VIIIe *et* IXe, *qui existaient dans les archives du monastère de Saint-Ambroise*, ibid., 1805, 1 vol. in-4°; | *Notice historique sur l'existence des oliviers, dans plusieurs endroits de la Lombardie, depuis le* IVe *siècle jusqu'au* Xe, ibid., 1789-1793, 2 vol. in-4°; | *Esquisse sur la police du royaume lombard, dans les siècles* VIIIe et IXe, Bologne, 1809, 1 vol. in-4°; | *Mémoire historique économique sur l'arrosage des prairies*, au tome second, dans les "Actes de la société d'agriculture de Milan".

*FUMANI (Adam), chanoine de Vérone sa patrie, y mourut en 1587, secrétaire du concile de Trente. On a de lui un *Poème* latin, divisé en 5 livres, dans lequel il explique et développe toutes les règles de la logique qu'on

enseignait alors. Ce *Poème* parut en 1739, dans la seconde édition faite par Commine des ouvrages de Fracastor, à laquelle on ajouta encore des poésies grecques, latines et italiennes de ce même chanoine.

* FUMARS (Étienne), littératteur et poète, né le 22 octobre 1743, aux environs de Marseille, mort à Copenhague, le 20 novembre 1806, fut chargé de l'éducation des enfants du comte de Grave, et ensuite de celle des enfants du comte de Vérac, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemarck. Il s'y maria, et devint professeur de littérature française à l'université de Kiel et ensuite à celle de Copenhague. On a publié, après sa mort, le recueil de ses *Fables*, en 1 vol. in-8° et in-12, 1807. Elles sont faibles d'invention et de couleur.

FUMÉE (Adam), [seigneur des Roches, né en Touraine vers 1430], premier médecin de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les conserva jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il était mathématicien, médecin, poète, historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations. [Astruc a publié une Notice sur Adam Fumée dans ses "*Mémoires sur la Faculté de Montpellier*".]

FUMEL (Jean-Félix-Henri DE), né à Toulouse, en 1717, élevé au séminaire de Saint-Sulpice, sacré évêque de Lodève en 1750, illustra son épiscopat par les vertus et les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de J.-C. Il fut pendant 30 ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres à son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir les familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés de son diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital, ont été des objets de sa générosité. Il aimait surtout l'Hôpital, qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus, autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfants persécutés ou abandonnés de leurs parents. (Voyez-en un exemple touchant dans le " Journal hist. et litt." du 15 juillet 1784, pag. 411.) Il mourut le 26 janvier 1790, au milieu des ruines de l'Église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. [On a de lui : | deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, l'autre du 25 mars 1765, où il s'élève particulièrement contre l'incrédulité, et donne des avis relatifs aux matières alors débattues ; | *le Culte de l'amour divin*, ou *la Dévotion du sacré cœur*, qui a été réimprimé plusieurs fois. Les jansénistes ont fort attaqué cet ouvrage qui n'a pas laissé de faire beaucoup de bien.]

* FUMEL (Jean-Antoine-Basile DE), de la même famille, chanoine

honoraire de Saint-Denis, aumônier de l'hôpital de la maison civile du roi, mort le 28 février 1825, à l'âge de 67 ans, se distingua par une douceur et une charité exemplaires.

FUNCH, FUNECCIUS, ou FUNCCIUS (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitait tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné, avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Kœnisberg, en 1566. On a de lui une *Chronique*, depuis Adam jusqu'à 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages auxquels son complice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui. [Il a aussi publié des *Commentaires* sur le *prophète Daniel* et sur l'*Apocalypse*.]

* FUNES (Martin), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1560, mort à Colle près Florence en 1617, a publié : | *Disput. de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz, 1589; | *Speculum morale practicum*, Constance, 1598, Cologne, 1610; | *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de Imitatione Christi*, traduit en différentes langues, et placé en tête de plusieurs éditions de l'"Imitation de Jésus-Christ."

* FURBITY (Gui), religieux dominicain et docteur de Sorbonne, mort en 1541, signala son zèle pour la foi dans les efforts qu'il fit en 1533 et 1534 pour s'opposer à l'introduction à Genève du protestantisme, déjà dominant à Berne. Les habitants de cette ville, irrités des allusions que contenaient ses *Sermons*, envoyèrent des députés à ceux de Genève, menaçant de rompre l'alliance si ce prédicateur n'était puni. Furbity, jeté en prison malgré l'intervention du roi de France, y resta pendant une année, au bout de laquelle il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont.

* FURCHI (Eustache), habile helléniste, né aux environs de Pavie en 1739, mort à Pavie au commencement de 1832, fut d'abord agrégé aux Écoles pies de Rome; il enseigna ensuite les belles-lettres à Volterre, à Florence, et la philosophie et les mathématiques à Sienne. Nommé, en 1800, professeur royal de langue et d'éloquence grecques à l'université de cette ville, il se trouvait douze ans après, à Milan, professeur de mathématiques. Peu après il revint à Pavie occuper une chaire de littérature grecque et latine. On doit à ce savant la *Traduction*, en stances de huit vers, de l'"Iliade", de l'"Odyssée", du "Poème" de Quintus Calaber, et de plusieurs autres ouvrages moins importants.

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris, [en 1620,] abbé de Chalivoi, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums;* mais il ajouta aux rai-

sons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il cherchait à se raccommoder avec eux, lorsqu'il mourut en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, in-fol., 2 vol., ou in-4°, 3 vol. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnaît plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaître par d'autres ouvrages : | par cinq *Satires* en vers, in-12, et des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12; les unes et les autres écrites faiblement; | par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps; | par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'éloquence*, in-12 : allégorie forcée. On publia après sa mort un *Fureteriana;* recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères. [Ses autres ouvrages sont : | un Recueil *de Poésies;* | *Fables morales et nouvelles;* | *Voyage de Mercure*. Il eut part au *Chapelain décoiffé* de Boileau, et à la comédie des *Plaideurs* de Racine.]

* FURGAULT (Nicolas), professeur à l'université de Paris, né en 1706 à Saint-Urbain, près de Joinville, fit ses études au collége de Troyes, s'adonna aux langues latine et grecque, et fut appelé dans l'université de Paris, où il professa d'abord la sixième, puis la septième au collége Mazarin. Personne n'eut plus que lui le talent d'enseigner la grammaire et les humanités. Furgault, nommé professeur émérite de l'université, jouissait de ce titre lorsque la révolution le força de se retirer dans son lieu natal, où il mourut le 21 décembre 1795. Il avait pris l'habitude de se faire lire quelques morceaux de Sénèque après son dîner, par une de ses nièces qui habitait avec lui, et c'est pendant une de ses lectures sur la "Brièveté de la vie", qu'un jour celle-ci, le croyant endormi, s'aperçut bientôt qu'il avait cessé de vivre. Son zèle pour la jeunesse le porta à composer un grand nombre d'ouvrages : | *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8°, livre élémentaire dont l'ancienne université fit un usage constant jusqu'au moment de sa suppression; on en a fait depuis plusieurs réimpressions parmi lesquelles nous remarquons les éditions de Jeannet, Paris, 1813 et 1815, in-8°. | *Abrégé de la quantité ou mesure des syllabes latines*, Paris, 1746, in-8°; cet ouvrage était à sa neuvième édition en 1813; | *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768 et 1786, petit in-8°; 3e édition, 1809, in-8°. | *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, Paris, 1776, petit in-8°; | *Les principaux idiotismes grecs, avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1780, 1784 et 1789, in-8°; cet ouvrage fait suite à la grammaire grecque. | *Les ellipses*

de la langue latine, précédés d'une courte analyse des différents mots appelés parties d'oraison, Paris, 1780, in-12. Ces ouvrages annoncent les connaissances élémentaires de Furgault.

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né [le 24 octobre] 1690, à Castel-Ferrus, dans le Bas-Armagnac, joignit à la science de la jurisprudence française, des usages et des coutumes, la connaissance de l'histoire de la législation. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire*[qu'il pouvait si bien rendre inutile]sur son ordonnance concernant les donations, du mois de février 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-fol., a été réimprimé en deux vol. in-4°, en 1761, avec des additions très-considérables. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs*, etc., un vol. in-4°, où il y a des propositions inexactes, 1736. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des testaments et autres dispostions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, l'an 1745. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire* sur l'ordonnance des substitutions, lorsque le roi le nomma capitoul, en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla en attendant à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du franc-alleu naturel*, qui a paru en même temps que son *Commentaire des substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte est mort au mois de mai 1761. [On a donné à Paris, en 1776 et 1777, une édition des *OEuvres complètes de Furgole*, en 8 vol. in-8°. [Il est l'oncle de M. Desguiron de Saint-Agnan, qui a si fort dégénéré.]

* FURIETTI (Joseph-Alexandre), cardinal et savant archéologue, né à Bergame en 1685, mort en 1764, se rendit de bonne heure à Rome, et y suivit quelque temps sans succès la carrière de la prélature. Benoît XIV estimait fort ses talents; mais il ne voulut jamais lui accorder la pourpre romaine, parce que Furietti eut le tort de lui désobéir en refusant de rendre, à quelque prix que ce fût, deux superbes centaures, ouvrage d'Aristeas et de Papias, sculpteurs grecs dont les noms avaient été inconnus jusque là, et qu'un heureux hasard lui avait fait découvrir, en 1736, dans les fouilles de la "Villa Adriana" à Tivoli. Clément XIII cependant créa Furietti cardinal en 1759. Furietti fut l'éditeur des Œuvres de Gasparino, de Guiniforti et de Publio Fontana; il donna sur chacun de ces auteurs une *Notice biographique* estimée, et composa en outre: *de Musivis, vel pictoriæ mosaïcæ artis origine*, Rome, 1752, in-4°: c'est une histoire à peu près complète de la peinture en mosaïque chez les anciens.

FURIUS-Bibaculus (Marcus), poète latin de Crémone, vers l'an 103 avant J.-C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragments, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talents. C'est de lui que parle Horace dans ce vers:

Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.

FURST (Walter), "Furstius", Suisse du canton d'Uri, fut un

des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. (*Voyez* TELL et MELCHTAL.)

FURSTEMBERG (Guillaume DE), issu d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie et des "Porte-Glaives", défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. Il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand DE), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein [le 21 octobre] 1626, fut le père de son peuple et le mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de la conservation de plusieurs monuments de l'antiquité qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta paderbornensia, ex historia romana, francisca et saxonica eruta et notis illustrata*, Amsterdam, 1671, in-4°; collection utile et curieuse. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-fol., et dignes de cet honneur, par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

* FURSTEMBERG (François ÉGON, prince DE), fils d'Égon, comte de Furstemberg, fut évêque de Strasbourg. Il naquit le 27 mai 1626. Il fut grand doyen et grand prevôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne le 1er avril de l'année suivante.

FURSTEMBERG (Guillaume ÉGON, prince DE), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, en sa 75e année. En 1688, il avait obtenu 14 voix pour l'archevêché et l'électorat de Cologne; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, et ce fut peut-être une des causes qui décidèrent la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick, en 1597. Le cardinal de Furstemberg était un homme instruit, et doué de qualités très-estimables.

FUSCHIUS ou FUSCH (Léonard), appelé "l'Eginète" d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Bavière, l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, etc. L'empereur Charles-Quint l'anoblit, et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointements pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la botanique. Son exemple et ses leçons firent renaître l'étude de cette science en Allemagne, et ex-

itèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia stirpium*, qui est le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566, à Tubingen, âgé de 65 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle FUSCHIUS, de la ville de Limbourg, médecin qui a vécu long-temps en Allemagne, qui est mort chanoine de Saint-Paul à Liége, en 1587, et qui a aussi donné | *Histoire des Plantes*, Anvers, 1544, | et *Vies des médecins*, Paris, 1542.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie et de libertinage. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il avait donné, sous le nom de "Juvain Solonièque", une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée : *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; et depuis sa retraite à Genève, il y donna *Le Franc-Archer de la véritable Église*, 1619, in-8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

* FUSS (Nicolas) né en 1754 à Bâle, en partit à l'âge de 18 ans pour aller à Saint-Pétersbourg, servir d'adjoint au célèbre Euler, qui était aveugle. Associé de bonne heure à l'académie des sciences de St-Pétersbourg (1776), il en devint membre en 1783, puis secrétaire en 1800. Alexandre le nomma en 1802 membre d'une commission chargée de faire des statuts pour l'académie, les universités et les écoles de l'empire. Il le choisit aussi plus tard pour la direction générale des écoles que l'on venait d'organiser. Fuss était d'ailleurs conseiller d'état et chevalier des ordres de St-Wladimir. Il mourut le 23 décembre 1825. On lui doit plusieurs *Mémoires* importants sur les mathématiques pures ou appliquées: quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues.

FUST, ou FAUST (Jean), orfèvre de Mayence au milieu, du xv[e] siècle, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie [qui fit tant de mal et si peu de bien à la société]; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Fust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices à l'aide desquelles cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Fust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la Bible de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du Psautier par les mêmes

artistes; la 1[re] en 1457, et la 2[e] en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savants, l'une et l'autre avec des caractères de bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères de fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propriété et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrée de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont : | une Bible de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères de bois mobiles, en 2 vol. in-fol.; | le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches; | une Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée en 40 fig. gravées en bois avec des sentences et des explications latines, sculptées sur les mêmes planches; | l'Histoire de saint Jean l'Evangéliste, de même en 48 planches; | *Ars moriendi*, en 24 pag., imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux : ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette en 1775. Ces trois derniers livrets qui sont tous in-folio, précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, longtemps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose. (*Voy.* le journal hist. et litt., 1[er] août 1780, pag. 514.) On a écrit et répété bien des fois que Fust était venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différents, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs qui se plaignaient de les avoir sur-payés; qu'ayant même été accusé de magie, à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Fust ait vendu à Paris des exemplaires d'une Bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier, imprimé cinq ans auparavant, " absque calami exaratione ", lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust. (*Voyez* FAUSTUS.) L'on ne peut

douter néanmoins que Fust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Fust et Schœffer son gendre, existant dans la bibliotèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné par Jean Fust à Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Fust mourut de la peste qui cette même année enleva 40,000 habitants à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre; et d'autant mieux, qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans ses suscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. (*Voy.* GUTTEMBERG.)

FUZELIER (Louis), né à Paris [vers 1672,] cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du "Mercure", conjointement avec La Bruère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. [La Harpe, dans son "Cours de littérature", représente Fuzelier comme un homme qui avait des prétentions fort au-dessus de son mérite, et « comme le plus froid et le plus plat rimeur, le bel-esprit le plus glaçant et le plus glacé qui ait fait chanter à l'Opéra des fariboles dialoguées. » Fuzelier composa pour les différents théâtres de Paris plus de 36 pièces, dont la moins mauvaise est la comédie de *Momus fabuliste*, qui eut du succès. C'est une critique des fables de Lamotte.]

*FYOT DE LA MARCHE (Claude), abbé de Saint-Etienne de Dijon, né dans cette ville en 1630, mort en 1721, après avoir été aumônier du roi depuis 1651, jusqu'en 1661, a écrit *l'Histoire de l'église de Saint-Etienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendants de cette abbaye*, Dijon, 1695, in-fol.

FIN DU TOME HUITIÈME.

